UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française

(1839-1856)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris
par

MICHEL CADOT
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Fayard, Paris 1967

L'IMAGE DE LA RUSSIE DANS LA VIE INTELLECTUELLE FRANÇAISE (1839-1856)

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française

(1839-1856)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de l'Université de Paris
par

MICHEL CADOT
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Fayard, Paris 1967

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

© *Librairie Arthème Fayard, 1967.*

Adieu, ma Russie mal lavée,
Pays de serfs, pays de maîtres.
Adieu, beaux uniformes bleus [1],
Mon peuple, leur victime, adieu !
Le mur du Caucase peut-être
De tes pachas me sauvera,
De leurs yeux sans cesse en éveil,
De leurs vigilantes oreilles.

Lermontov.

* Dans chaque ville de quelque importance réside un colonel ou un capitaine de gendarmerie, qui porte un uniforme bleu clair, « le plus redouté, si ce n'est le plus respecté de tous en Russie ». A. Leroy-Beaulieu *L'Empire des Tzars et les Russes* t. II p. 154. Le peuple les appelait volontiers des « pachas ».

Introduction

Les relations entre deux peuples ont été longtemps envisagées selon des perspectives où les événements diplomatiques et militaires attiraient presque exclusivement le regard. Puis les historiens en sont venus à s'intéresser de préférence aux relations économiques et commerciales. De leur côté certains historiens de la littérature dépassèrent le cadre des études nationales et s'appliquèrent systématiquement à une forme nouvelle de recherches appelée « littérature comparée ». Historiens, historiens de la littérature et comparatistes s'attaquèrent selon des méthodes différentes à un même problème : comment saisir, au-delà des récits de batailles ou des analyses de traités, la nature profonde des sentiments éprouvés par un peuple à l'égard d'un autre. De vastes enquêtes comme celles de G. Ascoli, de P. Reboul, de R. Rémond, de C. Digeon ont apporté des éléments de réponse sur l'opinion des Français vis-à-vis de l'Angleterre, des Etats-Unis ou de l'Allemagne ; exclusivement orientés vers les relations littéraires, les travaux d'A. Monchoux, de M.-F. Guyard ou de S. Jeune ont solidement illustré ce compartiment des études comparatistes françaises. La Russie n'a jusqu'à présent été l'objet en France que d'une seule étude de ce genre, celle d'A. Lortholary sur les Philosophes français et le mirage russe.

Aux difficultés présentées par n'importe quelle étude d'opinion s'ajoutent les conditions particulières de tout travail relatif à la Russie. En revanche, l'intérêt d'une entreprise de ce genre nous a paru incontestable : de Pierre le Grand à Staline, la Russie a intéressé un nombre croissant de Français, et depuis l'apparition de Souvorov dans les Alpes, elle a été présente à l'esprit de tous ceux qui s'interrogent sur l'Europe. Le rôle important de la Russie sur la scène européenne depuis cette époque ne pouvait manquer de susciter bien des questions, notamment en France où le désastre napoléonien laissait un long souvenir d'ambition déçue. Cependant de 1815 à 1825 la Russie n'est pas considérée couramment comme une énigme menaçante, d'abord en raison de la personnalité de l'empereur Alexandre 1er, dont le rôle au Congrès de Vienne suscita la reconnaissance de beaucoup de Français, ensuite parce que nombre d'émigrés français revenus dans leur pays apportaient la preuve que la Russie savait se montrer hospitalière. Les voyageurs de cette époque, Montulé, Lagarde, Dominicis, prolongent cette impression favorable, et les mises en garde contre le caractère conqué-

rant de la Russie formulées par l'abbé Georgel ou l'abbé de Pradt ne représentent pas le sentiment le plus répandu. En revanche, les soldats de la Grande Armée ainsi que les paysans de Champagne gardaient de mauvais souvenirs des Cosaques, et les conditions de la captivité en Russie, autant du fait du climat que de la brutalité des gardiens se révélèrent tragiques au fur et à mesure des retours.

Les choses commencèrent à changer à partir de 1825 : le soulèvement décembriste n'eut guère d'écho immédiat, mais la personnalité du nouvel empereur parut vite très différente de celle d'Alexandre. Si la monarchie française continua de s'appuyer sur la Russie, au point de saluer de ses vœux la campagne contre la Turquie et d'envisager une véritable alliance à la fin du règne de Charles X, plusieurs publications commencèrent à dénoncer le caractère envahissant de la Russie, dont les progrès s'opèrent en silence, plutôt par les armes de la ruse et de l'intimidation que par la force ouverte. Rabbe, Gamba, Aubernon, Niellon-Gilbert, Ducret de Passenans tendent à lier le thème de l'expansion menaçante de la Russie à celui de la misère et de l'oppression qui règnent dans ce pays : la force de l'empereur réside précisément dans ces masses illettrées qu'il peut jeter dans n'importe quelle entreprise. Raymond Th. Mac Nally a le mérite d'avoir clairement montré que l'hostilité vis-à-vis de la Russie se manifeste en France avant la révolution de 1830, dès la disparition d'Alexandre 1er. Mais à cette époque, seuls les libéraux et les anciens serviteurs de Napoléon dénoncent le danger russe pour la civilisation occidentale. A partir de 1830 bon nombre de catholiques vont se joindre à eux, à la suite de la Révolution polonaise et de la dure répression russe, qui s'attaque à la nationalité et à la religion si obstinément défendues par ce peuple irréductible. La Fayette et Montalembert, Hugo et Saint-Marc Girardin, George Sand et Lamennais, Raspail et Vavin vont amplifier de 1830 à 1839 ce mouvement de solidarité avec le peuple polonais, dont tant d'illustres représentants se réfugièrent en France.

Mais à partir de 1839 un second mouvement se dessine : le sort de la Pologne paraissant provisoirement réglé, on se tourne à nouveau vers la Russie, singulièrement délaissée dans la décade précédente. C'est pourquoi nous avons choisi cette date comme point de départ de notre travail. Les persécutions contre les Uniates entraînent de vigoureuses protestations dans les milieux catholiques ; le marquis de Custine effectue le voyage qui éclipsera par son retentissement toutes les relations précédentes et influencera l'opinion jusqu'à la guerre de Crimée ; on décide de créer à Paris la première chaire de « langue et littérature slaves » et de la confier à Mickiewicz ; enfin la grave crise d'Orient qui oppose la France à l'Angleterre, à la Russie et aux Etats d'Allemagne, amène l'opinion à poser avec inquiétude le problème de nos alliances et de l'équilibre européen. Une autre considération nous a orienté vers le choix de cette date : c'est aux environs de 1840 qu'on peut déceler la présence à Paris d'un petit groupe de Russes qui vont former la première émigration politique, grossie au fil des années par deux personnalités de premier plan, Bakounine et Herzen.

Le simple énoncé de ces faits montre quelle orientation nous avons donnée à cet ouvrage. Il était impossible de le limiter au simple examen des traductions et des études littéraires, qui masquerait la vraie nature de l'intérêt porté à la Russie par les Français de ce temps : ni entièrement politique, ni essentiellement intellectuel, il concernait l'ensemble

de la civilisation russe et sa situation en face de l'Occident. Après avoir reconnu cette particularité nous en avons discerné une autre. Si les Français d'alors s'intéressent davantage à la Russie, c'est en partie parce qu'ils voient un plus grand nombre de Russes en France, et qu'eux-mêmes s'y rendent plus volontiers. En d'autres termes, le problème des personnes nous a paru d'une extrême importance, et mériter d'être traité dans une première partie ; celui des aspects de la civilisation russe entrevus à l'époque faisant logiquement suite au précédent.

Il fallait ensuite déterminer le point du temps auquel il convenait d'arrêter cette étude. La Révolution de 1848 pouvait paraître une date convenable à certains égards, mais nous ne pouvions nous résigner à laisser de côté les premières manifestations de Herzen, ses contacts avec Michelet, et surtout les nombreux signes d'intérêt passionné pour la Russie donnés de 1849 à 1854 par des Français de toutes opinions et de toutes conditions. Il était donc nécessaire de repousser le terme de cette étude jusqu'à la guerre de Crimée, qui coïncidait avec un changement de règne d'une singulière importance pour la Russie et pour l'Europe.

Ayant ainsi limité à une quinzaine d'années l'étendue de la période que nous voulions étudier, et convaincu de sa richesse exceptionnelle, nous avons essayé de l'explorer en profondeur. Le problème des voyageurs se posait tout naturellement à un ancien élève de Jean-Marie Carré. Parti du *Missionnaire républicain en Russie*, il nous fallut élargir l'enquête dans toutes les directions. Sans prétendre procéder à un dénombrement exhaustif et d'ailleurs sans intérêt, nous avons cherché à confronter des témoignages représentatifs de classes sociales, de nuances politiques, religieuses, intellectuelles aussi diverses que possible. La matière abondait : il était plus difficile de parvenir à des groupements satisfaisants. Finalement il nous parut pratique de montrer que, d'une manière peut-être inattendue, témoignages favorables et hostiles s'équilibraient sensiblement en nombre, sinon en importance. Mais *La Russie en 1839* du marquis de Custine pesait d'un poids formidable dans la balance : nous dûmes l'isoler et l'envisager à part.

La présence à Paris de nombreux Russes posait un autre problème : les contacts qu'ils avaient pu établir avec des Français paraissaient justifier une étude spéciale, mais ces Russes manifestaient des tendances trop opposées pour se laisser réunir dans un même chapitre. Il devint donc nécessaire de séparer ceux qui constituaient la première émigration, bientôt révolutionnaire, de la masse des Russes simplement désireux de changer d'air et de se divertir quelques mois à Paris. Parmi ceux-ci il fallut encore distinguer une demi-douzaine de dames russes en exil plus ou moins volontaire, dont les salons jouèrent souvent un rôle de premier plan dans la vie parisienne, un ou deux espions particulièrement actifs, et quelques figures excentriques mais dont les aventures contribuèrent à fixer pour longtemps une image violente et pittoresque du prince russe semant l'or à pleines mains, ou de la grande dame insolente, dont la froide apparence cache les véhémentes passions.

Puisqu'il s'agissait de personnes, nous avons essayé dans ces chapitres d'être aussi précis que possible. Rebuté par les erreurs, les confusions, les imprécisions de toute espèce que nos lectures nous

révélaient, nous avons décidé de vérifier systématiquement toutes les indications fournies par nos sources en langue française en les recoupant par celles que nous pouvions trouver dans les correspondances, les mémoires et les travaux d'érudition publiés avant et après la Révolution soviétique. On ne s'étonnera pas par exemple de trouver chaque fois rappelés, d'abord en toutes lettres, puis de façon abrégée, les trois éléments qui constituent un nom russe à cette époque : un « prince Galitzine », un « prince Dolgorouki » sont à peu près impossibles à identifier sans ces précisions. Restait le marquis de Custine. Il fallut deux chapitres pour scruter les arrière-plans de son voyage et en mesurer le retentissement européen. En nous appuyant sur les précieuses recherches du marquis de Luppé, nous avons essayé de donner une interprétation entièrement nouvelle de *La Russie en 1839*. L'examen interne de son livre ne suffisant pas à en éclairer le sens, nous avons recouru à des témoignages de contemporains datés de façon indiscutable, afin de rectifier la chronologie et de dévoiler les sources véritables du livre. La première partie s'achève par un aperçu aussi étendu que possible des réactions qu'il suscita en Europe. Ainsi étions-nous en mesure d'entamer la deuxième partie, dont les problèmes méthodologiques étaient très différents.

Il fallait désormais dresser un tableau de la civilisation russe telle que les Français pouvaient la connaître à cette époque. Mais il était aussi important de décrire certaines représentations mythiques que de mesurer le degré d'information relatif à tel ou tel aspect de cette civilisation. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à confronter des sources très diverses sur les mêmes questions : un article des *Débats* ou de la *Revue des Deux Mondes* ne laissent pas apparaître les mêmes stéréotypes qu'une dépêche de Barante, une pièce de théâtre ou une note de journal intime. On trouvera donc, en plusieurs chapitres de cette seconde partie, des références à ces différents documents, qui appartiennent à une région intermédiaire entre la littérature et l'histoire : par eux-mêmes et isolément, ils ne peuvent guère susciter d'intérêt, étant le plus souvent dépourvus de valeur esthétique ou d'intérêt documentaire intrinsèque.

C'est la convergence de plusieurs de ces sources, normalement indépendantes les unes des autres, qui nous a fait découvrir certains thèmes particulièrement significatifs : ainsi le problème du retour des prisonniers de Sibérie s'organise autour d'une série de faits divers, d'une pièce de théâtre, de démarches diplomatiques et d'une campagne de presse bonapartiste. Certaines corrélations se manifestent également par ce procédé de recherche : les Français n'auraient sûrement pas accordé autant d'attention à Schamyl si au même moment Abd el-Kader n'avait donné tant de mal à nos généraux. D'intéressantes confrontations entre la guerre russe au Caucase et la pacification française en Algérie découlent de cette analogie. Autrement dit les aspects de la civilisation russe qui retiennent le plus l'attention sont ceux qui se trouvent liés d'une manière affective à notre histoire : tout ce qui touche la guerre, la Pologne, le catholicisme prend de singulières résonances, tandis que certains côtés profondément originaux de cette civilisation, vie religieuse, changements dans les structures économiques, controverses philosophiques et même littéraires, échappent presque complètement aux Français d'alors. On ne s'étonnera donc pas de certaines lacunes qui seraient inexplicables dans un tableau « objectif » de la Russie sous Nicolas 1er,

mais qui dans notre travail résultent simplement du dédain ou de l'ignorance de nos compatriotes au siècle dernier.

Finalement, on sera mieux renseigné sur l'éventail des curiosités françaises que sur la véritable vie russe. Cependant parfois de singuliers aperçus se manifestent, de façon il est vrai fugitive : Alexandre Dumas risque la première affabulation de la tragédie décembriste, Michelet essaie le premier de sonder le « mystère de l'âme russe », Mérimée découvre en Pouchkine un prosateur au génie proche du sien. On trouvera, de chapitre en chapitre, de nombreuses marques d'intérêt pour une civilisation ressentie tour à tour comme extrêmement proche ou radicalement différente de la nôtre. « Français du Nord » ou « nouveaux Barbares », les Russes sont suivant les circonstances et les opinions préconçues nos ennemis d'hier ou nos alliés de demain.

Parmi les sources que nous avons retenues dans cette partie de l'ouvrage, un choix s'imposait. Malgré la brièveté de la période considérée, il ne pouvait être question de tout lire. Un instrument de travail incomparable nous fournissait dès le départ une bibliographie très ample des livres traitant de la Russie : c'est le catalogue des *Russica* de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, composé en 1873 et comprenant les ouvrages écrits dans des langues occidentales. Nous avons naturellement complété ses indications par celles d'autres catalogues spécialisés comme celui de la Bibliothèque de J. H. Schnitzler, à la Bibliothèque Municipale de Strasbourg, ou celui du fonds légué par André Mazon à la Bibliothèque Universitaire d'Aix-en-Provence. Récemment, des catalogues soviétiques ont paru, permettant un inventaire sommaire des fonds manuscrits intéressant les relations franco-russes à Moscou et à Léningrad.

L'abondance de ces ouvrages était telle qu'un choix plus sévère s'imposa. Nous avons par exemple renoncé à tenir compte en détail de tous les pamphlets, articles de journaux et de revues décrivant les causes ou les phases de la guerre d'Orient : ils n'apprennent rien sur la Russie et se démarquent les uns les autres. Inversement nous avons dépouillé quelques recueils de chansons, pièces fugitives, etc. de cette époque qui permettent de fixer certains traits du sentiment populaire vis-à-vis de l'empereur Nicolas et de la Russie. Nous avons aussi tenu compte de la plupart des romans et pièces de théâtre relatifs à certains moments de l'histoire russe, mais sacrifié sans remords la quasi-totalité des « drames militaires » composés pendant la guerre de Crimée.

Puisque nous cherchions à savoir ce que les Français connaissaient et pensaient de la Russie à une époque donnée, il était en revanche normal de prendre en considération certaines sources non publiées pendant cette période, telles que mémoires, souvenirs, correspondances, etc. : on y trouve en effet de précieuses confirmations ou corrections aux écrits rendus publics dans les années en question, car ces sources, en raison même de leur caractère privé, apportent souvent des témoignages directs et sincères.

Plus délicat était le problème des périodiques. Impossible de dépouiller tous les quotidiens, hebdomadaires et mensuels, pendant plus de quinze années. Un double échantillonnage se révéla nécessaire : par titres et par années. On trouvera en tête de notre bibliographie la liste des journaux et revues, non pas simplement consultés, mais systématique-

ment dépouillés sur plusieurs années. Bien entendu d'autres chercheurs ne manqueront pas de rectifier certains traits de notre tableau, en recourant à tel journal absent de cette liste : nous nous y résignons d'avance. Mais nous avons intégralement dépouillé les *Débats* de 1838 à 1855 ; la *Presse*, le *Siècle*, la *Réforme*, la *Gazette de France*, le *Corsaire* et quelques autres sur plusieurs années. Les défauts de cette méthode ne nous échappent pas : mais l'absence habituelle d'index pour les quotidiens empêche d'étendre les sondages de manière rationnelle et sûre. Heureusement cette condition est remplie pour les plus importantes des revues. Le choix des journaux obéit à un double critère : on a retenu des quotidiens représentatifs de secteurs de l'opinion à la fois larges et bien différenciés, et dont l'intérêt envers les choses de Russie se manifestait avec une certaine continuité. C'est pourquoi nous avons préféré les *Débats* au *Constitutionnel*, la *Réforme* au *National*, la *Gazette de France* au *Drapeau Blanc* ou à la *Quotidienne*. De plus, dans ce dernier cas, la liaison de Laurentie avec J. N. Tolstoï et l'ambassade russe empêche de regarder les opinions de cette feuille comme authentiques et désintéressées. Le même argument pourrait valoir, dans une moindre mesure, contre la *Presse*, au moins jusque vers 1844.

Nos critères de choix en ce qui concerne les hebdomadaires et les revues ont été analogues ; mais nous avons de plus prêté une attention particulière à des publications dépourvues de nuance politique ou religieuse marquée, où l'on trouve en abondance des articles d'information générale, des études littéraires et des traductions, comme la *Revue Britannique*, l'*Illustration*, l'*Athenaeum français*. De plus, dans le chapitre VI consacré au retentissement de *La Russie en 1839*, nous avons fait intervenir de grandes revues étrangères comme la *Foreign Quarterly Review*, la *Bibliothèque de Genève*, l'*Edinburgh Review*, les *Historisch-politische Blätter*, etc.

Du côté des archives, nous avons abondamment utilisé celles des Affaires étrangères françaises de 1835 à 1854, y compris le volume de Mémoires et documents pour la Russie. Certains problèmes ont pu être réglés par la consultation de dossiers personnels (Barante, d'André Gallet, de Kulture) ; quelques fonds des Archives Nationales (série F 7, passeports), de la Bibliothèque nationale, (fonds Récamier, Grouchy-Circourt), de la Bibliothèque Slave (dictionnaire de la noblesse russe de M. Ikonnikov, fonds Gagarine), des Archives centrales de littérature et d'art à Moscou (fonds Viazemski), etc. nous ont permis de compléter l'information tirée des livres et des périodiques. Nous sommes pleinement conscient de l'insuffisance de nos recherches dans ce domaine : des lumières nouvelles seront certainement jetées par des documents tirés de fonds publics conservés dans les grands dépôts de France et d'U.R.S.S., ainsi que dans d'innombrables collections privées. En particulier la publication des Archives des Affaires étrangères de Russie, commencée pour la période napoléonienne, apprendra bien des choses intéressantes sur les personnages que nous étudions dans la première partie.

En ce qui concerne les travaux modernes sur les questions abordées dans notre ouvrage, on s'apercevra en consultant la bibliographie que l'opinion française sur la Russie de Nicolas a été surtout étudiée en U.R.S.S. et en Allemagne. Naturellement certains travaux français, portant en général sur des auteurs russes déterminés, nous ont été du plus grand secours, tels ceux de R. Labry sur Herzen, de Ch. Quénet

sur Tchaadaïev, d'A. Mazon sur le prince Mechtcherski, d'A. Gratieux sur Khomiakov, d'H. Granjard sur Tourguéniev ; mais aucun travail analogue à celui d'A. Koyré sur la philosophie et le sentiment national en Russie n'existe pour la période considérée. Les histoires générales de la Russie comme celle de Milioukov, Seignobos et Eisenmann ne sont que d'un faible secours ; même les histoires allemandes, celle de Stæhlin, et surtout la seule étude approfondie du règne de Nicolas 1er, celle de Th. Schiemann, ne pouvaient servir qu'à établir un canevas solide de faits et de dates.

Quelques travaux russes nous ont réellement aidé dans le domaine que nous nous étions assigné : l'article ancien d'E. V. Tarlé, qui étudie brièvement certains des textes les plus importants de l'époque, Custine, Henningsen entre autres, mais sans beaucoup de précision ; des erreurs assez graves s'y relèvent même à propos de l'information et de l'opinion françaises. La synthèse sur ce sujet était prématurée en 1906. E. V. Tarlé apportait lui-même de précieux matériaux sur J. N. Tolstoï en 1937. Les études de M. K. Lemke, B. L. Modzalevski et D. B. Riazanov ont jeté de vives lumières sur certains Russes résidant à Paris dans les années 40 tels que Golovine, Sazonov, Dolgoroukov, J. N. Tolstoï, A. I. Tourguéniev. Nous avons tiré le maximum de renseignements des éditions récentes des grands écrivains russes, Pouchkine, Lermontov, Gogol, Biélinski, Herzen, Tourguéniev, toujours accompagnées de notes et de commentaires des plus intéressants. Les rééditions de mémoires et souvenirs offrent le même avantage. De nombreux recueils d'études menées par des spécialistes abordent les points qui nous occupent, notamment en matière de traductions : les volumes de l'*Héritage Littéraire* publiés autour d'un ou plusieurs écrivains constituent des mines quasi inépuisables. Ceux de 1937 et 1939 en particulier sont indispensables à qui veut étudier les rapports littéraires franco-russes aux XVIIIe et XIXe siècles. En outre, les études et publications de M. P. Alexéiev, B. M. Eichenbaum, L. P. Grosman, Iou. G. Oksman, M. K. Kleman, F. Ia. Priima signalées dans la bibliographie nous ont été spécialement précieuses. Ajoutons toutefois que certaines correspondances ont fait l'objet en France de publications aussi soignées que celles des écrivains russes, et que nous serions ingrats envers J. Bonnerot, M. Parturier, R. Pierrot, Th. Marix-Spire et d'autres si nous omettions de reconnaître combien leurs éditions des lettres de Sainte-Beuve, de Mérimée, de Balzac, de G. Sand nous ont été utiles. De même les travaux d'H. Mongault sur les études russes de Mérimée nous ont dispensé de revenir sur cette question.

Quant aux travaux de langue allemande, ils sont de date récente et au nombre d'environ une demi-douzaine. L'étude de R. Th. Mac Nally quoique limitée aux livres et brochures, et souvent insuffisamment précise, est indispensable pour la période de 1815-1840. Celle de Gerhard Langner, qui remonte jusqu'à l'époque de Diderot, rassemble beaucoup de faits intéressants. Deux livres fort différents nous ont été également utiles : celui d'Ernst Birke, d'une admirable clarté sur les problèmes épineux de l'opinion française vis-à-vis des pays d'Europe centrale, et l'étude dense, sérieusement informée des sources occidentales, mais excluant malheureusement les sources russes soviétiques, menée par Dieter Groh sur les fluctuations du sentiment européen en face de la Russie. Nous ne saurions passer sous silence les livres d'A. von Schelting et d'Ernst Gollwitzer, qui touchent plusieurs des points qui

nous intéressent à propos des rapports Custine-Tchaadaïev, de Goldmann, etc.

Il nous reste pour finir à adresser des remerciements très sincères à tous ceux qui ont rendu possible ce travail. Au début de nos recherches, à l'origine même de notre intérêt pour les choses de Russie et pour la littérature comparée, deux maîtres disparus, R. Labry et J.-M. Carré, ont mérité notre reconnaissance pour l'intérêt qu'ils ont manifesté envers nos premiers tâtonnements. Bientôt d'autres encouragements nous vinrent de celui à qui les études slaves en France doivent tant, M. André Mazon, que nous prions de trouver ici l'expression d'une profonde reconnaissance. A l'occasion d'un congrès de littérature comparée tenu à Lille, M. Stremooukhoff, qui devait disparaître brutalement peu après, nous suggéra des directions de recherches autour du mystérieux Ambeylard, et attira notre attention sur la préface de Comte au tome III de son *Système de politique positive*. M. R. Triomphe nous avait aussi accueilli à Strasbourg et signalé les richesses du fonds Schnitzler. Puis des signes d'intérêt vinrent d'U.R.S.S., où M. Iou. G. Oksman fit le meilleur accueil à quelques pages que nous avions consacrées à Herzen et à Michelet : dès lors nous eûmes l'impression réconfortante que notre travail méritait d'être poursuivi puisque des spécialistes d'une telle compétence nous prodiguaient leur appui. Parmi nos maîtres, collègues et amis, nous avons de tout temps rencontré sympathie, conseils, renseignements les plus divers : qu'il nous soit permis de nommer spécialement ici MM. Derruau, Droz, Gille, Granjard, Guyon, Markiewicz, Pérus, Pichois, Portal, Ricatte, Viallaneix, et de leur exprimer beaucoup de gratitude, ainsi qu'au personnel de la Bibliothèque universitaire de Clermont, que nous avons accablé pendant des années de demandes variées de photocopies, de microfilms et de prêts inter-bibliothèques. Enfin nous ne saurions manquer de remercier plus particulièrement MM. Dédeyan et Fabre, qui ont accepté de diriger nos travaux et en ont suivi avec patience et sollicitude les diverses phases.

Note sur les transcriptions et traductions.

Sauf exception, tous les textes en langues étrangères sont cités en français et traduits par nous. Pour ne pas grossir démesurément ce travail, nous avons renoncé à citer en note les textes originaux. Les titres sont mentionnés dans la langue originale. La transcription des noms propres et titres d'ouvrages russes a obéi à la considération suivante. Il était difficile, dans un ouvrage destiné à des lecteurs ne sachant pas tous la langue russe, de leur imposer le déchiffrement de Puskin, Caadaev, Cicerin ou Mescerskij ; nous avons donc renoncé à ces graphies en usage auprès des spécialistes, et le lecteur trouvera partout Pouchkine, Tchaadaïev, Tchitchérine ou Mechtcherski.

Première partie
Contacts et Témoignages

Livre premier
Les Russes à Paris

I.

Les émigrés politiques russes

I. ANNENKOV ET L'EMIGRATION RUSSE

Peut-on considérer qu'il existe avant 1848 une véritable émigration russe à Paris ? Non, si l'on en croit Annenkov : arrivé à Paris au printemps 1846, il trouve « toute une colonie russe dont les plus éminents représentants étaient Bakounine et Sazonov », occupés à s'informer inlassablement de toutes les questions historiques, philosophiques, etc... qui se posaient sous Louis-Philippe : mais pour lui il s'agit surtout de curiosité, du désir d'être au courant de tout ce qui se passe. D'émigration politique il n'est pas question avant 1848 : à partir de cette date beaucoup seront obligés de s'expliquer clairement avec eux-mêmes [1]. Annenkov était lui-même un amateur en toutes choses, un dilettante de la philosophie et de la politique, et tendait à voir tous ses compatriotes sous cet aspect. Marx n'était pas éloigné de son avis lorsqu'il écrivait au Dr Kugelmann en 1868 : « L'aristocratie russe est formée dans sa jeunesse par les universités allemandes, puis vient à Paris. Elle court toujours après ce que l'Occident produit de plus avancé, par pure gourmandise, comme faisaient une partie des aristocrates français au XVIII[e] siècle... Cela n'empêche pas ces mêmes Russes, une fois revenus chez eux, de devenir des canailles [2]. »

Annenkov raconte l'histoire assez plaisante de ce comte Grégoire Mikhaïlovitch Tolstoï, riche propriétaire du gouvernement de Kazan, district de Laïchev sur la Kama, qui passa quelques années avec son frère à Paris, fit la connaissance de Karl Marx, de Lassalle, de Bakounine et des radicaux allemands et russes. Annenkov prétend que ce Tolstoï promit à Marx de retourner en Russie pour vendre ses biens et les jeter, avec sa propre personne, en offrande à la révolution en marche. Mais sitôt en Russie, il aurait oublié ses promesses et vécu fort paisiblement de ses rentes [3]. Marx, lisant ce récit d'Annenkov, nota en marge, en français : « C'est un mensonge. Il ne m'a rien dit de semblable. Il me dit au contraire qu'il retournerait chez lui pour le plus grand bonheur de ses paysans [4]. » Le récit d'Annenkov mérite, en effet, assez peu de confiance ; selon le témoignage d'Avdotia Iakovna Panaïeva, qui, arrivée à Paris à la fin de 1844, fit par Bakounine la connaissance des deux frères Tolstoï, les Panaïev et Nekrassov se rendirent chez eux en mai 1846 et décidèrent dans leur propriété de Novo-Spasskoïé la fondation du *Contemporain*, avec le soutien financier des Tolstoï ; ceux-ci, qui avaient étudié la médecine pendant les deux ans de leur séjour

à l'étranger, soignaient avec dévouement leurs paysans, malgré l'hostilité de leurs voisins [5]. C'est donc Annenkov qu'il faut ici taxer de légèreté. Mais que beaucoup de Russes affectent à Paris des opinions extrémistes ou fréquentent les milieux littéraires et politiques les plus avancés, et que toute cette effervescence verbale retombe en Russie au contact de la réalité massive et indifférente, c'est ce que montrent certains exemples caractéristiques. Annenkov est un bon spécimen de ces « aristocrates russes » qui dégustent les plus audacieuses doctrines élaborées à Paris comme une « pure gourmandise » : il cultive l'amitié de Marx, se fait recommander à lui par le comte G. M. Tolstoï, lui écrit des lettres pleines de flatteries [6], mais revient en 1849 vivre du revenu de ses terres situées dans le gouvernement de Simbirsk et passe à un libéralisme très modéré, proche de celui de I. S. Tourguéniev et de Sazonov. Aussi ne peut-on utiliser ses souvenirs, fort intéressants à bien des égards, qu'avec certaines précautions, qui s'imposent pareillement à la lecture de ceux de Herzen.

Les convictions de Basile Pétrovitch Botkine [7], ami de Herzen, d'Annenkov et de tout le groupe de l'Université de Moscou, paraissent encore plus fragiles. Ce n'était nullement un « aristocrate », mais un riche bourgeois moscovite d'esprit curieux et de tempérament sensuel, dont les aspirations libérales ne résistèrent pas au choc des événements. Au début de 1843, il s'avisa d'épouser une jeune Française, Armance Rouillard, qui selon Annenkov était venue chercher fortune en Russie, sans penser particulièrement au mariage légal. Les amis de Botkine essayèrent de le détourner de son projet : mais il s'indigna de leur manque d'idéal et d'humanité, et le mariage fut célébré à la cathédrale de Kazan à Saint-Pétersbourg. Hélas ! Quelques mois après, Botkine ne voulait plus entendre parler de la pauvre Armance. Il quitta la Russie et la livra à son destin. Herzen consigne ses impressions dans son journal à ce sujet, souligne la faiblesse du caractère chez Botkine, composé d'égoïsme et de veulerie, incapable de s'affranchir des préjugés sociaux ou religieux qu'il dénonce en paroles. En septembre 1844, Herzen revit Armance, la plaignit et taxa encore Botkine d'égoïsme, en le comparant significativement au triste héros de George Sand, Horace [8].

Nous ne savons pas quand Botkine arriva à Paris ; N. M. Satine, dans une lettre du 3 mars 1844, le signale à Paris en compagnie de Sazonov et du géographe N. G. Frolov [9]. Lorsque les Panaïev arrivent, à l'automne de 1844, c'est Botkine qui pilote Panaïev à travers Paris. A. Ia. Panaïeva raconte que Botkine voyait des espions partout et lui reprochait de parler russe dans la rue : or, on considérait les Russes comme des sauvages, des Tatars, tout juste bons à payer plus cher que les autres étrangers ; et malignement Panaïeva insinue que les connaissances linguistiques de Botkine étaient dues aux grisettes qu'il fréquentait assidûment. Annenkov dit aussi qu'il menait une vie peu recommandable, et de temps à autre disparaissait pour une « fugue hygiénique », en Espagne. Au cours de l'été 1846, Annenkov et Botkine s'amusèrent à se faire transporter en Lombardie et au Tyrol par les différentes charrettes de paysans qu'ils trouvaient sur leur route. Botkine regagna la Russie à la fin de 1846, et resta en correspondance avec tout le groupe de Herzen. La révolution de 1848 le dégoûta définitivement du libéralisme, et il devint résolument conservateur, puisant dans Schopenhauer et Carlyle le mépris de la foule et le culte de l'autorité [10].

Annenkov aurait-il donc raison de nier l'existence d'une émigration

politique russe à Paris sous Louis-Philippe ? Nous ne le croyons pas. Nicolas Ier prenait conscience, en 1847, du danger grandissant que représentait pour son conservatisme obstiné le petit noyau des démocrates russes de Paris. Il refuse un projet d'échange de livres entre les bibliothèques de France et de Russie, car, en ce qui concerne les livres russes à Paris, « qui les lira, si ce n'est nos traîtres, nos transfuges ? *A propos,* encore deux de ces chenapans sont partis à l'étranger pour écrire et intriguer contre nous : un certain Sazonov et le fameux Herzen, qui, avant que votre comité n'ait serré la vis à ces messieurs, avait écrit ici même sous le pseudonyme d'Iscander ; il nous était tombé une fois entre les mains et avait fait de la prison ; mais *grâce à* M. Joukovski, on a fait jouer une intervention d'Alexandre, et voilà comment nous sommes remerciés de notre clémence [11] ! »

En écho à cette déclaration de Nicolas, citons quelques phrases de Herzen écrites en 1851, qui contredisent formellement l'assertion d'Annenkov : « Depuis dix ans, nous voyons des Russes se fixer en France, non pas seulement pour être hors du pays ou pour se reposer, mais bien pour protester hautement contre le despotisme pétersbourgeois, pour travailler à l'œuvre de l'affranchissement commun. Loin de devenir des étrangers, ils se faisaient les organes libres de la jeune Russie, ses interprètes.

« Ce n'est point là le fait du hasard.

« L'émigration est le premier indice d'une révolution qui se prépare... En ce moment donc l'émigration est l'acte d'opposition le plus significatif que le Russe puisse faire. Le gouvernement l'a bien compris ainsi [12]. » Herzen continue en alléguant les exemples de Golovine et de Bakounine et achève le passage ainsi : « l'émigration russe n'est qu'un germe, mais un germe contient souvent un grand avenir. L'émigration russe croîtra, car son opportunité est évidente, car elle représente non la haine ou le désespoir, mais l'amour du peuple russe et la foi dans son avenir [13]. »

Dans ces lignes, Herzen définit exactement le passé et l'avenir de l'émigration russe jusqu'à la révolution de 1917 : noyau minuscule avant 1848, elle acquiert une véritable efficacité avec la propagande menée par Herzen et Bakounine sous Alexandre II, et finalement une force irrésistible sous l'impulsion de Lénine. Retenons que Herzen fait naître la véritable émigration russe au début des années 40 : auparavant quelques Russes ont bien émigré « pour des raisons politiques ou pour des rancunes personnelles », tel l'amiral Tchitchagov, le général comte Osterman-Tolstoï, N. I. Tourguéniev. D'autres « ont cédé à des influences religieuses et ont embrassé le jésuitisme. Mais ce n'était là que des faits individuels... [14] », ces émigrés n'avaient pas de but commun. Au contraire, en 1853, un Polonais, traducteur de Mickiewicz, Christian Ostrowski, évoque la haine contre Nicolas Ier qui s'exprime dans « les nombreux ouvrages des auteurs russes publiés à Paris, comme ceux de l'illustre Tourguéneff, de MM. Y. Gollovin, A. Hertzen, Sasanoff, etc..., glorieuse colonie d'émigrés qui est venue abriter sur le sol de la France la pensée russo-slave, la véritable pensée nationale, pensée de fédération et d'unité ». Un peu plus loin, Ostrowski ajoute Bakounine à cette liste [15]. Exactement formulée ou non, l'idée d'Ostrowski répond bien au passage de Herzen cité plus haut : il existe une véritable colonie de Russes (et de Polonais) qui se proposent un but commun, l'affranchissement politique et social des peuples slaves, et nourrissent une haine

commune, celle du despotisme et de l'arbitraire propres au gouvernement de Nicolas Ier.

II. L'EMIGRATION LIBERALE

1. Faible retentissement du soulèvement décembriste.

Tandis que la Russie avait accueilli jusqu'à la Restauration des Français royalistes, ennemis acharnés de la Révolution et de l'Empire [16], la France libérale et bourgeoise de Louis-Philippe accueille des Polonais de toute tendance unis seulement par l'amour de leur patrie, et des Russes libéraux ou même socialistes, dont le rôle mérite d'être examiné avec quelque précision.

Les travaux récents des historiens russes ont mis en lumière beaucoup de documents sur le mouvement insurrectionnel de décembre 1825, connu sous le nom de complot des Décembristes [17]. Il ressort de ces recherches que loin d'avoir été une entreprise un peu folle, sans portée idéologique ni racines populaires, cette crise peut être considérée comme un moment capital dans l'histoire russe. Ni Catherine II, ni Paul Ier n'avaient pu fermer complètement leur empire aux influences révolutionnaires : le souvenir de Radichtchev, de Novikov se perpétua jusqu'au moment où, sous Alexandre Ier, la jeunesse libérale crut l'ère des réformes arrivée. Mais l'esprit mobile du Tzar, la vigilance des éléments réactionnaires qui l'entouraient, enfin l'approche de la grande épreuve militaire contre Napoléon firent ajourner indéfiniment leur réalisation. Beaucoup d'officiers russes de l'armée victorieuse s'intéressèrent en 1814-1815 aux débats politiques qui firent de la France une monarchie constitutionnelle [18]. Revenus en Russie, ils ne tardèrent pas à se grouper en associations secrètes où les rejoignirent des intellectuels, des fonctionnaires, des propriétaires. *L'Union pour le Salut*, ou *Société des Vrais Fils de la Patrie* [19] remonte aux années 1816-1817. Peu après fut fondée *l'Union du Bien Public* [20] qui dura de 1818 à 1821. A cette date, les *Sociétés du Nord* et *du Midi* [21] remplaçant les précédentes, préparèrent, au milieu d'un intense travail constitutionnel, le soulèvement malheureux de décembre 1825. On peut dire que pendant dix ans, la pensée d'une Russie rejetant l'absolutisme pour devenir une monarchie constitutionnelle, et abolissant le servage pour permettre au progrès social d'accompagner le progrès politique, séduisit une partie importante de la classe dirigeante russe. Les noms des princes Serge Troubetzkoï, Ilia Dolgoroukov, Fiodor Chakhovskoï voisinent avec ceux de militaires comme Pestel, Fiodor Glinka, Michel Lounine, les frères Mouraviov-Apostol [22], d'écrivains comme Küchelbecker, Griboïédov et Pouchkine [23].

Or les Français ne surent que la nouvelle du soulèvement et de son échec rapide : la profondeur du mouvement, ses buts véritables, ses racines idéologiques, tout cela fut entièrement enseveli dans le silence officiel, ou travesti par le rapport final de la Commission d'Enquête, qui fut la source à peu près exclusive de ceux qui parlèrent des Décembristes sous le règne de Nicolas [24]. La censure imposa très vite le silence en Russie autour de l'événement ; en France, les échos furent infimes. Lesur [25] puis Esneaux et Chennechot [26] n'y voient qu'une révolution de palais, sans appui politique ni militaire. Ancelot, présent à Saint-Pétersbourg lors du procès des Décembristes, ne trouve que ces mots dédaigneux : « Cette conjuration, ou plutôt cette échauffourée sans espérance,

sur laquelle on a beaucoup et longtemps déraisonné dans nos journaux, a offert au nouvel empereur une occasion de se faire connaître : un instant a dévoilé son avenir[27]. » Ce qui était somme toute d'un bon prophète. Il faut attendre les années 40 pour connaître des détails nouveaux et surtout apprécier plus exactement la portée de la conjuration. Trois auteurs apportèrent ces nouveautés au public français : deux Russes, Nicolas Ivanovitch Tourguéniev[28] et Alexandre Ivanovitch Herzen[29], l'un en 1847, l'autre en 1851 ; en 1847 également, le Français J. F. Schnitzler, témoin oculaire de l'insurrection, publia un livre où elle était précisément décrite[30]. Nous retrouverons Herzen et Schnitzler : attachons-nous à faire revivre le doyen de l'émigration russe en France, N. I. Tourguéniev.

2. *Le doyen des émigrés russes : N. I. Tourguéniev.*

Ivan Pétrovitch Tourguéniev, directeur de l'Université de Moscou, franc-maçon[31], ami de N. I. Novikov, fit élever ses quatre fils André, Alexandre, Nicolas et Serge par le Suisse Tobler, cousin de Lavater et connu de Gœthe[32] ; parmi leurs condisciples se trouvait le futur poète Joukovski. Nourris dans le culte des lettres allemandes, Alexandre et Nicolas terminèrent leurs études à Gœttingue[33]. On est bien renseigné sur les années moscovites de Nicolas, né le 12 octobre 1789, par son journal d'étudiant[34]. Les idées libérales, le souvenir de Radichtchev et de Novikov se mêlent à des élans de patriotisme russe et à des aspirations religieuses incertaines : il se désespère en 1807 de ne pas parvenir à croire. En même temps, il s'indigne qu'un sénateur puisse signer des actes qu'il n'a pas lus, ou qu'un blanc-bec puisse ordonner à ses laquais d'aller frapper un malheureux en pleine rue, sous les yeux de la police. A Gœttingue de 1808 à 1811, il étudia Rousseau, Adam Smith, Beccaria et rédigea son *Essai de théorie des impôts*. A la fin de 1812, il accompagne le baron Stein en Allemagne ; en 1815, nous le voyons à Nancy, commissaire de la Russie auprès de l'administration centrale des Puissances alliées ; enfin il fit partie de la délégation russe au Congrès de Vienne[35]. Un avenir brillant semblait l'attendre en Russie, comme spécialiste des finances, lorsqu'il y revint en septembre 1816.

Dès son retour, tout en travaillant aux côtés de Spéranski, il s'affilie à l'*Ordre des Chevaliers Russes*[36] en compagnie du fameux poète-partisan Denis Davydov, du martiniste et franc-maçon de Moscou Maxime Nevzorov, d'un cousin de Novikov, tous amis des Tourguéniev. L'*Ordre*, fondé en 1815 par le général-major Michel Orlov et le comte Mathieu Dmitriev-Mamonov, voulait un sénat de 1 000 membres, la liberté de la presse, l'attribution de terres et de châteaux à l'*Ordre* comme aux Templiers ou aux Teutoniques, l'union à la Russie de tous les peuples slaves, etc. Desseins certes confus, mais révélateurs du travail des esprits. N. I. Tourguéniev passa ensuite à l'*Arzamas*, qui se proposait surtout d'informer la Russie sur son état réel par un journal[37], et de 1818 à 1821 joua un rôle important à l'*Union du Bien Public*. Son journal de 1818 et 1819 contient des phrases désolées sur l'état de la Russie, « ce chaos d'humiliations et d'iniquités » ; « les abus les plus graves érigés en système, les iniquités les plus odieuses pèsent sur la Russie entière. Le peuple gémit de Pétersbourg au Kamtchatka, mais sa voix se perd dans l'immensité de l'espace[38]. » L'*Union* voulait une révolution pacifique, mais une révolution véritable : on trouve l'écho de cette résolution révolutionnaire dans une vigoureuse formule contenue dans un opuscule de Tourguéniev (1818), *Quelques mots sur la condition des paysans serfs en Russie* : « Si cette

partie de l'histoire de notre pays n'a pas été traitée à fond ni selon notre point de vue, la raison en est simplement que l'histoire n'est pas écrite par les paysans mais par les propriétaires [39]. Tous les efforts déployés par les frères Tourguéniev, M. S. Vorontzov, P. A. Viazemski, A. S. Menchikov en vue d'affranchir les serfs restèrent vains : c'est à cette époque que Tourguéniev devint républicain.

Lors d'une réunion du comité de l'*Union* où l'on agitait la question : monarchie ou république, chaque membre expliqua son vote. Tourguéniev se contenta de dire en français : « Le président, sans phrases ! » Ceci se passait en 1820 [40]. Dans les années suivantes Tourguéniev participa à la création de la *Société du Nord* avec Nikita Mouraviov et recruta pour elle à Saint-Pétersbourg. Mais à partir de 1823, sous l'influence de K. F. Ryléiev, la discussion constitutionnelle est remplacée par l'agitation dans les couches populaires et chez les soldats. Pestel, animateur de la *Société du Midi,* veut non seulement libérer les serfs mais leur donner la terre : Tourguéniev s'oppose vivement à ce projet [41]. Son rôle ayant fortement diminué, il quitte la Russie en avril 1824. Condamné par contumace à avoir la tête tranchée, comme Troubetzkoï, Küchelbecker, N. Mouraviov,etc., il vit sa peine commuée en déportation et travaux forcés en Sibérie par Nicolas. Le gouvernement essaya de s'emparer de lui en 1826, en demandant son extradition à l'Angleterre [42].

Désormais N. I. Tourguéniev vit en France jusqu'à sa mort, survenue le 10 novembre 1871, sauf quelques séjours en Russie sous Alexandre II [43]. D. Sverbéiev, qui le rencontra à Genève à l'automne 1833, le juge moins brillant et sympathique que son frère Alexandre, mais plus sérieux, plus profondément cultivé ; il le trouve d'humeur plutôt sombre, malgré son mariage imminent avec la fille du général piémontais en exil, Viaris.

Pendant le procès de 1826, Tourguéniev avait vécu à Paris et en Angleterre ; puis, après la mort de son frère Serge en 1828, il retourna en Ecosse, visita Walter Scott à Abbotsford, et ne revint en France qu'après la révolution de Juillet. Les deux frères Alexandre et Nicolas devinrent orléanistes. Selon Sverbéiev, c'est Alexandre qui aurait pourvu à la subsistance de son frère en exil, car celui-ci était à la fois exclu de la société russe aristocratique à Paris, et suspect aux démocrates européens qui le trouvaient bien tiède dans son libéralisme à la Spéranski. Alexandre dut vendre la propriété de famille, près de Simbirsk ; après sa mort à la fin de 1845, Nicolas acheta rue de Lille une maison où il vivait assez largement, et une propriété à Vert-Bois, près de Bougival, où il se retirait l'été. Sa grande joie était de recevoir des compatriotes : il les pressait de questions sur cette Russie qu'il continuait d'aimer passionnément. Il essayait parfois d'éclairer l'opinion européenne sur les questions qui lui tenaient à cœur comme le servage, par voie de presse [44], puis par son grand ouvrage *La Russie et les Russes,* paru en 1847, et que nous retrouverons dans un autre chapitre.

Destiné à la fois à corriger les outrances de *La Russie en 1839,* et à manifester des vues libérales et réformistes, ce livre provoqua peu de bruit à sa publication [45]. Herzen lui accorde une valeur rétrospective : « L'ouvrage de M. Tourguéniev (1847) a pour nous le grand intérêt de nous offrir une image fidèle des opinions, espérances et points de vue courants sous Alexandre Ier, une autobiographie de l'auteur qui de son temps a beaucoup vu, mais qui ne connaît pas la Russie telle qu'elle s'est développée après 1825. Le mode de pensée de M. Tourguéniev, qui nous rappelle le fin libéralisme des ministères Decazes et Martignac, n'est

hélas pas apte à saisir correctement la réalité russe [46]. » Ce texte, écrit en 1849, ne laisserait pas croire aisément à l'influence de *La Russie et les Russes* sur l'auteur du *Développement des idées révolutionnaires en Russie ;* pourtant Herzen s'appuie sur Tourguéniev dans les questions agraires, et lui emprunte parfois des faits relatifs aux Décembristes [47]. On peut penser que le profond désaccord politique entre les deux Russes fut accentué par la révolution de 1848 : c'est au fond un conflit de générations, plus encore que de doctrines, qui oppose Herzen à N. I. Tourguéniev. Tourguéniev varia beaucoup moins dans ses opinions que d'autres Russes de ses amis, ou d'autres Français qu'il pouvait connaître. On le voit par exemple, dans une lettre à son frère Alexandre datée de Paris 27 mars 1843, relever vivement les opinions hostiles à la France émises par P. A. Viazemski dans sa correspondance avec Alexandre : il loue le progrès, l'administration, les mœurs de la France, défend même les orateurs politiques, bête noire des aristocrates russes, en alléguant l'exemple de l'Angleterre qui ne paraît pas s'en trouver si mal. Quant aux théories socialistes, beaucoup sont ridicules et sottes, mais, dit-il « la *source* de tout ce grand mouvement est *sainte* : c'est le désir de travailler au bien des hommes [48]. »

3. *L'économiste Peltchinski.*

Plus obscures, certaines figures de Russes en exil mériteraient une étude particulière, par exemple ce Vincent Stanislavovitch Peltchinski, d'origine polonaise, chambellan de S. M. l'Empereur, Conseiller de cour, membre du Conseil des Manufactures, qui publia à Saint-Pétersbourg en 1834 *De l'état des forces industrielles de la Russie jusqu'en 1832,* étude en français, fortement nourrie de chiffres sur l'industrie et le commerce de la Russie, que J. H. Schnitzler utilisa dans *La Russie, la Pologne et la Finlande. Tableau statistique et géographique,* Paris 1835. Dix ans plus tard, Peltchinski, caché sous le prudent pseudonyme « un homme d'Etat russe », fort de son expérience acquise au ministère des Finances sous le comte Cancrine [49], publia à Paris un *Système de législation, d'administration et de politique de la Russie en 1844,* étude sérieuse et sévère des rouages judiciaires, de l'économie et de la diplomatie russes. Un pareil ouvrage suffisait assurément à empêcher son auteur de jamais retourner dans son pays. Sans connaître un grand succès en France [50], ce que la langue hésitante de l'auteur interdisait, le livre fut traduit en allemand et remarqué de Saint-Marc Girardin qui, le 6 janvier 1846, à la fin de son compte rendu des *Steppes* de Hommaire de Hell, annonce son intention de traiter du *Système,* qui lui a paru curieux et d'esprit indépendant, bien que dédié à l'empereur Nicolas. Il ne tint pas sa promesse. Dans ses souvenirs, Golovine raconte que Peltchinski fut soupçonné dans l'émigration russe d'être un agent du Tzar, ce qui n'avait rien de rare car de pareils soupçons planaient sur tous les émigrés, et qu'il mourut dans la pauvreté à Francfort-sur-le-Main [51].

III. L'EMIGRATION RADICALE.

Outre N. I. Tourguéniev [52], deux autres Russes trouvèrent asile en France après avoir définitivement quitté la Russie pour des raisons politiques, et se firent quelque peu connaître par leurs ouvrages et leur activité au service de la cause démocratique. Ce sont Ivan Gavrilovitch

Golovine, et Nicolas Ivanovitch Sazonov. Tous deux ont été durement traités par Herzen dans ses Mémoires ; leurs figures méritent cependant de n'être pas tout à fait oubliées, car malgré de graves défauts personnels, les deux hommes ont tenté à leur façon de n'être pas de ces « hommes de trop » dont la Russie de ce temps était si abondamment pourvue.

1. *I. G. Golovine.*

Ivan Gavrilovitch Golovine[53] naquit en 1816 dans le gouvernement de Tver, perdit son père très tôt et fut élevé par sa mère en compagnie de six frères. En 1823, il fut envoyé à la pension Jourdan, à Saint-Pétersbourg, où il resta cinq ans. A l'Université de Dorpat, il passe son temps en duels et beuveries. A Berlin, à partir de 1835, il suit les cours de Ranke, Ritter, Gans, Raumer, etc. Tout cela aurait pu constituer une excellente éducation : mais Golovine était brouillon, dépourvu de sérieux et terriblement infatué de sa personne. Rentré à Saint-Pétersbourg en mars 1837, il publie une médiocre relation de voyage en Suède, retourne à Dorpat mais n'obtient pas le doctorat, et entre en 1840 à la chancellerie, aux affaires françaises. A la fin de 1841, le comte Nesselrode lui ayant conseillé de prendre des leçons de calligraphie[54], il abandonne la carrière et quitte la Russie pour toujours.

A Paris, il fait imprimer *De l'esprit de l'économie politique* en mai 1843, « simple transcription de cahiers d'étudiant, tout à fait inoffensive », selon les termes d'Annenkov. Pourtant le vigilant Jacques Nikolaïévitch Tolstoï, correspondant du Ministère de l'Instruction publique à Paris, et en fait agent permanent de la police russe, dénonça l'ouvrage en ces termes dès le 22 janvier 1843, à Benkendorf : « Un Russe, Golovine, s'apprête à faire paraître un livre d'économie politique. Il en a déjà lu des fragments à quelques personnes, dont un littérateur de ma connaissance. Celui-ci m'a affirmé que cet ouvrage renferme des doctrines qui ébranlent nos principes de gouvernement. Il m'en a même rapporté une phrase dont voici à peu près le contenu : « Les souverains ne sont pas disposés à faire la moindre concession dans l'intérêt de leurs sujets si elle leur coûte le moindre sacrifice ; au contraire, ils sacrifient le cœur léger le bien-être de milliers de leurs sujets pour la simple satisfaction de leurs passions et de leurs caprices. » Ce fragment suffit à montrer que le travail auquel se livre Golovine est d'un esprit insoumis[55]. »

Un mois plus tard, il est rappelé en Russie, en même temps que le prince Pierre Vladimirovitch Dolgoroukov[56] : celui-ci obéit, tandis que Golovine temporisa, se déclara malade et refusa finalement en termes fort insolents de déférer à l'ordre de Nicolas Ier. Au printemps de 1844, il fut condamné par contumace à l'exil en Sibérie, à la privation de ses droits civiques et à la confiscation de ses biens. Désormais Golovine n'a plus de ménagements à garder ; il se met à attaquer bien plus vigoureusement que Nicolas Tourguéniev le régime avec lequel il vient de rompre. Mais tandis que Tourguéniev mena jusqu'à sa mort une existence parfaitement honorable, se garda de toute palinodie et de toute attaque insultante contre son souverain, Golovine jouait en Bourse, fréquentait à la fois le Jockey-Club et les lorettes, s'endettait irrémédiablement et compromettait moralement sa position par des fanfaronnades qui laissaient paraître sa peur d'être extradé[57].

Assez répandu dans les salons parisiens pendant l'hiver 1843-1844, Golovine y paraissait en compagnie du poète Eugène Abramovitch Bora-

tynski[58], à la mémoire duquel il consacra une longue lettre qui parut dans le *Journal des Débats* le 16 septembre 1844. Par Herwegh, arrivé à Paris en septembre 1843, il connut toute l'équipe des démocrates allemands, notamment Marx, arrivé en novembre ; Herwegh le présenta à la comtesse d'Agoult en 1844[59], mais celle-ci apprécia davantage Bakounine, ce qu'on s'explique sans peine. Cependant Golovine est désormais mêlé à toute l'histoire du groupe démocrate russe à l'étranger. C'est lui-même qui raconte comment il fit la connaissance de Bakounine chez Ogariov, rue des Quinze-Vingts[60]. Bakounine avait été condamné en même temps que Golovine à la déportation en Sibérie, et remercia l'empereur de l'avoir privé de ses titres de noblesse par une lettre imprimée dans la *Réforme*, le 27 janvier 1845. Golovine le voyait aussi chez Nicolas Tourguéniev à cette époque. Chez Alexis Arkadiévitch Stolypine, il fit la connaissance de Nicolas Ivanovitch Sazonov ; dès que Golovine eut rompu avec le gouvernement russe, Sazonov, le plus ancien émigré démocrate après Nicolas Tourguéniev, vint lui exprimer sa sympathie. Il lui fit connaître ses anciens camarades de l'Université de Moscou au fur et à mesure de leur arrivée à Paris, N. M. Satine, N. G. Frolov, V. P. Botkine, N. P. Ogariov et, plus tard, A. I. Herzen. Golovine connut encore chez N. I. Tourguéniev Nicolas Alexandrovitch Melgounov, « le don Juan de la rue Caumartin », comme l'appelait Herzen, et ami de P. Mérimée[61].

Golovine essaya de se faire un nom dans le journalisme. A la fin d'octobre 1844, un journal allemand annonça qu'un nouveau journal allait bientôt paraître à Paris, consacré entièrement à la politique étrangère de la Russie et de l'Europe. On nommait parmi les rédacteurs Golovine, Herwegh, et le radical genevois James Fazy. Un ancien condisciple de Golovine à Dorpat, Zolotariov, qui avait passé trois ans avec lui à Paris, devait lui fournir les matériaux russes indispensables. Mais la police russe le prit en surveillance, et, prévenu par M. S. Vorontzov du danger qu'il courait, Zolotariov rompit toute relation avec Golovine[62]. Celui-ci se borna à publier des échos sur la Russie au *Corsaire-Satan*, et prépara la publication de *La Russie sous Nicolas Ier*.

Annoncé dans le *Journal des Débats* du 27 août 1845, l'ouvrage parut aussi en traduction allemande, anglaise et suédoise. Des comptes rendus élogieux parurent dans la *Revue Indépendante*, le *Journal du Commerce* et avec retard, dans le *Journal des Débats*[63]. Le *Corsaire-Satan* du 15 février 1846 évoque une conversation de table entre deux Russes qui ne se connaissaient pas : « Avez-vous lu *La Russie sous Nicolas Ier ?* — J'en ai entendu parler vaguement. — Comment trouvez-vous cet ouvrage ? — Détestable. J'y ai vu beaucoup de choses qui n'intéressent que l'auteur, beaucoup d'aigreur, d'emprunts aux codes russes et rien de nouveau... » L'autre défend le livre ; à la fin l'un dit : « Je m'appelle Courrierof. — Et moi, Monsieur, je me nomme Golovine. » Nous ne retracerons pas la surprise de M. Courrierof. Nous ignorons quel Russe fournissait alors le courrier russe du *Corsaire-Satan*. Les Russes de Paris parlèrent sévèrement du livre et de l'auteur : Alexandre Ivanovitch Tourguéniev, frère de Nicolas, écrit à Viazemski le 7 octobre 1845 : « J'ai lu le livre de Gol[ovine], qu'on appelle à Paris *la hotte du chiffonnier :* dommage pour l'auteur et pour la Russie[64]. » Annenkov déclare : « Je n'ai jamais rencontré d'écrivain méritant moins de considération que ce Golovine...[65] » ; cependant en haut lieu on s'alarma des révélations sur la Cour de Russie contenues dans le livre.

La comtesse Nesselrode écrit à son fils Dmitri de Saint-Pétersbourg le 11/23 juin 1845 que l'Empereur est intraitable : « Ce qui l'a mis en humeur et non sans raison, c'est un nouveau livre de Golovine que celui-ci a eu l'audace de lui envoyer par la police et qui est, paraît-il, pire que celui de Custine. Dans ce libelle l'auteur met à nu tous les personnages de la Cour, dénonce tous les abus, présente Mlle Nélidof comme la maîtresse de l'Empereur et Kleinmichel comme l'entremetteur... [66] »

Golovine n'hésitait pas à s'adresser par écrit aux plus hauts personnages de la Cour : en 1843, il avait offert à Benkendorf ses services par l'intermédiaire de son frère Théodore Gavrilovitch, capitaine aux gardes à cheval, pour réfuter le livre de Custine ; il écrivit même directement à Benkendorf pour s'étonner que sa proposition n'ait pas été agréée.

En 1846, Golovine voyage en Angleterre en compagnie de Sazonov et se fait naturaliser anglais grâce à la protection de lord Dudley Stuart, à qui il dédie ses *Types et caractères russes* [67]. Revenu à Paris, il spécule sur les chemins de fer et s'endette. Lorsque arrive Herzen, en mars 1847, Golovine se lie aussitôt avec lui : mais Herzen hésita sans doute à payer ses dettes, car Golovine déclare avec aigreur : « Il avait 60 000 francs de revenu, ce qui n'est pas mal pour un communiste, mais ne partageait pas volontiers son argent avec les autres... [68] » Néanmoins les deux hommes s'entendaient mieux que Herzen ne le donne à penser dans ses Mémoires. Président du Club de la Fraternité des Peuples en 1848, où figuraient aussi Sazonov et Herwegh, Golovine parla en novembre au meeting polonais, au nom des Russes démocrates, succédant dans ce rôle à Bakounine ; avec Herzen, il participe à la manifestation du Château d'Eau le 13 juin 1849. Expulsé aussitôt, ainsi que Herzen, il gagne Genève où il retrouve ce dernier qui avait passé la frontière à pied sous le nom de Piétri [69]. Là, tandis que Herzen écrit *Vom anderen Ufer*, Bakounine ses *Russische Zustände*, Golovine publie l'*Europe révolutionnaire* [70]. En même temps parut sans nom d'auteur un *Catéchisme du peuple russe* en français, violemment hostile à l'empereur, républicain, mais non anti-aristocratique, vantant les barricades mais n'appelant pas les paysans à l'insurrection. Le chargé d'affaires Kisséliev pensa que Christian Ostrowski en était l'auteur et Golovine le traducteur. En fait celui-ci avait écrit seul la brochure en français ; elle constitue le premier ouvrage révolutionnaire de l'émigration russe [71]. Puis il retrouve Herzen à Nice en octobre 1850 et prétend même avoir transcrit en français sous la dictée de Herzen *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. Mais la brouille, qui couvait sans doute depuis quelque temps, dès l'année 1851 si tragique pour Herzen, éclata à Londres où les deux Russes se retrouvèrent à la fin de 1852. Herzen apaisa un conflit entre Ledru-Rollin et Golovine, mais lança ensuite un appel au nom de l'émigration russe sans le consulter. Golovine partit un an pour l'Amérique, puis revint en Angleterre et s'y fixa. Sa destinée n'offre plus d'intérêt pour nous : notons encore qu'il publia en 1859 ses souvenirs à Leipzig en russe, puis en 1880 en allemand et mourut en 1890.

Dans ces souvenirs, il parle sans aigreur de Herzen, qui se montra de son côté bien féroce à son égard dans *Pensées et Passé*. Il est piquant de citer ses premières appréciations ; en 1850, reprenant les articles parus dans la *Voix du Peuple*, journal de Proudhon, sous le titre *La Russie* (fin 1849), Herzen les compléta dans *Vom anderen Ufer* (Hambourg 1850) par un double jugement sur N. I. Tourguéniev et sur Golovine :

« Dans les écrits de M. Golovine, on peut trouver tout ce qui opprime

la Russie, tout ce qu'on doit supprimer, mais rien de ce qu'on doit conserver. Ils constituent une protestation publique contre tout ce qui s'étouffe là-bas dans un silence forcé ; l'indication de tout ce qui se passe dans le monde russe officiel est d'autant plus utile que le gouvernement s'épouvante devant toute publication de ce genre. Cependant, je crois qu'on ne peut pas mieux apprendre à connaître le *peuple* russe à travers les œuvres de Golovine qu'à travers celles de Tourguéniev[71]. »

La réserve est essentielle et montre bien le souci de Herzen : ne pas tout démolir, faire connaître aussi les vertus du peuple russe au lecteur occidental. Mais dans la première édition du *Développement des idées...* parue à Nice en juin 1851, on peut lire une page très importante sur l'émigration russe en France, où Herzen associe les noms de Bakounine et de Golovine dans un éclatant hommage :

« Les travaux littéraires de M. Ivan Golovine ont été également appréciés en France, en Allemagne, en Angleterre. Depuis la publication de *La Russie sous Nicolas Ier*, en 1845, jusqu'à celle des *Mémoires d'un prêtre russe* en 1849, l'auteur n'a pas discontinué sa guerre contre le despotisme de Pétersbourg. Il dévoile ce que le gouvernement russe cherche soigneusement à cacher, il raconte en Europe ce qu'on tait en Russie. Il faut savoir quelle crainte le gouvernement russe a de l'opinion publique en Europe, devant laquelle il tremble comme le parvenu devant l'opinion d'un salon aristocratique, pour comprendre toute la portée des écrits de M. Golovine.

« Expulsé de Paris après le 13 juin 1849, il poursuivit son activité en Suisse, en Angleterre, en Italie, vouant à la risée publique la camarilla de Pétersbourg qui bondit d'indignation, habituée qu'elle est aux saluts et prosternations. Il dénonce l'étroite politique, l'administration dépravée de la Russie, les hommes arriérés et médiocres qui meuvent cet immense levier commençant au Palais d'Hiver et finissant au Kamtchatka, il montre avec pitié au gouvernement rétrograde de la république française son idéal du pouvoir fort, lui faisant honte de se mettre à la remorque de l'absolutisme moscovite.

« Ce fut lui, un Russe émigré, qui présida à Paris le club de la *Fraternité des Peuples*, lui qui, appelé comme témoin devant la Haute Cour de Bourges, trouva de nobles paroles pour la défense de la Pologne[72]. »

Mais l'ensemble du passage consacré à l'émigration russe disparut des éditions suivantes ! Et le chapitre *Ivan Golovine* de *Pensées et Passé* fut une exécution[73]. Le personnage ne méritait sans doute ni tant de louanges, ni tant de sarcasmes.

2. N. I. Sazonov.

Arrêtons-nous sur un autre émigré russe qui joua un rôle important comme intermédiaire entre le groupe démocratique russe et l'opinion française dans les années 40 et 50. Nicolas Ivanovitch Sazonov[74], né à Riazan le 17/29 juin 1815, plus jeune que Herzen de trois ans, fit partie du groupe ardent des jeunes idéalistes de l'Université de Moscou, N. M. Satine, N. M. Ketcher, V. P. Botkine et A. I. Herzen. Celui-ci rapporte à l'automne de 1831 ses premiers souvenirs relatifs à Sazonov, qui « possédait de rares dispositions, et un amour-propre non moins remarquable, s'occupait de bien des choses et lisait tout. Il s'efforçait de prendre le dessus sur ses camarades, ne traitant personne sur un pied d'égalité. Aussi le respectait-on plus qu'on ne l'aimait...[75] » Ce groupe prêchait l'exemple des Décembristes et de la révolution française, puis le saint-

simonisme, et surtout, nous dit Herzen, dénonçait sans trêve la violence sous toutes ses formes et l'arbitraire du gouvernement. Ces lectures de Sazonov allaient de Jakob Böhme à Barbier, l'auteur des *Iambes*, et à la *Peau de Chagrin*. Au témoignage de Constantin Aksakov, Sazonov était un « phraseur et un poseur ». Mais il attestait sa connaissance des auteurs français. Herzen, qu'une vieille rivalité rend très méchant pour Sazonov, lui reproche de n'avoir pas partagé l'exil où Satine, Ogariov et lui-même furent envoyés en 1834 ; Sazonov obtint un passeport pour l'Italie puis revint à Moscou en 1836, où il ne retrouva que Ketcher, « grossier par principe, malpropre par théorie, étudiant de 35 ans dans le rôle d'un jeune homme de Schiller ».

Après un essai d'installation à Saint-Pétersbourg, Sazonov n'y tint plus d'ennui, et « au début des années 40, vraisemblablement, en même temps que Satine et Ogariov, quitta la Russie » mais cette fois pour Paris[76]. Nous formulerons plus loin une hypothèse qui amènerait à faire remonter l'arrivée de Sazonov à Paris en 1839. Il est vrai que selon A. Ia Panaïeva, qui arrive à Paris fin 1844, Sazonov était installé à Paris depuis quatre ans. Tchaadaïev écrit à A. I. Tourguéniev en 1841 : « Il y a à Paris un Russe d'une rare intelligence : il s'appelle Sazonov[77]. » Quoi qu'il en soit, il arriva avant Golovine, et on le tenait dans le milieu de la comtesse d'Agoult pour le doyen des émigrés russes. Citons le témoignage intéressant d'Avdotia Iakovlena Panaïeva, qui montre Sazonov dans un petit restaurant bon marché, rendez-vous des Russes de Paris : « il tranchait de l'aristocrate, s'indignait de manger dans une pareille gargotte, injuriait le garçon qu'il accusait de mal servir son repas, et commandait toujours les plats les plus coûteux ». Il se lançait dans de grandes discussions politiques avec Bakounine, arrivé en juillet 1844[78]. En 1845, il pensa rentrer en Russie avec Satine et Ogariov ; mais ses créanciers le firent emprisonner à Clichy, et Ogariov écrivit à Herzen qu'il fallait absolument aider Sazonov[79]. Finalement, ce furent ses sœurs qui vinrent le tirer d'affaire. Mais il ne rentra pas en Russie. Herzen le montre « persuadé qu'un beau soir on l'appellerait de derrière sa table du Café Anglais pour gouverner la Russie... Il surveillait attentivement ce qui se passait, et attendait avec impatience la minute où il faudrait mettre sérieusement la main à l'ouvrage et prononcer les paroles ultimes et définitives... » Herzen raconte comment il faillit se brouiller avec Sazonov à propos de Biélinski, de passage à Paris en 1847, déjà marqué par une mort imminente ; Sazonov paraissait ne pas comprendre la grandeur et la difficulté du labeur accompli par Biélinski dans ses articles de critique du *Contemporain*, malgré la censure, à travers la nuit spirituelle où était plongée la Russie de Nicolas et d'où arrivait Herzen : « saisi de dégoût et de douleur », celui-ci demande durement à Sazonov :

« Vous figurez-vous par hasard que se promener du matin au soir, d'un quartier à l'autre de Paris, discuter encore une fois avec Sluzalski ou Chodkewicz des frontières de la Russie et de la Pologne, c'est faire quelque chose ? Ou que vos conversations de café ou d'appartement, quand cinq imbéciles vous écoutent sans rien comprendre, et que cinq autres parlent sans comprendre davantage, c'est cela faire quelque chose ? — Arrête, arrête, disait Sazonov, déjà tout bouleversé, tu oublies notre situation. » Et Herzen repartait de plus belle, dénonçant les « rêveries de lunatiques » où vivaient Sazonov et ses pareils, notamment Bakonine comme nous le verrons plus loin.

Herzen parle tout aussi sévèrement des Français, des Polonais en exil, des radicaux allemands qui fréquentaient Sazonov et formaient « la cour de médiocrités » dont il aimait à s'entourer : « une quantité de pauvres de corps et d'esprit, lazzaroni du Chiai littéraire, tâcherons du journalisme, fripiers de feuilleton tels le hâve Julvécourt, le demi-cadavre Tardif de Mello, l'inconnu mais grand poète Boué ; dans ce chœur figuraient quelques-uns des plus bornés parmi les Polonais de la clique à Towianski, et des plus obtus parmi les athées allemands. Comment il ne s'ennuyait pas avec eux, c'est là son secret... Le plus consternant est que lui-même était dans la position de Julvécourt par rapport aux Marrast, Ribeyrolles et autres moindres célébrités ». Ce texte doit être rapporté non à 1847, mais plutôt aux années 1842-1845, où l'influence de Towianski s'exerçait sur une partie de l'émigration polonaise.

Sazonov fut en effet très lié avec les radicaux allemands, notamment Herwegh et Karl Marx. V. Fleury a publié des lettres de Sazonov à Herwegh [80] ; et D. Riazanov mit patiemment au point l'histoire des relations de Marx et de Sazonov [81]. Indiquons que Sazonov fit partie, avec Herwegh, Herzen et Golovine, du club de la *Fraternité des Peuples* [82]. Dans la *Tribune des Peuples*, sous le pseudonyme de Volkov, il lutta contre le panslavisme russe de Gurowski dans des articles intitulés *De la Russie* (15 mars 1849) et *L'opinion publique en Russie* (7 et 10 juin 1849). Sazonov ne fut pas expulsé comme d'autres démocrates étrangers après le 13 juin 1849, mais sans doute vers la fin de décembre 1849, quelques jours après le retour de Herzen à Paris. Pendant cette période, il ne semble pas avoir collaboré à la *Voix du Peuple* comme le prétend Herzen : c'est Charles-Edmond Chojecki [83], arrivé de Pologne en 1844 et collaborateur de la *Revue Indépendante*, qui dirige la partie étrangère de la *Voix du Peuple*, dont le premier numéro ne parut que le 25 septembre 1849 et le dernier, le 14 mai 1850.

La première lettre de Sazonov à Marx est écrite sur du papier à entête de la *Réforme* et date de décembre 1849 : il demande à Marx, réfugié en Angleterre, des articles sur l'Allemagne, sur la situation ouvrière en Angleterre, mais sans discuter de doctrines ni introduire de personnalités. Expulsé de Paris peu après, Sazonov se réfugie à Genève [84] et écrit de nouveau à Marx le 2 mai 1850 pour lui demander son concours, car il projette la création d'une revue trimestrielle avec Frapolli, Herzen et l'émigré français Charpentier. Riazanov fait remarquer que dans cette lettre Sazonov ne se répand pas en malédictions contre l'Occident à la façon de Herzen. Il reste d'ailleurs en très bons termes avec Herzen qu'il accompagne en Suisse dans l'année 1851. Marx ne répondit pas, semble-t-il, à l'offre de Sazonov, en qui il n'avait pas pleine confiance : un séjour clandestin de Sazonov à Paris juste avant le coup d'Etat fut suivi par une vague d'arrestations de communistes allemands ; mais il n'eut pas de peine à se justifier. Sazonov revint en Suisse après le 2 décembre et se brouilla avec Herzen à propos de la pénible affaire Herwegh [85] ; il semble avoir vécu dans la misère en 1853. Mais il se réconcilia avec Herzen et collabora avec lui lors de la guerre de Crimée, d'abord à la fameuse entreprise de publications russes imprimées à Londres, puis à l'*Etoile Polaire*.

Riazanov pense qu'il revint à Paris au début des hostilités contre la Russie. Désormais Sazonov se consacre à des études littéraires. Après son pamphlet anonyme *La vérité sur l'Empereur Nicolas* [86], paru en 1854, une aussi pauvre chose que *La Russie sous Nicolas Ier* de Golovine, il

fournit à l'*Athenaeum français* différents articles sur la littérature européenne, signés soit Sazonoff, soit K. Stachel, jusqu'à la disparition du journal le 26 juillet 1855. C'est à cette époque que Sazonov est mentionné dans la correspondance de Baudelaire [87], avec lequel il entretint d'amicales relations. On est tenté de faire remonter l'origine de ces relations à l'époque où Baudelaire collaborait au *Corsaire-Satan*. En ce cas, le mystérieux « Courrierof » dont il est question le 15 février 1846 ne serait autre que Sazonov, dont les rapports avec Golovine ne paraissent pas avoir été très chaleureux [88].

Plus tard, dans la *Gazette du Nord*, il donna des articles sur l'émancipation des serfs, sur les Juifs en Russie, et surtout deux importantes études littéraires, l'une sur I.S. Tourguéniev (31 mars 1860), qu'il avait rencontré à Paris en 1848, et l'autre sur A.I. Herzen (26 mai 1860). Devenu libéral, à cette époque Sazonov avait abandonné toute spéculation philosophique et politique, rejoignant en somme la position de Tourguéniev lui-même. Il quitte Paris pour Genève en 1860 ou 1861, réconcilié avec son pays qui entre dans la voie des réformes : « L'avenir de ce pays peut désormais être tenu pour acquis au progrès : ce progrès pèsera d'un grand poids dans la balance des destins du monde [89]. » Il meurt à Genève le 5 novembre 1862, laissant à Paris un souvenir favorable, si l'on en juge par ces lignes de Th. de Banville [90] : « Un Russe de bonne noblesse, aimable homme et charmant écrivain, qui pendant les dernières années de sa vie, qu'il passa à Paris, fut l'ami de tous les hommes d'esprit et leur faisait manger des salades russes qu'on n'a pas réussi à imiter. »

Cette fois encore, Herzen, qui disait de lui dans la première édition du *Développement des Idées* : « Notre ami Nicolas Sazonov, expulsé de France en 1849, a été l'un des défenseurs les plus zélés de la démocratie dans la *Tribune des Peuples* et dans la *Réforme* [91] », retracera la carrière de son ancien ami avec une particulière malveillance dans *Pensées et Passé*, où tout un chapitre est consacré à Sazonov : c'est un chef-d'œuvre de polémique, un étincelant morceau de bravoure, nullement une page d'histoire.

IV. L'EMIGRATION REVOLUTIONNAIRE.

Au milieu des personnalités de second ordre que nous avons évoquées jusqu'à présent, se dressent deux statures vigoureuses, celle de Bakounine et celle de Herzen. Tous deux eurent la même formation intellectuelle, et se retrouvèrent à Paris dans les années critiques qui aboutissent à la révolution de 1848 ; tous deux s'efforcèrent de faire connaître aux démocrates européens et surtout français l'existence d'une pensée révolutionnaire russe. Mais autant Herzen répugne à l'action directe, à la bataille romantique autour des barricades, et préfère le travail intellectuel ou la propagande journalistique, autant Bakounine écrit peu, mais aime à propager la flamme révolutionnaire partout où il aperçoit un foyer d'incendie.

1. Bakounine à Paris.

Herzen, au début du chapitre intitulé *Nicolas Sazonov*, dans la partie de ses souvenirs qu'il nomme *Ombres russes*, campe un admirable portrait de son ami Bakounine, qu'il croyait à jamais disparu dans le

ravelin d'Alexis, à la forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg[92] : « Il y avait dans cet homme le germe d'une activité colossale. Bakounine pouvait devenir agitateur, tribun, prédicateur, chef de parti ou de secte, hérésiarque, capitaine. Mettez-le où vous voudrez, faites de lui un anabaptiste, un jacobin, un compagnon d'Anacharsis Cloots, un autre Gracchus Babeuf, toujours il séduirait les foules et ébranlerait les destinées des peuples.

« Mais ici, sous le poids du pouvoir impérial[93], Colomb sans Amérique ni vaisseau, artilleur malgré lui pendant deux ans, deux ans encore embrigadé dans l'hégélianisme moscovite, il se hâta d'abandonner le pays où l'on persécutait la pensée comme une intention perverse, et le franc-parler comme une offense à la moralité publique. »

Né en 1814, à Priamoukhino, d'un père maréchal de la noblesse du gouvernement de Tver, Michel Alexandrovitch Bakounine[94] fut en effet officier d'artillerie, puis quitta le service et se rendit à Moscou en 1836. Là, Bakounine, grâce à Catherine Gavrilovna Levachova, fit la connaissance de Pouchkine qui devait mourir en 1837, du décembriste Michel Fiodorovitch Orlov et du célèbre auteur des *Lettres Philosophiques*, P. Ia. Tchaadaïev. C'est aussi l'année où Gogol fait jouer son *Revizor*. Bakounine se lia avec N. V. Stankévitch qui l'orienta vers la philosophie hégélienne, avec V. G. Biélinski, que ses articles de critique au *Télescope* de Nadejdine rendent déjà célèbre. En quelques années Bakounine assimila l'essentiel du système hégélien. Mais en 1839, l'année du retour à Moscou de Herzen et d'Ogariov, une profonde division se manifesta entre eux et Biélinski : celui-ci, sous l'influence des hégéliens allemands « de droite », admet sans réserve la « réalité russe » que refusent énergiquement Herzen et ses amis[95] ; quant à Bakounine, d'abord sous le charme du *Weltgeist* incarné dans l'Etat prussien, il évolue à partir de 1840, lorsqu'il quitte Moscou pour l'Allemagne, rompant tous ses liens avec la Russie[96]. De son côté, Biélinski commence à se révolter contre la « réalité rationnelle[97] » : le 22 novembre-4 décembre 1839, il écrit à Botkine : « Dis à Granovski que plus je vis et réfléchis, plus j'aime *de tout mon sang* notre Russie, mais je commence à reconnaître que c'est sa substance que j'aime : ses déterminations, sa réalité présentes me mettent peu à peu au désespoir : c'est sale, affreux, révoltant, inhumain...[98] » Une époque nouvelle s'ouvre dans l'histoire de la pensée russe avec le début des années 40 : les Russes qui lisent vont bientôt revenir aux écrivains français, négligés depuis une quinzaine d'années vouées exclusivement au culte hégélien[99].

A Berlin, Bakounine commence par mener en compagnie d'Ivan Serguéiévitch Tourguéniev, de quatre ans son cadet, une vie à la fois gaie et studieuse[100]. Pendant l'hiver 1840-1841, les deux amis vont souvent chez Varnhagen von Ense qui relate ces visites dans ses Mémoires[101]. C'est à partir d'octobre 1841 que la crise latente chez Bakounine va éclater : à Dresde, il se lie avec le hégélien de gauche Arnold Ruge, puis, sur le chemin de Leipzig découvre avec enthousiasme la *Politique à l'usage du Peuple* de Lamennais. En octobre 1842, Bakounine publie un essai brillant, *De l'esprit de la réaction en Allemagne*[102], qui marque le tournant décisif de sa pensée. La dialectique hégélienne s'y trouve mise au service d'une analyse politique de la situation en Allemagne. Bakounine se montre attentif à suivre le « travail de taupe » de l'esprit au sein de la bonne conscience bourgeoise, et termine en laissant prévoir des orages en Allemagne et même en Russie ! Comme

cet article était signé d'un nom français, Jules Elysard, Herzen s'y méprit et consigna dans son *Journal* son étonnement devant la culture hégélienne dont se mettaient à faire preuve ces Français si superciels [103]. Après les mois de Dresde (avril-octobre 1842), Bakounine quitte l'Allemagne en compagnie de Herwegh dans les derniers jours de décembre et passe en Suisse où il discute longuement avec le tailleur communiste Weitling. C'est en 1843 qu'il devient résolument révolutionnaire : mais les temps ne sont pas encore venus. En juin 1843, Weitling fut arrêté à Zürich, une commission fut chargée d'examiner l'activité des communistes en Suisse, et dans le rapport présenté par le Dr Bluntschli [104] figura le nom de Bakounine. Aussitôt la III[e] section essaya de faire rappeler Bakounine par son père, puis par le chargé d'affaires russe en Suisse. Bakounine resta en Suisse jusqu'au début de 1844. En Russie, le Sénat le condamna à la dégradation, à la perte de ses titres de noblesse et à la confiscation de ses biens ; de plus, une peine de travaux forcés en Sibérie [105].

Après un passage à Bruxelles [106] où il rencontra l'historien polonais Joachim Lelewel [107] qui dut affermir et élargir ses vues sur le monde slave, Bakounine arrive à Paris en juillet 1844. Cette fois le noyau de l'émigration russe est constitué, Bakounine est accueilli par le décembriste Tourguéniev, le démocrate Sazonov, et ce Golovine dont l'histoire ressemble à celle de Bakounine lui-même. Il se logea dans un petit appartement au n° 4, rue de Bourgogne ; on le vit bientôt chez Ogariov, rue des Quinze-Vingts et chez N. Tourguéniev rue de Lille [108]. Quelle vie menaient ces Russes à Paris ? Nous pouvons nous en faire une idée par le témoignange tardif mais sincère du démocrate allemand Karl Grün, qui les connut à cette époque :

« Bakounine et d'autres Russes, parmi lesquels je me rappelle encore un comte Tolstoï, ne faisaient rien d'autre que lire le journal. Pour eux la nuit était le jour et le jour la nuit. Ils ne se levaient pas avant midi, prenaient le petit déjeuner à ce moment, puis le grand à six heures du soir et restaient au café jusqu'à trois, quatre ou cinq heures du matin. Ils allaient se coucher, et la sarabande infernale recommençait le lendemain [109]. » Panaïeva raconte la forte impression que lui avait faite dans le train qui la menait de Bruxelles à Paris à l'automne de 1844, un jeune Italien qui lui parlait avec flamme de sa patrie, et que Bakounine trouva chez elle à Paris : c'était Garibaldi. Elle raconte aussi que Bakounine, malgré son extrême dénuement, trouvait le moyen de secourir un compatriote malade et encore plus pauvre que lui, chargé de famille et menacé de prison [110].

Bakounine garda le contact avec les démocrates allemands pendant tout son séjour parisien : les amis de Dresde Arnold Ruge [111], le musicien Adolf Reichel [112], le poète Georges Herwegh qui lui fit connaître Karl Marx et Friedrich Engels, enfin l'équipe du *Vorwärts* [113], Ewerbeck, Karl Grün, Bernays et Henri Heine. Dans ce milieu Bakounine, jusque-là préoccupé surtout de philosophie, puis d'action révolutionnaire avec Weitling, va étudier sérieusement l'économie politique : elle sera au centre de ses discussions avec Marx et avec Proudhon.

Sur les amitiés françaises de Bakounine à cette époque, nous ne disposons pas de renseignements assez détaillés. Arnold Ruge raconte qu'il présenta le Russe à George Sand et à Chopin [114]. Il dut entrer très vite en relation avec le groupe de démocrates qui faisaient à la fin de 1844 du journal *La Réforme* un organe de combat : Louis Blanc,

Ledru-Rollin, Flocon, George Sand. On sait que Bakounine y publia le 27 janvier 1845 un article, repris ensuite dans la *Gazette des Tribunaux*, où il se félicitait d'être privé de la qualité de noble, et trouvait, dans la mesure de déportation qui le frappait, « une raison supplémentaire de se réjouir d'être en France ». Il indiquait qu'on désirait sa perte en raison de ses sympathies pour la cause polonaise et terminait en faisant allusion aux émeutes paysannes en Russie : elles laissaient présager une révolution qui permettra à ce grand peuple d'accomplir sa mission. Bakounine écrira encore dans *La Réforme* en 1848-1849. Wladimir Karénine retrace de façon intéressante les relations de Bakounine avec George Sand à cette époque, mais indique l'absence de documents relatifs à l'origine de leurs relations, vers la fin de 1844. Par Herwegh Bakounine fut présenté dès 1844 à la comtesse d'Agoult, qui recevait également Sazonov et sans doute plus tard Golovine. A l'automne de 1845, Bakounine accompagna Herwegh, Ogariov et les naturalistes Karl Vogt et Ross : tout le monde étudia la zoologie sous-marine à Saint-Servan [115].

On aimerait savoir aussi quand Bakounine rencontra Proudhon. Edouard Dolléans précise la date des séjours de Proudhon à Paris grâce à ses carnets et à sa correspondance. Proudhon, arrivé le 24 septembre 1844, parle dans une lettre à Bergmann du 19 janvier 1845 des « nouvelles connaissances » qu'il a faites pendant l'hiver ; il ajoute : « J'ai été très bien compris d'un grand nombre d'Allemands qui ont admiré le travail que j'ai fait pour arriver seul à ce qu'ils prétendent exister chez eux. Je ne puis encore juger de la parenté qu'il y a entre ma métaphysique et la logique de Hegel, par exemple, puisque je n'ai jamais lu Hegel [116]. »

Ces Allemands étaient ceux du *Vorwärts* : Proudhon dut connaître en même temps Bakounine, qui logeait parfois dans les bureaux du journal. Ses relations avec Marx ne furent pas de longue durée, puisque le 11 janvier 1845 un décret interdisait le *Vorwärts* et le 25 un second expulsait Heine, Marx, Bakounine, Herwegh, Ruge, Bernays et quelques autres [117]. Seuls partirent Bakounine et Marx, le premier pour Dresde, le second en Belgique. Mais on ne revit plus Marx, tandis que Bakounine ne tarda pas à revenir en France. La brouille entre Marx et Proudhon, apparue dès 1846 lors de l'affaire Karl Grün, se manifesta avec éclat en 1847, lorsque Marx publia la *Misère de la Philosophie*, âpre réplique à la *Philosophie de la Misère* de Proudhon [118]. Comme Bakounine à cette époque était fortement influencé par Marx, selon le témoignage de Ruge, on pourrait croire qu'il se détourna de Proudhon à partir de 1846. Or il n'en est rien. Bakounine n'aliéna sa liberté de jugement et d'action au profit de personne. Beaucoup plus souple que Marx, Bakounine adorait la discussion pour elle-même, et ne cherchait pas à annihiler l'adversaire, mais à le convaincre [119].

On s'est demandé qui avait initié Proudhon à la philosophie hégélienne, que de son propre aveu il ignorait au début de 1845. Marx, dans un article sur Proudhon publié en 1865, déclare : « Pendant mon séjour à Paris en 1844, j'entrai en relations personnelles avec Proudhon... Dans de longues discussions, souvent prolongées toute la nuit, je l'injectais de hégélianisme — à son grand préjudice, puisque ne sachant pas l'allemand, il ne pouvait pas étudier la chose à fond [120]. » D'autre part, un célèbre passage de *Pensées et Passé* de Herzen montre Bakounine et Proudhon, après une nuit de discussion sur la *Phénomé-*

nologie de Hegel, « assis à la même place, devant la cheminée éteinte, terminant en quelques mots brefs la discussion commencée la veille [121]. » Ce passage ne signifie pas, comme on l'a prétendu, que Bakounine ait *révélé* à Proudhon la philosophie de Hegel. Les *Contradictions économiques,* qui occupent la pensée de Proudhon dès août 1844 et paraissent en octobre 1846, sont le plus hégélien de ses ouvrages. On peut admettre que Marx, quittant Paris en janvier 1845, laissa aux jeunes hégéliens K. Grün et Ewerbeck le soin de faire connaître à Proudhon la « veine barbare de la philosophie allemande », à laquelle il n'adhéra jamais vraiment [122]. Comme Bakounine de son côté demeura assez étranger aux préoccupations de Marx et resta fidèle à sa doctrine d'action révolutionnaire à la Weitling, les deux hommes purent trouver intéressant de confronter leurs vues vers 1847. Ajoutons que Bakounine était depuis 1846 soupçonné par Marx et Engels d'être un agent provocateur au service du Tzar [123] : pour des raisons très différentes, le Russe et le Français se trouvaient en froid avec le socialiste allemand.

Benoît-P. Hepner montre clairement ce qui dans la pensée de Proudhon pouvait séduire Bakounine : la répugnance pour le parlementarisme, l'attrait du fédéralisme et de la décentralisation, le rejet de toute valeur religieuse, mais surtout, ce que Bakounine appelait « l'instinct révolutionnaire puissant » du Jurassien [124]. On peut, en outre, remarquer chez les deux hommes un même goût de l'indépendance intellectuelle, qui leur vaudra calomnies et incompréhension dans certains milieux socialistes ; il est vrai que parfois leurs attitudes parurent équivoques. Bakounine consterna les révolutionnaires russes par sa fameuse confession à Nicolas Ier en 1851 [125], et Proudhon, tout en s'exprimant de la façon la plus dure sur Napoléon III, croit un moment possible de gagner au parti révolutionnaire le médiocre Jérôme-Napoléon [126].

Au début de son séjour à Paris, Bakounine fréquenta, comme nous l'avons vu, nombre de démocrates allemands. A partir de 1846 il semble s'éloigner d'eux et voir surtout ses compatriotes et quelques Français. C'est le moment où il se rapproche aussi de l'émigration polonaise. Par Charles-Edmond Chojecki, arrivé de Pologne en 1844, il se rapproche de la *Revue Indépendante* et de George Sand pour qui il nourrissait, comme beaucoup de Russes, une grande admiration [126 *bis*]. Dans un article important intitulé *Michel Bakounine,* que Herzen envoyait en novembre 1851 à Michelet pour étoffer la partie russe des *Légendes démocratiques du Nord,* on lit, à propos de Bakounine en 1847 : « Il menait une vie retirée, ne voyait que quelques amis russes et polonais ; il fréquentait Proudhon et allait parfois chez madame George Sand. Il était fatigué, plus triste qu'en Russie, mais il était bien loin du désespoir ; le temps était lourd en 1847 [127]. » Ce texte surprend un peu : Bakounine paraît, au contraire, s'être montré très actif cette année-là, et n'avoir pas du tout mené cette vie demi-recluse que lui prête Herzen. En fait Herzen, arrivé en mars, semble avoir eu de la peine à retrouver le contact avec son ancien ami de Moscou. C'est ce que laissent entendre ses souvenirs :

« Sazonov et Bakounine étaient mécontents (comme plus tard Wysocki et les membres de la Centralisation Polonaise) de ce que les nouveautés dont je leur faisais part eussent trait plutôt au monde littéraire et universitaire qu'aux sphères de la politique. Ils attendaient des propos roulant sur les partis, les sociétés secrètes, les crises ministérielles (sous Nicolas Ier), l'opposition (en 1847 !) et moi, je leur parlais de

chaires, des cours publics de Granovski, des articles de Biélinski, des dispositions des étudiants et même des séminaristes. Ils s'étaient trop coupés de la vie russe, trop plongés dans les intérêts de la révolution universelle et dans les questions françaises. Sans liens réguliers, sans livres ni journaux russes, ils voyaient la Russie de façon théorique, de mémoire, sous une lumière tout artificielle causée par l'éloignement. » Et un peu plus loin, Herzen note encore : « Je me repens d'avoir pu croire au début qu'échanger quelques mots dans un café avec l'historien de *Dix ans* ou avec Proudhon chez Bakounine, fût en quelque sorte une distinction, un honneur [128]... »

A cette époque Herzen n'avait pas coupé les ponts avec sa patrie, tandis que Sazonov avait accepté leur condition d'exilés perpétuels ; en outre, Herzen n'aimait pas beaucoup le Français moyen, même démocrate ! Bakounine ne l'aimait guère plus : il se plaisait davantage dans l'aristocratie. En cette année 1847, la comtesse d'Agoult le reçoit « en son privatissimo [129] ». Bientôt Biélinski quitte Salzbrunn où il se soignait en compagnie d'Ivan Serguéiévitch Tourguéniev, après avoir rédigé sa fameuse lettre à Gogol, et par Dresde gagne Paris avec Annenkov [130]. Malade, ignorant le français, supportant mal le bruit parisien, Biélinski se réfugie chez Herzen. Là, il défend la bourgeoisie contre les attaques conjuguées de Herzen et de Bakounine [131] : nous verrons que Botkine blâmait sur ce point les *Lettres de l'Avenue Marigny* que Herzen envoyait en Russie à cette époque. Mais Biélinski se montrait sévère pour l'Occident, se demandait quel sens, quel avenir avait toute cette civilisation. Annenkov note avec perspicacité : « Il arriva avec lui ce qui par la suite arriva plus d'une fois avec beaucoup de nos Occidentaux les plus ardents, quand ils se faisaient touristes : ils se sentaient dupés par l'Europe, la considéraient avec reproche, comme si elle n'avait pas tenu les promesses tacitement faites... »

2. *Herzen à Paris.*

C'est de Herzen qu'il nous faut à présent parler : son cas, nous le verrons, confirme assez bien la pensée d'Annenkov. Nous ne retracerons pas ses années de jeunesse, on les trouvera évoquées avec précision par Herzen dans *Pensées et Passé*, ainsi que dans la thèse de notre regretté maître Raoul Labry [132] et plus récemment dans l'ouvrage de Martin Malia [133]. Rappelons seulement qu'Alexandre Ivanovitch Herzen est né à Moscou le 6/18 avril 1812, fils naturel du riche Ivan Alexeiévitch Iakovlev (1767-1846), et de la douce et aimable Luise Haag, d'origine souabe. Il fit partie de l'ardente jeunesse universitaire des années 30, à Moscou, passionnée par la philosophie hégélienne et par les recherches scientifiques, effectuées en général dans l'esprit de Schelling. Herzen s'intéressa vivement à l'histoire naturelle ainsi qu'à l'histoire, au droit et à la littérature. Il se servait aisément du russe, de l'allemand, du français et de l'anglais ; il apprit aussi l'italien.

Des imprudences du langage lui valurent un long exil à Viatka puis à Vladimir. Marié à Nathalie Alexandrovna Zakharina (1817-1852), il eut d'elle cinq enfants : Alexandre (1839-1906), Ivan, né et mort en 1842, Nicolas, né en 1843 et mort tragiquement en 1851, Natalie, née en 1844 et morte à l'âge de quatre-vingt-douze ans, en 1936, et Olga (1850-1950), qui épousa Gabriel Monod et devint entièrement française. Enfin autorisé en 1842 à revenir à Moscou, Herzen ne put quitter la Russie qu'en 1847. Un témoignage précieux de son activité intellectuelle

d'alors nous est fourni par son *Journal*, tenu régulièrement du 25 mars 1842 au 25 mars 1845, plus quelques notes de juin et octobre 1845. On a souvent reproché à Herzen un « cosmopolitisme » de mauvais aloi, en le confondant avec les grands seigneurs oisifs, les fameux « princes russes » qui parcourent déjà l'Europe. En réalité Herzen a toujours voulu rester russe : nous avons vu qu'il reprochait âprement à Sazonov et à Bakounine de s'être coupés de leur patrie. Dans son *Journal*, le 3 octobre 1845, il notait à propos de son ami N. P. Ogariov, à l'étranger depuis plus de trois ans :

« Non seulement je ne suis pas hostile à la vie à l'étranger, mais j'admets dans des cas déterminés l'expatriation ; mais non pour qu'on vive là-bas dans l'oisiveté et qu'on engloutisse grossièrement tout son avoir. Un tel usage de la fortune à notre époque est un crime. Une pareille vie à l'étranger est une fuite immorale [134]... »

Annenkov nous retrace de façon pittoresque l'aspect de Herzen arrivé depuis peu à Paris. Il vit entrer chez lui, 41 rue Caumartin, « un monsieur bien rasé à la russe, les cheveux peignés en arrière, vêtu d'une redingote à longs pans qui embarrassait étrangement ses mouvements impétueux. C'était Herzen, qui avait tout l'air du parfait Moscovite... » Rapidement son tailleur parisien, aidé d'autres artistes, le transforma en parfait gentleman à l'occidentale, cheveux courts, élégante barbiche, jaquette souplement retenue aux épaules. D'abord logé avec sa famille à l'hôtel, place Vendôme, il s'informe auprès d'Annenkov des us parisiens, s'y adapte très vite et s'installe dans un grand appartement avenue Marigny, où il reçoit volontiers ses compatriotes moins fortunés. Annenkov raconte que la transformation fut encore plus saisissante chez Natalie Alexandrovna, la femme de Herzen ; sous l'influence des théories d'Ogariov, qui prêchait l'affranchissement moral et social de la femme comme de l'homme, dès 1846, elle se prit de haine pour la vie moscovite bornée et bourgeoise. Arrivée à Paris, elle se mit aussitôt au diapason de la vie mondaine, quoique sans aucune prétention [135]. Plus tard, elle tomba sous l'influence du séduisant Herwegh : ce fut le drame de 1852, qui bouleversa la vie de Herzen, dont la mère, le fils et la femme moururent à quelques mois d'intervalle [136].

Comment Herzen, arrivé le 20 mars 1847, juge-t-il le pays qu'il découvre après tant de rêves ? Nous le savons par ses *Lettres de l'Avenue Marigny* : sur un ton léger et ironique, imité de Fonvizine, de Karamzine et de Heine [137], il commence par comparer les différentes sortes d'ennui qu'on ressent en Europe : « A Paris on s'ennuie gaiement, à Londres paisiblement, à Rome majestueusement, à Madrid l'ennui vous étouffe, à Vienne, vous étouffez d'ennui [138]... » Le gentilhomme paraît bientôt pour se plaindre du service à Paris : les Français aiment l'argent jusqu'à l'avarice, et « sans argent il est plus difficile de vivre à Paris que n'importe où » ; de plus les domestiques français exigent d'être traités avec politesse [139]. Mais il parle avec sympathie des « blouses », tandis qu'il déchire les bourgeois. Slave et romantique, Herzen, comme Mickiewicz, ne peut s'accommoder d'une société où l'argent règne en maître. Il montre en Scribe l'écrivain chéri de la bourgeoisie, émue par l'héroïsme de boutique et la poésie de comptoir qui règnent dans ses pièces. Mais il ne croit pas que le triomphe de la bourgeoisie puisse durer : « Elle n'a ni un grand passé, ni un grand avenir... Descendante d'une aristocratie brillante et d'une plèbe grossière, la bourgeoisie unit en elle les vices les plus profonds des deux classes sans conserver leurs

qualités. Le bourgeois est riche comme un grand seigneur et avare comme un boutiquier[140]... » On saisit sur le vif l'aversion instinctive du Slave contre une classe à peu près inconnue dans son pays. De plus, comme l'a montré R. Labry, Herzen est arrivé en France l'esprit rempli de Proudhon, ce qui l'amène à déclarer que la femme en France, dans la bourgeoisie, doit être courtisane ou périr d'ennui[141] ! Et quel mépris dans cette assertion : « Le vaudeville est une production nationale française, comme l'idéalisme transcendantal en est une allemande. »

Les premières Lettres furent mal accueillies par les plus « Occidentaux » des amis de Herzen : l'historien Granovski écrit : « Les *Lettres de l'Avenue Marigny* ne me plaisent pas, bien que certains endroits soient très intelligents. Mais il y a trop de cette frivolité superficielle des Russes dans le coup d'œil. C'est comme cela qu'écrivent les Français sur la Russie[142]. » De son côté Botkine écrivait à Annenkov le 12 octobre 1847 : « A propos, j'ai lu dans le n° 10 du *Contemporain* trois lettres de *l'Avenue Marigny* avec le plus vif intérêt. La première est mieux que les suivantes. » Botkine trouve que Herzen ne rend justice ni à la vieille noblesse ni à la bourgeoisie qu'il méprise tant. Que reste-t-il à ses yeux ? L'ouvrier. Or Botkine reconnaît tous les défauts de la bourgeoisie, la grossièreté de ses mœurs, son prosaïsme, mais il ajoute : « Plût au ciel que nous ayons une bourgeoisie ! Cet *air de matador* avec lequel Herzen juge de tout en France, c'est très joli, je l'aime d'autant plus que je connais le cœur tendre de ce matador, mais le pis est que cela ne résout rien, c'est seulement glisser à la surface des choses... [143] »

Peu à peu d'ailleurs, le gentilhomme moscovite s'acclimate : il en vient à goûter Racine, et ne se décide pas à changer Paris pour l'Italie, « Paris, le seul endroit de l'Occident en perdition où l'on peut périr largement et commodément ». Il quitte tout de même Paris vers le 15 octobre 1847[144], et en Italie se livre à des comparaisons peu flatteuses pour les Français. L'Italien, devenu indifférent à la politique, « à présent ressuscite. Au total, on ne peut pas dire que le peuple italien soit tellement en retard sur les autres. La France, certes, s'est passionnée pour la politique : est-elle libre ? Croyez-vous que l'Angleterre soit libre ? Eh bien, ici également, tous les Corsoni, Colonna, Torlonia, etc... sont libres à leur manière. Les Italiens ont un profond respect de soi-même, de la personne humaine : ils ne jouent pas, comme les Français, la démocratie, elle est dans leurs mœurs ; sous le nom d'égalité, ils ne comprennent pas égale servitude...[145] »

Le 5 mai 1848, Herzen est de nouveau à Paris. On dirait qu'il trouve un sombre plaisir à voir la République déjà chancelante : au précepteur de ses enfants, le républicain Jean-Baptiste Bocquet, alors maire du XII[e] arrondissement, Herzen déclarait le 15 mai : « La République est blessée à mort : il ne lui reste plus qu'à mourir. — Allons donc ! répliqua le démocrate avec cette légèreté française parfois révoltante. — Eh bien, prenez votre fusil et faites des barricades. — Nous n'en sommes pas encore là ; le moment venu nous construirons des barricades. L'Assemblée n'osera rien faire. » Et on l'arrêta comme il rentrait chez lui : Herzen le vit encore à la Conciergerie en 1851[146] !

Comme les événements paraissent de plus en plus donner raison à Herzen, il développe un thème amorcé chez lui avant son arrivée en France, qui s'affirmera chez lui jusqu'à la guerre de Crimée, celui de

la décadence irrémédiable de l'Occident, en face de l'essor des Etats-Unis d'Amérique, et du riche avenir promis au monde slave. Ce thème, comme le remarque B. P. Hepner, apparaît déjà chez Kiréievski ; on le retrouve chez Tocqueville, et Thiers [147]. Mais chez Herzen c'est un leit-motiv : dans les *Lettres de France et d'Italie*, dans *De l'autre rive*, dans le *Développement des Idées révolutionnaires en Russie*, son écho se fait de plus en plus insistant. Voici un passage caractéristique de l'édition hambourgeoise des *Lettres* (1850) où Herzen dénonce à nouveau son horreur de l'arbitraire particulier à la France : « Tout ce que la République politique a pu donner, c'est aux Etats-Unis qu'elle l'a donné, car ils sont une vraie république, et non une amère ironie comme la république française, où la liberté personnelle n'existe pas, où le droit de réunion est entravé, où la police est plus puissante qu'en Turquie, où l'on jette enfin des cargaisons humaines dans les prisons pour les jeter dehors quelques mois plus tard, en leur souhaitant : « Au revoir [148] ! »

La terreur policière des années 1849-1850 ne nous émeut plus autant que Herzen. Celui-ci dans son horreur de la société bourgeoise, de l'ordre bourgeois comme de la révolution bourgeoise, cristallise sa pensée sous la forme du tout ou rien : ou toute la liberté comme aux Etats-Unis, ou toute l'autorité comme en Russie. Foin du juste milieu ! L'Europe a fait son temps, elle peut sans déshonneur s'écarter du grand courant de l'histoire : « Son passé est riche, elle a beaucoup vécu, et dans l'avenir, elle peut instituer comme légataire soit l'Amérique, soit le monde slave [149]. »

Un « Occidental », Herzen ? Autant qu'un vrai Russe peut l'être, c'est-à-dire en fin de compte très peu. Décadence de l'Occident, impossibilité de faire triompher la fraternité dans une société gouvernée par l'argent, mission historique de la Russie [150] : tous ces thèmes sont communs à Herzen et aux « Slavophiles ». Vingt-cinq ans plus tard, Dostoïevsky ne parlera pas autrement dans le *Journal d'un Ecrivain*. La plus importante différence est que Herzen, tout en croyant comme les Slavophiles à la mission de la Russie, pense à une Russie transformée par une vraie révolution, et non une comédie à la façon de l'Occident.

On peut croire que Herzen, spirituel, cultivé et riche, exerça un certain prestige dans les milieux démocrates parisiens de 1848 à 1850 : ses relations avec Proudhon furent amicales, Michelet le tenait en haute estime, Victor Hugo correspondit avec lui après le Coup d'Etat. Mais si, comme nous le verrons, il a puissamment contribué à faire connaître certains aspects de la Russie à ses amis, il semble que son influence personnelle dans le camp démocratique fût moindre que celle de Bakounine. Il en eût été peut-être autrement si Herzen avait été présent, comme Bakounine, à Paris de 1844 à 1847, dans ces années d'enthousiasme et de foi qui précédèrent le grand naufrage des rêves généreux. Dans une page curieuse des *Lettres*, Herzen montre que la France est profondément et invariablement religieuse : au XVIII[e] siècle, dit-il, les Encyclopédistes n'ont fait que substituer à la charité chrétienne la philanthropie, au renoncement le patriotisme. Les livres de Rousseau deviennent les livres sacrés, Washington ou Franklin sont les saints de la nouvelle religion à laquelle ne manquent même pas les Jésuites... [151]. Et Herzen déclare que les Français ne veulent de la liberté que sous forme de religion, et s'accommodent du despotisme au nom du bonnet phrygien et des Droits de l'Homme.

Or Bakounine portait en lui dès son séjour parisien cette flamme

révolutionnaire mystique que Herzen admirait tant dans la France de 1789, et déplorait amèrement de ne plus trouver en 1848 ; après le discours aux Polonais du 29 novembre 1847 qui provoqua son expulsion de France, Bakounine écrivait de Bruxelles à Annenkov qu'il s'apprêtait à recommencer, car il ne pouvait faire machine arrière : la révolution était devenue toute sa vie, sa foi et son devoir. « Il y a bien du mysticisme dans tout cela, direz-vous ? Mais qui n'est pas mystique ? Peut-il y avoir une goutte de vie sans mysticisme ? La vie n'existe que là où se déploie un horizon large, illimité, et par-là même quelque peu indéterminé, mystique. L'accueil que m'ont fait les Polonais m'impose de grandes obligations, mais m'a en même temps fourni la possibilité d'agir [152]. »

Bakounine s'intéressait beaucoup moins que Herzen aux différences spécifiques entre peuples, et beaucoup plus que lui à l'action immédiate, où que ce fût. Il n'a jamais vis-à-vis de la France ce dépit d'amoureux trompé, qui rend si attachantes les *Lettres* de Herzen après un siècle. Bakounine eut des contacts réels avec le peuple de Paris, tout en se montrant dans le salon de la comtesse d'Agoult ; il était lié aussi avec une quantité d'Allemands et de Polonais envers qui Herzen se montrait bien plus réservé. Cette souplesse irritait Herzen, qui entre 1852 et 1862, date du retour de Bakounine en Europe, recueillit le panslavisme révolutionnaire de Bakounine, qu'on croyait mort, plus comme un héritage sacré que comme une partie intégrante de ses propres convictions. Herzen, faute d'une révolution française capable d'illuminer le reste du monde, envisage à partir de 1851 une révolution russe dont un des premiers soins sera de châtier l'Occident coupable. Cet élément passionnel manque tout à fait à Bakounine, qui espère et prépare la Révolution en tant que Négation pure, phase nécessaire du mouvement dialectique : peu lui importe le peuple en qui elle s'incarnera.

Bien entendu ces deux hommes n'eurent aucune part dans le développement immédiat des événements français : mais si l'on considère l'histoire des idées, et spécialement de la pensée socialiste en France, il en va autrement. Les discussions de Bakounine et de Herzen avec Proudhon, George Sand ou Michelet marquent le début d'une époque nouvelle : de flambée doctrinale ou de poussée philanthropique particulière à un pays donné, le socialisme va devenir incessante confrontation théorique et pratique par-dessus les frontières.

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

1. P. V. Annenkov *Literatournye vospominania* L. Academia 1928 pp. 474-75.
2. D. Riazanov *Marx u. seine russische Bekannten in den 40er Jahren* dans *Neue Zeit* t. XX 2er Band, p. 224.
3. Annenkov, *op. cit.*, pp. 478-79. D. Riazanov supposa qu'il s'agissait non du propriétaire G. M. Tolstoï, mais de Jacques Nikolaïevitch Tolstoï, l'agent du gouvernement russe à Paris. F. Engels, dans une lettre à Marx du 6 sept. 1846, commet la même erreur. Elle a été relevée par K. I. Tchoukovski, dans son Introduction aux *Vospominania* d'A. Ia. Panaïeva, L. Academia (2e éd.), p. 13. D. Riazanov se déclara d'accord avec cette identification dans *Letopisi Marxisma* 1928,n ° 6. Aussi est-on étonné de trouver encore la même confusion chez A. Cornu, *Karl Marx et Friedrich Engels*, t. III, Marx à Paris P. 1962, p. 49.
4. S. Anski *K kharakteristike Marxa.* Dans *Rousskaïa Mysl'* 1903 n° 8, p. 63, cité par B. M. Eikhenbaum dans Annenkov *Vospominania* L. 1928.

5. A. Ia. Panaïeva *Vospominania* éd. K. I. Tchoukovski M. GIKhL 1956, p. 128. Voir aussi K. I. Tchoukovski *Grigorii Tolstoï i Nekrasov* dans *Lit. Nasl.* 49/50 1946, pp. 365-396.

6. D. Riazanov, *op. cit.*, *Neue Zeit.*, t. XXXI (1), 21 février 1913, p. 763, qui renvoie notamment à une lettre d'Annenkov à Marx du 8 décembre 1847, de Paris, où il se plaint de ne savoir quoi faire. A cette époque Marx paraît bien distinguer les deux Tolstoï, car le 26 oct. 1847 il écrit de Bruxelles à Herwegh pour lui demander l'adresse de Tolstoï (le propriétaire G. M.) auprès de Bakounine : or il savait depuis juillet 1846 que l'autre Tolstoï, J. N., était un espion du gouvernement russe.

7. Voir les lettres de Botkine à Annenkov dans *P. V. Annenkov i ego drouzia* SPb 1892 in-8.

8. A. I. Herzen *Byloe i doumy* chap. Epizod iz 1844 goda éd. AN SSSR M. t. IX, pp. 255-262 et *Dnevnik* 30 juin 1843 t. II, pp. 289-90, 30 sept. 1844, p. 385. Sauf indications contraires c'est toujours à l'éd. de Herzen *Sobranie sotchinenii v 30 tomakh* AN SSSR 1954-1964 que nous renvoyons le lecteur. Sur la fortune d'*Horace* en Russie, paru en 1841 dans la *Revue Indépendante*, cf. H. Granjard *Ivan Tourguéniev...* P. 1954, p. 228 n. 99. Ne serait-il pas possible de voir en Botkine un modèle lointain du N.N. de la nouvelle d'I. S. Tourguéniev *Assa* (1857), de même que Bakounine fournit plusieurs traits au Roudine du même auteur ?

9. Lettres de Satine et d'Ogariov à leurs amis russes dans *Rousskaïa Mysl'* 1889 n° 12 à 1891 n° 7 (début 1843 à début 1845). Sur Satine voir Annenkov *Idealisty 30-ykh godov* dans *Vestnik Evropy* 1883 n° 4, pp. 531-2.

10. Annenkov *Literatournye Vospominania*, pp. 530-32 et A. Ia Panaïeva *op. cit.*, pp. 126-28.

11. Baron Korff *Zapiski* dans *R. St.* t. CII (avril 1900), p. 277. Le Comité de censure présidé par le prince G. P. Volkonski fut établi à Saint-Pétersbourg au début de 1844 ; voir Herzen *Dnevnik* t. II, p. 329 et M. K. Lemke *Nikolaevskie jandarmy* M. 1909, pp. 286-8 (rapport de Boulgarine sur le mauvais esprit dans la littérature). L'intervention du futur Alexandre II en faveur de Herzen avait amené le transfert de celui-ci de Viatka à Vladimir.

12. A. I. Herzen *Du développement...* texte original français de 1851 t. VII, p. 402.

13. *Ibid.*, p. 404.

14. *Ibid.*, p. 401.

15. Christien Ostrowski, *Lettres Slaves* (1833-1857) P. 3e éd. 1857, p. 193.

16. Voir F. Baldensperger *Le mouvement des idées dans l'émigration française* (1789-1815) P. 1925, 2 vol. in-12 (notamment t. I ch. 2 et 3).

17. Nous avons utilisé ici, outre le n° spécial du *Monde Slave* (1926) et l'ouvrage classique d'A. G. Mazour *The First Russian Revolution*, 1825. *The Decembrist Movement...* Berkeley Cal. 1937, les travaux plus récents de M. V. Netchkina, notamment *Dvijenie Dekabristov* M. 1955 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur s'oppose aux thèses traditionnelles d'A. N. Pypine, qui insistait sur le caractère spéculatif et non révolutionnaire du mouvement ; de Klioutchevski, pour qui l'insurrection de 1825 était un pur accident de l'histoire ; de M. N. Pokrovski, selon qui la tragédie décembriste était d'avoir voulu conserver une structure sociale périmée tout en détruisant sa forme politique ; de V. I. Sémevski enfin, qui voyait dans ce mouvement un combat mené par une majorité de jeunes gens désireux de liberté, mais étrangers aux problèmes sociaux.

18. Nous aurons l'occasion d'examiner un cas frappant, celui de M. S. Lounine, cf. chap. IV.

19. « Soïouz Spaseniia, ili Obchtchestvo istinnykh i vernykh synov otetchestva. »

20. « Soïouz Blagodenstviia. »

21. « Severnoe i Ioujnoe Obchtchestva. » Voir G. Luciani *La Société des Slaves-Unis* (1823-25) Bordeaux 1963.

22. Qui furent compagnons de pension d'Alfred de Vigny à Paris. Voir chap. VII.

23. Sur la plupart de ces conjurés, voir l'ouvrage de base de P. E. Chtchegolev *Dekabristy* M. 1926.

24. P. Angrand *Les échos du mouvement décembriste en France* dans *Rec. d'hist. de la Révolution de 1848* P. 1953.

25. C. L. Lesur *Annuaire historique universel pour 1825* P. 1826, *id. pour 1826* P. 1827.

26. J. Esneaux et Chennechot *Histoire philosophique et politique...* P. 1830 t. V, pp. 504-08.

27. J. Ancelot, *Six mois en Russie...* P. 1827, p. 174.

28. Nicolas Tourguéniev, *La Russie et les Russes* P. 1847 t. I.

29. *Du développement des idées révolutionnaires en Russie par Iscander* P. 1851.

30. J. H. Schnitzler *Histoire intime de la Russie...* P. 1847, 2 vol. in-8.

31. Voir R. Labry, *L'enseignement de J. Schwarz, Rose-Croix, professeur à l'Université de Moscou et son influence* dans *Mélanges Legras* P. 1939.

32. Nous reverrons souvent à l'excellent ouvrage de Benoît-P. Hepner *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire. — Cinq essais sur l'histoire des idées en Russie et en Europe* P. 1950 in-8. Sur N. I. Tourguéniev, cf. pp. 45-46. Ce livre est plein de vues pénétrantes sur la Russie et son information est sûre.

33. M. Vichnitser *Geltingskie gody N. Tourgeneva* dans *Minouvchie gody* SPb 1908.

34. N. I. Tourguénev *Dnevniki i pis'ma za 1806-1811 gg.* SPb 1911, t. I.

35. N. I. Tourguénev *La Russie et les Russes P.* 1847, t. I. Son *Opyt teorii nalogov* parut à SPb en 1818 et fut réédité en 1819.

36. « Orden rousskykh rytsareï. » Netchkina *op. cit.*, t. I, pp. 133-140. Sur les projets politiques et sociaux des frères Tourguéniev entre 1815 et 1821, voir S.S. Landa *O nekotorykh osobennostiakh formirovaniia revolioutsionnoï ideologii v Rossii 1816-1821 gg.* dans *Pouchkin i ego vremia. Sbornik stateï* L. 1962, pp. 67-231. S.S. Landa fait bien ressortir l'importance de la pensée libérale de B. Constant dans la première phase des sociétés secrètes, et donne de curieux détails sur leurs rapports avec le *Tugendbund* et l'Hétaïrie grecque.

37. Netchkina *op. cit.*, t. I, pp. 182-84 et A. N. Chebounine *Dekabrist N.I. Tourgenev. Pis'ma 1811-1821* M.-L.AN SSSR 1936, p. 233.

38. N.I. Tourguéniev *Dnevniki i pis'ma* t. III, pp. 220-222. Cité par M. V. Netchkina, t. I, p. 227.

39. *Netchto o sostoianii krepostnykh krestiian v Rossii. Zapiski statskogo sovetnika Nik. Tourgeneva* 1819 *goda*, cité par Netchkina, t. I, p. 227. L'opuscule ne fut imprimé qu'en 1891.

40. Témoignage de Pestel cité par Netchkina, t. I, p. 287. Allusion au mot prêté à Sieyès lors du procès de Louis XVI : « La mort, sans phrases ! »

41. Témoignages de Pestel et de M. I. Mouriavov-Apostol rapportés par Netchkina, t. II, p. 49.

42. N. Tourguéniev *La Russie et les Russes* P. 1847, t. I, pp. 188-91.

43. Il mourut dans sa propriété de Vert-Bois dans la nuit du 9 au 10 novembre 1871. Nous utilisons pour cette partie de la vie de N. I. Tourguénev l'article nécrologique de D. N. Sverbéiev paru dans *R. Ar.* 1871 col. 1862-1894.

44. *Journal des Débats*, 23 mai 1842, une lettre de Tourguénev expliquant la portée de l'oukase du 2/14 avril. Voir chap. VIII du présent ouvrage.

45. E. V. Tarlé *Samoderjavie Nikolaïa I...* dans *Byloe* 1906 n° 10. p. 141 estime nulle l'influence de ce livre sur l'opinion française. Ce n'est pas tout à fait exact : Vigny par ex. l'a lu avec intérêt, cf. notre chap. VI.

46. Texte en allemand dans *Vom anderen Ufer*, Hambourg 1850, p. 195. Herzen a ajouté ce passage au texte français paru dans *La Voix du Peuple* sous le titre *La Russie* (19 nov. au 10 déc. 1849). Voir *Sobr. sotch.* M. 1955, t. VI, p. 476.

47. Voir *Du développement...* M. 1956, t. VII, comm. de Iou. G. Oksman, pp. 416-18.

48. Lettre incluse dans une lettre d'A. I. Tourguéniev à P. A. Viazemski,

Moscou 7/19 avril 1843 *Ostafievski Arkhiv* SPb 1899, t. IV, pp. 244-6.

49. J. H. Schnitzler, sur la page de garde de son exemplaire du *Système*, renvoie au journal du comte Cancrine, publié dans *Aus den Reisetagebüchern...* t. II, p. 246.

50. Une analyse de l'ouvrage dans *Revue Indépendante*, t. XX, 25 juin 1845, pp. 578-581.

51. Golowin *Der russische Nihilismus...* pp. 84-5. Le *Journal des Débats* du 9 avril 1847 publie une lettre de Peltchinski au *Constitutionnel* sur le prix du blé en Russie. Le *Corsaire-Satan* du 7 juin 146 raconte l'anecdote suivante : « M. P***, chambellan du Tzar, avait, il y a plusieurs années, fait hommage à Louis-Philippe d'une brochure sur la statistique de Russie (*De l'état des forces industrielles...* 1834). Sa Majesté lui fit envoyer la croix de commandeur ; mais le ministre des finances russe, sous lequel servait M. P***, s'est refusé à demander à Nicolas l'autorisation de porter cet ordre, et lui dit de se charger lui-même de ce soin. M. P*** n'a donc pu porter notre croix pendant tout le temps qu'il est resté en France. » En 1831 Peltchinski avait été chargé de préparer l'incorporation des provinces transcaucasiennes dans le système douanier russe, qui eut lieu au 1er janvier 1832. Dubois de Montpéreux *Voyage autour du Caucase*, t. I 1838, pp. 352-3.

52. Il peut être utile de mentionner ici l'histoire du poète décembriste V. K. Küchelbecker (1797-1846) qui vint en mars 1821 prononcer à l'Athénée de Paris une conférence sur la langue et la littérature russes, où il dénonça vigoureusement la tyrannie qui accablait le peuple russe, exalta la république de Novgorod et fustigea l'aveuglement égoïste où se complaisait l'aristocratie. P. Beïsov, qui en découvrit le texte français à Simbirsk, remarque que cette conférence parisienne de Küchelbecker fut la première manifestaton publique du mouvement libéral russe à l'étranger, et la seule jusqu'à Herzen. Voir le texte (en russe) de la conférence et l'art. de B. V. Tomachevski dans *Lit. Nasl.* t. 59 M. 1954, pp. 345-380. Un autre article, *Frantsouzskie otnocheniia V. K. Kioukhelbekera* dans *Lit. Nasl.* 33/34 M. 1939, pp. 331-378, par Iou Tynianov.

53. Nous suivons ici l'esquisse biographique, sévère à l'excès, trop influencée par les jugements de Herzen et d'Annenkov, incluse par M. K. Lemke dans *Nikolaevskie jandarmy* 1909, chap. VI, pp. 555-572.

54. Ivan Golovine *La Russie sous Nicolas Ier* P. 1845, p. 18.

55. *Ibid.*, pp. 4-5. Golovine s'est abusé sur la « complaisance » de J. N. Tolstoï à son égard. La lettre de J. N. Tolstoï est dans Lemke, *op. cit.*, p. 558.

56. Sur Dolgoroukov, voir notre ch. II.

57. Annenkov, *op. cit.*, p. 477.

58. C'est le « poète B*** » dont parle Golovine, *op. cit.*, p. 19.

59. La comtesse d'Agoult écrit à Herwegh le 17 mai 1844 : « Votre nouvel ami russe Golovine a aussi écrit un livre, *Système de politique*, que je vais faire prendre. » Mais le 28 : « Golovine m'a envoyé son livre... Les titres de chapitres et quelques lignes de préface me font dire : c'est un Montesquieu ou un imbécile, et je penche vers cette dernière supposition. » Marcel Herwegh *Au printemps des dieux* P. 1929, pp. 73-75.

60. I. Golowin *Der russische Nihilismus*, pp. 49-51.

61. *Ibid.*, pp. 59-60.

62. M. K. Lemke, *op. cit.*, p. 562.

63. *Débats*, 25 déc. 1847, art. de F. Barrière annoncé comme premier article ; le second ne parut point. La *Revue Indépendante* fut très sévère pour le *Système*, t. XX, 10 juin 1845, pp. 432-37, sign. P. M., mais élogieuse pour *La Russie sous Nicolas Ier*, t. XXIII, 10 décembre 1845, pp. 428-31 (Henry Julia).

64. *Ost. Arkh.*, t. IV, lettre n° 975.

65. Annenkov, *op. cit.*, p. 476.

66. *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode...* t. VIII, pp. 279-80.

67. I. Golovine *Types et caractères russes*, P. Capelle 1847, 2 vol. in-8.

68. I. Golowin *Der russische Nihilismus...* p. 68.
69. *Ibid.*, p. 65.
70. Voir G. Bakalov *Pervaïa revolioutsionnaïa brochoura...* dans *Zveniia I* 1932, pp. 195-217.
71. Herzen, t. VI, pp. 476-7.
72. Herzen, t. VII, p. 403.
73. Herzen, t. XI, pp. 404-427. Une esquisse biographique de Golovine, pp. 725-6.
74. D. B. Riazanov, qui dans son article *Marx u. seine russische Bekannten* déplorait l'absence d'une biographie de Sazonov, combla cette lacune dans *Karl Marx i rousskie lioudi sorokovykh godov*, Pétrograd 1918, pp. 7-56. C'est cet ouvrage que nous suivons.
75. Herzen, t. X, pp. 315-333.
76. Riazanov, *op. cit.*, p. 14, B. P. Kozmine, dans son étude *Iz literatournogo nasledstva N. I. Sazonova* dans *Lit. Nasl.* 41/42 M. 1941, pp. 178-252, dit « à la fin des années 30 » (p. 181). Nulle part il ne cite l'étude de D. B. Riazanov, à laquelle il n'apporte à peu près rien de nouveau
77. P. Ia. Tchaadaev *Sotchineniia*, t. I, p. 240.
78. A. Ia. Panaïeva *Vospominania* M. 1956, p. 126.
79. Lettre de Botkine à Annenkov, 26 nov. 1846 dans *P. V. Annenkov i ego drouzia* SPb 1892, p. 525.
80. Victor Fleury *Le poète Georges Herwegh* (1817-1875) Th. Paris 1910, pp. 132-136.
1. Les lettres échangées avec Marx se trouvent dans *Perepiska K. Marksa i F. Engelsa s rousskimi polititcheskimi dieiatelami* M. 1951.
82. A. Lucas *Les clubs et les clubistes* P. 1851.
83. Sur Gurowski et Chojecki, voir notre chap. XI.
84. Adolphe Chenu *Les chevaliers de la République rouge en 1851* P. 1851, p. 139 cite comme membres du comité de l'émigration européenne en Suisse Félix Pyat, Boiteau, Frapolli, « et le socialiste russe Sazonov ».
85. Herzen, t. X, p. 333 et lettre à Moses Hess du 29 mai 1854, t. XXV, pp. 180-1. Fleury passe sous silence cette affaire dans sa thèse sur Herwegh. Annenkov et Golovine en parlent ouvertement dans leur souvenirs.
86. E. V. Tarlé, *op. cit. Byloe* n° 10 (oct. 1906), p. 156 estime que ce livre, dont il ne connaît pas l'auteur, a exercé une certaine influence sur les pamphlets anti-russes de l'époque. Riazanov dit qu' « il se distingue très avantageusement du reste de la littérature relative à la Russie de cette époque ». Il nous a pourtant paru extrêmement faible.
87. Ch. Baudelaire *Correspondance générale*, éd. J. Crépet, P. Conard 1947, t. II, p. 17 n. 3. C'est Cl. Pichois qui nous a signalé ce passage et nous l'en remercions vivement.
88. B. P. Kozmine a présenté et traduit en russe l'art. sur Tourguéniev, dans *Lit. Nasl.* 41/42 M. 1941, pp. 178-187.
89. Lettre de Sazonov au révolutionnaire allemand Johann-Philipp Becker, avril 1962. Dans Riazanov, *op. cit.*, p. 56.
90. Th. de Banville, *Odes funambulesques*, Commentaire (éd. défin.) cité dans Baudelaire *Corr. générale*, t. II, p. 17 n. 3.
91. Herzen *Du développement...*, t. VII, p. 403.
92. Sur le ravelin d'Alexis, voir M. N. Gernet *Istoria tsarskoï tiour'my* M. 1961 (3e éd.), t. II, pp. 83-92.
93. Herzen, t. X, pp. 315-16. Le vers de Pouchkine (*A Tchaadaev* 1818 v. 6) est : « Pod gnetom vlasti rokovoï ». Herzen a substitué à « rokovoï » (fatal), « tsarskoï » (impérial).
94. Voir A. A. Kornikov *Molodye gody Mikhaïla Bakounina* M. 1915 et *Gody stranstvii M. A. Bakounina L.* 1925. Excellente biographie par Max Nettlau *The Life of Michael Bakunin*, Londres 1896-1900, 2 vol. Du même *M. Bakounine. Esquisse biographique avec extraits de ses œuvres*, 1901 fol. ms. (B.N.). En russe, l'ouvrage classique est Iou. Steklov *M. A. Bakounin, ego jizn i tvortchestvo* M. 1925-27, 3 vol. Le même auteur a entrepris le rassemblement des œuvres et des lettres dans *Sobranie sotchinenii i pisem M. A. Bakounina*

M. 1934-36, 4 vol. (complet jusqu'à 1861). En français, *Œuvres*, éd. James Guillaume P. 1895-1913, 6 vol. (ouvrages de 1868-72) ; la biographie un peu rapide de H.-E. Kaminski *Bakounine la vie d'un révolutionnaire* P. Aubier, 1938 et le livre déjà cité de B. P. Hepner.

95. Herzen, t. IX, p. 43.

96. Voir A. A. Kornilov *Gody stranstvii...*

97. Voir A. Koyré *La jeunesse d'Ivan Kiréievski* dans *MS* avril 1928, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle* P. 1929, *Hegel en Russie* dans *MS*, mai-juin 1936.

98. V.G. Biélinski *Sobr. sotch. v 3 t.* M. Ogiz 1948 t. I, p. 783. Très nombreux documents sur Biélinski dans *Lit. Nasl.*, t. 55, 56 et 57 M. 1948, 50 et 51. Sur les discussions passionnées de Biélinski et de Bakounine à propos de Hégel (fin 1837 à février 1840), voir P. Mezentsev *Belinski — problemy ideïnogo razvitiia i tvortcheskogo nasledia* M. 1957, pp. 198-212.

99. Les noms de Montesquieu, Voltaire, Rousseau alternent avec ceux de G. Sand, Proudhon, L. Blanc, etc. dans le Journal de Herzen ; à partir de 1840 apparaissent dans les articles de Biélinski ceux de G. Sand, V. Hugo, E. Sue, J. Janin, à défaut des socialistes impossibles à nommer.

100. Voir H. Granjard *Ivan Tourguéniev...* th. Paris 1954.

101. Varnhagen von Ense *Tagebücher*, t. I, p. 235.

102. Paru dans les *Deutsche Jahrbücher für Wissenschaft und Kunst* dirigés par K. Marx et A. Ruge, du 17 au 21 oct. 1842. Résumé dans B. P. Hepner *op. cit.*, pp. 185-90.

103. Herzen *Dnevnik*, t. II, pp. 256-7 (7 janvier 1843).

104. *Ibid.*, pp. 313-4 (4 nov. 1843).

105. A. A. Kornilov *Gody stranstvii...* p. 296.

106. Après son expulsion de Zürich, Bakounine gagna Lausanne, puis Berne et de là Bruxelles. Cf. A. Cornu *Karl Marx, l'homme et l'œuvre* P. 1934, p. 269.

107. Sur les vues de Lelewel, cf. B. P. Hepner, *op. cit.*, pp. 224-8. Voir aussi notre chap. XI.

108. I. Golowin *Der russische Nihilismus*, pp. 60-61.

109. Karl Grün *Michel Bakunin* dans *Die Wage* 4^er Band 18 août 1876, p. 498.

110. A. Ia. Panaïeva *op. cit.*, p. 126.

111. Mais il ne participe pas à la rédaction des *Annales franco-allemandes*, malgré son accord de principe donné dans une lettre à Ruge de mai 1843 et reproduite par celui-ci dans le premier n° avec celles de Marx, Feuerbach et Ruge lui-même : *Ein Briefwechsel von 1843* dans A. Cornu *op. cit.*, pp. 262, 69, 73.

112. Le musicien allemand Adolf Reichel (1817-1897), ami de Bakounine et de Herzen. Sa première femme mourut du choléra en 1849, à l'âge de 25 ans, cf. Herzen, t. X, pp. 43-4. Il se remaria en 1850 avec Marie Ern (1823-1916), amie de la famille Herzen et une des principales correspondantes d'Alexandre Ivanovitch sous le nom de M[arie] K[asparovna] Reichel. Adolf Reichel vécut avec Bakounine 4 rue de Bourgogne pendant tout le séjour parisien de ce dernier et alerta George Sand après l'article calomnieux de la *Neue Rheinische Zeitung* qui traitait Bakounine d'espion russe, dans une lettre du 19 juillet 1848, reproduite dans W. Karénine *George Sand...* t. IV, P. 1926, pp. 134-35. Bakounine écrivit de Königstein le 16 février 1850 une belle lettre à Mathilde, sœur d'Adolf (éd. Steklov, t. IV, p. 22, citée par Hepner, p. 276).

Il ne faut pas confondre Adolf Reichel avec un autre ami de Bakounine, le musicien August Röckel (1814-1886) ; neveu de Hummel, ami de R. Wagner, qui participe avec eux à la révolution de Dresde en 1849. Voir R. Wagner *Ma vie* P. 1927, t. II, pp. 61-4, 234-5, 246-9, etc., et Herzen *Michel Bakounine*, t. VII, p. 348. L'orthographe russe favorise la confusion.

113. Au début de son séjour à Paris, Bakounine logea chez H. Börnstein, fondateur du *Vorwärts* et ami de Meyerbeer, au coin de la rue des Moulins et de la rue Neuve-des-Petits-Champs ; les rédacteurs du journal se réunissaient dans la chambre de Bakounine et discutaient violemment dans des

nuages de fumée. Voir H. Börnstein *75 Jahre in der alten und neuen Welt* Leipzig, 1881, t. I, p. 357.

114. A. Ruge *Bakunin*, dans *Neue Freie Presse*, 28-29 sept. 1876. Chopin revient de Nohant fin novembre, G. Sand en déc. 1844. W. Karénine, *op. cit.*, t. III, P. 1912, pp. 489-93.

115. V. Fleury, *op. cit.*, p. 136.

116. E. Dolléans *Proudhon* P. 2e éd. 1948, pp. 94 ss. La lettre à Bergmann est déjà citée dans le *P.-J. Proudhon* de Sainte-Beuve P. 1873, p. 205.

117. A. Cornu, *op. cit.*, pp. 385-6. Le journal *La Réforme* proteste contre l'arrêté le 14 février 1845.

118. P. Haubtmann *Marx et Proudhon* P. 1947 ; Ed. Dolléans *op. cit.*, pp. 95-105 ; B. P. Hepner *op. cit.*, pp. 207-11. A noter que dans *La Sainte Famille* (parue en fin 1844) Marx défend Proudhon contre les attaques de B. Bauer, le loue notamment d'avoir considéré le travail comme la seule mesure de la valeur, et d'avoir formulé la théorie de la plus-value, cf. Cornu *op. cit.*, pp. 367-70. Mais dans une lettre à Annenkov de 1846, il reproche âprement à Proudhon de croire les catégories, les idées moteurs de l'histoire, et non les forces de production.

119. P. Brupbacher *Marx und Bakunin*, Berlin 1922. Un curieux texte de Bakounine intitulé *Rapports personnels avec Marx*, ms daté de 1871, en français, est cité par Nettlau et Cornu *op. cit.*, pp. 345-6.

120. Dans le *Sozialdemokrat*, 16-18 janvier 1865, reproduite dans K. Marx *La Misère de la Philosophie* P. 1922 app. I, p. 225.

121. Herzen, t. X, pp. 190-91.

122. Dans une lettre à K. Marx du 17 mai 1846, Proudhon ne reconnaît cependant devoir à K. Grün et H. Ewerbeck que la connaissance des œuvres de Marx, Engels et Feuerbach.

123. A la suite de la confusion entre les deux Tolstoï, dont l'un, qui n'était pas l'ami de Bakounine, venait d'être démasqué.

124. B. P. Hepner *op. cit.*, p. 209.

125. M. A. Bakounine *Confession*, tr. du russe par P. Brupbacher, intr. de F. Brupbacher et notes de Max Nettlau P. 1932. Texte russe dans V. Polonski *Materialy dlia biografii M. Bakounina* M.-L. 1923, t. I.

126. E. Dolléans *op. cit.*, pp. 187-192.

126 bis. Une lettre de Bakounine à G. Sand, datée Paris 14 déc. 1847, appartenant à Mme Lauth-Sand, figura à l'exposition Chopin de 1937. *Frédéric Chopin, George Sand et leurs amis. Exp. à la Bibl. pol. de Paris* (juill.-oct. 1937, p. 30 n° 232).

127. Herzen *Michel Bakounine*, t. VII, p. 345.

128. Herzen *Byloe i doumy*, t. X, pp. 323 et 326.

129. Marcel Herwegh, *op. cit.*, p. 142. L'éditeur rapporte cette lettre à l'année 1847.

130. Annenkov *op. cit.*, pp. 582-92.

131. R. Labry *Herzen et Proudhon* P. 1928, pp. 54-54 et B. P. Hepner *op. cit.*, pp. 137-9.

132. R. Labry *Alexandre Ivanovitch Herzen* (1812-1870). P. 1928. Une étude de Monica Partridge *The young Herzen : a contribution to the Russian period of the biography of Al. Herzen* dans *Ren. and Mod. Studies* (Univ. of Nottingham) 1957 montre que Herzen n'a pas toujours été aussi hostile à l'autocratie pendant son exil qu'il le prétend dans *Byloe i doumy* : il a en particulier travaillé de son mieux auprès du gouverneur Toufiaiev à Viatka : celui-ci le recommanda chaudement aux autorités de Pétersbourg. Cette interprétation est discutée par Martin Malia *Alexander Herzen...* 191, p. 446 n. 15.

133. Martin Malia, *Alexander Herzen and the birth of Russian Socialism*, 1812-1855 Harvard U.P. 1961 in-8. Voir c.r. Alain Besançon dans *RES* 1962 et une violente critique de Ia. E. El'sberg dans *Problemy izoutcheniia Gertsena* M. 1963, pp. 442-44.

134. Herzen *Dnevnik*, t. II, p. 412.

135. Annenkov, *op. cit.*, pp. 472-73.

136. W. Karénine cite en entier une lettre de Herzen à H. Müller-Strübing

du 18 oct. 1852 où il le prie de mettre G. Sand au courant de son drame passionnel : « Dans la pensée de m'entretenir avec elle de cette tragédie, il y avait pour moi un entraînement irrésistible. » *G. Sand*, t. IV 1926, pp. 141-3.

137. Herzen fait aussi allusion aux récits de voyage en France de N. I. Gretch (1839) et de Pogodine (1843), mais pour s'en moquer.

138. Herzen *Pis'ma iz Frantzii i Italii*, 1847-1852, t. V lettre I, p. 27.

139. *Ibid.*, lettre II, p. 30.

140. *Ibid.*, lettre II, p. 34.

141. *Ibid.*, lettre II, p. 36. Proudhon déclarait le 31 mai 1848 dans le *Représentant du Peuple* : « Courtisane ou ménagère (ménagère, dis-je, et non pas servante), je n'y vois pas de milieu : qu'a donc cette alternative d'humiliant ? » Cité par E. Dolléans, p. 167. On sait que Proudhon a défendu le mariage et la famille contre les fouriéristes et les saint-simoniens. Sur les rapports de Herzen avec Proudhon, voir R. Labry *op. cit.* P. 1928 et le chap. XLI de *Byloe i doumy*, t. X avec les notes pp. 479-487. Leur correspondance s'étend de 1849 à 1861 et comprend jusqu'à présent 8 lettres de Herzen et 11 de Proudhon, cf. *Lit. Nasl.* 39/40 1939 et t. 62 1955.

142. *T. N. Granovski i ego perepiska* M. 1897, t. II, p. 424.

143. Annenkov *op. cit.*, pp. 491-2. Biélinski lui répond en défendant les lettres de Herzen, *Pis'ma*, t. III, p. 326. Voir M. Malia *op. cit.*, ch. XIV The Crucial Year, not. pp. 360-61.

144. Herzen, *op. cit.*, lettre V., p. 69. Le 13 octobre 1847, un passeport pour l'Italie est délivré à « Hertzen Alexandre, 35 ans, conseiller de Cour, habitant la Russie. » (*Arch Nat.* F 7 12 182).

145. Herzen *op. cit.*, lettre V, p. 76.

146. *Ibid.*, IX, p. 133.

147. B. P. Hepner *op. cit.*, p. 68. Cf. notre chap. XII. Un autre « Occidental » d'une originalité de pensée totale, V. S. Petchorine (1807-1885), voit l'avenir du monde reposer sur les Etats-Unis et la Russie : mais ce sera une civilisation privée d'âme qu'il repousse avec horreur. Voir Herzen *Byloe i doumy*, t. XI, pp. 391-403 et Richard Hare *Pioneers of Russian social thought* Oxford 1951, p. 27.

148. Herzen *Pis'ma iz Frantsii...* lettre XI, p. 418.

149. *Ibid.*, p. 425.

150. Marx écrit à Engels le 13 février 1855, après avoir refusé de participer au Meeting international de Londres : « Je ne figurerai jamais nulle part aux côtés de Herzen, car je n'admets pas son idée que l'*old Europe* peut être rajeunie par le sang russe. » Sur Herzen pendant cette période, voir Ch. M. Lévine *Gertsen i krymskaïa voïna* dans *Istor. Zapiski* t. XXIX 1949, pp. 164-199.

151. Herzen *op. cit.*, p. 306 (1er juin 1848).

152. Annenkov, *op. cit.*, p. 505.

2.

La Russie des gens du monde

Le 4 février 1848, le député de l'opposition Alexis Vavin demandait à la Chambre, lors du débat sur le projet d'Adresse, que la France rappelle à l'Europe les droits de la nationalité polonaise, et réclamait à Guizot des éclaircissements sur l'expulsion de Bakounine. Le ministre de l'Intérieur Duchâtel répondait : « Le gouvernement a ordonné l'expulsion d'un sujet russe, le sieur Bakounine. Evidemment, Messieurs, ce n'est pas là un réfugié polonais ; ce n'est pas là non plus un réfugié dans le vrai sens du mot : il n'y a pas de réfugiés russes ; il n'y a pas d'émigration russe pour causes politiques... [1] »

Nous avons dit que l'importance politique et historique d'une émigration ne se mesure pas au nombre des réfugiés qu'elle comprend, mais à leur valeur intellectuelle et à leur résistance morale. Cependant, il est certain qu'aux yeux de la majorité des Français, la Russie était représentée, non par cette poignée de mal-pensants, mais par cette colonie de voyageurs, de grands seigneurs oisifs et de femmes du monde que la Russie nous envoyait chaque année. Bakounine, aux yeux de Duchâtel, « était à Paris comme tous les autres Russes qui voyagent en France ». C'est justement d'eux que nous devons à présent nous occuper.

I. LES ARISTOCRATES RUSSES DANS LA VIE PARISIENNE

Paris exerçait un attrait puissant sur les Russes enfermés dans leur pays comme dans une caserne, une prison, ou même, comme Tchékhov le suggérera plus tard, dans un asile d'aliénés [2]. C'est Herzen, pourtant si sévère comme nous le savons, qui déclarait : « Le nom de Paris était étroitement uni aux plus précieux espoirs de l'homme moderne, j'y arrivais le cœur battant, avec une timidité inconnue de ceux mêmes qui arrivent à Jérusalem ou à Rome [3]. » Un pareil adorateur ne pouvait manquer d'être déçu. Mais son cas n'était nullement isolé ; les sujets les plus soumis de l'empereur Nicolas se livrent à des ruses d'écolier pour passer au moins quelques semaines dans la ville réprouvée. On ne pouvait décidément plus supporter le climat russe ; seules les eaux de Bade, de Hombourg pouvaient rétablir la santé défaillante des aristocrates russes, dont la principale maladie était un ennui accablant. Une fois en Allemagne, on laissait au besoin femme et enfants continuer

la cure, et l'on venait s'amuser à Paris tout en disant le plus grand mal des Français.

1. Le viveur aimable : Toufiakine.

Certains aristocrates russes étaient des figures pittoresques dans le Paris de Louis-Philippe. Un des plus fameux était sans contredit le vieux prince Pierre Ivanovitch Toufiakine. Dernier descendant d'une famille remontant en droite ligne à Rourik, né en 1769, il fut grand chambellan à la Cour et directeur des théâtres impériaux sous Paul Ier. Il figure en 1810 parmi les hôtes du château de Chaumont[4], où Mme de Staël était entourée du jeune Prosper de Barante, de Benjamin Constant, de Mme Récamier, d'Elzéar de Sabran, oncle de Custine, et des Allemands Schlegel et Chamisso. A Paris, où Nicolas se résigna à le laisser finir ses jours, Toufiakine continua officieusement son rôle de protecteur des théâtres[5], en comblant de cadeaux Mlle George et Mme Durand. A plusieurs reprises, Mme de Girardin rend compte des bals donnés au mois de janvier par le prince. En 1841, à propos des *bals de garçon* :

« Les bals du prince Tuff... sont en ce genre les plus célèbres ; le dernier était superbe : que de jolies Anglaises ! Que de belles Moscovites ! Que de gracieuses Parisiennes !... Comme on voyait bien vite, en regardant ces charmantes jeunes femmes, qu'elles étaient là par droit d'élégance et de beauté[6] ! » Ce qui laisse entendre que les invitées du prince n'étaient pas toutes de très haute naissance. En 1844, « il y a une demi-douzaine d'adorables mauvais sujets qu'on ne retrouve que là », attirés par l' « admirable collection de jolies femmes réunies chez le prince T.[7] » ; encore en 1845 : « Les succès de l'hiver dépendent de ce premier jour ; le bal du prince Toufiakine est pour les jolies femmes ce que la discussion de l'Adresse est pour les ministres[8]. »

Si Toufiakine savait orner ses bals des plus jolies femmes, lui-même ne pouvait plus jouer les don Juan si l'on en croit Balabine : « Toufiakine, espèce de momie mouvante, mélange de paralysie et d'ossification, emballé dans un uniforme de Malte...[9] » Julvécourt fait allusion à Toufiakine sous le nom de comte Palkine : « Pour un regard de jolie femme (il) donnerait et ses loges et sa voiture, et son chasseur et ses laquais... C'est encore un enfant en nourrice, et qui ne peut soutenir sa tête[10]. » Le meilleur portrait est celui d'Eugène Guinot, spirituel chroniqueur marseillais :

« C'est un vieillard plein de coquetterie, toujours blond, toujours frisé, portant la tête gracieusement inclinée sur un collet de velours ; aimant à se promener à pied incognito, ou suivi de son secrétaire ; allant tous les jours au Bois de Boulogne dans un grand carrosse écussonné d'énormes armoiries et garni de laquais bleu et or ; très grand seigneur avec les dames, célèbre dans les fastes de l'Opéra, ayant eu jadis les honneurs d'une chanson populaire, et donnant parfois des bals où il invite tout Paris[11]. »

Balabine nous renseigne sur la fin du vieux viveur. Il mourut d'une pneumonie dans la nuit du 3 au 4 mars 1845, laissant sa fortune aux Dolgorouki, son mobilier et ses rentes à Mme Durand et à Mlle George, « ses deux amies de cœur, dont la première avait pour le défunt une affection sincère ». C'était « le plus populaire de nos vieux roués, que le peuple même connaissait à cause de sa petite tête penchée et de ses jockeys rouges à Longchamp[12] ».

2. *Le parvenu insolent : Démidov.*

Plus célèbre encore était Anatole Nicolaïévitch Démidov, prince de San-Donato. Celui-là n'était pas un Rourikoïde, mais le descendant du fameux armurier de Toula dont Pierre le Grand fit la fortune. Depuis le XVIII[e] siècle, les Démidov exploitaient les mines de fer et de cuivre de Nijny-Taguilsk, dans l'Oural, et en tiraient d'énormes revenus. Le père d'Anatole, Nicolas Nikititch (1773-1828), qui avait épousé Elisabeth Alexandrovna Stroganova [13], partagea sa vie entre Paris et Florence. Dans son appartement situé à l'endroit où en 1822 s'installa le *Café de Paris*, parmi une foule d'œuvres d'art, on remarquait la fameuse baignoire de malachite que le Café conserva. A Florence, goutteux, immobilisé dans son fauteuil, Nicolas Démidov vivait au milieu de trésors et se faisait donner la comédie par une troupe entretenue à ses frais [14].

L'aîné de ses fils, Paul Nicolaïévitch (1798-1840), servit au régiment Izmaïlovski en même temps qu'Hippolyte Augé [15], puis fit une carrière de diplomate. Il épousa en 1836 la baronne Aurore Karlovna Chernval, « fort belle femme sans un sou [16] », qui lui donna un fils, Paul, en 1839 [17], et se remaria dès 1840 avec André Nicolaïévitch Karamzine, le fils de l'historien, que nous retrouverons plus loin.

Quant à Anatole, second fils de Nicolas, il naquit à Moscou le 24 mars 1812 et fut élevé en France par un janséniste, l'abbé Bradt, en même temps que le prince Grégoire Pétrovitch Volkonski [18]. Attaché quelque temps à l'ambassade russe de Paris, puis à Rome et à Vienne, il vécut ensuite tantôt en Russie, tantôt à Florence. En 1837, il forma une expédition scientifique de vingt-deux personnes qui se rendit en Ukraine et en Crimée. Le géologue Le Play entama l'étude des terrains carbonifères du Donetz, Raffet composa un remarquable album de lithographies, et divers rédacteurs, dont J. Janin, aidèrent Démidov à composer la relation du voyage, qui parut d'abord sous forme d'une esquisse [19] en 1838, puis comme ouvrage définitif en 1841-1842 [20]. Démidov offrit son *Esquisse* à Chateaubriand en l'accompagnant d'une lettre publiée par Mme Durry : « Ce que je fais là est bien hardi, mais à mon âge on ne doute de rien » [21], disait-il. Il subventionna ensuite un autre peintre, André Durand, qui parcourut la Russie jusqu'à Kazan en 1839 et en rapporta d'intéressantes gravures [22]. A. Démidov essayait aussi d'affirmer sa position littéraire et politique en publiant sous le pseudonyme transparent de Ni [jny]-Tag [uilsk] une série d'articles consacrés à la situation intérieure de la Russie, dépeinte sous les plus riantes couleurs ; la série parut dans le *Journal des Débats* de 1838 à 1840 et fut interrompue sur intervention du gouvernement russe [23].

L'empereur Nicolas détestait Démidov, qui vivait beaucoup trop en France à son gré. Bien que le grand ouvrage sur la Russie fût orné d'un beau portrait du Tzar et d'une dédicace, Nicolas ne désarma pas et se borna à envoyer une grande médaille d'or au libraire Ernest Bourdin, éditeur de l'ouvrage [24]. A. Gallet de Kulture, qui fut secrétaire de Démidov pendant une dizaine d'années, prétend que l'expédition et l'impression du livre coûtèrent à Démidov 500 000 francs [25].

Continuant la tradition de son père, Démidov essaya de jouer les Mécène : il s'intéressa à Delacroix, qui fit son portrait en 1837 [26]. Louis-Napoléon, à court d'argent, essaya en 1843 et 1844 d'employer Jérôme, frère de Mathilde, pour décider Démidov à acheter des tableaux et divers souvenirs napoléoniens [27].

Sans doute on raillait Démidov de ses prétentions littéraires[28] et de son luxe de parvenu ; mais très adroitement il sut s'attacher des journalistes influents, Léon Gozlan, Villemessant, Arsène Houssaye, et surtout Jules Janin qu'il avait emmené en Russie en 1837[29], qu'il emmène en Italie en 1838. C'est Janin qui conçut l'idée du mariage destiné en même temps à assurer à Démidov l'alliance princière dont il rêvait, et à rétablir la situation financière des Montfort. L'ouvrage récent de Mme Castillon du Perron rappelle cependant que Démidov pouvait paraître séduisant : Mathilde semble l'avoir aimé malgré ses défauts[30].

Mais avant le mariage, Démidov dut rompre une ancienne liaison. Au lieu d'agir en homme d'honneur, il maltraita la dame tout en lui versant une somme d'argent. Un duel allait s'ensuivre, mais Démidov préféra recourir à un chantage non déguisé. Le Faubourg Saint-Germain proscrivit le brutal personnage, dont la lâcheté égalait la richesse. Il sut cependant présenter l'affaire à Mathilde assez adroitement pour qu'elle prît son parti[31] et le mariage fut célébré le 1er novembre 1840 à Florence. Malheureusement, Démidov perdit pied dans les complications religieuses résultant de son mariage mixte, indisposa la Curie romaine en faisant sonner ses écus, et se conduisit insolemment envers Potemkine, l'ambassadeur russe à Rome. La société romaine se moqua des Russes, et Démidov, rentré à Rome, reçut l'ordre de revenir en Russie sans délai[32]. Orgueilleux et brutal quand il pensait n'avoir rien à craindre, Démidov n'osa même pas différer son départ. Le couple quitta Florence en janvier 1841, et, après un pénible voyage au cœur de l'hiver, atteignit Saint-Pétersbourg le 2/14 mars, après une halte de trois jours à Varsovie. Nous reviendrons sur le séjour de Mathilde en Russie, qui nous est connu par ses *Souvenirs des années d'exil*, parus il y a trente ans.

Mathilde et son mari quittèrent la Russie en juillet 1841, et arrivèrent à Paris le 17 août. Elle était satisfaite de l'accueil que lui avait réservé la cour de Russie, mais Nicolas n'avait consenti qu'à regret à laisser revenir Démidov à Paris : « Si je le laisse aller, Dieu sait quelles sottises nouvelles il y commettra ! » Mathilde dut déclarer qu'elle prenait son mari « sous sa garantie ». L'ambassadeur de France en Russie, Prosper de Barante, avait expliqué dès le 4 mars 1841 à Guizot toute l'hostilité que Nicolas nourrissait contre Démidov depuis dix ans, renforcée par le scandale récent de son mariage en Italie. La Cour, disait Barante, « a apprécié la grâce, le charme, la parfaite convenance de la princesse Mathilde. De M. Démidov il n'est fait mention que pour dire : « Quel dommage[33] ! »

Installés dans leur hôtel de la rue Saint-Dominique, les Démidov se mirent à recevoir le vendredi. On ne les bouda pas comme ils le craignaient. Thiers était assidu auprès de Mathilde et flattait Démidov ; Jules Janin, Eugène Lami étaient de ses familiers ; Mathilde était reçue aux Tuileries. Chez son oncle Paul de Würtemberg, père de la grande-duchesse Hélène de Russie, elle se lia avec le comte Nicolas Dmitriévitch Kissélev, chargé d'affaires russe en l'absence du comte P. P. Pahlen. Le congé octroyé par Nicolas étant expiré, les Démidov revinrent en Russie en juin 1842 et y passèrent un an. Les fêtes magnifiques données au palais du Quai Anglais, où paraissait souvent le Tzar, ne masquaient pas à Mathilde la ruine progressive de son bonheur conjugal. Démidov devenait brutal, et l'on parlait dans Pétersbourg d'une liaison avec la princesse Chouvalov.

Mathilde et Démidov quittèrent la Russie en juin 1843 : Mathilde n'y revint jamais. Des scènes scandaleuses se déroulèrent au château de San-Donato ; Nicolas Ier, qui voyagea en Italie en 1844 et en 1845, eut pitié de Mathilde. A la fin de 1846, après six mois d'attente, elle apprit qu'il avait prononcé la séparation, et qu'elle conserverait ses diamants avec une pension de 200 000 francs [34]. Quant à Démidov, il avait été rappelé en Russie dès juillet 1846 et s'était vu interdire le retour à Paris. On ne l'y reverra qu'après la mort de Nicolas Ier.

Les témoignages français sur Démidov sont extrêmement sévères. Horace de Viel-Castel, ami de Mathilde, s'est montré féroce : « Insolent avec les valets, rampant avec ceux qui lui résistent, faux, lâche, enfin tous les vices sans une seule qualité... [35] » ; mais Eugène Guinot n'est pas plus tendre : « Un autre de ces princes, plus jeune, plus alerte [que Toufiakine] voudrait bien aussi recevoir de son souverain un congé définitif et la permission de transporter en France ses immenses revenus ; mais le Tzar lui tient la bride courte et l'oblige à venir chaque année faire acte de présence à la Cour et remplir son office de chambellan. Celui-là n'est prince qu'à Paris, où l'on n'y regarde pas de trop près, et en Italie, où il a acheté son titre : en Russie, il n'est que comte, de très fraîche date, par la grâce de ses millions, et il ne peut parvenir à s'élever au-dessus de ce rang, malgré l'espoir que lui avait donné une illustre alliance. Plein de faste, avide de toutes les distinctions que la fortune peut procurer, il tranche du Mécène et protège les arts comme le ferait un aveugle les mains pleines d'or, et, pour que rien ne lui manquât, il s'est gratifié du titre d'écrivain comme du titre de prince, à beaux deniers comptants [36]. »

3. *L'admirateur de Guizot : Viazemski.*

Le prince Pierre Andréiévitch Viazemski [37] réussit à faire plusieurs séjours très brefs à Paris en 1838 et 1839. Libéral dans sa jeunesse, lié à la plupart des Décembristes, il refusait de collaborer en 1824 à la *Revue Encyclopédique* en expliquant à M.-A. Julien : « Ignorez-vous donc que la Russie est dans un état de minorité désespérant, et que vous parler d'elle serait faire une critique sanglante de la tutelle qui la maintient dans cette enfance tardive ?... Je place mon orgueil national à me féliciter pompeusement de ce que nous avons, mais à regretter ce qui nous manque [38]. »

Mais ces temps sont loin en 1838, et dix ans plus tard le prince en vient à approuver sans réserve la fameuse trilogie de S. S. Ouvarov, devenue le programme des conservateurs. Lors de ses voyages à Paris, il se trouve à mi-chemin de son évolution politique, ce qui explique le mélange d'attrait et de répulsion que lui inspire la vie française. « Toute la France se meut, vit et meurt dans les phrases toutes faites. C'est l'autocratie des mots. Les doctrinaires sont tombés parce que des journalistes ont susurré à la France enivrée, comme des cabaretiers juifs à des paysans ivres, le mot *doctrinaires*, qui n'a pas de sens, et le système ministériel est resté le même. La chose est restée moins l'habileté et la loyauté des hommes qui soutenaient le principe [39]. » Il est scandalisé aussi par l'importance politique des gens de lettres.

Il fréquente naturellement ses compatriotes, son ami intime A. I. Tourguéniev, frère du décembriste Nicolas, et F. F. Gagarine son beau-frère, qui lui servent de cicerones du 22 août au 3 septembre 1838. La ville lui paraît vide, endormie ; « Cette belle France, c'est le gouvernement

de Tambov ! » disait-il avant même d'arriver à Paris. Il va voir les Mechtcherski, Mmes de Lieven, Svetchine, Meyendorf[40] : mais il paraît trouver plus de plaisir à rencontrer au théâtre, à la fin d'août 1838, Jules Janin et Balzac, dont le visage large et plein lui cause une forte impression ; le « Romain Stendhal », d'allure toujours paysanne, plus gai qu'à Rome[41]. Il va dîner chez Loève-Veimars[42], qui vit comme un seigneur rue de Provence, et chez qui il recontre Mérimée ; il le voit encore chez Thiers. « Dites à Sobolevski que son ami Mérimée doit être un coquin[43]. » Seuls A. de Musset, qui était le poète favori de Pouchkine, et Sainte-Beuve trouvent grâce à ses yeux. Chez Mme de Récamier, il a vu Chateaubriand et Ballanche. La maîtresse de maison est « une agréable et accueillante petite vieille » mais il trouve la conversation ordinaire et se plaint de n'en point rapporter « de mots à citer[44] ». Chez Hugo, on ne parle que politique. Il a été mené chez Nodier par ce bavard de Circourt, « qui parlait à peu près tout seul, et, tout content de sa propre conversation, me disait ensuite qu'il n'avait jamais trouvé Nodier aussi aimable[45] ». Il vit aussi Lamartine et Berryer chez la duchesse de Rauzan[46].

N'est-il pas surprenant qu'un étranger, qui ne connaissait Paris que par des récits, des lettres et des lectures, pût ainsi grâce à quelques relations pénétrer en quelques jours dans tous les salons qui l'intéressent ? Il est vrai que la connaissance presque parfaite de notre langue, et la promptitude d'esprit dont faisaient preuve les Russes leur conféraient d'emblée une situation privilégiée parmi tous les autres étrangers de la capitale. L'attitude dédaigneuse qu'ils affichent vis-à-vis des célébrités littéraires ne leur est pas particulière : elle est de règle chez tous les étrangers de naissance aristocratique véritable ou supposée, qu'ils soient russes comme Viazemski ou Balabine[47], autrichiens comme Apponyi[48], allemands comme la duchesse de Dino[49], sans parler des Anglais à la morgue proverbiale.

4. *L'admirateur de Thiers : A. N. Karamzine.*

Une intéressante réplique aux lettres de Viazemski est fournie par celles d'André Nicolaïévitch Karamzine[50], qui visita Paris dans l'hiver 1847-1848. Né le 24 octobre/5 novembre 1814, fils aîné de l'historien N. M. Karamzine, il fit ses études à Dorpat, où il fut condisciple de Golovine et servit dans l'artillerie à Saint-Pétersbourg. En 1840, il épousa la baronne A. K. Chernval, veuve de Paul Démidov. Lors d'un premier voyage en Italie, il avait rencontré Gogol à Rome en 1836 et noué à son passage en France une foule de relations qu'il retrouva dix ans plus tard. Avec sa femme et son beau-fils Paul Pavlovitch Démidov, âgé de huit ans, il passe l'hiver de 1847-1848 à Paris et communique ses impressions à sa mère. Ses jugements sur les hommes et les choses de France sont moins sarcastiques que ceux de Viazemski, sans être dépourvus de critiques.

De Mérimée par exemple il nous dit le 4/16 novembre 1847 : « J'ai fait la connaissance de Mérimée. Cet écrivain, si haut placé par Pouchkine, nous a fait l'effet d'un homme très aimable, et peu semblable à un Français pour la culture et les manières[51]. » Un mois plus tard, chez la comtesse de Boigne, « Mérimée a très bien parlé de Pierre le Cruel, de sorcellerie, de magie, et des tziganes ». C'est le moment où Mérimée se met à apprendre le russe sous la direction de Mme de Lagrené, née Varvara Ivanovna Doubenskaïa.

Le 3/15 janvier 1848, il va voir Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois : elle se montre « non seulement aimable mais très cordiale ». Mais Chateaubriand est malade, Mme Récamier presque aveugle ; elle dit à Karamzine : « Voilà la triste fin de mon existence. » Il revient le 23 février/6 mars, le matin, et trouve Chateaubriand « silencieux comme d'habitude. On dit cependant que lorsqu'il apprit la victoire du peuple et la proclamation de la République, il s'écria : « Ah, c'est bien ! c'est très bien ! », et depuis ce temps-là, ne dit plus rien. Le duc de Noailles, que j'ai revu là-bas, m'a paru tout abasourdi, comme tous ceux qu'on a laissés de côté, et ils sont nombreux ». La veille de son départ, le 2/14 avril 1848, il va dire adieu à Mme Récamier, « très triste de voir Chateaubriand qui s'en va ».

Après la révolution de février, certains salons deviennent insupportables : celui de Mme de Boigne, nous dit-il le 24 février/7 mars, « n'a jamais été bien intéressant, mais à présent c'est l'abomination de la désolation : soupirs et gémissements, larmes et grincements de dents comme en enfer ». Il jure de n'y plus remettre les pieds. Les Russes ont eu aussi très peur, hommes et femmes, sauf les Mechtcherski, le vieux Dondoukov[52] et quelques jeunes gens, ainsi que Mme de Lagrené[53]. La plupart ne sortent qu'avec d'énormes cocardes tricolores !

Ses jugements sur Thiers sont intéressants. Le 14 janvier 1848, invité chez l'homme d'Etat, Karamzine l'entend se répandre en injures contre Hugo, dont il essayait de défendre le génie poétique : « Quoi ? Lui, du génie ? Quelle idée ! Mais c'est un benêt, un pauvre barbouilleur de papier, l'opprobre de notre époque », etc. Et Karamzine déclare que Thiers est le Français type, qu'il en a les qualités et les défauts au suprême degré. Deux mois plus tard, il note : « J'ai ri de ce que Tiouttchev[54] considère que je suis tombé sous l'influence de Thiers ; je pourrais dire avec bien plus de vraisemblance que lui est tombé sous l'influence de Guizot... Thiers est très bien fait pour la France, et il jouera un grand rôle dans l'histoire de son pays. »

Karamzine fut tué au siège de Silistrie le 16 mai 1854.

5. *Le diplomate caustique : V. P. Balabine.*

Un de ses amis, le diplomate Victor Pétrovitch Balabine, écrivit aussi une quantité de lettres à sa mère qui constituent une véritable chronique des petits et grands événements auxquels il assista pendant son séjour à Paris de 1842 à 1852. Malheureusement seul le tome premier (1842-1847) a paru[55] ; la guerre de 1914 puis la mort d'Ernest Daudet interrompirent la publication. Quelques lettres de Balabine au comte Dmitri de Nesselrode, fils du ministre des Affaires étrangères de Russie, écrites de Paris en 1852 et de Bruxelles en 1854, ont été publiées dans les tomes IX et X des *Lettres et papiers* du comte Charles de Nesselrode.

Fils du général-lieutenant Pierre Ivanovitch Balabine et d'une Française, Varvara Ossipovna Paris, Victor Pétrovitch eut une sœur, Elisabeth, qui épousa Vassili Nicolaïévitch Repnine, et une autre, Maria, qui fut l'élève de Gogol et épousa en 1844 A. L. Wagner, un fonctionnaire des Travaux Publics. De ce mariage naquit Paule de Wagner, qui remit à Ernest Daudet les manuscrits de son oncle. Les Balabine habitaient un hôtel particulier, Quai Anglais[56].

Né à Saint-Pétersbourg en 1813, V. P. Balabine passa dix ans au ministère des Affaires étrangères avant d'être envoyé en France pour remplacer l'attaché Jean Serguéiévitch Gagarine. Celui-ci entra dans la Compagnie

de Jésus le 12 août 1843 ; le frère cadet de Victor, Eugène Pétrovitch Balabine, suivit l'exemple de Gagarine en 1852. On peut admettre que par réaction contre cette contagion religieuse, Balabine adopta dès l'origine une attitude de méfiance non seulement contre la France libérale, mais aussi contre la France catholique. Quitter l'orthodoxie, pour un Russe de ce temps, équivaut à renier sa patrie. Sous les ordres du chargé d'affaires N.D. Kisséliev [57], il joua un rôle important dans la guerre froide qui opposa la France à la Russie jusqu'en 1848 ; cependant il prit part à la négociation du traité de commerce franco-russe de 1846, et en fut récompensé par la Légion d'honneur et le titre de chambellan en Russie. Sa carrière se poursuivit à Constantinople en 1852, et par un bref séjour à Paris à la veille de la guerre de Crimée. A Vienne, ministre plénipotentiaire, une mort précoce l'enleva en 1864. Très supérieur en intelligence à son collègue autrichien Apponyi, Balabine est un observateur attentif et malveillant, et ses jugements ressemblent plus à ceux de Viazemski qu'à ceux de son ami Karamzine.

Parti de Cronstadt, le 19 mai 1842 par le *Tage*, et arrivé au Havre le mardi 26, Balabine fit une entrée triomphale à Paris, en compagnie d'un des frères Moukhanov [58], en coupé à quatre chevaux précédé d'un postillon et galopant à toutes brides. Balabine nous donne tout de suite d'intéressants renseignements sur la vie des Russes à Paris. Il se loge d'abord à l'Hôtel de Wagram, où on lui demande 50 francs par semaine pour un appartement de trois pièces ; il dîne au *Rocher de Cancale* pour 12 francs. Ses finances ne pouvant supporter un tel train, notre Russe essaie cinq restaurants différents, et conclut « qu'il n'y a pas moyen de calmer un appétit, même médiocre, à moins de 5 ou 6 francs ». Et d'établir un budget mensuel :

équipage	250 fr.
table	300 fr.
valet de chambre	100 fr.

soit 650 francs, plus le blanchissage, le tailleur, le cordonnier, les spectacles, les livres, les gants, les souscriptions, et « l'article toujours considérable des dépenses imprévues » : la vie lui paraît très dispendieuse à Paris [59].

Il s'initie rapidement à son service à l'ambassade, 12 place Vendôme, visite Versailles et les Invalides ; sensible aux souvenirs du Grand Roi, il l'est aussi à ceux de l'Empereur et s'entretient avec des rescapés du désastre de Russie. Un peu plus tard, il assiste au cortège funèbre du duc d'Orléans, chez la comtesse Razoumovski dont l'appartement, près de la barrière de l'Etoile, comportait une terrasse donnant sur les Champs-Elysées. « Les larmes et les sanglots n'ont été aperçus que par MM. les rédacteurs des journaux du gouvernement [60]. »

Peu à peu il accroît ses relations tant russes que françaises, se fait présenter dans les salons les plus fermés du Faubourg Saint-Germain, et fréquente assidûment l'Opéra, le Théâtre italien, les Variétés, la Porte Saint-Martin, le Palais-Royal. Il se fait élire au cercle de l'Union ou cercle Grammont, légitimiste, présidé par le duc de Luxembourg, dont Kisséliev et M.A. Golitsyne font déjà partie. Chez Mme Svetchine il rencontre le comte de Montalembert, l'ardent défenseur de la cause polonaise : l'entretien fut bref, car on se borna à s'informer du nom des ambassadeurs des deux nations, qui, comme on sait, avaient l'un et l'autre quitté leurs postes [61]. Il va écouter l'économiste J.A. Blanqui, le baron Charles Dupin aux Arts et Métiers, Rossi à l'Ecole de Droit,

et Mickiewicz au Collège de France, qui lui paraît nébuleux mais dont il apprécie la modération vis-à-vis de la Russie. A l'Institut oratoire, dans la salle de la mairie du IIIe arrondissement il écoute les orateurs socialistes, fouriéristes, saint-simoniens, etc. ; de là il passe au Cercle catholique, où l'abbé Bautain professe la philosophie chrétienne. Il trouve ces cours publics « une admirable institution [62]. »

Mais il est de plus en plus absorbé par ses occupations mondaines, et son livre ressemble assez vite à celui d'Apponyi, ce « perroquet mondain » comme l'appelle Mme Castillon du Perron. Le 12 octobre 1842, il rend une seconde visite à Alfred de Vigny : « La tournure aimable et élevée de son esprit, le parfait comme-il-faut de ses manières préviennent tout à fait en sa faveur. » Mais sa femme lui paraît affreuse, « une masse informe, grande, grasse et rouge ! [63] » Il fréquente aussi les Lamartine ; la femme du grand poète, « à une conversation agréable, à un esprit cultivé, joint un talent remarquable pour la peinture et la sculpture » ; quant à Lamartine, « les samedis, jour de réception, on dirait, à le voir, d'un ministre recevant les députés et savourant l'encens officiel de ses subordonnés ; debout et entouré de ses admirateurs, prôneurs, flatteurs, il discute la question politique du jour, il parle et l'on écoute [64] ».

Le 4 janvier 1845, Balabine trouve chez Mme de Castellane, outre le comte Molé, Sainte-Beuve et Mérimée au désespoir, méditant leurs discours de réception à l'Académie française : « Sainte-Beuve prétend qu'il se mettra à sangloter, et Mérimée prévoit qu'il prendra le mors aux dents et mordra l'académicien chargé de lui répondre [65]. » Balabine apprécie fort les deux écrivains. Un an plus tard, Molé reçoit Vigny à l'Académie et le reçoit mal. Chez Mme de Courbonne, Balabine se trouve en compagnie de Victor Hugo et de sa femme, « forte, aux grands yeux flamboyants, aux sourcils noirs et arqués, au nez audacieusement aquilin, aux lèvres d'une éloquente épaisseur, à la gorge et aux hanches sphériques et proéminentes, aux cheveux d'ébène, crépus et s'en allant un peu au gré de tout ce que vous voudrez, le tout constituant une sorte de beauté qui, si je la rencontrais le soir dans un bois, produirait, je crois, sur moi, l'effet de me faire détaler, Mme Hugo, dis-je, malmenait à merveille M. Molé... [66] » Et l'on disait qu'à la séance il y avait eu des Molés et des Immolés !

Le 26 février 1845, Balabine revient de chez M. et Mme Emile de Girardin où il a vu Musset, Rachel, le comte de Saint-Priest, « une masse de feuilletonistes et tous les premiers Paris de la presse ». Il apprécie grandement Emile de Girardin mais note qu'il est craint, peu aimé en général, et que ses moyens n'ont « pas toujours été exempts de reproches, ni parfaitement scrupuleux [67] ». Au cours d'une autre soirée chez les mêmes hôtes, il entend Rachel déclamer *Phèdre* et susciter l'émotion des auditeurs sans le moindre artifice de décor ou de costume. Il voit Frédéric Soulié qui a l'air d'un ancien militaire, « M. le marquis de Custine trop connu pour que j'en parle », et le P. Enfantin, dont le fameux regard lui a paru, « des plus ternes », qui est « un Monsieur comme un autre, qui s'occupe de chemins de fer et qui en a toute l'apparence [68] ».

Imbu de préjugés aristocratiques, serviteur dévoué de l'autocratie, Balabine n'en est pas moins un excellent témoin, et souvent un mémorialiste spirituel. Son livre est le plus précieux témoignage que nous possédions sur les habitudes et la composition de la colonie aristocratique russe à Paris vers la fin de la Monarchie de Juillet.

6. *Les « oiseaux de passage ».*

Nous ne pouvons retracer en détail l'existence de cette colonie russe car bon nombre de ses membres n'ont laissé d'autre trace de leur séjour à Paris qu'une allusion fugitive dans la presse ou dans les mémoires des contemporains. De plus cette colonie était naturellement sujette à des changements annuels, l'empereur Nicolas n'accordant qu'avec parcimonie les autorisations de séjour à Paris [69]. Comme la vie y était fort coûteuse pour ces aristocrates qui prétendaient profiter de tous les plaisirs offerts par la capitale, sans exercer en contrepartie la moindre activité utile, il leur fallait périodiquement retourner dans leurs terres pour contrôler la gestion de leurs intendants, et se remettre des pertes souvent énormes essuyées au jeu dans les villes d'eaux.

Julvécourt a bien saisi ce caractère instable de la colonie russe à Paris : « Chaque année ils [les Russes] apparaissent comme de brillants météores et disparaissent de même. Il y a toujours bien à poste fixe un fonds de colonie pour recevoir les nouveaux arrivants : un fonds de bas-bleus, qui tient bureau de bel esprit pour les curieux de littérature ; un fonds de mystiques, qui tient un salon-catéchisme pour les amateurs zélés de sermons ; et un fonds d'ambassade, qui tient porte ouverte... pour la signature des passeports ! Mais ce n'est pas dans ce matériel inamovible qu'est la vie, l'éclat, le mouvement de la société russe, c'est dans cette nuée d'oiseaux de passage qui s'abattent chaque hiver sur les bords de la Seine... On ne peut plus se passer nulle part de ces princes et princesses russes, le faubourg Saint-Germain en invite, l'arsenal littéraire en recherche, la Chaussée d'Antin en espère, le commerce en rêve et la cour philippienne en mendie ! [70] »

Dans son roman à clefs *Le Faubourg Saint-Germain moscovite — les Russes à Paris,* Julvécourt nous donne l'emploi du temps du comte Axanine : le matin il suit les cours à la Sorbonne, l'après-midi écoute les prédicateurs célèbres, à 6 heures essaie les restaurants nouveaux ; il allait ensuite à une première représentation « et ne rentrait pas chez lui sans avoir fait une séance à quelques mauvais lieux [71] ». Sa journée ressemble à celle de Balabine, mais celui-ci paraît en général la terminer plutôt dans les salons. Il nous raconte qu'il connaissait bien Julvécourt, disposé, nous dit-il, « à taper fort sur les Russes à Paris, les Russes d'aujourd'hui, s'entend, et à relever défauts, qualités et ridicules de ces oiseaux de passage, qui, chacun à sa façon, viennent exploiter les trésors de Lutèce ». Il employa les femmes « pour lui faire élaguer un certain épisode [72] ! »

Les Russes arrivaient en masse à la fin de septembre. « A tout moment, clac, clac, et l'on voit s'arrêter devant l'hôtel deux ou trois berlines pyramidales, écrasées sous le poids des valises et des malles, noire ou jaunes, et dans ces arches patriarcales, des familles entières, enfants, nourrices, bonnes et le diable et son train... — Concierge, ne pourriez-vous pas me dire qui sont ces voyageurs ? — Des princesses russes, Monsieur. — Et leur nom ? — Ah dame ! ça n'est pas si facile [73]. »

Balabine, qui évoque en ces termes l'arrivée pittoresque de ses compatriotes, parle sans doute de l'hôtel *Wagram* où il s'était logé à son arrivée ; Julvécourt nous dit que les Russes descendaient aussi aux hôtels *Meurice, Windsor, Montmorency,* de la *Terrasse,* qui exploitent « le *sine qua non* de leur situation [74] » en faisant payer très cher les titres de prince et d'altesse qu'on leur prodigue indistinctement. Et, ajoute

Julvécourt, les Russes de 1840 sont les Anglais de 1820. En effet, si les Anglais restent les plus nombreux des étrangers qui séjournent à Paris, les Russes tendent à les éclipser de leur faste, et surtout excitent davantage la curiosité. Dans le recueil intitulé *Les Etrangers à Paris,* Louis Desnoyers, le créateur de Jean-Paul Choppart et de Robert-Robert, évoque ainsi la clientèle de Humann, le fameux tailleur : « Trois lords, cinq princes russes, six grandesses et je ne sais combien de margraves... Allez aux Champs-Elysées : les plus fringants équipages appartiennent à des Russes, à des Anglais[75]. » A. I. Tourguéniev écrit de Paris le 9 avril 1838 que les plus beaux équipages sont, sur les Champs-Elysées, ceux de la princesse Bagration et de Toufiakine, qui a réussi à « enfoncer Narychkine et Zavadovski avec ses faux jockeys anglais[76] ! » On lit dans le *Corsaire* du 25 octobre 1843 : « Personne ne croit plus aux *milords.* Demandez aux lorettes. Reste le prince russe... » Mme de Girardin, en 1844, montre combien nos couturiers, tailleurs et modistes dépendent de leur clientèle italienne, allemande et russe, et les engage à ne pas la décevoir par des créations trop inattendues : « Et vous, belles princesses russes, aux bras de neige, au port de reine, si coquettement altières, si dédaigneusement gracieuses, fleurs de serres chaudes, délicates, et cependant toujours fraîches, camélias roses vêtus d'hermine, que direz-vous lorsqu'on vous présentera ces vilains toquets de chiens savants[77] ? »

Le prince russe est indiscutablement à la mode à partir de 1840, en dépit de la politique, quelquefois à cause d'elle. Ainsi Balzac, dans sa *Revue Parisienne,* rédige-t-il sa chronique de politique intérieure sous forme de *Lettres russes,* adressées fictivement par un prince russe à un autre prince russe. Sous ce masque commode, Balzac peut tirer à boulets rouges sur « ce régime bâtard » (la Monarchie de Juillet), et prôner l'alliance avec la Russie[78]. En fait il n'aimait guère l'aristocratie russe.

II. ESPIONNAGE ET LITTERATURE.

1. La surveillance à l'égard des Russes à Paris.

Aux moments de crise dans les relations entre les deux pays, le gouvernement français se méfiait de tous ces princes semant l'or à pleines mains, et tout autant des princesses. En 1840, année de brouille prolongée avec l'Angleterre et la Russie, on se mit à dénombrer et à surveiller les sujets russes. Nous avons retrouvé aux Archives une liste des « Voyageurs russes entrés en France à l'égard desquels il a été prescrit une surveillance spéciale. Relevé fait d'après les états de passeports qui sont envoyés au ministère de l'Intérieur[79]. » La liste reproduit les noms des voyageurs russes entrés en France du 1er juillet au 25 novembre 1840, au nombre d'environ soixante-quinze. Mais la surveillance dura plus longtemps, comme le montre un document de ce genre :

CABINET DU PREFET DE POLICE — *Paris, le 4 janvier 1841.*
SUR LE COMTE MUCHANOFF
COLONEL RUSSE

Monsieur le Ministre,

Le sieur Paul Muchanoff[80], colonel de la Garde Impériale russe, dont vous avez bien voulu me transmettre le passeport le 11 octobre dernier,

est arrivé à Paris le 14 avec sa femme et sa fille. Il venait, dit-on, de Billancourt près Sèvres, où réside depuis longtemps le comte Mostowski (Thadée), ancien ministre de Pologne, son ami intime. Les deux familles sont venues *(sic)* ici ensemble et sont descendues en garni avec de nombreux domestiques rue Joubert, n° 23. On assure que MM. Mostowski et Mouchanoff sont tout à fait étrangers aux intrigues politiques et que ce dernier est venu en France pour son plaisir.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Le Conseiller d'Etat, préfet de Police
G. Delessert.

Et voici pour les dames :

CABINET DU PREFET DE POLICE *Paris, le 21 novembre 1840.*

Monsieur le Ministre,

Par sa lettre du 17 octobre, Votre Excellence a signalé à mon attention les Dames Russes Yakovleff et d'Eismann, qui venaient d'entrer en France, se dirigeant sur Paris.

J'ai l'honneur de vous informer que ces Dames reçoivent quelques-uns de leurs compatriotes de haute distinction, ne sortent que pour visiter les curiosités de la Capitale et paraissent étrangères aux intrigues politiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Le Conseiller d'Etat, préfet de Police.
G. Delessert.

Comme on le voit, cette surveillance n'était pas trop appuyée. Avec l'approche de la guerre de Crimée, quelques protestations se manifestent contre la tolérance dont jouissent les Russes installés en France. Il est vrai qu'elle était parfaitement réciproque, et que les Français installés en Russie ne furent pas, sauf exceptions, inquiétés comme ils l'avaient été en 1812 ou même sous le règne de Paul Ier. Viel-Castel enrage de voir la princesse Mathilde correspondre avec Nicolas Ier en pleine guerre [81], la duchesse de Dino raconte que la vieille princesse de Lieven à qui Morny apprenait « avec d'infinis ménagements » la mort de Nicolas Ier, s'écria : « Ah ! alors me voilà sûre de rester tranquillement ici [82]. » L'Impératrice, à la fin de la guerre de Crimée, accusait « cette ambassade de femmes » d'avoir délibérément trompé l'opinion française sur les intentions de Nicolas. « Les personnes importantes qui allaient dans les salons de Mmes de Lieven, Narischkine, Kalergis, disaient que la guerre était impossible, qu'il y avait trop d'intérêts en jeu, que l'industrie était poussée trop loin pour que la guerre pût avoir lieu. Kisseleff, voyant que l'Empereur était très capable de la faire, et que l'alliance anglaise était probable, écrivait dans un sens opposé ; cela lui valut des avertissements de sa Cour [83]. »

2. Le « bancal » Dolgoroukov et A. I. Tourguéniev.

La véritable surveillance exercée à l'endroit des Russes résidant en France, c'était celle du gouvernement russe lui-même. L'ambassade russe à Paris suivait soigneusement les faits et gestes des ressortissants russes et tâchait d'obtenir l'expulsion de ceux dont l'activité lui paraissait dangereuse. Nous savons déjà que Bakounine fut expulsé par le ministre Duchâtel à la demande de Kisséliév [84] ; que Golovine fut en vain sommé

de rentrer en Russie. Nous pouvons ajouter ici l'exemple du prince Pierre Vladimirovitch Dolgoroukov. Une étude déjà ancienne de M. K. Lemke, le savant éditeur de Herzen, nous renseigne sur son histoire [85].

Né en 1816, le prince s'adonna de bonne heure aux études historiques, voyagea à l'étranger à la fin des années 30 et publia en 1843 sous le pseudonyme de comte d'Almagro une *Notice sur les principales familles de Russie*, où les Romanov étaient présentés comme des usurpateurs et l'aristocratie russe comme une bande de factieux et de meurtriers. La *Notice* fut annoncée dans le *Journal des Débats* du 14 février. Dans une lettre de Moscou à son ami P. A. Viazemski, datée du 27 février/11 mars, A. I. Tourguéniev lui fait part de ces nouvelles parisiennes communiquées par son frère Nicolas : « Ici il y a un prince Dolgorouky sous le pseudonyme *comte d'Almagro* ; il a imprimé une liste de toutes les familles princières, comtales, et de la vieille noblesse russe. J'ai lu ces sottises : qui peut s'y intéresser ? A remarquer seulement qu'il a voulu dire du mal de la famille Narychkine [86]. » Dès le 21 mars, Dolgoroukov quittait Paris, rappelé par le gouvernement russe [87]. Le 28, le *Journal des Débats* signalait à la fois le départ du prince et la publication de la *Notice* [88]. Le comte Benkendorf envoya tout exprès un feldjäger à Tauroggen pour accueillir l'imprudent historien, mais celui-ci, après avoir écrit de Berlin à Nicolas, le 10 avril, préféra revenir par Lübeck et Saint-Pétersbourg. A son arrivée, le 1er mai, il fut aussitôt envoyé en forteresse, et, par ordre de Nicolas en date du 20, exilé à Viatka. Le *Journal des Débats* fit encore écho à cette mesure le 11 août. Que s'était-il passé ?

C'est l'ouverture des archives de la IIIe section de la chancellerie impériale russe qui nous l'apprend, en dévoilant le rôle d'un agent particulièrement actif et adroit, Jacques Nicolaïévitch Tolstoï, qui pendant *trente ans*, de 1837 à sa mort, envoya à la police russe rapports et dénonciations. Dans le cas de Dolgoroukov, la procédure fut rapide : Tolstoï signala en février la *Notice* qu'il jugeait fort nocive :

« Il y a déjà tant de Français qui déchirent la Russie par leurs calomnies que si les Russes à leur tour, avec plus de chances d'être véridiques, commencent à vomir sur leur patrie des injures diffamatoires, notre tâche, à nous ses défenseurs, deviendra impossible. » Et d'ajouter que le prince était un de ces jeunes hommes turbulents qu'il faudrait laisser sortir le moins possible de leur pays, où l'on peut les surveiller comme il faut [89]. Tout cela ne manquait pas d'une certaine logique : aussi n'est-il pas surprenant de lire dans les souvenirs du baron Korff [90] qu'après l'affaire Golovine, puis celle de Dolgoroukov, puis l'exemple « d'un certain Bakounine, de bonne famille, dont le grand-père était sénateur », une décision impériale du 15/27 mars 1844 décida la création d'un comité spécial, composé de Nesselrode, ministre des Affaires étrangères, de Benkendorf, chef de la Police et de Pérovski, ministre de l'Intérieur, pour l'examen des droits à l'obtention d'un passeport à l'étranger [91]. On murmura beaucoup dans l'aristocratie russe ; puis on trouva des accommodements avec le Comité.

En réalité, M. K. Lemke montre que Dolgoroukov fut dénoncé non seulement par J. N. Tolstoï, mais aussi par Alexandre Ivanovitch Tourguéniev, frère du décembriste Nicolas. Né à Simbirsk, ancien étudiant de Gœttingue, il fut fonctionnaire au ministère des Cultes jusqu'en 1824, puis chargé par Nicolas Ier de rechercher en Europe tous les documents, actes, etc. relatifs à la Russie, spécialement ceux qui pouvaient être

compromettants. Depuis la fin de 1827 jusqu'en 1845, année de sa mort, A. I. Tourguéniev vécut tantôt en Europe, tantôt en Russie, écrivant d'innombrables lettres à son frère Nicolas et à son ami P. A. Viazemski qui constituent, selon l'expression d'H. Mongault, un ensemble inestimable pour l'histoire des relations intellectuelles franco-russes dans la première moitié du XIX[e] siècle[92]. Un moment presque fiancé avec Varvara Ivanovna Doubenskaïa, qui devint en 1836 Mme de Lagrené[93], il soupira aussi pour Mme Récamier dont il fréquenta assidûment le salon : à la différence de beaucoup de Russes, il entendait Chateaubriand sortir de sa réserve ; ainsi, le 22 décembre 1838, il relate une discussion chez Mme Récamier où celle-ci, Chateaubriand et Custine défendirent le génie contre les prétentions excessives de la foi, à propos du livre de l'abbé Gerbet « *sur la chute de M. Lammenais* » ; on discuta également la *Chute d'un Ange* de Lamartine[94]. Il fut, comme on sait, un intermédiaire actif entre Chateaubriand et le public russe, et réussit à établir un contact épistolaire entre Viazemski et le grand écrivain à propos de Pouchkine[95]. Mme Ancelot rappelle que c'est Tourguéniev qui lui présenta « une foule d'aimables Russes : le prince Mechtcherski, poète charmant, M. Karamsin, le fils de l'historien, M. Soboleski, etc.[96] » Il goûtait énormément l'entretien de Beyle[97] et de Mérimée, qu'il voyait souvent avec le docteur Koreff ; se lia aussi avec Sainte-Beuve. Célibataire endurci, il se plaisait plutôt dans les soupers de garçons qu'organisaient de temps à autre ses amis français que dans l'atmosphère de dévotion propre au milieu Svetchine ; mais il était bien obligé d'y paraître quelquefois.

Le 29 février 1836, il annonce à Viazemski qu'il va commencer son travail aux Archives Royales et se réjouit de la perspective de connaître bientôt le directeur de la section des archives, Michelet[98]. Il dut y travailler quelques mois, puis fit un long séjour en Russie, de l'été 1836 au printemps 1837. C'est au cours des deux hivers 1837-1838 et 1838-1839 qu'il avança ses recherches ; puis il rentra en Russie par Francfort, Kissingen où il rencontra le marquis de Custine[99], Hambourg et Copenhague (juin-juillet 1839). Une commission fut nommée, et l'on publia les actes recueillis en Italie et en France en deux tomes (1841-1842)[100].

Mais le 12 avril 1843, il reçut une invitation du comte Benkendorf à venir s'expliquer à Saint-Pétersbourg sur ses relations avec Dolgoroukov. Le 17 il raconta que Dolgoroukov, à qui il avait remis chez Viazemski en 1839 un résumé de certains documents relatifs au début du règne de Catherine II achetés à Copenhague au comte de Saint-Prix, ambassadeur de France au Danemark, ne le lui avait jamais rendu, et qu'il avait même pris copie de certains documents secrets pour les divulguer dans une histoire de Russie qu'il préparait en Europe[101].

On ne lui tint pas rigueur de cette aventure, car il repartit pour Paris en mai, y arriva en septembre 1843 et fit son dernier séjour en France jusqu'en juin 1844 ; il revint à Moscou pour y mourir le 3/15 décembre 1845. Avec lui disparaissait non seulement un « commis voyageur en histoire et autres denrées littéraires », comme il s'appelait lui-même, mais un véritable ami de la France et un intermédiaire de premier ordre entre les deux pays.

3. *L'espion du siècle : J. N. Tolstoï.*

Revenons à Jacques Nicolaïévitch Tolstoï, qui fut assurément le plus

parisien des Russes au milieu du XIX[e] siècle [102]. Son père appartenait à l'aristocratie foncière du gouvernement de Tver. Né en 1791, J. N. Tolstoï servit d'abord au corps des Pages, puis après un stage dans l'administration, reprit du service en 1812 et parvint au grade de capitaine d'état-major en 1817. C'est vers cette date qu'il se lia avec Pouchkine et adhéra au cercle de la Lampe Verte [103]. Il ne joua pas un rôle de premier plan dans les mouvements des années 1816-1825 ; cependant, comme il avait obtenu en 1823 la permission de quitter la Russie pour soigner ses jambes, il s'installa cette année-là à Paris et se garda bien d'en bouger. On trouva son nom dans les documents soumis à la commission d'enquête après l'insurrection de décembre 1825.

Après quelques efforts pour vivre de sa plume, notamment par une collaboration suivie à la *Revue Encyclopédique* à qui le prince Viazemski avait refusé son concours, il s'efforça peu à peu de se réconcilier avec le gouvernement russe en réfutant les publications malveillantes envers la Russie. Il eut fort à faire. *Six mois suffisent-ils à connaître un pays* [104] ? Sous ce titre ironique il répondait aux *Six mois en Russie* publiés en 1827 par Ancelot. Ses dettes dépassant 30 000 francs, il entre en relation avec l'ambassade russe en 1829 et ferraille avec divers publicistes à l'occasion de la guerre d'Orient ; en 1835, le frère du maréchal Paskiévitch lui demande une biographie du prince d'Erivan [105]. C'est la réconciliation définitive avec le gouvernement russe : J. N. Tolstoï arrive à Saint-Pétersbourg le 1/13 janvier 1837 pour s'entretenir avec Benkendorf.

Le prince Elim Pétrovitch Mechtcherski [106] avait été nommé par S. S. Ouvarov, en accord avec l'ambassadeur Pozzo di Borgo, correspondant du ministère de l'Instruction publique à Paris, à partir de juillet 1833, aux appointements de 2 000 roubles par an. A la fin de 1836, il demanda au comte Benkendorf de le remplacer par Tolstoï, car il pensait quitter cet emploi. En fait, il le garda jusqu'au 26 avril 1840 : en attendant, Tolstoï fut nommé agent littéraire à Paris aux appointements de 3 800 roubles par an. Il revint de Saint-Pétersbourg à la fin de janvier 1837.

Dès lors son activité ne connaît plus de bornes. Lorsque Démidov publie ses articles dans le *Journal des Débats*, Tolstoï reçoit l'ordre de se lier avec lui pour l'amener à cesser sa publication. Il essaie de reprendre la question dans un sens entièrement conforme aux vues du gouvernement, en publiant en 1839 un *Coup d'œil sur la législation russe*, qui n'intéressa personne [107]. C'est à ce moment que Henri Murger, âgé de dix-sept ans, pris en amitié par Jouy qui habitait la maison située 2, rue des Trois-Frères où le père de Murger était concierge, fut recommandé par l'académicien à Jacques Nicolaïévitch. Celui-ci l'employa comme secrétaire, d'abord aux appointements de 40 francs par mois, puis de 100 francs au bout des neuf ans que dura son service. Tolstoï se montrait, semble-t-il, fort chiche envers son jeune secrétaire, qui recopiait les rapports et les pamphlets de son maître. Murger alla-t-il jusqu'à l'aider dans sa besogne de délation ? Une lettre de Tolstoï à Orlov en date du 3 mars 1848 pourrait le faire croire : il transmet une lettre de Murger donnant des détails communiqués par Raspail sur le gouvernement provisoire, les réactions populaires, etc. Cependant, la publication des rapports de Jacques Tolstoï ne permet pas de conclure à une aide permanente de la part de Murger, comme le pensait justement Jacques Prinet en 1927 [108].

Nous connaissons déjà le rôle de Tolstoï au sujet de ses compatriotes Golovine et P. V. Dolgoroukov ; nous le verrons se multiplier après *La Russie en 1839* de Custine. Il menait en apparence la même vie que ses compatriotes. Il fréquentait les salles de cours, écoutait les conférenciers en renom, se liait avec les Russes de passage à Paris, S. P. Cheryriov, M. P. Pogodine, V. A. Joukovski, etc. Cependant l'un d'eux, Vladimir Alexéiévitch Moukhanov, notait le 2 janvier 1842 dans son journal qu'il avait rencontré J. Tolstoï : « Quand il voit quelqu'un, il pose plutôt des questions et conte peu lui-même, car tout ce qu'il peut conter a trait au passé » ; de plus il vit dans un cercle trop restreint et devient moins intéressant[109]. Lorsqu'on connaît le rôle de Tolstoï, le témoignage naïf de Moukhanov paraît savoureux. Lié avec le ministre Salvandy[110], Tolstoï avait ses entrées dans tous les salons littéraires ; il éveillait beaucoup moins les soupçons que son ami Nicolas Ivanovitch Gretch, trop connu par son activité de journaliste à gages, et surnommé grâce à de fausses cartes de visite répandues par ses ennemis dans la capitale : « Grand espion de Sa Majesté[111]. » Souriant, aimable, d'une rondeur malicieuse, Tolstoï était aux yeux de tous l'ami de jeunesse de Pouchkine, l'officier conspirateur obligé de vivre en exil. Ses diverses publications n'avaient guère attiré l'attention sur lui, et pouvaient paraître de simples gages offerts au gouvernement russe en échange de sa liberté parisienne.

C'est sans doute Golovine qui dans le *Corsaire-Satan* du 10 mars 1846 montra le premier que Tolstoï n'était qu'un agent russe ; la *Gazette d'Augsbourg* reprit et amplifia la nouvelle le 21 juillet 1846[112]. Dans les milieux démocrates allemands, on confondit Jacques Nicolaïévitch avec le « propriétaire des steppes », Grégoire Mikhaïlovitch Tolstoï. Egels commet cette confusion dans une lettre à Marx du 19 septembre[113], et avec passablement de légèreté, conclut qu'Annenkov et Bakounine sont probablement des « mouchards russes ». Annenkov eut beau expliquer à Marx le 30 octobre qu'il ne fallait pas confondre le Tolstoï « des journaux », ancien Décembriste, dénonciateur de Dolgoroukov, de Golovine et le plus lâche des espions, avec « notre brave, simple et droit Tolstoï, qui ne pense à présent qu'à vendre tous ses biens en Russie et à s'installer en Europe...[114] » la calomnie contre Bakounine eut la vie dure, puisqu'elle éclate en juillet 1848 dans la *Neue Rheinische Zeitung*, lancée, il est vrai, non par Marx, mais par le correspondant parisien Hermann Ewerbeck. Seul parmi les Russes de Paris Golovine put démasquer Tolstoï, grâce à une indiscrétion commise par le ministre S. S. Ouvarov devant le frère de Golovine, Fiodor Gavrilovitch, capitaine aux gardes à cheval[115].

Tolstoï continuait aussi à sa manière la tâche d'Alexandre Tourguéniev : en 1847, il envoya à Ouvarov trente-trois manuscrits d'histoire russe et française recopiés frauduleusement ou même dérobés par un certain Letellier depuis 1843, copiste attitré du Roi. Tolstoï fut récompensé par une bague de brillants. Vint cependant une époque, celle de la Seconde République, où Tolstoï connut quelques ennuis. Golovine le dénonça à Lamoricière comme agent russe et obtint une perquisition à son domicile ; d'après Golovine, Tolstoï aurait déclaré à cette occasion : « Je ne sais pas ce qu'a contre moi M. Golovine[116]. » Et dans une lettre à son frère Nicolas du 6/18 novembre 1848, Tolstoï se plaignit de passer aux yeux de quelques Français pour un agent russe. « Cette position forcée est un des tourments de mon existence », ajoutait-il

sérieusement. Il mourut à Paris le 15/27 février 1867 et fut enterré au Père-Lachaise.

4. *Deux mises en garde contre l'espionnage russe.*

Mais, dira-t-on, cette affaire Tolstoï est purement russe et n'a été connue des Allemands, des Polonais et des Français que tardivement ; de plus elle ne concerne en rien la « bonne société ». Or nous savons que Tolstoï était lié avec les jeunes diplomates russes de Paris, Balabine [117], Wittgenstein, qu'il accompagnait en maintes occasions ; ses fonctions officielles lui donnaient accès à tous les salons qu'il désirait fréquenter. D'autre part, l'atmosphère de suspicion et de crainte qui régnait dans les milieux russes de Paris n'avait pas échappé aux Français, avant même que fût connue la trahison de Tolstoï. Nous en trouverons la preuve dans l'esquisse romanesque intitulée *Les Russes à Paris* d'Eugène Guinot [118], dans laquelle nous avons déjà relevé certains portraits fort ressemblants.

Guinot raconte l'histoire d'un comte russe qu'il appelle Alexis Limanoff, arrivé à Paris le 1er novembre 1840 par la barrière du Trône, disposé à semer l'or à pleines mains. Il a pu obtenir un passeport grâce à une actrice française du Théâtre de Saint-Pétersbourg qui lui conseilla d'afficher une passion pour la femme d'un vieux diplomate russe. Le moyen réussit. Après la visite obligatoire à l'ambassade russe à Paris, il se lie avec un chevalier, Anatole de Montalbin, qui lui ouvre tous les salons. Muni d'une lettre de crédit illimité sur la banque Rothschild, Limanoff s'installe dans un des plus élégants hôtels du faubourg Saint-Honoré. Guinot dépeint ensuite le salon de la baronne Tamankin où se retrouvent tous les Russes de Paris. Suivent les portraits fort reconnaissables de Toufiakine et de Démidov, des princesses Bagration et de Lieven. Puis Limanoff s'éprend d'une adorable comtesse Fœdora [119] ; mais le baron Nikeli, transfuge de Saint-Pétersbourg, établi depuis de longues années à Paris, lui montre qu'il a un rival dans la personne du prince D..., nouvellement arrivé de Russie. Et un beau jour Limanoff surprend Fœdora écrivant : « Rien de nouveau sur Limanoff. Toujours la même conduite. Toutes ses actions et ses moindres démarches me sont connues, et je n'ai rien à en dire. C'est un homme complètement nul sous le rapport de... » Le soir même, Limanoff trouve l'ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures pour Saint-Pétersbourg. Et Nikeli lui donne la clef du mystère : les devoirs d'état de Fœdora l'obligent désormais à aimer le prince D... comme elle l'a aimé ; le chevalier de Montalbin est aussi « pensionnaire de la Russie ». « Malheur à vous si vous aviez eu les moindres relations avec les sociétés secrètes fondées pour l'émancipation de l'Europe, si vous aviez fréquenté les idéologues, les ennemis du pouvoir absolu... Mais vous êtes resté pur, vous n'avez commis que de petits péchés, on n'a guère à vous reprocher que d'avoir souscrit et dansé au profit des Polonais exilés. Rassurez-vous, vous ne risquez pas d'aller en Sibérie comme Dolanewitch et Kameraneiff [*sic*], ces deux anciens et infortunés amis de Montalbin... »

Cette histoire, romanesque seulement en apparence, est écrite en 1844 par un Français, deux ans avant le scandale Tolstoï. C'est le livre de Custine, paru en 1843, qui révèle aux Français l'étendue et la minutie de la surveillance à laquelle sont soumis tant les sujets russes que les étrangers qui entrent en relation avec eux. A partir de cette date, l'espionnage russe devient un lieu commun. L'*Illustration* du 15 mars 1845 esquisse

un petit tableau des principales activités des *Etrangers à Paris* : « Les Russes n'envoient en France ni bourgeois ni *moujiks*. Mais les grands seigneurs qui nous rendent visite ont presque toujours un but caché, une mission secrète. Divers personnages, dont M. de May[endorff], se sont enquis de nos procédés industriels, de notre organisation commerciale. Des officiers d'artillerie examinaient nos fonderies, et de là allaient à Liège et à Seraing pour y continuer leurs investigations. » Le rédacteur anonyme concluait avec philosophie que c'était la preuve de la haute intelligence du gouvernement russe ; or avec les gouvernements intelligents il y a toujours quelque chose à gagner. « Les pires sont les gouvernements stupides. »

III. LES SALONS RUSSES DE PARIS

Il nous reste à étudier les principaux salons parisiens fréquentés par les Russes au milieu du siècle dernier, en particulier ceux des dames russes, qui comptaient parmi les plus célèbres de Paris. Nous avons vu avec quelle facilité un Viazemski, un Karamzine pénétraient dans le monde littéraire et politique : avec la même facilité les grandes dames russes ouvraient un salon en plein Paris, et réussissaient à attirer toutes les célébrités qu'elles désiraient y voir. C'est ainsi que le Paris de Louis-Philippe fut un lieu privilégié de rencontres incessantes entre les représentants de deux mondes en apparence si différents.

Trois salons surtout jouèrent ce rôle d'intermédiaires entre Français et Russes, notamment ceux de Mmes de Lieven, Svetchine et de Circourt ; plusieurs autres étaient plutôt des lieux de réunion pour les Russes de passage à Paris. C'est de ceux-ci que nous ferons d'abord mention.

A) POLITIQUE ET DIPLOMATIE.

1. *La princesse Bagration ou le déclin d'une puissance mondaine.*

Nous ne nous étendrons pas sur le rôle de la princesse Bagration [120], dont l'influence dans le monde parisien est faible à l'époque qui nous intéresse. Rappelons seulement que Catherine Pavlovna Skavronska, née en 1783, était la fille du comte Paul Martinovitch Skavronski (1757-1793) et de Catherine Vassilievna Engelhardt (1761-1829), tous deux de noblesse balte. Elle épousa le général Bagration mais se sépara de lui avant sa mort sur le champ de bataille de Borodino. La princesse quitta la Russie et mena une vie assez libre dans diverses capitales d'Europe : sa liaison avec Metternich la rendit célèbre. Elle se fixe à Paris sous la Restauration et se remarie en 1830 avec le général anglais Caradoc, lord Howden (1799-1873), dont elle ne voulut jamais porter le nom. Dans les années 40, elle essaie en vain de rivaliser avec la princesse de Lieven, sa contemporaine. Restée fidèle à la maison d'Orléans après la révolution de Février, elle est pleine de morgue vis-à-vis des personnages nouveaux. Parlant de Hübner, le nouvel ambassadeur d'Autriche, elle demande à Apponyi : « Concevez-vous Richard de Metternich qui est venu servir sous les ordres de ce monsieur ? » Le Deux Décembre la rend littéralement malade ; elle se répand en propos si amers que Flahaut vient agiter devant elle la menace d'une expulsion générale des Russes trop audacieux dans leur langage. Mais elle répond qu'elle

est sujette anglaise [121]. Selon la comtesse de Bassanville, elle recevait surtout des écrivains dans la dernière partie de son existence, en particulier Balzac. Elle se survécut, comme la princesse de Lieven, jusqu'en 1857.

2. *La comtesse Razoumovski ou la Providence des Russes à Paris.*

La comtesse Marie Grigorievna Razoumovskaïa (1772-1865), née princesse Viazemskaïa, était « la Providence des Russes à Paris ». Son second mari, le comte Léon Kirillovitch Razoumovski, frère de l'ambassadeur à Vienne à la fin du XVIII[e] siècle [122], André Kirillovitch, recevait dans les années 30 la meilleure société pétersbourgeoise dans la belle maison de la rue Sergievskaïa ; il mourut à la fin des années 30 et la comtesse Léon Razoumovski, comme on l'appelait, vint s'installer à Paris dans un appartement donnant sur les Champs-Elysées. Elle y donnait des raouts tous les mardis ; V. A. Moukhanov va fêter le Premier de l'An 1841 chez la comtesse, qu'il appelle une « aimable vieille, d'une grâce et d'une cordialité parfaites », et qui reçoit cinquante personnes dans deux pièces [123]. Balabine paraît s'être un peu ennuyé dans son salon, où l'on jouait du piano, chantait des romances et jouait au whist [124]. Mais en janvier 1843, il la trouve « plus jeune et plus belle que jamais [125] ». Mme de Girardin nous donne de son salon une idée plus favorable : le 12 janvier 1844, « de très belles femmes, des hommes d'esprit, des talents célèbres avaient été réunis dans un splendide souper pour célébrer le premier jour de l'année russe ». A cette soirée assistait une « vieille folle », la marquise de B..., qui, voulant parler de *steeple-chase*, disait « sept petites chaises », et déclarait au milieu des Russes : « Ah ! que je n'aimerais pas habiter un pays où le premier jour de l'année tombe le 13 [126] ! » Apponyi déplorait le 22 octobre 1846 l'absence de la comtesse Razoumovski, car beaucoup de Russes s'apprêtent à passer l'hiver à Paris, et « tout ce cher monde cherchera refuge et protection chez nous. Il n'y a point d'ambassadrice de Russie, et le chargé d'affaires ne s'occupe pas de ses compatriotes ». Plus tard, le 14 avril 1852, il note encore : « J'ai fini [la journée] chez la comtesse Rasumowski, qui est vraiment l'ambassadrice de Russie, elle reçoit ses compatriotes en masse, au point qu'il n'y a plus place pour les indigènes, et il n'y en a jamais [127]. » Lors de la guerre de Crimée, la comtesse regagna Saint-Pétersbourg et y tint salon jusqu'à sa mort, en 1865 [128]. Presque exclusivement russe, ce salon ne joua pas un rôle important dans les relations mondaines entre les deux pays.

3. *Les dames Narychkine.*

En l'absence de la comtesse Razoumovski, c'était Mme Narychkine qui recevait ses compatriotes en grand nombre : mais elle compta également des amis parmi les diplomates et les écrivains français. Qui est Mme Narychkine ? Un article nécrologique préparé par Sainte-Beuve sous le titre *La Comtesse Narischkine* pour le *Moniteur* du 22 juin 1854, mais refusé par ordre du gouvernement impérial, nous apporte les éléments de réponse. Le regretté J. Bonnerot, qui publia en 1957 cet article inédit [129], identifie ainsi la comtesse : « Alexandra Kirilova Narischkine, la femme du Comte Dimitri, Grand Veneur de l'Empereur. » Et plus loin nous lisons encore : « La comtesse, fort belle, mais fière et impérieuse... était tendrement aimée de l'empereur, qu'elle trompa cependant sou-

vent [130]. » Si à présent nous demandons à l'article de Sainte-Beuve lui-même des précisions sur Mme Narychkine, nous voyons qu'elle avait 65 ans à sa mort, qu'elle était née princesse « Labanoff de Rostoff », qu'elle tenait un salon rue de Rivoli, enfin qu'elle mourut à Heidelberg. Ces éléments sont suffisants pour dissiper toute confusion. Commençons par éliminer « la femme du comte Dimitri, Grand Veneur de l'Empereur » tendrement aimée de celui-ci. Cette femme à l'humeur despotique est la célèbre Marie Antonovna, née Tchetvertinskaïa, née en 1779 et morte à Munich (non à Heidelberg) en 1854 ; elle avait épousé en effet Dmitri Lvovitch Narychkine (1764-1838) et fut aimée d'Alexandre Ier. C'est elle que notre ambassadeur Barante voit en Crimée, privée de toute beauté, usée, déconsidérée par sa vie dissolue [131].

Eliminons encore Alexandra Kirillovna Narychkina : née en 1817, elle épousa le comte Ivan Ilarionovitch Vorontsov-Dachkov (1790-1854), maître des cérémonies à la cour de Nicolas Ier, et mourut elle-même en 1856 à Paris après s'être remariée avec le baron de Poilly [132]. C'était la petite-fille du Grand Maréchal du Palais, Alexandre Lvovitch Narychkine, dont Cussy rapporte le cruel jeu de mots sur son frère Dmitri [133], et que Mme de Staël vit à Pétersbourg en 1812 [134].

La comtesse Narychkine dont parle Sainte-Beuve s'appelait Marie Iakovlevna, née princesse Lobanova-Rostovskaïa, en 1789 (si l'on peut se fier au renseignement de Sainte-Beuve). Vers 1808 elle épousa Cyrille Alexandrovitch Narychkine, fils du Grand Maréchal, né en 1786 et mort en 1838 à Odessa [136]. Le comte Cyrille et sa jeune femme quittèrent la Russie après 1815 et se fixèrent un moment à Dresde où le chevalier de Cussy les vit souvent de 1826 à 1828 [136]. Après la mort de son mari, la comtesse obtint la permission de se fixer à Paris pour mieux se soigner, comme la princesse de Lieven. Au prix de quelques voyages en Russie, Mme Narychkine put éviter le mécontentement de Nicolas Ier et jouer un rôle d'ambassadeur que sa beauté, sa fortune et ses liens de famille la mettaient parfaitement en mesure d'exercer. Elle recevait le mercredi dans son appartement de la rue de Rivoli [137], d'abord des diplomates, puis aussi des gens du monde et des écrivains. Balabine la trouve « femme d'esprit, accueillante et vraiment grande dame [138] ». Si Mme de Lieven gouvernait Guizot, Mme Narychkine aimait voir Thiers dans son salon ; elle le prêtait parfois à Mme de Lieven [139]. Mme Narychkine fut du petit nombre des Russes qui ne quittèrent pas, au moins momentanément, Paris après la révolution de février 1848 : Karamzine, dont nous avons signalé la relative sympathie pour Thiers, rend visite à Mme Narychkine le 6 avril, peu avant de regagner lui-même la Russie. A partir de cette date l'importance politique du salon Narychkine grandit : la princesse Mathilde en particulier resta liée avec la comtesse jusqu'à la guerre de Crimée. Le maréchal de Castellane lui rendit encore visite en décembre 1853 et la trouva désolée à l'idée de quitter Paris. Au printemps de 1854 elle se rendit à Heidelberg, mais sa santé s'altéra brusquement et elle y mourut le 15 juin. M. Bonnerot indique que Sainte-Beuve rendait parfois visite à la comtesse depuis qu'un de ses amis, Georges Farcy, avait exercé un préceptorat chez elle, de 1823 à 1826 selon Sainte-Beuve, vers 1828 d'après M. Bonnerot. Une note du portrait littéraire [140] indiquait que la dame russe était « la belle madame de Narischkin ». Il doit s'agir en effet de la comtesse Marie Iakovlevna, qui eut trois enfants, Léon Kirillovitch Narychkine (1809-1855),

Alexandra Kirillovna (1817-1856) dont nous avons déjà parlé, et Serge (1819-1854). Farcy eut sans doute pour élève le premier ; il souffrit de sa condition subalterne tout comme Rohr et tant d'autres précepteurs français chez les nobles russes, qui les froissaient le plus souvent sans intention malveillante. C'est ce que Sainte-Beuve comprit fort bien pour sa part.

Ces dames de l'aristocratie russe savaient au contraire se montrer affables et secourables. Une autre dame Narychkine, princesse, et belle-sœur de la précédente, voyageait avec sa sœur, Mme Kissélieva, et aida Balzac, fort embarrassé à la douane allemande : « Sans ces deux dames, qui furent d'une complaisance admirable, j'aurais sombré, moi et mes malles, sur cet écueil, car personne ne parlait le français et il était 9 heures du soir, temps peu propice pour trouver un interprète. » Mais il faut bientôt se dire adieu, car « Mme Olga de Nariskin... cette reine de Hombourg, retournait dans les châteaux de cartes de sa résidence [141]. »

Fille de Stanislas Potocki, général dans l'armée russe, et de la Grecque qu'on appelait « la belle Phanariote », Olga Stanislavovna Potocka naquit en 1802. Elle était d'une grande beauté, et régna dans la société d'Odessa en compagnie de son amie et compatriote Elisabeth Branicka, qui épousa le comte M. S. Vorontsov [142]. Tous les voyageurs s'accordent à louer le climat d'élégance et de liberté que celui-ci fit régner à Odessa et dans toute l'Ukraine, dont il fut gouverneur à partir de 1823. La sœur aînée d'Olga, Sophie, épousa en 1821 P. D. Kisséliev, futur gouverneur de Moldo-Valachie et ambassadeur à Paris de 1856 à 1862 [143]. Elle se sépara de son mari en 1829 et vécut le plus souvent à Paris en compagnie de sa sœur. Olga Potocka épousa en 1823 Léon Alexandrovitch Narychkine, fils du Grand Maréchal d'Alexandre Ier. Né en 1785, Léon assista à la bataille d'Austerlitz, atteignit le grade de général et vécut dans le sud de la Russie. Barante raconte qu'il vouait une telle admiration à sa tante, la fameuse Marie Antonovna, qu'il négligeait complètement sa propre femme [144]. De leur union naquit cependant une fille, Sophie Lvovna Narychkina, qui épousa le diplomate P. P. Chouvalov. Olga Narychkine se sépara aussi de son mari, qui mourut le 17 novembre 1846, et s'installa à son tour à Paris, qu'elle ne quittait que pour revenir administrer ses biens en Russie et en dépenser les revenus à Hombourg, Ems ou Baden-Baden. Elle mourut à Paris le 7 octobre 1861.

4. *La princesse de Lieven ou la haute diplomatie.*

Devons-nous attacher une grande importance à la princesse de Lieven comme représentante de la Russie dans le monde parisien ? Rien n'est moins sûr : personnalité peu attrayante, raillée par beaucoup à cause de ses prétentions diplomatiques, trop ostensiblement attachée à la personne et à la fortune politique de Guizot, enfin accusée à bon droit d'entretenir une correspondance suivie avec la Cour de Russie, la princesse n'était ni assez souple ni assez intelligente pour éviter les obstacles inhérents à sa situation.

C'était une Courlandaise, comme la princesse Bagration et la comtesse Samoïlov. Elle était la fille du baron puis comte Christophe de Benkendorf, qui fut général d'infanterie sous Paul Ier, et d'une Wurtembergeoise, qui sous le nom de Mlle Schilling fut demoiselle d'honneur de Marie Fiodorovna, la seconde femme de Paul Ier. Elle mourut en

1797, laissant au général de Benkendorf deux fils, Alexandre (1783-1844), Constantin (1784-1828), et deux filles, Dorothée et Marie. Les jeunes filles furent placées au couvent de Smolny. Dorothée née à Riga le 17/29 décembre 1785, protégée par l'impératrice, apprit les langues étrangères et fit ses débuts dans le monde ; Marie Fiodorovna lui fit épouser Christophe Andréiévitch de Lieven (1772-1838), aide de camp et ministre de la guerre de Paul Ier. Son frère aîné Charles de Lieven fut aide de camp de Souvorov, curateur de l'Université de Dorpat, et prédécesseur d'Ouvarov au ministère de l'Instruction publique. Leur mère était l'ancienne gouvernante des fils de Paul Ier, Alexandre, Constantin et Nicolas [146]. Tous ces Courlandais avaient un vif sens de leur devoir, mais un esprit borné et une confiance aveugle dans les vertus de l'obéissance passive. On sait à quel redoutable pouvoir atteignit la IIIe section de la Chancellerie, c'est-à-dire la police, entre les mains d'Alexandre Benkendorf, le frère aîné de la princesse de Lieven [147].

Quant au comte de Lieven (c'est Nicolas Ier qui le fit prince en 1825), en dépit de Chateaubriand, il ne brillait pas non plus par des facultés exceptionnelles. Pahlen ne jugea pas utile de l'initier au complot qui mit fin aux jours de Paul Ier dans la nuit du 11 au 12 mars 1801 ; les Lieven vécurent tranquillement à la cour d'Alexandre Ier jusqu'en 1809. A cette date Mme de Lieven avait trois fils, Alexandre, Paul et Constantin, nés l'un après l'autre en 1805, 1806 et 1807. Son mari passa alors dans la diplomatie et fut ministre de Russie à Berlin de 1810 à 1812. A la fin de cette année il fut nommé ambassadeur à Londres. C'est alors que Mme de Lieven, âgée de vingt-sept ans, délivrée de l'existence insipide de la cour russe, va peu à peu donner toute sa mesure. Au début de son séjour, elle est encore très russe, critique volontiers les Anglais et déchire les Français. D'ailleurs, elle ne se soucie pas de politique, mais se lance à corps perdu dans la vie insouciante et libre de la *fashion* londonienne. Paris, qu'elle découvre en octobre 1817, lui paraît trop agité.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818 marque à la fois le début de la liaison avec Metternich et les premiers signes d'intérêt pour la politique. On commence à la traiter un peu partout d'intrigante ; elle est le véritable ambassadeur de Russie. Lors du Congrès de Vérone, la princesse est à l'apogée de sa gloire : « Tous les soirs, le Congrès se réunit chez moi ; le comte Nesselrode et le prince Metternich m'ont demandé cela comme nécessaire pour eux... » [148] peut-elle écrire à son frère Alexandre sans exagération. Traita-t-elle de haut Chateaubriand et Mme Récamier ? Elle ne parle ni de l'un ni de l'autre dans la partie de sa correspondance publiée par Ernest Daudet ; et l'exécution féroce des *Mémoires d'outre-tombe* ressemble bien à une vengeance [149].

L'avènement de Nicolas Ier augmenta la faveur des Lieven et des Benkendorf ; Mme de Lieven à Londres se déchaîne contre ses anciens amis Wellington et Metternich. Mais la plus belle partie de son existence est terminée. Des deuils la frappent : son frère Constantin meurt en Crimée en août 1828, en 1835 elle perd ses deux derniers fils, âgés de seize et dix ans, morts de la scarlatine à Dorpat. Sa position devient plus difficile après 1830 en Angleterre, car les Polonais trouvent des sympathies jusque chez les amis de la princesse [150], notamment lord Grey, le prédécesseur de Guizot dans son cœur. C'est Palmerston qui, après avoir été protégé par la princesse, devenu ensuite son ennemi

acharné, s'arrangea pour obtenir en 1834 le rappel de l'ambassadeur russe par l'empereur. Le prince de Lieven fut nommé gouverneur du grand-duc héritier, et la princesse le suivit à Tzarskoié-Selo. Mais après la mort de ses deux fils, elle n'y tint plus et, par Berlin et Baden-Baden, gagna Paris en compagnie de sa nièce Marie Constantinovna Benkendorf en septembre 1835.

Dès ce premier hiver parisien elle se lie avec Guizot, Molé, Thiers, Berryer ; après une saison à Bade où elle s'ennuie, elle revient à Paris malgré la défense impériale. Mais en 1837, son mari lui ordonne de quitter Paris, malgré un état de santé réellement mauvais.

La chronique de la duchesse de Dino, publiée après le livre d'Ernest Daudet sur la princesse de Lieven, apporte quelques témoignages intéressants sur cette époque décisive de sa vie.

Les relations entre les deux femmes remontent à l'arrivée de Talleyrand comme ambassadeur du roi des Français à Londres, en 1830. Le 8 juin 1834, la duchesse de Dino déclare que Mme de Lieven est « destinée à devenir la grande figure historique de ce temps [151] ». Elle retrouve la princesse à Bade en 1835, y note la froideur de Mme de Nesselrode à son égard [152]. L'hiver suivant, à Paris, la princesse déclare à la duchesse qu'elle et son mari avaient depuis longtemps placé toutes leurs économies hors de Russie pour être à l'abri des oukazes [153]. Mais le 15 août 1837, la duchesse porte ce jugement sévère, qui tend à expliquer et celui de Chateaubriand et la colère de Nicolas Ier : « Je connaissais le goût de Mme de Lieven pour s'incruster à Paris, mais je ne croyais pas qu'il allât jusqu'à vouloir confisquer l'ambassade de Russie à son profit... [154] » Et le 25 août : « Je lui crois une très médiocre envie de revoir le pauvre prince. Elle me dit que M. Guizot est à Paris, qu'il la vient voir chaque jour, et qu'il fait déserter M. Molé dès qu'il entre. »

En juillet 1838, la princesse loue à James de Rothschild l'entresol de l'ancien hôtel Talleyrand, au coin de la rue Saint-Florentin. La duchesse de Dino estima que c'était lui fermer sa porte que de s'installer dans l'appartement où Talleyrand était mort. C'est là que pendant vingt ans, jusqu'à sa mort, elle recevra diplomates et hommes d'Etat de tous les pays. Dans les moments de fièvre, sa position est moins solide : en septembre 1840 on la traite d'espionne chez Thiers [155], comme en 1853 le maréchal de Castellane déclare : « La princesse de Lieven et Mme Narischkine sont deux ambassadeurs femelles non avoués, comme l'empereur de Russie en a toujours à Paris [156]. » De fait, Mme de Lieven correspond toujours avec son frère, le chef de la police, jusqu'à sa mort en 1844 ; mais elle le fait sans se cacher, et l'on peut penser que ses hôtes diplomates ne lui livraient pas souvent les secrets d'Etat.

Victor Hugo note en octobre 1844 : « M. Guizot sort tous les jours après son déjeuner, à midi, et va passer une heure chez Mme la princesse de Lieven, rue Saint-Florentin. Le soir, il y retourne, et, excepté les jours officiels, il y passe toutes ses soirées. » Et il rapporte ce mot de Louis-Philippe à Duchâtel : « Guizot n'a donc pas un ami qui le conseille ? Qu'il prenne garde à ces femmes du Nord. Il ne se connaît pas en femmes du Nord. Quand une femme du Nord est vieille et a affaire à un homme plus jeune qu'elle, elle le suce jusqu'à la moelle [157]. » Nous aurons l'occasion de retrouver la « femme-vampire », la Russe fatale qui conduit les jeunes imprudents au tombeau. Mais

l'application de ce cliché par le Roi-citoyen à son ministre préféré ne manque pas de sel.

Le prince Viazemski, grand admirateur de Guizot, déclare que la comtesse Apponyi et plus encore la princesse de Lieven lui paraissent le « type du comme il faut » (en français dans l'original [158]). Balabine n'aime guère la princesse et dit de son salon : « Rendez-vous habituel des diplomates, des Anglais de distinction de passage à Paris, et de quelques élégants pris indifféremment dans tous les partis... Rarement la conversation y est intéressante et suivie [159]. » Elle ne dépasse pas le niveau mondain. « La princesse de Lieven, assise sur son canapé et entourée de sa société, forme le noyau, le grand foyer de son salon. Vis-à-vis, devant la cheminée, se tient un groupe de cinq ou six personnes, diplomates, députés et autres : c'est le petit cercle ; M. Guizot circule et passe de l'un à l'autre. » Le salon est ouvert de 9 heures à 10 h 30. On ne peut dire s'il est plus favorable aux intérêts russes ou anglais. Et Balabine passe aussitôt après au salon Castellane, dont il fait un tel éloge que la comparaison fait apparaître le salon Lieven borné, futile et ennuyeux : c'est bien évidemment le fond de la pensée du jeune diplomate russe.

Apponyi déclare de son côté que la princesse est « infatigable, insinuante, impossible à décourager, à rebuter, tenace, intrigante au-delà de toute idée [160] ». Restons-en là : le salon de la princesse de Lieven n'a finalement guère joué de rôle dans les échanges franco-russes de cette époque [161].

B. RELIGION, LETTRES ET ARTS.

1. *Mme Svetchine ou la Russie ultramontaine.*

Infiniment plus intéressante à tous égards nous paraît la personnalité si complexe et si discutée de Mme Svetchine, une des Russes les plus remarquables de ce temps. Par bonheur on dispose depuis peu de la belle tentative de synthèse due au P. Rouët de Journel [162], qui, grâce à une étude approfondie des conversions si nombreuses chez les Russes dans la première moitié du siècle passé, et des documents inédits ou mal mis en œuvre concernant Mme Svetchine, a pu nous présenter d'elle une image à la fois éloignée de la malveillance d'un Sainte-Beuve [163], et de l'hagiographie un peu niaise du comte de Falloux [164].

Sophie Pétrovna Soïmonova naquit à Moscou le 22 novembre 1782, d'une famille où l'on trouve des géographes et des historiens. Elle reçut une culture soignée d'inspiration encyclopédiste, apprit les langues étrangères et lut avec soin, la plume à la main, des quantités de livres. En 1790 naît sa sœur Catherine Pétrovna, qui épouse en 1809 le prince Grégoire Ivanovitch Gagarine [165]. Leur mère mourut en 1798, et leur père, menacé de disgrâce par l'avènement de Paul, prit le parti de marier Sophie au général Nicolas Serguéiévitch Svetchine (1759-1850), malgré l'énorme différence d'âge. P. Soïmonov, disgracié, quitta Saint-Pétersbourg pour Moscou et mourut d'apoplexie le 2 janvier 1800. Sophie, mariée depuis quelques mois, recueillit sa sœur Catherine, puis la petite Nadine Staëline, fille naturelle du général. Elle n'eut elle-même pas d'enfants.

Sophie Svetchine se trouvait dans une situation difficile : âgée de

dix-huit ans, chargée de responsabilités familiales, d'une intelligence très supérieure à celle des gens qu'elle fréquentait, elle dut à une rare force morale de ne pas succomber à une forte tentation. Le baron (puis comte) Grégoire Alexandrovitch Stroganov (1770-1857), très épris d'elle, lui fit une cour pressante même après son mariage. Sophie, très troublée, résista : fut-ce aussi simple que le dit son récent biographe ? Elle était encore loin de trouver dans la religion un soutien moral puissant. Peut-être s'agit-il plutôt ici d'un vif sens de l'honneur féminin, analogue à la « gloire » des héroïnes cornéliennes. Sophie Svetchine était nourrie de nos écrivains classiques, et plus tard sa fermeté religieuse devra quelque chose à sa lecture précoce de Bossuet.

Les années qui suivirent apportèrent à la jeune femme les deux dérivatifs dont elle avait tant besoin : une amitié durable la lie à partir de 1802 à la jeune Grecque Roxandre de Stourdza, la future comtesse Edling (1786-1844) [166], et en 1803 arrive à Saint-Pétersbourg l'envoyé du roi de Sardaigne, Joseph de Maistre, qui contribuera à l'orienter vers le catholicisme. Pour tout ce qui concerne cette évolution lente et irrésistible, nous renvoyons le lecteur au livre du P. Rouët de Journel, particulièrement précieux pour cette période. Rappelons seulement que malgré l'influence des Jésuites à Saint-Pétersbourg sous Alexandre et celle des prêtres français émigrés, malgré l'amitié de Joseph de Maistre [167] et les conversions nombreuses qui s'opèrent sous les yeux de Sophie Svetchine, jusqu'en 1814 elle reste résolument orthodoxe. Une polémique où prirent part Alexandre de Sourdza, frère de Roxandre, le P. Rozaven, l'archimandrite Philarète, commença à cette date et ne fut pas étrangère à l'intense travail spirituel qui mena Sophie à l'abjuration auprès du P. Rozaven, le 27 octobre/8 novembre 1815 à Saint-Pétersbourg. Les Jésuites furent expulsés l'année suivante. Le général Svetchine et sa femme quittèrent la Russie.

Après quelques années de voyage, notamment un séjour d'un an en Russie, les Svetchine visitèrent l'Italie en 1824 : Mme Svetchine déclare de Mme Récamier qu'elle a vue à Rome : « Les débris ne font guère sensation dans un pays de ruines [168]. » A Naples elle se lia avec la comtesse Nesselrode, née Gouriev. L'installation définitive à Paris eut lieu en 1826. Les Svetchine louèrent un hôtel, 71 rue Saint-Dominique, où Sophie vécut pendant trente ans. Au début de cette période, elle reçut surtout des amis russes : Alexandre Tourguéniev, la comtesse de Nesselrode dans ses séjours parisiens, le poète Xavier Labinski, Léon Potocki, etc... Dès 1816, elle avait lié connaissance avec les grands noms du Faubourg Saint-Germain : toute sa vie elle sera elle-même une habitante du noble faubourg. Son salon est légitimiste et ultramontain en dépit de toutes les révolutions. A propos du duc de Leuchtenberg, fils d'Eugène de Beauharnais, qui épouse en 1839 la grande-duchesse Marie, fille aînée de Nicolas, elle regrette que l'on n'ait pas préféré le duc de Bordeaux et écrit à Mme de Nesselrode : « Vous me dites, chère amie, que c'est encore comme une étincelle de la gloire de Napoléon, mais alors suffira-t-il du prestige laissé par un soldat heureux pour se réconcilier avec le contact de toutes les illégitimités [169] ? »

On sait combien elle contribua à la soumission de Lacordaire et de Montalembert après l'encyclique *Mirari vos* et le blâme infligé par Grégoire XVI aux Polonais révoltés. Elle refuse de voir Nicolas I. Tourguéniev. Lorsque Nicolas rappelle les Svetchine en Russie en 1833 tout en leur interdisant les deux capitales russes, elle se rend courageu-

sement dans son pays, règle ses affaires et obtient le 24 octobre/8 novembre 1834 de revenir à Paris auprès de son mari : elle arrive le 4 mars 1835, après un très pénible voyage de retour. Jamais de plainte, jamais de révolte envers les représentants légitimes du pouvoir temporel ou spirituel. A l'opposé du mysticisme à la Krüdener, Mme Svetchine insiste sur la solidarité de l'âme avec le corps, et s'efforce de soulager la misère de toutes ses forces par une charité attentive et discrète [170].

Son amie d'autrefois la comtesse Edling vint à Paris dans l'hiver 1838-1839, mais, malgré leur joie réciproque de se revoir, un malaise ne tarda pas à se manifester : « J'ai trouvé notre bonne Mme Svetchine presque telle que je l'avais quittée. Nous nous voyons tous les jours, je vais chez elle le matin, j'ai dîné deux fois, j'y vais le soir... Cette chère et excellente amie est toujours dans le même cercle d'idées, dont à mon avis elle s'excite plus qu'elle ne se nourrit ou se réchauffe... J'ai remarqué que tout son parti croit vraiment ou fait semblant de croire que toute la question est celle de l'autorité du Pape, qu'il n'y a rien d'autre qui soit important [171]. » Le prince Viazemski, qui se moquait des questions religieuses, explique à sa mère le 16/28 février 1839 qu'il n'a pas le temps d'aller chez Mme Svetchine : « Tourguéniev s'indigne et ne comprend pas que je puisse préférer le spectacle et *les brailleurs* italiens à son entretien. Il va chez elle et me dit : « Quel dommage que tu ne sois pas allé chez Svetchina, *elle était admirable, elle s'est surpassée. — De quoi a-t-elle donc parlé ? — De la Sainte Vierge !* » Le Christ soit avec elle ! Que peut-elle trouver de neuf à dire sur la Sainte Vierge, et vraiment suis-je venu à Paris quelques semaines pour écouter ses akathistes [172] ? » Tourguéniev allait volontiers en effet chez Mme Svetchine : en décembre 1838 il y trouve Lacordaire, Ballanche qu'on voyait également chez Mme Récamier, Brifaut, Eckstein, Circourt et d'autres [173]. V. A. Moukhanov note le 20 décembre 1841 qu'il a vu Mme Svetchine et remarque son regard vif, ses reparties promptes, son air réfléchi. « Tout ce qu'elle dit pourrait au besoin être imprimé, tant l'expression est toujours convenable et le mot propre [174]. » Témoin naïf, mais évidemment sincère.

Mme Svetchine se lia d'une amitié durable avec Mme de Circourt, et contribua à sa conversion qui eut lieu en 1841. De nombreuses lettres sont conservées au château du Bourg d'Iré et leur publication fournira un jour des renseignements sur les liens entre les deux salons russes les plus intéressants de Paris. Remarquons cependant que le salon de Mme Circourt fut toujours beaucoup plus ouvert et plus littéraire que celui de Mme Svetchine : à partir de 1845, celle-ci se lie avec Alfred de Falloux, et l'aide de ses conseils dans sa carrière politique, notamment sous la seconde République. Le salon Svetchine est vraiment « engagé » et dévoué exclusivement à l'Eglise : ce qui ne pouvait manquer de rebuter la plupart des grands écrivains de ce temps. Pourtant Sainte-Beuve, à sa manière, lui rend justice : mais il déteste la fadeur de sa biographie par le comte de Falloux.

2. *La comtesse de Circourt, une amie des lettres.*

Fille aînée du capitaine de uhlans Simon Antonovitch Khlioustine et de la comtesse Véra Ivanovna née Tolstoï, Anastasie Sémionovna Khlioustina [175] naquit à Moscou en 1808. Son père avait des terres dans le gouvernement de Kalouga. Il eut également un fils, Simon Sémiono-

vitch (1810-1844), qui participa à la guerre de Turquie en 1829 et servit aux Affaires Etrangères. La jeune Anastasie fut élevée avec soin à Moscou, apprit les langues, les belles-lettres et fréquenta les salons à partir du règne de Nicolas Ier. Mickiewicz ne fut pas insensible au charme de la jeune Anastasie[176] ; elle se lia aussi d'une profonde amitié avec le brillant Tchaadaïev, que l'éloignement même ne rompra pas[177]. Sa mère l'emmena en Europe en 1827. Sans nul doute, la jeune Russe était légèrement bas-bleu à cette époque. Elle écrivit pour la *Bibliothèque Universelle* de Genève d'octobre 1829 un *Etat actuel de la littérature russe* qu'elle ne signa pas. Puis elle se rendit en Italie, fut reçue à l'Académie de l'Arcade et pourvue d'un diplôme au nom de Corinne Borysthénide[178] ! Elle se lie à cette époque avec l'économiste Sismondi ; de retour à Genève, elle épouse en 1830 Adolphe de Circourt (1801-1879), ancien officier légitimiste, propriétaire en Franche-Comté, homme aux immenses lectures, mais brouillon et bavard. On peut même douter qu'il se soit montré un époux très délicat, à la lecture de cette lettre inédite du colonel suisse Huber-Saladin[179], ami intime des Circourt : il écrit à la vicomtesse de Grouchy le 15 janvier [1849] :

« Voilà les Cir[court] en route pour Paris... On les appelle à grands cris de Paris, les amis politiques, les Affaires Etrangères etc. [...]. Cette pauvre Anasthasie était toute ahurie de ce départ précipité. Pour lui, à demi fou : hier matin, il a fait à sa femme une scène si grossière et si brutale que M. de T[ocqueville] et moi dûmes intervenir. M. de T[ocqueville] a vu cela depuis un mois et n'en peut pas revenir ; dans notre pays, un mari de cette espèce serait séparé de sa femme bien vite par une famille indignée. Hélas l'illustre Lam[artine] fait pis encore et il ne ménage pas même les plus cyniques jurements dans ces occasions et tant d'autres. Mais penser que Cir[court] va représenter la France quelque part, en Suisse peut-être, ce demi-fou incapable du moindre empire sur lui-même : cela fait frémir. Pas un mot à Anasth[asie] *de ces détails intimes* bien entendu et même aucune généralité sur lui ; ne nous mêlons pas de la diplomatie française...[180] »

Le comte et la comtesse de Circourt s'installèrent à Paris à partir de 1837 et leur salon, 11 rue des Saussaies, fut ouvert tous les mardis non seulement aux amis légitimistes, mais à une quantité d'écrivains de toutes opinions. Mme de Circourt était liée avec Cavour[181] et les artisans du Risorgimento. Amie de Mme Svetchine[182], elle recevait les mêmes compatriotes qu'elle, notamment A. I. Tourguéniev, Balabine, le géographe Tchikhatchev, le romancier I. S. Tourguéniev[183], etc... Mais les amis les plus chers étaient la duchesse de Rauzan, le baron d'Eckstein, le ministre Salvandy, Alfred de Vigny, les Lamartine. On avait beau être légitimiste et partisan de l'entente avec la Russie, lorsqu'il fallut se rendre là-bas pour régler des questions d'intérêt, la comtesse ne cacha pas sa joie de revenir aussitôt en France comme en témoigne cette lettre inédite de Moscou le 3/15 juillet 1844 à la vicomtesse de Grouchy :

« ... J'espère que bientôt vous verrez Mme de Svetchine et que vous lui direz de ma part les tendresses les plus profondément senties ; en y ajoutant que son conseil de passer par Saint-Pétersbourg a été excellent et que, sans parler du reste, elle m'a rendu par-là un immense service ; j'ai tous les jours lieu de m'en applaudir... Comme bien vous le pensez, mes journées ici sont bien tristement remplies, tout est désert pour

moi dans ce pays que j'ai quitté enfant et malade : le seul lien était mon père, et je n'ai plus que sa veuve et quatre charmantes petites nièces. Mes affaires sont presque terminées... Dans quinze jours ma belle-sœur fera ses couches, et aussitôt qu'elle sera remise, elle retournera à la campagne, ce qui veut dire ma terre de 35 000 arpents dans la partie la plus fertile de la Russie. Et moi j'espère m'embarquer sur le même bateau qui m'a amenée et qui partira de Saint-Pétersbourg le 1er septembre. Jamais aucun marin dépaysé n'a été plus heureux de retrouver la terre, que je ne serai contente de revoir la mer, malgré que son accueil soit au premier abord peu hospitalier... [184] »

Le comte de Circourt publia quelques notes sans intérêt sur ce même voyage dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève en décembre 1844. On sait qu'il fut nommé ministre de France à Berlin par Lamartine en 1848 et s'y distingua par son attitude antipolonaise [185]. Peu avant l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, la comtesse écrivait le 11 novembre 1848 : « Je ne puis pas prendre mon parti de ce personnage que l'on connaît en Suisse et qui ne serait pas nommé seulement maire de son village. Nos amis de Saint-Point se flattent encore, pouvez-vous le comprendre ? » Après le coup d'Etat, le salon Circourt prit par force une allure plus littéraire. Un terrible accident condamna la comtesse à rester dans son lit jusqu'à sa mort : le 18 août 1855 une bougie avait enflammé ses vêtements et les brûlures l'avaient à peu près paralysée. Elle continua cependant de recevoir un petit nombre d'intimes rue des Saussaies ou dans la maison des Bruyères, à la Celle-Saint-Cloud, et s'éteignit le 9 mars 1863 à Paris.

Dans le *Constitutionnel* du 16 mars 1863 Sainte-Beuve consacra à la comtesse une note nécrologique d'environ cinquante lignes élogieuses : son salon, disait-il, était l'un des derniers endroits de Paris où l'on savait *causer*, et « où l'intelligence donnait comme droit de cité ». Bersot trouvait chez la comtesse « l'esprit, la grâce, la bonté délicate » ; mais Barthélemy Saint-Hilaire la trouvait « prétentieuse et coquette » et ajoutait : « Elle vise beaucoup à l'esprit et au grand ton. Elle paraît impérieuse et insolente. » Une image plus aimable de la comtesse dans ses dernières années nous est laissée par ces lignes de la comtesse de Bassanville : « Peu d'étrangers venaient à Paris sans se faire présenter chez Mme la comtesse de Circourt, qui, depuis la mort de son amie, Mme Swetchine, avait hérité d'une grande partie des intimes de ce dernier salon. Mme de Circourt était instruite sans être savante, elle lisait prodigieusement, mais seulement les livres qu'on lui offrait ; elle en causait d'une façon charmante, et très souvent tout se taisait dans ce petit salon sobrement orné, doucement éclairé, rempli de fleurs, pour bien écouter la voix un peu affaiblie de la comtesse qui appréciait avec un tact exquis les hommes et leurs œuvres [186]. »

En conclusion, la comtesse de Circourt mérite de sortir du demi-oubli où elle est tombée, faute surtout d'avoir laissé des mémoires ou d'avoir connu quelque grande passion romantique ; sa correspondance encore dispersée en maints dépôts privés, permettrait de la mieux connaître.

3. *Marie Kalergis et les artistes.*

Peu d'hommes politiques, mais beaucoup d'artistes et d'écrivains chez une autre dame russe d'origine polonaise, la célèbre Marie Kalergis. Elle naquit en 1822 à Varsovie où son père, Frédéric Nesselrode, cousin

du chancelier, avait épousé une Polonaise, Thekla Nalecz-Gorska. Sa parenté semblait pourtant la vouer aux diplomates, car elle fut élevée par les filles du chancelier, Hélène, qui devint comtesse Khrebtovitch, et Marie, qui épousa le diplomate saxon Seebach ; quant au fils du chancelier, Dmitri, il épousa en 1847 Lydie Zakrevskaïa, la « Dame aux perles » de Dumas fils [187]. Marie Fiodorovna Nesselrode épousa en 1839 le diplomate grec Jean Kalergis, dont elle se sépara sans tarder [187 *bis*]. Dès lors elle voyage et se lie avec une foule de célébrités, Berryer, Molé qui s'éprit d'elle, si l'on en croit Lagrené [188], Delacroix, Musset, Gautier ; et des étrangers de toute nationalité, Liszt, Chopin, le peintre polonais Norwid [189], Heine, Wagner, I. S. Tourguéniev, etc... qu'elle recevait dans son appartement, 8 rue d'Anjou. Bonne pianiste, plus douée pour les arts que pour la philosophie ou la diplomatie, elle sut apprécier le *Tannhäuser* de Wagner dont elle entendit la première représentation à Dresde le 19 octobre 1845 [190]. Son teint éblouissant fut célébré par Théophile Gautier dans la *Symphonie en blanc majeur*, véritable hymne à la beauté nordique [191].

Après la mort de Kalergis, survenue en 1863, elle épousa le colonel Serge Moukhanov, préfet de police à Varsovie, où elle mourut le 22 mai 1874.

C. L'EXCENTRICITE RUSSE OU LA COMTESSE SAMOÏLOV

Une autre Russe, également d'origine balte, mena grand bruit dans le monde parisien par ses excentricités sentimentales et vestimentaires. Elle était parente de la princesse Bagration. Julie Pavlovna Pahlen était fille du comte Paul Pétrovitch, l'un des fils du fameux général Peter-Ludwig von Pahlen (1745-1826), meurtrier du Tzar Paul Ier, et nièce de l'ambassadeur Pierre Pétrovitch Pahlen (1778-1864). Sa mère était la comtesse Litta, née Skavronska. Julie épousa en 1824 le comte Nicolas Alexandrovitch Samoïlov, colonel de la Garde, qui mourut en 1842. Bien avant son veuvage, Julie s'était distinguée par des liaisons retentissantes, notamment avec le comte de la Ferronnays, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg en 1828 [192]. Chateaubriand l'entendit chanter à Rome l'année suivante, et admira sa beauté. Mais sur la route de Prague, à Udine, le 20 septembre 1833, le vicomte dîne à l'auberge, « dans l'appartement que venait d'occuper madame la comtesse de Samoyloff ; il était encore tout rempli de ses dérangements. Cette nièce de la princesse Bagration, *autre injure des ans*, est-elle encore aussi jolie qu'elle l'était à Rome en 1829, lorsqu'elle chantait si extraordinairement à mes concerts ? Quelle brise roulait de nouveau cette fleur sous mes pas ? Quel souffle poussait ce nuage ? Fille du Nord, tu jouis de la vie ; hâte-toi : des harmonies qui te charmaient ont déjà cessé ; tes jours n'ont pas la durée du jour polaire. » Chateaubriand laisse supposer que « son noble ami, le comte de la Ferronnays » voyageait avec la comtesse, car il cite son nom immédiatement après avoir parlé de la comtesse, en enchaînant ainsi : « Sur le livre de l'hôtel était écrit le nom de mon noble ami, etc... [193] »

On vit le 19 février 1844, au bal costumé de la comtesse Merlin, la comtesse Samoïlov en costume de cheval, avec un large chapeau de feutre à plumes, à la mode du temps de Louis XIV ; « sa robe de velours violet avait des brandebourgs en diamants et rubis [194]. » A

cette époque, elle donne des concerts et commence à recevoir dans son hôtel rue de la Pépinière : on remarque Mignet[195] parmi ses visiteurs de marque, ainsi que Balzac[196], Thiers[197], la princesse Belgiojoso et beaucoup d'Italiens ; la comtesse vivait le plus souvent à Milan et consacrait tous ses soins à élever, doter et marier des jeunes filles qu'elle adoptait. En novembre 1845, à la consternation de ses compatriotes, elle s'éprit d'un médecin bordelais devenu chanteur au théâtre de Lecco en Italie, et l'épousa après de nombreuses péripéties : hélas, Perry tomba malade à Trieste, le jour même où on célébrait le mariage à l'église grecque, et mourut d'une fièvre cérébrale moins d'un mois après[198].

Julvécourt dépeint la comtesse Samoïlov sous le nom de comtesse Lioubofkine (lioubov' = amour), en termes des plus romantiques : « Ce composé d'ange et de démon, cette femme demi-sainte, demi-damnée, jetant son cœur aux amants, sa richesse aux pauvres, et sa belle âme à Dieu...[199] » et Victor Hugo note, avec moins d'emphase : « La princesse [*sic*] Somaïloff est une Russe assez belle, mais fort brune, à la peau tannée ; de plus insolente. Elle était l'an dernier [en 1848] à Bologne où se trouvait aussi la comtesse d'Agoult, Française des plus blanches. » Et Hugo rapporte un mot cruel de Rossini, entendant Mme Samoïlov admirer l'éclat des épaules de Mme d'Agoult : « Vous avez raison, Madame, dit-il ; vous voyez la différence du satin de Paris au cuir de Russie[200]. »

En troisièmes noces, la comtesse épousa le comte de Mornay, ambassadeur à Stockholm, mais se sépara de lui dès 1850. Son règne est terminé. Elle essaie encore de jouer un rôle dans l'entourage de la princesse Mathilde, lance dans le monde une de ses pupilles, « la jolie Mme Manara », mais encourt les sarcasmes de Viel-Castel quand elle demande pour elle-même en décembre 1852 une place de dame d'honneur à la Cour[201]. Elle quitta Paris pendant la guerre de Crimée et s'installa à Saint-Pétersbourg[202].

NOTES DU CHAPITRE DEUXIEME

1. *Journal des Débats* du 5 février 1848. Le 15 décembre un passeport pour Bruxelles était délivré à « Bakounin Michel 33 ans, officier d'artillerie, Russe » (Arch. Nat. F 7 12 182).
2. *Palata N° 6* (Salle N° 6), 1892.
3. Herzen *Lettres de France et d'Italie*, t. V p. 141 (lettre neuvième).
4. Voir Prince J. de Broglie *Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont*, Paris 1936, pp. 54 et 56. C'était, ainsi que la princesse Bagration, une connaissance viennoise de Mme de Staël : voir une lettre à Mme Récamier sur Toufiakine dans [Lenormant] *Coppet et Weimar, Mme de Staël et la grande-duchesse Louise* Paris 1862, citée par S. Douryline *Gospoja de Stal' i ieio rousskie otnochenia*, dans *Literatournoe Nasledstvo* 33/34 1939, note p. 323.
5. Voir Véron *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* 1853 t. VI.
6. Vicomte de Launay (Delphine de Girardin) *Lettres Parisiennes* Paris 1857 t. III pp. 147-8 (21 février 1841).
7. *Ibid.* t. III p. 283 (26 février 1844).
8. *Ibid.* t. IV p. 154 (25 janvier 1845).
9. Balabine *Journal* p. 100.
10. P. de Julvécourt, *Le Faubourg Saint-Germain moscovite. — Les Russes à Paris* Paris 1843 t. II pp. 175-6.
11. Eugène Guinot *Les Russes à Paris* dans *Les Etrangers à Paris* Paris 1844 p. 518.

12. Balabine *op. cit.* pp. 200-1.

13. Sœur du comte Grégoire Alexandrovitch Stroganov (1770-1857), ambassadeur en divers pays.

14. Pour préciser les liens qui unissent les divers Démidov, nous avons recouru à *Rodoslovnaïa Demidovykh* (Généalogie des Démidov) dans *Rousskij Arkhiv* 1873 ; mais les dates sont souvent erronées. Sur les relations de la famille Démidov, le voyage en Russie de Mathilde, le chap. II de Joachim Kuhn, *La Princesse Mathilde* (1820-1904), trad. par J.-C. Guidau Plon, 1935, reste jusqu'à présent le meilleur guide.

15. Augé prétend avoir connu au régiment Izmaïlovski non Paul, mais Anatole Démidov, dans l'hiver 1814-15. Ses souvenirs le trahissent sur ce point (*Mémoires* dans *Revue Rétr.* 1890 2e sem. t. XIII p. 95).

16. Princesse Mathilde *Souvenirs des années d'exil* dans *Revue des Deux Mondes*, 1928 (15 janvier), p. 381. A.K. Chernval (1813-1902) était la fille du gouverneur de Vyborg, vécut en Finlande, vit deux fois ses fiançailles rompues par la mort de ses fiancés. On blâma P.N. Démidov de ce qu'on considérait comme une mésalliance de sa part. Aurore avait deux sœurs : l'aînée, Emilie Karlovna (1810-1846), épouse V.A. Moussine-Pouchkine, fut chantée par Lermontov et correspondit avec Viazemski. (*Ostafievski Arkhiv* t. III pp. 595-7).

17. Paul Pavlovitch Démidov (1839-1885) accompagne son beau-père A.N. Karamzine et sa mère à Paris en 1847-48, et s'y installe à partir de 1862. Il tenait de sa mère une beauté et une prestance dont parlent les contemporains. Ce fut un des plus célèbres viveurs du Second Empire : voir A. Wolff *La Haute Noce*, Paris 1885. Il épousa une princesse Mechtcherskaïa qui ne lui donna pas d'enfants. Après la mort d'Anatole, il hérita du titre de prince de San-Donato qui lui fut confirmé par le roi d'Italie en 1872.

18. Prince G.P. Volkonski (1808-1882), épousa Marie Alexandrovna Benkendorf (1820-1880), fille du chef des gendarmes. C'est A. Gallet de Kulture *Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie* Paris 1855 pp. 139-40 qui parle de ces années de jeunesse. Volkonski assiste au mariage de Démidov en 1840 et l'héberge avec Mathilde à Varsovie en février 1841. « Homme aimable, très peu russe, et d'une distraction inqualifiable » (Mathilde, *op. cit.* dans *R.d.D.M.*, 15 janvier 1928 p. 361). Il est président du Comité de Censure à Saint-Pétersbourg en 1844 : voir Herzen *Dnevnik* t. II p. 329, qui parle de lui favorablement.

19. A. de Démidoff *Esquisse d'un voyage dans la Russie méridionale et la Crimée en 1837*, Paris 1838, 1 vol in-8°.

20. *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée...* Paris 1841-42 4 vol. gr. in-8° et 2 atlas.

21. M.-J. Durry *La vieillesse de Chateaubriand* Paris 1931 t. II p. 310.

22. *Excursion pittoresque et archéologique en Russie exécutée en 1839* sous la direction de M. Démidoff, par M. André Durand Paris 1842-47.

23. *Journal des Débats* du 17 décembre 1838 au 27 février 1840 (quatorze articles). C'est Tolstoï qui fit cesser la publication, voir p. 65.

24. *Ibid.* 31 janvier 1843. L'ouvrage ne fut traduit en russe qu'en 1853 (Moscou Semen 1 vol. in-8°).

25. A. Gallet de Kulture *op. cit.*

26. Eugène Delacroix *Correspondance*, éd. par A. Joubin t. I pp. 361, 406-09, 440 et t. II p. 269. A plusieurs reprises Delacroix va dîner chez Démidov.

27. Paul Guériot *Napoléon III* Paris 1933 t. I pp. 113-4.

28. Voir par exemple l'article NI-TAG du *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier et Brunet : « M. Druc et d'autres écrivains ont été les teinturiers littéraires de M.A. Démidof. » H. de Viel-Castel raille aussi Démidov là-dessus, *Mémoires* t. I pp. 67-8 (3 mars 1851).

29. C'est Loève-Veimars qui recommanda J. Janin à Démidov : voir la lettre de Janin à Loève-Veimars publiée par N.K. Kozmine, *Pis'mo neizvestnogo k Leve-Veïmarou* dans *Sbornik... Orlova* AN SSSR L. 1934 pp. 487-8.

30. Mme Castillon du Perron *La princesse Mathilde* Paris 1953. Lorsque J. Janin se marie, le 16 octobre 1841, Démidov est signalé parmi les personnalités présentes (*J. des Débats* du 17). Le célèbre feuilleton de Janin *Le mariage du critique* parut le lendemain 18.

31. Mme Castillon du Perron *op. cit.* pp. 52-3.

32. Sur toute l'affaire, voir la *Chronique* de la duchesse de Dino t. II p. 427, (6 décembre 1840).

33. Affaires Etr. *Russie* t. 197. La première allusion au mariage Démidov apparaît au t. 195 (1839), le 23 décembre, à propos du voyage en Russie de l'agent bonapartiste Félix Bacciochi, qui « se prétend chargé du mariage de la princesse Mathilde avec M. An. Démidov. Ce projet a l'air abandonné, au moins par M. Démidov. »

34. Apponyi *Journal* t. IV pp. 442-3 (28 mars 1852)) rapporte un entretien qu'il a eu avec le prince Paul de Würtemberg, oncle de Mathilde, où celui-ci lui raconte la part qu'il a prise à la séparation. La date de 1849 (p. 442) est fausse, c'est 1846 qu'il faut lire. Cf. *Corsaire-Satan* du 13 juillet 1846.

35. H. de Viel-Castel *Mémoires* t. I pp. 67-68 (3 mars 1851).

36. E. Guinot *op. cit.* p. 519.

37. Prince P.A. Viazemski (1792-1878), épouse Véra Fiodorovna princesse Gagarine. Ami de Pouchkine, poète et critique, fonctionnaire en Pologne jusqu'en 1821, il fut rappelé et confiné dans sa terre d'Ostafievo, réussit par chance à rester hors de cause lors du procès des Décembristes. Très porté vers l'Occident à cette époque, Viazemski lit et traduit B. Constant, Guizot, Nodier, Béranger, et continuera de se tenir au courant de la production intellectuelle française, même lorsqu'il aura cessé d'être libéral.

38. Fac-similé de l'original français dans l'étude de V. Netchaeva et S. Douryline *P. A. Viazemskij i Frantsia* parue dans *Literatournoe Nasledstvo* 31-32 Moscou 1937 pp. 77-148, que nous suivons ici.

39. *Ostafievskij Arkhiv* t. III pp. 306-07.

40. Alexandre Kasimirovitch Meyendorf (1798-1865), Balte, président de la Chambre de commerce de Moscou, puis chargé à Paris des affaires industrielles et commerciales de 1830 à 1840. A cette date, participe au voyage géologique de Murchison, Verneuil et Keyserling en Russie et reste dans son pays ; en 1851 il est adjoint au prince Vorontzov, à la direction commerciale des provinces caucasiennes. Sa femme, Elisabeth Vassilievna née d'Hoguères, fille de l'ambassadeur hollandais à S. Pétersbourg, très russe d'éducation et de cœur, tint un salon célèbre à Paris dans les années trente. Viazemski en 1839 la met au même rang que Mmes Svetchine et Lieven, la première « pour le spirituel », la seconde « pour le politique », Mme de Meyendorf « pour l'art et l'élégance ». Elle peignait.

41. Lettre de Viazemski à sa fille du 19/31 août 1838.

42. Remarquable personnalité que celle du baron François-Adolphe Loève-Veimars (ou Löwe-Weimar), né à Paris le 26 avril 1801 et mort à Caracas en 1854. Ses parents étaient des Israëlites qui s'installèrent à Hambourg en 1814. Loève-Veimars se convertit là-bas et revint à Paris s'occuper de littérature. Les débuts furent pénibles : il fut d'abord commis chez le banquier prussien Delmar, se lia avec Hippolyte Augé (voir la *Revue Rétrospective* 1890 t. XIII pp. 339-342) chez qui en 1817 il rencontra Ph. Ph. Wiegel, ce Russe obligeant et sarcastique : par Augé et Wiegel, il aura accès à la société russe, le moment venu. Il exploite d'abord la littérature allemande, traduit Heine, Hoffmann et donne à la *Revue de Paris* des portraits d'hommes d'Etat. Protégé de Véron et de Thiers, il faillit être directeur de l'Opéra, mais on nomma Duponchel à la fin de 1835 (voir les *Souvenirs* de M. du Camp). En compensation, Loève-Veimars fut fait baron, décoré et envoyé en Russie pour une mission de renseignements. Arrivé à Saint-Pétersbourg au début de juin 1836 en compagnie du prince Elim Pétrovitch Mechtcherski, comme lui littérateur et diplomate, il réussit à connaître Pouchkine par Viazemski : le poète lui traduisit onze chants populaires russes en français (*Rousski Arkhiv* 1885 (I) col. 451-460). Il alla à Nijni-Novgorod et Kazan puis séjourna à Moscou jusqu'à la fin d'octobre. Le 11 octobre il épouse Olga Vikentievna Golynskaïa, petite-fille du général Arséniev, ancien gouverneur de l'empereur Nicolas.

Revenu en France il publie un article ennuyeux et d'inspiration trop officielle dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XI 15 juillet 1837 pp. 185-236. Des lecteurs accusèrent la *Revue* de devenir russe ! (1er août 1837, chronique

p. 383). Il fut cité avec éloges par un agent russe caractérisé, Goldmann, dans son *Europäische Pentarchie* Leipzig 1839 pp. 425-7 (note).

Lié avec Stendhal et Mérimée, intéressa-t-il ce dernier à la littérature russe ? Nous reviendrons sur ce point. On sait qu'il fut nommé consul par Thiers en 1840 et resta à Bagdad jusqu'en 1848, puis fut envoyé à Caracas. Devenu chaud bonapartiste, comme ses amis Romieu et Mérimée, il envoya quelques articles à Buloz sur l'Amérique du Sud (Voir M.L. Pailleron *La vie littéraire sous Louis-Philippe* pp. 298-309).

43. Lettre du 16/28 février 1839.

44. Lettre du 22 août/3 septembre 1838.

45. Lettre du 2/14 mars 1839.

46. Lettres des 16/28 février et 6/18 mars 1839.

47. *Journal de Victor de Balabine* Paris 1914 pp. 70-71 : le vieux Svetchine vient faire des excuses à Balabine parce qu'il l'a pris pour un des « lettrés qui fréquentent le salon de sa femme ».

48. Apponyi se déchaîne contre Gautier qui a l'audace de chanter la beauté de M^me^ Kalergis, et « vend son dépit amoureux au public à trente sous la ligne » (*Journal*, t. IV, Paris 1926, pp. 245-6).

49. Duchesse de Dino, *Chronique* t. III Paris 1909 pp. 308-09. Elle trouve Balzac lourd et commun ; son impression désagréable déjà reçue en France s'est fortifiée à Berlin. Balzac avait en effet dîné avec Talleyrand à Rochecotte fin novembre 1836.

50. Les originaux français sont traduits en russe par E.V. Petoukhov *Pis' ma A.N. Karamzina (1847-1848)* dans *Istoritcheski sbornik Ak. Naouk SSSR* 1934 (N° 3) pp. 262-312. Retraduites en français sous le titre *Le Paris d'il y a cent ans. Documents inédits* présentés par Z. Lvovsky dans *Revue hebdomadaire* 31 juillet 1937 pp. 531-565.

51. Voir P. Mérimée, *Correspondance générale* éd. par M. Parturier Paris t. V (1946) lettres 1343-44 à Mme de Lagrené (février-mars 1848), pp. 249-50 et note. Il apprécie le teint de Mme Karamzine.

52. Prince Michel Alexandrovitch Dondoukov-Korsakov (1794-1869), vice-président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, ami d'Al. I. Tourguéniev.

53. Sur M^me^ de Lagrené, voir H. Mongault, *P. Mérimée Etudes de littérature russe*, t. I, Introduction, et les notes de M. Parturier dans la *Correspondance générale*, t. III, p. 121, t. V, p. 27 ; en outre les *Zapiski* de Smirnova-Rossetti SPb 1895, t. I, p. 35, et A. K. Vinogradov, *Mérimée v pis'makh k Doubenskoï. Pis'ma semie Lagrené.* Moscou 1937, 1 vol. in-4°.

54. Le poète et diplomate Fiodor Ivanovitch Tiouttchev (1803-1873), rallié à partir de 1825 aux opinions conservatrices, bientôt slavophile, profondément influencé par les lettres allemandes. Secrétaire d'ambassade à Turin, puis à Munich, il regagne Saint-Pétersbourg en 1844 et publie une défense éclatante de son pays après *La Russie en 1839* de Custine. Voir D. Stremooukhoff *La poésie et l'idéologie de Tiouttchev*, Strasbourg 1937, 1 vol. in-8.

55. Victor de Balabine, *Journal* Paris 1914 ; introduction par Ernest Daudet, pp. I-XII. Les notes sont inexistantes, il n'y a pas d'index.

56. Gogol, *Correspondance*, éd. AN SSSR, t. XI-XII *passim*.

57. Le *Corsaire-Satan* du 28 juillet 1846 traduit une *Lettre de Paris* de la *Gazette d'Augsbourg* sur l'ambassade russe à Paris : « Le factotum de l'ambassade est le deuxième secrétaire, fils d'un marchand de Saint-Pétersbourg et fier comme tous les parvenus. Il achète cet honneur bien cher. A neuf heures du matin il est à son bureau, qu'il ne quitte que pour aller dîner. Le soir, autre corvée ! M. Balabine chausse des bottes vernies, prend des gants glacés et va dans les salons pour le compte, sinon aux frais de l'ambassade, qui ne lui fournit que le véhicule. Mais c'est là que brille aussi tout le zèle du jeune diplomate. M. Balabine est infatigable. Cet hiver on ne pouvait entrer dans un salon sans le rencontrer. Il allait partout où il y avait à représenter ou à observer, et maintenant que le monde politique est aux eaux ou à la campagne, M. Balabine va à Mabille et au Château-Rouge... »

58. Des extraits des *Zapiski* des frères V. A. et N. A. Moukhanov ont paru

dans *Rousski Arkhiv*, 1897. C'est certainement de Vladimir Alexéiévitch (1807-1876) qu'il s'agit ici : il est à Paris dans l'hiver 1841-42 et regagne Saint-Pétersbourg en octobre. Mais plusieurs pages de *R. Ar.* portent par erreur un titre courant *1844-i god*, notamment un important passage sur Balzac (voir notre chap. III). On peut penser que Moukhanov est allé attendre Balabine au Havre le 26 mai 1842.

59. V. de Balabine, *Journal*, pp. 11-12.
60. *Ibid.* p. 32.
61. *Ibid.* pp. 53-4.
62. *Ibid.* p. 81.
63. *Ibid.* p. 59.
64. *Ibid.* p. 109.
65. *Ibid.* p. 172.
66. *Ibid.* p. 250. Mérimée et Sainte-Beuve furent élus le 14 mars 1844, Mérimée fut reçu le 6 février 1845, Sainte-Beuve le 27. Vigny fut reçu par le comte Molé le 29 janvier 1846.
67. *Ibid.* p. 253.
68. *Ibid.* p. 258. Enfantin avait donné au journal *Le Crédit* plusieurs articles de 1835 à 1840 où il défend la théorie de l'expansion nécessaire et souhaitable de la Russie vers l'Orient (*Corresp. politique* P. 1849).
69. Outre les difficultés d'A. Démidov, on peut citer celles de Herzen, de la princesse de Lieven, de M^me^ Svetchine, etc.
70. P. de Julvécourt, *Les Russes à Paris*, t. II. Epilogue p. 303.
71. *Ibid.* t. I, p. 236.
72. Balabine, *Journal* p. 82.
73. *Ibid.* pp. 52-3.
74. Julvécourt, *op. cit.* t. I, p. 114.
75. *Les Etrangers à Paris* pp. 23-30.
76. *Ostafievski Arkhiv* t. IV, p. 38.
77. *Lettres Parisiennes* t. III, pp. 294-5 (9 mars 1844).
78. *Lettres russes : Revue Parisienne* N° 1 (25 juillet 1840), pp. 99-140, N° 2 (25 août), pp. 251-267, N° 3 (25 septembre) pp. 383-7. On les trouve réimprimées dans les *Œuvres diverses*, t. XL (1836-1848) des *Œuvres complètes*, éd. par M. Bouteron et H. Longnon, Paris 1940, pp. 329-358. Le journaliste Louis de Cardonne y collabora (même éd. éclaircissements, p. 725).
79. Arch. Nat. F7 12 339.
80. Le colonel Moukhanov, Paul Alexandrovitch (1797-1871), ancien aide de camp des généraux Diébitch et Paskiévitch, fils du grand-écuyer de la cour de Paul I^er^, marié avec la fille du comte Th. Mostowski, l'ancien ministre des finances de Pologne. Malgré un abord glacial, le colonel Moukhanov était aimable et doux. Excellent Russe, il était cependant ému du sort des Polonais et chercha dans ses écrits à jeter un pont entre les deux peuples. *Souvenirs* du chevalier de Cussy (1795-1866) Paris 1909, t. II, pp. 202-04.
81. H. de Viel-Castel, *Mémoires* t. III, p. 117 (23 février 1855).
82. Duchesse de Dino, *Chronique* t. IV, p. 202 (17 mars 1855).
83. Maréchal de Castellane, *Journal*, t. V, p. 113 (13 nov. 1855).
84. Le 22 juin 1848 Nesselrode demande au baron de Meyendorff, ambassadeur à Berlin : « Il y a de par le monde un autre gredin qui travaille beaucoup contre nous et qui par-dessus le marché est Russe. N'y aurait-il pas un moyen quelconque de nous faire livrer cet infâme Bakounine s'il reparaissait dans les Etats prussiens ? Il s'est ouvertement associé aux menées polonaises... » Nesselrode, *Lettres et papiers*, t. IX (1911), pp. 120-1.
85. M. K. Lemke, *Kniaz' Piotr Vladimirovitch Dolgoroukov v Rossii* (Le prince P.V.D. en Russie), dans *Byloe* (février 1907), pp. 144-167 ; et *Kniaz' P.V. Dolgoroukov — émigrant*, *ib.* (mars 1907), pp. 153-199.
86. *Ostafievski Arkhiv* t. IV, p. 221.
87. Il y a une difficulté dans l'explication donnée par la comtesse Nesselrode à son fils Dmitri, datée S. Pétersbourg 17/29 mars 1843 (*Lettres et papiers* t. VIII, pp. 202-03). Selon elle, Guizot aurait lavé la tête au rédacteur des *Débats* après l'article relatif à la *Notice* : ledit rédacteur aurait dit que

l'article était du prince lui-même, tandis que le prince affirmait à Kisséliev qu'il ignorait l'auteur. Guizot ayant menacé le prince d'expulsion, celui-ci aurait hâté son départ. De quel article peut-il s'agir ? Nous n'avons rien trouvé entre l'insignifiante annonce de vente du 14 février et l'article du 28 mars, postérieur d'une semaine au départ du prince. M. K. Lemke s'était heurté à cette difficulté avant même de connaître la lettre de la comtesse Nesselrode

88. Custine renvoie à cet article dans *La Russie en 1839*, t. IV, p. 64, note 1.

89. M. K. Lemke, *op. cit. Byloe* (février 1907), pp. 145-6.

90. Baron M. A. Korff, *Zapiski* dans *Rousskaïa Starina*, t. 100 (1899), pp. 249-50.

91. Herzen, *Dnevnik*, t. II, p. 347 (30 mars 1844) commente ainsi l'oukase : « Personne ne peut se rendre à l'étranger avant l'âge de 25 ans, une taxe annuelle de 700 roubles est créée, les passeports ne sont délivrés qu'à Saint-Pétersbourg, une femme ne peut voyager sans son mari. Je veux relire cet oukase noir sur blanc pour avoir une preuve matérielle d'une pareille illégalité, d'une telle infamie au milieu du XIX^e^ siècle. »

92. Réunies dans les six gros volumes d'*Ostafievski Arkhiv kn. Viazemskikh* Saint-Pétersbourg 1899-1913, dont seuls les premiers sont munis de notes substantielles par V. I. Saïtov.

93. Voir H. Mongault, *Introduction* aux *Etudes... de P. Mérimée*, Paris 1931, t. I, p. 9.

94. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 55.

95. Viazemski déclare dans une lettre du 2/14 1839 qu'il a traduit pour Chateaubriand un article de Pouchkine relatif à la traduction par l'écrivain français du *Paradis perdu* de Milton. L'article parut après la mort de Pouchkine dans le tome 5 du *Sovremennik* (Contemporain) en 1837. Chateaubriand remercia Viazemski par une lettre publiée d'abord dans *Literatournoe Nasledstvo* 16-18 (1934), p. 811, et réimprimée en français dans l'article sur Viazemski, *Lit. Nasl.* 31-32 (1937).

96. M^me^ Ancelot, *Un salon de Paris 1824-1864*, Paris 1866, p. 95.

97. H. Mongault, *Mérimée, Beyle et quelques Russes. Destruction d'une légende* dans *Mercure de France*, 1^er^ mars 1928, pp. 341-365.

98. *Ostafievski Arkhiv*, t. III, p. 305.

99. *Ibid.*, t. IV, p. 79.

100. *Historica Russiae monumenta, ex antiquis exterarum gentium archivis et bibliothecis deprompta ab A. J. Turgenievo.* 1^er^ vol. latin-russe, tiré des archives du Vatican, annoncé dans le *Journal des Débats*, 5 nov. 1841.

101. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, lettres 926 et 937 ; Lemke, *op. cit.*, 1^er^ art., pp. 154-5.

102. Voir l'étude de B. L. Modzalevski, *Iakov Nikolaevitch Tolstoï-biografitcheski otcherk* dans *Rousskaïa Starina*, t. 99 (septembre 1899), pp. 587-614 et t. 100 (octobre), pp. 175-199. M. André Mazon publia *Rapport d'un Russe sur l'Instruction publique en France en 1842* dans *Feuilles d'Histoire*, 1914, t. XII, N° 7. Plus récemment G. Zaïdel et S. Krasny publièrent des fragments de rapports relatifs à la révolution de 1848, Léningrad 1926 ; enfin E.V. Tarlé compléta ces publications dans *Donesenia Iakova Tolstogo iz Parija v III otdelenie. Ioulskaïa monarkhia, vtoraïa respoublika, natchalo vtoroï imperii*, dans *Lit. Nasl.* 31-32 (1937), pp. 563-662.

103. M. V. Netchkina, *Dvijenie Dekabristov*, t. I, p. 241.

104. *Six mois... Observations sur l'ouvrage de M. Ancelot intitulé Six mois en Russie*, par J. T... y Paris, 1827.

105. J. Tolstoy. *Essai biographique sur le feldmaréchal Paskévitch*, Paris 1835.

106. Prince Elim Pétrovitch Mechtcherski (1808-1844). Voir l'étude de M. A. Mazon, *Kniaz' Elim* dans *Lit. Nasl.* 31-32 (1937), pp. 373-490.

107. Cependant Custine cite assez souvent cet ouvrage : *La Russie en 1839*, t. II, p. 220, t. III, pp. 154, 304ss, t. IV, p. 447.

108. Voir Jacques Prinet, *Le comte Tolstoï* dans ICC, t. XC (1927), col. 938-941.

109. *Iz dnevnykh zapisok V. A. Moukhanova* dans *Rousski Arkhiv* 1897 (1), col. 278.

110. B. L. Modzalevski, *op. cit.* second article, pp. 192-6.

111. Herzen, *Dnevnik*, t. II, p. 329 (1er févr. 1844) et *Edinburgh Review*, vol. 7 (avril 1844), c. r. de *La Russie en 1839*, p. 361, note.

112. Voir *Corsaire-Satan* des 26 et 28 juillet 1846 : « C'est à M. de Tolstoy que les Polonais s'adressent pour rentrer en grâce, c'est à lui que les Russes s'adressent pour rester plus longtemps à Paris. M. Gretsch a eu un instant l'ambition de l'éclipser, mais en vain. Il est d'abord tombé en disgrâce, puis, recommandé par M. de Tolstoy, il est rentré en faveur ; mais le même jour que ce dernier lui a annoncé cette bonne nouvelle, il lui a remis son passeport et le montant des frais de voyage pour retourner à Saint-Pétersbourg. M. Gretsch faisait trop de bruit dans les journaux de Paris [...] M. de Tolstoy connaît toutes les initiales de nos nouvelles à la main. »

« Le pouvoir de M. de Tolstoy n'a pas de limites, l'ambassade est à ses genoux, et à Saint-Pétersbourg on fait grand cas de lui. C'est lui qui s'est débarrassé élégamment de Gretsch, qui faisait aussi des rapports. »

113. Citée par D. Riazanov, *Marx u. seine russische Bekannten in den vierziger Jahren*, dans *Neue Zeit*, XX2er Band, p. 720.

114. D. Riazanov, *Karl Marx i rousskie lioudi sorokovykh godov*, Pétrograd 1918, pp. 86-7.

115. B. L. Modzalevski, *op. cit.*, p. 199.

116. Iwan Golowin, *Der russische Nihilismus*, pp. 59-60.

117. Balabine, *Journal*, p. 122.

118. *Les Etrangers à Paris*, 1844, pp. 511-525.

119. On peut se demander si pour les Français de ce temps toutes les princesses russes s'appellent « Fœdora ». Dans la *Peau de Chagrin* de Balzac (1831), Fœdora est « froide, artificieuse et méchante » : cf. I. Jarblum, *Balzac et la femme étrangère*, Paris 1930, chap. VII, *La Russie*. En 1839, E. Soulié publie dans *Le Siècle* un roman, *Le Serpent*, qui met en scène une Fœdora Kadikoff, froide et méchante ; enfin E. Guinot reprend le nom et les attributs en 1844... Henry Murger dans *Les Buveurs d'eau* esquisse une princeses***, « grande dame et Tartare par-dessus le marché », dont le mari a été tué dans le Caucase : « depuis qu'elle est libre, elle use de sa liberté en femme qui a connu l'esclavage ». Dans *RdDM*, 15 nov. 1953, pp. 727, 733.

120. Notice dans *Ostafievski Arkhiv*, t. III, p. 520, R. Apponyi parle souvent de la princesse dans son Journal. E. Guinot la dépeint en quelques lignes dans *Les Russes à Paris* où il insiste sur son caractère chicanier et procédurier. Ernest Daudet lui consacre une note dans *la Princesse de Lieven*, Paris 1904, pp. 51-52 et envisage de lui consacrer une étude particulière, qui ne vit point le jour. La comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois*, Paris 1863-65 lui consacre un portrait au tome II : c'est elle qui indique l'assiduité de Balzac chez la princesse.

121. Apponyi, *Journal*, t. IV, p. 325 (16 nov. 1851) et p. 382 (25 décembre 1851).

122. *Ostafievski Arkhiv*, t. III, p. 279.

123. V. A. Moukhanov, *loc. cit.*, col. 276-7.

124. Balabine, *op. cit.*, p. 53 (29 sept. 1842).

125. *Ibid.*, p. 86.

126. *Lettres Parisiennes*, t. IV, p. 167 (24 février 1845).

127. Apponyi, *Journal*, t. IV, pp. 95-6 et 453.

128. Voir carnets du colonel Colson, attaché militaire à l'ambassade de France en Russie (1861), *RR* 1901 (janv.-juin). p. 189, et *Pis'ma Aleksandra Tourgueneva Boulgakovym*, Moscou 1939, p. 328. Son premier mari fut le prince A. N. Golitsyne « Cosa rara » (1769-1817).

129. *Bulletin du Bibliophile*, 1957, n° 2, pp. 72-77.

130. J. Bonnerot, *ibid.*, pp. 74-5.

131. Barante, *Notes sur la Russie*, Paris 1875, pp. 197-8.

132. A. Vassiltchikov, *Rod Narychkinykh* dans *RA* 1871, col. 1487-1519.

133. « Le comte Narischkine avait fait placer sur la porte cochère de son Hôtel un écu surmonté d'un bois de cerf, attribut rappelant la charge qu'il occupait à la Cour... le Grand Maréchal du Palais prétendait que son frère avait adopté des armes parlantes. » M. J. Bonnerot, art. cité p. 75. Si le gouvernement refusa l'article de Sainte-Beuve pour le *Moniteur*, c'est tout simplement parce que nous étions en guerre avec la Russie...

134. M^me^ de Staël, *Dix années d'exil*, éd. P. Gautier P. 1904, pp. 341-45.

135. A. Vassiltchikov, *op. cit.*

136. Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, t. I, p. 24.

137. Apponyi, *Journal*, t. IV, pp. 258, 329, etc. et Sainte-Beuve *BB*, p. 73.

138. Balabine, *Journal*, p. 98 (20 janvier 1843).

139. Apponyi, *ib.*, p. 329 (19 nov. 1851).

140. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Paris, Garnier, t. I, p. 212.

141. Balzac, *Lettre sur Kiew* dans *Œuvres complètes*, éd. Bouteron-Longnon, t. 40 (*Œuvres diverses* III), Paris 1940, p. 658.

142. Félix-Stanislas Potocki (1752-1805), général d'infanterie dans l'armée russe, épouse Sophie Glavone (1766-1822). Sur Odessa en 1824-25, voir M. D. Boutourline, *Zapiski* dans *RA* 1897 (2), p. 21 ss.

143. A. Zabolotski-Dessiatovski, *Graf P. D. Kisselev i ego vremia* SPb 1882, 4 vol. Quelques renseignements dans C. de Grünwald, *La vie de Nicolas I^er^*, Paris 1946, pp. 179-183.

144. L. P. Grossman, *Ou istokov « Bakhtchissaraïskogo fontana »* dans *Pouchkin. Issledovaniia i materialy*, t. 3 AN SSSR M.-L. 1960, notamment pp. 56-72.

145. Augé, arrivé en Russie au début de 1844, travailla avec L. A. Narychkine, *Mémoires* d'Augé RR, t. XV, pp. 43 ss.

146. Ernest Daudet, *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. La princesse de Lieven* P. 1904. Livre agréablement écrit, contenant beaucoup de fragments de lettres, mais qu'il faut compléter ou rectifier à l'aide de travaux plus récents. E. Daudet n'a pas connu l'art. de N. A. Belozerskaïa, *Kniagin'ia Dar'ia Khristoforovna Liven'* dans *Istoritch. Vestnik*, t. 71, 1898, pp. 875-904.

147. Un portrait de Benkendorf assez plausible se trouve dans C. de Grünwald, *La vie de Nicolas I^er^*, pp. 186-8.

148. E. Daudet, *op. cit.*, p. 120.

149. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Levaillant-Moulinier (Bibl. de la Pléiade), t. II, pp. 78-9 (livre 27, chap. 3).

150. Voir l'ouvrage en cours de réédition de Lubomir Gadon, *Wielka Emigracja po powstaniu listopadowym* (La grande Emigration après l'insurrection de novembre), Paris 1957 et ss. zeszyt 3-4, chap. V, pp. 144-175.

151. Duchesse de Dino, *Chronique*, t. I, p. 112.

152. *Ibid.*, p. 330.

153. *Ibid.*, p. 395.

154. *Ibid.*, t. II, p. 175, p. 177.

155. *Ibid.*, t. II, p. 384.

156. Maréchal de Castellane, *Journal*, t. V, p. 27 (8 décembre 1853).

157. Victor Hugo, *Choses vues 1830-1871*, Genève 1944, pp. 100-1.

158. *Lit. Nasl.* 31/32 (1937), lettre du 18 février/2 mars 1839.

159. Balabine, *Journal*, pp. 104-105 (15 mars 1843).

160. Apponyi, *Journal*, t. IV, p. 448 (5 avril 1852). La duchesse de Dino note le 14 décembre 1849 : « M^me^ de Lieven s'est fait présenter chez M^me^ de Circourt, où se réunit la société ultra-catholique. Elle tâche d'y faire des recrues pour son salon et essaye avant tout d'y attirer M. de Montalembert. » (T. III, pp. 393-4.) Elle était luthérienne.

161. Sainte-Beuve, après les portraits de la comtesse de Samoïlov et de la duchesse de Dino, parle de M^me^ de Lieven : « Tantôt c'est la femme politique toute pure, sans la galanterie ou sans rien du moins qui y ressemble par la grâce, la femme politique âpre, active, ardente, desséchée, comme la joueuse qui a passé des nuits autour du tapis vert, ayant besoin de tenir les cartes à tout prix et de jouer la partie de l'Europe pour ne pas mourir comme d'inanition, pour ne pas hurler d'ennui. » (*Nouveaux Lundis* I 5^e^ éd. 1879, p. 235.)

La galanterie était tout de même là, sous une forme internationale : après un mari russe, un ministre autrichien, un lord anglais, un ministre français...

162. M. J. Rouët de Journel, S.J., *Une Russe catholique. La vie de Madame Swetchine*, Paris 1953, 1 vol. in-16, 400 p. Du même auteur, *Madame Swetchine et les conversions russes* dans *Etudes*, t. CXCI, 20 avril 1927 et 5 mai, pp. 183-204 et 321-332.

163. Sainte-Beuve, *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres publiées par M. de Falloux ; ses lettres, publiées par le même.* Dans le *Constitutionnel*, 25 novembre et 2 décembre 1861, et *Nouveaux Lundis*, t. I.

164. Comte de Falloux, *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, Paris 1860, 2 vol. et *Lettres de Madame Swetchine*, Paris 1861, 2 vol.

165. Oncle du prince Jean Serguéiévitch Gagarine (1814-1882), diplomate entré dans la Compagnie de Jésus le 12 août 1843, correspondant de M^me^ Swetchine, Tchaadaïev, Herzen, etc. Voir Herzen, *Dnevnik*, janvier 1843, pp. 257-58, et le P. Rouët de Journel, *Etudes*, 20 avril 1927, p. 190. Il fut le premier éditeur français de Tchaadaïev et le fondateur de la revue des *Etudes* (1857), destinée selon lui à jeter un pont entre France et Russie, entre catholicisme et orthodoxie (P. Rouët de Journel, *Une Russe catholique*, introd., p. 8).

166. La comtesse Edling fut tirée d'un long oubli par A. Markovitch, *Joseph de Maistre i Sainte-Beuve v pis'makh k R. Stourdze-Edling* dans *Literatournoe Nasledstvo* 33-34 (1939), pp. 379-456. J. Bonnerot a pu insérer dans la *Correspondance de Sainte-Beuve* les lettres à la comtesse : voir t. III, p. 181 (notice), t. IV.

On ne connaissait jusqu'alors que des *Mémoires* brefs et discrets écrits en 1829 sur la période 1801-1815, publiés avec une notice biographique en 1859 par son frère A. S. Stourdza. P. Barténiev les traduisit en russe dans *R. Arkhiv*, 1887 (1). Les lettres de J. de Maistre à la comtesse ont été incomplètement publiées dans les *Lettres et opuscules*, Paris 1851. Demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth Alexéievna, Roxandre Stourdza eut une courte liaison avec Alexandre I^er^, qui suscita en 1815 la jalousie de l'impératrice : Roxandre dut quitter la Cour, ne put épouser comme Alexandre et elle-même le souhaitaient le séduisant Capo d'Istria, et se résigna en 1816 à épouser le ministre des Affaires étrangères d'une petite cour allemande, le comte Edling.

Malgré toute son amitié pour de Maistre, elle ne pensa jamais à changer de religion : elle subit fortement l'influence de M^me^ de Krüdener et répandit autour d'elle la mystique de Jung-Stilling (Rostoptchine à S.R. Vorontzov, cité par A. Markovitch, *op. cit.*, p. 441, note 6). Elle s'adonna ensuite à la bienfaisance et entretint huit mille émigrés grecs dans ses immenses terres de Manzyr (Bessarabie). Eugène Grigoriévitch Gagarine, neveu de M^me^ Swetchine, épousa en 1837 Marie Stourdza, nièce et héritière de la comtesse Edling et s'installa avec elle à Manzyr. Puis la comtesse Edling voulut revoir l'Europe et vint à Paris passer l'hiver 1839-40 : comme les autres Russes, elle se fit recevoir à l'Abbaye au Bois où elle se plaît beaucoup (lettre du 8 décembre 1839 à son mari, Markovitch, p. 416), assiste aux séances de la Chambre, renoue non sans quelque difficulté avec sa vieille amie Svetchine, et fait la connaissance de Sainte-Beuve qu'elle intéressa vivement et qui lui écrivit jusqu'en 1843. Elle revint passer l'hiver 1842-43 à Paris auprès de M^me^ Swetchine, regagna la Russie par Constantinople en 1843, déjà malade, et mourut à Odessa le 15 janvier 1844.

167. Voir M. Stepanov, *Joseph de Maistre v Rossii* dans *Literatournoe Nasledstvo*, 29-30 (1937). Sur l'illuminisme en Russie, voir J. de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, Paris Vaton, 1859.

168. P. Rouët de Journel, *Une catholique russe*, p. 186.

169. Ch. de Nesselrode, *Lettres et papiers*, t. VII, p. 279 (30 nov. 1838).

170. Est-ce ce côté positif de sa nature qui rebute Sainte-Beuve ?

« Ce que décidément j'aimais dans M^me^ de Krüdner, c'est l'auteur et le personnage de *Valérie*, la femme du monde qui souffre, qui cherche quelque chose de meilleur, qui aura un jour sa conversion, sa pénitence, sa folie mys-

tique... La sainte dans le lointain ne nuisait pas, mais dans le lointain seulement. » (*Madame de Krüdner* dans *Derniers portraits littéraires*, Paris 1852, p. 282). Cet agnostique sentimental, à la sensibilité toujours adolescente, ne pouvait en aucun cas goûter la tranquille certitude, le calme spirituel où était parvenue Mme Svetchine, qui ne fut jamais une romantique.

171. A. Markovitch, *op. cit.*, p. 416.

172. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 54.

173. *Literatournoe Nasledstvo* 31-32 (1937), lettre du 18 février/2 mars 1839.

174. V. A. Moukhanov, *Zapiski* dans *R. Arkhiv* 1897 (1), date du 20 décembre 1844 erronée, à rectifier par 1841, col. 290.

175. Notice dans *Ostafievski Arkhiv*, t. III, pp. 635-6. Excellente notice dans *Corresp. générale de Mérimée*, t. IV, Paris 1945, pp. 228-29.

176. L.Mickiewicz, *Adam Mickiewicz. Sa vie et son œuvre*, Paris 1888, chapitre 3. Nombreuses lettres de Mickiewicz à la comtesse de Circourt et à sa mère.

177. Voir Ch. Quénet, *Tchaadaïev et les Lettres philosophiques*, Paris 1931 (Thèse).

178. Boris Nolde, *Iz rousskago prochlago Parija. Gospoja de Sirkour* dans *Vozrojdenie*, 28 décembre 1928.

179. Auteur d'une monographie médiocre, *Le comte de Circourt, son temps, ses écrits. Madame de Circourt, son salon, ses correspondants*, Paris 1881.

180. B. N. Fonds Français N. Acq. 10 771 (Lettres du colonel Huber-Saladin à la vicomtesse de Grouchy), lettre n° 100.

181. Voir : *Le comte de Cavour et la comtesse de Circourt...* par le comte Nigra, Turin-Rome 1894.

182. Mme de Circourt se convertit au catholicisme en 1841 ; il existe une correspondance avec Mme Svetchine encore inédite, aux archives du château du Bourg d'Iré, qui jetterait sans doute la lumière sur cette conversion.

183. Indications fournies par les lettres à la vicomtesse de Grouchy, de 1844 à 1863 (B.N.F. fr. N. Acq. 10 772). La duchesse de Rauzan recevait souvent les Circourt et leurs amis dans son château du Thil par Etrépagny (Eure).

184. B. N. Fonds fr. N. Acq. 10 772.

185. Voir notre chap. XI.

186. Comtesse de Bassanville, *op. cit.*, t. IV, pp. 145-6.

187. Voir A. Maurois, *Les Trois Dumas* P. 1957, pp. 249 ss. « Etrange chose que ces Russes qui reculent, sous l'écorce la plus civilisée, la dépravation jusqu'à la sauvagerie, au cynisme, et en lesquelles les seules aventures romanesques et brusques du roman et du drame semblent réfugiées : la *Dame aux Perles* de Dumas, Mme Nesselrode. » E. et J. de Goncourt, *Journal*, éd. R. Ricatte, t. I, p. 419 (15 nov. 1857)). C'est le type nouveau de la femme russe, plus sensuelle que la froide Fédora (note 119).

Léon Seebach (1811-1884)) épousa en 1839 Marie, seconde fille de Ch. de Nesselrode. Il fut ministre de Saxe à Paris de 1852 à 18870. Mérimée le dépeint « haut de six pieds et pourvu de moustaches formidables » (*Corr. Gén.*, t. V, p. 357 et note 3). Voir sur lui les *Mémoires* de Viel-Castel, t. III, pp. 16, 201., le *Journal* de Castellane, t. V, p. 103, les *Zapiski* de V. D. Davydov dans *R. Ar.* 1871, col. 948-964. On le considérait comme tout dévoué aux intérêts russes. Hélène Nesselrode passa deux ans à Paris sous la tutelle de Mme Swetchine, dont nous parlons plus loin. En 1831 elle épousa le comte Michel Khrebtovitch ; cf. Ch. de Nesselrode, *Lettres et papiers*, t. VII et suiv.

187 bis. Voir Constantin Photiades, *Marie Kalergis, née comtesse Nesselrode* (1822-1874), Paris, Plon 1924. Notice tirée de cet ouvrage dans *Corr. gén.* de Mérimée, t. V, note pp. 343-44. Mérimée admire beaucoup sa « blanche beauté », *ib.* pp. 357-58, lettre à Mme de Lagrené (juill. 1848).

188. Th. de Lagrené écrit à A. N. Karamzine le 5 juill. 1848 : « M. Molé pousse de profonds soupirs auprès de Mme Kollergi (*sic*) et trouve un écho miséricordieux à sa passion malheureuse. » *Istor. sbornik* 1934, n° 3, p. 312. Même allusion *Corr. gén.* de Mérimée, t. V, pp. 343-44.

189. Voir Ed. Krakowski, *Au carrefour des élites européennes. La société*

parisienne cosmopolite au XIX^e siècle et C. K. Norwid, peintre et poète précurseur du symbolisme. Paris 1939, livre confus et sans méthode.

190. Richard Wagner, *Ma Vie*, Paris 1927, t. II, pp. 149-150. Voir J. G. Prodhomme, *Une grande dame cosmopolite : la comtesse de Mouchanoff* (M^me *Kalergis*) dans *Rev. de Hollande*, 1916.

191. Publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1849. On voyait peu de Russes dans le salon de la rue d'Anjou ; cependant on y remarque une beauté célèbre, M^me Nathalie Obreskov, née en 1811 princesse Sollogoub, femme de Dmitri Obreskov, né en 1793, chambellan, conseiller intime et lieutenant-général. Une autre M^me Obreskov, née Chérémétiev, épousa Alexandre Mikhaïlovitch Obreskov (1790-1885), diplomate connu. Elle tint salon à Paris dans les années quarante.

Balabine rend hommage au savoir-faire mondain de M^me Kalergis dans une lettre à D. de Nesselrode datée de Paris 4 mars 1852 (*Lettres et papiers*, t. IX, p. 175) : « Jeudi dernier M^me Kalergis ouvrait ses salons que les guerres intestines de ses nombreux amis avaient obligée de tenir fermés jusqu'à présent. Pour la première fois on y voyait réunis sous le même toit MM. Molé, Alb. de Broglie, M^me d'Haussonville avec M. de Persigny et quelques aides de camp du prince Louis, le tout entremêlé de Blacas, de Nadaillac, de Vogüé et d'autres de la même couleur. On ne s'est point tendu la main bien entendu, mais la merveilleuse dextérité de la maîtresse de la maison aidant, nul n'aurait deviné, s'il n'était dans le secret, qu'il se trouvait en présence des éléments les plus hostiles... »

192. Auguste-Pierre-Marie comte de La Ferronnays (1777-1842), épousa Alexandrine d'Alopeus (1808-1848), d'une famille de diplomates russes ; sa fille Pauline écrivit de nombreux ouvrages de piété sous le nom de M^me Augustus Craven.

193. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Levaillant-Moulinier, Paris Bibl. de la Pléiade, livre 42^e, chap. I, tome II, p. 838.

194. Apponyi, *Journal*, t. IV, pp. 10-11 (20 févr. 1844) et D. de Girardin, *Lettres Parisiennes*, t. III, p. 287 (26 févr. 1844).

195. Ed. Petit, *La vie mondaine de Mignet* (*1830-1848*) dans *Le Livre* (partie rétrospective) 1888, p. 338. Elle inaugura son hôtel le 19 mars 1844 : « C'est un ravissant château Louis XV tout brodé et festonné de dorures comme une dentelle de Malines ; c'est un petit Alhambra éclos, par enchantement, au milieu d'un jardin. Les meubles en bois de rose, les lourds brocarts de Moscou, les vases, les statues, le grand candélabre du milieu, les dessus de porte dans le style de Watteau, ce luxe écrasant, ce goût, ces magnificences ont émerveillé la noble assemblée... » On admira aussi la cheminée en marbre blanc due à l'Italien Bussi (*Corsaire*, 20 mars 1844).

196. Sainte-Beuve dans ses *Chroniques Parisiennes* (*1843-1845*), Paris 1876, pp. 206-07, à propos de la célèbre dédicace de *Modeste Mignon* (*J. des Débats* du 4 avril 1844) « A une étrangère, fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie », etc., insinue : « On nous assure que c'est plutôt à une dame russe [qu'à la Belgiojoso], madame de S... of, célèbre par sa beauté et par l'étrangeté et les fantaisies d'une grande existence » que la dédicace est adressée. L'Etrangère n'était pourtant plus une inconnue depuis le voyage de Balzac en Russie : voir par exemple une lettre de la comtesse Nesselrode à son fils Dmitri, de Saint-Pétersbourg le 24 juillet 1843 (*Lettres et papiers*, t. VIII, pp. 217-8) : « Ce qui l'a attiré en Russie, c'est je pense une dame polonaise, sœur du comte Riewutski, qui est ici pour un procès et qui, il y a quelques années, a voyagé avec cet auteur. »

197. Thiers adressait ses hommages à beaucoup de beautés russes. En janvier 1851 il est aux pieds de M^me de Seebach (Marie Nesselrode), *Chronique* de la duch. de Dino, t. IV, p. 10 ; on le voit chez M^mes Obreskov, Meyendorf, de Lieven, Kalergis, Nesselrode, etc.

198. Apponyi, *Journal*, IV, pp. 85-7 ; Balabine, *Journal*, p. 235-6. Un passeport au nom de « M^me veuve Perry, née comtesse Julie de Pahlen, propriétaire, 33 ans », est visé à la préfecture le 5 juillet 1846 (Arch. Nat. F7 12 180 B. Le *Journal des Débats* du 26 février 1846 annonce : « Nous recevons,

avec *l'Osservatore Triestino* du 18, un billet mortuaire en langue italienne, imprimé sur papier noir en caractères d'argent, ainsi conçu : « Pierre-Antoine Perry, docteur en médecine de la Faculté de Médecine de Paris, a passé de cette vie à une meilleure, aujourd'hui 17 à 8 heures 1/2 du matin, muni des secours de la religion. Son épouse désolée, Julie, née comtesse de Pahlen (M^me^ la comtesse veuve de Somaïloff) en fait part aux amis et connaissances. »

L'*Illustration* du 7 août 1847 publie un dessin du tombeau élevé au Père-Lachaise par le sculpteur milanais Motelli Gaetano. Voir le *Journal* des Goncourt, t. I, pp. 417-20 (15 nov. 1857).

199. P. de Julvécourt, *Les Russes* à Paris, p. 178.

200. V. Hugo, *Choses vues* (1830-1871), éd. P. Souchon, Genève 1944, pp. 420-21. On trouve un excellent aperçu de la vie milanaise de Julie Samoïlov dans les *Mémoires* de la comtesse d'Agoult (1833-1854), P. Calmann-Lévy, pp. 127-28 (journal du 29 janvier au 16 mars 1838).

201. H. de Viel-Castel, *Mémoires*, t. I, pp. 132, 149 et t. II, p. 132 : « Où diable l'honneur va-t-il se nicher ? »

202. Sainte-Beuve dans son second article sur M^me^ Svetchine (*Constitutionnel*, 2 déc. 1861, recueilli dans *Nouveaux Lundis*, t. I) trace ce portrait de la comtesse : « Tantôt c'est une beauté hardie, d'aspect superbe et sauvage, aux goûts bizarres, aux mœurs orientales, osant et se permettant tous ses caprices presque en reine du Caucase ou en dame romaine d'autrefois, et mettant en déroute à première vue nos mesquines voluptés et nos jolis vices à la mode. »

Livre second
Les voyageurs en Russie

3.
Les bienveillants et les prudents

Nous avons essayé dans les pages qui précèdent de montrer qu'il existait au milieu du siècle dernier entre la France et la Russie d'importants échanges d'idées grâce au va-et-vient continuel des personnes. Des Français de toutes conditions, depuis le précepteur besogneux jusqu'à l'aristocrate chaudement recommandé, s'orientent vers le grand pays mystérieux pour y chercher le succès, la fortune, des impressions neuves, des sujets de conversation. Les uns, comme Balzac ou Custine, croient trouver dans le régime russe le conservatoire des vertus politiques et sociales que la France a perdues ; d'autres vont en Russie chasser, peindre, donner des concerts, étudier la littérature et les mœurs ; presque tous se demandent avec curiosité, parfois avec angoisse, quelle destinée attend ce pays, quelle place il doit occuper en Europe et dans le monde.

Les Russes viennent en France conspirer ou s'amuser ; les Français vont en Russie s'instruire ou s'enrichir. Tous sont tentés d'écrire leurs réflexions et leurs observations. Mais les Russes ne peuvent publier chez eux que les plus superficielles et les plus critiques d'entre elles : les Français au contraire font part à leurs compatriotes de tout ce qui les a frappés, en bien comme en mal. Si Balzac se tait, renonce à donner aux *Débats* sa *Lettre sur Kiew*, c'est précisément parce qu'il se comporte comme un Russe, ou tout au moins comme un Polonais vivant sous le régime russe.

Ainsi l'on se trouve en présence d'une masse considérable de témoignages écrits publiés entre 1840 et 1855. Leur valeur littéraire et documentaire est évidemment très inégale, mais reflète très bien dans son ensemble l'intérêt attaché à la Russie par des Français de toute culture, de toute classe sociale. Il peut être intéressant d'examiner cette production, d'abord en fonction des voyageurs qui la créent, ensuite en regroupant leurs témoignages individuels pour en composer une synthèse des connaissances concernant la Russie au siècle dernier. Nous nous limitons en principe aux ouvrages français : mais comme certains livres anglais ou allemands ont été traduits en français presque en même temps que paraissait l'original, nous avons pensé qu'il était arbitraire de les écarter, puisque le lecteur pouvait y puiser des éléments d'information aussi commodément que dans n'importe quel ouvrage français. Un autre problème plus délicat s'est aussi posé : fallait-il éliminer

tous les textes relatifs à des voyages effectués entre 1840 et 1855, mais non édités au cours de cette même période et publiés souvent beaucoup plus tard ? On peut admettre que les auteurs de ces textes, en général écrivains connus ou personnages importants, en diffusaient la teneur dans leur entourage et contribuaient ainsi à former l'opinion au même titre que les journalistes et les auteurs de livres imprimés. Nous alléguerons donc les témoignages posthumes de Barante, de Berlioz, de Balzac, d'Hippolyte Augé, de Le Play, de Mathilde Bonaparte.

Plusieurs classements de ces témoignages étaient possibles : puisqu'il s'agit dans cette partie surtout des voyageurs eux-mêmes, on pouvait les répartir par origine sociale, ou selon la date du voyage, ou encore selon son étendue géographique ; mais nous avons préféré les grouper selon un double critère, d'abord d'après la tendance fondamentale de leur témoignage envers la Russie, puis selon l'objet même de leur voyage. Après les deux grandes catégories ainsi constituées, nous avons placé à part le voyage du marquis de Custine, le plus intéressant de tous malgré sa brièveté, celui aussi qui suscita le plus de polémiques, et influença tout ce qui s'écrivit sur la Russie pendant de longues années.

I. VOYAGEURS SCIENTIFIQUES.

Nous distinguerons dans la catégorie des voyageurs bienveillants ceux qui vont en Russie pour effectuer des recherches de caractère scientifique, ceux, plus nombreux, que nous appellerons les touristes, enfin un petit groupe qui va chercher le succès artistique en Russie. Tous ont écrit leurs impressions de voyage sous forme de simples esquisses ou de gros traités. Cette présentation est, il est vrai, surtout le fait du seul étranger que nous fassions entrer dans cette catégorie, l'Allemand Haxthausen.

Occupons-nous pour commencer des voyageurs qui considèrent la Russie avant tout comme un champ de recherche scientifique, tout en exprimant çà et là des vues personnelles sur d'autres sujets que celui de leur spécialité. Par ordre d'importance croissante, nous examinerons les témoignages du docteur Eugène Robert, de l'économiste Le Play et du sociologue allemand Haxthausen.

1. « *L'homme de bronze* » : *le docteur E. Robert.*

Le docteur Eugène Robert n'est pas un inconnu pour nous : c'est « l'homme de bronze » qui dîna un soir à Nijni-Novgorod en compagnie de Custine, et qui quelques semaines plus tard montra si peu d'empressement à défendre son compatriote Louis Pernet[1]. Né à Meudon en 1806, Louis-Eugène Robert fut reçu docteur à Paris en 1834 et participa à divers voyages scientifiques en Amérique centrale et en Scandinavie, notamment à l'expédition de 1835-1836 en Islande et au Groenland sur la corvette *la Recherche* commandée par le lieutenant Tréhouard[2]. Géologue et naturaliste, il participa à la publication présentant le bilan scientifique de l'expédition, puis partit pour la Russie. Il quitta Saint-Pétersbourg le 28 juin/10 juillet 1839, muni de lettres de l'ambassadeur Barante, du naturaliste Fischer von Waldheim, directeur du jardin botanique impérial, et de Paul-Henri Fuss, secrétaire de l'Académie des Sciences[3]. Par Schlusselbourg, Vytegra, Kholmogory, il atteint Arkhangelsk par un pays qui lui paraît triste et pauvre ; mais

à Arkhangelsk « on vit aussi largement qu'à Hambourg », malgré les cancrelats. Il doit affronter de terribles tempêtes pour gagner le monastère de Solovetzki, « espèce de Mecque ». Quelques excursions à partir d'Arkhangelsk le mènent sur les côtes de la mer Blanche [4]. Sa deuxième lettre est datée de Nijni-Novgorod, 28 août/7 septembre : il remonte la Dvina du Nord jusqu'au confluent de la Vaga, remonte cette rivière puis, franchissant la Soukhona, atteint Vologda. Il est frappé de la richesse grandissante des villages qu'il traverse, note l'apparition progressive du blé, du chanvre, du lin [5]. La troisième lettre datée de Moscou 2/14 septembre donne des détails sur la foire de Nijni, quelques impressions de Moscou ; mais rien dans tout cela n'offre d'intérêt, l'auteur se contentant de données officielles et ne faisant pas preuve de la moindre curiosité intellectuelle. Il quitte Cronstadt le 1/13 octobre pour la Suède, après un voyage d'environ trois mois [6].

Pas un instant il ne fait mention de son compagnon de voyage d'Arkhangelsk à Iaroslav, le fameux Louis Pernet ; mais il parle en détail de l'accident de chemin de fer survenu en juin 1840 sur la ligne de Tzarskoïé-Selo, qui provoqua la mort d'une dizaine de voyageurs. Il confirme que Nicolas envoya aussitôt Benkendorf sur les lieux pour commencer l'enquête et mettre en fuite les curieux [7].

Véritable « homme de bronze », il prétend n'avoir connu aucune espèce de difficulté dans son voyage : « Quoique ignorant entièrement la langue, je n'ai rencontré aucune espèce d'entrave. Une bonne carte suffit ; la grande perspicacité des habitants (*kharacho* ! — bien ! bien !) et leur bonne foi font le reste. Quand on voudra, je me rendrai de la même manière au Kamtchatka... Tous les Russes de condition inférieure avec lesquels j'ai eu des rapports, avec lesquels j'ai vécu quelque temps à la gamelle, ont été pour moi les meilleures gens du monde, toujours gais, toujours actifs. » Il est tout prêt à s'enfoncer en Sibérie, « ce pays qu'on a toujours peint des plus noires couleurs [8] ». C'est le type du voyageur sportif : on ne peut que regretter la médiocrité de son talent littéraire, et la pauvreté des informations qu'il nous donne.

2. L'ingénieur Le Play.

On prend plus de plaisir à lire les extraits de la correspondance de Frédéric Le Play, publiés en 1899 par son fils sous le titre *Voyages en Europe 1829-1854* [9]. Deux voyages en Russie s'y trouvent évoqués, l'un de 1844, l'autre de 1853, et fournissent des détails concrets et pittoresques sur une région rarement parcourue par les Français, l'Oural. La carrière de Le Play étant bien connue, nous nous bornerons à rappeler que, fils d'un modeste employé des douanes, Le Play, né en 1806 près du Havre, fut un brillant polytechnicien. Sorti premier de la section des mines en 1827, il mena dès lors une existence aux activités multiples : ce professeur, ce spécialiste de la métallurgie était aussi un voyageur hardi et persévérant, curieux et méthodique. Entre 1829 et 1836, il parcourut l'Allemagne, l'Espagne, la Belgique, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, souvent à pied, interrogeant les habitants, toujours à la recherche de chiffres exacts et de données concrètes sur les richesses naturelles et la vie des hommes [10].

Convaincu de la valeur éminente des traditions, attaché à la religion, à la famille, aux structures patriarcales, Le Play devait un jour porter ses pas vers la Russie. A. N. Démidov fit appel à lui pour organiser la partie scientifique de son expédition de 1837. Le Play s'adjoignit des

collaborateurs, envoya du matériel par mer, et prospecta les terrains carbonifères du Donetz. On trouve le compte rendu scientifique de ses recherches dans le grand ouvrage publié sous le nom de Démidov [11] ; il adressa en 1838 au gouvernement des lettres sur l'économie et le commerce de la Russie méridionale [12] ; malheureusement aucune correspondance privée relative à ce premier voyage n'a été conservée. Démidov, qui avait apprécié la compétence et l'autorité de Le Play, l'invita en 1844 à visiter ses usines de l'Oural et conclut avec lui un contrat selon lequel Le Play apporterait à Démidov son assistance technique et serait intéressé aux revenus des entreprises [13]. Nous connaissons quelques détails de ce voyage par les lettres que Le Play adressait à sa femme restée à Paris.

Arrivé à Pétersbourg le 11 mai 1844 (n.s.), Le Play, qui avait admiré au passage les forêts de Courlande et de Livonie, note rapidement : « Ici tout est militaire et l'habit bourgeois est dans la rue une véritable rareté. » Il fut reçu par le comte Grégoire Alexandrovitch Stroganov (1770-1857), oncle d'A. N. Démidov, l'un des grands personnages de la cour. Frappé par le luxe et l'urbanité de la noblesse russe, Le Play ajoute : « C'est à peine si j'ai pu apercevoir dans la conversation les doctrines aristocratiques qui doivent faire le fonds de la vie sociale [14]. » Tout de suite il organisa son voyage pour l'Oural et, de l'avis général, adopta le tarantass, vaste caisse posée sur deux pièces de bois de 15 pieds portées par quatre roues. L'administration lui adjoignit l'ingénieur russe Péretz, qui se montra toujours compétent et agréable. « Nous sommes bourrés de provisions, confiture, miel, chocolat, thé, semoule, sardines de Nantes, saucisson, langue fumée. Nous y joindrons au moment du départ quelque rôti frais ; nous avons pour la consommation courante 20 livres de sucre, 6 bouteilles de rhum et 6 bouteilles de vin de Bordeaux fin pour les cas graves où il faut se donner du ton. » Partis de Pétersbourg le 31 mai à 3 heures après-midi, les voyageurs arrivèrent à Moscou le 4 juin à 3 heures du matin [15].

Le Play n'est pas un touriste ordinaire : il ne faut pas chercher dans ses lettres ces sempiternelles descriptions du Kremlin, de la foire de Nijni ou de Kazan la tartare : c'est un ingénieur pressé d'atteindre l'endroit où il est attendu, et surtout attentif à l'état des routes et aux ressources naturelles du pays qu'il traverse. Son témoignage n'en est pas moins intéressant, car il écrit sans prétention, sait voir et visite des régions inconnues des Français d'alors. Comme les autres voyageurs, Le Play peste contre les pièces de bois posées en travers de la route et destinées à la consolider, « qui, malgré les coussins, matelas et édredons, réagissent vivement sur les os des voyageurs. Au-delà de Nijni il n'y a plus de chaussée boisée et je m'en félicite [16]. » De Nijni à Kazan, autre complication : il faut traverser d'immenses rivières sorties de leur lit. On place les voitures dans de petits bateaux, il faut deux heures d'efforts et 20 hommes chaque fois pour les hisser sur la rive opposée. On ne trouve aucune ressource sur la route sauf du lait et de l'eau. Les auberges vendent quatre fois plus cher qu'en France des denrées qui coûtent à peine le quart des nôtres. Heureusement les chevaux sont bon marché : Le Play calcule qu'entre Pétersbourg et Moscou un attelage de 4 chevaux revient à 29 centimes au kilomètre, vers la Sibérie à 23 centimes : en France une voiture aussi lourde reviendrait à 80 centimes du kilomètre.

Parti de Kazan le 11, Le Play atteint Perm le 16 juin, ayant parcouru

jusqu'à 220 kilomètres en vingt-quatre heures. Il gagne la région métallurgique située entre Perm et Solikamsk vers le nord[17]. Très bien accueilli dans les usines par ordre du gouverneur de Perm, Le Play trouve sur son chemin des paysans réquisitionnés d'avance pour lui frayer un chemin. Il compare le gouvernement de Perm, « grand comme la Normandie et la Bretagne » à un vaste parc anglais, où les bois sont coupés de prairies et de rivières. Par la haute Kama, il gagne Iékatérinbourg le 29 juin, et Nijni-Taguilsk le 6 juillet.

Là l'ingénieur se livre à une étude approfondie des procédés d'extraction des minerais et de préparation des métaux. Accueilli par l'intendant de Démidov, le très parisien Danilov, Le Play est logé avec son compatriote Malinvaud et l'ingénieur Péretz par les soins de Danilov, qui leur fournit un cuisinier, un portier, un commissaire et deux cochers, gouvernés par Akim, dont Le Play avait gardé bon souvenir depuis son premier voyage de 1837. Les mines de cuivre et de fer se touchent et sont situées dans la ville même : « Chacune d'elles est la plus riche que je connaisse au monde. Le minerai de fer est taillé au jour comme la pierre dans une carrière ordinaire. L'excavation principale a plus de 500 mètres de diamètre[18]. » Un barrage sur la rivière Taguil crée une chute de 6 mètres qui actionne les 60 roues hydrauliques dont le mouvement est transmis aux machines et aux marteaux. La ville compte 22 000 habitants, dont 3 ou 4 000 travaillent aux mines et aux usines. Nijni-Taguilsk occupe un espace immense, car chaque maison dispose d'une cour et d'un jardin. Comme Démidov possède 7 autres usines dans les environs, l'ensemble de sa propriété renferme 50 000 habitants !

Nous ne suivrons pas Le Play dans ses nombreuses excursions géologiques et techniques dans le nord de l'Oural. Le Play atteint Bogolovsk le 16 juillet, au 60e degré de latitude et à 80 lieues de Nijni-Taguilsk ; depuis Verkhotourié il a avancé « dans une vraie forêt vierge où abondent l'épilobium rouge, la véronique bleue, le géranium sanguin, où la fraise des bois, la framboise commune et la framboise du Nord répandent leurs parfums » : toute cette profusion végétale parée « de si admirables couleurs que, même en Espagne, je n'ai rien vu de plus beau[19] ». Au mois d'août il explore la partie orientale du domaine de Démidov, qui va jusqu'à la ligne de faîte de l'Oural, symbolisée par un poteau où se lisent les mots Europe-Asie. A Nijni-Salda, « on a beau couper les bois pour les besoins des mines et des habitations qui en dévorent annuellement d'énormes quantités, la forêt repousse toujours et envahit tout ». Il avance précédé d'une douzaine de paysans qui lui ouvrent une voie de 3 mètres de large ; on a ainsi abattu 3 000 pieds d'arbres « et il n'est venu à l'idée de personne que cela pût s'appeler un dégât[20] ». C'est au cours de ce voyage que Le Play étudia de la façon la plus détaillée le genre de vie, les ressources et les dépenses d'une famille de forgeron et charbonnier des usines de fer de l'Oural, et d'une famille de charpentier et marchand de grains des laveries d'or de Sibérie occidentale ; il compléta ces études en septembre 1853 en faisant figurer en outre un groupe de Bachkirs pasteurs demi-nomades du versant asiatique de l'Oural. Tous ces tableaux figurent dans le bel ouvrage imprimé en 1855 sous le titre *Les Ouvriers européens*[21].

A la fin d'août 1844, Le Play parcourait le secteur d'Alapaïevsk où, faute de mines, la forêt était restée vierge. Le long du chemin, des clairières émaillées de fleurs où le gazon repoussait aussitôt après la fenaison, et le plus souvent la forêt impénétrable. « Souvent un arbre tombé

de la veille encombre le chemin ; ailleurs la route défoncée est envahie par les eaux stagnantes : partout elle est hérissée de troncs que l'on n'a pu enlever en perçant la route et qui font faire à l'équipage d'affreux soubresauts auxquels ne pourraient résister une heure les meilleurs ressorts d'acier. » Les ponts sont faits de rondins de 30 à 40 centimètres de diamètre à peine recouverts de terre ; les pentes atteignent souvent 20 %. Les postillons les dévalent à 8 lieues à l'heure et passent sur les ponts avec un fracas terrible [22].

Le Play regagna l'Europe occidentale par Iékatérinbourg, Zlatooust, Oufa, Kazan et Moscou ; à Varsovie il fut reçu par le maréchal Paskiévitch. Son expérience de la Russie, qu'il enrichira encore par son voyage de 1853, ne peut se comparer qu'à celle du célèbre sociologue allemand, le baron de Haxthausen.

3. Le baron de Haxthausen.

Né en 1792, August von Haxthausen-Abbenburg, westphalien et catholique, fit la campagne de 1812-1814 dans les rangs prussiens puis étudia l'agronomie et parcourut la Prusse de 1830 à 1838 [23] ; certains traits de la vie rurale en Prusse lui semblèrent ne pouvoir trouver d'explication dans une perspective historique purement germanique. Aussi à partir de 1840 se tourna-t-il vers le monde slave et organisa-t-il avec l'accord et l'appui du gouvernement russe un voyage d'études dans les diverses contrées rurales de la Russie d'Europe [24].

Il quitta Berlin pour Saint-Pétersbourg au début de mars 1843, organisa dans la capitale le côté matériel et technique de son expédition, puis, le 27 avril/9 mai se mit en route pour Moscou [25] avec plusieurs compagnons dont le docteur Kosegarten, professeur de langues orientales à l'Université de Greifswald, ancien élève de l'orientaliste français Silvestre de Sacy. Au cours de cette première étape, Haxthausen multiplie les remarques sur l'aspect des villages, leur organisation, le costume des paysans. *L'amour* [26] avec lequel il observe le monde rural russe ne l'empêche pas de se montrer parfois aussi dur que Custine dans ses jugements. Voici quelques exemples de cette sévérité peut-être involontaire. Visitant l'Académie forestière de Listsino près de Pétersbourg, Haxthausen s'étonne d'y voir de luxueux parquets. On lui répond que les jeunes gens sont astreints à une stricte discipline, qu'on économise ainsi les frais de lavage, etc... Il note alors : « Ma critique ne me parut pas pour autant réfutée, mais je sentis bien qu'intervenaient d'autres motifs, aisés à deviner en dépit des réticences. A Pétersbourg, sous les yeux mêmes de l'Europe (considération qui joue un rôle excessif en Russie), et surtout sous les yeux de l'Empereur, on ne peut pas fonder d'institut qui se signale par sa pauvreté... » Il ajoute que, moins fastueux, l'institut n'aurait point d'élèves, car les jeunes nobles, seuls admis, sont élevés en Russie plus mollement que partout ailleurs [27]. Un peu plus loin, il explique pourquoi les maisons des villages russes sont si serrées, et le plus souvent jumelles ; « Chacun peut et doit ainsi exercer une surveillance policière sur son voisin immédiat, qui agit pareillement de son côté [28]. » Plus que bien des tirades déclamatoires, ces quelques mots jettent une lumière sur la vie russe d'alors.

Arrivé à Moscou le 2/14 mai 1843, il n'y reste que dix jours. Ses réactions, nous le verrons dans un autre chapitre, sont au fond comparables à celles de Custine déplorant le manque de pittoresque de Saint-Pétersbourg : pour Haxthausen, Moscou a perdu tout pittoresque lorsqu'on

en parcourt les rues depuis l'incendie de 1812 ; de ville noble Moscou est devenue ville industrielle et commerçante [29].

Le véritable voyage commence au départ de Moscou le 12/14 mai. A Iaroslav Haxthausen est reçu par le gouverneur I. A. Boratynski, frère du poète, et sa femme, princesse arménienne célèbre pour sa beauté et sa culture européenne [30]. C'est à ce moment que l'auteur entre dans l'analyse approfondie du système communal russe, qui lui paraît la seule base solide dans le pays : tant qu'il subsistera, la Russie n'a rien à craindre du socialisme ou du communisme qui menacent l'Europe [31]. Il poursuit ses observations vers le Nord, par Vologda et Tot'ma jusqu'à Veliki-Oustioug ; puis revient au Sud par Nikolsk chez les Zyrianes, pays d'ours et de loups, district peuplé à raison de 3 habitants au kilomètre carré [32] ! Descendant la vallée de l'Ounja, il atteint la Volga à Iourievets et s'arrête à Nijni-Novgorod le 6/18 juin. Il est reçu, comme Custine, par le gouverneur Boutourline, excursionne au couvent féminin d'Arzamas et laisse décrire la foire au docteur Kosegarten. Haxthausen place à cet endroit de son ouvrage un long exposé très intéressant sur les différentes sectes russes [33]. Puis il reprend son récit : son tarantass ayant expiré avant Nijni, il descend la Volga de Nijni à Kazan en bateau et donne des détails de seconde main sur les Tchérémisses et les Tchouvaches. Arrivé à Kazan le 17/29 juin, il trouve la ville en ruines, l'incendie de 1842 n'ayant respecté que 500 maisons de pierre sur les 4 500 composant la ville. L'argent trop cher et la bureaucratie entravent le relèvement. Il est reçu par le conseiller d'Etat von Fuchs, Rhénan d'origine, ancien professeur à l'Université de Kazan, qui le renseigne abondamment sur les peuplades de la région [34].

Le tome second contient la portion méridionale du voyageur. Longeant la Volga par la rive gauche, Haxthausen visite à Spask le domaine de Herr von Pirch, Allemand russifié qui tient à ses paysans un merveilleux discours digne du Puntila de Bertolt Brecht [35], puis continue par Simbirsk, Samara et Nikolaïevsk. A partir de Samara la terre devient admirablement fertile : elle est cultivée grâce à une colonisation récente organisée par le gouvernement. Rejoignant la Volga, il atteint les fameuses colonies allemandes ; le 1/13 juillet il est à Saratov, qu'il quitte vers l'Ouest, en direction de Penza et Tambov ; il passe à Voronej le 15/27, fait une rapide allusion aux terribles famines de 1839, qu'il attribue au manque de communications [36].

Le Don franchi, Haxthausen est en Ukraine. A Kharkov il recueille les confidences des professeurs allemands de l'Université, qui se plaignent du vide spirituel et de la médiocrité où végète l'aristocratie. A quoi Haxthausen répond que la vie provinciale allemande n'est pas plus tonique. Malgré la censure, la couleur politique générale lui paraît de « l'espèce la plus nocive » : il incrimine la propagande des précepteurs français et suisses et la tradition libérale prédécembriste : un véritable fléau [37].

Par Iékatérinoslav, le voyageur gagne la région de la Malotchnaïa, autour de Mélitopol, peuplée de Mennonites allemands dirigés par Johann Kornies, dont Hommaire de Hell loue aussi l'intelligente activité ; il va voir des *doukhobortsy* non loin de là. Arrivé à Kertch le 31 juillet/12 août, il passe en Mingrélie et déclare réserver le récit de son voyage au Caucase pour un autre livre [38]. Il est de retour à Kertch le 22 septembre/4 octobre 1843. Là s'intercale un immense chapitre sur la colonisation en Russie, où il examine successivement le peuplement

cosaque, les colonies militaires, et la Sibérie. Détail à peine croyable : il ne dit pas un mot des déportés politiques ! Sa conviction est que la Sibérie a devant elle un avenir illimité, comme les Etats-Unis : mais, dit-il, pour les Etats-Unis tout le monde le croit, pour la Sibérie presque personne ne le sait [39]. Ses données sont empruntées au voyageur anglais Cottrell [40].

Passant quelques jours en Crimée, il gagne Odessa et la Podolie dont il montre le peuplement bigarré, et atteint Kiev le 13/25 octobre où il est reçu par « M. Bibikov, aux manières d'un exquis raffinement, mais aussi, apprîmes-nous, rempli d'énergie et d'habileté [41] ». Par Orel et Toula, il prend le chemin de Moscou, non sans revenir en détail sur les paysans, les artisans, les marchands. Les derniers chapitres, sur Toula et Moscou, sont de Kosegarten, qui s'en prend vigoureusement à Custine, sans le nommer, et lui reproche avec pédantisme d'avoir donné des nez écrasés aux Tatars [42].

Les lecteurs furent tenus en suspens jusqu'en 1852, année où parut le troisième volume des *Etudes*, qui s'ouvre par la conclusion du voyage proprement dit, le retour à Moscou du voyageur. Il y arrive le 17/29 octobre 1843, et n'en repart qu'en avril 1844. Au cours de cet hiver il ne voit guère que des Russes ; introduit par le baron de Meyendorff, il fréquente le salon de la princesse Troubetzkoï, femme du gouverneur, divers sénateurs et fonctionnaires de haut rang ; il mentionne les universitaires slavophiles Chevyriov, Pogodine, Bodianski à côté de leur adversaire Granovski. Par-dessus tout il se réjouit de trouver une adhésion chaleureuse à ses idées sur l'originalité du système communal chez les plus ardents des jeunes patriotes russes, « MM. Melgounov, Kochelev, Sverbéiev, Tchaadaïev, Samarine, Kiréievski, le poète Khomiakov et d'autres » ; mais il réserve ses éloges les plus chaleureux à Aksakov et au ménage Pavlov [43]. Il ne cite pas Herzen, qui le vit pourtant et conversa longuement avec lui [44].

Heureux de l'approbation des slavophiles, il ne partage pas leurs chimères et refuse même de voir dans l'occidentalisation de la Russie depuis Ivan Vassiliévitch une impulsion arbitraire de ses souverains, alors qu'elle répondit à une aspiration profondément populaire, celle de se mettre au niveau de ses voisins. Il est encore plus hostile à toute forme de gouvernement représentatif « dans le sens des révolutionnaires de 1825 », simple question de mode ailleurs, idée démentielle en Russie.

Le panslavisme est soit une rêverie poétique de jeunes gens, soit une idée acceptable en son fond, car les Slaves aiment la Russie, mais une idée infectée de propagande révolutionnaire [45]. Pour Haxthausen, la Russie est fondamentalement pacifique : ses conquêtes, elle doit les chercher en elle-même, sur les forêts inexplorées, les marais et les steppes : il y a là, dit-il, un travail de plus de cent ans [46]. Haxthausen consacre son troisième volume à l'étude plus ou moins détaillée de la noblesse, de l'Eglise orthodoxe, du *mir* et du principe patriarcal dans toute la société russe, enfin termine cette partie par quelques vues générales sur la Russie et l'Europe. Une très longue étude sur la force militaire russe et sur les terres de la Couronne, ainsi qu'une étude économique du docteur Kosegarten termine l'ouvrage.

Mal composé, souvent de seconde main, haineux envers la France et toute idée libérale, dissimulant, par « amour » envers le peuple russe, les tares énormes de son gouvernement, exaltant outre mesure les vertus du système communal des paysans russes, le livre de Haxthausen est

cependant une source essentielle sur la Russie du XIX[e] siècle ; c'est la première fois qu'un Occidental essaie de faire ressortir l'originalité de la civilisation russe en étudiant systématiquement certains de ses aspects. De plus, Haxthausen permet de mieux comprendre la russophilie de certains Prussiens, en particulier de Bismarck : les affinités politiques traduisent des modes de pensée et d'existence assez semblables. Junker et barine sont faits pour s'entendre. Haxthausen, catholique, travaille vers la fin de sa vie à la réunion de son Eglise avec celle des Russes.

II. TOURISTES FRANÇAIS EN RUSSIE

On trouve moins de sérieux et plus de fantaisie dans les ouvrages de plusieurs Français qui se rendirent en Russie entre 1839 et 1853 par simple curiosité ou pour des raisons purement privées. Nous en retiendrons six : Marmier, d'Arlincourt, Viardot, Henri Mérimée, Saint-Julien et le grand Balzac, tels sont les *touristes,* comme on disait dès cette époque, auxquels nous nous adressons maintenant. Plusieurs de ces récits de voyage, ceux de Marmier, de H. Mérimée, de Viardot parurent d'abord dans la presse, et touchèrent ainsi de nombreux lecteurs ; au contraire, celui de Balzac, destiné aux *Débats,* resta inédit jusqu'en 1927. Tous ces récits ont un trait commun, qui nous a poussé à les grouper ensemble : les problèmes politiques y sont délibérément laissés de côté au profit des notations purement pittoresques.

1. Marmier le polyglotte.

Xavier Marmier, bien connu comme traducteur et voyageur dès les années 30, ne pouvait manquer un jour de poursuivre ses études littéraires et folkloriques en Russie. Collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes,* il amasse en 1837-1838 au cours de son grand voyage au Danemark et en Suède les matériaux qu'il compte exploiter à son retour [47]. Lorsqu'il revient de Laponie, à la fin de 1838, on le nomme professeur de littératures étrangères à Rennes, ce qu'il fête joyeusement, comme l'écrit A. I. Tourguéniev à Viazemski le 6/18 janvier 1839 : « Demain, j'irai chez Marmier, au 5[e] étage, boire encore du punch et converser avec de jeunes auteurs et de vieux marins en compagnie de qui il a navigué sur les mers glaciales. Après-demain, il s'en ira à Reims [*sic* pour Rennes] prendre possession de sa chaire, mais reviendra ici en mars et me chargera de lettres et communications pour le Danemark et la Suède, par où je pense revenir en Russie [48]. »

Mme M.-L. Pailleron, citant une lettre intéressante de Marmier à Buloz résumant ses impressions de Russie, écrite de Leipzig un 10 août, indique pour l'année 1839 [49]. Or d'une part, Marmier n'est allé en Russie qu'en 1842, et d'autre part, il parle d'un ouvrage anonyme sur la Prusse qui est évidemment celui de 1842 [50], de la chanson de Becker transformée en « apostrophes contre les souverains de l'Allemagne » : la chanson est de 1840 [51]. Un seul témoignage positif nous suffira pour établir que le voyage de Marmier eut lieu en 1842 et non en 1839, celui de Herzen, qui note son passage à Moscou dans son *Journal* à la date du 29 juillet/10 août 1842 [52].

Venant de Stockholm, Marmier fit son entrée dans l'empire russe par Abo et gagna Helsingfors qui lui parut très russifiée. Il eut l'honneur d'un entretien avec le grand-duc héritier, le futur Alexandre II, accom-

pagné par le prince Menchikov, gouverneur de Finlande [53]. Le 3 juin 1842 il quitta Helsingfors sur un petit bateau du même nom en direction de Viborg ; là , en compagnie d'un jeune commerçant lyonnais nommé Besson, il prit la route de Pétersbourg et souffrit mille morts sur les rudes charrettes des paysans finnois [54]. A Pétersbourg, où il séjourna du 9 au 23 juin, il fut convenablement reçu dans les salons littéraires, introduit sans doute par des lettres de son ami A. I. Tourguéniev, et S. S. Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, lui offrit même de rester dans la capitale. Avec une grande conscience Marmier vit tout ce qu'on lui montrait, squelette de mammouth, cafetière de Napoléon et résidences princières. Mais il vit aussi Gogol chez le prince V. F. Odoïevski et raconte la pénible impression que lui laissa le romancier dans la préface de son recueil de traductions *Au bord de la Néva* (1856) : Gogol ressemblait, dit-il, à l'une de ses Ames mortes.

A Moscou, il retrouva A. I. Tourguéniev et séjourna du 25 juin au 20 juillet environ. Il vit Herzen, qui ne lui trouva pas de génie, et le groupe slavophile, notamment le poète Khomiakov, dont il cite deux odes [55], et l'historien Chévyriov, directeur du *Moscovite*. Après une visite au monastère de Troïtza qui le laissa fort peu édifié, il vit Tchaadaïev la veille de son départ. Celui-ci regretta de n'avoir pas le temps de « lui faire apprécier les choses dans toute leur signification » et lui exposa une critique assez vive des théories de Khomiakov sur la commune rurale, que Marmier n'accueillit pas dans ses articles sur la Russie [56]. Mais il nous semble bien reconnaître le langage de Tchaadaïev dans ces vues que Marmier rapporte en juin 1843 sans en citer l'auteur : « La plupart de nos œuvres ne sont que des improvisations. Dieu parle en nous, et nous chantons et nous marchons au sacrifice ou à la victoire, sans calculer ce qui pourra en advenir. Frères cadets de la famille européenne, nous n'avons point connu, comme nos aînés, les épreuves du Moyen Age. Nous sommes nés à une époque où il était déjà organisé ; force nous fut de prendre les choses telles qu'elles avaient été faites sans nous. C'est un mal sous le rapport de notre nationalité, qui a dû nécessairement se façonner à l'imitation de l'étranger, et se plier à des formes parfois contraires à notre élément ; c'est un bien par la célérité de notre action. La vie est courte, et quand on n'a pas pu se lever aux rayons de l'aube pour préparer soi-même l'œuvre de la journée, il est bon en se levant à midi de trouver la besogne déjà très avancée [57]. »

Puis Marmier regagna Pétersbourg après avoir écrit son poème *En Russie*, prit la route de Varsovie par Kovno, s'entretint avec des Polonais de leur patrie démembrée, visita plusieurs châteaux des environs et gagna Cracovie, qui lui causa une impression plus triste encore. Au mois d'août, il rentra en Allemagne par Dresde, et de là regagna Paris. Il écrivait à Buloz de Leipzig : « J'ai été accueilli en Russie et en Pologne avec une grande bonté. On voulait même me garder à Pétersbourg, et le ministre de l'Instruction publique m'a fait les plus belles offres. Mais tous les bons et affectueux souvenirs ne m'empêcheront pas d'en parler librement... [57] *bis* » Ses *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* parurent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* des 1[er] décembre 1842, 1[er] janvier, 15 février et 1[er] avril 1843. L'ouvrage, annoncé par les *Débats* le 21 août 1843, parut en deux volumes chez Delloye, puis fut réédité par Garnier en 1851 ; une traduction allemande parut dès 1844.

Le prince P. A. Viazemski, qui reçut Marmier à Saint-Pétersbourg,

demanda à A. I. Tourguéniev le 25 décembre 1842 : « Avez-vous lu dans la *Revue des Deux Mondes* l'article de Marmier sur la Russie, mutilé par la censure ? C'est assez mince et pâle. On voit qu'il n'a pas voulu nous taquiner, ni provoquer le journalisme parisien, et cette bonne intention ne sera appréciée ni d'un côté ni de l'autre... » A. I. Tourguéniev répondit de Moscou le 30 décembre/11 janvier : « Son coup d'œil sur votre haute société et d'autres questions est assez juste. C'est écrit sans bile et raisonnablement [58]. » Encore aujourd'hui des Russes opposent l'honnête Marmier à l'insupportable Custine [59]. Avant 1843, année où parut *La Russie en 1839*, le récit de Marmier est certainement ce que le lecteur français pouvait lire de meilleur sur la Russie du point de vue touristique.

2. Le vicomte d'Arlincourt.

Si l'on trouve Marmier superficiel, que dire du vicomte d'Arlincourt ? Ce vieux routier du roman trouva bon d'aller renouveler son inspiration en Russie : il tira deux volumes, qu'il intitula *Le Pèlerin - l'Etoile Polaire* [60], d'un séjour en Russie qui dura moins de trois mois. Parti de Paris peu après la catastrophe du chemin de fer de Versailles (8 mai 1842) [61], il rendit visite au baron de Heeckeren, chargé d'affaires de Hollande en Russie et père adoptif du trop fameux d'Anthès, passa par Hambourg qui venait de brûler et y vit M. de Struve, chargé d'affaires de Russie, puis s'embarqua à Travemünde sur le *Nicolas Ier*, qui s'ensabla dès la sortie du port [62]. A bord il se lia avec le comte Kouchelev-Bezborodko, qui avait à bord trois voitures meublées et une suite de 16 personnes. Ce fastueux personnage est sans doute le père de celui qui décidera en 1858 Alexandre Dumas à entreprendre son grand voyage en Russie [63]. Grâce à lui d'Arlincourt évita les tracas de la douane à l'arrivée [64].

Il trouve tout superbe dans la capitale russe : Saint Isaac par exemple lui paraît « le songe d'un génie, songe demi-funèbre et demi-radieux, réalisé en marbre et en or [65] ». Guidé par le prince G. P. Volkonski, il visite l'intérieur du Palais d'Hiver et le décrit de la façon la plus plate. Sans qu'on sache pourquoi, il évoque ensuite le 26 décembre 1825 et fait des phrases sur les femmes qui suivirent leurs maris en Sibérie [66]. Sans le moindre souci de convenance morale ou esthétique, il revient aussitôt après à ses mondanités, raconte qu'il a été invité dès son arrivée chez la comtesse de Nesselrode dont le salon était plein de généraux, d'ambassadeurs et de ministres, et qu'il a dîné aux îles chez le ministre S. S. Ouvarov. Suit une page prétentieuse sur la Néva vue à minuit du pont Troïtzki, qui ne fait pas oublier la belle peinture des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il rencontra l'auteur véritable de cette page, Xavier de Maistre, chez la comtesse Natalie Stroganov. Présenté à l'Empereur par le comte I. I. Vorontzov-Dachkov à Péterhof, il prétend avoir été honoré de ces mots : « Vous êtes venu visiter la Russie, c'est un honneur pour elle, et je vous en remercie. Il faut rester ici quelque temps, et apprendre le russe [67]. »

Arlincourt quitta Saint-Pétersbourg le 27 juillet en compagnie du prince Nicolas Borissovitch Golitsyne, écrivain militaire et poète, et par Novgorod et Tver arrive à Moscou : « De fatals souvenirs m'oppressaient, et une larme roula sous ma paupière [68]. » Il descend chez le conseiller d'Etat André Bestoujev, frère du fameux romancier Marlinski, visite Troïtza et de nombreux châteaux aux environs de Moscou ;

après une rapide excursion à Nijni-Novgorod, il retourne à Pétersbourg et s'embarque le 2 septembre à Cronstadt pour Reval, en compagie du voyageur français Louis-le-Duc [69], en qui nous reconnaissons Léouzon-le-Duc ; il se livre *in extremis* à de violentes attaques contre les douanes, le système des passeports et la rapacité des maîtres de poste. De Reval, il passe en Suède.

On comprend que Viazemski l'ait fui comme la peste à Saint-Pétersbourg, et, recevant son livre de J. N. Tolstoï, écrive à A. I. Tourguéniev le 19 mars 1843 : « Hier j'ai reçu de Tolstoï le livre d'Arlincourt sur la Russie. Poudre aux yeux et bavardage, au moins à première vue ; apparemment tout est madrigal ; il y en a un pour la princesse Olga Dolgoroukova [70], et même un pour Gretch, « homme plein d'esprit et d'érudition. Je m'étais lié d'affection avec cet écrivain distingué dont la conversation pleine de charme était pour moi d'un vif intérêt ». Il ment, sans doute, à propos de l'Empereur... [71] » Rien n'est plus médiocre en effet que ce livre.

3. *Viardot le chasseur.*

Le bourguignon Louis Viardot était au moins un homme d'esprit. Il nous raconte lui-même comment en 1823 il fut garde-magasin des liquides à Séville, lors de l'expédition dont Chateaubriand tira tant de fierté [72]. Viardot, âgé de 23 ans alors, était ardemment libéral et mit sa fierté à le rester. Cette découverte de l'Espagne fit de lui un voyageur et un traducteur au lieu d'un avocat. Séduit successivement par le Midi et par le Nord, curieux des mœurs et de traits nationaux les plus pittoresques, Viardot est un Mérimée de moindre taille. Sa traduction de *Don Quichotte* parue en 1836 lui assura une certaine notoriété ; il écrivait en même temps au *Globe*, au *National*, au *Siècle*. En 1838, il est nommé directeur du Théâtre-Italien et engage aussitôt la jeune Pauline Garcia, la sœur de l'illustre Malibran, âgée de 17 ans ; elle fit ses débuts aux Italiens en 1840 dans plusieurs opéras de Rossini. Viardot l'épousa en 1840 et quitta les Italiens, accompagnant sa femme dans ses tournées européennes qui durèrent plus de vingt ans [73].

Après l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la Belgique en 1842-1843, le couple Viardot gagna la Russie en octobre 1843 par l'Allemagne. Pauline Viardot fut la Rosine du *Barbier de Séville* au Grand Théâtre de Pétersbourg à partir du 22 octobre/3 novembre 1843 et connut d'immenses succès. Pendant l'hiver 1843-1844, Louis Viardot ne perdit pas son temps ; il vit tout ce que Pétersbourg offrait d'intéressant en tableaux, chassa ce que le sort plaça devant son fusil, et traduisit pour la première fois des nouvelles de Gogol, dont le célèbre *Tarass Boulba*. Comment pouvait-il s'attaquer au russe de Gogol, sur lequel Mérimée commit tant de contresens [74] ? Il reconnaissait lui-même qu'il ignorait absolument le russe.

C'est le jeune et enthousiaste admirateur de sa femme, Ivan Serguéiévitch Tourguéniev, qui aida au miracle. Compagnon de Bakounine pendant leurs studieuses années de Berlin, Tourguéniev revint à Saint-Pétersbourg et fut attaché au ministère de l'Intérieur ; il travaillait sous les ordres du fameux folkloriste et lexicologue V. Dal, et fréquentait à la fois la jeunesse libérale et l'aristocratie pétersbourgeoise. Annenkov dit qu'il était insupportable à cette époque, un *Bursche* orgueilleux et embarrassé de son propre personnage. Pauline Viardot, dont il fit la connaissance le 1/13 novembre 1843, lui dit un jour : « Ne piaffez pas

ainsi[75] ! » En sa compagnie donc, Viardot chassait aux environs de Pétersbourg. Les récits de ce dernier parurent d'abord dans l'*Illustration* au cours de l'année 1844, puis furent réunis en un volume groupant ses souvenirs de chasse en Espagne, Angleterre, Hongrie et Russie[76].

Viardot avertissait ainsi son lecteur à propos de ses souvenirs d'Angleterre (1841) : « Je prie le lecteur de se rappeler que ces récits de chasse ne seraient point supportables s'ils n'étaient assaisonnés d'une critique de mœurs, et que je puis, plus qu'en un livre sérieux, la porter ici jusqu'à la plaisanterie railleuse. Comme elle est la même pour tous les pays, c'est-à-dire dans tous les chapitres, l'un fait pardonner à l'autre, et cette plaisanterie, fort innocente en elle-même, le devient ainsi davantage, parce qu'elle n'a ni préférence ni rancune[77] » En effet, Viardot n'hésite pas à écrire, à propos des ressources de la Russie en or, qu'il faut tenir compte de cet élément nouveau « pour mesurer, dans sa taille et sa force, le colosse de l'empire, ce géant de qui la tête s'appelle despotisme et le corps servitude[78]. » On sent ici l'influence de Custine. Cependant G. Sand lui reproche en 1844 « un peu de déclamation » contre le marquis dans leurs conversations à Paris : Viardot tenait à garder un libre accès en Russie pour lui-même et sa femme[79]. Sa première chasse, à l'automne 1843, a pour point de départ le château de L..., à 22 verstes au nord de Saint-Pétersbourg : on peut y reconnaître le château de Lévachovo, célèbre pour son parc et son lac. Son compagnon est un Russe qu'il appelle R... T..., qui pourrait bien être Tourguéniev : mais pourquoi R... alors qu'il s'appelle Ivan (ou Jean)[80] ? grand chasseur aussi.

Au cours des deux hivers qu'il passa en Russie, Viardot essaya de la chasse au lièvre, à l'élan, au loup, à l'ours, avec des fortunes diverses : mais il sut apprécier la beauté des paysages hivernaux et nocturnes qu'il traversait, et faire goûter mieux que n'importe quel autre voyageur le charme des forêts profondes et des plaines enneigées[81]. Grâce à lui, le lecteur français put avoir comme un avant-goût des *Récits d'un chasseur* de son ami Tourguéniev, qu'il se proposa de traduire et contribua à faire aimer en France.

Ses *Musées d'Allemagne et de Russie*[82], parus aussi en 1844, sont bien moins attachants : sèche nomenclature de noms d'artistes et d'œuvres, le livre présente plus d'intérêt lorsque l'auteur montre en détail les curiosités de Moscou. Mais on ne s'élève jamais au-dessus de la monographie à l'usage des touristes.

4. *Henri Mérimée le dilettante.*

Un autre exemple de ces observateurs superficiels et agréables, tournés à la fois vers l'Espagne et la Russie, est celui de l'obscur Henri Mérimée. Né à Laigle le 20 avril 1807, fils d'un notaire et petit-cousin au 6e degré de Prosper Mérimée dont il fut le condisciple au lycée Henri IV[83], Henri Mérimée séjourna en Espagne, se lia avec des Russes cosmopolites, N. A. Melgounov, S. A. Sobolevski[84], apprit quelques mots de leur langue et fit un premier séjour en 1839-1840 ; par intermittence il fut rédacteur à la *Revue Britannique*, mais ne s'entendit pas avec A. Pichot, son directeur[84] bis. Il correspondit sûrement avec Saint-Marc Girardin, à qui il dédie son livre sur la Russie. Ses lettres parurent d'abord quelque part dans la presse en 1844, puis sous forme d'un petit livre en 1847 intitulé *Une année en Russie. Lettres à M. Saint-Marc Girardin.*

Ni les Français, ni les Russes ne se sont beaucoup occupés de lui.

Berlioz fait allusion toutefois à un jugement favorable de H. Mérimée sur le compositeur Glinka dans un feuilleton musical des *Débats* paru le 16 avril 1845 [85]. Mais du côté russe, ni les mémorialistes, ni les épistoliers ne parlent de Henri Mérimée. On sait que de 1842 à 1845, il habita Longny-au-Perche auprès de sa mère, puis voyagea au Liban en 1850. On ne sait rien de précis sur lui après la publication de son livre sur la Russie [86] ; il mourut en 1870 à Rome.

Il ne paraît avoir vu en Russie que Moscou et Saint-Pétersbourg, et ne parle jamais d'un voyage à travers le pays. Aussi ses remarques ont-elles trait exclusivement à la société, aux mœurs et à la politique. Sa position personnelle est celle d'un parfait dilettante : sa préface datée de Maisons-sur-Seine, septembre 1846, nous déclare : « J'aime la Russie, j'y ai laissé des amis dont je veux serrer encore la main ; je ne déteste pas le gouvernement absolu, au moins comme spectateur bénévole : j'adore le caviar frais ; la langue russe est devenue pour moi une étude favorite et j'ai oublié, en repartant, deux ou trois étymologies slavonnes auxquelles je tiens beaucoup : j'irai les chercher — je le dis en face à toutes les polices de l'empire. J'irai, dussé-je rentrer en Russie par la Chine, les monts Oural et Orembourg [87]. »

Il dit le plus grand mal de Custine, sans le nommer, lui reproche d'avoir couru la poste tablettes en main sans savoir un mot de la langue, de ne pas même passer un hiver dans le pays, et surtout de limiter son champ d'observations à la Cour, afin de pouvoir dire : « J'ai été à la Cour, Sa Majesté m'a dit [88]..., » etc. Plusieurs de ces reproches sont fondés : mais pourquoi, si l'on est en mesure de parler plus pertinemment de la Russie, se limiter à un opuscule de 190 pages si décousues ? Et pourquoi tant blâmer Custine lorsqu'on écrit : « Se rendant une justice trop sévère, les Russes ne veulent pas croire qu'on reste chez eux l'hiver, sans un intérêt puissant, un livre à faire, du champagne à vendre, une alliance à conclure [89]. » Mêlant des convictions libérales sans élan à des souvenirs de propagande slavophile, il trace de la vie paysanne un tableau idyllique, tout en parlant quelques lignes plus haut des « droits monstrueux » des seigneurs russes, d'un « état social qu'ils savent être aujourd'hui en Europe une énormité flagrante [90] ».

Mais le plus étonnant est son tableau de la vie intellectuelle russe ; il cite à peine Lermontov, ignore Biélinski et Herzen, appelle le *Révizor* « une délicieuse satire de mœurs administratives », et consacre un dithyrambe bien plus enthousiaste que celui d'Arlincourt au fameux « grand espion de Sa Majesté », Nicolas Gretch. « En tête de la littérature militante règne Nicolas Gretch, qui, par les formes multiples du talent, le charme du style [...], surtout par sa vieille autorité hautement reconnue et la vénération affectueuse dont l'entoure la jeune école, rappelle, et c'est là un grand éloge, notre patriarche de l'Arsenal... [91] » Pauvre Nodier ! Voici le plus surprenant : « C'est sutout comme journaliste que N. Gretch a droit à toutes nos sympathies. Il est un de ces champions dévoués qui débattent obscurément les droits de la raison humaine, là où le sceptre et le sabre conspirent pour l'étouffer... [92] » Il a été mystifié bien plus que Custine ! Nous ne sommes pas de l'avis de Henri Mongault qui déclarait « ce petit livre trop oublié [93]. »

5. Saint-Julien, sujet dévoué de l'Empereur de Russie.

Les encyclopédies n'ont jusqu'à présent pas accordé la moindre place à Charles de Saint-Julien. Peut-être était-il originaire du Lyonnais ou

du Vivarais, où le nom de Saint-Julien est ancien et répandu ? Précepteur à Florence, il fut présenté à Lamartine en 1828 qui encouragea ses essais poétiques : les *Premiers chants du poète* parurent en 1829 à Paris, mais nous n'avons pu les trouver[94]. Lamartine recommanda Saint-Julien qui concourut à Saint-Pétersbourg en 1831 pour la place de lecteur de littérature française à l'Université. En 1834 Saint-Julien publia un *Résumé du cours de littérature française*[95] qu'il y professa en 1833-1834. Il se vante d'avoir su imposer le nom de Victor Hugo en Russie, malgré l'hostilité déclarée de Nicolas Ier. En 1840, il publia encore un *Livre de lecture pour la langue française*, « adopté comme livre classique pour les écoles et les gymnases de l'Empire », et, sans nom d'auteur, un *Guide du voyageur à Saint-Pétersbourg*[96], que Balzac étudie avant son voyage, et dont il contemple avec nostalgie les gravures à son retour. En 1836 Saint-Julien cessa son enseignement et fut nommé bibliothécaire au Musée Roumiantsov. Il prit sa retraite à l'automne de 1846 et fut alors nommé membre correspondant de l'Académie de Saint-Pétersbourg avec le *tchin* fort honorable de « conseiller de Cour ». Il fournissait aussi des scénarios, ou adaptait ceux des autres, pour le Théâtre Michel, dont la troupe française était dirigée par un ancien séminariste, Peyssard. Augé eut sans doute le tort d'empiéter sur le domaine de Saint-Julien : un jour de 1854 à Pétersbourg, il se trouva chez Peyssard « face à face avec un homme de plume, hérissé, faisant la roue ; et quand on me présenta à lui, je lus aussi clairement la disposition haineuse qu'il avait contre moi, en apprenant mon arrivée sur sa scène spéciale, qu'il tarda peu à la manifester. Au milieu de la conversation, à brûle-pourpoint, il avait fulminé contre les « pauvres hères qui, ne sachant pas vivre en France, venaient tendre la main en Russie... » Augé prit mal le discours et quitta la maison de Peyssard sans qu'on tentât de l'y retenir. « On comprend qu'après cette scène ce fut à tout jamais, entre M. Saint-Julien (il se nommait M. de Saint-Julien) et moi, une inimitié inaltérable[97]. »

Le 8 juin 1847, la Préfecture de police visa le passeport russe de « M. le Conseiller de la Cour en retraite Charles de Saint-Julien, ancien lecteur à l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg[98] » ; le 1er octobre, la *Revue des Deux Mondes* publia la première des grandes études de littérature russe de Saint-Julien, intitulée *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans*[99], qui fut critiquée en Russie, mais qu'H. Mongault considérait comme le travail d'un bon connaisseur[100] : nous y reviendrons au chapitre X. Saint-Julien essaya du théâtre avec une comédie jouée à Amiens le 14 décembre 1848, *Imprudent qui s'y fie*, et du roman avec *L'Intendant* paru en 1852-1853 dans *Le Correspondant*. L'action se déroule au village de Montségur (Drôme) peu après la Révolution de 1789 et n'a aucun rapport avec la Russie.

Nous ne savons pas pourquoi au printemps de 1851 Saint-Julien repartit pour la Russie. Il effectua un long voyage par Moscou, Nijni-Novgorod, Kazan, puis la Volga jusqu'à Astrakhan ; de là il gagna les villes d'eaux du Caucase, Piatigorsk, Kislovodsk et poussa jusqu'à Tiflis. Il regagna Moscou par Taman, Kertch, la Crimée, Kherson, Odessa, la steppe ukrainienne et Kiev. Voyage qui ressemble beaucoup à celui de Haxthausen et, pour la partie méridionale, à celui de Hommaire de Hell. Saint-Julien en publia le récit en 1835 sous le titre de *Voyage pittoresque en Russie*[101], et le fit suivre d'un *Voyage en Sibérie*, dû à un jeune voyageur, Raoul Bourdier, dont nous reparlerons au chapitre VII.

On comprend bien que Saint-Julien, revenant en Russie pour y chercher le succès qu'il n'avait guère trouvé en France, soit disposé à se montrer favorable au gouvernement russe et aux particularités sociales du pays. Mais il exagère lorsqu'il déclare dans sa préface, datée Saint-Pétersbourg, mai 1853 : « Il y a entre les sociétés de l'Europe, comme entre les peuples du monde entier, une solidarité morale [qui] les sauvera aussi des abus plus terribles du pouvoir démocratique, dont la tyrannie est la plus odieuse de toutes[102] ! »

Aussi son récit de voyage ne sera-t-il encombré d' « aucun raisonnement ni théorie politique ou philosophique ». Ces mots peuvent faire allusion au livre de Rohr, paru en 1852, qui contient de longs exposés des théories socialistes. Saint-Julien déclare : « Le voyageur ne tarderait pas à devenir fastidieux, qui, en racontant ses voyages, monterait dans une tribune ou se draperait dans un manteau de doctrinaire[103]. » Sans doute, mais un récit de voyage dans la Russie de Nicolas d'où toute observation politique, économique ou sociale est exclue ne présente plus beaucoup d'intérêt ; si l'on veut se limiter à des descriptions, à du « pittoresque », il faut posséder le talent d'un Gautier, à tout le moins d'un Viardot : or Saint-Julien est seulement plat. Comme tout le monde il décrit longuement Saint-Pétersbourg et le Kremlin de Moscou, et se borne aux notations les plus superficielles sur les régions qu'il traverse.

Son livre parut au plus mauvais moment, à la veille de la guerre de Crimée. L'heure n'était plus au tourisme. Pourtant J. Janin fut enthousiaste et H. Delaveau aimable[104]. Saint-Julien tint la chronique théâtrale du *Journal de Saint-Pétersbourg* et la correspondance russe dans l'*Indépendance belge* jusqu'en 1859. Il publia encore un article sur le commerce du thé en Russie dans le *Journal des Economistes* (juillet 1860), et des *Souvenirs du Caucase* dans la *Revue de Paris* des 15 mai et 15 juin 1866. Il mourut à Paris le 4 avril 1869[105].

6. Balzac ou le mirage ukrainien.

Depuis la publication de la *Lettre sur Kiew* par Marcel Bouteron[106], la thèse de Mme Korwin-Piotrowska sur *Balzac et le monde slave*[107], la publication patiente et soignée des *Lettres à l'Etrangère*[108], les travaux de M. Léonide Grossman[190], on sait de façon assez précise ce que Balzac pensait de la Russie avant d'y aller, ce qu'il y vit, et ce qui dans son œuvre se rapporte au monde slave. Malheureusement le voyage de 1843, qui nous intéresse ici plus directement que les voyages postérieurs à Wierzchownia, reste enveloppé d'incertitudes, faute de documents précis sur les intentions et les déceptions de Balzac à Saint-Pétersbourg.

Avant le 10 novembre 1841, date de la mort de M. Hanski, le mari de l'Etrangère, Balzac songea quelquefois à se rendre en Ukraine[111], au château de Wierzchownia qu'il ne verra qu'en 1847. Mais pensa-t-il se rendre à Saint-Pétersbourg pour des raisons littéraires et politiques ? Il paraît bien avoir éprouvé une sincère admiration pour Nicolas Ier, cette « main ferme qui dirige les destinées de l'Empire[111] ». Sans doute on ne peut prendre au pied de la lettre toutes les expressions laudatives qu'il emploie dans ses lettres à Eveline Hanska, car il fallait compter avec la surveillance policière et les indiscrétions de la poste ; de même les *Lettres russes* de l'éphémère *Revue parisienne* n'ont pas une valeur décisive, car elles sont rédigées dans un moment de désarroi diplomatique

qui se manifeste chez bien d'autres écrivains ou hommes d'Etat. Une chose est certaine : jusqu'en juillet 1843, date du premier voyage de Balzac en Russie, il ne disposait sur ce pays que d'informations indirectes, et ses idées le portaient à admirer *a priori* un régime qui lui paraissait moralement sain, socialement conservateur et politiquement efficace. Il connaissait fort peu de Russes : la princesse Bagration [112] avait quitté le pays depuis bien longtemps, les Svetchine qu'il voyait quelquefois ne pouvaient guère le renseigner mieux, Lenz lui portait une admiration encombrante [113]. Un témoignage curieux, que Mme de Korwin-Piotrowska et L. P. Grossman ne semblent pas connaître, nous montre un Balzac préoccupé de questions agraires et désireux de se rendre en Russie :

« Le soir chez les Kozlovsky [114], il y a eu quelques personnes, et entre autres monsieur de Balzak [*sic*]. Il est petit, un peu gros, et a beaucoup de feu dans les yeux. Le fameux romancier est légitimiste. La plus grande plaie de la France, selon lui, est le morcellement de la propriété ; il est allé au point de dire que bientôt il sera difficile de trouver du lait à Paris, car la propriété finira par se subdiviser en parties beaucoup trop petites. C'est évidement de l'exagération ; mais l'écrivain a parlé avec beaucoup de raison du mal que la révolution de 1830 a fait à la France. Il s'occupe à faire un livre sur ce sujet et croit qu'il n'y ait [*sic*] de salut pour la France que dans un changement complet ; il voudrait un prince légitime sur le trône avec un pouvoir fort, vigoureux, qui réside en lui-même et non dans les Chambres, dont il faudrait faire le quatrième pouvoir, c'est-à-dire les annuler, ou au moins diminuer considérablement leur influence. Balzak se propose toujours d'aller en Russie ; ses travaux littéraires l'ont empêché jusqu'à présent de réaliser ce projet. Il croyait que les majorats existaient chez nous. »

Ce texte provient du *Journal* de V. A. Moukhanov que nous avons déjà utilisé. La date proposée est 20 décembre 1844 [115]. Or Balzac à cette date a fait connaissance avec la Russie. De plus le fragment qui suit, à la date du 22 décembre, raconte l'incident diplomatique franco-russe consécutif au départ de l'ambassadeur Pahlen, qui eut lieu en 1841. C'est donc certainement 20 décembre 1841 qu'il convient de lire. M. Hanski est mort depuis un mois : Balzac, informé de sa mort par un ami du vicomte de Julvécourt [116], essaie de persuader sa veuve que le temps de se rejoindre est enfin arrivé, il lui propose un rendez-vous « au commencement de juin... aux environs de Brody » pour parler d'affaires : la lettre est du 31 janvier 1842 [117]. Mais peu à peu il comprit toutes les menaces qui planaient sur la fortune de Mme Hanska, Polonaise exposée aux spoliations de l'occupant russe en même temps qu'aux pressions familiales : on voulait l'empêcher de se mésallier avec un barbouilleur de papier perdu de dettes. Mme Hanska dut aller à Saint-Pétersbourg pour défendre ses intérêts. Cette fois Balzac est enchanté : il pourra à la fois voir son amie, plaider sa cause auprès de Nicolas (c'est du moins ce qu'il croit [118]) et tenter quelques entreprises de sa façon ; théâtre ou littérature, il ne sait trop. Sans doute aussi pense-t-il, dans l'été 1843, à réfuter *La Russie en 1839* de son ami le marquis de Custine, bien qu'il s'en soit défendu après son voyage. Nous reviendrons sur cette affaire à propos de Custine [119] ; bornons-nous à remarquer que Balzac y renonça très vite : il ne reçut aucun encouragement officiel, l'Empereur lui étant hostile, et Ouvarov, son intercesseur préféré, estimant que la seule attitude convenable était de laisser l'oubli se faire sur le volumineux pamphlet [120].

Aussi Balzac, revenu en France par Berlin, n'écrira-t-il rien sur la Russie qui ressemble à un ouvrage de circonstance. La duchesse de Dino, qui ne l'aimait pas, note à Berlin le 16 octobre 1843 : « Nous possédons ici l'agréable Balzac, qui revient de Russie, dont il parle aussi mal que M. Custine, mais il n'écrira pas un voyage *ad hoc* ; il prépare seulement des *Scènes de la vie militaire,* dont plusieurs actes se passeront, je crois, en Russie... [121] » D'ailleurs Balzac, arrivé à Saint-Pétersbourg le 17/29 juillet, en partit le 6 octobre : il eut juste le temps d'assister à une revue à Tzarskoïé-Selo, où il vit l'Empereur « à une distance de cinq mètres [122] », et attrapa un coup de soleil. Il vécut surtout avec Eveline qu'il allait retrouver chaque jour à la maison Koutaïsov ; il se promena en sa compagnie dans la ville, mais vit peu la société, qui éprouvait plus de curiosité que de sympathie à l'égard du romancier. La comtesse de Nesselrode écrivait à son fils Dmitri le 24 juillet/ 5 août 1843 : « C'est un vaste champ que celui des sensations. Celui qui a le mieux décrit celles des femmes, Balzac est dans nos murs, tout étonné, je suppose, de ce qu'on ne le recherche pas. Personne, à ma connaissance du moins, n'a fait la moindre démarche auprès de lui. Ce qui l'a attiré en Russie, c'est, je pense, une dame polonaise, sœur du comte Riewutski [*sic*] qui est ici pour un procès et qui, il y a quelques années, a voyagé avec cet auteur. Il blâme l'ouvrage de Custine, ce doit être, mais il ne faut pas le croire sincère [123]. » Quelques années plus tard, lors du voyage de Dumas en Russie, J. Janin déclarait au sujet de Balzac : « Il n'a pas été reçu à la Cour, ni par conséquent dans les plus riches maisons, et il se consolait en disant à ses amis : « J'ai reçu le soufflet qui était destiné à Custine [124]. »

Balzac, plutôt casanier jusqu'en 1843, est désormais un voyageur intrépide. Il accompagne Mme Hanska en Allemagne, en Belgique, en Italie au cours des années 1845 et 1846 ; lorsque Mme Hanska regagne l'Ukraine, en mai 1847, il est bien entendu que Balzac l'y rejoindra dès que sa situation financière le lui permettra. Las de ses démêlés avec sa mère, avec E. de Girardin, Balzac sent la fatigue physique et le dégoût de la vie harassante qu'il mène depuis tant d'années : Wierzchownia lui apparaît, malgré tout ce qu'il a appris sur la dure vie des Polonais, comme le havre de paix dont il a tant besoin. Il passera par toutes les conditions que Nicolas (qu'il appelle le *Dab* [125] !) pourra lui imposer, mais il ne doute pas que le mariage ne lui soit permis, et pense bien devenir le légitime châtelain de Wierzchownia au bout de quelques mois. Hélas ! La révolution de février 1848 l'obligea à regagner la France sans avoir atteint son but suprême. Après bien des tourments, le mariage fut célébré à Berditchev, mais seulement le 14/26 mars 1850 : Balzac revint mourir à Paris le 18 août.

De cette longue et douloureuse histoire, seul nous intéresse ici le récit que Balzac lui-même a laissé de son voyage de 1847, lorsqu'il allait à la découverte de ce fascinant mirage qui occupait son imagination et son cœur depuis tant d'années, le château de Wierzchownia. Sans doute, de telles dispositions sont exceptionnelles chez un voyageur, et l'on ne peut considérer la *Lettre sur Kiew* comme un document immédiatement utilisable sur le pays qui nous est décrit. Mais l'œil de Balzac est perçant, et son amour de tête pour le régime de Nicolas ne l'empêche pas de remarquer bien des taches dans cette superbe administration.

M. Marcel Bouteron a fourni, outre le texte destiné au *Journal des Débats,* tous les éclaircissements désirables sur le voyage. Balzac partit

de Paris le dimanche 5 septembre 1847 et arriva en vue de Wierzchownia le lundi 13. Ce n'est qu'à la mi-octobre qu'il rédigea son récit de voyage adressé à Armand Bertin, pour le *Journal des Débats*. La *Lettre sur Kiew* commence par un aperçu concernant la position de Balzac vis-à-vis de la Russie, et quelques ouvrages récents dont *La Russie en 1839* de Custine et les articles de Cyprien Robert [126] ; Balzac fait aussi allusion aux récits de Harel, qui avait emmené Mlle George en Ukraine [127]. et à ceux de Berlioz, enchanté de la compréhension artistique des Russes [128]. Parmi les plaisanteries assez lourdes, Balzac glisse quelques réflexions intéressantes et justes au moment où il écrivait : « Ce pays n'a jamais été apprécié, l'on s'en est moqué, l'artillerie de la pensée a tiré dessus, on l'a honni ; mais, comme un ours invulnérable, il va toujours. Or, la Russie doit être examinée dans l'intérêt de l'Europe, car Napoléon l'a regardée en mourant comme un danger pour l'Europe : ou la force aveugle des républiques, ou la force aveugle de la conquête des Barbares [129]. » Plus loin, Balzac rapproche les noms de Napoléon et de Nicolas. En somme, Balzac admire le gouvernement russe en tant que légitimiste, ou plus généralement en tant que partisan des régimes forts (car pour lui, ce qui compte dans un souverain, c'est plus l'énergie spirituelle que l'origine sacrée), mais redoute la force russe en tant que Français. C'est là une position que l'on retrouve chez beaucoup de ses contemporains, surtout, il est vrai, après 1848.

Le plus remarquable est que tout en critiquant ostensiblement Custine (« pour un aperçu vrai, cent billevesées », « des vues complètement fausses sur la politique », « des lieux communs très élégamment habillés [130] »), Balzac bien souvent ne dit guère autre chose que le marquis. En voici quelques exemples. Custine montre longuement la froideur, le vide et l'ennui des immenses avenues de Pétersbourg, l'aspect monotone et triste de la foule lorsqu'elle existe. Et Balzac, quelques mois après son premier voyage en Russie :

« La Perspective ne ressemble à nos Boulevards que comme le strass ressemble au diamant ; il y manque ce vivifiant soleil de l'âme, la liberté... de se moquer de tout, qui distingue les flâneurs parisiens. Les usages du pays empêchent d'y causer trois ou de s'attrouper à la moindre cheminée qui fume trop. Enfin le soir, si beau, si agaçant à Paris, fait faillite à la Perspective ; mais les édifices y sont étranges, et, si l'Art ne doit pas se préoccuper de la matière employée, un écrivain impartial avouera que la décoration architecturale peut, en certains endroits, disputer la palme aux Boulevards. »

« Mais toujours des uniformes, des plumes de coq et des manteaux ! Mais pas un groupe où se fasse le petit journal ! Mais rien d'imprévu, ni filles de joie ni joie ! Les guenilles du peuple y sont sans variété. Le peuple, c'est toujours la même peau de mouton qui marche... [131] »

On se rappelle l'indignation de Custine rapportant des histoires dramatiques de captivité en Russie, mais obligé de constater que les anciens prisonniers se refusaient à mal parler du peuple russe [132]. Et Balzac : « Disons-le bien haut : personne n'est allé en Russie. Les commerçants français établis dans diverses villes russes de diverses parties de l'Empire, deviennent tous Russes, et, revenus en France, ils ne diront jamais rien qui ne soit à l'avantage de l'Empereur et de la nation russe [133]. » Quant aux autres voyageurs, continue Balzac, ils se bornent à voir en courant les deux capitales. Nous savons déjà que ce genre de voyageur existe : Marmier, Henri Mérimée, Custine sont du

nombre. Mais Balzac est mal fondé à le leur reprocher, car s'il n'a pas, comme eux, publié au moins un volume sur ses voyages en Russie, c'est uniquement pour des raisons personnelles de prudence. La *Lettre sur Kiew* nous le prouve assez : il avait bien envie de parler de la Russie, comme tout le monde à cette époque.

Toujours sur le mode léger, Balzac raconte son voyage en chemin de fer à travers l'Allemagne, par Cologne, Hamm et Hanovre. Les dames Kisséliev et Narychkine, nous le savons, l'aidèrent aux premières douanes allemandes [134]. Ensuite c'est l'aventure. Balzac, pour ne pas risquer de périr de faim faute de connaître tous ces « patois », emportait « dans un petit panier très portatif du biscuit de mer, du café concentré, du sucre, une langue fourrée, et une petite bouteille clissée pleine d'anisette ». Il était ainsi muni de provisions pour huit jours, « sans autre besoin que de demander du lait : *Milk* en allemand, *liko* en polonais [135] ».

Il trouve le temps de visiter la cathédrale de Cracovie et, en Galicie, entend des plaintes sur l'aveuglement des Polonais réfugiés qui ont déclenché la malheureuse insurrection de 1846. Bien entendu, Balzac blâme sévèrement cette « sanglante niaiserie », et prétend même que le joug de l'Autriche, intolérable en Galicie comme en Italie, « fait souhaiter celui de la Russie [136] ». Il entre en Russie par Radziwillow, où le directeur des douanes, M. de Hackel, l'invite à dîner et lui fournit un soldat pour l'aider à continuer le voyage. Le maître de police refusant de donner à Balzac un *podorojny* [137] parce qu'il manquait des imprimés voulus, l'écrivain, au lieu de s'exaspérer, admire cette obéissance aveugle qui constitue la plus grande force de la Russie, et assimile l'indiscipline actuelle de la France à celle qui a causé la ruine des Polonais. Il faut dire que Balzac trouva des chevaux particuliers pour remplacer ceux du gouvernement qu'on lui refusait : autrement son admiration eût sans doute diminué. De Radziwillow à Berditchev Balzac voyagea en *kibitka*, accompagné du soldat prêté par M. de Hackel, et fit ainsi connaissance avec les terribles chemins russes, dont le *kibitka*, « voiture de bois et d'osier, traînée avec une vélocité de locomotive, vous traduit dans tous les os les moindres aspérités... avec une fidélité cruelle ». Cependant, les sombres forêts de sapins, « cette solitude profonde, ce désert était animé par cette sonnette qui tinte toujours au cou du cheval, et dont la note claire et monotone finit par plaire infiniment... C'est une des plus belles nuits que j'ai passées en voyage [138] ». Arrivé en Volhynie, Balzac trace le plus riant tableau. « Sans paradoxe, on peut dire que le paysan russe est cent fois plus heureux que les vingt millions de Français dont se compose le peuple, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas comptés comme riches... On le nourrit, on le paye, et la servitude, loin d'être un mal pour lui, devient une source de bonheur, de tranquillité [139]. » N'y a-t-il pas dans cette vision idyllique autant de légèreté et de parti pris que dans les approximations de Custine ? Même Haxthausen ne parle pas en ces termes des paysans ukrainiens. Tout ce que Balzac voit de sordide, de misérable, il le rapporte aux Juifs. A partir de Berditchev, il admire les terres noires de l'Ukraine dont il ignorait jusqu'alors la prodigieuse fertilité. Enfin le lundi 13 septembre, à cinq heures et demie, « j'aperçus une espèce de Louvre, de temple grec, doré par le soleil couchant, dominant une vallée, la troisième que je voyais depuis la frontière [140] ! »

Vraiment Balzac était prêt à devenir un excellent sujet de Nicolas Ier :

sans forcer les termes, on peut à son sujet parler d'un « mirage russe », comme notre regretté maître J. M. Carré parlait d'un « mirage allemand [141] ».

Avec Balzac nous arrêtons la série des voyageurs qui allèrent en Russie par curiosité littéraire ou touristique. Balzac allait là-bas pour plusieurs raisons, la curiosité n'étant pas la principale : mais elles étaient toutes d'ordre privé. Son œuvre d'écrivain n'en fut pas enrichie. On ne peut dire non plus que Balzac rêvait d'affermir en Russie son empire littéraire : il lui aurait fallu fréquenter les milieux intellectuels de Pétersbourg ou de Moscou, ce qu'il ne fit pas. Balzac ne cherchait pas le succès en Russie, mais le repos matériel et moral qu'il ne pouvait goûter à Paris. D'ailleurs son goût pour l'ordre russe était tempéré par ses liens avec le monde polonais de Paris et d'Ukraine : le soupçonneux Nicolas fit surveiller Balzac de près à partir de 1848 [142].

III. A LA CONQUETE DU SUCCES

Nous terminerons ce chapitre en examinant trois témoignages d'un genre différent, ayant pour caractère commun d'émaner d'artistes ou d'auteurs en quête du succès. Pour eux il ne s'agit pas de visiter la Russie mais de la conquérir. Un peintre, Horace Vernet, un musicien, Berlioz, un auteur de comédies et de romans, Hippolyte Augé, tels sont nos trois voyageurs. Chacun d'eux consigna ses impressions touchant la Russie, mais elles ne parurent que longtemps après le voyage. Le cas d'Augé est le plus curieux : des fragments de ses *Mémoires* parurent en Russie avant sa mort, mais en France longtemps après. Vernet, Berlioz, Augé ont aimé la Russie de Nicolas Ier : Vernet et Berlioz y connurent des succès flatteurs, Augé à plusieurs reprises s'y sauva de la misère. Pour les artistes français du XIXe siècle, Saint-Pétersbourg et Moscou appartenaient indiscutablement à l'Europe intellectuelle : on aimait y chercher la confirmation des succès obtenus en Occident, et parfois la consolation d'échecs douloureux.

1. *Le peintre : Horace Vernet.*

Horace Vernet était allé une première fois en Russie au cours de l'été 1836, en même temps que Loève-Veimars. Tous deux furent présentés dans le monde pétersbourgeois par le prince P. A. Viazemski, qui avait connu Horace Vernet à Rome en 1834 directeur de l'Ecole française. Lorsque Viazemski vient à Paris en août-septembre 1838, c'est Vernet, occupé à peindre la *Prise de Constantine* dans la Salle du Jeu de Paume à Versailles, qui lui fait visiter le château [143]. Puis Vernet voyagea en Afrique et en Orient, composant une foule de toiles historiques ou pittoresques très goûtées sous la Monarchie de Juillet. Tant de facilité unie à tant de minutie paraissait au public bourgeois le sommet de l'art. Delacroix, comme Berlioz, restèrent incompris de leurs contemporains ; Vernet, comme Rossini, comme Scribe comblaient les aspirations artistiques du garde national.

Ce qui est plus curieux, c'est que cet engouement pour Vernet fut partagé par l'empereur Nicolas lui-même. Dès le premier séjour du peintre à Saint-Pétersbourg en 1836, Barante écrivait à Thiers que l'Empereur traitait Vernet « avec une bonté vraiment passionnée », et lui avait déclaré : « Il m'a fait un tableau de deux grenadiers de la

vieille garde, c'est à faire battre le cœur [144]. » Voilà le mot de l'énigme : Vernet peignait des soldats, et l'on sait combien Nicolas aimait en passer des milliers en revue ; d'autre part, Vernet avait l'habileté de se poser, non en peintre quasi officiel de Louis-Philippe, mais en fervent du souvenir napoléonien. Barante rassurait quelques jours plus tard son ministre en lui déclarant que Vernet, « qui a vécu pour ainsi dire dans l'intimité de l'Empereur », a bien employé son crédit à réfuter quelques préventions [145].

En mai 1841, un autre peintre célèbre en son temps, spécialiste des marines, Théodore Gudin, fit aussi le voyage de Russie et fut fort bien reçu [146]. Vernet, momentanément en froid avec Louis-Philippe, repartit pour la Russie par *l'Amsterdam* et arriva à Pétersbourg le 10 juin 1842 (n. st.) [147]. Il était de retour au Havre le 24 juillet 1843, passager du *Tage* avec P. A. Tchikhatchev et le général Jomini [148].

Le 16 juin 1842, Vernet fut reçu par l'Empereur à Péterhof qui l'admit aussitôt dans le cercle le plus intime de sa cour. Quelle différence avec la glace que Balzac ne réussit pas une fois à briser ! Vernet fut ensuite emmené aux manœuvres, où il vit 70 000 hommes évoluer sous la pluie. Bien placé pour connaître la vie du soldat russe, il note sa dureté : boue, misère et dysenterie. Ces appréciations ne datent d'ailleurs pas sûrement de 1842 [149]. Dans une lettre datée du 1er juillet (n. st.), Vernet souligne l'inquiétude générale, le mécontentement dans l'armée, dans les classes moyennes ; « déjà bien des seigneurs n'osent plus aller dans leurs terres [150] ».

Vernet semble avoir contribué à détendre un peu les relations franco-russes, si mauvaises depuis l'hiver précédent : en tout cas, il indique que l'opinion russe était toute disposée à ce rapprochement, auquel Nicolas faisait obstacle par sa mauvaise humeur persistante envers Louis-Philippe. Lorsque parvint la nouvelle de la mort du duc d'Orléans (13 juillet 1842), Vernet revint aussitôt en France présenter ses condoléances à la famille royale, et Barante, qui le vit à Paris en août, écrit à la duchesse de Dino que selon Vernet l'impression produite sur l'Empereur par le tragique événement avait été fort vive ; Barante concluait avec optimisme : « Le retour réciproque des ambassadeurs pourra s'arranger [151]. » Vernet revint en Russie à la fin d'août pour accompagner l'Empereur.

Quelques détails pittoresques nous sont révélés par Vernet dans sa lettre datée de Moscou, 15 septembre, sur la façon de voyager de l'Empereur : « Nous courions comme le vent : tout à coup l'Empereur s'arrête, entre dans un *bouchon*, et, au bout de cinq minutes, nous fait dire de venir dîner. Figure-toi une petite chambre de bois, une table, quatre chaises, deux chandelles, un autocrate, deux généraux et un peintre, mangeant la soupe aux choux et causant familièrement. On a parlé de Constantinople, de la Syrie, de l'entrée des Français à Moscou, dont nous touchons justement le 30e anniversaire. Je t'assure que la conversation était attachante... [152] »

Vernet ne nous dit pas qu'à Moscou, Nicolas Ier fut très mal reçu par les marchands russes, et que l'aristocratie murmurait contre les récents oukazes sur le statut des serfs. L'Empereur et sa suite allaient trop vite pour que des observations détaillées fussent possibles ; mais Vernet note quand même, en passant par Toula, Orel et Koursk, la fertilité du sol, admire les colonies militaires, notamment le bon état des chevaux. Par la Crimée, Kherson, la Podolie et Varsovie, l'Empereur

rentre à Saint-Pétersbourg vers le 15 octobre. Vernet raconte qu'il a vu de vieux prisonniers français, précepteurs pour la plupart, qui venaient le saluer avec curiosité [153]. A partir de décembre 1842, Vernet commence à s'ennuyer, trouve la société pétersbourgeoise monotone, se plaint de ne pouvoir guère peindre en « quatre heures de jour malade », avec 19° de froid [154].

Il est logé à cette époque chez le comte Michel Iouriévitch Wielhorski (1788-1856), qui héberge toute sa famille : « tout le monde chante, danse, s'embrasse » ; il le trouve « fort instruit et bon vivant », mais sa femme, « autrefois ravissante, est devenue sévère et dévote [155] ». C'était Louise Carlovna, née Biren (1791-1853), une Courlandaise mère de nombreux enfants. L'un d'eux, Michel Mikhaïlovitch, administrateur de la fondation des Enfants Trouvés, fut le cicerone de Vernet. Il mourut pendant la guerre de Crimée [156]. Vernet assista au mariage d'Apolline Mikhaïlovna, sa sœur, avec Alexis Vladimirovitch Vénévitinov, frère du poète. L'Empereur mena la jeune femme à l'autel, et Vernet fut impressionné par la gravité religieuse de tous pendant la cérémonie [157].

A la fin d'avril 1843, Vernet reçut « un superbe vase de trois pieds de haut, imité de Sèvres », avec la copie d'un de ses tableaux et l'inscription : « A M. Horace Vernet, en témoignage d'estime pour son admirable talent [158]. » Il partit vers le 15 juillet (n. st.) et reçut encore les insignes en diamant de l'ordre de Sainte-Anne de 2e classe [159]. Rentré en France, il redevint le peintre préféré de Louis-Philippe, et poursuivit une fructueuse carrière sous Napoléon III.

Grande admiration pour l'Empereur Nicolas [160], conviction intime qu'en dehors de lui la Russie n'est que barbarie et désolation, ainsi peut se résumer le témoignage de Vernet. Berlioz, qui nous paraît un artiste bien supérieur à Vernet, n'eut pas la faveur de l'Empereur de Russie, et ne se mêla point de politique. Il alla en Russie chercher un public, le trouva, et revint enchanté de la compréhension artistique des Russes.

2. *Le musicien : Hector Berlioz.*

Berlioz, déjà connu dans l'Europe musicale depuis la *Symphonie Fantastique*, contemporaine d'*Hernani*, voyagea en Belgique et en Allemagne au cours de l'hiver 1842-1843, accompagné de la despotique chanteuse Marie Recio [161]. Il obtint des succès variables et, revenu en France, dut reprendre son métier de feuilletoniste musical, faute d'un public pour ses œuvres. Il publia en 1844 son *Voyage musical en Allemagne et en Italie* [162], qui fut mieux accueilli que sa musique. Dès 1845, Berlioz s'intéresse à la Russie. Les 16 mars et 6 avril 1845, il avait exécuté la *Vie pour le Tzar* de Michel Glinka [163], auquel il avait consacré le 16 avril un feuilleton dans les *Débats*. Il le connaissait depuis 1831, alors qu'il était élève de l'Ecole de Rome dirigée par Horace Vernet ; Berlioz avait entendu le fameux ténor Ivanov qui lui avait révélé la musique russe [164]. Avant d'écrire son article, il écrivit à Glinka, alors à Paris, pour le féliciter de sa musique et lui demander quelques détails biographiques [165]. Au cours de l'été 1845, Berlioz assista aux fêtes organisées par Liszt à Bonn en l'honneur de Beethoven : il y rencontre « M. Gretsch, rédacteur en chef du journal russe *l'Abeille du Nord*, venu de Saint-Pétersbourg [166] ». Or nous savons par une lettre de Berlioz à Liszt du 17 mai 1845 qu'il cherchait « les moyens d'aller l'hiver prochain en Russie [167] ». Liszt, qui avait obtenu de grands succès

en Russie dans l'année 1843, le compositeur Glinka, le journaliste Gretch durent fortifier Berlioz dans son dessein. Les *Débats* publiaient le 1er juin une petite note intéressante : « Au profit de l'Hôpital des Enfants Trouvés, Mme Viardot a chanté une scène en russe de l'opéra de Glinka... Puis on exécuta quatre numéros du *Requiem* de Berlioz... On est curieux d'entendre à Saint-Pétersbourg l'ouvrage entier et les symphonies de M. Berlioz. » Cette note dut être combinée par Berlioz, qui régnait sur toute la partie musicale des *Débats*, et par un Russe chargé de prospecter les talents en Europe occidentale, peut-être le fameux Gretch. Peu de jours après, J. Janin, à l'occasion de la « fuite » en Russie de Mlle Plessy, actrice du Théâtre français, mettait en garde les artistes contre la versatilité des « Français du Nord[168] ». Cela n'empêcha pas Berlioz de solliciter du Conservatoire, où il était bibliothécaire, un congé de six mois « pour se rendre en Autriche et en Russie », au mois d'octobre 1845[169]. En fait il alla bien en Autriche, connut de grands succès à Vienne, Prague et Budapest, mais n'alla pas en Russie. Il travaillait alors à la *Damnation de Faust*. Revenu en France en mai 1846, il achève sa grande œuvre en octobre et la fait exécuter en décembre, devant une salle aux trois quarts vide.

C'est cet échec qui le décide à tenter la fortune en Russie : « Il n'y a rien à faire dans cet atroce pays... J'attends que la traduction allemande de *Faust* soit finie pour repartir et aller trouver des villes plus hospitalières que notre gredin de Paris... Malgré la rigueur de la saison j'ai pris mon parti, et j'irai le mois prochain par terre à Pétersbourg. Il faut que j'y puisse être au commencement du carême. Ce sera rude, mais il n'y a pas à balancer. Après quoi j'irai très probalement en Angleterre par mer quand les glaces auront rendu la navigation libre[170]. »

On sait que Berlioz emprunta sa pelisse à Balzac : « J'en aurai soin et vous la rapporterai fidèlement dans quatre mois...[171] » Un passeport au nom de « Berlioz Hector, quarante-trois ans, compositeur de musique, rue de Provence 41, destination Prusse et Russie » lui fut délivré le 30 janvier 1847[172]. Il partit seul : Marie Recio ne le rejoignit qu'à Londres en avril 1848[173]. Ce sont les *Mémoires* parus en 1870 qui nous renseignent sur le voyage. Parti de Paris le 14 février, Berlioz traversa la Belgique et l'Allemagne jusqu'à Berlin en chemin de fer à travers les plaines enneigées, puis de Berlin à Tilsitt dans une voiture de poste où il souffrit affreusement du froid. A Tilsitt il eut à se louer de l'obligeant directeur de la poste, M. Nernst, qui lui parla de Balzac et de Mme Hanska[174].

A partir de Tauroggen, Berlioz voyagea en traîneau pendant quatre jours et quatre nuits, dans une « boîte métallique hermétiquement fermée et où la neige entre quand même », où l'on est « secoué à se cogner contre les parois du traîneau », et où l'on ressent ce qu'il appelle le « mal de neige », tout semblable au mal de mer[175]. Loin d'être unie, la piste neigeuse est chaotique, fendue de profondes crevasses, hérissée de petites collines de glace qu'on gravit puis dévale à toute vitesse. Transi, hébété de sommeil, Berlioz arrive à Saint-Pétersbourg le dimanche soir, 28 février 1847. Là tout changea. On ne lui fit aucune difficulté sur ses ballots de musique, et à peine à l'hôtel, il fut invité par le comte Michel Iouriévitch Wielhorski, l'hôte de Vernet. Franc-maçon, poète, mais surtout musicien, le comte était en même temps un précieux introducteur à la Cour et dans la société pétersbourgeoise. Il mit Berlioz

en rapport avec le général Alexis Lvov, directeur de la Chapelle Impériale depuis 1836. Berlioz fut frappé à la fois du talent personnel de compositeur et de violoniste du directeur, et de la perfection atteinte par les quatre-vingts chantres, hommes et enfants, dans l'exécution d'un concert à huit voix de Bortnianski [176]. Avec l'aide de Lvov, il recruta un orchestre et des chœurs, où d'ailleurs les Allemands prédominaient. Pendant son séjour à Pétersbourg, il donna en quatre concerts, notamment les deux premiers actes de *Faust* et *Roméo et Juliette* en entier [177]. L'Impératrice et le grand-duc héritier félicitèrent Berlioz après son premier concert, toute la presse chanta ses louanges. « Cela fait du bien quand on vient de quitter notre public dégoûté et superlativement dégoûtant de Paris [178]. » Le premier concert lui laissa 12 000 francs. Le second autant.

A Moscou, le vieux maréchal de la noblesse chargé des spectacles ne comprenait pas qu'on pût se dire musicien si l'on ne jouait d'aucun instrument : Berlioz eut beaucoup de peine à tourner la difficulté, et ne put donner qu'un concert. Il passa trois semaines à Moscou, ne réunit que de mauvais musiciens, mais le public fut chaleureux. La recette, qu'il espérait de 15 000 francs, ne dépassa pas 8 000 [179]. De retour à Saint-Pétersbourg, il donna *Roméo* au Grand Théâtre avec l'aide du directeur Guédéonov, mais obtint moins de succès qu'avec *Faust*. Son dernier concert eut lieu le mercredi 12 mai (n. st.) [180]. Le carême terminé, il se décida à repartir : les théâtres lui auraient ôté la majeure partie de son public. Un concert donné à Riga ne lui laissa que 12 francs de bénéfice ! Le 1er juin, Berlioz repassait par Tilsitt et se dirigeait vers Berlin et de nouveaux concerts.

Ses *Mémoires* contiennent quelques détails que les lettres adressées de Russie à ses amis omettent : nous apprenons par exemple que le censeur moscovite trouvant immorale la chanson des étudiants de Faust : *Nobis subridente luna, per urbem quaerentes puellas eamus, ut cras fortunati Caesares, dicamus veni, vidi, vici,* en exigea la suppression [181]. De plus, le public, si chaleureux en apparence, n'aurait pas accordé longtemps à Berlioz sa faveur : au bout de trois mois il n'avait plus rien à espérer en Russie. Mais, ce qu'il ne dit pas dans ses *Mémoires*, il trouva à Pétersbourg, outre le succès et l'argent, une passion qui contribua à lui faire voir en beau la ville des Tzars : cette modeste choriste aux doigts abîmés (elle était corsetière quand elle ne chantait pas) avec qui il « s'égarait » dans les quartiers excentriques et jusque dans les champs, de neuf à onze heures du soir... « Que de larmes amères j'ai versées quand elle me disait comme la *Marguerite* de *Faust* : « Mon Dieu, je ne comprends pas ce que vous pouvez trouver en moi... » C'est Berlioz lui-même qui narre son idylle dans une lettre de Londres du 10 novembre 1847 adressée au violoncelliste du Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg, Tajan-Rogé ; celui-ci lui reprocha en réponse ses « ruses », ses « précautions oratoires », sa honte à avouer que sa passion s'était adressée à une « pauvre corsetière », à une « infime dame des chœurs [182]. »

Berlioz garda longtemps le souvenir du public pétersbourgeois ; il correspondit avec le général Lvov, fit exécuter à Paris de la musique russe, et surtout, comme Balzac, retourna là-bas juste avant de mourir, dans l'hiver 1867-1868, à la demande de son admiratrice la grande-duchesse Hélène. Derniers succès ! Il se survécut encore un an et mourut le 8 mars 1869.

3. *Le littérateur besogneux : Hippolyte Augé.*

Nous avons réservé pour la fin de ce chapitre l'histoire d'Augé, car elle sort complètement de l'ordinaire et fournit un exemple surprenant de l'attrait exercé par la Russie sur certains Français du XIX[e] siècle qui ne trouvaient que des mécomptes dans leur patrie. Augé, tel qu'il se peint dans ses *Mémoires*, nous paraît le type même du Français aventureux en même temps que prévoyant, cynique mais capable d'attachements sincères, l'esprit léger et le coup d'œil rapide, que les étrangers jalousent, méprisent ou adorent suivant leur propre humeur.

Notre source principale est constituée par les *Mémoires* d'Augé qu'un de ses amis, Alexandre Mouttet, fit paraître dix ans après sa mort dans la *Revue Rétrospective* en 1891-1892 [183]. Les Russes avaient eu dès 1877, du vivant même d'Augé, la primeur de ses *Mémoires*, dont la première partie (1814-1817) parut dans la revue *Archives russes* [184]. Augé est aussi l'auteur de plusieurs romans et drames relatifs à la Russie, où il fit trois séjours, de 1814 à 1816, de 1844 à 1847, enfin de 1856 à 1859 [185].

Hippolyte-Nicolas-Just Augé naquit à Auxerre le 25 mai 1796. Fils d'un huissier au tribunal, il fut élevé par un ancien bénédictin, puis placé comme commis en 1812 à Paris [186]. En fait il ne vit que pour le théâtre. Joli garçon, l'esprit vif, la mémoire farcie de ces petits vers dont raffolaient les Russes au temps d'Alexandre I[er], il fut remarqué par un officier russe, le capitaine Korsakov [187], du régiment de la Garde Izmaïlovski dont le chef était le grand-duc Nicolas, le futur empereur, et le général commandant sous ses ordres, Khrapovitzki, plus tard gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg [188]. Korsakov, ainsi que la plupart des jeunes officiers russes de ces régiments d'élite, ne se conduisait nullement dans le Paris de 1814 comme en pays conquis, mais semblait s'y trouver « par le pur effet d'un hasard de voyage [189] ». On offrit d'abord à Augé une place de précepteur en Russie : il refusa, mais en revanche accepta d'entrer à l'Izmaïlovski comme *Junker* ou sous-enseigne, aux côtés des fils des meilleures familles de Russie.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, Augé fit aussitôt la connaissance de Philippe Philippovitch Wiegel, alors âgé de vingt-huit ans, qui, dit-il, « fut le fil conducteur de toutes mes relations en Russie [190] ». Malgré son nom d'origine allemande, Wiegel se fera surtout remarquer par un patriotisme étroit, spécialement dans les questions religieuses, et par un esprit caustique toujours prêt à seconder une vanité à la fois susceptible et agressive [191]. Au demeurant, fort cultivé et parfois serviable. Le jeune sous-enseigne passa fort gaiement l'hiver 1814-1815, jouant la comédie chez des parents de Wiegel, les Toukhatchevski, s'initiant à la littérature russe chez D. N. Bloudov, le futur ministre de Nicolas, auprès de Karamzine, de Krylov, de Joukovski, etc... Moyennant quelques parades et tours de garde, le jeune Augé était libre de son temps. Ses camarades de régiment étaient Nicolas Strogonov [192], Paul Démidov [193], Edouard de Choiseul-Gouffier [194]. Lorsque le régiment se remit en marche en mars 1815, ce dernier fit connaître à Augé un de ses amis, retenu à Vilna par une blessure reçue au cours d'un duel. Les duellistes étaient d'ailleurs parents et amis : l'un, Th. S. Ouvarov, était le frère du futur ministre S. S. Ouvarov ; le blessé était Michel Serguéiévitch Lounine, son beau-frère [195].

Dès lors Augé se lia d'une amitié quasi fraternelle avec ce Lounine :

cette amitié ne dura pourtant pas plus de deux ans. Augé parle de lui en termes émouvants : le vieil homme rédigeant ses mémoires trace de son ami un portrait si séduisant et si vraisemblable qu'il nous semble utile d'insister un peu sur cet épisode de sa vie. Esprit brillant, cœur généreux, artiste, fantaisiste mais capable d'énergie dans la décision et de rectitude dans la conduite, romantique dans l'âme, pénétré du désir d'engager son pays dans la voie du progrès, tel était Michel Lounine en 1815, âgé de vingt-huit ans et futur décembriste. Colonel aux Chevaliers-Gardes, désargenté, desservi auprès d'Alexandre Ier par une réputation de tête brûlée, il donna sa démission et s'embarqua avec Augé sur le trois-mâts la *Fidélité*, de Dieppe, et quitta Cronstadt le dimanche 10/22 septembre 1816 [196].

Pendant quelques mois, Augé se retira à Auxerre dans sa famille ; Lounine, resté dans leur appartement commun, rue Gaillon, rédige un roman non conservé, le *Faux Dmitri*. Augé cite une lettre de Lounine datée du 5 novembre [1816], qui en termes obscurs évoque un retour en Russie. Commentant cette lettre, Augé déclare « qu'elle fait pressentir le conspirateur qui devait mourir dans les mines de Sibérie, après une condamnation capitale [197] ». Il va même jusqu'à voir en Lounine le « promoteur » de la conspiration décembriste. Augé revint bientôt à Paris, mais perdit peu à peu le contact avec son ami russe : celui-ci s'occupait de mesmérisme, fréquentait Buchez et les futurs Carbonari, et eut même une entrevue avec Saint-Simon à laquelle assistait Augé et qu'il rapporte en détail. Le philosophe regrette le prochain départ de Lounine, représentant « d'un peuple que le scepticisme n'a pas encore dénudé, chez lequel je pouvais déposer la semence de la doctrine de l'avenir [198] ». Lounine promit de lui écrire. Puis il quitta la France, laissant 3 000 francs à Augé, après lui avoir expliqué que leurs modes de vie étaient inconciliables. Augé note mélancoliquement : « Sa fin est la seule explication que j'aie eue de sa conduite ; je ne pouvais le suivre, il m'a laissé en route : je vis, il est mort en conspirateur, dans les mines de Sibérie [199]. »

Selon Augé, Lounine ne pensait pas à conspirer avant de venir en France : or il fit partie de la Société du Salut dès la fin de l'hiver 1815-1816. Cousin de Nikita Mouraviov, au témoignage de celui-ci [200], il envisageait avant même de quitter la Russie un attentat contre le Tzar, seul moyen d'entamer sérieusement la révolution. Rentré en Russie à la fin de 1816, il participa activement à la préparation du mouvement révolutionnaire, et, classé criminel de 2e catégorie, dut poser sa tête sur le billot : la « clémence » de Nicolas le condamna aux travaux forcés à perpétuité en Sibérie.

Or Lounine poursuivit son action révolutionnaire au fond de la Sibérie : sous forme de lettres à sa sœur Catherine Serguéievna Ouvarova, il rédigea vers la fin des années 30 un véritable pamphlet dénonçant le servage, les abus de l'autocratie, et la fameuse « nationalité », la *narodnost'* chère à son beau-frère Ouvarov, ministre de l'Instruction publique. En août 1838 la 3e section ordonna d'interrompre un an toute correspondance émanant de Lounine ; au bout de ce temps, il reprit de plus belle, rédigea le *Mouvement social en Russie* (1840), un *Coup d'œil sur la situation de la Pologne en 1840*, et surtout une *Analyse du Rapport de la Commission secrète d'enquête à S. M. l'Empereur en 1826*, dont l'original, en anglais, fut publié par Herzen en 1859 ; les lettres à E. S. Ouvarova parurent en 1861. *L'Analyse* étant tombée

aux mains de la police, Lounine fut arrêté dans la nuit du 26 au 27 mars 1841 et interné à la sinistre forteresse d'Akatouïa, près des mines de Nertchinsk : il y endura la faim, le froid, la solitude. Contraint d'assister à des exécutions au knout, il procurait des médicaments aux malheureux. Enfin, il succomba le 3 décembre 1845 [201].

Augé ne se trompait pas : son ami était bien une des plus fortes personnalités révolutionnaires de ce temps, sinon le promoteur du soulèvement de décembre 1825. Son action clandestine au fond de la Sibérie est un des maillons qui unissent un Radichtchev, un Novikov, aux conspirateurs obstinés du règne d'Alexandre II ; en outre, Lounine fut du petit nombre des Russes qui estiment que la solidarité dans la lutte révolutionnaire doit les unir, non les opposer, aux Polonais traqués et opprimés : c'est en Sibérie que se forgea le véritable panslavisme.

Que devenait Augé pendant ce temps ? Il publia quelques traductions du russe, joua le cavalier servant auprès de la femme d'un Ecossais voyageur, sir William Drummond [202], fit le *cicerone* à Paris pour son ami Wiegel et le couple Bloudov, venu en France en 1817 [203], servit de modèle à Canova [204] et s'engagea dans une carrière mouvementée de romancier et d'auteur dramatique, enrichie d'un épisode saint-simonien, d'un duel avec Lerminier [205], et de divers incidents qu'il raconte lui-même avec entrain. En 1843, à bout de ressources, il fit comme tant d'autres, il « tourna ses regards vers la Russie [206] ».

Ayant perdu le contact avec ses relations russes depuis vingt ans, il essaya d'abord de s'en créer d'autres et de se ménager des appuis. Par Mme Svetchine il obtint audience de l'ambassadeur Barante [207], mais l'un et l'autre ne furent guère encourageants. « Qu'irez-vous faire en Russie ? Tous les Français y sont mal vus aujourd'hui... Les Russes d'aujourd'hui ne sont plus les Russes d'autrefois. » De toute façon, Augé se rend compte qu'il lui faut au moins 4 000 francs pour voyager dans les deux sens et vivre en Russie quelques mois. C'est alors qu'apparut, vrai *deus ex machina*, le vieil ami Wiegel, devenu conseiller privé et fort en faveur. Il déclare à Augé que Custine « a fait bien du tort à ses compatriotes [208] ». Nous sommes dans l'été 1843 : Wiegel propose à Gretch, également à Paris, de faire réfuter *La Russie en 1839* par Augé ; Gretch le mène chez Jacques Nicolaïévitch Tolstoï et écrit tout joyeux à Doubelt, bras droit de Benkendorf, qu'il a trouvé l'homme qu'il faut pour réfuter Custine [209].

Augé partit le 1er janvier 1844, en diligence jusqu'à la frontière belge, puis par le chemin de fer gagna Berlin, et arriva à Pétersbourg sans encombre, muni de lettres diverses, et gratifié à l'avance par Gretch de 1 000 francs, de la part de l'Empereur. Il fut accueilli par Alexis Nicolaïévitch, le fils de Gretch, par le couple Allan, du Théâtre français. Benkendorf le traita poliment, mais non Doubelt : « C'est Gretch qui nous envoie Monsieur, dont la présence ici n'est pas très nécessaire », dit-il en sa présence à un subordonné [210]. Augé renoua avec la famille Bloudov, fut présenté par Wiegel arrivé de Paris en même temps que lui au prince P. A. Viazemski, qui le reçut aimablement, au prince Odoïevski, musicien comme les Wielhorski, dont Augé vante le talent. Bloudov et Ouvarov déconseillèrent à Augé de poursuivre son projet de réfutation [211].

Augé se tourna alors vers le théâtre et combina avec les Allan et Bressant, malgré la mauvaise volonté conjuguée de Saint-Julien, de

Peyssard et d'A. M. Guédéonov, une comédie intitulée *Le Moyen Dangereux*, pour remercier l'Empereur de ses 1 000 francs. Mais il gâta son succès en faisant jouer *Marcel*, dont les premiers actes scandalisèrent l'Empereur : Guédéonov, atterré, déclara à Augé : « Je ne savais pas qu'un ouvrier y soufflетterait un homme distingué [212] ! » Augé revint au roman pour la *Revue Etrangère*, et, en compagnie de « Pétroucha », le prince Pierre Alexéiévitch Golitsyne, viveur spirituel dépeint par Custine sous le nom de « Lovelace du Kremlin [213] », gagna Moscou dans l'été 1844.

Une fois de plus, c'est Ph. Ph. Wiegel qui aida Augé et lui ouvrit toutes les portes de la meilleure société moscovite. Il fut reçu par le prince A. G. Chtcherbatov, gouverneur militaire, par Novosiltsov, gouverneur civil, par le comte S. G. Strogonov, curateur de l'Université, par le sénateur Soïmonov, parent de Mme Svetchine, par le métropolite Philarète dont il traduisit quelques homélies [214] ; notre Gil Blas rencontre, au cours d'une soirée chez Wiegel, toutes les célébrités moscovites, le couple Pavlov (Caroline Pavlova lui paraît « une véritable Bradamante, véhémente, l'œil ardent, le teint pâle, brûlant la fièvre de l'enthousiasme »), le littérateur Zagoskine, « bien inoffensif », Tchaadaïev « le rédacteur du *Télescope* », Biélinski « le propagandiste toujours furieux », Granovski « à la douce et noble figure ». C'était en avril 1845. Brouillé avec Wiegel, Augé regagne Pétersbourg et retouche une traduction du général Léon Alexandrovitch Narychkine, l'époux de la belle Olga [215] ; il réussit à obtenir une sinécure dans l'administration des théâtres, envisage une réfutation de *La Russie sous Nicolas Ier* de Golovine, rédige son roman *Avdotia* et, comble de la faveur, se voit chargé de l'éducation théâtrale des grands-ducs Nicolas et Michel ! Pendant le séjour en Italie du couple impérial, à l'automne de 1845, Augé monta plusieurs spectacles à Tzarskoïé-Selo, avec la participation des plus hauts personnages de la Cour [216].

Malheureusement, Augé dut partir au printemps de 1846, chargé d'une mission délicate qu'il eut grand tort d'accepter : il fallait décider l'acteur Bressant à revenir de Paris pour terminer son engagement en Russie ou le menacer d'un procès en rupture de contrat : le dédit était de 50 000 francs. Bressant jouait au *Gymnase* et avait renoué une liaison avec Mlle Bourbier, ancienne actrice du Théâtre Michel [217] : Augé commit l'erreur d'écrire ce détail à Saint-Pétersbourg, où une dame de haut parage offrait 100 000 francs à Bressant pour le décider à revenir en Russie ! Mme Allan, qui regagna Saint-Pétersbourg dans l'été 1846 par le même bateau qu'Augé, lui laissa prévoir sa disgrâce. En effet, Augé se rendit compte qu'il avait été berné, et rentra en France à l'automne [218].

Sa carrière n'offre plus d'intérêt pour nous : bornons-nous à indiquer qu'il ne rompit jamais avec la Russie. Le comte de Sancé, Martiniquais au service de la Russie, directeur du *Journal de Saint-Pétersbourg*, prit Augé comme correspondant littéraire parisien, l'éditeur Bellizard continua d'accepter sa collaboration à la *Revue Etrangère* de Saint-Pétersbourg. Après les événements de 1848, Dufour, associé de Bellizard, offrit même à Augé de la confectionner de Paris, sous forme d'une revue de presse. En 1856, Dufour remplaça le comte de Sancé à la tête du *Journal* et envoya Augé à Saint-Pétersbourg pour tenir la critique littéraire et dramatique. Il connut de nouvelles difficultés avec son vieil ennemi Guédéonov, et, à propos d'articles qu'il envoyait au journal parisien *Le Pays*, avec le prince V. A. Dolgoroukov, chef des gendarmes, successeur

d'Orlov[219]. Enfin au bout de trois ans, en 1859, il rompit avec Dufour et revint définitivement en France. En 1869, il se retira à Hyères et mourut à Menton le 5 janvier 1881, âgé de 84 ans.

Il laissait des *Mémoires* qui parurent dix ans plus tard, et constituent un des plus intéressants documents sur la Russie du XIX[e] siècle qui aient été publiés en français jusqu'à nos jours : malheureusement, comme presque toujours, la publication en fut défectueuse, les noms russes furent déformés de façon ridicule[220], les indispensables éclaircissements omis. Tel qu'il est cependant, le texte nous laisse entrevoir une curieuse silhouette de voyageur besogneux, d'auteur malchanceux, de journaliste imprudent. Considéré par Nicolas I[er] comme son « camarade » de régiment, lié avec un des Décembristes les plus actifs, instrument docile des Gretch, Tolstoï, Benkendorf et Doubelt, sans doute de mœurs particulières comme Custine[221], Augé ne fut ni un grand caractère ni un grand talent. Mais il connut la Russie mieux que tous les Français de cette époque qui publièrent leurs impressions de voyage, et y trouva presque toujours un accueil bienveillant.

Ainsi, malgré la mauvaise réputation du pays et de son régime, plusieurs Français, et parmi eux quelques célébrités, allèrent y chercher le succès sans se laisser détourner par les préjugés.

NOTES DU CHAPITRE TROISIEME

1. Voir ch. V.
2. Le docteur Robert publia le tome II de l'*Histoire du Voyage* en deux tomes (1838 et 1850), ainsi que des livraisons de *Géologie*, *minéralogie*, *botanique* et *zoologie* (1840-41).
3. *Lettres sur la Russie*, par le Dr Eugène Robert, 1840 in-8° 110 pp. Dédié à S.E.M. de Struve, ministre russe à Hambourg. L'ouvrage comprend six lettres ainsi datées : I Arkangel 10/22 juillet 1839, II Nijni-Nowgorod 28 août/7 septembre, III Moscou 12/2 septembre (sic) : il faut sans doute lire 12/24, IV Saint-Pétersbourg 30/20 septembre (sic), V Stockholm 25 octobre 1839, VI Helsingborg 8 janvier 1840.

Une édition allemande des *Lettres* parut à Hambourg en 1840, comprenant trois lettres de Scandinavie, et une lettre de Saint-Pétersbourg datée 27 mai/8 juin 1839 où l'on trouve des détails plus précis sur l'accident du chemin de fer de Tzarskoïé-Selo. On apprend aussi que Robert avait rencontré Marmier en Scandinavie, chargé de la partie littéraire de l'expédition de 1838.
4. Lettre I, pp. 19-24.
5. Lettre II, pp. 44-48.
6. Lettre III. Il flatte Nicolas de la façon la plus plate : « Depuis que S.M. l'Empereur, qui sait imprimer une impulsion magique à tout ce qui peut faire prospérer la Russie, a daigné la visiter deux fois [la foire de Nijni], des constructions en pierres ou en briques s'élèvent de toutes parts... » (p. 52).
7. Cet accident eut lieu le 21 août 1840. N.I. Gretch était alors directeur de la ligne ; J.N. Tolstoï le rencontra à Francfort et apprit que le nombre des victimes avait été de cinq, plus deux blessés, et non cinq cents comme le dit Custine. Voir *La Russie en 1839* t. II, p. 291, note ; J. Yakovlef (= J.N. Tolstoï), *La Russie en 1839 rêvée par M. de Custine* etc. Paris 1844 p. 77. Custine a trouvé ce chiffre dans [M.J. d'Horrer] *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie* Paris 1842 et dans le compte rendu par Saint-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 13 octobre 1842, qui cite le passage. Gretch ne dit rien de l'affaire dans sa réfutation. Robert parle de cinq cents voyageurs et de huit ou dix tués et blessés. Mais il rapporte l'accident à 1839, ce qui est sûrement faux.
8. Lettre IV, p. 82.

9. F. Le Play, *Voyages en Europe 1839-1854 extraits de sa correspondance*, publiée par M. Albert Le Play, sénateur. Paris Plon 1899 1 vol. in-12 345 pp. Le voyage de 1844 occupe les pages 165-230, celui de 1853 les pp. 325-343.

10. A.N. Démidov, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée* par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie, exécuté en 1837 sous la direction de M. Anatole Démidoff. Paris 1841-42 4 vol. gr. in-8 avec deux atlas. Les recherches de Le Play occupent le t. IV.

11. F. Le Play, *Voyages en Europe...* notice bibliographique par M. Lefébure de Fourcy, inspecteur général des Mines, p. 13.

12. Le Play indiqua de nombreuses modifications et, rentré en France, continua de gérer à distance les entreprises du point de vue technique.

13. Dès le début du siècle des Français avaient rempli des missions techniques dans l'Oural : sur le Messin Claude-Joseph Ferry (1756-1845), voir V.S. Virguinski, *Izoutchenie teckhnitcheskogo opyla frantsouzskikh outchovnykh-iakobintsev na Ourale v natchale XIX v* dans *Vestnik istorii mirovoï koul'toury* AN SSSR janv.-févr. 1958, pp. 102-111.

14. F. Le Play, *op. cit.* p. 169.

15. On retrouvera la langue fumée dans la *Lettre sur Kiew* de Balzac que nous analysons plus loin. F. Le Play, *op. cit.* p. 172.

16. F. Le Play, *op. cit.* p. 173. Aussi Custine, qui ne dépasse pas Nijni, a-t-il une opinion catégorique sur les routes russes.

17. Il a dû visiter le fameux domaine de Pojva, à 100 km de Solikamsk, d'où revenaient encore des Français vers 1840 ; voir notre chap. VII.

18. F. Le Play, *op.cit.* pp. 186-87.

19. *ibid.* p. 192. Le Play était allé en Espagne en 1840.

20. *ibid.* p. 201 Haxthausen met en garde les Russes contre le déboisement inconsidéré et déclare : « Alle Völker und alle Classen der Völker, die in Russland leben, Holzfeinde und Holzverwüster sind » *Studien...* t. II p. 330.

21. F. Le Play, *Les Ouvriers Européens*. Etudes sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédées d'un exposé de la méthode d'observation par M.F. Le Play, ingénieur en chef des Mines, professeur de métallurgie à l'Ecole Impériale des Mines de Paris. Paris, Imprimé par autorisation de l'Empereur à l'Imprimerie Impériale 1855 I gr. fol., 301 pp. Les études portant sur la Russie occupent les pp. 49-91. Jusqu'à nos jours Le Play conserve de fidèles disciples, économistes, géographes, sociologues, attachés comme lui à la sauvegarde des structures du passé. Voir le *Recueil d'études sociales à la mémoire de Frédéric Le Play*, P. Picard 1956.

22. F. Le Play, *Voyages en Europe* p. 205.

23. August-Franz-Ludwig-Maria Freiherr von Haxthausen naquit le 3 février 1792 à Bökendorf près Paderborn. Ses parents eurent dix-sept enfants. August fut élevé par son oncle, Freiherr von Kalenberg. Volontaire, il participa comme cornette aux campagnes de l'Elbe et du Danemark (1813). Beaucoup de Prussiens gardèrent de la fraternité d'armes germano-russe de cette époque glorieuse un souvenir de reconnaissance et d'admiration envers le grand voisin de l'Est : Theodor Fontane dans son roman *Der Stechlin* (1899) a fait exprimer ce sentiment avec beaucoup de force par son héros Dubslav (chap. IV).

Etudiant à Göttingen, Haxthausen collabora à la revue *Wünschelruthe* aux côtés des frères Grimm, d'Arnim et de Brentano qui publiaient une quantité de contes populaires ; toute la famille Haxthausen participa à la collecte dans ses domaines westphaliens. Il est important de connaître cet aspect romantique de la formation intellectuelle du futur agronome. Ce mouvement folkloriste, parallèle à celui qui aboutissait en Russie à la constitution des recueils de *bylines*, préparait tout naturellement Haxthausen à s'entendre avec les Slavophiles, qui prolongèrent cette tendance bien au-delà des années quarante. En 1819 August revint à Bökendorf et entama ses études agraires : son premier essai fut en 1829 *Ueber die Agrarverfassung in den Fürstenthümern Paderborn und Corvey ;* puis il poursuivit son travail en Prusse malgré les sarcasmes des bureaucrates et publia en 1838 le tome premier de *Die ländliche Verfassung in den einzelnen Provinzen der preussischen Monarchie* (le tome

second ne parut qu'en 1861, par les soins d'un ami de Haxthausen qui s'était complètement détourné de ses premières études). En 1842 Haxthausen fit paraître dans le *Staatsanzeiger* un article sur l'oukaze du 2/14 avril 1842 relatif aux contrats entre seigneurs et paysans, qui trouva de l'écho dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* et le *Times* : mais on interpréta la signature de Haxthausen A.v.H. comme celle d'Alexander von Humboldt ! Lorsque la vérité apparut, l'empereur Nicolas offrit à Haxthausen d'enquêter en Russie sur les problèmes paysans. Le roi de Prusse lui fit l'avance de deux ans de traitement : Haxthausen accepta afin d'assurer son indépendance vis-à-vis du gouvernement russe.

A partir de 1856, Haxthausen se détourna de ses premiers travaux et se consacra au problème de la réunion des Eglises catholique et orthodoxe, se lia avec M^me^ Svetchine et le P. Gagarine qui publia en 1877 un mémoire de Haxthausen rédigé en 1856, intitulé *La question religieuse en Pologne ;* enfin Haxthausen se préoccupa de régénérer l'ordre de Malte, et mourut à Hanovre le 31 décembre 1866. (Notice d'Al. Reifferscheid dans *Allgemeine Deutsche Biographie* t. XI 1880).

24. Nous avons utilisé l'original allemand que possède la Bibl. de l'Ecole Normale Supérieure (HM Sl 94), intitulé *Studien über die innern Zustände, das Volksleben und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Russlands*, von August Freiherrn von Haxthausen, Königlich Preussischem Geheimen Regierungsrathe. Hannover Hahn 1847 2 vol. in-8° XX-492 et VII-584 pp., Berlin Behr 1852 I vol. in-8° VIII-640 pp. L'édition française parut chez les mêmes éditeurs quelque peu condensée : tome I XVI-469 pp, t. II VI-525 pp. et t. III (1853) 240 pp. Les deux premiers tomes s'appellent *Etudes sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie ;* le troisième porte en sous-titre *Les forces militaires de la Russie*. Mérimée donna un compte-rendu de cette partie de l'ouvrage dans le *Moniteur Universel* du 30 octobre 1852, reproduit dans P. Mérimée, *Mémoires historiques*, Paris Bernouard 1927 ; voir aussi *Histoire du règne de Pierre le Grand*, intr., et notes de H. Mongault et M. Parturier Paris 1947, *Corresp. générale*, lettres à Sobolevski 14 avril 1852 (t. VI p. 305) et à Turgan 24 oct. 1852 (t. VI p. 445), et notre chap. VIII.

25. Une lettre de Nesselrode à Meyendorf datée de Saint-Pétersbourg 4/16 avril 1843 montre avec quelle inquiétude les milieux gouvernementaux russes envisagèrent l'enquête de Haxthausen : « La goutte m'a empêché jusqu'ici de faire la connaissance du baron de Haxthausen. Sa conversation, j'en suis sûr, m'intéressera beaucoup, mais à vous dire franchement, je suis fâché qu'on l'ait fait venir. Montrer à des étrangers nos parties honteuses ne saurait aboutir à rien de bien. S'il venait dans cinquante ans, peut-être pourrait-il nous être utile ; la Russie pour le moment n'est pas mûre encore. Une meilleure organisation de la justice doit précéder l'émancipation... » (*Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, t. VIII 1840-46, pp. 206-7.)

26. « [Der Verfasser] hat dort, wie überall auf seinen Reisen, mit *Liebe* beobachtet, denn er hat von jeher die tiefste Ehrfurcht und Liebe vor allem wahren und ungeschwächten, nicht übertünchten Natur- und Volksleben gefühlt ! » (*Studien*, t. I, *Vorwort*, p. X). La Russie réservoir de force parce qu'elle a su garder une vie populaire authentique et une structure sociale patriarcale, telle est la pensée fondamentale de cet Allemand amateur de folklore et romantique conservateur.

27. *Studien* t. I, p. 9.

28. *Ibid.* p. 17.

29. *Ibid.* p. 58.

30. Le gouverneur Héraclius Abramovitch Boratynski (1802-1859) fut ensuite gouverneur de Kazan (1846-1859). Sa femme, la princesse Anna Davydovna, née Abamelek (1816-1889), fut un des intermédiaires les plus remarquables entre l'Occident et la Russie : elle traduisit en anglais Pouchkine, Lermontov et Tioutchev (*Translations from Russian* 1875-78), et en russe Schiller, Heine, Rückert (*Perevody* 1876-7). Voir *Ostafievski Arkhiv* t. III et M.P. Alexeiev *I.S. Turgenev — propagandist rousskoï literatoury na zapade* in *Troudy otdela novoï*

rousskoï literatoury AN SSSR M.-L. 1948, pp. 39-80. Haxthausen admire beaucoup sa beauté et sa culture, *Studien* t. I pp. 101-2.

31. *Studien* t. I p. 156.

32. *Studien* t. I p. 266.

33. *Studien* t. I chap. XIII. Il déclare à propos des vieux-croyants que c'est auprès d'eux qu'il faut étudier les aspects nationaux en Grande-Russie. Ils sont loin d'être inabordables, H. a pu s'entretenir avec eux, avec l'aide d'un interprète (pp. 352-3). Chose surprenante, ce spécialiste du monde rural russe ne connaît pas la langue du pays ! A. I. Tourguéniev écrivait de Moscou le 10/22 mai 1843 à Viazemski : « Il y a ici, outre Liszt, Haxthausen et le professeur Kosegarten. J'ai bavardé deux fois avec eux. Le premier va parcourir la Russie et s'informer de la condition paysanne, le second restera et l'attendra ici. Ce sont des gens bien intentionnés, qui exposeront au gouvernement les résultats de tout ce qu'ils verront. Dommage qu'ils ne sachent pas le russe, et mal le français ; mais leur science économique est grande, et ils jugent sainement les choses. Pendant que le baron questionne et écoute les réponses, le professeur prend tout par écrit. » (*Ostafievski Arkhiv* t. IV lettre 939).

34. *Studien* t. I chap. XV, détails curieux sur les Tchérémisses et les Tchouvaches. Des extraits des lettres de Frau von Fuchs à son époux sur ces peuplades sont parus en russe en 1840 et ont été traduits dans *Erman's Archiv* Berlin Reimer 1841, 2e cahier. Un rituel de sacrifices animaux et une prière en 18 versets sont consignés pp. 446-8.

35. Herr von Pirch déclare à ses paysans qu'il veut bien écouter ses aînés, s'ils sont plus âgés que lui ne serait-ce que d'une heure, mais qu'il ne veut rien entendre des plus jeunes : « Wer von Euch nur eine Minute jünger ist, und sich untersteht, das Maul aufzuthun, mir in die Rede zu fallen [...] dessen Spur soll in 24 Stunden in meinem Dorfe nicht mehr gefunden werden ! Ich bin euer Herr, und mein Herr ist der Kaiser. Der Kaiser kann mir befehlen, und ich muss ihm gehorchen, aber er befiehlt nicht euch ! Auf meinem Gute bin ich der Kaiser, ich bin euer Erdengott, und ich muss dem Gott oben für Euch verantworten ! — Aber beugt Euch nicht vor mir, sondern steht mir in die Augen, denn ich bin ein Mensch wie ihr... » (*Studien* t. II p. 3).

36. « Voir ein paar Jahren in einigen Gegenden... eine entsetzliche Hungersnoth und in Folge dessen furchtbare Ereignisse » (*ibid.* t. II p. 104).

37. *Studien* t. II pp. 129-30.

38. A von Haxthausen, *Transkaukasia*, Andeutungen über das Familien- und Gemeindeleben und die socialen Verhältnisse einiger Völker zwischen dem Schwarzen u. Kaspischen Meere, Reiseerinnerungen u. gesammelte Notizen von A.F. von Haxthausen. Leipzig F.A. Brockhaus 1856 2 vol. en 1-8°.

39. Le chapitre XXI est consacré à la colonisation en Russie : colonies cosaques, colonies militaires (d'après Pidoll zu Quintenbach), colonisation sibérienne. La réflexion sur l'avenir de la Sibérie comparé à celui des Etats-Unis est p. 221.

40. Charles-Herbert Cottrell, *Recollections of Siberia in the years 1840 and 1841* Londres 1842 in-8° XII-410 pp., traduit en allemand sous le titre « *Sibirien.* Nach seiner Naturbeschaffenheit, seinen gesellschaftlichen und politischen Verhältnissen und als Strafcolonie geschildert. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet von M.B. Lindau ». Dresde-Leipzig 1846 2 vol. in-8° Cité *cum laude* par Haxthausen *Studien* t. II p. 227 note.

41. Dmitri Gavrilovitch Bibikov (1792-1870), gouverneur général de Kiévie, Podolie et Volhynie de 1837 à 1852. Il avait perdu le bras gauche à Borodino (la Moskova) et répondit un jour à une Polonaise qui lui demandait à genoux la grâce de son fils : « La main qui signe des grâces, madame, je l'ai laissée à Borodino. » Un intéressant portrait du prince Bibikov est tracé par Rufin Piotrowski, *Souvenirs d'un Sibérien*, Paris 1870, pp. 55-63. C'est à lui que Balzac eut affaire lors de ses séjours en Ukraine.

42. *Studien*, t. II, note pp. 568-9. Voir Custine, *La Russie en 1839*, éd. in-8., t. IV, p. 6.

43. *Studien*, t. III, pp. 3-4.

44. Herzen, *Dnevnik*, éd. AN SSSR, t. II, pp. 281-2 (13 mai 1843). Il ne

semble pas qu'il ait revu Herzen dans l'hiver 1843-44. Sur l'importance de cette conversation pour la pensée de Herzen, voir R. Labry, *Alexandre Ivanovic Herzen*, thèse Paris 1928, pp. 274-5. On regrette l'absence de tout commentaire et de toute référence sur cette entrevue dans l'édition russe citée ici.

45. *Studien*, t. III, pp. 9 et 14.

46. *Studien*, t. I *Vorwort*, p. XVI et t. II, p. 332.

47. Voir quelques lettres de Marmier à Buloz relatives à son séjour en Scandinavie dans M.-L. Pailleron, *François Buloz et ses amis. — La vie littéraire sous Louis-Philippe*, Paris, Calmann-Lévy [1919], in-8°, II-461, pp. ; pp. 144-157 ; il envoya à la *Revue des Deux Mondes* une importante série d'articles sur les pays du Nord en 1837 et 1838-39.

48. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 66.

49. M.-L. Pailleron, *op. cit.*, pp. 158-9.

50. « Impossible de savoir quel est l'auteur de l'ouvrage sur la Prusse. L'ouvrage est interdit dans toute l'Allemagne... ». Il s'agit du livre *De la Prusse, et de sa domination sous les rapports politiques et religieux, spécialement dans ses nouvelles provinces, par un inconnu*. Paris Guilbert, 1 vol. in-8°, 1842 (ann. dans les *Débats* le 9 mars 1842). Le dict. de Barbier l'attribue à un certain De Failly, Gustave. Herzen parle du livre dans son *Dnevnik* (7 octobre 1842, p. 233, éd. AN SSSR) et en apprécie le ton démocrate.

51. Tout le monde connaît le *Rheinlied* de Becker et la réponse de Musset.

52. Herzen, *Dnevnik*, t. II, p. 221.

53. Marmier, *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, Paris, Garnier 1851 (2° éd.), pp. 32-33.

54. Marmier *ib.*, p. 131.

55. *Ibid.*, pp. 227-8.

56. A. I. Tourguéniev est à Moscou en juillet-août 1842. Herzen note que les Slavophiles ont essayé de l'endoctriner, mais qu'ils l'ont dégoûté des moines, du passé russe, etc. La poétesse Caroline Pavlova lui remit la traduction d'un poème de Khomiakov qui figure dans *Polnoe sobranie sotchinenii A. S. Khomiakova*, Moscou 1878, t. VIII, p. 420. La phrase de Tchaadaïev est dans N.V. Golitsyne *P. Ia. Tchaadaïev i E. A. Sverbeeva, Vestnik Evropy*, janv.-avr. 1918, p. 241.

57. X. Marmier, *Du mouvement littéraire en Russie* dans *Revue de Paris*, t. 18 juin 1843, p. 262.

57 bis. M.-L. Pailleron, *op. cit.*, p. 158.

58. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, lettres 904-905, pp. 196-7.

59. Ainsi F. Ia. Priima, *Xavier Marmier i rousskaïa literatoura* dans *Voprosy izoutcheniia rousskoï literatoury XI-XX vekov* AN SSSR M.-L. 1958, p. 147. Une coquille fait apparaître 1848 au lieu de 1843 comme année de publication de *La Russie en 1839*.

60. Vicomte d'Arlincourt, *Le Pèlerin — l'Etoile Polaire*, Paris, Dumont 1843, 2 vol. in-8° (Ann. *Débats*, 7 mars).

61. *Etoile Polaire*, t. I, p. 12.

62. Ce bateau n'avait vraiment pas de chance : voir Custine, *La Russie en 1839*, t. I, p. 114. Arlincourt, *op. cit.*, t. I, p. 61.

63. A Dumas, *Impressions de voyage. En Russie*, t. I, p. 73 (éd. Calmann-Lévy 1876) et A. Maurois, *Les Trois Dumas*, Paris, Hachette, 1957, p. 299.

64. Arlincourt, *op. cit.*, t. I, p. 118.

65. *Ibid.*, t. I, p. 123.

66. *Ibid.*, t. I, p. 145.

67. *Ibid.*, t. I, p. 235. Le comte Michel Dmitriévitch Boutourline note dans son journal (*Rousski Arkhiv*, 1897 (3), pp. 319-320) que d'Arlincourt arriva à Pétersbourg au milieu d'une bande de jeunes légitimistes (vicomte de Romans, comte Ballion, baron de Garry, le jeune marquis de Talleyrand) et fut fort bien reçu. Comme il inscrivait tout ce qu'il entendait sur son calepin, on le mystifia par toutes sortes d'histoires absurdes (qui emplissent en effet le livre du vicomte), et d'Arlincourt, après avoir demandé « En êtes-vous bien sûr ? », notait pieusement. Présenté à la Cour sans avoir rendu

visite à Casimir Périer, il cacha aux diplomates français une cocarde blanche qu'il présenta brusquement devant Nicolas. Celui-ci, furieux, lui tourna le dos et fit témoigner son mécontentement au vicomte après la réception. Tous ces légitimistes tenaient leur quartier général à Sokolovo près de Serpoukhov, chez Zénaïde Serguéievna Divov : on y voyait notamment le vicomte Paul de Julvécourt.

68. Arlincourt, *op. cit.*, t. I, p. 312.

69. *Ibid.*, t. II, pp. 69-70.

70. *Ibid.*, t. II, pp. 20-21. Olga Alexandrovna Boulgakova, née en 1813, fille du directeur des Postes de Moscou, A. Ia. Boulgakov (1781-1863), grand ami de Viazemski et d'Al. I. Tourguéniev. Elle épousa le prince Alexandre Serguéiévitch Dolgoroukov. B. N. Tchitchérine, *Vospominania* M. 1929, pp. 93-5.

71. Arlincourt, *op. cit.*, t. I, pp. 169-70 (sur Gretch). *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, lettre 927, pp. 229-230. Un compte rendu spirituel et vengeur de J. Chaudes-Aigues parut dans la *R. de Paris*, t. 19 (4e série), juillet 1843, pp. 127-36 : « Afin d'éviter d'inutiles répétitions, [d'Arlincourt] se décide enfin à énumérer en une seule phrase tous les salons aristocratiques où il est instamment prié d'entrer. » Une autre exécution fut celle d'H. Babou, *ibid.* (série in-4°), 18 mai 1844, pp. 73-83 (« Les Revenants Littéraires »).

72. Louis Viardot, *Souvenirs de chasse*. P Hachette 1859, 7e éd. in-16, VIII-504 pp. *En Espagne* (1823-1842), pp. 1-2.

73. Notices dans Vapereau, *Dict. des Contemporains* P. 1865.

74. Voir notre chap. X.

75. Annenkov, *Literatournye Vospominaniia* L. 1928, pp. 610-19. Très malveillant, Annenkov prétend que Tourguéniev, rentrant en Russie sur le fameux *Nicolas-Ier*, perdit complètement la tête lors de l'incendie ; il dit aussi que le jeune S. A. Guédéonov, fils du directeur des théâtres, était un rival sérieux auprès de Pauline Viardot. C'est B. N. Tchitchérine qui rapporte le mot de P. Viardot à Tourguéniev, *Vospominania* M. 1929, p. 138.

76. D'abord dans une brochure, *Quelques chasses en Russie* P. 1845, puis *Encore des chasses en Russie* P. 1845.

77. Viardot, *Souvenirs de chasse* P. 1859, p. 51 note.

78. *Ibid.*, pp. 112-3.

79. Lettre de G. Sand à P. Viardot datée du 21 [août 1844] et publiée par Th. Marix-Spire dans *Lettres inédites de G. Sand et de P. Viardot*, 1839-1849 P. 1959, pp. 207-10. On trouve au même endroit quelques phrases intéressantes de Viardot sur sa position difficile vis-à-vis de la Russie (lettre du 14 août 1844 à G. Sand). Après son article sur le servage dans la *Revue Indépendante* (voir notre chap. VIII), le *Corsaire-Satan* demandait le 28 mai 1846 : « Que veut M. Viardot, le collier de saint Stanislas, ou celui de saint Vladimir ? [...] La *Revue Indépendante* devra changer de titre si elle continue de brûler de l'encens aux pieds du Czar. »

80. Voir I. S. Tourguéniev, *Polnoe sobranie sotchinenii i pisem* AN SSSR *Pis'ma*, t. I M.-L. 1961, lettre n° 46 à Louis Viardot et annot. 1, p. 550. C'est une invitation de Tourguéniev à Viardot en vue d'une chasse avec P. V. Zinoviev dans l'une des terres de ce dernier. Les éditeurs la datent entre nov. 1843 et février 1844.

81. Viardot, *Souvenirs de chasse*, pp. 131-3, 180-2, etc.

82. Viardot, *Les musées d'Allemagne et de Russie*, Paris 1844, 1 vol. in-12°. Repris dans *Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande et de Russie*, Paris, Paulin et Lechevallier, 1 vol. in-18, 1851 ; 2e éd. 1852 ; 3e éd. 1859-60 Hachette, 5 vol. in-18 sous le titre général *Les Musées d'Europe. Guide et memento de l'artiste et du voyageur*. Le tome IV comprend *Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande et de Russie*, 408 pp. La partie consacrée à la Russie occupe les pages 287 à 398 et passe en revue l'Ermitage, le Palais de Tauride, quelques cabinets particuliers, et le Kremlin de Moscou.

83. Sur Henri Mérimée, voir Gaston Cahen, *P. Mérimée et la Russie*, *RHLF*, juill.-sept. 1921, pp. 388 ss., *ICC*, t. XC (1927) 869, 979 et XCI (1928), 21, 126, 167, H. Mongault, *Mérimée, Beyle et quelques Russes. Destruction d'une*

légende, *MDF* 1er mars 1928, pp. 341-365. ; le même, *Etudes de littérature russe de P. Mérimée*, *Introd.* Notice dans P. Mérimée, *Corresp. gén.*, t. XVI, p. 322 (n. 1).

84. Serge Alexandrovitch Sobolevski (1803-1870), né à Riga, fils naturel de A. N. Soïmonov, employé aux Archives des Affaires étrangères à Moscou, compromis dans le complot décembriste. Lors d'un premier séjour à Paris à la fin de 1829, il fit la connaissance de Mérimée chez Mme Ancelot où l'avait présenté son ami A. I. Tourguéniev. Il y revint du 10 janvier au 4 juin 1837, du 6 juin au 23 août 1844, puis le 24 août 1848 et jusqu'en 1850. A partir de 1852 il vit à Moscou. Célèbre pour son humour sarcastique qui se manifestait en épigrammes russes, et pour sa connaissance des livres relatifs à l'Espagne. Le meilleur ami russe de P. Mérimée. Notice dans la *Corresp. générale*, t. V, pp. 423-24 ; cf. Mongault, *Etudes*, Intr. pp. IX-X, et A. K. Vinogradov, *Mérimée v pis'makh k Sobolevskomou*, Moscou 1928.

85. « M. Henri Mérimée eut grandement raison de dire dans une de ses lettres sur la Russie, publiées il y a un an, que le compositeur [Glinka] avait parfaitement saisi et rendu, etc. » Un petit compte rendu dans *R. d. D. M.*, 1er avril 1847, pp. 179-80 : Mérimée y est considéré comme « touriste avant tout ».

86. *ICC*, t. 90, p. 979 cite une lettre de H. Mérimée à E. D. Forgues (Old Nick) de 1860. Nous avons encore trouvé une nouvelle de H. Mérimée, *Défi pour défi* dans *R. de Paris*, 15 mars 1845, pp. 389-394.

87. H. Mérimée, *Une année en Russie*, Préface.

88. *Ibid*, pp. 97-99.

89. *Ibid.*, p. 48.

90. *Ibid.*, p. 151.

91. *Ibid.*, p. 71.

92. *Ibid.*, p. 77.

93. H. Mongault, trad. du *Joueur* de Dostoïevski, P. Bossard 1928, p. 398. Cf. du même *Mérimée, Beyle et quelques Russes* dans *MDF*, t. 202, 1er mars 1928, pp. 345-6, et P. Mérimée, *Corresp. générale*, t. XVII (add. et corr.), pp. 115-6.

94. P. Renouard 1829, in-18. N'est ni à la B. N. ni à l'Arsenal.

95. SPb 1834, in-8, 76 pp.

96. SPb 1840, XVI-247 pp. Cf. *Lettres à l'Etrangère*, II, pp. 182, 217 et L. P. Grossman, *Balzak v Rossii*, p. 174, n. 42 et p. 222, n. 2. En outre facsimilé de la première page du guide, p. 160 et du plan du centre de la ville reproduit p. 161.

97. Augé, *Mémoires* dans *RR*, XIV, pp. 395-6.

98. Arch. Nat. F7 12 181 B. M. P. Alexéiev indique que Saint-Julien cessa son enseignement à l'Université de Saint-Pétersbourg en août 1846 : voir *Zapiski okhotnika I. S. Tourgeneva*, Orel 1955, p. 56, n. 1.

99. Présentée comme un compte rendu de la traduction Dupont.

100. H. Mongault, *Pouchkine en France* dans *RLC*, 1937, p. 151.

101. Charles de Saint-Julien, *Voyage pittoresque en Russie*, P. Belin-Leprieur et Morizot, 1853, in-8, 540 pp avec 21 pl. gravées.

102. *Ibid.*, Introd. p. 16.

103. *Ibid.*, p. 17. Rohr avait quelque peu malmené Saint-Julien à propos de Pouchkine : voir notre chap. X.

104. *Débats* du 2 janvier 1854 (Variétés) et *Athenaeum français*, 16 déc. 1854.

105. *L'Investigateur, journal de l'Institut Historique de France*, t. IX, nov. 1869, pp. 345-8.

106. *Cahiers balzaciens* n° 7, 1927, repris dans les *Œuvres diverses*, III (1836-1848), tome XL des *Œuvres complètes* de Balzac, texte revu et annoté par M. Bouteron et H. Longnon, Paris Conard 1940, pp. 653-681.

107. Sophie de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave*. — *Madame Hanska et l'œuvre balzacienne*, thèse Paris Champion 1933, 1 vol. in-8°, 519 pp. + 2 ff. d'errata.

108. Un premier lot s'ajoutant aux trois volumes publiés chez Calmann-

Lévy, 1899-1933, parut dans la *Revue de Paris*, 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1933 ; on disposait avant la guerre des lettres de Balzac à Mme Hanska depuis 1832 jusqu'à juillet 1847 ; la *Revue de Paris* continua la publication dans ses livraisons d'août 1947, nov. 1949, août 1950, août 1952, sept. et oct. 1954, nov. 1956, août 1957, etc. Les lettres de 1846 et 1847 furent regroupées dans le tome IV des *Lettres à l'Etrangère*, Calmann-Lévy 1950, 1 vol. in-8°, 382 pp.

Les détails contenus sur l'Ukraine dans la *Lettre sur Kiew* sont recoupés par certaines lettres publiées par W.-S. Hastings, *Honoré de Balzac. Letters to his family 1809-1850* Princeton Univ. Press 1934, in-8°, dont une édition française parut chez A. Michel, 1950, in-8° (avant-propos, introduction et notes traduits par Suzanne Belly) ; notamment les lettres n° 108 et 109 à Laure Surville, d'octobre et novembre 1847, pp. 234-246.

109. L. P. Grossman, *Balzak v Rossii* dans *Literatournoe nasledstvo*, 31/32 Moscou 1937, pp. 149-372, traduit sous le titre *Balzac en Russie* Paris O. Zeluck 1946, in-16°, 206 pp., utilisé par A. Pierre, *Balzac et la police de Nicolas Ier en 1848*, *Figaro Littéraire*, 14 août 1948 et A. Billy, *Du nouveau sur Balzac en Russie*, *Fig. Littér.*, 1er févr. 1947. M. P. Alekseiev avait déjà consacré quelques pages à la surveillance dont Balzac fut l'objet en 1848 en Ukraine dans *Krasny Arkhiv*, t. III Moscou 1923, pp. 303-307.

110. Notamment en 1836 : voir *Lettres à l'Etrangère*, t. I, pp. 315-6 (27 mars 1836) et S. de Korwin-Piotrowska, *op. cit.*, pp. 239, 248.

111. *Lettres à l'Etrangère*, t. IV, p. 370 (14 août 1847).

112. Comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois*, Paris 1865, t. II, pp. 105-113. Balzac « était un des commensaux ordinaires du prince Tuffiakin » selon Beaumont-Vassy, *Les salons de Paris et la société parisienne sous Louis-Philippe Ier*. Sartorius 1866 in-18, p. 323.

113. M. Bouteron et Madeleine Fargeaud, *Balzac, M. de Lenz et « Le Rocher de Cancale »* dans *L'Année balzacienne* 1962, pp. 93-100.

114. Balzac connaissait depuis longtemps le prince P. B. Kozlovski, que nous retrouverons au chap. V à propos de Custine, et sa fille Sophie à qui il dédia *La Bourse* en 1842. Voir Lettres à l'Etrangère, t. I, p. 456 et notes de la *Lettre sur Kiew*, éd. Conard, p. 744. Pierre Abraham dans son *Balzac*, P. Rieder 1929, p. 6 cite un fragment d'une lettre de Sophie Kozlovski, donnant un portrait de Balzac voisin de celui de Moukhanov. Cf. L. P. Grossman, *op. cit.*, p. 174, note 34. Balzac cite, en l'estropiant, le nom d'un des frères Moukhanov dans *Corresp.*, t. II, p. 30 et Grossman, *op. cit.*, p. 318. Voir aussi la notice sur *La Bourse*, éd. Pléiade, t. XI, pp. 986-7.

115. *Rousski Arkhiv* 1897 (1), pp. 290-91. Texte en français. En tête 20 décembre : l'année n'est indiquée qu'en titre courant « 1844-i god ». Cf. *Le Curé de Village* P. « Pléiade », pp. 711-714 (et *Les Paysans*, *ibid.*, p. 144).

116. Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 90.

117. *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 8.

118. *Ibid.*, t. II, p. 88 (7 décembre 1842). Voir Mme de Korwin-Piotrowska, *op. cit.*, 3e partie, chap. VI, *Le voyage de Balzac à Saint-Pétersbourg*, pp. 356-362.

119. Voir chap. VI.

120. Augé, *Mémoires*, *RR*, t. XIV, p. 386.

121. Duchesse de Dino, *Chroniques*, t. III, pp. 308-9 (Berlin 16 oct.).

122. Balzac, *Lettre sur Kiew*, éd. Conard, p. 654. C'est Benkendorf qui fit inviter Balzac à la revue par le général Léon Narychkine (lettre de ce dernier à Mme Hanska du 8 août 1843, citée par Mme Korwin-Piotrowska, *op. cit.*, p. 362.

123. Comte Nesselrode, *Lettres et papiers...* t. VIII, pp. 217-8. Trad. en russe dans *R. Ar.* 1910 (2), p. 137 et L. P. Grossman, *op. cit.*, pp. 200-02. Les petits journaux criblèrent de flèches le romancier. Ainsi le *Corsaire* des 28-29 juillet 1843 : « Monsieur de Balzac est parti le 21 sur le *Devonshire*, désolant les femmes de quarante ans [...] Il a refusé les propositions que lui avaient faites divers éditeurs de publier ses impressions de voyage, n'ayant d'autre but, en s'éloignant, que de goûter un repos nécessité par tant de

fatigues... Alors de guerre lasse, il a fallu tout expliquer à ces milliers de veuves inconsolables. C'est une affaire de cœur qui attire leur bien-aimé dans la région des steppes et des glaces. Il est question d'un mariage dont le romanesque fera pâlir tous les rêves du plus fécond de nos romanciers... Puis la carrière diplomatique lui sourit aussi, il n'a pas oublié qu'un de ses confrères, M. Loève-Veimars, y est arrivé par la même voie, en traversant la Russie et en y prenant femme. » Remarquons que Balzac lui-même se plaignait à Bresson d'avoir été chassé de Pétersbourg par la malveillance et les insinuations hostiles : on prétendait qu'il agissait comme Loève-Veimars (lettre du 16 oct. 1843, *Corresp.*, t. II, pp. 51-52).

124. I. I. Panaïev, *Petersbourgskaïa jizn'* dans *Sovremennik*, t. VIII, 1858 cité par L. P. Grossman p. 202.

125. De même qu'il appelle les Polonais « les fanandels ». Voir *Lettres à l'Etrangère*, t. IV, p. 326 (17 juillet 1847).

126. Dans la *Revue des Deux Mondes* de 1842 à 1854, surtout sur les Slaves du Sud. Il était favorable à l'union des Slaves, mais anti-russe. Nous le retrouverons plus loin.

127. Harel (1790-1846), qui dut essuyer le désastre de *Vautrin* à la Porte-Saint-Martin en 1840, emmena Mlle George et sa troupe « de Paris à Constantinople, du Volga au Bosphore, en pleine Russie méridionale, dans la Tauride, dans l'exil d'Ovide... la Tauride fut aussi cruelle que le reste du monde pour M. Harel ; il y trouva pour la deuxième fois la ruine, mais cette fois la ruine sans contrepoids, sans avenir, sans consolation... » (J. Janin, *Journal des Débats*, 24 août 1846, après la mort d'Harel.)

128. Bien que selon Balzac il « ait bien vu qu'il n'y avait rien à faire dans un pays plein d'harmonie ».

129. *Lettre sur Kiew*, p. 654. Allusion au mot de Napoléon : voir notre chap. XII.

130. *Lettre sur Kiew*, p. 655.

131. Balzac, *Histoire et physiologie des Boulevards de Paris*, *Le Diable à Paris*, 1844, *Œuvres diverses* III, p. 610-611. Comparer avec le passage du journal d'E. Hanska cité par Mme de Korwin-Piotrowska, p. 359 évoquant la foule à Péterhof en 1842 : « foule silencieuse qui... ose dire un mot à peine en regardant derrière elle avec ce regard furtif de l'esclave... » et la *Lettre à l'Etrangère* du 14-17 oct. 1843 (*Corresp.*, t. II, pp. 46-47).

132. « C'est votre coupable inertie, et celle des personnes qui pensent comme vous, qui perpétue l'aveuglement de l'Europe et du monde, et donne le champ libre à l'oppression » *La Russie en 1839*, Appendice, t. IV, p. 504.

133. *Lettre sur Kiew*, p. 655.

134. Voir notre chap. II.

135. *Lettre sur Kiew*, p. 657. Les mots corrects sont *Milch* et *mleko*.

136. *Lettre sur Kiew*, p. 666.

137. Autorisation d'user des chevaux du gouvernement aux relais de poste.

138. *Lettre sur Kiew*, p. 677.

139. *Ibid.*, p. 678.

140. *Ibid.*, p. 681.

141. Il est horrifié par la révolution de 1848, comme tant de ses contemporains, et n'hésiterait pas, comme Romieu, à faire appel au canon russe contre le « spectre rouge ». Voir chap. XII.

142. Voir les textes publiés par MM. Alexéiev et Grossman.

143. V. Netchaieva et S. Douryline, *P. A. Viazemski i Frantsia*, *Lit. Nasl.* 31/32 M. 1937, lettre du 21 août/2 sept. 1838.

144. Aff. Etr. Russie, t. 191, Barante à Thiers, 16 juillet 1836.

145. *Ibid.*, août 1836.

146. Baron Théodore Gudin (1802-1880), élève de Girodet, jugé sévèrement par Baudelaire (*Salon de 1846*), comme Vernet et Ary Scheffer. Il était voisin de Balzac, rue de la Chartreuse-Beaujon. Viazemski écrit à A. Tourguéniev de Tzarskoïe-Selo le 13/25 juin 1841 : « Il y a ici Gudin. Toi, *l'homme de toute sorte de savoir*, tu ne sais pas qui est Gudin ? On le porte aux nues depuis Péterhof jusqu'aux îles, et lui est enthousiasmé de l'accueil et de Péters-

bourg. » *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 138. Il était parti par l'*Amsterdam* le 20 mai (*J. des Débats* du 23 mai 1841).

147. *J. des Débats* des 22 et 24 juin 1842.

148. *Ibid.*, du 26 juillet 1843.

149. Les lettres sur la Russie d'Horace Vernet ont été publiées partiellement dans la *Presse* des 8, 9, 10 et 11 avril 1856 ; elles furent réunies par Th. Silvestre dans son *Histoire des artistes vivants* sous le titre *Lettres intimes de M. Horace Vernet, de l'Institut, pendant son voyage en Russie* (1842 et 1843), Paris et Leipzig 1856, in-8°, 60 pp. H. Vernet désavoua la publication de Silvestre par une lettre dans la *Presse* du 14 avril et intenta un procès (lettre de Vernet dans l'*Indépendance Belge* du 4 mai 1856) ; il fit saisir les clichés de l'étude que Silvestre s'apprêtait à lui consacrer. Th. Silvestre perdit son procès en première instance (26 juillet 1856) mais fit appel (audience du mardi 7 juillet 1857) et publia à cette occasion quelques détails sur cette affaire dans un mémoire. Silvestre raconte qu'une fois le traité de Paris signé « des agents officieux et des personnages officiels firent sentir à Vernet qu'il avait mal choisi son temps pour publier ses lettres *patriotiques* contre un ennemi vaincu et réconcilié avec nous... On tourna la tête à M. H. Vernet dans la nuit du 10 au 11 avril, entre le 3e et le 4e feuilleton. Il avait peur de se voir enlever ses décorations russes... » *A messieurs de la Cour...* pp. 11-13.

Alors que l'édition de Silvestre ne comprend que 25 lettres du 17 juin 1842 au 23 juin 1843, le biographe des Vernet, Amédée Durande, dans son livre *Joseph, Carle et Horace Vernet*, Paris 1864, chap. X-XIII, pp. 160-279, en donne 64, du 5 juin 1842 au 12 juillet 1843. Les noms sont aussi estropiés que chez Silvestre, et parfois réduits à des initiales. Durande a utilisé, Horace Vernet étant mort en 1863, les archives de ses héritiers Horace et Philippe Delaroche-Vernet. C'est à cette édition que nous nous référons.

150. Durande, *op. cit.*, p. 171. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. V, pp. 110-11.

151. Duchesse de Dino, *Chroniques*, t. III, p. 222 (16 août 1842). Durande rapporte le récit de l'entrevue de Vernet avec le roi d'après des notes conservées dans les papiers du peintre : *op. cit.*, pp. 180-81 (en date du 9 août). Cf. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 114 (note). Voir aussi l'art. anonyme *L'Empereur de Russie et M. Horace Vernet* dans *R. de Paris*, 18 juin 1844, pp. 232-3.

152. Durande, *op.* cit., p. 187.

153. *Ibid.*, p. 200 (22 octobre).

154. *Ibid.*, p. 217 (5 déc.).

155. *Ibid.*, p. 227. Gogol passa l'hiver 1843-44 à Nice où il se lia avec Louise Carlovna et ses filles, Anne et Sophie. Selon S. T. Aksakov, elles « firent de lui comme leur directeur spirituel, lui tournèrent la tête par leurs éloges enthousiastes, et en le persuadant que ses lettres et ses conseils les soutenaient, les ramenaient dans le chemin de la vertu, favorisant par là ses prétentions au rôle de professeur de morale ». Cité dans *Gogol*, éd. AN SSSR, t. XII (1952), p. 642.

156. *Ostafievski Arkhiv*, t. I, p. 594 et Augé, *Mémoires*, RR XIV, pp. 287-8.

157. Durande, *op. cit.*, p. 249 (février 1843).

158. *Ibid.*, p. 262 (20 avril).

159. *J. des Débats* du 24 juillet 1843.

160. « Il a tout ce qu'il faut pour se faire aimer des gens qui n'ont pas besoin de lui ; mais pour peu qu'il ait à exercer sur vous la moindre autorité, c'est l'homme le plus dur que j'aie jamais rencontré. » Durande, *op. cit.*, p. 230 (13 déc. 1842).

161. Voir Adolphe Boschot, *Un Romantique sous Louis-Philippe*. Plon 1910 in-8° et la biographie abrégée *Une vie romantique — Hector Berlioz*, Paris Plon 1920, in-12°, II-426 pp. Le *Corsaire* du 23 août 1843 est très dur pour Marie Recio.

162. Publié d'abord en feuilleton dans le *J. des Débats* d'août à novembre 1843, puis en 2 vol. in-8° chez Labitte. Cf. Hector Berlioz, *Le Musicien errant*

1842-1852, correspondance publiée par Julien Tiersot. Calmann-Lévy 1919, in-18° lettre du 30 sept. 1843, p. 58 et notes 1-3.

163. H. Berlioz, *Le musicien errant*, p. 98 ; lettre à Michel Glinka dans H. Berlioz, *Correspondance inédite*, p. 139.

164. Berlioz, *Michel de Glinka*, *J. des Débats* du 16 avril 1845.

165. Michel Ivanovitch Glinka, né le 20 mai 1804 près de Smolensk, mort à Berlin le 3 février 1857. Il vint étudier la musique à Pétersbourg à partir de 1817 tout en suivant une carrière administrative. De santé délicate, il séjourna en Italie de 1830 à 1834 (Milan, Rome, Naples) et y enrichit sa technique de compositeur auprès des maîtres italiens. Après un séjour à Berlin, il revint en Russie et composa son fameux opéra *Ivan Soussanine ou la vie pour le Tzar* en 1836, qui inaugure l'opéra national russe en puisant pour la première fois dans le folklore musical. En 1842 paraît son deuxième opéra, d'après le *Rousslan et Loudmila* de Pouchkine. En 1844 il va voir Berlioz à Paris puis séjourne en Espagne en 1845-47, d'où il rapporta deux ouvertures, revient encore en 1851 à Paris et en Espagne, puis termine sa vie en rédigeant ses souvenirs, en projetant de nouveaux opéras et en cherchant encore à tirer parti du folklore russe dans des compositions d'allure classique. Voir O. Fouque, *Michel Ivanovitch Glinka d'après ses Mémoires* P. 1870, in-8° 107 pp.

166. H. Berlioz, *Fêtes musicales de Bonn*, dans *Les soirées de l'orchestre* Paris M. Lévy 1871 (3e éd.) in-18, p. 371.

167. H. Berlioz, *Le Musicien errant*, p. 102.

168. *J. des Débats*, 14 juillet 1845.

169. Arch. du Conservatoire, pièces des 9 et 21 oct. mentionnées dans *Le Musicien errrant*, p. 116.

170. H. Berlioz, *Le Musicien errant*, lettre à sa sœur Nanci, datée par J. Tiersot jeudi (24 déc. 1846), pp. 167-8. En fait il revint en France et ne partit pour Londres que le 3 novembre 1847 (*Corresp. inédite*, lettre à H. Ferrand, p. 196).

171. H. Berlioz, *Le Musicien errant*, pp. 170-71 ; Balzac lui prédisait qu'il ne *pouvait pas* rapporter de Russie moins de cent cinquante mille francs : Berlioz, *Mémoires 1803-1865* Paris M. Lévy 1870, 1 vol. grand in-8, chap. LV, pp. 401-426.

172. Arch. Nat. F 7 12 181 A. Aucune trace d'un passeport délivré à Marie Recio (Marie-Geneviève Martin).

173. J. Tiersot, dans *Le Musicien errant*, p. 171 note 2, p. 200 note I et p. 203, affirme sur le témoignage de [Tajan-Rogé] *Mémoires d'un piano* Paris impr. Cusset 1876, p. 288, que Marie Recio accompagne Berlioz en Russie malgré la volonté manifestée par celui-ci de faire ce voyage seul (lettre à Roquemont citée d'après le cat. Charavay N° 349, *Le Musicien errant*, p. 171). Or A. Boschot, *Une vie romantique*, p. 263 dit que Marie Recio ne le rejoignit qu'à Londres le 24 avril 1848. Toute l'idylle de Berlioz avec la corsetière serait inimaginable sous la surveillance jalouse de Marie Recio.

174. Berlioz, *Mémoires* P. 404.

175. *Ibid.*, p. 405.

176. Berlioz, *Les soirées de l'orchestre*, pp. 270-4.

177. Berlioz, *Le Musicien errant*, lettre à Liszt, p. 178. Il faut lire 27 avril/9 mai (1847) et non 19 mai.

178. *Ibid.*, lettre à Léon Escudier, p. 177. A Saint-Pétersbourg, Berlioz avait été appuyé par le général A. Lvov qu'il remercie de Riga le 16/28 mai 1847 (p. 181) et par le comte Michel Wielhorski (lettre de Tilsitt, 22 mai/1er juin, p. 183).

179. Berlioz, *Mémoires*, p. 410 et *Le Musicien errant*, p. 177.

180. Date déduite de l'indication donnée dans la lettre à Liszt, p. 178.

181. Berlioz, *Mémoires*, p. 415.

182. Berlioz, *Corresp. inédite*, p. 148 complété dans *Le Musicien errant*, pp. 200-02.

183. *Revue rétrospective*, nouvelle série, 2e semestre (juill.-déc. 1890), t. XIII, 3e semestre (janv.-juin 1891), t. XIV, 4e semestre (juill.-déc. 1891),

t. XV. Le texte des *Mémoires* fut réimprimé sans changement en un vol. in-16, Paris 1891, XXVII — 689 pp. err. et index.

184. *Iz zapisok Ippolita Oge 1814-1817 — s neizdannogo frantsouskago podlinnika* dans *Rousski Arkhiv* 1877 (1), pp. 51-75, 240-261, 519-541 et (2), pp. 55-68. P. Barténiev donne quelques précisions sur lui : *K zapiskam Oge* (2), p. 108, et sur les liens de famille de Lounine avec les Mouraviov (1), p. 519. Voir aussi F. F. Wiegel, *Vospominania* Moscou 1864-65, t. III, partie V, pp. 119-121.

185. Nous retrouverons ces ouvrages plus loin.

186. Le *Dict. de Biographie française*, t. IV (1941) contient un article sur Augé dû à M. Prévost. Augé était commis au magasin du *Mameluck*, cloître Saint-Honoré.

187. Aide de camp du baron Rosen. Son frère, Pierre Korsakov, employé à l'administration impériale des théâtres, polémiqua avec Jouy au sujet des femmes russes. Voir *Dict. des Anonymes* de Barbier, art. *Lettre de l'ermite de Russie* Paris 1848, 1 broch. in-8° de 8 pp. avec notes de S. D. Poltoratzki.

188. Surnommé « le bourreau de Wilna » par les Polonais. Cussy, *Souvenirs* Paris 1909, t. II, p. 198.

189. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XIII, p. 39.

190. *Ibid.*, pp. 46-48.

191. Wiegel joua un rôle odieux dans les persécutions infligées à Tchaadaïev après la publication de la 1re *Lettre philosophique* en 1836 ; voir Quénet, *Tchaadaiev...* p. 248.

192. Frère du comte Serge, futur curateur de l'Université de Moscou dans les années quarante.

193. Et non Anatole, né en 1812. Voir notre chap. II.

194. Fils d'une comtesse Potocka. Il servit en Russie et épousa une fille du prince Grégoire Golitsyne.

195. Voir la note de P. Barténiev *R. Ar.* 1877 (1), p. 519 et *Ostafievski Arkhiv*, t. I, pp. 535-6.

196. Augé, *Mémoires*, *RR*, t. XIII, p. 120.

197. *Ibid.*, p. 151. Trad. en russe de cette lettre dans S. Ia. Streikh, *Dekabrist Lounin. Sotchineniia i pis'ma* SPb 1923 in-8, pp. 84-5.

198. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XIII, p. 176.

199. *Ibid.*, p. 179.

200. Cité par M. V. Netchkina, *Dvijenie Dekabristov* M. 1955, t. I, p. 145. Il joua indiscutablement un rôle très important dans le mouvement décembriste. Schnitzler, *Histoire intime...* P. 1847, t. II, p. 109 indique qu'il devait en 1825 assurer la liaison entre la Société du Sud (dirigée par Pestel) et la Société Patriotique polonaise. Lounine était catholique : il s'était converti à Varsovie après son départ de France en 1817. Voir J. Gagarine, *Tendances catholiques dans la société russe*, dans *Correspondant*, juin 1860, p. 314. Quelques détails intéressants sur Lounine dans [A. E. Rosen], *Zapiski Dekabrista* Leipzig 1870, pp. 261-2.

201. Toutes ces données sont fournies par M. V. Netchkina, *op. cit.*, t. II, pp. 444-47. Cet auteur ne cite pas une fois le nom ou les *Mémoires* d'Augé : ce parti pris paraît peu explicable, car il n'est nullement indifférent que Lounine ait eu des contacts suivis avec les Carbonari, avec Buchez, avec Saint-Simon juste avant de rentrer en Russie.

202. Diplomate et écrivain assez connu. Augé *Mém. RR*, XIII, 182 ss.

203. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XIII, pp. 204-6.

204. En 1820, alors qu'il accompagnait sir W. Drummond en Italie.

205. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XIV, pp. 210-214.

206. *Ibid.*, p. 261.

207. *Ibid.*, pp. 261-3.

208. *Ibid.*, p. 265.

209. M. K. Lemke, *Nikolaevskie jandarmy...* SPb 1909, p. 148, lettre du 8 octobre 1843.

210. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XIV, pp. 280-1

211. *Ibid.*, p. 386.

212. *Ibid.*, p. 414.
213. Custine, *La Russie en 1839*, éd. in-8, t. IV, p. 47. Cf. chap. V.
214. Une traduction des *Oraisons funèbres, homélies et discours par Mgr Philarète* due à Alexandre de Stourdza, le frère de la comtesse Edling, parut en 1849 chez Cherbuliez.
215. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XV, pp. 43-50. Cf. chap. II.
216. Il en donna lui-même un compte rendu dans l'*Illustration* du samedi 12 décembre 1846, et reproduit dans ses *Mémoires*, *RR* t. XV, pp. 55-59 le programme de *La Fée de tous les temps*, « féerie-ballet-pantomime, avec chant, en un acte et en trois tableaux, représentée sur le théâtre des appartements au Palais Impérial de Tsarskoïé-Selo, le 4 décembre 1845. » Parmi les acteurs figuraient la grande-duchesse Marie Nikolaïevna, le grand-duc Michel Pavlovitch, les jeunes grands-ducs Nicolas et Michel Nikolaïévitch. D'autres articles d'Augé décrivent les fêtes de Pâques à Saint-Pétersbourg (*Illustration*, 10 avril 1847) et la fête de l'Impératrice à Péterhof (24 juillet 1847). Un fragment relatif aux fêtes de Tsarskoïé-Selo en sept. 1845 fut inséré par Adolphe Joanne dans son *Voyage en Norvège, en Laponie et en Russie*, Ixelles-les-Bruxelles 1849, t. II, pp. 3-8.
217. Elle était revenue de Saint-Pétersbourg fin 1841 après une absence d'environ dix ans et joua *Angelo* au *Français*. J. Janin fut aimable dans les *Débats* du 6 décembre, et fort désagréable dans son feuilleton du 10 janvier 1842, rendant compte d'*Henri III et sa cour*.
218. Augé, *Mémoires*, *RR* t. XV, p. 194.
219. *Ibid.*, pp. 278-80.
220. Par exemple le ministre Bloudov est toujours appelé Blondoff, le décembriste Svistounov devient Swiwstonnoff, Michel Wielhorski est appelé Vielhonski, Stankévitch se laisse à peine reconnaître en « Stroukevitz » (XV, p. 40), etc.
221. Il est inquiétant de le voir dire « M. de Sainte-Barbe, Anglais, ami d'un autre Anglais mon ami » (XIV, p. 265).

4.
Les malveillants et les indiscrets

Au groupe des voyageurs favorables à la Russie nous opposerons à présent un nombre à peu près égal de témoins défavorables. Comme dans le chapitre précédent, les conditions sociales, les préoccupations et les connaissances de ces voyageurs apparaîtront très diverses : il n'en est que plus intéressant de voir souvent leurs expériences et leurs conclusions se rejoindre. Est-ce à dire que nous pourrons tenir pour valable, sans autre examen, l'image de la Russie que nous fournit ce groupe ? Pas plus que celle que pourrait suggérer le groupe opposé.

En ce milieu du XIX[e] siècle, les opinions nationales jouent un rôle grandissant dans les relations entre pays. Les nationalités s'affirment au milieu d'une intense fermentation intellectuelle qui pour une bonne part résulte de confrontations entre idéologies, entre façons de vivre. Les crises de nationalisme se produisent en réaction contre un style qui déplaît. L'Italien, le Hongrois ou le Polonais s'affirme *autre* et *égal* en face de l'Allemand ou du Russe, qui tantôt nient cette différence et prétendent procéder par la violence à l'assimilation, tantôt l'exagèrent à dessein dans un esprit raciste, et ne consentent à l'égalité que lorsque la force les y oblige. Quant aux grands pays depuis longtemps indépendants, comme l'Angleterre, la France, l'Espagne, leur unité nationale solidement établie leur permet en apparence des attitudes moins passionnelles en face des autres pays. Cependant les jugements réciproques sont très loin d'une sereine impartialité. Plus nous avançons vers notre temps, plus l'image qu'une opinion perçoit d'une nation étrangère s'enrichit de traits ajoutés par les propagandes, les reflets d'événements, les témoignages oraux, imprimés, artistiques, documentaires. Rien de net ne peut résulter de pareilles superpositions. Aussi la véritable nature des sentiments qu'un peuple nourrit à l'égard d'un autre n'apparaît-elle clairement qu'en période de crise aiguë : l'alternative traître ou patriote symbolise cette brusque simplification.

L'histoire des sentiments éprouvés par les Français vis-à-vis de la Russie n'échappe pas à cette règle. A peu près équilibrés jusqu'en 1848, les témoignages deviennent presque uniquement défavorables à l'approche de la guerre de Crimée. Avant 1848 les ouvrages défavorables à la Russie soulignent les vices de l'aristocratie, la corruption générale, la misère paysanne ; les autres mettent en relief le charme des relations mondaines, exaltent l'adoration des sujets pour leur empereur et

prétendent que le paysan russe est mieux à l'abri du besoin que le paysan français ou l'ouvrier anglais. Après 1848 on délaisse volontiers la comparaison des modes de vie ou des structures sociales et politiques, et l'on dénonce sans trêve l' « ambition moscovite », l'impérialisme politique et religieux de la Russie héritière de Byzance. En fait c'est cet aspect conquérant prêté à tort ou à raison à la Russie de Nicolas qui retient alors tout l'intérêt des Français : ils se plaisent souvent à envisager une sorte de croisade dirigée à la fois contre la puissance schismatique et contre le vainqueur de 1815, à qui l'on attribue des desseins dignes de Picrochole.

Comme *La Russie en 1839* de Custine a fortement contribué à répandre l'idée d'une Russie d'autant plus formidable que ses habitants sont plus esclaves, nous sommes amenés à envisager successivement au cours de ce chapitre les témoignages relativement indépendants des circonstances, ceux qui ont directement subi l'influence du livre de Custine, enfin ceux qu'oriente évidemment l'approche de la guerre de Crimée.

I. TEMOIGNAGES PERSONNELS ET INDEPENDANTS DES CIRCONSTANCES

Dans le premier de ces groupes, nous ferons figurer les Hommaire de Hell, Prosper de Barante, Mathilde Bonaparte et l'Alsacien Rohr ; le second sera constitué par F. Lacroix et C. F. Henningsen ; enfin dans le dernier nous ferons entrer Germain de Lagny, Léouzon Le Duc et Gallet de Kulture.

1. *Le couple Hommaire de Hell.*

Le couple Hommaire de Hell a laissé un ouvrage fort intéressant sur *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale.* Le troisième volume est entièrement consacré aux travaux géodésiques de Xavier Hommaire de Hell, qui voulait tenter de résoudre un problème agité depuis l'antiquité : pourquoi les steppes entre mer Noire et Caspienne sont-elles salées ? Faut-il admettre l'existence d'une vaste nappe marine allant de la mer Noire à la mer d'Aral, dont les mers actuelles ne seraient que les résidus[1] ? En fait il semble que Hommaire de Hell n'ait pas apporté d'éléments décisifs malgré six ans d'excursions en tous sens[2]. Les deux premiers volumes ne sont qu'une relation de voyage agréable, apportant d'utiles renseignements sur les paysages, les villes et les habitants ; Mme Hommaire de Hell en rédigea « toute la partie pittoresque[3] » allant jusqu'à y insérer des poésies de sa composition[4].

Ignace-Xavier-Morand Hommaire naquit à Altkirch en 1812, fit ses études au collège de Dijon et à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne. Il connut dans cette ville la jeune Adèle Hériot, née vers 1817, et l'épousa en 1833. Après avoir participé sous la direction de Mathurin-François Kermaingant (1779-1856), inspecteur des ponts et chaussées, au tracé de la future ligne Lyon - Marseille, il partit au service du gouvernement turc le 2 octobre 1835, laissant sa jeune femme et son fils Edouard[5]. Après diverses aventures, dont un naufrage près de Céphalonie, il renonça à la Turquie et accepta les offres du gouvernement russe. Le 15 juin 1838, il s'embarqua avec sa femme à Constantinople pour Odessa. Sa femme s'installa à Clarovka, domaine appartenant au général

Potier ; Hommaire découvrit une mine de fer importante dans les colonies allemandes du Dniepr et reçut la croix de Saint-Vladimir [6]. En mai 1839 sa femme et lui entamèrent leur grand voyage à travers les steppes, par Iékatérinoslav, la steppe des Nogaïs, Marioupol, Taganrog et Rostov ; puis ils remontèrent le Don, et atteignirent la Volga à Sarepta où ils visitèrent la colonie des Frères Moraves [7]. Ils descendirent jusqu'à Astrakhan, remontèrent le fleuve jusqu'au domaine d'un chef kalmouk, le prince Toumène, que Dumas visitera à son tour vingt ans après, en 1859. Revenus à Astrakhan, ils se préparèrent à explorer les steppes des Kalmouks, gagnèrent par Haïdouk les sources du Manytch, puis remontèrent la Kouma jusqu'à Georgievsk au pied des premiers contreforts du Caucase. En octobre, ils passèrent par Piatigorsk, Kislovodsk et retrouvèrent la steppe peu avant Stavropol ; puis par Rostov et Taganrog les deux voyageurs regagnèrent Odessa en novembre 1839 [8].

En avril 1840, ils se remirent en route et parcoururent la Crimée ; puis Hommaire laissa sa femme et par Kertch retourna chez les Kalmouks et au Caucase, où il assista aux durs combats menés par les Russes contre les montagnards ; quelques épisodes de ce voyage sont insérés au milieu du récit relatif au premier.

A la fin de 1841, Hommaire de Hell fut chargé d'étudier les communications entre les vallées du Pruth et du Sereth et sa femme séjourna un an à Iassy où elle eut un troisième fils [9]. Puis ils regagnèrent Paris à la fin de 1842 et préparèrent la publication des *Steppes*. Hommaire fut élu membre de la Société de Géographie le 6 février 1843 et publia son ouvrage de 1843 à 1845. Des comptes rendus élogieux parurent notamment dans les *Débats* et le *Correspondant* [10]. Le 2 septembre 1845 un arrêté ministériel chargeait Hommaire de Hell d'une nouvelle mission historique, archéologique et historique sur les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire [11]. Il repartit par l'Italie avec sa femme, la laissa à Thérapia, près de Constantinople, explora le littoral de la mer Noire et, en compagnie du peintre Jules Laurens, gagna la Perse où il devait périr de dysenterie en 1848. Il fut enterré au cimetière de Djoulfa [12].

Sa femme, qui avait regagné la France en 1847, essaya de vivre de sa plume tout en veillant à l'éducation de ses trois fils. L'aîné, Edouard, se fit colon à la Martinique ; le second, né à Odessa en 1839, fut tué en Kabylie (mars 1860) ; le troisième, Léon, fut aussi militaire [13]. Adèle Hommaire de Hell, déjà connue par les *Steppes* et par des poésies parues en 1845 sous le titre *Rêveries d'un voyageur* [14] tira une nouvelle mouture de ses souvenirs de voyage sous le titre *Voyage dans les Steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale*, avec une préface de Saint-Marc Girardin (1860) [15]. A cette époque, elle retourna une dernière fois à Odessa, qui lui fit une triste impression en la ramenant vingt ans en arrière. Essaya-t-elle de retrouver ses succès d'autrefois ? Elle revint bientôt en France où son ami Charles Goutzwiller, secrétaire de la mairie d'Altkirch et littérateur agréable, consacra une longue étude biographique à Xavier Hommaire de Hell dans la *Revue d'Alsace* ; Adèle publia encore quelques poésies dans la même revue et dans la *Revue Germanique* [16], puis s'embarqua sur le *Tourville* qui transportait des troupes au Mexique en 1862 et passa six mois à la Martinique avec ses fils Edouard et Léon [17]. Revenue en France, elle tint rue du Bac un salon où, paraît-il, « se réunissaient tous les membres de l'Union libérale, MM. de Montalembert, Guizot, Renan, Jules Simon, etc... [18] » Son dernier livre, fort médiocre à la vérité, évoque ses souve-

nirs d'Orient, de Moldavie et de la Martinique ; la préface est datée de Versailles, 15 décembre 1869[19]. Elle subit les privations du siège à Paris, et selon Goutzwiller, regagna dès la fin de la guerre Saint-Etienne et y mourut auprès de sa sœur[20]. Cependant les contemporains la font vivre jusqu'en 1883, sans préciser où[21].

Pourquoi cette biographie, dira-t-on ? Parce qu'en 1933 parut à Moscou un recueil de lettres et de fragments attribués à Adèle Hommaire de Hell et présentés par M. M. Tchistiakova[22]. Les lettres, au nombre de cent quarante, s'étendent de 1833, avant le mariage d'Adèle, jusqu'à 1861, date de son dernier séjour en Russie ; en fait la correspondance ne dépasse guère 1842. Les destinataires sont très variés, amis et amies intimes, ministres, princes russes et même princes royaux français[23]. Tout cet ensemble est rempli de détails scandaleux et fait apparaître Adèle comme un monstre de sadisme et de lubricité. Un émigré russe trouva bon de proposer à une maison d'édition de Paris en général mieux inspirée une retraduction française de ces lettres, prétendûment traduites en russe d'après un original français perdu. La publication du traducteur, Marc Slonim, suscita de vives réactions dans la presse française, notamment celles de Jacques Boulenger et J. J. Brousson[24], qui attaquèrent le livre à la fois pour sa présentation, le traducteur s'étant en général montré fort négligent dans ses transcriptions de noms propres[25], et pour le fond, qui ne pouvait être que l'œuvre d'un faussaire. M. Slonim ne sut guère se défendre, d'autant moins que le journal *Izvestia* du 18 novembre 1934 relatait une séance de la commission Pouchkine à l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. au cours de laquelle N. S. Lerner, pouchkiniste éminent, démontra que ces lettres étaient apocryphes, et que l'auteur véritable en était P. P. Viazemski[26], conservateur des archives d'Ostafievo et fils de P. A. Viazemski, l'ami de Pouchkine. En France parurent plusieurs mises au point dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* en 1934-1935[27]. L'impression finale est que tant en Russie qu'en France l'authenticité des lettres n'est plus admise par personne. Aussi n'avons-nous tenu aucun compte des données qu'elles paraissent contenir, afin de rétablir, au moins sommairement, la vraie figure d'Adèle Hommaire de Hell, qui fut seulement une femme courageuse et douée d'un talent d'écrivain assez brillant.

Les voyageurs français, attirés par Saint-Pétersbourg, Moscou, plus rarement Nijni-Novgorod et Kazan, s'aventuraient peu dans la Russie méridionale. Les renseignements précis fournis par les *Steppes* de Hommaire de Hell sur le mouvement commercial d'Odessa et d'Astrakhan, sur les difficultés rencontrées par les Russes dans le Caucase, sur le port et la flotte de Sébastopol, sur l'économie de la Crimée, enfin sur la vaste région située entre Don et Volga, toutes ces données conservèrent longtemps de la valeur, et apparentent l'ouvrage plutôt aux enquêtes de Haxthausen et de Le Play qu'aux relations de voyage habituelles à cette époque. Paru en même temps que l'ouvrage de Custine, le livre de Hommaire de Hell le complète utilement sur une partie de l'empire russe que le marquis n'avait pas daigné visiter. On y trouve plus de chiffres, plus de faits exacts et moins de digressions ; cependant la collaboration des deux époux rompt l'unité du livre et crée pour le lecteur moderne une impression de gêne. Au total, les *Steppes* sont un ouvrage intéressant auquel nous aurons encore recours[28].

Le témoignage apporté par Hommaire de Hell sur la partie méridionale de la Russie européenne est, malgré un certain souci d'objectivité

et d'exactitude scientifique, plutôt défavorable au régime russe, dont les erreurs, les échecs et les tares sont relevés avec moins de passion que dans *La Russie en 1839*, mais plus de vraisemblance ; cependant on trouve même dans cet ouvrage des exagérations. Parlant de Sarepta, colonie allemande, l'auteur déclare : « C'est le seul endroit que je connaisse en Russie, où le regard ne soit pas contristé par l'aspect de la misère[29]. » Custine ne parle pas autrement.

2. L'ambassadeur Prosper de Barante.

Nous examinerons à présent deux témoignages posthumes, celui de l'ambassadeur Prosper de Barante et celui de Mathilde Bonaparte. A l'origine notes personnelles et non documents destinés à l'information du public, ils nous intéressent tout de même en raison de la personnalité de leurs auteurs. Prosper de Barante, né à Riom le 10 juin 1782, apprit la littérature auprès de Mme de Staël et la politique au service de trois régimes[30]. Le seul qui répondît pleinement à ses vœux de libéral doctrinaire était la monarchie de Juillet, qu'il servit sans arrière-pensée jusqu'en 1848.

Il représenta la France quelques années à Turin, puis fut nommé à la fin de septembre 1835 ambassadeur à Saint-Pétersbourg et y resta jusqu'au 21 août 1841. Ses impressions de Russie sont recueillies dans sa correspondance diplomatique, dans sa correspondance personnelle et dans le volume intitulé *Notes sur la Russie 1835-1840*, publié en 1875 par son gendre le baron de Nervo. Ce livre étant, nous l'avons dit, déplorablement présenté, nous n'hésiterons pas à faire appel aux deux autres sources, chaque fois que les *Notes* nous sembleront insuffisantes ou inintelligibles.

Lorsque Barante arrive en Russie, à la fin de l'année 1835, les rapports entre les deux pays sont très mauvais. Le duc de Broglie, notre ministre des Affaires étrangères, rappelle dans ses instructions à Barante qu'en 1832 le duc de Trévise fut bien accueilli en tant que militaire, mais que Nicolas ne lui adressa pas une parole se rapportant à son caractère diplomatique. Les rapports directs sont réduits au minimum, les intermédiaires habituels sont la Prusse et l'Autriche. Rappelant les difficultés de 1833 à propos de Méhémet-Ali, le duc de Broglie souligne cependant que « la question de Pologne a bien autrement contribué... à aigrir contre nous l'empereur Nicolas ». Et Barante reçoit le conseil de se taire sur la Pologne. Enfin ces lignes caractéristiques : « Sans méconnaître les avantages de l'alliance franco-russe, elle n'est actuellement ni possible ni souhaitable ; on l'interpréterait en France comme le retour à la réaction[31]. » Aussi Barante ne fera-t-il aucune tentative en ce sens ; le seul but à envisager est d'établir entre la France et la Russie des rapports analogues à ceux que la France entretient avec la Prusse et l'Autriche.

Pour remplacer Pozzo di Borgo nommé à Londres, Nicolas envoya à Paris le comte P. P. Pahlen, personnalité très effacée, capable seulement d'exécuter docilement les ordres de l'Empereur, qui faisait des rapports avec Paris une affaire personnelle. Barante fut reçu le 10 janvier 1836 avec amabilité, mais Nicolas ne parla ni du roi des Français ni du duc d'Orléans[32]. Nesselrode était fort inquiet de cette première entrevue ! En fait le ton ne changea guère pendant tout le séjour de Barante. Les Russes se plaignaient de la presse française, faisaient ressortir qu'ils n'accordaient aucune aide aux émigrés carlistes, tandis

que les Français assistaient de toutes les façons les réfugiés polonais. Et Nicolas et Nesselrode tenaient les articles souvent très durs du *Journal des Débats* pour aussi officiels que ceux de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* [33] !

Dans les premiers jours de janvier 1838, juste après l'incendie du Palais d'Hiver, Barante prit un congé et passa quelques mois en France, suppléé à Saint-Pétersbourg par le secrétaire Sercey, puis revint en Russie par Constantinople et Odessa, où il arrive le 16 août. Du lazaret d'Odessa, où il dut passer quatorze jours de quarantaine, Barante écrivit à son ministre, le comte Molé, qu'il se préoccupait de vivifier le commerce français par Odessa [34]. Des détails intéressants sur la ville sont fournis par les notes publiées en 1875. Au début de septembre, Barante quitte Odessa par mer et débarque à Ialta ; il visite les châteaux de Miskhor, Orianda, Massandra, s'intéresse aux Tatars, aux essais de culture de la vigne qu'il trouve ruineux, et admire la rade de Sébastopol. Très bien reçu partout, il note le peu de goût de Nicolas pour la Crimée et sa méfiance envers la société russo-polonaise autour d'un Vorontzov un peu trop occidental à son gré. Par Kharkov, Koursk, Orel et Toula, Barante gagne Moscou. Toutes les villes russes lui semblent être d'hier, et la campagne, par sa pauvreté, lui rappelle la Limagne le long de l'Allier. Au couvent de Saint-Serge, il va voir l'archimandrite Ignace Brianchtchaninov, qui lui paraît très cultivé. Son guide est A. N. Mouraviov, écrivain religieux slavophile, membre de l'administration du Saint-Synode et frère du fameux Michel N. Mouraviov, ancien décembriste qui devint le « pendeur » de Varsovie en 1863. Barante ne paraît pas s'être beaucoup soucié des théories mystico-politiques de son introducteur. Il est de retour à Saint-Pétersbourg vers le 5 octobre 1838, et le 19 envoie au comte Molé une longue lettre relatant son voyage jusqu'à Moscou.

Il semble que ce voyage ait donné une meilleure connaissance des réalités russes à notre ambassadeur : sa correspondance diplomatique et ses notes sont bien plus intéressantes à partir de la fin de 1838. Ses notes confirment *La Russie en 1839* sur plusieurs points, comme nous le verrons, en particulier sur l'extrême gravité des révoltes paysannes dans le gouvernement de Simbirsk en 1839. Il indique aussi les efforts du gouvernement russe pour influencer la presse française depuis deux ou trois ans, notamment le *Journal des Débats* : « Il existe déjà des rapports entre la rédaction de ce journal et le Ministère russe de l'Instruction Publique [35]. » Barante renseigne assez exactement son gouvernement sur les mesures de russification dans les provinces occidentales et signale l'oukaze du 21 mars/2 avril 1840 qualifiant crime l'abandon de la religion orthodoxe, et prévoyant la mise en tutelle des biens sans prescription. On lit fréquemment dans ses dépêches des avertissements sur le mauvais état des finances et de l'économie russes, qui empêchent l'armée d'être aussi forte que l'Empereur le souhaite. Il est vrai que bon nombre de ces indications proviennent du secrétaire, le baron d'André, qui, à défaut d'une vive intelligence, savait au moins se renseigner. Nous parlerons de lui un peu plus loin.

En matière de politique extérieure, Barante montre avec clairvoyance à Guizot qu'on exagère les possibilités de guerre anglo-russe en Asie. Le *statu quo*, dit-il, peut durer très longtemps, car la Russie n'a pas de vrais intérêts commerciaux en Asie : au contraire, « se brouiller avec l'Angleterre qui achète à elle seule beaucoup plus que le reste de l'Europe,

est une idée qui n'est pas admissible dans la politique russe[36] ». Le seul point névralgique entre les deux nations est Constantinople.

Il est remarquable de constater que la correspondance de Barante ne contient aucune allusion à l'affaire survenue entre son fils Ernest et le poète Lermontov : elle ne fut sans doute pas étrangère au départ de l'ambassadeur, qui ne revint plus à Saint-Pétersbourg. Quelques détails sont donnés par la correspondance de la comtesse Nesselrode avec son fils, et par le *Journal* inédit d'Alexandre I. Tourguéniev que cite Emma Guerchtein dans son article de 1948 « Le duel de Lermontov et de Barante[36 *bis*] ». Le jeune Ernest de Barante, arrivé à Saint-Pétersbourg en 1837, s'initiait à la correspondance diplomatique et fréquentait les salons. Le 16 février 1840, chez la comtesse Laval, Barante demanda compte à Lermontov de propos malsonnants tenus par celui-ci à son sujet. Les contemporains nommaient comme cause du duel tantôt la princesse Marie Alexéievna Chtcherbatova, tantôt la femme du consul russe à Hambourg, Thérèse von Bacheracht née von Struve (1804-1852), jolie femme exaltée et intrigante ; en outre les Barante venaient de prendre connaissance des vers de Lermontov sur la mort de Pouchkine, composés en 1837, et contenant une strophe où le poète stigmatisait d'Anthès

> ... Venu de loin,
> Comme cent autres vagabonds,
> En quête d'argent et d'honneurs...[37]

Comme l'a établi Grégoire Morgulis, Lermontov fut invité à un bal donné par Barante à l'ambassade le 2/14 janvier 1840[38]. Que se passa-t-il au juste ? Susceptibilités patriotiques ou rivalités amoureuses aggravées de médisances mondaines ? Le résultat fut un duel entre les deux jeunes hommes le 18 février/1er mars 1840. Ils ne se firent aucun mal, mais Lermontov fut arrêté et dut retourner au Caucase, où il trouvera la mort dans un autre duel un an plus tard ; le jeune Barante quitta la Russie dans les premiers jours d'avril. Certains Russes crurent que son père allait être obligé d'en faire autant, mais la haine de Nicolas à l'égard de Lermontov, depuis longtemps suspect en raison de son indépendance d'esprit, fut plus forte que son ressentiment à l'égard des Français ; de plus il estimait personnellement Barante. L'affaire fut assez vite connue à Paris, et Thiers interdit au jeune homme de revenir à Pétersbourg. Guizot ministre, Barante pensa qu'il réussirait à le faire revenir comme second secrétaire ; la nomination ne se fit pas. Barante, sur la suggestion de Benkendorf, avait pensé rendre possible le retour de son fils à Pétersbourg en obtenant de Lermontov une lettre d'excuses où il se serait reconnu responsable du duel. Mais Lermontov ne l'écrivit pas. Nous avons relaté avec quelques détails cette affaire, parce que les recherches récentes menées en U.R.S.S. ont jeté une assez vive lumière sur la situation délicate où se trouvait Barante à la fin de son séjour en Russie. Sans l'accabler comme Emma Guerchtein, nous admettons que son attitude dans l'affaire Lermontov n'est pas très élégante[39]. Cette affaire rend plausible le reproche adressé par d'André à Barante sur sa mollesse dans l'affaire Pernet antérieure d'un peu plus de six mois : le souci de la carrière du fils imposait au père une certaine souplesse vis-à-vis du gouvernement russe.

Historien sans envergure, caractère sans fermeté, Barante fut un assez bon observateur si l'on tient compte du faible champ de vision dont il disposait : il contribua au cours de ses six années d'ambassade à donner

aux différents ministres français une vue d'ensemble assez juste des véritables ressources et des faiblesses profondes de la Russie.

3. *La princesse Mathilde, comtesse Démidov.*

Nous savons dans quelles conditions la princesse Mathilde dut quitter l'Italie après son mariage avec Anatole Démidov [40]. Celui-ci avait bien des raisons de craindre la colère de l'empereur Nicolas, et la jeune femme qui l'accompagnait éprouvait une angoisse fort naturelle à l'idée de l'accueil qui l'attendait à la cour de Russie. Après s'être arrêtés à Vienne, Mathilde et son mari entrèrent dans l'empire russe par la route de Cracovie à Varsovie : les alternatives de gel et dégel rendaient le trajet pénible et même dangereux. « Entre Cracovie et Varsovie, il fallut démonter quatre fois nos voitures. Tantôt le dégel nous obligeait de les remettre sur leurs roues ; tantôt, retrouvant la plaine toute glacée nous devions de nouveau les replacer sur des traîneaux. Nous versâmes plusieurs fois sans autre inconvénient que de perdre du temps. En vérité, c'était un étrange voyage de lune de miel [41] ! »

Après un trajet de plus en plus pénible, les voyageurs atteignirent Pétersbourg le 2/14 mars 1841. Dès leur arrivée le comte A. G. Stroganov, cousin germain de Démidov, « grand, sec, un peu taillé dans le bois », exposa la situation : si Démidov s'effaçait complètement devant sa femme, on ne l'inquiéterait pas. La grande-duchesse Hélène reçut tout de suite Mathilde et lui déclara qu'elle se chargeait de la présenter à la Cour. Le grand-duc Michel félicita Mathilde de son courage et ne lui cacha pas que sans elle « il en eût eu pour quelques mois de Sibérie [42] ». Mathilde s'aperçut que l'harmonie ne régnait guère dans le ménage du frère de l'Empereur. « Il avait une tête toute ronde, ornée d'une chevelure taillée en brosse, une moustache rousse, le teint coloré, l'air brutal. Il portait l'uniforme de général en petite tenue, une longue capote boutonnée et sans épaulettes. Il semblait bon vivant, enjoué, parlait très bien français, mais était assez mal embouché. En somme c'était une nature commune, un peu barbare, tandis que sa femme était délicate et distinguée. Des deux, c'est elle qui avait tout l'esprit [43]. »

L'empereur Nicolas fit sur Mathilde la même impression profonde que sur tous ceux qui l'approchaient : « Il représentait au physique le type absolument complet d'un potentat obéi [44]. » Comme il trouva Mathilde agréable, le séjour de celle-ci à Pétersbourg ne présenta plus de difficultés : pourtant Démidov était furieux de se voir réduit à n'être que l'ombre de sa femme, cependant qu'on lui interdisait le séjour à l'étranger. L'impératrice Alexandra Fiodorovna accueillit froidement Mathilde, car « elle détestait la France et les Napoléon [45] ». Mais Mathilde, aidée par la grande-duchesse Hélène, sut peu à peu surmonter les difficultés de sa position et fut reçue dans la meilleure société pétersbourgeoise. L'Empereur invita Mathilde à assister au mariage de son fils Alexandre avec la princesse Marie de Hesse-Darmstadt, qui eut lieu à Moscou le 16/28 avril 1841. La route de Pétersbourg à Moscou parut lugubre à Mathilde, elle décrit avec horreur les habitations paysannes, « trous creusés dans le sol, recouverts de feuilles mortes et de fumier [46] », où gens et bêtes vivent pêle-mêle en proie à la vermine. Toute cette misère avive sa nostalgie de Paris : désormais son but unique est d'obtenir de Nicolas la permission d'y retourner avec son mari.

A Moscou, Mathilde apprécia la « splendeur bizarre » de la cathédrale de l'Assomption, richement parée pour le mariage du grand-duc héritier,

et put voir la procession se diriger vers la cathédrale, l'Empereur en tête, seul cavalier dans cette foule immense. Mathilde était installée dans le cabinet de l'Empereur, au Petit Palais où était né Alexandre ; des fenêtres qui donnaient sur la Place du Tzar, elle vit la foule autour de Nicolas, « poussant des hourras frénétiques. Des milliers d'hommes se précipitaient au-devant de son cheval, s'efforçant de le toucher, et quand ils y étaient parvenus, faisaient le signe de la croix[47]. » Mathilde est intriguée et émue au spectacle de cette « adoration, sans apparence de platitude ou de bassesse » dont Nicolas reçoit les « manifestations délirantes avec les larmes aux yeux, ému, non d'orgueil, mais de reconnaissance ». Mathilde résout donc par la négative le problème qui préoccupe tant d'observateurs occidentaux : est-ce la crainte, est-ce la servitude qui inspire les marques de dévotion spectaculaires qu'on voit les Russes prodiguer à tous leurs souverains ? Trop brièvement elle fait saisir par ces quelques lignes une donnée fondamentale de l'histoire russe au XIX[e] siècle, l'attachement et l'affection populaires à la personne du souverain. Il faudra soixante ans de concessions accordées à contrecœur aux besoins vitaux de la nation, de répressions sanglantes frappant les porteurs d'idées nouvelles et de faiblesses impardonnables envers les agents de corruption pour saper peu à peu cette confiance instinctive de la masse envers celui qui représentait Dieu sur terre et pouvait tout dans son empire.

Sans nul doute, le bien que dit Mathilde de l'Empereur est la contrepartie de l'accueil aimable qu'elle avait reçu de lui, et son admiration rappelle un peu celle de Mme de Sévigné quand Louis XIV daigna lui parler un jour au théâtre. A Moscou, Nicolas déclara même à Mathilde « qu'il était fier de montrer à son peuple la nièce de Napoléon[48] ». Si ces paroles sont exactement rapportées, elles méritent un mot d'explication. Le souvenir de Napoléon était resté vivace en Russie : si les classes moyennes gardaient de l'exaltation patriotique de 1812 une aversion marquée contre l'envahisseur et contre les Français en général, Barante note avec surprise « à quel point la Russie est restée étrangère à la Restauration française » : partout des portraits, des souvenirs de Napoléon, jamais de Louis XVIII ou de Charles X[49]. Et les Russes interrogés répondent qu'ils étaient très bien reçus à Paris sous Napoléon, très mal sous la Restauration. Le témoignage littéraire le plus éclatant des sentiments de respect nourris par les Russes pour Napoléon, c'est Lermontov qui le fournit, à l'occasion du retour des cendres, dans son poème *La dernière demeure* (1841) : le poète stigmatise les trahisons des « esclaves » qui ont livré l'Empereur vaincu et son fils aux ennemis[50].

Quant à Nicolas I[er], il rêvait, au moins autant que de continuer Pierre le Grand, d'apparaître à la fois comme un Louis XIV et un Napoléon. L'homme qui faisait rebâtir en un an le Palais d'Hiver était aussi celui que la moindre silhouette de grenadier peinte par Vernet transportait d'admiration et d'envie. Toutes ses exigences de légitimité, il les réservait à Louis-Philippe, mais de Napoléon il pensait comme ce vieux général russe : « Il était le plus digne de gouverner la France, donc il était légitime[51]. » C'est pourquoi il donna pour époux à sa fille Marie un fils du prince Eugène en 1839, et fit un excellent accueil, en un moment de difficultés franco-russes, à la fille de Jérôme Bonaparte.

Un agent bonapartiste avait sondé les dispositions de la cour de Russie et trouvé une compréhension assez large, du moins avant la

tentative de Boulogne. Félix Bacciochi vint à Pétersbourg à la fin d'octobre 1839 et y séjourna quelques mois. Il ne put voir Nicolas, mais vit le duc de Leuchtenberg son gendre, Orlov et d'autres personnalités proches du souverain. Dans la société où il se répandit fort, il pariait avec qui voulait que l'empire serait rétabli en juillet 1840, et s'efforçait d'obtenir le maximum de subsides pour la cause de Louis-Napoléon. Celui-ci vivait alors à Londres et intriguait avec lord Melbourne et l'ambassadeur russe Brunnow ; il fut question en janvier 1840 qu'il vînt s'installer en Russie [52]. De tout cela il résulta finalement peu de chose : Bacciochi entama des négociations au sujet du mariage de Mathilde avec Démidov, et dut raffermir la liaison entre les organes récemment acquis au parti bonapartiste, le *Commerce* du député Mauguin [53], le *Capitole* où Charles Durand servait la propagande russe, et le gouvernement de Nicolas qui, dans ces combinaisons, voyait le moyen d'influencer l'opinion française tout en minant le pouvoir de Louis-Philippe. L'échec de Boulogne et les liaisons trop voyantes du prétendant avec les démocrates polonais refroidirent les sympathies russes à son égard.

L'ambassadeur de Barante, la princesse Mathilde faisaient partie des privilégiés de la naissance et de la fortune qui entraient de plain-pied dans la société aristocratique de Pétersbourg et pouvaient prétendre fixer le soleil, c'est-à-dire être présentés à Nicolas Ier. L'éblouissement ressenti au cours de ces présentations empêche souvent ces voyageurs de voir clair pendant le reste de leur séjour : ou bien, en dehors de l'Empereur et de son cercle d'intimes, tout leur paraît hideux et barbare, ou bien leur admiration s'étend indistinctement à tout ce qu'ils voient en Russie. Le vicomte d'Arlincourt appartient à la dernière catégorie, Mathilde à la première. Barante, que ses fonctions obligeaient à plus de circonspection, n'obtenait de renseignements sur la Russie que par des voies indirectes, et son univers se limitait aussi à la Cour et à quelques salons pétersbourgeois.

4. Le pasteur Rohr.

Aussi sommes-nous amené à attribuer une certaine importance au témoignage présenté sous forme romanesque mais largement autobiographique de cet Alsacien, Jean-Geoffroi Rohr, dont nous avons reconstitué l'histoire dans ses grandes lignes [55]. Ce qui nous paraît le plus original dans son cas se ramène à ceci : il a vécu longtemps en Russie, une dizaine d'années, il y est parti dans un esprit libéral, et il s'est efforcé d'avoir des contacts avec des représentants des classes les plus diverses. Son expérience est purement moscovite (du moins celle dont il nous fait part) ; il a su assez de russe pour accéder aux publications indigènes, et son effort pour discerner les grandes lignes de la littérature russe est méritoire.

Une chose reste surprenante : pourquoi ce jeune Alsacien, à peine ses études de théologie protestante achevées à Strasbourg, conçoit-il le projet d'aller « républicaniser » la Russie ? Son livre, *Un Missionnaire républicain en Russie*, paru en 1852, ne nous renseigne pas beaucoup [56]. Nous savons seulement qu'en 1838 il est précepteur à Paris, et qu'il part, comme précepteur encore, en 1839, d'abord à Saint-Pétersbourg puis après quelques années, à Moscou. Celui qui, pendant son séjour parisien, l'aurait initié à la langue russe et lui aurait procuré une place de précepteur, selon l'introduction du livre, est seulement présenté comme un jeune Russe ayant fait de bonnes études et nommé S... [57] Comme dans

le *Missionnaire* Rohr brouille systématiquement, non pas les initiales, mais les faits qui le concernent personnellement, nous avons pensé que ce S... pourait être non un Russe, mais un autre Alsacien, Jean-Henri Schnitzler, auteur de plusieurs ouvrages concernant la Russie, professeur d'allemand des princes d'Orléans et « providence de la jeune colonie alsacienne à Paris[58] ». Mais cette identification laisserait entière la question posée plus haut : pourquoi ce projet de « républicaniser » la Russie ? Car Schnitzler n'était pas homme à inspirer un projet aussi extraordinaire à un jeune compatriote : il n'était pas républicain, même en France, et on l'avait taxé de partialité en faveur du gouvernement russe[59].

Quel jeune Russe nommé S..., ayant reçu une bonne éducation, était d'esprit assez « avancé » pour favoriser un tel projet au cours d'un séjour à Paris en 1839 ? Voici l'hypothèse que nous avançons, sans nous leurrer sur ses difficultés : ce jeune Russe pourrait être Nicolas Ivanovitch Sazonov, cet ami de Herzen et plus tard de Marx dont nous avons parlé au chapitre premier. Une difficulté majeure est la date : il faudrait que Sazonov, après ses tentatives manquées d'installation à Moscou et à Pétersbourg, fût arrivé à Paris au début de 1839, et non pas, comme on l'admet jusqu'à présent, « au début des années 40[60] ». En fait on ne sait rien de précis sur la vie de Sazonov pendant les années 1837-1840. Plus porté vers le socialisme français que vers l'idéalisme allemand, Sazonov était dès cette époque et resta toute sa vie un libéral : jamais il ne fut vraiment un révolutionnaire dans l'esprit de Bakounine ou de Marx. Mais il croyait à la république, comme N. I. Tourguéniev, comme ses amis polonais, allemands, espagnols, français. Que Rohr ait vraiment tenté une action personnelle en faveur d'un changement de régime en Russie nous paraît douteux. La police de Benkendorf, qui avait envoyé en Sibérie Guibal pour une chanson, expulsé Pernet pour quelques propos imprudents tenus sur le bateau, n'aurait pas longtemps toléré la propagande républicaine du jeune précepteur alsacien. Les notes inédites de Rohr permettent de le voir lire attentivement les nouveautés littéraires et philosophiques de 1842-1843, et remonter fort loin, jusqu'au début du siècle, dans l'examen des principaux journaux et ouvrages russes. Les résumés et analyses qu'il en a laissés témoignent de ce travail en profondeur, mais n'apportent aucune lueur sur son action politique. D'autre part, si cette action était purement imaginaire, peut-on croire que l'auteur, même caché dans un strict anonymat, aurait fait paraître une aussi dangereuse fiction moins de trois mois après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 ?

Saint-Marc Girardin, qui rendit compte du *Missionnaire* dans le *Journal des Débats*, demande : « L'auteur est-il français ou russe[61] ? » Cette question nous a paru longtemps bizarre. Voici la réponse. Rohr, après la publication de son livre, obéit à un double sentiment : il tenait à sa sécurité personnelle et s'en fut donc à Nice, hors du territoire français. Mais il voulait assurer le lancement de son livre : aussi demanda-t-il à l'un de ses amis de présenter le *Missionnaire* à l'Académie des Sciences morales et politiques. L'ami a des chances d'être Jean-Christian-Guillaume Bartholmess (1815-1856), secrétaire de la section d'histoire et de morale de la Société de Théologie de Strasbourg de novembre 1835 à août 1837 : Rohr figura dans cette section de novembre 1836 à août 1837[62]. Bartholmess fut précepteur à Paris en 1838, comme Rohr. Mais il entama ensuite une carrière assez brillante d'historien des doctrines religieuses

et l'Académie des Sciences morales et politiques le nomma membre correspondant : c'était pour Rohr le meilleur intermédiaire possible. Cependant celui-ci jugea préférable d'accompagner l'envoi de son livre d'une lettre au secrétaire de l'Académie, l'historien Mignet. Cette lettre, datée de Nice, 23 mars 1852, est signée « Un Scythe » et présente l'auteur du *Missionnaire* comme un Russe. Mignet, sans doute éclairé par Barthomess sur la véritable identité de l'auteur, se borna à publier la lettre du « Scythe » sans aucun commentaire [63], et dut transmettre lettre et ouvrage à Saint-Marc Girardin. Celui-ci s'intéressa au livre, qui lui donnait l'occasion de préciser sa pensée au sujet de la Russie qu'il avait si longtemps attaquée dans le *Journal des Débats*, mais n'arriva pas à démêler la nationalité de l'auteur.

Or dans cette lettre, Rohr déclare, déguisé en Russe : « J'ai supposé un jeune républicain, comme vous en avez tant, aux grandes aspirations, aux idées confuses, voulant enseigner à l'univers la liberté qu'il ne comprend ni ne pratique. Je l'ai supposé vivant dans notre pays, parce que c'est là surtout qu'il pouvait recevoir les leçons qu'il lui fallait, et parce que je voulais que mon pays prît sa part de ces leçons... » Le jeune homme renonce à prêcher la liberté politique et s'efforce d'acquérir la liberté intérieure.

Ce « missionnaire républicain » n'était pas un Bakounine. Après son expérience russe, il termine sa vie paisiblement comme pasteur dans son Alsace natale. Admettons qu'en 1852, il ait multiplié les déclarations rassurantes et volontairement travesti ses convictions de jeunesse : le faux jour où baigne son livre surprend et irrite le lecteur. Le seul intérêt qu'il conserve après un siècle est d'ordre documentaire : ni la plate intrigue sentimentale [64], ni les digressions pédantes sur le socialisme qui encombrent l'ouvrage ne méritent la moindre attention. Mais au contraire les portraits et les anecdotes que Rohr a multipliés surtout dans la première moitié, et l'exposé de littérature russe qui ouvre le tome second gardent un vif intérêt.

L'ouvrage n'est pas présenté comme un récit de voyage : le missionnaire nous fait seulement assister à son arrivée en qualité de précepteur chez le prince Khîtrine à Pétrovski, près de Moscou, en mai 1847. Nom et date sont également supposés ; ce Khîtrine veut seulement dire « rusé », et nous savons que Rohr était à Moscou au moins depuis 1842 [65]. Bien accueilli, il ne tarde pas à éprouver des froissements d'amour-propre, car il entend être traité non en domestique mais en homme libre. Tout l'ouvrage se déroule à Moscou ou aux environs en un an : de mai 1847 à mai 1848. Les événements de février 1848 sont longuement commentés [66]. Rohr a évidemment rapporté sur quelques mois des souvenirs se rapportant à plusieurs années. Ses premières impressions remontent au début des années 40 et sont donc contemporaines de celles de Marmier, de Viardot, de Vernet.

Alliant une vivacité de caractère et d'esprit, dont son livre nous donne souvent la preuve, au sérieux d'un étudiant en théologie porté surtout vers les problèmes moraux, Rohr aurait pu, s'il était resté en France, connaître la carrière de ses camarades de la Société de Théologie Bartholmess ou Edmond Scherer, peut-être illustrer le libéralisme protestant dans le journalisme comme son cadet Auguste Nefftzer. En Russie, où le dirigea sans doute plus la curiosité intellectuelle que la passion républicaine ou l'amour du gain, il trouva une société gourmée et frivole, corrompue et cynique, qui le choqua profondément. Il se venge

en faisant ressortir à plaisir la malhonnêteté de son prince Khîtrine [67], la vanité de sa femme, superstitieuse et bornée [68], la sottise et la fatuité de leurs relations [69]. Le reste de la société russe, sans être flatté, apparaît sous des couleurs moins noires.

Fréquemment Rohr procède par diptyques ; ainsi au prince Khîtrine, type du seigneur russe oisif, il oppose le prince Alexandre qui, à la suite d'un échec universitaire, veut se consacrer à l'instruction des serfs de son père [70]. Début du populisme, amorce du grand mouvement pour l'instruction paysanne qui trouvera son illustration la plus célèbre dans l'école d'Iasnaïa Poliana de Léon Tolstoï, l'indication est historiquement intéressante. La figure du prince Alexandre paraît proche de celle du prince V. F. Odoïevski (1803-1869), l'éditeur des *Lectures des Campagnes*. Au général féru de discipline et critiquant Vorontzov pour ses méthodes humaines de pacification dans le Caucase, Rohr oppose un vieux général qui servit en Italie avec Souvorov et fit toutes les campagnes jusqu'en 1815 : celui-ci, avec son fils officier à l'armée du Caucase, défend chaleureusement le système de Vorontzov et proteste contre la discipline mécanique qui règne dans le reste de l'armée [71].

Rohr a bien connu les milieux universitaires de Moscou : on trouve dans son livre des discussions intéressantes sur les thèmes favoris des slavophiles, originalité de la civilisation russe, existence d'une forme patriarcale du socialisme dans l'organisation communale russe, décadence irrémédiable de l'Occident. Malheureusement il livre très peu de noms : on reconnaît au passage Khomiakov, Granovski, Pogodine, Chévyriov, Samarine [72]. Il connaît mal les Occidentaux, en moins grand nombre à Moscou qu'à Pétersbourg. Cependant il admire beaucoup les écrits de Biélinski, de Herzen, de Kavéline, et parle longuement de l'école naturelle, celle qui annonce le réalisme critique de l'époque suivante. Son étude de la littérature est nourrie de lectures personnelles attestées par son cahier d'extraits : elle est malheureusement présentée de façon sèche et scolaire, et n'apporte aucune lumière sur les conditions historiques et sociales du développement littéraire en Russie, ni sur le profond travail philosophique qui l'accompagna.

En dernière analyse, le meilleur du livre est constitué par quelques portraits divertissants, celui du pope précepteur chez le prince Khîtrine [73], de la vieille nourrice de la maison [74], ceux des sénateurs que le prince reçoit [75], et quelques autres. Ce sont ces pages qui méritent de sauver le livre de l'oubli.

Les trois témoignages que nous venons d'étudier, ceux de Barante, de Mathilde et de Rohr, émanant de personnalités aussi différentes que possible, ont pour caractéristique commune de refléter des expériences vécues profondément par leurs auteurs : les impressions de ces voyageurs leur sont personnelles, elles doivent peu aux livres des autres. Leurs conclusions sont défavorables à la Russie, mais sans être conciliables : Barante et Rohr s'accordent à critiquer l'état social du pays, tandis que Mathilde trouve la vie et les paysages déplaisants. Mais Barante voit de nombreux germes révolutionnaires, tandis que Rohr, victime d'une information politique insuffisante, ne sait pas trouver le contact avec les éléments radicaux du pays. Inversement la vie russe ne lui déplaît pas.

II. TEMOIGNAGES INFLUENCES PAR « LA RUSSIE EN 1839 » DE CUSTINE

En bonne logique nous devrions à présent passer à l'examen de *La Russie en 1839* du marquis de Custine, car les ouvrages dont il nous reste à parler sont postérieurs au sien et n'échappent pas à son influence. Cependant nous préférons consacrer à son livre un chapitre particulier : nous signalerons en passant la position des deux auteurs qui nous intéressent vis-à-vis de ce fameux ouvrage.

Postérieurs à *La Russie en 1839,* largement antérieurs à la guerre de Crimée, tels sont les *Mystères de la Russie* de Frédéric Lacroix (1844) et les *Révélations sur la Russie* (1845) de Charles-Frederick Henningsen. Comme dans le cas de Haxthausen, nous estimons indispensable de faire figurer ici un ouvrage publié d'abord en anglais mais aussitôt traduit en français et largement diffusé dans notre pays.

Mystères de Paris d'Eugène Sue, *Mystères de Londres* de Paul Féval, *Mystères de la Russie* de F. Lacroix : trois aspects de ce que Sainte-Beuve appelait « littérature industrielle » dès 1839 [76].

1. Les Mystères de la Russie.

Frédéric Lacroix, créole de l'île de France (aujourd'hui île Maurice), se spécialisa dans la publication de récits de voyages et de compilations géographiques. D'opinions libérales, il fut commissaire du gouvernement provisoire en 1848 en Algérie ; ses *Mystères de la Russie,* publiés en 1844-1845, portent la marque de cette « légèreté » que Herzen trouvait « révoltante » et dont fut victime la démocratie de la Seconde République. Prétendant « achever le tableau » que Custine avait seulement ébauché [77], Lacroix revient en fait à la tradition anecdotique et pittoresque avec laquelle avait précisément rompu Custine. Son livre n'apporte ni des matériaux précieux comme ceux de Schnitzler, ni des vues pénétrantes et nouvelles comme celui de Custine ; ses anecdotes n'ont pas la saveur de celles que contait Dupré de Saint-Maure, spirituel et bien renseigné. L'ouvrage est clairement composé ; dans treize chapitres suivis d'une conclusion, Lacrois part de considérations banales sur le despotisme, passe à un aperçu assez exact sur la famille impériale, évoque les événements de 1825 en termes voisins de ceux d'Ancelot. Imputant l'échec de la révolution à l'état de servitude de la noblesse et du peuple, à l'absence de bourgeoisie, à la démoralisation de l'armée, il ajoute :

« Que reste-t-il donc comme instrument du progrès et de la révolution ? Quelques cœurs d'élite, quelques intelligences hors ligne, qui ne savent trop sur quelles bases on pourrait agir dans l'occasion, et qui travaillent dans l'isolement... Tout porte donc à croire que la lumière ne luira pas de sitôt sur la Russie, et que le bienfait de la liberté est réservé, dans ce pays, aux générations futures. En attendant les révolutions de palais s'y succéderont sans profit pour les classes inférieures, ni pour les institutions politiques. Sous ce rapport, l'empereur Nicolas a encore plus à craindre que son prédécesseur, car la hauteur de ses manières et ses procédés violents lui ont fait plus d'un ennemi personnel dans la noblesse et surtout dans l'armée [78]. »

Ce jugement est moins pénétrant que ceux de Barante et de Custine, qui voyaient surtout dans les problèmes paysans le germe du développement futur de la Russie, et plaçaient à l'arrière-plan ces fameuses

« révolutions de palais » à la façon du XVIII[e] siècle que les Français s'attendent à voir recommencer au XIX[e].

Traçant avec quelque précaution un tableau d'ensemble du peuple russe, Lacroix reprend en les amplifiant abusivement les notations de Custine, qui n'étaient que des instantanés photographiques : nous retrouvons la beauté des hommes opposée à la laideur et à la saleté des femmes [79], l'astuce et l'hypocrisie du regard, l'alliance de la fierté avec la fourberie, etc. La vraie originalité du livre réside dans le chapitre V, supprimé en 1854, intitulé « Mœurs et usages des Russes ». F. Lacroix y explique que les maisons closes de Pétersbourg sont tenues par des Juifs qui les peuplent de Suédoises et de Norvégiennes. « Mais les seigneurs moscovites, blasés par de longues débauches, préfèrent souvent à ces pauvres filles de sales Kalmoukes et de hideuses Kirghizes, que la prévoyance du maître de la maison tient en réserve pour les cas extraordinaires [80]. »

Les chapitres suivants présentent tous le même caractère : des anecdotes peu sûres alternent avec des aperçus sommaires et tendancieux sur l'ensemble de l'administration et de l'organisation sociale en Russie. Cependant il nous a paru utile de placer ce livre parmi d'authentiques relations de voyages, car par certains côtés il s'apparente à ces dernières [81]. L'éditeur Pagnerre, dans un avis placé en tête de l'ouvrage expose que « l'auteur a pris pour base de ce travail le manuscrit d'un voyageur à qui des considérations toutes-puissantes ne permettent pas de publier et de signer son nom les nombreuses observations recueillies par lui durant un long séjour en Russie ; à ces matériaux précieux [...] l'auteur a joint ses propres impressions et des notions que lui-même a rapportées de ce pays ». Le titre ajoutait cette précision : « Ouvrage rédigé d'après les manuscrits d'un diplomate et d'un voyageur. »

Or, nous pouvons établir, avec vraisemblance croyons-nous, que ce diplomate est Jean-Marie-Armand, baron d'André, né en 1804, qui fut secrétaire à l'ambassade de Saint-Pétersbourg de 1831 à 1844. Après un voyage en France de février 1840 à août 1842, il prit la succession de Casimir Périer comme chargé d'affaires après l'incident Barante-Pahlen, et quitta Pétersbourg le 6 mai 1844 où il fut remplacé par Louis de Rayneval [82].

D'André était à Pétersbourg en 1839 lorsque parvint à l'ambassade la plainte en détention arbitraire formulée à Moscou par Louis Pernet. Custine conta l'affaire dans *La Russie en 1839* en exagérant, semble-t-il, la portée de son intervention. D'André dans les *Mystères de la Russie* fournit un récit plus complet et l'appuie de pièces du dossier qu'il avait aidé à constituer à l'ambassade, par exemple un extrait d'une lettre de Pernet à son père ; il donne même la cote d'archives d'une lettre de Barante à Pernet revenu en France, cite en entier une lettre de Benkendorf à Barante, et laisse paraître son propre nom deux fois au cours du récit.

Premier secrétaire après le départ de Périer seulement, d'André paraît avoir été mécontent de sa position : Barante regrettait le 21 décembre 1839 qu'on n'eût pas nommé d'André premier secrétaire au lieu de C. Périer. Quoi qu'il en soit, d'André parle fort sévèrement de Barante dans les *Mystères* : sa lettre à Pernet, dit-il, « peut figurer parmi les épreuves de la pusillanimité de la diplomatie française depuis 1830 [83] ».

Outre sa collaboration essentielle aux *Mystères de la Russie*, il est certain qu'on peut attribuer aussi à d'André une part dans les anecdotes

plus ou moins piquantes qui émaillent *La Russie en 1839* : son tempérament le poussait plutôt vers ce genre d'informations qu'aux vues élevées de politique ou de diplomatie. Il n'y en a aucune dans *Les Mystères de la Russie*, et ce n'est pas seulement l'effet d'une prudence naturelle, puisqu'à l'occasion de l'affaire Pernet d'André n'hésite pas à se démasquer.

2. *Les Révélations sur la Russie.*

Nous attacherons beaucoup plus d'importance aux *Révélations sur la Russie* parues en 1844 dans l'original anglais et traduites l'année suivante. L'ouvrage français, en trois volumes, ne donnait que les noms du traducteur, Noblet [84], et de l'annotateur, Cyprien Robert [85]. L'auteur resta inconnu des contemporains : il était désigné seulement comme un « résident anglais ». On sait qu'il s'agit de Charles-Frederick Henningsen, une étonnante figure d'aventurier moderne. Une notice succincte du dictionnaire biographique américain de Kunitz et Haycraft permet de retracer les principales étapes de son existence. Né en 1815 à Bruxelles de parents d'origine suédoise naturalisés anglais, le jeune Henningsen les accompagne en 1830 en Angleterre et ne rêve qu'exploits militaires ; vers 1833 il écrit deux poèmes que la notice qualifie de remarquables, « Le siège de Missolonghi » et « Le dernier des sophis ». Agé de 19 ans, Henningsen, à qui son père interdit la carrière militaire, rejoint secrètement les Carlistes d'Espagne, se distingue dans l'armée du général Zumalacarregui et devient capitaine de lanciers. A une date que nous ignorons, Henningsen prend du service en Russie, participe à une campagne au Caucase et fait publier la somme de ses observations sur la Russie en 1844. On le retrouve dans les rangs russes au siège de Komarno pendant la guerre de Hongrie (1849) ; Nicolas, voulant récompenser sa bravoure, lui offre un brevet dans sa Garde, mais Henningsen refuse : il prend la décision de quitter la Hongrie avec Kossuth à qui il sert de secrétaire intime, et arrive aux Etats-Unis en 1851. Là, son humeur aventureuse lui interdit encore le repos : bien qu'il épouse la nièce d'un sénateur de Géorgie, il participe à la campagne du Nicaragua comme général de brigade en 1856, entretient des relations avec les libéraux d'Europe, mais n'en sert pas moins dans l'armée confédérée pendant la guerre de Sécession. Après la défaite il passe ses dernières années à Washington dans la misère, et meurt subitement en 1877 ; on l'enterra au cimetière du Congrès[86].

Ecrivain au style vigoureux et coloré, Henningsen utilisa son expérience russe non seulement dans ses *Revelations of Russia*, mais dans un autre ouvrage politique dont nous ne nous occuperons pas car il ne fut pas traduit en français, une étude sur les provinces occidentales de l'empire qu'il connaissait fort bien pour y avoir servi comme officier : *Eastern Europe and the Emperor Nicholas* (1846) [87], et dans un roman rempli d'observations perspicaces et de souvenirs vécus intitulé *The white slave or the Russian peasant girl* (1845), traduit en français par Cyprien Robert [88].

Dans l'avertissement que celui-ci plaça en tête de l'édition française des *Révélations*, il déclare que l'ouvrage avait fait sensation en Angleterre : ce pays « avait accueilli avec faveur l'œuvre de M. de Custine comme une révélation incomplète, mais actuelle, d'un état de choses auquel peu de personnes étaient initiées. Des *révélations* entières, mises au jour par un compatriote, devaient exciter un tout autre intérêt [89] ». Et il insiste en terminant sur le fait que l'auteur a vu ce dont il parle ;

l'original anglais le désignait en effet par l'amusante périphrase « Revelations of Russia... by one who has seen and describes. » Il ne faut pas exagérer cette originalité des *Révélations* : les chapitres consacrés à la révolte de 1825 sont constitués, comme le notait justement Schnitzler[90], presque entièrement de citations empruntées à *La Russie en 1839*. Beaucoup de traits importants du monde russe sont évoqués brièvement et de seconde main. Henningsen n'apporte à proprement parler de « révélations » que dans le domaine qu'il connaît personnellement, c'est-à-dire l'armée et les opérations du Caucase. Comme bien connaître l'armée, c'est connaître la partie la plus vivante de la Russie de Nicolas, son livre, même ramené dans des limites moins ambitieuses, reste fort intéressant.

Le livre français le plus semblable aux *Révélations* de Henningsen, ce sont les *Mémoires secrets sur la Russie* de Masson[91] : les deux officiers paraissent avoir éprouvé des mécomptes, des déceptions qui colorent en noir leur vision de la Russie. On a reproché sa partialité à Custine : mais Henningsen, certainement mieux renseigné est encore plus sévère. Son sang suédois lui fait vivement sentir le défi permanent aux hommes et à la nature qu'est Saint-Pétersbourg : à propos des Finnois qui entourent la capitale, il écrit lyriquement : « Comme le musulman se tourne vers la tombe du prophète, de même les regrets, les souvenirs et jusqu'aux espérances du peuple finnois se tournent vers la Suède, ce corps dont ils ont été si récemment et si violemment séparés[92]. » Et, comme Custine, comme aussi Bremner et Kohl, il prédit à la ville une durée éphémère. La vie russe lui déplaît autant qu'à Custine et même qu'au Courlandais Hehn : selon lui, les Russes sentent mauvais malgré leurs bains parce qu'ils changent rarement de linge, leur alimentation infecte composée de chou fermenté, de pain noir acide et de seigle fermenté leur donne mauvaise haleine et les fait transpirer[93]. Il s'exprime avec un mépris tout britannique sur l'élevage des chevaux en Russie : seuls les Cosaques et les Tatars ont soigné la sélection, seuls l'empereur et les feldjägers peuvent aller vite[94]. Il s'étend ensuite longuement sur l'immense pouvoir de la police secrète et relate des histoires qui peuvent être authentiques. L'Anglais apparaît aussi dans l'indignation avec laquelle Henningsen dénonce l'arbitraire, l'absence complète de respect pour les droits de la personne : là encore, des anecdotes bien choisies rendent le livre mordant et confirment ce que d'autres voyageurs, notamment Custine, avaient déjà dit. Les deux volumes qui suivent n'offrent pas le même genre d'intérêt ; ils sont d'ailleurs assez mal composés. Après avoir rappelé l'histoire des Décembristes, Henningsen étudie rapidement les problèmes religieux, souligne au passage que « les deux tiers des ministres, la plupart des généraux russes et les courtisans les plus intimes de l'empereur Nicolas professent la religion luthérienne[95] », mais qu'il est défendu d'abjurer l'orthodoxie et qu'il faut professer une religion quelconque. A la différence de la plupart des auteurs français, Henningsen ne s'étend pas trop sur la grossièreté et la cupidité des prêtres et souligne que les persécutions dirigées contre les autres confessions sont le fait, non du Saint-Synode, mais de l'autocratie elle-même[96].

Après quelques données géographiques sur l'empire, Henningsen aborde l'étude des forces militaires russes sur terre et sur mer : il souligne la décadence générale depuis Souvorov : les chefs sont médiocres, le soldat moins endurant. Cependant la discipline reste rigoureuse, et la

véritable force de l'armée russe réside dans la cavalerie cosaque. Quant à la marine, elle s'est montrée « infiniment plus utile dans les mains des diplomates que dans celles des amiraux[97] », et n'offrirait pas plus de résistance à une flotte anglaise que les jonques chinoises. L'ignorance et la corruption rendent stériles tous les efforts de Nicolas pour se constituer une marine imposante.

Lorsque Henningsen se tourne vers les problèmes de politique extérieure, son jugement semble beaucoup moins sûr. Quelle singulière idée, par exemple, que de représenter la Finlande et la Suède comme le seul frein réel à l'ambition russe, parce que longtemps encore ces deux pays « seront comme des instruments dont la main de l'Angleterre pourra s'emparer pour accomplir à son profit les deux tiers de l'événement, lorsqu'elle se sera déterminée à agir[98] » ! Nous avons vu déjà que Henningsen est animé par un sentiment d'irrédentisme suédois vis-à-vis de la Russie, et déraisonne dès qu'il parle des Finnois de l'empire.

Il attribue aussi à la Russie la formation du Zollverein, et accuse violemment Bernadotte d'avoir fait prévaloir l'influence russe en Suède ; il place tous ses vœux dans une confédération scandinave appuyée sur l'Angleterre et arrachant la Finlande aux Russes[99]. Ses vues économiques sont tout aussi contestables : Henningsen non seulement nie que l'industrie russe soit en progrès, mais prétend même que le gouvernement, en la favorisant assidûment, commet une erreur fatale : il engloutit en pure perte des sommes immenses, et le demi-million d'hommes occupés aux manufactures « eût été bien plus utilement employé à défricher le sol autour des manufactures qu'à y travailler intérieurement[100] ». Il appuie son jugement sur des souvenirs personnels relatifs aux usines impériales de Colpino et d'Alexandrovski, ateliers de construction et d'armement maritimes. Les ouvriers sont habiles, les ingénieurs n'existent pas en dehors des Anglais ; la corruption ruine tous les efforts.

Henningsen termine son ouvrage par un aperçu substantiel sur le Caucase, ses populations et la guerre que les Russes y mènent : malheureusement son patriotisme scandinave l'amène à faire descendre les Normands des Tcherkesses, sous prétexte que les premiers ont répandu en Europe la chevalerie à une époque si reculée qu'ils ont dû nécessairement l'apporter du Caucase[101]. Rejoignant Gobineau dans son enthousiasme pour les belles races, Henningsen offre un type exceptionnel d'observateur à la fois lucide et passionné, capable d'intuitions remarquables comme d'erreurs déconcertantes.

L'historien russe Eugène Viktorovitch Tarlé, qui ignore l'auteur des *Révélations*, déclare justement que ce livre et celui de Custine ont influencé toutes les publications ultérieures sur la Russie, au moins en France et en Angleterre[102]. L'Allemagne, toujours plus sensible que l'Occident de l'Europe aux questions russes, possédait déjà une littérature importante sur ce pays ; Custine semble avoir été beaucoup plus lu que Henningsen au-delà du Rhin.

III. TEMOIGNAGES INFLUENCES PAR LA GUERRE DE CRIMEE

En France, à l'approche de la guerre de Crimée, se multiplient les ouvrages bâclés, les compilations de circonstance : peu de témoignages personnels émergent de cette production. Nous en retiendrons trois :

ceux de G. de Lagny et de Léouzon Le Duc pour la période de tension et le début de la guerre, celui de Gallet de Kulture contemporain de la fin des opérations en 1855. A vrai dire aucun de ces trois auteurs ne brille par l'éclat du style ou la profonde originalité des aperçus : ils savent cependant intéresser même après un siècle, car ils connaissent le pays dont ils parlent. Ce que nous ne pouvons démêler, c'est la raison de leur hostilité contre la Russie de Nicolas : sont-ils trop influencés par Custine, Lacroix, Henningsen, la guerre de Crimée a-t-elle infléchi leur jugement, ou leurs appréciations portent-elles la marque de déceptions privées ? Leur existence ne nous est pas assez connue, leur œuvre imprimée n'est pas assez riche pour nous orienter sûrement vers l'horizon personnel de ces voyageurs.

1. *G. de Lagny : Le Knout et les Russes.*

De Germain de Lagny par exemple, auteur d'un ouvrage paru en 1853 sous le titre *Le Knout et les Russes — mœurs et organisation de la Russie*, nous ne savons positivement rien. Quelques données tirées du livre nous montrent que l'auteur a longtemps séjourné en Russie, notamment à Pétersbourg dans les années 40[103]. Il admire Nicolas mais se montre fort sévère pour l'organisation du pays ; il paraît d'opinions conservatrices.

Dans son introduction, G. de Lagny prétend, comme la plupart des voyageurs, qu'on ne sait rien de précis sur la Russie et que son livre peut seul pallier cette ignorance : « La Russie a toujours préoccupé vivement l'opinion publique en Europe. Elle vient de prendre un rôle qui a semé l'inquiétude partout, et elle excite une curiosité que nous nous croyons en mesure de satisfaire. Il règne à l'égard de ce pays une complète ignorance, accréditée par des livres complaisants, où la fiction a presque toujours pris la place de la vérité. » Rien d'original dans ces assertions : relevons seulement la méfiance accrue envers les voyageurs depuis Custine et surtout depuis 1848 : « Pour peu qu'on laisse percer un arrière-désir d'observer, ou de se livrer à des études sur les mœurs et la société du pays, on est impitoyablement repoussé. Ainsi s'explique pourquoi l'on sait si peu de choses sur ce colosse[104]. » Rappelons-nous que les *Etudes* de Haxthausen ne purent être publiées en Russie !

L'introduction affirme que la Russie n'est forte que de la faiblesse de l'Occident, et que la guerre qui menace ne sera nullement populaire : mais personne n'est en mesure d'exprimer une opinion. L'auteur, comme Henningsen, s'étend longuement sur l'armée russe et souligne les vices de son recrutement et de son fonctionnement. « J'ai vu, en septembre 1848, l'armée active campée en Pologne. Son aspect était attristant : elle portait des habits délabrés par un long usage et rapiécés grossièrement. Les hommes étaient d'une maigreur qui trahissait la faim et toutes les privations... Le vice fondamental, le mot est dur mais je l'écris, est une improbité presque universelle qui atteint presque tout le monde[105]. » Il a failli être égorgé dans un parc par des soldats brigands ; à Tauroggen, dès son entrée en Russie, les premiers Russes qu'il vit étaient des soldats mendiants[106].

La partie suivante du livre est bien plus originale : l'auteur, nous l'avons vu, était en Russie en 1848. Il affirme que « de 1839 jusque vers la fin de 1847, la Russie se couvrit d'un vaste réseau de conspirations[107] ». Selon lui le pire ennemi de Nicolas est ce qu'il appelle

improprement le « Tchinn », qu'il oppose à la « féodalité ». Il veut par-là différencier les petits fonctionnaires, les *raznotchintsy*, des aristocrates grands propriétaires terriens. Quand 1848 arriva, « la populace se porta aux excès les plus abominables » en Europe occidentale, et les boyards « se groupèrent autour du czar, dont la veille encore ils méditait l'assassinat. Quant au Tchinn, il [...] continua à conspirer ». Et G. de Lagny fait allusion aux Pétrachevtsy, « qu'un généreux pardon est venu, depuis, trouver jusque par-delà le Yenissy[108] ».

Que la révolution survienne du fait des boyards ou d'une conspiration du Tchinn, « le serf ne prendra de part au mouvement que pour aider au massacre de cette féodalité d'origine tartare qui l'a [...] si longtemps et si cruellement comprimé et maltraité ». Une oligarchie s'installerait alors à Moscou « et l'on verrait dans ce vieux Kremlin, fastueux palais bâti par la barbarie, un conseil des Dix, et qui sait ? peut-être aussi un doge[109] » ! On remarquera dans ces prophéties quelques traits originaux, en particulier la conviction qu'entre la noblesse terrienne et la paysannerie, il existe désormais une classe animée de sentiments radicaux : Biélinski était mort, mais Dostoïevski, Pétrachevski, Nekrassov, Tchernychevski et d'autres illustrent bien la conception de G. de Lagny, exprimée dans son livre d'une façon trop vague.

La suite du livre n'apprend rien de nouveau sur le clergé, la marine, la police, sur le climat ou l'aspect de Pétersbourg. L'intérêt renaît quand l'auteur parle de Nicolas, dont il trace un portrait tout élogieux, et insiste à nouveau sur les dangers presque quotidiens qu'a courus l'Empereur de 1839 à 1848 : les conspirateurs, officiers supérieurs, écuyers, chambellans, sénateurs, Russes ou Baltes, se réunissent dans une ville d'eaux allemande, exaspérés par les projets d'émancipation, par le mariage de la grande-duchesse Marie, par l'admission aux Universités des fils de marchands ou d'affranchis : « On s'attendait presque chaque jour à une mort violente qui devait immanquablement entraîner une révolte militaire[110]. » Nous retiendrons l'indication de ce puissant courant d'opposition aristocratique.

2. *Léouzon Le Duc.*

Ni Tarlé ni Haumant n'étudient, dans leur revue des publications françaises concernant la Russie, la production de Louis-Antoine Léouzon Le Duc. Elle est pourtant importante, au moins en quantité : sans tenir compte des traductions ou études littéraires, il faut signaler trois ouvrages parus en 1853 et 1854. Les *Etudes sur la Russie et le nord de l'Europe,* dont nous ne nous occuperons pas ici, comprennent le récit de l'expédition dirigée en Finlande par Léouzon Le Duc pour extraire le marbre destiné au tombeau de Napoléon[110] *bis*, quelques pages sur le recrutement de l'armée russe, des notes de voyage en Finlande ; enfin une étude relative aux manuscrits français de Pétersbourg, où furent imprimées pour la première fois des lettres de Voltaire qui figurent à présent dans l'édition de Th. Besterman.

Les deux autres livres sont *La Russie contemporaine* de 1853, rééditée en 1854, et *La Russie et la civilisation européenne* de 1854 ; en fait ces deux ouvrages traitent surtout des questions intérieures russes, et le premier est mieux composé et plus nourri de souvenirs personnels que le second. Enfin signalons encore *La question russe* de 1853 qui comprend trois esquisses sur le prince Menchikov, l'Eglise gréco-russe et la situation de la Russie devant l'Europe.

Léouzon Le Duc, né à Dijon en 1815, avait, comme Marmier contribué à améliorer les connaissances des Français sur les littératures du Nord[111] ; son premier séjour à Pétersbourg dura de septembre 1840 à septembre 1842. Il retourna en Russie en août 1846 pour le tombeau de Napoléon et quitte Pétersbourg en février 1847 ; une mission commerciale l'y ramène la même année[112]. Il semble y être retourné peu avant la guerre de Crimée. On pourrait penser que ses livres sur la Russie sont nourris de souvenirs personnels et apportent des lumières sur un pays où il avait passé tant de mois. Or deux graves défauts diminuent grandement la valeur de son témoignage à nos yeux : d'abord la plus grande partie de ses ouvrages est constituée de citations textuelles abusives, ensuite il était assez malséant à un Français de déclamer en 1853 contre l'arbitraire du régime russe, à moins d'envelopper dans la même réprobation l'empire de Nicolas Ier et celui de Napoléon III, comme Hugo, Herzen ou Quinet. Il ne semble pas que Léouzon Le Duc ait jamais entrevu ce qu'une telle partialité avait de choquant ; publier des diatribes contre la Russie en 1853 ou 1854, c'était risquer d'apparaître comme un flatteur du nouveau régime et jeter un doute sur la pureté de son inspiration.

Que trouvons-nous dans *La Russie contemporaine* et son remaniement *La Russie et la civilisation européenne ?* D'un bout à l'autre une confusion entre les traits propres au caractère russe et les effets du système politique. Ainsi nous lisons : « Malheur à vous si vous êtes trop poli avec un Russe ! Esclave lui-même, malgré toutes ses élégances, il ne comprendra rien à vos sentiments, ou plutôt il les prendra pour de la servitude, et il vous traitera en conséquence. Voulez-vous être respecté d'un Russe ? soyez froid, arrogant même ; il vous croira un homme supérieur[113]. » Un pareil jugement pèche à la fois par excès de généralité et par outrance. Custine, nous le verrons, abuse aussi de ces jugements tranchants, mais chez lui une certaine fraîcheur d'impression les fait souvent excuser. Léouzon Le Duc juxtapose au contraire des extraits de tout ce qui était paru sur la Russie au moment où il écrivait ; dans *La Russie contemporaine* les emprunts à J. de Maistre, au Dr Robert, à Custine, N. I. Tourguéniev, Douhaire, Marmier, Haxthausen, Henningsen, Hommaire de Hell, G. de Lagny et F. Lacroix[113 *bis*] occupent bien plus de la moitié du livre. Sans doute, du point de vue qui est le nôtre, nous pouvons déclarer que cette vulgarisation a accru dans le public français la connaissance des choses russes ; mais en même temps s'introduisent de grossières simplifications ou des erreurs inacceptables. Assez curieusement, le remaniement de 1854 fait état d'autres sources : Léouzon Le Duc cherche des armes contre la « civilisation russe » après de Golovine, Michelet, Herzen, Bakounine ; il cite abondamment Rohr, dont il qualifie l'ouvrage de « curieux et effrayant de vérité[114] », il évoque les Pétrachevtsy, les sectaires, bien entendu d'après Haxthausen. Ainsi lorsqu'il s'agissait de dénoncer à l'opinion les tares de la Russie qu'on s'apprêtait à combattre, on n'hésitait pas à alléguer le témoignage de dangereux révolutionnaires à qui le séjour de la France était interdit. Avec Léouzon Le Duc, nous quittons le terrain de l'information, du témoignage, pour celui de la propagande.

Lorsque Léouzon Le Duc prétend tracer un tableau de la littérature russe, sa partialité et son manque de sérieux éclatent ; il ne voit en Pouchkine qu'une *doublure* de lord Byron, mais parle avec componction de « MM. Bulgarin et Nicolas Gretch[115] », admire le remar-

quble talent de journaliste du premier et rend hommage aux grammaires du second. Personne apparemment ne l'avait prévenu que ces deux écrivains étaient les meilleurs soutiens du régime qu'il dénonçait, et qu'ils ravalaient le rôle de l'écrivain à celui d'indicateur de police. Et que dire d'un tableau de la littérature russe où ne figurent ni Biélinski, ni Tourguéniev, où aucun nom de revue n'est cité ? User du témoignage de Herzen et de Pouchkine contre l'autocratie, mais ne leur accorder aucune place quand on dresse le bilan de la pensée russe, c'est faire preuve de malhonnêteté.

En résumé, on ne trouve rien dans les livres de Léouzon Le Duc qui ne provienne d'autrui, sinon quelques anecdotes : mais ce qui lui appartient en propre, c'est le ton de suffisance et d'hostilité niaise qui parcourt ses ouvrages relatifs à la Russie [116].

3. *Gallet de Kulture.*

Nous préférons clore la série des voyageurs hostiles à la Russie avec Achille Gallet de Kulture : il connaît assez bien le pays et les hommes, et sait distinguer entre le peuple russe et le régime qu'il subit. Son père, Pierre Gallet, connaissait déjà la Russie : chargé de mission à la fin du règne de Catherine II, il rédigea des *Observations politiques sur la Russie* en 1801, qui existent aux Affaires étrangères [117] ; la même année, en collaboration avec un nommé Pappadopoulo, il publia une anthologie de poésie russe [118]. Son fils Achille (1815-1880) publia en 1842 un ouvrage catholique et légitimiste [119], entra au service d'Anatole Démidov en qualité de secrétaire particulier et l'accompagna à Saint-Pétersbourg en juillet 1846, quand Nicolas rappela d'Europe occidentale Démidov, déjà séparé de sa femme Mathilde. Le frère jumeau d'Achille, Bénédict Gallet de Kulture, séjournait en Russie depuis plusieurs années et publia des articles dans le *Courrier Français,* la *Gazette des Tribunaux,* le *Bon Sens* [120]. Il paraît avoir été attaché à diverses ambassades. Achille séjourna en Russie jusqu'en 1853, date à laquelle il se sépara de Démidov qui vint se mettre au service de son souverain ; en 1855 il publia *Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie,* ouvrage qui, au milieu de la foule des pamphlets dirigés contre la Russie, se distinguait par une information originale et une pénétration suffisante ; le livre fut remanié, et non pas simplement réédité, en 1857 sous le titre *La Sainte Russie.*

Achille Gallet de Kulture entra le 1er septembre 1858 au ministère de l'Algérie et des Colonies en qualité d'attaché de cabinet, fut conservateur des archives de la Marine et des Colonies et termina sa carrière comme directeur du Dépôt des cartes et plans ; il mourut à Paris le 20 octobre 1880 en laissant deux filles [121].

Sans doute, *Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie* est aussi mal composé que les livres de Custine, de Schnitzler, de Léouzon Le Duc, etc. Anecdotes, biographies, sentences lapidaires, résumés historiques contestables, prophéties audacieuses s'y entremêlent de façon lassante. Cependant des points de vue nouveaux se manifestent clairement : Gallet de Kulture montre par exemple que le servage est avant tout une question financière, et que son abolition entraîne de profondes atteintes à la propriété privée : « Le serf n'est pas un homme mais une chose, une valeur qu'on achète, qu'on vend et sur laquelle on emprunte [122]. »

Il trace des portraits vivants et vraisemblables de l'empereur, d' « une beauté glaciale, dont « le regard ferme et fauve semblait interroger

et menacer à la fois », qui « cherchait la pensée, mais pour la punir... [123] » ; d'Orlov, successeur de Benkendorf au poste de chef de la police, désintéressé, indolent, surnommé « le satrape », et le seul dont l'insolence surpassait celle du prince Menchikov [124] ; de Doubelt, sur qui Orlov se reposait presque entièrement, infatigable travailleur qui se montrait « moins mauvais que sa position [125] » ; de Paskiévitch, grand propriétaire en Russie Blanche, le seul général à la fois capable et honnête, qui traitait le général autrichien Haynau d'assassin [126].

Gallet de Kulture se montre attentif aux symptômes de décomposition du système politique de Nicolas. Retraçant les étapes de l'oppression spirituelle qui étouffait la Russie depuis trente ans, il évoque les tragédies de Pouchkine, de Lermontov, de Ryléiev, de Polévoï, de Tchaadaïev, de Gogol ; il rappelle le mot de Nicolas à la princesse Troubetzkoï qui lui demandait la faveur d'instruire ses enfants : « Les enfants des galériens, galériens eux-mêmes, n'ont pas besoin d'être savants [127]. » Déjà cité par Custine, ce mot trouva sa place dans *Wanda* de Vigny ; mais l'originalité de Gallet est d'apercevoir « l'esprit nouveau » qui point dans cette nuit opaque. Il montre dans la Pologne le lieu de passage des idées nouvelles, évoque le rapport Liprandi sur la fermentation intellectuelle des Pétrachevtsy [128], cite Mickiewicz, Herzen et Bakounine. Vis-à-vis des slavophiles, Gallet ne se trompe pas : il distingue soigneusement le panslavisme officiel, doctrine d'expansion visant à réunir 80 millions de Slaves sous l'autocratie russe, et le slavophilisme pacifique qui rêve d'une communauté de race, dirigée par un chef élu et contrôlée par une représentation issue de la commune et choisie parmi les pères de famille. Hardiment Gallet de Kulture assimile ce slavophilisme aux projets révolutionnaires de Pestel et de Ryléiev [129]. Le Tzar comprit le danger de cette démocratie patriarcale et voulut se placer à la tête du monde slave tout en maintenant une centralisation inspirée de Pierre le Grand. Cette contradiction apparut si clairement qu'une troisième espèce de « slavisme » d'aspect historico-littéraire se montra, surtout en Bohême, tendant à retrouver une civilisation slave *antérieure* à Pierre le Grand. Un tel résumé peut paraître discutable à l'historien moderne : Gallet de Kulture a cependant à nos yeux le mérite d'avoir montré aux Français la complexité du « slavisme » et le danger que recélait pour l'autocratie certaines de ses tendances. Gallet, et c'est un de ses mérites, a su écarter les images insultantes de ses devanciers quand il parle du peuple russe : « La nation russe n'est pas responsable de ses vices. Avec ses qualités propres, ses habitudes hospitalières, ses tendances affectives, ses goûts simples, ses besoins de foi, son amour de la famille, de la commune, de l'homme, on pourrait tirer grand parti de cette nation. Le pouvoir ne l'a pas voulu... [130] » Et plaçant enfin le sort de la Russie, non entre les mains de l'autocrate entouré d'une noblesse corrompue et déclinante, mais dans le travail des intellectuels et l'éveil du peuple, Gallet déclarait : « On ne peut indiquer le moment précis de l'avènement définitif des idées révolutionnaires : mais cet avènement est proche, et il revêtira une forme nouvelle, spéciale, inconnue au reste de l'Europe : *la forme russe*. Il se produira au nom d'une triple unité — l'unité politique, l'unité administrative, l'unité intellectuelle. Gouverner, administrer, penser à la russe : telle sera sa formule... » Esquissant les luttes qui se produiront entre « les hommes de progrès »

et « une partie de la secte des slavianophiles », Gallet affirme qu'à la fin « le peuple prendra en mains la hache de Robespierre : il abattra les blasons et les têtes [131] ». Herzen cita élogieusement *Le Tzar Nicolas* dans son discours au meeting de St Martin's Hall le 27 février 1855 ; il pensa même en publier des fragments dans son *Etoile Polaire* [132].

Ainsi Mickiewicz, Herzen, Bakounine n'ont pas parlé, écrit, lutté en vain : en 1855 un Français lucide ne voit dans l'avenir de la Russie ni révolutions de palais, ni jacqueries répétées et stériles, ni despotisme indestructible et menaçant l'Europe : l'avenir appartient au peuple russe entier, et à lui seul.

NOTES DU CHAPITRE QUATRIEME

1. *Les Steppes*, t. III, Introduction p. VI.
2. *Voyage dans les steppes*, t. I Introduction p. VI.
3. *Les Steppes*, t. I Introduction p. VII. Cette introduction est signée Xavier Hommaire de Hell et datée de Paris, le 7 septembre 1843.
4. *Les Steppes*, t. II, pp. 359-364, un poème de 114 vers intitulé *France*, repris sans changement dans les *Rêveries d'un voyageur* Paris 1845 et daté Odessa 1840.
5. Les seules sources utilisables sur Xavier Hommaire de Hell sont Dezos de la Roquette, *Notice nécrologique sur M. Hommaire de Hell, voyageur français mort en Perse* Paris 1850, 52 pp. in-8° reproduites dans l'introduction du *Voyage dans les Steppes* Paris 1860, et l'étude biographique de Charles Goutzwiller, secrétaire en chef de la mairie de Colmar, dans la *Revue d'Alsace*, 2e série, 1re année, août, septembre, octobre et décembre 1860, pp. 337-355, 385-401, 469-478 et 529-545, ainsi que 1861 janvier et février, pp. 69-87 et 145-166. Cette étude s'inspire de la notice de Dezos de la Roquette, mais utilise aussi des lettres d'Adèle Hommaire de Hell que Goutzwiller connut personnellement.
6. C'est à cette époque qu'il ajoute le nom de sa mère, née de Hell, à son patronyme Hommaire. Ch. Goutzwiller, *A travers le passé, souvenirs d'Alsace*, Belfort 1898, p. 290.
7. *Les Steppes*, t. I, chap. XIII à XX. Sur les Frères Moraves, chap. XX, pp. 392-407.
8. *Les Steppes*, t. I, chap. XXI-XXIII et t. II chap. I-XI. Les chap. III-V sont consacrés à une notice historique sur les Kalmouks, le chap. VIII à une étude sur la situation des Russes dans le Caucase, le chap. IX à un historique de la guerre : ils furent rédigés par Hommaire après son voyage de 1840 et intercalés assez gauchement dans le récit du voyage de 1839. Voir aussi les *Rêveries d'un voyageur* d'Adèle Hommaire de Hell P. 1845 : les poèmes *Astrakhan, Nature, L'heure du poète* sont datés 1839. Le *Voyage dans les Steppes* de 1860 indique par erreur p. 1 l'année 1840 comme celle du voyage au Caucase. E. Duchesne dans sa thèse sur Lermontov est entraîné à la fois par cette fausse donnée et par les fabrications de P. P. Viazemski à parler d'une rencontre de Lermontov et de la voyageuse à Piatigorsk en juillet 1840, bien qu'il note à propos du *Voyage dans les Steppes* : « Elle ne nomme nulle part Lermontov. » E. Duchesne, *Michel Iouriévitch Lermontof* P. Plon 1910, p. 70.
9. Le second, Gustave, était né à Odessa en 1839. Goutzwiller, *X. Hommaire de Hell, étude biographique, R. d'Alsace*, oct. 1860, p. 472. Sur le séjour en Moldavie, voir Adèle Hommaire de Hell, *A travers le monde — la vie orientale — la vie créole* P. Didier 1870, in-12, pp. 320-340.
10. *Journal des Débats*, 5 décembre 1845 et 6 janvier 1846, deux articles d'un total d'environ neuf colonnes par Saint-Marc Girardin : « Voici un des plus curieux et des plus instructifs ouvrages que l'on puisse lire sur la Russie » déclare-t-il en commençant. Il apprécie l' « esprit très naturel » de

M^me^ Hommaire de Hell dans la partie narrative de l'ouvrage. Un autre compte rendu important, signé P. Lorain, parut dans le *Correspondant* le 25 juillet 1846. Hommaire de Hell avait déjà publié son étude *Situation des Russes dans le Caucase* dans la *Revue de l'Orient* en 1844. La *Revue indépendante*, t. IX, pp. 569-594, 25 août 1843 publia les *Souvenirs d'un voyage dans la Russie méridionale* (la Caspienne, le prince Toumaine, etc.) ; un autre fragment *Princesses tartares* parut dans l'*Annuaire des voyages et de la géographie pour l'année 1844* sous la dir. de Fréd. Lacroix. L'ouvrage définitif, *les Steppes*, reçut le grand prix de la Société de Géographie pour l'année 1844. *La Presse* des 29 et 30 nov. 1844 publia un fragment sous le titre *Trois femmes célèbres*, par Adèle Hommaire de Hell. Elle y relate la curieuse histoire de M^mes^ de Krüdener, Golitsyne et Guascher en Crimée.

11. *Table générale des Archives des Missions scientifiques et littéraires* (Ministère de l'Instr. Publ. et des Beaux-Arts) Paris 1890. Ferdinand Denis, dans son *Journal* publié par M. P. Moreau (Thèse Paris 1932), indique qu'il y eut quelques difficultés : « M. de H[umboldt] est mal disposé pour le voyage de Hommaire de Hell. Il s'est exprimé à ce sujet avec une malice qui n'était pas sans amertume. Il trouve néanmoins la carte curieuse, il attend des explications. » (LXII, mars 1845, p. 145).

12. Voir Goutzwiller, *X. Hommaire de Hell, étude biographique*, Dezos de la Roquette, *Notice nécrologique...* Paris 1850, Adèle Hommaire de Hell, *A travers le monde...* I *Orient 1846-1849* ; elle avait raconté déjà ces épisodes de son existence sous le titre « *De Constantinople à Trieste* », récit paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 5^e^ série 1865, pp. 222-237. Le récit du dernier voyage de Hommaire de Hell fut publié avec l'aide de la Société de Géographie sous le titre *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris 4 vol. in-8° 1854-1860 ; l'ouvrage contenait une importante série de dessins de Jules Laurens (1825-1901).

13. Voir Ch. Goutzwiller, *A travers le passé...* p. 290 ss.

14. *Rêveries d'un voyageur. Poésies par M^me^ Adèle Hommaire de Hell. Orient, Russie et Moldavie.* Paris Amyot-Dentu 1846, 1 vol. in-12. 239 pp.

15. A cette date, l'ouvrage avait déjà perdu la majeure partie de son intérêt. Mérimée paraît las des productions d'Adèle Hommaire de Hell dès 1854 : voir *Correspond. génér.* 2^e^ série, t. I, lettre du 26 février, p. 261 et note.

16. *Revue d'Alsace*, août 1860, pp. 375-380 : *Souffrance* et *Le Voyageur* (Paris 1860) ; *Revue Germanique*, 15 janvier 1862, pp. 288-291 : *L'âme errante* et *Souvenir*.

17. *A travers le monde...* Paris 1870, *II Martinique 1862*.

18. *Le Livre* (*bibliographie moderne*) 1883, p. 475. Cette notice malheureusement ne précise en aucune façon où naquit et mourut Adèle Hommaire de Hell : elle indique seulement qu' « elle vient de s'éteindre doucement à l'âge de soixante-trois ans », ce qui ferait naître la voyageuse en 1820, à la rigueur 1819.

19. *A travers le monde...* Préface.

20. Ch. Goutzwiller, *A travers le passé...* p. 295. Il cite une dernière lettre datée de Versailles, 9 septembre 1870. Nous n'avons retrouvé aux Arch. dép. de Saint-Etienne aucune trace de la naissance, du mariage ni de la mort d'Adèle Hommaire de Hell. Charles Simond, qui consacre le chap. IV de ses *Exploratrices au XIX^e^ siècle*, Paris Lecène et Oudin 1886, 1 vol. in-8°, 239 pp. à M^me^ Hommaire de Hell la fait naître dans le Pas-de-Calais en 1819 : là encore les Arch. Départ. ignorent tout d'une Jeanne-Louise-Adélaïde Hériot. Enfin l'édition apocryphe russe dont nous allons parler affirme qu'elle est née à la Martinique : autre erreur, les tables décennales conservées au Ministère de la France d'Outre-Mer ignorant ce nom. Nous avons établi également qu'elle n'est pas morte à Paris en 1883.

21. *Le Livre...* 1883, t. V, p. 475 et le 2^e^ suppl. du *Dictionnaire Larousse du XIX^e^ siècle*.

22. Ommer de Gell', *Pis'ma i zapiski* M.-L. Academia 1933 in-16, 469 pp. Un avant-propos fait ressortir imprudemment qu' « aucun des ennemis de la ploutocratie française et de la Russie soumise à l'autocratie et au servage

ne pourrait inventer de meilleure illustration à ses convictions que ces écrits ».

23. Citons entre autres : le duc d'Orléans, les ministres Salvandy, Mackau, Duchâtel, la comtesse Lehon, le prince Toufiakine, etc., etc. Il y en a vraiment trop.

24. Adèle Hommaire de Hell, *Mémoires d'une aventurière (1833-1852)*, Préface, notes et traduction de Marc Slonim. Paris Plon 1934, 1 vol. in-16, XXIV-263 pp. J. Boulenger souligna les invraisemblances historiques et la détestable qualité de la « traduction » dans *Le Temps* (24 et 26 novembre, 11 décembre 1934). J.-J. Brousson n'accorda pas plus de valeur à l'ouvrage (*Je suis partout*, 22 déc. 1934).

25. Omission systématique de la particule *de*, noms estropiés de façon burlesque, confusions de dates, etc.

26. André Pierre fit de cette nouvelle inattendue l'objet d'un écho dans *Le Temps* du 26 novembre 1934. Paul Pétrovitch Viazemski (1820-1888) fit ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg, puis occupa différents postes diplomatiques à Constantinople, La Haye, Carlsruhe et Vienne, entra ensuite au ministère de l'Instruction publique, fut inspecteur à Kazan et pour charmer ses loisirs, composa des pastiches de Lermontov en français et bâtit tout un roman sur les prétendues relations du poète avec Adèle Hommaire de Hell au Caucase en 1839. Il lança ses faux dans la Revue *Rousski Arkhiv* (mars 1887) et réussit au-delà de toute vraisemblance : les « traductions » trouvèrent place jusque dans l'édition académique de Lermontov. (*Polnoe sobranie sotchinenii v 5 tomakh pod. red. B. M. Eikhenbauma* izd. *Academia*, 1935-37). Après le rapport de N. S. Lerner, qui ne fut pas imprimé, un article de P. Popov intitulé *Mistifikatsia (Lermontov i Omer de Gell')* parut dans la revue *Novy Mir*, 1935 n° 3, pp. 282-293 ; on s'aperçut que Lermontov n'avait pas même pu connaître Adèle, car en 1839 il n'alla pas au Caucase ! En Russie le point final fut mis seulement en 1948 dans deux articles groupés sous le titre *Novoe ob Omer de Gell'* : de Léonide Kaplan, *P. P. Viazemski — avtor « pisem i zapisok » Omer de Gell'* et de Paul Popov, *Otkliki inostrannoï petchati na poublikatsiou « pisem i zapisok » Omer de Gell'*, 45-46 (M. Iou-Lermontov II) M. 1948, pp. 761-775. Le second de ces articles chicane bizarrement les journalistes français qui avancèrent qu'il s'agissait d'un faux, sans le prouver de façon convenable au gré de P. Popov : que dirons-nous alors des responsables de cette malencontreuse publication ? De plus P. Popov ne cite pas les quelques lignes fort sages et mesurées que M. André Mazon consacra à la « traduction » de M. Slonim dans la *Revue des Etudes Slaves*, t. XV, 1935, pp. 105-6.

27. *I. C. C.*, t. XCVII-XCVIII 1934-35, notamment les remarques de P. R. Schwarz, col. 178, 206 qui renvoie le premier aux *Souvenirs d'Alsace* de Ch. Goutzwiller.

28. Custine ne vit que Saint-Pétersbourg, Moscou et Nijni-Novgorod. Voir chap. VII.

29. X. Hommaire de Hell, *Les Steppes*, t. I, chap. XX, p. 392.

30. Voir J. de Broglie, *M^me^ de Staël et sa cour au château de Chaumont* Paris 1936 et surtout l'excellent article de Sainte-Beuve du 15 mars 1843, reproduit dans les *Portraits Contemporains* P. Didier 1855, t. II et Calmann-Lévy 1889, t. IV ; il est vrai que dans ses *Poisons*, Sainte-Beuve est moins élogieux. « M. de Barante arrive sur toute chose avec sa petite théorie qu'il formule aussitôt d'une manière épigrammatique et courte, et il n'en sort plus : il est bien doctrinaire en cela. » (*Mes Poisons*, p. 156), Guizot, ami personnel de Barante, consacra un article à sa mémoire dans la *R.d.D.M.* du 1^er^ juillet 1867, pp. 5-66.

Les *Souvenirs* de Barante, c'est-à-dire sa correspondance, recueillis et publiés par son petit-fils de 1890 à 1901 en huit volumes, ne sont pas complets : il existe des lettres encore inédites aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Moscou.

31. Arch. Aff. Etrang. *Russie*, t. 190, 8 octobre 1835. Le ministre était alors le duc de Broglie.

32. *Ibid.*, t. 191, 20 janvier 1836, première dépêche de Barante. Il n'arriva à Pétersbourg qu'à la fin de décembre 1835.

33. Ceux de Saint-Marc Girardin (*J. des Débats*, novembre 1835), à l'occasion du fameux discours de Nicolas à Varsovie (4/16 octobre) firent d'autant plus de bruit à Pétersbourg. Nesselrode dit à Barante à propos de ces articles, en mai 1836 : « Il est impossible que vous ne fissiez pas finir cela, si vous le vouliez bien. »

34. Arch. Aff. Etr. *Russie*, t. 193, Barante à Molé, 27 août 1838. Barante fait part au ministre de ses impressions de voyage dans une grande dépêche du 19 octobre imprimée en partie dans les *Notes sur la Russie 1835-1840*, Paris 1875 ; sur Odessa, pp. 164-181. Barante montre bien l'atmosphère assez libre que fait régner dans la région le comte Michel Séménovitch Vorontzov (1782-1856), élevé en Angleterre et époux d'une Polonaise, Elisabeth Branicka. La police y est moins tracassière qu'ailleurs.

La description de la Crimée occupe les pp. 182-246 du livre, et le retour à Moscou les pp. 247-274. Une note p. 273 annonce le récit du voyage de Moscou à Pétersbourg pour un second volume, qui ne vit jamais le jour.

35. Arch. Aff. Etr. *Russie*, t. 194, Barante à Soult, 6 mai 1839. Une longue série d'articles d'Anatole Démidov était parue dans les *Débats* sous la signature Ni-Tag et avait été interrompue sur intervention de J. N. Tolstoï. Voir notre chap. II.

36. Arch. Aff. Etrang. *Russie*, t. 196, Barante à Guizot, 30 déc. 1840. Même idée t. 197, 28 mai 1841.

36 bis. Emma Guerchtein et I. L. Andronikov, *Douèl' Lermontova s Barantom* dans *Lit. Nasl.* 45/46 (Lermontov II) M. 1948, pp. 389-432. Sur les manœuvres autour du duel, S. Andréiev-Krivitch, *Dva rasporiajeniia Nikolaïa I* dans *Lit. Nasl.* 58 M. 1952, pp. 411-30.

37. Lermontov, *Sobr. sotch. v. 4 t.* M. 1957, t. I, pp. pp. 7-8. Trad. L. Jousserandot, *Lermontov* (Cent chefs-d'œuvre étrangers) P.s.d., p. 64.

38. G. Morgulis, *Un chantre russe de l'Empereur : Michel Lermontoff*, 1814-1841 dans *Rev. des ét. napol.*, t. 46, janv-févr. 1940. Dans une lettre datée de Saint-Pétersbourg 21 févr. 1840, Barante demandait au maréchal Soult de donner à son fils Ernest la place de second secrétaire que d'André allait laisser vacante (Arch. Aff. Etrang. doss. Barante). Le duel qui survint huit jours plus tard ruina ce projet.

39. E. Guerchtein reproche surtout à Benkendorf d'avoir humilié la fierté nationale russe pour complaire à un étranger soutenu par l'aristocratie pétersbourgeoise. *Op. cit.*, p. 428.

40. Voir chapitre III.

41. *Souvenirs des années d'exil* III A la cour de Nicolas Ier, *R. d. D. M.* 15 janvier 1928, pp. 360-61.

42. Princesse Mathilde, *op. cit.*, p. 366.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*, p. 369.

45. Née princesse Charlotte de Prusse, elle était fille du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse. Mathilde, *op. cit.*, p. 371.

46. Mathilde, *op. cit.*, p. 378.

47. *Ibid.*, p. 379. Mathilde est installée au Palais Nicolas, ou Petit Palais du Kremlin, construit sous Catherine II. Un lit de camp dans un coin, des murs blanchis à la chaux, pas d'ornements, telle était la chambre à coucher de Nicolas. Le Grand Palais du Kremlin, commencé par Nicolas en 1839, ne fut achevé qu'en 1849. K. Baedeker, *La Russie, manuel du voyageur*, Leipzig-Paris 2e éd. 1897, pp. 259 et 267.

48. Mathilde, *op. cit.*, p. 379.

49. Arch. Aff. Etr. *Russie*, t. 191, Barante à Broglie, 31 janv. 1836.

50. Lermontov, *Sobr. sotch.* M. 1957, t. I, p. 64 ; Jousserandot, pp. 101-103.

51. [J. G. Rohr] *Un Missionnaire républicain en Russie*, Paris 1852, t. I, p. 119.

52. Bacciochi était chambellan du roi de Bavière Louis Ier. Il hérita de la fortune de son oncle Félix Bacciochi (1762-1841), prince de Lucques et

beau-frère de Napoléon Ier. Des détails intéressants sur l'homme et sa mission sont fournis par les souvenirs du prince M. B. Lobanov-Rostovski inédits, cités par E. Guerchtein, *op. cit.*, pp. 405-406. C'est le texte, qui remonte à 1857, que nous suivons ici. Le projet d'installation de Louis-Napoléon en Russie fut repoussé par Nicolas Ier (lettre de Benkendorf à Nesselrode, archives de la IIIe section, E. Guerchtein, *op. cit.*, p. 408).

53. La liaison entre ces journaux, la propagande bonapartiste et la Russie a complètement échappé à Emma Guerchtein dans l'article que nous avons cité.

Mauguin et Ch. Durand étaient connus de tout Paris comme dévoués aux intérêts russes. Quant à la *Presse*, elle se compromit fâcheusement en insérant des notes inspirées par l'ambassade russe à Paris qui tenait à démentir toute liaison avec Charles Durand. Sur le rôle de Durand, voir S. Douryline *Aleksandr Diouma otets i Rossiia* dans *Lit. Nasl* 31/32 M. 1937, pp. 496-508. Quérard indique qu'il était originaire de Saint-Hippolyte dans le Jura.

54. Le *Capitole* (et non le *Capital* comme on lit dans le *Journal* de Balabine, p. 79 !) fut fondé au début de 1840 par le prince de Crouy-Chanel de Hongrie ; Ch. Durand, ancien rédacteur du *Journal de Francfort*, y collabora quelques semaines avant son arrestation. Voir le *J. des Débats*, *La Presse*, *le Moniteur*, des 13-15 février 1840, et l'*Histoire du Second Empire* par Taxile Delord, t. I, p. 38. La liaison entre la mission de Bacciochi et la fondation du *Capitole* est formellement indiquée par une dépêche de Barante à Soult du 22 novembre 1839.

55. Michel Cadot, *Un Missionnaire républicain en Russie* dans *RLC*, t. XXX 1956 (2), pp. 219-231. Un compte rendu succinct est paru dans *Voprosy literatoury*, 1958 (8), pp. 201-02. Les auteurs, sans discuter les données de fait de l'article, en ont critiqué le caractère exclusivement biographique.

56. [J.-G. Rohr], *Un Missionnaire républicain en Russie*, Paris Amyot 1852, 3 vol. in-8°.

57. [Rohr], *op. cit.*, introduction, t. I, pp. II-IV.

58. L[ouis] S[pach], *H. Schnitzler, statisticien et historien. Notice biographique* Strasbourg 1872 in-8° 16 pp., p. 9.

59. Quérard, *La France Littéraire*, t. VIII (1836). Schnitzler a encore sur le cœur ses injustes imputations en 1847 et s'efforce de les réduire à néant dans la préface de l'*Histoire intime*, t. I pp. II-III (note).

60. Voir notre chap. I. D. Riazanov, *Karl Marx i rousskie lioudi sorokovykh godov*, Pétrograd 1918, p. 14, déclare que Sazonov « au début des années quarante, vraisemblablement en même temps que Satine et Ogariov, quitte la Russie, mais cette fois pour Paris. »

61. *Journal des Débats*, 16 avril 1852 (3e article).

62. Voir *Denkschrift der theologischen Gesellschaft zu Strassburg* n° 59 des fasc. I-II-III-IV-V et Matter, *La vie et les travaux de C. Bartholmess*, 1856.

63. *Séances et trav. de l'Ac. des Sc. Mor. et polit.* P. 1852, pp. 323-25. Voir appendice I. Un peu plus tard Michelet écrivait de son côté à Herzen : « J'ai lu avec plaisir un livre brillant, très spirituel sur votre pays. Plusieurs personnes, à certaines touches fines et fortes, ont cru trouver le nom de l'auteur. » Lettre datée de Nantes, juin 1852, publ. par G. Monod, *Jules Michelet et Alexandre Herzen...* dans *La Revue*, 1er juin 1907. Herzen lut le livre plus tard : il écrivait à M. K. Reichel le 19 février 1853 « A propos j'ai lu hier un livre « Un Missionnaire républicain en Russie. » Si vous ne l'avez pas lu, je vous le conseille. C'est un gentil petit Français, qui ne connaît rien de la vie, phraseur, mais sympathique [dobry], qui est venu faire de la propagande en Russie [...] On y sent l'odeur de Moscou et de Pétrovski [...] Naturellement il ne comprend rien, il est plus borné que son domestique [...], je veux lui frotter un peu les oreilles dans un petit article. » Herzen éd. AN SSSR t. XXV p. 23 et notre note *Gertsen — tchitatel' knigi J. Rora « Respoublikanski missioner v Rossii »* dans *Problemy izoutcheniia Gertsena* AN SSSR M. 1963, pp. 501-03.

64. Le héros du roman s'éprend de la fille du prince qui l'emploie comme précepteur. Si c'est une invention, elle est peu originale ; si Rohr a person-

nellement éprouvé une passion de ce genre, il valait mieux n'en rien dire dans un ouvrage présenté essentiellement comme une expérience politique.

65. Son cahier de notes de lectures porte sur la page de garde « Moscou 1842-1843 ».

66. Rohr, *Un Missionnaire républicain en Russie* t. III pp. 126-157 et 174-222. A la fin de février 1848 « les salons des confiseurs ne désemplissent pas, j'y vais ordinairement avant sept heures du matin ; à peine le magasin est-il ouvert, on s'y précipite et on s'empare du journal qui vous tombe sous la main... Je remarque parmi les lecteurs des personnes de toutes les nations, Russes, Polonais, Français, Anglais, Italiens, Allemands ; on dirait que pour chacun d'eux s'est accompli un grand événement national. » (t. III, pp 128-9). En avril les Russes reviennent de Paris et « parlent avec horreur du trouble des rues de Paris... L'Empereur est enchanté de tout cela : il disait dernièrement à une dame qui vient de me le raconter : « Je suis bien aise de ce qui arrive en France, cela corrigera enfin nos Russes... Nos dames et nos élégants ne parlaient plus que Paris et libéralisme et Constitution... Maintenant ils adorent la Russie presque autant qu'ils adoraient auparavant la France. » (t. III p. 203).

67. Le prince Khîtrine fait à Moscou la connaissance d'un Français très versé dans l'industrie du coton ; comme il envisageait lui-même de fonder une filature, il invite le Français, fait miroiter l'appât d'une direction technique, lui soutire tous les renseignements possibles et le congédie très poliment. « Et voilà comme j'ai gagné gratis le plan de ma bien-aimée filature. » (t. I p. 28).

68. Rohr se montre incrédule au sujet des malheurs qu'annonce une salière renversée. « La princesse vivement piquée répondit qu'en France on ne croyait plus à rien, que ce manque de foi était la cause de tous nos malheurs. » (t. I pp. 129-30).

69. Voir par exemple le récit du dîner t. I pp. 48-57.

70. Rohr, *op. cit.* t. II pp. 126-133.

71. *Ibid.* t. I pp. 108-119. La discussion roule sur les méthodes de pacification employées par M.S. Vorontzov au Caucase, où il commanda l'armée de 1844 à 1854.

72. Khomiakov t. I pp. 90-1, Pogodine ou Chévyriov pp. 95-97, Kavéline et Samarine célèbres en 1847 pour une retentissante controverse historique à laquelle prit part Biélinski (t. II pp. 117-119). Le salon de M^me^ Knîgow fait penser à celui de Caroline Carlovna Pavlova (1807-1893), un des plus célèbres lieux de rencontre entre Slavophiles et Occidentaux : voir B.N. Tchitchérine, *Vospominania — Moskva sorokovykh godov*, M. 1929, pp. 3-5, Gratieux, *Khomiakov* t. I pp. 36-38, Auger *Mémoires* RR t. XV p. 41 et l'amusante fantaisie de L.P. Grossman, *Vtornik ou Karoliny Pavlovoï, stseny iz jizny moskovskikh literatournykh salonov 40-kh godov*, Moscou 1922, I vol. in-8° 52 pp., (2^e^ éd.).

73. Rohr, *Un Missionnaire républicain...* t. I pp. 73-84.

74. *Ibid.* t. I pp. 39-43.

75. *Ibid.* t. I pp. 170-185.

76. *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ sept. 1839 et *Portraits contemporains*, Didier 1855 t. I. Le titre de « Mystères de la Russie » paraissait si bon qu'une contestation s'éleva entre F. Lacroix et Marc Fournier, auteur d'un ouvrage politique publié d'abord sous le titre *Russie, Allemagne et France*, puis devenu *Les Mystères de la Russie. Russie, Allemagne et France*. Nous reparlerons de cet ouvrage.

77. F. Lacroix, *Les Mystères de la Russie*, avis de l'éditeur Pagnerre. L'ouvrage parut à partir de juin 1844 à raison d'une livraison chaque samedi, à 50 centimes. L'ouvrage complet se compose de trente livraisons comprenant chacune une planche et coûte quinze francs. Assez bien présenté, l'ouvrage dut être populaire et contribua certainement à former une opinion sur la Russie dans de larges couches de lecteurs. Une seconde édition parut en 1854, en petit format et sans gravures, expurgée « vu les circonstances 4 de tout détail personnel sur Nicolas et sa famille. Les chapitres X et XI (armée et marine)

furent refaits d'après le 3e volume des *Etudes* de Haxthausen, paru en 1853 sous le titre *Les forces militaires de la Russie.*

78. F. Lacroix, *Les Mystères de la Russie* Paris 1845, p. 104.

79. *Ibid.* p. 109.

80. *Ibid.* p. 149.

81. Le voyageur dont Lacroix utilise le manuscrit est à Moscou en 1841 : *Les Mystères*, 1845 p. 18. Si certaines anecdotes paraissent suspectes, l'auteur n'en dispose pas moins de renseignements sérieux : il appelle par exemple Jacques Tolstoï « ancien conspirateur en 1825, aujourd'hui sujet fidèle et plus que dévoué de l'empereur Nicolas » (p. 122).

82. Arch Aff. étrang. *Russie*, t. 199 et dossier pers. d'André. Il partit comme premier secrétaire à Turin.

83. F. Lacroix, *Les Mystères de la Russie* p. 262.

84. Ce Noblet, chef de section au ministère du commerce, publia une série d'articles sous le titre *De l'organisation commerciale en France et des réformes qu'elle comporte ;* le quatrième traite des alliances commerciales de la France et discute longuement la portée du traité de commerce franco-russe du 16 sept. 1846 (*La Liberté de penser*, t. V 15, février 1850, pp. 251-286).

85. Sur Cyprien Robert, successeur de Mickiewicz au Collège de France, voir l'article plein d'intérêt de Rudolf Maixner, *La disparition de Cyprien Robert en 1857* (*Du Panslavisme au Panlatinisme*) in *RLC* t. XXXI oct.-déc. 1957 pp. 513-528 et notre chap. XI. Dans un avertissement de quatre pages, il présente l'auteur des *Révélations sur la Russie* comme un partisan de la Jeune Angleterre, arborant « franchement le même drapeau que l'auteur de *Coningsby* », c'est-à-dire Disraëli. Il atténue parfois en note la virulence des jugements de Henningsen et blâme carrément Custine d'avoir injurié autant le peuple russe que le tsarisme lui-même t. I notes pp. 11, 14, 21, 41, 45, 66, 132, 285, etc.). Il rectifie aussi quelques inexactitudes.

86. Kunitz & Haycraft, *American Authors 1600-1900. A Biographical Dictionary of American Literature* N.-Y 1938. Anna-Mary Babey dans sa thèse de Columbia *Americans in Russia 1776-1917* N.-Y. 1938 n'accorde aucune place à Henningsen qui n'était pas américain lors de son séjour en Russie.

87. Traduit en allemand sous le titre *Das östliche Europa und Kaiser Nikolaus I.* Grimma Verlags-Comptoir 1846, 2 vol. in-8°. Un 3e vol. parut en 1846 sous le titre *Kaiser Nikolaus und seine Rathgeber... Vom Verfasser der « Revelations of Russia ».*

88. Une seconde édition parut en 1846 sous le titre *The white slave, and the Russian prince. By the author of « Revelations of Russia ».* C'est cette édition qui fut traduite en allemand, en français et en danois.

Malheureusement le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier et Brunet, trompé par l'existence d'un auteur américain, Richard Hildreth, qui composa aussi un *White slave*, attribue sans commentaire le roman de Henningsen à Hildreth. Les auteurs russes (Tarlé, Netchkina) qui parlent des *Revelations* ignorent l'identité de Henningsen.

89. [C. F. Henningsen] *Révélations sur la Russie* P. Labitte 1845, t. I avertissement p. V.

90. J.-H. Schnitzler, *Histoire intime de la Russie...* P. 1847, t. I p. 477.

91. [C. F. P. Masson] *Mémoires secrets sur la Russie...* P., Pougens 1800 I vol. in-12°, rééd. Didot 1859, in-12°.

92. [C. F. Henningsen] *op. cit.* t. I p. 175.

93. *Ibid.* pp.219-20.

94. *Ibid.* pp. 232-238.

95. *Ibid.* t. II p. 81. Exactement contemporaine du livre de Henningsen la brochure de Ph. Ph. Wiegel *La Russie envahie par les Allemands...* Paris Renouard, 1844, I vol. in-18 XIV-138 pp. Voir *Revue de Paris*, 17 oct. 1844 et Augé, *Mémoires, RR.* t. XV p. 38.

96. [C. F. Henningsen] *op. cit.* t. II p. 129.

97. *Ibid.* t. III pp. 141-2.

98. *Ibid.* p. 146.

99. *Ibid.* pp. 179-183.

100. *Ibid.* p. 190.
101. *Ibid.* p. 291.
102. Tarlé E. V., *Samoderjavie Nikolaïa I i frantsouzskoe obchtchestvennoe mnenie*, *Byloe* n° 10 (oct. 1906) pp. 140-41. Il attribue par erreur l'avertissement de l'annotateur, Cyprien Robert, au traducteur Noblet. Un important compte rendu des *Révélations* signé Th. F. parut dans la *Revue Indépendante* t. XXII 25 oct. 1845 pp. 549-557.
103. G. de Lagny, *Le Knout et les Russes — Mœurs et organisation de la Russie*. Paris D. Giraud 1853 in-8° 324 pp. L'ouvrage ne fut pas réédité en France, mais fut traduit en allemand, en anglais et en suédois (1854). Pp.222-23 il raconte qu'il a assisté personnellement à la terrible exécution de Reimann, garde forestier d'origine suédoise ; frappé par son seigneur, le prince Nicolas Gagarine, qui refusait de lui payer ses gages, il le tua net d'un coup de pistolet. On lui administra 2619 coups de verges ; après un séjour de sept mois à l'hôpital, on reprit l'exécution, mais il mourut dès le début. Voir Gallet de Kulture, *Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie*, 1855, p. 253 note ; l'exécution eut lieu en décembre 1841 et août 1842. Il semble avoir voyagé dans l'intérieur de la Russie, parle du gouvernement de Simbirsk (p. 199) et paraît avoir exercé quelque emploi du précepteur ou de secrétaire.
104. G. de Lagny, *op. cit.* pp.2-3.
105. *Ibid.* p. 46.
106. *Ibid.* pp. 53-54.
107. *Ibid.* p. 73.
108. *Ibid.* p. 74. Inexact ; seuls les moins sévèrement condamnés furent, à l'issue de leur temps de travaux forcés, incorporés dans l'armée comme simples soldats du vivant de Nicolas 1er (A. V. Khanykov, V. A. Golovinski, P. N. Philippov, etc.) : Dostoïevski fut du nombre. Les plus lourdement châtiés ne furent l'objet de mesures de clémence que sous Alexandre II (manifeste du 26 août 1856 : M. V. Boutachevitch-Pétrachevski, N. A. Spechnev, N. A. Mombelli, Th. N. Lvov, etc.). Voir P. E. Chtchegolev, *Petrachevtsy* M.-L. 1926-28, 3 vol., *Delo Petrachevtsev* M.-L. 1937-51, 3 vol., et le livre commode de V. E. Evgrafov *Filosofskie i obchtchestvenno-poliitcheskie proïzvedeniia Petrachevtsev* Gospolitizdat 1953, in-12° 824 pp.
109. G. de Lagny, *op. cit.* pp. 75-6.
110. *Ibid.* pp. 284.85.
110 bis. Un agréable article de Raymond Escholier dans le *Figaro Littéraire* du 16 août 1958 raconte la mission de Léouzon Le Duc d'après son récit *Le sarcophage de Napoléon* p. 1873 in-8°.
111. Louis-Antoine Léouzon Le Duc, né à Dijon le 10 déc. 1815, mort à Paris en 1889. Son meilleur ouvrage est *La Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, son génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe*, P. J. Labitte 2 vol. in-8° 1845 ; il traduisit le *Kalevala* d'après la première éd. de E. Lœnnrot (Helsingfors, 1835). P., Lacroix et Verbockhoven 1845 2 vol. in-8°. Mérimée le traite sévèrement en 1855, voir *Corresp. générale* t. VI p. 308 note I.
112. L.-A. Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine*, P., Hachette 1853, in-12° XII-415 pp. (Bibl. des chemins de fer, 2e série : histoire et voyages). Arrivée en sept. 1840 : p. 1 ; séjour en 1842 p. 237 ; départ pour la France en février 1847 pp. 57-58 ; mission commerciale en 1847 p. 236. On peut inférer d'un passage p. 55 encore un séjour en 1851 ou 1852.
113. Léouzon Le Duc, *op. cit.* p. 140.
113 bis. Vis-à-vis de ce dernier le pillage est éhonté : la page 309 de *La Russie contemporaine* est identique à la page 303 des *Mystères*, sans guillemets ni renvoi.
114. Léouzon Le Duc, *La Russie et la civilisation européenne*, Paris Lecou 1854, in-12° XI-346 pp. Traduit en suédois la même année. Rohr est cité textuellement pp. 36-45, 56-67, 225-27, 336-40 ; Golovine, p. 15 (note), Christian Ostrowski pp. 181-185, Michelet pp. 243, 259, Herzen p. 49 ss., Bakounine p. 158, etc., etc.
115. Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine* p. 186.

116. E. V. Tarlé dans son article cité ci-dessus ne fait aucune mention de Léouzon Le Duc ni de Gallet de Kulture : mais il consacre quelques lignes à G. de Lagny.

117. Arch. Aff. Etrang. Fonds divers Russie n° 35. Cf. A. Gallet de Kulture, *Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie* p. 121 note 1 : « Je tiens de mon père, qui fréquenta longtemps la cour de Catherine comme envoyé du gouvernement français... »

118. Gallet et Pappadopoulo, *Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe*, Paris 1801, 2 vol. in-12°. On trouve une notice bio-bibliographique sur Pierre Gallet dans la *Biographie nouvelle des contemporains* par Arnault, Jay, Jouy, Norvins etc. 1822, t. VII p. 423.

119. Achille Gallet, *Les Proscrites*, Paris 1842, in-8°. Il naquit à Morsang-sur-Seine le 17 oct. 1815 et mourut à Paris le 20 octobre 1880. Ce nom extraordinaire de Gallet de Kulture nous paraît impliquer une ascendance ardennaise belge.

120. A. Gallet de Kulture, *Le Tzar Nicolas...* p. 172 et *La Sainte Russie* p. 128.

121. Ces renseignements proviennent du dossier Gallet de Kulture au Service Historique de la Marine à Paris. *La Sainte Russie* ajoute au nom de l'auteur la mention « ex-secrétaire particulier du prince Démidoff ».

122. A. Gallet de Kulture, *Le Tzar Nicolas...* p. 29.

123. *Ibid.*, *La Sainte Russie*, pp. 82-3.

124. *Ibid. id.* pp. 88.

125. *Ibid.* p. 90.

126. *Ibid.* p. 120.

127. *Ibid.* p. 192.

128. *Ibid. Le Tzar Nicolas...* pp. 223-5.

129. *Ibid. Le Tzar Nicolas...* pp. 283-6, *la Sainte Russie* pp. 217-225.

130. A. Gallet de Kulture, *Le Tzar Nicolas...*, pp. 44-45.

131. *Ibid.* p. 225, *la Sainte Russie* p. 247. En 1857 Gallet supprima les lignes suivantes du *Tzar Nicolas* (1855) : « Ces événements, s'ils n'arrivent pas du vivant de Nicolas, feront explosion à sa mort. Son successeur se heurtera à des difficultés insolubles. Il transigera ou tombera. Il sera Louis XV ou Louis XVI, suivant les circonstances. » Gallet mourut un an trop tôt pour apprendre la fin tragique d'Alexandre II, déchiqueté par les bombes des terroristes.

132. Herzen t. XII pp. 246-7, p. 501. Il défend Gallet contre un lecteur russe anonyme indigné de l'anecdote relative à Pouchkine : pp. 318-19. Voir notre chap. X note 158.

APPENDICE I

Lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, par l'auteur du livre intitulé : *Un Missionnaire républicain en Russie.*

Nice, 23 mars 1852.

Monsieur,

J'ai chargé un de mes amis de présenter à l'Académie des Sciences morales et politiques un ouvrage intitulé *Un Missionnaire républicain en Russie.* Cet envoi devait être accompagné d'une lettre dans laquelle j'expliquais à l'Académie la pensée qui m'avait inspiré le livre. Je viens d'apprendre, à mon retour d'Italie, que cette lettre s'est perdue. Je me hâte de la remplacer, et je prends la liberté de vous adresser

ce résumé succinct des idées qui ont présidé à la conception et à la composition de mon ouvrage.

A mes yeux, la question morale est la grande question de notre époque. Notre vie morale se perd d'un côté dans l'affaissement, de l'autre dans le désordre. Ce sont des mœurs, des caractères qu'il nous importe de former, c'est dans les âmes surtout qu'il importe de ramener l'ordre et l'énergie.

Cette vérité, qui ressort si vivement de tout ce qui nous entoure et qui se fait jour de plus en plus dans les esprits refléchis, est pourtant encore ignorée ou méconnue par le grand nombre : on cherche au-dehors le remède du mal qui nous tourmente ; les uns le cherchent dans les institutions politiques, les autres dans le bien-être matériel. L'histoire contemporaine prouve combien il est nécessaire de rappeler ces deux tendances au principe moral dont elles se sont séparées. Notre société russe, quoique dans des conditions politiques et morales bien différentes, n'a pas moins besoin que la vôtre d'être rappelée à ce principe. Le défaut de vie morale forme encore comme un grand vide dans l'existence de notre nation ; il importe enfin de développer parmi nous ces nobles forces qui donnent à l'homme sa dignité, sa puissance, sa vie la plus réelle et sans lesquelles la civilisation n'est qu'une barbarie plus ou moins polie et corrompue.

J'ai donc voulu travailler, pour ma part, à cette grande tâche. Pour mieux faire pencher mon idée dans la conscience publique, je l'ai revêtue d'une forme vivante ; j'ai supposé un jeune républicain, comme vous en avez tant, aux grandes aspirations, aux idées confuses, voulant enseigner à l'univers la liberté qu'il ne comprend ni ne pratique. Je l'ai supposé vivant dans notre pays, parce que c'est là surtout qu'il pouvait recevoir les leçons qu'il lui fallait, et parce que je voulais que mon pays prît sa part de ces leçons. J'ai donc supposé mon républicain passant par une suite d'épreuves qui le préparent à recevoir la vérité que je voulais faire pénétrer dans le public ; puis, je l'ai montré apprenant à connaître cette vérité et à l'appliquer aux grandes questions de sciences, d'art, de politique, d'économie sociale, de morale, de religion, et aux grands événements de notre époque (parmi ces événements, j'ai choisi surtout la révolution de février, comme le plus fécond en réflexions utiles). Enfin, j'ai montré mon jeune héros s'exerçant à pratiquer la vérité qu'il a reconnue et travaillant à la réaliser dans la vie.

Telle est l'idée, tel est le plan de mon livre. Je n'ai pas suivi toutefois la marche rigoureuse d'un exposé scientifique, la forme familière du journal me permettait une allure plus libre. J'ai admis dans mon ouvrage quelques parties qui tenaient moins nécessairement à mon sujet, mais qui pouvaient avoir de l'intérêt ou de l'utilité. C'est ainsi que j'ai accueilli certaines esquisses de mœurs et de caractères parce qu'elles pouvaient servir à faire mieux connaître notre société. On pourrait aussi me reprocher quelques chapitres sur notre littérature, que j'ai accueillis par la même raison et parce que cette matière est presque inconnue en France.

Mais, malgré ces épisodes, on retrouvera toujours l'idée et le plan fondamental de mon ouvrage : la nécessité de la vie morale comme condition essentielle de la liberté et du bonheur ; l'idée de la *liberté intérieure*, c'est-à-dire de l'âme développant et réglant ses forces d'après les principes du bien, du vrai et du beau. Voilà la pensée qui règne

dans la diversité de mes sujets ; voilà l'ordre qui règne dans le désordre apparent de mon journal, c'est là que mes juges trouveront le sens véritable, l'unité et peut-être la valeur sérieuse de mon ouvrage.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien joindre cette note à mon livre, s'il en est temps encore, et je saisis avec plaisir cette occasion pour présenter à l'éminent historien, à l'auteur de tant d'œuvres sérieuses et charmantes, l'hommage de ma profonde admiration.

Un Scythe.

Dans *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques,* 3e série, tome II (XXIIe de la collection) P. 1852, pp. 323-25.

Livre troisième
« La Russie en 1839 » de Custine

5.

Le voyage de Custine en Russie

I. CONSIDERATIONS PRELIMINAIRES

1. *De Napoléon à Custine.*

Le livre sur la Russie du marquis de Custine nous a paru d'une si grande importance que nous l'avons choisi comme point de départ chronologique de notre étude. Ni en France ni à l'étranger, on n'écrit sur la Russie après *La Russie en 1839* comme avant. Quels que soient les défauts et les mérites de cet ouvrage, nous pensons que son influence ne peut se comparer qu'à celle de l'*Allemagne* de Mme de Staël et de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville.

Jusqu'à l'ouvrage de Custine, une ambiguïté fondamentale demeurait dans l'opinion française au sujet de la Russie. Intellectuelle : fallait-il prendre au sérieux les prétentions littéraires et artistiques des Russes et admettre l'existence d'une poésie, d'un théâtre, d'une critique, d'une musique comparables en originalité et en valeur à ce que la France, l'Angleterre, l'Allemagne produisaient alors dans tous ces domaines ? Ou les Russes n'étaient-ils décidément que des Tartares à demi civilisés, capables tout au plus d'imiter l'Occident et de le dénigrer jalousement sans jamais parvenir à l'égaler ? Politique : la Russie avait pu paraître le plus généreux des vainqueurs de 1815, le défenseur le plus qualifié du principe monarchique, le représentant le plus éclairé de la tradition et de la foi. La Sainte-Alliance avait pu sembler en Europe, et pour une partie de l'opinion française lasse de l'idéologie conquérante de la Révolution et de l'Empire, la plus méritoire tentative des temps modernes pour fonder les rapports des Etats sur la justice et la paix. Mais la Russie n'avait pas gardé longtemps cette flatteuse renommée, même auprès des conservateurs français. Avant la mort d'Alexandre sont déjà nettement formulées les deux craintes que Custine évoque d'un bout à l'autre de son livre : la Russie, Etat mené despotiquement par son souverain, peut déferler irrésistiblement sur l'Orient ou l'Occident, à son choix, et à l'heure qui lui plaira. Ce thème est en général traité par les auteurs libéraux et les anciens serviteurs de Napoléon [1]. L'autre appartient aux auteurs légitimistes et conservateurs : la Russie, actuellement le meilleur rempart des saines doctrines, peut être à son tour bouleversée par la révolution, une révolution qui dépasserait en violence toutes celles qu'a connues l'Europe, et qui ne manquerait pas d'y propager un effrayant désordre.

« L'épouvantable littérature du XVIII[e] siècle est arrivée en Russie

subitement et sans préparation ; et les premières leçons de français que ce peuple entendit furent des blasphèmes... » Evoquant ensuite l'émancipation des serfs, Joseph de Maistre continue : « Le spectacle seul de cette liberté enivrera ceux qui n'y participent point encore. Que, dans cette disposition générale des esprits, il se présente quelque Pugatscheff d'université [...], qu'on ajoute l'indifférence, l'incapacité, ou l'ambition de quelques nobles, la scélératesse étrangère, les manœuvres d'une secte détestable qui ne dort jamais, etc., etc., l'Etat, suivant toutes les règles de la probabilité, se *romprait*, au pied de la lettre, comme une poutre trop longue qui ne porterait que par les extrémités...[2] » Connu seulement depuis 1859, ce texte ne peut être tenu pour une source de passages analogues de *La Russie en 1839* : il n'en est que plus frappant de voir deux esprits aussi profondément différents, malgré une option politique théoriquement semblable, que Custine et de Maistre, formuler indépendamment l'un de l'autre des prophéties concordantes.

La crainte de l'invasion russe, la comparaison implicite ou explicite entre les Russes d'aujourd'hui et les Mongols du XIII[e] siècle s'exprime souvent de la campagne de Russie à *La Russie en 1839*. Napoléon lui-même disait au général Bertrand à Sainte-Hélène en janvier 1818 : « Gengis [Khan] avait, dit-on, 700 000 hommes de cavalerie. La puissance des Russes est aujourd'hui immense. Si un empereur ambitieux et de quelque talent succédait à l'Empereur Alexandre, on ne sait le terme où il arriverait[3]. »

Dominique de Pradt, ex-archevêque de Malines, développe la même pensée dans son *Parallèle de la puissance anglaise et russe* (1823) : « Depuis Pierre-le-Grand jusqu'à ce jour, la politique de la Russie n'a pas cessé d'être conquérante... Depuis 1799, la Russie est intervenue cinq fois avec ses armées dans les affaires du midi de l'Europe. » De Pradt dénonce ensuite l'imprudence des vainqueurs de Napoléon : « On fait juge de paix de l'Europe le maître d'un million de soldats, pour lesquels le séjour du midi de l'Europe, la jouissance de fruits inconnus dans leurs climats est la plus douce des récompenses, le plus puissant attrait. » Et dans sa conclusion nous relevons ces formules : « La Russie... pouvoir dominateur, ennemie née des libertés de l'Europe » ; « L'Angleterre est régulièrement constituée, la Russie l'est despotiquement et asiatiquement[4]. »

L'alliance de ces deux thèmes constitue l'originalité du livre de Custine. A l'en croire, il était parti pour la Russie légitimiste, et il en revient partisan des régimes constitutionnels : on peut expliquer par-là cette conjonction inattendue de deux craintes, jusqu'alors conçues isolément, en une alternative formidable énoncée dans un langage pathétique.

Quant à la place véritable de la Russie dans la civilisation européenne, l'opinion française fut très lente à la reconnaître : la variété même des comparaisons dont on use vis-à-vis des Russes le montre clairement. Suivant que l'on considère leur force militaire, le brillant de leur aristocratie, les défauts de caractère qu'on leur attribue, la brutalité des mœurs, on les appelle des Romains, des Athéniens, des Grecs du Bas Empire, des Tartares, etc. Joseph de Maistre disait non sans dédain : « Toutes les autres nations de l'Europe ont balbutié pendant trois ou quatre siècles avant de parler ; pourquoi donc les Russes ont-ils la prétention de parler d'emblée[5] ? » Chateaubriand essayant de démontrer l'intérêt pour la France d'une alliance russe,

soulignait la dette des Russes à notre égard : « Il y a sympathie entre la Russie et la France ; la dernière a presque civilisé la première dans les classes élevées de la société ; elle lui a donné sa langue et ses mœurs[6]. » Le même Chateaubriand fut d'ailleurs un des rares écrivains français à connaître au moins le nom de Pouchkine[7]. Ainsi les écrivains qui faisaient le plus grand cas de la Russie comme puissance politique et comme gardien des bons principes étaient peu portés à l'admirer aussi comme foyer d'une civilisation originale. A l'inverse, certains propos de Napoléon à Sainte-Hélène montrent combien il avait été frappé par l'aspect de Moscou : le pays avoisinant la capitale était « couvert de beaux villages tout neufs » avec « beaucoup de maisons construites en bois, il est vrai, mais blanchies à la chaux et ayant l'apparence d'être construites en pierre. Moscou avait 250 000 habitants. C'était une très grande ville et très belle. Son apparence était autant que celle de Paris imposante... Il y avait trois cents dômes ou clochers dorés comme le Dôme des Invalides... Il n'y avait à Moscou rien de pareil aux Tuileries, au Luxembourg ou au Palais-Royal, mais il il y avait trois cents hôtels comme l'Elysée-Bourbon. Voyez avec quelle facilité les Russes depuis un siècle ont bâti Pétersbourg ; et Louis XIV n'a fait qu'un bourg à Versailles. Il a achevé son palais, voilà tout[8] ». On ne pouvait attendre de Napoléon des appréciations sur la littérature ou la science russe : mais l'hommage ici rendu à Pétersbourg et à Moscou est la marque d'une admiration sincère dans un domaine où les Français ne la prodiguent pas volontiers. Napoléon voulait rejeter la Russie vers l'Asie parce qu'il la considérait comme un danger permanent pour l'Europe : c'est en réfléchissant sur son échec qu'il fut amené à entrevoir la vérité. La Russie du début du XIX[e] siècle était pleinement européenne depuis un siècle déjà : prétendre la reléguer en Asie, soit matériellement, soit moralement, était la plus grave erreur que l'on pût commettre. D'excellentes pages de Pradt mettaient en garde ses contemporains contre elle : « Plût au ciel que les Russes fussent encore barbares et que la vérité permît de les appeler ainsi ! Ce n'est pas leur barbarie qui m'épouvante, mais leur civilisation...[9] »

Si l'on se souvient que tous les passages que nous venons de citer se rapportent à la Russie d'Alexandre, on peut mesurer aisément à quel point les rapides progrès économiques de ce pays entre 1815 et 1839, les succès remportés contre les Turcs et les Polonais, enfin l'inflexible fermeté du nouvel empereur Nicolas augmentèrent les craintes de tous ceux qui voyaient dans la Russie le plus grand obstacle au développement du progrès social et politique des peuples européens. Tant que vécut Alexandre, et même tant que Charles X régna, les jugements sur la Russie relevèrent surtout de la position personnelle de celui qui les formulait. Un légitimiste, même s'il n'avait pas trouvé refuge en Russie, éprouvait de la gratitude pour le pays qui avait replacé son roi sur le trône[10]. Un ancien serviteur de Napoléon, un partisan des constitutions libérales gardait au cœur le blessant souvenir des feux de cantonnement allumés par les Cosaques sur les Champs-Elysées, et considérait la Russie, plus que l'Angleterre, comme l'ennemi permanent des Français[11].

A partir de 1830 ces sentiments sont ceux de la majorité bourgeoise sur laquelle s'appuie le nouveau régime : l'hostilité tôt manifestée de Nicolas envers la monarchie de Juillet correspondit exactement aux sentiments des vainqueurs de 1830 à son égard. En écrasant la Pologne,

Nicolas renforça les clameurs libérales de France et d'Angleterre, et s'aliéna l'opinion catholique dans toute l'Europe : désormais les légitimistes français ne pouvaient plus voir dans la Russie la caution extérieure dont ils avaient tant besoin après l'écroulement brutal du régime qui répondait à leurs principes. Seule une fraction de ce parti resta favorable à la Russie, celle dont l'organe politique fut le quotidien d'Emile de Girardin, *La Presse*, fondée en 1836. A l'époque du voyage de Custine, on peut dire que Molé, Salvandy, Royer-Collard, Balzac, Th. Gautier, Lamartine sont, à des degrés divers et malgré le passé, partisans d'une entente limitée avec la Russie. Custine appartient à ce groupe et collabore assez souvent à *La Presse* entre 1839 et 1843.

2. *Les difficultés mondaines et littéraires de Custine.*

Custine eut une destinée singulière. Promis à une carrière mondaine brillante par son nom, par le souvenir des malheurs que sa famille éprouva pendant la Révolution, par la protection quasi-paternelle de Chateaubriand, enfin par une fortune que les contemporains avaient tendance à exagérer, Custine manqua sa vie. Ses mœurs faisaient scandale dans une société qui avait remplacé la tolérance cynique du XVIII[e] siècle par le conformisme hypocrite de *La Presse* ou des *Débats*. Custine devait vivre au temps de Restif de la Bretonne ou à celui d'André Gide. Quant à sa carrière littéraire, elle ne fut guère plus heureuse : ni sa tragédie de *Béatrix Cenci*, ni ses romans d'*Ethel ou* de *Romuald* [12] ne le firent reconnaître comme un véritable écrivain. On blâmait ses mœurs et on se moquait de ses prétentions d'auteur. Comme il s'était montré désagréable pour les gens du monde et les écrivains dans *Le Monde comme il est* [13], ceux-ci ne se croyaient tenus à nulle gratitude, malgré les réceptions souvent brillantes où Custine les conviait rue La Rochefoucauld puis à Saint-Gratien [14].

Rien de plus caractéristique que ces lignes de Heinrich Laube, écrivain allemand de second ordre, ami de Heine, venu à Paris en 1839-1840. « Un soir [Heine] arriva avec cette veste de velours rougeâtre dont il était si fier et une cravate blanche, et m'emmena chez le marquis de Custine, qui donnait une grande soirée. Là je trouverais, raillait-il, un vrai pot-pourri de célébrités. En effet le marquis, qui avait écrit un livre sur la Russie, n'était selon lui qu'un demi-homme de lettres, et se voyait donc obligé de faire le *plein* de son salon pour ne pas paraître *creux* lui-même... [15] » Heine était bien capable de ces réflexions désobligeantes et de cette plaisanterie douteuse. Laube se trompe en présentant Custine à ce moment comme l'auteur de *La Russie en 1839* : il n'était encore que l'auteur de quelques romans et de l'*Espagne sous Ferdinand VII*. Erreur révélatrice : à partir de 1843 en effet, Custine est pour tout le monde l'auteur de *La Russie en 1839*. Tout le reste de son œuvre a sombré dans l'oubli depuis un siècle.

Les travaux du marquis de Luppé ont contribué à tirer de l'ombre l'énigmatique figure de Custine, qui fut, on le sait, considéré par Balzac comme un ami, estimé de Stendhal, de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, et même honoré par Sainte-Beuve de quelques lignes flatteuses quoique tardives. Nous nous attacherons ici seulement à examiner *La Russie en 1839* comme témoignage sur la Russie, et non comme étape dans la vie littéraire du marquis de Custine. Nous sommes cependant obligés de tenir compte de certaines données qui éclairent partiellement l'ouvrage.

Custine, par ses origines aristocratiques, par ses convictions fondamentales en matière de politique et de religion, ne paraissait pas désigné *a priori* pour lancer contre la Russie des tzars le plus brûlant pamphlet en langue française depuis Chappe d'Auteroche et Masson. En fait, dès la publication de son roman de 1835 *Le Monde comme il est*, Custine dénonçait les noirs complots de la Congrégation ; mais en 1837, dans *L'Espagne sous Ferdinand VII*, il s'en prenait à la « démocratie catholique », au « christianisme républicain ». Il rêve d'une religion toute pure de compromissions politiques mais imprégnant toute la société. Même rêve idyllique en fait de gouvernement : « Je voudrais un grand Etat avec une monarchie pure, mitigée par la douceur des mœurs européennes, ou de petits pays simplement démocratiques », écrivait-il à Rahel Varnhagen von Ense en 1831[16]. Il est légitimiste, mais non absolutiste ; il considère le gouvernement représentatif comme une « nécessité », mais n'a que dédain pour Louis-Philippe. Des points de vue analogues s'exprimaient couramment dans *La Presse* de Girardin, et la correspondance de Balzac nous met en présence de semblables contradictions ; Lamartine, Vigny sont également tiraillés entre leurs tendances aristocratiques et les courants du siècle qui les entraînaient à l'opposé.

On n'aurait donc pas de raison de soupçonner la bonne foi des sévères jugements portés par Custine sur la Russie, si *La Russie en 1839*, dans sa composition même, n'incitait pas le lecteur à se poser des questions sur le but de l'auteur. En effet, on ne peut s'empêcher de trouver une singulière discordance entre le ton des lettres relatant les fêtes de Péterhof et remplies d'éloges sur la personne de l'empereur qui daigna lui accorder la faveur de plusieurs entretiens, et celui du reste de l'ouvrage, dans lequel Custine déchire à belles dents souverain et sujets. Custine déclare que les premières lettres étaient surtout destinées aux censeurs et aux policiers, tandis que les autres voyageaient secrètement sous forme de notes dans la doublure de son chapeau[17]. Mais, puisque l'auteur se donna près de quatre ans pour rédiger et publier son ouvrage, pourquoi ne pas en avoir rétabli l'unité soit dans un sens soit dans l'autre ? Cette question reste difficile à résoudre, en tout état de cause, et nous la retrouverons. Disons seulement qu'il nous paraît erroné de ne voir dans *La Russie en 1839* qu'un ouvrage dicté par le dépit de n'avoir pas obtenu la grâce du jeune Ignace Gurowski.

M. de Luppé a parfaitement montré dans son livre quelle importance le jeune Polonais eut dans la vie de Custine à partir de 1835. Ignace, né en 1812, et son frère Adam Gurowski (1805-1866) s'étaient réfugiés en France après la guerre de Pologne. Leur sœur avait épousé un baron Fredericks[18] ; amie d'enfance de l'Impératrice, elle jouit de la faveur impériale jusqu'à la publication de *La Russie en 1839*. Adam Gurowski, après avoir joué un rôle très actif dans la fraction démocratique de l'émigration polonaise, se brouilla avec ses compagnons d'exil, et à partir de 1833 se mit à rêver d'un Paskévitch jouant en Pologne le rôle de Méhémet-Ali en Egypte. Après *La vérité sur la Russie* (1835), Nicolas rapporta la condamnation à mort, Gurowski rentra en Russie et devint fonctionnaire ; il publia encore en 1841 *La civilisation et la Russie*, premier manifeste de ce panslavisme officiel dont parlent Gallet de Kulture et Cyprien Robert. Lui aussi fut victime de *La Russie en 1839* : il quitta pour toujours la Russie et, de 1849

à sa mort, vécut aux Etats-Unis où il collabora longtemps au *New York Tribune*, toujours panslaviste [19].

Quant au bel Ignace, également condamné à la déportation et à la confiscation, il connut de son côté une existence mouvementée : après sa liaison avec Custine, il s'éprit de Rachel puis de l'infante Isabelle d'Espagne, qu'il enleva en mai 1841 et épousa clandestinement : il faut lire la lettre humoristique que Mérimée adressa à la comtesse de Montijo sur ce scandale retentissant [20]. Ignace vécut dès lors à l'étranger, eut neuf enfants, finit par se séparer de sa femme et mourut en 1887 [21]. Le voyage de Custine en Russie précède de peu la passion malheureuse d'Ignace pour Rachel. Il se peut, sans qu'on puisse rien affirmer, que Custine ait trouvé opportun de profiter de son séjour à Pétersbourg pour demander la grâce de son pétulant ami et l'amener par-là à regagner son pays, le plus élégant moyen de se débarrasser de lui.

Il est certain que Custine présenta Gurowski au grand-duc Alexandre à Ems [22], et qu'à Pétersbourg il parla de lui à l'Impératrice, qui refusa d'intercéder en sa faveur. Le texte de *La Russie en 1839* est sans ambiguïté [23]. Les contemporains les mieux renseignés font état de cette requête : H. Augé, dans ses *Mémoires* édités seulement en 1891 [24], et N. I. Gretch, dans sa réfutation imprimée en 1844 [25]. L'Allemand Kolbe, favorable à Custine, s'indigne des attaques contre la moralité de l'auteur et ajoute noblement : « [On prétend que] Custine serait parti en guerre contre la Russie à propos d'un ami intime : serait-ce là une raison basse [26] ? »

Il serait donc erroné de prétendre traiter de *La Russie en 1839* sans indiquer l'épisode Gurowski : l'auteur lui-même ne le passe pas sous silence. Mais il serait encore plus faux, selon nous, de vouloir expliquer tout le livre par la conclusion de cet épisode c'est-à-dire le rejet de la requête présentée par Custine. Lorsque paraît *La Russie en 1839*, il y a deux ans que Gurowski a quitté Custine : c'est le marquis de Foudras qui l'a remplacé dans son cœur. On comprendrait mal dès lors qu'une contrariété éprouvée en 1839 eût été assez longuement ressentie pour founir le *leit-motiv* des quatre volumes publiés quatre ans plus tard.

II. LES INFORMATEURS DE CUSTINE

Beaucoup d'obscurité règne encore sur le voyage de Custine en Russie : les manuscrits de *La Russie en 1839* ont disparu, la corrrespondance de l'auteur est imparfaitement connue, enfin jusqu'à présent les chercheurs d'U.R.S.S. n'ont pas apporté de documents nouveaux sur le séjour du marquis. Les travaux russes antérieurs à la révolution ne sont pas beaucoup plus révélateurs, car, en dehors des réfutations de l'année 1844, inspirées en général par le gouvernement russe, un silence presque complet fut gardé sur l'ouvrage et son auteur jusqu'en 1917. En dehors de l'excellente biographie du marquis de Luppé, qui ne consacre évidemment qu'une place restreinte au problème qui nous occupe, nous ne voyons guère d'autre ouvrage utile sur ce point que l'étude de Waclaw Lednicki *Russia, Poland and the West*, parue en 1954 [27]. Malheureusement l'éminent critique polonais n'a considéré dans *La Russie en 1839* qu'une étape dans l'élaboration d'une vision occidentale de la Russie, et ses rapprochements brillants et suggestifs

entre la *Digression* sur la Russie dans la troisième partie des *Aïeux* de Mickiewicz, les *Lettres Philosophiques* de Tchaadaïev, et l'ouvrage de Custine d'autre part, n'entraînent pas toujours la conviction du lecteur. Pourtant nous croyons aussi que *La Russie en 1839* est un livre aux sources bien plus nombreuses que ne le donne à croire Custine lui-même ; en particulier nous croyons qu'il a été renseigné avant et pendant son bref séjour en Russie par des Russes connaissant bien leur pays : il est impossible autrement d'expliquer et la richesse des aperçus et l'émotion soulevée en Russie par l'ouvrage. Rentré à Paris, Custine compléta son information auprès de Polonais en exil et alourdit le tout par des histoires de son cru et de fumeux discours moraux et religieux.

1. *La halte de Kissingen.*

Avant de nous occuper de Custine en Russie, rappelons-nous que son voyage commence par un séjour en Allemagne. C'est dans ce pays qu'il se forma sa première impression de l'empire qu'il allait visiter. Après un séjour à Ems au cours duquel Custine présente Gurowski au grand-duc Alexandre, il passe quelques jours à Kissingen, station bavaroise fort en vogue et fréquentée par une clientèle cosmopolite dont les Russes formaient une part importante. *La Russie en 1839* nous renseigne au moins partiellement sur le séjour de Custine à Ems, car la première lettre du livre est datée *Ems, ce 5 juin 1839*[28] : mais de Kissingen pas un mot, cette lettre se termine par la phrase trompeuse : « Je pars dans deux jours pour Berlin et Pétersbourg[29]. » La lettre suivante est datée *Berlin, ce 23 juin 1839*. De quels renseignements disposons-nous sur ce séjour en Bavière ? Deux témoignages positifs et d'une importance capitale s'offrent à nous, l'un allemand, l'autre russe. Le premier est celui de Varnhagen von Ense. Ce diplomate prussien aux idées avancées était le meilleur intermédiaire de l'époque entre l'Allemagne et la Russie. Le salon de sa femme Rahel avait été un des principaux foyers intellectuels de l'Allemagne romantique de 1815 à sa mort survenue en 1833[30] ; Custine, qui fait la connaissance des Varnhagen en 1815 à Vienne, puis les retrouve à Francfort, rêve alors d'achever ses études dans une université allemande ; rentrant en France pour y chercher femme et gérer ses biens, il correspond assidûment avec Rahel puis, après sa mort, avec Varnhagen[31]. Il s'entretient avec celui-ci juste avant son départ pour la Russie, le revoit au retour et le tient au courant de l'élaboration de l'ouvrage, puis de son succès. Or nous savons combien dans ces années 1839-1842 Varnhagen est attentif aux courants de pensée qui agitent souterrainement la Russie de Nicolas : son *Journal* mentionne le 10 janvier 1841 : « Hier visite de M. Bakounine ; remarquables récits sur la Russie. Jeune homme d'une grande distinction, noble esprit[32]. » Il le reverra avec plaisir à plusieurs reprises. Dès 1840 il note une visite du futur romancier I. S. Tourguéniev ; à cette époque il traduit Lermontov[33]. Le 2 mai 1841 il note les difficultés que rencontre la politique paysanne de Nicolas[34]. Tout cela nous montre combien Custine avait à apprendre auprès d'un si ancien ami avant même d'aller en Russie, et surtout, après en être revenu, quelles confirmations il pouvait trouver à ses propres remarques au moment même où il rédigeait son ouvrage.

Or nous lisons dans le *Journal* de Varnhagen à la date du lundi 24 juin 1839 : « Aujourd'hui vers midi nous est arrivé Custine,

le duc Gustave de Mecklembourg le mena aussitôt vers moi puis nous laissa seuls. Il a l'air en bonne santé, satisfait, raisonnable : un personnage d'importance. J'ai eu infiniment de plaisir, nos rapports furent d'une franchise et d'une cordialité extrêmes. » A la date du jeudi 20 juin, Varnhagen relatait une longue conversation qu'il avait eue avec le conseiller d'Etat Alexandre Tourguéniev et le général Scharnhorst. Il écrivait au sujet du premier : « Tourguéniev a des sentiments religieux alliés à un sens très vif de l'humain et du progrès. » Or lorsque arrive Custine, Scharnhorst et Tourguéniev sont toujours là ; Varnhagen note le lendemain la présence de la princesse Viazemski et de sa fille [35].

Une autre remarque s'impose : la chronologie proposée par *La Russie en 1839* est fausse. Custine n'était pas à Berlin le 23 juin, mais en route pour Kissingen. Tout se passe comme si dans son ouvrage Custine avait voulu ensevelir dans un profond silence cet épisode pour éviter de compromettre le Russe qui le recommande auprès de ses amis et lui fournit des renseignements de première main. Ce Russe, c'est le Tourguéniev auquel nous avons consacré quelques pages dans cette étude même [36]. En voici la preuve : Tourguéniev écrit une première fois de Kissingen à Viazemski le 5/17 juin 1839 que les Russes arrivent en masse, notamment la grande-duchesse Marie Pavlovna et son mari le duc de Saxe-Weimar ; on attend pour le 18 le grand-duc héritier avec sa suite. Varnhagen est arrivé le 19, nous dit la lettre suivante, et Tourguéniev est allé dîner avec lui chez la grande-duchesse. La lettre capitale est celle du mardi 13/25 juin 1839 : nous la traduisons intégralement.

« Le marquis de Custine, auteur des *Lettres sur l'Espagne*, d'*Ethel*, de l'*Ermite en Suisse*, dans lequel il a en partie raconté son amour pour la duchesse de Duras quand on voulait le marier à sa fille, etc. t'apportera d'ici cette lettre avec une autre de la princesse ainsi que des bibelots en cristal de Bohême. C'est un ami de Chateaubriand et de la Récamier, tu l'as vu chez elle. Recommande-le au prince Odoïevski de ma part et de celle de Varnhagen qui est très lié avec lui. Il connaissait sa femme, Rahel, correspondait avec elle, et écrivit à son sujet un article dans la *Revue des Deux Mondes* qui fut réimprimé par Varnhagen. Il écrit ses voyages. S'il vient à Moscou, envoie-le à Boulgakov et à Tchaadaïev en mon nom, et à Sverbéieva en l'honneur de la beauté russe [37]. »

Il nous paraît impossible d'interpréter correctement *La Russie en 1839* sans tenir le plus grand compte d'un pareil texte, auquel jusqu'ici personne ne semble avoir pris garde. Il nous fournit cependant ce qui manquait le plus jusqu'ici, c'est-à-dire les noms des Russes qui ont en quelque sorte pris en charge Custine pendant son séjour en Russie. Nous reviendrons sur les enseignements de ce texte en analysant le contenu de *La Russie en 1839* : retenons seulement l'idée que Custine n'a pas tiré de son imagination ni de sa propre observation tout ce qu'il dit de la Russie. Très adroitement il a amusé l'opinion en racontant ses précautions vis-à-vis de la poste impériale, de son cocher : sur son arrêt à Kissingen et ses véritables informateurs, il ne souffle mot, allant jusqu'à se créer un alibi en faussant la date de son arrivée à Berlin.

2. *La rencontre de Troïtza.*

Après sa cure à Kissingen, Tourguéniev regagna la Russie par Ham-

bourg (lettre du 7/19 juillet 1839) et Copenhague (lettre du 16/28 juillet) [38]. Après un court séjour à Pétersbourg où il vit son ami P. A. Viazemski, le prince P. V. Dolgoroukov et sans doute Custine, il se rendit à Moscou où il revit Custine dans la semaine du 7 au 15 août 1839 (n. s.) et échangea encore avec lui quelques propos significatifs près du couvent de Troïtza le 5/17 août. Voici le passage important de *La Russie en 1839 :*

« J'en étais là de ma lettre, quand un homme de ma connaissance aux discours duquel on peut ajouter foi, parti de Moscou quelques heures après moi, arrive à la poste de Troïtza. Sachant que je devais passer la nuit dans ce lieu, il a fait demander à me voir pendant qu'il relayait ; il vient de me confirmer ce que je savais : c'est que quatre-vingts villages ont été incendiés tout dernièrement dans le gouvernement de Simbirsk, à la suite de la révolte des paysans. Les Russes attribuent ces troubles aux intrigues des Polonais... ». Custine retrace une discussion animée avec son interlocuteur qui reproche leurs perpétuels complots aux Polonais, surtout désireux de faire parler d'eux ; Custine rétorque que les Russes accusent systématiquement les Polonais dès qu'il survient quelque désordre dans l'empire. Leur ancienne gloire, ajoute-t-il, « est un crime irrémissible ; d'autant qu'il faut en convenir, la gloire polonaise n'était pas modeste. — Non plus que la gloire française, reprit malignement mon ami... (*je le connaissais de Paris*) ; mais vous jugez mal notre politique, parce que vous ne connaissez ni les Russes ni les Polonais. — Refrain ordinaire de vos compatriotes lorsqu'on ose leur dire des vérités déplaisantes ; les Polonais sont faciles à connaître ; ils parlent toujours, je me fie aux bavards plus qu'aux hommes qui ne disent que ce qu'on ne se soucie pas de savoir. — Il faut pourtant que vous ayez bien de la confiance en moi. — En vous personnellement, oui ; mais quand je me souviens que vous êtes russe, *j'ai beau vous connaître depuis dix ans,* je me reproche mon imprudence, c'est-à-dire ma franchise. — Je prévois que vous nous arrangerez mal, à votre retour chez vous. — Si j'écrivais, peut-être ; mais, comme vous le dites, je ne connais pas les Russes, et je me garderai de parler au hasard de cette impénétrable nation. — C'est ce que vous pouvez faire de mieux... [39] »

Aucun passage ne montre mieux l'identité du principal informateur de Custine : l'allusion au gouvernement de Simbirsk, et surtout l'indication formelle d'une amitié parisienne remontant à plus de dix ans entre Custine et ce Russe nous orientent sûrement vers Alexandre Ivanovitch Tourguéniev. En effet Tourguéniev est parisien depuis la fin de 1827 ; quant à Custine, son biographe M. de Luppé nous apprend qu'après quelques années passées hors de Paris, il y revint au début de décembre 1828 [40] : après la publication de son premier ouvrage, *Aloys ou le Religieux du Mont Saint-Bernard* (avril 1829), auquel Tourguéniev fait allusion dans sa lettre citée ci-dessus du 25 juin 1839, Custine s'installe à nouveau dans la vie parisienne. Le *Journal* encore inédit d'A. I. Tourguéniev permettait sans doute d'apprendre s'il a fait connaissance de Custine à Paris au début de 1829, ou plus tard en Allemagne où Custine voyage de mai à août 1829.

Pendant ces dix années, Tourguéniev et Custine se rencontrèrent à plusieurs reprises dans le salon de Mme Récamier à l'Abbaye-au-Bois : Chateaubriand appelait le Russe « homme de toutes sortes de savoir » et le remerciait dans la préface de ses *Etudes historiques* de l'avoir

renseigné sur divers historiens de Pologne, de Russie et d'Allemagne [41]. C'est l'époque où Tourguéniev se fait le « sténographe de la vie parisienne » avec ses chroniques d'un Russe de Paris imprimées dans le *Contemporain* fondé par Pouchkine. Nous avons déjà évoqué la soirée du 22 décembre 1838 où Tourguéniev entend Chateaubriand et Custine discuter de la foi et du génie à propos de Lamennais et de Lamartine ; le 5 décembre il avait entendu Custine lire chez Mme Récamier des fragments d'*Ethel*. Viazemski rejoint bientôt son ami à Paris et entend à son tour parler d'*Ethel* sans bienveillance au Faubourg Saint-Germain. Il vit lui aussi Custine chez Mme Récamier [42].

Or ce Tourguéniev à moitié parisien détestait dans son cœur l'absolutisme rigoureux qui régnait dans son pays, en particulier dans le domaine intellectuel. Il ravitaille littéralement ses amis de Russie en nouvelles de la vie spirituelle de l'Occident, et ne manque pas à l'occasion de rappeler ses convictions libérales de jeunesse à son ami Viazemski, lequel est devenu conservateur et admirateur décidé de Guizot. Tourguéniev, ami de Pouchkine, frère d'un décembriste et profondément marqué par l'Occident, était résolu à fournir à Custine le plus grand nombre possible de renseignements sur la situation réelle de la Russie, car il avait confiance dans sa discrétion, son jugement et son talent. Custine enregistre son inquiétude à Troïtza : Tourguéniev se rend compte que le voyageur usera sans ménagements de tous les renseignements recueillis auprès de lui-même et de ses amis, et les accompagnera de commentaires de son cru qui feront de *La Russie en 1839* l'acte d'accusation le plus terrible qu'on ait jamais lancé contre ce pays. De toute façon, lorsque Tourguéniev comprit ce qui allait se passer, il était trop tard. Au surplus, on peut même se demander si ce libéral impénitent n'était pas secrètement ravi du mauvais tour qu'il jouait ainsi à un régime odieux. Aucun Russe ne pouvait plus élever la voix depuis la sinistre aventure de Tchaadaïev : si un Français, habilement dirigé vers les gens qu'il était essentiel de voir pour comprendre l'état réel de la Russie, réussissait à faire sauter le mur de propagande soigneusement entretenu à l'étranger par les agents du gouvernement impérial, ce pouvait être l'équivalent d'une importante action politique. Une chose est pour nous frappante : Tourguéniev, qui avait chaudement recommandé Custine en Russie, aurait dû être atterré en 1843 en voyant le résultat de son intervention, s'il avait cru sincèrement que Custine se contenterait de publier un inoffensif récit de voyage à la Marmier. Or il n'en est rien : il se borne à collectionner en Allemagne et à Paris toutes les réfutations, critiques ou approbations du fameux ouvrage, et semble s'amuser de tout ce bruit. Tourguéniev était assez bien renseigné pour savoir depuis longtemps quelle couleur aurait le livre de Custine. Avant d'avoir lu le livre, il écrit à Viazemski de Moscou le 30 mars/11 avril 1843 : « On a reçu ici Custine, si Meyendorff ne se vante pas. Je pense qu'il est *très hostile* pour nous ; c'est du moins ce que m'a annoncé Mme Récamier, à qui il en a lu des fragments. Au début ce n'était pas comme cela, mais il a beaucoup changé sur le manuscrit même [43]. » Une telle affirmation ne peut que nous faire regretter plus vivement la perte des manuscrits de *La Russie en 1839*. Il serait essentiel de savoir ce que pouvaient être les notes succinctes rapportées de Russie par Custine, afin de démêler sûrement ce que les Russes libéraux ou conservateurs lui avaient confié. Faute de mieux, nous devons nous en tenir aux différents textes imprimés

et aux documents contemporains pour éclairer le sens de l'ouvrage. Dans la masse des publications relatives à *La Russie en 1839*, Tourguéniev distingue comme l'une des meilleures l'article de Chaudes-Aigues dans la *Revue de Paris* du 31 décembre 1843. Or cet article est un éreintement impitoyable de *La Russie en 1839*, non comme témoignage, mais comme ouvrage littéraire : l'auteur est accusé de prolixité, d'imprécision, on lui reproche d'avoir démarqué tous ses prédécesseurs et de réduire son apport personnel à de confuses théories ou à des anecdotes insipides. Mais, afin de prendre ses distances vis-à-vis des réfutateurs stipendiés, Chaudes-Aigues déclare en terminant son absence de sympathie pour la Russie « dépositaire des derniers vestiges de la barbarie du Moyen Age, et dans son gouvernement l'ennemi du repos et de l'équilibre européens. Un jour nous le savons, les doctrines démocratiques régneront sur ce pays et l'initieront à une existence nouvelle, prospère et libre... La Russie alors pourra devenir pour la France une rivale ou une alliée avouable ». Et voilà ce que Tourguéniev s'empresse de couper et d'expédier à ses amis Sverbéiev et Boulgakov !

A Viazemski il écrivait de Marienbad le 12 août (n. s.) 1843 : « Réponds-moi donc sur Custine. Je vais essayer de lui faire entendre raison à ton sujet. Le livre est lu dans toute l'Europe ; je t'en prie, écris-moi ton opinion non pas sur les faits, *qu'il faut mépriser comme tels*, mais sur les principes et les impressions, qui s'expriment sans ambages [44]. » Tourguéniev, qui fut assez adroit pour n'être pas inquiété sur ses relations avec Custine, ne prend même pas la peine de se récrier contre son livre.

*
**

La première question qui se pose à propos de *La Russie en 1839* est celle-ci : s'agit-il à proprement parler d'un récit de voyage, ou plutôt d'un essai amalgamant des impressions de voyage, des souvenirs de lecture et de conversations, des fragments de théories politiques et religieuses ? La composition même du livre nous empêche d'y voir principalement un récit de voyage : sur les quatre volumes, environ trois et demi sont consacrés aux seules villes de Pétersbourg et Moscou, sur lesquelles précisément le lecteur occidental est le mieux renseigné avant même d'avoir lu *La Russie en 1839* ; Custine expédie Troïtza, Iaroslav, Kostroma, Iourievets, Nijni-Novgorod et Vladimir en moins d'un demi-volume. En fait c'est cette partie qui a l'air d'un appendice : ôtez-la de *La Russie en 1839*, vous ne sacrifierez rien d'essentiel. A la différence des vrais voyageurs, comme les Hommaire de Hell, Haxthausen, Le Play ou l'honnête Marmier, Custine n'éprouve aucun plaisir à parcourir des régions mal connues de ses compatriotes : il reste partout un homme de salon. Sa Russie, il la construit à Kissingen avec Tourguéniev, sur le *Nicolas Ier* avec Kozlovski, à Pétersbourg chez Viazemski ou à la Cour de l'empereur, à Moscou au Club Anglais, à Iaroslav avec les Golitsyne, à Nijni chez le gouverneur Boutourline, etc. Ce ne sont pas des choses vues qu'il faut chercher dans *La Russie en 1839*, il y en a peu d'intéressantes, mais des entretiens sur la Russie : il y en a beaucoup et d'un puissant intérêt. Custine n'a pas eu le courage de prendre le parti qui s'imposait, étant donné la tournure de son esprit et la pente de son talent : au lieu d'un ouvrage bâtard et décousu, il

fallait envisager un recueil d'entretiens à la façon des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre, dont le souvenir hante visiblement Custine[45]. Il croyait malheureusement connaître aussi le secret des cadences inimitables d'*Atala*, de l'*Itinéraire* ou des *Mémoires d'outre-tombe*, dont il entendait depuis tant d'années lire des passages éclatants par l'Enchanteur en personne dans le silence attentif de l'Abbaye-au-Bois...

Dans un avant-propos encombré de phrases grandiloquentes destinées à nous persuader que l'auteur est le meilleur champion de la vraie foi catholique, Custine finit par quelques propos intéressants sur son voyage. C'est d'abord dans cet avant-propos que se trouve la fameuse phrase : « J'allais en Russie pour y chercher des arguments contre le gouvernement représentatif, j'en reviens partisan des constitutions[46]. » Nous savons que Custine avait été banni du Faubourg Saint-Germain : dès lors il abandonna le camp légitimiste et proclama d'autant plus haut son attachement à l'ultramontanisme. Toute cette évolution est bien antérieure à *La Russie en 1839* comme le montre excellemment M. de Luppé. Custine est collaborateur de *La Presse* et non de la *Gazette de France*.

Avant même de publier son livre, Custine se rend compte que les Russes vont pousser les hauts cris et le taxer d'ingratitude et de méchanceté : il leur répond à l'avance assez adroitement en diminuant la portée de ses attaques :

« Les Russes ne seront pas satisfaits ; l'amour-propre l'est-il jamais ? Cependant personne n'a été plus frappé que moi de la grandeur de leur nation et de son importance politique. Les hautes destinées de ce peuple, le dernier venu sur le vieux théâtre du monde, m'ont préoccupé tout le temps de mon séjour chez lui. Les Russes en masse m'ont paru grands jusque dans leurs vices les plus choquants ; isolés, ils m'ont paru aimables ; j'ai trouvé au peuple un caractère intéressant [*sic*] : ces vérités flatteuses devraient suffire ce me semble pour en compenser d'autres moins agréables. Mais jusqu'ici les Russes ont été traités en enfants gâtés par la plupart des voyageurs[47]. »

A la fin de son avant-propos, Custine fait nettement allusion aux Russes qui l'ont éclairci « de certains faits qu'il [lui] était impossible d'observer » par lui-même : il n'a retenu ces faits que lorsque le *caractère* et la *position* de ceux qui les lui signalaient leur donnaient à ses yeux « un cachet incontestable d'authenticité[48] ». Cela signifie en clair que Custine s'est renseigné auprès de Russes dont l'indépendance d'esprit vis-à-vis du système despotique de Nicolas lui était garantie.

3. *Ems et Francfort.*

A Ems, première étape de son voyage vers la Russie, il ne paraît pas avoir trouvé de Russes de cette espèce : le grand-duc héritier, le futur Alexandre II, était accompagné d'une suite dont Custine dénonce le mélange d'arrogance et de servilité dès les premières lignes de son ouvrage. Ce début *ex abrupto* avait bien de quoi indisposer les Russes qui lisaient l'ouvrage. Cependant il trace un portrait séduisant et vraisemblable d'Alexandre. Il est vrai qu'il le retouche le lendemain, et son crayon devient plus dur. Rien de plus curieux que de comparer ce témoignage à celui de Stendhal :

Custine

... Il a 20 ans et c'est l'âge qu'on lui donnerait : sa taille est élevée, mais il m'a paru un peu gros pour un aussi jeune homme ; ses traits seraient beaux sans la bouffissure de son visage qui en efface la physionomie ; sa figure ronde est plutôt allemande que russe [...] L'expression du regard de ce jeune prince est la bonté, sa démarche est gracieuse, légère et noble, c'est vraiment un prince ; il a l'air modeste, sans timidité, ce dont on lui sait gré [...] Un mélange de la simplicité, de la facilité méridionales et de la mélancolie scandinave [...] Le visage de ce prince, malgré sa jeunesse, n'a pas autant d'agrément que sa taille ; son teint n'est plus frais : on voit qu'il souffre, sa paupière s'abaisse sur le coin extérieur de l'œil avec une mélancolie qui trahit déjà les soucis d'un âge plus avancé, sa bouche gracieuse n'est pas sans douceur [...] mais à travers l'air de bonté que donnent presque toujours la beauté, la jeunesse et surtout le sang allemand, on ne peut s'empêcher de reconnaître ici une puissance de dissimulation qui fait peur dans un très jeune homme [...] Il brille au milieu des jeunes gens de sa société, sans qu'on sache à quoi tient la distance qu'on remarque entre eux, si ce n'est à la grâce parfaite de sa personne... [49].

Stendhal

On est fou à Rome du grand-duc de Russie. Ses gens et ses aides de camp payaient tout double, et depuis des siècles ce pays qui possède D. Miguel n'a vu un prince aimable et gai. Le grand-duc est un bon Allemand, rien de féroce mais rien de spirituel ou d'énergique. Le soir du mardi gras, fête des *Mocoli*, le grand-duc a brûlé le tapis de son balcon, le tapis de la chambre louée et a bien payé le tout. Que de grâces ! Les Romains croient que Pétersbourg est cent fois plus civilisé et plus agréable que Paris. La justice surtout est remplie de douceur. Quant aux Polonais, tant pis pour eux, ce sont des *ennuyeux* [50].

Ce qui fait beaucoup de tort à ce prétendant [duc de Bordeaux], c'est l'amabilité franche, naturelle pleine de feu du grand-duc héréditaire de Russie, qui était ici il y a un an. C'était un prince tout militaire, sans façon, joyeux et bon. Il n'a rien de *barbare*, mais ne tient jamais en place, et semble l'ami intime de ceux de ses officiers avec lesquels il se trouve. En un mot ce jeune Russe fait un contraste parfait avec le prétendant français. Tous deux ont des figures allemandes et fort bonnes, mais le nôtre a l'air niais et l'autre a l'air gai... [51]

Ainsi Custine et Stendhal sont d'accord sur la « figure allemande » du grand-duc : cependant Custine le voit mélancolique et dissimulé, tandis que Stendhal le trouve franc et gai, mais « sans rien de spirituel ou d'énergique », ce qui restreint gravement l'éloge sous la plume de celui qui allait publier quelques semaines après *La Chartreuse de Parme*. Il n'est pas sûr du reste que les phrases molles et chargées de retours, d'atténuations de Custine ne peignent pas plus exactement le futur Alexandre II que le crayon un peu sec de Stendhal.

Les lettres deuxième et troisième ne nous retiendront pas : complètement étrangères à la Russie, elles ne se rattachent à l'ouvrage que

de façon indirecte en évoquant la tragédie familiale de l'auteur. Custine, fils et petit-fils de victimes de la Terreur, est hanté par la crainte de l'arbitraire et manifeste une peur morbide de l'arrestation brusque et de la déportation en Sibérie. Les récits des épisodes les plus sanglants de la Révolution se sont gravés dans sa mémoire d'enfant et aboutissent à une sorte de névrose : sans faire de Custine un autre marquis de Sade[52], on ne peut s'empêcher de remarquer l'espèce d'obsession qui le pousse à transcrire minutieusement le détail des horreurs attribuées à Ivan le Terrible par l'historien Karamzine[53], à inventer la terrifiante histoire de Thelenef[54], à insérer enfin sous forme d'appendice l'écho des plaintes entendues de sa prison par le Français Pernet[55]. Si l'on accepte cette interprétation de l'aspect le plus singulier de *La Russie en 1839*, la présence de ce hors-d'œuvre s'explique clairement : Custine, en narrant les drames qui entourèrent ses premières années, nous livre inconsciemment une des clés de sa vie et de son ouvrage. Certes il n'arriva rien de fâcheux au marquis pendant son voyage de trois mois, et les Russes ont raison de dire qu'il fut parfaitement reçu partout : mais il était allé en Russie pour avoir peur, et comme certains Russes le renseignèrent de façon assez précise sur quelques aspects réellement terrifiants de la réalité, le résultat fut une apocalypse qui bouleversa les lecteurs de tous les pays, mais qui équivalait secrètement à une libération pour l'auteur. En pleine époque romantique, ce voyage, si semblable par certains aspects à un roman noir, ne pouvait manquer de séduire les lecteurs d'Arlincourt, de Jul-vécourt, de Frédéric Soulié ou d'Eugène Sue : mais il donna à réfléchir en même temps aux nombreux Français qui cherchaient à sortir de leur ignorance au sujet de la Russie.

Custine, caractère inquiet, homme à pressentiments, faillit renoncer à son voyage au moment de s'embarquer à Travemünde : les propos peu engageants de l'aubergiste de Lübeck qui opposait l'allégresse des Russes passant chez lui pour se rendre en Europe occidentale à la triste mine de ces mêmes Russes rentrant chez eux, le souvenir du naufrage survenu en 1838 au *Nicolas-Ier* sur l'homonyme duquel Custine devait affronter la traversée de la Baltique[56], enfin et plus simplement la peur du mal de mer faillirent, si l'on en croit l'auteur, nous priver de *La Russie en 1839*. Heureusement, Custine sur le bateau, toutes ses chimères s'évanouirent par miracle : ce bateau maudit est en réalité l'endroit le plus amusant du monde : « On trouve à tous moments des personnes prêtes à causer [...] ; depuis trois heures que je vous écris, j'entends mes compagnons de voyage rire et parler dans la cabine ; si j'y descends ils me feront lire des vers et de la prose en français, ils me demanderont de leur conter des histoires de Paris. On ne cesse de m'interroger sur Rachel, sur Duprez... [57] »

Toute cette société russe se montra très aimable pour Custine, parce que celui-ci fut présenté aux grands seigneurs retournant dans leur pays par le prince Pierre Borissovitch Kozlovski. D'après *La Russie en 1839*, Custine ne l'avait jamais vu jusque-là, mais le connaissait « de réputation depuis longtemps » ; Kozlovski, qu'il appelle seulement le prince K..., lui aurait le premier adressé la parole : « Vous qui avez vu à peu près l'Europe entière, me dit-il, vous serez de mon avis, j'en suis sûr... [58] » Et la discussion s'engage aussitôt sur l'Angleterre où Kozlovski avait été diplomate, et que Custine avait évoquée dans son roman *Ethel*. Bientôt le prince va tenir à Custine des propos sur-

prenants concernant l'histoire de la Russie : on a remarqué depuis longtemps combien il était peu vraisemblable qu'un diplomate avisé comme Kozlovski, revenant dans son pays, tînt à un étranger qu'il ne connaissait pas des propos qui pouvaient lui attirer de sérieux désagréments de la part de la III[e] section de la Chancellerie[59]. Ces propos sont apparentés aux vues que Tchaadaïev développait trois ans auparavant dans sa fameuse *Lettre Philosophique* : or Tchaadaïev avait été déclaré fou par Nicolas, qui avait donné l'ordre de le traiter comme tel. Nous ne croyons pas possible que Kozlovski se soit compromis pareillement.

Nous sommes donc amené à envisager un autre lieu de rencontre entre Kozlovski et Custine que le *Nicolas-I[er]*. On sait que Custine est à Ems au début de juin, et qu'il arrive à Kissingen le lundi 24. Or pour aller d'Ems à Kissingen, trajet de 230 kilomètres, il est nécessaire de passer par Francfort-sur-le-Main. Custine ne nous dit rien de son passage par cette ville, non plus que de son séjour à Kissingen. A. I. Tourguéniev écrit de Francfort à Viazemski qu'il a trouvé dans cette ville « Kozlovski, beau parleur comme d'habitude » : la lettre est du 27 mai/8 juin, et Tourguéniev annonce qu'il va partir pour Kissingen[60]. Quant à Custine, il passe par Francfort après le départ de Tourguéniev, qu'il rencontre à Kissingen : rien n'empêche de supposer qu'à Francfort il s'entretient avec Kozlovski : dans cette ville ce dernier n'était pas tenu à une prudence particulière, car il y était un peu comme chez lui. Une preuve que la lettre cinquième, qui rapporte les entretiens de Custine avec Kozlovski, comprend des morceaux antérieurs à la traversée sur le *Nicolas-I[er]* (6-10 juillet), est fournie par une note p. 164, maintenue dans les éditions postérieures, à propos d'un passage sur la servilité du roi de Prusse vis-à-vis de la Russie : « Ecrit le 10 juin 1839. » Nous pensons que cette date correspond au début du séjour de Custine à Francfort.

Si nous essayons de regrouper ces données et ces suppositions concernant les rencontres russes de Custine avant son voyage en Russie, nous obtenons le tableau suivant :

du 3 au 8 juin 1839 : Ems. Custine voit le grand-duc héritier,
du 9 au 23 juin : Francfort. Custine voit Kozlovski,
du 24 au 28 (?) : Kissingen. Custine voit A. I. Tourguéniev,
derniers jours de juin et premiers de juillet : Berlin.
du 3 au 6 juillet : Lübeck et Travemünde,
du 6 au 10 juillet : en mer sur le *Nicolas-I[er]*, Custine retrouve Kozlovski qui le présente à d'autres passagers russes.

On s'étonnera peut-être d'un si long séjour de Custine à Francfort : mais il avait toutes raisons de s'attarder dans cette ville où il avait passé un an et demi avec sa mère en 1815-1816 : c'est là qu'il avait été présenté à Gœthe, qu'il avait connu Rahel Varnhagen von Ense et son mari, Humboldt, le comte Flemming, le prince Mecklembourg-Schwerin qui l'invite en 1839 à Kissingen ; c'est à Darmstadt, tout près de Francfort, qu'il allait retrouver son ami Wilhelm Hesse, au mariage duquel il assiste à Carlsruhe dans l'été 1840[61]. Revit-il ce dernier en 1839 ? Se borna-t-il à évoquer les souvenirs de sa jeunesse ? Nous l'ignorons : mais nous pensons qu'une bonne partie de *La Russie en 1839* est le résultat des entretiens que Custine put mener librement et sans crainte de compromettre ses interlocuteurs tant à Francfort qu'à Kissingen.

Le prince Kozlovski, né à Moscou en 1783, fut élevé par des émigrés

qui lui apprirent les langues européennes ; en 1801 il entra au service des archives des Affaires étrangères où il se lia avec Wiegel et A. I. Tourguéniev. Dès 1802 il quitte la Russie pour Rome : attaché à la légation russe près du roi Victor-Emmanuel en exil, il se lie avec Chateaubriand et se convertit au catholicisme. Nous ne le suivrons pas dans les péripéties de sa carrière diplomatique, excellement narrées par M. Gleb Struve, le biographe moderne du prince [62]. Rappelons seulement que Kozlovski connut Joseph de Maistre à Pétersbourg en 1811-1812, Varnhagen en 1819, et fréquenta les meilleurs salons de Paris, de Londres, de Berlin, etc. Il publie à cette époque des brochures d'inspiration nettement libérale. Rentré à Pétersbourg vers la fin de 1835 après un accident qui l'obligea à se servir d'une béquille jusqu'à sa mort, il brilla par sa conversation jusqu'auprès du grand-duc Michel et de sa femme la grande-duchesse Hélène, qui l'appréciait particulièrement [63] : il se lie alors avec Pouchkine. A partir de 1836 Kozlovski est attaché auprès du maréchal Paskiévitch et s'efforce d'intervenir le plus souvent possible en faveur des Polonais. Il connut à partir de 1834 Viazemski, qui appréciait sa culture et la hardiesse de ses opinions, et écrivit sur lui une notice après sa mort, survenue à Baden-Baden le 26 octobre 1840. Cette date est importante à retenir : on comprend que Custine ait pu laisser reconnaître fort aisément Kozlovski dans *La Russie en 1839*, et lui ait peut-être attribué même des opinions plus hardies que celles réellement émises par le prince : rien ne pouvait désormais lui nuire.

« La Russie est à peine aujourd'hui à quatre cents ans de l'invasion des Barbares ; tandis que l'Occident a subi la même crise depuis quatorze siècles : une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations [64]. » Voilà une idée énoncée par Kozlovski au début de son exposé d'histoire russe à l'usage du noble ignorant, son interlocuteur : sans aucun doute elle rappelle des assertions semblables de la *Lettre Philosophique* de Tchaadaïev parue en 1836 et que Kozlovski avait certainement lue. Mais des notations semblables peuvent aussi bien se trouver chez des écrivains occidentaux qui ne connaissaient rien de Tchaadaïev : voici comment le comte Algarotti exprime, à sa manière ironique, le retard historique des Russes, cent ans avant Custine : « Dans ce gouvernement despotique, on tient registre de tout ce qui se passe, quelque minutieux qu'il puisse être. On dirait que les Russes, qui ont commencé à écrire plus tard que les autres nations de l'Europe, travaillent à réparer le temps perdu [65]. »

Quant au major Masson, dans ses *Mémoires secrets* de 1800, il nous paraît le devancier direct des auteurs qui nous occupent : on remarquera cependant qu'il fait gloire au peuple russe d'avoir su garder tant de qualités au milieu de tant de barbarie : « Le Russe est un peuple nouveau sur lequel toutes les nations ont plus ou moins influé. Il a reçu de l'étranger des arts, des sciences, des vices et peu de vertus. Le génie du gouvernement et le caractère particulier de l'autocrate s'impriment sur toute la nation, comme sur un seul homme, et la religion grecque, la plus absurde de toutes les sectes chrétiennes, achève de la dénaturer. On peut dire du Russe que son gouvernement l'avilit, que sa religion le déprave, et que sa prétendue civilisation l'a corrompu.

Ce n'est donc qu'à travers toutes ces institutions vicieuses que l'on peut remonter au caractère primitif de cette grande nation : mille ans d'esclavage sous les *Varègues*, sous les *Tatars* et sous ses propres tzars, n'ont pu l'effacer ; et que ne doit pas avoir été ce peuple, qui, dans sa

misères et ses chaînes, nous montre encore tant de belles qualités[66] ! »

A dire vrai, nous pensons que Custine a bien entendu le prince Kozlovski tenir à peu près les propos qu'il lui prête ; nous croyons aussi que Kozlovski, Tourguéniev et d'autres Russes lui ont fait connaître les idées de Tchaadaïev sur le caractère négatif de la civilisation russe : mais ces idées, dont l'expression éclata en Russie « comme un coup de pistolet dans les ténèbres[67] », étaient courantes en France depuis un demi-siècle. Rien d'étonnant à cela : les Français étaient portés à trouver outrecuidants ces Russes qui prétendaient élaborer une civilisation originale en brûlant les étapes par lesquelles tout l'Occident avait dû passer. Ancelot, de longue date ami de Custine, disait en 1826 : « Semblables à leurs édifices de briques que le moindre accident dépouille du mastic blanc et poli qui les couvre, les Russes laissent bientôt apercevoir le Tartare sous cette enveloppe luisante dont une civilisation précoce les a revêtus[68]. »

Dans la suite de l'entretien rapporté par Custine, Kozlovski développe quelques idées intéressantes, sinon très neuves : « Les Russes n'ont point été formés à cette brillante école de la bonne foi dont l'Europe chevaleresque a su si bien profiter que le mot *honneur* fut longtemps synonyme de fidélité à la parole ; et que *la parole d'honneur* est encore une chose sacrée même en France où l'on a oublié tant de choses ! La noble influence des Chevaliers croisés s'est arrêtée en Pologne avec celle du catholicisme ; les Russes sont guerriers, mais pour conquérir ; ils se battent par obéissance et par avidité : les Chevaliers polonais guerroyaient par pur amour de la gloire...[69] » Masson, en bon républicain, louait les Russes de n'avoir pas connu le *point d'honneur* et les duels meurtriers qu'il causait : « Au milieu de cette barbarie, la nation russe est demeurée exempte de trois erreurs funestes, qui ont souillé le reste de l'Europe de crimes et d'abus. Jamais les Russes ne se firent un faux point d'honneur de se venger d'un démenti par un meurtre : leur histoire ne fait mention d'aucune guerre, d'aucun massacre, occasionnés par un fanatisme religieux ; et ils n'ont jamais regardé la naissance comme supérieure au mérite...[70] » Ainsi la même particularité nationale est regardée par Kozlovski comme une tare, mais hautement prisée par Masson. Si les propos prêtés à Kozlovski sont exacts, on peut voir dans une telle « polonophilie » l'indice que c'est bien à Kozlovski que pensait Pouchkine dans son poème inachevé adressé à un inconnu qui « aimait tendrement les peuples étrangers et haïssait sagement le sien », se réjouissait des succès polonais en 1831 et buvait à la santé de Lelewel[71]. La question n'est d'ailleurs pas résolue, M. Lednicki ayant proposé Viazemski ou Tchaadaïev comme destinataires du poème[72], mais M. G. Struve ayant montré que leur polonophilie était bien problématique, tandis que celle de Kozlovski était prouvée par de nombreux textes[73]. A notre sens, celui de Custine renforce la théorie de M. Struve ; en 1834 Pouchkine énonce nettement ses vues sur l'histoire russe, qui annoncent à la fois celles que Tchaadaïev développe deux ans plus tard, et celles que Custine met dans la bouche de Kozlovski en 1839. Mais à la différence de ces deux écrivains, Pouchkine dénie à la Pologne le rôle de bouclier de l'Occident : c'est la Russie qui, par son long martyre sous la domination tartare, sauva l'Europe. Celle-ci n'en sut rien et se montra ingrate envers la Russie[74].

En tout état de cause, à l'époque où Custine s'intéressait à la Russie, la singularité de sa situation spirituelle vis-à-vis de l'Occident, le retard

de développement que lui infligea la domination mongole, l'adolescence manquée de ce peuple, toutes ces idées étaient fréquemment et brillamment agitées dans les milieux intellectuels russes depuis une dizaine d'années. Le livre de Custine et les cours de Mickiewicz au Collège de France ont attiré simultanément l'attention du public français sur ce point jusque-là méconnu : qui, de la Pologne ou de la Russie, méritait le plus de reconnaissance de l'Occident pour l'avoir protégé du déferlement mongol ? Fallait-il attribuer la différence de civilisation entre l'Europe et la Russie à la domination tartare ou à l'héritage religieux légué par Byzance [75] ? C'est en résumé ce que Kozlovski déclare à Custine : « Pensez à chaque pas que vous ferez chez ce peuple asiatique, que l'influence chevaleresque et catholique a manqué aux Russes ; non seulement ils ne l'ont pas reçue, mais ils ont réagi contre elle avec animosité pendant leurs longues guerres contre la Lythuanie [*sic*], la Pologne et contre l'ordre teutonique et l'ordre des chevaliers Porte-Glaive... [76] »

Custine se souviendra de ces avertissements d'autant mieux qu'ils flattaient le sentiment de supériorité qu'il éprouvait vis-à-vis de la Russie comme occidental et comme catholique. Sa compréhension intime de la Russie en fut constamment altérée, et la plupart des Russes ne pouvaient manquer de se sentir gravement offensés par l'ouvrage du marquis. Ainsi le fameux J. N. Tolstoï déclare dans sa réfutation de *La Russie en 1839* : « Vous répétez après tout le monde que le joug des Mongols nous a façonnés au servilisme ; j'aurais bien voulu vous y voir, vous et vos preux de l'Occident !... La Russie a secoué le joug après deux siècles et a fini par l'imposer aux vainqueurs. Nous sommes moins avancés que vous, mais nous finirons par vous rejoindre, Dieu aidant [77]. » Tolstoï a raison au moins sur un point : l'idée que le retard historique de la Russie s'explique par la domination mongole n'était pas nouvelle en 1839, et Custine pouvait la trouver exprimée aussi bien par des écrivains de l'Occident que par certains de ses amis russes. Ce qui était nouveau, c'était la comparaison des mérites respectifs de la Pologne et de la Russie comme boucliers de la civilisation européenne : nous admettons que ce point de vue particulier a été suggéré à Custine par Kozlovski.

Nous ne nous attarderons pas à rendre compte des mille anecdotes insérées par Custine dans son ouvrage : elles attestent en général la frivolité d'esprit, le goût du romanesque à bon marché qui déparent tous les ouvrages de Custine. Passe encore pour l'histoire de ce féroce naufrageur du temps de Paul Ier, le baron Ungern-Sternberg [78]. Il fallait bien tuer le temps entre l'île de Dagö, où est située l'action et devant laquelle passe le *Nicolas-Ier*, et Pétersbourg, but du voyage. Mais trop souvent Custine rapporte des traits d'autrefois comme actuels, ainsi l'histoire de l'officier au pied transpercé par Ivan le Terrible attribuée à Constantin, frère de Nicolas [79] ; il multiplie par cent le nombre des victimes de l'accident survenu le 23 août 1840 sur la ligne de Tzarskoïé-Selo [80], il bourre son récit de voyage de détails atroces empruntés au livre de Karamzine et relatifs au règne d'Ivan IV [81]. Tout cela juxtaposé sans ordre, sous prétexte de respecter la liberté du style épistolaire : ainsi le lecteur occidental peut avoir l'impression que Nicolas est un autre Pierre le Grand, mais aussi un autre Ivan le Terrible. Custine excelle à ces insinuations.

III. SAINT-PETERSBOURG ET MOSCOU

1. *La Néva ; mariage impérial ; Péterhof.*

L'arrivée à Saint-Pétersbourg est décrite d'une façon réaliste et constitue un des bons tableaux du livre, où l'espèce de style « sombre » à la Tacite fait merveille : « A chaque instant de nouvelles nacelles noires sortaient de la ville et ramaient tristement vers nous : quoique nous eussions mouillé très près des murs de la ville, le silence était profond... Nulle voix ne sortait de ce tombeau ; les ombres qu'on voyait naviguer autour étaient muettes comme les pierres qu'elles venaient de quitter ; on aurait dit d'un convoi préparé pour un mort qui se faisait attendre. Les hommes qui dirigeaient ces embarcations lugubres et mal soignées étaient vêtus de grossières capotes de laine grise, leurs physionomies manquaient d'expression ; ils avaient des yeux sans regard, un teint vert et jaune ; on me dit que c'étaient des matelots attachés à la garnison ; ils ressemblaient à des soldats [...] Quelquefois les canots tournaient autour de nous en silence sans que personne montât à notre bord ; d'autres fois six ou douze matelots déguenillés, à demi couverts de peaux de mouton retournées, la laine en dedans et le cuir crasseux en dehors, nous amenaient un nouvel agent de police, ou un officier de la garnison, ou un douanier en retard... [82] » Un peu plus loin il note la « malpropreté huileuse et profonde » des hommes du Nord. Malheureusement de telles réussites sont rares : Custine trop souvent laisse la manière de Tacite pour celle d'Arlincourt ou d'Ancelot. Voici les deux descriptions de Pétersbourg vu du pont de Troïtzki par un soir de juillet, l'une chez d'Arlincourt et parue en 1842, l'autre chez Custine (1843) :

L'Etoile Polaire

A droite arrive dans les flots la grande forteresse où repose Pierre le Grand ; à gauche la coupole de Saint-Isaac ; le pont de bateaux établi vis-à-vis de l'Amirauté dont la flèche aiguë brillait dans les airs comme un prisme de feu ; et le palais de l'Empereur. Puis, mille petites embarcations glissant sur les ondes ; et de tous côtés, le long de la Néva, les vergues noires des grands navires immobiles. Pour compléter le tableau, les teintes du couchant, loin d'être effacées à l'heure solennelle de minuit où tous les ciels d'Occident sont livrés aux ténèbres, se reflétaient dans la molle transparence du fleuve. L'atmosphère avait je ne sais quoi de velouté et de fondu qui adoucissait les objets et les mariait sans les confondre. L'horizon conservant

La Russie en 1839

Je voyais briller de loin, à la lueur du crépuscule, les petites colonnes de la tour de l'Amirauté surmontée de sa haute aiguille métallique. La flèche de ce minaret chrétien est plus aiguë qu'aucun clocher gothique ; elle est dorée tout entière avec l'or des ducats qui furent envoyés en présent à l'empereur Pierre Ier par les Etats-Unis de Hollande [...]

La beauté de ce tableau ne consiste pas dans les lignes puisque le site est entièrement plat, elle est dans la magie des vaporeuses nuits du Nord ; nuits lumineuses et qu'il faut voir pour en comprendre la poétique majesté.

Du côté du couchant la ville restait sombre ; la ligne tremblante qu'elle dessinait à l'horizon ressemblait à une petite découpure en

de larges barres rougeâtres dans un lointain encore enflammé étendait sur les larges quais en granit qui bordaient la Néva, un demi-jour suave et doré. Les dômes bleus et l'étoile d'or de l'église d'Ismaëlofsky, et les coupoles de toutes couleurs des divers monuments de la grande capitale scintillaient çà et là dans l'espace [...] L'air était balsamique et doux. C'était une nuit de Venise ; et j'étais à Saint-Pétersbourg [83].

papier noir collée sur un fond blanc : ce fond, c'est le ciel de l'Occident, où le crépuscule luit longtemps après que le soleil a disparu, tandis que par un effet contraire la même lueur illumine au loin les édifices du quartier opposé dont les élégantes façades se détachent en clair sur une partie du ciel de l'Orient, moins transparente et plus profonde que celle où brille la gloire du couchant, etc., etc [84].

Le vicomte d'Arlincourt est moins prolixe et plus précis que Custine. Celui-ci en revanche n'emploie pas trop de clichés (si l'on excepte la « poétique majesté », la « gloire du couchant ») et s'efforce de donner à sa description un caractère impressionniste : il n'abuse pas des couleurs mais multiplie les oppositions de noir et de blanc, les notations de relief, de transparence. On voit cependant par ce parallèle à quel point dès les années 40 les peintures de Pétersbourg et de Moscou constituaient un lieu commun du voyage littéraire. De Xavier de Maistre à Théophile Gautier, la Néva a servi de prétexte à des exercices de style.

Custine, arrivé à Pétersbourg le 10 juillet 1839, en partit pour Moscou le samedi 3 août après un séjour de trois semaines. A l'en croire, il vit le moins possible de grands seigneurs : il voulait ainsi préserver son indépendance de jugement et éviter « de rendre des personnes du pays responsables » de ses opinions particulières [85]. Mais c'est à la Cour qu'il multiplia, nous dit-il, ses observations. En effet les cérémonies de Péterhof lors du mariage de la grande-duchesse Marie, née en 1819 et d'un an la cadette du futur Alexandre II, avec le fils d'Eugène de Beauharnais, le duc Maximilien de Leuchtenberg, qui eurent lieu le 2/14 juillet 1839 et auxquelles assista Custine, occupent une place importante dans l'emploi du temps pétersbourgeois du voyageur. N'oublions pas que c'est à cette occasion que Custine put approcher Nicolas Ier, l'Impératrice et les principaux personnages de la Cour : il nous expose comment il plaida la cause d'Ignace Gurowski auprès de l'Impératrice, avec l'aide du grand-duc héritier, mais en vain. C'est la lettre seizième, datée de Pétersbourg, 27 juillet, qui raconte l'entrevue ménagée par la baronne Fredericks, sœur de Gurowski [86]. Après son échec, Custine n'a rien de plus à faire à Pétersbourg, si ce n'est recueillir des détails sur la requête de la princesse Troubetzkoï [87].

Retenons ces dates : arrivée le 10, mariage princier le 14, ultime tentative en faveur de Gurowski à Péterhof vers le 25. Les personnages que Custine a pu voir en dehors de la Cour sont certainement en petit nombre, car il lui reste à peine une semaine à passer librement dans la capitale. Cependant nous sommes certain qu'il vit au moins le prince P. A. Viazemski, auprès duquel il était recommandé par Tourguéniev. Custine cite une fois son nom à propos de l'incendie du Palais d'Hiver et de la brochure que Viazemski avait écrite à ce sujet [88]. Néanmoins le Pétersbourg de Custine tient à peu près dans la Cour impériale. Il fut frappé par la personne de Nicolas, qui paraît avoir été

d'une grande bienveillance à son égard et lui tint des propos sans doute destinés à une large publicité en Occident, par exemple : « On me connaît bien peu quand on me reproche mon ambition : loin de chercher à étendre notre territoire, je voudrais pouvoir resserrer autour de moi la population de la Russie tout entière. C'est uniquement sur la misère et la barbarie que je veux faire des conquêtes... [89] » Nicolas pouvait avoir l'intention d'utiliser Custine comme instrument de propagande auprès des légitimistes parisiens, car il avait été favorablement disposé envers le voyageur par les Fredericks, qui avaient tout intérêt à obtenir par l'intermédiaire de Custine la grâce d'Ignace, dont l'exil représentait une menace toujours suspendue sur leur faveur [90].

En somme Custine trouve Pétersbourg admirable la nuit, l'Empereur à la fois imposant et courtois, l'Impératrice gracieuse et frêle, les fêtes magnifiques. Mais il échoue dans ses projets personnels, il est dévoré de punaises chez l'hôtelier Coulon et trop secoué sur les rudes cailloux de la ville. Rien de plus comique que cet amalgame perpétuel de notations personnelles, de détails sans portée, et de vastes considérations morales, religieuses, historiques et politiques. Un « René vieillissant » se nomme-t-il lui-même [91] : mais un René qui serait un peu de Maistre d'un côté, un peu d'Arlincourt de l'autre. Méfiance systématique et vanité sans cesse en éveil alternent plaisamment. Ainsi : « Tout est apparence en Russie, ce qui fait qu'on se défie de tout.

J'ai été présenté ce soir, non par l'ambassadeur de France, mais par le grand-maître des cérémonies de la Cour. Tel est l'ordre qu'avait donné l'Empereur et dont j'ai été instruit par M. l'ambassadeur de France [92]. »

On lit en effet dans la correspondance diplomatique de Barante à la date du 20 juillet : « J'ai eu à présenter à la Cour quelques Français voyageurs, M. le duc de Maillé, M. le marquis de Custine, M. le baron de Molembaix, M. Brenier, consul du Roi à Varsovie. Ils ont été bien accueillis ; l'Empereur leur a adressé des paroles gracieuses ; on les a invités à toutes les fêtes. Ceux d'entre eux à qui je puis supposer des opinions légitimistes ont été parfaitement convenables et n'ont paru dans la Cour et dans la société que sous la protection de l'ambassade. Ils ont pu voir que c'était le moyen d'être bien reçu. » Louis-Philippe n'apprécia pas ces lignes de Barante à qui il fit écrire sèchement : « Il lui sera observé en réponse qu'il ne devait présenter les trois Français légitimistes dont il s'agit qu'autant qu'il aurait été assuré qu'avant leur départ ils avaient été présentés au Roi et à la Cour [93]. »

Custine parle à plusieurs reprises du jeune duc de Maillé, dont le père avait assisté au couronnement de Nicolas en 1826 : « C'est le type du Français actuel, mais vraiment bien élevé. Il me paraît enchanté de tout : ce contentement est si naturel qu'il est communicatif... [94] » Custine ne paraît pas avoir beaucoup subi son influence. Il le retrouve cependant avec joie à la table du gouverneur de Nijni-Novgorod et oppose son amabilité au naturel farouche de l' « homme de bronze », le docteur Eugène Robert. Proscrit par le noble faubourg, Custine attribue d'autant plus d'importance aux compensations mondaines qu'il trouve hors de France : il pousse jusqu'à Nijni pour « trouver des boyards », et il retrouve la politesse française partout. A Iaroslav « il y a au fond de ces manières si agréables un souvenir d'ancienne France qui me touche et me séduit ; il me semble que je ne suis venu jusqu'aux frontières du monde civilisé que pour y recueillir une part de l'héritage de l'esprit

français au XVIII[e] siècle, esprit depuis longtemps perdu chez nous[95] ». Cette nostalgie de la société d'ancien régime, communément exprimée en signe de mépris pour la société mélangée du temps de Louis-Philippe, Custine la cultive avec affectation « aux frontières du monde civilisé ».

Custine quitte Pétersbourg en direction de Moscou le 3 août. Il ne lui a pas fallu moins de 21 lettres sur les 35 que compte l'ouvrage entier pour en venir à ce point de son voyage, ou encore 932 pages sur les 1784 de l'édition originale, soit plus de la moitié de la masse imprimée. C'est dans cette seconde partie que nous entendons le plus de récriminations contre la Russie et les Russes : le voyageur accomplit son devoir à contrecœur et nous le fait savoir.

2. *De Pétersbourg à Moscou.*

Grâce à ses puissantes recommandations, Custine a été traité comme un voyageur de marque : on lui a donné comme compagnon de route un *feldjäger*, c'est-à-dire un courrier impérial chargé d'aplanir pour lui toutes les difficultés aux relais de poste, où le voyageur peu recommandé pouvait attendre des chevaux de longues heures. Ce *feldjäger* était livonien, et Custine lisait dans sa pensée, « à travers un langage obséquieux... beaucoup d'insolence et d'obstination[96] ». Naturellement il voit en lui un espion déguisé, ce qui était bien possible. L'homme lui paraît d'une brutalité révoltante vis-à-vis des animaux, du postillon, de tous ses inférieurs. On regrette que Custine n'ait eu de contacts avec le peuple russe que par l'intermédiaire de ce personnage, qu'il n'ait vu que de vagues marionnettes au bord du chemin : « Ce peuple est intéressant ; je reconnais chez les individus des dernières classes une sorte d'esprit dans leur pantomime, de souplesse, de prestesse dans leurs mouvements, de finesse, de mélancolie, de grâce dans leur physionomie qui dénote des hommes de race : on en a fait des bêtes de somme[97]. » Pas une fois il ne s'intéresse à la vie de ces gens : ce ne sont pour lui que des machines. Il ne voit que servilité en Russie, de même que les aristocrates russes ne voient qu'insolence et désordre en France. Le coup d'œil attentif de Haxthausen, la curiosité sociologique de Le Play nous paraissent mieux répondre aux questions du lecteur moderne que la fatigante et superficielle déclamation de Custine : pourtant nous reconnaissons que Custine a mieux discerné les tares d'ensemble du système que Haxthausen ou Le Play, qui sont de vrais conservateurs. Cependant Custine sait noter les détails du vêtement des paysans et des paysannes d'Ingrie, et leur mine relativement plus gaie que celle des soldats ou des employés de l'Etat. Il apprécie l'ingéniosité naturelle du paysan russe au milieu d'une nature hostile, son goût pour les sports silencieux, son élégance naturelle, « sa grâce qui fait que tout ce qu'il arrange, tout ce qu'il touche ou ce qu'il porte prend à son insu et malgré lui un aspect pittoresque ». Il admire en chemin « quelques visages de femmes parfaitement beaux. Elles ont le teint d'une blancheur délicate ; leurs couleurs sont pour ainsi dire sous la peau, qui est transparente et d'une finesse extrême. Elles ont des dents éclatantes de blancheur, et chose rare... ! ! leur bouche est d'une forme parfaitement pure, et dessinée à l'antique ; leurs yeux ordinairement bleus sont cependant fendus à l'orientale ; ils sont à fleur de tête, et ils ont cette expression de fourberie et d'inquiétude naturelle au regard des Slaves, qui en général voient de côté et même derrière eux sans tourner la tête. Malgré la vélocité incroyable avec laquelle Custine est mené (20 kilo-

mètres à l'heure), il trouve encore moyen de voir « des vieillards aux joues roses, au front chauve encadré de cheveux d'argent, et dont la barbe également blanche et soyeuse descend sur leur large poitrine [98]. Malheureusement il ne s'est pas arrêté pour leur dire quelques mots, il s'est borné à ces quelques croquis pittoresques mais sans grande portée [99]. Il préfère procéder par généralisations massives, indépendantes des choses vues. Quelquefois il a essayé d'entrer dans des *isbas*, mais rebuté par leur malpropreté, a reculé : « jamais assez vite pour ne pas emporter dans mes habits quelque souvenir vivant en punition de mes indiscrètes tentatives [100]. » Pauvre marquis ! Cette franchise au moins est sympathique. Du reste, Custine ne s'en tient pas à la simple constatation de la saleté et de l'ignorance des paysans russes : il affirme avec force : « La barbarie du serf accuse la corruption du seigneur. » Et plus loin, après avoir noté (d'une façon tout à fait contestable) l'absence du sens moral et familial chez le paysan, Custine explique que Dieu ne peut manquer d'apprécier différemment la mauvaise conduite d'un serf perverti par de mauvais exemples, et celle d'un citoyen libre ; il ajoute ces lignes prophétiques, application hardie de la pensée de J. de Maistre : « C'est de l'éducation générale que reçoit un peuple que dépend en grande partie la moralité de chaque individu, d'où il suit qu'une effrayante et mystérieuse solidarité de torts et de mérites a été établie par la Providence entre les gouvernements et les sujets, et qu'il vient un moment dans l'histoire des sociétés où l'Etat est jugé, condamné, exterminé comme un seul homme [101]. » Voilà ce qui rendait le livre de Custine dangereux pour le régime despotique de Nicolas : la condamnation n'était pas portée au nom de principes révolutionnaires, mais au nom de la religion chrétienne, et par un homme qui jusque-là semblait imbu des meilleures doctrines morales et politiques. En fait Custine avait subi une évolution spirituelle assez semblable à celle d'un Lamartine ou d'un Chateaubriand : le romantisme d'origine aristocratique s'était largement ouvert au souffle généreux qu'avaient les premiers respiré Michelet, Lamennais, George Sand [102].

Custine se rendit parfaitement compte de la grave portée de ses allégations sur les paysans russes. Répondant : « Pauvre peuple ! Il est si mal élevé » à ceux qui prétendent que la férocité est innée chez lui, il ajoute ces dures paroles : « Voilà pourquoi les paysans russes me font grande pitié, quoiqu'ils soient les plus heureux, c'est-à-dire, les moins à plaindre de la Russie [103]. » Et la seconde édition de 1843 précise : « Les Russes se récrieront et ils protesteront de bonne foi contre mes exagérations, car il n'est pas de maux que l'habitude et l'ignorance des biens contraires n'atténuent ; mais moi, je suis de bonne foi aussi, et le point d'où je considère les objets me permet d'apercevoir, quoiqu'en courant, des choses qui échappent aux yeux blasés des indigènes [104]. » C'est évidemment ce genre de paroles qui entraîne l'admiration du jeune Herzen, qui réussit à lire *La Russie en 1839* dès octobre 1843 à Moscou : « Lui, voyageur de passage, étranger, a failli s'enfuir de peur d'étouffer. Nous avons le cœur mieux accroché. Nous sommes habitués à vivre comme des colons près d'un volcan. Mensonge, hypocrisie, paralysie du langage dans la société ne pouvaient manquer de sauter aux yeux du Français. Sa chaleur naturelle, sa bonne foi font l'extrême importance de son livre, qui n'est en rien hostile à la Russie, au contraire [...] il a fustigé ce qui nous fustige [105]. »

3. Un monument satanique, le Kremlin.

Le voyageur arrive enfin à Moscou le mardi 6 août 1839. Cette fois encore Custine torture sa plume pour décrire la ville d'abord de loin, puis de près. Il résume ses impressions successives ainsi : « Moscou vu du dehors et dans son ensemble, est une création des sylphes, c'est le monde des chimères ; de près et en détail, c'est une vaste cité marchande, inégale, poudreuse, mal pavée, mal bâtie, peu peuplée... [106] » ; à part le Kremlin, rien ne lui paraît mériter attention dans la ville, si ce n'est Vassili Blajennoï, « une espèce de fruit irrégulier, tout hérissé d'excroissances, un melon cantaloup à côtes brodées, ou mieux encore une cristallisation de mille couleurs, dont le poli métallique a des reflets qui brillent de loin aux rayons du soleil comme le verre de Bohême ou de Venise, comme la faïence de Delft la plus bariolée, comme l'émail de la Chine le mieux verni : ce sont des écailles de poissons dorés [107] », etc., etc. Custine allonge indéfiniment ses phrases, ses descriptions lassent par leur laborieuse prolixité, l'entassement hétéroclite des comparaisons et la recherche du pittoresque trop facile. Un autre cliché se présente sous sa plume, l'évocation du séjour de Napoléon, l'incendie de la ville et les désastres qui suivirent. Sans craindre le ridicule, Custine donne son opinion « sur la faute impardonnable commise par Napoléon lorsqu'il a marché sur Moscou ». Il déclare sans hésiter que Moscou fut sacrifié volontairement en un « pieux incendie » et regrette que le Tzar n'ait pas récompensé la ville en y rétablissant sa résidence [108]. Tout cela est exprimé cavalièrement, sans réflexion, et donne une pénible impression de suffisance et de légèreté.

Peu après il nous apprend qu'il est descendu dans « une excellente auberge anglaise », celle de Mme Howard, située dans la « Dmitriskoï [109] » : il faut lire « Dmitrovka », importante artère qui aboutit à la place des Théâtres. De là il gagne, en se dirigeant au hasard, « une place vague où commence une allée de jardin ; cette promenade me parut très brillante : on entendait de la musique lointaine, on voyait scintiller des lumières nombreuses, plusieurs cafés ouverts rappelaient l'Europe ; mais je ne pouvais m'intéresser à ces plaisirs : j'étais sous les murs du Kremlin, montagne colossale élevée pour la tyrannie par les bras des esclaves. On a fait pour la ville moderne une promenade publique, une espèce de jardin planté à l'anglaise autour des murs de cette ancienne forteresse de Moscou [110] ». Cette description négligente nous permet de préciser que Custine, en quittant la place des Théâtres, est passé par la place Voskressenskaïa où s'amorce le jardin d'Alexandre, situé en effet en contrebas de la muraille occidentale du Kremlin. Il poussa sa promenade nocturne jusqu'à la porte Troïtzkia, où il entrevit « une tour basse et ronde, toute hérissée de créneaux en fer de lance : la blancheur éclatante de cet ornement singulier se détache sur un mur rouge de sang [111] ». Après avoir évoqué avec plus de grandiloquence que jamais « ce boulevard sacré [le Kremlin] dont une pierre détachée par Bonaparte a rebondi jusqu'à Sainte-Hélène pour écraser le triomphateur au milieu de l'Océan ! », Custine éprouve le besoin de s'excuser ainsi : « Pardon, je suis né du temps des phrases. » Et il déclare qu'il peut admirer le « style puritain » employé par des « talents supérieurs et capables d'en racheter la monotonie : je ne saurais l'imiter [112] ».

De jour le Kremlin ne lui paraît pas moins formidable : « Héritage des temps fabuleux, où le mensonge était roi sans contrôle : geôle, palais, sanctuaire, boulevard contre l'étranger, bastille contre la nation,

appui des tyrans, cachots des peuples : voilà le Kremlin [113] ! » Curieux langage dans la bouche d'un collaborateur de *La Presse* et d'un défenseur des bons principes ! « La gloire dans l'esclavage, telle est l'allégorie figurée par ce monument satanique » ; plus loin, il en détaille les « sauvages magnificences », les « belles horreurs ». Cette rencontre du goût classique français, à peine enhardi par l'exotisme romantique, avec l'ensemble architectural le plus original d'Europe est un des meilleurs moments de *La Russie en 1839* : le mélange de ce lyrisme débordant et de l'obsession qui meuble l'imagination de Custine de tant de cachots, de supplices, de scènes sanglantes ou avilissantes trouve ici sa meilleure justification : Custine voit enfin le symbole tangible de ce qui pour lui constitue la réalité primordiale de la Russie, le despotisme [114]. Les 80 pages suivantes sont consacrées au récit des horreurs qui ensanglantèrent le règne d'Ivan IV : le rapport avec les pages relatives au Kremlin est indiqué par Custine lui-même : « Ivan est l'idéal du tyran, le Kremlin est l'idéal du palais d'un tyran [115]. » Il déclame contre la tyrannie un peu comme Alfieri ou le jeune Schiller, et *La Russie en 1839* pourrait s'ouvrir sur la même épigraphe que *La conjuration de Fiesque* : « *In tyrannos* » Tout ce qu'il dit d'Ivan IV est emprunté à la traduction de l'*Histoire de Russie* de Karamzine, par Saint-Thomas et Jauffret (1826). Fasciné par le détail des atrocités commises par ce tzar névrosé, Custine oublie les nombreux aspects positifs de son règne : mise au pas des turbulents boïards, rédaction du recueil de lois civiles appelé *Soudebnik*, et du recueil de prescriptions religieuses connu sous le nom de *Stoglav*, annexion de Kazan, début de l'expansion russe en Sibérie, début des relations commerciales régulières avec l'Angleterre [116], etc. Le lecteur moderne n'ira certes pas chercher d'enseignements historiques dans *La Russie en 1839* : il sera bien plus intéressé par cette attirance morbide qu'éprouve Custine pour les scènes d'horreur et de cruauté. Seul le psychologue serait en mesure de décrire et d'expliquer un cas aussi flagrant de sado-masochisme : mais il est selon nous impossible de rendre compte de *La Russie en 1839* sans mettre fortement l'accent sur cette tendance profonde de son auteur.

En dehors de ce fantastique Kremlin, que vit Custine à Moscou ? Trois jours durant, il fut cloué dans sa chambre par une ophtalmie contractée entre Pétersbourg et Moscou : c'est à cette occasion qu'il lut et médita l'Histoire de Karamzine.

Il peut enfin sortir de chez Mme Howard le vendredi 10 août au soir pour aller au Club Anglais, dans la Tverskaïa. Le lendemain il recommence sa visite du Kremlin « sous la conduite de M***, à qui j'avais été recommandé [117] ». Il énumère assez consciencieusement les divers trésors du Kremlin, mais se croit obligé de recommencer une description d'ensemble qu'il emprunte presque textuellement, sans le dire, à Lecointe de Laveau :

Lecointe de Laveau	Custine
A l'exception de Constantinople, je ne pense pas qu'aucune ville de l'Europe présente un spectacle plus vaste et plus étonnant que celui qui frappe le voyageur à son approche de l'ancienne résidence	Je n'ai point vu Constantinople, mais je crois qu'après cette ville, Moscou est de toutes les capitales de l'Europe celle dont l'aspect général est le plus frappant [...]. Moscou est surtout pittoresque. Le

des Tzars. A l'horizon d'un ciel de l'azur le plus doux, il aperçoit, aussi loin que sa vue peut s'étendre, à travers l'atmosphère plus transparente du nord, un assemblage immense de constructions appartenant à tous les genres d'architecture, et au centre une pyramide de coupoles dont l'or scintille dans les airs ; une foule de clochers et de tours, en forme de minarets, offre sur tous les points de ces profils pittoresques que l'œil admire sans pouvoir s'y accoutumer [...]. L'imagination s'efforce vainement de saisir une foule de détails que produisent de tous les côtés une forêt de flèches surmontées de croix, une multitude d'ornements et de colonnes de tous les styles. L'aspect d'un dôme d'une forme bizarre vous transporte dans l'Inde, tandis que sur un autre point une tour murale et gothique vous rappelle l'Europe chevaleresque. En découvrant une sentinelle sur la galerie de sa tour d'observation, vous croyez apercevoir un *Mollah* au faîte d'une mosquée, quand une multitude de croix resplendissantes vous font souvenir que vous êtes au centre de la chrétienté [118].

ciel, sans y être pur, prend une teinte argentée et brillante ; des modèles de tous les genres d'architecture sont entassés là sans ordre et sans plan ; aucun monument n'est parfait, néanmoins l'ensemble vous saisit, non d'admiration, mais d'étonnement. Les inégalités du sol multiplient les points de vue.

Les églises avec leurs coupoles [...] font scintiller dans l'air leurs magiques auréoles. Une multitude de pyramides dorées et de clochers en forme de minarets dessinent sur l'azur des profils reluisants de soleil ; un pavillon oriental, un dôme indien vous transportent à Delhi ; un donjon, une tourelle vous ramènent en Europe au temps des Croisades ; la sentinelle qui veille sur la tour de garde vous représente le muezzin invitant les fidèles à la prière ; enfin pour achever de confondre vos idées, la croix qui brille partout [...] semble tombée là du ciel au milieu de l'assemblée des nations de l'Asie... [119]

4. *Custine et Tchaadaïev.*

Qui peut être « M***, à qui j'avais été recommandé ? » Custine est allé dîner la veille au soir au Club Anglais ; après de longues promenades à l'intérieur du Kremlin, il revient dîner au Club Anglais le samedi 11, et cause « en tête à tête après le dîner, au fond du jardin du club » avec son introducteur, « qui est un Russe des plus éclairés » ; plus loin il explique que ce Russe a voyagé, qu' « après des années de séjour dans les divers pays de l'Europe il est revenu en Russie très libéral, mais très conséquent » (au cours de l'entretien le Russe avait déclaré contradictoire « l'éloignement des libéraux pour la religion catholique ») : ce qui signifie que le Russe en question avait un fort penchant pour la religion catholique, sans envisager cependant comme Custine de « mettre la nation aux pieds de ses prêtres ». Le Russe trace un tableau sévère de l'ignorance du clergé orthodoxe qui entraîne la multiplication des secrets [120]. Tous ces éléments faisaient dire au meilleur connaisseur français de Tchaadaïev, Charles Quénet, « Si Tchaadaïev n'est pas ce « Russe philosophe », Custine n'en connaît pas moins ses malheurs et ses idées [121]. » Certes ; mais plutôt que de nous appuyer sur les frappantes ressemblances entre les idées de Tchaadaïev et celles de Custine, puis-

qu'une bonne partie des vues de ce dernier lui ont été, selon nous, inspirées par Kozlovski et par Tourguéniev, ami de Tchaadaïev, nous préférons montrer la vraisemblance de cette identification par des témoignages. Deux tendent à prouver au moins une rencontre Custine-Tchaadaïev, un va dans le sens opposé.

En nous reportant à la lettre de Tourguéniev à Viazemski datée de Kissingen, nous voyons que Viazemski est chargé de recommander Custine à Tchaadaïev et à Boulgakov, ainsi qu'à Catherine Alexandrovna Sverbeiéva, née Chtcherbatova. Or le mari de celle-ci, Dmitri Nikolaïévitch Sverbéiev, affirme dans ses Mémoires que Custine a rendu visite à Tchaadaïev [122]. Quénet, si bien renseigné sur tout ce qui concerne Tchaadaïev, ignore cependant la lettre de Tourguéniev, qui renforce si singulièrement l'affirmation de Sverbéiev. Il n'est pas sans intérêt non plus que Custine ait été recommandé à Boulgakov : ce vieil ami de Tourguéniev et de Viazemski, ancien diplomate, très occidentalisé, célèbre par ses talents de conteur, de musicien, et son art de saisir les ridicules des gens, joignait à toutes ces qualités la plus précieuse pour Custine : il était directeur des Postes de Moscou. Grâce à lui Custine pouvait non seulement aller commodément où il voulait en disposant des chevaux du gouvernement, mais encore acheminer de la façon la plus sûre les plus confidentielles de ses lettres. C'est par Boulgakov que parvenaient à Moscou toutes les lettres d'Occident, toutes les brochures et les livres défendus transmis par Tourguéniev à destination de ses amis moscovites [123].

Nous ne saurions affirmer que c'est au Club Anglais que Custine a rencontré Tchaadaïev : M. A. G. Mazour indiquait dans son article du *Monde Slave* sur Tchaadaïev que celui-ci, pendant plusieurs années, ne put fréquenter ce cercle en raison du scandale provoqué par la *Lettre Philosophique* de 1836 [124]. Mais rien ne s'opposait à ce que Custine le rencontrât à son domicile de la Basmannaïa, ou dans un salon moscovite quelconque, chez les Sverbéiev, les Boulgakov, la princesse E. D. Chtcherbatova (cousine de Tchaadaïev), etc.

Un seul témoignage dément formellement la rencontre Custine-Tchaadaïev. C'est celui de Custine lui-même : dans le résumé de son voyage, après avoir raconté assez exactement l'histoire de la *Lettre Philosophique* sans toutefois nommer Tchaadaïev, il ajoute : « Le fou supposé peut, dit-on, maintenant, communiquer avec quelques amis : on m'a proposé pendant mon séjour à Moscou de me mener le voir dans sa retraite ; la peur m'a retenu et même la pitié, car ma curiosité lui aurait paru insultante [125]. » Non : Tchaadaïev pressait la princesse E. D. Chtcherbatova de dire ou de faire dire à Custine « ce qu'il faut qu'il sache [126] ». Nous tenons l'affirmation de Custine pour une simple précaution, analogue à celle qui lui faisait taire le nom de son principal introducteur en Russie, A. I. Tourguéniev.

Une fois admise la vraisemblance d'une rencontre entre Custine, voyageur attendu à Moscou, et Tchaadaïev, dont Custine connaissait certainement l'histoire avant d'arriver à Moscou, peut-on alléguer des ressemblances entre *Les Lettres Philosophiques* et *La Russie en 1839* ? N'oublions pas que ces lettres avaient été rédigées en français par Tchaadaïev ; d'autre part le Russe entretenait une correspondance suivie avec des personnes que connaissait fort bien Custine, le baron d'Eckstein, le couple Circourt, Sophie Svetchine ; par A. I. Tourguéniev, Tchaadaïev était en relations indirectes avec Chateaubriand, Ballanche, Lamennais,

Guizot [127]. Ainsi Custine avait bien des sujets d'entretien possibles avec Tchaadaïev : si l'on ajoute le grand nom de Joseph de Maistre, on voit que les conceptions historiques et religieuses des deux écrivains ont bon nombre de racines communes. La différence capitale est que Custine rejette l'héritage rationaliste du XVIII[e] siècle, tandis que Tchaadaïev y reste beaucoup plus attaché, malgré de nombreuses variations dues tant à son caractère peu ferme qu'au climat d'oppression qui obscurcissait la Russie de Nicolas. Ce n'est donc pas sur ces problèmes généraux qu'il faut chercher des rapprochements entre le Russe et le Français : mais en ce qui concerne la Russie, nous avons relevé quatre passages qui nous paraissent impliquer un contact spirituel. D'abord l'idée de la nullité du génie russe :

Tchaadaïev	Custine
Solitaires dans le monde, nous n'avons rien donné au monde, nous n'avons rien pris au monde ; nous n'avons pas versé une seule idée dans la masse des idées humaines ; nous n'avons en rien contribué aux progrès de l'esprit humain, et tout ce qui nous est revenu de ce progrès, nous l'avons défiguré [...] ; pas une vérité grande ne s'est élancée du milieu de nous ; nous ne nous sommes donné la peine de rien imaginer nous-mêmes, et, de tout ce que les autres ont imaginé, nous n'avons emprunté que des apparences trompeuses et le luxe inutile [128].	Le génie scientifique manque aux Russes, ils n'ont jamais montré de puissance créatrice ; n'ayant reçu de la nature qu'un esprit paresseux et superficiel, s'ils s'appliquent c'est par peur plus que par penchant ; la peur les rend aptes à tout entreprendre, à ébaucher tout ; mais aussi elle les empêche d'aller loin sur aucune route ; le génie est de sa nature hardi comme l'héroïsme, il vit de liberté... [129]

On remarque de sensibles différences dans les deux textes : Tchaadaïev parle de progrès, Custine de génie. Le premier se borne à constater le vide intellectuel de la Russie, le second l'explique par la peur et l'esclavage qui paralysent l'esprit. Outre ce constat de nullité spirituelle, les deux écrivains inscrivent au passif de la Russie l'inconsistance du caractère national :

Tchaadaïev	Custine
Regardez autour de vous. Tout le monde n'a-t-il pas un pied en l'air ? On dirait tout le monde en voyage. Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, point de règle pour aucune chose ; point même de foyer domestique ; rien qui attache, rien qui réveille vos sympathies, vos affections, rien qui dure, rien qui reste ; tout s'en va,	Tous sont légers [...] On dirait que chez eux le cœur est l'empire du hasard ; rien ne tient contre leur facilité à tout adopter comme à tout abandonner. Ce sont des reflets ; ils rêvent et font rêver : ils ne naissent pas, ils apparaissent ; ils vivent et meurent sans avoir aperçu le côté sérieux de l'existence. Ni le bien ni le mal, rien chez eux n'a de réalité [...] Pous-

tout s'écoule, sans laisser de traces ni au-dehors ni en vous. Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; dans nos villes, nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui paissent dans nos steppes, car ils sont plus attachés à leurs déserts que nous à nos cités [130].

sière et fumée, chaos et néant, voilà tout ce qui peut sortir de ces têtes inconsistantes. Rien ne prend racine sur un sol si profondément mouvant. Là tout s'efface, tout s'égalise [...] Mais aussi dans cet élément fluide, rien ne finit, [...] la vie est une fantasmagorie continuelle [131].

S'il s'agit d'expliquer d'aussi graves infériorités, les deux écrivains recourent tous deux à une même métaphore historique : la Russie, à la différence des autres peuples, a manqué son enfance. C'est l'idée maîtresse de Tchaadaïev.

Tchaadaïev

Il est pour tous les peuples un temps d'agitation violente, d'inquiétude passionnée, d'activité sans motif réfléchi [...] C'est l'âge des grandes émotions, des grandes entreprises, des grandes passions des peuples [...] Toutes les sociétés ont passé par ces périodes. Elles leur fournissent leurs réminiscences les plus vives, leur merveilleux, leur poésie, toutes leurs idées les plus fortes et les plus fécondes : ce sont les bases nécessaires des sociétés. Autrement elles n'auraient rien dans leur mémoire à quoi s'attacher, à quoi s'affectionner ; elles ne tiendraient qu'à la poussière de leur sol. Cette époque intéressante dans l'histoire des peuples, c'est l'adolescence des peuplades, c'est le moment où leurs facultés se développent le plus puissamment, dont la mémoire fait la jouissance et la leçon de leur âge mûr. Nous autres, nous n'avons rien de tel. Une brutale barbarie d'abord, ensuite une superstition grossière, puis une domination étrangère, féroce, avilissante, de l'esprit de laquelle le pouvoir national a plus tard hérité, voilà la triste histoire de notre jeunesse. Cet âge d'activité exubérante, du jeu exalté des forces morales des peuples, rien de semblable chez nous. L'époque de

Custine

Le travail intérieur qui forme les grands peuples et prépare une nation à dominer, c'est-à-dire à éclairer les autres, a manqué à la Russie [...] La nation russe se ressentira éternellement de cette absence de vie propre à l'époque de son réveil politique. L'adolescence, cet âge laborieux où l'esprit de l'homme assume toute la responsabilité de son indépendance, a été perdue pour elle. Comptant pour rien le temps, ses princes et surtout Pierre le Grand, l'ont fait passer violemment de l'enfance à la virilité. A peine échappée au joug étranger, tout ce qui n'était pas la domination mongole, lui semblait la liberté ; c'est ainsi que dans la joie de son inexpérience elle accepta comme une délivrance le servage lui-même parce qu'il lui était imposé par ses souverains légitimes. Ce peuple avili sous la conquête, se trouvait assez heureux, assez indépendant pourvu que son tyran s'appelât d'un nom russe au lieu d'un nom tartare. L'effet d'une telle illusion dure encore ; l'originalité de l'esprit a fui de ce sol dont les enfants, rompus à l'esclavage n'ont pris au sérieux, jusqu'à ce jour, que la terreur et l'ambition. [...] Plusieurs âges de souvenirs sont nécessaires à l'éducation

notre vie sociale, qui répond à ce moment, a été remplie par une existence terne et sombre, sans vigueur, sans énergie, que rien n'animait que le forfait, que rien n'adoucissait que la servitude [...] Les peuples sont tout autant des êtres moraux que les individus. Les siècles font leur éducation, comme les années font celles des personnes [132].

d'un peuple civilisé [...] La vieillesse des Etats, comme celle des hommes, est l'âge le plus paisible quand elle couronne une vie glorieuse ; mais l'âge moyen d'une nation est toujours rude à passer : la Russie l'éprouve [133].

Nous l'avons dit, tout cela sonnait plus étrangement aux oreilles des Russes qu'à celles des Français : « Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas » dit Tchaadaïev [134]. Le dernier rapprochement que nous ayons à établir entre Tchaadaïev et Custine concerne le rôle de Pierre le Grand. Ici les choses sont plus compliquées, car Tchaadaïev apprécie différemment la signification historique de son règne dans la *Lettre Philosophique* imprimée en 1836 et dans la demi-palinodie qu'il appela *Apologie d'un fou,* rédigée en 1837 ou dans les dernières semaines de 1836 et imprimée seulement dans les *Œuvres choisies de Pierre Tchaadaïev* éditées en 1862 par le P. Gagarine. En fait six années séparent la rédaction de la *Lettre* et celle de l'*Apologie* : rédigée dès 1829, la *Lettre* circula sous forme manuscrite jusqu'à l'époque fatidique de sa traduction en russe et de sa publication par Nadejdine en septembre 1836. Les amis de Tchaadaïev, Sverbéiev, A. Tourguéniev, etc. connaissaient ses idées sur le passé russe depuis dix ans lorsque Custine vint en Russie. Rien d'étonnant que celui-ci en ait perçu les échos un peu partout. Mais si *La Russie en 1839* confirme souvent la *Lettre Philosophique* de Tchaadaïev, elle diverge fortement de l'*Apologie,* comme on va le voir :

Tchaadaïev	Custine
Lettre Philosophique	*La Russie en 1839*
Une fois un grand homme voulut nous civiliser, et, pour nous donner l'avant-goût des lumières, il nous jeta le manteau de la civilisation ; nous ramassâmes le manteau, mais nous ne touchâmes point à la civilisation [135].	Pierre Ier construisit à ses boyards une loge sur l'Europe ; il enferma dans une salle de bal ses grands seigneurs enchaînés, les laissant lorgner de loin avec envie une civilisation qu'on leur défendait d'atteindre ; car forcer à copier, c'est empêcher d'égaler !
Apologie d'un fou.	Pierre le Grand, dans toutes ses œuvres, a compté l'humanité, le temps et la nature pour rien [...] Si le Czar Pierre eût été aussi supérieur qu'on le dit, il eût évité la fausse route dans laquelle il a poussé son peuple, il eût prévu et détesté la frivolité d'esprit, l'instruction superficielle à laquelle il l'a condamné pour des siècles.
Croyez-vous que si (Pierre le Grand) eût trouvé au milieu de sa nation une histoire riche et féconde, des traditions vivantes, des institutions profondément enracinées, il n'eût pas hésité à la jeter dans un moule nouveau ? [...] Et le pays, de son côté, eût-il souffert	

dans ce cas qu'on lui ravît son passé, qu'on lui imposât en quelque sorte celui de l'Europe ? Mais il n'en fut pas ainsi. Pierre le Grand ne trouva chez lui que du papier blanc [...]

Jamais peuple ne fut moins infatué de lui-même que le peuple russe, tel qu'il a été fait par Pierre le Grand, et jamais non plus peuple n'obtint de succès plus glorieux dans la carrière du progrès [136].

Peut-on lui pardonner les abus de son despotisme, à lui qui avait vu le monde au XVIII[e] siècle [137] ?

De toutes ces comparaisons il nous paraît ressortir que Custine a certainement connu les idées maîtresses de Tchaadaïev, soit que Tourguéniev ou Kozlovski les lui aient fait découvrir avant le voyage, soit que Custine ait lu une copie de l'original français de la *Lettre Philosophique*, soit encore que Tchaadaïev lui ait expliqué ses vues au cours d'un entretien à Moscou. Cette dernière hypothèse nous paraît improbable, parce qu'en 1839 Tchaadaïev était loin du temps où il rédigeait sa *Lettre* ; sa pensée avait sensiblement évolué. Quoi qu'il en soit, Custine a reproduit dans *La Russie en 1839* la teneur des entretiens qu'il eut à des dates diverses avec les trois Russes qui déterminèrent l'essentiel de sa pensée sur leur pays : Kozlovski (lettre cinquième), Tourguéniev (lettre trentième), Tchaadaïev (lettre vingt-huitième). Bien entendu d'autres lettres portent la trace des entretiens de Custine avec ces trois Russes ; mais leur identification n'est possible que par ces trois passages.

5. *Le Lovelace du Kremlin : Pétroucha.*

Comment Custine employa-t-il son temps à Moscou, en dehors de ses conversations du Club Anglais ? Il visite consciencieusement tout ce qu'on lui montre, Université, instituts divers, tour de Soukharev, etc. Le 15 août il note que la société de Moscou lui plaît parce qu'elle est à la fois policée et originale, et qu'un petit nombre de lettres de recommandation suffit à mettre l'étranger en rapport avec les personnes les plus remarquables par leur fortune, par leur rang ou par leur esprit [138]. On aimerait pouvoir déterminer de façon sûre avec quels Moscovites Custine passa une si agréable soirée dans un élégant pavillon de bois près d'une profonde forêt à la lisière de la ville [139]. On reconnaît Sokolniki, séjour d'été de nombreux Moscovites dans les années 30 ; mais sur les hôtes de Custine, nous n'avons rien pu deviner. Sans doute y avait-il parmi eux des écrivains slavophiles, auxquels Custine emprunta quelques vues sur l'histoire russe, notamment le rôle de Moscou, etc.

Au contraire, le « Lovelace du Kremlin », ce jeune seigneur élégant, spirituel et débauché en la compagnie de qui Custine passe ses dernières journées à Moscou, n'est pas pour nous un inconnu. Né dans la première décade du siècle, le prince Pierre Alexéiévitch Golitsyne fut employé aux Affaires étrangères et se distingua par de dangereuses excentricités : un jour, chez le restaurateur français Dubois, au coin de la grande Morskaïa et de la Perspective Nevski, il conçut avec ses amis Serge Romanov et M. D. Boutourline l'idée de verser de la

soupe dans la bouche d'un Nicolas Ier de plâtre qui ornait le cabinet où ils étaient seuls à dîner[140]. Ils furent dénoncés, Boutourline fut mis aux arrêts et renvoyé à son régiment, Romanov à Arkhangelsk et Golitsyne au Caucase. Ceci se passait vers 1831 ; revenu après trois ans d'exil, Golitsyne mène une existence de viveur et de farceur, non sans analogie avec celle qui à la même époque rendit célèbre à Paris lord Seymour, dit Milord l'Arsouille. Le prince russe fut célèbre sous le diminutif de Pétroucha : sous ce nom il figure comme héros d'un roman d'Hippolyte Augé, qui le connut en 1844 à Moscou, cinq ans après Custine, et parle de lui à peu près dans les mêmes termes[141]. Rohr dépeint aussi la jeunesse dorée des années 40 dans son chapitre « Une soirée de jeunes lions moscovites[142] ». Pétroucha mystifia Custine en lui racontant une incroyable histoire de nonnes débauchées et de galant coupé en morceaux puis caché au fond d'un puits[143]. Wiegel, qui connaissait bien Pétroucha, pense qu'on s'est amusé à raconter « une foule d'histoires invraisemblables » que Custine « écoutait et notait avec un imperturbable sang-froid[144] » : l'histoire des nonnes a des chances d'être du nombre. Custine fut piqué par l'insinuation de Wiegel et y répondit ainsi dans la 3e édition de *La Russie en 1839* parue en 1846 : « Cette justification n'est-elle pas caractéristique ? Dans quel autre pays trouverait-on des gens dont le métier ou le passe-temps serait de tromper les étrangers qui les interrogent de bonne foi ? Notez que les Russes les plus graves nous parlent de cette espèce d'hommes, non seulement sans moquerie et sans indignation, mais avec une sorte de triomphe...[145] » Nous avons vu que les Russes raillaient de même la crédulité du vicomte d'Arlincourt. Mais on pouvait plus facilement faire sombrer d'Arlincourt que Custine sous le ridicule : crédules tous deux, également entichés de noblesse et de belles phrases, ils se distinguaient cependant par un point essentiel, la pénétration intellectuelle. Ainsi Custine explique en ces termes le phénomène sociologique que représente pour lui la popularité de Pétroucha : « Où l'ordre est oppressif, tout désordre a ses martyrs, et tout ce qui tient de l'insurrection est du dévouement. Un Lovelace, un don Juan et pis encore, s'il est possible, seront érigés en libérateurs, uniquement parce qu'ils auront encouru des châtiments légaux ; tant la considération s'attache au délit quand la justice abuse[146] ! » Le phénomène a sans doute des racines plus complexes, car il apparaît même dans des pays où l'ordre n'est apparemment pas oppressif. Cependant nous pensons que par ce genre de remarques, Custine parvient à être ce qu'il veut paraître dans tout son livre, un moraliste doublé d'un politique.

De Moscou, Custine se rend au monastère de Troïtza : c'est là que se place l'entretien que nous avons cité avec A. I. Tourguéniev. De ses contacts avec l' « intelligentsia » moscovite, Custine retire une impression défavorable à la fois au régime et aux hommes. Le reste du voyage ne corrigera pas cette impression, qui, au contraire, influencera *a posteriori* le récit du séjour pétersbourgeois.

IV. LA FIN DU VOYAGE

1. *Iaroslav et Nijni. L'affaire Pernet.*

Arrivé à Iaroslav le 18 août 1839, Custine est reçu par le gouverneur Constantin Markovitch Poltoratski[147], marié à la princesse Sophie Boris-

sovna Golitsyne, qui charma Custine en lui demandant des nouvelles de son oncle Elzéar de Sabran[148]. Le prince Nicolas Borissovitch Golitsyne, frère de la princesse, né en 1794 et mort en 1866, auteur d'*Essais poétiques* en français publiés à Moscou en 1839, fit présent de son ouvrage à Custine qui en cite un vers[149]. Ancien combattant de 1812, le prince publia ses souvenirs en 1838 en russe, puis en français dans *La Presse* sous la signature « Un vétéran russe de 1812. » Violoncelliste de talent, amateur de littérature, le prince s'occupa à partir de 1848 de la réunion des Eglises, servit d'intermédiaire entre A. N. Mouraviov, champion officiel de l'orthodoxie, et le P. Gagarine. Ce rôle lui attira des ennuis avec le gouvernement russe : sur dénonciation du Saint-Synode, N. B. Golitsyne fut soumis à la surveillance de la police dans le gouvernement de Koursk vers 1860[150]. Tout cela n'empêchait pas Custine de dire peu aimablement : « Les Russes du grand monde, surtout ceux de l'âge du prince***, ont deux langues ; mais je ne prends pas ce luxe pour de la richesse[151]. » Le prince mena Custine au couvent de la Transfiguration, qui renferme comme tous les couvents russes plusieurs églises, « et des édifices petits, nombreux et de tous les styles, excepté du bon ». Custine en outre est choqué par les innombrables génuflexions et signes de croix que prodigue son guide aux icônes et reliques du couvent[152]. Que serait-ce si le voyageur avait été mal reçu ! Décidément le charme est rompu. Rien ni personne ne peut désormais réconcilier Custine avec la Russie : il continue son voyage par devoir.

Parti de Iaroslav le 20, il arrive à Nijni-Novgorod le jeudi 22 août après avoir éprouvé bien des craintes, notamment celle d'être détroussé à l'auberge, celle d'être noyé dans la Volga au bac de Kounitcha, celle d'être pris en flagrant délit de compassion pour un groupe de déportés en marche vers la Sibérie... Enfin il arrive sans accident majeur à Nijni où le rejoignent des membres de la famille Golitsyne d'Iaroslav. Il est reçu par le gouverneur Michel Pétrovitch Boutourline et sa femme, née princesse Chakhovskaïa ; le gouverneur explique au voyageur la récente réforme monétaire, les problèmes paysans, les projets impériaux concernant la ville. Custine visite la foire de Nijni, guidé par un marchand de soieries de Moscou sans doute apparenté au gouverneur d'Iaroslav. Custine n'a pas de goût pour l'économie ou la géographie : sa description, totalement dépourvue de chiffres, reste superficielle et sans intérêt.

Custine ne se retrouve dans son élément que dans le salon du gouverneur Boutourline, où se trouvait réunie à l'époque de la foire une société internationale. Outre les notables de la ville, il y avait là plusieurs Français, Custine, le docteur Robert, le jeune duc de Maillé ; un Anglais, le jeune lord d'Anglesey, dont Custine raille la raideur cérémonieuse[153] ; et même un Américain, dont parle seulement E. Robert, un négociant de Baltimore nommé Eaton[154]. En fait Custine ne s'entretint qu'avec le duc de Maillé : la société à la fois provinciale et cosmopolite de Nijni l'ennuie. Mais il reconnaît l'extrême obligeance du gouverneur Boutourline, qui tient à lui faire tout voir et à tout lui expliquer en personne. Custine avait projeté de pousser jusqu'à Kazan en descendant la Volga, mais il tomba malade et dut passer les derniers jours d'août dans son lit. Finalement il partit de Nijni le 3 septembre, mais en direction de Vladimir et Moscou : le voyage est pratiquement terminé. A Moscou où il dut arriver vers le 6, Custine

passa quelques jours pendant que se déroulait à Borodino, en présence de l'Empereur, la cérémonie militaire consacrée à la « victoire » russe et à la mémoire du général Bagration, tué sur le champ de bataille en 1812. On comprend assez que Custine, encore mal remis de ses fatigues, n'ait pas eu grande envie d'assister à cette reconstitution tendancieuse et vaine : on sait au surplus que Nicolas prononça le 26 août/7 septembre une harangue peu supportable pour des oreilles françaises [155]. D'ailleurs Custine occupa la fin de son séjour à Moscou par diverses démarches en faveur de Louis Pernet. Ni le docteur Robert ni le consul Weyer ne voulurent intervenir dans une affaire de caractère politique ; un Russe « soupçonné d'attachement aux idées libérales [156] » indiqua le seul remède, prévenir directement l'ambassadeur Barante. Qui était ce Russe ? Tchaadaïev, Boulgakov, Sverbéiev, ou peut-être l'officieux et serviable Alexandre Tourguéniev ? Nous savons qu'après un séjour à Moscou, celui-ci est de retour à Pétersbourg avant le 9 septembre [157] : il pouvait à la rigueur être encore à Moscou vers le 6 en même temps que Custine.

Celui-ci arrive à Pétersbourg vers le 12 et en repart sans doute le 24, puisqu'il est à Tilsitt le jeudi 26 septembre.

2. *Retour à Pétersbourg et conclusions de Custine.*

Sur ce second séjour dans la capitale, long d'une semaine et demie, Custine ne nous fournit guère de renseignements. Il nous dit seulement qu'il alla tout de suite voir l'ambassadeur, et que celui-ci lui promit de s'intéresser au cas Pernet ; « les derniers moments de mon séjour à Pétersbourg furent employés à visiter divers établissements que je n'avais pu voir à mon premier passage par cette ville [158] ». Un prince*** (Viazemski ?) mena Custine aux fonderies de Colpino, à 25 kilomètres de Pétersbourg sur la Néva. Le directeur, l'Anglais Wilson, fit les honneurs de son usine au marquis, lequel n'y prit guère d'intérêt : Henningsen donne bien plus de détails sur les usines sidérurgiques qu'il paraît connaître en technicien.

Au retour, Custine apprit l'histoire de la famille Laval, qu'il raconte à sa manière. S'il est exact que l'émigré français Laval n'avait rien de commun avec les Laval-Montmorency, il est faux de prétendre qu'il fut fait comte par un caprice de Paul Ier : c'est Louis XVIII qui lui accorda ce titre en récompense de services rendus à Mitau. Laval n'épousa pas une demoiselle Kamenska mais une demoiselle Kozicka ; il lisait les journaux français pour l'Empereur, était connu pour son excellente table, et sa femme tint un salon célèbre dans le Pétersbourg des années 30 et 40. Laval mourut en 1846. Une de ses filles épousa le décembriste S. P. Troubetzkoï, le suivit en Sibérie et mourut en 1854 ; une autre épousa le comte de Lebzeltern. Il est curieux que Custine, si bien renseigné sur la destinée de Catherine et de Serge Troubetzkoï, ne l'ait pas mieux été avant 1843 sur les parents de la jeune femme, qui reçurent tant de voyageurs et tant d'écrivains dans leur bel hôtel du Quai Anglais [159].

Le lendemain Custine alla voir les tableaux russes de l'Académie de peinture : il cite quelques œuvres du paysagiste Vorobiev et du plus renommé des peintres russes d'alors, le fameux Brullov, mais sans essayer de cacher son dédain général. Pour lui aucun art ne peut fleurir dans un régime de contrainte aussi intolérable que celui de la Russie. Il termine le récit de son séjour en Russie par l'évocation des

mesures définitives de séparation des Uniates de Russie Blanche avec l'Eglise romaine. Le livre ne se termine pas là : après avoir évoqué sa joie de fouler le sol « libre » de la Prusse, Custine ajoute une lettre trente-sixième datée d'Ems, 22 octobre 1839 : il est allé de Tilsitt à Berlin et de là à Ems sans passer par la Pologne. Il ne voulait pas dire de mal de ce peuple opprimé qu'il estime en partie responsable de ses malheurs, car « les destinées ne sont que le développement des caractères ». Réfléchissant sur l'expérience qu'il vient de vivre, Custine déclare de la Russie : « Je voulais voir un pays où règne le calme d'un pouvoir assuré de sa force ; mais arrivé là, j'ai reconnu qu'il n'y règne que le silence de la peur, et j'ai tiré de ce spectacle un enseignement tout différent de celui que j'étais venu demander[160]. »

Le *Résumé du Voyage*, écrit en France après le retour du voyageur, s'étend sur plus de 70 pages in-8° : tous les thèmes principaux reviennent comme dans la *strette* d'une fugue. L'ordre rigoureux qui règne en Russie coûte trop à l'individu : or « le meilleur des gouvernements est celui qui se fait le moins sentir[161] ». Si encore la nature consolait l'homme opprimé par une si implacable machine ! Mais la pauvreté de la Russie septentrionale, la rigueur du climat, la grise uniformité des villes de province contribuent à rendre la vie lugubre : les arts ne peuvent exister dans une société façonnée par « le régiment et son minutieux esprit[162] ». Les Russes ne sont capables que de copier : ce peuple « sera dans l'histoire ce qu'est, dans la littérature, un traducteur habile. Les Russes sont chargés de traduire la civilisation européenne aux Asiatiques[163] ». Des formules terribles écrasent l'Eglise orthodoxe, « sortie d'un palais pour aller maintenir l'ordre dans un camp » : « elle aide la police à tromper la nation : voilà tout[164] ». Les thèmes tchaadaïéviens reparaissent ensuite avec vigueur : nous les avons déjà mis en parallèle avec la *Lettre Philosophique*. Mais ils sont suivis de reproches d'origine slavophile sur la fausse direction où Pierre le Grand a engagé la Russie depuis deux siècles, et à laquelle Nicolas paraît incapable de renoncer : « Le despotisme russe est un faux ordre comme notre républicanisme est une fausse liberté[165]. » D'ailleurs Nicolas est trop implacable pour être un grand homme. Mais comment le blâmer de ne pas respecter la dignité de son peuple ? « Il n'y a pas encore de peuple russe... il y a des Empereurs qui ont des serfs et des courtisans qui ont aussi des serfs : tout cela ne fait pas un peuple. » Ici l'influence décembriste nous paraît manifeste : il faut « prêcher l'humanité à tous, sans exception[166] ». C'est le langage de Nicolas Tourgéniev, ce sera celui des populistes de l'époque suivante. Cependant Custine n'exclut pas l'éventualité d'une révolution sanglante : il déclare seulement qu'elle n'affranchira pas un peuple encore barbare. Plus loin il met en garde l'Europe contre l'ambition immense de la Russie, « nation essentiellement conquérante [... qui] voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions [...]. Depuis de longues années Paris lit des journaux révolutionnaires payés par la Russie[167] ». On reconnaît ici la tendance générale des écrivains politiques français depuis Napoléon : de Pradt, Rabbe, Aubernon, Niellon-Gilbert sont à cet égard les précurseurs directs de Custine, comme le fait justement remarquer R. Th. Mac Nally dans son étude récente[168]. Mais Custine sait montrer en outre que le pouvoir suprême ne connaît nulle limite, pas même le respect du passé historique : « Le souvenir de ce qui s'est fait la veille est le bien de l'Empereur ; il modifie selon

son bon plaisir les annales du pays, et dispense chaque jour à son peuple les vérités historiques qui s'accordent avec la fiction du moment. Voilà comment Minine et Pojarski, héros oubliés depuis deux siècles, furent exhumés tout d'un coup et devinrent à la mode au moment de l'invasion de Napoléon. Dans ce moment-là le gouvernement permettait l'enthousiasme patriotique [169] ». Une époque récente de l'histoire de la Russie a confirmé la vérité de ces vues.

Enfin dans les dernières pages de son livre, comme s'il voulait nous en donner la clé, Custine révèle l'histoire tragique de Tchaadaïev, dont il cite même quelques mots. Un voyageur qui recueille de tels faits a l'obligation de les publier, dit-il à cette occasion avec plus de force que jamais.

3. *Custine, le « Cercle des Seize » et Lermontov.*

Ainsi s'achève ce livre fameux, qui en France obtint un succès momentané de curiosité, mais qui en Russie provoqua une tempête comparable à celle de la *Lettre* de Tchaadaïev. Nous avons essayé, chemin faisant, de lever certaines incertitudes relatives aux sources russes de Custine : en ce qui concerne Tchaadaïev, le travail était rendu aisé par le beau livre de l'abbé Ch. Quénet, un de ceux qui ont le mieux lu *La Russie en 1839*. Nous pensons qu'il faut accorder aussi une place importante aux entretiens que Custine eut en Allemagne et en Russie avec Kozlovski et A. I. Tourguéniev. A Moscou il vit certainement des slavophiles, mais nous manquons d'indices sûrs. Il reste une dernière possibilité que nous indiquons à titre de suggestion. L'emploi du temps de Custine à Pétersbourg lors de son voyage de retour, pendant les « douze ou quinze jours » qu'il y passe, approximativement du 12 au 24 septembre 1839, paraît bien peu rempli. Or dans le *Résumé du Voyage* Custine déclare : « J'ai vu en Russie quelques hommes qui rougissent de se sentir opprimés par le dur régime sous lequel ils sont forcés de vivre sans oser s'en plaindre ; ces hommes ne sont libres qu'en face de l'ennemi ; ils vont faire la guerre au fond du Caucase pour se reposer du joug qu'on leur impose chez eux ; la tristesse de cette vie imprime prématurément sur leur front un cachet de mélancolie qui contraste avec leurs habitudes militaires et avec l'insouciance de leur âge ; les rides de la jeunesse révèlent de profonds chagrins et elles inspirent une grande pitié ; ces jeunes hommes ont emprunté à l'Orient sa gravité, aux imaginations du Nord le vague et la rêverie : ils sont très malheureux et très aimables ; nul habitant des autres pays ne leur ressemble [170]. »

Ch. Quénet, qui cite ce passage, déclare que Custine a subi « l'influence des jeunes officiers restés ou devenus libéraux sous Nicolas 1er [171] ». Il nous semble qu'on peut facilement démêler dans ces lignes un portrait assez ressemblant du poète Lermontov, dont Custine ne prononce pas une fois le nom. Notre hypothèse est la suivante : Custine a, dans ce dernier séjour pétersbourgeois, rencontré, sinon Lermontov lui-même, du moins des amis du poète, P. A. Viazemski, A. I. Tourguéniev, V. F. Odoïevski. Le poète habita Pétersbourg toute l'année 1839, y travailla plusieurs de ses œuvres, y fréquenta un cercle choisi d'amis et se montra dans plusieurs soirées théâtrales ou mondaines. La dernière édition de Lermontov nous fournit par exemple un extrait du *Journal* d'A. I. Tourguéniev indiquant que le mardi 12/24 septembre 1839, Lermontov lut un fragment d'*Un héros de notre temps* chez les Karamzine

en présence de Tourguéniev ; le même soir le poète alla chez les Valouïev où il retrouva Tourguéniev, A. N. Karamzine, etc.[172]. Nous ne prétendons certes pas que Custine s'y trouvait aussi : d'après nos calculs il partait de Pétersbourg ce jour-là. Mais il nous semble peu probable qu'A. I. Tourguéniev n'ait pas, d'une façon ou de l'autre, fait connaître à Custine l'importance du jeune officier, émule et successeur de Pouchkine, revenu depuis vingt mois seulement du Caucase, au patriotisme amer et frondeur, souvent froissé dans son orgueil par la morgue des courtisans de la capitale. Mais, dira-t-on, pourquoi, si Custine a connu la personne ou la renommée de Lermontov, en parle-t-il si peu dans *La Russie en 1839* ? La réponse nous paraît simple : parce que précisément à partir de septembre se constitue à Pétersbourg un cercle de jeunes officiers mécontents connu sous le nom de « Cercle des Seize », sur lesquels le seul texte important est constitué par quelques lignes de Xavier Branicki, l'un de ses participants :

« En l'an de grâce 1839, Saint-Pétersbourg possédait une société de jeunes gens qu'on avait surnommés, à cause de leur nombre, les *Seize*. Leur camaraderie s'était formée, soit sur les bancs de l'Université, soit dans les bataillons de l'armée du Caucase. Chaque nuit, au sortir du théâtre ou du bal, ils se retrouvaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Là, après un frugal souper, fumant leurs cigares, ils se rapportaient les événements du jour, causaient de tout, discutaient sur tout, avec une parfaite liberté de langage : comme si la *Troisième section de la Chancellerie impériale* n'existait pas, tant ils étaient sûrs de leur mutuelle discrétion[173]. » Parmi les *Seize* figuraient Lermontov, ses amis A. A. Stolypine (Mongo), Alexandre Nikolaïévitch Dolgoroukov, Serge V. Dolgoroukov, A. P. et P. P. Chouvalov, N. A. Gervais, D. P. Fredericks, Xavier Branicki, P. A. Valouïev, I. S. Gagarine le futur Jésuite, etc. Si Custine, comme il nous paraît probable, a connu l'existence de ce cercle, il lui a paru d'une élémentaire prudence de ne pas attirer l'attention de la III[e] section sur lui en citant le nom d'un de ses membres les plus en vue. Il est vrai que Lermontov avait été tué depuis deux ans lorsque parut *La Russie en 1839*. Sans doute aussi Custine n'appréciait-il pas mieux le talent de ce poète que celui de Pouchkine, et la figure de Lermontov ne lui parut-elle intéressante que comme celle d'un type particulier d'opposant. Quoi qu'il en soit, le rapprochement du texte de Custine et de celui de Branicki nous paraît suffisamment clair, surtout si l'on ajoute cette réflexion glissée dans le *Résumé* : « Ce pouvoir exorbitant se nuit à lui-même ; la Russie ne le subira pas éternellement : un esprit de révolte couve dans l'armée[174]. »

Si l'on accepte notre hypothèse, il est possible de considérer *La Russie en 1839* sous un jour assez neuf. Loin d'être le hâtif rassemblement d'à-peu-près qu'on se plaît souvent à y voir, elle représente au contraire une somme irremplaçable d'impressions personnelles fondée sur la connaissance de tout ce qu'il était important de savoir pour continuer au-dehors l'œuvre arrêtée à l'intérieur de la Russie depuis l'échec des Décembristes : tout se passe comme si certains éléments libéraux, A. I. Tourguéniev, P. B. Kozlovski, P. Ia. Tchaadaïev, et sans doute quelques autres, avaient saisi l'occasion qui s'offrait à eux de faire dire la vérité à l'Europe sur la situation réelle de la Russie. La remarque de Nikitenko au sujet de Marmier, qui a « visiblement écrit sous la dictée de quelqu'un qui connaissait

bien la Russie » nous paraît s'appliquer encore bien plus justement à Custine[175]. Ajoutons que l'époque où Custine se rend en Russie est une des plus agitées du règne de Nicolas Ier. Nous avons déjà relevé les indications fournies par Germain de Lagny ; ajoutons ce témoignage du chargé d'affaires des Etats-Unis George Mifflin Dallas : il note dans son *Journal* le 19 avril 1839 que selon P. A. Tchikhatchev, jeune diplomate et futur voyageur, Nicolas avait dû réprimer dans l'hiver écoulé quatre formidables conspirations. C'était le premier Russe, ajoute Dallas, à lui parler de telles choses[176]. Le *Siècle* du 6 janvier 1839 expliquait que le général Golovine, commandant en chef au Caucase, avait fait destituer par le ministre de la guerre Tchernychev le major-général Wasilkowski, Polonais, et le colonel Katénine I, « comme soupçonnés d'être les chefs d'une conspiration qui se tramerait parmi les militaires et plusieurs corps de cette armée, lesquels professeraient les doctrines de Pestel et de Mouraview-Apostol ». Le 3 février, André Delrieu mentionne dans le même journal que récemment six cents officiers des colonies militaires près de Vitebsk ont été arrêtés, et cent vingt-trois à Odessa. Si l'on ajoute les menaces d'agitation en Pologne qui aboutirent à des arrestations en masse, à l'exécution de Simon Konarski, à la fermeture de l'Université de Kiev[177] et surtout le terrible soulèvement du gouvernement de Simbirsk qui eut lieu pendant le voyage de Custine et dont nous reparlerons, on se rend compte que celui-ci n'a nullement dramatisé la situation dans son livre : il a été remarquablement informé de la plupart de ces événements et des causes de mécontentement parmi les officiers, les nobles, les fonctionnaires, les paysans. Il est vrai que cet aspect du livre a peu frappé l'opinion française, mais davantage l'opinion allemande, et encore plus la petite fraction des Russes qui réussirent à lire *La Russie en 1839*. F. I. Tiouttchev, qui devait en publier quelques mois plus tard une réfutation, parlait en septembre 1843 du livre à Varnhagen von Ense « sans passion, rectifiant ici, approuvant ailleurs. Le livre, disait-il, produit un effet extraordinaire en Russie, toute l'élite cultivée est plus ou moins d'accord avec les jugements, on ne s'indigne presque pas, on loue le style. Même le général de Benkendorf a dit franchement à l'empereur : « M. de Custine n'a fait que formuler les idées que tout le monde a depuis longtemps sur nous, que nous avons nous-mêmes[178] ! »

NOTES DU CHAPITRE CINQUIEME

1. Dominique de Pradt (voir note 4), Alphonse Rabbe, *La Russie et l'Europe* dans *Mercure de France au XIXe siècle*, t. XIII (1826) pp. 431-37, Aubernon *Considérations historiques et politiques sur la Russie, l'Autriche et la Prusse* Paris 1827 etc. Voir Raymond Th. Mac Nally *Das Russlandbild in der Publizistik Frankreichs zwischen 1814 und 1843*, in *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte*, Freie Univ. Berlin, Bd VI 1958, pp. 82-169. Cette étude ne repose malheureusement pas sur un dépouillement assez poussé des périodiques ; d'autre part l'auteur n'est pas curieux de la personnalité des auteurs qu'il analyse : la biographie de Dupré de Saint-Maure n'est pas « inconnue » (p. 137) mais se trouve, et fort détaillée, dans la *Biographie Nouvelle des Contemporains* par Arnault, Jay, Jouy, Norvins etc., P. 1822, t. VI, p. 328 ; on ne peut traiter « Ambeylard » comme un personnage réel, etc. Enfin l'auteur passe systématiquement sous silence tous les travaux russes postérieurs à 1917.

2. Joseph de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, P. Vaton 1859, pp. 26-27.

3. Général Bertrand *Cahiers de Sainte-Hélène 1818-1819* éd. par P. Fleuriot de Langle P. 1959, p. 56.

4. Dominique de Pradt, ancien archevêque de Malines *Parallèle de la puissance anglaise et russe*, 1e éd. 1823, rééd. dans les *Œuvres politiques de M. de Pradt*, P. Pichon & Didier 1828, pp. 156, 158, 159 et 169.

5. J. de Maistre, *Première lettre sur l'éducation publique en Russie*, à M. le comte Rasoumowsky, ministre de l'Instruction publique, Saint-Pétersbourg, juin 1810 : in *Lettres et opuscules inédits*, Paris A. Vaton 1851, t. 2, p. 304. La même idée est exprimée dans les *Quatre chapitres*... p. 56 : « Nous avons balbutié pendant plusieurs siècles dans les écoles avant que le génie des sciences se soit déployé parmi nous. On ne voit pas pourquoi le Russe voudrait arriver au même point en un moment... »

6. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, livre 30, chap. 13, éd. Levaillant-Moulinier Paris Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 274.

7. P. A. Viazemski traduisit pour Chateaubriand un article de Pouchkine relatif à sa traduction du *Paradis Perdu* de Milton : Chateaubriand remercia Viazemski dans une lettre imprimée dans *Lit. Nasl.* 16/18 Moscou 1934, p. 811, et reprise dans l'étude de V. Netchaeva et S. Douryline, *P. A. Viazemski i Frantsia, Lit. Nasl.* 31/32 Moscou 1937, p. 148.

8. Général Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène*... p. 240.

9. D. de Pradt, *Parallèle*..., pp. 152-53.

10. On couvre d'éloges le Tzar « libéral » Alexandre : voir M. Thiébault, *Avènement du nouveau tsar*, Paris janvier 1826. On a pu lire des livres favorables à la Russie comme celui du marquis Gabriel de Castelnau, *Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie*, Paris 1820. Ouvrages cités par R. Th. Mac Nally, *Das Russlandbild*... pp. 111, 121 etc.

11. Même Chateaubriand énonce des vues de ce genre dans son Mémoire de 1828 : mais paradoxalement il tire de ces souvenirs amers des arguments en faveur de l'alliance franco-russe.

12. A. de Custine, *Béatrix Cenci*, Paris 1833 ; *Ethel*, 1839, 2 vol., *Romuald ou la Vocation*, Paris 1848, 4 vol.

13. A. de Custine *Le Monde comme il est*, Paris 1835, 2 vol.

14. Marquis de Luppé, *Astolphe de Custine*, Monaco Edit. du Rocher 1957 ; *A Saint-Gratien, en écoutant Chopin improviser chez le Marquis de Custine*, in *Figaro Littéraire*, 31 mars 1956. Nous devons beaucoup aux travaux du marquis de Luppé, à la fois élégants et rigoureux.

15. Heinrich Laube, *Gesammelte Schriften*, Bd I *Erinnerungen 1810-1840*, Wien 1875, p. 403. Custine connaissait Heine depuis 1836 (Luppé, *op. cit.* p. 183). Nous examinerons dans le chapitre suivant ce que pensait Heine de *La Russie en 1839*.

16. A. de Custine, *Lettres à Varnhagen d'Ense et Rahel Varnhagen d'Ense*, éd. par Ludmilla Assing, Bruxelles 1870, p. 361.

17. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 250 (lettre XXIII). Nous citons cet ouvrage dans l'édition originale in-8° de 1843 : l'emploi d'une autre édition sera expressément signalé. Afin de faciliter les recherches nous indiquons toujours le numéro de la lettre, seul repère fixe parmi les diverses éditions.

18. Le baron Fredericks, colonel du régiment de Moscou lors de l'insurrection de décembre 1825, fut blessé par Alexandre Bestoujef, mais ne sauva pas la vie de l'empereur comme le dit Custine, t. II, p. 137 (lettre XIII) : cf Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*... t. I, p. 222 et note, ainsi que N. I. Gretch *Examen de l'ouvrage*... p. 81.

19. Sur Adam Gurowski (1805-1856), voir David B. Riazanov, Introduction et notes des *Œuvres complètes de Karl Marx* (Œuvres politiques) trad. française par J. Molitor Paris, A. Costes 1929, t. I, p. 56 et note I.

20. P. Mérimée, *Correspondance générale*, t. III, 15 mai 1841, p. 51 et surtout 22 mai, pp. 55-57. cf. Custine *Lettres à Varnhagen*... pp. 412-417 (22 février 1841).

21. Marquis de Luppé, *op. cit.* p. 289.

22. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. II, p. 264 (lettre XVI).

23. *Ibid.* p. 266.

24. Hippolyte Augé, *Mémoires*, pp. 482-3.
25. N. I. Gretch, *Examen de l'ouvrage...* p. 19.
26. [Ed. Kolbe], *Russlands inneres Leben — 33jährige Erfahrungen eines Deutschen in Russland.* Braunschweig 1846, t. I, p. 53.
27. Waclaw Lednicki, *Russia, Poland and the West*, London Hutchinson 1954, chap. I, Russia and the West (Chaadaev, Mickiewicz, Pushkin, Lermontov and Custine), et le c.-r. de J. Fabre in *RLC* (n° 116), oct.-déc. 1955, pp. 570-5.
28. A. de Custine *La Russie en 1839*, t. I. p. 5.
29. *Ibid.* p. 12.
30. *Ibid.* p. 12.
31. Marquis de Luppé, *op. cit.* pp. 60-61.
32. K. A. Varnhagen von Ense, *Tagebücher*, éd. L. Assing, Leipzig 1861-1870, 14 vol. et *Register* bearbeitet von Dr Heinrich Houben Berlin 1905 (t. XV). Le Journal de Varnhagen s'étend du 2 août 1835 au 10 octobre 1858, date de la mort de l'auteur. Il est question de Bakounine dans chacun des volumes I à IX, et encore dans XIII-XIV. Voir t. I, p. 235 (7 nov. 1840) et p. 263 (10 janvier 1841) ; p. 324 (4 août 1841).
33. Voir H. Granjard, *Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps, Paris*, 1954 (thèse), pp. 95-6.
34. Varnhagen, *Tagebücher*, t. I, p. 296 (2 mai 1841).
35. *Ibid.* pp. 135-36 (24 et 25 juin 1839).
36. Chap. deuxième.
37. P. A. Viazemski, *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 79 (lettre 832).
38. *Ibid.* lettres 833 et 834.
39. C'est nous qui soulignons. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, pp. 89-92 (lettre XXX).
40. Marquis de Luppé, *op. cit.* p. 118.
41. Son ami Viazemski lui rappelait ironiquement cette appréciation à propos du peintre Gudin (*O. A.* t. IV p. 138) et regrette que Chateaubriand n'ait pas appelé Tourguéniev « homme de toute sorte de savoir et propriétaire du gouvernement de Simbirsk » (*O.A.* t. III, p. 229, lettre 730 du 26 mars 1833).
42. Voir notre chapitre deuxième ; sur A. I. Tourguéniev on dispose d'une bonne introduction dans *Pis'ma Aleksandra Tourgeneva Boulgakovym*, Moscou 1939 par A. Sabourov pp. 3-25.
43. P. A. Viazemski, *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, p. 237 (lettre 932).
44. *Ibid.*, p. 256 (lettre 944). Peut-être Viazemski désirait-il voir son nom, cité par Custine, t. III, p. 298 (lettre XXV), et accompagné de l'épithète « courtisan », disparaître d'une éventuelle réédition.
45. Custine ne le cite nulle part. Pourtant il nous paraît certain qu'il a lu et relu *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, parues en 1821 et dont l'écho se fait spécialement entendre dans l'avant-propos de *La Russie en 1839*.
46. A. de Custine, *La Russie en 1839*, avant-propos p. 25.
47. *Ibid.*, p. 28.
48. *Ibid.*, p. 31.
49. *Ibid.*, t. I, pp. 6-9 (lettre I).
50. Stendhal, *Correspondance*, Paris Le Divan, t. X, lettre 1443 de Civita-Vecchia le 26 septembre [1839].
51. *Ibid.*, lettre 1463 de Rome le 4 janvier 1840.
52. Suggestion émise discrètement par Jacques Brenner dans la préface du *Voyage en Russie*, édition abrégée de *La Russie en 1839*, Club français du Livre, 1957, pp. XII-XIII.
53. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, lettre XXVI.
54. *Ibid.*, t. II, lettre XVIII.
55. *Ibid.*, t. IV, « récit » pp. 384-6 (note).
56. *Ibid.*, t. I, pp. 114-119 (lettre IV).
57. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. I, pp. 178-79 (lettre V).
58. *Ibid.*, p. 142 (lettre V). La seconde édition ajoute après « ... m'apostrophe par mon nom, *quoique nous ne nous fussions jamais rencontrés.* »

Nous pensons qu'au contraire Custine a déjà rencontré Kozlovski : la correction est destinée à donner le change aux curieux.

59. Le critique de la *Quarterly Review* (t. LXXIII, 1844, p. 324) pensait que les entretiens avec le prince étaient inventés, sinon quelle atroce indélicatesse ! Il oublie, ou ignore, que Kozlovski était mort le 26 novembre 1840 à Bade. Si les propos rapportés par Custine sont exacts et ont été prononcés sur le *Nicolas Ier*, on ne doit pas taxer Custine d'indélicatesse, mais Kozlowski d'imprudence.

60. P. A. Viazemski, *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, lettre du 27 mai/8 juin 1839.

61. Marquis de Luppé, *op. cit.*, p. 218.

62. Gleb Struve, *Un Russe européen : le prince Pierre Kozlovski*, dans *RLC* 1950, t. XXIV, pp. 521-546.

63. Varnhagen von Ense, *Tagebücher*, t. II, 29 et 31 juillet 1843 à Kissingen, pp. 196-201. La grande-duchesse explique à Varnhagen que Kozlovski avait joué un rôle très utile à Pétersbourg en raison de sa liberté d'esprit et de son talent particulier de tout dire. Nicolas le détestait d'abord, puis s'était habitué à lui ; mais les propos que Custine prêtait au prince devaient l'avoir ramené à son premier jugement.

64. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. I, p. 153 (lettre V).

65. *Lettres du comte Algarotti sur la Russie*, traduites de l'italien, Londres et Paris 1769, p. 103 (lettre V datée par erreur 21 juin 1737 : c'est 1739 qu'il faut lire).

66. C. F. P. Masson, *Mémoires secrets sur la Russie pendant les règnes de Catherine II et de Paul Ier*, Paris Didot 1859, avec avant-propos et notes par J.-F. Barrière, pp. 170-171. Ce Masson est un des rares Français à parler de façon assez détaillée de Radichtchev, pp. 229-231.

67. A. I. Herzen, *Byloe i doumy*, t. IX, p. 139.

68. Jacques Ancelot, *Six mois en Russie*, Paris Dondey-Dupré 1827 (2e éd.), p. 308 (lettre XXXIII).

69. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. I, pp. 154-55 (lettre V).

70. C. F. P. Masson, *op. cit.*, pp. 173-74.

71. Pouchkine, *Sobranie sotchinenii*, éd. Venguérov, t. III, pp. 508-09, trad. angl. dans W. Lednicki, *Russia, Poland and the West*, p. 68.

72. W. Lednicki, *op. cit.*, pp. 69-94 et « postscript » pp. 96-104 (discussion de l'hypothèse émise par M. Gleb Struve).

73. Gleb Struve, *Who was Pushkin's Polonophil ?* dans *American and East European Review*, juin 1951.

74. Article sur la littérature russe, réimprimé dans *Pouchkin o literatouré*, M.-L. Academia, 1934, pp. 331-32 ; citation en anglais dans Lednicki, *op. cit.*, pp. 78-79.

75. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, Paris 1849, t. I, pp. 62-63 (la sauterelle tartare).

76. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. I, p. 158 (lettre V).

77. J. Yakovlef (= J. N. Tolstoï), *La Russie en 1839 rêvée par M. de Custine...*, Paris 1844, p. 25 (lettre II).

78. Wilhelm von Grimm, *Marquis von Custine und sein Werk Russland im Jahre 1839...*, Leipzig 1844, p. 18 déclare que l'histoire d'Ungern-Sternberg lui a été racontée « auf ähnliche Weise ». Henri de Gondrecourt en tira un roman intitulé *La Tour de Dagö*, en 5 vol. in-8°, Paris, A. Cadot 1851, et traduit en allemand l'année suivante.

79. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 342 (lettre XXVI). Gretch dans sa réfutation pp. 127-8 s'indigne que Custine ait attribué au grand-duc Constantin un trait qu'il a trouvé au t. IX de l'histoire de Karamzine et qui se rapporte à Ivan IV ; mais Custine dans la 3e éd. de *La Russie en 1839* parue en 1846 précise par une note t. III, p. 212 qu'il maintient l'authenticité de son histoire, confiant « en la véracité des personnages » qui la lui ont racontée.

80. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. II, p. 291 note. Custine se borne à relater l'accident d'après le *Journal des Débats* du 13 octobre 1842, qui lui-même emprunte le récit au livre du comte d'Horrer, *Persécutions et souf-*

frances de l'Eglise catholique en Russie, Paris 1842. Gretch, qui était directeur du chemin de fer à ce moment, proteste énergiquement pp. 92-93 et ramène le nombre des victimes à cinq ; le docteur E. Robert dans ses *Lettres sur la Russie*, Paris 1840, rapporte l'accident à juin 1839 et parle de huit ou dix victimes sur cinq cents voyageurs.

81. A. de Custine, *La Russie en 1839*, lettre XXVI, t. III.

82. *Ibid.*, t. I, pp. 232-33 (lettre VII).

83. Vicomte d'Arlincourt, *L'Etoile Polaire*, Paris 1843, t. I, pp. 157-58.

84. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. I, pp. 320-21 (lettre X) et t. III, pp. 119-120 (lettre XXI).

85. *Ibid.*, t. III, pp. 29-30 (lettre XIX).

86. *Ibid.*, t. II, pp. 259-266.

87. *Ibid.*, t. III, pp. 138-162 (lettre XXI). On remarquera l'exclamation de Custine, à qui « un de ses amis » montre furtivement la lettre de la princesse Troubetzkoï : « Malheureux pays, où tout étranger apparaît comme un sauveur aux yeux d'un troupeau d'opprimés, parce qu'il représente la vérité, la publicité, la liberté chez un peuple privé de tous ces biens » (Pp. 138-39.) D'autres faits nous amènent à prendre au sérieux cette hypothèse d'un Custine porte-parole d'une opposition libérale russe réduite au silence dans son pays et étroitement surveillée à l'étranger.

88. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 298-99 (lettre XXV).

89. *Ibid.*, t. II, p. 143 (lettre XIII).

90. L'Empereur semble bien faire allusion aux Fredericks lorsqu'il déclare à Cussy en août 1845 à Naples : « Oui, il [Custine] est arrivé à Pétersbourg précédé par une assez triste réputation et porteur de lettres de recommandation données par des personnes assez *véreuses*. Toutefois je devais des égards à ces recommandations et aux personnes auxquelles il était recommandé. Je l'ai donc reçu, avec une sorte de répugnance, je l'avoue, mais je ne le lui ai pas montré, et, en somme, je l'ai fort bien accueilli. Vous savez comment j'en ai été récompensé... » Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, P. Plon 1909, t. II, p. 239.

91. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 125 (lettre XXI).

92. *Ibid.*, t. II, p. 55 (lettre XI).

93. Arch. Aff. Etrang. *Russie*, t. 195, Barante à Soult.

94. Ancelot, *Six mois en Russie*, Paris 1827, p. 387 (lettre XLI), Schnitzler, *Histoire intime...*, Paris 1847, t. II, p. 258. Custine, *La Russie en 1839*, t. II, p. 103 (lettre XII) et t. IV, pp. 273-78 (lettre XXXIV). Peut-être Delphine de Girardin a-t-elle en vue le duc de Maillé quand elle écrit que parmi les jeunes gens « les uns entreprennent chaque année de nouveaux voyages, comme M. le duc M***, qui s'en va passer l'été tantôt en Russie, tantôt en Morée... Vous n'étiez pas, lui dit-on, à la dernière représentation de M. de Castellane. Pourquoi n'y êtes-vous pas venu ? — J'étais à Moscou. — Voilà une excellente excuse. » *Œuvres complètes*, t. V, Paris 1860 (*Lettres parisiennes 1840-48*), p. 114 (1841).

95. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 152 (lettre XXXI).

96. *Ibid.*, t. III, p. 167 (lettre XXII). Ce Livonien ne demanda pas à Custine : « Etes-vous un bon Russe ? » comme son compatriote à Heine sur le champ de bataille de Marengo (H. Heine, *Reise von München nach Genua*, chap. XXX). Il est bien probable que Custine était surveillé par son postillon : ses propos ne devaient pas être d'une extrême circonspection.

97. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 172-73 (lettre XXII). Cf. t. IV, pp. 183-84 (lettre XXXII).

98. *Ibid.*, t. III, pp. 218-19 (lettre XXIII) ; cf. t. IV, pp. 86-87 (lettre XXX).

99. Il connaît mieux les cochers et postillons que les paysans : voir t. II, pp. 169-173 (lettre XIV), t. III, pp. 179-80 (lettre XXII), pp. 201-211 (lettre XXIII), etc.

100. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 221 (lettre XXIII).

101. *Ibid.*, t. III, p. 233 (lettre XXIII).

102. Il faut cependant noter que dès 1830, Custine disait à propos des

pauvres habitants de la Calabre, peuple méconnu : « On prend son ignorance pour de la bêtise, et sa nullité politique pour de la lâcheté : jamais les nations, non plus que les personnes, ne devraient être responsables de leur éducation. La cause de presque tous les préjugés qui s'accréditent contre ou pour les peuples, c'est que l'on confond les nations avec leurs gouvernements ! » A. de Custine, *Mémoires et voyages...* P. Vezard 1830 (2e éd.), p. 316.

103. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 234 (lettre XXIII).

104. *Ibid.*, 2e éd., t. III, p. 112.

105. Herzen, *Dnevnik*, t. II, p. 312 (26 octobre 1843).

106. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 260 (lettre XXIV).

107. *Ibid.*, p. 263.

108. *Ibid.*, pp. 266-68.

109. *Ibid.*, p. 270.

110. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 277 (lettre XXIV).

111. *Ibid.*, p. 280.

112. *Ibid.*, p. 281.

113. *Ibid.*, p. 288 (lettre XXV).

114. Sur le despotisme qui règne dans les « monarchies pures » comme dans les « démocraties absolues », voir t. II, pp. 145-151 (lettre XIII) ; t. III, p. 144 (lettre XXI) ; référence à la théorie des climats, que Montesquieu eut seulement le tort de pousser trop loin, t. I, p. 130 (lettre V).

115. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 356 (appendice à la lettre XXVI).

116. V. O. Klioutchovski, *Histoire de Russie*.

117. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 374 (lettre XXVII). On remarquera que l'initiale M*** fréquemment employée par Custine n'est qu'un signe conventionnel : on ne peut en déduire que le personnage réel ainsi masqué a un nom commençant par M.

118. G. Lecointe de Laveau, *Description de Moscou...*, 2e éd. Moscou Semen 1835, t. I, pp. 97-98. Reconnaissons que Custine cite cet auteur, t. III, pp. 362, 385, 391 et t. IV, pp. 529-33.

119. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 376-77 (lettre XXVII).

120. *Ibid.*, t. III, p. 440 (lettre XXVIII).

121. Ch. Quénet, *Tchaadaïev et les Lettres Philosophiques*, Paris 1931 (thèse) p. 295.

122. D. N. Sverbéiev, *Zapiski*, Moscou 1899, t. II, p. 405 : « Tous les gens remarquables qui passaient par la ville lui rendaient visite s'ils étaient connus de lui, sinon se hâtaient de faire sa connaissance. Custine, Mauguin, Marmier, Circourt, Mérimée, Liszt, Berlioz, Haxthausen, tous allèrent chez lui. Tchaadaïev de son côté cherchait à connaître tous les voyageurs étrangers de quelque renom et s'arrangeait pour qu'on les vît chez lui. » Il habitait alors Novaïa Basmannaïa, maison Schultz, et recevait habituellement le lundi matin. Le texte de Sverbéiev est daté 27 avril 1854. Le Mérimée dont il s'agit est naturellement Henri, le voyageur dont nous avons parlé. Le grand Mérimée n'alla jamais en Russie.

123. Sur Alexandre Iakovlévitch Boulgakov (1781-1863), grand ami de Viazemski et d'A. I. Tourguéniev, voir *Ostafievski Arkhiv*, t. I, pp. 394-97 et *Pis'ma Aleksandra Tourgueneva Boulgakovym*, intr. et notes par A. A. Sabourov Moscou 1939. Nous pensons que c'est lui l' « homme d'esprit » qui disait à Custine « qu'il n'avait rien vu en Italie qui lui parût nouveau » (*La Russie en 1839*, t. IV, pp. 118-123 (lettre XXXI).

124. Anatole G. Mazour, *Petr Jakovlevic Caadaev (1796-1856)* dans le *Monde Slave*, nov. 1937, pp. 243-266.

125. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, pp. 487-88 (Résumé du voyage).

126. P. Ia. Tchaadaïev, *Sotchinenia i pis'ma*, éd. Guerchenson Moscou 1913, t. I, p. 239 (lettre LXXVII) cité par Quénet, p. 295. Cf. aussi A. von Schelting, *Russland und Europa...*, Berne 1948, pp. 70-71. Cet auteur a tendance à exagérer l'influence de Tchaadaïev sur Custine.

127. Ch. Quénet, *op. cit.*, 2e partie, chap. second.

128. J. S. Gagarine, S. J., *Tendances catholiques dans la société russe*, dans

Le Correspondant, juin 1860 (t. 50), p. 297. Le français de Tchaadaïev n'est pas toujours excellent.

129. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 20-21 (lettre XIX). Même idée t. IV, p. 132 (lettre XXXI) et pp. 425-6 (résumé).

130. Gagarine, *op. cit.*, p. 292.

131. Custine, *op. cit.*, t. IV, pp. 31-32 (lettre XXIX).

132. Gagarine, *op. cit.*, pp. 292-93.

133. Custine, *op. cit.*, t. IV, pp. 429-32 (résumé).

134. Gagarine, *op. cit.*, p. 294. Echo probable du célèbre « pourris avant d'être mûrs » attribué à Diderot par Rulhière (*Œuvres posthumes*, P. 1792, p. 103) et démenti par Suard. (Maurice Tourneux, *Diderot et Catherine II*, P. 1899, p. 582) ; cf. Gerhard Langner, *Zur Entwicklung des Russlandbildes in Frankreich von Diderot bis Mérimée*, Rostock 1957, p. 258.

135. Gagarine, *op. cit.*, p. 298.

136. Gagarine, *Œuvres choisies de Pierre Tchâdaïev...*, Paris-Leipzig Franck 1862, pp. 132 et 133. Passages cités par Quénet, *op. cit.*, pp. 270-71.

137. Custine, *op. cit.*, t. III, p. 37 lettre (XIX).

138. *Ibid.*, t. IV, p. 19 (lettre XXIX).

139. *Ibid.*, pp. 19-22. Il vit probablement Khomiakov, qui, comme Tchaadaïev, recevait presque tous les étrangers de passage à Moscou et s'efforçait de dissiper leurs préjugés d'Occidentaux à l'égard de la Russie. C'est ainsi que le député François Mauguin (1785-1854) passa en Russie les mois d'août et septembre 1840, et, d'adversaire acharné de la politique russe, devint partisan bruyant de l'alliance franco-russe. Il avait été reçu par Caroline Pavlova, Samarine et Khomiakov. Avec Constantin Aksakov, ces derniers avaient composé à son intention un mémento d'histoire russe ! Voir Khomiakov, *Polnoïé sobranie sotchinenii*, Moscou 1900, t. VIII, p. 94 et Samarine, *Sobranie sotchinenii*, Moscou 1911, t. XII, pp. 60-70. Khomiakov ne réussit pas si bien à convaincre Custine : aussi le taxa-t-il d'ingratitude dans sa réfutation.

140. M. D. Boutourline, *Zapiski* dans *Rousski Arkhiv*, 1897 col. 353-356.

141. Hippolyte Augé, *Mémoires* dans *Revue Rétrospective*, t. XIV, p. 418 ss. *Pétroucha, mœurs russes*, SPb 1845, 3 vol. in-12. Un compte rendu de V. G. Biélinski démolit le roman (*Annales de la Patrie*, 30 juillet 1845 et *Polnoïé sobr. sotch.*, M. 1955, t. IX, pp. 239-40), tandis que F. V. Boulgarine louait auteur et roman (*Abeille du Nord*, 25 mai 1845, n° 116, p. 461). Eloge et blâme sont en partie dus à la part prise par Augé dans l'affaire Custine et à ses relations avec la III^e^ section : cf. le comm. dans Biélinski, t. IX, p. 744 et notre ch. III.

142. [J. G. Rohr] *Un Missionnaire républicain en Russie*, P. Amyot 1952, t. II, pp. 280-296.

143. Custine, *op. cit.*, t. IV, pp. 45-46 (lettre XXIX).

144. [F. F. Wiegel] *La Russie envahie par les Allemands...*, Paris 1844, intr. p. VIII ; [J. N. Tolstoï] *La Russie en 1839 rêvée par M. de Custine...*, P. 1844, p. 104 (lettre VII) ; [Xavier Labinski] *Un mot sur l'ouvrage de M. de Custine*, Paris 1843, pp. 93-94.

145. Custine, *op. cit.* 3^e^ éd. 1846, t. II, p. 383 (note ajoutée) ; t. I, p. 184 il ajoute : « Le métier de mystificateur des étrangers n'est connu qu'en Russie, et il sert à nous faire deviner et comprendre l'état de la société dans ce singulier pays. »

146. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 58 (lettre XXIX), éd. originale.

147. Les Poltoratski remontent à un archiprêtre de la province de Tchernigov ; la famille sort de l'obscurité avec Marc Fiodorovitch, anobli en 1783, directeur du chœur de la chapelle impériale à Pétersbourg, qui mourut en 1795. Son fils Constantin Markovitch (1782-1858), officier au Séménovski sous Paul I^er^, se distingua à Bautzen, fut fait prisonnier à Champaubert et s'entretint avec Napoléon. Général de brigade dans l'armée de Vorontzov, il resta deux ans en France après la paix, puis revint à Moscou en 1818. De 1830 à 1842 il fut gouverneur militaire de Iaroslav, puis prit sa retraite et vécut dans sa famille. Voir *Mesiatsoslov na 1859 god* SPb typ. Ak. Naouk, et Ikonnikov *Noblesse de Russie* (ex. dactyl. Bibl. Slave de Paris). Le fils du gouverneur,

dont parle Custine, était Boris Constantinovitch (1820-1880), sous-lieutenant aux hussards de la garde en 1839.

148. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 138 (lettre XXXI). Louis-Marie-Elzéar, comte de Sabran (1774-1846), frère de Delphine de Sabran, la mère d'Astolphe de Custine.

149. Sur le prince N.B. Golitsyne, voir G. N. Guennadi, *Spravotchny slovar' o rousskikh pisateliakh i outchenykh oumerchikn v XVIII i XIX stoletiiakh*, Berlin, t. I, 1876. Ancien combattant de Borodino, il raconta ses souvenirs dans ses *Ofitserskiia zapiski...* Moscou Semen 1838, ouvrage traduit sous le titre *Souvenirs et impressions d'un Russe pendant les campagnes de 1812-13-14 avec la relation de la bataille de Borodino*, SPb 1849, in-8° 126 pp. Le prince écrivit des pièces en vers français en l'honneur de Paskiévitch, en souvenir de Borodino (1839) et une traduction de Pouchkine (cf. chap. X). Les *Essais poétiques* du prince, publiés à Moscou chez Semen en 1839, contiennent la pièce dont Custine cite un vers : elle s'appelle « Consolations adressées à Mad. de M..., née comtesse de R... qui pleure la perte d'un époux et d'une mère » et porte la date d'Artek (en Crimée), janvier 1838. En voici le début :

Vous avez des chagrins goûté la coupe amère :
Hélas ! le monde est plein de peine et de misère.
Chacun porte sa croix, chacun a sa douleur ;
Mais en les envoyant, Dieu frappe à notre cœur :
Subissons ses décrets sans plainte et sans murmure,
Les pleurs sont la fontaine où notre âme s'épure.
Pourquoi tant déplorer les êtres que la mort
Elève à notre amour ?... ils ont atteint le port...
Tel un frêle navire, au plus fort de l'orage, etc., etc.

(Microfilm aimablement communiqué par la Bibl. Saltykov-Chtchédrine de Léningrad.)

C'est ce même prince dont parle d'Arlincourt dans son *Etoile Polaire*, P. 1843, p. 292.

150. P. Barténev, *Rousski Arkhiv* 1887 (1), col. 350-3.

151. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 143 (lettre XXXI).

152. *Ibid.*, p. 145. Custine atteste le talent de violoncelliste du prince N. B. Golitsyne, p. 152. Voir aussi Herzen, *Byloe i doumy*, t. XI, p. 324. Beethoven écrivit à la demande du prince les quatuors de 1823 en mi b majeur, si b majeur et la mineur (*op.* 127, 130, 132). Le fils du prince, Iouri Nikolaïévitch (1823-1872) fut aussi musicien. Voir R. Rolland, *Beethoven, Les derniers quatuors*, P. 1943, pp. 12-27.

153. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 277.

154. Eugène Robert, *Lettres sur la Russie*, P. 1840, p. 100.

155. Arch. Aff. Etrang. t. 195 (*Russie*), Barante à Soult, 16 septembre 1839 : « Enfants ! Vous avez devant les yeux le monument qui témoigne des hauts faits de vos compagnons ! Ici à cette même place, il y a vingt-sept ans qu'un ennemi présomptueux a imaginé qu'il pouvait vaincre l'armée russe combattant pour la foi et pour la patrie. Dieu a puni l'inconsidéré. De Moscou au Niémen ont été dispersés les ossements des téméraires envahisseurs. Et nous sommes entrés dans Paris !

Aujourd'hui le temps est arrivé de glorifier une si grande action. Que la mémoire de l'immortel Empereur Alexandre Ier soit donc éternelle pour vous. Sa ferme volonté a servi la Russie. Gloire éternelle à nos compagnons tombés par [*sic*] une mort héroïque ! Et que leurs exploits nous servent d'exemple jusqu'à la postérité la plus reculée. Oui, vous serez à jamais l'espoir et le soutien de Votre Empereur et de notre mère commune, la Russie !

De la propre main de S. M. Nicolas.

Du camp près le village de Borodino, 26 août 1839.

Au cours de ces cérémonies, Nicolas Ier inaugura une colonne de pierre haute de trente mètres portant une icône de la Sainte Face : ce monument disparut

après la Seconde Guerre mondiale. Voir Michel Tatu, *Une visite au champ de bataille de Borodino* dans *Le Monde*, 19 octobre 1962.

156. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 373 (récit).

157. Le 28 août/9 septembre 1839, A. I. Tourguéniev va chez le prince Kozlovski (*Dnevnik* inédit, cité par I. Boritchevski dans *Lit. Nasl.* 45/46 (M. Iou. Lermontov II) M. 1948, p. 353.)

158. Custine, *op. cit.*, t. IV, pp. 384-85 (récit).

159. Sur Jean, comte de La Loubrerie de Laval (1761-1846), voir en dernier lieu A. Mazon, *Deux Russes écrivains français*, P. 1964, p. 108 (un fragment relatif au prince A. M. Biéloselski son beau-frère). Notice nécrologique *Débats* du 17 mai 1846, témoignages personnels dans Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, P. 1847, t. I, p. 204 n. 3 et dans Ch. de Saint-Julien, *Voyage pittoresque en Russie*, P. 1853, pp. 28-30. « C'est là [chez le comte], entre 1827 et 1830, que j'ai pu voir Pouchkine, Kryloff, Youkoffsky, Gnéditch et Kozloff. » Laval épousa Alexandra Grigorievna Kozicka (1777-1850), fille d'un riche propriétaire de l'Oural (cf. R. Portal, *L'Oural au XVIII^e siècle*, P. 1950, pp. 146-51 et 160-67 ainsi qu'A. Mazon, *op. cit.*, p. 106). Sa sœur Anna Grigorievna (1767-1846) avait épousé en 1795 le prince A. M. Biéloselski. L'aînée de ses filles, Catherine, devint la princesse Troubetzkoï (cf. *Journal et souvenirs de Madame Divoff* publiés par S. Kaznakoff, P. 1929, pp. 97-98 et n. p. 156). La seconde, Zénaïde, épousa en 1823 le diplomate autrichien Louis de Lebzeltern (1774-1854). Voir E. de Lévis-Mirepoix, *Un collaborateur de Metternich. Mémoires et papiers de Lebzeltern*, P. 1949. La troisième, Sophie (1809-1871) épousa en 1833 le comte Alexandre Mikhaïlovitch Borch (1804-1867) qui fut directeur des Théâtres et protégea sans doute Saint-Julien ; elle fit remettre en état l'hôtel Laval après la mort de ses parents. La quatrième, Alexandra (1811-1886), épousa en août 1829 le comte Stanislas Korwin-Kossakowski (1795-1872) qui fut sénateur. C'est elle qui raconta à Vigny l'histoire de sa sœur Catherine (voir notre chapitre VII).

160. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 416 (lettre XXXVI).

161. *Ibid.*, p. 421 (résumé).

162. *Ibid.*, p. 424.

163. *Ibid.*, p. 425.

164. *Ibid.*, p. 426.

165. *Ibid.*, p. 441.

166. *Ibid.*, p. 447.

167. *Ibid.*, pp. 466-67.

168. R. Th. Mac Nally, *op. cit.* Avec quelque exagération cet auteur déclare : « Die Hauptquelle der Ideen de Custines liegt in der französischen Publizistik von 1826 bis 1830 » (p. 155).

169. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 478 (résumé). Le comte de Circourt pourtant favorable à la Russie, accordait que Custine avait raison sur ce point : voir les *Souvenirs du chevalier* de Cussy, t. II, p. 230.

170. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 463 (résumé).

171. Ch. Quénet, *op. cit.*, p. 294 note 1. Custine place dans la bouche d'un jeune précepteur français de Pétersbourg des remarques fort exactes sur les causes du premier exil de Lermontov au Caucase en 1837 : *La Russie en 1839*, t. II, pp. 328-9 (lettre XVII).

172. M. Iou. Lermontov, *Sobr. Sotch. v 4 tomakh*, M. 1958, t. IV, p. 574.

173. Xavier Korczak-Branicki, *Les nationalités slaves. Lettres au révérend P. Gagarin (S. J.)* P. Dentu 1879, pp. 1-2. Emma Guerchtein *Lermontov i kroujok chestnadtsati* dans *Jizn' i tvortchestvo M. Iou. Lermontova*, M. 1941, t. I, pp. 77-125. Voir aussi W. Lednicki, *Russia, Poland and the West*, p. 66 note, l'article d'A. Savinov, *Lermontov i khoudojnik G. G. Gagarin* dans *Lit. Nasl.* 45-46 M. 1948, pp. 447-451 et les aquarelles reproduites pp. 465 et 467. Parmi les seize figure D. P. Fredericks, fils de Cécile Vladislavovna, baronne Fredericks, née Gurowska : autre raison très forte qu'avait Custine de se montrer prudent.

174. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 478 (résumé). Cf *Lettres à Varnhagen*, Bruxelles 1879, p. 461 : « Il y a beaucoup de sociétés secrètes en Russie, et

sans doute les premiers esprits du pays y sont affiliés ; je ne les ai pas connus » (27 juillet 1843).

175. Al. V. Nikitenko, *Dnevnik*, Goslitizdat 1955, t. I, p. 267.

176. G. M. Dallas, *Diary*, Philadelphie 1892, p. 186.

177. Voir Adam Mickiewicz, *Correspondance (1820-1855)*, P. 1924, p. 199 (lettre à Ignace Domeyko du 9 mai 1839).

178. Varnhagen von Ense, *Tagebücher*, t. II, p. 216. Le « Kammerherr von T. » est identifié à Tiouttchev par K. V. Pigarev dans *Jizn' i tvortchestvo Tiouttcheva*, M. 1962, p. 116.

APPENDICE II

Lettre de Custine à Mme Récamier, imprimée par Serge Fleury dans la *Revue des Etudes Historiques*, 1929, pp. 171-186. Nous pensons qu'il est utile de réimprimer cette lettre en entier, étant donné le nombre des erreurs de lecture commises par le premier éditeur : nous en avons compté dix-huit. Voici les plus frappantes :

la suscription Nijni-Novgorod, etc. est omise.

au lieu de : Et voilà comme on est russe en Russie, l'éditeur a imprimé : Et voilà comme on est dupe en Russie.

au lieu de : de grands philosophes, des poètes, des romanciers, on a imprimé : de grands philosophes, des prêtres, des romanciers.

au lieu de : le Kremlin de Moscou — le Kremlin et Moscou.

au lieu de : je me demandais si je rêvais — je me demande.

au lieu de : ce qu'un poète pourrait bâtir — ce qu'un poète pouvait bâtir.

au lieu de : à l'équerre des Empereurs — à l'équerre des Européens.

au lieu de : un peuple de l'Asie, civilisé — un peuple de l'Asie cultivée.

au lieu de : la mauvaise foi et la politesse — la mauvaise foi et la petitesse.

au lieu de : alors vous ne m'aurez pas lu — alors vous ne m'avez pas lu.

au lieu de : à Borodino cent deux mille hommes — à Borodino cent à deux cent mille hommes.

au lieu de : une ville d'auberges et de restaurateurs — une ville d'auberges et de restaurants.

au lieu de : tout seul dans son luxe — tout seul dans son palais.

Nijni-Novgorod foire qui se tient près des frontières de l'Asie ce 3 sept. 1839.

Vous avez eu la bonté de me demander de mes nouvelles lorsque je serais au point le plus éloigné de ma route ; m'y voici enfin, Madame, et je veux remplir ma promesse, pour ne pas mériter un reproche, que pourtant je ne me flatterais pas d'obtenir, car le reproche est une faveur que vous ne prodiguez pas.

Mais comment vous écrire d'un pays où la poste lit tout ? Je n'ai pas de secret à vous mander ; mais cette seule pensée me glace. J'écrirai ce qui me viendra, et je garderai ma lettre jusqu'à la frontière. Le principal fruit que j'ai tiré de mes voyages, c'est d'apprendre à préférer les pays où je ne suis pas, à ceux que je parcours. Savez-vous ce que c'est que la Russie ? La Russie, c'est une grande ligne droite de ceux cents ou de deux mille lieues, à travers un désert, ces plaines

de sable, de marais, de broussailles qu'on appelle forêt selon l'exagération naturelle à ce peuple, ou même un désert de champs de blé. Sur cette ligne droite vous attend de vingt en cinquante lieues une grande place carrée, avec une grande façade blanche à colonnes de plâtre (c'est la caserne), avec une salle de spectacle vide, et une église à cinq campaniles faits d'hier, mais qui ont l'air anciens comme Byzance. A cette place aboutissent quatre grandes rues bordées de planches : c'est ce qu'on appelle la ville ; donnez-lui tous les noms de la Russie, c'est toujours la même chose. Voilà pour le matériel. Quant à la société, c'est Paris ou rien du tout. Je passais par Yaroslaff muni d'une lettre de recommandation pour le gouverneur : je trouverai là des Russes de province, me disais-je, et j'y veux rester pour les voir, c'est le centre du pays.

J'envoie ma lettre, on me répond par une voiture pour m'amener dîner. J'entre dans un salon élégant, rempli d'une vingtaine de personnes, toutes de la famille, qui s'étaient donné rendez-vous dans cette ville. On me /f° 1v°/ reçoit en me demandant des nouvelles d'Elzéar et de ses fables. Il se trouve que la femme de ce gouverneur est une princesse Galitsin, qu'elle a cinq ou six sœurs fort aimables, et parentes de Mme Edouard de Caumont de Paris, et qu'enfin elles ont été élevées par une Mme de Noiseville émigrée, et amie intime de ma grand-mère. Elle était une fille naturelle de Mme de Vaudreuil ; cette dame fort spirituelle a donné à tout le salon, à toute la famille, à tout le pays, le ton des Mémoires de Madame de Genlis. Et voilà comme on est Russe en Russie ! Ailleurs c'est un autre centre d'imitation ; mais ce n'est jamais original. Cette famille m'a parlé de tout ce qu'il y avait de plus aimable à Paris, et par conséquent beaucoup de vous. On s'étonne qu'on puisse encore causer dans un pays arrangé comme le nôtre ; on m'a demandé comment vous faisiez : j'ai conseillé d'aller vous le demander à vous-même ; ce qui n'empêchera pas votre secret d'être bien gardé. Vous dirai-je un effet singulier que j'éprouve ? C'est que la conversation française qui prend tant de place dans la vie de Paris parce qu'elle y est naturelle m'est insupportable ici, où on la joue comme une sonate bien apprise. J'aimerais mieux causer avec leurs esclaves. Les Chinois sont fort supérieurs aux Russes sous le rapport de la culture d'esprit : ils ont une littérature, des législateurs profonds, de grands philosophes, des poètes, des romanciers, et tout cela pris de chez eux, car ils ne passent point leur vie à écouter aux portes des autres nations. Leur Pouskine même, trop vanté, n'est qu'un imitateur de Byron. J'espère vivre assez pour entendre dire Pierre : la force de volonté ne suffit pas pour faire un grand homme un siècle après sa mort.

La foire de Nijni est tirée au cordeau : c'est tout dire ; et cette équerre et ce cordeau ont pris une place si énorme au confluent du Volga et de l'Ocha, que l'Asie et l'Europe qui s'y donnent rendez-vous s'y perdent ; la foire a l'air vide ; trente nations de l'ancien et du nouveau monde y accourent des deux bouts de la terre ! C'est curieux comme chiffres sur le papier, comme effet pittoresque c'est nul. Il n'y a de vraiment digne de la peine qu'on se donne pour l'aller voir que le Kremlin de Moscou : le Kremlin, surtout au clair de lune est le palais du caprice : je n'oublierai jamais /f° 2r°/ la promenade que j'y ai faite la veille de mon départ. J'étais seul et à pied : en faisant le tour de ce prodigieux édifice je me demandais si je rêvais. Rien de

si fantastique au monde que ces montagnes d'architecture byzantine, indienne, chinoise, tartare, czarique : c'est ce qu'un poète pourrait bâtir de plus fou dans ses vers, cela justifie l'orgie des géants. Le Kremlin est l'emblème de l'empire Russe ; jusqu'à présent la puissance pittoresque de cette ville des Czars a résisté à l'équerre des Empereurs. C'est un monde à part du reste de la cité : des jardins, des nuages de poussière soulevés par 25 degrés de chaleur qui dure depuis trois mois, des galeries, des rampes en terrasses isolent cette forteresse gigantesque, et vide en attendant son maître ; et tandis que la ville s'illumine, le Kremlin reste pâle et silencieux avec ses têtes colossales et ses bras de géants ; cette vue vaut la peine du voyage ; mais il ne faut rien examiner en détail et au grand jour : le sentiment de l'art manque à tout ici. On ne peut oublier un moment que la Russie n'a jamais été catholique ni chevaleresque, c'est un peuple de l'Asie, civilisé par les iconoclastes du Bas-Empire ; ils en ont la mauvaise foi et la politesse ; ils auront beaucoup d'excellents diplomates, ils attendront longtemps encore un vrai poète, et plus longtemps un vrai philosophe : l'amour de la vérité n'est rien pour eux. Mais il se fait des sectes dans l'Eglise grecque russe, et la cause de cette division, c'est qu'il y a des prêtres qui se permettent de donner la bénédiction avec trois doigts de la main, tandis que l'orthodoxie n'accorde que deux doigts. Telle est aujourd'hui la source d'une guerre intestine dans cette Eglise soi-disant chrétienne... mais j'oublie que la Russie ne vous fait peut-être rien du tout, et que mon encre est bien blanche et mon écriture bien confuse : alors vous ne m'aurez pas lu jusqu'ici et je n'ai pas d'excuse à faire. Si je me trompe, vous saurez encore que j'ai bien parlé de vous à Pétersbourg avec M. de Barante. Son aimable esprit m'a vraiment rappelé la France du bon temps, et sa finesse /f° 2v°/ d'aperçus le rend très curieux à faire causer sur le pays : il le voit avec plus d'indulgence que moi ; peut-être est-ce une indulgence d'office. Au reste si l'on passait sa vie avec la famille Impériale, on aimerait la Russie : c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux dans le pays. Il en est personnellement très bien traité.

Je porterai cette lettre jusqu'en Prusse, d'où je vous l'enverrai par le premier bureau de poste civilisé que je trouverai sur mon chemin ; et j'irai vous demander la réponse j'espère avant la fin d'octobre.

Je pense si souvent à M. de Chateaubriand qu'il me doit de ne pas m'oublier ; vous voyez que je ne puis vous séparer dans mon souvenir.

Je ne veux pas finir sans vous donner en peu de mots une idée des fêtes militaires de l'Empereur de Russie. Il réunit en ce moment à Borodino cent deux mille hommes (les chiffres sont tels en ce pays que je ne crois à rien et que je crois à tout) ; pour commander à cette armée il va passer là quelques jours ; on lui bâtit dans ce désert un palais, une salle de bal, une salle de spectacle, des bâtiments de service sans nombre, enfin une ville impériale composée de trente édifices au moins si on y joint un jardin apporté tout venu de je ne sais quelle distance ; c'est un magnifique parc, planté d'arbres très grands ; il n'y avait que du sable il y a trois mois, dans trois mois il n'y aura que du sable ; mais le parc fait son effet. Sur le bruit de ces magnificences, un pauvre entrepreneur se met en frais ; il se dit : le monde entier et surtout la ville de Moscou accourreront (*sic*) pour admirer tant de merveilles, et voilà qu'il bâtit une ville d'auberges et de restaurateurs ; il y a trois semaines, un mauvais chemin conduisait de Klin à Boro-

dino ; en deux jours une chaussée le remplace : mais dans l'intervalle la peur prend à la police, on rêve conspiration, défense arrive d'accorder aucune permission pour se rendre au camp de Borodino : voilà l'Empereur tout seul dans son luxe et la nouvelle ville vide, et le spéculateur ruiné. Depuis lors on a fort adouci la rigidité de ces lois d'exclusion, beaucoup d'étrangers ont obtenu des permissions par exception ; je pourrais obtenir la mienne comme bien d'autres, car l'Empereur un jour m'a fait la grâce de me dire qu'il serait bien aise de me voir à Borodino ; mais il faudrait s'agiter pour faire valoir cette parole Impériale, et en fait d'amusements comme de beaucoup d'autres choses, je ne sais faire que ce qui va tout seul ; d'ailleurs je suis bien fatigué, il faudrait me hâter de retourner d'ici à Moscou ; j'ai déjà eu bien de la poussière et vu bien des lignes droites en Russie : je me tiendrai tranquille : c'est surtout à la Cour que je sens toute ma sauvagerie naturelle, ce qui revient à dire ma paresse orgueilleuse. Quelqu'un porte cette lettre à Pétersbourg d'où M. de Barante vous l'enverra.

(Bibl. Nat. Fonds Fr. N. Acq. 14 100 *ff* 365-6.)

6.

Le retentissement européen de « La Russie en 1839 »

I. LA PUBLICATION

Custine, rentré en France, ne se pressa pas de publier son ouvrage. Il n'avait pas la rédaction facile : son *Espagne sous Ferdinand VII* ne parut qu'en 1838, alors que Custine avait visité l'Espagne en 1831, et que le roi Ferdinand VII était mort en 1833[1] ! On sait peu de choses sur les étapes de la composition de *La Russie en 1839*. Le 31 janvier 1840 Custine vante dans un feuilleton de *La Presse* intitulé *Le Postillon français* la régularité et l'exactitude de la poste en Prusse et en Russie : « Le postillon... ne brille que sous le régime militaire. » Mais le 9 février, dans le même journal, Custine caractérise ainsi les différentes aptitudes nationales : « Un Espagnol fait parler la guitare comme un Français écrit, comme un Allemand étudie, comme un Hongrois monte à cheval, comme un Russe est battu pour battre le tambour, comme un Anglais calcule... » C'est bien moins aimable pour les Russes. On pouvait croire la publication de *La Russie en 1839* imminente. Le 7 mars 1840, Delphine de Girardin affirmait : « M. de Custine va publier la relation de son intéressant voyage en Russie. » A cette date, la rédaction ne devait guère être avancée : il ne s'agit sans doute que d'une manœuvre destinée à allécher les lecteurs. Custine ne désirait cependant pas brûler ses vaisseaux prématurément : pendant l'été 1840, il est autorisé à présenter Gurowski à l'Impératrice au cours d'un séjour à Ems[2]. L'officieux vicomte de Launay ne manque pas d'informer les lecteurs de *La Presse* du bon accueil fait à Custine : « L'impératrice, qui l'avait déjà reçu avec beaucoup de bienveillance l'année dernière en Russie, lui a parlé de ses ouvrages de la manière la plus flatteuse. M. d'Arlincourt avait raison quand il disait que pour bien apprécier la littérature française il n'y avait que les souverains étrangers[3]. » C'est à croire que la spirituelle Delphine se moque à la fois des Russes, de Custine et d'Arlincourt.

Puis c'est le silence jusqu'en 1843. Custine donne de brillantes réceptions à Saint-Gratien ; Gurowski enlève l'infante Isabelle, et Custine va commencer vraiment à rédiger son livre à partir de juin 1841, en Savoie puis en Suisse et en Italie. Comme, selon M. de Luppé[4], la rédaction de *La Russie en 1839* aurait été achevée à Saint-Gingolph en septembre 1842, le temps que Custine consacra réellement à son ouvrage se réduit à une quinzaine de mois, ce qui n'a rien d'excessif étant donné sa longueur. Peut-être les ébauches des années 1840-1841

étaient-elles peu hostiles à la Russie : nous avons cité quelques lignes d'A. I. Tourguéniev qui tendraient à le faire croire. Tout se passe comme si Custine avait laissé le plus de temps possible à Nicolas pour revenir sur son refus de gracier Ignace Gurowski. Une fois ce refus définitivement confirmé, Custine aurait donné libre cours à son ressentiment. Ce n'est là qu'une hypothèse : nous préférons cependant voir dans *La Russie en 1839* un ouvrage d'une portée plus haute, et réduire au minimum l'influence de l'affaire Gurowski.

La Presse, généralement favorable à la Russie, publia en feuilleton le mardi 18 avril 1843 des fragments des lettres onzième et douzième, relatant le mariage de la grande-duchesse Marie et l'une des conversations de Custine avec l'Empereur : ces fragments étaient de ton si anodin que la *Gazette d'Augsbourg* du 24 déclarait : « Si l'ensemble est aussi modéré que les fragments qu'on nous présente ici, le public n'apprendra pas grand-chose de neuf sur la Russie dans l'ouvrage du marquis. »

Annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 13 mai 1843, par une réclame du *Journal des Débats* le 18, mais dans *La Presse* dès le 10, *La Russie en 1839* fut mise en vente par le libraire P. F. Amyot au prix de 30 francs pour quatre beaux volumes in-8°. Ce prix, assez élevé à nos yeux, était normal en ce temps : *L'Etoile Polaire* d'Arlincourt, parue en mars 1843, en deux volumes in-8°, valait 15 francs ; un an plus tard, les trois minces volumes des *Révélations sur la Russie* de Henningsen coûteront 22 f 50. Cette édition de *La Russie en 1839* s'enleva rapidement, et dès novembre une seconde édition in-18 à 14 francs, tirée à 3 000 exemplaires, s'enleva à son tour : c'est ce nouveau succès qui détermina les journaux à rendre compte de l'ouvrage, dans les derniers mois de 1843 et les premiers de 1844[5]. D'une édition à l'autre, Custine effectua quelques changements ou adjonctions. Ce n'est pas ici le lieu d'en rendre un compte détaillé : nous ferons seulement remarquer les plus significatifs de ces changements. En premier lieu l'édition in-18 s'ouvre sur un avant-propos de l'éditeur qui fait ressortir les nouveautés de cette seconde édition, rendue nécessaire par le rare succès de l'ouvrage, en dépit du « silence des principaux journaux français ». Quatre contrefaçons belges, des traductions anglaise et allemande ne purent empêcher le triomphe de l'édition française. Puis il est question du scandale soulevé par l'ouvrage, et du reproche d'ingratitude adressé à l'auteur : Custine répond assez justement qu'après tout il est resté poli vis-à-vis des « augustes personnages qui l'ont accueilli avec une souveraine urbanité » : il ne se sent tenu à rien de plus envers eux. Du reste, « faire entendre au souverain tout-puissant d'un vaste empire le cri de l'humanité souffrante, lui parler pour ainsi dire de cœur à cœur, c'est déclarer qu'on le croit digne et capable de supporter la vérité tout entière, c'est le traiter presque comme Dieu, avec qui l'homme bien malheureux ne fait pas de cérémonies dans ses prières ». C'est bien Custine qui parle ici, et non l'éditeur[6]. A la mission religieuse et sociale du poète affirmée par Lamartine, Vigny, Hugo, correspond donc une mission du voyageur aussi ambitieuse et aussi romantique : nous sommes à cent lieues du voyage romantique à la Gautier ou à la Nerval, où le pittoresque règne sans partage, mais nous retrouvons les effusions lyriques propres à une autre famille de la race romantique, celle de Quinet, de Michelet, de Lamennais, de Hugo. A ces affinités de tempérament, ajoutons l'influence probable de Mic-

kiewicz, dont les cours au Collège de France[7] coïncident avec la période de rédaction de *La Russie en 1839*, et nous sentirons que ce livre représente un point de convergence important dans l'histoire du romantisme en France : son succès est contemporain de l'échec des *Burgraves* et confirme que toutes les formes du romantisme français ne meurent pas en même temps.

La plus importante des adjonctions de la seconde édition est évidemment le récit dramatique mais exact du supplice infligé aux cinq chefs du complot décembriste : Custine fut renseigné en France par « une personne attachée à l'ambassade de France lors de la mort de l'empereur Alexandre ». C'est peut-être l'ambassadeur d'alors, le comte de La Ferronnays, ami de Chateaubriand[8]. Ces détails sinistres n'étaient pas alors connus du public français : Lesur, Ancelot, etc. n'avaient parlé qu'en termes généraux du drame de 1825-1826. Schnitzler n'ajoutera pas grand-chose au récit de Custine dans son ouvrage de 1847[9]. Une autre adjonction porte sur l'histoire du prince P. V. Dolgoroukov, brièvement mentionnée dans l'édition in-8°, beaucoup plus précise dans la seconde[10]. Ayant reçu de la comtesse Kossakowska, fille de la comtesse Laval, une lettre de rectification, Custine fait disparaître le nom erroné Kaminska et indique, ce qui compte bien plus, que le comte de Laval est le père de la princesse Troubetzkoï dont il a raconté l'héroïque dévouement[11].

Les deux éditions de 1846, in-12 et in-8°, s'ouvrent sur une « note de l'auteur » moins intéressante que celle de la seconde édition : Custine déclare qu'on lira désormais *droschki* au lieu de *drowska*, *mougik* au lieu de *mugic*, ce « qui ne causera qu'un médiocre plaisir aux lecteurs français ». Il craint que son livre ne soit taxé d'excessive modération, tant « ce qui s'est publié en Occident et ce qui s'est fait en Russie depuis la première apparition de ces lettres dépasse les prévisions de celui qui les écrivit[12] ». Il fait évidemment allusion aux persécutions dont étaient victimes depuis plusieurs années les Uniates de Pologne et de Russie. La 3e édition de *La Russie en 1839*, mise en vente dès le 14 février 1846, ne put être influencée par l'insurrection de Cracovie, dont les premières nouvelles ne parvinrent qu'à la fin du mois en France. En revanche Custine écrivit sous le coup de l'émotion provoquée par les horrifiques récits de l'*Univers* du 26 septembre 1845 relatifs au martyre subi par des religieuses Basiliennes près de Kovno : le *Correspondant* du 25 janvier 1846 publia le récit de la mère supérieure Makrena Mieczyslawska[13]. M. de Luppé nous apprend qu'à cette époque Custine était très préoccupé par les questions religieuses dont son roman *Romuald* sera plein[14]. Comme il avait déjà pu lire les ouvrages de l'Oratorien allemand Theiner sur la pénible situation des Uniates, Custine était naturellement disposé à renforcer sa sévérité vis-à-vis de la politique religieuse de l'empereur Nicolas. A plusieurs reprises dans les éditions de 1846 il renvoie aux *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie* de Theiner, qui sans se nommer publia son ouvrage en 1841 ; le livre fut traduit en français en 1843 et préfacé par Montalembert[15]. Dans une longue note ajoutée en 1846, Custine expose les avantages qu'auraient selon lui les peuples à se laisser gouverner par des membres du clergé, « toujours moins exposés que les esprits mondains à tomber dans le vertige de l'orgueil... » A cette date, Custine ne se soucie plus de la Russie ni du despotisme : seule la religion compte à ses yeux.

Au contraire, l'avertissement placé en tête de la cinquième édition de *La Russie en 1839*, un in-4° à deux colonnes publié en juillet 1854, souligne à nouveau la portée politique de cet ouvrage auquel la guerre de Crimée paraît donner un sens prophétique [16] : Custine, en bons termes avec le régime impérial français, apporte ainsi sa contribution au vigoureux effort de propagande anti-russe qui accompagne la première grande entreprise militaire de Napoléon III. L'illogisme de cette attitude n'est pas propre à Custine : on applaudit au régime autoritaire français qu'on dénonce emphatiquement chez les Russes. Le refus simultané des deux despotismes n'est le fait que de quelques démocrates, Hugo, Herzen, Michelet, Quinet, Cœurderoy.

II. ÉCHOS HOSTILES A LA RUSSIE EN 1839

Il nous reste à montrer l'accueil réservé à *La Russie en 1839* lors de ses premières éditions, tant en France que dans les autres pays d'Europe. Ce livre eut un retentissement profond : pour la commodité de l'exposé, nous verrons successivement les critiques hostiles de l'ouvrage puis les approbations. Dans chaque pays il se trouva des détracteurs et des admirateurs.

1. En France.

Dans l'ensemble le public français fit bon accueil à l'ouvrage, avant même que la critique n'eût fait connaître son avis. Celui-ci fut en général conforme à ce qu'on pouvait attendre : on s'attacha aux enseignements politiques de *La Russie en 1839* plus qu'à ses qualités littéraires ou à ses théories religieuses. Deux journaux cependant se distinguèrent par la sévérité de leurs comptes rendus, la *Revue de Paris* et *La Presse*. Nous avons déjà signalé l'exécution de la *Revue de Paris*, publiée par le jeune poète J. Chaudes-Aigues (1814-1846), protégé de Vigny [17]. Elle parut le 31 décembre 1843, et tint lieu de l'article que Philarète Chasles devait donner à la *Revue des Deux Mondes* [18].

Chaudes-Aigues déclare que les « personnalités » emplissent le tiers du livre ; or, si les confidences des gens célèbres sont acceptables, « est-on illustre pour avoir écrit des romans tels qu'*Aloys*, ou *Le Monde comme il est*, ou *Ethel* ? Non, à beaucoup près... » Et de railler cruellement le « René vieillissant ». Le critique dénonce les descriptions empruntées à Schnitzler [19], à Lecointe de Laveau, reproche à Custine ses fêtes de Péterhof, mille fois relatées avant lui. L'intérêt du livre repose uniquement dans ce que l'auteur dit de Nicolas et du peuple russe. Or les jugements portés sur l'Empereur sont si contradictoires que le lecteur ne sait que penser ; et sur le peuple russe, la seule idée originale est que les hommes sont beaux et les femmes laides, le reste venant de Le Clerc [20], Levesque [21], Ségur [22] et Chopin [23], dont le critique porte aux nues les publications. Chaudes-Aigues dénonce la confusion des idées sociales, économiques, littéraires de Custine, déclare que l'histoire des Troubetzkoï, traitée dans un style ronflant et boursouflé, n'est qu' « une vulgaire amplification », souligne enfin les nombreuses contradictions de l'auteur et prédit un succès éphémère à l'ouvrage, très inférieur à ceux de Rulhière [24] et de Masson : « *La Russie en 1839* n'est qu'un pamphlet diffus et sans portée. » On serait tenté de conclure que Tolstoï ou Balabine ont inspiré une telle diatribe, si le critique

ne prévenait un tel soupçon dans les lignes que nous avons citées[25]. C'est donc un autre motif qui l'inspire : nous ne savons lequel. Si l'attaque véhémente de *La Revue de Paris* est surprenante, celle de *La Presse* ne l'est pas moins. Alors que jusqu'au dernier moment on pouvait croire Custine bien en cour auprès des Girardin, le compte rendu paru le 12 décembre 1843 sous la signature « Un inconnu » est plus modéré mais tout aussi désagréable pour Custine. L' « inconnu » est Eugène Pelletan, journaliste assez brillant, tout pénétré de la croyance en un progrès continu de l'humanité[26]. Comme Labinski, il commence par imaginer ce qu'un Russe pourrait dire de la France en quatre volumes, après l'avoir traversée au galop : absence de liberté véritable, presse mensongère, confusion des intérêts et des opinions, voleries des commerçants, etc. Custine est certainement de bonne foi, « mais la vue des neiges lui a troublé le regard, le fantôme glacé de la Sibérie l'a poursuivi partout ». Pelletan déclare que le seul régime possible en Russie est celui d'une forte discipline, et rejette l'idée d'une lutte entre l'Europe et la Russie, car celle-ci « pèse d'un faible poids sur les flancs de l'Europe. C'est de l'espace, c'est du vide, ce n'est pas un corps. » Son rôle est de civiliser les barbares d'Asie et de la Caspienne[27], et la France gagnerait à une alliance au moins commerciale avec elle. Enfin le critique loue le style de Custine, la vivacité de ses tableaux et de ses portraits, mais déplore qu'il ait eu trop peur pour bien juger.

Nous ne dirons rien ici des critiques formulées *in petto* par Balzac[28] et des projets de réfutation d'Hippolyte Augé, puisque rien de tout cela ne transpira dans le public. Nous passons également l'insignifiante critique de l'avocat Charles Duez, qui dans sa réfutation imprimée en 1844 raconte à sa façon l'histoire de Russie, déclare que Nicolas Ier est pareil à un lion et ses détracteurs à des vermisseaux, puis p. 40 : « Finissons-en avec M. de Custine » alors qu'il n'a jamais commencé[29]. On ne peut tenir non plus pour une véritable réfutation le bavardage désordonné de Desveaux-Saint-Félix, qui attaque Custine dans une partie de son livre, et reprend à son compte dans une autre la plupart des critiques énoncées dans *La Russie en 1839*[30].

2. *En Angleterre.*

Du côté de l'Angleterre et de l'Allemagne, très peu de critiques hostiles sont à relever dans la masse des publications relatives à *La Russie en 1839* : nous ne prétendons pas cependant avoir tout lu, à beaucoup près. L'article le plus sévère paru en Angleterre sur le livre de Custine est celui de la *Foreign Quarterly Review* de 1844[31], qui fut traduit *in extenso* par la *Bibliothèque Universelle de Genève* (juin-juillet 1844). Le *reviewer* s'appuie en même temps sur *La Russie en 1839* et sur les réfutations de Gretch et de Labinski. Il ironise d'abord sur le changement d'opinion spectaculaire de Custine ; parti en Russie ennemi acharné du gouvernement représentatif, pensait-il y trouver en deux mois des raisons supplémentaires d'abolir les Chambres françaises ? Les sentiments et les réflexions de Custine sont d' « un Sybarite cynique » ; aussi mal vu par les légitimistes que par Louis-Philippe, Custine a essayé à force de ferveur religieuse, « de fondre la glace du Faubourg des douairières[32] ». Relevant d'après Gretch diverses inexactitudes, le critique déclare que le prince K*** doit être inventé, sinon le procédé serait atrocement indélicat. Custine reproche la monotonie de Pétersbourg et regrette l'absence de zigzags : qu'on imagine, dit le critique anglais,

un homme raisonnable traçant le plan d'une grande ville d'après le principe du zigzag ! « Un aussi colossal *cockneyism* serait la risée de l'univers. » Toutes les anecdotes du livre ont la même autorité, et cette autorité « est juste égale à zéro ». Ainsi l'histoire de Borodino est doublement absurde : Wittgenstein n'a pu être sacrifié à Bagration, car il n'était pas présent à cette bataille, et Bagration n'a qu'une très modeste stèle. D'une façon générale le critique ne croit pas du tout aux dates indiquées par Custine : « Toute l'histoire de la composition est pure fiction. » Enfin ce coup de massue : « A la différence de M. de Custine nous n'avons jamais été admirateur des gouvernements despotiques : nous pensons et avons toujours pensé que ce qu'on pouvait dire de mieux au sujet de tout système *réellement* despotique est que le pays où il est établi n'est pas en mesure de tirer profit d'aucun autre[33]. »

Le critique anonyme associe à ses observations celles d'un géologue, auteur de *Russian fragments* encore inédits en 1844. Il s'agit de sir Roderick Impey Murchison, qui étudia la géologie de la Russie d'Europe et de l'Oural en 1839, publia un premier travail en 1842, et son grand ouvrage en 1845 : en fait tout l'article de la *Quarterly* peut lui être attribué[34]. D'une façon tout à fait comparable à celle de Le Play, Murchison célèbre les beautés de la nature russe : le printemps vers la mer Blanche, les majestueuses forêts des gouvernements centraux, les profondes gorges de l'Oural, les fabuleux océans de céréales des steppes ukrainiennes. « Comment le marquis aurait-il pu *deviner* l'existence de pareilles choses ? » Il est exact que pour apprécier la Russie dans son ensemble à cette époque, il fallait aimer l'aventure et le sport. Un habitué des villes d'eaux, un épicurien amolli par le luxe ne pouvait manquer d'être dégoûté par les cafards et démoralisé par les routes en rondins. Là-dessus, aucune contestation n'est possible : c'est pourquoi nous avons accueilli dans notre étude les témoignages des sportifs E. Robert, Le Play, Hommaire de Hell, Haxthausen.

3. En Allemagne.

En Allemagne, également très peu de critiques défavorables. La plus intéressante nous paraît celle de C.O.L. von Arnim, auteur d'une série de récits de voyages entre 1840 et 1850[35]. Il alla en Russie dans l'été 1846, pensa publier sa relation en 1848 et ne put le faire qu'en 1850. Il reproche principalement à Custine de « chercher midi à quatorze heures » en trouvant partout de l'hypocrisie dans la société russe ; il se bâtit de toutes pièces un Russe « froid, moqueur, spirituel » et en tire d'infinies conséquences dans tout son livre. Tout pouvoir a ses flatteurs : selon le régime, on flatte le souverain, le ministre, la femme du ministre, le député, etc., etc. Custine se contredit de façon risible en nommant Pierre le Grand « le corrupteur des Russes » d'une part, et de l'autre en dénonçant tant de vestiges de barbarie : si la Russie, par ses sentiments, ses pensées et ses mœurs, était restée la vieille Russie, ne serait-elle pas encore bien plus loin derrière ses voisins qu'elle ne l'est réellement ? Tout est négatif dans *La Russie en 1839*. Cependant le livre a du succès parce qu'il est piquant : les femmes en particulier se divertissent à sa lecture[36].

Signalons encore *Ein Blick auf Russland, das wirkliche, und Russland des Marquis Custine im Jahre 1839,* par J. Hubmann, parue à Dresde en 1844. L'auteur est un Galicien, sans doute précepteur, qui séjourna à Moscou environ quatre ans. Il était à Kiev en 1839 lors de la répres-

sion du complot fomenté par Konarski [37]. Les termes qui reviennent le plus souvent dans sa brochure sont « menteur » et « mensonge ». Sur le fond, rien de neuf par rapport aux réfutations russes, comme le dit Hubmann lui-même dès les premiers mots de son opuscule, destiné à la *Gazette d'Augsbourg*. Il nie avec énergie que les commerçants de Russie soient presque tous allemands ; à propos de Nicolas, ces quelques lignes méritent attention : « Le marquis de Custine déclare : « Les Russes n'abordent leur Empereur qu'avec une crainte servile. » Il juge comme un Français. Le Français souvent ne sait pas distinguer le respect de la servilité, et par crainte de tomber dans la servitude, il se refuse à respecter même ce qu'il y a de plus sacré. Le Russe est fier de son Empereur, et son cœur bondit de joie quand il parle de lui [38]. » La plus violente hostilité envers la France se manifeste chez Hubmann, comme chez Goldmann.

Ces trois critiques, très différentes de ton et de contenu, montrent que *La Russie en 1839* suscita de violentes réactions même en Europe occidentale : à plus forte raison fut-elle attaquée par des Russes.

4. En Russie.

Comme il est naturel, ce sont les Russes qui s'attachèrent à réfuter de toutes les façons *La Russie en 1839*. Il est à noter que la plupart de ces réfutations furent écrites dans les langues occidentales, en français, en anglais, en allemand. En Russie, la consigne du silence ayant été très tôt appliquée, seul Khomiakov protesta publiquement en russe contre l'ouvrage du marquis. Parmi les réfutations de langue française, le plus grand nombre parut sans indication d'auteur, ou sous le couvert de pseudonymes : ce qui ne contribuait pas à donner à la polémique dirigée contre Custine l'air de loyauté qui eût été spécialement nécessaire, puisqu'un des principaux griefs du marquis contre les Russes était précisément leur perpétuelle dissimulation. Avant d'examiner ces réfutations, il ne sera pas inutile de donner un aperçu des réactions provoquées par l'ouvrage de Custine à la Cour de Russie. Plusieurs témoignages nous les font connaître. Tout d'abord celui de notre chargé d'affaires le baron d'André, qui écrit à Guizot le 30 juin de Pétersbourg :

« La Cour s'est dispersée, le corps diplomatique est mal renseigné. Les deux points sur lesquels a porté la conversation ont été dans ces derniers jours, d'abord le beau fait d'armes de M. le duc d'Aumale [39]. Il a été fort remarqué [...]. Et ensuite l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie. Cet ouvrage occupe beaucoup le public. Il a fort indisposé la Cour. L'Empereur n'a cessé d'en parler pendant huit jours. Il en lisait des chapitres le soir en famille, et il choisissait de préférence ceux où il était question des personnes. Il avait voulu d'abord laisser librement circuler cet ouvrage pour montrer, disait-il, le peu de cas qu'Il en faisait ; mais on lui a conseillé le contraire ; et la censure a mis arrêt sur les exemplaires qui arrivaient aux libraires. Cependant tous n'ont pu être saisis. On lit ce livre avec une grande curiosité, et on convient qu'il contient beaucoup de vérités et de fines observations. Il est pourtant fâcheux que ces vérités aient été dites dans ce moment et par un homme qui avait reçu si bon accueil de LL.MM. On deviendra à l'avenir plus réservé encore vis-à-vis des voyageurs qui seront soupçonnés d'écrire [40]. »

De Berlin, le 16 juin 1843, la duchesse de Dino écrivait : « J'ai vu

le soir Mme de Chreptowitz, née Nesselrode, qui vient de Saint-Pétersbourg et se rend à Naples où son mari est nommé chargé d'affaires. Elle dit qu'on lit M. de Custine avec fureur à Saint-Pétersbourg, et *fureur* est le mot, car ce livre excite, chez les Russes, une colère affreuse. Ils prétendent qu'il est rempli de faussetés. L'Empereur le lit avec attention, en parle avec dédain, et en est outré au fond[41]... » Nous connaissons déjà l'opinion du diplomate F. I. Tiouttchev, telle que la rapporte Varnhagen von Ense : son témoignage s'accorde bien avec celui du baron d'André. Beaucoup de Russes, et parmi les plus haut placés, reconnaissent sans effort que le livre contient « beaucoup de vérités », mais jugent la publication indélicate, inopportune, offensante. Notons encore l'indignation sincère du baron Georg Cancrine, ministre des Finances sous Nicolas, mort en 1845. Il écrit le 5 juin 1843 : « ... Je n'ai encore jamais vu un pareil ramassis de fausses nouvelles, un pareil salmigondis de vérités, de demi-vérités et de mensonges. L'auteur est un représentant de tout ce qu'on pourrait tirer des Français en fait de prétention, présomption, légèreté, vues fausses et étroitesse d'esprit. Il est fréquent que les voyageurs comparent les défauts étrangers avec les qualités de leur pays, et c'est souvent pardonnable ; mais il est difficile de comprendre d'où le marquis a tiré une haine si sauvage de la Russie, et comment il a pu concilier un radicalisme intime aussi effréné avec ses dehors aristocratiques. Mais, à la vérité, qui lirait, qui imprimerait un livre sur la Russie, si on voulait y dire la vérité ? Il y a bien sûr beaucoup de vrai dans cet ouvrage, mais trop mêlé de faux, d'absurde même, pour avoir de la valeur ; la philosophie de l'auteur manque malheureusement de saine raison humaine[42]. »

Ces réactions sont antérieures aux premières réfutations imprimées, et permettent de saisir dans quel sens iront ces dernières : toutes sont inspirées de directives officieuses.

III. LES RÉFUTATIONS RUSSES

Huit Russes au moins participèrent à la campagne patriotique contre l'insolent marquis : Labinski, Oubril, Iermolov, Gretch, Tolstoï, Viazemski, Golovine et Wiegel. A ces *minores* il convient d'ajouter deux écrivains d'une autre trempe, Tiouttchev et Khomiakov. Quelques réfutations parurent dans la presse, celle d'Oubril et de Khomiakov ; les autres furent éditées en brochures séparées, celle de Viazemski resta inédite. Si l'on excepte l'article de Khomiakov, toute la campagne s'échelonna sur une année, du milieu de 1843 au milieu de 1844. Ensuite c'est le silence.

A) La première vague de réfutations.

1. Labinski.

La première brochure[43], celle de Labinski, fut aussi la meilleure jusqu'à l'article de Tiouttchev. Sous le nom de *Polonius,* Xavier Labinski s'était fait un nom parmi les petits poètes romantiques français[44]. Effectivement polonais d'origine, il fut consul de Russie à Londres de

1822 à 1836, passa à Berlin jusqu'en 1841, et fut nommé secrétaire du ministère des Affaires étrangères de Pétersbourg. Connaissant admirablement notre langue, il publia sous le pseudonyme *Un Russe* une brochure de 96 pages à la fin de septembre 1843 sous le titre *Un mot sur l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839* [45]. » Traduite en allemand et en anglais, elle fut rééditée en 1845. Fort habilement, Labinski pratique une sorte de défense élastique, concédant sur un point, contestant sur un autre : jamais il ne perd son sang-froid, et son ironie agit plus sûrement que n'importe quelle indignation. « Fripons, menteurs, adulateurs, vantards, vils esclaves, et qui pis est amoureux de leurs chaînes, fanfarons d'hospitalité, mauvais singes dénués d'invention, espions même en amateurs et sans rétribution, etc., etc. » : personne ne peut tenir pour justifiée une pareille avalanche d'injures. Custine a cru tout découvrir en Russie grâce à la « petite clef du gros prince russe » ; le malheur est qu'il a confondu *honneur* et *point d'honneur* [46]. » Un peu plus loin, Labinski s'écrie drôlement : « Je n'invente pas, lecteur bénévole ; fidèle à ma nature de singe, je copie servilement. » Montrant qu'il serait facile de tracer un tableau attristant de la France en ne retenant que « les landes de Bordeaux » ou « la craie de la Champagne », et une histoire où ne figureraient qu'atrocités, empoisonnements et massacres, Labinski ajoute : « Une bile verte et acrimonieuse découle, contre son propre gré, sur toutes les pages de son livre, et y donne à chaque objet une couleur hypocondriaque [47]. » Beaucoup plus faible est la partie de la brochure où Labinski s'efforce de redresser les jugements de Custine. Il défend le gouvernement despotique incriminé par celui-ci en déclarant que les Russes ont plus de discipline que d'esprit d'ordre, et que seule cette forme de gouvernement a préservé l'unité, la nationalité, l'indépendance de la Russie, tandis que les autres Slaves restaient brisés ou asservis. Il reconnaît qu'il existe bon nombre d'abus en Russie, mais ajoute assez imprudemment que le gouvernement le sait et en autorise la dénonciation, témoin le *Révizor* de Gogol. A propos de Pierre le Grand, Labinski déclare avec humour : « Je le dis pour d'autres encore que M. de Custine : les gens d'esprit, les hommes de lettres ne sauraient être trop prudents en parlant des hommes d'action [48]. » Enfin il termine en indiquant que Custine a été victime d'informateurs peu sûrs, gouverneurs et gouvernantes de bonne maison souvent aigris par leur fausse position sociale, et « mystificateurs de profession dont parmi nous l'espèce abonde [...] Le don Juan du Nord nous paraît avoir passé la mesure en ce genre. » Et la flèche du Parthe : « M. de Custine a peu fréquenté nos grands seigneurs, il s'est méfié et a préféré la table d'hôte [49]. »

Cette réfutation fut en général jugée spirituelle mais superficielle : *Le Semeur*, hebdomadaire protestant, reproche le 8 novembre à Labinski de vouloir être trop « français », de ne fournir que des pointes en place d'arguments. Herzen, lisant avec indignation la réfutation de Gretch, notait dans son *Journal* que Labinski « avait montré plus de tact [50]. » Le rédacteur de l'*Edinburgh Review* disait excellement : « This *tu quoque* style of argument must be taken for what it is worth, and no more [51]. » Et Balabine notait que la brochure « a produit quelque effet : l'auteur s'est montré spirituel, incisif, ingénieux et de bon goût ; la brochure a passé par les mains de tous ceux qui lisent et a été appréciée [52]. » Custine fut piqué par l'allusion aux « mystificateurs de profession » et la releva dans la 3e édition de son livre. Cette première

réfutation ne parut cependant pas suffisante : d'autres champions entrèrent successivement en lice.

2. Oubril.

Un certain Oubril, Serge de son prénom, probablement frère de Paul Pétrovitch Oubril (1819-1896), diplomate catholique, écrivit au journal fouriériste *La Démocratie Pacifique* pour protester contre la critique remplie d'éloges et de citations de *La Russie en 1839* parue dans *Le National* les 14, 16 et 17 novembre 1843 sous la signature de Gustave Héquet. Un « chapeau » précédait la lettre d'Oubril : « Nous ne sommes pas suspects d'une partialité trop grande en faveur de la Russie » ; opposés à une alliance directe et exclusive avec ce pays, « nous sommes loin de nous ériger en détracteurs systématiques de cette nation. Nous accueillons donc avec plaisir une lettre écrite par un Russe sur l'état de son pays ; des documents de ce genre nous paraissent utiles pour faire contrepoids à la malveillance trop habituelle de la presse française à l'égard des Russes et de la Russie[53]. » Un peu plus tôt, du 29 septembre au 4 novembre 1843, et dans le même journal, Alexis Arkadiévitch Stolypine, dit Mongo, faisait paraître la première traduction en France de son ami Lermontov, *Un héros du siècle ou les Russes dans le Caucase.*

La lettre de Serge Oubril est en elle-même insignifiante : reconnaissant que « bien des abus de pouvoir se commettent dans un empire si vaste », il déclare Custine ridicule « quand il prétend que notre attachement même pour la Russie n'est que de commande » ; la Russie fait des progrès réels, « et nous marchons à pas de géant sous un gouvernement tutélaire et ami du bien public ». Ce genre de phrase exaspéra A. I. Tourguéniev[54]. Dans le deuxième article, Oubril affirme sans s'expliquer : « Le mal vient de l'apathie de l'aristocratie » et le seul remède est pour lui l'émancipation des serfs. Il trouve exagérée l'histoire de la princesse Troubetzkoï, ainsi que les propos de « ce Russe qui osa dire que la religion catholique était plus favorable que la religion byzantine au développement des esprits et au progrès des arts. » Il reproche encore à Custine d'avoir confondu l'insurrection de décembre 1825 avec le choléra de juillet 1831, et termine en admettant que Custine a écrit un livre fort utile, mais qu'il s'est laissé égarer par son imagination.

3. M. A. Iermolov.

Quelques jours après l'article d'Oubril paraissait une nouvelle brochure anonyme : *Encore quelques mots sur l'ouvrage de M. de Custine « La Russie en 1839 »*, par M***[55]. L'auteur en était Michel Alexandrovitch Iermolov, né en 1794, « homme d'une rare politesse, d'un esprit fin et original, que de nombreux liens rattachent depuis longtemps à la France ». Son frère Pierre appartint à la diplomatie puis se fixa en France et se fit catholique. Michel Iermolov épousa la fille du général Lassalle et contribua à faire connaître Pouchkine en France par quelques traductions et études non dénuées de mérite[56]. Sa critique de Custine en 40 pages est peu intéressante. Il déclare que personne en Russie n'emploie le verbe « enguirlander », explique ce qu'est le *tchin,* et relève l'absence de connaissances littéraires chez l'auteur de *La Russie en 1839.* Mais il apprécie le parallèle des caractères russe et polonais, ainsi que le portrait du peuple russe « qui ne manque ni de charme ni même de

vérité dans quelques détails ». Vraiment rien de tout cela ne va loin. C'était aussi l'avis d'A. I. Tourguéniev [57].

4. *Gretch.*

Le succès de la deuxième édition s'affirmant, de nouveaux commentaires se préparent dès la fin de décembre 1843 : Tourguéniev, toujours bien renseigné, annonce à son ami Boulgakov le 12/24 que « Gretch finit de pondre ici quelque chose. On dit qu'il a envoyé sa réponse à Custine pour approbation. Dans les *Débats* qui promettent depuis longtemps un article sur Custine, il y aura, dit-on, un long article que prépare Saint-Marc Girardin [...] connu déjà par un *autre* article ! Mais il connaît la Russie — et pas seulement par ouï-dire [58]. » La réfutation de Gretch parut en effet à Heidelberg avant la fin de 1843 en allemand [59]. Tourguéniev la lut dès la première semaine de janvier et se borna à dire : « Dommage que Custine n'ait pas encore trouvé de critique intelligent et propre [60]. » Il détestait et méprisait Gretch autant que Herzen. Une traduction française parut à Paris et à Bruxelles en janvier 1844 : *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839 »* par N. Gretch [61]. Plus longue que les précédentes, cette réfutation veut être aussi plus complète. Nicolas Ivanovitch Gretch (1767-1787), grammairien estimable, journaliste non dépourvu de talent, avait malheureusement mis sa plume au service de la III[e] section, comme son confrère Thaddée Boulgarine. Nous avons déjà exposé ses efforts au cours de l'été 1843 pour trouver un littérateur français disposé à attaquer Custine, et sa joie lorsqu'il crut avoir trouvé l'homme qu'il fallait en la personne d'Hippolyte Augé. Sa propre réfutation manque absolument d'humour, et suit lourdement l'ouvrage de Custine en le glosant de façon fastidieuse. Quel effet pensait-il produire au juste en traitant *La Russie en 1839* de « tissu d'erreurs, d'inexactitudes, de bévues, de contradictions, de mensonges, de calomnies et d'injures, en récompense de l'hospitalité franche et cordiale, et de la confiance qui avaient accueilli l'auteur [62] » ? En quoi Custine « foule [-t-il] aux pieds tout ce qui est cher et sacré aux hommes » ? Gretch prétend réfuter les faits pour montrer « tout ce qu'il y a de mensonger et de paradoxal dans ses déductions, dans ses allégations et dans ses jugements ». Mais Custine ne déduit pas ses opinions des faits observés : son information est surtout indirecte, ses idées sont le plus souvent un reflet. C'est bien ce qui rendait son livre dangereux ! Autre bévue de Gretch : prétendre que « l'ouvrage de M. de Custine n'a point excité à Paris d'intérêt puissant ». Alors pourquoi le réfuter ? Très vite Gretch passe à des personnalités perfides : il raconte l'affaire Gurowski et feint d'y voir l'explication de tout l'ouvrage [63]. Dans la suite, les rectifications de détail se succèdent et alternent avec les justifications les plus involontairement comiques : si les Russes ont une triste mine à Lubeck au moment de prendre le bateau du retour, c'est qu'ils n'ont plus d'argent et craignent le mal de mer. Si la censure existe en Russie, c'est qu'il importe de préserver les Russes « du poison qui a corrompu et ruiné maint Etat de l'Europe [64]. Détail plus intéressant : Gretch accuse Custine d'indiscrétion et se fait fort de « trouver, avec les indications qu'il donne, le nom de chacune des personnes avec lesquelles il s'est entretenu ». Là-dessus nous serons assez de l'avis de Gretch, qui fut du reste exprimé par d'autres personnes moins suspectes que le Russe [65]. Mais Gretch ment avec effronterie à plusieurs reprises : il nie que les

travaux de reconstruction du Palais d'Hiver aient causé de nombreux accidents et des maladies mortelles chez les ouvriers qui y furent employés. Il se trahit parfois de façon ridicule : traçant en contrepartie aux exagérations de Custine un tableau idyllique des rapports entre l'Empereur et ses sujets et faisant de la Russie une Arcadie pleine d'innocence et de vertu, il ajoute que « le malveillant [...] ne pourra naturellement pas supporter le regard d'aigle de son souverain » ; « celui qui cache sous son chevet une diatribe contre le gouvernement ne saurait tranquillement s'endormir, et, dans le bourdonnement de la mouche, il lui semble entendre le bruit des émissaires chargés de l'arrêter[66]. » On pense aussitôt en effet au sort de Tchaadaïev, de Polévoï, de Pouchkine, de Lermontov et de tant d'autres ! D'ailleurs, à ce sujet, Gretch se montre spécialement odieux en racontant d'un ton cafard l'exil de Lermontov, causé par « une pièce de vers sur la mort de Pouschkin », « composée dans un sens qui devait déplaire au gouvernement, puisqu'il avait cherché notamment à donner du relief à ce qui, dans la conduite de Pouschkin, avait mérité un juste blâme[67] ». Rectifiant ensuite les inexactitudes commises par Custine dans son récit relatif aux Troubetzkoï, Gretch en arrive à écrire cette énormité sur le sort des Décembristes en général : « Les malheureux, c'est le nom qu'on donne à tous les exilés en Sibérie, n'étaient pas contraints à de rudes travaux. On ne les conduisait au travail que pour la forme : ils étaient chargés de nettoyer les sentiers, de planter des arbres, d'arroser des fleurs, etc.[68] » De pareilles assertions excitèrent la risée des lecteurs occidentaux, et l'indignation des Russes. Il était facile de réfuter Custine à propos de son récit des cérémonies de Borodino : mais Gretch se garde bien de dire que Nicolas Ier y prononça des paroles belliqueuses, voire provocatrices. Enfin Gretch raconte à sa manière l'affaire Pernet Tout cela sent la police et l'espion maladroit[69].

B) La réplique de Saint-Marc Girardin et la deuxième vague.

Saint-Marc Girardin, qui consacra un article du *Journal des Débats* au livre de Custine, en consacra un second, et plus long, à la réfutation de Gretch, le 24 mars 1844. « Il y a, disait-il, pour connaître la Russie un genre d'écrits plus curieux encore peut-être que l'ouvrage de M. de Custine, ce sont les réfutations que les écrivains russes ont faites de cet ouvrage. Je prends pour exemple la brochure de M. Gretsch, et je la prends d'autant plus volontiers que M. Gretsch est un écrivain distingué, et que si son plaidoyer n'est pas meilleur, ce n'est pas la faute de son mérite, mais de son sujet. » Que d'épines accompagnent ces fleurs ! Curieux personnage que ce Saint-Marc Girardin, grave professeur de littérature, spécialiste des tragiques grecs, et en même temps journaliste attitré aux *Débats*, connaisseur des choses slaves et de la difficile « question d'Orient ». Dès ses *Notices sur l'Allemagne* (1831), il signalait le danger russe pour l'Occident, pensait que peut-être l'Amérique nous en protégerait un jour, et qu'un partage du monde s'opérerait entre ces deux puissances[70]. Après le fameux discours de Nicolas à Varsovie prononcé le 4/16 octobre 1835 dans lequel il menaçait la ville d'anéantissement définitif, Saint-Marc Girardin répondit sur un ton fort vif dans les *Débats* du 5 décembre[71] : son article fut reproduit dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, évidemment accompagné de réflexions préliminaires. L'émotion fut grande en Russie, et on en voulut long-

temps aux *Débats*. Nous avons déjà cité quelques mots d'A. I. Tourguéniev qui prouvent avec quelle curiosité était attendue la critique des *Débats* sur *La Russie en 1839*.

Avec beaucoup d'habileté, et sans jamais se départir de la politesse, Saint-Marc Girardin fait ressortir les nombreuses naïvetés de Gretch ainsi que les coïncidences entre les divers réfutateurs : ainsi l'explication par le mal de mer du chagrin manifesté par les voyageurs rentrant en Russie se trouvait chez Labinski, et se retrouve chez Gretch, « mot pour mot. C'est évidemment l'explication officielle ; elle n'est pas bien bonne, mais elle évite d'entrer dans la discussion du fond, c'est là son mérite. » Le critique parisien a raison ici. Il raille Gretch à propos de la Sibérie, du « regard d'aigle » du souverain qui hante le malveillant jusque dans son lit ; il feint même de s'accorder avec Gretch pour reprocher à Custine son « manque de tact » et son « indiscrétion » lorsque celui-ci s'obstina à vouloir visiter la forteresse de Schlüsselbourg, alors qu'on lui offrait de visiter les écluses. Enfin Saint-Marc Girardin s'étonne que Gretch reproche à Custine sa « haine inexplicable contre l'Empereur de Russie », qu'il « s'évertue à présenter constamment sous le jour le plus défavorable » et contre qui il accumule « les médisances, les calomnies et les outrages » : ce sont les termes de Gretch. Or, dit Saint-Marc Girardin, « je suis vraiment effrayé de la distance d'idées à laquelle je me trouve de M. Gretsch » : il est tenté d'adresser à Custine le reproche inverse, d' « être trop sévère pour la nation et trop indulgent pour l'Empereur ». Ces mots nous paraissent pleinement justifiés, car ils mettent l'accent sur le défaut majeur du livre. Saint-Marc Girardin continue sa critique en notant avec perspicacité combien les reproches adressés par Custine à Pierre le Grand qui, selon lui, a fait dérailler la Russie de sa véritable voie, se doublent aisément de louanges pour Nicolas Ier, qui pense « que tout l'édifice de la civilisation est à refaire dans ce pays ». Que veut donc Gretch ? Qu'on se prosterne devant son souverain et qu'on admire, comme lui, « cette magnanimité ineffable qui perce dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait ». Saint-Marc Girardin laisse Gretch après l'avoir justement tourné en ridicule et annonce un troisième article où il reviendra au « débat entre les deux Czars, celui du XVIIe et celui du XIXe siècle, car ce débat contient le secret des destinées de la Russie ». Il ne paraît pas l'avoir écrit [72].

Avant même d'avoir lu l'article des *Débats*, Herzen notait dans son *Journal* le 6/18 mars 1844 que la défense de l'Empereur par Gretch « accuse le gouvernement bien plus implacablement que Custine par son ton d'apologie et par ce qu'elle vante. Mensonges visibles, renvois secs et méprisants à des faits connus de tous mais présentés tout autrement, regard d'esclave et de manant, familiarité arrogante pour attester nos suprenants rapports patriarcaux avec l'Empereur : il le traite *comme un de ses amis*. Il y a des pages remplies d'un cynisme servile, où il perd tout respect de la dignité humaine. » Suivent un grand nombre d'exemples destinés à montrer jusqu'où Gretch pousse le mensonge ; et cette conclusion fort peu « occidentale » : « Quand on considère l'esprit général du système gretcho-gouvernemental, on a envie de prononcer l'anathème sur toutes les grandes améliorations dont on parle depuis Pierre le Grand et qui s'introduisent à la pointe de la baïonnette et au sifflement du knout. Les bienfaits sont inutiles quand ils sont accordés avec mépris et pour en étouffer les bénéficiaires [73]. »

1. *J. N. Tolstoï.*

En même temps que la réfutation de Gretch, parut celle de son digne collègue Jacques Nicolaïévitch Tolstoï, qui se dissimula pour la circonstance sous le pseudonyme de Jacques Yakovlef : « *La Russie en 1839* » *rêvée par M. de Custine ou lettres sur cet ouvrage écrites de Francfort.* Annoncée à la Bibliographie de la France le 27 janvier 1844, elle parut sous forme d'une brochure de 112 pages et fut traduite en allemand à Leipzig[74]. Notre Tolstoï se cite lui-même p. 96. Sa brochure ne témoigne pas de beaucoup plus d'esprit que celle de Gretch : elle ressemble à un pensum. « J'ai commencé ce livre ; je l'ai jeté avec mépris plutôt qu'avec colère ; mais je l'ai repris... enfin j'ai eu la constance d'aller jusqu'au bout. » Esprit faux et mauvais cœur, jette-t-il à la tête de Custine ; délicatement il allègue « les bruits qui ont couru sur certaine aventure scandaleuse ». Suit l'analyse des diverses inexactitudes de *La Russie en 1839 ;* Tolstoï a aussi quelques naïvetés à la Gretch : « Médire de nous, c'est flatter tous ceux qui nous craignent ; il y a trois quarts de siècle, on nous trouvait beaucoup plus aimables. » Curieuse apologie ! Avec quelque vraisemblance, Tolstoï pense que beaucoup des propos que Custine attribue à Kozlovski lui appartiennent en propre ; mais il commet un contresens en accusant Custine (ou Kozlovski) de tenir Rurik, Oleg, etc. pour des « rois bibliques[75] » : ce n'est dans *La Russie en 1839* qu'une métaphore destinée à exprimer le caractère barbare et primitif de ces princes russes. Lui aussi nie absolument qu'aucun ouvrier ait succombé lors de la construction accélérée du Palais d'Hiver, et considère que Custine ne dit que d'intolérables bêtises sur la mort et les funérailles de Pouchkine. Plus ingénieusement, dans la lettre VII, il déclare que l'organisation de Custine « ressemble à celle des femmes délicates ; elles se trouveront mal à la vue d'une araignée, mais elles feront dix lieues à la poursuite d'une émotion ». Comme Labinski et Gretch, Tolstoï pense que Custine a été mystifié par Pétroucha à Moscou. Enfin il termine avec emphase : « On ne réfute pas une œuvre d'imagination... [Custine] n'a voulu voir en Russie que le mal, et quelquefois sa sagacité l'a découvert, mais ce qu'il y a de grand dans notre passé, l'intelligence et le dévouement du peuple, le respect pour le souverain que l'auteur a pris pour de la peur [...] tout cela a échappé à M. de Custine[76]. »

Nous reviendrons plus loin sur la réplique que Tolstoï écrivit en réponse au premier article de Saint-Marc Girardin. Rien à tirer de la brochure d'I. G. Golovine *Discours sur Pierre le Grand prononcé à l'Athénée le 20 mai 1844. Réfutation du livre de M. le Marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839 ».* On y apprend qu'un certain Lépine ayant mal parlé des boyards, lui, Golovine, qui est un vrai boyard, entend faire la lumière sur la question. De Custine, il ne trouve guère à reprendre que les sphinx « imités », alors qu'il s'agit d'un présent de Méhémet-Ali. Si Golovine pensait ainsi se réconcilier avec Benkendorf, il se trompait fort[77].

2. *P. A. Viazemski.*

On trouvera en appendice à ce chapitre une réfutation restée inédite, celle de P. A. Viazemski, l'ami de A. I. Tourguéniev, que nous avons vu visiter la France dans l'hiver 1838-1839. Le 15/27 avril 1844 Tourguéniev lui écrit le point de vue de Joukovski : « Si ce bavard hypocrite donne une nouvelle édition de son pasquil en quatre tomes, il faudra

que Viazemski s'y mette et réponde : mais la réponse devra être courte, il faudra tomber non sur le livre, car il y a beaucoup de vrai dedans, mais sur Custine : en un mot, la réponse devra être simplement une correction imprimée (il est bon, Joukovski, tu ne trouves pas ?) en attendant une correction matérielle... Je n'ose pas faire de commentaires sur Joukovski, mais s'il te plaît, ne suis pas son conseil[78] ». Or Viazemski prit la plume après le premier article de Saint-Marc Girardin, sans doute avant même d'avoir reçu la lettre de son ami, postérieure d'un mois au second article du critique français, que Viazemski paraît ignorer. Du reste il ne souffle pas mot des autres réfutations russes. Son article resta enseveli dans ses papiers jusqu'à nos jours. Comme pour Augé, on estima en haut lieu que le mieux était désormais de se taire.

Moins piquante que la réfutation de Labenski, celle de Viazemski, intitulée *Encore quelques mots sur l'ouvrage de M. de Custine : La Russie en 1839, à propos de l'article du Journal des Débats du 4 janvier 1844*, est plus sérieuse et aurait peut-être porté davantage. Un parallèle assez méchant est institué par l'auteur entre Eugène Sue, qui dans ses *Mystères de Paris* n'a pas prétendu faire autre chose qu'un roman, et Custine, qui a eu « la ridicule prétention de faire du Tacite et du Montesquieu[79] ». Viazemski minimise à plaisir la portée de *La Russie en 1839* pour mieux s'étonner qu'un homme estimé, tel Saint-Marc Girardin, dont on attendait avec tant d'impatience le compte rendu, se soit borné à « paraphraser la relation du voyageur ». Comme la plupart des réfutateurs, Viazemski s'attache à montrer le peu de crédit que mérite un livre où sont multipliées les inexactitudes : s'étant trouvé sur le *Nicolas Ier* en mai 1838, lorsqu'il brûla sur les côtes du Mecklembourg, il apporte un témoignage précis sur cet événement. « Toujours à côté de la vérité ou à cheval sur l'erreur, c'est avec une assurance de docteur et de prophète qu'il chemine le long de quatre gros volumes, voyant tout de travers et trébuchant à chaque pas[80]. » Heureusement Viazemski, bien renseigné par Tourguéniev, porte son attaque sur un terrain différent, en compagnie du seul Murchison : la composition même de *La Russie en 1839*. Custine aurait dû se contenter des observations directement faites en Russie et en tirer « la matière d'une centaine de pages curieuses et piquantes ». Mais les premières lettres ayant été jugées trop pâles, il a épaissi l'ouvrage hors de toute mesure pour forcer l'attention à tout prix, « puis il a mis toute cette arlequinade, tout cet imbroglio sur le dos de la police russe[81] ». Viazemski est ici probablement bien proche de la vérité : la seule lettre autographe conservée, celle de Nijni que nous publions en appendice au chapitre V, permet en effet de se faire une idée de ce que pouvait être *La Russie en 1839* « à l'état naissant », pour ainsi dire. Cette lettre nous apprend aussi que Custine usait tout simplement de la valise diplomatique pour éviter la censure russe.

Viazemski raille agréablement le parfum de « juste-milieu » qu'exhale la critique de Saint-Marc Girardin, ravi de compter désormais Custine parmi les défenseurs du gouvernement représentatf ; il s'en prend aussi à l'intransigeance ignorante du marquis en matière religieuse, dénonce le manque de sérieux de ses jugements sur la question paysanne, oppose aux quatre volumes du marquis les quelques pages rapides et pénétrantes de Mme de Staël, et laisse entendre que la Russie trouvera d'autres voies vers la civilisation que celle du régime parlementaire, où tant de talents se consument en pure perte[82].

On est gêné par la dualité des attaques, visant à la fois Custine et Saint-Marc Girardin : mais cette réfutation n'en est pas moins l'une des plus solides que les Russes aient composées.

3. *Wiegel.*

Le dernier Russe qui, à notre connaissance, ait entrepris de réfuter *La Russie en 1839* de Custine est Philippe Philippovitch Wiegel (1786-1856), l'ami d'Augé que nous connaissons déjà. Malgré son nom à consonance germanique, Wiegel, qui avait occupé des fonctions importantes au département des Affaires ecclésiastiques [83] et déployé un prosélytisme orthodoxe doublé d'une solide hostilité contre les Allemands à Riga, éprouva le besoin de revenir à l'attaque contre l'élément allemand de Russie en même temps que contre *La Russie en 1839* de Custine. D'où sa brochure parue en septembre 1844 sous le titre *La Russie envahie par les Allemands*... Elle est étrangement composée, car toute l'introduction de 14 pages est consacrée à Custine ; suit un petit cours d'histoire russe où Wiegel fait ressortir le rôle détestable des Allemands depuis les Chevaliers Porte-Glaive : selon lui les « misanthropes raisonneurs » qui vantent sans cesse « l'esprit d'ordre » des Allemands tombent à genoux au nom de Pierre le Grand. Les Russes « qui sentent vivement, et pensent de même, sans se croire obligés de se livrer à des raisonnements abstraits », ceux-là ont les goûts français, les habitudes françaises, et ne jurent que par Catherine [84]. Là-dessus il revient à Custine, et lui reproche assez vivement de n'avoir pas su attribuer tout le mal qu'il constatait en Russie à ses véritables auteurs, les employés allemands.

En dehors de ce reproche singulier, Wiegel ne fait guère que répéter ses prédécesseurs : Custine a déçu son attente, il a écrit un roman, il a trahi toutes les confidences qu'il a reçues, il a été mystifié par de mauvais plaisants qui se sont joués de sa crédulité, il a confondu le peuple russe avec les Français de 1793 ou de 1830 « aux yeux desquels l'antique et salutaire prestige qui environnait la monarchie est complètement évanoui [85] ». La seule nouveauté de l'opuscule est de confirmer avec plus dé détails ce que nous savions de l'accueil réservé à *La Russie en 1839* par l'empereur Nicolas. Nous citons le passage, car il est vraisemblable et intéressant. Nicolas prit le second volume et voulut le lire un soir dans son cercle intime composé de sa famille et de quelques familiers :

« Le monarque supporta avec une égalité d'humeur remarquable les critiques aussi bien que les éloges qui ne s'adressaient qu'à sa personne, trouvant seulement que M. le Marquis était un peu indiscret... Mais lorsqu'il en vint à ces chapitres où l'auteur s'attaque au caractère national des Russes qu'il représente comme astucieux, faux, espions, voleurs, et autres gracieusetés du même genre, le visage de Nicolas s'assombrit, ses sourcils se froncèrent, sa colère s'alluma, et bientôt dans un transport d'indignation qu'il ne pouvait plus contenir : « C'est un infâme, dit-il en jetant violemment le livre sous la table ; encore, s'il ne s'attaquait qu'à moi seul ! Ah ! M. de Custine, vous vous annoncez à moi comme légitimiste, vous surprenez ma confiance, et puis vous me livrez, mon peuple et moi, en holocauste à Louis-Philippe ! Et pourtant, vous aussi, vous m'avez fait des confidences... mais, soyez tranquille, je serai plus loyal que vous, je ne les publierai pas [86] ! » *Se non è vero... La Revue de Paris* du jeudi 17 octobre 1844 signala l'ouvrage comme émanant évidemment d'un Russe de tendance « panslaviste ».

Aucune de ces réfutations n'avait de valeur véritable : le public ne s'y trompa nullement et continua de lire *La Russie en 1839* dont deux éditions parurent encore en 1846. D'ailleurs on ne se fit pas d'illusions en Russie, car Augé, envoyé expressément en Russie par Wiegel et Gretch pour réfuter Custine, reçut dès son arrivée le conseil de se taire [87]. En supposant que Balzac se soit rendu en Russie pour écrire une contrepartie à *La Russie en 1839*, ce qui paraît douteux, très vite il dut comprendre qu'un pareil projet rencontrait à Pétersbourg plus d'hostilité que de faveur. N'oublions pas la précieuse indication si souvent répétée : jusque dans l'entourage de l'Empereur *on est d'accord sur le fond avec Custine*, mais on estime qu'il aurait pu s'exprimer avec plus de tact et de modération. Tous les réfutateurs que nous avons étudiés ont voulu faire du zèle : rien ne prouve qu'en haut lieu on leur en ait su gré.

C). Tiouttchev, Khomiakov et Dostoïevski.

1. *Tiouttchev.*

Tout différents sont les trois textes russes qui nous restent à étudier. Le premier est celui de Fiodor Ivanovitch Tiouttchev (1803-1873), l'un des meilleurs poètes du XIX[e] siècle [88]. Comme Labinski et Balabine, c'était un diplomate, à la fois excellent connaisseur de l'Occident et ardent patriote russe. Secrétaire à Turin jusqu'en 1839, il fut relevé de ses fonctions pour avoir voyagé en Suisse sans autorisation [89]. Il fut ensuite attaché à Munich et fit plusieurs séjours en France. Le 9 juin 1844 (n.s.) A. I. Tourguéniev écrit à Viazemski qu'il est allé la veille chez les Tiouttchev [90] ; puis à la fin du mois, de Kissingen, Tourguéniev fait savoir que la *Lettre d'un Russe à M. Gustave Kolb, rédacteur de la Gazette Universelle, à propos du livre de M. Custine*, parue, non dans ce journal, mais sous forme d'une brochure éditée par Franz à Munich, lui paraît bien écrite. « Nous nous sommes vus à Paris. Il est savant et intelligent, avec une plume [91]. » Vers la fin de l'été Tiouttchev regagna Pétersbourg : Viazemski écrit à Tourguéniev le 2 octobre : « Je suis enchanté de Tiouttchev : c'est un causeur brillant, comme feu Kozlovski, mais avec des conceptions et des principes plus solides. Sa conversation éveille des questions et suscite les réponses [92]. » A la fin de janvier 1845, Viazemski constate que Tiouttchev « est le *lion* de la saison [93] ». Nous verrons que Tourguéniev, tout en admirant aussi Tiouttchev, faisait de sérieuses réserves sur sa réfutation de Custine.

La grande supériorité de la *Lettre* de Tiouttchev sur les autres réfutations, c'est qu'elle prend dès le départ de la hauteur au lieu de se traîner péniblement dans des commentaires au ras du sol : Tiouttchev confond dans le même mépris Custine et ses adversaires, et entend ne parler que de la Russie. Qu'on en juge : « Ne craignez pas, monsieur, qu'en ma qualité de Russe, je m'engage à mon tour dans la pitoyable polémique qu'a soulevée dernièrement un pitoyable pamphlet. Non monsieur, cela n'est pas assez sérieux [...] Le livre de M. de Custine est un témoignage de plus de ce dévergondage de l'esprit, de cette démoralisation intellectuelle de notre époque, en France surtout, qui fait qu'on se laisse aller à traiter les questions les plus graves et les plus hautes bien moins avec la raison qu'avec les nerfs, qu'on se permet de juger un monde avec moins de sérieux qu'on n'en mettait autrefois à faire

l'analyse d'un vaudeville. Quant aux adversaires de M. de Custine, aux soi-disant défenseurs de la Russie, ils sont certainement plus sincères mais ils sont bien niais... [94] » Il est intéressant de voir Herzen et Tiouttchev rejeter dans le néant les Gretch, Golovine, etc. : tous deux ont le sentiment que la Russie mérite d'autres défenseurs.

La Russie n'a pas besoin d'apologie, pousuit Tiouttchev qui ne s'occupe plus de Custine : son apologie est faite par l'Histoire, « qui depuis trois siècles ne se lasse pas de lui faire gagner tous les procès dans lesquels elle a successivement engagé ses mystérieuses destinées ». Le diplomate russe ne se maintient pas à cette hauteur : il quitte de Maistre et Hegel pour la politique contemporaine et la propagande. Il s'indigne qu'on voie depuis une dizaine d'années un épouvantail dans la Russie, et que des « intelligences viriles de notre époque » aient rétrogradé « jusqu'à la candide imbécillité du premier âge pour se donner la satisfaction de voir dans la Russie l'ogre du XIX[e] siècle. » L'Occident doit admettre qu'il existe une Europe orientale, sa sœur légitime, « chrétienne comme lui, point féodale, point hiérarchique, il est vrai, mais par-là même plus intiment chrétienne [95] ». On sent qu'à travers tout son mépris, Tiouttchev ne perd pas de vue le livre de Custine et l'effet déplorable qu'il a produit notamment en Allemagne. En passant, il regrette qu'on ait attribué au livre de Goldmann, *Die europäische Pentarchie* (1839), une origine officielle : jamais la Russie n'a prétendu s'attacher les petits Etats allemands au détriment de l'influence prussienne et bavaroise [96]. La presse allemande est très bien rédigée, mais « manque de tact politique à un degré compromettant » : et Tiouttchev, faisant sans doute allusion à Lola Montès [97], déclare que la Russie, toujours compréhensive vis-à-vis de la légitimité « même dans ses écarts, même dans ses défaillances », demande ceci seulement aux Allemands : « Apprenez à votre tour à nous respecter dans notre unité et dans notre force. » C'est la griffe de l'ours qui apparaît ici ! Il prêche aux Allemands le réalisme des Français, dont la presse actuellement déchire aussi la Russie, mais l'encenserait demain si l'on était sûr « que ce rapprochement si ardemment convoité est en train de se faire ». Que la presse allemande ne se laisse donc plus influencer par la propagande anti-russe : « elle divise les esprits, et les fruits pourraient en être amers pour l'Allemagne. »

Tiouttchev écrira encore deux articles français, *La Russie et la révolution* (1848) et *La Question romaine* (1850) [98] : on y retrouve ce ton hautain et cette maîtrise absolue de notre langue qui devraient faire accorder à Tiouttchev une place de choix dans la littérature politique de langue française. Sa réplique à Custine dut plaire en haut lieu, car on a vu combien, d'après Viazemski, Tiouttchev fut fêté à Pétersbourg dans l'hiver 1844-1845. Mais Tourguéniev, pour une raison que nous ignorons, continua pendant l'année 1845 de discuter avec Viazemski au sujet de la *Lettre* de Tiouttchev et lui écrivit ces réflexions bien remarquables : « T[iouttchev] a tort d'écrire de pareilles choses. Chez nous, à Moscou, ce serait tout au plus une « Khomiakoverie » [Khomiakovchtchina], mais dans la *Gazette d'Augsbourg* cela devient une affaire d'Etat... *Sapienti sat* [99] ! » Et quelques jours plus tard, à quelques mois de sa propre mort, Tourguéniev revenait à Tiouttchev : « Il a écrit son article pour le gouvernement [...] Les menaces, l'armée, etc., tout cela est déplacé. Il pourrait être utile à la Russie autrement que par ses projets orientaux et anti-européens, c'est-à-dire

anti-chrétiens et anti-humains. Dis-lui cela en lui serrant la main de ma part[100]. » Ces lignes constituent une sorte de testament politique d'A. I. Tourguéniev, Occidental convaincu, ennemi des rodomontades anti-françaises qui se répètent d'un bout à l'autre du règne de Nicolas Ier. Cet homme modeste et perspicace n'hésitait jamais à se séparer de ses amis lorsqu'ils prétendaient isoler la Russie de l'Europe et lui assigner quelque mission providentielle pour mieux se dispenser d'apercevoir ses souffrances terrestres. Formé par la philosophie des lumières, Tourguéniev l'incarne avec une courageuse obstination en pleine «Grübelei » romantique.

2. *Khomiakov.*

Nous ne citons ici que pour mémoire la réfutation d'Alexis Stépanovitch Khomiakov, l'illustre Slavophile. Parue dans le *Moscovite* en 1845 sous le titre *L'Opinion des étrangers sur la Russie*[101], elle ne fut pas traduite en français et ne put donc en rien modifier l'opinion occidentale sur le livre de Custine. Cependant, comme nous alléguerons le témoignage favorable de Herzen, qui ne fut pas davantage traduit et même resta dans les papiers de l'auteur, il nous paraît important de montrer que les Russes hostiles à Custine n'étaient pas tous mus par des mobiles aussi intéressés que les Tolstoï, Gretch, etc. Khomiakov, pas plus que Tiouttchev, n'insiste sur *La Russie en 1839* : il déclare seulement qu'on a pris l'habitude, depuis quelque temps, de parler beaucoup de la Russie, et méchamment. Récemment un lord, un marquis, un éditeur, un docteur[102] se sont signalés par des récits de ce genre, où seuls paraissent blâmes et injures engendrés par la peur et le mépris. Or ces voyageurs ont été reçus, réconfortés, parfois sauvés de la misère. Après un séjour d'un mois, de trois mois, rarement d'un an, sans connaître la langue russe, limitant leur voyage à la capitale et à un petit morceau de Russie, ne fréquentant que des cercles restreints et composés surtout d'étrangers, ne sachant de la Russie que ce que des écrivains étrangers en ont dit, ces voyageurs publient bravement leurs impressions de voyage. En fait, poursuit Khomiakov, le voyageur est une espèce nuisible : il ne recherche que des satisfactions égoïstes en jetant un coup d'œil distrait sur la vie des autres peuples. Le Russe qui voyage en Occident pèche au contraire par excès d'humilité ; et comme le voyageur occidental, qui a entendu déjà chez lui les Russes critiquer leur pays, une fois en Russie continue d'entendre des propos dénigrants, il ne peut se faire une idée juste des progrès réels de la Russie. Or celle-ci, sans être encore parvenue à une véritable autonomie intellectuelle, voit peu à peu sa culture sortir de l'état colonial. Lorsque la Russie participera pleinement aux courants modernes de science et de pensée, « notre humilité devant les étrangers, ou nos essais de vanteries qui révèlent encore plus clairement notre goût de l'autocritique, se changeront en un respect raisonnable de nos plus vénérables traditions. Alors l'Europe oubliera ces barbouilleurs... [103] »

3. *Dostoïevski.*

La blessure infligée par Custine à l'amour-propre national fut longue à guérir. Bien longtemps après Khomiakov, Dostoïevski reprenait l'attaque contre « les livres écrits par ces vicomtes, barons et surtout marquis, au retour de leur voyage en Russie » : sans les nommer il vise à la fois Julvécourt, Arlincourt, Custine et Dumas, marquis de la Pail-

leterie. Le voyageur français arrive avec les intentions les plus sérieuses, « parfois même en vue d'un séjour d'un mois, terme fabuleux... Quand il a saisi au vol ses premières impressions de Pétersbourg, ce qui ne va pas trop mal au début, et quand à ce sujet il a réussi à placer quelques critiques sur les institutions anglaises [...], il décide enfin d'étudier la Russie à fond et en détail et part incontinent pour Moscou. Là il jette un coup d'œil sur le Kremlin, songe à Napoléon, chante les louanges du thé, de la saine beauté du peuple, s'afflige de la corruption prématurée de ce dernier, fruit d'une civilisation mal greffée, regrette la disparition des coutumes nationales [...] ; là-dessus il s'élève hautement contre Pierre le Grand, et il en profite pour raconter à ses lecteurs l'histoire de sa propre vie pleine des aventures les plus extraordinaires [...] ; aussitôt après sa biographie le voilà qui se met à conter une légende russe, bien entendu authentique et prise sur le vif, légende intitulée *Pétroucha* et qui jouit d'une double prérogative : *primo* elle caractérise vraiment les moeurs et coutumes des Russes, *secundo* elle caractérise en même temps, et avec non moins de véracité, les mœurs et coutumes des îles Sandwich. A ce sujet, il porte son attention sur la littérature russe... [104] » Toute la page est de cette veine. Certains traits ne s'appliquent pas à Custine, mais l'amalgame de *La Russie en 1839* et des *Impressions de Voyage* de Dumas est trop plaisant pour que nous renoncions à le présenter ici.

Finalement on constate que seuls de grands esprits comme Tiouttchev, Khomiakov, Dostoïevski surent répondre, chacun selon son tempérament, à l'attaque injurieuse dont la Russie était victime. On ne peut que leur donner raison sur plusieurs points : les voyageurs français que nous avons étudiés n'échappent presque jamais à ces critiques. Cependant, à travers toutes ces fantaisies, ces erreurs, ces partis pris, apparaissent plus de curiosité et parfois plus de sympathie intelligente que les Russes ne le reconnaissent d'habitude.

IV. ECHOS FAVORABLES A *LA RUSSIE EN 1839*

Il est naturel que le plus grand nombre des réfutations de *La Russie en 1839* émane d'écrivains russes. D'autre part, étant donné les mauvais rapports entre le gouvernement de Louis-Philippe et celui de Nicolas Ier, on s'attend à trouver beaucoup de critiques favorables au livre de Custine chez les Français. Or un simple dénombrement permet de constater que les plus chauds défenseurs du marquis ne sont nullement ses compatriotes, mais les Allemands. Chez eux, qu'ils soient radicaux comme Heine ou catholiques comme le rédacteur des *Historich-politische Blätter*, le livre de Custine est acclamé parce qu'il correspond au sentiment national déjà violemment anti-russe. Les Allemands sont encore, en 1843, émus des prétentions russes à l'hégémonie sur leur propre pays, affichées sans détour en 1839 dans le livre de propagande *Die europäische Pentarchie*, et confirmées par la désinvolture de la diplomatie russe à l'égard des différents Etats d'Allemagne. En outre Custine comptait beaucoup d'amis en Allemagne, et il pouvait plus aisément qu'en France y passer pour un écrivain important.

1. *En France.*

En France, au contraire, le revirement politique qui changeait un

légitimiste bon teint en partisan des régimes constitutionnels était trop brusque pour ne pas paraître suspect. Le public n'était pas préparé à prendre très au sérieux comme observateur politique un aristocrate jusque-là connu comme romancier, dramaturge et auteur de récits de voyages plus pittoresques que profonds. Les mauvaises mœurs et la richesse de Custine contribuaient à indisposer contre lui l'ensemble du monde littéraire. Cela ne signifie nullement que son livre ne fut pas lu : mais il le fut en dépit et non à cause des réactions de la critique écrite. *La Russie en 1839* parut, nous l'avons dit, au début de mai 1843 : or les plus importants articles ne parurent qu'à la fin de l'année ou même au début de 1844, c'est-à-dire lorsque le succès de la seconde édition obligea les journalistes à rompre la réserve où ils s'étaient jusqu'alors tenus [105]. Les plus empressés à rendre compte de l'ouvrage furent Henri Lutteroth, dans l'hebdomadaire protestant *Le Semeur* (13 et 20 septembre 1843), et le comte d'Horrer dans le très catholique *Correspondant* du 15 août 1843. La place occupée dans *La Russie en 1839* par les exposés relatifs aux vues religieuses de l'auteur explique l'empressement de ces deux critiques. De plus Lutteroth comme d'Horrer s'intéressaient d'assez près aux questions russes : le premier publia en 1845 un ouvrage important sur *La Russie et les Jésuites* [106], le second avait publié en 1842, sous le couvert de l'anonymat, un livre que Custine avait lu et médité en rédigeant le sien, les *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie* [107].

Le comte d'Horrer, qui connaissait personnellement la Russie, se montra très aimable tout au long de son article : il loue sans réserve *La Russie en 1839* « au point de vue religieux », admire la « finesse des aperçus » et le « charme du style », et profite de la circonstance pour rappeler à l'attention du public son propre ouvrage. Cependant, après avoir rectifié divers points, la mort de Paul Ier, l'organisation du *tchin* etc., d'Horrer déclare sa surprise devant la hardiesse de l'auteur, « qui, dans un style parfait, il est vrai, se prend à tracer la caractéristique du peuple russe... Il faudrait un cercle beaucoup plus étendu que les deux capitales et une ville de foire » ; trois à quatre mois de séjour ne sauraient suffire, surtout lorsqu'on ignore le russe. Lui pense qu'il n'y a pas de peuple russe, car on compte dans ce pays trop de peuplades diverses, mais « une vaste agrégation d'hommes ». Custine a raison d'inspirer à l'Europe la crainte des projets d'agrandissement, de prépondérance politique et militaire de la Russie, mais il devrait ajouter que l'Europe a surtout à craindre ses propres dissentiments. Après avoir noté le caractère fantastique de la description du Kremlin, dû « à l'imagination surexcitée du voyageur », d'Horrer achève sur de nouveaux éloges.

Lutteroth est plus nuancé dans son appréciation. Il indique justement que l'hostilité de Custine pour toute religion nationale, comme celle des Russes, n'est que le corollaire de son ultramontanisme ; déclare que *La Russie en 1839* est un album, une correspondance, mais non un livre. Cependant il trouve que le style de Custine convient parfaitement à son sujet, cite d'après lui les détails relatifs aux sectes et à Tchaadaïev ; bien que le livre soit un acte d'accusation en forme, « les Russes qui se trouvent en France conviennent tout bas qu'il n'est pas entaché d'exagération ». Il devait y avoir A. I. Tourguéniev parmi ces Russes : le *Semeur* rend un compte élogieux de son ouvrage

latin en 1842 et fait allusion à son rôle à la Société Biblique de Saint-Pétersbourg [108].

Avant même les importants comptes rendus du *Semeur* et du *Correspondant*, quelques lignes de Sainte-Beuve pour la *Revue Suisse* de son ami Juste Olivier montraient l'intérêt que le livre suscita dès sa publication : citons-les, bien qu'elles soient fort connues : « Le livre de M. de Custine sur la Russie est plus qu'un livre agréable : au milieu de beaucoup de répétitions, de bel esprit, d'afféterie même et de prétention à étaler ses propres sentiments qu'on ne lui demande pas, l'auteur a observé avec sagacité, avec profondeur ; il dévoile (et c'est la première fois qu'on le fait) les plaies et les lèpres de cette société russe, de cette civilisation plaquée ; il révèle sur le prince, sur les grands, sur tous, d'affreuses vérités : ce livre *porte coup* (c'est l'opinion de bons juges, non suspects de faveur) [109]. » Ces lignes sont datées du 3 janvier 1843. Il est vrai que Sainte-Beuve garda le silence en France sur *La Russie en 1839* : cependant, même dans la *Revue des Deux Mondes*, il fait allusion au livre à propos des *Mémoires* de Ph. de Ségur. De Potemkine en Crimée il déclare qu'il voulait fasciner Catherine II « et l'enorgueillir par le spectacle d'une puissance imaginaire, l'*enguirlander*, c'est bien le mot, je crois [110] ». On a reconnu le mot prêté par Custine aux Russes, qui assurèrent ne s'en être jamais servi. Dans le même article, une autre allusion renvoie à *La Russie en 1839* à propos des mauvais procédés du roi de Prusse envers Ségur [111]. Ainsi, malgré de sérieuses réserves, le grand critique attachait beaucoup d'importance à ce livre en raison de la nouveauté et de la hardiesse de ses vues. Dans la presse quotidienne, deux articles venant de camps politiques opposés consacrèrent le succès de *La Russie en 1839*. En trois feuilletons du *National* (14, 16 et 17 novembre 1843), Gustave Héquet, surtout connu comme auteur d'opérettes [112], donna aux lecteurs du journal républicain la substance de *La Russie en 1839*. Héquet déclare avec optimisme que Custine « est encore ennemi de l'égalité, comme il l'était avant son voyage ; mais trois mois passés en Russie lui ont enseigné le prix de la liberté ». Le livre n'est que l' « histoire minutieusement fidèle des désappointements successifs » qui ont transformé les opinions de l'auteur. Sans le moindre essai de critique, Héquet cite pêle-mêle les anecdotes les plus significatives et les plus contestables : mais les principales formules du livre sont transmises fidèlement : « Le silence universel commandé par la peur s'appelle l'*ordre* dans le vocabulaire du despotisme. » Et dans le troisième article, Héquet tire assez justement les conclusions de la querelle faite à Custine par la plupart des Russes : « Aussi malheureux qu'aucun peuple du monde, ils se proclament le plus heureux de tous, et se déclarent offensés quand on a l'air de les plaindre. Cela s'appelle chez eux de *l'esprit patriotique*. » Nicolas n'abuse pas de sa puissance ; mais l'aristocratie si chère à Custine n'est qu'une utopie, ou mieux un cadavre. La fin de l'article est un vrai dithyrambe : « Tel est le mérite littéraire de cette publication qu'il aurait suffi pour la faire lire ; tel est l'intérêt des faits qu'on y trouve qu'elle aurait pu, à la rigueur, se passer du mérite littéraire. »

A son tour le puissant et grave *Journal des Débats* enregistra, avec retard il est vrai, le succès de *La Russie en 1839*. Le 4 janvier 1844 Saint-Marc Girardin, déjà connu comme défenseur de la cause polonaise et redouté à Saint-Pétersbourg, consacra plusieurs colonnes à

l'ouvrage qui « a eu le privilège, bien rare pour les livres de nos jours, d'être presque un événement[113] ». Très habilement le critique réduit à peu de choses le revirement des opinions chez Custine : au lieu d'en faire au départ un légitimiste convaincu, il le peint seulement « médisant, comme font les gens d'esprit, des défauts de notre société » et souhaitant un gouvernement plus efficace. Et tout de suite Saint-Marc Girardin veut éviter le reproche d'ingratitude pour son auteur qui « a été accueilli avec beaucoup de faveur » : lui aussi fait un sort au verbe *enguirlander*, et montre que Custine a lui-même été la dupe d'une petite comédie montée tout exprès pour lui, celle de la simplicité champêtre et des bons sentiments affichés par l'impératrice et le grand-duc Alexandre[114]. « De toutes les scènes de l'*enguirlandement* de M. de Custine, celle-là est peut-être la plus curieuse parce qu'elle a réussi. » Avec force et habileté, Saint-Marc Girardin montre ensuite combien il est difficile de voir la Russie : si l'on est recommandé on ne voit que ce que l'on veut bien vous montrer, car vous êtes sans cesse escorté ; si on ne l'est pas, on ne voit rien du tout. Aussi est-on obligé de ruser avec les espions et les surveillants : ce que Custine sut faire à merveille. Et le développement suivant, qui prend pour base la mine réjouie des Russes sortant de leur pays, témoigne d'une grande perspicacité chez le critique, qui pressent la nécessité d'une émigration russe : « Si les Russes désirent vivre hors de chez eux, c'est qu'outre l'ennui, ils souffrent aussi du besoin de la vérité. L'homme ne peut pas plus vivre sans vérité que sans air... Au fond ce qui les pousse vers l'Occident, c'est le besoin de respirer à l'aise, celui-ci pour sa pensée, celui-là pour son caractère ; c'est l'envie irrésistible de vivre un instant hors du cercle où vit l'Empereur, qui prend trop d'air et n'en laisse pas assez aux autres ; c'est le désir de n'être plus à la caserne, de ne plus porter l'uniforme, d'être homme enfin, un moment, chacun à sa guise, selon sa fantaisie et selon le mouvement de son esprit. Or cette liberté d'être soi et non pas autrui, c'est là, sachons-le bien, la suprême vérité, et aussi la suprême jouissance de l'homme sur la terre[115]. » Saint-Marc Girardin termine en promettant un second article où il traitera de la politique russe : or le second article, qui ne paraîtra que le 24 mars, soit onze semaines après le premier, se borne à railler la médiocre tentative de réfutation de N. I. Gretch. Un troisième article devait traiter « du débat entre les deux Tzars, celui du XVII[e] et celui du XIX[e] siècle, car ce débat contient le secret des destinées de la Russie » : il ne parut point. Il ressort de tout ceci que Saint-Marc Girardin attendit d'abord assez longtemps avant de rendre compte de *La Russie en 1839* ; et que la série d'articles envisagés tourna court pour des raisons évidemment étrangères à l'appréciation littéraire de l'ouvrage. J. N. Tolstoï, dans sa *Lettre d'un Russe à un journaliste français sur les diatribes de la presse anti-russe*[116], commence par louer le compte rendu d'E. Pelletan paru dans *La Presse* du 12 décembre 1843 (qu'il attribue pour simplifier au directeur E. de Girardin), puis s'interroge sur les mobiles du critique des *Débats*, Saint-Marc Girardin (qu'il appelle à plusieurs reprises M. Girardin). « Au moment où la législature s'apprêtait à nous lancer, comme d'usage, sa périodique démonstration, et où le ministère chantait *mezza voce* le cantique de la résurrection en l'honneur de feu l'alliance anglaise, M. Girardin a pensé qu'un article ou deux contre la Russie seraient d'un effet opportun ; que cela servirait, comme on dit, à mieux dessiner

les positions, et à donner plus de montant aux politiques madrigaux adressés pour étrennes du nouvel an à la jeune et charmante reine des trois royaumes. Il a donc été quérir diligemment dans les magasins de M. de Custine de quoi nous offrir un menu cadeau, et nous souhaiter, par procuration, toutes sortes de prospérités [117]. »

La brochure de J. N. Tolstoï est datée de Saint-Pétersbourg, février 1844 ; la *Bibliographie de la France* ne l'enregistre que le 20 avril, soit après le deuxième article des *Débats*. Comme il n'est pas question de celui-ci dans la brochure, nous pensons qu'elle a bien été rédigée vers février, mais à Paris et non en Russie. Tolstoï a-t-il raison d'attribuer un sens politique à l'attitude anti-russe des *Débats* en ces premiers mois de 1844 ? Nous le pensons. Le 22 janvier, soit entre les deux articles sur *La Russie en 1839*, un grand débat eut lieu à la Chambre où Guizot et Thiers s'affrontèrent précisément sur les relations franco-russes. Thiers reproche à Guizot la quasi-rupture marquée par le rappel des ambassadeurs Barante et Pahlen : or, en sacrifiant ainsi une alliance de rechange, Guizot aliène « notre liberté future » : au cas où un conflit éclaterait en Orient entre le « géant des mers » et le « géant du continent », la « force morale de la France » réside « dans la possibilité toujours réservée de mettre son épée dans un bassin ou dans l'autre ». Guizot répond que les relations n'ont jamais été rompues : « Nos rapports avec la Russie sont parfaitement réguliers. Ce n'est pas la première fois que des chargés d'affaires résident seuls auprès de grands souverains ; mais nous tenons que les rapports des souverains doivent être aussi parfaitement dignes que ceux de leurs gouvernements sont réguliers. » Guizot s'en tient au point de départ de Thiers : « Je ne puis accepter ni le sens qu'il a donné à ce fait, ni les conséquences qu'il en a tirées. » Pas un mot donc sur le thème cher à l'opposition de l'alliance de rechange [118]. Mais il pouvait être utile de charger les *Débats*, organe quasi ministériel, de montrer le « vrai » caractère de la Russie afin de discréditer sûrement la perspective, même lointaine, d'un changement d'alliance. A des époques différentes, Mauguin, Thiers, Molé ont attaqué la politique de Guizot, inébranlablement attaché à l'alliance anglaise : chaque fois Guizot à la tribune, les *Débats* pour le public montrèrent sa nécessité ainsi que le caractère utopique d'un rapprochement avec la Russie. Dans ses instructions à Rayneval (27 mars 1844), Guizot indique que sa position à Pétersbourg ne sera « pas précisément difficile mais délicate », qu'il n'y a « rien d'important à attendre sur le plan diplomatique », qu'il ne faut pas « d'avances françaises ». Le travail de Rayneval sera surtout de surveiller l'état intérieur, la situation au Caucase et l'évolution de la question grecque [119]. Comme on le voit, une neutralité attentive : peut-être Guizot jugea-t-il à partir de ce moment qu'il valait mieux interrompre dans les *Débats* la série des articles relatifs à *La Russie en 1839*, qui ne pouvaient désormais qu'irriter inutilement l'amour-propre des Russes.

Quelques témoignages posthumes nous permettent d'apprécier le succès de *La Russie en 1839* auprès de lecteurs fort divers. Ainsi le peintre Delacroix insère dans son « carnet héliotrope » de grandes citations du livre de Custine : on les trouve reproduites au tome III du *Journal* réédité récemment par M. A. Joubin [120]. Une première série de citations se rapporte à la lettre cinquième : Delacroix retient spécialement le passage de ton prophétique sur le déferlement des « écluses

du Nord » et la dernière invasion que subira une France en pleine décadence ; d'autres extraits des lettres XXII, XXVI, XXVII, XXIX, XXX, XXXII et XXXVII, toujours dans la première édition in-8° de 1843, montrent l'intérêt soutenu que Delacroix apporte à sa lecture : ces extraits se rapportent non seulement à la Russie, mais aux idées personnelles de Custine sur la religion, sur la littérature, sur le charme toujours renaissant exercé par la nature sur notre sensibilité. Ainsi même ce qui nous paraît le plus vieilli dans *La Russie en 1839*, toute la partie personnelle du livre que rejetait sévèrement Sainte-Beuve, retenait l'attention des lecteurs romantiques et séduisait leur imagination.

Dans les salons, le livre de Custine fut discuté. Un témoignage curieux est fourni par la comtesse de Bassanville, qui blâme l'ingratitude de Custine vis-à-vis du « czar Nicolas, dont il se moqua tout particulièrement, ce qui était une mauvaise action, car l'hospitalité se paie habituellement d'une autre façon pour les gens de cœur. » La comtesse ajoute l'anecdote suivante : « La Russie fit une réplique et réfuta l'ouvrage de M. de Custine : on prit parti pour, on prit parti contre, et les salons se divisèrent en deux camps bien tranchés. Celui de la marquise d'Osmond avait tenté de rester neutre ; mais l'ambassadeur de Russie s'y étant un soir rencontré avec le marquis de Custine et ayant laissé échapper quelques mots sur la légèreté et l'ingratitude française, il mit tout le monde contre lui et cessa de s'y montrer : ce qui fit triompher notre compatriote, bien à tort selon moi[121]. » Chez les orléanistes, l'approbation est générale : la duchesse de Dino, très liée avec Guizot et Barante, lit *La Russie en 1839* pendant un voyage en Allemagne (fin mai 1843). Cependant la duchesse reproche aussi au marquis d'avoir sacrifié les convenances à la vanité littéraire, et d'avoir « mis de l'esprit partout, même là où il nuit plutôt qu'il ne sert ».

La duchesse déclare qu'elle ne peut « contrôler l'exactitude du récit et des descriptions » faute de connaître assez les lieux et les faits : mais ce qu'elle sait de la Russie soit par tradition familiale (elle était courlandaise), soit par ses relations avec des Russes lui fait « trouver partout de la vraisemblance » : et elle précise : « Tout ce qu'il dit sur les milliers d'ouvriers sacrifiés au prompt rétablissement du Palais Impérial d'Hiver de Saint-Pétersbourg m'a été raconté à Berlin. » Le palais tout neuf, qui avait été séché par une chaleur factice excessive, fut aussitôt envahi par tant de punaises que la jeune épouse du grand-duc Alexandre « en avait été dévorée dans la première nuit de ses noces, et s'était vue forcée de se montrer aux fêtes toute couverte de taches rouges. Elle délogea dès le lendemain...[122] » Le 26 mai, à Cologne, la duchesse expose son point de vue sur l' « indiscrétion » de Custine vis-à-vis de l'Empereur et de sa famille. Comme Saint-Marc Girardin, elle estime que les amabilités impériales à l'égard du voyageur étaient trop intéressées pour que celui-ci dût se sentir lié par elles. « Du reste les conversations impériales sont mises en lumière avec un ton suffisamment *laudatif* ; l'esprit le plus libre et le plus critique subit toujours plus ou moins l'influence de ces gracieusetés couronnées. Néanmoins cet ouvrage déplaira profondément en Russie ; il y rendra l'accueil fait aux voyageurs assurément plus froid et plus réservé[123]. » Prophétie fort exactement vérifiée par la suite.

Le 28 mai, elle lit l'histoire de la princesse Troubetzkoï et loue Custine d'avoir à cette occasion simplifié son style. « La scène qui

clôt et consomme cette rare infortune m'a fortement remuée. Je suppose que c'est pour avoir, dans mon enfance, tant entendu raconter la Sibérie à mon père, que j'ai une si vive sympathie pour les malheureux qu'on y enterre vivants[124]. » A Berlin le 16 juin elle apprend l'effet produit à Pétersbourg par *La Russie en 1839* et ajoute : « Qui est fort amusante à ce sujet, c'est Mme de Meyendorff, femme du ministre de Russie à Berlin, qui dit tout haut que ce livre est aussi vrai qu'amusant, et qu'elle pense qu'il corrigera les Russes de leur présomption[125]. »

2. *En Angleterre.*

Ainsi de tous les horizons politiques montaient des approbations que Custine savourait en auteur peu habitué à pareil succès. L'opinion étrangère s'associa le plus souvent à ce concert : nous avons déjà fait entendre quelques voix discordantes, il nous reste un nombre élevé de témoignages favorables à *La Russie en 1839* que nous allons présenter le plus succinctement possible. En Angleterre tout d'abord, le poète Richard Monckton Milnes rend compte dans l'*Edinburgh Review* à la fois du livre de Custine et des réfutations de Labinski et de Iermolov en avril 1844[126]. Au début le reviewer constate le succès du livre et se fait l'écho de la rumeur selon laquelle Balzac aurait été invité à visiter la Russie pour écrire une contrepartie à *La Russie en 1839*, mais une fois arrivé en Russie n'aurait trouvé aucun encouragement officiel. Le critique anglais ne cache pas les défauts du livre, reflets de ceux de l'auteur, dont l' « egotism is enormous » : assez durement il définit l'ouvrage comme n'étant pas « une peinture de la Russie en 1839, mais un portrait de l'auteur sur fond moscovite ». Ignorant le décès du prince, Milnes demande comment on peut imaginer, si la police est si terrible que le dit Custine, qu'il rapporte les propos de Kozlovski, ou que celui-ci les ait tenus. L'histoire du jeune homme coupé en morceaux par les nonnes pécheresses ressemble trop à celles qui se racontent « dans chaque ville d'Orient qu'il nous a été donné de visiter » (le chrétien en morceaux caché au fond du harem) pour qu'on puisse y ajouter créance[127]. L'intérêt majeur du livre, selon le critique, réside dans deux idées maîtresses : les effets du gouvernement despotique, et les rapports de la Russie avec l'Orient. Sur le premier point il note une contradiction de l'auteur, rempli de terreur devant une puissance militaire qu'il rabaisse constamment. « Si la Russie doit nous conquérir, c'est nous qui sommes le Bas-Empire, non elle. » Peut-être y a-t-il en France comme en Angleterre une fraction de l'aristocratie qui aspire à un ordre à la russe, à un paradis pour esclaves avides de hochets et de décorations ; mais certains républicains allemands dont le chef de file est Börne rêvent de leur côté à l'égalité politique et sociale sous le gouvernement omnipotent du tzar, et voient dans la domination de la Russie « l'avatar de la démocratie », et le seul moyen de niveler les aristocraties qui encombrent encore la surface de la terre. Le reviewer laisse au lecteur le soin d'apprécier une telle idée. Formulée par Börne dans ses *Vermischte Schriften*[128], nous la retrouvons également chez Heine, son grand ennemi, puis plus tard chez Herzen et chez Cœurderoy, après le désastre de 1848.

Quant au caractère tout oriental de la Russie dans ses institutions et ses mœurs, Custine l'a vu clairement sans en rien déduire de juste, car il applique constamment à ce pays des points de vue européens : s'il avait visité d'autres pays d'Orient, il aurait trouvé bien d'autres

sujets de dégoût et d'étonnement. Le grand défaut de Custine est d'attendre constamment des choses et des gens des attitudes ou des qualités qu'ils ne peuvent avoir. En fait le Tzar a choisi d'être un souverain à l'occidentale plutôt qu'un despote asiatique, et limite par-là même son pouvoir : de ce choix naissent cependant d'insurmontables contradictions. Milnes reproche enfin à Custine, sans doute avec injustice comme nous avons essayé de le montrer, de ne s'être guère efforcé d'obtenir des confidences de la classe supérieure. Les faits relatés sont exagérés ou inexacts : il y en a d'ailleurs peu. Dépourvu de sens critiques, Custine est sincère et honnête, si l'honnêteté consiste à dire tout ce qui vous passe par la tête. Le critique apprécie pour finir le ton plaisant de Labinski, sans se faire illusion sur la portée de sa réfutation ; celle de Iermolov est à côté de la question et n'a pas un intérêt spécial. La conclusion de l'Anglais est que Custine revient de Russie convaincu de l'impossibilité d'une alliance franco-russe, qui serait « *la* calamité du monde civilisé » : heureusement ses partisans ont fondu depuis le voyage en Russie de Mauguin. L'avenir des pays démocratiques dépend de l'union intime de la France et de l'Angleterre [129].

Notre analyse peut donner l'impression d'un article défavorable à *La Russie en 1839* : en fait R. M. Milnes approuve la position générale de Custine, mais lui reproche de manquer de sang-froid. En comparaison du compte rendu de Murchison dans la *Foreign Quarterly*, celui de l'*Edinburgh Review* est un vibrant éloge.

3. *En Allemagne.*

Nous avons dit que du côté allemand le succès de *La Russie en 1839* avait été bien plus considérable et plus immédiat qu'en France. On ne peut citer qu'une critique aussi sévère que celle de la *Revue de Paris* ou celle de la *Quarterly Review*. Cependant le plus important quotidien allemand d'alors, l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, connu chez nous sous le nom de *Gazette d'Augsbourg*, qui avait annoncé l'ouvrage dès le 24 avril, lui consacra une analyse succincte le 15 juin où éloges et critiques alternent savamment.

« M. de Custine a publié sous le titre *La Russie en 1839* un ouvrage en quatre volumes. Il a passé en Russie quelques mois, a vu Pétersbourg, Moscou et Novgorod et trace un bien triste tableau du pays. C'est un homme qui a beaucoup vu et réfléchi, mais tout appris dans les salons, si bien qu'à l'exception des salons pétersbourgeois, il y a peu à apprendre chez lui sur l'état réel de la Russie. » Le critique lui reproche ensuite d'avoir reproduit les conversations qu'il eut avec l'Empereur : « A vrai dire on ne trouve rien de choquant dans ces conversations, mais cette incorrection [Unart] a été commise trop souvent depuis quelques années par les voyageurs pour qu'on manque de la stigmatiser en toute circonstance. »

Enfin les 26, 27 et 28 décembre 1843, le même journal revenait sur *La Russie en 1839* et donnait de longues citations de la réfutation de Gretch sous le titre : « Gretch contre Custine [130]. » Le rédacteur s'abstient prudemment de décider si les inexactitudes, approximations, etc. relevées par Gretch « suffisent à obscurcir les violentes couleurs d'un tableau tel que *La Russie en 1839* ». Dans le 3e article, le rédacteur dit qu'il en a terminé avec les extraits de l'opuscule, « qui bien entendu a été soumis à la censure de Pétersbourg ». De la presse

française il ne connaît que l'article de *La Démocratie Pacifique*,« journal fouriériste qui s'efforce de parler de l'étranger d'un point de vue moins exclusivement français que les autres ». Et très justement le rédacteur allemand fait remarquer que si la presse française parlait des conceptions religieuses, politiques ou sociales de Custine indépendamment de son attaque contre la Russie, elle n'aurait qu'une voix pour faire ressortir ses contradictions, indiscrétions, répétitions, le jeu de miroir vaniteux et sentimental de son moi, et ne se laisserait pas abuser par « son extraordinaire talent descriptif, son éloquence peu commune, par le charme aimable des manières de l'homme qui a beaucoup voyagé ». Le rédacteur termine en suggérant que pour connaître le succès, une réfutation aurait dû dénoncer ce manque intime de tenue commun à l'œuvre et à l'auteur, dont la réputation morale ne semble pas très brillante ; l'adversaire de Custine aurait dû en outre « élever son regard jusqu'au niveau de l'historien ou de l'homme d'Etat, comme le fit l'auteur de la *Pentarchie*, et, sinon atteindre la perfection stylistique de ce dernier, du moins égaler celle du marquis de Custine ». Le rapprochement ne manque pas de piquant et dut réjouir bien des Allemands qui accusaient la *Gazette d'Augsbourg* de complaisance envers la Russie. Enfin le rédacteur se demande pourquoi le livre a été pareillement dévoré (verschlungen) des deux côtés du Rhin : mais il préfère ne pas approfondir la question.

Eloges sans restrictions au contraire dans la revue catholique bavaroise de G. Phillips et G. Görres *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* [131]. Le premier article se borne à rappeler la difficulté de *voir* quelque chose en Russie en raison de la surveillance continuelle exercée sur le voyageur et du mystère qui recouvre même les choses insignifiantes, et donne de grands extraits de *La Russie en 1839* (propos de Kozlovski, mélange de civilisation et de barbarie, etc.). Le second article porte sur les réfutations de Gretch, Tolstoï et Labinski : un des effets heureux du livre, selon le rédacteur, est qu'on parle partout de la Russie. En Allemagne même il y a tant de Russes qu'on a raison de construire une chapelle orthodoxe à Francfort : Gretch écrit au bord du Neckar (à Heidelberg) Tolstoï au bord du Main. Il faut ajouter Goldmann, l'auteur de la *Pentarchie*, à Neuwied ! Gretch avait d'abord écrit sa réfutation pour le *Journal de Francfort*, mais son ampleur le décida à la présenter sous forme d'une brochure. Tous ces critiques se gardent d'aller au fond, et leur maladresse fortifie les affirmations qu'ils veulent détruire.

Si nous interrogeons maintenant ceux des Allemands qui écrivent des relations de voyage en Russie, nous trouvons encore une approbation de *La Russie en 1839*. Edouard Kolbe, qui déclare en 1846 avoir passé trente-trois ans en Russie, assista à l'échec de l'insurrection décembriste, à l'épidémie de choléra de 1831, etc. Son livre est très riche d'anecdotes mais confus, déclamatoire et à peu près uniformément hostile à la Russie [132]. Selon lui seuls Gutzkow, Arndt et Custine ont parlé d'une façon intéressante de la Russie ; Varnhagen von Ense et H. König n'ont pas eu de succès dans leurs efforts pour faire connaître la littérature russe en Allemagne [133]. Seul Custine a saisi l'esprit de la Russie : « Au premier regard j'ai retrouvé ce visage familier... La valeur du portrait ne réside ni dans le cadre doré, ni dans l'éclat du costume ou du coloris, elle est dans la similitude complète à l'original [134]. »

Un autre connaisseur de la Russie, Edouard Rudolphi, qui passa trente ans dans le pays, estime que *La Russie en 1839* « brûla comme de l'eau-forte[135] ». Cependant Rudolphi trouve « parfaitement serviles » les réponses de Custine à Nicolas Ier et reproche au voyageur d'avoir prêté à l'Empereur une duplicité tout à fait étrangère à son naturel. Custine rapporte des faits frappants et intrinsèquement exacts : ce qui est erroné, c'est de prétendre toujours rapporter l'origine du mal à la volonté suprême. On ne peut tenir Nicolas responsable de toutes les coquineries de ses sujets : la preuve en est que l'aristocratie, responsable de la mort de Paul, s'est montrée assez disposée à traiter de la même façon Nicolas. « Les meurtriers sont morts, mais non leurs malfaisantes chimères, qui reprennent corps dès que l'occasion se présente...[136] » Rudolphi pour finir donne son accord à une dizaine de formules de *La Russie en 1839*, par exemple : « La Russie est le comparatif de la Sibérie » ; « Dire la vérité c'est conspirer » ; « Aucun souverain n'est trompé plus que l'Empereur[137] » etc.

Nous savons déjà combien Custine était lié avec Varnhagen von Ense, qu'il vit après et avant son voyage en Russie : M. Claude Pichois publia en 1952 la traduction restée inconnue jusqu'alors d'une lettre de Varnhagen à Custine sur le succès remporté en Allemagne par *La Russie en 1839*[138]. Sur le fond, Varnhagen louait l'audace du voyageur et enfermait les Russes dans le dilemme suivant : « Ou se convertir à l'image et être ouvertement ce que depuis longtemps ils sont en secret, ou bien prouver par le fait qu'ils valent mieux. » On aimerait savoir qui est le jeune officier russe qui estimait que l'ouvrage « était si merveilleusement écrit, que par-là il réconciliait avec lui tous ses lecteurs irrités, et que même il pourrait les entraîner à lui accorder plus de croyance qu'il ne serait juste ». Peut-être Bakounine[139] ? Et Varnhagen ajoute : « C'est dommage que [les Russes] qui sont en partie de votre avis ne puissent le dire tout haut : il s'en montrerait des légions considérables ! » On peut penser que Varnhagen écrit à Custine sous l'impression toute fraîche des entretiens extrêmement confiants qu'il avait eus la veille, c'est-à-dire le 31 juillet 1843, à Kissingen, avec la grande-duchesse Hélène. Celle-ci lui avait dit que Custine exagérait considérablement le mal et souvent ne savait pas voir le bien : « Elle admit que sur bien des points il avait raison, mais qu'au lieu d'améliorer les gens il ne faisait que les aigrir et les choquer... Sûrement son livre agirait : mais un tableau plus calme, moins passionné eût agi bien plus fortement encore[140]. »

Le plus intéressant témoignage allemand sur l'action en Russie de *La Russie en 1839* est celui du médecin saxon Aurelio Buddeus, qui était à Pétersbourg en 1843[141]. Il commence par confirmer les nombreux décès d'ouvriers causés par la reconstruction hâtive du Palais d'Hiver en 1837 : les listes officielles de décès à Pétersbourg pour 1839 mentionnent 12 341 hommes sur un total de 18 459 morts, chiffre jamais atteint depuis 1800 sauf en 1831, l'année du choléra[142]. Malgré toutes les exagérations et les formules creuses, le livre a obtenu un effet indiscutable : « il a ouvert les yeux aux Russes sur la Russie ». Même les Mémoires de Masson n'ont pas atteint un pareil résultat. Le réveil a été d'autant plus brutal dans la bonne société que Custine *avait été présenté*. En fait l'action de *La Russie en 1839* avait précédé la diffusion véritable du livre lui-même : les Russes rentrés de l'étranger à l'automne de 1843, les journaux qu'on n'avait pu tous retenir à

la frontière, et au début de 1844 les réfutations de Gretch, de Iakovlev [J. N. Tolstoï] et des autres avaient déjà amplement répandu « les formules, les malices et les finesses du livre[143] ». « L'action de la *Russie* inconnue fut bien plus forte que l'effet tardif du livre connu, et l'action la plus efficace fut celle des réfutations. On y voyait encore une fois la colère brandir les armes émoussées de l'attaque *ad hominem* et des insinuations répugnantes, on retrouvait encore les vieilles accusations d'ingratitude et d'indiscrétion. Nulle part ne paraissait de réfutation fondamentale, là où précisément le fond était en cause ; il fallait se contenter d'appels emphatiques à la voix publique et à la conscience collective de la Russie, c'est-à-dire des choses dont le Russe le plus patriote ne soupçonne même pas l'existence. » Pour paralyser l'action du livre, les gens du monde reprochèrent à Custine ses railleries sur l'Empereur et la Cour : ceci spécialement à l'intention de Pétersbourg, si fier d'être la résidence impériale ; auprès des nobles on fit valoir que Custine attentait à leurs droits en défendant ceux du peuple : son livre fut déclaré de mauvais genre. Mieux, on affirma que le marquis se trompait en croyant avoir révélé quelque chose que tout le monde ne sût pas depuis longtemps. En fait à partir de *La Russie en 1839* la Cour et la noblesse furent moins sûres de leur toute-puissance, et on se mit à redouter les jugements de l'étranger. Ensuite Buddeus montre que Custine a fait école, même parmi les Russes : il cite les noms et les ouvrages de Golovine, de Dolgorouki, de N. I. Tourguéniev et fait allusion au livre de Peltchinski. Pour finir il montre tous les changements sociaux qui atteignent, à travers les changements économiques, les paysans, les seigneurs, les soldats : « Les livres, dit-il fort justement, ne font pas les révolutions, mais permettent de discerner leurs signes[144]. »

Ce problème de la révolution et de la Russie, un autre écrivain allemand le résolvait dans un tout autre sens, également après la lecture de *La Russie en 1839* : en hégélien convaincu, Henri Heine estimait que la révolution était inscrite dans la trame même du devenir historique de la Russie depuis Pierre le Grand, et assimilait hardiment la France et la Russie, toutes deux révolutionnaires :

« Une alliance entre France et Russie n'aurait rien de si monstrueux, étant donné l'affinité entre les deux pays. Ici et là-bas règne l'esprit de la révolution : ici dans la masse, là-bas concentré en une seule personne ; ici dans les formes républicaines, là-bas sous l'aspect de l'absolutisme ; ici c'est la liberté qui est en vue, là-bas la civilisation ; ici on révère des principes idéaux, là-bas la nécessité pratique. Mais dans les deux cas l'action se tourne résolument contre le passé, méprisé ou plutôt haï. Les ciseaux qui coupent la barbe des Juifs en Pologne sont les mêmes qui coupèrent les cheveux de Louis Capet à la Conciergerie, ce sont les ciseaux de la révolution, ses ciseaux de censeur qui retranchent du livre de la vie non seulement des phrases ou des articles, mais l'homme entier, des groupes entiers, voire des nations entières[145]... » Heine poursuit en louant Custine d'avoir bien observé le mépris général du passé en Russie, et la tendance à la raillerie chez les aristocrates : mais il n'a pas compris que du faîte de sa toute-puissance l'Empereur « méprisait forcément jusqu'au persiflage n'importe quelle phraséologie. Comme doivent lui paraître lamentables les chevaleresques Polonais, ces cadavres moyenâgeux, la bouche emplie de phrases modernes qu'ils ne comprennent pas : il veut faire d'eux des Russes, c'est-à-dire quelque

chose de vivant ; il veut même animer les Juifs, ces momies ; et que sont les Russes ordinaires sinon du bétail à deux pattes dont il essaie à coups de knout de faire des hommes ? Sa volonté est noble si ses moyens sont atroces [146]. » C'était pousser la dialectique un peu loin, nous semble-t-il : déclarer qu' « ici la révolution est couronnée et se montre aussi inflexible envers elle-même qu'a jamais pu l'être le Comité de Salut Public » relève du paradoxe, non de la philosophie de l'histoire. Cependant il serait erroné de croire que cette vue n'apparaît chez Heine qu'après la lecture du livre de Custine, livre lui-même rempli de paradoxes : M. E. Vermeil [147] faisait remarquer un développement très voisin dans les *Reisebilder* (1828). On y lit par exemple : « Le plus brûlant ami de la révolution ne peut voir le salut du monde que dans la victoire de la Russie, et doit considérer l'empereur Nicolas comme le gonfalonier de la liberté. » Heine rappelle ironiquement que moins de deux ans auparavant il attribuait ce rôle à sir George Canning, mort depuis... Il voit en Nicolas le « chevalier de l'Europe », protecteur de la veuve et de l'orphelin grecs contre les Barbares d'Asie. Mais surtout il déclare que le gouvernement russe « n'a pas ses racines dans le féodalisme ou le cléricalisme : il est directement opposé au pouvoir de la noblesse et de l'église ». De là à proclamer que la Russie est un pays démocratique, il n'y a qu'un pas que Heine franchit de sa plume allègre. La haine du poète contre l'aristocratie bornée de son pays est telle qu'il lui souhaite le knout ! persuadé que les nobles n'auront rien de plus pressé que d'obtenir le privilège d'un knout d'honneur. Il est vrai qu'il ajoute que « si l'Europe devient un vaste cachot, il restera toujours un trou pour s'échapper, l'Amérique : Dieu merci le trou est plus grand que le cachot [148]. » Tout cela est d'un humour noir qui nous paraît moins plaisant qu'au gentil poète : notons cependant que cette dialectique désespérée qui fait de la Russie despotique le seul agent possible de la révolution en Europe se retrouvera plus tard, chez d'autres écrivains moins suspects de paradoxe, notamment Herzen, du reste grand lecteur de Heine.

4. *Echos polonais et russes.*

Les Russes avaient les meilleures raisons pour blâmer *La Russie en 1839*, ou du moins s'abstenir de la défendre. Quant aux Polonais, pour des raisons inverses, ils étaient amenés à voir dans cet ouvrage une excellente arme contre leurs oppresseurs. Ainsi le traducteur de Mickiewicz, Christian Ostrowski, prononça-t-il au Comité Polonais le 29 novembre 1843 un discours où Custine est porté aux nues. On peut y relever quelques phrases significatives : « Ce livre est bien fait pour consoler toutes nos souffrances, en nous montrant des douleurs encore plus grandes... il est fait pour détacher à jamais de la Russie les hommes de bien de tous les pays et de toutes les opinions, même ceux qui placent leurs espérances dans l'absolutisme [149]. »

Ce sera plus tard le point de vue de Michelet, lorsqu'il commencera à élaborer ses *Légendes démocratiques du Nord* : « La Pologne que vous voyez en lambeaux et sanglante, muette, sans pouls ni souffle, *elle vit... Et elle vit de plus en plus* [...] *Elle vit seule dans le Nord*, et nulle autre. La Russie ne *vit pas* [150]. » Mickiewicz avait déjà dit avant Ostrowski et Michelet, à propos de la Sibérie : « Les malheurs de l'exil rapprochèrent la nation polonaise de la nation russe. Le malheur extrême pouvait seul opérer ce miracle... [151] » Ce rappro-

chement par le malheur est selon Mickiewicz le gage de l'entente future entre Polonais et Russes : « Cet esprit terrible, cet esprit souverain de la Russie, n'a plus la même force : l'esprit des Bohêmes et des Polonais s'est déjà infiltré dans l'esprit russe[152]... » Les Polonais savaient infiniment plus de choses sur la Russie que Custine : Mickiewicz n'éprouve même pas le besoin de citer son nom dans son cours au Collège de France. Cependant il apparaît que sur bien des points le Français et le Polonais pensent de même : l'effet de *La Russie en 1839* renforça celui du Cours de Mickiewicz et réciproquement. La grande originalité de Custine, c'est qu'il ne juge pas de la Russie en fonction des destinées de la Pologne : Mickiewicz au contraire, puis Michelet, verront dans la Pologne le centre spirituel du monde slave et l'émancipateur probable de la Russie. De fait, la plupart des révolutionnaires russes du XIX[e] siècle ont pensé se servir du levain polonais pour animer la masse inerte du peuple russe : Pestel, Bakounine, Herzen ont essayé d'associer Polonais et Russes dans le travail de libération en surmontant les vieilles inimitiés, comme le demandait Mickiewicz[153]. Avec perspicacité Custine notait brièvement que les Slaves détestent par-dessus tout « les vertus germaniques », et qu'en peu d'années les Russes, « malgré leurs atrocités religieuses et politiques, ont fait plus de progrès dans l'opinion à Varsovie que les Prussiens, malgré les rares et solides qualités qui distinguent la race allemande [...] : tous les frères ne s'aiment pas, mais tous se comprennent[154] ».

Grâce au *Journal* de Balabine, nous pouvons savoir l'effet produit par *La Russie en 1839* dans les milieux diplomatiques russes : Balabine s'exprime assez franchement sur le livre, car son *Journal* n'était évidemment pas destiné à ses supérieurs. A la date du 31 décembre 1842, donc plusieurs mois avant la publication du livre, Balabine compare les articles de Marmier avec ce qu'on attend du livre de Custine : « C'est joli, de plus c'est méritoire et honnête, car il ne dit que ce qu'il a vu ; mais qu'il y a loin de là au talent descriptif de Custine !

Ce dernier va, dit-on, faire paraître six volumes sur la Russie et, d'après ce qui m'en revient, nous y serons rudement traités : on n'aura probablement pas fait suffisamment de frais pour lui. Custine ne paraît guère ici dans les bonnes maisons, d'où l'éloigne une réputation, dit-on, justement méritée de mœurs dissolues que, trop fier, trop insouciant ou trop maladroit, il n'a su cacher aux yeux du monde sous des dehors de vertu[155]. » Le diplomate a lu La Rochefoucauld. Il est en outre fort bien renseigné par ses amis du faubourg Saint-Germain qui, nous l'avons dit, traitaient Custine comme un réprouvé. Plus tard, le 19 mai, Balabine reproche à la préface de *La Russie en 1839* sa confusion inextricable : mais, dit-il, la religion est à la mode et Custine a suivi le courant. A la fin du même développement, Balabine revient à Custine, qui « occupe les salons ». Mais il a trop sommeil pour consigner son opinion : « à une autre fois le marquis humoriste et ses boutades, vraies quelquefois dans le fond, toujours exagérées dans la forme : il nous juge mal, mais il nous voit grands et redoutables, et, tour à tour nous prodiguant l'injure et l'encens, il se contredit souvent, car, dit-il, se contredire c'est apprendre ; néanmoins l'ouvrage se lit avec intérêt[156]. » Le 31 juillet, quelques lignes avant le passage relatif à Balzac, Balabine revient à Custine : « L'ouvrage du marquis de Custine qui a fait ici beaucoup de bruit (car nous sommes ici fort à la mode, et les Russes

d'aujourd'hui, disent les Français, sont les Anglais de 1830) est déjà en partie tombé dans l'oubli ; il ne laisse pas d'être curieux, et cela à plus d'un titre. » Là-dessus Balabine justapose deux passages de *La Russie en 1839* où Custine accuse les Russes d'être « curieux et inquisitifs à l'excès » pour déclarer un peu plus loin : « Les Russes ne sont pas curieux. Ce qu'ils voient chez eux leur ôte l'envie de connaître ce qui existe ailleurs ». Enfin Balabine déclare que les mœurs des classes élevées en France ne lui paraissent pas plus édifiantes qu'en Russie [157].

Tout cela ne constitue nullement une réfutation solide : le diplomate doit reconnaître le succès et la portée du livre. Son sentiment n'est guère éloigné de celui d'A. I. Tourguéniev, en dépit des apparences : la différence est que celui-ci se réjouit du succès de l'ouvrage, tandis que Balabine le déplore.

Si le *Journal* de Balabine nous apporte le témoignage d'un diplomate tout dévoué à son gouvernement, celui de Herzen nous fait connaître le ressentissement de *La Russie en 1839* dans la partie de l'opinion russe hostile au gouvernement despotique de Nicolas Ier. Ce passage est bien connu depuis la thèse de Raoul Labry [158]. Rappelons seulement que Herzen note le 26 octobre-7 novembre 1843 ses impressions relatives au tome IV, puis le 10/22 novembre celles qui concernent le tome I ; une allusion à Kozlovski se remarque à la date du 6/18 février 1844, enfin la réfutation de Gretch excite sa colère et son mépris qui s'exhalent dans la page du 6/18 mars 1844 [159], déjà citée ici-même.

L'intérêt porté par Herzen au livre de Custine est donc tel qu'il n'hésite pas à lire le tome IV avant le tome I. Herzen commence par affirmer que c'est « le livre le plus intéressant et le plus intelligent écrit sur la Russie par un étranger. Il y a des erreurs, bien des vues superficielles, mais aussi un vrai talent de voyageur et d'observateur : son regard perspicace sait l'art de saisir au vol, de deviner l'ensemble d'après quelques détails. » Et Herzen déclare, contrairement à la plupart de ses compatriotes, que Custine « a apprécié justement le caractère national » car il a deviné les hautes qualités qui se cachent sous sa physionomie défigurée par le servage. Au passage, Herzen reproche à Custine d'avoir jugé Pierre le Grand avec des yeux de slavophile et sans réflexion historique approfondie ; mais il approuve tout ce qu'il dit contre le despotisme et l'arbitraire du gouvernement actuel, notamment à l'occasion de l'arrestation de Pernet [160]. Quelques jours plus tard, après avoir lu le tome I, Herzen déclare : « Ce livre agit sur moi comme un supplice, comme une pierre qui m'écraserait la poitrine ; je ne vois pas ses bévues, car la base du jugement est solide ; et cette société terrible, ce pays, c'est la Russie. Son regard discerne une telle quantité de défauts qu'il en devient offensant... [161] »

Plus tard, dans la série d'articles que Herzen publia en 1849 sous le titre *La Russie* dans la *Voix du Peuple* de Proudhon, se trouve une nouvelle appréciation de *La Russie en 1839*. Cette fois Herzen n'est plus sous l'impression immédiate de sa lecture, des années ont passé : l'importance accordée au livre de Custine est la même. « Mais revenons aux écrits sur la Russie. Il n'a paru dans ces dernières années que deux ouvrages importants : le voyage de Custine (1843) et le voyage de Haxthausen (1847). » Suit un parallèle où Herzen s'efforce de prouver que les deux livres ne sont nullement contradictoires, mais complé-

mentaires : « C'est comme si l'un décrivait le climat d'Arkangel, l'autre celui d'Odessa : tous deux restent toujours en Russie. » Herzen souligne ensuite combien Custine « par sa légèreté d'esprit » s'est laissé « entraîner à d'énormes exagérations d'éloge ou de blâme : mais il est d'ailleurs un bon et fidèle observateur. » Dans les contradictions le lecteur attentif découvre la vérité « sous plusieurs côtés ». Bien entendu Custine « ne vaut pas mieux lui-même que tous les courtisans auxquels il lance les traits de sa satire » ; Herzen relève ensuite avec ironie les épithètes laudatives que Custine prodigue au couple impérial dans ses lettres de Pétersbourg. Herzen admet que Custine a été trompé sciemment par les « gens de cour » auxquels il s'adresse pour obtenir des informations : « Custine est indigné et met le tout sur le compte du peuple russe. » Cependant aux relais Custine jette de rapides regards et fait d' « excellentes remarques, il prophétise à ce peuple un avenir colossal, il ne peut admirer assez la beauté et l'agilité du paysan, il dit qu'il se sent beaucoup plus libre à Moscou, que l'air y est moins lourd et que les hommes y vivent plus contents. » Ce Moscovite de Herzen est au fond ravi que Pétersbourg soit si mal traité dans *La Russie en 1839 ;* et Custine peut dire tout le mal qu'il veut de l'aristocratie s'il accorde quelque sympathie au peuple. Cependant Herzen regrette que Custine se borne à ce qu'il nomme lui-même « l'empire des façades » (expression que Herzen reprendra souvent dans le reste de son œuvre), car il répète « cent fois dans son livre que l'avenir de la Russie est grand ; que plus il apprend à connaître ce pays, plus il tremble pour l'Europe » : on est en droit d'attendre en conséquence une étude « un peu plus approfondie de ce peuple ». Sans doute Custine n'a-t-il rien soupçonné de la vie intellectuelle de la Russie : la faute en est à ses amis de cour « qui ne se doutaient pas même qu'il y eût des livres russes et quelqu'un pour les lire ». Sur Pouchkine le marquis est spécialement ridicule. Néanmoins, poursuit Herzen, « nous devons avouer que s'il a négligé les deux tiers de la vie russe, il en a compris très bien le dernier tiers et l'a dépeint de main de maître en beaucoup d'endroits ». Et en bon hégélien Herzen conclut : « La Russie ne s'est pas encore formée. La période de Pétersbourg fut une révolution nécessaire en son temps, mais dont la nécessité est déjà moindre aujourd'hui [162]. »

Les Français oublièrent assez vite *La Russie en 1839* : les Russes, eux, ne l'oublièrent pas. Répondre à Custine est désormais un de leurs soucis : mais tandis que les Gretch, Tolstoï et compagnie essaient de discréditer l'auteur, un Herzen, un Pétrachevski rêvent de transformer la Russie à tel point que *La Russie en 1839* n'ait même plus besoin de réfutation. Pétrachevski terminait un de ses interrogatoires en déclarant que si l'on acceptait d'imprimer sa défense en lui laissant son caractère de philippique, et en l'accompagnant des questions et de ses réponses, avec des notes complémentaires, tout cela serait bien plus efficace que la réponse de Gretch à Custine et aux autres. Le Français, qui se considère comme le plus avancé des Européens sous l'angle de la moralité, serait forcé de s'écrier à une pareille lecture : « Eh bien ! ces Barbares du Nord, ils nous ont devancés ; ils sont déjà au XX^e^ siècle, tandis que nous ne sommes qu'au milieu du XIX^e^. C'est bien étrange, ça [163] ! » Ces lignes, touchantes dans leur gaucherie, nous font comprendre quel coup de fouet représenta *La Russie en 1839* pour les plus généreux des penseurs russes. Malheureusement Pétrachevski ne persuada pas ses juges : ses déclarations restèrent ensevelies pendant trois quarts de

siècle, et lui-même alla les expier à Akatouïa, où son aîné Lounine était mort quatre ans auparavant. Il resta en Sibérie jusqu'à sa mort [164].

Souvent irritant, même pour les Français, discutable, le livre de Custine n'en a pas moins été un événement considérable au milieu du siècle dernier : toute l'Europe se mit à réfléchir sur l'énigme russe. Jamais voyageur romantique, s'appelât-il Hugo, Nerval ou Gautier, n'obtint un résultat semblable au sujet du pays visité [165].

NOTES DU CHAPITRE SIXIEME

1. A. de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, P. Ladvocat 1838, 4 vol. in-8°. Voir marquis de Luppé, *Astolphe de Custine*, pp. 192-198.
2. A. de Luppé, *op. cit.*, pp. 217-18.
3. *La Presse*, 8 août 1840. M^me^ Récamier est à Ems en même temps que Custine.
4. A. de Luppé, *op. cit.*, p. 226.
5. Le premier compte rendu est à notre connaissance celui de l'*Illustration* du sam. 3 juin 1843, p. 222, anonyme, qui balance avec soin éloge et critique.
6. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 2^e^ éd. 1843, t. I.
7. Si les cours de Mickiewicz des années 1842-43 et 1843-44 ne purent guère avoir d'influence sur *La Russie en 1839*, il n'en est pas de même pour ceux des années 1840-41 et 1841-42. Dès le début de son cours Mickiewicz insista sur la psychologie du peuple « mongolo-tartare » et l'influence décisive qu'il exerça sur la civilisation russe : Custine se fait assurément l'écho de Mickiewicz quand celui-ci déclare, citant Lamartine : « La puissance russe est patiente comme le temps et vaste comme l'espace. Jamais cette puissance n'a, en effet, désigné de frontières où elle dut s'arrêter. » Le passage de Custine sur Ivan le Terrible doit beaucoup à Karamzine, mais autant à Mickiewicz (*Les Slaves*, P. Comon 1849, t. II, pp. 81-220). De plus, l'attitude particulière de Mickiewicz vis-à-vis de la Russie a dû faire réfléchir Custine à son retour de voyage. Mickiewicz déteste l'absolutisme des Tzars, d'origine mongole et entretenu par les Allemands, mais ne s'en prend jamais au peuple russe : voir Z. Markiewicz, *Trois exilés politiques : Mickiewicz, Mazzini, Tourguéniev* (thèse manuscrite 1954), p. 90 et Stanislas Pigon, *Dramat dziejowy polsko-rosyjski w ujeciu Mickiewicza* (Le drame de l'histoire polono-russe dans la pensée de M.) dans *Na wyzynach romantyzmu* (Sur les cimes du romantisme), pp. 130-145.
8. Voir N. P. Wakar, *Les rapports de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg sur la conjuration des Décabristes*, *Le Monde Slave*, 1925, n° 12, pp. 447-472. (Dépêches du comte de La Ferronnays et du comte de Saint-Prix.). Cf. *La Russie en 1839*, t. III, p. 40.
9. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 2^e^ éd., t. III, p. 46 note. La note a été maintenue dans les éditions postérieures. Schnitzler, *Histoire intime de la Russie...*, t. II, pp. 306-308. Un récit beaucoup moins précis avait été donné par Ancelot, *Six mois en Russie*, Paris 1827 (2^e^ éd.), pp. 410-11.
10. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 2^e^ éd., t. III, p. 374 note 1. Le prince D*** du *Nicolas I^er^* pourrait bien être ce même Dolgorouki, dit « Le bancal », qui revient en Russie dans l'été 1839. Voir notre chap. II.
11. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 2^e^ éd., t. IV, p. 287.
12. *Ibid.*, 3^e^ éd., t. I, p. 11. Entre 1843 et 1846 sont parus notamment les ouvrages de Fournier, de Lacroix, de Peltchinski, de Henningsen, de Golovine.
13. Sur le retentissement de cette affaire, voir notre chapitre XI.
14. A. de Custine, *Romuald ou la Vocation*, Paris, 4 vol. in-8°, 1848 ; cf. A. de Luppé, *Astolphe de Custine*, pp. 270-74.
15. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 3^e^ éd. (1846), t. II, p. 214 n. 1, 216 n. 1, t. III, p. 210 n. 1, t. IV, p. 65 n. 1, p. 297 n. 1 et les extraits du livre de Theiner, pp. 304-310.

16. A. de Custine, *La Russie en 1839*, 5e éd. (1854) *Avertissement.*
17. Voir Sainte-Beuve, *Correspondance*, août 1835, t. I, p. 536, et F. Baldensperger, *Alfred de Vigny — Nouvelle contribution à sa biographie intellectuelle*, Paris Belles-Lettres 1933, pp. 88-89.
18. A. de Custine, *Lettres à Varnhagen d'Ense et Rahel Varnhagen d'Ense*. Bruxelles 1870, pp. 467, 477 ; cf Cl. Pichois, « *La Russie en 1839* » *jugée par un Allemand*, dans *RLC* avril-juin 1952, (n° 102), p. 213.
19. J.-H. Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande*, Paris Renouard 1835 : cf. *La Russie en 1839*, t. III, pp. 43-45 (lettre XIX), 254 n. I (lettre XXIV).
20. Le Clerc, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne*, Paris 1783, 1784 et an II 6 vol. in-4.
21. Pierre-Charles Levesque, *Histoire de Russie et des principales nations de l'Empire russe*, 4e éd. revue et augmentée par Malte-Brun et Depping Paris Fournier et Ferra 1812, 8 vol. in-8° et un atlas. Cf. *La Russie en 1839*, t. III, pp. 81-82 n. 1 (lettre XX) et 235-7 (lettre XXIII).
22. Philippe comte de Ségur, *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, Paris Baudoin 1829. Cf. *La Russie en 1839*, t. III, pp. 365-370 (lettre XXVI).
23. M. Chopin (= Jean-Marie) *Russie* dans la coll. *L'Univers — histoire et description de tous les peuples*, Paris Firmin-Didot 1838, 2 vol. in-8°. Custine a pu y trouver fortement souligné le danger d'une expansion russe en Europe, la nécessité du despotisme pour maintenir tant de peuples, et des classes si profondément séparées, sous une même autorité, enfin un résumé historique assez bien fait.
24. Claude-Carloman Rulhière, *Histoire ou anecdotes sur les révolutions de Russie de 1762*, Paris Desenne 1797. C'est à lui que fait allusion Custine, t. III, pp. 428-29 lettre XXVIII).
25. Voir chap. V.
26. Le nom de l'Inconnu est révélé par *La Presse* du 1er décembre 1844. Notice dans le *Dict. Univ. des Contemp.* de Vapereau (1865).
27. Idée déjà exprimée par Gamba, May, et l'anonyme franc-comtois de 1836 : cf. R. Th. Mac Nally, *Das Russlandbild...*, 1958.
28. Voir la lettre chiffrée de Kisséliev à Nesselrode en date du 12/24 juillet 1843, où le chargé d'affaires propose à son ministre d'employer la plume de Balzac, « qui garde encore quelque popularité ici comme généralement en Europe », afin de réfuter l'ouvrage hostile et calomnieux de Custine, L. P. Grossman, *Balzak v Rossii*, dans *Lit. Nasl.* 31/32 M. 1937, pp. 154-5 et J. W. Bienstock dans *MdF* 1er déc. 1924, pp. 420-21. Dans la même lettre Kisséliev annonce une réfutation dans la *Revue de Paris*, et une autre dans la *Quotidienne*. Nous l'avons cherchée en vain. Voir la lettre d'Elim Mechtcherski à J. N. Tolstoï du 30 nov. 1843 dans A. Mazon, *Deux Russes*, P. Didier 1964, p. 422.
29. Charles Duez, *Critique des Mystères de la Russie et de l'ouvrage de M. de Custine* « *La Russie en 1839* ». P. 1844, in-8° 124 pp.
30. F. M. Desveaux-Saint-Félix, *Russie et Pologne. Mosaïque historique politique, littéraire et anecdotique*, P. Appert 1847, in-8° VIII-371 pp. Ce personnage, né vers 1777, alla comme Augé chercher fortune en Russie, où à partir de 1819 il joua la comédie, puis se fit boulanger, montreur de marionnettes à Pétersbourg, et instituteur à Sébastopol. Fort naïvement il explique qu'il a communiqué à Paris plusieurs chapitres de son livre à un comte, « grand seigneur russe » : il s'agit sans doute de J. N. Tolstoï, qui lui suggéra d'attaquer à la fois Custine et Golovine.
31. *Foreign Quarterly Review*, Londres 1844, t. 73, pp. 324-374. Trad. dans *Bibl. Univ. de Genève*, juin 1844, t. 52, pp. 104-120 et juillet, pp. 255-298.
32. Après tout, les sévérités anglaises contre Custine ne sont qu'une revanche : il n'avait pas été tendre pour la civilisation anglaise « toute matérielle » dans ses *Mémoires et voyages* de 1830. Cf. Pierre Reboul, *Le Mythe anglais dans la Littérature française sous la Restauration*, Lille 1962, pp. 227-285.
33. *Foreign Quarterly Review* p. 370.
34. La *Quarterly* avait publié en 1841 un compte rendu des voyages de

Bremner, Londonderry, Venables, tout à fait semblable de ton à celui qui nous occupe : le reviewer y déclarait être allé en 1840 jusqu'à Vologda et Veliki-Oustioug, et s'y être livré à des études sur les terrains carbonifères. Ce texte est traduit dans la *Rev. Brit.* nov.-déc. 1841, pp. 257-292.

35. C. O. L. von Arnim, *Reise ins russische Reich im Sommer 1846*. Berlin Duncker 1850, 3 vol. in-12°, 6 ter Theil. Cet Arnim était le frère du célèbre romantique Achim von Arnim.

36. Arnim, *op. cit.* pp. 132-4 et 141-5.

37. J. Hubmann, *Ein Blick auf Russland...*, p. 25. La brochure nous a été communiquée par la Sächsische Landesbibliothek de Dresde. Une note ms précise que la brochure y a été reçue le 14 mars 1844.

38. Hubmann, *op. cit.* p. 13.

39. La prise de la Smala d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale eut lieu le 16 mai 1843.

40. Arch. Aff. Etrang. Russie t. 199.

41. Duchesse de Dino, *Chroniques*, t. III, p. 288.

42. Graf Georg von Kankrin, *Aus den Tagebüchern... aus den Jahren*, 1840-1845, éd. par Alex. von Keyserling Braunschweig 1865, t. II, p. 6. Le passage est daté du bateau l'Ijora à la hauteur de Hochland le 24 mai/5 juin.

43. Avant la brochure de Labinski, un art. anon. de la *Severnaïa Ptchela* (Abeille du Nord) du jeudi 9/21 sept. 1843 faisait allusion à Custine, à propos de Balzac : « La Russie [...] se soucie fort peu des opinions émanant d'étrangers, car elle sait d'avance qu'on ne peut attendre la vérité de touristes qui *recueillent* leurs témoignages *dans la bouche de leurs amis*, mais non en étudiant personnellement la vie publique et privée... » Cité par L. P. Grossman p. 210. Le journaliste se félicitait de ne pas connaître Balzac : il faut se méfier de ces touristes-écrivains, qui vous attribuent des sottises pour appuyer leurs inventions !

44. Xavier Labinski (1800-1855) publia sous le nom de Polonius des *Poésies*, P. André 1827, in-8° II-115 pp. Voir Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, p. 1855, t. II, et Asse, *Les petits romantiques*, P. Leclerc 1900.

45. P. Didot 1843, in-8° 96 pp. enregistré B. F. 23 sept. 1843 ; 2e éd. P. Dauvin et Fontaine 1845, in-8° 99 pp.

46. *Un mot...* p. 17.

47. *Un mot...* p. 35.

48. *Un mot...* p. 73.

49. *Un mot...* p. 96.

50. Herzen *Dnevnik* 6 mars 1844, t. II, éd. AN SSSR p. 340.

51. *Edinburgh Review*, janv.-avril 1844, n° 160, t. 79, p. 393.

52. V. de Balabine, *Journal*, 18 nov. 1843, p. 157.

53. *A propos de la Russie en 1839, par M. Custine.* Signé *Un Russe. La Démocratie Pacifique*, 17 et 18 déc. 1843. Le nom de l'auteur est indiqué par S. D. Poltoratzki, *Bibliophile belge*, 1848, t. V, p. 371.

54. Tourguéniev à Viazemski, *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, 10 janvier 1844 (n. s.) p. 274.

55. *Encore quelques mots sur l'ouvrage de M. de Custine La Russie en 1839, par M***.* Paris Ferra 1843 1 br. in-8° 40 pp. Enregistré à la *B. F.* le 23 décembre 1843. Réédité avec une note supplémentaire dans Michel de Yermoloff, *Mélanges et souvenirs d'histoire, de voyages et de littérature*, Paris Hennuyer 1858, pp. 129-170.

56. Notice assez précise sur Pierre Alexandrovitch par l'abbé P. Douhaire, *Correspondant*, août 1858, pp. 777-780. Ces Iermolov ne semblent pas apparentés au général Alexis Pétrovitch (1772-1861), commandant en chef au Caucase sous Nicolas. Sur M. A. Iermolov traducteur de Pouchkine, voir H. Mongault *Pouchkine en France* dans *RLC* janvier-mars 1937, p. 151. Quelques renseignements sur la famille de M. A. Iermolov dans *ICC* t. 90.

57. *Pis'ma Aleksandra Tourgeneva Boulgakovym*, Moscou 1939, lettre CCCXXIII 12/24 déc. 1843, p. 265. A cette date Tourguéniev ignore l'auteur d'*Encore quelques mots*.

58. *Pis'ma, ibidem.* L'*autre* article est très probablement celui que Saint-Marc Girardin écrivit en octobre 1835 après le discours de Nicolas Ier menaçant Varsovie d'anéantissement.

59. N. Gretsch, *Ueber das Werk La Russie en 1839 par le marquis de Custine. Aus dem Russischen übersetzt von W. von Kotzebue.* Heidelberg Groos 1843 et Paris Comptoir des Buchdrucksvereins, 1 vol in-8°, 93 pp. enregistré *B. F.* 23 décembre 1843. Deuxième éd. 1844, gr. in-8° XVI-102 pp.

60. *Pis'ma...* lettre CCCXXV 26 déc./7 janv. 1844, p. 268. La veille Tourguéniev racontait à ses amis : « Un Russe m'a dit que quelques dames ont reçu des cartes de visite : « M. Gretch, grand espion russe ». Quelle idée ! »

61. N. Gretsch, *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé La Russie en 1839. Traduit du russe par Alexandre Kouznetzoff,* Paris et Bruxelles Société belge de librairie Hauman et Cie 1844 in-16 160 pp. L'éd. parisienne est in-8° VII-107 pp. Enregistré *B. F.* 27 janvier 1844. Le dict. de Barbier indique que Kouznetzoff est un pseud. pour M. Vogel.

62. N. Gretsch, *Examen,* éd. de Bruxelles, p. 10.

63. *Ibid.* pp. 19-20.

64. *Ibid.* p. 30.

65. *Ibid.* p. 31. Cf. A. de Circourt dans *Souvenirs* du chevalier de Cussy, t. II, pp. 230-31 note. Le critique de l'*Edinburgh Review* (cf. *infra*) rappelle que des propos comme ceux que Custine prête au prince K***, relatés par miss Sedgwick dans ses *Letters from abroad to kindred at home,* New York 1840, 2 vol. compromirent en Italie du Nord une quantité de familles désignées par des initiales limpides. (*Ed. Rev.* vol. 79, avr. 1844, p. 355).

66. N. Gretsch, *Examen* pp. 65-66.

67. N. Gretsch *ibid.* pp. 103-4.

68. N. Gretsch *ibid.* p. 118.

69. Bruce Hopper dans *Custine and Russia — a Century after, Amer. Hist. Review,* t. 57 N.-Y. janv. 1952 estime que l'« espèce de savant russe, grammairien » qui espionne Custine sur le *Nicolas Ier* n'est autre que N. I. Gretch (*La Russie en 1839* t. I, p ; 210 lettre VI), mais va peut-être trop loin en affirmant que Gretch dénonça lui-même à la police la conversation Kozlovski-Custine (p. 388). En tout cas Gretch connaissait Custine : Herzen rapporte dans *Kolokol* 1er févr. 1859 p. 290 que Gretch s'est vanté dans la *Severnaïa Ptchela* du 27 octobre 1858 d'avoir été soutenu par V. Hugo un jour qu'il défendait la censure russe et déplorait les ravages de la liberté d'expression. Herzen traduit un démenti formel de Hugo, daté de Hauteville-House 17 janvier 1859, qui précise pour finir : « Je me souviens d'avoir vu ce Gretch chez moi une ou deux fois, et si je ne me trompe, il y avait été amené par le marquis de Custine. »

70. P. Moreau, c.-r. de Wylie, *Saint-Marc Girardin bourgeois,* Syracuse U. P. 1947, dans *RLC* 1950, t. 24, pp. 603-04.

71. Article imprimé à part dans une brochure : *Discours de l'Empereur de Russie au Corps Municipal de Varsovie le 16 octobre 1835. Réflexions à ce sujet.* P. Le Normant 1835, in-8° 16 pp.

72. Il revient sur la Russie à propos du livre de Rohr en 1852. Voir chap. XII.

73. Herzen, *Dnevnik,* t. II, pp. 340-1 (5/17 mars 1844).

74. La B. N. orthographie Iakovlef. Elim Mechtcherski dut avoir la primeur de l'ouvrage, car il remercie et félicite J. N. Tolstoï dans une lettre du 30 nov. 1843 publiée par A. Mazon, *Deux Russes écrivains français,* P. 1964, pp. 422-3. Mais il confond son titre avec celui de Labinski, ou paraît croire que la réfutation prêtée à celui-ci serait l'œuvre de Tolstoï : « Merci avant tout de votre *Mot à propos de Custine.* C'est un écrit des plus remarquables, et qui a fait grande sensation. » Il annonce en outre son intention de publier lui-même une autre réfutation.

75. J. Yakovlef, *La Russie...* p. 22.

76. *Ibid.* p. 110.

77. M. K. Lemke, *Nikolaevskie jandarmy,* SPb 1909, p. 560. Un peu plus tôt parut encore de N. I. Gretch, *Réponse à un article de M. Saint-Marc Girar-*

din, Carlsruhe 1844, in-8°. Daté Heidelberg 18/30 avril 1844. Nous n'avons pu consulter cette brochure.

78. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, n° 950, pp. 277-8.

79. TsGALI fonds 195 ed. khr. N 1036 f°.

80. *Ibid.* f° 10.

81. *Ibid.* f° 13.

82. *Ibid.* f° 23-26.

83. Il s'était montré très hostile à Tchaadaïev en 1836. Voir A. I. Kirpitchnikov Professor, *M. Ia. Moudrov, P. Ia. Tchaadaev i F. F. Vigel'* dans *R. Star.* 1896 n° 3 et Ch. Quénet, *Tchaadaïev...*, P. 1931, p. 248.

84. [F. F. Wiegel] *La Russie envahie par les Allemands...*, P. 1844, pp. 72-3. Dans sa brochure, Wiegel essaie de se faire passer pour un Français. Voir Augé, *Mémoires*, dans *RR* t. XV, p. 38.

85. *Ibid.* p. 95.

86. *Ibid.* pp. IX-XI.

87. Voir notre chap. III.

88. Voir notre chap. II note 54. On dispose d'un bon choix bilingue : F. I. Tiouttchev, *Izbrannye stikhotvoreniia. Poésies choisies*, avec intr. et notes par N. Otzoupe, trad. en français par Ch. Salomon, préc. d'un avant-propos par A. Mazon P. Didier 1957, in-12°, 167 pp. Le meilleur ouvrage sur Tiouttchev est celui de K. V. Pigarev, *Jizn' i tvortchestvo Tiouttcheva* M. AN SSSR 1962, in-8°, 376 pp.

89. Voir I. S. Aksakov, *F. I. Tiouttchev, biogr. otcherk* dans *R. Ar.* 1874 (2) col. 55-87.

90. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV n° 953 p. 286.

91. *Ibid.* n° 956 p. 290.

92. *Ibid.* n° 958 p. 296.

93. *Ibid.* n° 963 p. 309 Cf. Pigarev, *op. cit.* pp. 114-119.

94. La *Lettre* de Tiouttchev a été reproduite en français et accompagnée d'une trad. russe dans *Rousski Arkhiv* 1873 (2) col. 1993-2019, et dans *Polnoe Sobranie sotchinenii F. I. Tiouttcheva*, pod red. P. V. Bykova SPb 1913, pp. 333-343. C'est ce dernier texte que nous utilisons.

95. Tiouttchev, *Polnoe sobranie...* p. 338.

96. *Ibid.* p. 339. Malheureusement le baron P. K. de Meyendorff écrit à Nesselrode le 15 oct. 1839 : « L'auteur de la *Pentarchie* est un protégé à moi, comme vous le verrez par la lettre ci-jointe. C'est une honnête créature qui, comme censeur, a défendu son propre livre. O candeur allemande ! Mais il nous loue trop, personne ne croit que cette apologie n'ait été commandée. Si vous voulez vous faire faire un extrait de la lettre de Goldmann, vous verrez combien c'est un honnête homme et doué de beaucoup de talent, pour avoir su par la seule lecture des journaux deviner et combiner si juste. [...] Son système de protectorat des cinq puissances est absurde, mais le fond du livre, ce qu'il dit de la Pologne, de nos relations en Orient, de l'Angleterre, est ce qu'on a écrit de plus curieux dans le genre. » Chancelier de Nesselrode, *Lettres et papiers*, t. IX, p. 327 (erratum relatif à la note p. 21 du tome VIII). Cettre lettre est une réponse à la demande d'explication sur la *Pentarchie* adressée par Nesselrode à Meyendorff le 8 octobre 1839 (*Lettres et papiers*, t. VII, pp. 291-92). En France seul le *National* du 4 février 1840 donna un résumé et des extraits du livre. On est un peu surpris de l'allégation d'Alexandre Weill dans *l'Evénement* du 16 avril 1881 : [Gérard de Nerval] me fit traduire une brochure allemande intitulée : *la Pentarchie* et ma traduction, arrangée par lui, lui valut 500 fr. du ministère. Il partagea avec moi ces droits d'auteur. » S'il ne s'agit pas de l'article du *National*, on ne voit pas que cette traduction ait jamais été imprimée. Cf. la très intéressante lettre de Nerval à J. Mallac, chef de cabinet à l'Intérieur, du 10 janvier 1840 sur les sources d'inspiration de la presse allemande et la note p. 1257 au t. I des *Œuvres* de Gérard de Nerval éd. par A. Béguin et Jean Richer, Paris Pléiade *NRF* 1958.

97. Dont l'influence sur le roi Louis I^er^ de Bavière (1786-1868) commençait à se faire sentir pour atteindre son apogée en 1846.

98. *La Russie et la Révolution* dans Tiouttchev, *Polnoe sobranie sotchinenii*, pp. 344-51, dans *Rousski Arkhiv*, 1873 (I) col. 895-911 et brochure imp. à Paris par les soins du baron de Bourgoing, *Mémoire présenté à l'empereur Nicolas...* E. Forcade en fait un c.-r. dans *R. d. D. M.* 1er juin 1849. *La Question romaine* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1850. Rééd. dans *Polnoe sobranie* pp. 352-363. Voir nos chap. XII et IX.

99. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, lettre 973, 6 octobre 1845.

100. *Ibid.* lettre 975, 7 octobre 1845.

101. Alexis Stépanovitch Khomiakov, *Mnénie inostrantsev o Rossii*, dans *Moskvitianin*, 1845 n° 4, reproduit dans *Polnoe sobranie sotchinenii A. S. Khomiakova*, M. Lébédev, t. I (1878) pp. 1-28.

102. Il s'agit de lord Londonderry, du marquis de Custine, peut-être d'Alexander-William Kinglake et d'Aurelio Buddeus, respectivement auteurs de *Recollections of a tour in the North of Europe in 1836-1837* Londres 1838 2 vol. in-8°, de *La Russie en 1839*, de *A summer in Russia* (1845) et de *Zur Kenntniss von St Petersburg im kranken Leben* (1846).

103. Khomiakov *Mnénie inostrantsev... Polnoe sobranie*, p. 12.

104. Art. paru dans la revue *Vrémia* (Le temps) en janvier 1861, dirigée par les frères Frodor et Michel Dostoïevski. Trad. par Jean Chuzeville, éd. de Dostoïevski, *Morceaux choisis*, Paris *NRF* 1937, pp. 42-43 et *Journal d'un Ecrivain*, Paris *NRF* 1951, pp. 12-15.

105. Réserve constatée par l'éditeur Amyot, *La Russie en 1839*, 2 de éd. in-12°. *Quelques mots de l'éditeur sur la seconde édition*, t. I, p. IV, et par Gretch, *Examen...*, pp. 15-16.

106. Lutteroth Henri, *La Russie et les Jésuites de 1772 à 1820 d'après des documents la plupart inédits*. Paris Delay 1845, 1 vol. in-8°, 112 pp. Trad. allemande 1846, anglaise 1858.

107. *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie. Ouvrage appuyé de documents inédits, par un ancien conseiller d'Etat de Russie*, Paris Gaume 1842, 1 vol. in-8°, 551 pp. L'auteur est le comte Marie-Joseph d'Horrer (1775-1849). Voir notre chapitre XI. Grand article des *Débats* par Saint-Marc Girardin analysant de très près l'ouvrage (13 octobre 1842). Custine cite les *Persécutions* et l'article des *Débats*, t. II, p. 291 note (lettre XVII), t. IV, p. 400 note (récit), p. 484 note (résumé du voyage). Ce dernier renvoi disparaît dans l'éd. in-12° (t. IV p. 370). Gretch traite d'Horrer de « menteur impudent » *Examen...* p. 92.

108. *Le Semeur*, t. XI, 26 janvier 1842 et t. XIV, 11 juin 1845. A propos d'un sermon de Philarète à Moscou, le *Semeur* fait état d'une lettre « d'un homme distingué qui a consenti quelquefois à s'associer à la rédaction du *Semeur* » (t. XIII 2 oct. 1844).

109. *Revue Suisse* samedi 3 juin 1843 et *Chroniques Parisiennes*, 1876, p. 62.

110. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1843 p. 653, et *Portraits littéraires*, t. II Garnier 1862, p. 372.

111. *Ibid.* p. 658, et *Portraits...* p. 379, note 1. On peut penser que ce qu'il dit de Pétersbourg à propos de J. de Maistre vient en partie de Custine. « Dans ce palais des glaces qu'il habite, les objets se réfléchissent aisément sous des angles qui prêtent à l'illusion. » (*Portraits littéraires*, t. II, pp. 439-440.)

112. Voir *Dict. Universel des Contemporains* de Vapereau (1865).

113. Saint-Marc Girardin se réfère à l'édition in-12 de 1843.

114. A. de Custine, *La Russie en 1839*, éd. in-12, t. II, lettre XVI.

115. Viazemski ironise assez drôlement sur ce passage dans *Encore un mot...* f° 1.

116. P. Cosson 1844, in-8°, 31 pp. *B. F.* 20 avril 1844.

117. *Lettre d'un Russe...* p. 9.

118. Compte rendu du débat à la Chambre dans les *Débats* du 23 janvier 1844. Voir discours de Thiers le 20 janvier 1842 (*Débats* du 21). Cf. chap. XII.

119. *Arch. Aff. Etrang.*, 1844 (t. 199) Guizot à Rayneval 27 mars.

120. Eugène Delacroix, *Journal*, éd. André Joubin, P. Plon 1950, t. III, pp. 403-404 et 407-412.

121. Comtesse de Bassanville, *Les Salons d'autrefois*, t. III, p. 178.
122. Duchesse de Dino, *Chroniques*, t. III, pp. 269-71. La duchesse de Dino était cousine germaine du diplomate russe Paul de Medem qui fut chargé d'affaires à Paris en 1838-40.
123. *Chroniques*, t. III, pp. 274-5.
124. *Ibid.*, pp. 276-77. Le père de la duchesse de Dino, le duc Pierre Biron de Courlande (1724-1800) qui céda la Courlande aux Russes en 1795, avait dû lui raconter l'exil en Sibérie de son père Ernest-Jean Biron (1690-1772) en 1740-41.
125. *Chroniques*, t. III, p. 289.
126. *Edinburgh Review*, janv.-avril 1844, t. 79, n° 160, pp. 351-396. L'attribution de l'art. à Milnes est indiquée par Bruce Hopper, *op. cit.*, p. 388. Sur Richard Monckton Milnes, voir *Dict. of Nat. Biography*. C'est un ami de P. Mérimée : voir *Corresp. générale*, t. V, p. 302, n. 1, et de Varnhagen von Ense : voir *Die Briefe Richard Monckton Milnes' ersten, Barons Houghton an Varnhagen von Ense*, 1844-1854, éd. W. Fischer Heidelberg 1922. Dans T. W., Reid, *The Life, Letters and Friendships of R. M. Milnes...* Londres 1890, 2 vol. in-8° on trouve une lettre de Milnes du 24 mars 1844 à C. J. Mac Carthy, t. I, pp. 324-5 où il exprime le souhait de venir pour Pâques à Paris voir ce qu'on dit « of my review of Custine ». Plus loin il note : « I hear that Custine's abuse of Russia has had the effect of restoring him to society in France, and that now he is invited by everybody. What a curious complication of moral and intellectual valuation ! » Charles Sumner le félicite de Boston le 1er mai de son « gentle and pleasant dealing with Custine » (*ibid.*, p. 326). Enfin de Berlin le 17 janvier 1845 Milnes écrit à son père qu'il peut dire ou écrire ce qu'il veut « without any fear of a charge of Custinism » (*ibid.*, p. 344).
127. [R. M. Milnes] *loc. cit.*, p. 364.
128. Ludwig Börne, *Vermischte Schriften* dans *Nachgelassene Schriften*, Mannheim 1844-50, 6 vol. Sur Börne voir le vol. d'introd. à la réédition de la correspondance par Inge et Peter Rippmann, Darmstadt 1964 in-18. On est surpris que Dieter Groh ne fasse aucune place à Börne dans son livre *Russland u. das Selbstverständnis Europas*, Neuwied 1961, in-8°.
129. [R. M. Milnes] *loc. cit.*, p. 396.
130. *Augsburger Allgemeine Zeitung*, 15 juin 1843 Beilage. L'écho est daté de Paris, 9 juin. Les articles intitulés *Gretsch gegen Custine* (26, 27, 28 déc. 1843, Beilage) sont datés de Paris, 21 décembre.
131. *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland, herausgegeben von G. Phillips und G. Görres, München.* T. XII 1843 (2), pp. 486-504 (XLIX) *Russland im Jahre 1839 nach dem Marquis von Custine ;* t. XIII, 1844 (1), pp. 746-771 (LI) *Literatur : Custine und seine russischen Kritiker.*
132. [Eduard Kolbe], *Russlands inneres Leben — 33 jährige Erfahrungen eines Deutschen in Russland.* Braunschweig 1846, 3 vol. in-8°. Une 2e éd. en 1855 ; une trad. anglaise sous le titre *Recollections of Russia during 33 years' residence. By a German nobleman.*
Le nom de Kolbe est indiqué par Holzmann & Bohatta, *Deutsches Anonymen=Lexicon 1501-1850*, Weimar 1902-1928. Mais les biographies allemandes semblent ignorer ce Kolbe, qui paraît saxon et apparenté au mouvement de la Jeune Allemagne. Son livre est rempli d'histoires scandaleuses sur la police, la justice, les commerçants russes.
133. [Kolbe] *Russlands inneres Leben*, t. I, p. 9. Tout le premier chapitre intitulé *Grundirung* pp. (1-74) est consacré à la défense de Custine contre ses adversaires, nommément Gretch, Grimm et Tolstoï.
134. [Kolbe] *op. cit.*, p. 16.
135. Eduard Rudolphi, *Dreissig Jahre in Russland*, Zürich Orell & Fussli 1845, 2 vol. in-8° : t. II, chap. 8, p. 268.
136. Rudolphi, *op. cit.*, t. II, p. 279.
137. Rudolphi, *op. cit.*, t. II, pp. 288-89. Le même auteur publia dès 1844 une brochure *Noch etwas über Russland in Bezug auf Cüstine und dessen Widerleger*, Leipzig Brockhaus I-8° : Kolbe attribuait cette brochure à un cer-

tain Kämpe (*Russlands inneres Leben*, t. I, p. 46), le *D. A. L.* l'attribuait à Kolbe ; tandis que le dictionnaire des *Russica* de Saint-Pétersbourg s'accordait avec le *Bücher-Lexicon* de Kayser, t. XIII qui signale un autre ouvrage de Rudolphi sous le titre explicite *Unterhaltungen über Russland. Vom Verfasser des « Noch etwas über Russland », der « Dreissig Jahre in Russland », «Russland und Deutschland » usw.* Altenburg Pierer 1853, 2 vol. in-8°.

138. Claude Pichois, « *La Russie en 1839* » *jugée par un Allemand d'après une lettre inédite de Varnhagen von Ense à Custine. RLC*, avril-juin 1952 (n° 102), pp. 212-16. L'original allemand est perdu, il ne reste qu'une traduction médiocre de cette lettre retrouvée par M. Pichois dans les papiers de Ph. Chasles.

139. Sur Bakounine et Varnhagen, voir les *Tagebücher* de *Varnhagen* notamment t. I, pp. 324-27, et la thèse de M. H. Granjard.

140. Varnhagen von Ense, *Tagebücher*, t. II, pp. 198-201.

141. Aurelio Buddeus, *Halbrussisches*, Leipzig 1847, 2 vol. Le livre connut deux rééditions, en 1849 et 1854. Ce Buddeus, né à Altenburg en 1819, descendait, paraît-il, de Guillaume Budé. Il étudia la médecine à Leipzig, fut reçu docteur en 1842, voyagea en Russie et collabora à la *Gazette d'Augsbourg*. On a de lui plusieurs ouvrages sur la Russie : son coup d'œil paraît plus pénétrant que celui des autres voyageurs allemands dont nous avons parlé. En particulier son livre anonyme *Russland und die Gegenwart*, Leipzig 1851, 2 vol. in-8° (cf. Dieter Groh *op. cit.*, pp. 234-37) servit de base au document intitulé *La politique intérieure du Tsar*, rédigé par A. A. Tchoumikov, que nous avons retrouvé dans les papiers de Michelet. Cf. notre art. *De Herzen à Michelet...* dans *RLC*, 1960, oct.-déc., pp. 585-95.

142. Buddeus, *Halbrussisches*, t. II, p. 152.

143. *Ibid.*, p. 157. Avec une pointe d'exagération Herzen déclarait en 1851 : « Je ne connais pas une seule maison bien tenue où il n'y ait eu l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie, spécialement défendu par Nicolas. » *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, t. VII, p. 83.

144. Buddeus, *Halbrussisches*, t. II, p. 160.

145. H. Heine, *Gedanken und Einfälle* dans *Sämmtliche Werke* Bd VIII *Vermischte Schriften*, Hambourg Hoffmann et Campe, 1876, p. 210.

146. *Ibid.*, pp. 210-11.

147. E. Vermeil, *Henri Heine* dans *Europe* n° 125/126, mai-juin 1956, p. 19.

148. H. Heine, *Reisebilder*, même éd., t. II, pp. 53-4.

149. Christien Ostrowski, *Lettres Slaves*, P. Amyot 1857, pp. 119-20.

150. J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, P. Garnier 1854, p. 18.

151. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1849, t. III, pp. 205-30.

152. *Ibid.* (Cours 1842-44), P. 1914, p. 221.

153. *Ibid.*, p. 222 (leçon du 27 juin 1843).

154. A. de Custine, *La Russie en 1839*, t. II, p. 186 (lettre XIV). Cf. t. IV, p. 29 (lettre XXIX).

155. V. de Balabine, *Journal*, p. 82.

156. *Ibid.*, p. 135.

157. *Ibid.*, p. 140.

158. R. Labry, *Alexandre Ivanoivic Herzen*, P. 1928, p. 269.

159. Herzen, *Dnevnik*, t. II, pp. 340-41.

160. *Ibid.*, pp. 311-13.

161. *Ibid.*, p. 315.

162. Herzen, *La Russie*, t. VI, pp. 158-61. Custine parle du « royaume des façades », t. IV, p. 71 (lettre XXIX).

163. *Delo Petrachevtsev*, M.-L. 1937, t. I, pp. 69-70 et *Filosofskie i obchtchestvenno-polititcheskie proïzvedeniia Petrachevtsev*, Goslitizdat 1953, intr. de V. E. Evgrafov, pp. 50-51.

164. *Ibid.*, pp. 749-50.

165. *Tra los Montes* ou *Voyage en Russie* de Th. Gautier, *Le Rhin* de Hugo, le *Voyage en Orient* de Nerval.

APPENDICE III.

Encore quelques mots sur l'ouvrage de M. de Custine : *La Russie en 1839*, à propos de l'article du *Journal des Débats*, du 4 janvier 1844.

Je baisse la tête et me couvre les yeux de ma main dans un accès de désespoir stupide.

(M. de Custine en Russie 1839 lettre VIII[e].)

Le *Journal des Débats* avait promis depuis longtemps une analyse de l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie, et cependant l'accomplissement de cette promesse se trouvait indéfiniment ajournée. Devait-on en être surpris ? On a bien autre chose à faire à Paris qu'à lire et à commenter un ouvrage en quatre gros volumes, surtout lorsque cet ouvrage est ennuyeux et fatigant ; car, avant tout, soyons vrai ; M. de Custine a trouvé le moyen (ce qui lui donne une sorte d'originalité) d'être tout à la fois lourd, médisant, et fastidieux, tant son livre est mal conçu, plein de redites, de rabâchages, de déclamations froides et ampoulées, de contradictions qui se heurtent à chaque pas, et d'idées qui n'ont aucune suite entre elles.

Un voyageur consciencieux et éclairé se serait donné la peine d'étudier le pays qu'il avait à explorer et à faire connaître à ses lecteurs ; mais M. de Custine, dont le but était tout autre, s'est borné, en vrai disciple de Mlle Lenormant, à *deviner* la Russie dans quatre épais grimoires de rêves et d'hallucinations, de magie blanche et noire. En un mot, au lieu d'un livre, le noble marquis a fait une spéculation. /f°2/ Aussi son ouvrage, qui a fait plus de scandale que de bruit, a-t-il été très peu lu. J'en ai une telle conviction que je sommerais les lecteurs de bonne foi de me dire s'ils ont eu la patience de le lire jusqu'au bout. Quant à moi, mettant tout patriotisme de côté, j'avoue que le livre m'est plusieurs fois tombé des mains, plus par lassitude, par ennui, que par indignation ou ressentiment. Mais cet ouvrage est hostile à la Russie, qui de nos jours est le point de mire, le *delenda Carthago* de tous les Catons de la presse militante ; mais il est écrit aussi dans un esprit de malveillance, de dénigrement, d'âcreté, d'amour du scandale ; oh, alors, que de causes pour lui assurer du retentissement ! Aussi, le retentissement ne lui a pas fait défaut, et nous sommes loin de le nier, ce livre, comme on l'a dit, a eu le *privilège d'être presque un événement**. Mais les feuilletons des *Mystères de Paris* ont eu aussi ce privilège : est-ce à dire que ce roman peint Paris tel qu'il est** ?

*Si Peau d'Ane m'était conté****
J'y prendrais un plaisir extrême,

a dit La Fontaine, et sous ce rapport nous ressemblons /f° 3/ tous au bon fabuliste ; mais si le monde aime les contes, il aime encore plus l'éclat et le scandale. C'est une excellente pâture pour les oisifs, pour les gens innocents et crédules.

Faut-il donc s'étonner de ce qu'un ouvrage qui n'a été évidemment

* Saint-Marc Girardin, *Débats*, 4 janvier 1844, première phrase.

** Suit un paragraphe barré : « Tout livre dans lequel les anecdotes les plus invraisemblables occupent une large place, est d'abord assuré d'une certaine vogue, et pour peu qu'il soit écrit avec esprit, cette vogue se transforme ensuite en succès durable.

*** Texte : compté.

écrit que dans le but de flatter et d'entretenir les antipathies politiques du moment, ait eu une sorte de retentissement ? Cela devait être. Reste à savoir, d'une part, si le livre s'était élevé jusqu'à la hauteur d'un succès, et de l'autre, si dans l'ouvrage qui nous occupe, la Russie est réellement peinte telle qu'elle est.

Mais auparavant, et puisque j'ai été conduit à parler des *Mystères de Paris*, à propos du livre intitulé *La Russie en 1839*, je dois m'expliquer en quelques mots sur l'une et l'autre production, car M. Eugène Sue pourrait à bon droit se fâcher du parallèle.

La différence qui existe entre M. Eugène Sue et M. de Custine, c'est que le premier, homme de beaucoup d'esprit et de talent, est resté romancier, et que le second a eu la ridicule prétention de faire du Tacite et du Montesquieu ; c'est que si l'un a eu tort, peut-être, de prendre trop au sérieux le métier de romancier, l'autre a eu le tort le plus grand de faire du roman et de l'*Ambigu la Porte S. Martin* là où il devait se borner à être historien et peintre de la réalité*. /f° 4/ Quelles qu'aient été les fanfares de joie et d'admiration à l'apparition de l'ouvrage de M. de Custine, elles ne devaient être que le prélude de manifestations plus sérieuses. Des réclames de journaux ne suffisaient pas. L'engagement en avait été pris en 1843. Aussi les premiers jours de 1844 ont-ils été signalés, dans le *Journal des Débats*, par l'analyse si longtemps attendue, œuvre d'un enfantement laborieux et pénible.

Le nom de M. Saint-Marc Girardin, nom honoré à tant de titres, sous le rapport littéraire, était fait pour donner à cet article beaucoup d'intérêt et d'autorité On se disait qu'il était curieux de voir comment un écrivain parfaitement étranger à la question en litige jugerait un ouvrage spécial, un tableau, une carte intellectuelle et morale d'un pays à lui inconnu ; mais on se disait aussi que peut-être le critique, dont on connaît l'esprit et la sagacité, devinerait mieux l'original qu'il n'avait jamais vu, que le peintre qui l'avait connu mal et de travers. Cette attente, cette curiosité ont été suivies d'un grand désappointement. Le critique s'est borné à paraphraser la relation du voyageur. C'est une espèce d'exercice de collège par lequel il semblait s'essayer, se préparer, comme on l'a dit en Russie, afin de mieux étendre et amplifier, quelques jours plus tard, les discours du trône dans /f° 5/ l'adresse de la Chambre des députés. Je suis de ceux qui admettent très volontiers que la charte est une belle idée, et que les discours du roi des Français, à l'ouverture des sessions, sont des compléments et des développements successifs de cette vérité fondamentale. Aussi j'aime beaucoup, pour ma part, en qualité de spectateur bénévole et pacifique, que la Chambre au lieu de s'engager et de se perdre dans le dédale d'une critique vague et stérile, se borne à paraphraser le discours du trône ; j'aime à lui voir prêter son loyal concours pour seconder, de ses lumières et de son zèle, les vues de la politique habile, sage et prévoyante dont Louis-Philippe a donné plus d'une preuve pour le bonheur de la France et le maintien de la paix en Europe.

Mais de ce que la charte est une vérité, il ne s'en suit pas que l'ouvrage de M. de Custine en soit une. Et si au contraire ce n'était qu'un mensonge, quel serait le rôle du paraphraseur crédule qui se serait

* Correction en bas de page. Le premier texte était : « l'autre a eu le tort plus grand de vouloir étayer ses fictions au moyen de la politique ; d'être parfois trop publiciste, et d'avoir écrit quelques-uns des chapitres de son *roman* à l'adresse de la Chambre des députés. »

attaché au sens et à la lettre de son interlocuteur ? Ne descendrait-il pas de la position indépendante de juge et d'arbitre, au rôle de dupe et *compère**, et (que M. Saint-Marc Girardin me pardonne aussi ce mot) à celui de prestidigitateur, de nécromancien qui étale aux regards de la foule ébahie sa boutique de merveilles et de grands secrets importés des pays lointains ? /f° 6/

Aussi voyez ce qui en résulte. Il n'est pas jusqu'au malheureux aubergiste de Lubeck, cet oiseau de mauvais augure, qui ne soit pour M. Saint-Marc Girardin, tout comme pour le noble marquis « un oracle plus sûr que celui de Calchas ». L'aubergiste a dit que la Russie était un mauvais pays ; cet arrêt religieusement enregistré par M. de Custine, passe de la cuisine dans l'ouvrage du voyageur et de l'ouvrage dans l'article du *Journal des Débats*. Singulier homme que cet aubergiste ! J'avais toujours cru que les aubergistes de Lubeck, de cette ville placée à mi-chemin, et qui avaient tant à gagner au flux et au reflux des voyageurs entre elle et Saint-Pétersbourg, devaient priser la Russie comme une terre promise. J'étais dans l'erreur. En voici un qui vient donner un éclatant démenti à ce misérable calcul d'économie domestique. Possédé au plus haut degré d'un sentiment de générosité et de désintéressement, atteint en outre de *Russophobie*, ce digne homme aime mieux voir sa table d'hôte déserte et ses chambres vides, que d'encourager de pauvres voyageurs à aller visiter ce pays de perdition.

Cependant, si M. Saint-Marc Girardin avait lu l'ouvrage de M. de Custine avec autant d'attention que moi, peut-être aurait-il conçu quelque doute sur le sens et l'exactitude des paroles attribuées à ce nouveau Lavater qui juge les gens sur /f° 7/ leur mine et leur appétit. Premièrement, il me semble que notre voyageur a du guignon avec les aubergistes : sa figure doit avoir quelque chose de peu avenant pour eux. Après celui de Lubeck, qui n'a nullement l'air satisfait de le posséder sous son toit, vient celui de Saint-Pétersbourg qui, à son aspect, paraît presque contrarié de recevoir un hôte de plus (lettre IX[e]). C'est un malheur, mais qu'y faire ? Les antipathies ne s'expliquent pas. En tout cas, cette circonstance, atténuante pour nous, mérite d'être prise en considération. En voici une autre qui ne manque pas non plus d'un certain poids : je ne me souviens point d'avoir lu dans le récit du voyageur qu'il eût, comme l'hôtelier de Lubeck, remarqué *la tristesse* et la *mélancolie* des passagers russes qui se trouvaient avec lui sur le bateau à vapeur *Le Nicolas*. Bien loin de là, l'auteur nous fait un tableau très riant de la gaîté dont paraissaient animés ces princes et princesses russes, pauvres captifs émancipés pour un jour, et qui allaient rentrer dans leur fatale prison. Il faut pourtant que l'un des deux ait tort : l'auteur ou l'aubergiste ; et si celui-ci est bon physionomiste, M. de Custine sera nécessairement mauvais observateur. Il eût fallu pour être conséquent, retrancher ou l'arrêt qui répand sur l'ouvrage une odeur de graillon, ou les impressions personnelles tout à la rose et au jasmin./f° 8/

A propos du bateau à vapeur, *Le Nicolas*, je ne puis m'empêcher de faire une petite digression qui d'ailleurs rentre parfaitement dans mon sujet. M. de Custine se pique d'être toujours véridique, et le critique du *Journal des Débats* semble n'en pas douter. Eclaircissons un fait,

* Saint-Marc Girardin terminait son article en déclarant que Custine avait pu « voir beaucoup de choses, parce qu'on le prenait presque pour un compère (que M. de Custine me pardonne le mot). Le compère s'est laissé tout dire et a tout révélé. »

et prouvons qu'il y a tout à la fois un menteur et une dupe. A peine le voyageur a-t-il mis le pied, non pas sur le sol de la Russie, mais seulement sur un bâtiment russe, que déjà il est saisi d'un esprit de vertige et tombe dans des inexactitudes et des erreurs grossières pour ne plus s'en relever durant tout son séjour en Russie. Ce qu'il dit au sujet de l'incendie et du naufrage du bateau à vapeur en est la preuve ; il n'y a de vrai que le fond du récit, c'est-à-dire que le bâtiment a brûlé. Le reste, exagéré ou dénaturé, est de pure invention. J'étais un des passagers, et je puis en parler en connaissance de cause. D'abord ce n'était pas au mois d'octobre, mais au mois de mai. Toute l'histoire de ce jeune Français est complètement fausse. Nous n'avions à bord aucun Français attaché à la légation de France en Danemark, et tout ce qui lui est attribué n'est qu'une fiction.

Avec cette fable, disparaissent aussi les doléances sur l'oubli et l'ingratitude *de ceux qui n'ont pas songé à demander comment s'appelait le sauveur de tant de malheureux**. Chacun /f° 9/ a fait son devoir au moment de cette cruelle épreuve, mais personne n'a eu à réclamer pour son compte le prix Monthyon.

L'Empereur n'a pas *cassé* le capitaine qui n'était point Russe, mais Anglais. Il était attaché au service d'une compagnie particulière qui l'a renvoyé ; voilà tout. L'Empereur apprenant ce désastre à Berlin, où je fus l'un des premiers à en porter la nouvelle, se borna à envoyer sur les lieux son aide de camp, le prince Vassiltchikoff, muni d'argent et de lettres de crédit, afin de subvenir aux premiers besoins des naufragés tant étrangers que Russes. Le bateau à vapeur brûlé n'a pas été *refait*, mais on en a construit un autre à Londres. Il résulte de tout ceci que les terreurs paniques et les appréhensions du noble marquis étaient gratuites et aussi peu fondées que toutes celles qu'il a éprouvées durant son séjour en Russie.

Les inexactitudes que je viens de relever ne tirent pas à conséquence et sont de peu de valeur. Elles ne méritaient pas de réfutation sérieuse, j'en conviens, et si elles avaient été données pour des *on-dit* dont on se fait souvent l'écho sans en prendre sur soi la responsabilité, je me serais bien gardé d'en faire mention ; mais le voyageur affirme dogmatiquement que *les détails qu'il vient de donner sont d'une grande exactitude* (lettre IV) ; mais dès le début de son récit, il se donne /f° 10/ pour infaillible ; il veut imposer à ses lecteurs une foi implicite, et je n'ai pu résister au plaisir de faire voir dans quelle catégorie il faut ranger les assertions de M. de Custine, d'autant plus que son *infaillibilité* est partout de la même force dans le cours de l'ouvrage. Toujours à côté de la vérité ou à cheval sur l'erreur, c'est avec une assurance de docteur et de prophète qu'il chemine le long de quatre gros volumes, voyant tout de travers et trébuchant à chaque pas.

Revenons à la paraphrase complaisante du *Journal des Débats*, et voyons un peu comme le critique donne dans tous les panneaux que le voyageur tend à la crédulité de ses lecteurs.

Pour coordonner ses nombreuses contradictions (que d'ailleurs il avoue lui-même en plus d'un endroit) ; pour donner un air d'unité au décousu de son ouvrage, le marquis invente-t-il une fable ? Quelque grossière qu'elle soit, M. Saint-Marc Girardin n'hésite pas à l'adopter. Fidèle à son mandat, l'auteur veut nous faire accroire qu'il écrivait en Russie deux espèces de

* A. de Custine, *La Russie en 1839*, t.I, pp. 117-8 (lettre IV).

lettres : les unes laudatives pour être mises à la poste, les autres véridiques et foudroyantes pour être gardées dans son portefeuille, de crainte de la police. Singulier moyen d'échapper aux investigations de la police que de garder chez soi des papiers compromettants, quand on loge à l'auberge et qu'on a à ses trousses un espion, *l'ombre obligée du voyageur qui écrit (Journal des Débats).* /f° 11/ N'était-il pas plus simple en ce cas, de remettre ses lettres à l'ambassade de France qui les eût envoyées par ses courriers ? tout barbare, tout despotique, tout inquisitorial que soit notre gouvernement (aux yeux de M. de Custine), je ne sache pas que les ministres étrangers aient eu jamais à se plaindre de la violation du secret de leurs dépêches officielles.

Eh bien, moi aussi *je vais souffler gaîment sur toutes ces ruses et les renverser comme des châteaux de cartes faits pour amuser des enfants...* ou des critiques bénévoles *(Journal des Débats*).*

Voici le mot de l'énigme.

Quand on s'est un peu occupé à façonner des livres, quand on est un peu au fait de ce travail intellectuel et mécanique, en un mot, de l'art et du métier, on discerne aisément l'ouvrage qui a été écrit de conviction, d'un jet, de celui qui, par tel ou tel autre motif, a été replâtré, recousu, amplifié après coup. Un ouvrage de la première catégorie peut être fort en principes, paradoxal, vicieux, mais du moins il porte en lui un caractère indélébile de persuasion personnelle, intime, relative, qui vous dit que si l'auteur vous induit en erreur, c'est que pour lui, cette erreur est une vérité qui l'enchaîne, l'aveugle et l'absorbe. Dans les ouvrages du second ordre, l'auteur se débat entre deux principes qu'il trahit à la fois ; il est gêné et maladroit dans ses allures, froid dans ses comportements, rhéteur et déclamateur dans son /f° 12/ indignation. Tel est le cas avec M. de Custine, et M. Saint-Marc Girardin a trop d'esprit, trop de connaissances littéraires et d'habitude de la critique, pour avoir pu s'y tromper. L'auteur du voyage, quoiqu'il soit resté trop peu de temps en Russie pour pouvoir s'y procurer les documents pour un livre consciencieux et instructif, a dû néanmoins y voir ce qu'y voit à peu près tout le monde, et ce qu'on voit à peu près partout : le bien à côté du mal ; des vices et des vertus ; de bonnes intentions dénaturées dans l'action ; une lutte sourde et incessante entre les infirmités et les passions du cœur humain et les principes inaltérables du vrai, du bon et du beau, lutte qui tantôt tourne à l'avantage des uns, et tantôt à l'avantage des autres. Un homme d'esprit et de tact aurait encore pu tirer des déductions fines et profondes de l'étude des institutions, des mœurs et des usages inhérents à l'état de la société russe, fort peu faciles à apprécier du reste, quand on n'est pas à même de connaître le fond des choses, leur base historique et traditionnelle.

L'éloge et le blâme, la critique et l'indulgence, devaient trouver place sous la plume de l'observateur qui retraçait ses impressions au fur et à mesure qu'elles lui venaient. Avec la mesure d'esprit et de talent que possède M. de Custine, ses impressions pouvaient lui fournir la matière d'une centaine de pages curieuses et piquantes.

Tel est le bagage que le noble marquis aurait /f° 13/ dû en conscience rapporter de son voyage en Russie. Mais une fois à Paris, et

* « [Custine] était rentré en Europe, il était libre, et soufflant gaîment dans sa lettre sur toutes les admirations qu'il avait jetées en pâture à la police, il les renversait comme des châteaux de cartes faits pour amuser des enfants ou des espions ».

après quelques années d'hésitation, quand il a voulu publier ses lettres, ses amis trouvant, comme le dit le *Journal des Débats*, que ses impressions avaient été *trop monotones*, trop pâles, trop dénuées d'intérêt, l'auteur a dû se résigner à donner à son ouvrage une couleur d'esprit de parti. Il s'est indigné et échauffé à tête reposée ; il s'est contredit lui-même ; il a rappelé à ses souvenirs toutes les billevesées que de mauvais plaisants ou quelques aventuriers lui avaient contées en Russie ; il s'est approprié les calomnies, les récriminations des hommes haineux et passionnés ; et de tout cet appareil, il a tiré des conclusions à perte de vue ; il a fait du pathos et de la morale, du scandale et de la philosophie, de la religion et de la politique, de l'histoire et des commérages.

Comme M. de Custine jouit d'une assez médiocre réputation littéraire en France, qu'il n'y a pas de vogue, qu'il n'a le monopole d'aucun journal, d'aucune revue, il n'a pas osé risquer quelques feuilletons, quelque brochure, qui eussent passé inaperçus. Il a dû s'épaissir, s'enfler jusqu'à un ouvrage en quatre volumes, sauf à y entasser pêle-mêle le pour et le contre, les inexactitudes et les contradictions de tous genres, puis il a mis toute cette arlequinade, tout cet imbroglio, sur le dos de la police russe. Si la police invente beaucoup de choses, en voici un plus fin qu'elle et qui la paie avec usure. /f° 14/

Heureux celui qui peut rendre
Un service à lui rendu ;
Mais plus heureux qui peut pendre
Le bourreau qui l'a pendu.

Le critique, qui marche fidèlement sur les pas de son guide, commente après lui les paroles de l'aubergiste de Lubeck, car il faut toujours en revenir à ce prophète qui domine tout l'ouvrage comme la fatalité des Anciens. *« Ce n'est pas l'ennui, dit-il, qui chasse les Russes hors de leur pays, c'est surtout le besoin de la vérité »*, et là-dessus de belles paroles sur ce que *l'homme ne peut pas plus vivre sans vérité que sans air*, etc., etc., etc. A merveille ! Mais, la main sur la conscience, ne pourrait-on pas trouver d'autres motifs à ce goût des voyages qui se répand de plus en plus parmi nos compatriotes ? Est-il besoin pour cela de faire de la Russie une vaste machine pneumatique ? Est-ce aussi *le besoin de la vérité* qui attire les Anglais par milliers sur le continent ? Et quelle est donc cette vérité que nous allons chercher ? Où est son pays natal, son chef-lieu, sa terre de prédilection ? Je me suis laissé dire, dans mon enfance, que la vérité était au fond d'un puits. L'honorable critique aurait-il par hasard la prétention de nous faire croire qu'elle en est sortie pour s'établir en France, au grand jour de la publicité et au fracas des mille voix de la presse ? /f°15/

En tout cas la France ne serait pas le pays de la vérité, mais des vérités, car il y en a de toutes les couleurs et de radicalement opposées entre elles. Et pour nommer les choses par leur nom, est-ce la vérité du *Journal des Débats* que nous allons chercher, ou celle de la *Gazette de France*, ou celle du *National*, ou celle de *La Presse* qui disait dans un de ses derniers numéros : *« Ne serons-nous donc jamais un peuple sérieux ? Quand cesserons-nous donc de sacrifier puérilement le fond à la forme ? Pour nous les institutions ne sont pas des garanties, mais des hochets. Il n'est rien que nous ne compromettions par l'exagération, par l'abus. »*

Ce n'est ni à la publicité, Dieu m'en garde, ni à tel ou tel mode de gouvernement que je cherche chicane. Non : mais, juge impartial, je m'attache plus au *fond* qu'à la *forme*, et à l'opinion de M. Saint-Marc Girardin : qu'en Russie le silence n'est *interrompu que par le mensonge*, opinion que je récuse. Je lui oppose la mienne qu'il doit admettre s'il veut être de bonne foi ; c'est que des vérités qui se contredisent sont au bout du compte des mensonges. Le tapage des vérités est si grand en France que c'est à ne pas s'entendre. D'abord expliquons-nous. Les vérités politiques sont toutes relatives et peuvent changer du jour au lendemain. La France le sait mieux que tout autre. Les vérités morales sont immuables ; déposées au fond de la conscience de l'homme, elles y germent par /f° 16/ une force bien plus puissante et plus productive que celle qui fait et défait à son gré les constitutions et les statuts organiques. Ce sont ces vérités-là qui font vivre les individus et les nations. Les vérités constitutionnelles, pour nommer encore une fois les choses par leur nom, ne datent que d'hier, et la preuve qu'on peut avoir des constitutions et des gouvernements représentatifs sans vérités, c'est que la France qui en a eu beaucoup, ne compte la vérité que de 1830.

Quant aux vérités morales, elles sont contemporaines de l'homme chrétien et, n'en déplaise à M. de Custine, nous n'en sommes point déshérités.

Reste à savoir pourquoi M. Saint-Marc Girardin s'est constitué le champion du noble marquis. Loin de nous de supposer qu'un homme éclairé comme lui partage les préventions aveugles et hostiles du journalisme français. Il est impossible que lui aussi nous soupçonne d'être suspects de chercher à envahir le monde, de vouloir étouffer la civilisation, et transformer l'Europe en un camp de Cosaques et de Baschkires. Ces accusations banales qui courent les rues et les journaux de Paris sont faites pour effrayer et amuser les badauds. Elles étaient tout au plus bonnes dans les chansons de Béranger* que nous avons été des premiers à applaudir ; car nous nous piquons aussi de nous entendre en bonne plaisanterie, et nous savons que la poésie a ses licences. /f° 17/

M. Saint-Marc Girardin est un homme sérieux et de bonne foi. Qu'est-ce donc qui a pu le pousser à se faire l'apologiste d'un écrivain qui n'est ni l'un ni l'autre ? Les observations de *La Presse*, citées plus haut, ne nous donneraient-elles pas la clef de l'énigme ? Je crois que oui.

M. Saint-Marc Girardin, ainsi que beaucoup d'autres hommes de mérite en France, est sous l'empire d'une idée fixe : pour lui aussi la forme est beaucoup plus que le fond. M. de Custine était parti de Paris *l'esprit et le cœur peu charmés du gouvernement constitutionnel (Journal des Débats)*. Il est revenu de Saint-Pétersbourg tout prêt à s'enrôler dans la Chambre des députés et à y siéger entre Messieurs Berryer et Ledru-Rollin. Voilà toute l'explication. Comment ne pas donner l'accolade à cet aimable enfant prodigue qui, revenu de ses erreurs, se présente au milieu des siens et fait amende honorable ? Quoique le critique ne le dise pas en toutes lettres, on voit cependant bien que pour lui comme pour tant d'autres, la *vérité*, c'est le gouvernement représentatif ; la civilisation ? C'est encore le gouvernement représentatif. Hors de là, point de salut.

* Le *Chant du Cosaque* de Béranger : voir notre chap. VIII.

Pour M. de Custine aussi, la religion n'est que la religion catholique et romaine. Pour l'un, comme nous n'avons pas de Chambre des députés et de garde nationale, nous ne pouvons avoir ni *vérité* ni *civilisation*. Pour l'autre, comme ce n'est pas en latin que nous lisons l'Evangile, il vous dira avec son aplomb imperturbable /f° 18/ de voyageur ignorant et présomptueux, que les *Grecs moscovites retranchent la parole de leur culte* (lettre XVII)* ; qu'*on ne prêche jamais dans les églises russes car l'Evangile révélerait la liberté aux Slaves***. A cela nous pourrions lui répondre par des chiffres et présenter le tableau : 1° du nombre d'exemplaires de l'Evangile traduit en langue vulgaire — sans compter les Evangiles traduits en slave qui sont lus et compris aisément par les Russes de toutes les classes ; 2° de sermons publiés et qui continuent à être publiés, à l'usage des 40 000 paroisses de l'empire ; et pour vider la question jusqu'au fond, nous demanderions très humblement au fervent catholique si l'Evangile a beaucoup de lecteurs dans les classes inférieures du peuple français, et si ce n'est pas chez les peuples les plus catholiques, comme en Italie, en Espagne, que la lecture de la Bible est précisément interdite au peuple ?

Je demanderais à M. Saint-Marc Girardin ce qui lui fait croire *que la civilisation occidentale soit aux Russes un fruit défendu ?* ce qui lui fait croire *qu'ils la critiquent, la raillent, et l'accusent, tout en l'imitant et en l'enviant (Journal des Débats)*.

Si par civilisation occidentale, il n'entend pas exclusivement la civilisation constitutionnelle, sur quoi fonde-t-il son jugement ?

Que M. Saint-Marc Girardin nous fasse le plaisir de venir nous voir, non remorqué par le marquis, mais /f° 19/ de son propre chef, voyant de ses yeux, entendant de ses oreilles, et jugeant des choses et des hommes par lui-même et non à l'aide d'autrui ; qu'il prenne connaissance de nos institutions scientifiques, de nos établissements d'éducation et de bienfaisance, de nos bibliothèques publiques et particulières, de nos hôpitaux, de nos ateliers et manufactures ; qu'il s'introduise chez quelques-uns de nos hommes d'Etat, de nos hommes de lettres, et il verra si nous rétrogradons ou si nous avançons d'un pas mesuré, mais toujours progressif, dans cette voie de civilisation occidentale qui nous a été ouverte au bruit du canon victorieux de Pultawa, et à la voix bien plus puissante et civilisatrice de Pierre le Grand.

Je ne dis pas que tout soit au mieux chez nous ; que nous n'ayons plus rien à faire qu'à jouir de notre bien-être. Nous connaissons nos propres défauts, bien mieux que nos censeurs et nos détracteurs ; nous voyons tout ce qui nous manque encore, comme nation fille de la grande famille européenne. Nous savons qu'il nous reste beaucoup à travailler sur nous-mêmes et beaucoup à acquérir pour arriver au point où tendent nos efforts et nos vœux. Nous ne nous mettons pas, de notre propre mouvement, à la tête de la civilisation ; nous ne prétendons pas être les instituteurs et les régents des autres nations. Mais nous aussi nous avons notre place au soleil, et ce n'est pas M. de Custine qui nous en privera. De quoi s'agit-il ? De savoir /f° 20/ si nous sommes en état de décadence ou en état de progrès***. Et je ne parle pas ici de la puissance politique de notre gouvernement, mais de la force intellectuelle et morale de la nation. Venez étudier sur les lieux la grande question

* A. de Custine, *La Russie en 1839*, t.I, p.314.
** *Ibid.* t.III, p.132 (lettre XXI).
*** progrès ascendant (ce mot barré).

de l'esclavage des serfs, cet héritage que nous a légué le passé et que maintient encore la force des choses. Voyez si cet état vicieux de droit, n'est pas tempéré de fait par des institutions qui garantissent le faible contre le fort, par les mœurs qui établisssent de nouvelles et, de jour en jour, de plus bienveillantes relations entre le maître et le serf. Voyez si ces relations, cette force de la civilisation qui tend à tout pacifier, ne supplée pas en partie au silence de la loi et ne prépare pas les voies à une émancipation légale et sans danger, tandis qu'une loi écrite et intempestive ne serait que le signal de désordres et de calamités ? Je sais bien qu'il a été dit : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe.* Mais nous aimons mieux dire : que le principe patiente, et que les colonies vivent.

Nous savons que les réformes sociales sont lentes et qu'il n'y a que les révolutions qui soient promptes ; oui, mais promptes à démolir et non à édifier. Il est vrai que parmi nos paysans, il y en a d'aussi mal logés, peut-être, que ceux de la Champagne, et d'aussi pauvres que ceux de l'Irlande ; mais aussi nous avons des villages, des gouvernements entiers où les paysans ont de bonnes maisons, à deux étages, chaudes et spacieuses ; nous avons des paysans qui ont, pour leur compte, des ateliers et de grandes manufactures ; des paysans qui, après avoir payé une redevance /f° 21/ annuelle de 20 à 60 francs, font à leurs frais un commerce de quelques centaines de mille francs. Ils n'ont pas la liberté politique, mais ils ont la liberté individuelle, qui ne peut leur être ravie que par abus, et les abus, nous le savons bien, ne sont pas exclusivement attachés à la glèbe monarchique.

Que l'influence civilisatrice se fasse sentir et qu'elle pénètre les rapports de maître à serf, je vais en donner une preuve. Un fait n'est pas une loi, me direz-vous ; mais les exceptions de M. de Custine ne sont pas non plus une règle générale. Je connais un propriétaire qui, se trouvant à sa campagne, fut invité par un des paysans à venir prendre le thé chez lui. On était assis à une table ronde présidée par la maîtresse de la maison, c'est-à-dire par une paysanne. Tout en causant de choses et d'autres, le paysan vint à dire : *Permettez-moi, Monsieur, de vous soumettre une remarque que j'ai faite. M. votre père était très bienveillant pour nous, mais il me semble que vous l'êtes encore davantage. N'est-ce pas aux progrès de la civilisation qu'il faut l'attribuer ?*

Je regrette beaucoup, pour M. de Custine, qu'au lieu d'être venu chercher en Russie *des Lovelace du Kremlin, des Don Juan de l'Ancien Testament,* comme il les nomme (lettre XXIX), des cochers élégants avec lesquels il a bu du vin de Champagne au milieu d'une orgie qu'il aurait bien pu passer sous silence par respect pour ses lectrices, le hasard ne l'ait pas conduit à connaître des paysans dans le genre de celui dont je /f° 22/ viens de parler. Il aurait pu apprendre que *ces brutes,* comme il les appelle*, à défaut de la science de la civilisation, en ont du moins l'instinct, et qu'ils la définissent avec un bon sens et une finesse remarquables. Oui, la civilisation est une loi de bienveillance entre individu et nation, comme la religion est une loi de charité et d'amour. Oui, les hommes vraiment civilisés sont des hommes bienveillants, des hommes de bonne volonté, qui appellent la paix sur la terre pour glorifier le Très-Haut dans les cieux. Et les hommes non civilisés sont ceux qui poussent des cris de haine, ceux qui ont l'invective et la calomnie à

* A. de Custine, *La Russie en 1839,* t.III, p.76.

la bouche. Ils se posent de gaîté de cœur, et par la toute-puissance de leur présomption ridicule, en accusateurs publics, en juges suprêmes d'une nation qu'ils ne connaissent que pour avoir battu le pavé de ses villes et les grandes routes de ses campagnes.

Nous ne craignons point les investigations des hommes civilisés. Que ceux-ci nous jugent avec sévérité, même avec une certaine partialité exclusive et *occidentale*, nous y consentons volontiers : nous le demandons au besoin, car nous ne pouvons qu'en faire notre profit ; mais nous exigeons dans ce cas, et sommes en droit d'exiger, qu'ils se prononcent de bonne foi, avec conscience et connaissance de cause, car nous aussi, nous sommes hommes et citoyens, et nous voulons des juges loyaux et compétents. Qu'est-ce à dire ? Voudrait-on que nous acceptassions pour juge /f°23/ le premier venu ; celui qui, avant même d'avoir touché du pied le sol de la Russie se permet de stigmatiser d'un trait de plume toute une nation ? Rencontre-t-il en mer *quelques rameurs* qui ne sont pas de son goût et ne lui semblent point assez élégants et muscadins ? Aussitôt il s'écrie : *« En voyant leur figure et en pensant à ce qui s'appelle exister pour des infortunés, je me demandais ce que l'homme a fait à Dieu pour que 60 millions d'hommes de ses semblables soient condamnés à vivre en Russie. »* (lettre VII*) Quelques heures plus tard, c'est-à-dire à peine descendu à terre, il pourrait en conscience reprendre sa valise et s'en retourner chez lui, car il a déjà résumé toutes ses opinions et les a formulées dans l'arrêt suivant :*« On peut dire des Russes, grands et petits, qu'ils sont ivres d'esclavage »* (lettre VIII*).

Oui, nous le répétons : nous aimons la civilisation occidentale, *nous l'imitons, nous l'envions même*, quand nous ne pouvons parvenir à l'imiter ; mais nous repoussons de tout notre cœur, de toutes nos forces nous *accusons*, nous *raillons* sans pitié cette fausse civilisation qui aboutit, comme celle de M. de Custine, à la licence et au dévergondage de la presse.

Quand cette presse perd toute dignité, quand elle se fait l'instrument des partis et devient un brandon de discorde au lieu d'être le premier lien social des nations, nous ne nous soumettons plus à sa juridiction, et nous préférons *notre silence*, puisque vous voulez /f° 24/ appeler *silence* tout ce qui n'est pas bruit et scandale. Disons les choses franchement et nous nous entendrons mieux. Vous renfermez les civilisations dans le cercle étroit d'une opinion politique. Quant à nous, nous l'entendons autrement, et voulons lui reconnaître une sphère plus élevée, plus large, moins absolue. Dans notre innocence et notre aveuglement, nous nous permettrions même de demander à M. Saint-Marc Girardin et à l'assemblée réunie de Messieurs les pairs et députés de France, si la civilisation française a attendu le baptême de la Charte pour se répandre dans le pays et en Europe ? Le siècle de Louis XIV, les grands écrivains du XVIII[e] siècle, tenaient-ils au régime de la monarchie pure, ou bien à celui de la pondération des trois pouvoirs ? Racine et Molière étaient-ils députés ? Montesquieu était-il électeur ? Et tous ces savants, ces poètes, ces moralistes qui ont illustré la France jusqu'en 1789, étaient-ils par hasard inscrits sur les rôles de la garde nationale ? Et permettez-moi ce blasphème constitutionnel : ne pensez-vous pas que M. Thiers, par exemple, n'eût été bien plus utile à la France et à la civilisation en

* A. de Custine, *La Russie en 1839*, t.I, p.236.
** *Ibid.* t.I, p.265.

restant tout simplement homme de lettres, qu'en employant ses hautes capacités et son temps à critiquer la marche du gouvernement quand il est dans les rangs de l'opposition, et à faire la critique de son opposition et de ses théories quand il est à l'œuvre et au timon des affaires ? /f° 25/

Et M. de la Martine ? N'eût-il pas mieux fait de rester poète que de faire de la politique en poésie, et de la poésie en politique ?

Chamfort, Rivarol, Joseph-Marie Chénier* étaient des hommes de beaucoup d'esprit et de talent. Ils ont exercé un certain prestige, une certaine influence sur la société de leur temps ; mais qu'aurait-on dit d'eux, si pour avoir publié quelques écrits spirituels et brillants, ils s'étaient avisés de vouloir faire les hommes d'Etat ? Saint Lambert et Delille étaient des poètes distingués, mais de quel ridicule ne se seraient-ils pas affublés, s'ils avaient voulu faire valoir leurs vers pour obtenir des portefeuilles ? Aujourd'hui, ce ridicule ne serait plus senti. Du journal, ou d'un** des muses, on monte à la tribune parlementaire, et de la tribune, si l'on a le don de la parole, on passe au ministère.

Et notez bien qu'en posant ces questions, je n'entends pas faire de la politique. Je n'attaque point tel ou tel régime du gouvernement, et je pense que tout pays a celui qui répond aux besoins de chaque époque***, sauf les modifications que le temps et l'expérience doivent y apporter. Je pense en outre que tout gouvernement fort est bon, car il ne s'agit pas ici de force brutale ou physique, mais de force morale, et dans ce cas-là, on ne peut être fort qu'à la condition d'être moral et intelligent. La seule chose que je tenais à prouver c'est que la politique, telle que certaines personnes l'entendent aujourd'hui en France n'a rien ou n'a que fort peu /f° 26/ de chose en commun avec la civilisation. Je tenais à prouver qu'on a pu et qu'on peut encore concourir à la civilisation sans arborer tel ou tel drapeau politique. Je crois aussi que cette politique fiévreuse et ardente agite trop les esprits, qu'elle en détourne beaucoup de leur vocation et que la civilisation ne perdrait rien à un peu plus de calme et de modération.

Certainement c'est un spectacle curieux, palpitant d'intérêt et qui ne manque pas de grandiose que ces orages de la parole où grandissent, mais aussi où se consument si vite tant de belles et nobles intelligences ; mais ces orages fécondent-ils toujours le sol sur lequel ils éclatent ? A de grandes époques, oui ; mais dans la vie quotidienne des nations, cette arène mouvante qui change au premier coup de vent ne perd-elle pas**** la trace de ces luttes incessantes et souvent stériles ; tandis que les labeurs sérieux et pacifiques, entrepris sur les terrains neutres de la pensée et non dans le champ clos d'une opinion éphémère, gravent une empreinte valable dont profite la génération présente et que les générations à venir retrouvent encore avec reconnaissance et admiration.

Le monde a assisté à beaucoup de disputes théologiques, très subtiles et très brillantes dans leur temps, mais qu'en a retiré la religion ? Croyez-vous que vos disputes interminables sur des thèmes donnés comme : *le roi règne et ne gouverne pas, le gouvernement parlementaire, les incompatibilités* /f° 27/ et tant d'autres énigmes, jetées au passant par le sphinx

* Ce nom ajouté en interl. de la main de Viazemski.
** Blanc dans la copie.
*** Au-dessus : à ses besoins, de même que.
**** Texte de la copie : ne garde-t-elle pas

de la politique parlementaire, n'auront pas le même résultat ? Et croyez-vous que ce sphinx-là ne dévore pas aussi ses dupes et ses victimes ?

L'erreur de M. Saint-Marc Girardin et de plusieurs des lecteurs de l'ouvrage de M. de Custine, est de supposer que ce voyageur a été chez nous l'objet d'une faveur toute spéciale, à laquelle il a dû l'avantage de voir et de connaitre la Russie mieux que tout autre. On nous prête même à cette occasion un néologisme que nous restituons à qui de droit. Le fait est que, pour ma part du moins, je n'ai jamais entendu chez nous l'expression *enguirlander**. Toutefois, tâchons un peu de dépouiller cette guirlande de fleurs artificielles dont elle est tressée, et voyons ce qui en est. Si M. de Custine a eu en Russie un libre et facile accès à la Cour, c'est qu'il est arrivé à Saint-Pétersbourg à une époque de fêtes et de solennités qui ouvrait à la foule les portes du palais. S'il y a été l'objet de quelques prévenances, de quelques politesses, c'est que nous avons la bonhomie de les accorder aisément à tout étranger qui nous arrive précédé de quelque réputation soit d'écrivain, soit d'artiste, ou simplement d'homme comme il faut, sauf à nous en repentir plus tard si nous voyons que nous avons été trompés à cet égard. On ne demande pas chez nous d'autre titre au *compérage* /f° 28/ auquel Saint-Marc Girardin fait allusion. Sans chercher plus loin, nous nous bornerons à citer le nom de M. Horace Vernet. Ses sympathies politiques étaient bien connues, et certes ce n'est pas lui que l'on pouvait prendre pour un *compère*, ce qui ne l'a pas empêché d'être admis à une intimité bien plus grande que celle que l'on prête à M. de Custine.

J'ignore quelles sont les impressions que M. Horace Vernet a gardées de ses divers voyages en Russie, quel est le jugement qu'il porte sur nous, mais en homme d'honneur il doit avouer qu'on ne s'est pas défié de lui et que rien ne lui a manqué pour voir la Russie du haut en bas et dans tous ses détails. Quant à l'accueil qui a été fait à M. de Custine par la société, je l'ignore complètement et je ne suis pas seul à l'ignorer. Ce qui est positif, c'est qu'on n'a pas rencontré le noble marquis dans aucun des salons de la capitale fréquentés ordinairement par les voyageurs de distinction. Il est vrai que M. de Custine nous dit dans son ouvrage qu'il a soigneusement évité la société des Russes. A la bonne heure ! — c'est un bon moyen pour bien connaître le pays — mais alors il fallait faire comme Alfieri qui, dans un accès de mauvaise humeur, n'a voulu voir personne en Russie, et nous a jeté dans ses Mémoires une boutade d'une page sur les *Moscovites*, page /f°29/ pleine de fiel et d'insolence ; mais il s'est bien gardé de délayer sa bile en un ouvrage de quatre volumes. Citons encore Mme de Staël. Elle aussi, dans ses *Dix années d'exil*, ne nous a accordé que quelques pages. Certes ses sympathies, ses opinions politiques étaient bien plus arrêtées, ses convictions bien plus profondes que celles de M. de Custine, mais comme son esprit était aussi d'une bien autre portée, remarquez avec quelle sagacité elle nous a dévinés en parcourant et voyant le pays au vol. Comme les mêmes choses les frappent différemment ! Le noble marquis est sous le poids d'une idée fixe : il a peur pour lui et pour tout le monde, c'est comme un cauchemar qui l'étouffe. La politesse des paysans russes entre eux est, à ses yeux, un effet de la *peur*. Aux yeux de Mme de Staël, c'est tout autre chose /f°30/.

* A. de Custine, *La Russie en 1839*, t.II, p.225 (lettre XV).

Pour en finir avec M. de Custine et son ouvrage, tâchons un peu de nous résumer, et récapitulons les découvertes que ce Christophe Colomb a faites dans le Nouveau Monde qu'il présente à la curiosité de ses lecteurs.

Qu'y a-t-il appris, et que leur apprend-il ?

1° que la Russie est un pays régi par le principe de la monarchie pure et absolue ; vérité incontestable, qui se trouve dans tous les livres élémentaires et qu'il n'avait pas besoin de venir chercher si loin ;

2° qu'une grande partie des agriculteurs en Russie est attachée à la glèbe et en état de servage : autre vérité que nous renvoyons également aux géographies publiées à l'usage des enfants ;

3° qu'il y a en Russie des courtisans. — Je le crois bien, puisqu'il y a une Cour. — Et si même il n'y en avait pas, les courtisans ne manqueraient pas davantage, car en tout pays, et quelle que soit la forme du gouvernement, il y a toujours des courtisans de quelqu'un ou de quelque chose. Remarquons en passant que M. de Custine, qui jette cette épithète à la tête de chacun, ne se fait lui-même aucun scrupule d'être passablement courtisan et flagorneur quand l'occasion s'en présente, sauf il est vrai à racheter les plates adulations qu'il débite en face, par des injures tout aussi plates, une fois le dos tourné.

Telles sont les idées mères, les points capitaux de son ouvrage ; tout le reste est arbitraire. /f°31/

Quant aux faits qu'il cite à l'appui de ces trois vérités, ils sont matériellement faux, dénaturés ou exagérés ; les déductions qu'il en tire sont de vaines généralités poussées souvent jusqu'à l'absurde. *Qui prouve trop ne prouve rien,* dit le proverbe : l'ouvrage de M. de Custine en est un nouveau témoignage.

Signaler toutes les bévues, toutes les contradictions dans lesquelles il tombe volontairement ou involontairement mènerait trop loin. Il faudrait reprendre son livre page à page, et j'avoue que je n'en aurais pas la patience. D'ailleurs bien d'autres l'ont fait avant moi. Il serait plaisant de publier, si cela en valait la peine, le relevé des erreurs de cet ouvrage signalées par les critiques russes ou étrangers ; et encore resterait-il une riche moisson à faire. Mais c'est un métier ingrat, un métier de maître d'école, de corriger les fautes des ignorants. Personne n'y gagne. L'auteur fautif dit que *son siège est fait*, c'est-à-dire que son manuscrit est vendu, et qu'il ne se soucie guère de vos corrections.

Le public en général s'intéresse peu à ces rectifications quand elles viennent de l'étranger, car elles lui paraissent suspectes.

Beaucoup de lecteurs n'ont foi que dans les imprimés indigènes, et de plus, dans ceux qui sont publiés dans leur sens. Le public français, entre autres, partage au plus haut degré la croyance de sa paroisse et les *convictions* de son journal. /f°32/

J'en citerai une preuve bien caractéristique. A l'époque où le choléra exerçait ses ravages à Moscou*, je me trouvais à la campagne près de la ville avec ma famille et un Français chargé de l'éducation de mon fils**. Nous étions tous sous le poids de vives inquiétudes et de mortelles angoisses, mais lui, nerveux et hypocondre, était le plus affecté de nous tous. Enfin les bulletins que nous recevions journellement sur la marche de la maladie commencèrent à devenir de plus en plus rassu-

* Le choléra fit son apparition à Moscou en septembre 1830.

** Paul Pétrovitch Viazemski (1820-1888), cf. chap.IV, n.26.

rants, et bientôt le fléau cessa tout à fait. Nous reprenions tous haleine et courage, mais voici qu'un beau matin je vois notre précepteur entrer chez moi plus pâle et plus effaré que jamais. — *Eh bien,* me dit-il d'une voix émue et tremblante, *le choléra a repris à Moscou avec une nouvelle force : il y meurt chaque jour quelques centaines de malades.* — Effrayé dans le premier moment, « *Qui donc,* lui demandai-je, *vous a fait part de cette triste nouvelle ? — Mais, cette feuille,* me répondit-il en me montrant un numéro du *Journal des Débats.* A ces mots, un rire fou succéda à une terreur panique, et j'essayai de calmer ses craintes, mais j'eus beau chercher à le rassurer et à lui faire comprendre que les nouvelles de Moscou données par les feuilles de Paris devaient avoir au moins six semaines de date, le pauvre homme ne voulut pas en démordre et ne cessa de me répéter que *le Journal des Débats était véridique, et que les rapports officiels de Moscou ne lui inspiraient aucune confiance.*

TsGALI
fonds 195
ed. khr.
N° 1036

Deuxième partie

Mythologie et Information

Livre quatrième
La Russie temporelle

7.

La Terre russe

I. CONNAISSANCE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE

La carte que nous joignons au présent ouvrage permet au premier coup d'oeil une constatation : la plus grande partie de la Russie reste inconnue des voyageurs. La route reliant Saint-Pétersbourg à Moscou est naturellement la plus fréquentée ; plusieurs poussent jusqu'à Nijni-Novgorod, attirés par la foire et par la relative facilité du trajet. Mais Kazan et le cours inférieur de la Volga sont bien moins visités. Une autre route assez souvent empruntée par les voyageurs de l'époque est celle qui relie Moscou à l'Ukraine par Toula, Orel, Kiev et Odessa : on va quelquefois en Crimée. Mais le Caucase reste presque sans visiteurs en raison de la lutte qui s'y déroule : l'empereur faisait clairement comprendre qu'il ne tenait pas à encourager le tourisme dans une région aussi peu sûre, et qui servait à la déportation des indociles[1]. On remarque également qu'aucun des voyageurs dont nous avons parlé n'est entré en Russie par la route de la Grande Armée, soit par Vilno, Smolensk et Moscou. Les visas délivrés par les autorités russes comportaient l'entrée dans l'empire par la Courlande, vers Riga et Pskov, ou par la Pologne vers Dvinsk et Pskov : ces deux routes aboutissaient à Pétersbourg. On pouvait aussi arriver par Odessa et gagner Moscou. Ainsi dirigés obligatoirement vers l'une de ces villes[2], les voyageurs étaient beaucoup plus aisément contrôlés, personnes, marchandises et opinions.

Rien n'était fait au surplus pour encourager le voyageur ordinaire à s'aventurer dans l'immense empire : Custine et Le Play montrent assez combien les trajets de milliers de verstes sur des véhicules sans ressorts rebondissant de rondin en rondin pouvaient éprouver l'humeur et la santé des voyageurs les plus intrépides. Le gouvernement ne prêtait de chevaux qu'aux touristes dont les intentions lui semblaient irréprochables. Enfin la plupart des villes russes, en dehors des grandes capitales ou de curiosités historiques comme Novgorod, étaient dépourvues d'attraits pour le voyageur occidental. Pourquoi se fatiguer à essayer d'atteindre Penza, Voronèje ou Viatka ?

La vérité est que la Russie n'était accessible qu'aux Russes eux-mêmes, habitués à la rigueur militaire comme les *feldjäger*, les courriers, les gendarmes, les aides de camp, ou au contraire attentifs à se munir de tout ce qui pouvait adoucir l'inconfort du voyage : les dames russes par exemple ne se déplaçaient qu'avec un nombre imposant de bagages,

de voitures et de serviteurs. La Russie n'était pas encore parvenue au point où se trouvaient déjà la plupart des pays occidentaux, France, Allemagne, Suisse, Ecosse, Espagne ou Italie, accessibles en presque tous les points de leurs territoires aux touristes même isolés. Les distances et les conditions naturelles offraient de tels obstacles à qui voulait pénétrer profondément en Russie que l'on ne pouvait envisager de les résoudre sinon par l'association.

De nombreuses expéditions eurent lieu sous Nicolas Ier dans les régions les plus variées de l'empire. Mais peu de Français y prirent part. Comme cependant il se trouvait un public curieux d'apprendre à mieux connaître la Russie, beaucoup d'ouvrages essentiels furent écrits directement ou traduits en français, et des comptes rendus les signalèrent non seulement dans les revues de géographie, mais dans les journaux et les publications destinées à un plus large public. Ainsi Pierre Alexandrovitch Tchikhatchev, jeune diplomate ami des Circourt et de Vigny, publia-t-il en 1849 son *Voyage scientifique dans l'Altaï et dans les contrées adjacentes,* dont A. de Quatrefages donna un important compte rendu dans la *Revue des Deux Mondes*[3]. La valeur scientifique de ces relations échappe à notre compétence : nous pensons seulement qu'elles doivent être envisagées également pour leur valeur d'information générale. Souvent elles allient aux préoccupations scientifiques des notations pittoresques qui en facilitent beaucoup la lecture. Ainsi la *Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks ou Kirghiz-Kaïssaks* par Alexis Irakliévitch Levchine[4], traduite par Ferry de Pigny et revue par Charrière, mit-elle les Français au courant des mœurs de ces nomades à peine touchés par la civilisation russe : Ph. Chasles parla du livre aux lecteurs des *Débats* le 3 décembre 1843. Il est vrai que ces traductions étaient souvent fort en retard sur l'original : le livre de Levchine était paru en russe dès 1832. Le plus intéressant des ouvrages de ce genre fut certainement *Le Nord de la Sibérie* par l'amiral F. P. Wrangell et les officiers de la marine russe Matiouchkine et Kozmine. Ce voyage remontait aux années 1820 à 1824. Traduit par le prince E. M. Golitsyne, l'ouvrage parut en deux volumes chez Amyot (1843), et fut analysé par J.-F. Barrière dans les *Débats* (28 mars et 12 juin 1844)[5]. Pour la première fois le public français entendait parler avec compétence et exactitude des peuplades de Sibérie septentrionale, Samoyèdes, Yakoutes, Tchouktches ; lorsque Michelet se mit à chercher des renseignements sur la Sibérie, c'est l'ouvrage de Wrangell qu'il consulta.

La grande expédition montée par Anatole Nicolaïevitch Démidov donna l'occasion à l'ingénieur Le Play de se rendre en Russie et d'y prospecter les gisements houillers du Donetz en 1837[6] ; un peu plus tard sir Roderick Impey Murchison, invité par l'empereur à étudier la géologie de la Russie, s'associa le comte Alexandre de Keyserling et Ph.-Edouard Poulletier de Verneuil. Les trois naturalistes parcoururent la Russie d'Europe en 1840 et publièrent le résultat de leurs travaux en 1845[7]. Ainsi dans le monde savant la Russie était-elle sérieusement étudiée, selon les possibilités de l'époque.

Certes d'importantes relations de voyages restaient inconnues du public français, faute de traductions. Ainsi les *Reisen in Südrussland* de Johann-Georg Kohl, riches en observations sur les steppes ukrainiennes et les conditions du servage, ne furent connus que par des extraits publiés dans la *Revue Britannique* et traduits de l'*Asiatic Review*[8] !

Les *Recollections of Siberia in the years 1840 and 1841* de Charles-Herbert Cottrell furent traduites en allemand, mais non en français, et pourtant le manque d'ouvrages sur la Sibérie était particulièrement aigu dans notre pays[9]. On ne sut rien dans le grand public des remarquables travaux d'ethnologie et de linguistique finno-ougriennes de Mathias-Alexander Castrén, ni des essais de statistique de Peter von Köppen[10]. Pour le Caucase on devait se contenter de la prolixe et consciencieuse relation du Suisse Frédéric Dubois de Montpéreux[11], heureusement complétée par le *Journal d'une résidence en Circassie* de James-Stanislas Bell, armateur du *Vixen*, ce navire anglais saisi en 1837 par les Russes pour contrebande d'armes sur les côtes de Colchide[12]. Mais les deux volumes de *Transkaukasia* de Haxthausen (Leipzig 1856), qui complétaient ses *Etudes* en relatant la partie de son voyage au Caucase et en Arménie, restèrent inconnus du public français[13]. La grande masse des relations accessibles aux Français concerne la Russie d'Europe, et dans celle-ci seulement quelques régions : ainsi toute la région septentrionale, de la Finlande à l'Oural, reste très peu connue. En réalité les voyageurs, faute de connaître la langue russe, ne pouvaient prétendre voir que des villes et quelques paysages.

II. LA RUSSIE D'EUROPE

1. *Les villes.*

Tout le monde visite au moins Pétersbourg et Moscou. Qu'on y arrive par Cronstadt comme Custine ou Léouzon Le Duc, par la Courlande comme Berlioz, ou par la Finlande comme Marmier, Pétersbourg accueille les visiteurs par un cérémonial policier à peu près invariable[14]. Délivré de cette inquisition, le voyageur gagne en général l'*Hôtel de Paris*, l'*Hôtel Napoléon* ou l'*Hôtel Coulon* et commence ses visites selon ses lettres de recommandation. C'est alors qu'il découvre la ville.

Pétersbourg inspire ordinairement l'admiration, au moins dans un premier temps : la largeur de ses avenues, l'alignement majestueux de ses maisons, la richesse des matériaux de constructions séduisent le regard. « A chaque pas le balcon ciselé, la grille en fer, la colonne dorique, le bronze et le marbre, le porphyre et le granit. Cet ensemble de riches constructions, dominé par des toitures vertes, par des coupoles arrondies et dorées, par des flèches étincelantes qui s'élancent dans l'air comme des aiguilles, produit au premier abord un merveilleux effet[15] » : telle l'impression ressentie par Marmier. Custine découvre Pétersbourg en remontant la Néva jusqu'au Quai Anglais, et veut bien reconnaître quelque majesté à cette « ville de palais », dont les quais de granit sont « imposants et magnifiques ». Mais sitôt à terre il s'aperçoit que ces mêmes quais sont pavés de cailloux détestables, que la belle perspective Nevski s' « étend tout en se dépleuplant insensiblement, en s'enlaidissant et en s'attristant graduellement jusqu'aux limites indéterminées de la ville habitable[15 *bis*] », que la ville « se perd dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin[16]... », que les îles si vantées, plantées de « superbes bosquets de bouleaux » et recouvertes d'une « foule de charmantes maisons de campagne », ne sont en réalité qu'un « agréable marécage », de la « vase... déguisée sous les fleurs[17] ».

Custine ne sait s'il faut admirer ou blâmer Pierre le Grand d'avoir choisi un si triste terrain pour y édifier sa capitale : cette ville, « camp de granit » surgi comme par enchantement, n'a qu'une existence provisoire, à la merci d'un caprice de la Néva ou du souverain. La mauvaise humeur de Custine ne l'empêche pas de déclarer Pétersbourg « une ville infiniment pittoresque », malgré son « architecture d'emprunt » et la platitude du terrain, malgré la symétrie fastidieuse de ses places et de ses rues[18]. Sur ce point Marmier s'accorde avec Custine : à l'étonnement ressenti d'abord « succède je ne sais quelle fatigue d'esprit qui est comme un désenchantement. Dans ces rues si larges, si droites, à travers ces places bordées de tant de vastes édifices, il n'y a rien qui fixe l'œil et attire la pensée[19] ». Même impression chez Louis Delatre, qui dans sa petite esquisse intitulée *Yélaguine, mœurs russes,* oppose à son tour les rues rectilignes et ennuyeuses de la ville aux charmants paysages des îles, surtout celle qui donne son nom à l'opuscule[20]. En fait rien de tout cela n'est nouveau. E. de Montulé, par exemple, voyait déjà Saint-Pétersbourg du même œil que Custine et Marmier : mais il se réconciliait à la longue avec la ville, non sans condescendance il est vrai : « on pardonne l'orgueil d'un parvenu quand on voit ses bonnes qualités[21]. » Ancelot éprouvait aussi « surprise et admiration » à l'aspect de la ville, mais bientôt sa magnificence même fatiguait ses regards « par son uniformité monotone[22] ».

Ainsi les Français, surtout ceux de la génération romantique, reprochent à Pétersbourg sa froide régularité, son immense vide. Ils voudraient des collines au lieu de ces lignes basses et de ce paysage plat, des rues plus animées, des monuments moins fastueux et plus originaux. La génération suivante goûtera mieux la grandeur austère de la capitale : Léouzon Le Duc voudrait que les maisons de bois, débris du passé, « disparaissent et fassent place à des constructions exclusivement modernes. Tel est d'ailleurs le caractère général de Saint-Pétersbourg[23] ». Le goût des rues tortueuses s'atténuait : bientôt le baron Haussmann allait percer à Paris quelques « perspectives » à la façon de Pétersbourg. Quant au charme hivernal de la capitale russe, c'est à Théophile Gautier qu'il était réservé de le traduire.

En ce qui concerne la circulation, on admire l'habileté des cochers : la vitesse des *drochky* fait oublier la longueur des distances. Mais les voyageurs, accoutumés au bruit de Paris, sont déconcertés par le silence de Pétersbourg, qu'ils peuvent parcourir « pendant des heures sans entendre un seul cri ». Pour Custine, ce silence est le symbole du despotisme : « Sous ce gouvernement violent, tout se passe sans heurt, ni paroles, ni bruit[24]. » Silence également à Péterhof parmi les soldats rassemblés dans les environs du palais : « dans tout autre pays, un si grand rassemblement d'hommes produirait un mouvement, un tumulte étourdissant[25] ». Observation corroborée par le chargé d'affaires américain G. M. Dallas, qui notait dans son journal le 20 avril 1838 en observant une foule de 50 000 personnes en train de s'amuser dans le jardin Alexandre en face de l'Amirauté : « The pervading silence forms a forcible and eloquent contrast to the noise and bustle which would accompany such a scene in the United States[26]... » Et lors de l'incendie du Palais d'Hiver, le 30 décembre 1837, Dallas note le calme surprenant de la cité illuminée par les reflets du sinistre : ni cris, ni bruit, mais des rumeurs vagues de conspiration.

Si les voyageurs reprochent à Pétersbourg sa monotonie et sa froideur,

ils se montrent en général enthousiastes de Moscou, l'ancienne capitale. D'abord ils ont l'impression d'y respirer plus librement. Ils ne risquent plus de se faire arrêter en pleine rue pour avoir allumé un cigare. La société moscovite est moins gourmée, et surtout la ville est infiniment plus pittoresque. Nous avons déjà cité la description de Custine, empruntée sans vergogne à Lecointe de Laveau, auteur d'une minutieuse *Description de Moscou.* Des morceaux de bravoure semblables se retrouvent chez plusieurs auteurs : le panorama de Moscou depuis la Montagne des Moineaux est chez Marmier, qui note particulièrement la variété des lignes et des couleurs : « Les teintes austères du Nord, l'éclat de l'Orient, les flèches élancées du Moyen Age, les terrasses de l'Italie, les remparts séculaires et les rideaux de verdure se marient, se croisent, et de tous les côtés attirent la pensée et charment les regards [27]. » De son côté, J.-G. Rohr donne de Moscou une description assez colorée : il la voit aussi comme une « grande ville d'Orient », dont la forme est celle d'un croissant : « Au centre de ce croissant c'est un véritable tas de maisons blanches ; elles semblent accumulées les unes sur les autres et hérissées de coupoles que domine le clocher blanc à coupole d'or d'Ivane Velîki. Des deux côtés de cette masse de bâtiments, les églises et les maisons sont entrecoupées de bouquets de verdure, et enfin le croissant se termine, d'un côté par des maisons de campagne, de l'autre par le grand couvent de la Vierge, qui brille dans la vallée avec ses nombreux clochers et ses murs flanqués de tours. Ce panorama était parfaitement éclairé ; les maisons blanches, les toits verts, les touffes de verdure, ressortaient d'une manière charmante sur le ciel bleu ; et le soleil faisait étinceler les coupoles de l'éclat de l'or et de l'argent [28]. » L'architecture fantastique du Kremlin enthousiasmait Custine, qui la contemplait au clair de lune : sa description avait dû circuler dans les salons parisiens, car dans *Le Rhin,* Victor Hugo compare d'une façon inattendue Aix-la-Chapelle au Kremlin : « Peu à peu la brume du soir, gagnant les toits dentelés des vieilles rues, a effacé le contour des deux beffrois, qui, mêlés par la perspective aux clochers de la ville, rappellent confusément le profil moscovite et asiatique du Kremlin [29]. » En dehors même du Kremlin, les voyageurs français se promènent avec plaisir dans une ville que l'incendie de 1812 n'a pas privée de tout pittoresque : « Ce sont encore les mêmes rues tortueuses, les mêmes places irrégulières et le même mélange d'édifices grandioses et d'habitations obscures, de remises et de jardins [30]. » Custine, il est vrai, appelle Moscou un « chaos de plâtre, de briques et de planches » : admirable de loin, ce n'est « de près et en détail », qu' « une vaste cité marchande, inégale, poudreuse, mal pavée, mal bâtie, peu peuplée [31] ». Haxthausen, pourtant bien disposé vis-à-vis de la Russie, est sévère lui aussi pour Moscou vu de l'intérieur : en partie reconstruite après 1812, la ville lui paraît plutôt moins pittoresque que Danzig, Lübeck ou Nüremberg : les Russes ont un amour excessif pour les colonnades et les balcons. Seules les églises, aux allures de fruits tropicaux, sont vraiment originales [32].

A la vérité, ce que les Français cherchent surtout à Moscou, jusqu'à la guerre de Crimée, c'est le souvenir napoléonien. Marmier va jusqu'à intercaler dans sa description de la ville un fragment du journal du duc de Montesquiou-Fezensac sur le séjour des Français à Moscou [33] ; Rohr souffre en entendant un ancien partisan conter les exploits de sa bande en 1812, mais admet que la Russie défendait « une cause

sacrée[34] ». Custine lui-même ne peut « se défendre d'un mouvement de respect et de fierté (le malheur a son orgueil, et c'est le plus légitime), en entrant dans l'unique ville où il se soit passé, de notre temps, un événement biblique, une scène imposante comme les plus grands faits de l'histoire ancienne[35] ». Même l'Anglais Henningsen verse un pleur sur la Grande Armée, et affirme que le glorieux sacrifice de la ville par ses habitants n'est qu'une légende, qui n'exista « jamais que dans l'enthousiasme des imaginations occidentales[36] ».

Les voyageurs s'accordent à reconnaître à Moscou un caractère « oriental », « asiatique ». Seul Haxthausen note que les édifices du Kremlin qui paraissent le mieux justifier ces adjectifs sont l'œuvre d'architectes européens qui se sont inspirés à la fois de modèles byzantins et italiens. Custine au contraire s'exclamait devant Vassili Blajennoï : « Certes, le pays où un pareil monument s'appelle un lieu de prière, n'est pas l'Europe, c'est l'Inde, la Perse, la Chine, et les hommes qui vont adorer Dieu dans cette boîte de confitures ne sont pas des chrétiens[37]. » On oppose à partir de là la Russie de Pétersbourg, ouverte à l'Occident, à la vieille Russie de Moscou fermée à l'étranger : « Moscou, ville contemplative, s'enveloppe de silence ; Saint-Pétersbourg, ville de mouvement, aspire à l'éclat. Moscou est un temple, Saint-Pétersbourg un camp » déclare Léouzon Le Duc[38].

En dehors des deux capitales, les voyageurs ne décrivent que quelques villes de Russie, Nijni-Novgorod, Kazan, Odessa, rarement Kiev ou Kharkov. Nijni, qu'on pouvait atteindre de Moscou par Vladimir ou par Iaroslav, attirait quelques voyageurs par la renommée de sa foire où se coudoyaient des marchands venus de toutes les régions d'Europe orientale et d'Asie. Custine, qui n'aime pas les statistiques, consacre cent trente pages de son livre à décrire la ville, la foire, mais raconte surtout ses entretiens avec le gouverneur M. P. Boutourline et la soirée où il rencontra le voyageur E. Robert et le jeune duc de Maillé. Rarement Custine se montre aussi enthousiaste d'un site en Russie : une « vraie montagne », « deux fleuves imposants », au pied de cette montagne où est bâtie la ville haute « une plaine immense comme la mer » ; et au confluent des deux rivières, « la plus grande foire du monde[39] ». L'endroit lui paraît aussi pittoresque que les rues de Moscou ou les quais de Pétersbourg. Bien entendu Custine veut voir l'Asie non seulement dans le type des marchands venus de Perse, de Boukharie et même du Tibet, mais jusque dans la multitude des barques si serrées sur l'Oka « qu'on pourrait traverser ce dernier fleuve à pied en enjambant de jonque en jonque » : et d'ajouter que dans ce spectacle l'imagination est plus captivée que les yeux. L'aspect général est triste et monotone. Cependant Custine visite avec intérêt, malgré la chaleur et la poussière de l'été russe, les « villes » du thé, du bois, du fer, de « laine de cachemire », de fourrure, de potasse. Beaucoup plus beau lui paraît l'immense bivouac où logent, le soir venu, les marchands de la foire : « Du sein des ombres sortent des lueurs fantastiques, une multitude de lampes s'allument dans les bivouacs dont la foire est environnée ; tout parle, tout murmure[40]... » Homme à contradictions, Custine écrivait le 3 septembre 1839 de la foire : « C'est curieux comme chiffres sur le papier, comme effet pittoresque c'est nul[41]. »

Malgré cette sévère conclusion, Custine est le seul voyageur qui fasse vraiment voir la ville et la foire de Nijni. Eugène Robert fournit

quelques chiffres évaluant en roubles les stocks de marchandises ; le docteur Kosegarten, compagnon de Haxthausen, se borne à un historique de la foire et à d'autres chiffres exprimant le tonnage des marchandises entreposées en 1843. Dix ans plus tard, Saint-Julien décrit à son tour Nijni et sa foire sans rien ajouter d'intéressant.

Il est dommage que Custine, souffrant d'une ophtalmie, ait dû renoncer à voir Kazan et à « mettre le pied en Asie » : peut-être eût-il trouvé autre chose qu'un « rabâchage d'architecture[42] ». Peu de voyageurs ont visité Kazan. Un Lorrain nommé Prosper Thomas enseigna la littérature française à l'Université de Kazan. Il quitta Moscou le 2 janvier 1842, et ne dut pas rester longtemps à Kazan, puisque, tombé malade, il rentra en France en 1842, et ne paraît pas avoir été témoin du terrible incendie de septembre qui dévora la ville. Il eut le temps de s'informer auprès du docteur Fuchs, ancien recteur de l'Université établi depuis quarante ans dans le pays, des mœurs et de l'histoire des peuples Tchouvache et Tchérémisse : il décrit un mariage tchouvache[42] *bis*. Mais l'intérêt de sa relation est tout à fait éclipsé par celle de Haxthausen, qui, lui aussi, se renseigna auprès du docteur Fuchs et consigna dans son ouvrage des détails de premier intérêt sur ces peuples en voie de russification, mais encore fidèles à cette époque à bien des traits originaux de mœurs et de religion. De la ville elle-même, Haxthausen ne peut dire grand-chose, car elle est encore en ruines au moment où il y passe. Le seul auteur qui donne en français des détails sur Kazan est un Anglais, Edward P. Turnerelli, qui enseigna la langue et la littérature anglaise à l'Université à partir de 1836. Il écrivit *Kazan et ses habitants, esquisses pittoresques, historiques et descriptives* (1841) en français afin que son livre fût plus aisément lu par les Russes ! Une série de dessins de la ville exécutés et publiés par Turnerelli en 1840 lui valut une bague en diamants de Nicolas Ier. Turnerelli déclare à juste titre qu'il est le premier à proposer une description pittoresque de Kazan. Le contraste le plus parfait règne entre les Tartares vagabonds, habitant des huttes et mangeant de la viande de cheval, et la société russe, aussi polie et accueillante que n'importe où : la surprise que Custine éprouvait à Iaroslav, où il comptait trouver la véritable Russie, et où il passa une soirée toute parisienne, le vicomte de Julvécourt l'éprouva en 1837 à Kazan au bal du curateur de l'Université, le comte Moussine-Pouchkine. Turnerelli montre que les bals et les soupers sont la seule ressource le soir venu ; le jour on peut écouter les cours du mathématicien Lobatchevski, de l'orientaliste Kovalevski. En été la ville est insupportable : à la chaleur écrasante du jour succède une humidité pernicieuse le soir, l'eau est soit pleine de bestioles, soit gâtée par le sulfate de chaux, et distribuée parcimonieusement par des porteurs passant avec un tonneau et un cheval ; quant aux hôtels, le jour on y est tourmenté par un bruit continuel, et la nuit, « dévoré par des myriades d'insectes malfaisants ». La cuisine y est repoussante. Pareil séjour n'avait donc guère de quoi attirer les touristes occidentaux ; cependant la ville conservait de son passé tatar des monuments remarquables, telle la tour du Gostinny Dvor avec ses tuiles vernissées vertes, la tour de Sioumbéka aux sept étages de brique[43].

Si Kazan offrait des monuments relativement anciens au voyageur, en revanche Odessa lui proposait l'exemple d'une ville neuve. Barante regagna son poste de Pétersbourg par Odessa où il séjourna en août 1838.

L'arrivée par ce port n'avait rien de plaisant pour les voyageurs soumis sans exception à une quarantaine qui les confinait dans un lazaret pendant deux semaines. Très peu de Russes se rendaient en Europe par Odessa, tant la navigation en mer Noire était médiocre. Malgré les efforts des administrateurs Richelieu, Langeron, puis M. S. Vorontzov, l'animation économique restait faible [44].

Ces constatations de l'ambassadeur sont confirmées par la relation de Xavier et Adèle Hommaire de Hell, les meilleurs connaisseurs français de la Russie méridionale. Arrivés à Odessa pour la première fois le dimanche 17 juin 1838, la ville leur apparaît sous un aspect séduisant, « églises à toit vert et à dômes dorés, théâtre, jolie maison gothique du comte de Witt ; enfin de grandes casernes, que leur architecture grecque ferait prendre volontiers pour d'antiques monuments ». Et nos voyageurs de conclure un peu vite : « C'était bien là une ville européenne, pleine de luxe, de mouvement et de gaieté [45]. » Après les quinze jours de quarantaine, ils entrent enfin dans la ville, et éprouvent une déception comparable à celle de Custine pénétrant dans Moscou. Chaleur, tourbillons de poussière, population composée de Juifs malpropres, petites maisons mesquines séparées par des terrains vagues, hôtels chers et mal tenus, la désillusion était complète. Sans doute, comme dans les autres grandes villes de Russie, la vie mondaine fort brillante compensait en partie les désagréments du climat et la pauvreté de la vie artistique et intellectuelle. Le comte Vorontzov et sa femme, la comtesse E. Branicka, faisaient régner à Odessa un climat d'élégance aristocratique et de tolérance qui convenait en particulier aux Polonais, moins soumis qu'ailleurs aux tracasseries d'une police toujours prête à les soupçonner de menées révolutionnaires.

Hommaire de Hell montre combien la suppression de la franchise douanière des provinces caucasiennes, décidée par le gouvernement russe à partir du 1er janvier 1832, et l'instauration d'un système protectionniste destiné à favoriser l'industrie nationale, nuisirent au développement commercial d'Odessa, gêné de surcroît par le gel du port en hiver, la médiocrité des communications vers l'intérieur et la concurrence active du port turc de Trébizonde. Toutes ces informations furent fournies à Hommaire de Hell par le consul français Challaye et l'hydrographe Taitbout de Marigny.

Les autres villes de l'Ukraine sont rarement visitées au milieu du XIXe siècle. On s'étonne de constater que la vieille métropole religieuse, Kiev, soit si délaissée : Haxthausen, qui s'y arrête du 13 au 17 octobre 1843, ne décrit nullement la ville, et ne s'intéresse qu'au sort des *odnodvortsy* et des paysans. La « Lettre sur Kiev » de Balzac ne mérite pas son nom : il est vrai que Balzac s'est rendu à Kiev, mais son projet de lettre arrête le récit lorsque le voyageur arrive en vue de Wierzchownia. Il visita Kiev en novembre 1847, accompagné de Mme Hanska. A l'avance il salue la « Rome du Nord », la « ville aux trois cents églises » ; quelques jours après il déclare froidement : « J'ai vu la Rome du Nord, la ville tartare aux trois cents églises et la richesse de la Laurat [*sic*], et la Sainte-Sophie des steppes. C'est bon à voir une fois » ; à S. S. Ouvarov il disait revenir de « cette grande Rome russe [45] *bis* ». Kiev ville tartare ! Ce n'est pas plus surprenant que le Kremlin chinois de Custine. Quant à Prosper Thomas, il alla de Pétersbourg à Kiev par Moscou, afin de remplir les fonctions de secrétaire intime du comte Lévachov, gouverneur de Kiovie, Volhynie

et Podolie. Mais il paraît n'avoir passé que peu de temps dans cette ville, puisque le 2 janvier 1842 il part pour Kazan. De Kiev il ne décrit guère que la célèbre Petcherskaïa Lavra, un des lieux les plus vénérés de l'ancienne Russie.

Deux voyageurs seulement ont descendu la Volga au-delà de Kazan, en direction de Saratov. Le plus insignifiant est ce Saint-Julien dont nous avons déjà parlé, et dont la relation n'offre plus aucun intérêt. L'autre est un Anglais, Laurence Oliphant : voyageant à un an d'intervalle de Saint-Julien, Oliphant décrit avec esprit et précision les principales villes où le *Samson* fait escale. Ce remorqueur peu luxueux, où l'on ne mange que ce qu'on apporte et où la lumière artificielle est interdite, tire deux ou trois lourdes péniches à travers les redoutables *perekaty* [46] ou sables mouvants sur lesquels on s'échoue à tout moment. Oliphant fait bien ressortir le caractère exclusivement commercial et agricole de Simbirsk, dont le site superbe contraste avec l'aspect minable lorsqu'on entre dans la ville, la meilleure apparence de Samara dont de belles maisons de briques attestent la prospérité, due à l'importance des relations avec l'Asie toute proche, enfin la triste impression produite par Saratov aux rues désertes, aux boutiques mesquines. Cette impression de monotonie, beaucoup de voyageurs la ressentent en passant d'une ville russe de province à l'autre : Thomas, qui en a vu un certain nombre, estime qu'on retrouve partout les mêmes rues, larges et mal pavées, les mêmes maisons de bois, ou plus rarement de briques, séparées par un jardin. La solitude et la tristesse dominent, sauf dans quelques rues plus populeuses où se tiennent les marchés. Oliphant notait à propos de Kazan, plongée la nuit dans une noirceur complète, qu'il n'est « pas de ville d'une tristesse plus solennelle et par conséquent plus véritablement russe que Kazan [47] ». Le Français Custine, l'Américain Dallas ressentaient cette tristesse également à Saint-Pétersbourg. Haxthausen, en général bien disposé, éprouve une « impression de vide et d'ennui » à Simbirsk ; il note comme une exception les rues pavées, les maisons de pierre de Voronèje. Kharkov juxtapose à un vieux village du temps de Catherine une ville froide à l'européenne ; comme la région ne possède ni bois ni pierres pour consolider les chaussées, on met par endroits du fumier pour épaissir un peu la boue [48]...

2. *Les paysages.*

Si les voyageurs, abordant en général la Russie au cœur de la capitale, sont portés à décrire en premier lieu un paysage urbain, dès qu'ils quittent Pétersbourg en direction de Moscou, la campagne russe s'offre à leurs regards. Jusqu'en 1851 le trajet s'effectue par la route en trois jours et demi. Sur les sept cents kilomètres, trois villes de médiocre importance, Novgorod, Torjok et Tver. La ligne de chemin de fer, presque rectiligne, laisse de côté Novgorod et Torjok : seuls de nos voyageurs Saint-Julien en 1851 et Oliphant en 1852 purent l'emprunter. La région traversée est nue et pauvre : « Ce n'est pas imposant comme un sol illustré par la gloire de ses habitants, comme la Grèce ou la Judée dévastées par l'histoire et devenues le poétique cimetière des nations ; ce n'est pas non plus grandiose comme une nature vierge : ce n'est que laid, c'est une plaine tantôt aride, tantôt marécageuse, et ces deux espèces de stérilité varient seulement l'aspect des paysages [49]. » Les bois ne sont que des « halliers fangeux et dévastés », les montagnes de Valdaï sont « une suite de pentes et de contre-

pentes aussi monotones que les plaines tourbeuses de Novgorod[50] ». Ces jugements sévères de Custine sont confirmés par d'autres voyageurs : Marmier déclare de son côté : « La route est monotone et triste [...] Tous les points de vue sont uniformes, l'horizon est terne, le pays sombre et silencieux[51]. » Il est vrai que dans son poème *En Russie*, daté d'août 1842, Marmier paraît plus sensible au charme du voyage. Hélas, ses vers sont aussi plats que le pays[51] *bis*... Viardot, en sa qualité de chasseur, s'éloigna de la chaussée reliant Pétersbourg à Moscou et sut découvrir la beauté austère de districts inaccessibles aux touristes ordinaires : « Là s'étendent d'interminables forêts, coupées de loin en loin par de pauvres villages qu'entourent quelques champs labourés. Mais ce ne sont plus les bois rabougris de la Finlande ; j'avais enfin trouvé les véritables forêts du Nord, où toutes les essences d'arbres, pins, sapins, bouleaux, trembles, érables, prennent également des proportions gigantesques, et s'élancent, en jets droits et réguliers comme une colonne, à des hauteurs démesurées[52]. » Seuls, nous l'avons dit, des voyageurs sportifs étaient en mesure, à cette époque, de pénétrer au cœur des régions forestières de la Russie septentrionale et de l'Oural. Viardot le chasseur, Murchison le géologue, Le Play l'ingénieur ont vraiment *vu* la nature russe.

Dans le petit nombre des voyageurs qui parcoururent la Russie méridionale, en est-il qui apprécièrent la steppe ? Adèle Hommaire de Hell écrit : « Rien n'est plus ennuyeux et plus monotone que les voyages dans les steppes » et se félicite de trouver « un riant oasis » dans le village allemand de Rosenthal aux maisons bâties en bois ou en briques rouges et bleues, entourées de jardins, « avec leurs murailles peintes de diverses couleurs, avec leurs cheminées en bois sculpté et leurs belles toitures en paille[53] ». Quelques effets de lune ou de soleil couchant récompensent parfois le voyageur de tant d'ennui ; le Dniepr rompt l'uniformité de la steppe près de son embouchure, car « ses eaux se divisent en une infinité de canaux, serpentant à travers des forêts de chênes, d'aunes, de peupliers et de trembles » : le caractère primitif de ces îles, avec leur beauté mélancolique, rappelle à l'imagination de la voyageuse « les grands lacs d'Amérique du Nord[54] ». Seul Oliphant sait nous faire goûter le charme éphémère de la steppe, entre la Volga et le Don : « Des prairies d'un gazon court et sec, parsemé de thym sauvage et de crocus lilas, ondulaient devant nous à l'infini. On eût dit le calme d'un océan après trois jours d'orage[55]. » Mais en été on n'aperçoit qu'un sol sec et grisâtre, sans arbres, parfois recouvert de broussailles ou de roseaux, dit Haxthausen de la région de Kharkov. Aucun voyageur ne semble avoir admiré la luxuriance de la steppe ukrainienne au printemps, les herbes hautes bariolées de fleurs aux tons éclatants que décrit Tchékhov[56].

Faute de pouvoir atteindre l'Oural et à plus forte raison la Sibérie, les voyageurs cherchent le pittoresque en descendant la Volga, en parcourant la Crimée, plus rarement en contemplant de loin les cimes neigeuses du Caucase. Balzac rêve de ces pays : « Nous voulons faire le voyage de la Crimée, du Caucase et aller jusqu'à Tiflis. Ce voyage me sourit beaucoup : il n'y a rien de beau comme ces pays-là. On dit que c'est la Suisse, plus la mer et les végétations des tropiques. » Dès 1834, il souhaitait voir la Crimée, « pays inconnu où ne vont point les touristes, et qui est, dit-on, mille fois plus beau que la Suisse et l'Italie. C'est l'Italie de l'Asie. Mais que de travaux d'ici là[56] *bis* !...

Oliphant est enthousiaste des spectacles offerts par la Volga : le confluent du fleuve avec l'Oka à Nijni, le monastère de Pétcherski, les rochers de deux cents pieds de haut devant lesquels passe le *Samson*, et surtout la boucle formée par la Volga en amont de Samara, où le fleuve coule entre des hauteurs boisées percées de grottes, lui paraissent amplement mériter le voyage.

La Crimée attire les voyageurs à la fois par la douceur méditerranéenne de son climat, la beauté naturelle du pays et l'intérêt humain qui s'attache aux populations locales, Juifs karaïtes et surtout Tatars. Démidov, Barante, Hommaire de Hell nous aident à nous représenter la Crimée avant la guerre franco-russe. Ialta est dès cette époque une ville de plaisance fort agréable, dont les maisons d'une éclatante blancheur occupent le fond d'une baie spacieuse et dominée par des rochers festonnés de verdure. Un paquebot d'Odessa amène chaque semaine pendant la belle saison touristes étrangers et nobles russes désireux de repos. De part et d'autre d'Ialta, la côte de Crimée est une véritable Côte d'Azur. Surtout dans la partie située à l'ouest d'Ialta, jusqu'à la vallée de Baïdar, la région séduit les voyageurs : Oliphant célèbre les « enchantements de cette terre favorisée du ciel[57] ». A. Hommaire de Hell peint en prose et en vers l' « amphithéâtre de forêts, de jardins, de villages et de maisons de campagne, parmi lesquelles le regard s'égare avec délice » et la végétation toute méridionale composée d'amandiers, de cytises, de marronniers sauvages, d'arbres de Judée, d'oliviers, de cyprès[58]. On raille le château gothique édifié à Aloupka par M. S. Vorontzov ; au contraire à Miskhor le général Léon Narychkine s'est bâti, parmi une quantité de constructions, une salle en rotonde soutenue par « de minces colonnes mauresques ». Orianda, le plus beau de ces domaines, acheté par Alexandre Ier en 1825, appartient à l'impératrice depuis 1837 : Nicolas 1er n'avait, paraît-il, pas de goût pour la Crimée. Tant de beautés inspirèrent à Adèle Hommaire de Hell un poème de deux cents vers, intitulé *Crimée* et daté de « Bagtché Séraï, au palais des Khans, 29 avril 1841 ». Les noms les plus sonores s'y pressent quand elle évoque :

> Les sites ravissants que présente Mysgor,
> L'horizon indécis du cap Aïtodor,
> Le sombre Tchatirdag qui porte une auréole
> Sur son front comme un brillant symbole,
> Les riantes maisons de la blanche Ialta,
> Les sommets élancés du sévère Aïla,
> Ce beau panorama qu'un seul regard embrasse[59]...

Les voyageurs ne font pas grand cas du vin récolté sur cette côte méridionale de la Crimée. Oliphant met en cause la médiocre qualité des vignes et l'absence de débouchés commerciaux. Hommaire de Hell indique l'engouement pour cette culture inaugurée par le comte Vorontzov en 1826, suivi rapidement de graves déboires : les propriétaires des vignobles de la côte méridionale furent obligés de consommer eux-mêmes leur production, incapable de résister à la concurrence des vins grecs. Le comte Cancrine, ministre des Finances, n'attachait du reste aucun intérêt au vignoble de Crimée[60].

L'intérieur de la Crimée attirait les voyageurs par la renommée de la vieille capitale tartare, Bakhtchi-Saraï. Démidov s'y rendit en partant d'Ialta, Hommaire de Hell en partant de Sébastopol. Un oukaze de

Catherine II autorisant les Tatars à résider seuls à Bakhtchi-Saraï, les touristes se réjouissaient d'y trouver, dans un site admirable, un véritable morceau d'Orient, pur de toute altération européenne. Mosquées au milieu des arbres, échoppes de potiers, couteliers, maroquiniers, tourneurs de tuyaux de pipe, innombrables fontaines, tombeaux couverts d'inscriptions, toutes ces nouveautés séduisaient les voyageurs. La « fontaine des pleurs », dans un vestibule du palais des khans, est liée au souvenir de Pouchkine [61] ; même Haxthausen, peu disposé à la rêverie, trouve que cette ville morte, où ne retentit vers le soir que la voix du muezzin, a quelque chose d'infiniment mélancolique [62]. Hommaire de Hell ne manque pas de faire ressortir combien les Russes ont contribué à appauvrir la Crimée depuis Catherine II : déjà J. Reuilly constatait que les Russes, en prétendant changer les mœurs des Tatars, avaient poussé un grand nombre d'entre eux à émigrer [63] ; le saccage des forêts, auquel on prétendit remédier en anéantissant les troupeaux de chèvres, accusées de brouter les jeunes pousses, entraîna le tarissement progressif des sources ; enfin les Russes, sous couleur de rechercher les antiquités grecques et scythes, éventrèrent les tumulus à la recherche d'objets d'or, en éparpillant sans scrupule tout ce qui ne représentait pas de valeur marchande [64] ; les anciennes forteresses des Génois, Soudagh et Caffa, ne furent pas mieux respectées.

Si les Tatars de Crimée sont résignés à la domination russe et offrent désormais aux touristes épris de couleur orientale des spectacles folkloriques sans danger, il n'en va pas de même au Caucase. Là de farouches montagnards mènent une lutte acharnée contre les Russes, dont les troupes subissent de lourdes pertes et connaissent souvent d'affligeants revers. Dans ces conditions, le tourisme fut impraticable pendant toute la période qui nous intéresse, et bien longtemps encore au XIX[e] siècle.

Seuls Frédéric Dubois de Montpéreux et Haxthausen firent au Caucase un voyage assez complet ; mais la relation de Haxthausen ne fut pas traduite en français, et d'ailleurs son itinéraire se borna au trajet aller et retour Redout-Kalé, Koutaïs, Gori, Mtzkhet, Tiflis et Erivan [65]. Hommaire de Hell au contraire se limita au nord du Caucase, en remontant la vallée de la Kouma jusqu'aux villes d'eaux, Piatigorsk et Kislovodsk, et en regagnant l'Ukraine par Stavropol et Krasnodar. Dubois de Montpéreux débarqua comme Haxthausen à Redout-Kalé et suivit le même trajet jusqu'à Tiflis et Erivan ; puis il gagna le nord par la route militaire passant par le défilé de Darial, et Vladikavkaz ; de là il rejoignit les villes d'eaux et Stavropol. A cette époque, soit entre 1833 et 1844, la côte de la mer Noire, de Gelendjik à Poti, échappe presque complètement à la domination russe : « En 1833... être à Gelendjik ou aux avant-postes d'une armée en face de l'ennemi, c'était à peu près la même chose [66]. » Les Tcherkesses approchaient le jour à cinq kilomètres, la nuit à portée de fusil de la forteresse, et le bétail ne pouvait être mené au pâturage qu'avec une escorte de cinquante hommes et un canon. Redout-Kalé est la seule voie d'accès vers Tiflis : mais le climat de la côte est très malsain, et les vers dévorent le bois des bateaux. Les innombrables trésors d'art géorgien ne sont pas mieux traités par les Russes que ceux de Crimée : le vieux major Orlov, commandant de Koutaïs, déclare à Dubois que le poêle de sa chambre est fait des briques du palais de la reine Thamar : « C'était superbe quand nous sommes arrivés ; les beaux dômes subsis-

taient encore presque en entier ; nous avons abattu tout cela à coups de pioches, à coups de haches[67]. » Le Français Gamba, qui fut consul à Tiflis, se ruina dans une tentative de mise en valeur des forêts et des terres situées au-dessus de la vallée du Rion, sur la route d'Akhaltsikh ; après sa mort, survenue en mars 1833, son œuvre fut partiellement poursuivie par son intendant, Creuzé, et l'ingénieur Demange, qui réussirent mieux que Gamba, au témoignage de Dubois de Montpéreux. Au Nord, les villes d'eaux commencent, à partir de 1835, à être régulièrement fréquentées par les touristes ; Adèle Hommaire de Hell ne peut cependant s'empêcher de frémir en croisant des groupes de Tcherkesses armés de pistolets et de poignards damasquinés, bien qu'on lui assure qu'ils appartiennent à des tribus ralliées aux Russes. « Leur étrange aspect, leur tournure belliqueuse et leurs coursiers vigoureux, empruntaient au brouillard quelque chose de fantastique, qui me fit songer involontairement à ces guerriers du Nord chantés par Ossian[68]. » Piatigorsk est déjà très fréquenté par l'aristocratie russe, et sert de station de convalescence aux officiers blessés dans les combats contre les Tcherkesses.

Très éloigné de l'Europe occidentale, d'accès difficile, le Caucase n'est pas encore fréquenté par les touristes ordinaires : nous verrons plus loin qu'il joue cependant un rôle important dans l'opinion en raison de la guerre impitoyable qui s'y déroule, et où les Russes éprouvent le même genre de difficultés que les Français en Algérie.

III. LA SIBERIE

Longeant la Volga vers Nijni-Novgorod, Custine s'avisa de vanter la beauté du chemin à son inquiétant *feldjäger*, qui lui répondit : « Je crois bien qu'il est beau [...], c'est la grande route de Sibérie ! » Et Custine ajoute : « Ce mot me glaça[69]. » Tel est l'effet général du mot de Sibérie au milieu du XIX^e^ siècle. Depuis l'époque de Catherine II, on sait que les souverains russes disposent d'un substitut commode de la peine de mort, officiellement supprimée et remplacée par la déportation en Sibérie. Mais jusqu'en 1815 les Français ne s'en soucient pas trop, et admettent que la Sibérie reçoive les favoris disgraciés et les criminels de droit commun[70]. Au XIX^e^ siècle, la Sibérie devient un objet d'épouvante parce que l'on sait que le gouvernement russe y envoie couramment des prisonniers de guerre, tels nos soldats de 1812, et des insurgés politiques comme les décembristes de 1825 ou les Polonais révoltés de 1830. Les renseignements sur le sort des déportés ne filtrent que très lentement pendant le règne de Nicolas I^er^ ; les récits de voyage en Sibérie sont peu nombreux et généralement circonspects en ce qui concerne les déportés. Quelques œuvres littéraires traduisent assez bien ce changement d'attitude.

1. *Voyages et esquisses sibériennes.*

Depuis le grand ouvrage de Pallas[71], les Français n'ont à peu près aucune relation dans leur langue sur la Sibérie, jusqu'à la traduction des voyages de Krusenstern et de Wrangell[72]. L'épopée de Beniowski et le voyage de Lesseps ont été connus à la fin du XVIII^e^ siècle[73], et fournissent quelques données sur le Kamtchatka. Un essai anonyme de 1838 sur les Kamtchadales précise qu'ils vivent dans des huttes

enterrées en hiver, et dans des espèces de hangars élevés sur des poteaux en été, décrit leur vêtement fait de peaux de rennes, de chiens, de veaux marins cousues ensemble, mentionne quelques traits de mœurs : ils sont polygames, choient leurs enfants et maltraitent les vieillards, ne connaissent pas le vol mais ne sauvent pas les naufragés qu'ils estiment maudits des dieux. On ne sait si l'auteur veut parler des Kamtchadales du XVII[e] siècle, comme il semble d'après le début de son essai, ou de ceux du XIX[e], car les *yourtes* souterraines dont il parle ont déjà presque entièrement disparu au temps de Lesseps, remplacées par des isbas ; il ne cite aucune source [74].

Une autre esquisse sur la Sibérie présente un caractère plus synthétique, mais la valeur en est incertaine. Prieur de Sombreuil publia en 1846 un petit livre intitulé *Les beautés et merveilles des Russies d'Europe et d'Asie*, visiblement destiné à la jeunesse [75]. Ce qui surprend le plus dans ce livre, c'est la déclamation de ton « philosophique » qui l'emplit : ainsi, parlant des transes qui s'emparent des chamans sibériens, il ajoute : « Partout où règne la barbarie, cette scène ténébreuse est toujours le partage du sacerdoce, comme c'est celui de la philosophie de désabuser l'humanité de ces effrayantes chimères [76]. » Prieur de Sombreuil prétend avoir vu les lieux dont il parle ; il a visité Solikamsk et Verkhotourié dans l'Oural, puis Tioumen et Tobolsk. Avec raison il fait ressortir que dans cette région riche en gibier, en volailles et même en blé, les vivres se vendent très bon marché : « La Sibérie n'est donc pas un séjour aussi désagréable qu'on le croit communément en Europe [77]. » Remontant l'Irtych avec des bateliers musulmans, chasseurs et pêcheurs, il atteint le fort de Sémipalatinsk ; puis redescendant le fleuve, il continue vers l'Iénisséï par Tomsk et gagne Krasnoïarsk. Il signale l'extrême fertilité de la terre et les nombreuses antiquités des tombeaux tatars. Il remonte ensuite l'Angara vers Irkoutsk, s'effraie des montagnes qui surplombent le Baïkal, des fourrés remplis de serpents, et dénonce le « paganisme grossier », la « stupidité féroce » des Bouriates ; un élan prudhommesque le pousse à s'exclamer : « Bénissons donc le Seigneur de nous avoir fait naître dans notre heureux pays [78]. » Notre homme s'indigne aussi que le gouverneur d'Irkoutsk « regorge de richesses » tandis que « des milliers d'autres sont réduits à manquer de pain pour fournir à son luxe ». Mais après de pareilles niaiseries, on est étonné de trouver des détails sur la chasse à la zibeline dans le district de Vitim ; Prieur explique aussi comment on envoie au printemps de la farine à Iakoutsk, en vrac, abritée par des sortes de huttes sur des radeaux qui descendent la Léna. Judicieusement il distingue le Nord et le Midi de la Sibérie, rappelle les progrès accomplis depuis deux siècles ; à Iakoutsk il rencontre deux savants qui le renseignent sur le Kamtchatka, ses volcans et ses ours. Prieur prétend ensuite avoir descendu la Léna, cite le détroit de Vaïgatz et la Nouvelle-Zemble, puis une mystérieuse rivière « Pézara » et une ville « Papinovgorod », où l'on peut peut-être reconnaître la rivière Péza, affluent de la Mézen, et Pinèg, sur la rivière Pinèga. Il aurait trouvé là « quatre personnes de distinction, victimes de la calomnie et du despotisme », accablées de tristesse, vêtues d'habits grossiers, la barbe hirsute, obligées de livrer des martres aux autorités de la région [79].

Ce voyage terrestre et maritime paraît vraiment extraordinaire à cette époque : il exigeait argent, recommandations difficiles à obtenir, endurance à toute épreuve, et connaissance de la langue russe ; nulle

part Prieur ne cite les compagnons russes qui auraient pu l'adjoindre à une expédition, ni le nom du bateau qui l'aurait transporté de l'embouchure de la Léna à la région d'Arkhangelsk. A-t-il simplement compilé les relations authentiques de Wrangell ou de Krusenstern ? Mais certains détails donnent parfois l'impression de choses vues. En tout cas ce petit livre est un des plus curieux de ce temps, et presque le seul témoignage français sur une aussi vaste portion de l'Asie russe. De nombreuses rééditions témoignent de son succès auprès de la jeunesse.

A la même époque parut à Moscou, chez l'éditeur Sémen, un amusant ouvrage intitulé *Deux années d'excursions d'un Parisien devenu Moscovite* [80], illustré de charmantes vignettes dans le texte. L'auteur, un certain Horace Gay, enseignait la grammaire française à la jeunesse russe. En deux ans, de novembre 1843 à la fin de 1845, il prétend avoir effectué un tour du monde, de Moscou à Moscou, par la Sibérie, Okhotsk, l'Amérique et l'Angleterre ; après un séjour en France où il retrouve avec émotion son collège Sainte-Barbe, il passe en Espagne, puis en Algérie où il observe que les Français « ont affaire à un principe, à une race qui plie, mais qui ne cède pas, qui a sa civilisation et ne paraît guère jusqu'à présent disposée à l'échanger contre la leur ; à une race enfin que la religion, les mœurs, la langue, tout ce qui compose l'idée de patrie et de nationalité sépare de ses vainqueurs [81] ». D'Alger, Gay poursuivit son voyage à bord du *Caïman* par le détroit de Gibraltar, et s'arrêta à Gorée ; il donne de fort curieux détails sur la « baie de Dakar, célèbre par les pêches merveilleuses que l'on y fait », et le village de Dakar, soumis aux ordres du « général » Gouviken, un Noir de 30 ans qui vend des poules et collectionne les cartes de visite. Le soleil du Sénégal, « ennemi public », lui inspire la nostalgie du ciel gris pommelé de Moscou et de son soleil « sous lequel il pousse des pommes et des femmes blanches [82] ». Nouvel Hannon, Gay contourne l'Afrique par Le Cap et l'Abyssinie ; il regagne la Méditerranée par la mer Rouge et l'isthme de Suez. Son voyage se termine par le retour en Russie où il rentre par Odessa. Ce qui nous intéresse ici, c'est la première étape : Gay, en quelques lignes, explique que de Moscou à Okhotsk il eut besoin de quatre mois. De Moscou à Kiakhta six semaines, de Kiakhta à Irkoutsk quatre, et d'Irkoutsk à Okhotsk un peu plus de sept. Un courrier, ajoute Gay, pourrait faire le trajet total en moins de cinquante jours. En hiver « ce chemin n'est ni très pénible, ni très périlleux, puisque des dames ne craignent pas de le parcourir. La baronne de Wrangell suivit son mari de Moscou à Sitka, et nous avons vu la princesse Hélène Gagarine, épouse du gouverneur des possessions russes en Californie, entreprendre sans hésiter cette longue pérégrination, bien qu'elle fût accompagnée de ses trois jeunes enfants [83] ». A la différence du récit de Prieur de Sombreuil, celui de Gay inspire confiance par les détails précis et datés qu'il contient : nous voyons en lui le premier touriste véritable en Sibérie. Malheureusement son livre, imprimé en Russie, n'eut aucune diffusion en France.

Un autre Français nommé Raoul Bourdier, qui se fit connaître plus tard comme traducteur de Mayne-Reid jusque vers 1890, traversa la Sibérie jusqu'au Kamtchatka. A Pétersbourg il se lia avec un jeune marchand de fourrures, Ivan Trétiakov, qui achetait sa marchandise chez les Tchouktches. Bourdier, qui se déclare voyageur impénitent, lui demanda de l'accompagner ; le Russe répondit que jusqu'à Irkoutsk,

il n'y avait à redouter aucune difficulté particulière. Mais ensuite, le trajet devenait périlleux. Partis de Pétersbourg le 25 mars 1850, ils s'arrêtèrent quelques jours à Moscou. Jusqu'à l'Oural, ils eurent à traverser beaucoup de rivières en crue ; dans l'Oural ils rencontrèrent des bandes de loups affamés. Bourdier avait peur : « Lancé presque seul dans un pays que je ne connaissais encore que d'après les préjugés du vulgaire et les récits exagérés des voyageurs, et que je me représentais par suite comme n'étant d'un bout à l'autre qu'un affreux désert peuplé de scélérats [84]. » Mais de brigands nulle trace. La Sibérie occidentale « présente partout aux regards une riche végétation, des champs bien cultivés, et offre aux voyageurs, sur ses routes entretenues avec soin, de grands villages bien construits et une sécurité à coup sûr plus complète que celle qu'on trouve dans les sierras de l'Espagne et dans les défilés de la Calabre [85] ». Partout les voyageurs trouvent des chevaux pour leur télègue. D'Irkoutsk, après les préparatifs pour la dernière étape, les voyageurs partent au début de juin : à Katchouga ils s'embarquent sur la Léna : un grand bateau ponté à fond plat descend le fleuve, tantôt à la voile, tantôt à la rame, et mène les voyageurs avec leur *povozka,* c'est-à-dire la télègue privée de ses roues qui tient lieu de cabine, en vingt-cinq jours à Iakoutsk. Déjà les vitres sont faites de parois de glace, la toundra désolée n'offre pas un arbre. Avec un Iakoute comme interprète, ils repartent vers l'Est, traversent la Léna avec un équipage de douze chevaux et deux guides, et affrontent les *torosy* [85] ou montagnes de glace. Arrivés en octobre au bord de la rivière Omolon, affluent de la Kolyma, ils attellent des chiens aux traîneaux et, assaillis par la tempête de neige, se perdent avant d'atteindre Nijné-Kolymsk ; secourus par des Tchouktches, ils s'avancent jusqu'au cap Chélagsk. Après avoir négocié leurs achats de fourrures, ils gagnèrent le Kamtchatka, s'y reposèrent trois mois, puis revinrent en Russie par Iakoutsk. On regrette que Bourdier, si son voyage est authentique, ce qui nous paraît probable, n'ait pas mieux fait connaître les aspects de la Sibérie orientale, si peu explorée par les Français ; sa relation, sans être insignifiante, ne présente pas tout l'intérêt que devrait offrir un si remarquable trajet.

Ainsi, en dehors même des relations scientifiques, les Français disposaient de quelques récits pittoresques sur la Sibérie, qui tendaient à dissiper l'impression globale d'épouvante causée par le seul nom de ce pays. Il convient d'y ajouter certaines esquisses étrangères traduites ou résumées dans nos revues. La *Revue Britannique* a contribué à plusieurs reprises à vulgariser auprès du public français les données récentes sur la Sibérie fournies par les revues anglaises. En 1840, elle traduisait des fragments de Wrangell ; en 1842 et 1846, elle publiait deux articles sous la signature de M.Y., l'un intitulé *Esquisses sibériennes, extraites des souvenirs d'un voyageur russe,* l'autre *L'Amérique russe.* On reconnaît aisément en M.Y. ce Michel Alexandrovitch Iermolov (il écrivait son nom à la française Michel Yermoloff), critique de Custine, traducteur de Pouchkine, dont nous avons parlé plus haut [87]. Il n'est pas allé lui-même en Sibérie ; mais son récit, qui repose sur une source russe que nous ne connaissons pas, a l'intérêt de compléter et de confirmer celui de Bourdier. Iermolov évoque sur le mode pathétique le trajet effectué par des marchands entre Iakoutsk et la Kolyma par un froid de 40° ; ils apportent des tissus et de la quincaillerie aux Cosaques et employés des bourgs, qui leur vendent les fourrures de martres, de zibelines, de

renards bleus et noirs achetées à bas prix lors de la foire de printemps aux indigènes Iakoutes, Koriaks, Ioukaguires et Tchouktches. Avec leurs sacs remplis de fourrures, cousues ensemble au nombre immuable de 40, et leur provision de dents de mammouths, presque aussi recherchées que les défenses d'ivoire, les marchands reviennent à Iakoutsk pour la foire de juillet. Iermolov donne encore quelques détails intéressants sur le climat : à Iakoutsk il tombe rarement plus d'un pied de neige, et presque pas à l'embouchure de la Léna ou de la Kolyma. Aussi dans ces régions se déplace-t-on avec des rennes et non avec des chiens. En 1846, la *Revue Britannique* traduisait un autre article de Michel Iermolov paru dans l'*Asiatic Journal* et consacré à l'Amérique russe : les détails en sont empruntés à une relation due à l'amiral Wrangell qui y avait séjourné de 1830 à 1835 comme directeur des possessions russes. Un diplomate français, attaché à la légation de Mexico, publia une importante relation intitulée *L'exploration du territoire de l'Oregon, des Californies et de la mer Vermeille* en 1844, dans lequel il décrivait les établissements russes de la côte américaine, de l'Alaska jusqu'en Californie. Ce voyageur, Eugène Duflos de Mofras, en donna un extrait sous le titre *L'Amérique russe* dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1845. La Compagnie, précise-t-il, emploie 12 000 employés à Sitka et Nouvelle-Arkhangel ; le gouvernement n'y envoie jamais de déportés. En Californie, le Russe Kouskov s'est installé depuis 1812 au port de La Bodega, à trente milles au nord de San Francisco ; une petite colonie russe de 800 hommes s'y adonne à l'agriculture et au trafic [88]. Un bateau de la Compagnie russo-américaine relie ce port à Okhotsk : Gay se rendit par cette voie d'Asie en Amérique.

Le plus intéressant compte rendu d'ouvrages relatifs à la Sibérie est celui que Saint-René Taillandier donna à la *Revue des Deux Mondes* les 1er août et 1er septembre 1855, sous le titre *La Sibérie au XIXe siècle* [89]. Le premier est consacré à la Sibérie occidentale et aux exilés politiques, le second traite du Sud puis du Nord de la Sibérie. Saint-René Taillandier retrace d'abord l'histoire de la découverte et de la mise en valeur progressive de la Sibérie depuis l'expédition du Cosaque Iermak ; mais très vite il fait allusion aux exilés et s'exclame : « Les aventures de Praskovie Lopoulof, dans le touchant récit de M. Xavier de Maistre, n'étaient-elles pas jusqu'ici le seul épisode bien connu de cette lugubre histoire ? » Le critique fait état du voyage de l'astronome norvégien Christophe Hansteen en 1828-1830, publié en allemand en 1854, puis en français après l'article de Saint-René Taillandier, en 1857 [90]. Il retrace d'après le Norvégien le rite compliqué des fiançailles et du mariage en Sibérie, par l'intermédiaire de la *svakha* ou marieuse, et s'étend surtout sur la condition des exilés. Le premier dans la presse française, il distingue les différentes espèces de condamnés : *katorjniki* ou forçats des mines de l'Oural ou de Nertchinsk, *poslannyje na rabotou* c'est-à-dire condamnés aux travaux forcés à temps, *poslannyje na poselenie*, c'est-à-dire déportés avec le statut de colons sibériens [91]. Tenant compte de deux autres relations sur la Sibérie, celle de l'Allemand Adolph Erman [92] et celle de l'Anglais S. S. Hill [93], Saint-René Taillandier montre que l'opinion publique en Sibérie établit parfaitement la différence entre les condamnés de droit commun, même libres de leurs mouvements, et les déportés politiques : Erman et Hill font observer qu'à certains égards il règne en Sibérie un climat d' « indépendance, de sécurité et de bonheur » inconnu de la Russie d'Europe. En pleine guerre de Crimée, il était méritoire de

montrer que la Sibérie n'était pas l'enfer uniforme que l'imagination des Français se représentait confusément. Hansteen donne de nombreux détails sur la famille Mouraviov qu'il rencontra à Irkoutsk : Alexandre Nicolaïévitch Mouraviov, d'abord condamné à résider à Viliouisk sur la Léna, put se fixer à Verkhné-Oudinsk, puis fut nommé chef de la police à Irkoutsk. Sa femme, née princesse Praskovia Chakhovskaïa, le rejoignit dès le début de son exil avec ses enfants. Erman de son côté rencontra chez les Iakoutes le décembriste Alexandre Bestoujev, l'ami de Ryléiev qui par avance peignait l'exil de son ami dans son poème *Voïnarovski*. Saint-René Taillandier, bon germaniste, signale que Chamisso s'inspira adroitement du poème de Ryléiev. Moins heureux, Michelet confond les deux textes dans ses *Légendes du Nord* [94]. Prudemment, le critique français, tout en reconnaissant quelques traits distincts aux Sibériens, refusait d'envisager avec assurance la possibilité d'une séparation future entre la Russie d'Europe et la Sibérie [94] *bis* ; cependant l'idée ne lui en paraissait pas absurde, car il jugeait les deux peuples voués à une évolution distincte. Dans la deuxième partie de son étude, Saint-René Taillandier suit les voyageurs aux confins russo-chinois et relate une visite de Hansteen à un lama bouriate de la steppe de Selenginsk. Le grand prêtre « portait un caftan de velours rouge ; une belle médaille d'or, suspendue à son cou par un ruban vert, brillait sur sa poitrine. On y voyait, au milieu d'un cercle de diamants, l'effigie du tsar Nicolas [95] ». Après quelques pages sur les populations musulmanes de Sibérie visitées par Hansteen, Kirguiz et Kalmouks (le Norvégien vit notamment ce prince Tioumène que visiteront à leur tour Hommaire de Hell et Alexandre Dumas), Saint-René Taillandier passe à la Sibérie septentrionale et aux peuples Ostiakes, Toungouses, Iakoutes et Samoyèdes en compagnie d'Erman et surtout de l'ethnologue Castrén, dont il salue la vaillance et déplore la fin prématurée. La fin de l'enquête est d'ordre politique : Saint-René Taillandier montre que la Russie poursuit patiemment sa marche en Asie, comme on s'en rend compte par les concessions récemment obtenues de la Chine sur les bords du fleuve Amour ; l'assimilation des peuples non russes de Sibérie progresse de telle façon qu'on ne peut plus compter sur « l'extrême division des races soumises au sceptre des tsars » ; cependant, lorsque ces races formeront un peuple, ce peuple nouveau « n'obéira pas toujours à une autorité étrangère [96] ».

Ainsi vers la fin de la guerre de Crimée, on pouvait commencer en France à porter sur la Sibérie un jugement moins sommaire grâce à cette précieuse et suggestive étude, dont seules les conclusions paraissent aventureuses.

2. L' « enfer glacé ».

Dans ce qui précède, on a pu voir que la connaissance géographique de la Sibérie progressait lentement, et surtout grâce à des travaux étrangers. En revanche, la Sibérie fournit à la littérature française un grand nombre de pages, évidemment inspirées par l'imagination des auteurs. La Sibérie garde un caractère exotique plus accentué que n'importe quel pays d'Orient, Japon excepté, car elle s'entoure depuis plus d'un siècle de mystère et de terreur. Bien entendu toute la littérature « sibérienne » roule sur la déportation, le sort des exilés, l'arbitraire du châtiment : le décor reste des plus vagues, et pour cause.

Comme le remarquait Saint-René Taillandier, la première histoire sibérienne connue en France et exploitée dans la littérature est celle de Pras-

covie Loupalova. Son père, gentilhomme d'Ukraine, avait participé à la guerre contre les Turcs puis, à la suite de circonstances obscures, avait été relégué en 1786 à Ichim, dans le gouvernement de Tobolsk. Prascovie se mit en tête d'aller demander la grâce de son père à Saint-Pétersbourg. Elle obtint un passeport du gouverneur de Sibérie occidentale, et partit, munie d'un rouble et 50 kopeks, seule, le 8/20 septembre 1799. En février 1801 elle atteignit la capitale après s'être arrêtée à Nijni-Novogord où une abbesse, frappée de sa piété et de son courage, lui avait remis une lettre de recommandation. A Pétersbourg, Prascovie réussit après plusieurs mois à faire parvenir sa supplique au nouvel empereur, Alexandre Ier : ses parents purent revenir d'exil, et Prascovie prit le voile. Elle mourut phtisique en 1809[97]. Cette histoire simple et touchante avait été transformée en un médiocre roman par Mme Cottin sous le titre *Elisabeth, ou les exilés de Sibérie* publié en 1806 à Paris en deux volumes[98]. Mme Cottin faisait de Loupalov le descendant d'un roi de Pologne qui en imposait au gouverneur lui-même ; elle idéalisait niaisement les conditions de vie des exilés et prêtait au jeune Smoloff, fils du gouverneur, une ardente passion pour Elisabeth, qui, après le succès de son entreprise, l'épousait.

Le retentissement de ce livre fut considérable surtout à l'étranger. Une traduction russe parut à Moscou dès 1806 et connut quatre éditions cette même année[99] ; à Paris deux mélodrames furent tirés du roman dès 1806. Même après 1825, date de la publication par Xavier de Maistre de *La jeune Sibérienne*, le succès d'*Elisabeth* se maintient : les différentes rééditions et traductions n'occupent pas moins de 67 numéros du catalogue des *Russica* de Saint-Pétersbourg. L'histoire parut, entre 1807 et 1830, en anglais, allemand, italien, hollandais, espagnol, polonais, slovène et turc ! Des éditions françaises furent publiées encore en 1845 et 1852 à Leipzig avec des notes et des glossaires, afin que les Allemands pussent y apprendre le français. Xavier de Maistre, qui connut Prascovie à Pétersbourg, trouva le livre de Mme Cottin à la fois mauvais et infidèle. En 1811, après la mort de la jeune fille, il envisagea d'écrire son histoire, en commença la rédaction en 1819, et envoya le manuscrit en 1824 à Mareste, l'ami de Stendhal, qui le jugea « à mille piques au-dessus du bavardage sentimental et correct de Mme Cottin ». Le livre paru, Stendhal déclara *La Jeune Sibérienne* pleine de force dramatique[100]. De fait, Xavier de Maistre ôta les ornements romanesques dont Mme Cottin avait enrubanné cette simple histoire, et s'efforça de peindre avec finesse et sobriété la piété filiale et la foi naïve en la Providence qui donnaient à Paracha son charme singulier.

Un drame lyrique en trois actes sous le titre *Elisabeth ou la Fille du proscrit* fut encore tiré du livre de Mme Cottin par A. de Leuven et Brunswick, avec une musique de Donizetti[101]. Berlioz en donne un compte rendu amusant le 5 janvier 1854[102] ; fille d'un comte Wanninkof exilé en Sibérie à cause des intrigues d'un colonel Iwan, Elisabeth se met en route, manque d'être violée par des Cosaques, « affreux orangs-outangs barbus », mais est sauvée par l'intervention du colonel Iwan. Son père la rejoint à Moscou, déguisé en marchand. On est loin de la touchante Paracha la Sibérienne !

Beniowski, le général Kopec, Prascovie Loupalova, Kotzebue étaient des étrangers. Si touchante ou dramatique que fût leur histoire, les Français ne s'intéressèrent vraiment à la Sibérie qu'après le désastre de la Grande Armée. Cette fois des milliers de soldats furent dispersés dans

le vaste empire : beaucoup moururent, quelques-uns revinrent après vingt ou vingt-cinq ans de captivité. Ces retours émurent l'opinion. Les premières libérations eurent lieu après Waterloo. Un petit livre anonyme intitulé *Ausserordentliche Schicksale eines Kriegsgefangenen in Russland*, présenté comme traduit du français et publié à Strasbourg en 1841 [103], raconte l'histoire d'un bijoutier, Victor L..., fait prisonnier en novembre 1812 à la Bérézina. Par Vitebsk, Novgorod, Kostroma, Nijni-Novgorod et Kazan, après maintes aventures il arriva à Oufa en août 1813 et fut libéré en 1815. Le récit ne dénote aucune haine contre les Russes. Le narrateur explique comment les prisonniers, après avoir été affreusement maltraités par leur escorte de Bachkirs, furent délivrés par l'intervention du gouverneur de Vitebsk, qui dépêcha aussitôt les plus méchants tortionnaires en Sibérie, après avoir dégradé un de leurs officiers.

Mais beaucoup n'eurent pas tant de chance. Cussy raconte qu'à Berlin vers 1820, il vit passer beaucoup de prisonniers, environ 3 400, souvent avec femmes et enfants : plusieurs étaient en Russie depuis la campagne de Souvorov. Expédiés chez les Kirguiz, ils ignoraient parfois tout des événements qui séparaient le Consulat et l'année 1820 [104] ! La presse signala plusieurs retours tardifs à partir de 1835. *La Presse* du 30 mai 1839 annonce : « Un Alsacien, le nommé Jacques Meyer, voltigeur à l'ex-23e de ligne, vient de revoir son lieu natal, la commune de Reichshoffen, canton de Niederbronn, après une captivité de 27 ans en Sibérie. Fait prisonnier avec 1 500 hommes au passage de la Bérézina, il fut conduit avec ses compagnons de captivité dans l'intérieur de la Russie ; plus tard, ils furent tous mis, comme esclaves, au pouvoir d'un seigneur russe, dans la petite ville de Paschwa (Sibérie), où on les soumit aux travaux les plus durs, jusqu'à les atteler comme bêtes de somme pour traîner la charrue. En juin 1838, Meyer parvint à s'évader, et arriva à la fin d'avril dernier en France... Il a laissé 26 prisonniers français dont cinq seulement connus par les noms. » (suivent les noms).

Le *Journal des Débats* du 18 septembre 1842 rapporte une histoire du même genre, se rapportant visiblement au même groupe de prisonniers : Jacob Müller, né à Saint-Avold en 1799, engagé en 1812 comme trompette, fait prisonnier à la Bérézina, fut envoyé à Paskowa près de la mer Glaciale comme serf attaché à la glèbe. La nourriture consistait uniquement en pain d'avoine et orge mondé arrosé d'huile de poisson. Le dimanche, du poisson sec, jamais de légumes. Pour une évasion manquée en 1820, Müller reçut cent coups de knout. Après vingt-huit ans d'esclavage, il réussit enfin à s'échapper, gagna Tobolsk en 1840, fut amené par un négociant suédois à Moscou, et de là rapatrié en France grâce à la charité publique. A son départ, une quinzaine de Français étaient encore éparpillés dans l'immense domaine de Paskowa [105].

Custine en 1839 entendit les récits de deux anciens prisonniers, un Français nommé Girard et un Italien, frère de la cantatrice Grassini. Ils furent secourus, dans l'intérieur du pays par des paysannes et même de grandes dames qui leur apportaient des vêtements, du linge, des aliments ; certaines les soignaient dans leurs bivouacs, bravant la contagion répandue par leurs affreuses maladies. Custine refuse de les croire, et ne veut voir dans leur reconnaissance que servilité [106] : grave injustice vis-à-vis du peuple russe, dont la profonde charité est attestée par ceux qui le connaissent vraiment.

Une double exploitation de ces histoires de prisonniers ne tarda pas à être entreprise. Le journal *Le Commerce*, racheté par le député Mauguin

et mis au service de la propagande bonapartiste, entama le 19 novembre 1839 avec un article intitulé « Les prisonniers de 1812 et la Sibérie » une campagne dénonçant l'inertie du gouvernement de Louis-Philippe vis-à-vis de ces braves soldats de Napoléon retenus en captivité. Une réponse assez évasive parut dans le *Moniteur* du 22 : le maréchal Maison en 1834, puis Barante en 1836 eurent des instructions à ce sujet. Les gouverneurs de Sibérie remirent au gouvernement russe des rapports établissant qu'il ne restait en Sibérie que quelques Français condamnés aux travaux forcés pour cause d'assassinat. Le *Commerce* se montra sceptique à juste titre et lança une souscription pour faciliter le retour des anciens prisonniers. En tête de la première liste figuraient le *Commerce* pour 500 fr., le capitaine Dupin pour 500 fr., le prince Louis-Napoléon Bonaparte pour 2 000 fr., le député Mauguin pour 100 fr., etc. Mais le 4 décembre, Dupin, qui était à l'origine de la souscription, écrivit au *Journal des Débats* une lettre expliquant que le nom de Louis-Napoléon avait nui à l'entreprise. Plusieurs journaux cependant firent écho et signalèrent des cas analogues de retours tardifs.

Charles Lafont et Noël Parfait confectionnèrent sur ces données un drame en trois époques qui fut joué à l'Ambigu Comique le 27 juillet 1843 sous le titre *Un Français en Sibérie*. Etienne Morin est prisonnier en Russie. Son frère, qui se fait appeler Desgraviers, a dépouillé son neveu Auguste Morin des biens de son père. Pour l'éloigner, on imagine de l'envoyer à la recherche de son père : un certain Gaspard espère ainsi épouser Louise, la fille de Desgraviers que celui-ci destinait à Auguste son neveu. Le second tableau se déroule « en Sibérie, près des mines de Souxon », au cours de l'année 1830. Un site sauvage, des collines boisées dans le fond ; à droite une chaumière, à gauche l'entrée des mines. Marpha et Mikhaïl, fiancés, vendent de l'eau-de-vie aux condamnés. Etienne raconte le passage de la Bérézina : c'est Napoléon qui a ramené en France, dans sa propre calèche, le fils âgé de quatre ans qu'Etienne avait eu d'une cantinière, morte de froid lors de la retraite ! Un nouvel intendant paraît aux mines ; il veut envoyer Mikhaïl à Arkhangelsk pour le faire soldat. La scène VI représente Auguste seul dans la tourmente de neige : Marpha le rencontre par hasard. Il vient de Moscou par Iékatérinbourg, à pied, et a dû se défendre contre les loups cinq lieues auparavant. Là-dessus un éboulement se produit dans la mine, Auguste survient et sauve Morin. Borisov, à qui il présente un ordre de libération au nom de Morin, lui rétorque que depuis 1820 les mines avec leurs prisonniers sont la propriété du prince Golovkine : Morin est esclave et ne peut être libéré que contre la somme de 250 roubles. Mikhaïl s'exclame en aparté dans un langage peu tragique, mais propre à rehausser la couleur locale : « Oui, je t'entends, grand baskir, grand cosaque ! grand pandour ! grand moujique [107] ! » [*sic*] finalement Borisov affranchit Etienne en le frappant du plat de l'épée, ce qui paraît bien moyenâgeux ; Auguste, qui prend la place de Mikhaïl comme soldat, fait ses adieux à son père qu'il a racheté sans se nommer.

Le troisième tableau nous ramène en Lorraine, chez Desgraviers qui s'apprête à marier sa fille à Gaspard. Arrivée d'Etienne entre les gendarmes qui le tiennent pour mendiant, vagabond et contrebandier. Desgraviers refuse de connaître son frère. Gaspard prétend que c'est un bandit nommé Jacques Lescot, Auguste arrive en trombe et crie : « Tu mens, c'est mon père ! [108] » C'est l'ambassadeur qui l'a racheté et ramené en France. Tout se termine au mieux, et Morin crie : « Vive l'Empereur ! »

Le *Corsaire* du 30-31 juillet 1843 parla de « grand et légitime succès », des « acclamations de la salle entière » et considéra que malgré « quelques invraisemblances, quelque obscurité dans certains détails », les caractères étaient bien tracés et « le pathétique porté à sa dernière puissance ». Théophile Gautier, dans *La Presse* du 8 août, se montre tout à fait incrédule sur ces retours miraculeux, qui ont lieu en général pendant la clôture des Chambres, à l'époque des serpents de mer. Quant à la pièce il y voit un mélodrame très bien fait, rafraîchissant, et modéré « dans les tartines militaires » *(sic)*. Cette légèreté est exceptionnelle en France : on ne plaisante pas avec la Sibérie. A partir de *La Russie en 1839* de Custine, la Sibérie est associée par les écrivains français aux malheurs et aux souffrances de l'humanité courbée sous l'oppression des systèmes despotiques. Vigny esquisse un plan de *Wanda* dès 1845, Pierre Dupont compose en 1847 *La Sibérienne*, qui exalte le sacrifice du peuple polonais :

Entendez notre cri suprême
Hommes libres de tous pays.
Qu'un hurrah lointain nous réponde
Quand nous allons nous engloutir !
Dieu doit la liberté du monde
Au râle d'un peuple martyr.

Le refrain de cette chanson, pour laquelle E. Reyer composa une mélodie assez énergique, est le suivant :

Adieu patrie
Et liberté !
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Michelet s'étend sur la Sibérie dans ses *Martyrs de la Russie* en 1851, Hugo en 1853 fait parler les enfants des déportés :

Les mines de Tobolsk, les cachots des tropiques,
Cayenne, Lambessa, le Spielberg, les pontons
Sont pleins de nos douleurs [109] !

Bien entendu Michelet et Hugo ne font entrer la Sibérie dans le cercle de leurs créations qu'après les événements de 1848. Avant cette date, elle intéresse peu les démocrates français ; quant à Vigny, il y cherche surtout un symbole de l'oppression, fourni commodément par le livre de Custine à la pensée du poète. Ni l'insurrection russe de décembre 1825, ni la révolution polonaise de 1830 n'ont suffi à attirer l'attention des écrivains français sur la Sibérie. Avant Custine, une exception notable est cependant à signaler : Alexandre Dumas, par un curieux hasard, eut connaissance d'une histoire authentique relative à un couple vivant en Sibérie à la suite du soulèvement de décembre 1825, et en fit la matière de son roman *Le Maître d'armes, ou dix-huit mois à Saint-Pétersbourg*. Sans doute la Sibérie n'y joue-t-elle pas un rôle essentiel ; cependant, quinze ans après *La Jeune Sibérienne*, c'est le premier ouvrage littéraire français qui emploie ce décor.

Dumas a-t-il eu entre les mains, comme il l'affirme, un manuscrit du maître d'armes Auguste Grisier [110] ? C'est probable : il faut de toute façon que l'histoire d'Annenkov lui soit parvenue directement de Russie,

car aucune source française ne la lui proposait. Pour les anecdotes, les détails relatifs à la vie russe, Dumas n'avait au contraire que l'embarras du choix. Il puisa, comme le suggérait Schnitzler, dans l'*Hermite en Russie* de Dupré de Saint-Maur, paru en 1829[111]. Il dut lire aussi Montulé, May, Bussières, Ancelot, et ne se gêna pas pour inventer ce que ses lectures ne lui indiquaient pas. Le résultat fut ce roman qui parut d'abord dans *La Revue de Paris*, puis sous forme de trois volumes en 1840-1841. Dumas n'était encore l'auteur que d'un petit nombre de romans : pour les contemporains, il était surtout le créateur d'*Antony*, de *Charles VII* ou de *La Tour de Nesle*. En 1839 il avait écrit avec G. de Nerval une pièce, l'*Alchimiste*, qu'il envoya à l'Empereur de Russie ; celui-ci n'ayant pas semblé apprécier suffisamment pareil honneur, Dumas se vengea en publiant *Le Maître d'Armes*, qui lui interdit la Russie jusqu'à la mort de Nicolas Ier[112]. Ce roman n'a pas l'aisance des *Trois Mousquetaires* ou de *Monte-Cristo*. Dumas, après une présentation assez vive du maître d'armes qui lui confie ses souvenirs, se lance dans un fort inutile récit de la prise de Vitebsk en 1812. Le roman proprement dit ne commence qu'au chapitre III, après l'arrivée du maître d'armes à Pétersbourg, où il est accueilli fraîchement par la colonie française : chacun de ses membres, précepteur, marchand de vins, coiffeur, fourreur, redoute un nouveau concurrent et tâche de le décourager par avance. C'est une excellente scène de comédie. Dumas présente ensuite ses protagonistes, Louise Dupuy, employée dans un magasin de modes situé perspective Nevski et depuis peu établie à son compte, sur le canal de la Moïka, et le comte Alexis Waninkoff[113] qui s'est épris de la Française : lieutenant aux chevaliers-gardes, il conspire pour se désennuyer. Le maître d'armes s'impose auprès du grand-duc Constantin, qu'il désarçonne et désarme à sa demande instante[114]. L'action ne s'engage toujours pas : supplice du knout, inondation de la Néva du 10 novembre 1824, chasse à l'ours, règne et meurtre de Paul Ier, anecdotes sur son successeur Alexandre et récit de sa mort occupent encore près de cent pages. Le chapitre XV nous fait enfin déboucher sur la conspiration et la veillée d'armes du 25 décembre 1825. Dumas ne s'intéresse nullement aux causes profondes du mouvement : son Waninkoff est du reste un singulier conspirateur, car il avoue au maître d'armes son manque d'intérêt total pour les idées de ses amis : il raille cruellement le projet de Code russe de Pestel, et le catéchisme de Bestoujev-Rioumine. Le point d'honneur l'oblige cependant à rester dans la conspiration dont l'échec lui paraît certain : il confie Louise au maître d'armes. Un récit assez précis de la journée du 26 atteste le don, propre à Dumas, de faire vivre l'histoire, dans le roman comme au théâtre : ici les couleurs sont plus discrètes qu'ailleurs, peut-être parce que Dumas ose moins recourir à son imagination. Il suit le canevas des événements proposé par Lesur, Esneaux et Chennechot, le Rapport de la Commission d'Enquête, et ne déforme pas trop les faits. Sans s'attarder sur l'enquête, Dumas passe aussitôt à la dramatique exécution du 24 juillet 1826 qu'il raconte sobrement[115]. Désormais son récit laisse de côté les événements et s'attache à la destinée des protagonistes. Louise décide de rejoindre Waninkoff en Sibérie, tandis que sa mère et ses sœurs réussissent à lui dire un dernier adieu au passage des déportés à Iaroslav.

Il reste à Dumas moins de 80 pages pour narrer les aventures de Louise. Comme le raconte de son côté Ancelot[116], elle vendit tout ce qu'elle possédait et réunit 30 000 roubles. Ayant accouché d'un fils au

début de septembre 1826, elle se prépare à le remettre à la mère d'Alexis à Moscou, avant de rejoindre le condamné ; mais un escroc la dépouille en alléguant un prétendu projet d'évasion. L'Empereur mis au courant, fait venir Louise, essaie de la détourner de sa résolution ; devant la fermeté de la jeune femme, il la confie à un sous-officier pour toute la durée du voyage (détail inventé par Dumas). Chez elle, Louise trouve une cassette apportée de la part de l'impératrice et contenant 30 000 roubles. Le lecteur s'attend à partir aussitôt pour la Sibérie, mais Dumas tient à placer encore un morceau de bravoure, l'incendie de Moscou ! Le maître d'armes décide d'accompagner Louise jusqu'au bout, gagné par son héroïsme tranquille. A Perm, la neige fait son apparition. Le récit de Dumas se concentre sur la traversée de l'Oural, entre Perm et Iékatérinbourg : c'est le meilleur moment du livre. Dumas explique gravement comment se prépare et se déguste la patte d'ours rôtie, et poursuit par une scène à grand effet : l'attaque du campement des voyageurs, obligés de s'arrêter devant un amoncellement de neige fraîche obstruant le chemin, par une bande de loups affamés qui mettent en danger la vie de tous. Les loups repoussés, la descente vers la plaine s'effectue aisément ; par Tioumen et Tobolsk, Louise et ses deux compagnons gagnent Koslovo sur l'Irtych où se trouvent Waninkoff et quelques autres déportés. Le mariage a lieu dès le lendemain, et le maître d'armes regagne Pétersbourg et la France.

Dumas n'a essayé ni de faire comprendre le sens profond du soulèvement, ni de donner à ses personnages un relief particulier, et encore moins de décrire la vie des exilés en Sibérie. Encombré de hors-d'œuvre, son récit reste tout extérieur. Il a sur certains points altéré assez profondément l'histoire du couple qu'il rencontrera près de vingt ans plus tard, lors de son passage à Nijni-Novgorod en 1858 [117]. Pauline Guèble, née en 1800 à Champigny près Nancy, était la fille d'un officier qui servit sous Napoléon. Elle fit la connaissance d'Ivan Alexandrovitch Annenkov en 1825, à Moscou, où elle travaillait au magasin de modes Dumansy. Après le départ d'Annenkov, elle obtint de Nicolas Ier en personne, comme le raconte Dumas, la permission de rejoindre celui qu'elle considérait comme son fiancé [118]. Mais ce fut plus tard et plus loin que dans le roman : elle dut aller par ses propres moyens jusqu'à Tchita, en Transbaïkalie, où elle arriva en 1828. Le mariage fut célébré presque aussi vite que le dit Dumas : on ôta ses chaînes à Annenkov pour la durée de la cérémonie. Les portraits de Pauline sont flatteurs ; elle incarnait la grâce parisienne aux yeux des exilés. Ce n'est qu'en 1835 que le couple put s'installer dans un village du gouvernement d'Irkoutsk, puis à Tourinsk, et en 1839 à Tobolsk. Graciés par Alexandre II, Annenkov et sa femme rentrèrent en Russie d'Europe et vécurent encore de longues années. Au total le roman de Dumas, fort agréable à lire, n'est pas gravement infidèle à la vérité.

Ce n'est certes pas l'auteur des *Trois Mousquetaires* qui pouvait exprimer le tragique de la déportation en Sibérie. Au contraire Custine dans *La Russie en 1839* a, le premier dans la littérature française, révélé le sort cruel des Décembristes. Prêt, dit-il, à se laisser gagner par l'enthousiasme des Russes pour leur souverain, il pense aussitôt « à la Sibérie, à cet auxiliaire indispensable de la civilisation moscovite », et retrouve calme et indépendance. Au moment de quitter Pétersbourg, on lui fait connaître une lettre de la princesse Troubetzkoï qui demande la permission d'habiter moins loin d'une pharmacie, afin de pouvoir soigner

ses enfants. Devant le refus de Nicolas Ier, Custine s'indigne. Mais il commet de graves erreurs touchant le sort des Troubetzkoï. Comme Dumas, il confond Oural et Transbaïkalie. Troubetzkoï, selon lui, travailla quatorze ans comme « forçat » ou « galérien » aux mines de l'Oural [118]. Or s'il est vrai que 8 condamnés, parmi lesquels Volkonski, Troubetzkoï, Obolenski, Iakoubovitch, travaillèrent aux mines de Blagodatsk, à 12 kilomètres de Nertchinsk, depuis leur arrivée au début d'octobre 1826 jusqu'en septembre 1827, il n'est question ni de l'Oural ni de quatorze ans. Les conditions de travail étaient d'ailleurs pénibles : enchaînés dans une atmosphère suffocante, en proie à la vermine, les condamnés devaient abattre et transporter chacun 50 kilos de minerai en six heures [120]. Dure épreuve pour des aristocrates que rien ne préparait au travail physique. Heureusement pour eux, ils rejoignirent après onze mois leurs camarades à la prison de Tchita, 200 kilomètres plus à l'Ouest : là, sous l'autorité paternelle du vieux général Stanislas Romanovitch Léparski, dont H. Troyat a retracé la figure avec vraisemblance dans *Les Dames de Sibérie* [121], il n'était plus question de durs travaux physiques. Si Gretch exagère en faisant de la vie à Tchita une idylle [122], Custine a tort d'imaginer un enfer. La vie y ressemblait plutôt à ce que les officiers français connurent de 1940 à 1945 dans certains « oflags » allemands. Si quelques tâches étaient prescrites pour la forme aux prisonniers, en revanche ceux que leurs épouses rejoignirent purent habiter avec elles à partir de 1830, lorsque les condamnés furent transférés à Pétrovsk. Rosen insiste sur la variété des activités à l'intérieur de la prison : toutes les branches du savoir y étaient représentées et enseignées [122] bis. A partir de 1828 les déportés purent s'adonner à des travaux manuels à leur gré, et les musiciens réussirent à former un quatuor. Donc, indiscutablement Custine a faussé gravement par manque d'information la réalité sibérienne : mais à l'époque où il écrivait personne, pas plus en Russie qu'en Occident, ne savait au juste où étaient les déportés, ni ce qu'ils faisaient. Le premier récit authentique fut traduit par le prince Augustin Pétrovitch Golitsyne sous le titre *Souvenirs d'un exilé en Sibérie (le prince Eugène Obolenski)* et parut chez Franck en 1862 [123].

Catherine Ivanovna Troubetzkaïa, fille du comte Laval, avait fait la connaissance du prince S. P. Troubetzkoï à Paris en 1820. Elle était mariée depuis quatre ans lorsqu'éclata l'insurrection du 26 décembre : dès que la sentence fut rendue, elle décida de rejoindre son mari. Le secrétaire du comte de Laval, le Genevois Vaucher, l'accompagna jusqu'à 100 verstes de Krasnoïarsk : là, son tarantass brisé, la princesse continua dans une charrette, tandis que Vaucher repartit pour la Russie [124]. A Irkoutsk, Catherine Ivanovna connut bien des difficultés avant d'être autorisée par le général Zeidler à rejoindre son mari à Blagodatsk ; elle et la princesse Maria Nicolaïevna Volkonskaïa durent renoncer à tous leurs privilèges sociaux, accepter le contrôle des autorités sur leur correspondance, et se contenter de voir leurs maris aux lieux et heures fixés par l'administration [125]. Elles acceptèrent toutes ces conditions ; leur exemple fut bientôt suivi par d'autres femmes de déportés. Aucune d'elles ne put rentrer en Russie d'Europe du vivant de Nicolas Ier, même après la mort de leurs maris [126]. Ainsi, sans être atroce, le sort de ces femmes était rigoureux, et leur sacrifice méritait l'hommage des poètes qui leur fut rendu en français par Vigny, en russe par Nékrassov [127]. Le sort de leurs enfants était le plus grand souci de ces femmes : comment leur assurer une éducation convenable au fond de la Sibérie ? Lorsque

les déportés restèrent ensemble, à Tchita puis à Pétrovsk, le problème se résolvait de lui-même, car les Décembristes possédaient toutes les connaissances requises pour élever leurs enfants : mais quand peu à peu, au cours des années 30, la prison de Pétrovsk se vida et que les déportés furent assignés à résidence dans des villages sibériens dispersés sur toute la surface du pays, les difficultés commencèrent. En 1839, selon Custine, la princesse Troubetzkoï demanda à l'Empereur la permission de résider près d'un centre important, Tobolsk, Irkoutsk, Orenbourg. L'Empereur aurait répondu : « Je suis étonné qu'on ose encore me parler d'une famille dont le chef a conspiré contre moi [128]. » Parole confirmée par le petit-fils du Décembriste S. G. Volkonski, selon qui Nicolas Ier ne supportait pas qu'on osât parler en sa présence des condamnés de Sibérie [129]. Et lorsque Custine appelle les enfants des déportés « petits forçats de naissance », « parias impériaux » qui portent « des numéros en guise de noms [130] » , il n'exagère pas, comme le prouve cet oukaze de février 1842 relatif aux enfants des déportés : « Aux enfants des deux sexes il sera interdit de porter le nom de famille dont leurs pères ont été irrévocablement privés. Ils seront appelés par leur patronyme, par exemple Serguéiev, Nikitine, Vassiliev [131]. » Un jour, raconte N. M. Volkonskaïa, les mères furent effrayées d'un projet impérial relatif à leurs enfants : il était question de les enlever à leurs parents pour les élever en Russie aux frais du gouvernement [132] !

Sur un point Custine déforme la réalité. Le village où furent relégués les Troubetzkoï n'était pas, semble-t-il, « dans un coin des plus reculés du désert [133] » : le village nommé Oiok, dans le gouvernement d'Irkoutsk, n'était qu'à 30 kilomètres d'Ourik, où s'installèrent de 1835 à 1837 les frères Nikita et Alexandre Mikhaïlovitch Mouraviov, les Volkonski avec leurs deux enfants, et ce Michel Serguéiévitch Lounine dont nous avons déjà parlé. Le décembriste Poggio habitait depuis 1834 un village à 7 kilomètres de là, Oust-Kouda. L'isolement n'était donc pas total ; ces villages n'étaient pas éloignés d'Irkoutsk de plus de 100 kilomètres. Au bout de quelques années, les Volkonski et les Troubetzkoï purent s'installer à Irkoutsk. Catherine Ivanovna Troubetzkoï mourut le 26 octobre 1854 ; son mari revint de Sibérie après l'amnistie accordée le 26 août 1856 par Alexandre II.

L'histoire des Décembristes resta longtemps ignorée des Français. On n'entrait pas aisément dans les raisons de leur mouvement, qui paraissait se réduire, après des années de conciliabules obscurs, à une échauffourée de quelques heures terminée par une débandade sans gloire. Le seul Russe réfugié en France après avoir participé à la première phase de la conspiration était ce Nicolas Ivanovitch Tourguéniev, suspect aux éléments les plus avancés et médiocre porte-parole d'un mouvement qui le dépassait [134]. L'intérêt de certains Français pour cette révolution manquée est lié à la lecture de Schnitzler et à l'action de propagande menée à partir de 1851 par Herzen. Jusque-là, on s'attache bien plus au sort des Polonais qu'à celui des Russes. Très vite en effet les Polonais qui vinrent en France chercher un asile dénoncèrent les rigueurs de la répression russe, qui envoya après l'échec de l'insurrection des milliers de Polonais aux travaux forcés dans les mines, les forêts et les manufactures de Sibérie. L'Europe entière gardait encore en mémoire la vaillance des insurgés polonais, leur longue résistance devant l'oppresseur russe ; Français et Anglais libéraux avaient en outre mauvaise conscience vis-à-vis de ce peuple qu'ils n'avaient aidé qu'en paroles, articles de

journaux et harangues parlementaires. Les persécutions russes atteignirent à partir de 1838 les Uniates fidèles à Rome : du même coup les catholiques rejoignirent les libéraux dans leur aversion contre le despotisme de Nicolas Ier. Un acte de grand retentissement fut la création en 1840 d'une chaire de « langue et littérature slaves » au Collège de France, qui plusieurs années servit de tribune à Mickiewicz. Assurément le poète polonais se montra très modéré vis-à-vis des Russes dans son cours : à plusieurs reprises il exprima sa confiance en une réconciliation des deux grands peuples slaves. Cependant, après avoir retracé l'histoire de Kosciuszko, Mickiewicz consacra trois leçons à la Sibérie : « Ce n'est pas la première fois alors que l'on commença à parler de la Sibérie : on ne cessa plus de s'en préoccuper... » La Sibérie est entrée, dit-il encore, dans la sphère poétique des Polonais « comme une espèce de Tartare antique » ou comme l'enfer du Moyen Age décrit par Dante ; les populations sibériennes voient dans le Tzar un être fantastique et redoutable qui gouverne le Nord, avec deux têtes, des griffes, des ailes, et portant un monde dans sa main [135]. Et Mickiewicz cite longuement les Mémoires du général Kopec, dont Michelet fera à son tour usage dans ses *Légendes*. Déjà Mickiewicz, qui connaissait parfaitement la tragédie décembriste, accoutume les Français à l'idée que la Sibérie réunit dans un malheur commun des Polonais et des Russes : « C'est dans l'exil de Sibérie que se forme, au sein du malheur, le premier lien d'une unité aussi vaste que la race slave, car elle est tout entière malheureuse [136] ! »

Une autre voix polonaise avait déjà transposé l'exil des Polonais en Sibérie dans un poème nourri de souvenirs dantesques : Jules Slowacki composa *Anhelli* au cours d'un voyage en Orient, en 1837, après avoir ébauché un plan sous le titre *Les Déportations* [137]. Œuvre complexe qui unit à l'évocation symbolique du malheur des déportés les promesses mystiques dont l'âme du poète éprouvait un violent désir ; le Chamane, sorcier sibérien, devient une sorte de Moïse dont les miracles rendent la foi au peuple désemparé et divisé des exilés polonais. Ce poème si sombre s'achève sur une vision apocalyptique : un cavalier mystérieux vient annoncer la colère des peuples et la déroute des rois. Constantin Gaszynski, ami du poète, envisagea de traduire *Anhelli* dès 1839. Son travail ne parut qu'en avril 1847 dans la *Revue indépendante* [138]. Il ne paraît pas avoir éveillé beaucoup d'échos ; Michelet, en particulier, n'y fait aucune allusion dans ses *Légendes* : il suivit d'un peu trop près *Les Slaves* de Mickiewicz, qui garda le silence sur son rival.

Au moment même où paraissait la traduction du poème de Slowacki, Vigny élaborait son poème intitulé *Wanda*. La genèse en est à présent bien connue grâce aux travaux d'E. Estève, F. Baldensperger, P. Flottes, M. Citoleux, dont M. V.-L. Saulnier présenta la synthèse dans son édition des *Destinées* parue en 1946. Vigny connaissait depuis son enfance les frères Serge et Mathieu Mouraviov-Apostol, dont il avait été le condisciple à la pension Hix. Une première idée de Wanda apparaît dès 1833, après l'insurrection polonaise, sous le titre *Le Despote* [139]. Vigny ne connaît guère que *Six mois en Russie* de son ami Ancelot, paru en 1827 et apportant quelques détails sur le sort des Décembristes. Serge Ivanovitch fut pendu le 25 juillet 1826, et Mathieu son frère fut d'abord interné dans une forteresse de Russie, puis déporté en Sibérie où il resta jusqu'à l'amnistie de 1856. Le plan de 1833 fait dialoguer les Polonais déportés en Sibérie avec les Cosaques qui occupent la Pologne vaincue. Rien ne permet d'y voir un rapport quelconque avec le futur poème de *Wanda*,

si ce n'est l'alliance des deux idées, Pologne et Russie, qui donne à *Wanda* sa couleur particulière. L'abondance des publications sur la Russie à partir de 1839 va inciter Vigny à reprendre son projet en lui donnant pour trame l'histoire de la princesse Troubetzkoï, et pour cadre la Sibérie. Il lut à cette époque, comme le montrent les notes de l'agenda, Marmier, Custine, Lacroix. Un nouveau projet intitulé *Le Russe* [140] dénonce l'esclavage auquel sont soumis les Russes, même ceux qui, venus respirer l'air de France, paraissent libres aux Français. Cette page ne peut être datée avec précision, semble-t-il : mais elle porte la marque évidente de *La Russie en 1839*. Peut-être Vigny lut-il en outre dans le *Journal des Débats* l'histoire du prince P. V. Dolgoroukov [141] ; en ce qui concerne la Sibérie, il est possible aussi que Vigny ait assisté au cours de Mickiewicz, ou qu'il en ait entendu parler par des auditeurs de sa connaissance. Sur les violences du gouvernement russe contre les catholiques Uniates, les livres d'Horrer et de Theiner, ainsi que les articles du *Journal des Débats* en 1842 ne pouvaient que confirmer son idée du despotisme russe. Sur ce fonds de lectures, et dans cette atmosphère fortement hostile à la Russie, une rencontre fortuite amena la cristallisation du poème. Le 15 mai 1845, lors d'une représentation de *Chatterton*, Vigny rencontra Alexandra, comtesse Korwin-Kossakowska, née en 1811 et sœur cadette de Catherine Ivanovna, princesse Troubetzkoï. Le comte Stanislas Korwin-Kossakowski (1795-1872) fut sénateur à Saint-Pétersbourg ; il appartenait à une famille lituanienne de longue date attachée aux intérêts russes [142]. Informé par la comtesse des tribulations de sa sœur, Vigny note le soir même sur son carnet l'impression ressentie : la princesse est qualifiée de « sainte », Troubetzkoï est déclaré « heureux trois fois » d'avoir « reçu de telles larmes sur son front », et le « jeune empereur » incité à la clémence [143]. Un plan en prose de juillet 1845 s'en prenait plus violement à l' « hyène impériale » ; la lecture de Lacroix et de Masson en septembre confirma Vigny dans son hostilité au despotisme russe. Pourtant il attendit 1846 pour élaborer *Wanda* sous forme poétique. Une nouvelle entrevue avec Mme Kossakowska au bal de l'Hôtel Lambert chez la princesse Czartoryska, le 4 février 1847, lui donna l'idée de la présentation sous forme d' « Une conversation au bal » ; la lecture de *La Russie et les Russes* de N.I. Tourguéniev en avril lui donna de nouveaux détails sur la princesse Troubetzkoï et sur Alexandra Grigorievna Mouraviova, qui mourut à Pétrovsk en 1832, âgée de 28 ans. Elle avait épousé Nikita Mikhaïlovitch Mouraviov, l'auteur du fameux projet de Constitution présenté à la Société du Nord. Voilà les éléments dont disposa certainement Vigny. Il est permis de se demander s'il eut la curiosité de parcourir l'*Histoire intime de la Russie* de J.-H. Schnitzler, qui parut en juin 1847, avant la rédaction définitive de *Wanda*. Il aurait pu trouver au tome II quelques pages faisant bien ressortir l'héroïsme des femmes qui accompagnèrent leurs maris en Sibérie, et apportant d'utiles précisions sur le sort réel des déportés : en particulier Schnitzler explique que, réunis à Tchita, les condamnés ne travaillaient plus aux mines, mais pouvaient faire à peu près ce qu'ils voulaient [145]. En tout cas Vigny sut, ce que ne disait pas Custine, que *plusieurs* femmes imitèrent l'exemple donné par Catherine Ivanovna. Dumas avait conté l'histoire de Pauline Annenkov ; Vigny préféra celle de la princesse Troubetzkoï, qui fut la première à partir. De plus, Française d'origine, Polonaise par sa mère, épouse d'un prince russe, sa destinée pouvait paraître symbolique au poète : sous l'oppression du tzar,

il n'est plus de rangs sociaux ni de nationalités. La Pologne n'apparaît pas dans le poème, sauf peut-être au vers 160, où les « races captives » qui produisent des « martyrs nouveaux » peuvent désigner les déportés polonais. Le nom de Wanda pose un problème. Ce nom est polonais et non russe : or il désigne la « grande dame russe [145] » qui raconte l'histoire de Catherine Ivanovna au poète, c'est-à-dire la comtesse Kossakowska. Sa mère, née Kozicka, lui donna-t-elle le prénom polonais de Wanda ? En tout cas, au moins à partir de son mariage en 1829, elle porte le prénom orthodoxe d'Alexandra. Il est probable que Vigny ignora cette difficulté.

Le poème est construit selon une technique narrative fréquente chez Vigny : le poète rapporte au lecteur une narration relative à un autre personnage et qu'il enrichit de ses propres réflexions. Ici tout le poème est conçu comme une conversation au bal entre le poète et Wanda : à l'intérieur de ce dialogue que certains détails permettent de situer en 1847 (au vers 60, la princesse « depuis vingt hivers achève vingt travaux »), Vigny place dans la bouche de Catherine Ivanovna un discours à ses parents leur annonçant sa résolution de partir pour la Sibérie : ce discours remonte à l'année 1826, désignée seulement par la formule « en ce temps-là » au vers 22. Vigny sait que la princesse n'a pas accompagné son mari, mais qu'elle l'a rejoint alors qu'il était déjà parvenu aux mines. Elle n'avait pas alors d'enfants. C'est la seule erreur qu'on puisse relever dans cette partie du poème : le vers 33 « Pour moi, je porterai mes fils sur mon épaule » ne peut convenir à 1826. L'autre erreur, plus grave, vient de *La Russie en 1839* : au vers 20, Wanda représente en 1847 le sort de sa sœur comme s'il n'avait subi aucun changement en vingt ans : « Parmi les mineurs [elle] s'assied pâle et flétrie. »

Le commentaire du « Français », c'est-à-dire Vigny lui-même, occupe les strophes XIII à XXIV, soit la seconde moitié du poème. Custine est toujours l'inspirateur : les vers 89-91 et leur allusion à Ugolin condensent la célèbre apostrophe à Pise citée en italien et traduite dans *La Russie en 1839* (lettre XXI) [147]. Deux thèmes se mêlent désormais : l'héroïsme « romain » des femmes comme la princesse Troubetzkoï, l'isolement du Tzar depuis Pierre le Grand entre le peuple et les boyards. Le 26 décembre est symbolisé par les vers 120-121 :

> Une nuit, on a vu ces deux larges cognées
> Se heurter, se porter des coups profonds et lourds.

L'une des haches est celle de l'Empereur : l'autre est celle que le peuple russe « aiguise sur les pins » et prépare

> A peser tout son poids dans les futurs hasards.

En d'autres termes, Vigny estime que le 26 décembre a représenté l'affrontement de l'Empereur avec le peuple à travers l'insurrection des « boyards » : idée rarement exprimée à l'époque et d'autant plus remarquable chez Vigny qu'il exaltait quelques vers plus haut l'héroïsme que savent aussi pratiquer les nobles :

> Non, non, il n'est pas vrai que le Peuple en tout âge,
> Lui seul ait travaillé, lui seul ait combattu...

Les strophes XXI et XXII nous paraissent refléter des événements contemporains relatifs à la Russie, dont Vigny put avoir connaissance par la simple lecture de la presse : les vers 145-147 font allusion au

voyage de Nicolas Ier et de l'Impératrice en Italie, décidé pour permettre à celle-ci de rétablir sa santé grâce au climat sicilien : ce voyage eut lieu d'octobre 1845 à février 1846 [148]. La strophe suivante fait clairement allusion aux fameux oukazes de 1842 qui furent considérés comme un premier pas vers l'affranchissement des serfs, et entraînèrent de si vives résistances dans l'aristocratie que Nicolas Ier dut en restreindre aussitôt la portée [149]. Si l'Empereur, dit Vigny, était l'homme épris des joies simples de la famille, et le souverain désireux d'émanciper son peuple qu'on nous représente, il ferait grâce, sinon aux Polonais, du moins aux Décembristes. Il n'est pas cet homme,

> Et la neige sans bruit, sur la terre incolore
> Aux pieds des exilés nuit et jour gèlera.

Transposition poétique du récit de Custine, le poème de *Wanda* n'est pas le chef-d'œuvre de Vigny ; trop « romaine », sa princesse ne nous émeut pas. On ne comprend pas bien quel rôle Vigny assigne à l'aristocratie dans la lutte entre le « peuple silencieux » et le « souverain gigantesque » ; sa vision des événements et du décor sibérien est trop schématique pour que le poème fasse vivre le symbole qu'il est chargé d'exprimer. Deux billets furent ajoutés par le poète en 1857 et rapportés à la date de 1855 : le drame se clôt par le mort de Catherine Ivanovna, qui survint effectivement en 1854, et par la mort du Tzar vaincu : la sainte lui pardonnera-t-elle ? L'autocrate est resté enfermé dans son silence inhumain et Dieu a frappé son orgueil. Ainsi la signification du poème est décidément plus religieuse que politique. Le chauvinisme de Vigny l'amène à faire de « l'aigle de France » l'instrument de Dieu, en oubliant combien de républicains le régime impérial français avait relégués dans des déserts souvent pires que la région du Baïkal.

Wanda ne parut que dans le recueil Ratisbonne en 1864, après la mort du poète. Vigny l'avait gardé en portefeuille depuis 1847, hésitant peut-être à publier cette œuvre polémique avant la mort de l'Empereur, ou ébranlé lui-même dans son hostilité par le spectacle de la révolution de 1848. Il n'en alla pas de même pour un autre ennemi déclaré de l'autocratie russe. Michelet en quelques mois conçut, rédigea et publia ces *Légendes démocratiques du Nord* où il voyait une déclaration de guerre à Nicolas Ier. Nous n'insisterons pas ici sur le sens et la portée de cet ouvrage dont nous publions une réédition. Parmi les ouvrages français qui touchent la question de la Sibérie et de l'exil politique, le livre de Michelet nous paraît important, car le premier il associe, comme le suggérait Mickiewicz, le martyre des Polonais déportés depuis 1831 à celui des Russes condamnés en 1826. De plus, Michelet a noué des relations personnelles avec l'un des plus notables représentants de l'opposition révolutionnaire russe, Alexandre Ivanovitch Herzen. Si l'information de Michelet reste médiocre en ce qui concerne la conspiration elle-même, et le sort réel des exilés, son livre, pamphlet d'actualité bien plus qu'ouvrage d'historien, marque cependant un moment décisif dans le sujet qui nous occupe. Personne avant lui, aucun démocrate n'avait pris conscience qu'une solidarité étroite devait unir dans une lutte commune républicains français proscrits, exilés polonais prêts à toutes les batailles, révolutionnaires russes en avance sur leur peuple et sur leur époque [150].

Les chapitres V et VI des *Martyrs de la Russie* s'appellent *Sibérie*. L'information de Michelet se ramène à quelques sources russes et polo-

naises. Il a lu la relation de Wrangell [151]. Mickiewicz fit traduire pour Michelet quelques extraits de relations polonaises. Du récit laissé par le général Kopec de sa déportation au Kamtchatka sous Catherine II, Michelet tire plusieurs pages qui lui servent de décor. La relation d'Eve Félinska lui permet de donner l'exemple d'un déporté polonais. Le colonel Séverin Krzyzanowski, qui avait discuté avec Pestel de l'opportunité d'une action conjuguée des Polonais avec les insurgés russes en 1825, avait été déporté sur ordre exprès de Nicolas Ier à Bérézov, un des endroits les plus déshérités de Sibérie. Eve Félinska, elle-même condamnée lors de l'affaire Konarski, vit à Tobolsk en 1839 cet infortuné, qui avait été le plus bel homme de l'armée, méconnaissable, une ruine humaine [152]. Il mourut très peu de temps après, le 13 juillet. Depuis vingt ans ses compatriotes ignoraient son sort.

Une autre source précieuse sur le sort des Polonais en Sibérie fut pour Michelet le dramatique et sobre récit de Rufin Piotrowski. Arrêté en Podolie au cours d'une tentative de propagande, Piotrowski, reconnu comme émissaire de la Société démocratique polonaise de Paris, fut expédié en 1844 dans le district de Tara sur l'Irtych, aux distilleries d'Iékatérinski-Zavod. Il y retrouva plusieurs compatriotes, au milieu d'un grand nombre de criminels de droit commun : son expérience et ses réflexions ressemblent beaucoup aux *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski et parurent en même temps. Michelet eut entre les mains le passage relatif au supplice de l'abbé Siérocinski, ancien supérieur d'un couvent de Volhynie, combattant de 1831 et auteur d'un hardi projet de soulèvement des déportés de Sibérie. Il périt en mars 1837 avec cinq compagnons, condamnés comme lui à 7 000 coups de verges. Michelet transcrivit l'atroce récit sans rien y ajouter. Piotrowski réussit à s'évader en 1846, seul, à travers les déserts de neige de l'hiver sibérien. Après de nombreuses aventures, il se retrouva à Paris le 22 septembre 1846. Il fut dès lors professeur à l'Ecole polonaise des Batignolles, et rédigea ses souvenirs en 1848 : Michelet put les consulter en 1851 [153].

Inversement Michelet ne sut presque rien sur le sort des exilés de 1826 : il ne parle des Troubetzkoï que d'après Custine. Mais il ajoute, d'après une source que nous ignorons, l'histoire d'Ivachev et de Camille Le Dentu [154], fort semblable à celle d'Annenkov racontée par Dumas. Placés au centre des *Martyrs de la Russie*, les chapitres consacrés à la Sibérie servent d'illustration à Michelet qui entend montrer, après Custine et Herzen, comment fonctionne la machine à décerveler du tzarisme. « Eteindre, annuler les âmes les plus fortes », c'est le sens de ces déportations incessamment renouvelées : « la vigoureuse personnalité des peuples héroïques, où tout cœur fut une flamme, disparaît, s'amortit, entre sous la terre. La Sibérie couvre, enfouit son trésor [155]. »

Dénonciation vigoureuse et aussitôt publiée, à la différence de celle de Vigny : désormais, à partir de 1851, les démocrates français, Quinet, Hugo, détesteront l'oppression tzariste, qui jette les plus généreux des Russes aux bagnes sibériens, à l'égal du régime impérial français, son digne émule : la haute figure de Bakounine, salué comme un martyr par Michelet, deviendra comme le symbole de la révolution inextinguible, destinée à faire le tour de la terre jusqu'au règne universel de la Liberté.

NOTES DU CHAPITRE SEPTIEME

1. Voir Arch. Aff. Etrang. *Russie*, t. 192, 22 juillet 1837 : Saulty, attaché à l'ambassade, doit renoncer à un voyage en Géorgie. B. M. Eichenbaum, *Stat'i o Lermontove*, M.-L. 1961, p. 255 déclare que pour les Russes des années trente le Caucase était lié autant que la Sibérie à l'idée de déportation.

2. Le voyage de Balzac en Ukraine constitue une notable exception : aussi les consignes de surveillance furent-elles renforcées. Voir plus haut, chap. III.

3. *R. d. D. M.* 15 juillet 1845, pp. 236-268.

4. A.I. Levchine, *Opisanie Kirgiz-Kazatch'ikh, ili Kirgiz-Kaïsatskikh ord i stepeï*, SPb 1832, 1 vol. in-8°.

5. Une édition allemande sous le titre *Reise des kaiserlich-russischen Flotten-Leutenants F. von Wrangell längst der Nordküste von Sibirien und auf dem Eismeere in den Jahren 1820 bis 1824*, Berlin Voss 1839, 2 vol. in-8°. Marmier en donna une analyse assez nourrie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1841, pp. 789-823.

6. Voir plus haut chap. III.

7. En 1842 parut à Londres un ouvrage d'attente intitulé *On the geological structure of the Central and Southern regions of Russia in Europe, and of the Ural mountains*. By Rod. Impey Murchison, E. de Verneuil and count A. von Keyserling. L'ouvrage complet parut à Londres chez Murray en 3 vol. in-4° sous le titre *The Geology of Russia in Europe and the Ural Mountains...* ; une trad. française du tome II parut en 1845, une trad. allemande en 1848.

8. Johann-Georg Kohl, *Reisen in Südrussland*, Leipzig-Dresde 1841, 2 vol. in-8°. Rééd. en 3 vol. in-12, 1846-47. Extraits intitulés *Les Steppes de l'Asie méridionale* dans *R. B.* sept.-oct. 1842 et mai-juin 1843. Analyse par X. Marmier *R.d.D.M.*, 1er sept. 1841, pp. 748-78.

9. L'ouvrage anglais paru à Londres en 1842 en un vol. in-8° fut traduit en allemand sous le titre *Sibirien...* Dresde-Leipzig 1846, 2 vol. in-8°. Haxthausent usa de cette traduction au tome II de ses *Studien*.

10. Mathias-Alexander Castrén, *Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838-1844. Herausgegeben von A. Schiefner*, SPb 1853, 1 vol. in-8°. Du même, *Vorlesungen über die finnische Mythologie* SPb Eggers 1853, 1 vol. in-8°. Dans la grande collection des *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches und der angrenzenden Länder Asiens* édités par C. E. von Baer et G. von Helmersen à Saint-Pétersbourg de 1839 à 1871, comprenant une trentaine de vol., le t. VII, dû à C. E. von Baer, parut en 1845 et traitait de la Sibérie : *Nachrichten aus Sibirien u. der Kirgizen-Steppe...* P. von Köppen, *Statistische Reise im Jahre 1850*, SPb Eggers 1852, et beaucoup d'autres études, parfois connues de Schnitzler.

11. Frédéric Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase...*, Paris Gide 1838-1843, 6 vol. in-8° plus un atlas.

12. James-Stanislas Bell, *Journal of a residence in Circassia...*, Londres 1840, 2 vol. in-8° trad. *Journal d'une résidence en Circassie* avec une introd. importante de Louis Vivien de Saint-Martin, Paris A. Bertrand 1841, 2 vol. in-8°.

13. C'est évidemment la Crimée qui retint surtout l'attention de 1854 à 1856.

14. Voir notamment Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine*, P. 1853, pp. 1-6, Custine, *La Russie en 1839*, l. VII, Marmier, *Lettres sur la Russie*, P. 1851, pp. 134-5 et 148.

15. Marmier, *op. cit.*, p. 151.

15 bis. Balzac déclarait à son compagnon de voyage, le jeune sculpteur N. A. Ramazanov : « Berlin est plus intelligent que Pétersbourg, plus animé, plus gai ; on voit qu'on vit pour soi. C'est très propre ! A Pétersbourg c'est

l'extérieur qui est beau et ce qu'il y a dans les cours... c'est affreux ! La perspective Newsky se termine par des cochonneries, et ici l'allée des Tilleuls finit par une belle chose ; on va de monument en monument. Berlin ressemble à Paris plus que Pétersbourg. » Passage en français dans L. P. Grossman *Bal'zak v Rossii* dans *Lit. Nasl.* 31/32 (1937), p. 360. Ce parallèle se retrouve dans une lettre à E. Hanska du 14-17 octobre 1843 (*Corresp.*, t. II, pp. 45-46).

16. Custine, *op. cit.*, l. XIV, t. II, pp. 162-3.
17. *Ibid.*, l. X, t. I, p. 303.
18. *Ibid.*, l. XIV, t. II, p. 182, etc.
19. Marmier, *op. cit.*, p. 152.
20. Louis Delatre, *Yélaguine, mœurs russes.* Paris Dubuisson 1853, 1 br. in-8° 14 pp. Le titre est indiqué de façon erronée dans Sainte-Beuve, *Corresp. générale*, t. III, p. 298 n. 4.
21. Edouard de Montulé, *Voyage en Angleterre et en Russie*, P. 1825, t. II, pp. 75-6.
22. Ancelot, *Six mois en Russie*, P. 1827, p. 221.
23. Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine*, P. 1853, p. 26.
24. Custine, *La Russie en 1839*, l. XIV, t. II, p. 170 et 188.
25. *Ibid.*, l. XV, t. II, p. 240.
26. G. M. Dallas, *Diary*, Philadelphie 1892, p. 85. Voir aussi [C. F. Henningsen] *L'Esclave blanc*, P. Labitte 1846-47, t. I, p. 279 : le silence matinal de la ville, l'« aspect solitaire et abandonné des rues... une ville peuplée de morts. » On peut aussi se reporter à Balzac, cf. chap. III. Le fantastique de la ville aux immenses espaces estompés de brume n'apparaît que chez Gogol et Dostoïevski, jamais chez les voyageurs occidentaux.
27. Marmier, *op. cit.* p. 212.
28. [J. G. Rohr] *Un Missionnaire républicain en Russie*, p. 1852, t. I, p. 225.
29. V. Hugo, *Le Rhin — Lettres à un ami*, P. 1906, lettre IX, p. 80. L'aspect fantastique du Kremlin a séduit Custine, mais aussi Marmier : « effet étrange, inexplicable, qui étonne comme un rêve », de Vassili Blajennoï il dit : « c'est un vrai conte fantastique » ; *Lettres sur la Russie*, pp. 203 et 205.
30. Marmier, *op. cit.* p. 210.
31. Custine, *La Russie en 1839*, l. XXIV, t. III, pp.260-1.
32. Haxthausen, *Studien*, t. I, p. 49. Impressions comparables chez le baron Frédéric Podmaniczky qui visite Pétersbourg et Moscou en août 1845. Voir Ladislas Tóth, *Voyageurs hongrois en Russie au XIX^e siècle* dans *Nlle Revue de Hongrie* t. 67, août 1942, pp. 25-27. Il se peut que le baron ait lu Custine.
33. Duc de Montesquiou-Fézensac, *Journal de la campagne de Russie en 1812*, Tours Mame 1849, 1 vol. in-8°. Cité par Marmier pp. 198-201.
34. [J. G. Rohr] *op. cit* t. II, p. 227.
35. Custine, *op. cit.* l. XXIV, t. III, p. 264.
36. [C. F. Henningsen] *Révélations sur la Russie*, t. II, p. 172.
37. Custine, *op. cit.* l. XXIV, t. III, p. 264.
38. Léouzon Le Duc, *op. cit.* p. 4.
39. Custine, *op. cit.* l. XXXIII, t. IV, p. 203.
40. *Ibid.* p. 246.
41. Lettre reproduite en appendice p. 220.
42. Custine, *op. cit.* l. XXXV, t. IV, p. 331.

42 bis. Prosper Thomas, *Souvenirs de Russie*, Epinal 1844, pp. 91 ss. Ce Thomas (Charles-Auguste-Prosper) était natif d'Epinal et fut maire de Remiremont.

43. Edward P. Turnerelli, *Kazan et ses habitants...* SPb 1841, p. 177. Les souvenirs de Turnerelli furent traduits en anglais en 1854, *Russia on the borders of Asia. Kazan, the ancient capital of the Tartar Khans...*, Londres Bentley 1854, 2 vol. in-8°.
44. P. de Barante, *Notes sur la Russie 1835-1840*, P. 1875, pp. 164-8.
45. X. Hommaire de Hell, *Les Steppes de la Mer Caspienne...*, Paris P. Bertrand 1843, t. I, pp. 6-7. La date proposée aux premiers mots du livre paraît fausse : le 15 mai 1838 tombait un mardi. Or après une navigation de deux

jours, les voyageurs arrivent en vue d'Odessa un dimanche. Le 15 juin étant en 1838 un vendredi, nous avons adopté cette solution. L'année est certaine en raison des revues de Vosnessensk qui eurent lieu en septembre 1837 et animent encore Odessa ; enfin le mois de juin est cité p. 10, après quelques jours de quarantaine.

45 bis. Balzac, *Lettres à sa famille 1809-1850*, publ. par W. Scott Hastings, P. A. Michel 1950 pp. 239, 240, 245 (lettres à sa sœur Laure de Surville) ; L. P. Grossman *Bal'zak v Rossii* dans *Lit. Nasl.* 31/32 (1937) p. 239 (lettre inéd. de Balzac à Ouvarov, donnée en traduction russe).

46. Laurence Oliphant, *Saint-Pétersbourg et Moscou*. P., Libr. Nouvelle, 1854, 1 vol. in-8° VII-310 pp. L'ouvrage anglais porte le titre *The Russian shores of the Black Sea in the autumn of 1852, with a voyage down the Volga, and a tour through the country of the Don Cossacks*, Edinb. — London 1853, 1 vol. in-8°, 366 pp. + 2 c. L. Oliphant (1829-1888), né à Ceylan, voyagea aux Indes et au Népal, puis en Russie et en Extrême-Orient où il occupa des postes diplomatiques. Le traducteur emploie p. 36 le mot « péricartes » qui laisse deviner le russe *perekaty*.

47. Oliphant, *op. cit.* p. 57.

48. Haxthausen, *Studien*, t. II, p. 118.

49. Custine, *La Russie en 1839*, l. XXII, t. III, pp. 185-6.

50. *Ibid.* pp. 192-3.

51. Marmier, *Lettres sur la Russie*, p. 182.

51 bis. X. Marmier, *En Russie*, dans *Lettres sur l'Islande et poésies*, 3e éd. Paris Delloye 1844 pp. 439-40.

52. Viardot, *Souvenirs de chasse*, P. Hachette 7e éd. 1859, pp. 191-2.

53. Hommaire de Hell, *Les Steppes...*, t. I, pp. 246, 248, 250.

54. *Ibid.* pp. 165-6.

55. Oliphant, *op. cit.* p. 114.

56. Tchékhov, *La Steppe* (1888) P. Plon.

56 bis. Balzac, *Lettres à sa famille*, pp. 239-240 et 156 (lettres à Laure de Surville, octobre 1847, et 12 octobre 1833).

57. Oliphant, *op. cit.* p. 202.

58. Hommaire de Hell, *op. cit.* t. II, p. 432.

59. Adèle Hommaire de Hell, *Rêveries d'un voyageur*, P. Amyot-Dentu 1846, in-12, 239 pp.

60. Hommaire de Hell, *Les Steppes*, t. II, pp. 437-8, Oliphant, *op. cit* p. 204. Voir L. V. Tengoborski, *Etudes sur les forces productives de la Russie*, P. Renouard 1852-56.

61. Le célèbre poème fut composé par Pouchkine à l'automne de 1823 et imprimé le 10/22 mars 1824, cf. B. Tomachevski, *Pouchkin*, t. I, M.-L. 1956, p. 512. Dès 1826 parut une trad. *La Fontaine des pleurs* par Jean-Marie Chopin, dont E. Héreau parla avec éloge dans la *Revue Encyclopédique*, juin 1826, pp. 819-21. Voir sur le poème et les lieux évoqués la belle étude de L. P. Grossman, *Ou istokov « Bakhtchisaraïskogo fontana »* dans *Pouchkin. Issledovaniia i materialy III*, M.-L. 1960.

62. Haxthausen, *Studien*, t. II, p. 396.

63. Hommaire de Hell, *Les Steppes*, t. II, pp. 532-3. J. Reuilly, *Voyage en Crimée et sur les bords de la Mer Noire...*, Paris Bossange 1806, p. 177 (émigration des Tatars) et 197 (dévastation des forêts). Oliphant, *op. cit.* pp. 257-8.

64. Hommaire de Hell, *op. cit.* t. II, pp. 507-13.

65. Haxthausen, *Transkaukasia*, Leipzig Brockhaus 1856, 2 vol. in-8°. Son voyage au Caucase dura un peu moins de deux mois, parti de Kertch le 1er août, il y revient le 22 septembre 1843.

66. F. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase* etc. t. I, 1838, pp. 28-29.

67. *Ibid.* t. II (1839) pp. 204-05.

66. Hommaire de Hell, *Les Steppes*, t. II, p. 188.

69. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 194 (lettre XXXII).

70. Ainsi par exemple Damaze de Raymond, dans son minutieux *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie*, ne

consacre que quelques lignes aux déportés, distinguant les « exilés, renfermés dans les prisons des forts ou des villes, entretenus aux frais de la couronne » et dont certains « n'ont d'autre prison que les murs de la ville où ils se trouvent », et les « criminels » qui « travaillent aux mines », *Tableau* P. Le Normant 1812, t. II, pp. 388-9.

71. *Voyages de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'Empire de Russie et de l'Asie septentrionale...*, l. 1788-93, 5 vol. in-4° atl.

72. Krusenstern J. A., *Voyage autour du monde*, trad. par J.-B. Eyriès P. 1821, 2 vol. in-8° avec un atlas. Le même compilateur, Eyriès, publia en 1839 un *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, résumé général des voyages anciens et modernes* chez Furne en un vol. in-4°, où se trouve une description de la Sibérie. La relation de F. P. baron de Wrangell, parue en allemand en 1839, fut traduite sous le titre *Le Nord de la Sibérie* et parut chez Amyot en 1843 en 2 vol. in-8°. F. Barrière en rendit compte dans le *J. des Débats* des 28 mars et 12 juin 1844.

73. Beniowski, M. A. *Voyages et Mémoires...*, P. Buisson 1791 2 vol. Baron de Lesseps, *Journal historique du voyage de M. de Lesseps*, P. Moutard 1790, 2 vol. in-8°.

74. *Simples histoires, livre amusant*, P. Louis Janet, s. d. 1 vol. in-12 315 pp. (*B. F.* 22 déc. 1838). L'esquisse sur les Kamtschadales occupe les pp. 229-243 et est signée Eugène Faure. Damaze de Raymond, *op. cit.* t. II, consacrait déjà tout un chapitre aux Kamtschadales (ch. III, pp. 391-408). Tous ces éléments proviennent des récits de Beniowski et de Lesseps.

75. [D. Prieur de Sombreuil] *Beautés et merveilles...*, P. 1846, Limoges et Paris, 1851, 1 vol. in-12, 232 pp. L'opuscule, publié par Ardant (Librairie des Bons Livres) fait partie d'une série intitulée Bibl. religieuse, morale, littéraire pour l'enfance et la jeunesse. D'autres éd. paraissent en 1860, 62, 64, 68.

76. Prieur, *op. cit.* p. 105. Nous citons d'après l'éd. de 1851.

77. *Ibid.* p. 103.

78. *Ibid.* p. 141.

79. *Ibid.* pp. 185-6. Cette histoire de livraisons obligatoires de fourrures au gouvernement par les exilés a été utilisée sous forme romanesque par E. Souvestre dans son récit *Les Bannis* dans le recueil *Pendant la moisson* P. Giraud et Dagnau, 1852, in-18, IV-279 pp.

80. Le nom d'Horace Gay est indiqué au v° de la couverture du livre (annonce d'un livre de grammaire française), et dans le *Dictionnaire des Anonymes* de Quérard et Brunet. Publié à Moscou par Sémen en 1 vol. in-8° de III-II-204 pp, l'ouvrage, introuvable en France, nous a été gracieusement communiqué par la Bibl. Saltykov-Chtchédrine de Léningrad.

81. [H. Gay] *Deux années d'excursions...*, Moscou 1847, p. 138.

82. *Ibid.* pp. 144-5.

83. *Ibid.* p. 4.

84. R. Bourdier, *Voyage en Sibérie* p. 457 : ce récit forme la 4e partie du *Voyage pittoresque en Russie* de Charles de Saint-Julien paru en 1853, dont il occupe les pp. 453 à 534.

85. *Ibid.* p. 457.

86. Nous pensons qu'il faut lire ainsi le mot *tarini* qui figure à la fin du récit.

87. Voir ch. VI. Les articles *Esquisses sibériennes* et *L'Amérique russe*, parus dans la *Revue Britannique* en janv-févr. 1842, pp. 95-122 et août 1846, pp. 295-323 ont été réimprimés dans les *Mélanges et Souvenirs*, de M. A. Yermoloff, P. 1858, pp. 171-200 et 295-323.

88. Gay donne aussi quelques détails sur la colonie russe de La Bodega et de Ross, *op. cit.* pp. 5-7.

89. *Revue des Deux Mondes* 1855 (3) pp. 602-642 et 943-986.

90. Kristoffer Hansteen, *Reise-Erinnerungen aus Sibirien. Deutsch von Dr H. Sebald*, Leipzig 1854, 1 vol. in-8°, VIII-215 pp. et Christophe Hansteen, *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, trad. du norvégien par Mme Colban et revus par MM. Sédillot et de la Roquette, P. Perrottin 1857, 1 vol. in-8°, XIV-429 p.

91. Indications identiques dans Haxthausen, *Studien*, t. II qui les tient de Cottrell, *Sibirien*, Dresde-Leipzig 1846, t. II.

92. Adolph Erman, *Reise um die Erde durch Nord-Asien und die beiden Oceane*, Berlin 3 vol. in-8° 1833, 1838, 1848. Trad. en anglais *Travels in Siberia...* Londres 2 vol. in-8° ; extraits en français dans *Revue Britannique*, t. XVI, juillet-août 1848 pp. 351-373, traduits par X[avier] M[armier]. Un premier extrait relatif aux Bouriates avait été transmis par A. de Humboldt à la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1832 pp. 529-554.

93. S. S. Hill *Travels in Siberia* London Longman 1854, 2 vol. in-8°.

94. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, P. 1854, pp. 224-5.

94 bis. Dès 1838, J.-M. Chopin énonçait deux hypothèses : « Si, un jour, la Russie était obligée de replier ses frontières devant les forces réunies de l'Europe, c'est en s'adossant à ces provinces éloignées qu'elle redeviendrait invincible... » ou, au contraire, accession de la Sibérie à l'indépendance. *La Russie* p. 9.

95. *R. d. D. M.* 1855 (3) p. 951.

96. *Ibid.* p. 985.

97. Voir Alfred Berthier, *Xavier de Maistre*, th. de Grenoble 1920, pp. 274-289. Biographie de Prascovie Loupalova dans Bantych-Kamenski, *Slovar' dostopamiatnykh lioudeï rousskoï zemli*, Moscou 1836, 3e partie, pp.222-24.

98. Le livre ne paraît pas avoir connu en France autant de succès qu'en Allemagne ou en Russie ; des rééditions ne paraissent qu'à partir de 1840.

99. Voir Méjov, *Bibliographia Sibirica*, t. II. Encore en 1840 N. A. Polevoï faisait jouer « Paracha la Sibérienne ».

100. Lettre de Mareste à Vignet, de Paris, 23 octobre 1823, citée par A. Berthier p. 131, et lettre de Stendhal à Stritch, directeur de la *German Review*, du 1er novembre 1825, *ibid.* p. 135.

101. Joué au Théâtre Lyrique le 31 déc. 1853.

102. *J. des Débats* du 5 janvier 1854.

103. Strasbourg Vve Levrault 1841, in-18, 116 pp. Le livre est traduit du français en allemand par un instituteur strasbourgeois, J. Leser.

104. F. de Cussy, *Souvenirs*, P. Plon 1909, t. I, p. 275.

105. On reconnaît sous les noms de Paschwa ou Paskowa celui de Pojva, affluent de droite de la Kama. De grandes usines sidérurgiques (Pojevski zavod), à 100 km de Solikamsk, furent fondées en 1754. Elles appartenaient aux Vsevolojski, et comportaient un domaine de 125 000 ha. En 1863 on y comptait 325 ouvriers. Voir P. Semenov, *Geografitchesko-statistitcheski slovar' rossiïskoï imperii*, SPb 1873, t. IV.

106. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, pp. 504-06 (appendice).

107. *Un Français en Sibérie*, acte II sc. 13.

108. *Ibid.* acte III sc 2. Une autre pièce *Aniéla ou les prisonniers en Russie*, par Saint-Rambert, P. Tresse 1840, 1 fasc. in-4° 22 pp., fut vendue au profit des prisonniers français en Sibérie, mais ne paraît pas avoir été représentée. Elle est d'une insigne faiblesse.

109. Hugo, *Légende des Siècles*, LIV *La Vision de Dante*, VII éd. J. Truchet P. Pléiade, 1950, pp. 666-7. Comparer dans les *Châtiments*, I le poème *Carte d'Europe*, str. 3, et dans *Les Années Funestes* le beau poème *Entendu dans le ciel*, daté du 18 avril 1855 : il s'agit des tzars :

> Et Tobolsk, leur chienne blanche
> Mange un peuple sous leurs pieds.

Voir aussi *Les Mangeurs* dans *La Légende des Siècles*, etc.

110. Alexandre Dumas, *Le maître d'armes, ou dix-huit mois à Saint-Pétersbourg*, P. Dumont, 1840, 3 vol. in-8°, d'abord publié dans la *Revue de Paris*, t. 19, 20 et 21 (juillet à septembre 1840).

111. Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, P. 1847, t. I, p. 456.

112. A. Maurois, *Les Trois Dumas*, P. Hachette 1957, pp. 297-98, qui résume sans le dire l'article fondamental de S. N. Douryline *Aleksandr Diouma otets i Rossiia* dans *Lit. Nasl.* 31/32 (1937) pp. 491-562.

113. Dumas transforme à peine le nom réel ; Ivan Alexandrovitch Annen-

kov (1802-1878), était lieutenant au régiment des cavaliers-gardes et membre de la Société du Sud.

114. C'était, semble-t-il, la façon de faire sa cour au terrible grand-duc. Même histoire dans le roman de Henningsen, *L'Esclave Blanc*, P., J. Labitte 1846-7, t. II, chap. I ; voir aussi Harro-Harring, *Mémoires sur la Pologne sous la domination russe*, Strasbourg Schouler 1833, pp. 71-74.

115. Dumas, *Le maître d'armes*, éd. M. Lévy 1866, pp. 220-2.

116. Ancelot, *Six mois en Russie*, P. Dondey-Dupré 1827, 2e édi., p. 413 (lettre XLIII).

117. Voir la nouvelle édition du *Voyage en Russie* de Dumas, préfacée par A. Maurois et annotée par J. Suffel, P. Hermann 1960, chap. XXXIII, p. 312 et la note de Dumas, et chap. LXI, pp. 562-64.

118. La comtesse Annenkov laissa des Mémoires qui parurent sous le titre *Razskazy Praskov'i Egorovny Annenkovoï, rojd. Gebl'* dans *Rousskaïa Starina*, 1888, t. 57, nos 1, 2, 3 et t. 58 nos 4 et 5, et *Vospominania Poliny Annenkovoï*, Pod red. G. Gessena i A. Predtetchenskogo Moscou 1929. Auguste Grisier séjourna en Russie de 1820 à 1830 et publia un livre assez bien écrit, *Les armes et le duel* P. Garnier 1847, in-8° 583 pp. dédié à Nicolas Ier, avec une préface « anecdotique » d'A. Dumas et une notice par R. de Beauvoir. Portrait de Pauline Annenkov dans *Zapiski kn. M. N. Volkonskoï*, Tchita 1960, pp. 86-87 et notes pp. 131-2. Résumé de sa vie dans V. I. Méjov, *Bibliografia Sibirica*, t. I, n° 6334.

119. Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 140, 144 (lettre XXI).

120. Témoignages de décembristes cités dans les notes des *Zapiski kn. M. N. Volkonskoï*, pp. 125-6 (notes 25) ; cf. M. N. Gernet, *Istoria tsarskoï tiourmy*, Moscou t. II (2e éd.) 1961, pp. 175-6.

121. H Troyat, *Les Dames de Sibérie*, P. Flammarion 1962.

122. N. Gretsch, *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé La Russie en 1839*, Bruxelles 1844, pp. 118-9.

122 bis. M. N. Gernet, *op. cit.*, t. II, p. 178.

123. Traduits du russe par le prince Augustin Galitzin, 1 vol. in-18, VI-88 pp.

124. Schnitzler, *Histoire intime*, t. II, pp 310-11 (note 4).

125. Voir les *Zapiski Dekabrista* d'A. E. Rosen Leipzig 1870, ch. 9, pp. 218-237. Le texte des instructions données le 19 septembre 1826 par le général Diebitch au commandant des mines de Nertchinsk est dans M. N. Gernet, *op. cit.*, t. II, pp. 173-75. Une belle lettre de la princesse E. I. Troubetzkaïa au gouverneur Zeidler de janvier 1827 est publiée par E. P. Fédosseiéva dans M. P. Alekséiev et B. S. Meïlakh *Dekabristy i ikh vremia* M. L. 1951, pp. 214-16.

126. Ainsi Alexandra Vassilievna Entaltseva ne put revenir qu'en 1856 en Russie, alors que son mari, A. V. Entaltsev, était mort en 1847 après avoir perdu la raison.

127. Le poème de Nékrassov, *Rousskie jenchtchiny* (Femmes russes) parut en 1872 et 73 dans la revue *Otetchestvennya Zapiski*.

128. Custine, *La Russie en 1839*, t. III, p. 154 (lettre XXI). M. N. Gernet, *op. cit.*, p. 194 cite un fait analogue relatif aux Volkonski : ils demandèrent en 1838 l'autorisation de recevoir de leurs parents une somme de deux mille roubles destinée à l'éducation de leurs enfants nés en Sibérie. Réponse impériale : « Il n'y a pas de maîtres en Sibérie ; en conséquence l'éducation des enfants n'entraîne pas de dépenses et incombe aux seuls parents. »

129. S. Volkonski, *O dekabristakh*, Pétrograd 1922, p. 195, cité dans *Zapiski kn. M. N. Volkonskoï*, notes p. 145.

130. Custine, *op. cit.*, t. III, p. 150 (lettre XXI).

131. *Zapiski kn. M. N. Volkonskoï*, notes pp. 145-6.

132. *Ibid.*, pp. 109-110, témoignage confirmé par celui de N. I. Gretch, *op. cit.*, p. 121, note 1. L'ordre d'admettre les enfants des criminels d'Etat dans les différents établissements d'instruction de la Couronne fut donné « à l'occasion du mariage du grand-duc héritier », soit en 1841.

133. Custine, *op. cit.*, p. 147.

134. Voir notre chapitre premier.

135. Mickiewicz, *Les Slaves*, t. III (La Pologne et le Messianisme) 1842, 64e et 65e leçons, pp. 218-231.
136. *Ibid.*, p. 231.
137. Voir Jean Bourrilly, *Anhelli* dans *Revue des Sc. Hum.*, fasc. 102 (avril-juin 1961), n° consacré à Jules Slowacki.
138. *Revue Indépendante*, 25 avril 1847, pp. 401-435.
139. Vigny, *Journal d'un Poète*, éd. Baldensperger, P. Conard 1935, t. I, p. 262, à la date de 1833.
140. Vigny, *Journal d'un Poète*, éd. Ratisbonne, P. Delagrave 1926, p. 244 ; page datée d'après l'agenda 1843 ou 44. Toutes ces indications sont données, ainsi que les textes de Vigny, dans l'éd. de V.-L. Saulnier des *Destinées*, Genève-Lille Droz-Giard 1946, 2e tir. 1955, notice de *Wanda*, pp. 191-2 et notes.
141. Voir notre chapitre premier.
142. Voir par ex. les *Mémoires* de Michel Oginski Genève 1827, t. I.
143. Vigny, *Les Destinées*, éd. Saulnier, pp. 193-4.
144. P. Flottes, *La pensée politique et sociale de Vigny*, P. 1927, p. 267. Cette ébauche est datée du 22 juin au 4 juillet 1845.
145. Schnitzler, *Histoire intime*, t. II, pp. 312-3.
146. Une hésitation semble s'être produite, car si le texte imprimé en 1864 porte bien la mention : « Wanda, grande dame russe », le manuscrit ajoute au « Bon à imprimer. Alfred de Vigny. 20 déc. 1861 » la mention : « Wanda, dame polonaise ». *Destinées*, éd. Saulnier, p. 196 n. 1.
147. Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 159-160.
148. Voir *J. des Débats* des 27 oct., 27 décembre 1845, janvier 1846.
149. Egalement *J. des Débats*, 4 mai et 23 mai 1842.
150. Michelet, *Légendes Démocratiques du Nord*, *introd.*
151. B.H.V.P. fonds Monod, fragment A 3875/44.
152. [Ewa Felinska] *Revelations of Siberia. By a banished lady. Edited by the colonel Lach Scyrma*, London 1853, t. I, p. 246.
153. *Pamietniki Rufina Piotrowskiego*, Posen Zupanski 3 vol. in-8°, 1861, trad. partiellement dans *R.d.D.M.* sous le titre *Souvenirs d'un Sibérien*, 15 avril, 1er et 15 mai 1862 ; un volume parut sous le même titre chez Hachette 1870, VIII-255 pp. Un avant-propos de Julian Klaczko est daté 15 avril 1862. Michelet eut entre les mains un fragment de ces Mémoires relatif au supplice de l'abbé Siérocinski : il le cite dans ses *Légendes* de 1851, mais ce n'est pas la même traduction que celle de 1862.
154. Camille Le Dentu (1803-1839), rejoignit en 1831 après de multiples difficultés son fiancé le décembriste V. P. Ivachev. Elle mourut en Sibérie. Voir O.K. Boulanova, *Roman dekabrista*, Moscou 1925. Ivachev était apparenté à Al. Iv. Tourguéniev : cf. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV Tourguéniev à Viazemski (9 février 1840). Herzen raconte aussi son histoire, *Byloe i doumy*, t. VIII, pp. 59-61. C'est peut-être Herzen qui la fit connaître à Michelet en 1851.
155. Michelet *op. cit.* P. 1854, pp. 201-02.

8.

La Société et le Pouvoir

Plus qu'aux villes, à la nature, aux ressources de la Russie, les Français s'intéressent aux hommes qui la peuplent, à ses classes sociales tranchées, à son gouvernement. La période que nous avons choisie est caractérisée en France par d'ardentes discussions touchant la forme de la société et la répartition des richesses : inévitablement les Français qui vont en Russie ou qui traitent de la Russie dans leurs ouvrages sont disposés à établir des comparaisons. Jamais ces comparaisons ne reposent sur une étude approfondie des conditions historiques et économiques : seul Haxthausen mena une enquête assez patiente pour déterminer avec certitude quelques traits de la vie paysanne ; Le Play de son côté décrit avec précision l'existence de quelques familles d'ouvriers et d'agriculteurs. Le reste n'est qu'une impression rapide et généralisation téméraire. Cependant les chiffres et les études minutieuses ne peuvent toujours remplacer le coup d'œil rapide, l'intuition du voyageur expérimenté. Nous étudierons successivement comment les Français se sont représenté les classes sociales et le gouvernement de la Russie.

1. LES CLASSES SOCIALES

1. L'aristocratie.

Lorsque les Français vont en Russie, ils ont généralement affaire à la classe qu'il est convenu d'appeler l'aristocratie. S'ils habitent un certain temps le pays, ils apprendront à connaître d'autres classes, petits fonctionnaires, marchands, paysans ; mais s'ils se limitent à un voyage rapide, ils n'ont de rapports qu'avec la première. Ainsi Custine tire toute son information des conversations qu'il a engagées avec différents représentants de l'aristocratie ; Marmier ne procède pas autrement. Les jugements portés sur cette classe sont presque uniformément défavorables. Sans doute la plupart de nos voyageurs, Custine, Barante et Mathilde exceptés, n'appartiennent pas eux-mêmes à l'aristocratie, et leurs jugements sont plus ou moins directement influencés par l'évolution qui accorde en France l'influence prépondérante à la bourgeoisie. Cependant les jugements concordent de façon significative sur certains traits de l'aristocratie russe, comme nous allons essayer de le montrer.

Sur la structure même de cette aristocratie russe, les renseignements

dont disposent les Français sont superficiels. On se borne dans la plupart des cas à reproduire de façon mécanique le tableau du *tchin*, c'est-à-dire la correspondance entre les grades de l'armée et les emplois civils [1]. Quelques auteurs russes expliquent de leur mieux l'origine et l'évolution de la noblesse : mais le prince P. V. Dolgoroukov se laisse entraîner par ses ressentiments contre la famille Romanov qu'il accuse d'usurpation [2], tandis que Golovine se borne à démarquer l'exposé fort sommaire paru dans les *Mystères de la Russie* [3]. Toutefois les Français apprenaient là à distinguer noblesse héréditaire et noblesse personnelle ; Golovine faisait ressortir que Nicolas avait tenté de rendre plus difficile l'accès à la première catégorie, en la restreignant aux cinq premières classes du service civil ; mais d'un autre côté les sous-officiers, après douze ans de service, devenaient officiers, acquérant ainsi la noblesse personnelle et augmentant considérablement cette catégorie. Quant à la noblesse personnelle, le plus insignifiant employé de l'Etat, n'importe quel étudiant parvenu au terme de ses études universitaires en était automatiquement revêtu. Peltchinski montrait de son côté [4] que peu à peu l'aristocratie de rang, celle du *tchin*, tendait à remplacer l'aristocratie de sang *(stolbovaïa)*. La centralisation extrême du pouvoir ne laisse que des attributions insignifiantes aux assemblées de la noblesse dans les gouvernements et les districts : tout le pouvoir découle de l'administration centrale jusqu'à ses représentants locaux. Ce qui n'empêche pas le seigneur russe d'être maître chez lui : en tant qu'individu le seigneur est tout-puissant sur ceux qui dépendent de lui, mais il se trouve dans un état d'impuissance complet vis-à-vis du pouvoir suprême. Seuls quelques représentants d'anciennes familles peuvent nourrir leur mécontentement dans une retraite hargneuse, loin de Pétersbourg [5] : la majorité des nobles, surtout ceux de fraîche date, servent le pouvoir de toute leur ambition, bien loin de le fronder ou de le combattre. Cette soif d'honneurs, de décorations, d'avancement, est considérée comme un des traits caractéristiques de l'aristocratie russe. Même un Russe, N. I. Tourguéniev, déclare en 1847 : « Comme dans la distribution de ses dons le pouvoir ne suit et ne peut suivre aucune règle, il en résulte que les aspirants ne perdent jamais l'espoir de voir tomber enfin sur eux la rosée impériale, quoique pour un qui réussit, il y en ait des milliers de désappointés [6]. » Rohr raconte la déconvenue du prince qui l'emploie à Moscou et de sa femme se voyant omis lors d'une distribution de récompenses : leur dépit les entraîne à déclarer qu'ils vivent sous « le règne absolu de la protection [7] ». Custine commence ainsi son récit à Ems, où la servilité de l'entourage du grand-duc Alexandre le frappe aussitôt : « Ils font leur métier de grands seigneurs avec une soumission extraordinaire ; c'est une espèce d'esclaves supérieurs. Mais aussitôt que le prince a disparu, ils reprennent un ton dégagé, des manières décidées, des airs délibérés... [8] » Plusieurs auteurs font également ressortir combien l'ambition et les prétentions de cette aristocratie de cour sont peu en rapport le plus souvent avec ses talents véritables. Même un écrivain bien disposé envers un pays où il a longuement vécu, comme Julvécourt, n'hésite pas à écrire : « La nullité est un grand ressort d'ambition en Russie ! » Et il décrit l'ascension d'un personnage fictif, mais peint évidemment d'après un modèle précis : « Porté comme une machine, s'effaçant toujours le plus possible, il s'était glissé de grade en grade à la queue de son voisin, et ce n'était que parvenu au haut de l'échelle, quand il avait été aperçu, que le malheureux n'avait pu se soutenir, et

qu'il s'était brisé le col dans sa chute[9]. » Ainsi l'aristocratie est-elle sévèrement critiquée par les observateurs étrangers : aussi opprimée par le pouvoir impérial qu'elle se montre oppressive vis-à-vis du peuple russe, « son manque d'énergie et son petit nombre la rendent insignifiante[10] », déclare Henningsen, conservateur éclairé à la façon de Disraëli. L'aristocratie russe ne peut même pas propager parmi les serfs les idées libérales que son éducation lui fournirait, et lutter efficacement de la sorte contre le pouvoir impérial, car elle serait la première victime d'une telle propagande. Depuis l'échec de l'insurrection décembriste, qui coûta à la plupart des grandes familles la déportation en Sibérie d'au moins un de ses membres, les velléités libérales sont rares dans l'aristocratie russe. Rohr parle bien d'un prince Alexandre à qui sa famille interdit de devenir professeur, étant donné le ridicule d'une pareille carrière, et qui veut répandre les lumières chez les serfs de son père : mais il s'agit d'une exception, et le prince Alexandre est soumis aux railleries de tous ses proches[11].

Une des nombreuses pièces de théâtre inspirées par la guerre de Crimée, *le Masque de Poix* de Benjamin Antier, représente de façon caricaturale le type du prince acquis aux idées libérales, un certain Alexis qui déclare que la France est le « phare étincelant à la tête des nations » et n'hésite pas à tenir des propos subversifs dans son salon et à encourager l'Agent à les noter soigneusement ; un autre personnage, le comte Triskoï, en réalité un Français déguisé, étale ses titres avec ostentation dans un surprenant charabia russe[12].

La corruption morale des seigneurs russes est un lieu commun des ouvrages relatifs à la Russie. Il n'est pas rare que de hauts fonctionnaires acceptent ou même réclament une gratification de leurs solliciteurs ; Rohr raconte comme son prince Khîtrine établit sa filature de coton à Moscou en faisant causer un technicien français : « Enfin, quand j'eus obtenu tous les renseignements nécessaires, je me débarrassai de mon homme avec toutes les formes de la politesse... Et voilà comme j'ai gagné gratis le plan de ma bien-aimée filature[13]. » Marmier, pourtant très reconnaissant aux seigneurs russes de leur hospitalité, et disposé à reconnaître le talent et l'honnêteté de quelques-uns d'entre eux, déclare : « la magistrature russe est entrée dans cette fange de calculs sordides et de corruption. J'ai entendu raconter en Russie d'infâmes dénis de justice et d'infâmes actes arbitraires [...] et c'étaient des Russes qui me les racontaient, la rougeur au front et l'indignation dans le cœur ; car ceux-là avaient voyagé en France...[14] » Résumant son exposé sur la noblesse « héréditaire, militaire, administrative, illustrée en partie par de nobles traditions, par d'importants services », Marmier ajoute ces mots cruels « et en plus grande partie encore entachée chaque jour par un trafic ignominieux[15] ». Les mieux informés des observateurs expliquent cette vénalité par l'état d'endettement chronique où se trouvent les seigneurs russes vis-à-vis du Trésor. Mercier, chargé d'affaires à Pétersbourg en 1847, explique à Guizot que Nicolas a fait discuter au Conseil de l'Empire un projet de loi prévoyant que les serfs des terres engagées à la Couronne pourront, si leurs maîtres ne paient pas régulièrement les intérêts, racheter les terres avec l'aide de la Couronne[16]. Le gouvernement russe dispose ainsi de la meilleure arme contre les nobles qui seraient enclins à la fronde. Aussi beaucoup de nobles préfèrent-ils employer une partie de leurs serfs au travail industriel ; mais cette évolution n'est que rarement envisagée par nos auteurs.

Haxthausen déplore la disparition des liens patriarcaux qui unissaient le seigneur et le *mir*, la communauté paysanne : il voit dans l'activité industrielle un germe de corruption redoutable pour la classe possédante et pour le peuple : l'ouvrier est coupé de sa commune et le seigneur ne cherche plus qu'à tirer le profit maximum de ses manufactures. Depuis 1812 la noblesse moyenne, celle qui jusque-là était restée profondément russe et proche de la terre, s'européanise, se découvre des goûts de luxe incompatibles avec la vie rurale et provinciale. La terre passe progressivement aux mains de parvenus qui rendent au paysan le poids du servage intolérable. Et Haxthausen conclut par cette phrase très caractéristique de l'esprit slavophile qui anime son ouvrage : « Les choses en sont venues au point que la noblesse en Russie s'est gonflée jusqu'à former un peuple des seigneurs contrastant avec le peuple des serfs fidèle à l'ancienne Russie, séparé de ce dernier par une culture étrangère, des conceptions, des mœurs et des vêtements étrangers, uni à lui par le seul lien de la religion et de la langue [17]. » Nicolas Tourguéniev écrivait au même moment, en 1847, d'une façon toute semblable : « Ce n'est pas seulement par ses nombreuses prérogatives que la noblesse russe est séparée des autres classes ; elle en diffère encore par son extérieur, par son costume ; et comme si tout cela ne suffisait pas pour la faire reconnaître, elle a fini, du moins la haute noblesse, par répudier la langue nationale et par adopter l'usage d'une langue étrangère, même dans la vie privée, dans la vie de famille. Différant ainsi de la masse du peuple par les privilèges, par le genre de vie, par le costume et la langue, la noblesse a l'air d'une race de conquérants qui se serait imposée de force à la nation, apportant d'autres instincts, d'autres tendances, ayant d'autres intérêts enfin que ceux de la majorité [18]. »

Si au moins la noblesse, en adoptant les usages et les conceptions de l'Occident, fournissait à la Russie un élément de progrès : mais la plupart des auteurs estiment que la noblesse ne s'est donné qu'un vernis de civilisation [19]. Custine à plusieurs reprises insiste sur ce culte de l'apparence qui fait de la Russie un « royaume des façades [20] ». Il a rendu visite à des princes de Pétersbourg, chez qui « malgré la magnificence de l'ameublement entassé à l'anglaise dans certaines pièces destinées à recevoir du monde, on entrevoit dans l'ombre une saleté domestique, un désordre naturel et profond qui rappelle l'Asie [21] ». Léouzon Le Duc estime aussi que l'aristocrate russe brille dans son salon au point d'éblouir l'étranger, mais qu'il ne gagne pas à être connu dans l'intimité [22]. Henningsen constate que l'éducation reçue par l'aristocratie est également « calculée pour l'effet extérieur », mais n'a rien de solide. Le seigneur russe parle avec aisance plusieurs langues, connaît la musique, la danse et l'art de la conversation, « mais ce même homme sera dépourvu de toute instruction classique, historique et géographique ; il sera hors d'état d'écrire dans la langue qu'il parle si correctement, souvent même dans sa propre langue [...] dont les classes élevées font à peu près le même cas que la noblesse d'Irlande du Gaëlique [23]. »

Naturellement les observateurs occidentaux essaient de saisir la véritable nature de l'aristocratie russe en étudiant ses rapports avec les paysans. Nous retrouverons ces témoignages un peu plus loin à propos du servage. Ils sont à peu près tous défavorables. Nous n'avons trouvé, en dehors du prince Alexandre de Rohr, qu'un seul portrait sympathique d'aristocrate russe. C'est celui du prince Alexandre Pétrovitch Bélikovsky, dessiné par Hippolyte Augé dans son roman intitulé *Avdotia* [24]. Le prince,

âgé de 60 ans, s'apprête à quitter la Russie. Il n'a jamais commis de bassesses à l'époque où il fréquentait la Cour, se rappelle sa jeunesse et rêve du bonheur disparu depuis la mort de sa femme. Il emmène la jeune Avdotia en Europe pour achever son éducation, pense la marier au jeune duc de Tourny mais tombe malade et meurt. Ce vieil homme annonce un peu le général Dourakine.

Nous avons vu au chapitre second combien un Démidov était sévèrement jugé à Paris ; la plupart des nobles russes qui venaient dépenser leurs revenus en Occident paraissaient à la fois opulents et barbares. Les excentricités de certaines grandes dames scandalisaient et séduisaient à la fois. Dumas fils se laissera prendre au charme un peu inquiétant de la comtesse Lydie Nesselrode, née Zakrevski ; Viel-Castel, qui n'aime pas les Russes, prétendit que Lydie, Marie Kalergis et Marie von Seebach avaient formé une « société de débauche en participation », et dénonça l'influence de Sade sur la littérature contemporaine [25]...

2. Les « classes moyennes ».

Si l'aristocratie est généralement tenue pour foncièrement corrompue, en est-il de même des autres classes ? En particulier que sait-on des classes moyennes russes ? A la différence des nobles, ni les marchands ni les moyens et petits fonctionnaires ne sortent de Russie sous Nicolas Ier : les seuls aperçus sont donc nécessairement fournis par les voyageurs. Comme les marchands ont conservé jusqu'à Saint-Pétersbourg de pittoresques traditions nationales, la plupart des récits de voyage un peu détaillés les font apparaître. Quant aux fonctionnaires de rang subalterne, auxquels les voyageurs ont forcément affaire un jour ou l'autre, ne serait-ce qu'à l'occasion des cérémonies douanières, les témoignages les dépeignent unanimement sous les couleurs les plus noires.

Dans une intéressante dépêche du 30 décembre 1845, le comte de Rayneval évalue à 4 500 000 personnes mâles la classe moyenne et propose la répartition suivante [26] :

1. domestiques de la Cour, paysans des apanages travaillant à Pétersbourg ou dans les châteaux impériaux, libérés après quelques années de service	779 000
2. odnodvortsy (paysans aisés)	730 000
3. serfs affranchis (ville ou campagne)	650 000
4. soldats et marins libérés, en général surveillants à la campagne	660 000
5. fils de soldats appelés cantonistes : employés, commis, etc.	760 000
6. bourgeois des villes dont 6 500 qualifiés de « notables bourgeois	1 134 000
7. marchands	256 000
8. employés civils (de rang inférieur à la 5e classe)	298 000
9. les plus bas échelons de la noblesse personnelle à titre militaire	235 000

A ce total peuvent en outre être ajoutés, dit Rayneval, 900 000 Cosaques et 400 000 colons. En fait, le tableau montre combien cette classe est peu nombreuse et hétérogène ; il eût été plus significatif de distinguer la classe moyenne des villes de celle des campagnes. Tous ces chiffres n'ont du reste qu'une valeur très relative, les catégories étant elles-mêmes sujettes à discussion. Par « bourgeois des villes » il faut entendre la

traduction du terme russe *mechtchanine*, c'est-à-dire, selon la bonne définition de Leroy-Beaulieu, « l'habitant des villes qui, n'étant ni noble ni prêtre, n'est pas assez riche pour être inscrit parmi les marchands et ne fait pas non plus partie d'une corporation d'ouvriers. Il vit d'ordinaire d'un petit commerce ou de métiers manuels [27] ». Fréquemment le *mechtchanine* va chercher fortune à la campagne, tandis que le paysan vient à la ville exercer un métier artisanal. Il est, comme le paysan, soumis à l'*obrok* ou capitation et au recrutement militaire ; sa condition est donc beaucoup plus proche de celle du paysan que du noble, et n'a rien de commun avec ce que le mot de « bourgeois » évoque en Occident. Quant aux « notables bourgeois » du tableau de Rayneval, ce sont les *potchetnyé grajdanié* des statistiques russes, nouvelle catégorie créée par Nicolas Ier en avril 1832 : Rayneval précisait dans une autre dépêche [28] qu'afin de revaloriser l'appellation de « noble », les catégories inférieures du *tchin* (de la 10e à la 14e classe) donneraient droit désormais à ce titre nouveau ; les sous-officiers y auraient droit également et toucheraient une retraite d'officier.

Bien entendu ces distinctions compliquées n'apparaissent pas habituellement dans les publications occidentales relatives à la Russie au milieu du siècle dernier. On connaît fort mal cette « bourgeoisie » qui ne parle que le russe, que l'on ne rencontre pas dans les salons et qui ne voyage pas. Pratiquement la seule distinction effectuée par les voyageurs est entre les marchands et les *tchinovniki* ou employés de grade subalterne : nous suivrons également cette division simple.

Le marchand est, nous l'avons dit, un type pittoresque. Voici un marchand de première guilde, disposant donc d'un capital d'au moins 50 000 roubles, vu par Rohr à Moscou : « C'était un homme magnifique, de grande taille et d'une santé florissante ; sa figure était régulière et intelligente, son teint frais était relevé par une belle barbe brune qui lui tombait sur la poitrine ; il portait un chapeau rond à l'européenne et une longue redingote bleue qui tombait jusqu'au-dessus des genoux sur des bottes bien cirées [29]. » Fils d'un affranchi, il se ménage les autorités en faisant des dons de 5 000 roubles aux sociétés de bienfaisance ; son propre fils paie de son côté sa roture en régalant ses camarades d'université, fils de seigneurs. Vieux croyant, le marchand vit avec une stricte économie, tout en permettant à son fils de mener grand train ; il reconnaît combien le commerce est entravé par le mauvais état des routes, la pauvreté des paysans, la concurrence étrangère, mais refuse d'en tirer la moindre conséquence politique.

Henningsen place un épisode de son roman *L'esclave blanc* chez le marchand Vassili Pétrovitch, que le héros du roman, le serf Mattheus, trouve chez lui se rafraîchissant la tête au moyen d'une moitié de melon d'eau qui dégouline dans sa barbe « comme l'huile versée sur la tête des anciens patriarches ». La pipe à la bouche, le marchand tient un gobelet de thé froid en main ; il fait admirer à son hôte son chat, son rossignol, son cheval et sa femme, qu'il espère voir bien grasse dans quelque temps. C'est une Allemande, chanteuse dans les chœurs, qu'il tient sous bonne garde. Le marchand invite Mattheus autour d'une table surchargée de mets ; mais habituellement il se contente d'une écuelle de nourriture et dépense 36 sous par semaine [30].

A priori les possibilités commerciales de la Russie semblent immenses aux Occidentaux ; or ils constatent très généralement le faible développement du commerce extérieur, et la routine des échanges intérieurs.

Hommaire de Hell, à propos de la Russie méridionale, fait ressortir surtout la médiocrité de la politique suivie par le gouvernement, qui se borne à un protectionnisme stérile, au lieu d'améliorer les communications et le crédit [31]. D'un autre côté les marchands n'ont pas le droit d'employer leurs capitaux en terres habitées par des serfs : ils ne peuvent posséder que des bois, des prairies naturelles, des pâturages dans les steppes ; ils sont découragés de construire des maisons dans les villes de province, car elles sont soumises aux réquisitions de l'armée, qui en use habituellement avec les choses et les gens comme en pays conquis. Aussi, explique Barante, les marchands sont-ils poussés, faute de pouvoir investir leurs capitaux d'une manière stable, à se lancer dans des entreprises industrielles ou commerciales aventureuses. « Ils ne doutent de rien, aiment à courir des chances inconnues, se fient à leur esprit d'économie et surtout de ruse, d'intelligence sournoise ; aussi le commerce ne peut guère se faire qu'en argent comptant. Tout ce qui est contrat, billets, hypothèques, lettres de change, n'a point de valeur en Russie [32]. » Les Bourses des villes de province sont en général désertes, et les opérations ont lieu au *traktir*, accompagnées d'innombrables verres de thé. Le boulier sert ordinairement aux comptes ; Haxthausen voit à Rybinsk des bateliers vieux-croyants qui lisent leurs prières en slavon, mais ne savent pas lire le russe moderne [33].

Cette classe se transforme lentement sous les yeux des voyageurs européens [34]. Henningsen constate qu'il s'élève à Saint-Petersbourg comme à Moscou une autre classe de boutiquiers et de commerçants, « rejetons amphibies du marchand barbu de la dernière génération. Les hommes dont elle se compose se rasent le menton, portent le chapeau rond, et substituent au caftan oriental un habit à longue taille, sorte de compromis entre les deux costumes [35] ». On remarquera que c'est exactement le type de marchand que décrit Rohr ; Henningsen note encore qu'ils continuent de se signer dévotement devant les images, mais « qu'on les voit sourire non seulement de leurs popes, mais de toute autorité spirituelle ou temporelle ». Il est probable qu'il s'agit ici de vieux croyants, en opposition ouverte au clergé orthodoxe et sourdement hostiles à l'autorité impériale qui le protège. La meilleure description d'un de ces descendants de marchands russes qui s'européanisent et ne trouvent plus de place dans la société cloisonnée de leur pays nous est fournie par un Russe.

L'auteur, Nicolas Nicolaïévitch Dourijine, se donne, on ne voit pas pourquoi, le pseudonyme de Cristian, et intitule son livre *Mémoires d'un enfant russe* [36]. Visiblement il a rédigé ses souvenirs en français : la langue, sans être incorrecte, est souvent hésitante. Ce qui rend ce livre particulièrement intéressant, c'est qu'il émane d'un jeune homme en révolte contre la condition subalterne où le place son origine.

Dourijine est né en 1833 : il a 22 ans lorsque paraît son livre. Ses aïeux habitaient Kostroma, ancienne ville de commerce au bord de la Volga, où son grand-père possédait une des plus importantes maisons et jouissait de la faveur de Paul Ier : il aurait, nous dit Dourijine, pu se faire anoblir, « de sorte que moi, par exemple, son petit-fils, j'aurais joui de certains privilèges et ne serais pas le paria ignoble de la société russe [37] ». En mai 1830, son père et sa mère se fixent à Pétersbourg, Perspective Nevski. Le père, joueur et buveur, disparaît bientôt, et sa veuve se remarie en 1834 avec un certain Michel Ricof dont nous reparlerons à propos des fonctionnaires. L'enfant se sent délaissé par sa mère et se

réfugie auprès de sa grand-mère, bonne vieille qui le couve jusqu'à l'âge de 14 ans. Battu en pension, traité « comme un petit Christ parmi des Juifs furibonds[38] », Dourijine termine son éducation chez Jourdan, qui dirigeait depuis vingt-cinq ans une célèbre pension au Champ-de-Mars ; il rêve de théâtre, déclame tout seul *Richard III*. Sa grand-mère meurt du choléra en 1848 ; dès lors Dourijine est complètement livré à lui-même. Ses rapports avec son beau-père sont détestables. En août 1848 il entre à l'Université, juste avant l'oukaze qui en limitait l'accès aux nobles, instituant un *numerus clausus* de 400 étudiants et transformant, pour barrer les idées subversives, la faculté de philosophie en faculté de philologie. Dourijine délaisse les cours de droit, se lie avec un Juif crasseux, se fait exclure de l'Université en 1850 et réclame les comptes de tutelle de son beau-père. Un « intermède » intitulé « Les Génies méconnus », d'un ton grinçant emprunté à Gogol, nous révèle un penchant inattendu de Dourijine pour « le plus poétique, le plus profond, le plus digne représentant et prophète des génies méconnus, l'immortel auteur d'*Obermann*, le Français Senancour[39] », bien plus fidèle et complet que lord Byron. Indiscutablement ce petit-fils de marchand est doué pour la littérature. Il s'installe avec son professeur de grec, Iline, dans la maison familiale, la plus délabrée et la plus sale de la Perspective. Et voici comment Dourijine explique son opposition au système russe : « L'esprit du czar, c'est l'esprit de la société entière sans exception. S'il arrive qu'il pointe un individu hors de la règle générale, il étouffe de suite ou bien il est étouffé. Nicolas imprima avec une force et un succès vraiment miraculeux son caractère, ses opinions, sa volonté à tous. Malheureusement le bon Dieu me donna un caractère, une volonté, des opinions contraires à celles de l'autocrate, et par conséquent à celles de la société. » Et un peu plus loin : « Attendre, attendre, attendre !... voilà à quoi me condamnaient ma faiblesse d'abord et puis l'esprit de la société russe. » Comment s'adonner à la littérature dans un pays où un Poléjaïev, envoyé au Caucase, « périt dans un misérable hôpital, le corps brisé par les coups de bâton que les soldats russes [...] reçoivent journellement », où un Tourguéniev, dénoncé par le curateur de l'Université de Pétersbourg pour son article sur Gogol en 1852, est envoyé par Nicolas à la *Siesjaïa*, la prison des serfs[40] ?

Le jeune Dourijine tombe éperdument amoureux d'une cantatrice qu'il appelle Fanny Arabiani, qui chante dans l'*Elisire d'amore* de Donizetti et dans le *Barbier* de Rossini pendant l'hiver de 1851-1852 à Pétersbourg. On reconnaît, à travers le jeu de mots sur la première partie du nom, la célèbre Fanny Persiani, fille du ténor Tacchinardi, et effectivement créatrice de l'*Elisire* en janvier 1829 à l'Odéon aux côtés de Lablache, Tamburini et Rubini[41]. Le jeune Russe enthousiaste déverse sur la scène aux pieds de l'actrice une telle pluie de fleurs que le tzar, présent ce soir-là, demande son nom. « Le marchand Durigin » dut lui inspirer peu de soupçons, sinon, dit l'auteur, « au lieu de vous chanter sur ma lyre, je serais à la défense de Sébastopol[42] ».

Fanny Persiani-Arabiani quitte Pétersbourg le 16 février 1852, et son adorateur la suit, ayant obtenu un passeport par son beau-père. Le livre s'arrête brusquement sur cette perspective d'une émancipation pleine d'ambiguïté. Il apporte cependant un témoignage précieux sur une classe en rapide évolution.

L'autre grande catégorie à l'intérieur de ce qu'on peut appeler, faute de mieux, la classe moyenne en Russie, est celle des fonctionnaires de rang

inférieur. Depuis Pierre le Grand et Catherine II l'administration russe s'est sans cesse développée, et les employés du gouvernement forment au XIX[e] siècle une véritable classe. Les témoignages sont unanimes : ces employés constituent un fléau pour la Russie. Nous avons tendance à les voir aujourd'hui surtout à travers les œuvres littéraires, en particulier celles de Gogol. Le malheureux employé du *Journal d'un Fou*, le risible et attendrissant Akakia Akakiévitch du *Manteau* n'excitent pas notre colère ; les fonctionnaires pétrifiés à l'arrivée du véritable Révizor nous paraissent surtout burlesques. Mais les voyageurs qui ont affronté ces personnages rapaces, cyniques et nuisibles s'indignent sérieusement.

Dourijine, le jeune fils de marchand dont nous avons parlé, trace un portrait fort intéressant de son beau-père. Ce Michel Ricof, dont le vrai nom était Starikov, né vers 1807, était le fils d'un serf libéré de la comtesse Anne Alexeievna Orlova, vieille fille fabuleusement riche qui fit entrer Ricof à l'Université de Moscou en 1825. Il en sortit en 1829 avec le grade de « véritable étudiant[43] », atteignant ainsi le 12[e] rang. Adroit, médiocre, prudent, discrètement parasite, il entre au ministère des Finances ; puis, grâce à la protection de la comtesse, il passe à la III[e] section de la Chancellerie, dirigée à partir de 1844 par le comte Alexis Fiodorovitch Orlov, cousin germain de la comtesse. Il ne s'agit nullement d'un cas exceptionnel : Marmier donne pour caractéristiques générales de cette classe les traits que Dourijine attribue à Ricof : « Les petits employés ont [...] l'esprit étroit et l'humeur tout à la fois humble et arrogante. Il y a en eux de la nature du serf et de l'affranchi. Ils prennent au pied de la lettre le règlement qui leur est prescrit, obéissent comme des Cosaques à leur consigne, se courbent comme des valets devant leur chef, et se redressent de toute leur hauteur devant celui qui a besoin d'eux[44]. » Quelques auteurs prétendent au contraire que cette caste d'employés subalternes représente une menace : nous avons cité quelques lignes de G. de Lagny à ce sujet, mais c'est Custine qui développe le plus nettement cette idée. A l'occasion de sa visite à Schlüsselbourg et de la société réunie chez l'ingénieur qui le reçoit, il constate l'existence d'une classe de petits employés et de propriétaires, « obscurs bien qu'anoblis » et représentant « la bourgeoisie des autres pays. Envieux des grands, mais en butte à l'envie des petits, ces hommes ont beau s'appeler nobles, ils se trouvent exactement dans la position où les bourgeois étaient en France avant la révolution ; les mêmes données produisent partout les mêmes résultats[45] ». Et plus loin, Custine revient sur le pouvoir de ces parvenus qui constituent la bureaucratie russe : non seulement ils « gênent jusqu'à l'Empereur lui-même qui s'aperçoit bien qu'il n'est pas aussi puissant qu'on lui dit qu'il l'est[46] », mais, atteignant au cours de leur ascension dans le *tchin* le rang qui donne droit à la propriété de la terre et des hommes, ils « exercent leurs droits de suzeraineté avec une rigueur qui les rend l'objet de l'exécration de leurs malheureux paysans[47] » ; or le paradoxe est que souvent « les idées de ces hommes sont tournées vers les innovations » : Custine en conclut avec force qu'ils préparent « une révolution à la Russie par deux voies, la voie directe à cause de leurs idées, la voie indirecte à cause de la haine et du mépris qu'ils excitent dans le peuple pour une aristocratie au niveau de laquelle de tels hommes peuvent parvenir ».

Issus le plus souvent des classes inférieures de la société, les petits et moyens fonctionnaires russes sont dépourvus de fortune personnelle : or leurs traitements sont absolument insuffisants à les faire vivre avec

leur famille[48]. La conséquence nécessaire est cette vénalité dont jamais l'administration impériale ne put se guérir. En outre, à *tchin* égal, les fonctionnaires passent indifféremment d'un service à l'autre. « Par exemple, un officier de cavalerie sera nommé directeur d'un gymnase, un vieux colonel, chef de la douane, et ainsi de suite. » Hommaire de Hell, qui parle ainsi[49], montre combien l'accès de la 14e classe, dernier degré de la noblesse, est recherché par tous ceux qui ne sont ni serfs ni nobles héréditaires : « Bien des individus s'estiment heureux d'accepter 60 francs de traitement annuel pour avoir la permission de travailler dans un bureau, et il en résulte que les employés sont forcés de voler pour pouvoir subsister [...]. Toute l'ambition d'un fils de prêtre ou de marchand consiste à devenir noble, et il faut qu'il soit complètement dénué de ressources pour ne pas se résigner à travailler dix ans de sa vie dans un bureau, afin d'obtenir un rang dans la 14e classe[50]. » Et Hommaire de Hell, qui connaît bien l'administration provinciale russe, considère que cette couche incessamment grossie de fonctionnaires accédant à la noblesse par le service civil, « également mal vue des nobles de race qu'elle a détrônés et des paysans qu'elle opprime », est toute dévouée au gouvernement et « n'offre aucun élément révolutionnaire ». De son côté l'Empereur, qui « ne se fait nullement illusion sur sa vénalité et sa corruption », la favorise parce qu'il trouve en elle « une abnégation plus absolue, une obéissance plus aveugle que dans la vieille aristocratie, dont les anciennes prérogatives et les prétentions ambitieuses ne peuvent être qu'en opposition avec la volonté impériale[51] ».

Telle est donc l'image que les voyageurs occidentaux nous laissent de ce « tiers état » russe : comme on le voit, les jugements sont à peu près semblables en ce qui concerne la qualité humaine de ses représentants, mais diffèrent sensiblement touchant leur attitude au sein d'une société dont ils sont à la fois les soutiens et les parasites, qui les méprise et les hait, mais se montre incapable de les corriger ou de les remplacer.

3. Les paysans.

Les voyageurs qui se rendent en Russie au milieu du siècle savent en général que la classe paysanne représente de fort loin la partie la plus nombreuse de la population. Mais il leur est difficile d'en parler d'une façon satisfaisante, en raison de l'étendue du pays et de l'écran linguistique qui les sépare irrémédiablement des paysans. Aussi les témoignages sont-ils moins nombreux qu'on ne l'attendrait, et surtout ils se ressemblent par leur caractère vague et superficiel. Nous n'aurons à signaler que peu d'exceptions : seuls les livres de Haxthausen, de Nicolas Tourguéniev et l'enquête de Le Play apportent de réelles précisions sur la condition paysanne en Russie.

Nous distinguerons, d'après l'ensemble des témoignages que nous possédons, la condition des paysans, les questions relatives à leur niveau de vie, enfin les perspectives qui s'offrent à leur classe.

Diderot, malgré toute son admiration pour Catherine II, s'était déjà heurté au problème du servage[52] et avait dû s'apercevoir qu'aucune mesure d'ensemble n'était à espérer avant longtemps, quelque dommage que causât le système à la prospérité générale de la Russie. La pensée libérale du début du XIXe siècle lia la question du servage à la question politique : après Radichtchev, Nicolas Tourguéniev prit conscience que le retard de la Russie vis-à-vis de l'Occident venait en grande partie du

servage et des maux qu'il entraînait. Malheureusement son livre *La Russie et les Russes* parut au plus mauvais moment : tout imbu d'idées anglaises, composé en exil, il ne pouvait avoir aucun effet dans la Russie de Nicolas Ier. En France, au contraire, à la date de 1847, le livre paraissait trop modéré, trop tiède à la nouvelle génération d'émigrés russes tels que Sazonov, Herzen[53], Bakounine. Quant au public français, il était de toute manière peu disposé à examiner de près la situation des serfs russes : Tourguéniev se plaint de l'attitude dédaigneuse du *Journal des Débats* à ce sujet[54].

Presque tous les voyageurs français consacrent au moins un chapitre de leur relation à la classe paysanne. Deux attitudes se manifestent : ou bien on dénonce l'esclavage de tant de millions d'hommes au nom de la civilisation et du progrès, ou bien on insiste sur les liens patriarcaux qui unissent le serf à son maître et sur la sécurité dont il jouit en cas de malheur, sorte d'assurance inconnue du paysan et de l'ouvrier d'Occident.

La première attitude est la plus fréquente. Masson, Damaze de Raymond, Ancelot traduisirent brièvement l'indignation du voyageur occidental devant les abus découlant du servage[55] ; mais les protestations les plus véhémentes ne se font entendre que vers le milieu du siècle. Ainsi Marmier, dont le ton est en général modéré, commence-t-il par déclarer que « nous nous apitoyons souvent [...] beaucoup trop gratuitement sur leur sort[56] » : il distingue le sort des serfs des seigneurs, en général acceptable, de celui des serfs de la Couronne, soumis à toutes les vexations des employés du gouvernement. Le seigneur ménage ordinairement ses serfs, indispensables à l'exploitation de ses terres ; l'employé du gouvernement les pressure sans merci[56] *bis*. Tourguéniev essaie aussi de faire sentir que le serf n'est pas un indigent : « En Russie, chaque paysan esclave, même quand il travaille à la corvée pour le propriétaire, ressemble à un petit fermier : il a sa cabane, ses chevaux, ses vaches, ses moutons. L'état de journalier est presque inconnu dans les villages russes[57]. » Marmier montre, avant Haxthausen, que le pouvoir du seigneur est souvent tempéré par l'existence d'une communauté des paysans dirigée par un *staroste* : le seigneur lui délègue de plus en plus le soin de punir et de faire payer.

En face de ces représentants de l'opinion modérée, nous pouvons faire état de l'indignation ressentie par d'autres, tels Lacroix, Michelet, G. de Lagny, Léouzon Le Duc. Souvent elle s'appuie sur des anecdotes d'authenticité douteuse ou de date trop ancienne. Ainsi l'on peut suivre l'histoire de ces serfs dressés à jouer chacun une note de cor et constituant une manière d'orchestre rustique : de Mme de Staël et de Masson, elle passe aux *Mystères de la Russie* de Lacroix[58]. On trouve des anecdotes du même genre chez Ducret de Passenans, d'où elles arrivent jusqu'au livre de Michelet[59]. Tout cela ne prouve pas grand-chose, mais contribue à entretenir un climat de réprobation autour d'une institution jugée barbare et anachronique. Ainsi Michelet dénonce-t-il une régression qui fait retourner le servage patriarcal à l'esclavage antique[60] : le maître étant, plus qu'autrefois, absent de ses terres, il se fait représenter par un intendant, souvent d'origine allemande, haï des paysans qui lui reprochent sa brutalité et ses exactions[61].

Un troisième groupe d'écrivains se montre favorable au système, tout en lui reconnaissant des imperfections. Nous savons déjà par exemple que Balzac trouve le paysan russe « cent fois plus heureux que les vingt

millions de Français dont se compose le peuple[62] ». Des propos pareils à ceux de la *Lettre sur Kiew* se lisent chez un autre écrivain légitimiste, Paul de Julvécourt : décrivant des paysans acclamant leur seigneur, il s'exclame : « Voilà les misérables serfs, les malheureux esclaves, les martyrs *bourreaudés* ! ! par le knout ! parlez-leur de liberté, et ils vous riront au nez. Ils ne comprennent pas les hautes idées sociales de notre siècle ; ils sont encore au régime de famille. Chez eux, la paternité fait loi ! Le temps viendra sans doute, qu'ils n'auront plus foi en celui qui les nourrit, et qu'ils voudront se nourrir eux-mêmes. Le temps décidera aussi s'ils en seront plus heureux[63] ! » Sous d'aussi riantes couleurs, Henri Mérimée représente le serf comme un enfant insouciant : « Qu'on plaigne donc, si l'on veut, le seigneur pour qui le moujik est une richesse contestée, le gouvernement pour lequel il est un embarras sérieux ; mais lui, pourquoi le plaindre[64] ? »

Cette attitude est, en son fond, celle que l'on retrouve chez l'agronome westphalien Auguste de Haxthausen. Mais au lieu de simples affirmations partisanes, on trouve dans son livre la seule étude sérieuse et utile sur la condition rurale en Russie.

Pour Haxthausen, il faut se garder de considérer le servage indépendamment des autres structures de la civilisation russe. Or la Russie prise dans son ensemble est un Etat patriarcal. Le père à la tête de la famille, le staroste à la tête de la commune, le seigneur dans ses terres, l'Empereur au sommet de la Russie exercent une autorité de même essence[65]. En sa qualité d'agronome, Haxthausen se borne à examiner la structure de l'institution caractéristique de la vie rurale russe, la commune. Mais il montre fortement que son originalité, incomprise des Occidentaux, réside dans l'équilibre des deux principes antagonistes, la soumission et la liberté[65] *bis*. Chaque individu dispose au départ de chances égales, puisqu'il dispose d'un lot de terre équivalent à celui des autres paysans de la commune. S'il est soumis au système de la corvée, il a toujours dans son enclos de quoi nourrir sa famille ; en cas de disette générale, le seigneur lui doit assistance. S'il paye une redevance en argent, il peut faire valoir son lot, exercer un métier artisanal, ou même s'enrôler dans une compagnie ouvrière émigrant temporairement à la ville. Bien entendu il existe une infinie variété suivant les lieux dans les modalités de la condition rurale : mais le système, pris dans son ensemble, présente des avantages et des inconvénients généraux qui se résument ainsi : d'un côté absence d'un prolétariat agricole, existence d'une cellule sociale de base capable, dans une certaine mesure, de mettre l'individu à l'abri du dénuement total, mobilité relative des emplois. De l'autre côté, une stagnation profonde de l'agriculture, une apathie générale vis-à-vis des techniques nouvelles.

Tel est le tableau général que dresse Haxthausen. Selon lui, les intrusions de méthodes ou de concepts empruntés à l'Occident risquent de ruiner le système : ainsi, l'industrie sous forme de manufactures tend à briser le lien unissant l'ouvrier à sa commune, et, chose plus grave encore, le seigneur considère que toute la capacité de travail de l'ouvrier lui appartient[66]. Les seigneurs vivent de moins en moins sur leurs terres, et délèguent leur autorité à des intendants, ou, endettés, vendent leurs villages à des parvenus généralement enrichis au détriment de l'Etat. Conséquence redoutable : les liens patriarcaux qui seuls peuvent faire supporter le servage s'affaiblissent ou disparaissent.

Ces conceptions si neuves n'eurent pas un retentissement immédiat.

Les événements de 1848 détournèrent un moment l'attention de la Russie. Mais trois écrivains proclamèrent, à quelques mois d'intervalle, l'importance des *Etudes* de Haxthausen. Herzen tout d'abord, qui s'était entretenu personnellement avec l'Allemand en 1843 [67], cita le nom de Haxthausen dans son article de *La Voix du Peuple* intitulé *La Russie* en l'associant à celui de Custine (1849), puis répéta son point de vue dans le *Développement* (1851) [68]. Il reproche à Haxthausen d'avoir conféré au staroste une autorité analogue à celle du seigneur sur sa terre ou de l'empereur sur la Russie : le staroste, dit-il, « a une grande autorité sur chaque membre, mais non sur la commune [...]. Il ne peut agir despotiquement que si toute la commune est pour lui. » De plus il insiste sur les massacres de seigneurs qui mettent souvent fin aux abus trop criants, ou aux tentatives de réformes imprudentes. Mais à ces réserves près, et tout en soulignant le caractère « frénétiquement réactionnaire » des *Etudes* [69], Herzen n'en adopte pas moins l'idée de base, à savoir que la commune rurale représente l'héritage le plus précieux légué par les anciens âges à la Russie moderne, et qu'il est insensé de l'altérer, soit par une imitation intempestive des méthodes occidentales, soit par de maladroites interventions des représentants de l'autorité impériale.

Le premier parmi les écrivains français, Michelet s'intéressa passionnément au livre de Haxthausen, qu'il paraît avoir lu en partie avant de connaître Herzen [70]. Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à l'introduction que nous plaçons en tête des *Légendes,* et de souligner ici que Haxthausen a contribué à informer Michelet sur la Russie au même titre que Custine, Nicolas Tourguéniev, Schnitzler et Herzen. Mais outre cette connaissance livresque du servage en Russie, Michelet en possédait une plus directe issue de sa rencontre avec la mystérieuse Catya, à laquelle il consacre tout un chapitre de ses *Légendes.* Avec quelque exagération, il prétend avoir appris plus auprès d'elle que par « aucun récit, aucun livre, aucune communication » en ce qui concerne le « mystère de l'âme russe [71] ». Ce sont ces mots qui doivent retenir notre attention. Michelet, avec son merveilleux instinct, a devancé ici tous les connaisseurs occidentaux de la Russie en employant, le premier, ces simples mots. Une page nouvelle s'ouvre dans les rapports de la Russie et de l'opinion française. Jusqu'à cette époque, la Russie est envisagée presque toujours en tant que puissance politique, comme énigme historique ou comme réservoir de types pittoresques. Avec Michelet apparaît l'idée nouvelle qu'il existe une « âme russe » et qu'elle est distincte de celle de l'Occidental. Même l'attendrissement populiste qui saisit Michelet lorsqu'il parle de Catya est une attitude nouvelle, très différente de la réserve un peu compassée qui règne dans les *Récits d'un Chasseur* d'I. S. Tourguéniev que Michelet ne connaissait d'ailleurs pas. Désormais, jusqu'à la grande cassure de 1917, l'Occident, à la suite de Michelet, s'interrogera sans trêve sur ce « mystère de l'âme russe » qu'il cherchera, au fur et à mesure de leur apparition, à travers les œuvres de Tourguéniev, chez les nihilistes, chez Tolstoï, Dostoïevski, Gorki, Tchékhov [72].

P. Mérimée, dont les vues sur la Russie étaient plus voisines de celles de Haxthausen que de celles de Michelet, lut de son côté avec le plus grand intérêt les deux premiers volumes des *Etudes,* dont il fit un compte rendu élogieux dans le *Moniteur* du 30 octobre 1852. « Chacun a essayé de deviner le moujik russe », dit-il en louant l'Allemand de son attention et de sa bonne foi ; son analyse fait ressortir le

curieux paradoxe du nomadisme permanent du paysan russe combiné à la rigueur de la vie nationale [72] *bis*.

Comment, en dehors du problème général du servage, se représentait-on en France l'existence du paysan russe ? D'abord on le connaît mal : « abîme profond où personne ne peut lire », déclare G. de Lagny [73]. Custine apprécie l'adresse des cochers et trouve seyants le teint fleuri et la barbe blanche des vieillards rencontrés au hasard des villages [74]. Mais il ne sait rien de plus, si ce n'est l'existence de révoltes brutales. Un tableau assez vivant de la vie du paysan est tracé dans une dépêche de Rayneval datée de Pétersbourg 30 décembre 1845 [75].

Avant Haxthausen, Rayneval explique le système du *tiaglo*, montre que le paysan est en principe à l'abri de la famine, etc. Probablement sous l'influence de sources d'information russes, Rayneval déclare que si la terre est bonne, le paysan est heureux. Ce n'est pas d'être libre qu'il se soucie, mais de payer plus ou moins. Les dix à douze millions de serfs de la Couronne ne se sentent pas plus libres que les autres, malgré la possibilité théorique de changer de position, de s'instruire. En réalité il faut battre les paysans pour les obliger à cultiver non seulement la terre seigneuriale, mais la leur même. Et Rayneval cite ces paroles d'une dame russe : « Je ne puis suivre mon mari dans ses terres, quand je vois de mes yeux à quel prix je la tiens, je me prends à regretter ma fortune. » Le paysan s'enivre le dimanche, cuve son alcool le lundi, et retourne au travail le mardi sous la baguette de l'intendant. Barante, quelques années plus tôt, traçait de la condition paysanne un tableau analogue [76]. Il indique lui aussi que la pire condition, mais non la plus fréquente, est celle des serfs soumis à l'intendant, et celle des serfs domestiques. En principe ces derniers sont volontaires, mais en fait le seigneur en use à sa guise. Le banquier Riva raconta à Barante qu'un carrossier, intelligent et actif, las des exigences de son maître, avait quitté son métier pour retourner à la glèbe. Lorsqu'un serf désire aller travailler en ville, il lui faut un passeport de son maître, qui le lui vend au prix qu'il veut.

Une comparaison est fréquemment établie entre le sort du paysan russe et celui du prolétaire français ou anglais. Haxthausen, Henri Mérimée, Le Play, estiment le sort de ce dernier infiniment plus misérable [77]. Marmier établit une sorte de balance entre les deux conditions sans se prononcer [78]. Cependant, à partir de 1852 le sort du paysan russe excite de plus en plus la pitié en France. L'intérêt suscité par la traduction des *Récits d'un Chasseur* traduit bien cette évolution. Léon de Wailly déclare à ce sujet : « L'année dernière les éditeurs ne voulaient entendre parler que de l'Amérique ; cette année il n'est plus question que de la Russie. L'empereur Nicolas, s'il ne remporte pas d'autres victoires, pourra toujours se vanter d'avoir vaincu l'*Oncle Tom*. Le serf a complètement supplanté d'esclave dans la commisération publique [79]. » En fait les écrivains français se préoccupent plutôt des perspectives d'avenir, comme nous le verrons plus loin, que de connaître exactement la vie des paysans russes : un bariolage sommaire leur suffit trop souvent.

En dehors de Haxthausen, le seul voyageur qui fournisse au lecteur occidental des renseignements un peu détaillés sur la vie rurale et ouvrière en Russie est à cette époque l'ingénieur Le Play. Dans son grand ouvrage intitulé *Les Ouvriers européens*, Le Play inaugure son système de monographies, véritables enquêtes économiques, sociales et morales sur des classes déterminées. Ainsi trouvons-nous pour chaque type envisagé une sorte de fiche comportant des indications chiffrées et de succinctes

descriptions ainsi classées : I. Définition du lieu, de l'organisation industrielle et de la famille (état civil, « religion et habitudes morales », « hygiène et service de santé », « rang de la famille »). II. Moyens d'existence de la famille (propriétés, subventions, travaux et industries). III. Mode d'existence de la famille (aliments et repas, habitation, récréations). IV. Histoire de la famille (phases principales de l'existence, mœurs et institutions assurant le bien-être physique et moral de la famille), et pour finir un budget des recettes et des dépenses de l'année.

Cet ouvrage, publié en 1855, contient des indications relatives à cinq types de paysans-ouvriers étudiés par Le Play au cours de ses voyages de 1844 et de 1853. Nous ne pouvons évidemment entrer dans le détail de ces monographies : mais l'esprit qui les inspire ne saurait nous laisser indifférent. D'une façon générale, Le Play estime que les masses sont imprévoyantes, et les parvenus féroces. Les changements de classes devraient se répartir sur plusieurs générations ; la religion est, dans l'ordre économique, le plus puissant facteur de succès [80]. Assez proche de Haxthausen, Le Play attribue à la cellule familiale l'importance que l'Allemand reconnaît à la cellule communale. Mais l'esprit scientifique des deux enquêtes est le même.

Le premier exemple envisagé est celui du Bachkir pasteur de l'Oural. La richesse consiste pour lui dans le nombre de femmes et de juments. Le but de son existence est d'avoir huit à dix juments, trois à quatre femmes, et de se reposer l'été en se nourrissant exclusivement de *koumys*, boisson faite de lait de jument fermenté. Ils sont en général pieux, bien portants, et rusés surtout vis-à-vis des Russes. En un délicat euphémisme, Le Play ajoute : « La responsabilité de cette dépravation semble parfois remonter aux fonctionnaires publics. » Ils sont réfractaires aux innovations [81].

La seconde étude est consacrée aux paysans agriculteurs et charrons du versant occidental de l'Oural, entre Orenbourg et Sterlitamak. La culture se fait suivant le système du *tiaglo* lié au régime de la corvée : chaque famille compte autant de *tiaglos* que d'hommes mariés. La quantité de terre attribuée, la redevance due au seigneur, le nombre de jours de corvée sont proportionnels au nombre de *tiaglos*. Beaucoup plus clairement que Haxthausen, Le Play fait saisir ce système si particulier grâce aux indications chiffrées qu'il fournit au lecteur. La corvée peut ici être rachetée sur la base d'une rente versée au seigneur de 200 francs par *tiaglo*. Matériellement à l'aise, la famille étudiée par Le Play lui suggère d'intéressantes réflexions sur l'état moral de la paysannerie russe. La foi instinctive et profonde « ne préserve pas la famille d'une certaine inclination vers l'intempérance, la dissimulation, la supercherie ou même la fraude dans les transactions d'intérêt ; mais elle lui inspire une résolution stoïque dans les souffrances physiques et morales ; elle contribue à maintenir le respect profond et la déférence absolue des enfants envers les parents ; enfin elle inspire, en présence de la mort, une assurance et une sécurité qui ont un véritable caractère de grandeur [82] ». Ce jugement est sans doute un des plus exacts que l'on rencontre à cette époque sur le fond de l'âme paysanne. Le Play ajoute que les femmes, qui ne « semblent pas soutenues par un profond sentiment de chasteté », sont maintenues en général dans le devoir par l'autorité patriarcale et l'habitude des mariages précoces.

L'étude suivante décrit la vie d'un village de paysans à l'*obrok*, à la fois agriculteurs, portefaix et bateliers : elle comprend la meilleure

description de l'*artel* et de son fonctionnement [83]. Appelé à étudier et à réformer les usines Démidov dans l'Oural, Le Play ne pouvait manquer de consacrer une monographie aux ouvriers qui les animent : il fait ressortir le lien qui unit beaucoup de ces ouvriers avec la vie rurale, une usine russe étant entourée de dépendances territoriales très étendues qui fournissent combustible, denrées alimentaires et chevaux. L'ouvrier proprement dit *(rabotnik)* reçoit de son employeur, outre un salaire, une maison, du bétail, une prairie transmissibles à ses enfants : il n'appartient pas à une communauté *(mir)*. Ce système a pour avantage, dit Le Play, de mettre l'ouvrier à l'abri des vicissitudes commerciales si communes en Occident [84]. Il ne partage pas, inversement, l'enthousiasme slavophile pour les petits artisans à domicile *(koustarniki)*, qui, réunis en communes industrielles à l'*obrok*, fabriquent à leurs risques et périls des tissus communs, des objets usuels de bois ou de fer, etc., et sont souvent exploités par des intermédiaires avides. Opposer ce « produit spontané du génie russe » aux grandes usines, « importation de l'Occident » signifie interdire à la Russie de « participer aux progrès de la civilisation occidentale [85]. »

Plus qu'à l'appréciation exacte du niveau de vie des paysans russes, l'opinion occidentale s'intéresse aux perspectives qui s'offrent à eux. L'alternative généralement posée se situe entre émancipation et révolution. A part la fraction légitimiste, personne ne croit en France que le servage puisse indéfiniment se maintenir. On peut estimer que le public cultivé français prend conscience du problème aux environs de 1840. Un indice intéressant est la publication par le *Journal des Débats* du 4 mai 1842 de l'oukaze du 2/14 avril et de la circulaire d'application du 3/15. Un « chapeau » précisait que le gouvernement impérial de Russie ayant pour politique constante l'affaiblissement de l'aristocratie, l'empereur Nicolas, l'esprit frappé par la « tragique histoire de sa famille », « a fait plus qu'aucun de ses prédécesseurs peut-être, sinon pour émanciper ouvertement les serfs de son empire, au moins pour leur fournir sans cesse de nouveaux moyens d'échapper au joug de leurs seigneurs [86] ».

L'oukaze recommandait aux seigneurs de transformer leurs paysans en laboureurs libres liés par un contrat établissant leurs obligations à l'égard des propriétaires du sol. La circulaire du ministre de l'Intérieur L. A. Pérovski précisait que l'oukaze n'était qu'un rappel de l'ordonnance de 1803 et que les seigneurs restaient, après comme avant, libres de conclure ou non de tels contrats. Les gouverneurs civils et militaires doivent prévenir les fausses interprétations, « comme par exemple celle de l'affranchissement des paysans » et arrêter ceux qui propageraient de tels bruits. Le 23 mai, les *Débats* publièrent une lettre de N. I. Tourguéniev où celui-ci, aisément reconnaissable malgré l'anonymat, expliquait que la mesure n'avait quelque chance d'application que vis-à-vis des paysans à l'*obrok*. Mais cette lettre, fort inoffensive, était accompagnée d'un « chapeau » particulièrement blessant pour Tourguéniev et pour la Russie, dû sans doute à Saint-Marc Girardin : les formes particulières du servage ou de l'esclavage intéressent peu l'opinion européenne, qui ne retient que ceci : «Tout-puissant pour dévaster la Pologne, pour étouffer les insurrections des serfs ou des colonies militaires, l'empereur Nicolas se voit arrêté dès qu'il veut consacrer un peu de ce pouvoir, que ses courtisans disent si grand, à l'émancipation des serfs. » Cette attaque violente répondait certainement en partie à l'affaire des Tuileries du 1er janvier 1842 [87].

Le Français qui, à notre sens, a le mieux compris à cette époque les données générales du problème paysan, c'est Horace Vernet. Dans une lettre de février 1843, il se déclare convaincu que l'empereur désire réellement émanciper les serfs, mais que l'état de « dépravation où en sont venues les choses » l'en empêche : évoquant une révolution inévitable, il voit clairement que les « quarante millions de *barbus* » s'empareront de la terre « dont ils se regardent déjà comme les propriétaires, pour la raison toute simple que ces terres n'ayant aucune autre valeur que celle des paysans qui lui appartiennent, que l'impôt se paie eu égard à leur nombre, et non pas eu égard à l'étendue de la terre qu'ils cultivent, on ne leur persuadera jamais que le sol ne fait pas partie de leur individu. Voilà pourquoi aucun d'eux ne veut prendre sa liberté. Une fois libre, un paysan ne possède plus rien ; esclave, il ne peut être vendu qu'avec la terre qui doit le nourrir[88] ». Un peu plus tard, Rohr conte une expérience qui donna des résultats du même genre : essayant de convaincre un paysan des avantages de la liberté, il lui demande : « Tu n'aimerais donc pas mieux être libre sans terre, qu'esclave avec une terre ? — Certainement non. — Tu n'aimerais pas mieux mourir de faim avec la liberté que de vivre sous les verges d'un maître ? — Comment aimerais-je mieux mourir de faim ? dit en souriant le moujik ; il faut vivre, mon père[89]. » Louis Viardot, qui connaissait un peu les paysans russes pour les avoir côtoyés lors de parties de chasse, essaya d'étudier la question dans un article de la *Revue Indépendante* du 25 mai 1846 intitulé « De l'affranchissement des serfs en Russie. » Il souligne le contraste entre le développement matériel de la Russie et le caractère rétrograde de ses institutions, notamment le servage qui entrave l'essor de l'agriculture. Avant Haxthausen, il insiste sur l'égalité qui règne entre les serfs sous leur maître, situation qu'il appelle « une espèce de communisme en pratique ». Citant le proverbe bien connu « Nous sommes au maître, mais la terre est à nous », il donne l'exemple des serfs du comte Chérémétiev, propriétaire de cent cinquante mille âmes, qui refusent une liberté dont le seul effet serait de les exposer sans protection aux mauvaises récoltes, aux exactions du fisc, de la justice, etc. Dans les provinces baltes, des paysans se sont convertis à l'orthodoxie « entendant ainsi acquérir la propriété des terres seigneuriales » et cesser de payer les redevances à partir du printemps 1846[90]. Il fallut plusieurs régiments de Cosaques pour ramener l'ordre.

De très nombreux témoignages font ressortir le péril dans lequel le maintien de l'institution anachronique du servage plonge la société russe dans son ensemble. Le symptôme le plus souvent allégué est la fréquence et la gravité des émeutes paysannes. Nous avons déjà noté que Custine a été informé sur les émeutes du gouvernement de Simbirsk, vraisemblablement par A. I. Tourguéniev, originaire de cette province[91]. Barante notait, la même année 1839, que les paysans de cette région croyant que l'empereur avait donné à son fils leurs terres comme apanages, avaient massacré leurs propriétaires et même un *ispravnik*, au cours d'une sédition de plusieurs jours. Au total une quinzaine de seigneurs ou d'intendants avaient péri, deux mille paysans s'étaient réfugiés dans les bois. Barante insistait sur le rôle joué par les soldats congédiés après vingt-cinq ans de service : évidemment inaptes au travail des champs, ils formaient d'excellents instructeurs en cas de sédition. Et Barante ajoutait : « C'est par hasard et d'une manière

incomplète que nous apprenons de telles circonstances. Le gouvernement les tient secrètes, les Russes n'aiment pas en parler, soit par habitude de discrétion, soit par insouciance ; aussi les faits de cette nature sont-ils très souvent ignorés. On assure qu'ils sont assez fréquents ; il y a tel propriétaire qui n'ose pas habiter dans ses terres et qui n'y va jamais [92]. »

La condition des serfs inspira toute une série d'esquisses romanesques où se joignent les données habituelles tirées en partie de la réalité, et une affabulation souvent niaise. Dès 1837, Achille Lestrelin, après un exposé assez concret de la vie rurale en Volhynie, racontait les amours d'Olessia et d'Ivane, contrariées par un méchant seigneur. Custine, de son côté, termine la lettre dix-huitième de *La Russie en 1839* par une sombre histoire évidemment inspirée par les troubles de Simbirsk [93]. A l'inévitable idylle rustique Custine joint deux thèmes nouveaux et essentiels. D'abord le danger de l'instruction chez un serf : Fedor est « humilié par une éducation supérieure au rang qu'il occupait dans son pays », battu par l'intendant Thelenef, puis considéré comme un traître par les paysans révoltés. Ensuite la peinture de la révolte collective qui, une fois allumée, ne recule pas devant les plus atroces vengeances. Déparée par une emphase déplacée en un tel sujet, l'histoire de Thelenef est une broderie romanesque maladroite autour de faits et de caractères bien réels.

Henningsen reprit et amplifia l'histoire racontée par Custine dans son roman *L'Esclave blanc*. Trop long, confus, empli d'épisodes inutiles, ce roman a pour personnage principal encore un serf instruit, Matvéi ; sa sœur Nadejda déclare : « Ah ! si demain une révolte d'esclaves venait à éclater, ce bras de femme saisirait la hache et la torche incendiaire [94] ! » La révolte, menée par le staroste du village et Matvéi, a finalement lieu à la fin du roman. Une autre illustration, encore plus médiocre, de la condition paysanne fut donnée par Clémence Robert dans *Serfs et boyards ou l'esclavage en Russie* paru en 1854. Là encore, une longue série de violences et d'injustices de la part des seigneurs entraîne une révolte et un massacre.

Jusqu'à la traduction des *Récits d'un chasseur* (1854), le public français est ainsi amené à se représenter la vie des serfs russes sous les couleurs les plus sombres, et à croire inévitable sinon imminente une immense jacquerie mettant fin au système du servage. Aussi Prosper Mérimée, rendant compte du livre d'I. S. Tourguéniev, insistera-t-il sur la patience qui caractérise le moujik, et sur l'aspect limité, sporadique, des révoltes paysannes [95].

II. LE POUVOIR

Nous n'étudierons pas dans ce chapitre les réactions françaises à l'impérialisme supposé de la Russie, ou à son action contre-révolutionnaire en Europe, mais seulement la façon dont on se représentait le fonctionnement de l'empire russe, si différent des types de gouvernement qu'offrait l'Europe de ce temps. De même que Tocqueville allait à la découverte de cette extraordinaire nouveauté, un peuple régi démocratiquement qui échappait aux convulsions sociales, Custine, moins de dix ans plus tard, allait étudier un véritable Etat despotique. Les deux ouvrages, quoique de valeur inégale, causèrent une sensation du même

ordre. Du reste, les rapprochements entre la Russie et les Etats-Unis d'Amérique sont fréquents. L'étendue géographique, les ressources inépuisables, les problèmes de peuplement intérieur, l'existence d'esclaves au milieu des hommes libres fournissaient évidemment des points de comparaison ; mais plus encore, la démocratie extrême des Américains paraissait plus proche du nivellement général sous l'autorité suprême de l'empereur russe que des systèmes compliqués des grands Etats européens, héritage de siècles d'évolution politique et sociale.

Nous verrons donc dans ce chapitre comment les Français ont connu et jugé l'administration de l'empire russe, son organisation militaire, et enfin, l'entourage et la personne même du souverain.

1. *L'administration.*

Ce qui frappe les Français au premier abord, ce n'est pas l'extrême centralisation de l'empire russe. Depuis Richelieu, la monarchie française avait peu à peu réduit les pouvoirs locaux, et Napoléon avait poussé cette concentration à l'extrême. Mais, de même que Tocqueville s'interrogeait sur le fonctionnement du gouvernement démocratique américain, les voyageurs les plus lucides essaient de comprendre le mécanisme qui anime l'immense corps de l'empire russe.

a) vénalité générale

Or tous les témoignages s'accordent pour constater la mauvaise qualité des fonctionnaires russes pris dans leur ensemble. La Russie, depuis Pierre le Grand, a su se créer une capitale, une armée, une diplomatie, elle paraît en mesure de développer son industrie et de participer au progrès scientifique, il lui manque un corps de fonctionnaires compétents, zélés et honnêtes. Nous avons vu que les petits fonctionnaires sont peu instruits, mal payés, d'où leur vénalité impudente. Mais Barante, en général modéré dans ses critiques, déclare sans ambages : « La modicité des appointements et l'état abject des employés inférieurs ne sont pas les vraies causes de la corruption ; car il y a chaque jour de scandaleux exemples parmi les plus hauts emplois et les plus grands noms[96]. » La corruption augmente avec le grade et le traitement[97]. Les anecdotes les plus divertissantes sont rapportées par les voyageurs. Un intendant de police réclame pendant des années l'argent nécessaire à l'entretien de nombreux chevaux à Cronstadt. Lors d'un incendie, on s'aperçoit qu'il n'existe pas un seul cheval dans la ville. Le directeur général de la caisse des Invalides reçoit pendant quatorze ans la meilleure société, et notamment les inspecteurs chargés de vérifier sa comptabilité[98]. Un déficit énorme apparut tout à coup — après la mort du directeur. Henningsen, Lacroix, Douhaire, Léouzon Le Duc signalent à l'envi les concussions les plus scandaleuses. Henningsen estime qu'aucune mesure individuelle, aucun exemple ne peut améliorer la situation : il faudrait multiplier par dix les traitements, dont le montant, fixé en roubles-assignats, s'est dévalué des trois quarts depuis le début du siècle, et assurer une pleine liberté à la presse[99].

b) la police

Les voyageurs se plaignent particulièrement de la police de Saint-Pétersbourg, à laquelle ils ont affaire plus qu'à toute autre. Chargée de l'entretien des rues, de la lutte contre le feu aussi bien que de la protection des biens et des personnes contre le vol et l'assassinat, elle

est à la fois redoutablement efficace et tristement impuissante. Les rues sont nettes, les cochers sévèrement punis au moindre accrochage, les attroupements soigneusement contenus. Mais il vaut mieux ne pas mettre le feu chez soi, ne pas recevoir la visite de cambrioleurs, et ne pas tomber dans la rue, victime d'un malaise. Car les pompiers laisseront au feu une généreuse part, et se feront payer pour leur tardif secours ; les objets dérobés ne reviendront jamais en vos mains que vous n'ayez versé au moins leur prix total aux mains de la police ; enfin, à terre, vous devrez attendre l'intervention de la force publique, car la personne charitable qui vous ramasserait serait considérée comme responsable de votre défaillance. Sans doute y a-t-il dans ce tableau, tracé par Léouzon Le Duc en 1853 [100], une part d'exagération : mais tous les témoins de l'époque racontent des histoires tendant à en confirmer la fidélité. Cette police est vénale et brutale : Custine raconte avec horreur une correction infligée sous ses yeux à un portefaix coupable d'avoir échangé quelques coups avec ses camarades [101]. Le bâton règne en ville, comme dans la maison du seigneur, comme à l'armée.

La police politique inspire encore plus de crainte aux voyageurs. On fait connaissance avec elle dès l'arrivée à Cronstadt, ses tracasseries minutieuses indisposent le voyageur occidental habitué à passer d'un pays à l'autre à peu près sans contrôle. Là au contraire, tout est noté sur de gros registres : état civil, profession, provenance, destination, but du voyage, moyens d'existence, etc. Si l'on arrivait par la route, le cérémonial était semblable : Xavier Marmier raconte son arrivée en Russie par la route de Viborg, au début de juin 1842. Il avait renvoyé en Suède tous les livres qu'il avait recueillis pendant son séjour en Finlande, et n'avait gardé qu'un dictionnaire russe et un roman de Zagoskine. Mais les employés trouvèrent aussi « une malheureuse feuille égarée d'un journal français », ce qui allongea la visite d'une bonne demi-heure. « Les employés reprirent l'un après l'autre mes effets pour voir s'il ne s'y trouvait pas encore quelque fragment de ces feuilles funestes » ; mais, comme il n'en avait pas fait provision, il fut très civilement congédié [102].

On voit qu'avant même la publication de *La Russie en 1839* une surveillance sévère était exercée aux frontières, afin que nulle publication subversive ne pût passer à travers les mailles du vaste filet policier tendu en travers de l'Europe. Bien entendu, les livres prohibés étaient lus de tous ceux qui voulaient les lire.

Les nombreux agents russes installés à Paris, comme ce J. N. Toistoï dont nous avons parlé plus haut, tenaient le gouvernement russe au courant de la conduite des sujets du Tzar, mais par leurs rapports confidentiels contribuaient à faire accorder ou refuser un visa aux Français qui désiraient se rendre en Russie. Balzac, malgré ses protestations de dévouement envers l'empereur, eut beaucoup de peine à obtenir l'autorisation de se rendre à Wierzchownia après la révolution de 1848 ; en août, la légation russe refusa de viser son passeport ; il ne fallut pas moins de deux lettres au comte Orlov, chef de la police, et au comte Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, pour vaincre une hostilité manifeste : le Tzar écrivit de sa main, en marge du rapport présenté par Orlov : « Oui, mais sous une sévère surveillance [103]. » Le temps n'était plus où Custine, pourtant si porté à la crainte et au soupçon, pouvait aller où bon lui semblait ou presque, et, à l'en croire, déjouer la surveillance postale par des lettres remplies de bons senti-

ments à l'égard du pays dont il s'apprêtait à dire tant de mal.

En fait, on ne doit pas exagérer les tracasseries infligées aux voyageurs français par la police impériale : celle-ci ne se souciait guère du menu fretin des immigrants, tant qu'ils ne se signalaient pas par des discours trop subversifs. Henningsen évoque « ces espions qui fréquentent les cafés et les restaurants et qu'on appelle *agents répressifs,* parce que leur seul emploi consiste à alarmer et à faire taire les Français *parleurs,* habitués de ces lieux, et que toute la puissance du despotisme peut à peine réduire au silence [104] ».

c) *la justice*

Toutes les branches de l'administration sont aussi profondément corrompues. La justice par exemple est lente, coûteuse, inefficace. Un procès dure couramment dix ou quinze ans. Les voyageurs qui ont eu l'occasion de pénétrer ces mystères juridiques racontent des histoires dignes des *Plaideurs.* Les lois sont innombrables, chaque oukaze se superposant aux précédents sur la même matière : l'immense travail entrepris par Spéranski a donné un recueil de quarante-cinq volumes de lois ! Henningsen exprimait à merveille le côté kafkaïen de cette justice russe dans son roman *L'Esclave blanc* (1846). Un policier menace un marchand : « Il faut à présent que j'examine ta femme à mon tour, or cet examen peut durer des semaines, des mois, des années peut-être, et quand je serai satisfait des réponses, on peut insister pour l'examiner aussi dans quelque département inférieur. Je ne puis rien te dire sur ce point : ce sera à toi de t'arranger avec eux. Pour le moment la ruine la plus complète est suspendue sur ta tête ; ainsi sois humble, discret et soumis, et retire-toi sans réplique [105]. » Peltchinski, ancien fonctionnaire des finances, montre bien comment cette justice, couronnée par le Sénat et ses douze classes, ne garantit les droits civils que d'une fraction insignifiante de la population totale : 350 000 nobles, 273 000 ecclésiastiques, 128 000 marchands des trois guildes, soit 750 000 personnes sur un total de 53 500 000 âmes [106] !

En supposant que le Sénat fût composé de juristes intègres et compétents, ce qui était loin d'être la règle, son action eût été forcément limitée par les interventions personnelles du souverain dans le cours de la justice. Casimir Périer raconte qu'un officier d'artillerie, mécontent, fut jugé à petit bruit. « L'Empereur a désiré qu'on le trouvât fou plutôt que coupable. Un désir de l'Empereur est ici une loi, même pour la conscience des juges, et la sentence du tribunal a prononcé la réclusion dans une maison d'aliénés [107]. » Deux ans plus tard, à la fin de 1844, l'empereur exigeait une condamnation sévère à l'égard d'Ivan Golovine, qui avait refusé de rentrer en Russie. Le Sénat objecta qu'il eût été nécessaire de faire paraître l'ordre dans la *Gazette des Tribunaux* et d'accorder six mois de préavis à Golovine. Furieux, Nicolas Ier enjoignit à la Chambre criminelle du Sénat de le déclarer coupable de lèse-majesté. Cette fois les sénateurs le condamnèrent aux travaux forcés en Sibérie [108]. Les exemples analogues de « justice retenue » ne se comptent pas. Aussi les sénateurs ne croient-ils guère eux-mêmes à leur travail. Rohr raconte une conversation qu'il tint avec deux sénateurs, qui lui expliquèrent comment ils s'y prenaient. « Nous avons expédié ce matin quatre procès, monsieur !... et j'ai reçu cinq énormes dossiers pour demain. » Rohr, étonné, lui demande s'il compte lire tout cela dans la nuit : le sénateur lui rit au nez, car

chaque affaire compte de cent à six mille feuilles écrites : « Nous n'avons point de plaidoiries orales ; tout se fait par écrit ; chaque tribunal ajoute son grimoire au grimoire des tribunaux inférieurs ; et le Sénat reçoit en bloc toutes les paperasses accumulées... [109] » Dans le meilleur des cas, le sénateur lit le résumé préparé par le secrétaire de chancellerie, et à défaut, vote comme son président de département. La plupart du temps, les sénateurs n'ont pas de formation juridique véritable, car ils proviennent très souvent de l'armée.

2. *L'armée.*

a) son importance

Plusieurs voyageurs ont déclaré que tout en Russie est militaire. La Russie, pour Custine, est « un pays tout militaire », et « toute ville russe, à commencer par la capitale, est un camp un peu plus stable et plus pacifique qu'un bivouac [110] ». Probablement sous l'influence de Custine, l'Américain Dallas confirme : « La machine tout entière est un campement. La police est militaire, la collecte des impôts est militaire, les institutions publiques de toute nature, fort nombreuses, sont placées sous l'autorité militaire ; la monnaie, les banques, les grandes écoles, les palais, les domaines de la Couronne sont administrés et protégés par l'armée [111]. » Cette appréciation paraît trahir une confusion, du reste fréquente, née de l'équivalence entre emplois civils et grades de l'armée. Il n'en reste pas moins que l'armée est considérée comme la carrière par excellence en Russie, et que la toge y cède toujours aux armes. Barante constate l'infériorité des gymnases, destinés à former les élèves des classes moyennes aux emplois civils, vis-à-vis des établissements gérés militairement comme l'Institut des Voies et Communications, fondé par des Polytechniciens en 1810, les Ecoles de Cadets, qui forment les futurs officiers, l'Ecole des Mines, l'Académie forestière, etc [112]. Le vicomte de La Ferronnays donne quelques renseignements à Casimir Périer, le fils du ministre, sur les écoles militaires en 1842 : « Comme dans tous les établissements impériaux, tout ce qui frappe les regards est toujours admirablement bien tenu et ne laisse rien à désirer : il n'en est pas de même quand on pénètre un peu au fond des choses. » Les professeurs, parmi lesquels plusieurs Français, sont peu zélés et travaillent en vue de la pension. Le grand-duc Michel, qui dirige ces écoles, est trop occupé pour s'y intéresser sérieusement [113].

En ce qui concerne les effectifs, les écrivains occidentaux ne prennent pas au sérieux les déclarations d'origine russe qui portent l'armée russe dans son ensemble à près d'un million d'hommes [114]. Il faut, dit encore La Ferronnays, distinguer les écarts entre les effectifs réels et les chiffres théoriques, souvent gonflés par des chefs de corps peu scrupuleux ; d'autre part la sécurité intérieure de la Russie exigerait, même en cas de guerre, le maintien de nombreux soldats sur son sol [115]. Un rapport du capitaine d'état-major Pajol en date du 4/16 octobre 1841 estimait que les quatre grands corps formant l'armée active pouvaient fournir 200 000 hommes en état de passer la frontière en 24 heures, avec six mois de vivres et de munitions ; sur ce total, l'infanterie comprenait 175 000 hommes, la cavalerie et l'artillerie le reste [116]. La Ferronnays reprenait ce chiffre de 200 000 hommes l'année suivante [117], et Rayneval le confirmait en février 1845 avec les précisions suivantes : 128 00 hommes de ligne avec 232 canons, 10 à

11 000 cosaques réguliers, et environ 60 000 hommes de troupes irrégulières et de milices provinciales [118]. Mais en juillet 1850, s'appuyant sur une étude de Th. Lavallée, Léon Plée dans *Le Siècle* estime le total des troupes d'active à 478 000 hommes de troupe et sous-officiers, plus 12 000 officiers, et une artillerie de mille pièces [119].

b) la marine

Il convient de mentionner également l'intérêt qui s'attache à la marine russe. Les travaux exécutés à Sébastopol pour en faire le plus grand port militaire de la mer Noire, entrepris en 1832, furent achevés en 1837 par 1 200 ouvriers dirigés par l'ingénieur anglais J. Upton. Les parties métalliques viennent de Colpino, les ancres de Sibérie, les canons de l'intérieur du pays. Le major de la Ruë, qui fournit ces renseignements en 1834 au maréchal Maison à l'intention de l'amiral de Rigny [120], ajoute que le site de la ville lui parut admirable, mais les approvisionnements misérables (arsenal, chantiers, magasins de voiles et cordages) ; l'amiral Lazarev se plaignait que ses équipages, composés surtout de Grecs, Danois, Hambourgeois et Suédois, manquassent d'esprit de corps et d'élan patriotique. La situation n'était guère meilleure, semble-t-il, à Cronstadt quelques années plus tard [121]. Un article du *Colonial Magazine* de 1840 traduit dans les *Annales Maritimes et Coloniales* en 1842 manifeste un grand dédain de l'équipement des bateaux russes : « On dirait que les canons russes ont été faits à coups de marteau » ; cependant, quelques pièces nouvelles attestent de grands progrès dans l'art de la fonderie. « On croirait, en voyant le gaillard d'un vaisseau russe, retrouver ceux armés dans nos ports il y a 30 ans. » Les paquebots de la Baltique sont assez grossièrement faits, excepté deux petits yachts réservés à l'Empereur et au ministre de la Marine. La flotte de guerre se compose de 17 vaisseaux composant l'escadre de la mer Noire, et de 27 vaisseaux composant celle de la Baltique, soit 44 vaisseaux armés. La discipline est sévère, la longueur du service en mer Baltique (27 ans) donne aux marins un bon esprit de corps ; ils servent en qualité de matelots, canonniers, soldats et ouvriers. « Il semble donc que tous les moyens pour avoir une grande force maritime en Russie se trouvent réunis et, si l'on apportait quelques modifications aux principes de la construction, à l'installation et à l'armement des vaisseaux de la Baltique, on pourrait dire que la marine russe peut être comptée parmi celles des premières nations maritimes [122]. »

Mais en 1844, la même revue traduisait un article de l'*United Service Magazine*, beaucoup plus sévère cette fois, rapportant l'histoire de ce commandant qui heurte en plein jour le parapet du Quai Anglais à Pétersbourg et enlève deux grosses pierres avec le beaupré [123], et faisant état des concussions les plus impudentes. On y trouve notamment l'histoire de l'arsenal incendié quelques heures après l'apposition des scellés : une commission nommée par l'empereur devait y enquêter, une dénonciation ayant averti l'autorité que les canons d'une frégate, qui selon le rapport avait coulé avec tout son matériel, s'y trouvaient à l'abri. Henningsen raconte de son côté la même histoire [124]. Cet article ajoute que la flotte de mer Noire, qui comprend 20 000 hommes sur 50 000, et le tiers des vaisseaux, est supérieure à celle de la Baltique. Mais dès qu'un bâtiment russe entre en armement, il se met rapidement à pourrir, les fournisseurs ayant l'habitude de voler le gouvernement sur la qualité du chêne employé [125].

c) *l'armée de terre*

Dureté du service pour les hommes, rapines dans le corps des officiers et des fournisseurs militaires : le même tableau se trouve dans l'armée de terre. Les publications anti-russes donnent naturellement d'horribles détails sur les châtiments en usage dans l'armée, notamment le passage par les baguettes ; Lacroix, G. de Lagny, Léouzon Le Duc, Michelet lui-même font assister leurs lecteurs à ces terribles exécutions [126]. L'armée reflète la dualité de la société russe dans son ensemble : d'un côté une foule de soldats recrutés uniquement parmi les serfs, de l'autre un corps d'officiers issus de la noblesse. Système rappelant l'armée française de l'Ancien Régime, mais aggravé par les conditions mêmes du recrutement : aux filous, aux serfs paresseux, aux cochers maladroits sont joints ceux que désigne la rancune d'un intendant ou d'un fonctionnaire de la Couronne. Le paysan désigné part pour quinze ou vingt ans [127] : en pratique il sait qu'il quitte les siens pour toujours. Libéré du service, il sera portier, cantonnier, palefrenier, *boudotchnik* — le plus souvent inapte à tout métier honorable. Michelet trace, d'après le livre du Polonais J. Tanski, un tableau saisissant de la vie de ces soldats, plus comparables à des légionnaires romains qu'à des soldats modernes. Le bâton sanctionne les moindres fautes : « Ceux qui ont vu au bain des Russes de tout état, mais principalement les soldats, les vieux grenadiers de la garde, étaient stupéfaits de leur voir le dos couturé, cruellement historié de cicatrices [128] ». Rohr oppose dans son livre [129] deux généraux, l'un, en qui on reconnaît Vorontzov, partisan d'une discipline humaine et préservant la dignité du soldat, tandis que l'autre défend l'esprit le plus traditionnel dans l'armée russe, celui qui était passé de la caserne prussienne au champ de manœuvres pétersbourgeois. N'oublions pas qu'être fait soldat est un châtiment grave dans la Russie de Nicolas : dans la hiérarchie des peines infligées aux Décembristes, l'incorporation dans un régiment du Caucase venait juste après l'exil en Sibérie [130].

Le corps des officiers est mieux connu de nos écrivains et voyageurs : appartenant à la classe noble, ils voyagent, parlent français et fréquentent les salons. En outre, la littérature russe en présente plusieurs spécimens : Pouchkine, Lermontov, qui commencent à être lus, étaient officiers et nombre de leurs personnages servent comme eux dans l'armée. Ce que les Français constatent avec surprise, c'est à quel point ils sont mal payés [131]. Le phénomène est donc le même que celui dont nous avons parlé à propos des fonctionnaires : les tentations sont trop fortes pour la moyenne des consciences. Alors que les fonctionnaires reçoivent sans honte de tous ceux qui les sollicitent, trop d'officiers trafiquent des effets, de la nourriture de leurs soldats. Haxthausen lui-même, si favorable aux institutions russes, enregistre de déplorables abus : le matériel militaire tombe fréquemment en panne parce que l'argent destiné à son entretien est détourné, les hommes sont souvent dans une condition physique défectueuse en raison de la mauvaise nourriture [132]. Germain de Lagny déclare avoir vu l'armée russe campée en Pologne (septembre 1848) : « Elle portait des habits délabrés par un long usage, et rapiécés grossièrement. Les hommes étaient d'une maigreur qui trahissait la faim et toutes les privations [133]. » Au Caucase, où la guerre dure interminablement, les choses allaient encore plus mal, au moins jusque vers 1850 : un article du comte de Suzannet dans la

Revue des Deux Mondes (avril 1841) faisait voir dans cette corruption profonde la cause des échecs russes au Caucase [134].

d) la guerre au Caucase

L'intérêt des Français pour la guerre du Caucase grandit à partir de 1840. Ici encore, la diffusion progressive des œuvres de Pouchkine et de Lermontov a familiarisé le public français cultivé avec ces farouches guerriers, habitants de montagnes inaccessibles. Mais la véritable raison de cet intérêt est à chercher, croyons-nous, dans la similitude des combats livrés par la Russie au Caucase et par la France en Algérie. Sans doute les Français se targuent-ils d'avancer dans la conquête, tandis que les Russes piétinent. La Ferronnays écrit à C. Périer de Moscou le 29 mars 1842 qu'il a été très bien reçu par le général Neidhart, et, rapportant leur conversation sur ce sujet, déclare que les Russes sont moins avancés au Caucase après trente ans que les Français en Algérie dès 1832. Le baron d'André, au début de 1844, évoquant les bruits de démission de Neidhart, déclare : « Voilà dix ans qu'on ne cesse de comparer le Caucase à l'Algérie, d'en assimiler les dangers et les difficultés, de dire que nous serons longtemps les uns et les autres avant d'avoir dompté, civilisé de si belliqueuses populations. La France est au moment de recueillir le fruit de ses sacrifices. La Russie, malgré toutes ses ressources, vient encore de faire un pas rétrograde [135]. » Mêmes appréciations dans les *Mystères de la Russie*, où nous pensons que d'André a pris une part importante [136]. La comparaison est présentée avec plus de sérieux dans le livre de Hommaire de Hell : il en tire une conclusion intéressante, à savoir que les Français, loin de se laisser décourager « par quatorze années d'occupation improductive », devraient « prendre exemple de cette persévérance infatigable avec laquelle la Russie, malgré ses désastres et l'inutilité de ses efforts, poursuit son but depuis plus d'un demi-siècle [137]. » Cette bonne conscience avec laquelle nos écrivains envisagent l'établissement français en Algérie les amène quelquefois à associer cette entreprise à celle des Russes au nom de la civilisation. Ainsi Vigny, faisant choisir par l'Académie pour son prix de poésie en 1847 *L'Algérie ou la civilisation conquérante*, écrit à V. de Laprade : « A leur insu ou sciemment, les peuples de race européenne s'avancent contre ce qui reste des Barbares. L'Américain chasse les Siminoles, le Russe les Circassiens, l'Anglais les Chinois, le Français les Arabes et les Mores...[138] » L'attitude de l'auteur de *La Sauvage* est exactement à l'inverse de celle de Henningsen (ou plus tard de Gobineau), pour qui les peuples libres du Caucase incarnent la fierté, la vigueur et la beauté en face de la corruption et de la dégénérescence.

De très nombreuses informations sont données par la presse sur le déroulement des opérations au Caucase : elles sont en général de provenance allemande [139], et ne permettent pas, en raison de leur caractère fragmentaire, de comprendre l'ensemble des événements. Le nom de Schamyl paraît souvent, associé à celui d'Abd el-Kader (*Débats* 16 août 1845) : en 1842, lors du désastre de l'expédition du général Grabbe à Dargo, en 1845 à l'occasion du succès remporté par Vorontzov au même endroit après de très durs combats. La meilleure étude d'ensemble est donnée, comme pour la Sibérie, par Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* en novembre 1853. Son

article, intitulé *La guerre du Caucase. Le prince Woronzoff et le prophète Schamyl,* s'appuie exclusivement sur des ouvrages allemands, ceux de Moritz Wagner et ceux de Friedrich Bodenstedt [140]. Il retrace la carrière de Schamyl depuis son extraordinaire évasion de la forteresse d'Akulcho (août 1839), les alternatives de succès et de revers qui jalonnent sa lutte contre les Russes dirigé depuis 1844 par le comte Vorontzov, fait prince après sa victoire de Dargo. Schamyl n'a pas réussi à soulever l'ensemble des peuples du Caucase dans la guerre sainte qu'il prêchait inlassablement à la suite de Scheik-Mansour et de Khasi-Mohammed, mort glorieusement en 1832 dans les ruines du village d'Himry, en pays tchetchène. La conclusion de Saint-René Taillandier, au début de la guerre de Crimée, est significative : les Alliés ne peuvent compter sur une diversion essentielle dans le Caucase. Quant à Schamyl, « héroïque représentant d'une nation destinée à périr, il lui a donné de telles ressources, qu'elle peut encore vivre de longs jours. Gardien des portes de l'Asie, il arrête l'ambition moscovite, et tient en échec avec une poignée de braves, l'empire immense qui prétend faire trembler l'Europe ». Avec lucidité, Saint-René Taillandier reconnaît que les Français, pour être logiques, ne peuvent à la fois justifier la conquête de l'Algérie et refuser aux Russes celle du Caucase : « Nous qui avons pris et vaincu le Schamyl de l'Atlas, nous ne pouvons souhaiter le triomphe définitif de l'Abd el-Kader du Caucase [141]. »

La littérature s'empare très vite de Schamyl. Louise Colet le chante en 1846 [141 *bis*] un drame en 5 actes et 9 tableaux de Paul Meurice fut joué à la Porte Saint-Martin le 26 juin 1854. L'action de ce *Schamyl* se passe en 1834 et prétend illustrer la résistance du héros à Achulgo (*sic*) ; l'esprit en est tout patriotique : « L'Orient donne la main à l'Occident pour cette guerre des peuples... Allons, et dissipons ensemble... la barbarie par la liberté [142]. » Quelques strophes de Pierre Dupont illustrent mieux la réelle popularité dont jouit le prophète du Caucase chez les Français vers 1854 :

> Qu'une armée entière le cerne,
> Que la bombe sur sa caverne
> Décrive son arc enflammé :
> Il sort des combattants de terre ;
> Chaque montagne est un cratère,
> Chaque buisson est animé.

P. Dupont ne manque pas, lui aussi, d'associer la lutte menée par Schamyl à celle des Alliés :

> Le sultan et l'Europe entière
> De Schamyl grossissent les rangs [143].

Un essai de Pierre Zaccone, intitulé *Schamyl ou le Libérateur du Caucase*, retrace en 1854 l'histoire du prophète et esquisse un tableau des mœurs des tribus caucasiennes en s'appuyant sur les auteurs dont nous venons de parler. On ne voit pas pourquoi l'auteur intitule son travail « roman ». Indiscutablement la guerre du Caucase éveille des échos de plus en plus nombreux à l'approche de la guerre de Crimée et pendant son déroulement : le sentiment populaire pousse à voir en Schamyl un allié, car on est prêt alors à dénier à la Russie toute mission civilisatrice.

e) *les Cosaques*

De toute l'armée russe, le corps qui frappe le plus l'imagination des Français est incontestablement celui des Cosaques. La Grande Armée harcelée dans sa retraite par ces insaisissables cavaliers, la France envahie par ces êtres farouches et souvent cruels, tels sont les souvenirs attachés à leur nom. Hugo les appelle les Huns : déjà dans *Le Rhin* il rapprochait Huns et Russes : « En 451 les plaines de la Champagne ont dévoré les Huns ; si Dieu avait voulu, en 1814, elles auraient dévoré les Russes[144]. » Plus tard, dans *Melancholia*, même rapprochement. Il s'adresse au vieillard champenois :

> Quand tu vis que l'Europe implacable venait,
> Et menaçait Paris et notre aube qui naît,
> Et, mer d'hommes, roulait vers la France effarée,
> Et le Russe et le Hun sur la terre sacrée
> Se ruer, et le nord revomir Attila,
> Tu te levas, tu pris ta fourche[145]...

La mode s'empara de bonne heure de ces silhouettes pittoresques. Ch. Bruneau, dans son *Histoire de la Langue française*, décrit le costume « cosaque » d'après le *Mercure de France* de septembre 1809[146], et mentionne une autre mode « cosaque » en 1823 d'après le journal *L'Indiscret*[147]. Mais généralement l'idée de Cosaque est évoquée avec crainte et rancune. Un éditorial des *Débats* déclare en septembre 1840, soit à un moment de tension particulièrement vive : « Sans doute la Russie a pu en 1814 verser sur l'Europe ces flots innombrables de barbares dont les populations occidentales, les Allemands aussi bien que les Français, ont conservé l'horrible souvenir... » Certains textes associent l'image pittoresque du Cosaque à la longue lance et au petit cheval maigre avec les souvenirs de l'invasion et les appréhensions concernant l'avenir. Ainsi Béranger dans son célèbre *Chant du Cosaque*, discours adressé par le guerrier à son cheval :

> Viens de trésors combler mes mains avides ;
> Viens reposer dans l'asile des arts.
> Retourne boire à la Seine rebelle,
> Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.

Ici encore le Cosaque est associé à l'idée du Hun :

> J'ai vu d'un géant le fantôme immense
> Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
> Il s'écriait : Mon règne recommence !
> Et de sa hache il montrait l'Occident.
> Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
> Fils d'Attila, j'obéis à sa voix[148].

Nous reviendrons dans un autre chapitre sur l'importance de ces associations et leur rôle dans la représentation de la puissance russe. Remarquons que certains auteurs s'efforcent de donner du Cosaque une idée plus précise et moins tragique. Le *Magasin Pittoresque* offrait dès 1839 à ses lecteurs *Les Cosaques du Don. Souvenirs d'un voyage fait en 1837 par un ingénieur français dans la Russie méridionale* : il s'agissait de Léon Lalanne, ingénieur des Ponts et Chaussées, dont le témoignage confirme par avance celui de Hommaire de Hell. Celui-ci insiste sur l'hospitalité et la bienveillance, spécialement vis-à-vis des

Français, manifestées par les Cosaques du Don. Ceux du Kouban, appelés aussi *Tchernomortsy* ou Cosaques de la mer Noire, bien que descendants des fameux Zaporogues transportés à partir de 1787, sont loin d'avoir hérité l'ardeur belliqueuse de leurs ancêtres : « Ils ne se battent plus que par force ou pour se défendre » ; le gouvernement leur a peu à peu ôté tout vestige d'indépendance administrative ou militaire. La guerre au Caucase prend jusqu'au tiers des hommes valides : la conséquence en est une extrême misère dans la colonie, dont la subsistance doit être assurée par le travail des femmes. Hommaire de Hell estime leur nombre à 120 000, dont 20 000 combattants ; Haxthausen porte le nombre total à 170 000, et 30 000 en état de combattre [149].

Les plus nombreux et les plus célèbres sont les Cosaques du Don. Divers rameaux sont installés dans l'Oural et la steppe d'Orenbourg (environ 120 000), aux confins russo-chinois (entre Altaï et Tarbagataï), sur le Térek, au nombre de 120 000 dont 16 000 soldats constitués en régiments de cavalerie. Sur les deux rives du Don inférieur et de ses affluents Donetz et Manytch vivent enfin 6 à 700 000 Cosaques formant 54 régiments de cavalerie (environ 56 000 hommes). Ni servage ni impôt chez eux : mais de 17 à 42 ans, ils doivent le service, restent dans la réserve encore cinq ans, et servent jusqu'à 60 ans en cas d'urgence. Costume, armes et cheval sont à la charge de chacun ; en campagne, ils reçoivent une ration, du fourrage et une petite solde. Le gouvernement fournit du blé (ou sa valeur en argent), pensionne les veuves, et répartit la poudre et le plomb. Aucun seigneur russe n'a de terre en pays cosaque, et la Couronne ne peut qu'édifier routes, canaux et forteresses [150].

Henningsen estime, comme les généraux français qui l'ont rencontrée [151], que la cavalerie légère des Cosaques, toujours vigilante, fait « qu'il est presque impossible de surprendre un corps d'armée russe ». D'esprit souple, le Cosaque sait s'adapter à différents climats, puisqu'on le trouve depuis les Karpathes jusqu'à la Chine, et aussi à différentes occupations, car il se fait suivant les cas soldat, agriculteur, marchand. C'est lui qui garde les immenses frontières de l'empire, et surveille les tribus nomades de race tartare auxquelles le gouvernement russe a fixé des limites qu'elles ne doivent pas franchir [152].

A partir de 1848 diverses tentatives s'efforcent d'ôter au Cosaque son caractère redoutable. Michelet, qui s'inspire de Haxthausen et de Henningsen, retient surtout l'infériorité du Cosaque en face du guerrier tcherkesse, son goût pour le commerce, les tâches de police auxquelles il est soumis [153]. Les caricaturistes s'en mêlent : Taxile Delord, Clément Carraguel et Louis Huart composent *Messieurs les Cosaques, relation charivarique, comique et surtout véridique des hauts faits des Russes en Orient,* illustré par cent vignettes de Cham [154] ; à la même époque, Alphonse Arnault et Louis Judicis faisaient jouer un drame en 5 actes et 9 tableaux, *Les Cosaques*, dont l'action se déroule en Champagne, lors de la campagne de France de 1814. C'est une belle réunion de poncifs patriotiques. Mais on peut relever l'opposition de Manzaroff, qui veut agir par la ruse, et de Fédérowitch qui déclare : « C'est la guerre sauvage, soit ! à mes yeux, c'est la bonne ! », ainsi que le personnage d'Olga, esclave « à moitié barbare, à moitié civilisée, tantôt bonne jusqu'au dévouement, tantôt cruelle et sauvage comme une vraie Cosaque qu'elle est. » Un officier français, Maurice, empêche Man-

zaroff de frapper avec le knout la Française Louise, son épouse : « Moi vivant, vous ne vous servirez pas de cette arme de lâche pour frapper une femme ! », et il brise le fouet sur son genou. La scène la plus spectaculaire est au *Café de la Victoire* (acte III, 4e tableau), où éclate une bagarre entre Russes et partisans français déguisés, aux cris de « Mort aux Cosaques ! » J. Janin déclarait ironiquement : « Les Cosaques à Paris ! Les Cosaques à la Gaîté ! [...] Nous leur ferons boire jusqu'au fiel le calice du mélodrame. » La salle exulte au coup de feu qui tue Manzaroff. Le maréchal de Castellane rapporte, d'après Mme de Lieven, le mécontentement de M. de Kisséliev « que partage l'empereur Nicolas » à propos de cette pièce, « fort applaudie [155] ».

En vérité les Français ne savent que penser de la force militaire russe. Ils se rappellent la campagne de Russie, mais hésitent dans l'appréciation des événements : ont-ils été vaincus par la rigueur du climat, par l'habileté de la stratégie adverse ? Et depuis cette époque, l'armée russe s'est-elle renforcée ? Ou n'est-elle qu'un épouvantail ?

3. *L'empereur et son entourage.*

C'est de l'autocrate que nous devons parler maintenant. Pour les Français, surtout ceux qui ne sont pas allés en Russie, le pays s'incarne en la personne de son souverain, l'empereur Nicolas, jusqu'à la fin de la période qui nous intéresse [156]. Parmi les voyageurs que nous avons étudiés, plusieurs ont vu l'empereur, certains ont même été honorés d'entretiens parfois assez longs. Barante, Custine, Horace Vernet, la princesse Mathilde sont de ces témoins privilégiés. D'autres parlent de l'empereur d'après ce qu'ils croient savoir et ce qu'ils ont entendu dire : ce sont les journalistes, Saint-Marc Girardin en particulier, les publicistes tels que F. Colson, F. Lacroix, G. de Lagny, Gallet de Kulture, etc. A ceux-là il convient d'ajouter quelques Russes émigrés, animés en général d'une hostilité violente à l'égard de leur souverain, au nombre desquels Bakounine, Sazonov, Golovine. Autour du souverain, il sied de ranger sa famille, essentiellement son frère le grand-duc Michel, son épouse l'impératrice Alexandra, son fils aîné le grand-duc héritier Alexandre. Et, puisque nous entendons montrer comment l'opinion française se représente le fonctionnement de la grande machine russe, il faut tenir compte d'un cercle plus large, celui des collaborateurs de l'empereur, les ministres qui travaillent en liaison constante avec lui.

a) les ministres

Sur ces derniers, les Français sont en général mal informés. Les ministres russes sont évidemment bien loin de la notoriété de leurs homologues anglais ou français, soumis aux attaques de la presse, ou encensés par leurs amis politiques. En revanche, s'ils n'encourent pas la défaveur du souverain, ils peuvent conserver leur portefeuille pendant un temps qui semblerait fabuleux dans un régime parlementaire occidental. Les diplomates français furent ainsi en rapport avec le comte de Nesselrode depuis le départ de Capo d'Istria, en 1822, jusqu'à la fin de la guerre de Crimée [157]. Ce Rhénan n'aimait pas la France, et son hostilité était renforcée par les opinions conservatrices de sa femme, la comtesse Gouriev, fille du ministre des Finances d'Alexandre Ier. Les seuls renseignements que nous trouvions à cette époque sur le couple viennent d'un Russe, l'émigré I. G. Golovine. Plein de rancune,

puisqu'il avait été congédié de la chancellerie, Golovine fait ressortir la germanisation de la diplomatie russe opérée par Nesselrode [158]. Regardé comme le chef de la faction allemande à la cour de Nicolas Ier, il est haï des Slavophiles. Nos diplomates le considèrent comme un simple porte-parole de l'empereur, et ne parlent guère de lui. Le comte Benkendorf, chef du corps des gendarmes, c'est-à-dire ministre de la police, est plus célèbre en raison même des fonctions qu'il occupe. Henningsen lui rend justice à sa façon : « Il est peu d'hommes, dit-il, que les Russes voudraient voir à sa place [159]. » Son pouvoir est en effet immense, et remonte à l'origine même du règne, le complot décembriste, qui prouva la nécessité d'une telle police, et donna l'occasion à Benkendorf de manifester sa fidélité à l'empereur [160]. Depuis ce temps, l'uniforme bleu clair brodé d'argent des gendarmes produit chez tous les Russes une impression de respect mêlé de terreur [161] : car l'efficacité des méthodes est rehaussée par le silence profond qui entoure les actions. Benkendorf n'était ni cupide, ni féroce ; mais il était borné et, vers la fin de sa vie, adonné au mysticisme, remettait le soin des affaires à Léon Vassiliévitch Doubelt, beaucoup plus redoutable que lui, le « Fouché russe », selon M. de Grünwald, en tout cas le seul véritable policier du régime [162]. C'est Doubelt qui fit de la censure une arme redoutable pour les écrivains, et dont les subordonnés examinaient si soigneusement les passeports des étrangers. Le comte Alexis Fiodorovitch Orlov contribua lui aussi à l'échec du soulèvement décembriste. Chargé de missions particulières à l'étranger, il remplaça Benkendorf après sa mort (1844). Une rumeur l'accusa d'empoisonnement à l'occasion des décès de Diebitch et de Constantin lors de l'épidémie de choléra de 1831 ; accueillie par Custine et Henningsen, elle est démentie vigoureusement par Schnitzler [163]. Rayneval indique que son choix fut approuvé par l'opinion de la Cour. Les autres ministres sont encore moins connus du public français. Marmier connaît le comte S. S. Ouvarov, ministre de l'Instruction publique depuis 1833, très cultivé et parfaitement à la hauteur de sa tâche : « La Russie entière lui doit de la reconnaissance pour les services qu'il lui a rendus dans le cours de sa longue administration [164]. » Ce que Marmier ne dit pas, c'est que ce même Ouvarov définit dès 1832 dans un rapport à Nicolas Ier sur l'Université de Moscou la fameuse trilogie, *orthodoxie, autocratie* et *nationalité*, au nom de laquelle la littérature russe allait être si étroitement bornée pendant un quart de siècle. Au contraire, Léouzon Le Duc [165] montre bien que ce programme, inoffensif en soi, dégénéra sous l'influence d'une censure impitoyable et d'une police politique toujours prête à poursuivre les manifestations du *doukh*, du mauvais esprit libéral : Ouvarov, devant les résultats du système dont il était l'auteur, et surtout devant les mesures extrêmement sévères prises contre les Universités à partir de 1848, donna sa démission et laissa la direction du ministère au sénateur Norov.

b) la famille impériale

En ce qui concerne la famille de l'empereur, quelques indications éparses à travers les récits de voyage et les pamphlets : le grand-duc Michel, frère cadet de Nicolas, est connu pour ses calembours et sa sévérité en matière de service. « C'est un bon inspecteur aux revues, et voilà tout ; du reste, complètement nul à la guerre... [166] » dit Lacroix. D'une façon moins sommaire, Léouzon Le Duc le montre

sujet aux emportements les plus violents, mais capable aussitôt après d'indulgence et même de bienveillance [167]. La princesse Mathilde appréciait bien davantage la grande-duchesse Hélène, cultivée et généreuse, qui l'aida tant lors de son séjour en Russie [168]. L'impératrice Alexandra Fiodorovna, née en 1798, sœur du roi de Prusse, est mieux connue à cause du voyage de Custine. Celui-ci en effet obtint la faveur de plusieurs entretiens avec l'impératrice, qui lui parut extrêmement bienveillante et gracieuse ; mais il ne put s'empêcher de noter sa faiblesse, sa maigreur, et le tremblement nerveux dont, disait-on, elle n'avait pu se défaire depuis les alarmes du 26 décembre 1825 [169]. Ses nombreuses maternités, la vie épuisante de la Cour menacent d'abréger ses jours, à la crainte générale, car tout le monde lui attribue une influence bienfaisante sur le caractère rigide de son époux. Vigny, on s'en souvient, glisse une allusion à la mauvaise santé de l'Impératrice et au voyage d'Italie dans *Wanda*. Seul Lacroix se montre sévère : « En Allemagne et même parmi ses plus proches parents, elle passe pour être dure, impérieuse, et pour n'avoir rien de la bonhomie germanique [170]. » On ne lui attribue pas beaucoup d'influence sur les affaires de l'empire : la plus grande partie de son temps paraît consacrée aux visites d'institutions, aux réceptions et à la danse. Son fils aîné, le grand-duc héritier Alexandre, est assez connu en raison de ses voyages en Europe : Stendhal et Custine tracent de lui deux portraits que nous avons mis en parallèle. On s'accorde à voir en lui un prince débonnaire ; Lacroix, particulièrement virulent à l'égard de la famille impériale, parle même de sa « nullité de caractère » et prévoit l'écroulement de l'œuvre de Nicolas si elle passe aux mains de son fils aîné [171] ; Léouzon Le Duc, au contraire, estime que sa douceur naturelle n'exclut nullement l'énergie [172].

Voilà, sommairement rapportés, les principaux jugements émis par les Français sur les membres les plus illustres de la famille impériale de Russie [173] : tous s'accordent sur un point, à savoir que l'empereur Nicolas règne seul, inaccessible à toute influence familiale. S'il lui arrive de céder à une intercession de son frère ou de son fils, c'est toujours à titre d'exception, et si la faveur se révèle peu justifiée, il le fait hautement remarquer [174].

c) le souverain

Autant les témoignages sont peu nombreux sur les ministres et la famille de l'empereur, autant l'attention du public français se porte sur le souverain lui-même. Il est l'Autocrate, comme aucun souverain ne l'a été en France depuis Napoléon Ier ; son règne précède de cinq ans celui de Louis-Philippe, et dure sept ans de plus. Il a surmonté la révolte qui éclate à son avènement, il écrase la rébellion polonaise, et, bien loin d'être ébranlé par la révolution de 1848, il aide l'empereur d'Autriche à venir à bout de ses sujets hongrois révoltés. Jusqu'à la guerre de Crimée donc, pas d'échec grave à l'extérieur, une stabilité parfaite à l'intérieur : tel est le tableau impressionnant qui s'offrait à l'observateur français vers le milieu du siècle. Aussi les témoignages que nous aurons à enregistrer sont-ils, même hostiles, toujours mêlés de crainte et parfois d'une espèce d'admiration involontaire et presque d'envie.

Sur la belle apparence du souverain, les témoignages sont à peu près unanimes. Custine déclare : « L'Empereur en grand uniforme d'un

rouge éclatant est singulièrement beau (...) [L'uniforme] rehausse la noblesse de ses traits et de sa taille. » Et plus loin : « Son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, plus monumentale qu'humaine, exerce sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain[175]. » Cette beauté mâle et froide est remarquée de Gallet de Kulture, qui insiste sur l'expression menaçante du souverain, dont la tête « dégarnie aux tempes, allait devenir chauve. Elle était belle encore, mais d'une beauté glaciale. On sentait courir la bile sous ce teint hâlé par le soleil et la poussière des grandes routes et des champs de Mars. Le regard ferme et fauve semblait interroger et menacer à la fois. Il cherchait la pensée, mais pour la punir[176] ». Lacroix insiste sur l'aspect théâtral et sévère du souverain, mais le portrait est empreint d'une malveillance excessive[177] ; on en peut dire autant de celui que trace l'émigré Sazonov, qui voit Nicolas Ier « d'abord jeune soldat ambitieux, tout d'une pièce, gauche, maladroit, maigre, avec des yeux enfoncés et méchants, le teint blême, la bouche pâle et serrée » ; puis « plus tard, puissant empereur, fort d'encolure, lourd, mais digne dans ses mouvements, se sanglant le ventre pour le faire rentrer dans la poitrine ; la dureté du regard adoucie par l'habitude de la galanterie, le teint frais, la bouche volontiers souriante, mais le geste toujours sec et cassant, lors même qu'il accompagnait des paroles flatteuses. » Enfin, « vieillard oubliant de se rajeunir », déformé par l'obésité : « La bouche a retrouvé son contour haineux, mais le regard est noyé dans la graisse des paupières[178] ». L'impression la plus juste est celle de Henningsen, qui évoque Nicolas Ier dans l'attitude qu'il aimait le plus, à la tête de ses troupes : parmi les 60 000 hommes de sa garde, « l'œil du spectateur chercherait en vain dans tous les rangs quelqu'un à lui comparer pour la mâle beauté du visage et la majesté du maintien ». Sa voix ajoute à sa majesté naturelle ; mais, comme Custine, Henningsen trouve que l'empereur surveille un peu trop les expressions de son visage, qui se succèdent comme des masques[179].

Sur ses connaissances, peu de témoignages précis. L'empereur parle avec une égale aisance le français et l'allemand, mais son anglais suivant Henningsen est peu correct et émaillé d'impropriétés dont les précepteurs écossais attachés aux jeunes princes sont responsables. Cruellement, Sazonov prétend que, s'étant fixé pour modèle Napoléon Ier, Nicolas voulut avoir une garde plus puissante que la sienne, disposer d'un Code plus volumineux que le sien, et présider en personne le Conseil de l'Empire : mais il lui manquait à la fois les connaissances nécessaires et le talent de les exposer...[180].

Depuis Custine, il est admis que l'empereur garde longtemps le ressentiment des offenses qu'il estime avoir reçues. L'histoire de la princesse Troubetzkoï, à qui toute facilité pour élever ses enfants est déniée quatorze ans après la rébellion, contée dramatiquement dans *La Russie en 1839*, trouve des échos chez Henningsen, Lacroix et Vigny. Il est à remarquer que Lacroix (ou plutôt d'André) suggère que la princesse « avait partagé et la culpabilité et les torts, pour ne pas dire les crimes, de son époux[181] ». Léouzon Le Duc rapporte quelques traits de générosité, issus soit de mouvements spontanés, soit du repentir suivant un emportement injuste. « Mélange étonnant de sévérité et de tendresse, de grandeur d'âme et d'effrayante implacabilité », dit Léouzon Le Duc[182] ; Custine de son côté déclare après son entretien

avec Nicolas Ier : « L'Empereur est le seul homme de l'Empire avec lequel on puisse causer sans craindre les délateurs : il est aussi le seul jusqu'à présent en qui j'aie reconnu des sentiments naturels et un langage sincère. Si je vivais en ce pays, et que j'eusse un secret à cacher, je commencerais par aller le lui confier[183]. » Ainsi l'on s'accorde à reconnaître au souverain une réelle grandeur de caractère, et la fermeté nécessaire à qui veut diriger une nation de 60 millions d'habitants. Certains témoignages montrent en Nicolas un homme de goûts simples : bon époux, malgré quelques galanteries sans importance[184], excellent père de famille, il garde au milieu du luxe des habitudes militaires. Mathilde voit son simple lit de fer[185], Vernet s'arrête avec lui au cours d'un voyage dans de modestes auberges au bord de la route[186].

Ce qui frappe le plus les observateurs étrangers, c'est le goût de l'Empereur pour la parade militaire. Goût héréditaire, puisque Paul Ier et ses trois fils, à des degrés divers, nourrirent la même passion pour l'ordre, l'exercice et le défilé. Non pas la stratégie : aucun des souverains que nous venons de citer, et aucun de leurs frères, ne fut à proprement parler un général. Ni lors de la guerre de Turquie, ni au cours des opérations de Pologne, ou de Hongrie, ni enfin lors de la guerre de Crimée, Nicolas Ier ne dirigea d'unité. Michelet croit pouvoir en conclure que l'armée russe de son temps est bien moins enthousiaste que du temps de Souvorov : « Tenue trente années l'arme au bras, en présence de l'Europe, excédée, refroidie de cette parade éternelle, elle croit moins à ce Dieu de la guerre qui a toujours préféré les moyens de la diplomatie[187]. » Ceci ne peut s'entendre que par rapport à une guerre générale mettant aux prises la Russie et l'Europe occidentale.

La prédilection de Nicolas Ier pour les choses militaires va de pair avec l'espèce de culte qu'il rend à Napoléon Ier. Un officier qui avait participé à toutes les guerres de l'Empire, se trouvant à Pétersbourg au début de 1845, eut la faveur d'un entretien avec Nicolas, qui lui montra tous ses souvenirs napoléoniens, la tableau de Vernet *Revue de la Garde impériale aux Tuileries*, un morceau de la botte de Napoléon à Leipzig, etc.[188]. Nous avons déjà parlé des espoirs du parti bonapartiste à l'occasion du mariage de la grande-duchesse Marie avec Eugène de Beauharnais ; la mission de Léouzon Le Duc, chargé de trouver un porphyre convenable pour y tailler le tombeau de Napoléon, fut énergiquement aidée par l'empereur de Russie.

La contrepartie de cette attitude est l'hostilité déclarée contre les choses de l'esprit et contre les gouvernements parlementaires. Les écrivains sont soumis à une discipline de caserne, et envoyés à l'armée dès que leurs écrits déplaisent à l'Empereur. L'instruction doit être soigneusement bornée : « Il veut, rapporte Barante, instruire chacun pour ce qu'il doit avoir à faire, et pour la place qui lui est assignée d'avance[189]. » On n'en est que plus étonné de voir des généraux à la tête d'une Université ou du Saint-Synode ! L'aversion de Nicolas Ier pour la personne de Louis-Philippe et le régime parlementaire est trop connue pour que nous y insistions : rappelons seulement que la République de 1848 a, aux yeux de Nicolas, le grand mérite de l'avoir débarrassé de cet insupportable « roi des barricades ». Et comme rapidement la Seconde République remet son sort aux mains des militaires, Nicolas Ier réserve le meilleur accueil au général Le Flô, envoyé par Bastide à Pétersbourg en septembre 1848 : « Général, je vous reçois d'abord comme soldat : c'est un autre soldat qui vous accueille

avec estime et affection [...] La forme de votre gouvernement est certainement la plus naturelle quand on n'en a pas une autre toute faite[190]. » Tout le monde à Pétersbourg voyait d'un bon œil la candidature de Cavaignac.

Le pouvoir réel de Nicolas Ier donne lieu à des appréciations diverses. En principe, son pouvoir est sans bornes, et les Russes l'entendent en général ainsi : Custine et Michelet citent plusieurs passages de la brochure de J. N. Tolstoï, *Coup d'œil sur la législation russe*, déclarant nettement que l'empereur étant le chef né de la religion, tout ce qui émane du souverain est sacré : « Que deviendrions-nous, si nous n'avions pas à la tête des destinées de la Russie un monarque dont la pensée sage et énergique, libre de tout contrôle, n'est dirigée que vers un seul but : le bonheur de la Russie[191] ? » Telle est la théorie. Assurément aucune institution ne gêne Nicolas Ier dans l'exercice du pouvoir : Michelet le considère comme « czar-Dieu », bien plus puissant que le pape de Rome qu'il traite avec tant de mépris. Le prince Kozlovski disait déjà à Custine : « L'Empereur possède un pouvoir spirituel très réel et très positif dont il ne se démettra jamais volontairement. Rome et tout ce qui se rattache à l'église romaine n'a pas de plus dangereux ennemi que l'autocrate de Moscou, chef visible de son Eglise...[192] »

Et pourtant, de tous côtés les témoignages affluent : non, l'empereur de Russie n'est pas tout-puissant, de sourdes oppositions se manifestent dès qu'il veut réformer quelque chose. Ne pouvant s'appuyer sur une administration corrompue, il est réduit à tout surveiller, à tout vérifier lui-même. Un portrait de Nicolas nous est donné par Rayneval en décembre 1845 : il veut le bien, et le veut ardemment ; mais il est plus emporté qu'entreprenant, méfiant, il pardonne peu. Il est constamment au travail, mais son grand malheur est d'être sans amis ; il n'a pas de ministres, mais seulement des commis. Il a rendu presque impossible la franchise[193]. Déjà à la fin de 1842 la comtesse Nesselrode écrivait à son fils : « Le Maître est un peu de meilleure humeur depuis quelques jours, mais il est parfois effrayant à regarder tellement sa physionomie est dure. Il prend de brusques déterminations et agit avec une précipitation inconcevable [...] Quelle singulière tête que celle de ce souverain ! Il laboure son vaste pays sans semer de bons grains[194]. »

On attache beaucoup d'importance en Occident aux difficultés que rencontre Nicolas Ier du côté de la noblesse, en particulier dans ses projets d'émancipation. Michelet, dans sa langue expressive, note qu'après avoir entamé les privilèges des nobles, il « leur lance 1842[195] », c'est-à-dire le fameux oukaze prescrivant d'établir des contrats entre propriétaires et serfs. « On ne parlait que de ruine et de spoliation », déclare Périer. Et quelques jours plus tard : « Quel est l'avenir que prépare ce triste présent ? Qui voudra ou pourra régner aux mêmes conditions ? Quelles vicissitudes attendent l'Empire des Tzars et la famille des Romanoff ? C'est ce qu'il était aussi difficile que peu consolant de prévoir[196] ! » Le chancelier de Nesselrode, à la tête de la camarilla hostile à toute idée de réforme, notait avec satisfaction : « Tous ces projets d'émancipation dont nous menace Kisséliefff ne peuvent mener pour l'instant qu'à des émeutes de paysans et à la ruine de la noblesse [...] Le dernier ukase est un véritable coup d'épée dans l'eau ; à l'exception du comte Michel Vorontzov qui a fait un arrangement avec ses 300 paysans de Mourina, personne n'a essayé d'en

appliquer les principes à ses terres [197]. » On voit bien ainsi où s'arrête le pouvoir de l'Empereur : ce ne sont ni des lois, ni des institutions, qui en constituent les bornes, mais des intérêts économiques tout-puissants. Saint-Marc Girardin, rendant compte du livre de Rohr, disait à ce propos : « Il n'y a dans une société comme la société russe, il n'y a que le chef de l'Etat qui puisse sentir et qui puisse prendre l'intérêt du grand nombre contre le petit [198]. » Plusieurs écrivains estiment aussi que le despotisme de Nicolas est au fond profitable à la Russie, société encore jeune, à peine sortie de la barbarie. Proudhon par exemple estime en septembre 1847 que le despotisme du tzar est « nécessaire à la civilisation » et que l'avenir appartient, non aux nations vieillies comme la France et l'Angleterre, mais à celles où il y a eu « absence de constitution politique et de développement industriel », comme la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Italie, l'Allemagne... [199].

La guerre de Crimée voit éclore une quantité de pièces de vers, où l'empereur Nicolas joue un grand rôle. Déjà le *Corsaire* le prenait volontiers pour cible : après l'attentat manqué de Posen, le journal prêtait cet oukaze à Nicolas : « Nous, Nicolas, Gengis-Khan de toutes les Russies en général, Attila de la Pologne en particulier, interdisons aux gens de Varsovie de se montrer à leurs fenêtres — tout détenteur d'une lame sans manche sera brûlé vif ; d'un manche sans lame, pendu. Nicolas Attilawitz I[er], Czar de toutes les Russies [200]. » Cette veine humoristique ne se perd pas pendant la guerre. On chansonne l'empereur sur les airs de *Cadet-Roussel,* de *Barbari mon ami,* du *Traderidera,* du *Curé de Pomponne,* de la *Complainte de Fualdès,* etc. Voici, à titre d'exemple, deux strophes de *Nicolas à la porte,* sur l'air de *Dagobert* [201] :

Ainsi le fruit est mûr
De le cueillir je suis bien sûr.
La Porte est ouverte
Quelle découverte !
Je vais me lancer
Je vais l'enfoncer.
Si je ne prends la Porte
Je veux que le diable m'emporte.

Dans mes steppes arides,
Des milliers de serfs invalides
Réduits aux abois,
Ont r'connu mes droits
Sur femmes et filles
Plus ou moins gentilles.
De régner je suis las
Sur ces serfs et ces serves-là, etc.

Certaines rimes paraissent s'imposer d'elles-mêmes à l'imagination des poètes : Barbare /tartare, esclaves/ Slaves. Saint-Cloud rimant avec knout nous a paru plus recherché. Parmi les expressions les plus notables, relevons celle de « Jupin schismatique [202] », ou cette sentence : « L'aigle biceps n'est qu'un vautour [203]. » Très souvent Menchikov est associé à Nicolas : obligé de quitter Constantinople (En voyant ses belles façons/ La Porte sortit de ses gonds), il se cache sous le lit (air de *Cadet-Roussel)* :

Parc' qu'en voyant là son emp'reur,
Il frémit pour son postérieur ;
Car Nicolas, qui jamais n' blague
Pourrait bien lui donner la schlague ;
Ah ! ah ! ah ! non vraiment,
Nicolas ne rit pas souvent [204] !

Malheureusement cette veine satirique n'est pas la plus fréquente : dans le recueil que nous avons étudié, la part des poèmes patriotiques est infiniment supérieure. Or ils sont presque toujours d'une qualité déplorable. Les deux billets qui complètent *Wanda* sont de cette veine. Quelques textes remontent à la prise de Cracovie et même au-delà, comme *l'Empereur de Russie près de sa fille mourante* par Louise Colet, la célèbre Muse de Flaubert, où passent de nombreux souvenirs de *La Russie en 1839* : voici la conclusion :

> Et toi, la mort aussi peut demain te surprendre,
> Souviens-toi de la fin de Paul et d'Alexandre (...)
> Devant l'éternité tombe tout diadème
> Et de tes crimes seuls tu seras couronné [205].

Naturellement les imprécations contre Nicolas sont assorties de dithyrambes à l'adresse de Napoléon III ; Louis-Amaury Boué de Villiers, dans *Haro sur Nicolas*, déclare « L'Empire c'est la paix, mais non la paix honteuse/C'est la paix noble et fière », etc., et poursuit :

> Là-bas un homme, un tzar, trône sur des esclaves,
> Pour l'univers entier il rêve des entraves ;
> Et, comme ses moyens égalent ses désirs,
> Comme d'un geste, il meut des milliers d'automates,
> Voilà se harnachant Tatars, Ostiaks, Sarmates,
> Kalmouks, Cosaques et Bachkirs [206] !

En général, les poètes représentent plutôt Nicolas comme une sorte de Picrochole [207] que comme un tyran féroce. On peut même dire que plus les textes sont populaires, moins ils reflètent de haine vis-à-vis de l'empereur. L'idée d'une revanche à prendre sur les vainqueurs de 1812, et la conviction d'une supériorité militaire et morale sur les « mangeurs de chandelle » suffit à inspirer strophes et couplets.

On commettrait une erreur en imaginant que Louis-Napoléon, devenu empereur, pensa tout de suite rehausser son prestige en affrontant Nicolas Ier. Sa conception du pouvoir ressemblait trop à celle du souverain russe : la vigueur de son action contre ceux qui gênaient ses desseins, son goût de l'ordre, son mépris pour les gens de parole et de plume le rapprochaient de l'empereur de Russie plus que tout autre chef d'Etat. Un témoignage curieux et qui paraît authentique manifeste combien Napoléon III lui-même était conscient de cette ressemblance de tempérament. V. D. Davydov rapporte, d'après l'ambassadeur N. D. Kisséliev lui-même, une conversation que ce dernier aurait eue aux Tuileries en janvier 1853, quelques semaines après la proclamation de l'Empire, avec Napoléon III. Regrettant que l'empereur de Russie ne l'ait pas encore reconnu comme Empereur des Français, Napoléon III déclare brusquement à Kisséliev : « Savez-vous qui j'ai pris pour héros ? Votre Empereur. Oui, monsieur, voilà un souverain qui est le type d'un Empereur de nos jours : digne, fort, loyal arbitre par la force morale des destinées de l'Europe. Voilà celui que je tâcherai d'imiter. Je vous dirai plus : de tout temps j'avais un sentiment d'admiration et d'affection ou plutôt une irrésistible attraction vers le souverain qui maintenant répugne à prendre ma main roturière, que je lui offre non seulement comme frère, mais comme au héros que je prends pour modèle [208]. »

Même en faisant la part d'une habileté de circonstance, on ne peut

manquer de penser que cette déclaration exprime franchement un sentiment que beaucoup d'esprits, amis de l'ordre, éprouvaient à l'égard de l'empereur de Russie au seuil même de la crise d'où allait sortir la guerre de Crimée.

NOTES DU CHAPITRE HUITIEME

1. Lacroix, *Mystères de la Russie*, tableau p. 212, commentaires pp. 291-92. Golovine, *La Russie sous Nicolas Ier*, tableau p. 280 et commentaire pp. 280-97. Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine*, pp. 130-135. Voir notre tableau résumant les indications des auteurs, appendice IV.
2. *Notice sur les principales familles de Russie* par le comte d'Almagro, Paris Didot 1843, cf. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 64 note.
3. Golovine, *op. cit.*, pp. 238-54 et Lacroix, *op. cit.*, pp. 289-301.
4. [Peltchinski] *La Russie en 1844*, p. 3.
5. Rapport La Ruë (1834), Arch. Aff. Etrang. Mémoires et Documents, t. 37 *Russie* (1831-1852) f° 151. H. Auger, *Avdotia*, t. I, pp. 190-1.
6. N. I. Tourguéneff, *La Russie et les Russes*, t. II, p. 28.
7. [J. G. Rohr] *Un Missionnaire républicain en Russie*, t. I, p. 162.
8. Custine, *La Russie en 1839*, t. I, p. 5 (lettre première).
9. Julvécourt, *Nastasie ou le Faubourg Saint-Germain moscovite*, t. I, p. 30.
10. [Henningsen] *Révélations sur la Russie*, t. I, p. 42.
11. [J. G. Rohr] *op. cit.*, t. II, pp. 120-133.
12. Benjamin Antier, *Le Masque de poix*, drame en 5 actes et 8 tableaux, acte I, sc. VIII.
13. [J. G.] Rohr *op. cit.*, p. 28.
14. X. Marmier, *Lettres sur la Russie*, éd. 1851, p. 278.
15. *Ibid.* p. 280.
16. Arch. Aff. Etrang. *Russie*, t. 207, 27 novembre 1847.
17. Haxthausen, *Studien*, t. I, pp. 117-8.
18. N. I. Tourgeneff, *La Russie et les Russes*, t. II, p. 31.
19. Custine, *op. cit.*, t. II, p. 152 (l. XIII), III pp. 35-37 (l. XIX), etc. On cite souvent Napoléon : « Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare ». Le mot prêté par Rulhière à Diderot « pourris avant d'être mûrs » est d'authenticité douteuse, v. G. Langner, *Zur Entwicklung des Russlandbildes...*, Rostock 1957, p. 258, col. B et n. 60, 61 et 64. Mais le diplomate Corberon parle bien en 1776 de « fruits verts et pourris » : Langner, *loc. cit.* et D. Mohrenschild, *Russia in the intellectual life of 18th century in France*, p. 107.
20. Custine, *op. cit.*, t. IV, p. 71 (lettre XXIX).
21. Custine, *op. cit.*, t. II, p. 166.
22. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, p. 142.
23. [Henningsen] *op. cit.*, t. I, pp. 68-69.
24. Hippolyte Auger, *Avdotia, roman russe*, t. I, p. 205 ss.
25. H. de Viel-Castel, *Mémoires*, t. I, p. 107 (29 mars 1851).
26. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 200. Nous avons dû rectifier le chiffre des « bourgeois des villes », le chiffre de 3 134 000 étant manifestement erroné. Le nombre des « cantonistes » a été omis dans le tableau de Rayneval : nous l'établissons par soustraction du total proposé, qui comprend hommes et femmes.
27. A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des Tsars*, t. I, pp. 315-16.
28. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 200, Rayneval à Guizot, 14 juillet 1845.
29. [J. G. Rohr] *op. cit.*, t. I, p. 102 ; autre portrait *ibid.*, p. 131.
30. [Henningsen] *L'Esclave blanc*, t. II, pp. 43-47.
31. X. Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne*, t. I, ch. IV.
32. P. de Barante, *Notes sur la Russie 1835-1840*, pp. 62-3.
33. Haxthausen, *Studien*, t. I, ch. VI, pp. 165-6.
34. Haxthausen est d'avis contraire, *Studien*, t. II, pp. 516-18 (région

d'Orel). Selon lui, les artisans se modernisent dès qu'ils le peuvent, les marchands jamais.

35. [Henningsen] *Révélations*, t. I, p. 129. Kolbe, *Russlands inneres Leben*, Braunschweig 1846, trace un tableau suggestif de la formation la plus générale du marchand russe : serf appelé à la ville par le marchand son maître, il commence près de lui comme domestique, puis ouvre la porte aux clients, sert comme commis, vole à la fois son maître et les clients, et s'établit enfin à son compte (t. III, pp. 135-36).

36. Le cat. de la B.N. orthographie par erreur le nom Dourinine. Deux tirages ne se distinguent que par le titre : *Ma lyre, ou les Mémoires d'un enfant russe*, P. Lacroix-Comon, et *Mémoires d'un enfant russe*, Plon 1855.

37. [Dourijine] *op. cit.*, p. 8.

38. *Ibid.*, p. 63.

39. *Ibid.*, pp. 137-38.

40. *Ibid.*, p. 163.

41. Castil-Blaze, *L'Opéra Italien de 1548 à 1856*, P. 1856, pp. 444, 455.

42. [Dourijine] *op. cit.*, p. 193.

43. On pourrait aussi traduire « deïstvitel'ny student » par « étudiant gradué ».

44. X. Marmier, *op. cit.*, p. 148.

45. Custine, *La Russie en 1839*, t. III, pp. 99-100 (lettre XX).

46. *Ibid.* p. 159.

47. *Ibid.* p. 282.

48. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, p. 327, note 1. Hommaire de Hell, *op. cit.*, t. I, pp. 195, 201.

49. Hommaire de Hell, *op. cit.*, t. I, p. 202.

50. *Ibid.* p. 136.

51. *Ibid.* pp. 138-39.

52. M. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, P. 1899, pp. 540-41 et G. Langner, *op. cit.*, pp. 268-69.

53. Voir chap. I.

54. N. I. Tourguéneff, *La Russie et les Russes*, t. II, p. 503.

55. [Masson] *Mémoires secrets*, t. I, pp. 218-20, II pp. 55-60. Damaze de Raymond, *Tableau... de l'empire de Russie*, P. 1812, t. II, pp. 26-28. Ancelot, *Six mois en Russie*, pp. 78-80.

56. X. Marmier, *op. cit.*, p. 282. Montulé, *Voyage en Angleterre et en Russie*, P. 1825, t. II, p. 207 déclare assez curieusement : « Les esclaves ne sont pas très malheureux en Russie, précisément parce que ce sont des Russes, qu'ils sont en plus grand nombre que les seigneurs, et que cette immense majorité a su prendre en quelque sorte le dessus. »

56 bis. Marmier, *op. cit.*, p. 286. Même indication dans Ancelot, *op. cit.*, p. 76. Lacroix, *Mystères*, pp. 304-06.

57. N. I. Tourguéneff, *op. cit.*, t. II, pp. 115-8.

58. M^me^ de Staël, *Dix années d'exil*, P. 1904, pp. 343-44, Masson, *op. cit.*, t. II, p. 61, Lacroix, *op. cit.*, p. 110.

59. Michelet, *Légendes*, pp. 157-8.

60. *Ibid.* pp. 19, 111-2.

61. *Ibid.* p. 113.

62. Balzac, *Lettre sur Kiew*, p. 678. Voir *Supra*, chap. III.

63. Julvécourt, *Nastasie*, t. I, p. 265.

64. Henri Mérimée, *Une année en Russie*, p. 162.

65. Haxthausen, *Studien*, t. I, Vorwort p. XI.

65 bis. G. Langner, *op. cit.*, p. 272 n. 154 relève une expression frappante de X. de Maistre dans son *Histoire d'un prisonnier français*, éd. Réaume, *Œuvres inédites*, P. 1878, t. I, p. 59 : « Une terre à l'abrok est une véritable république d'esclaves libres. Ces deux mots qui n'ont peut-être jamais été accouplés, rendent cependant assez bien l'existence des paysans russes à l'abrok. »

66. Haxthausen, *Studien*, t. I, pp. 114-16.

67. Voir, *supra*, chap. III n. 44.

68. A. I. Herzen, *Sobr. sotch.*, t. VI (Moscou 1955), *La Russie*, pp. 161-165 ; t. VII (Moscou 1956) *Développement* (Annexe sur la commune rurale en Russie), pp. 128-132.
69. Herzen, *Développement*, n. p. 129.
70. Michelet, *Légendes*, introd.
71. *Ibid.* p. 171.
72. Cette interrogation est très visible dans le *Roman russe* de E. M. de Vogüé (1886) ; dans l'essai de Barrès consacré à Marie Bashkirtseff, dans le *Dostoïevsky* de Gide, etc.
72 bis. Article reproduit dans P. Mérimée, *Mémoires historiques*, P. Bernouard 1927 et *Histoire du règne de Pierre le Grand*, Intr. et notes de H. Mongault et M. Parturier, P. Lambert 1947. Cf. *Corresp. générale*, t. VI lettres à Sobolevski, 14 avril et à Turgan, 24 oct. 1852.
73. G. de Lagny, *Le knout et les Russes*, p. 197.
74. Custine, *op. cit.*, t. III, pp. 208-219 (lettre XXIII).
75. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 200.
76. Barante, *op. cit.*, pp. 43-44.
77. Haxthausen estime surtout que le développement d'un prolétariat à l'occidentale mènerait la Russie à la révolution. Ce point de vue s'exprime en Russie à partir de 1856 : Tchernychevski, rendant compte de l'ouvrage de Haxthausen dans le *Contemporain*, exprime sa confiance dans un *mir* rénové et attaque violemment l'Occident, incapable d'améliorer le sort des prolétaires. Le Play, *Voyages en Europe*, P. 1899, pp. 201-02.
78. Marmier, *op. cit.*, p. 292. Il fait allusion aux enquêtes sur le travail des manufactures en Angleterre (1839).
79. L. de Wailly dans *Athenaeum français*, t. III, 17 juin 1854, pp. 545-47. Même comparaison entre esclave noir des Etats sudistes d'Amérique et serf polonais ou russe chez Adam Gurowski, *America and Europe*, New-York Appleton 1857, in-8°, pp. 192-96 et 210-11.
80. F. Le Play, *Les Ouvriers Européens*, P. 1855, p. 294. Un compte rendu sévère par L. de Lavergne, *R.d.D.M.*, 1er février 1856, pp. 537-63.
81. *Ibid.* pp. 49-57. Etude faite en sept. 1853 au village de Mochmet, entre Troïtzk et Iékatérinbourg.
82. *Ibid.*, p. 58. Le village de T*** entre Sterlitamak et Orenbourg paraît être Troïtzk, par 52° 24' de lat. N et 54° de long. E. Les observations de Le Play remontent également à sept. 1853.
83. *Ibid.*, pp. 69-77, juin 1853. Le village de E*** par 54° 40' de lat. N et 38° 25' de long, E (de Paris) paraît être le bourg de Erakhtour, sur la route de Moscou à Riazan.
84. *Ibid.*, pp. 78-85, 1844. Le bourg de L*** à vingt kil. de la ligne de faîte de l'Oural doit être Laïsk.
85. *Ibid.*, p. 85.
86. La lutte entre Nicolas et son aristocratie est évoquée dans Lacroix, *op. cit.*, pp. 297-98, qui tend à la réduire, tandis que G. de Lagny l'exagère à plaisir, *op. cit.*, pp. 74-5, 284-5.
87. Voir sur cette affaire Guizot, *Le roi Louis-Philippe et l'empereur Nicolas (1841-1843)*, dans *R.d.D.M.*, 1er janv. 1861.
88. Amédée Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*, P. 1864, pp. 239-240. Le passage est également dans H. Vernet, *Lettres intimes*, P. 1856, pp. 47-48.
89. [J. G. Rohr] *op. cit.*, t. II, p. 252.
90. L. Viardot, *De l'affranchissement des serfs en Russie*, dans *Revue Indépendante*, 25 mai 1846, pp. 168-69. Le même fait est attesté par Rayneval, Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 200, 16 nov. 1846. Les *Débats* firent aussi allusion à ces troubles le 5 juillet et le 29 septembre d'après la *Gazette de Cologne :* la noblesse de Livonie exprima le 23 février à l'empereur son inquiétude devant les mesures de russification et les réactions des paysans.
91. Voir notre chap. V.
92. Barante, *op. cit.*, pp. 298-99 ; cf. p. 311. Texte semblable dans la dépêche de Barante à Soult, Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 195, 7 septembre 1839. Peu d'indications en général sur l'étendue, la fréquence des révoltes paysannes,

I	II	III	IV	V	VI
					Hiérar
—	grand chambellan grand-maréchal grand-maître grand-veneur etc.	maréchal maître veneur etc.	—	chambellan sous-écuyer etc.	fourrier de la chambre
					Hiér
feld-maréchal	général en chef	général- lieutenant	général- major	colonel	—
—	amiral	vice-amiral	contre-amiral	—	capitaine de vaisseau I
NOBLESSE HEREDITAIRE					
					Hé
chancelier	ministre	sénateur	directeur des mines	ingénieur en chef	directeur de la douane
conseiller intime de 1ere classe	conseiller intime actuel	conseiller intime	conseiller d'Etat actuel	conseiller d'Etat	conseiller de collège
—	—	directeur des théâtres à St Petersbourg	—	—	membre ordinaire de l'Ac. des Sc.
—	—	—	—	—	inspecteur du lycée de Tzars koïé-Sélo
					—
		Avancement			—
		au choix			—
		de l'Empereur			—
					Hiérar
—	métropolitain	archevêque	évêque	vicaire général	archimandrite
NOBLESSE HEREDITAIRE					NOBLES

N. B. *1*. après 12 ans d'exercice. *2*. après 10 ans d'exercice. *3*. après 8 ans d'exercice. La onzième cas

VIII	IX	X	XII	XIII	XIV
Cour					
intendant des fourrages	fourrier de la Cour	—	échanson grand chantre valet de chambre	—	inspecteur des tentes
aire					
major	capitaine	capitaine en second	lieutenant	sous-lieutenant	enseigne
capitaine-lieutenant de vaisseau	lieutenant de vaisseau	—	enseigne de vaisseau	—	—
	NOBLESSE PERSONNELLE				
ile					
conseiller de commerce	—	—	—	—	—
assesseur de collège	conseiller titulaire	secrétaire de collège	secrétaire de gouvernement	secrétaire provincial	registrateur de collège
e membre adjoint	—	—	—	—	—
professeur extraordinaire	—	lecteur de l'Université	—	—	—
professeur des lycées Bezborodko et Démidov	maître de sciences 1er d.	maître de sciences 2e d.	maître de dessin et d'écriture	—	maître des écoles communales *1*
inspecteur de gymnase	inspecteur à l'Ecole de Pétropavlovsk	maître à l'Ecole de Pétropavlovsk	—	—	ouvrier-maître des fabriques *1*
docteur de l'Université	maître ès-arts	candidat	étudiant gradué	—	artiste de 1ere cl.
médecin	pharmacien	vétérinaire	candidat en médecine *2*	—	aide-médical *3* dentiste *1*
astique					
archiprêtre	prêtre	archidiacre	diacre	sous-diacre	sacristain
NNELLE	NOTABLE BOURGEOIS				

Examen obligatoire

en désuétude depuis 1825.

Allusions dans Herzen, *La Russie* (*La voix du Peuple*, n° 57, 26 novembre 1849), t. VI (Moscou 1955), pp. 166-67, dans Bakounine, *Russlands innere Zustände*, 1849 (et, en écho, dans le compte rendu de ces deux ouvrages par E. Osswald dans *La Liberté de penser*, 15 mars 1851, pp. 423-24), K. Marx art. dans *Neue Rheinische Zeitung*, t. II, févr. 1850 (cf. M. Rubel *La Nouvelle Gazette rhénane et la Russie 1838-1850*, dans *Revue socialiste*, juillet 1951, B.-P. Hepner, *Marx et la puissance russe*, intr. à Karl Marx, *La Russie et l'Europe*, P. 1954, pp. 21-22). Sur l'attitude des diplomates français vis-à-vis de la question paysanne en Russie au moment de la réforme de Kisséliev, v. E. V. Tarlé, *Imperator Nikolaï I i krestiianskii vopros v Rossii po neizdannym doneseniam frantsouzskikh diplomatov 1842-1847 gg* dans *Zapad i Rossia*, SPb 1918, pp. 7-27.

93. Sur lesquels il a été renseigné par A. I. Tourguéniev et par Barante lorsqu'il repasse à Pétersbourg. Voir chap. V.

94. [Henningsen] *L'esclave blanc*, t. III (1847), p. 69.

95. P. Mérimée, *La littérature et le servage en Russie* dans *R. des Deux-Mondes*, 1er juillet 1854, pp. 189-90.

96. Barante, *op. cit.*, pp. 136-38.

97. Depuis le *Révizor* de Gogol, l'expression *brat' po tchinou*, « voler suivant son grade », est passée en proverbe.

98. P. Douhaire, *Mœurs administratives de la Russie* dans *Le Correspondant*, 25 sept. 1853, pp. 838-861. Cet article se présente comme un compte rendu de la trad. du *Révizor* de Gogol par P. Mérimée. Il cite le proverbe indiqué ci-dessus, n. 97. L'histoire que nous rapportons est reproduite par Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 156-57. L'histoire de Cronstadt est dans Henningsen, *Révélations*, t. I, p. 145.

99. [Henningsen] *op. cit.*, t. I, p. 150.

100. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 391-96. Voir aussi F. Lacroix, *op. cit.*, pp. 221-228.

101. Custine, *op. cit.*, t. III, pp. 302-05 (lettre XVII). L'Américain Dallas rapporte une scène de brutalité semblable, *Diary*, 8 juillet 1839, p. 199.

102. X. Marmier, *op. cit.*, pp. 134-35.

103. L. P. Grossman, *Balzac en Russie*, P. 1946, p. 155.

104. [Henningsen] *Révélations*, t. I, p. 273. Voir à propos de l'affaire Pernet le chap. V.

105. [Henningsen] *L'Esclave blanc*, t. III, p. 185.

106. [Peltchinski] *La Russie en 1844*, pp. 33-4. Le chiffre indiqué pour les commerçants est très différent du chiffre de Lacroix, *op. cit.*, p. 302 (en 1839, 36 571 marchands des trois guides). Peltchinski doit faire entrer dans les 128 000 personnes l'ensemble des « notables bourgeois » comprenant marchands, artisans, manufacturiers, etc.). De sérieuses fluctuations se sont produites dans le nombre des marchands, comme en témoigne cet extrait du tableau proposé par P. G. Ryndziounskii, *Gorodskoïé naselenié*, dans *Otcherki èkonomitcheskoï istorii Rossii pervoï poloviny XIX vèka*, Sotsèkgiz 1959, p. 319 :

Habitants des villes de sexe mâle (milliers)

1811	1820	1830	1840	1850	1858	
828	1078,2	1182,5	1590,4	1671,7	2089,1	dont
124,8	67,3	72,7	136,4	129,6	215,2	marchands

107. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 198, C. Périer à Guizot, 8 février 1842. Cette histoire ressemble à celle de Tchaadaïev.

108. Sur Golovine, voir chap. I. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 199, Rayneval à Guizot, 25 nov. et 9 décembre 1844.

109. [J. G. Rohr] *op. cit.*, t. I, p. 179. Cf. Henningsen, *Révélations*, t. I, p. 151. Les articles d'A. N. Démidov (sur le Sénat, *Débats* du 8 mai 1839) s'ef-

forcèrent en vain de présenter sous un jour favorable les institutions de l'empire russe.

110. Custine, *op. cit.*, t. II, pp. 194-95 (lettre XIV).

111. Dallas, *Diary*, 17 avril 1839, pp. 185-86.

112. Barante, *op. cit.*, pp. 80-90.

113. La Ferronnays à Périer, 15 avril 1842. Mémoires et documents *Russie*, t. 37.

114. *Ibid.*, 16 avril 1842. Cf. Lacroix, *op. cit.*, pp. 337-341. Haxthausen, *Studien*, t. III, estimait à quatre cent mille hommes l'armée dont les Russes auraient pu disposer au cas d'opérations en Europe, sans affaiblir l'armée du Caucause et sans rappeler de permissionnaires ; à la fin de 1850 il portait ce chiffre à cinq cent mille hommes de toutes armes disponibles en Occident. Cité dans Léouzon Le Duc, pp. 370-71. Au 1er janvier 1853 le *total* de l'armée russe comprenait en troupes régulières 28 000 officiers et 911 000 soldats, en troupes irrégulières 3 500 officiers et 250 000 soldats (A.V. Fedorov, *Rousskaïa armiia v. 50-70 gg. XIX v.* Lén. 1959, p. 50).

115. Le ministre de la Guerre D. A. Milioutine estimait encore en 1867 nécessaire de maintenir au Caucase 60 000 hommes. Fedorov, *op. cit.*, p. 36.

116. Arch. Aff. Etrang. Mémoires et Doc. *Russie*, t. 37 rapport du capitaine d'état-major Pajol daté Moscou 4/16 octobre 1841.

117. *Ibid.*, t. 37, 16 avril 1842.

118. *Ibid.*, Russie, t. 200, 26 février 1845.

119. *Le Siècle*, 16 juillet 1853.

120. Lacroix, *Mystères de la Russie*, p. 220 fait allusion à un aide de camp du roi Louis-Philippe qui se serait procuré en 1834 moyennant un billet de 500 roubles, l'état de la marine de la mer Noire auprès d'un officier de la marine russe. Il s'agit du rapport De La Ruë, qui donne en effet un état fort détaillé de la flotte russe en mer Noire.

121. Henningsen estime même que « la flotte de la mer Noire est dans un état beaucoup plus satisfaisant que celle de la Baltique », *Révélations*, t. III, p. 131.

122. *Annales Maritimes et Coloniales*, t. 79 (1842) n° 27, pp. 353-66.

123. *Ibid.*, t. 86 (1844) n° 9. Même anecdote dans Henningsen, *Révélations*, t. III, p. 125.

124. [Henningsen] *Révélations*, t. I, p. 161. Haxthausen, *Studien*, t. III, rapporté par Léouzon Le Duc, *op. cit.* p. 380.

125. Cf. Henningsen, *op. cit.*, t. III, pp. 139-140, Lacroix, *op. cit.*, p. 415. Tous ces témoignages sur la marine russe se recoupent, mais ne semblent pas indépendants les uns des autres. Il semble en particulier que l'article de l'*United service Magazine* de juin 1844, traduit dans la *Revue Britannique* et dans les *Annales*, ait Henningsen pour auteur. En tout cas, l'extrait cité par Lacroix, pp. 411-12 est, compte tenu des variantes de traduction, identique à un passage de Henningsen, t. III, pp. 125-26.

126. Affaire Anguel (1837) Lacroix, pp. 362-65 ; G. de Lagny, *op. cit.*, pp. 222-23 ; Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 284-89 (citation textuelle du précédent ; Michelet, *Légendes* (exécution de Siérocinski d'après les Mémoires encore inédits de R. Piotrowski). Confirmation dans Fédorov, *op. cit.*, pp. 59-61.

127. Règlement de 1834. On servait 22 ans dans la Garde.

128. Michelet, *Légendes*, p. 180. Le journal *Le Commerce* du 10 octobre 1839 raconte sous le titre *Une vengeance*, d'après la *Gazette des Tribunaux* de Saint-Pétersbourg, une histoire montrant que « le peuple de notre froide Russie a, comme les montagnards de la Corse, ses haines vivaces et ses *vendette* ». Deux soldats laissent pour mort dans une barque sur la Volga le cornette du régiment de lanciers d'Arkhangelsk Ivan Procopovitch Semenov. « D. Avez-vous infligé des punitions militaires à Hortinja ou à Tsaryna ? — R. Vous le savez, monsieur le capitaine, il est impossible de ne pas faire usage du bâton dans l'armée : pendant l'année que j'ai commandé le peloton, Hortinja a été battu au plus dix fois, et Tsaryna 40 à 50, mais je n'ai jamais fait donner à la fois plus de 100 coups de bâton, tellement que les officiers

du régiment tournaient ma douceur en dérision et m'avaient donné le sobriquet d'*écolier* et d'*officier à la française*, qui fait plus d'usage des f... et des b... que du bâton. » Or Paul Ivanovitch Hortinja, né en 1787 dans le gouvernement de Smolensk, recruté en 1806, avait assisté à 49 batailles, 137 combats, et était décoré de la croix de St Georges avec cinq médailles ! Il fut condamné à dix ans de mines en Sibérie et à la déportation perpétuelle.

129. [J. G. Rohr] *op. cit.*, t. I, pp. 108-119. Sur l'esprit de la discipline, voir le récit de Nicolas Leskov, *L'homme qui monte la garde* (1839).

130. M. V. Netchkina indique que le décembriste Michel Pouchtchine (poursuivi pour non-dénonciation) fut condamné en 1826 à la perte de son *tchin* et de la qualité de noble, et à servir comme soldat jusqu'au congé, et ajoute : « La peine infligée à Michel Pouchtchine était en pratique plus sévère que l'envoi en déportation » *Dvijenie Dekabristov*, M. 1955, t. II, p. 407.

131. Traitements et soldes dans Lacroix, *op. cit.*, pp. 342-43 ; pour la marine Henningsen, *op. cit.*, t. III, pp. 13-39.

132. Haxthausen, *Studien*, t. III.

133. G. de Lagny, *op. cit.*, p. 46. Lacroix, *op. cit.*, p. 349.

134. Haxthausen raconte dans son ouvrage, *Transkaukasia*, Leipzig 1856, les efforts de Nicolas I[er] pour remédier au pillage et à la corruption dans les provinces caucasiennes au cours de son voyage de 1837 : les employés empêchaient les pétitions de lui parvenir. Il vit un village entier, muet, à ses genoux, s'informa — et reçut alors d'Akhalzik à Erivan quatorze cents pétitions ! (pp. 63-64.) Le baron Hahn fut chargé de la réforme, consistant d'abord à dresser un état ethnique, religieux, juridique etc. du pays. Rien ne put se faire, et « das alte Regime trat wieder in volle Function ! » (p. 65.)

135. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 199, 5 janvier 1844.

136. Lacroix, *op. cit.*, pp. 361-2. Cf. *Revue Indépendante*, 25 sept. 1845, pp. 286-7.

137. Hommaire de Hell, *op. cit.*, t. II, p. 309.

138. Cité par V.-L. Saulnier dans A. de Vigny, *Les Destinées*, P. 1946, p. 82 n. 2.

139. Essentiellement la *Gazette d'Augsbourg* et la *Gazette de Cologne*.

140. Moritz Wagner, *Der Caucasus und das Land der Kosaken*, Leipzig 1848, 2 vol. Friedrich Bodenstedt, *Die Völker des Caucasus u. ihre Freiheitskämpfe gegen die Russen*, Francfort 1849, *Die Poetische Ukraine*, Stuttgart 1845, *Tausend und ein Tag im Orient*, Berlin 1851, 2 vol. et encore de Moritz Wagner, *Reise nach Colchis*, Leipzig 1852. Cet article de Saint-René Taillandier fut reproduit dans *Allemagne et Russie. Etudes historiques et littéraires*, P. 1856, mais sans les indications de sources. Un extrait du livre cité en premier de M. Wagner fut traduit par X. Marmier, *Voyageurs nouveaux*, P. 1852. Le livre de Bodenstedt est encore à la base des articles de Marc Monnier, *Les guerres du Caucase : Schamyl*, parus dans *Revue de Paris* 15 mai, 1[er] et 15 juin 1854.

141 Saint-René Taillandier, *op. cit.*, p. 446.

141 bis. Louise Colet, *Les Chants des Vaincus*, Paris 1846, in-8° : *Schamyl*.

142. P. Meurice, *Schamyl*, épilogue. Taine informait son ami E. de Suckau le 8 mai 1854 que le jeune Edmond About avait composé avec le marquis de Varennes le scénario d' « une grande pièce de circonstance en 7 tableaux : *Schamyl*. C'est tragique et terrible. Il y a un traître, un sous-traître ; une jeune héroïne tue le traître d'un coup de pistolet. Le fils de Schamyl élevé en Russie, passe au parti de la patrie et de son père. La couleur est des plus locales possible, le knout, les dilapidations des intendants russes, les montagnes blanches ; à la fin, les Français et les Anglais arrivent et délivrent Schamyl, pris entre deux corps russes. Il y a de quoi fourrer 300 uniformes sur la scène, chatouiller l'amour-propre national, offrir un morceau de cosaque à tous les appétits français... Sérieusement, je ne sais ce que sera la pièce une fois écrite. Mais elle ne me semble ni très bien tissée, ni très originale... » H. Taine *Sa vie et sa correspondance* P. Hachette, t. II, 1902.

143. Pierre Dupont, *Schamyl*, dans *Chants et poésies*, P. Garnier, 1875, (7e éd.) pp. 272-73.
144. V. Hugo, *Le Rhin*, P. Ollendorff 1906, p. 35.
145. V. Hugo, *Les Contemplations*, livre III, P. Lemerre 1875, t. I, p. 148. On peut joindre ces vers recueillis dans *Océan*, se rapportant peut-être à l'époque du 2 décembre :

Qu'est-ce que c'est que tous ces lâches ? Sont-ils fils
Des vieux Français, des vieux combattants, des vieux braves ?
D'où sortent ces intrus, ces moujiks, ces esclaves ?
De quel droit rampent-ils dans l'antre des lions ?
Dans les jours abhorrés des deux invasions,
Le cosaque a donc bien fait des enfants aux femmes ?

V. Hugo, *Œuvres poétiques complètes*, Paris Pauvert 1961, p. 1523.
146. Ch. Bruneau, *Histoire de la langue française*, t. X, 2e pp. 897.
147. *Ibid.*, t. XII, p. 18.
148. Béranger, *Œuvres complètes*, P. Perrotin, t. II, 1851, pp. 74-75. Ce *Chant du Cosaque*, paru dans le recueil de 1825, a été imité par le poète Espronceda sous le titre *El Canto del Cosaco*, un des chefs-d'œuvre du romantisme espagnol.
149. Hommaire de Hell, *Les Steppes*, t. I, pp. 347-48, t. II, pp. 332-340. Haxthausen, *Studien*, t. II, ch. 21 ; Henningsen estime au contraire que les Cosaques du Kouban, perpétuellement sur le qui-vive devant la menace tcherkesse, sont d'excellent combattants, *Révélations*, t. III, pp. 48-49.
150. Haxthausen, *op. cit.*, t. II, ch. 21, pp. 210-15. Henningsen, *op. cit.*, t. III, p. 25 fournit un tableau dénombrant la population des différents groupes cosaques : il estime le total à 800 000. Ses chiffres sont sensiblement inférieurs à ceux de Hommaire de Hell et surtout de Haxthausen.
151. Voir quelques témoignages dans Jean Savant, *Les Cosaques*, P. 1944, pp. 11-18.
152. Henningsen, *op. cit.*, t. III, pp. 21-22, 38-39.
153. Michelet, *Légendes*, pp. 179-80 et 183.
154. T. Delord, C. Carraguel et L. Huart, *Messieurs les Cosaques...*, P. Lecou 1854-55, 2 vol. in-18.
155. *Débats*, 28 nov. 1853. *Les Cosaques*, joués à la Gaîté à partir de la fin novembre, eurent beaucoup de succès : voir Ed. Thierry dans le *Moniteur* du 29, le *Journal* du maréchal de Castellane, t. V, p. 27 (8 décembre), et la *Corresp. générale* de P. Mérimée, 2e série, t. I, p. 241 (lettre du 1er janvier 1854 à Mme de Montijo).
156. Pour les Anglais aussi. La *Revue Britannique* publie en octobre 1838 (tome 17 pp. 342-367) un extrait des *Recollections of a Tour in the North of Europe in 1836-1837* du marquis de Londonderry, dont l'admiration pour Nicolas 1er, sa cour et son gouvernement est raillée dans la même revue, t. 20 (1839 pp. 132-163) par un article traduit de la *British and Foreign Review*. Le rédacteur montre comment le marquis s'est laissé « enguirlander » (pp. 146-49), comme dit Custine.
157. Voir Constantin de Grünwald, *Trois siècles de diplomatie russe*, Paris C. Lévy, 1945, in-8°, 275 pp.
158. I. G. Golovine, *La Russie sous Nicolas 1er*, pp. 215-18.
159. Henningsen, *op. cit.*, t. I, p. 254. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 199, Rayneval à Guizot, 29 sept. 1844 et 27 octobre : le chargé d'affaires s'étonne des regrets unanimes que suscite la mort du comte Benkendorf.
160. Voir Schnitzler, *Histoire intime de la Russie...* t. I, pp. 241, 263 etc., t. II, pp. 183-84.
161. Michelet, *Légendes*, p. 147. Henningsen, *op. cit.*, t. I, p. 258.
162. Léon Vassiliévitch Doubelt (1792-1862). Voir C. de Grünwald, *Vie de Nicolas 1er*, P. 1946, p. 189.
163. Custine, *op. cit*, t. III, p. 347, n. 1. Henningsen, *op. cit.*, t. I, pp. 39-40. Schnitzler, *op. cit.*, t. II, p. 447 et n. 1.

164. X. Marmier, *Lettres sur la Russie*, p. 170 et n. 1.
165. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 177-78, 195.
166. Lacroix, *op. cit.*, p. 81. V. Hugo, *Choses vues*, éd. P. Souchon, p. 81 (1844).
167. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 97-102.
168. Voir chap. III.
169. Custine, *op. cit.*, t. II, pp. 31, 246-47 lettres (XI et XV).
170. Lacroix, *op. cit.*, p. 69.
171. *Ibid.*, pp. 174-76.
172. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 105-06.
173. On pourrait ajouter le duc de Leuchtenberg, époux de la grande-duchesse Marie depuis 1839 : il est en général considéré comme insignifiant : Custine, *op. cit.*, t. II, pp. 27-28, 35-36, Lacroix, *op. cit.*, p. 79, Léouzon Le Duc, *op. cit.*, p. 96, etc.
174. Voir chap. I et n. 82.
175. Custine, *op. cit.*, t. II, pp. 120, 126 (lettre XIII).
176. Gallet de Kulture, *op. cit.*, pp. 82-3.
177. Lacroix, *op. cit.*., pp. 43-44.
178. [N. I. Sazonov] *La vérité sur l'empereur Nicolas*, P. 1854, pp. 196-97.
179. [Henningsen] *op. cit.*, t. I, pp. 45-46.
180. [Sazonov] *op. cit.*, pp. 184-85.
181. Lacroix, *op. cit.*, p. 101.
182. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, p. 74. V. Félix Colson, *L'empereur Nicolas* dans le *Temps* du dim. 5 juillet 1840 et *De la Pologne et des cabinets du Nord*, P. 1841, t. III, pp. 176 ss.
183. Custine, *op. cit.*, t. II, pp. 144-45 (lettre XIII).
184. Sur lesquelles s'appesantit Lacroix, *op. cit.*, pp. 70-72. Sazonov *op. cit.*, pp. 69-70, Golovine, *op. cit.*, pp. 204-05, 226.
185. *R.d.D.M.* 15 janvier 1928, p. 379.
186. Voir chap. III.
187. Michelet, *Légendes*, p. 187.
188. *Revue de Paris*, in-4°, 24 mai 1845, p. 137.
189. Barante, *op. cit.*, p. 80.
190. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 202, 26 septembre 1848. Cf. *Mémoires du maréchal de Castellane*, t. IV, p. 145 (25 mars 1849) : Nicolas aurait reconnu la République si Cavaignac avait été élu président.
191. J. N. Tolstoï, *Coup d'œil sur la législation russe*, P. 1839, p. 144, cité par Custine, t. III, pp. 304-05 n. 1. (l.XXVI).
192. Custine, *op. cit.*, t. I, p. 160 (lettre V).
193. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 200 30 déc. 1845, *sub fine*.
194. *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, t. VIII, pp. 189-190 (16 décembre 1842).
195. B.H.V.P. fonds Monod, A 3877/17.
196. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 198, 4 août 1842.
197. *Lettres et papiers...* t. VIII, pp. 206-07 (lettre de Saint-Pétersbourg 4 avril 1843, à Meyendorff).
198. *Débats*, 16 avril 1852, *sub fine*.
199. P. J. Proudhon, *Carnets*, éd. P. Haubtmann, P. 1960, t. II, pp. 184, 237.
200. *Le Corsaire*, 19 octobre 1843.
201. Nous avons dépouillé les recueils de chansons, pièces fugitives, etc. conservés à la B. N. sous les cotes Ye 969, Ye 55 472, Ye 7185. Ces pièces se comptent par centaines, en particulier au moment de la guerre de Crimée. La pièce que nous citons provient de Ye 969 (116) : « Un avocat de Paris. Petit procès en 5 parties, etc. etc. » C'est la 5e partie qui s'appelle *Nicolas à la porte ;* elle comprend 30 strophes.
202. Louis Barse, *Vive l'Empereur*, P. Amyot 1854 (Jupin schismatique).
203. Louis-Amaury Boué de Villiers, *Haro sur Nicolas*, P. Nolet 1854, IV *Au Tzar*.
204. *Le paletot de Menschikoff*, Ye 969 (103).

205. Louise Colet, *L'Empereur de Russie près de sa fille mourante*, Paris Plon 1845, 8° 4 pp. Le poème est daté 15 août 1844.

206. Boué de Villiers, *op cit.*, II *Odessa* p. 9.

207. Par exemple Alphonse Gairaud, *Les Nicolaïades, ou la Russie devant l'Europe*, Marseille 1854, prête à Nicolas ces paroles conquérantes :

C'est alors que vainqueur et sur mer et sur terre
J'étreindrai dans mes bras la France et l'Angleterre
Pour les percer, s'il faut, d'un poignard assassin.

C'est lui qui fait rimer St Cloud avec knout !

208. *Iz pamiatnykh zametok V. D. Davydova*, dans *Rousski Arkhiv*, 1871, col. 948-964.

9.
Religion et Histoire

S'il est vrai que le XIX[e] siècle est le siècle de l'histoire, il est aussi celui des controverses religieuses. Le socialisme romantique prend souvent des allures mystiques, Rome est volontiers considérée comme déclinante, la critique historique pousse des pointes jusque dans les textes sacrés. En ce qui touche la Russie, l'intérêt porté à tout ce qui la distingue de l'Occident s'attache naturellement aussi à la situation particulière de son Eglise ; on y voit plutôt une survivance d'un passé archaïque que le foyer d'une spiritualité vivante. Cependant, aux abords de la guerre de Crimée, les Français en viennent à s'interroger sur la force conquérante d'une religion associée étroitement au sentiment patriotique et liée intimement au développement de la civilisation russe ainsi qu'à l'éveil des nationalités slaves.

I. QUESTIONS RELIGIEUSES

1. *Les popes.*

Ce qui retient le plus facilement l'attention des voyageurs et des publicistes, c'est la situation matérielle du clergé russe. Tout est voyant : la forme singulière des cathédrales en Grande Russie, la dévotion spectaculaire du peuple, la barbe et les cheveux longs des popes. Ici encore, le pittoresque des spectacles empêche trop souvent la réflexion de pénétrer au-delà des apparences, et les Français font preuve dans ce domaine de plus de légèreté que dans tout autre, à de rares exceptions près. Du reste, même un esprit aussi sérieux que le comte Joseph de Maistre ne peut cacher combien il doute de la résistance que pourrait opposer le clergé russe à la propagation des pernicieuses doctrines de la démocratie, au cas par exemple où l'on déciderait de libérer les serfs : ils se trouveraient placés « entre des instituteurs plus que suspects et des prêtres sans force et sans considération ». Un remède consisterait à « exalter le clergé russe », tâche qui mériterait certainement « d'occuper l'âme et l'esprit d'un grand souverain » : mais de Maistre se voyait obligé d'ajouter que le sujet lui paraissait « très-délicat, surtout pour un étranger », et que « d'ailleurs il exigerait un ouvrage à part[1] ». C'était clairement faire entendre quelles difficultés rencontrerait l'entreprise. Ces lignes datent de 1811 : un demi-

siècle plus tard, la situation n'a guère changé. Un document assez curieux publié par I. G. Golovine en 1849 sous le titre *Mémoires d'un prêtre russe* permet de mieux comprendre les raisons de cette stagnation [2].

Ce prêtre, né en 1782 dans le gouvernement de Pskov, fils de pope, est voué dès sa naissance au sacerdoce. A l'âge de 9 ans il entre dans un terrible séminaire où la nourriture est chiche et le chauffage inexistant, par suite de malversations ininterrompues. Il y reste treize ans : les six premières années sont consacrées au rudiment, la septième au latin, les deux suivantes à la « rhétorique », relevée de quelques notions d'allemand, de français, de grec et de poésie, enfin les quatre dernières se passent à étudier la philosophie et la théologie. Beau programme : mais les maîtres sont des moines peu instruits, la bibliothèque est composée uniquement de livres russes d'un niveau très bas, la théologie se borne à l'enseignement et au commentaire du catéchisme. Le séminaire est rattaché obligatoirement à un couvent ; les séminaristes se marient avant l'ordination. S'ils causent quelque scandale, on les fait soldats. La pauvreté générale : il y a trop de cures, et il faut entretenir femme et enfants. Cette pauvreté comporte la même suite funeste que chez les paysans, une ivrognerie incorrigible et proverbiale. La misère des popes dans la plupart des villages de Russie est un fait constant tout au long du XIX[e] siècle : le jeune prêtre de Tchékhov, dans sa nouvelle intitulée *Cauchemar*, n'est guère mieux loti que le pope de Golovine cent ans plus tôt. Marmier, pourtant modéré de tempérament, et passablement endoctriné par ses amis slavophiles de Moscou, n'hésite pas à écrire : « Tels les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui, incultes, grossiers, et souvent fort peu vertueux. Les Russes reprochent à notre clergé de s'immiscer dans l'examen des questions politiques, dans les actes du gouvernement, et ils ne remarquent pas que, si nos prêtres sont parfois un peu ambitieux, les leurs tombent de plus en plus dans une nullité désespérante... [3] » Toute la page est de ce ton ; Marmier note en particulier la dure condition de ces prêtres, que le paysan ne respecte qu'à l'église, que le seigneur traite comme un paysan, et qui peuvent être privés de leur caractère sacerdotal, envoyés en Sibérie ou à l'armée par l'autorité civile. Si Marmier se montre si sévère, que dire des écrivains foncièrement hostiles à la Russie ? Lacroix amplifie le tableau et assombrit les couleurs : selon lui le gouvernement laisse à dessein les prêtres dans la misère et l'ignorance. Ainsi « les prêtres étant méprisés, le gouvernement n'a rien à en redouter, et [...] les instituteurs naturels des pauvres étant ignorants et vicieux, les classes infimes ne peuvent sortir de la condition inférieure qui fait leur faiblesse [4] ». Léouzon Le Duc, quelques années plus tard, fournit certaines indications complétant celles de Marmier : les popes sont exempts de l'impôt personnel, du recrutement et des châtiments corporels, sauf en cas de crime. Les Eglises ayant perdu leurs biens sous Catherine II, les membres du clergé reçoivent des traitements dérisoires, et doivent donc le compléter par les quêtes, les offrandes et le casuel, ce qui a pour effet de mêler constamment l'argent aux sacrements [5].

Rohr, dès le début de son livre, trace avec finesse et vraisemblance le portrait d'un pope qui donne des leçons aux mêmes élèves que lui. A l'annonce que le prince et la princesse étaient partis en ville, le pope crut qu'il ne serait pas payé ce jour-là et « changea de figure.

On aurait dit que tous les muscles de sa face s'étaient subitement paralysés : il garda un instant le silence, puis il demanda d'une voix affaissée : « Pensez-vous, monsieur, qu'ils tarderont longtemps ? » Et Rohr, après s'être amusé de sa consternation, lui remit ses appointements comme la princesse l'en avait chargé : « La figure du prêtre s'illumina subitement, et ses yeux rayonnaient pendant que je déposais les assignats rouges et bleus dans ses mains épaisses. Il les compta avec soin, s'assura que le compte était juste, et empocha le précieux papier. » En quelques phrases il trace un tableau piquant des conditions d'existence d'un prêtre à Moscou : la concurrence y est terrible. « 400 églises, monsieur ! ma paroisse se compose de 2 maisons de seigneur et de 15 maisons de pauvres diables. » Seuls sont à l'aise ceux qui desservent de riches paroisses [6].

2. *Les moines.*

Les moines, ou clergé noir, sont considérés comme plus instruits. Tous portent « une robe noire appelée *talar*, un grand chapeau noir, rond, sans ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme ». Leurs études sont plus poussées que celles des popes, leurs mœurs plus austères, le célibat est perpétuel. Seuls les moines peuvent parvenir aux dignités supérieures, celles d'archimandrites, évêques, archevêques, métropolitains. Marmier fait remarquer que les traitements versés par l'Etat aux titulaires de ces hautes fonctions sont tout à fait insuffisants : 4 000 francs par an pour un métropolitain, 3 000 pour un archevêque, etc. Les rentes qui viennent en complément n'assurent pas au métropolitain un revenu total supérieur à 30 000 francs [7].

Le couvent de Troïtza, situé à environ 80 kilomètres de Moscou, est le plus accessible des grands monastères russes aux voyageurs occidentaux. Les relations moscovites de Custine et de Marmier ne manquèrent pas de les envoyer à Troïtza, sanctuaire national associé à toutes les péripéties de l'histoire depuis sa fondation par saint Serge au temps des Tatars. Custine juge l'art gréco-russe en lecteur de *Notre-Dame de Paris* : « Toutes les églises grecques se ressemblent : les peintures qu'elles renferment sont toujours byzantines, c'est-à-dire sans naturel, sans vie et dès lors sans variété ; la sculpture manque partout : elle est remplacée par des dorures, des ciselures sans style : c'est riche, ce n'est pas beau ; enfin je n'y vois que des cadres où les tableaux disparaissent : c'est insipide autant que magnifique [8]. » Viardot et Marmier, qui assistent à un office, sont sensibles à l'éclat du décor : « Les parois d'or et d'argent de l'iconostase, les couronnes de diamants des images de saints, étincelaient à la lueur de cent bougies. » Mais Marmier est frappé des manifestations tumultueuses de la dévotion populaire et oppose l'office grec « à ces messes d'une pauvre église de village, célébrées avec tant de simplicité et de recueillement, devant une communauté qui suit en silence les mouvements du prêtre [9] », etc. Comparaison absurde par la disproportion de ces termes, Troïtza ne pouvant utilement être rapprochée que des grands centres de pèlerinage d'Espagne, des pardons les plus célèbres de Bretagne, ou, plus près de nous, des hauts lieux de la dévotion que sont devenus Lisieux et Lourdes.

Marmier ne se montre pas édifié par ce qu'il entrevoit de la vie des moines, dont l'austérité paraît consister seulement en une « saleté repoussante » : confortablement nourris, les moines disposent chacun d'un

appartement comprenant « une chambre à coucher, un cabinet qui lui sert d'oratoire, et un salon de réception » ; leurs livres, exclusivement russes, recueils de sermons, traités de théologie ou dissertations d'histoire, « ne donnent pas une haute idée de l'instruction des religieux [10] ». Quant à Custine, il ne put voir la bibliothèque du couvent, ce qui lui inspire une pointe contre ces moines « qui cachent les trésors de la science, tandis qu'ils étalent ceux de la vanité [11] ». Vis-à-vis des splendeurs de la liturgie orientale, les voyageurs occidentaux se montrent peu réceptifs, trouvent les chants des moines monotones, leur diction précipitée et nasillarde. Cependant Marmier et Rohr ont apprécié certains chœurs où la voix des enfants alterne avec celle des chantres : « harmonie simple et pourtant originale, expressive et riche de nuances, tantôt soupirant avec une ineffable douceur, tantôt s'épanchant avec une grâce aimable, tantôt éclatant avec force et majesté ; et au fond de toutes ces nuances règne une profonde unité d'inspiration ; on y sent vivre une âme pieuse, élevée, aimante... [12] »

3. *La piété populaire et les sectes.*

Rohr, qui parle ainsi, est frappé, comme d'autres voyageurs, par l'apparent contraste entre les manifestations spectaculaires de la piété affichée par toutes les classes sociales, et les marques d'une superstition tout aussi répandue, ou d'une indifférence religieuse constatable jusque chez les paysans. « Je vis même un moujik qui, après s'être jeté contre terre, se redressa en étouffant un bâillement », note-t-il quelque peu scandalisé [13]. L'émouvante ferveur que tous les Russes manifestent à Pâques n'empêche pas les paysans de cracher quand ils croisent un pope, ni les princes de se croire menacés de querelles si une salière est renversée à leur table. Peu de témoignages permettent aux Occidentaux de discerner, au-delà des apparences, les profondes ressources contemplatives de l'âme populaire russe. Elisabeth Bagréiev-Spéranski, la fille du ministre, retrace dans la *Revue des Deux Mondes* la vie d'une serve nommée Xénia Damianovna qu'elle a rencontrée dans la chapelle du Saint-Sépulcre, lors d'un pèlerinage à Jérusalem en mars 1847. Le père de Xénia, sous-diacre à Vélikopolié, dans le gouvernement de Tver, y tenait une école fréquentée par les enfants des paysans et même des propriétaires des environs. C'était une sorte de vicaire de Wakefield, du moins tel qu'il apparaît à travers la prose douceâtre de la dame russe : « Toutes les harmonies, tous les spectacles de la nature, il savait les rapporter à la gloire, à la sagesse, à la Providence de Dieu. Quand la nuit commençait enfin à étendre sur nous la sombre magnificence de sa tente étoilée, il résumait notre entretien par quelque verset des psaumes, et, appuyés l'un sur l'autre, nous regagnions doucement la maison [14]. » On a peine à croire que ce style puisse être celui de Xénia. Celle-ci a reçu quelque instruction, mais son âme mystique est tout occupée du projet de se rendre en pèlerinage aux Lieux Saints : vingt années durant, elle doit ajourner son voyage. Lorsqu'enfin elle réussit à l'accomplir, c'est pour s'accuser d'orgueil : elle s'oblige à le recommencer dans un plus complet détachement de soi. On ne peut méconnaître le charme singulier qui s'exhale de ce récit, parfumé de la suavité propre aux Vies des Saints russes, mais aussi éclairé d'une lucidité paysanne discernant avec droiture les devoirs terrestres.

L'auteur opposait la piété modeste de son héroïne à l'exaltation

suspecte d'un de ses serfs nommé Judas, type assez fréquent de « derviche chrétien », comme elle le nomme : connus sous le nom de *iourodivye* [15], ce sont des pèlerins perpétuels, qui collectionnent dans les sanctuaires les plus éloignés, des Iles Solovetsky dans la mer Blanche à la Lavra de Kiev, et de Troïtza à Jérusalem, toutes sortes de reliques, d'images et d'objets consacrés pour les revendre à bon prix aux fidèles orthodoxes. Souvent prophètes et guérisseurs, ces personnages savent débiter par cœur toutes les prières en slavon, et en inventent même si l'occasion l'exige ; ils pratiquent des jeûnes rigoureux, des macérations de fakirs, ce qui ne les empêche jamais d'accepter de copieuses rasades de vin ou d'eau-de-vie avant les repas. Sourdement hostiles au clergé, ils bénéficient auprès du peuple russe du crédit généralement accordé aux nombreuses variétés de sectaires, qui paraissent souvent mieux incarner les aspirations religieuses populaires que les représentants officiels de l'Eglise orthodoxe.

Le seul tableau d'ensemble des sectes russes est fourni par Haxthausen au tome premier de ses *Etudes*. Custine, Marmier, Lacroix ne savent presque rien des sectaires ; P. Mérimée, Léouzon Le Duc, Gallet de Kulture n'en parlent que d'après le voyageur allemand. Rohr, pourtant intéressé par les questions religieuses, ne paraît pas s'en être informé. Il est évident que des séjours rapides dans la Russie de Nicolas Ier, sans études préalables ni connaissance de la langue, ne pouvaient apporter aucune lueur sur un problème extrêmement ardu pour les Russes eux-mêmes. Herzen, par exemple, ne parle que des *raskolniks* des gouvernements septentrionaux, et en termes vagues [16] ; le comte Valérien Krasinski, dans son *Essai sur l'histoire religieuse des nations slaves*, traduit en 1853, ne connaît d'autre source sur les sectaires que Haxthausen [17]. On ne peut citer avant son livre qu'une monographie en français, celle de Louis Ennes, *Les Doukhobortsy*, parue en 1842, très courte et démarquée d'une dissertation latine de l'Allemand Lenz [18]. Il faut attendre dans notre pays le grand ouvrage d'A. Leroy-Beaulieu, dont le troisième tome est entièrement consacré à la religion russe [19], pour disposer d'une enquête aussi approfondie que celle de Haxthausen. La question des sectes est liée d'une part à la situation particulière de l'Eglise russe, qui n'a pas été touchée par la Réforme ni la Contre-Réforme, et depuis Pierre le Grand a perdu toute indépendance vis-à-vis du pouvoir séculier, et d'autre part à l'état d'ignorance où se trouve plongé le monde paysan. Les sectes prennent toujours naissance en milieu rural, propagées à partir d'interprétations littérales de textes bibliques forgées par des illuminés ; tantôt elles prétendent maintenir les rites dans une intransigeante pureté, tantôt elles ouvrent des voies surprenantes vers la libération de l'individu, invité à rejeter à la fois l'autorité constituée, la morale traditionnelle et les dogmes de l'orthodoxie. Haxthausen a vu tout cela, mais par prudence borne son exposé dans l'histoire et se garde bien de préciser l'importance du phénomène dans la Russie de Nicolas Ier. Les fonctionnaires russes sont en général peu disposés aux confidences ; l'un d'eux estime en 1830 à cinq millions le nombre des *raskolniki*, selon V. Krasinski [20]. Chiffre considérable, avoisinant 10 % de la population totale !

Haxthausen classe les sectaires en trois catégories [21]. La première comprend les sectes les plus anciennes, celles qui remontent au-delà de Nikon et font revivre d'anciennes hérésies mêlées de croyances d'origine gnostique : les *morilchtchiki* qui se brûlaient ou s'égorgeaient

par communautés entières dans le Nord, en Sibérie, vers Saratov, etc. jusqu'au XVIII[e] siècle, dès que l'autorité prétendait s'intéresser à eux ; les *soubbotniki* apparus vers la fin du XV[e] siècle à Novgorod et partiellement convertis à la loi mosaïque, usant de l'Ancien Testament slavon, espérant un Messie, niant la Résurrection et pratiquant cabale et sorcellerie. Marmier, par exception, leur consacre une courte note [22], probablement inspirée de Karamzine, et prétend que l'Eglise gréco-russe ne persécuta jamais que ces seuls sectaires ! Les plus nombreux et plus connus sont les *skoptsy* et leurs frères spirituels les *khlisty* ou flagellants. Haxthausen estime leur nombre à plusieurs dizaines de mille. Des villages entiers dans le gouvernement d'Orel sont habités par des *skoptsy*, qui se mutilent après avoir eu un enfant ; mais la secte comprend de nombreux marchands des grandes villes, surtout joailliers, orfèvres et changeurs. Ils achètent souvent très cher le silence de la police. Ces sectaires ne croient pas à la résurrection des corps, ne célèbrent pas le dimanche, pensent que le Christ n'est pas mort, mais revit en chacun d'eux. Les *khlisty* (dont le nom représente une déformation populaire de *khristy*, chrétiens), qui deviennent souvent *skoptsy* après un certain temps, s'adonnent à des danses convulsives qui tournent en orgies : femmes et enfants sont communs à toute la confrérie. Bien que la secte se réclame du Christ, les néophytes doivent le renier et cracher sur son image [23].

La deuxième catégorie de sectaires est connue sous le nom général de *raskolniki* (schismatiques) ou *starovertsy* (vieux-croyants). Nikon décide d'enrayer la corruption qui a peu à peu gagné les rites et les prières, les prêtres ne comprenant plus le slavon : il envoie des moines au mont Athos et décide une réforme en 1659. La résistance se déclare aussitôt, de nombreux fidèles jugeant impies les changements imposés. Il s'agissait par exemple de dire *Iisous* et non *Isous* (Jésus), de se signer avec trois doigts et non avec deux, etc. Le plus célèbre des protestataires fut le pope Avvakoum [24], brûlé en 1686. Les réformes de Pierre le Grand aggravent la situation au point que les *raskolniki* le tiennent sérieusement pour l'Antéchrist [25]. Dès lors, certains d'entre eux cherchèrent à créer une Eglise parallèle en faisant appel à des popes et même des évêques transfuges, d'autres préférèrent se passer de prêtres et de sacrements. Que de pareilles conséquences soient sorties de si minces divergences passe la compréhension du voyageur français. Custine, guidé au couvent de la Transfiguration à Iaroslav par le prince Nicolas Borissovitch Golitsyne, déclare : « A l'heure qu'il est, les vrais croyants en Russie disputent très sérieusement entre eux pour savoir s'il est permis de donner le ton naturel de la chair à la tête des vierges, ou s'il faut continuer de les colorier comme les soi-disant madones de Saint-Luc, d'une teinte de bistre qui n'a rien de vrai... » Il y a lieu de penser que Custine n'a pas compris le sens de l'expression « vrais croyants » employée par son interlocuteur pour désigner les *starovertsy* ; en effet quelques lignes plus loin, il continue ainsi : « Vous n'êtes pas au bout : certains docteurs dont le nombre est assez grand pour faire secte, se séparent consciencieusement de l'Eglise mère, parce que celle-ci renferme aujourd'hui d'impies novateurs qui permettent aux popes de donner la bénédiction sacerdotale avec trois doigts de la main [...] Telles sont les questions agitées aujourd'hui dans l'Eglise gréco-russe, et ne croyez pas qu'elles y passent pour puériles : elles enflamment les passions, provoquent l'hérésie et décident du sort des

populations dans ce monde et dans l'autre[26]. » Visiblement Custine s'imagine qu'il s'agit de controverses nouvelles, et n'a aucune idée de l'importance historique du *raskol*. Henningsen, dans son roman *L'Esclave blanc*, introduit un vieux croyant, le frère du marchand dont nous avons parlé plus haut[27] : il va faire du scandale à Saint-Pétersbourg, dans la cathédrale de Kazan, en dénonçant la Grande Prostituée, les suppôts de l'Antéchrist, etc.[28]. Cet épisode n'est pas imaginaire : Barante y fait allusion dans une dépêche adressée au maréchal Soult le 7 septembre 1839, et précise le 21 que le sectaire n'a pas été knouté à mort comme il l'avait d'abord cru, mais enfermé[29]. Dans les notes publiées par son gendre le baron de Nervo, Barante précise que le *raskolnik* s'était jeté en plein office sur le métropolitain et l'avait traité de Satan et d'Antéchrist[30]. Seul Haxthausen montre de la sympathie pour les *raskolniki*, dont il souligne la haute valeur morale : ils représentent selon lui « la cristallisation de la vieille Russie[31] », loin des germes corrupteurs de l'Occident qui font immanquablement du paysan européanisé un fripon. On sent encore ici l'influence des théories slavophiles dont Haxthausen se fait si souvent l'écho. Du reste il rapporte une controverse théologique entre *starovertsy* et orthodoxes, sans la participation du clergé ni de la police : à Pâques 1841, Khomiakov sut tirer le camp des orthodoxes de l'embarras où l'avait plongé la question d'un *bespopovets* : « Quoi, un noble, et il sait tout cela ? » s'étonnèrent les assistants[32]. Les vieux croyants sont paysans, marchands, fabricants d'origine paysanne, jamais nobles ; géographiquement ils se répartissent en Grande-Russie, le long de la Volga jusqu'à Saratov, dans l'Oural et en Sibérie, notamment parmi les Cosaques ; mais le vrai réservoir de leurs traditions se situe dans les gouvernements septentrionaux, notamment dans celui d'Olonets. Des nonnes recopient les livres sacrés ; Rohr aperçoit chez un marchand *raskolnik* moscovite de vieux manuscrits en parchemin rangés sur un rayon ciselé, et « une collection d'antiquités sacrées, images, reliques, etc. » dont le marchand lui parle « avec la ferveur et l'érudition minutieuse du dévot et de l'antiquaire ; mais son érudition ne sortait pas du cercle de l'ancien culte grec ; il croyait qu'Alexandre-le-Grand avait été contemporain de Jésus-Christ, et tout ce qu'il savait de Rome, c'est que c'est la résidence du pape, ennemi principal de l'Eglise orthodoxe[33] ».

Enfin Haxthausen s'étend longuement sur une troisième espèce de sectaires, connus sous le double nom de *doukhobortsy* ou de *molokanes*. Ses sources sont les suivantes : un essai d'Oreste Novizki paru dans la revue de théologie *Opyty* à Kiev en 1832, et les entretiens qu'il eut en août 1843 avec le mennonite allemand Johann Kornies lorsqu'il visita les colonies de la Molotchnaïa. Il n'a pu se procurer la dissertation de Th. Ed. Lenz, parue à Dopat en 1829, qui servit de base au travail de Louis Ennes. A la différence des *starovertsy*, essentiellement conservateurs et attachés à la tradition orthodoxe, les *doukhobortsy* ont été influencés par des courants occidentaux issus de la Réforme. A peu près dépourvus d'organisation ecclésiastique, ils ont développé un système théologique où s'amalgament des éléments gnostiques et des apports plus récents issus du calvinisme, de J. Böhme, de Jung-Stilling et de la Maçonnerie[34]. Ni ecclésiastiques, ni nobles, ni fonctionnaires parmi eux : simples paysans, ils n'écrivent ni ne lisent, et leurs traditions sont orales. Les premiers documents exposant leur système émanent de l'archevêque et du gouverneur d'Iékatérinoslav qui

enquêtèrent sur eux en 1785 et 1791. Ennes fait état de la dernière de ces enquêtes et retrace leur histoire au début du XIX[e] siècle ; mais il est très peu informé de leurs conceptions théologiques et morales. Les *doukhobortsy* interprètent symboliquement non seulement l'Ecriture, mais la totalité du christianisme. La Trinité se reflète en chacun de nous par la Mémoire, qui procède du Père, la Raison, du Fils, et la Volonté du Saint-Esprit. L'âme humaine, ainsi composée à l'image de la Divinité, se mit à s'adorer elle-même et fut punie, dès les premiers temps de la création, par sa chute dans le monde spirituel, puis dans le monde matériel, dans les corps. Là se décide son sort, purification ou damnation. Le Christ n'est pas une personne de la Trinité, mais une force divine qui se manifeste en chaque homme et triomphe ou succombe en lui. D'où l'on peut conclure à la nécessité du renoncement ascétique pour libérer l'âme de sa prison, ou au contraire à la divinité de chaque homme, puisqu'il porte le Christ en lui : en ce cas Dieu agit à travers nous et le péché n'existe pas.

Installés en 1801 par Alexandre I[er] sur les bords de la Molotchnaïa, les *Doukhobortsy*, bientôt rejoints par un groupe de Mennonites allemands, comptent en 1838 près de mille familles réparties en neuf villages. Mais la tolérance du règne d'Alexandre disparaît sous Nicolas I[er] ; Haxthausen (mais non Ennes) parle de l'espèce de dictature exercée par l'ancien sous-officier Kapoustine puis par son fils Larion Kalmykov. Une enquête de police menée de 1834 à 1839 aurait amené la découverte de corps mutilés, confirmant les bruits relatifs à la terreur exercée par les Anciens après la mort de Kapoustine. Nicolas I[er] ordonna la déportation au Caucase de tous ceux qui ne voudraient pas se convertir à l'orthodoxie : le gouverneur Vorontzov put faire état de quelques milliers de conversions en 1841 et 1843 [35].

Seul Henningsen, dans *L'Esclave blanc* (1846-1847), paraît au courant des croyances et des usages des *Doukhobortsy* : il montre dans le pullulement des sectes un vrai danger pour le gouvernement, qui ne connaît leur existence et leurs activités que d'une manière approximative. On ne peut s'empêcher de rapprocher les mouvements terroristes de l'époque suivante de ces sectes religieuses si intransigeantes et si habiles à vivre dans une demi-clandestinité : de Kapoustine à Netchaïev, ou au Chigalev des *Possédés*, la ressemblance est frappante.

Une communication faite au Havre dans une « Société d'Etudes diverses » en juillet 1854 par un professeur d'histoire, E. Borély [36], résume assez bien les connaissances qu'un Français cultivé pouvait avoir à cette époque au sujet de la religion des Russes. S'inspirant de Haxthausen et de Levchine, il oppose la foi souvent superstitieuse des Russes à l'indifférence profonde des nomades tatars et mongols, et montre en conclusion que le gouvernement russe, malgré le bruyant étalage de ses sentiments protecteurs envers le christianisme, « est au fond très indifférent en matière religieuse ; et, tant que les croyances des peuples, vraies ou fausses, lui paraissent suffisantes pour concourir avec son principe, il se montre très tolérant [37] ».

4. Rôle du pouvoir dans la vie religieuse russe.

Cette tolérance religieuse du gouvernement russe a cependant des limites, et les observateurs français sont frappés de la vigueur avec laquelle sont punis les Russes qui abandonnent l'orthodoxie. Barante écrit le 16 mai 1840 à Thiers qu'un oukaze du 21 mars qualifie ces changements de

crimes contre la religion et prévoit la confiscation des biens sans prescription [38]. Une affaire vient justement de fournir une application éclatante du nouvel oukaze. La princesse Zénaide Alexandrovna Volkonskaïa (1792-1862), fille du prince A. M. Biéloselski, qui avait tenu un salon célèbre à Moscou dans les années 20, puis s'était installée en Italie à partir de 1829, s'y était convertie au catholicisme. Revenue en Russie en 1836, elle n'avait été nullement inquiétée ; mais, malgré les efforts de sa famille, après la publication de l'oukaze de 1840, elle eut à choisir entre le couvent et l'exil accompagné de la confiscation. Elle préféra partir. Les *Débats* se firent l'écho de cette histoire le 2 août, précisant que le ministre de l'Instruction publique, Ouvarov, avait dépêché auprès de la princesse un prêtre chargé de la ramener à la foi de ses pères ; la princesse ayant résisté, elle fut conduite dans un couvent où l'impératrice l'aurait fait sortir en intercédant auprès de l'Empereur lui-même.

Engagé dans la lutte contre le « polonisme », Nicolas Ier considère avec méfiance la religion catholique, où il voit avec raison un des principaux soutiens de la nationalité qu'il combat sans relâche. Nous étudierons dans un autre chapitre les répercussions de cette lutte sur l'opinion française. Remarquons ici que les mesures de « russification » (le mot est employé par Barante [39] dès 1840) s'appliquent simultanément aux Uniates de Russie Blanche et aux protestants des pays Baltes. Les *Débats,* tirant comme d'habitude leurs informations de la *Gazette d'Augsbourg,* indiquent le 25 octobre 1845 que les paysans de Courlande, souvent descendants de Frères Moraves exilés au XVIe siècle, poussés par la famine, acceptent de se convertir à l'orthodoxie moyennant une prime de 50 roubles et quelques vivres. Rayneval confirme plus tard ces nouvelles, ajoutant que les paysans baltes, affranchis sans terres sous Alexandre Ier, se convertissent afin d'acquérir par-là des droits sur les terres seigneuriales [40]. De son côté, Louis Viardot, dans son article sur les serfs russes du 25 mai 1846, souligne le succès momentané de cette politique d'assimilation : mais au printemps de 1846, note-t-il, les paysans refusèrent de payer les redevances aux seigneurs, et il fallut envoyer quelques régiments de Cosaques à qui défense fut faite d'opérer des conversions pendant six mois [41] !

Aussi, dans toutes les controverses religieuses de cette époque, les Occidentaux, protestants ou catholiques, reprochent-ils à l'orthodoxie russe de mettre la religion au service du pouvoir temporel et de servir sans hésiter ses desseins politiques. Custine, faisant allusion aux conversions violentes de Russie Blanche, s'écriait : « L'Empereur, aidé de ses armées de soldats et d'artistes aura beau s'évertuer, il n'investira jamais l'Eglise grecque d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée : on peut la rendre persécutrice, on ne la rendra point *apostolique,* c'est-à-dire, *civilisatrice,* et conquérante dans le monde moral : discipliner des hommes, ce n'est pas convertir les âmes. Cette Eglise politique et nationale n'a ni la vie morale, ni la vie surnaturelle [42]. » Tous les publicistes raillent le Saint-Synode,dirigé par le général de cavalerie Protassov et réduit à de simples fonctions administratives ; la fameuse formule d'Ouravov, orthodoxie, autocratie, nationalité, illustre pour Léouzon Le Duc la dépendance où se trouve l'Eglise russe à l'égard du pouvoir politique [43].

5. *L'orthodoxie au sein du christianisme.*

Peu nombreux sont les écrivains français qui s'intéressent à la reli-

gion orthodoxe en elle-même. Ou bien on ne prétend avoir en elle qu'un instrument du pouvoir politique, ou bien on l'oppose aux autres confessions chrétiennes dans une intention polémique. Un véritable dialogue de sourds s'instaure à partir de 1849 entre Français et Russes. Les choses s'envenimèrent du fait qu'un Russe catholique et même Jésuite intervint dans la polémique. En dehors de la mêlée, mais passionné de problèmes religieux, l'Alsacien protestant Rohr imagine un entretien auquel participent un prêtre orthodoxe instruit, son ami R. en qualité de « vieil huguenot », et lui-même déguisé en catholique.

D'une façon vivante, Rohr résume en quelques pages les principaux griefs des orthodoxes à l'égard des catholiques : pour les Russes, l'Eglise romaine est hérétique depuis le manifeste de Photius. Elle s'est mêlée à toutes les luttes politiques de l'Occident et n'a été arrêtée sur la pente de la dépravation que par le coup de tonnerre de la Réforme ; en matière de dogme, elle a ajouté au symbole de Nicée la formule du *filioque*, inventé le purgatoire ; en fait de culte, elle interdit la communion sous les deux espèces malgré l'Evangile, et introduit une foule d'usages empruntés aux païens ou aux barbares ; sur le plan de la discipline et de l'organisation de l'Eglise, elle empêche ses prêtres de se marier malgré l'Evangile, elle reconnaît des Conciles qui n'étaient point œcuméniques, et, le plus grave, elle s'est mise sous le joug d'un prétendu « vicaire de Jésus-Christ » qui bat monnaie, se fait baiser les pieds, gouverne un royaume et lutte d'ambition avec les souverains politiques, en prétendant de surcroît à l'infaillibilité en matière de la foi [44] !

Mais Rohr se donne le plaisir de laisser son défenseur du catholicisme complètement abattu par les arguments du Russe, afin de rehausser le triomphe du protestant sur ce dernier. Dans la controverse qui s'instaure à partir de 1849, seuls sont représentés les orthodoxes et les catholiques. Bien entendu le porte-parole le plus qualifié de l'orthodoxie, Alexis Stépanovitch Khomiakov, a noué aussi des relations avec les protestants, notamment le pasteur anglican Palmer qu'il pensa convertir [45] ; mais ce problème reste en dehors de notre sujet.

Le point de départ de la discussion en France fut fourni par l'article de F. I. Tiouttchev *La Question romaine*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1850. Nous avons déjà commenté la hautaine réponse de Tiouttchev à Custine en 1844 ; un autre article intitulé *La Russie et la Révolution*, dont quelques extraits parurent dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 juin 1849, nous retiendra dans le dernier chapitre de ce livre. Tiouttchev envisagea à l'automne 1849 un grand ouvrage intitulé *La Russie et l'Occident*, en huit ou neuf chapitres, dont la *Question romaine* aurait fourni le second, et *La Russie et la Révolution* le huitième [46]. Autrement dit ces articles formaient un ensemble dans la pensée de Tiouttchev, et ne peuvent nullement être tenus pour des productions hâtives de simple opportunité. K. V. Pigorev, dans son beau livre sur Tiouttchev, cite quelques témoignages d'amis du poète un peu perplexes devant la dualité de sa nature. « Sa religion était la religion d'Horace, déclare I. S. Gagarine, et j'aurais été extraordinairement surpris si l'on m'avait dit alors [vers 1833] qu'il deviendrait un jour un champion de l'Eglise orientale et un fougueux patriote, et qu'il jouerait dans les salons de Pétersbourg le rôle d'un comte de Maistre orthodoxe [47]. » Ces lignes définissent à merveille l'impression que ressentirent les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* en 1850 : Michelet dans ses *Légendes du Nord* parle avec une admiration mêlée de colère de ces « hommes jeunes,

impatients, inspirés de la violente école de M. de Maistre, qui, malgré les vieux diplomates, brûlent de parler et d'éclater[48] ». Cette comparaison était déjà sous la plume du rédacteur de la *Revue* qui, le 15 juin 1849, citait quelques phrases du *Mémoire présenté à l'Empereur Nicolas*, c'est-à-dire de l'article de Tiouttchev *La Russie et la Révolution* présenté par le baron P. de Bourgoing[49]. Et la même *Revue* six mois plus tard déclarait, en introduisant *La Papauté et la Question romaine*, qu'il serait intéressant de montrer « comment l'école qui avait autrefois pour chef M. de Maistre, et qui faisait son évangile des doctrines *du Pape*, en est venue peu à peu, et par une sorte de logique nationale, à trouver que le vrai pape c'était le czar[50] ».

L'article de Tiouttchev avait été envoyé de Munich par son beau-frère, le baron Karl Pfeffel, à F. Buloz M. Pigalrev possède dans sa collection privée une lettre de Buloz à Pfeffel du 3 janvier 1850, dont il donne une traduction dans son livre. Buloz fait un vif éloge du style et de la pensée de l'écrivain russe, et prie Pfeffel d'excuser la *Revue* auprès de son beau-frère pour le commentaire dont elle a été obligée de faire précéder son texte ; en tout état de cause, la *Revue* sera toujours heureuse d'accueillir un écrivain de cette qualité et de servir ainsi d'intermédiaire spirituel entre les deux pays[51].

Fort habilement, Tiouttchev commence par affirmer que le catholicisme romain est la clé de voûte du christianisme en Occident : sauf en Angleterre, « le protestantisme avec ses nombreuses ramifications [...] se meurt de décrépitude ». Cela posé, Tiouttchev montre que les réformes qu'on réclame dans le gouvernement pontifical, en soi fort légitimes, ne peuvent entraîner que la sécularisation de l'Etat romain et à bref délai la disparition du pontificat lui-même. C'est ici qu'apparaît le « comte de Maistre orthodoxe » : une pareille catastrophe, difficilement évitable, est le résultat amené par la « logique providentielle » qui régit le monde, depuis que Rome a rompu avec la « tradition orthodoxe de l'Eglise universelle ». Toute la démonstration historique qui suit aboutit à cette notion d'un « châtiment providentiel », qui n'est peut-être qu'une épreuve au bout de laquelle Rome trouvera « une issue merveilleuse, éclatante, inattendue, ou disons mieux, attendue depuis des siècles[52] ». Tiouttchev pense évidemment à la réunion des deux Eglises : jusque-là rien d'inacceptable pour le lecteur occidental. Mais ce sont les dernières lignes qui le firent sursauter, car Tiouttchev y évoque l'émotion qui accueillit Nicolas Ier « à son apparition dans l'église de Saint-Pierre, — l'apparition de l'Empereur orthodoxe revenu à Rome après plusieurs siècles d'absence[53] ! » Michelet en tira de beaux effets d'éloquence dans le dernier chapitre de ses *Martyrs de Russie*. Des journaux légitimistes approuvèrent le point de vue de Tiouttchev. Au contraire, Pierre-Sébastien Laurentie (1793-1876), rédacteur de la *Quotidienne* jusqu'en 1848, puis de l'*Union*, d'un inébranlable légitimisme, accompagna l'article de Tiouttchev d'un commentaire assez ironique dont Buloz jugea bon de s'excuser auprès de Pfeffel, comme nous l'avons vu plus haut. Laurentie déclare en effet « Charlemagne n'est plus à Paris ou à Aix-la-Chapelle, il est à Moscou ou à Saint-Pétersbourg », et remarque que selon l'auteur, « c'est l'Empereur orthodoxe qui rentre dans Rome, qui apporte tout au pape et qui n'a rien à en recevoir[54] » ; Nicolas Ier pardonne à la papauté en la protégeant.

Moins de six mois après l'écrasement de l'insurrection hongroise par l'armée russe, un pareil langage, évidemment autorisé en haut lieu, avait

de quoi inquiéter : pour la première fois démocrates et légitimistes considèrent avec crainte et irritation cette Orthodoxie conquérante, dont la sollicitude s'étend à l'ensemble de la chrétienté. Les services que le tzarisme a rendus à la cause de l'ordre risquent de coûter cher à l'Occident. Quinet avait dès 1849 opposé au système « gothique » du catholicisme français les prétentions de l' « orthodoxie universelle et russe[55] ». En février 1851, le fouriériste Désiré Laverdant répond indirectement à Tiouttchev dans un curieux ouvrage intitulé *La déroute des Césars. La Gaule très chrétienne et le Czar orthodoxe*[56]. Bien informé, Laverdant connaît les ouvrages récents sur la Russie, cite de Maistre et Chateaubriand, et s'appuie sur la tradition socialiste de Fourier, Saint-Simon et Enfantin, qui ont tous tourné les yeux vers la Russie et y ont vu une puissance montante. Enfantin par exemple écrivait à un Russe : « Je crois que votre empereur Nicolas (ce plus fort des sabres) *peut* mettre fin, en Europe, dans la chrétienté et dans le monde entier (car l'Islam lui-même raille Allah), au siècle de Voltaire[57]. » Mais Laverdant estime, appuyé sur Henningsen et N. I. Tourguéniev, que l' « ordre social russe orthodoxe » est une duperie : le peuple russe est maintenu dans sa condition misérable par la terreur, le czarisme n'a rien à voir avec la papauté qui repose sur un principe électif : c'est la « monarchie absolue tempérée par la strangulation » et « l'exaltation fiévreuse du *moi* humain[58] ». Michelet fera grand usage de ces formules dans ses *Légendes du Nord*. Il accentuera encore l'idée que les prétentions de l'Empereur de Russie vis-à-vis de l'Occident incarné dans la Papauté sont sacrilèges, car elles reposent sur une confusion de valeurs : la Russie est de moins en moins un Etat, de plus en plus une religion. « Tout est religieux en Russie. Rien n'est égal, rien n'est juste. Tout est ou veut être saint[59]. »

P.-S Laurentie, qui avait présenté l'article de Tiouttchev dans la *Revue des Deux Mondes*, éprouva à la fin de 1851 le besoin de revenir sur la question dans un ouvrage intitulé *La Papauté, réponse à M. de Tutcheff*, qui ne parut « par suite des événements » que le 20 mars 1852[60]. Verbeux et mou, cet opuscule trahit l'embarras d'un légitimiste obligé de combattre le meilleur défenseur de l'ordre. Il accorde à Tiouttchev que l'Eglise est ébranlée par le libre examen, qui a déjà engendré le protestantisme ; que la Russie et son grand monarque ont « une large et puissante part dans le renouvellement de l'Unité » ; mais cette Unité ne peut être que celle de Rome. Sans la Papauté, tout risque de s'écrouler, au profit des révolutionnaires de Londres et d'ailleurs. Et Laurentie cite, pour montrer que la Papauté est prêtre à réunir catholiques et orthodoxes dans l'Unité chrétienne, l'encyclique du 6 janvier 1848 que Pie IX adressa à l'Eglise d'Orient.

L'abbé Pierre-Paul Douhaire, rédacteur du *Correspondant*, reprit la question dans un article de juin-juillet 1853 intitulé *Les Papes et les Czars*[61], où il entendait montrer que les nombreuses tentatives d'union faites par la Papauté avaient toujours été repoussées par l'Eglise orthodoxe sur l'injonction des souverains russes. Exactement en même temps paraissait sans nom d'auteur une brochure intitulée *Question religieuse d'Orient et d'Occident. Parole de l'orthodoxie catholique au catholicisme romain*[62]. L'auteur en était André Nicolaïévitch Mouraviov (1806-1874), frère puîné du colonel Alexandre Mouraviov, fondateur de la Société du Salut, du général Nicolas Mouraviov qui prit Kars en 1855, et du redoutable Michel Mouraviov qui acquit le surnom de « Pendeur » lors de l'insurrection polonaise de 1863. André Nicolaïévitch accomplit

plusieurs pèlerinages en Palestine, à Rome et dans les villes saintes de Russie, et en donna des relations dans un style mystique qui fut fort goûté du public aristocratique russe. Membre de l'administration du Saint-Synode, il comptait parmi les défenseurs les plus qualifiés de l'orthodoxie. Sa brochure constitue un résumé de griefs de l'Eglise orientale contre Rome ; Mouraviov met l'accent sur le problème de la succession de Pierre, et montre que le droit de préséance accordé au siège de Rome par les conciles sur les quatre autres chaires patriarcales a été peu à peu transformé en souveraineté sur l'ensemble de l'Eglise — souveraineté rejetée par l'Eglise d'Orient. Malheureusement après ce départ assez ferme, l'exposé de Mouraviov s'émiette et juxtapose des questions essentielles de dogme avec des minuties liturgiques et des divergences mineures. Une maladresse surprenante amène le traducteur à alléguer en note le cas des Uniates « séparés par la violence 1596 ; réunis par la charité 1839 [63] ».

Quelques mois plus tard paraissait une autre brochure anonyme intitulée *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les communions occidentales à l'occasion d'une brochure de M. Laurentie.* Elle était l'œuvre du célèbre écrivain slavophile Alexis Stépanovitch Khomiakov, dont nous avons déjà étudié la réfutation de *La Russie en 1839.* Datée de mai 1853 sa brochure a été présentée à divers éditeurs qui l'ont refusée ; finalement le manuscrit a été accepté par Meyrueis, l'éditeur des œuvres d'Alexandre Vinet [64]. Khomiakov mentionne au départ Tiouttchev, qui « a peut-être confondu les causes du mal avec ses symptômes », et s'en prend aussitôt à Laurentie. Le débat prend sa véritable dimension grâce à la profondeur des conceptions théologiques de Khomiakov : « Il n'est pas vrai que nous reconnaissions un chef quelconque de l'Eglise, soit spirituel soit temporel. Le Christ est son chef et elle n'en connaît pas d'autre [65]. » L'Empereur n'est que le chef temporel de l'Eglise russe, elle-même diocèse de l'Eglise universelle : il n'a ni infaillibilité, ni autorité en matière de doctrine et de discipline générale. Il est le chef de la nation dans les affaires ecclésiastiques. Et Khomiakov de s'en prendre avec sa fougue habituelle à la mauvaise foi et à l'ignorance des détracteurs de l'Eglise russe.

Dans la suite de sa brochure, Khomiakov rapproche paradoxalement protestantisme et catholicisme romain : « Le romanisme était protestant dès son origine », puisqu'il a ajouté, retranché, apporté des changements aux dogmes et aux rites de l'Eglise primitive [65] ; seul le despotisme a arrêté l'anarchie menaçante dans l'Eglise d'Occident. Dès lors un Etat terrestre remplace l'Eglise du Christ. Khomiakov reconnaît les mérites de l'Occident, mais sa vie spirituelle est en danger, menacée par le rationalisme romain qui s'est substitué à l'amour mutuel. Ecrite dans une belle langue, fondée sur une solide connaissance de l'histoire et animée d'un zèle d'une évidente pureté, la brochure de Khomiakov provoqua quelque sensation en France : la chronique politique de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1853 la mentionne avec éloges, tout en formulant le souhait que les prétentions de l'orthodoxie ne dépassent pas le cadre de la « philosophie religieuse » : si elles devaient se traduire dans la politique, « ce serait une lutte gigantesque » entre la Russie et l'Occident [67]. Cette lutte ne tarda pas à s'allumer ; le dialogue ne s'en poursuivit pas moins sur le terrain religieux, mais évidemment toute perspective d'union disparut, et la qualité des arguments échangés se ressentit de ces conditions peu propices à la sereine discussion. On ne répondit

pas directement à Khomiakov ; mais le prince Ivan Serguéiévitch Gagarine, entré dans la Compagnie de Jésus le 12 août 1843, ancien ami de Tiouttchev, attaqua la brochure de Mouraviov d'abord dans la revue napolitaine la *Civiltà cattolica,* puis dans une brochure anonyme intitulée *La Question religieuse en Orient, réfutation d'un écrit intitulé « Parole de l'orthodoxie catholique au catholicisme romain*[68]. » Elle parut le 15 juillet 1854.

Gagarine n'a pas la profondeur et la gravité de Khomiakov. Son argumentation n'est pas théologique, mais politique. Depuis la rupture de l'Eglise d'Orient avec Rome, elle n'a plus tenu de conciles ; on ne sait en effet où chercher son centre, à Pétersbourg ou à Constantinople, à Athènes ou à Moscou ? Le protestant W. Palmer, qui avait été tenté de se convertir à l'orthodoxie à la suite de ses entretiens avec Khomiakov, a publié en 1853 à Londres une dissertation où il montre le désaccord profond des Orientaux sur des points importants tels que les rites du baptême[69]. L'Eglise d'Orient est une pure abstraction ; sa prétendue fidélité au christianisme primitif n'est qu'inertie et ignorance, elle refuse la suprématie romaine pour mieux se soumettre à celle de Pétersbourg. Comme on voit, ces arguments font retomber au niveau de la polémique courante le débat qui s'était un moment élevé à la philosophie religieuse avec Khomiakov.

L'infatigable lutteur qu'était Khomiakov ne voulut pas s'incliner devant les circonstances, et revint sur le problème de l'unité chrétienne dans une nouvelle brochure intitulée *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les communautés occidentales, à l'occasion d'un mandement de Mgr l'Archevêque de Paris*[70]. Elle parut à Leipzig et à Paris le 14 juillet 1855, soit au plus fort de la guerre de Crimée. Khomiakov part d'un mandement de Mgr Sibour dans lequel l'archevêque de Paris déclarait qu'il s'agissait non d'une guerre politique, mais d'une guerre sainte[71]. Or Khomiakov avait montré dans sa brochure précédente que l'Occident, en décidant une question de dogme (le *Filioque*) sans le concours de ses frères d'Orient, avait commis un *« fratricide moral »* : « Les héritiers de ce crime doivent par une conséquence inévitable arriver au désir du *fratricide matériel.* Telle est l'instruction qui ressort du discours de Mgr l'archevêque de Paris[72]. » Et dans le reste de sa brochure, Khomiakov oppose la foi orthodoxe, assurée d'elle-même par la présence invisible et intérieure du Seigneur, qui anime incessamment l'amour mutuel des fidèles, à la recherche inquiète du protestant isolé de ses frères, tenant la prière bonne pour les vivants mais non pour les morts, et à la croyance de commande du catholique romain, prisonnier d'un formalisme utilitaire qui substitue le calcul à l'amour, et l'association à la fraternité. Curieusement Khomiakov conclut à peu près dans le ton de Tiouttchev : « L'édifice de votre foi croule et s'abîme ; nous ne faisons que vous rapporter la clef de voûte que vos ancêtres avaient rejetée, l'amour mutuel des chrétiens et les grâces divines qui y sont attachées[73]. »

Il fallut plus de cent ans pour que les graves questions posées par ce dialogue pussent trouver un début de solution, et qu'on entrevît l'espoir de refermer un schisme millénaire.

II. QUESTIONS HISTORIQUES.

Plus qu'aux problèmes religieux particuliers à la Russie, les Français

s'intéressaient au milieu du siècle dernier à diverses questions historiques, parmi lesquelles le passé russe jouait un rôle non négligeable. Sans doute on n'avait longtemps abordé l'histoire de Russie que de biais : Voltaire s'intéressait d'abord à Pierre le Grand à cause de son antagonisme avec Charles XII [74], Thiers rapportait avec détails la mort de Paul Ier en raison de ses répercussions sur la politique du Premier Consul [75]. Aucun historien français d'envergure n'aborde de front l'histoire russe. Bien entendu les documents, qui permettent à un Michelet d'asseoir son *Histoire de France* sur une base relativement solide, font absolument défaut en France, et même en Russie sont à peine accessibles. Seul Pierre-Charles Levesque a pu, au temps de Catherine II, tenter une synthèse de l'histoire russe qui restera longtemps la seule entreprise de ce genre menée par un Français [76].

Non seulement les difficultés documentaires, un moment atténuées à la fin du XVIIIe siècle, deviennent insurmontables sous le règne méfiant de Nicolas Ier, mais l'interprétation des faits paraît plus malaisée au milieu du XIXe siècle. On pose la Russie en face du reste de l'Europe comme une énigme. On n'envisage plus son développement selon une ligne en gros ascendante, menant toujours plus haut dans la voie du progrès et de la civilisation, d'Ivan à Pierre, de Pierre à Catherine, de Catherine à Alexandre. Autant sous Catherine et sous Alexandre on trouve d'auteurs qui louent la sagesse des souverains et font ressortir le caractère harmonieux du développement historique de la Russie [77], autant sous Nicolas on se plaît à nier la réalité même de ce progrès. L'évolution des rapports entre la France et la Russie explique naturellement ces variations dans la plupart des cas. Cependant en parcourant la quantité d'ouvrages médiocres qui traitent de l'histoire russe à l'usage des lecteurs français entre 1830 et 1855, on ne peut s'empêcher de penser que leur pire défaut est moins l'indigence des matériaux que l'incapacité de les ordonner d'une manière satisfaisante. L'absence de fil directeur est ce qui frappe le plus un lecteur moderne dans cette abondante production. Seules quelques figures de souverains, Ivan IV, Pierre Ier, Catherine II, Paul Ier se détachent dans cette confusion ; enfin à partir de 1812 l'intérêt s'attache d'une façon évidente à la signification du rôle historique de la Russie en Occident.

1) Histoires générales de la Russie.

a) livres éducatifs.

Comme les Français connaissent peu l'histoire russe, de nombreux auteurs se font un devoir de la leur enseigner. Une étonnante floraison de livres de toutes dimensions découpent cette histoire en tranches offertes sans apprêt au lecteur, qui ne peut manquer d'être rebuté par ces interminables successions de Sviatoslav, Vsiévolod et Mstislav. Invariablement les auteurs s'appuient sur Levesque et sur Karamzine [78], ainsi que sur Rulhière [79] et Ségur [80] pour la période de Catherine II. Nous n'avons pas compté moins de neuf ouvrages publiés entre 1840 et 1855 et prétendant retracer l'ensemble de l'histoire de la Russie. Plusieurs d'entre eux sont destinés à l'enseignement dans les écoles, tels celui de Duchiron et Boreau, ou celui de J. Lacroix de Marlès, édité en 1840 par la Bibliothèque des Ecoles chrétiennes et réédité six fois dans la suite ; le livre de Just-Jean-Etienne Roy connut aussi deux éditions, en 1845 et 1851. Ces petits livres nous paraissent en général mieux faits que les compilations

plus ambitieuses des journalistes et des écrivains trop pressés comme Lamartine.

Il est curieux qu'un livre à l'usage des écoles comme celui de Marlès [81] évite de s'étendre sur les atrocités reprochées à Ivan IV, mais n'hésite pas à montrer Catherine Ire passant de main en main avant de devenir impératrice, et à raconter l'histoire scandaleuse de Moëns de la Croix. On peut apprécier dans ce petit livre un certain souci de clarté : exposant d'après Levesque la théorie faisant descendre les Russes des Huns [82], il expose nettement sa préférence pour la théorie varègue qu'il trouvait dans Karamzine. Ses sympathies vont à Boris Godounov, auquel il reproche seulement d'avoir balancé à se défaire de ses ennemis ! Comme beaucoup de Français, il se montre réticent sur Pierre le Grand, auquel il applique le mot prêté à Frédéric II « homme extraordinaire plutôt que grand homme [83] ». Catherine II est pour lui une habile comédienne qui a su se jouer des Philosophes en achetant leurs éloges d'un peu d'or. Il ne faut pas chercher dans ce genre de manuels des vues sur la politique récente de la Russie : les règnes d'Alexandre et de Nicolas sont expédiés en huit pages. Le défaut général est une sécheresse qui tient à la conception même de l'histoire que révèlent ces petits livres : consacrés uniquement aux événements les plus saillants, avènements, révolutions, guerres et disgrâces éclatantes, ils laissent habituellement de côté les structures sociales, les progrès économiques et les diverses formes de culture.

Cependant, malgré son caractère annalistique, le manuel de Duchiron [84] s'efforce parfois de faire comprendre la marche des événements, suit l'expansion russe vers l'Asie et compose de curieux tableaux synoptiques faisant une place aux manifestations culturelles ; il émet des doutes au sujet des atrocités imputées à Ivan IV et souligne son action législatrice, le développement du commerce, etc. Pas plus que Marlès il ne parle du « testament » de Pierre le Grand ; ce manuel est le meilleur que nous ayons trouvé à cette époque.

Du livre de Roy [85] il y a peu à dire : il utilise évidemment ses devanciers, mais introduit son exposé d'une façon originale en consacrant quelques pages à la langue russe : il se réfère aux grammaires de Puchmayer, Maudru et Hamonière, presque les seules en effet dont on disposât à cette époque. Comme les autres, Roy est préoccupé avant tout de diviser l'histoire russe selon une périodisation destinée à la rendre assimilable à des élèves. Ici encore la disproportion éclate entre les développements consacrés à l'histoire ancienne de la Russie et ceux qui retracent l'histoire russe depuis Pierre le Grand : environ 40 pages pour cette dernière période contre 210 pour la précédente. Ce qui distingue le livre de Roy des précédents est l'effort sensible pour présenter d'Ivan IV une image qui ne soit pas toute noire, mais plutôt celle d'un « monstre naissant », cas psychologique plus que sujet de déclamations.

b) Essais de vulgarisation.

Plusieurs ouvrages prétendent à cette époque présenter un tableau général de l'histoire russe au public cultivé, et non pas seulement aux élèves des écoles. C. Chatelet, dans son *Histoire abrégée de la Russie*, parue en 1854 et rééditée en 1858, donne à son livre un ton résolument optimiste : « La France connaît peu la Russie, j'ai voulu la lui faire connaître ; n'est-ce pas un service à rendre à deux nations destinées peut-être à former un jour une étroite alliance [86] ? » Les retards dans

le développement que l'on peut constater chez le peuple russe s'expliquent par le climat, par les guerres intestines, par la longue domination mongole. La concentration du pouvoir, qui aboutit souvent à la tyrannie, a préservé la Russie des usurpations et de l'anarchie qui emplissent l'histoire de la Lithuanie et de la Pologne. Chatelet s'efforce d'expliquer aussi l'apparition du servage en invoquant le souci de concentration qui guide la pensée des souverains russes ; de plus on empêchait par-là les plus riches parmi les nobles d'enlever leurs ouvriers aux petits propriétaires, et l'on évitait les migrations excessives qui tendaient à dépeupler certaines régions de Russie centrale au profit du Midi où les fugitifs se constituaient en bandes. Mais comment expliquer qu'un livre puisse retracer l'histoire russe jusqu'au milieu du XIX[e] siècle sans faire seulement mention du soulèvement décembriste ? Jamais les auteurs ne parviennent à équilibrer les considérations socio-économiques et la narration correcte des événements.

Deux « histoires » de Russie se distinguent par leur absence totale d'intérêt pour tout ce qui n'est pas le simple récit d'événements présentés sans rapport intelligible entre eux. Edmond Robinet, membre de la Société d'Histoire de France, consacrait en 1847 un volume à la Russie dans sa série intitulée *L'Europe, histoire des nations européennes* [87]. Ce n'est qu'un abrégé en moins de 150 pages de Levesque, Karamzine, Ségur, Czynski. Les atrocités d'Ivan, le procès d'Alexis le fils de Pierre le Grand, les débordements de Catherine II retiennent seuls l'attention de l'historien. Les clichés se suivent : « L'abjecte soumission d'une nation d'esclaves » sous Ivan, la « civilisation d'emprunt que Pierre avait imposée à sa patrie », enfin les duretés de Nicolas contre la Pologne, « le dernier exemple de ce despotisme avilissant et monstrueux sous lequel la Russie dissimule mal les traces encore toutes vives de sa barbarie [88] ». Il n'y a ici qu'un pamphlet où l'esprit est absent.

Quant à l'*Histoire de la Russie* de Lamartine, qui parut en 1855 sans aucun avant-propos, elle apparaît comme une compilation dépourvue de la moindre réflexion sérieuse, et reposant sur une documentation extrêmement superficielle [89]. Lamartine n'hésite pas à composer un chapitre d'une unique citation de Karamzine longue de 15 pages ; ce qu'il dit des Décembristes vient uniquement de Schnitzler, à qui il emprunte plus de 20 pages de citation textuelle [90]. On est surpris qu'un grand écrivain tombe dans les défauts des plus médiocres vulgarisations de son temps : comment par exemple se fonder sur une source aussi suspecte que Villebois pour narrer les derniers moments de Pierre I[er], alors que P. Mérimée et Louis Paris en avaient fait justice en 1853 dans l'*Athenæum français* [91] ? Pas un instant Lamartine ne s'intéresse aux phases du développement de la Russie, aux progrès de son commerce, de ses techniques, de sa culture : complots, massacres, débauches, révolutions de palais, tels sont les seuls éléments du tableau que trace l'auteur de l'*Histoire des Girondins*.

Les trois tentatives de vulgarisation les plus acceptables en ce qui concerne l'histoire de la Russie dans son ensemble sont, nous semble-t-il, celles de J. M. Chopin, de J. H. Schnitzler et l'ouvrage de Ch. Romey et Alfred Jacobs. Le cas de ce Chopin est intéressant. Sa biographie reste obscure ; il ne faut cependant pas faire de lui, comme L. Jousserandot et H. Mongault, le « frère du grand compositeur [92] ! » Son frère s'appelle en effet Henri-Frédéric, ce qui a pu entraîner la confusion, mais c'est un peintre et non un musicien [93]. De plus il est notoire que Chopin le

pianiste n'avait point de frère. Quant au nôtre, son prénom est souvent donné sous la forme de Jean-Marie ; mais parfois on trouve les initiales M. ou J.N.[94]. Il paraît être né vers 1795 en Allemagne du Nord de parents français, puis, très jeune, être entré au service du prince Alexandre Borissovitch Kourakine (1752-1818), ambassadeur de Russie auprès de Napoléon, en qualité de secrétaire. C'est de ce titre qu'il se prévaudra dans toutes ses œuvres. Après un séjour d'une dizaine d'années en Russie, il revint en France et publia de nombreux ouvrages relatifs à la Russie, des traductions, des études littéraires et des ouvrages historiques. Cette production ne semble pas s'étendre au-delà de 1860[95].

Il donna en 1838, pour la collection *l'Univers — histoire et description de tous les peuples* éditée par Firmin Didot, la substance d'un volume et demi, la seconde moitié du deuxième tome étant consacrée à la Crimée et aux provinces russes d'Asie[96]. C'est un solide résumé de l'histoire russe, présenté à la suite d'une esquisse géographique peut-être inspirée par le *Tableau de la France* qui ouvre l'Histoire de Michelet. Chopin ne cherche pas à s'élever au-dessus de la chronique, mais il raconte clairement et proportionne assez bien événements intérieurs et relations extérieures ; on peut lui reprocher un goût excessif pour l'anecdote, et, comme à tous les autres, une absence à peu près complète d'intérêt pour les questions sociales et économiques. Mais en revanche il transcrit correctement noms russes et polonais, ce qui est tout à fait exceptionnel à l'époque.

En 1841 et 1842 il publia un ouvrage plus ambitieux, en quatre volumes, intitulé *Révolutions des peuples du Nord*[97]. Le plan est curieux : il alterne le récit des événements qui se déroulent en Russie, et ceux que connaissent à la même époque Suède et Danemark. C'est une véritable histoire comparée de la Russie et des nations scandinaves. Ses sources pour l'histoire ancienne de Russie sont Karamzine, Oustrialov[98] et Nestor. On peut considérer qu'avec cet ouvrage de Chopin la théorie varègue reçoit le maximum de diffusion en France au XIX[e] siècle. Cependant l'introduction de plus de cent pages insiste surtout sur l'éternel problème qui se retrouve au centre de toutes les interprétations de l'histoire russe depuis cent ans : la Russie est-elle européenne ou asiatique, ou sert-elle de transition entre les deux continents ? Disciple de la pensée historique du XVIII[e] siècle, Chopin estime qu'à la différence de Rome, la Russie a pu s'agrandir impunément parce que ses progrès ont été lents et qu'elle a su conserver sa centralisation. Les révolutions n'y sont que des accidents, qui changent un homme sans changer les choses ; le nouveau prince est autocrate, par cela seul qu'il règne. Cette situation existait avant la domination mongole, qui ne fit qu'accentuer la servitude des sujets. Pierre le Grand emprunte à l'Europe tout ce qu'il peut en tirer, « mais ses Russes restèrent asiatiques, et l'on peut dire qu'ils ne furent jamais plus eux-mêmes qu'en subissant tous ces changements[99] ». Chopin ne sous-estime pas l'importance des relations de la Russie avec la Hanse d'un côté, avec Byzance de l'autre ; mais il existe pour lui un fonds russe permanent fait de fatalisme et de soumission aux forces extérieures, à la fois facteur de force et de faiblesse : « Le fatalisme des Turcs, cause de leur puissance, achèvera leur ruine ; le fatalisme des Russes, qui prolongea si longtemps leur faiblesse, consommera leur grandeur[100]. »

Malheureusement l'ouvrage ne tient pas ce que paraissait promettre

l'introduction : on retombe toujours dans le récit linéaire des événements, privés de tout contexte économique et culturel. Chopin n'est au total qu'un chroniqueur plus consciencieux que les autres.

Jean-Henri Schnitzler, infatigable compilateur, rédacteur de l'*Encyclopédie des gens du monde*, avait moins de prétentions au titre d'historien que J. M. Chopin, et ne se piquait pas de traduire les écrivains russes. Cependant il peut passer pour un des meilleurs connaisseurs de la Russie à l'époque qui nous occupe. A l'époque où la demande d'ouvrages de synthèse accessibles au grand public était la plus forte, il rédigea en moins de 200 pages une esquisse intitulée *La Russie ancienne et moderne. Histoire, description, mœurs*, qui parut en décembre 1854 [101]. Dès le début il fait une remarque d'une grande portée : on prétend toujours que la Russie est un peuple « jeune », mais son histoire est une des plus anciennes parmi les peuples d'Occident, puisqu'elle commence au IX^e^ siècle, peu après le traité de Verdun. Ce qui est vrai, selon Schnitzler, c'est que la coupure de l'invasion mongole rend la Russie étrangère à la civilisation occidentale : lorsque le *Chancellor* entre dans la Dvina le 24 août 1583, le capitaine anglais éprouva à peu près l'impression des voyageurs modernes lorsqu'ils visitent Pékin ou Yédo [102]. Schnitzler établit d'utiles distinctions entre Russie kiévienne et Russie moscovite et fait ressortir mieux que tous ses devanciers la divergence de l'histoire russe et de l'histoire occidentale après une période de développement comparable. La périodisation qu'il propose est la plus raisonnable de toutes celles qui sont tentées à son époque :

1^re^ période : 862-1238 : des Varègues aux Mongols ;
2^e^ période : 1238-1462 : invasions mongoles et prédominance de Moscou ;
3^e^ période : 1462-1689 : grandeur et isolement relatif ;
4^e^ période : 1689-1854 : entrée dans le système européen et tendance à la domination.

Schnitzler a plus d'esprit critique que les autres : il ne croit pas au « testament de Pierre le Grand », trouve Oustrialov naïf (comme plus tard le fera Mérimée) et souligne combien la « protection » accordée aux chrétiens de l'Empire ottoman par la Russie en vertu du traité de Kaïnardji ressemble à la sollicitude manifestée aux « dissidents » de Pologne sous Catherine II [103].

La Russie ancienne et moderne de Charles Romey et Alfred Jacobs [103 *bis*] mérite d'être considérée comme le compendium des connaissances relatives à la Russie mises à la portée du public moyen d'il y a un siècle. Présenté sous forme d'un gros in-quarto de 570 pages, orné d'une belle carte en couleurs représentant les accroissements de la Russie depuis Pierre le Grand, richement illustré de gravures en noir et en couleurs par Adolphe Yvon, l'ouvrage parut à la fin de 1855 chez Furne : parfaitement à jour, il mène le lecteur jusqu'à la prise de Sébastopol et s'achève sur un « état actuel de la Russie » qui fournit quelques données statistiques empruntées à l'*Annuaire des Deux Mondes* [104]. Les auteurs, tous deux journalistes, se répartirent le travail : Romey rédigea la partie ancienne depuis Rourik jusqu'aux Romanov, A. Jacobs se chargea de la partie moderne, de Michel Romanov à Alexandre II. Le poids des deux parts est fort inégal, car les deux chapitres consacrés à la Russie n'occupent que 130 pages. Comme on s'y attend, les auteurs nourrissent leurs exposés des mêmes sources que leurs devanciers. Mais on a plaisir à trouver la plupart des emprunts, textuels ou non, signalés en bas de page avec assez de précision pour un ouvrage de cette sorte. Evidemment on ne doit pas

chercher de matériaux nouveaux, ni de grands efforts de critique sur les matériaux déjà connus. On regrette de voir Jacobs reproduire le trop fameux « testament de Pierre le Grand » dont il fait ressortir l'origine suspecte, tout en admettant son authenticité « quant au fond ». Il prête trop l'oreille à Rulhière et à Castéra [105] dans son chapitre sur Catherine II ; ce qu'il dit des Décembristes appartient entièrement à Schnitzler. Mais enfin la narration est aérée, l'impartialité des auteurs n'est pas trop gravement altérée par les circonstances et les différentes étapes de l'histoire russe assez justement marquées. L'appendice dont nous avons parlé contient quelques données littéraires, ce qui est exceptionnel chez nos « historiens » de la Russie.

2) Travaux spécialisés.

De même qu'il ne se publie aucune histoire générale d'envergure, capable de remplacer l'ouvrage vieilli de Levesque, on ne trouve en France au milieu du siècle dernier aucun travail spécialisé relatif à l'histoire de Russie qui apporte du nouveau. Ignorance de la langue, difficultés dans la documentation, intérêt insuffisant, telles sont encore ici les raisons de cette carence : seul Mérimée a su donner au public français d'alors quelque idée d'époques aussi obscures que celle du premier des Faux Dmitri ou celle de Bogdan Chmielnicki. Mais son travail, si méritoire soit-il, ne dépasse pas le niveau d'une habile vulgarisation.

a) Archéologie, linguistique, Russie ancienne.

C'est dans le domaine de l'archéologie qu'il faudrait chercher les contributions françaises les plus originales à la connaissance du passé russe. Le petit livre de Pierre-Justin Sabatier *Souvenirs de Kertsch et chronologie du royaume de Bosphore* [106] rappelle les trouvailles de Paul Dubrux, à qui la chance fit découvrir le magnifique tumulus de Koul-Oba : la description minutieuse qu'il en fit resta manuscrite et fut exploitée dans les publications postérieures de Dubois de Montpéreux [107], du comte A. S. Ouvarov [108] et de Florent-A. Gille [109]. A la même époque Marie-Félicité Brosset (1802-1880) multipliait les recherches et les publications sur l'art et l'histoire de l'Arménie ancienne [110] : mais ce sont les Russes qui encouragèrent ce savant et profitèrent de son enseignement.

Louis Paris, frère du médiéviste Paulin Paris et oncle de Gaston Paris, fut professeur au Gymnase impérial de Moscou et s'attacha dès cette époque au Moyen Age russe. Dans une petite histoire de Russie publiée en 1832, il laisse entendre que tous les historiens de la Russie, Le Clerc, Levesque, Karamzine, ont l'air de s'ennuyer quand ils traitent de cette période : il s'efforcera pour sa part de lui restituer quelque couleur [111]. De fait, sans renoncer à l'exposition annalistique des événements, Louis Paris s'intéresse aux rapports de la Russie avec la Hanse, à la prospérité de Novgorod, et surtout aux témoins littéraires de cette époque. Il s'intéresse au fameux « dit d'Igor », « empreint d'une couleur antique », où il relève des « beautés sauvages » et des « figures hardies [112] ». Mais son ouvrage principal est la traduction qu'il donna en 1834 de la *Chronique de Nestor*, en utilisant l'édition procurée au début du siècle par August von Schlözer [113]. Un prospectus en tête de l'ouvrage explique nettement son intérêt : beaucoup de gens croient que l'histoire commence

à Pierre le Grand, or la Russie avait à certains moments fait trembler sur leur trône les empereurs de Byzance. Le tome second se termine par une *Table des origines et singularités de la Russie — notions sommaires pour l'intelligence de Nestor et des anciens historiens russes,* qui présente pêle-mêle des éléments intéressants et des naïvetés surprenantes. Exemple : « Ils appelaient un siècle *vek,* c'est-à-dire durée de la vie d'un homme : ce qui confirme l'opinion où l'on est de la longévité des anciens peuples du Nord [114] ! » Jusqu'aux travaux d'Alfred Rambaud [115], l'ouvrage de Louis Paris est le seul en France qui jette quelque lumière sur le Moyen Age russe.

Quelques écrivains ont essayé de traiter du passé russe en le rattachant à l'ensemble des nations slaves. Frédéric-Gustave Eichhoff, qui fut « professeur de littérature étrangère » à la Faculté de Lyon, donna en 1845 un *Essai sur l'origine des Slaves,* qui va des Scythes à Ivan le Terrible [116]. Son esquisse traite successivement des Scythes, des Sarmates, des Vénèdes et des Slaves. Linguiste plutôt qu'historien, Eichhoff vulgarise en France les travaux de Chafarik et Dobrovsky [117]. Il pose clairement l'existence d'un groupe linguistique balto-slave, mais croit à tort que le lituanien est l'ancêtre des langues slaves. Eichhoff, ami de Marmier et de Schnitzler, est comme eux un polygraphe, nullement un chercheur spécialisé ; cependant son essai est mieux documenté que les autres. Ernest Charrière, dont nous aurons à reparler à propos du panslavisme, est un des Français qui ont le plus contribué, non à établir scientifiquement des faits nouveaux, mais à répandre dans le public l'idée d'une civilisation slave originale. Sa *Politique de l'Histoire,* en 1841, prétend asseoir historiquement cette originalité [118]. C'est un mélange extraordinaire de considérations raciales, linguistiques, historiques. Ainsi Odin, dieu slave comme le montrent les traditions préservées à l'île de Rügen, est le dieu unique (*odin* en russe signifie *un* !) Les Slaves ont reçu la première impulsion civilisatrice des Kimris, les Cimmériens des Grecs, c'est-à-dire des Celtes, qui leur ont légué la tradition théocratique et guerrière du druidisme. La longue communauté slavo-scandinave n'empêche pas l'élément slave de développer sa personnalité : à partir du XV[e] siècle la Russie se substitue à l'empire d'Orient effacé. Et voici comment Charrière se représente l'effet des invasions mongoles : « L'autocratie des Tzars sortit de cette lutte sauvage toute formée au contact et à l'imitation des Tartares, et en relevant l'unité détruite du sol et de la nation, elle frappa de mort l'esprit libre des Slaves qui fut emporté par cette révolution [119]. »

Dans la *Revue des Deux Mondes,* un nommé Augustin Picard, qui dit avoir parcouru la Russie en tous sens, reprit en 1855 ces questions dans une étude intitulée *Le gouvernement des Tsars et la société russe* [120]. A la différence de Charrière, Picard s'efforce de démêler les caractères spécifiques du « système russe » sans référence aux autres nations slaves ou européennes. Au demeurant Picard reprend à son compte des lieux communs usés sur le climat, l'esprit imitateur des Russes, leur manque de persévérance, les traits contradictoires de leur caractère et de leur comportement. Charrière montrait à travers les premières phases de l'histoire russe le développement de la personnalité nationale, Picard fait ressortir le morcellement, la résistance de Novgorod, la longueur de la domination mongole : « Les souffrances éprouvées sous une domination implacable avaient fait naître enfin parmi les Russes un sentiment commun, une sorte d'esprit de nationalité qui devait tôt ou tard porter ses

fruits. Les anciennes rivalités s'effaçaient sous l'impression du malheur de tous. Il se formait une nation russe [121]. »

b) les travaux de Mérimée.

Toutes ces études, qui peuvent être parfois intéressantes pour l'histoire des idées, n'ont aucune valeur littéraire. Aucun des « historiens » dont nous avons mentionné les œuvres n'a été capable de faire revivre le passé russe, soit en s'attachant à quelques personnages de large stature, soit en décrivant les conditions de vie, les mœurs et les idées des Russes d'avant Pierre le Grand. C'est le mérite de P. Mérimée d'avoir essayé, à travers ses *Faux Démétrius* et ses *Cosaques de l'Ukraine*, cette difficile résurrection.

Une excellente étude d'Henri Mongault parue en 1932 dans la revue *Le Monde Slave* précise dans quelles conditions Mérimée s'est intéressé à l'histoire russe [122]. C'est la lecture du *Boris Godounov* de Pouchkine qui l'incita, en août 1849, à lire Karamzine et Margeret. A cette époque, il travaille le russe depuis un an. On ne peut qu'admirer son zèle à recourir, dans la mesure du possible, à des sources russes anciennes dont la lecture lui a donné évidemment beaucoup de mal : un recueil de papiers officiels relatifs à Dmitri en quatre gros in-folios en 1850 [123], et un an plus tard les volumes de chroniques de contemporains du Samozvanets publiés par N. G. Oustrialov de 1831 à 1837 [124], dont il fera une sorte de compte rendu pour le *Journal des Savants* (février-mars 1852). Il consulta encore le *Manuscrit* du capitaine polonais Zolkiewski, édité à Moscou en 1835 [125] ; ces ouvrages ont dû lui être indiqués et procurés par S. A. Sobolevski [126]. Celui-ci lui envoie encore une étude de Platon Pavlov relative à Boris Godounov [127], dont Mérimée ne put faire usage dans ses *Faux Démétrius*, mais qu'il étudie en appendice (note B) et dont il discute les thèses dans son article de 1854 sur le servage.

Quel fut le résultat de toutes ces recherches ? Un ouvrage qui se lit avec plaisir. Annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 25 décembre 1852, le livre parut sous le titre *Episode de l'histoire de Russie — les faux Démétrius* chez Michel Lévy, fut immédiatement contrefait en Belgique, réédité en France en 1851, traduit en anglais et en allemand. Le comte de Circourt vanta le sérieux et l'élégance de l'ouvrage dans l'*Athenaeum français* [128], Sainte-Beuve analysa le livre et en loua la « sagacité piquante », la « narration sobre et simple », tout en regrettant que l'auteur n'eût pas joint l'éloquence d'un Tite-Live à la netteté d'un César ou d'un Xénophon [129] ! Enfin Gustave Planche, dans la *Revue des Deux Mondes*, alla plus loin en ce sens, blâma l'auteur d'avoir constamment sacrifié « la narration à l'érudition », et lui reprocha de raconter « des scènes de meurtre et de carnage avec une impassibilité qui rappelle les biographies impériales de Suétone [130] ». On trouve aussi dans l'article de Mongault l'analyse d'une critique russe des *Faux Démétrius* parue en janvier 1858 [131] : on peut accorder à l'auteur que Mérimée a eu tort d'ignorer le livre de Serge Mikhaïlovitch Soloviov, père du philosophe, *Histoire des relations entre les princes russes de la maison de Rurik* (1847), de confectionner des discours à la Tite-Live, et surtout de n'avoir traité sérieusement que du *premier* des faux Démétrius : la fin de son livre est en effet bâclée. Mongault ajoute pour sa part le reproche que nous avons adressé à tous les Français qui traitent de l'histoire russe pendant cette période : Mérimée ne paraît pas se soucier de la signification sociale profonde de l'épisode qu'il retrace, mais s'attache exclusive-

ment à des destinées individuelles et au pittoresque des temps et des lieux. Quoi qu'en pensent Sainte-Beuve et G. Planche, il reste fidèle à une conception de l'histoire ornementale et romanesque : il offre, dans les *Faux Démétrius* comme dans ses *Cosaques de l'Ukraine* [132], des types caractéristiques, réunissant au plus haut degré les traits d'une individualité puissante et les signes indiscutables de l'appartenance à un pays et à une région. C'est à peu près ce qu'avait cherché Stendhal dans ses *Chroniques italiennes*.

c) La Russie moderne.

L'histoire moderne de la Russie suscite naturellement plus d'ouvrages que l'époque antérieure à Pierre le Grand, vraiment trop difficile d'accès et de compréhension à des gens aussi mal préparés à leur tâche que l'étaient les « historiens » du siècle dernier. Les faits sont par eux-mêmes moins obscurs, et surtout la Russie commence à faire parler d'elle en Occident : des voyageurs s'y rendent, les diplomates l'associent de plus en plus à leurs préoccupations. C'est du reste l'aspect extérieur de l'histoire russe qui retient presque exclusivement les Français : la politique d' « agrandissement » prêtée aux souverains russes s'appuie sur un document jugé irréfutable, le fameux « testament » de Pierre le Grand que nous avons déjà cité [133]. Cependant quelques apologies méritent d'être relevées : un *Mémoire sur l'état de la Russie depuis Pierre le Grand jusqu'à l'époque actuelle*, publié sans nom d'auteur à Bayeux en décembre 1839 attribue à la force de ses institutions monarchiques la prospérité actuelle de la Russie, fait de Pierre Ier, de Catherine II et d'Alexandre des souverains modèles. Il est plus inquiétant de voir l'auteur citer le fameux manifeste de Nicolas Ier menaçant en 1835 Varsovie d'anéantissement en cas de nouvelle rébellion en omettant précisément ces paroles redoutables : ainsi l'auteur peut entendre dans ce manifeste « des paroles qui rappellent la clémence de Titus et d'Antonin le Pieux [134] ! » Nous ne pensons pas qu'il puisse s'agir ici d'un ouvrage français : ce doit être l'œuvre d'un de ces Russes trop parisiens comme J. N. Tolstoï.

Deux auteurs nous semblent représenter à peu près la façon la plus répandue au milieu du XIXe siècle de concevoir la nature du pouvoir impérial et le sens du développement historique de la nation russe à partir de Pierre le Grand. Un journaliste, ancien élève de l'Ecole des Chartes et rédacteur du *Siècle*, Auguste-Léonce Ravergie, publia en 1850 une *Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés, et de ses projets d'agrandissement depuis le siècle de Pierre le Grand jusqu'à nos jours*, rééditée en 1854 avec un « tableau exact de la Russie en 1854 », et terminée par l'histoire de la guerre actuelle jusqu'au siège de Silistrie ». Ce gros in-octavo de plus de 400 pages n'est, malgré son titre, pas une histoire générale : l'auteur part de la mort de Pierre le Grand, cite naturellement son « testament » et poursuit son introduction en s'intéressant surtout à la Pologne ; la première partie, « histoire de la politique russe depuis Pierre le Grand jusqu'à l'avènement de Nicolas Ier [135] », est faite d'emprunts à Custine, Rulhière, Levesque et Ségur ; on relève des tentatives de réhabilitation de Pierre III et de Paul Ier, à la mort duquel l'auteur s'intéresse longuement. Ce livre est un pot-pourri d'anecdotes douteuses et de considérations ambitieuses comme on en trouve à travers les journaux de toutes nuances dès qu'il s'agit de la Russie : il est, de ce point de vue, extrêmement représentatif et mérite de figurer à côté de la compilation anti-russe de Lacroix.

A peine plus sérieuse, malgré le ton et les apparences, la continuation de l'article d'Aug. Picard intitulée *La Russie sous les Romanoff* [136].

L'idée de base est que Pierre le Grand a préparé délibérément la domination universelle de la Russie et qu'il a voulu élever brusquement « le peuple le plus arriéré de l'Europe » au niveau des peuples les plus avancés. Suit un parallèle avec l'action entreprise par Charlemagne. Mais comme toujours, l'action de Pierre est envisagée sans aucune connaissance des conditions réelles de la Russie d'alors : jamais par exemple on ne considère, comme le fait ressortir M. Portal [137], que l'objectif de Pierre en Occident, tant militaire que diplomatique, est plutôt de faire *reconnaître* la Russie que de lui assurer une prépondérance chimérique ; que d'autre part l'effort de la Russie se porte encore bien davantage vers le développement de ses structures économiques et commerciales, et vers la colonisation asiatique. Autrement dit l'ignorance des problèmes véritables qui se posaient au temps de Pierre entraîne une incompréhension totale du reste de l'histoire moderne russe : car nos auteurs ont une seule idée juste, à savoir que les questions qui se posaient du temps de Pierre ont continué à se poser à tous ses successeurs jusqu'à Nicolas Ier inclusivement.

Fréquemment nous avons fait allusion à l'*Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas, particulièrement pendant la crise de 1825.* Cet ouvrage est, avec les *Faux Démétrius* de Mérimée, le seul vraiment intéressant de tous ceux dont nous venons de parler. Schnitzler fut témoin oculaire des faits qu'il rapporte : il rapporta de son séjour en Russie une sorte de journal dont il cite des extraits dans son livre [138]. En outre il apprit assez le russe pour recourir à des ouvrages non traduits ; sa qualité d'Alsacien lui facilita la lecture des livres allemands. D'esprit plus curieux que profond, Schnitzler multiplie dans son livre les notes de détail sur des points de philologie ou de biographie ; mais malgré une présentation vieillie et un style traînant, l'*Histoire intime* supporte encore aujourd'hui parfaitement la lecture. Jusqu'à la publication des premiers souvenirs d'exilés décembristes sous Alexandre II, cet ouvrage fut le seul à présenter d'une façon intelligible sinon complète l'histoire du soulèvement. Le succès en fut considérable : paru en juin 1847 sous forme de deux volumes in-8° [139], il fut contrefait à Bruxelles et à La Haye en quatre volumes in-12, puis réédité à Paris en 1848 et 1854 ; une traduction allemande parut dès 1847, et deux traductions anglaises se succédèrent en 1847 et 1854. L'ouvrage circula en Russie : Dobrolioubov s'en servit pour rédiger l'article sur les sociétés secrètes qu'il inséra dans son journal manuscrit *Slouchi* [140].

Schnitzler n'a pas trahi les faits, qu'il connaît suffisamment pour son temps : ce qu'on peut lui reprocher, c'est sans doute de ne pas faire comprendre les racines historiques du mouvement, ses liens avec la tradition russe de Radichtchev aussi bien qu'avec la pensée occidentale, le Tugendbund, le saint-simonisme, le carbonarisme. Mais ces questions ne sont pas toutes résolues encore aujourd'hui ; Schnitzler a le mérite d'avoir essayé de présenter une version claire et précise des événements. Tous ceux qui écrivent au sujet des Décembristes après 1847 utilisent son livre avec plus ou moins d'honnêteté : il est pour les Français la source unique. Du reste, quand Herzen écrit son *Développement des idées révolutionnaires* en 1850, il n'ajoute rien d'essentiel aux données de Schnitzler, si ce n'est l'importance de la propagande littéraire sur les esprits au temps d'Alexandre, quand un poème de Pouchkine ou de

Ryléiev agissait jusqu'au fond de la Russie [141]. Evidemment Schnitzler se récrie devant le radicalisme de certaines positions : il ne cache pas l'horreur que lui inspirent les projets de meurtre de l'Empereur et d'extermination de toute sa famille, traite Artamon Mouraviov d'« énergumène », de « fanfaron de crime », et Iakoubovitch de « furieux [142] ». Mais il n'est pas juste de faire de lui un sujet dévoué de l'Empereur de Russie [143] : son livre ne manque pas de faire connaître les sérieux défauts du système politique et social de la Russie, tout en s'abstenant des déclamations dont la France était abasourdie.

3) Histoire et littérature.

Si l'histoire russe inspire entre 1839 et 1855 une imposante quantité d'ouvrages qui se réclament abusivement de Clio, on est encore plus surpris d'en trouver une égale quantité qui prennent certains épisodes de cette même histoire comme prétextes à des comédies, des tragédies en vers ou en prose, des drames, des mélodrames, des opéras-comiques, des romans : on trouve même un poème épique en douze chants !

Comme on s'y attend, la période antérieure à Pierre le Grand n'inspire qu'un très petit nombre d'écrivains, un Russe, un Français qui a vécu en Russie, et un Polonais. Achille Lestrelin dans *Le prince de Kiof* [144], tragédie historique en trois actes et en vers, publiée en 1850, prétend remonter jusqu'à l'époque où les Slaves appelèrent des Normands pour les gouverner. La situation est des plus confuses, les Slaves conspirent contre les Normands qui finissent par l'emporter ; « croix de ma mère » et vers mirlitonesques font de cette tragédie une pure sottise. Le prince Elim Mechtcherski avait assurément plus de talent que le pauvre Lestrelin. Cependant son *Artémon Matvéief*, « tableau-scène », publié en 1843 [145], n'est pas fameux, comme le pensait sans doute Vigny qui répondit poliment mais sans enthousiasme à l'envoi de la pièce [146]. L'action se situe en 1682, à Moscou, au moment où les *streltsy* vont reprendre les armes contre le jeune Pierre et sa mère : le boyard Artémon Matvéiev exprime des vues de politique extérieure plutôt surprenantes :

> ... Nous devrons rester puissance asiatique
> Tant que nous n'aurons pas les bords de la Baltique.

On retrouve le traducteur habile dans les petits octosyllabes que le *iourodivyi* emploie à annoncer les événements ; bientôt les *streltsy* arrivent, jettent Artémon sur les piques de leurs camarades, et le *iourodivyi* déclare au dernier vers :

> Meurs, boyard Artémon ! meurs pour Pierre le Grand.

Avec le *Choix d'une czarine*, de Jean Czynski et H. Demolière, comédie-vaudeville en deux actes, qui fut représenté le 5 février 1842 au Théâtre des Jeunes Elèves du passage Choiseul [147], c'est le père de Pierre, Alexis Mikhaïlovitch, qui est en jeu. Czynski s'inspira de Staelin *Anecdotes de Pierre le Grand* [148] : Alexis, ayant perdu sa première femme, découvrit la fille d'un gentilhomme, Cyrille Narychkine, vivant par économie à la campagne. Elle lui plut ; lors d'une assemblée de 60 filles « à qui leur naissance et leurs charmes permettaient d'aspirer à son lit », selon les termes du bon Levesque [149], Natalie Narychkine fut choisie par Alexis et devint la mère de Pierre le Grand. Czynski usa

librement de ce thème, multiplia les déguisements sans tomber dans l'extravagance, et bâtit une comédie assez amusante.

On se doute qu'à une époque encore tout imprégnée de romantisme l'étrange personnalité de Pierre le Grand séduisit maint auteur. Malheureusement rien de bon n'en résulta. On peut se demander ce qu'aurait été le drame dont rêva Balzac, *Pierre et Catherine*, en 1848 : « Ce sera shakespearien, disait-il : Pierre le Grand lutte avec tous : femme, sœur, fils, clergé, peuple [150]. » Plusieurs auteurs s'efforcèrent, avant et après le projet balzacien, de faire paraître en scène le premier empereur russe. Hippolyte Augé, en collaboration avec Charles Desnoyers, avait fait jouer dès 1836 à l'Ambigu Comique un drame en cinq actes, *Pierre le Grand*, qui prenait pour thème central le mariage de Pierre avec Catherine, la servante livonienne, consacrait les actes III et IV à la tragique aventure de Moëns, et faisait périr Pierre après une orgie [151]. Mais c'est à Scribe qu'on doit les pièces les plus significatives.

L'*Etoile du Nord*, opéra-comique en trois actes [152], musique de Meyerbeer, fut représentée à l'Opéra-Comique le 16 février 1854 ; bientôt édité par Brandus puis par M. Lévy, le livret fut traduit en allemand, en anglais, en italien. Scribe prend de grandes libertés avec l'histoire. Le charpentier Peters Michaelof travaille en Finlande au milieu de compagnons suédois en compagnie du pâtissier Danilowitz (c'est-à-dire Alexandre Danilovitch Menchikov, le futur généralissime) et de la vivandière Catherine, sœur du menuisier et ménétrier Georges Skawronski. Les Cosaques de Chérémétiev marchent sur Viborg et menacent de tout casser : Catherine leur dit la bonne aventure et leur chante un air du pays. Imbroglio au second acte, Catherine est déguisée en soldat pour remplacer son frère, Pierre est le Tzar pour le seul Chérémétiev : Catherine manque d'être fusillée, devient folle et retrouve la raison quand on reconstitue devant elle le début du premier acte ! Tout cela ne tient guère debout, mais les couplets des Cosaques et du grenadier moscovite sont très gais (acte II, scène I). Berlioz estima le livret absurde, mais goûta la musique de Meyerbeer [153].

L'année suivante, Scribe revint à Pierre le Grand dans *La Czarine*, drame en cinq actes et en prose, joué au Théâtre-Français le 15 janvier 1855 : Rachel était la czarine, Beauvallet Pierre le Grand. Scribe prend soin d'indiquer qu'il a recouru à Levesque, Karamzine, Villebois, et surtout à Ségur [154]. En d'autres termes, à la différence de l'*Etoile du Nord*, *La Czarine* a quelques prétentions historiques.

Nous sommes en janvier 1725 : tout l'entourage de Pierre est las de ses emportements et de son ombrageuse méfiance. Sapieha, sorte de Lauzun polonais, déclare à l'amiral Villerbeck que Pierre est un bourreau « qui aura immolé la moitié de ses sujets, pour apprendre à vivre à l'autre moitié » ; la czarine, mais aussi Olga, fille de Menzikoff (*sic*), sont éprises de Sapieha. A l'acte II scène VI seulement paraît Pierre. Il accuse Catherine de correspondre avec les Turcs, mais celle-ci lui rappelle comment elle l'a sauvé lors du désastre du Pruth. Un assez bon troisième acte est occupé par l'enquête que mène Pierre, rempli de soupçons à l'égard de Sapieha : il le met en prison avec Villerbeck, condamne Olga à la déportation et pense répudier ou même empoisonner Catherine. Sapieha doit poser la tête sur un billot, Catherine est prête à se poignarder et avoue son amour pour le Polonais : Pierre meurt d'une attaque d'apoplexie. Catherine règne, Sapieha est envoyé en ambassade à Varsovie. Comme on le voit, l'histoire de Sapieha doit beaucoup à

celle de Moëns de la Croix ; J. Janin trouva la comédie « ingénieuse » mais estima que c'était un drame bourgeois : « Son jaloux couronné est tout à fait le jaloux de Beaumarchais [155]. »

L'œuvre la plus inattendue est le poème épique en douze chants de Scipion Marin *Pierre le Grand Empereur de Russie*, paru en 1842. Dans une préface Sc. Marin explique que ses expériences en Orient à l'époque de Méhémet-Ali l'ont si fâcheusement impressionné qu'il en est venu à une admiration sans bornes pour Pierre le Grand ! Quant à la forme qu'il a adoptée, elle ne se justifie, dit-il, que si la nature évoquée est « celle des tropiques » ou « celle du pôle » [156]. Le merveilleux doit être raisonnable : songes, apparitions nocturnes, prédictions. Il donne de ce précepte, tout classique, une application immédiate : le spectre de Gustave-Adolphe apparaît à Charles XII. Patkoule, mis au cachot par les Suédois, est délivré par une jeune fille afin d'avertir Pierre Ier de la menace suédoise : cette jeune fille, c'est Catherine, à qui un Ange annonce son futur destin :

> L'Ange parcourt des yeux la Russie ; il l'explore
> Depuis les caps glacés où roule la Petchore,
> Qui se dégorge au sein d'un chaos de glaçons,
> Banquise où l'ourse blanche allaite ses oursons,
> Jusqu'aux pacages verts de l'antique Tauride [157]...

Les Russes sont battus, les Suédois s'écrient :

> Notre Attila triomphe, il convoite Moscou
> C'est à vous Schouvaloff, Repnine, Korsakou,
> Gallitzine, à vous tous, généraux moscovites,
> A brider Charles douze [158].

Une bataille navale aux îles d'Aland permet à Scipion Marin de faire briller ses qualités épiques ; puis Patkoule amène Catherine parmi les prisonniers. Aussitôt Pierre est séduit :

> Quant aux jeunes appas, pleins de séduction
> Qui brisèrent vos fers, céleste vision...
> C'en est fait, j'ai trouvé ma Didon, mon Armide [159] !

Et Scipion Marin mène son épopée ainsi tout au long de la guerre des Suédois et des Russes, retrace le supplice de Patkoule, la trahison de Mazeppa et finit sur le retour triomphal de Pierre à Moscou après Poltava. Evidemment Scipion Marin n'a pas réussi où tant de ses devanciers avaient échoué : ce n'est pas le sujet qui le trahit, mais la forme périmée qu'il adopte pour le traiter, ces apparitions ridicules et ces alexandrins râpeux.

Il faut encore rattacher à ce « cycle de Pierre le Grand » un « drame historique en cinq actes », *L'Héritier du Czar*, par Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo, et un certain Gombaud [160]. Ce drame fut représenté à l'Odéon le 26 octobre 1849, et traduit en allemand. En l'absence de Pierre le Grand, son fils Alexis se livre à une orgie au château de Strelna en compagnie de Lestocq, manque de tuer sa femme la grande-duchesse Charlotte qu'il croit coupable d'adultère. Arrivée de Pierre, qui arrête son fils ; le reste est d'une confusion absurde, Charlotte s'est réfugiée en France puis revient en Russie appelée au procès d'Alexis et meurt d'un coup de poignard empoisonné !

Les autres souverains de Russie ne sont pas mieux traités. Lafont et

Bayard, deux vieux routiers du vaudeville, jetèrent leur dévolu sur Elisabeth, fille de Pierre et impératrice de 1741 à 1761. *Un changement de main*[161] représenté au Gymnase dramatique le 28 juin 1845, avec Rose Chéri dans le rôle d'Elisabeth, est une fantaisie assez amusante. Un jeune officier, Alexis Romanouski, est en prison pour avoir été trop galant avec la femme du ministre de la police. Par suite d'un quiproquo, on le prend pour Alexis, duc de Courlande, soupçonné d'un complot contre l'Impératrice. Celle-ci lui rend visite incognito, le sonde sur ses partisans ; lui dit grand bien d'Elisabeth, jolie femme et grand prince :

L'Inconnue
Il m'a semblé que sur la politique
Nous nous étions mal entendus tous deux.
Alexis
Il est peut-être un point plus sympathique
Et sur lequel nous nous entendrons mieux[162].

Tout s'arrange pour finir, Alexis reste à la Cour. Ce genre de production est sans doute ce qui supporte le mieux la lecture. Un deuxième cycle de pièces se déroule sous le règne de Catherine II. On conçoit bien que ce qui attire les auteurs de cette époque, ce sont les histoires d'alcôve pour les vaudevilles, et les histoires de sang pour les drames. Le cycle de Pierre se prêtait davantage à ceux-ci, celui de Catherine à ceux-là : cependant des inversions se produisirent, et la destinée d'Ivan VI parut offrir des éléments dramatiques, voire tragiques, à plusieurs écrivains.

Deux comédies, l'une insignifiante et l'autre d'une inspiration grossière, mirent en scène Catherine : *la Dragonne*, par Philippe Dumanoir et H. Le Roux, jouée au Palais-Royal le 13 octobre 1842, prétend retracer les débuts de la liaison entre Catherine II et Grégoire Potemkine, et la disgrâce d'Orlov ; le seul intérêt de la pièce est dans une liste de costumes fort détaillée. *Le dessous des cartes*, du même Dumanoir assisté d'Edmond Desnoyers, fut joué au Gymnase le 17 novembre 1855[163]. Malgré l'époque, cette comédie est d'un niveau supérieur à la précédente. Il s'agit d'un projet de mariage conçu par Catherine, âgée de 60 ans, entre sa petite-fille Alexandra et le jeune roi de Suède. Cette Alexandra Pavlovna était en effet le troisième enfant de Paul Pétrovitch, et vécut de 1783 à 1801 : elle épousa dans la réalité Joseph, palatin de Hongrie[164]. Cette idylle contrariée fait le sujet de la pièce : Catherine doit se résoudre enfin à cette union car les Suédois ne veulent qu'une reine de culte luthérien. La pièce, sans être géniale, est supportable. Les nombreux favoris de l'Impératrice fournissaient plutôt des figures de roman que des héros dramatiques. Paul Féval, le célèbre auteur des *Mystères de Londres* et du *Fils du Diable*, donna en 1851 une petite esquisse à peine romancée intitulée *Les Rasoumofski*[165], racontant la fortune foudroyante d'Ivan, choriste de la Chapelle Impériale, remarqué d'Elisabeth, et l'histoire de son frère Platon, qui fit rire Paris par ses naïvetés, mais fut néanmoins nommé feld-maréchal. Dans la réalité les deux frères s'appelaient Alexis et Cyrille.

Le véritable drame du règne de Catherine II, c'est la révolte de Pougatchov. Malheureusement le mélodrame en 3 actes et 14 tableaux intitulé *Pougatscheff* qu'en tirèrent Fabrice Labrousse et Albert (ps. d'Auguste-François Thiry) et qui fut joué au Théâtre National le 21 juin 1853 ne répond pas à ce que semblait promettre le sujet[166]. Il est certain

que les auteurs s'inspirèrent de *La Fille du Capitaine* de Pouchkine, connue en France par la traduction de Viardot (voir le chapitre suivant). L'action se déroule partie à Orenbourg, partie à la forteresse de Bélogorsk, assiégée par le rebelle ; les personnages sont en majorité ceux de Pouchkine, du moins quant aux noms (Grineff, Marie, Mironov, le père Guérassime). Certains sont débaptisés : Chvabrine est seulement Yvan, le dévoué Savélitch devient bizarrement Tartanac, Gascon : il paraît représenter en même temps le Beaupré de Pouchkine. L'intrigue correspond en gros à celle du roman, mais c'est Pougatchov lui-même qui poignarde le traître Yvan. L'ensemble n'est pas dépourvu d'intérêt scénique, mais le style est très plat et les caractères sont absolument schématiques.

Qui croirait que Catherine II pût être la figure centrale d'un roman à l'usage des familles ? C'est pourtant ce qu'elle devint dans *Catherine II et ses filles d'honneur* [167], publié en 1847 par Mme Eugénie Niboyet, lauréate de la Société de la Morale chrétienne. L'intrigue tourne autour des favoris de Catherine, Orlov et Lanski, met en scène la princesse Tarakanov, qu'une émeute essaie de porter au pouvoir, et réserve à Joseph Balsamo, comte de Belmonte, un rôle de sage omniscient au sein de la Cour.

Le groupe le plus important d'œuvres relatives à Catherine II oppose à l'impératrice puissante le malheureux prisonnier d'Etat languissant dans un cachot de Schlusselbourg, Ivan IV, fils de la régente Anne Leopoldovna et du duc Anton-Ulrich de Brunswick. Né en 1740, désigné comme héritier immédiatement par l'impératrice Anne, il fut arrêté ainsi que ses parents lors de la révolution de 1741 qui mit Elisabeth sur le trône. Dès lors il vécut en prison jusqu'à sa mort, survenue le 16 juillet 1764 dans la forteresse de Schlusselbourg. La destinée de ce personnage, quelque peu semblable à celle du Masque de Fer, servit de thème à plusieurs auteurs.

Hippolyte Romand, un an après le succès de la *Lucrèce* de Ponsard, donna le 25 mai 1844 au Théâtre-Français une tragédie en cinq actes et en vers intitulée *Catherine II* [168]. Les intentions politiques n'en sont pas absentes : Romand déclare dans sa préface avoir voulu retracer « une de ces révolutions si communes dans un pays qui passe de nos jours pour la terre classique de la légitimité ». Les souvenirs classiques sont parfois adroitement mis en œuvre :

> ... dès longtemps ces soldats du prétoire
> Du bout de leur épée écrivent notre histoire [169].

On craint une révolution en faveur d'Ivan. Bestouchef, espèce de Mathan cynique, déclare que Catherine brûle d'amour pour le jeune prince ; Panin conseille l'abdication en faveur de Paul, et Orlov propose de se défaire d'Ivan. Catherine refuse de s'unir à lui en raison du sang versé et annonce publiquement qu'elle va épouser Ivan. Et la tragédie tourne au vaudeville : Catherine et Orlov viennent tour à tour tenter, sous des déguisements, de gagner Ivan à leurs projets. Celui-ci est amené à la Cour, où Catherine et la princesse Augusta se font passer l'une pour l'autre. Ivan s'en prend à celle qu'il croit l'Impératrice :

Augusta
Ivan, dans sa prison, n'a-t-il donc rien appris ?
Ignore-t-il comment se venge Catherine ?
Catherine
Elle pardonne, en reine.
Ivan
En femme elle assassine [170].

Ivan fait une sortie à la Bajazet. Orlov presse toujours Catherine de se défaire de lui, Bestouchef se range à son avis, car ses partisans se joignent à ceux de Pierre III. Contre toute vérité historique, Romand termine sa tragédie par un affrontement direct de Catherine et d'Ivan au Palais impérial : des partisans sont apostés derrière les portes pour tuer le premier qui sortira. Ivan succombe et Catherine règnera.

Jules Janin, dont les critiques ne sont pas toujours inspirées par des motifs purement littéraires, proteste contre la manie de traîner cette grande impératrice sur tous les théâtres et déclare : « Il n'y a pas de tragédie possible avec Catherine II. On en a bien fait une vingtaine : pas une ne restera [171]. » C'est vrai ; mais Gautier a raison aussi de remarquer que l'auteur a écrit quelques scènes à effet, et que ses alexandrins sont corrects. Malheureusement la figure centrale n'est pas réussie, et Rachel ne suggérait guère l'image de Catherine « sous le rapport de l'ampleur et de la stature [172] ».

Nous passerons très vite sur les autres productions consacrées à Ivan VI. Charles Lafont fit jouer une tragédie en trois actes, *Ivan de Russie*, à l'Odéon le 31 décembre 1841 ; avec plus de fidélité que Romand, Lafont attribue la mort d'Ivan au complot de Mirowitz *(sic)* qui prétendait délivrer le prince. Mais il invente une absurde intrigue sentimentale pour corser son sujet et ses alexandrins sont d'une morne platitude [173]. Un caporal au 23e de ligne nommé Sol-Boisselle fit jouer au Grand Théâtre de Nantes le 8 mars 1845 *La dernière nuit d'Iwan*, « épisode de l'histoire de Russie en 1762, drame-soliloque en un acte et en vers [174] ». Le caporal n'est pas fort sur l'histoire : il place la mort d'Ivan en 1762 au lieu de 1764, et prétend que son père fut assassiné lors de la prise du pouvoir par Elisabeth. Ivan est seul dans sa prison de Schlusselbourg, de sa fenêtre il voit aborder des soldats, reçoit des nouvelles du complot par une lettre attachée à une flèche et signée Mirowitz :

Mille bras sont prêts sur la grève
Et tout Saint-Pétersbourg vous salûra des cris
De mort à Catherine et de vive Iwan six
Avant que le soleil se lève !

Mais la porte s'ouvre et il tombe poignardé pendant que retentissent les cris de « Vive Ivan VI ». Le roman-feuilleton ne pouvait rester insensible aux séductions d'un pareil sujet : Georges Fath, digne émule de Ponson du Terrail et de Paul Féval, raconta l'histoire de l'infortuné prince dans *La prison de Schlusselbourg* aux lecteurs du *Messager du Midi ;* puis le roman fut publié en un volume distribué en prime aux lecteurs du journal *La Patrie* en 1855 [175].

A la même conception de l'histoire et du roman se rattache *Pahlen, ou une nuit de Saint-Pétersbourg*, annoncé à la *B. F.* le 12 février 1842 au prix élevé de 15 francs [176] ; il est vrai que l'histoire s'étend sur deux

gros volumes in-8°. L'auteur, Charles de Saint-Maurice, infatigable polygraphe, accumule les pires poncifs du feuilleton sans le moindre souci de vraisemblance. Un des personnages principaux est le vieux médecin Crouss *(sic)* qui était accusé d'avoir essayé d'empoisonner Pierre III ; Pahlen n'apparaît qu'à la fin du tome I, Kosciuszko et les Polonais sont mêlés à l'intrigue. Rien de plus sot et de plus traînant que ce roman.

L'histoire plus récente n'est pas illustrée d'autant d'ouvrages, sans doute en raison des risques de complications diplomatiques : les *Mémoires d'un Maître d'armes* de Dumas, la seule exception notable, provoquèrent le mécontentement de Nicolas Ier [177]. A partir de 1830 les pamphlets plus ou moins virulents prennent donc la relève des vaudevilles, tragédies, mélodrames et épopées : la qualité n'y gagne rien.

NOTES DU CHAPITRE NEUVIEME

1. J. de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, P. 1859, p. 26 et 126.
2. Ivan Gavrilovitch Golovine, *Mémoires d'un prêtre russe ou la Russie religieuse*, P. Reinwald 1849, VIII-337 pp. in-8°. Le livre a été traduit en allemand (1850).
3. Xavier Marmier, *Lettres sur la Russie...* 2e éd. P. 1851, p. 250.
4. Lacroix, *Les Mystères de la Russie*, P. 1845, p. 188.
5. L. Léouzon Le Duc, *La Russie contemporaine*, P. 1853, pp. 215-16.
6. [J. G. Rohr]*Un Missionnaire républicain en Russie*, P. 1852, t. I pp.75-76.
7. Marmier, *op. cit.*, p. 253.
8. A. de Custine, *La Russie en 1839*, éd. in-8°, 1843, t. IV, p. 103 (lettre trentième).
9. L. Viardot, *Une nuit de Pâques au Kremlin de Moscou*, dans *Illustration*, t. VII, 18 avril 1846, p. 106. Marmier, *op. cit.*, p. 243, 245.
10. Marmier, *op. cit.*, p. 246.
11. Custine, *loc. cit.*, p. 105.
12. [J. G. Rohr] *op. cit.*, p. 193. Rohr aussi déteste les images de saints, « au teint mulâtre, encadrées d'or et chargées de plaques d'or. »
13. *Ibid.*, p. 190.
14. E. de Bagréeff-Spéranski, *Xenia Damianowna — scènes de la vie russe*, *R. d. D. M.*, 15 oct. 1853, p. 275. Le même récit parut, quelque peu plus long, sous le titre *Une nuit au Golgotha* dans le t. I des *Pèlerins russes de Jérusalem* du même auteur, Bruxelles-Leipzig 1854, in-18, pp. 141-249. Voir sur l'auteur un article de St-René Taillandier, *R. d. D. M.* 15 oct. 1856, pp. 832 ss. Une biographie de Mme Bagréev a été donnée par V. Duret, *Un portrait russe. L'œuvre et le « Livre d'une femme » de Mme Bagréeff-Spéranski*, Leipzig Brockhaus 1867, in-8°, 519 pp.
15. *R. d. D. M.* , 15 oct. 1853, p. 265-6.
16. Herzen, *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, éd. Ac. des Sc., t. VII, p. 57.
17. Valérien Krasinski, *Essai sur l'histoire religieuse des nations slaves*, P. Garnier 1853, in-8°, XIII-459 pp. Voir p. 371.
18. Louis Ennes, *Origine et histoire de la secte des Doukhobortsy*, Strasbourg Silbermann 1842, in-4°, 16 pp. Thèse de la Faculté de Théol. protestante de Strasbourg. Th. Ed. Lenz *De Duchobortzis*, Dorpat 1829.
19. Anatole Leroy-Beaulieu, *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. III. *La religion*, P. Hachette (3e éd. revue 1898) in-8°, 670 pp.
20. V. Krasinski, *op. cit.*, n. p. 374.
21. Haxthausen, *Studien*, Hannover 1847, t. I, chap. 13.
22. Marmier, *op. cit.*, p. 257 n. 2.
23. On pense évidemment aux accusations portées contre les Templiers lors de leur procès sous Philippe le Bel.

24. Bien connu grâce aux travaux de M. Pascal, *Avvakum et les débuts du raskol. La crise religieuse au XVII^e siècle en Russie*, P. Istina 1939 ; du même une traduction de *La vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même*, Paris *NRF* 1938, in-8°.

25. Voir p. ex. Klioutchevski, *Pierre le Grand et son œuvre*, P. Payot 1930, p. 55.

26. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, pp. 147-48 (lettre 31).

27. Voir p. 326.

28. [C. F. Henningsen] *L'Esclave blanc*, P. 1846-47, t. II, p. 383.

29. Arch. Aff. Etr. Russie, t. 195.

30. Barante, *Notes sur la Russie*, P. 1875, p. 316.

31. Haxthausen, *Studien*, t. I, p. 352.

32. *Ibid.* p. 357. Khomiakov n'est désigné que par l'initiale C, mais son identité ne fait guère de doute.

33. [Rohr] *op. cit.*, t. I, pp. 103-06.

34. Quelques détails sur eux et sur les autres sectes dans N. Tsakni, *La Russie sectaire (sectes religieuses)*, P. Plon 1888.

35. Haxthausen, *loc. cit.*, compare Kapoustine à Johann von Leiden, le « roi » des Anabaptistes de Münster.

36. E. Borély, *Notice historique sur les croyances religieuses dans l'Empire de Russie*, Le Havre 1855, in-8°, 33 pp.

37. *Ibid.*, p. 33. L'intérêt à cette époque pour les questions religieuses en Russie porte G. de La Tour à donner un résumé sur les sectes d'après Haxthausen dans l'*Univers* du 9 janvier 1854. Cf. H. Desprez, *La Russie et la crise européenne*, *R. d. D. M.*, 15 mars 1850, pp. 1116-18. Voir aussi Arch. Aff. Etr., t. 199, Rayneval indique à Guizot que Stackelberg qui s'était converti au catholicisme à Rome, vient d'être mis en disponibilité par Nicolas 1^er, qui aurait dit : « C'est un catholique, c'est un traître, c'est un ennemi » (23 décembre 1844). L'abbé Douhaire publie les articles du code pénal paru en 1846 sur les changements de religion dans un article du *Correspondant* (juillet 1856), *Intolérance de l'église russe*, pp. 643-653.

38. Arch. Aff. Etr. Russie t. 196.

39. *Ibid.*, 17 juin 1840.

40. *Ibid.*, t. 200, 12 nov. 1845.

41. Louis Viardot, *De l'affranchissement des serfs en Russie*, dans *Revue Indépendante*, 25 mai 1846, pp. 167-68.

42. Custine, *La Russie en 1839*, t. II, p. 314 (lettre dix-septième).

43. Léouzon Le Duc, *op. cit.*, pp. 177-78, 194-95.

44. [Rohr] *op. cit.*, t. III, pp. 250-54.

45. Voir A. Gratieux, *A. S. Khomiakov...*, P. 1939, t. II, pp. 116-125 et Pierre Baron, *Un théologien laïc orthodoxe russe au XIX^e siècle — Alexis Stépanovitch Khomiakov (1800-1860)* Rome 1940 (*Orientalia christiana analecta* n° 127).

46. K. Pigarev, *Jizn' i tvortchestvo Tiouttcheva*, Izd. AN SSSR M. 1962, in-8° ; voir p. 123 et note 35.

47. *Ibid.*, p. 125. Lettre à A. N. Bakhmeteva, oct. 1874. L'original français est à la Bibl. Slave de Paris.

48. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, P. 1854, p. 271.

49. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1849, Chronique de la quinzaine, pp. 1053-54.

50. *Ibid.* 1^er janvier 1850, p. 118.

51. K. Pigarev, *op. cit.*, p. 129.

52. *Revue des Deux Mondes*, 1^er janvier 1850, pp. 121, 125, 132.

53. *Ibid.* p. 133.

54. *Ibid.* p. 118.

55. Edgar Quinet, *L'Enseignement du peuple*, P. 1849, ch. 19, pp. 246-47.

56. Gabriel-Désiré Laverdant, *Socialisme catholique. La déroute des Césars. La Gaule très chrétienne et le Czar orthodoxe.* Paris Libr. Sociétaire 1851, in-18, XXVIII-424 pp. Enregistré *B. F.* 8 mars 1951, 3 fr. 50.

57. Laverdant, *op. cit.*, p. 176.

58. *Ibid.*, p. 336. Cette expression « le moi humain » est déjà dans Tiouttchev, *La Papauté et la question romaine*, p. 123.

59. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, p. 269.

60. Pierre-Sébastien Laurentie, *La Papauté, réponse à M. de Tutcheff*, Paris Lagny 1852, in-18, 196 pp., *B. F.* 20 mars 1852, 1 fr.

61. *Le Correspondant*, juin-juillet 1853.

62. Paris Frank 1853, in-8°, 63 pp., *B. F.* 18 juin 1853. Le dict. de Barbier-Brunet indique le nom d'A. N. Mouraviov.

63. *Question religieuse...*, pp. 36-37. La note est signée A. P.

64. *Quelques mots...*, Paris Meyrueis 1853, in-8°, 62 pp., *B. F.* 12 nov. 1853, 1 fr. La préface est signée Ignotus et datée du 7 (v. s.) mai 1853.

65. *Quelques mots...*, p. 11.

66. *Ibid.*, p. 26.

67. *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1853. Chr. de la quinzaine, p. 1031.

68. *La Question religieuse en Orient...*, P. Jullien, Lanier et Cie 1854, in-8°, VI-231 pp.

69. W. Palmer, *Dissertations ou subjects relating to the « Orthodox » or « Eastern Catholic » Communion*, Londres 1853, in-8°.

70. *Quelques mots par un chrétien orthodoxe...*, Leipzig-Paris 1855, in-8°, 98 pp., *B. F.* 14 juillet 1855, 1 fr 50. Nous utilisons la réimpression publiée dans A. S. Khomiakoff, *L'Eglise latine et le protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*, Lausanne-Vevey Benda 1872, in-8°, pp. 89-187.

71. *Mandement de Mgr l'Archevêque de Paris, qui ordonne des prières publiques pour le succès de nos armes en Orient*, P. Le Clère 1854 (daté 29 mars). Dans Mgr Sibour, *Mandements...* t. II, pp. 131-41.

72. A. S. Khomiakoff, *L'Eglise latine...*, p. 97.

73. *Ibid.*, p. 185.

74. Voir le parallèle dans Voltaire, *Histoire de Charles XII*.

75. A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II, pp. 420-38 (l. IX). Le *J. des Débats* publia ce récit le 12 mars 1845.

76. Ch. Levesque, *Histoire de Russie, tirée des Chroniques originales*, Paris 1782, 5 vol., rééd. 1800 et 1812. Cette dernière édition porte la mention « quatrième », elle est revue par Malte-Brun et Depping et continuée jusqu'à la mort de Paul Ier. Elle comprend huit vol. in-8° et un atlas. Sur Pierre-Charles Levesque, voir l'article de M. André Mazon dans *Revue des Et. Slaves*, 1963, t. 42, pp. 7-66, *Pierre-Charles Levesque humaniste, historien et moraliste*.

77. Voir dans R. Th. Mac Nally, *Das Russlandbild...*, Berlin 1958, l'analyse des ouvrages et articles de 1814 à 1825 : plusieurs sont extrêmement favorables à la Russie (chap. II à V inclus).

78. *Histoire de l'Empire de Russie par M. Karamsin, traduite par MM. St-Thomas et Jauffret*, Paris Berlin 1819-1826 (les tomes I à IX) ; les tomes X et XI furent publiés en 1826 dans la traduction d'un M. de Divoff ; le t. XII ne parut jamais. Voir Ch. Corbet, *La littérature russe en France — tentatives de diffusion sous la Restauration*, dans *R.L.C.* janv-mars 1961, n° 137, pp. 65-67.

79. Claude Carloman de Rulhière, *Œuvres posthumes*, P. Ménard 1819, 4 vol. in-8°.

80. Louis-Philippe de Ségur, *Mémoires, souvenirs et anecdotes* P. 1826, t. II.

81. J. Lacroix de Marlès, *Histoire de Russie depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris Bibl. des Ecoles Chrétiennes 1840, in-16, III-281-XVI pp.

82. Levesque, *op. cit.*, éd. 1812, t. I, pp. 77-81. Malte-Brun proteste vigoureusement dans ses notes contre cette théorie.

83. Marlès, *op. cit.*, p. 130.

84. J. Duchiron, *Histoire de Russie depuis Rurik jusqu'à nos jours*, P. Hivert 1838, in-16, 388 pp. 2e éd. Bruxelles 1846, en collab. avec V. Boreau.

85. [Just-Jean-Etienne Roy] *Histoire de Russie par l'auteur de l'Histoire d'Angleterre*, Lille Lefort 1845, in-16 XXIV-275 pp., 2e éd. 1851, in-12 XVIII-261 pp. Texte identique.

86. C. Chatelet, *La vérité sur les Russes, ou Histoire abrégée de l'empire*

russe depuis son origine jusqu'à nos jours, Lyon 1854, in-8° XII-103 pp. Rééd. Lyon 1858, in-8° VIII-107 pp.

87. Il n'y a rien à tirer de Nicolas-Alexandre Ferrand, *Histoire de Russie depuis le VI^e siècle jusqu'à 1840*, Paris Pagnerre 1845, in-8°, 23 pp. Ce n'est que l'avant-propos du tome I ; il pille Lesur et Custine, et l'on ne regrette pas l'absence du reste.

88. Edmond Robinet, *L'Europe, histoire des nations européennes*, t. III, Russie-Pologne, Suède et Norvège 1847 ; in-12 XII-352 pp. L'histoire de Russie occupe les pp. 1-147. Voir pp. 62, 127, 146-7.

89. A. de Lamartine, *Histoire de la Russie*, P. Perrottin 1855, 2 vol. in-8°. « Un pensum de cette illustre et malheureuse vieillesse » disait E.-M. de Vogüé, *Regards politiques et litéraires*, P. 1892, p. 72. G. Langner, *op. cit.*, pp.264-65 montre sa dépendance totale vis-à-vis de Rulhière pour le récit des événements de 1762.

90. Lamartine, *Histoire de la Russie*, t. II, pp. 348-384.

91. P. Mérimée, c. r. des *Mémoires secrets de Villebois...*, éd. par Th. Hallez P. Dentu 1853, dans *Athenaeum français*, 29 janvier 1853, et nouvelle démolition du même ouvrage par L. Paris, *ibid.* 6 août 1853, pp. 742-46. On trouve le c. r. de Mérimée en appendice à Mérimée, *Histoire du règne de Pierre le Grand*, intr. et notes par H. Mongault et M. Parturier, P. Lambert 1947. A vrai dire Louis Paris était plus expert que Mérimée en fait d'histoire de l'ancienne Russie. Voir Lamartine, *op. cit.*, t. I, pp. 176, 178, etc.

92. Cette erreur provient du catal. de Lorenz ; voir H. Mongault, *Pouchkine en France* dans *R.L.C.* 1937, p. 146 et L. Jousserandot, *Pouchkine en France*, dans *Monde Slave*, 7 janvier 1918, n° 7, p. 47.

93. Henri-Frédéric Chopin, dit Schopin, né de parents français à Lubeck le 12 juin 1804, peintre fort abondant. Voir G. Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*, P. Hachette 1865, p. 1616.

94. J.-M. pour les ouvrages compris entre 1820 et 1853, sauf la *Russie*, chez F. Didot 1838 où il est appelé M. Chopin, et le vol. *Choix de nouvelles russes*, P. 1853 par M. J. N. Chopin.

95. Nous restons perplexe devant la notice de V. I. Saïtov dans *Ostafievski Arkhiv.*, t. I primetchania SPb 1908, pp. 819-21. Selon lui les encyclopédies françaises auraient confondu Jean-Marie Chopin, à qui reviennent toutes les traductions des années 1820-30, et un certain Ivan Ivanovitch Chopin (Sopen), entré au service civil russe en 1813 et mort très vieux à Saint-Pétersbourg le 5 août 1870 : à celui-là reviendraient « de nombreux ouvrages d'histoire, géographie, philologie, économie rurale ». Il se peut que dans les dates il y ait confusion ; mais les mentions « ancien secrétaire du prince Kourakine », « auteur de l'*Histoire de Russie* », etc., nous semblent désigner Jean-Marie comme auteur de *toutes* les productions qui nous intéressent. On est un peu gêné de voir le même Jean-Marie traduire en vers la *Fontaine de Bakhtchi-Saraï* en 1826 (M^me^ Chopin a composé la musique et le frère de Chopin a dessiné, note Héreau, *Revue Encyclop.*, t. XXX, juin 1826, pp. 819-20), et quelques fragments du même poème en prose dans la *Revue Indépendante*, 1843, t. VIII, pp. 227-28. V. S. Schulz déclare sans autre preuve que cela ne peut être le même homme, *A. S. Pouchkin v perevode frantsouzkikh pisateleï* dans *Drevnïaïa i novaïa Rossïa*, juin 1880, p. 312.

96. *Russie*, par M. Chopin, ancien secrétaire et bibliothécaire du prince Kourakin P. Firmin-Didot 1838, 1 vol. in-8°, 384 pp. ; et au tome II les pp. 385 à 672, avec une table analytique des matières et des noms propres fort bien faite. Suit la *Crimée* de César Famin, pp. 1-48, et l'*Arménie* par Eugène Boré, pp. 1-144. Ces volumes contiennent de très nombreuses gravures sur acier et des cartes soignées pour l'époque.

97. J. M. Chopin, auteur d'une Histoire de Russie et ancien secrétaire du prince Kourakin, *Révolutions des peuples du Nord*, P. Coquebert 1841-42, 4 vol. in-8°.

98. N. G. Oustrialov, *Rousskaïa istoria*, SPb 1837-40, 4 vol. in-12 (de 862 à 1812) sur la « théorie varègue », voir R. Portal, *Quelques problèmes d'histoire russe et slave* dans *Revue historique*, janv.-mars 1948.

99. Chopin, *Révolutions des peuples du Nord*, t. I, p. 61.
100. *Ibid.*, p. 58.
101. J. H. Schnitzler, *La Russie ancienne et moderne...*, Paris Lebrun 1855, in-4° IV-198 pp., *B. F.* 9 déc. 1854, 6 fr.
102. *Ibid.*, p. 3.
103. *Ibid.*, pp. 134 (note), 153.
103 bis. Ch. Romey et Alfred Jacobs, *La Russie ancienne et moderne*, P. Furne in-8°, VII-573 pp. Adolphe Yvon, né dans la Moselle en 1817, voyagea en 1843 en Russie et en rapporta des dessins qui furent exposés en 1847 ; il fut le seul « peintre aux armées » envoyé officiellement en Crimée.
104. *Annuaire des Deux Mondes.*
105. Jean Castéra, *Histoire de Catherine II, impératrice de Russie.* Paris Buisson an VIII, 4 vol. in-12. Rééd. 1800 3 vol. in-8°. Rulhière, *Histoires ou anecdotes sur les révolutions de Russie en 1762*, Paris Desenne 1797, in-8°. Six rééditions.
106. Saint-Pétersbourg 1849, in-fol. I-129-II pp.
107. Fréd. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. V, 1843, pp. 228-230.
108. Alexis Serguéiévitch Ouvarov, *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes de la Mer Noire*, P. Didron, 1851-53.
109. [Florent-A. Gille] *Antiquités du Bosphore Cimmérien conservées au Musée Impérial de l'Ermitage*, Saint-Pétersbourg 1854, 2 vol. et un atlas de planches. Publié par ordre de Nicolas I^er^, cet ouvrage fut tiré à deux cents ex. en russe et en français.
Voir sur ces questions Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913, et un aperçu rapide dans Louis Réau, *L'art russe*, t. I. *Des origines à Pierre le Grand* P. Laurens 1921, in-8°, pp. 42-4.
110. Marie-Félicité Brosset, *Voyage archéologique en Géorgie et en Arménie*, Saint-Pétersbourg 1849, et un travail fondamental, *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e^ siècle*, traduite du géorgien SPb W. Eggers 1849-58, 5 vol. in-4°.
111. Louis Paris, *Histoire de Russie*, P. 1832, in-12, 107 pp. Biblioth. populaire ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences ; 4 fr.
112. *Ibid.*, p. 44. L. Paris édita aussi l'Evangile slavon trouvé à Reims dit « manuscrit du Sacre » en 1852.
113. August von Schlözer, *Nestor. Russische Annalen*, Göttingen 1802-1805, 5 t. en 3 vol. in-8°.
114. Louis Paris, *La chronique de Nestor...*, P. 1834, 2 vol. in-8° ; t. II, p. 4 de la *Table* (paginée à part 1-207).
115. *La Russie épique. Etude sur les chansons héroïques de la Russie traduites et analysées pour la première fois par Alfred Rambaud* P. Maisonneuve 1876, in-8° XV-504 pp.
116. Lyon Boitel 1845, in-8°, 112 p.
117. Schafarik Paul (1795-1861) *Geschichte der slawischen Alterthümer*, éd. allemande 1842-44 Leipzig Engelmann, 2 vol. in-8°. L'original, *Slowanske starozitnosti*, parut à Prague en 1837. Joseph Dobrowsky (1753-1829), le fondateur de la philologie slave, publia en 1822 ses *Institutiones linguae slavicae dialecti veteris.*
118. Paris Gosselin, 2 vol. in-8°, 1841. T. I *Histoire*, t. II *Politique.*
119. *Ibid.*, t. I, pp. 281-82.
120. *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1855, pp. 865-894 : I *La Russie jusqu'à l'avènement des Romanof.*
121. *Ibid.*, p. 889.
122. Henri Mongault, *Mérimée et l'histoire russe*, dans *Monde Slave*, 1932, n° VIII, IX, X (août, septembre, octobre) pp. 192-216, 349-373 et 59-75.
123. *Sobranie gosoudarstvennykh gramot i dogovorov*, M. 1813-28, 4 vol. Mérimée a selon H. Mongault pratiqué surtout le t. II.
124. *Skazanija sovremennikov o Dimitrii Samozvantsé*, rec. par N. G. Oustrialov SPb 1831-37, 5 vol. in-8°. Mongault, *op. cit.*, p. 198.

125. *Roukopis' Jolkievskago*, éd. par M. Moukhanof, Moscou 1835, in-8°.
126. H. Mongault, *op. cit.*, p. 196. Sobolevski arriva de Genève à Paris le 24 août 1848. Voir lettre de Mérimée à M^me^ de Lagrené du 25 septembre, *Corresp. générale*, t. V, n° 1428 pp. 396-97 et notes de M. Parturier.
127. Platon Pavlov, *Ob istoritcheskom znatchenii tsarstvovaniia Borisa Godounova*, Moscou 1850, in-8°, 132 pp. Note B pp. 428-431 des *Faux Démétrius*.
128. *Athenaeum français*, 22 janvier 1853.
129. *Moniteur universel*, 11 février 1853 et *Causeries du Lundi* P. Garnier, t. VII, pp. 371-388.
130. *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ sept. 1854, p. 1229.
131. A. P. Zernin dans *Biblioteka dlja tchteniia*, t. 147, SPb 1858. Analyse dans Mongault, *op. cit.*, pp. 208-216.
132. P. Mérimée, *Les Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers atamans*, *Moniteur universel*, des 21, 22 et 23 juin 1854 ; réimprimé dans *Mélanges historiques et littéraires*, P. Michel Lévy 1855, in-12, pp. 59-89. Sur l'attitude de Mérimée vis-à-vis de la Pologne dans ses ouvrages historiques, voir Z. Markiewicz, *La Pologne dans la vie et l'œuvre de Mérimée*, dans *R.L.C.* 1953.
133. Paru pour la première fois dans C. L[esur] *Du progrès de la puissance russe jusqu'au commencement du XIX^e^ siècle*, Paris 1812, in-8°. Sous une forme plus complète, le texte parut dans [Félix Gaillardet] *Mémoires du chevalier d'Eon*, P. 1836, 2 vol. in-8°. Interrogé en 1864 le gouvernement d'Alexandre II déclara n'avoir connaissance d'aucun « testament » de Pierre I^er^ ; le caractère apocryphe du texte fut démontré par Harry Breslau dans *Historische Zeitschrift*, 1879, t. 41, pp. 385 ss. Cf. Michel Fridieff, *L'empire russe vu par les hommes de la Restauration*, dans *Revue intern. d'hist. polit. et constit.*, n° 22 avril-juin 1956, pp. 108-124, et R. Th. Mac Nally, *Das Russlandbild...*, Berlin 1958, pp. 85-6.
134. *Mémoire sur l'état de la Russie...*, Bayeux Nicolle 1839, in-8°, 70 pp. *B.F.*, 21 déc. 1839. Inconnu du catal. des *Russica* de Saint-Pétersbourg. Voir p. 26.
135. L'édition de 1854 comprend une intr. de 87 pp. datée juillet 1853. Cette « première partie » est annoncée p. 87.
136. *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ déc. 1855, pp. 1035-1064.
137. Roger Portal, *Pierre le Grand*, Club français du livre 1961, pp. 78, 93.
138. J.-H. Schnitzler, *Histoire intime...*, P. 1854, t. I, préface p. V ; cf. t. I, pp. 480-82, pp. 179-188 et la note p. 188.
139. Réclame dans les *Débats*, le 5 juin 1847.
C. r. favorable dans *Westminster and Foreign Quarterly Review*, oct. 47 à janv. 48, pp. 167-181.
140. M. V. Netchkina, *Dvijenie Dekabristov*, 1955, t. I, p. 14.
141. A. I. Herzen, *Du développement...*, t. VII, pp. 68-78.
142. J. H. Schnitzler, *op. cit.*, pp. 114, 119, t. II.
143. Cf. *Op. cit.*, t. I, préface.
144. Achille Lestrelin, *Le Prince de Kiof....*, P. Tresse 1850, in-8° 61 pp. Ce Lestrelin a écrit un roman intitulé, *Les Moscovites. Olessia. Histoire volhynienne* dont nous avons parlé plus haut. Nous le retrouverons à propos de Pouchkine.
145. Prince Elim Mestcherski, *Artemon Matvéief, tableau-scène*, Cusset L. Jourdain 1843, in-4°, IV-8 pp. Réimprimé dans *Les Roses Noires*, P. Amyot 1845.
146. Fac-similé dans l'art. de M. André Mazon, *Kniaz Elim, Liter. Nasl.* 1937 (31/32).
147. Paris 1842, in-8°, 16 pp.
148. Strasbourg Treuttel 1787, in-8°.
149. Pierre-Charles Levesque, *Histoire de Russie*, P. 1812, t. IV, p. 107 ; voir aussi pp. 172-180 « cérémonie du mariage des Tsars ».
150. L. P. Grossman, *Balzak v Rossii*, dans *L.N.* 31/32, pp. 279-80 ; cf. Milatchitch, *Le théâtre inédit de Balzac*, P. 1930, pp. 40-41 ; *Lettres à l'Etrangère*, t. IV (16 avril, 21 mai 1848).

151. H. Gerau [ps. d'Hipp. Auger] et Ch. Desnoyers, *Pierre le Grand*, drame en cinq actes P. Barba 1836, in-8°, 64 pp. Ambigu Comique, 23 juillet 1836.
152. *L'Etoile du Nord*, P. Brandus s.d. in-18, 81 pp. ; M. Lévy 1854 in-18, 82 pp.
153. *Journal des Débats*, 21 février 1854.
154. Ph. de Ségur, *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand*, Paris 1829, in-8°.
155. *Journal des Débats*, 22 janvier 1855.
156. Scipion Marin, *Pierre le Grand...*, P. René 1842, in-8°, XVI-255 pp. Voir p. XVI.
157. *Ibid.*, p. 18 (chant I).
158. *Ibid.*, p. 33 (chant II).
159. *Ibid.*, p. 89 (chant V).
160. Paris Beck 1849, in-8°, 33 pp.
161. Bruxelles Lelong 1845, in-16, 96 pp. C. r. par Jules Janin dans *J. des Débats*, 30 juin 1845.
162. Acte I sc. 13.
163. Paul Féval, *La Fée des grèves*, t. III, *Les Rasoumofski*, pp. 255-292 Paris A. Cadot 1851, in-8° *B.F.* 24 mai 1851.
164. Ph. Dumanoir et de Biéville, *Le dessous des cartes*, P. 1855, in-8°, 64 pp.
165. Schnitzler, *Histoire intime*, t. I, p. 379.
166. *Pougatscheff, épisode de l'histoire de Russie*, P. 1853, in-8°, 32 pp.
167. Paris Dentu 1847, in-8°, VIII-480 pp.
168. Paris Tresse 1844, in-4°, 29 pp.
169. Acte 1 sc. 2.
170. Acte III sc. 5.
171. *Journal des Débats*, 3 juin 1844.
172. *La Presse*, 27-28 mai 1844.
173. Paris Marchant 1842, in-8°, 64 pp.
174. Paris Pesrou et Nantes Guéraud 1845, in-8°, 14 pp.
175. Montpellier Dumas 1855, in-4°, 66 pp. à 2 col.
176. Paris Thomine 1841, 2 vol. in-8°.
177. Le *Maître d'Armes* ne fut traduit, et très partiellement, qu'en 1925. Voir S. N. Douryline, *Aleksandr Diouma-otets i Rossiia*, *L. N.* 1937 (31/32), p. 517.

IO.

La vie littéraire

I. L'APPROCHE DE LA LITTÉRATURE RUSSE

1. *A la fin du XVIII^e siècle.*

La France découvrit au début du XVIII^e siècle la littérature anglaise, au début du XIX^e siècle la littérature allemande. Voltaire, Mme de Staël sont considérés comme les véritables initiateurs de ces découvertes. Peut-on dater la découverte de la littérature russe, et nommer un guide ayant conduit ses compatriotes vers ces terres nouvelles ? On est tenté de répondre que cette découverte se situe vers le milieu du siècle dernier, et que le nom qui reste attaché à elle est celui de Prosper Mérimée. Il n'est certes pas le premier Français à apprendre le russe ni à traduire des œuvres russes ; mais Voltaire et Mme de Staël eurent aussi des prédécesseurs [1]. Et l'essentiel est, nous semble-t-il, que la place de Voltaire dans l'histoire de Shakespeare en France, ou celle de Mme de Staël dans la diffusion des œuvres de Schiller et de Gœthe, soit comparable au rôle joué par Mérimée dans la fortune de Pouchkine dans notre pays.

Découverte et diffusion ne signifient nullement succès véritable, influence, imitations. Il est bien connu que Shakespeare n'exerce de véritable influence qu'un siècle après Voltaire [2], que Gœthe reste pour longtemps l'auteur de *Werther* malgré Mme de Staël [3]. Pouchkine n'exerce pas davantage d'influence décelable dans notre littérature. Mais ce premier mouvement de reconnaissance amorcé à partir de 1840 environ en direction de la littérature russe familiarise lentement le lecteur français avec un certain climat, qu'il associera inconsciemment aux révélations majeures apportées plus tard par Tolstoï et Dostoïevski. La fortune de ces deux écrivains n'aurait sans doute pas été aussi profonde et aussi rapide si Pouchkine, Lermontov, Gogol, Tourguéniev n'avaient été auparavant portés à la connaissance du public français par une série de traductions échelonnées sur plusieurs dizaines d'années, et dont certaines ne sont pas dépourvues de mérite. En d'autres termes, une réciprocité s'établit à partir de 1840 dans les contacts entre les deux littératures, alors qu'avant cette époque ils sont presque uniquement limités à la diffusion des œuvres françaises en Russie.

Pourquoi faut-il attendre si tard dans le XIX^e siècle, alors que la Russie considère traditionnellement que sa littérature moderne remonte à Lomonossov, c'est-à-dire au milieu du XVIII^e siècle ? On peut s'étonner que l'engouement de Voltaire, de Diderot pour Catherine II ne les

ait pas amenés à se pencher sur les ouvrages littéraires russes de son règne. Mais Voltaire, à la fin de sa vie, n'était nullement disposé à découvrir quelque Shakespeare hyperboréen, à supposer qu'il en existât ; si ses idées étaient largement ouvertes à toutes les nouveautés au-delà des frontières françaises, son goût au contraire s'était rétréci et avait depuis longtemps cessé d'être accueillant aux productions étrangères [4]. Quant à Diderot, on sait qu'il essaya d'apprendre le russe, et s'efforça même de traduire une pièce de Soumarokov [5]. A la vérité rien dans la littérature russe de ce temps ne pouvait persuader les Français qu'il fallait déjà compter sérieusement avec elle ; des tragédies, des épopées, des comédies, des fables plus ou moins imitées de la tradition occidentale antique et moderne, rien de tout cela ne semblait mériter l'intérêt du public français. Quant aux auteurs vraiment originaux de ce XVIII[e] siècle finissant, Fon Vizine, Novikov, Radichtchev, ils étaient mal connus, souvent en difficultés avec la censure russe, et de toute façon trop éloignés du goût français. C'est toutefois le théâtre russe qui bénéficiera le plus vite d'un certain intérêt en France : le *Faux Démétrius* de Soumarokov fut traduit en 1800 dans l'anthologie de Pappadopoulo et Gallet parce que « le sujet, presque révolutionnaire, se trouve en contradiction directe avec les mœurs et le système politique de ce pays [la Russie [6]] ». Le même Pappadopoulo, d'origine grecque, donna en 1801 deux volumes de traduction de Soumarokov [7]. Sous la Restauration, un volume des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* fut consacré au théâtre russe : on y trouvait Fon Vizine.

2. Un auteur privilégié : le fabuliste Krylov.

Mais l'auteur le plus apprécié est à cette époque le fabuliste Krylov. Sans soupçonner qu'une véritable tradition littéraire avait acclimaté le genre de la fable satirique en Russie depuis le milieu du XVIII[e] siècle à travers Maïkov, Fon Vizine et Novikov, les Français virent sans hésitation en Krylov le La Fontaine russe. Les traductions réunies par le comte Grégoire Vladimirovitch Orlov (1777-1826) en 1825 [9], et celles du Marseillais Hippolyte Masclet en 1828 et 1831 [10] n'épuisèrent pas l'intérêt du public français pour le fabuliste russe [10] *bis*. Le prince Emmanuel Mikhaïlovitch Golitsyne (1804-1853), fixé en France à partir de 1829, inséra plusieurs fables de Krylov dans son recueil *Ivan Nikitenko, le conteur russe*, publié en 1842. Des notices ajoutées dans la deuxième édition (1846) précisaient la place de Krylov dans la tradition des fabulistes russes. Golitsyne compléta le choix d'Orlov par une douzaine de fables non traduites par celui-ci : nous avons relevé *La forêt et le feu* (I, 15), *Le lion et la panthère* (II, 9), *L'Oukha* (II, 25), *L'éducation du lion* (III, 18), *Les Fleurs* (IV, 12), *Le coucou et la tourterelle* (VI, 1), *Appelle et l'ânon* (VI, 5), *Le coucou et l'aigle* (VIII, 4), *Les canons et les voiles* (VIII, 9), *Le lion* (VIII, 17), *Le serpent* (VIII, 18). Les adaptations du prince, souvent très libres, parfois délayées et fades, sont quelquefois aussi adroites et élégantes.

A l'occasion de la publication à Saint-Pétersbourg des œuvres complètes du poète [11], Charles de Saint-Julien donna à la *Revue des Deux Mondes* (1[er] sept. 1852) une étude intitulée *La littérature en Russie. Ivan Andréévitch Kriloff*. Le fabuliste n'occupe qu'une place limitée dans cette esquisse de caractère général. Saint-Julien marque bien le caractère national de l'œuvre de Krylov, mais expédie en

quelques lignes les fabulistes qui le précédèrent : il se borne à citer Soumarokov, Khemnitzer et Dmitriev sans montrer que le dernier de ces poètes appartient à la tendance « sentimentale » si caractéristique de la littérature russe des dernières années du XVIII[e] siècle ; l'élément satirique des fables de Krylov est à peine indiqué : s'il voit bien que le fabuliste soutient la stratégie de Koutouzov dans ses fables de 1812 [12], il semble lui échapper que bon nombre de ses fables prennent pour cibles l'aristocratie et le pouvoir impérial même ; il rapproche Krylov de nos auteurs de fabliaux, sans voir que les petits tableaux de genre peints si soigneusement par Krylov finissent par constituer un ensemble satirique sans exemple avant Gogol. Toutefois Saint-Julien possède bien son sujet, et son étude constitue une synthèse assez heureuse sur un auteur exceptionnellement accessible au public français dès la Restauration.

La même année 1852 paraissait un ouvrage d'Alfred Bougeault *Krylov ou le La Fontaine russe. Sa vie et ses fables,* qui n'apportait pas grand-chose de neuf : il ne consacre en réalité qu'une cinquantaine de pages à son auteur, qu'il s'efforce surtout de rapprocher de La Fontaine. Il compare en détail les deux fables ayant pour titre *Les Animaux malades de la peste* en faisant ressortir la supériorité de notre fabuliste français pour la couleur et la concision, mais ne dit rien du tout de la signification historique et sociale de Krylov. Son opuscule reproduit enfin vingt fables presque toutes traduites par le comte Orlov.

3. *Les outils de travail.*

La fortune exceptionnelle de Krylov en France nous a incité à lui réserver une place spéciale en tête de ce chapitre. Cependant, avant de continuer l'examen des traductions et études littéraires si nombreuses au milieu du siècle dernier, il convient de poser une question préalable : comment peut-on traduire le russe à cette époque ? Si à partir de 1840 Mickiewicz, puis Cyprien Robert enseignent la littérature des pays slaves [13], aucun enseignement correspondant de la langue russe n'est donné au Collège de France ni à la Sorbonne. L'Ecole des Langues Orientales, après avoir manqué confier une chaire de russe à Gretch en 1817, attendit 1873 pour créer cet enseignement [14].

Il n'existe donc que trois possibilités : être Russe et savoir le français, être Français et apprendre le russe, soit en Russie, soit à Paris auprès des membres de la colonie russe. Parmi les traducteurs qui nous occuperont plusieurs sont des Russes : M. A. Iermolov, les princes N. B. Golitsyne et Elim Mechtcherski, traducteurs de Pouchkine, A. A. Stolypine et N. I. Sazonov, traducteurs de Lermontov, enfin et surtout I. S. Tourguéniev, collaborateur probable de Viardot dans ses traductions de Gogol, Lermontov et Pouchkine. Parmi les Français ayant appris le russe en Russie, citons Julvécourt, Dupont, Saint-Julien, J. M. Chopin, E. Charrière, H. Delaveau. Enfin ceux qui apprirent le russe grâce à leurs relations avec des Russes et à leur travail personnel sont à cette époque A. de Circourt, X. Marmier, P. Mérimée. Il est certain que Viardot ne savait pas le russe en 1845-1846, au moment où il publiait ses principales traductions.

Les outils de travail sont en petit nombre. La première grammaire russe en langue française connue est celle de Jean Sohier, composée en 1724 [15], suivie en 1768 des *Eléments de langue russe* par Charpentier [16] ;

en 1802 Maudru publie ses *Eléments raisonnés de la langue russe*[17], en 1817 Hamonière donne une *Grammaire russe*, rééditée en 1844, avec quelques notions de grammaire slavonne[18]. La plus couramment utilisée au milieu du siècle est celle de N. I. Gretch *Grammaire raisonnée de la langue russe*, traduite en 1828-1829 par Ch. Ph. Reiff[19]. Le même Reiff était l'auteur d'une grammaire plus élémentaire parue à Saint-Pétersbourg en 1821 et rééditée à Paris en 1851.

En fait de dictionnaires, on voit Mérimée se servir constamment du *Dictionnaire russe-français* de Reiff, paru en deux volumes à Pétersbourg (1835-1836) ; les mots y étaient rangés par familles étymologiques, ce qui en rendait la consultation peu aisée. Signalons quelques ouvrages plus maniables, comme le *Nouveau dictionnaire portatif russe-français* et *français-russe* de J. A. E. Schmidt paru chez Tauchnitz en 1842, ou le *Nouveau dictionnaire de poche français-russe et russe-français* par August von Oldekop édité à Pétersbourg en 1830-1831, réédité en 1837-1838 en deux volumes in-16[20].

II. LES TRADUCTIONS

Le niveau des traductions est extrêmement inégal. On trouve côte à côte des « adaptations » en prose ou en vers d'une désinvolture incroyable, et des réussites isolées comme celles du prince Mechtcherski ou de Mérimée. Il n'existe aucune unité de doctrine, aucune norme pratique de traduction. Suivant leur connaissance de la langue russe, leur habileté dans le maniement du français et le soin de leurs conseillers russes, les traducteurs restent proches de la tradition des « belles infidèles », c'est-à-dire qu'ils ajoutent trop souvent des « beautés » au texte original jugé trop nu, ou au contraire s'efforcent de rendre le texte dans sa lettre comme dans son esprit, en cherchant des équivalents aux russismes et en variant les styles suivant les personnages, les textes et les auteurs. Remarquons que cette incertitude touchant les principes et la pratique de la traduction se retrouve à notre époque, comme le montre Georges Mounin dans son beau livre[21].

Il convient de remarquer que les Russes qui traduisent en français les œuvres de leur littérature ne sont pas du tout exempts des défauts des traducteurs français : le *Kirdjali* de Iermolov n'est pas mieux que le *Doubrovski* de J. M. Chopin, le prince N. B. Golitsyne brode maladroitement, et même Mechtcherski n'est pas toujours bien inspiré.

Nous examinerons avec quelque détail le sort des quatre auteurs russes qui font l'objet des tentatives de traduction les plus nombreuses et les plus intéressantes, à savoir Pouchkine, Lermontov, Gogol et Tourguéniev. Puis nous verrons plus rapidement de quelle diffusion ont bénéficié en France des écrivains moins connus tels que Sollogoub, Herzen, etc., ainsi qu'une pléiade de poètes contemporains de Pouchkine.

1° Pouchkine.

La fortune de Pouchkine en France a été plusieurs fois étudiée, en particulier par V. S. Schulz, Louis Jousserandot et Henri Mongault. La plus minutieuse et la plus sûre de ces études est celle de V. S. Schulz[22], à laquelle nous empruntons beaucoup de renseignements ; cependant quelques références lui ont échappé ainsi qu'à ses

successeurs. Il est classique de distinguer dans l'œuvre du poète russe les poésies détachées, les poèmes (récits, contes en vers, etc.) les œuvres dramatiques et les œuvres en prose.

a) Poésies détachées.

Les premières traductions en français sont celles qui paraissent à l'occasion de la mort du poète, en 1837. Aussi par exception prendrons-nous cette date pour point de départ. Charles Baudier, dans une étude consacrée à Pouchkine dont nous reparlerons, donne à la *Revue des Deux Mondes* [23] quelques spécimens de la poésie lyrique du grand poète russe, en prose et sous forme fragmentaire : p. 356 il amalgame sans le dire deux poèmes de dates différentes, *Le poète* (1827) et *Au poète* (1830) ; il donne aussi, ce qui ne surprend pas dans une étude française, un fragment de *Napoléon* (1821), en indiquant que plusieurs strophes ont été retranchées par ordre de la censure. Il est évident que ces quelques morceaux ne pouvaient en aucune façon donner une idée même approchée de la variété, de la souplesse de Pouchkine poète lyrique. La même année paraissait une anthologie assez remarquable, celle de Paul de Julvécourt, intitulée *La Balalayka. Chants populaires russes et autres morceaux de poésie traduits en vers et en prose* [24]. Agréablement présentée et illustrée, elle contient quatorze pièces de Pouchkine, dont douze poésies. Malheureusement Julvécourt, qui tourne gentiment le couplet, a bien traduit en vers les chansons populaires de son recueil, mais en prose tout ce qu'il donne de Pouchkine. Modestie, crainte des sarcasmes des Russes ? De plus il n'indique jamais les dates des poésies, ni même toujours le nom de l'auteur (*Le Châle noir, le Festin de Pierre Ier, l'Hiver).* Ses traductions sont relativement fidèles, mais il éprouve le besoin de délayer les vers si denses du poète. Son choix est intéressant, bien qu'il exclue totalement les poésies du Lycée et toutes les pièces de caractère politique. Visiblement Julvécourt, lui-même « petit romantique [25] », a voulu donner de Pouchkine les pièces les plus proches, par leur rythme et leur couleur, des ballades germaniques de Hugo, et de plus celles qui s'accordaient le mieux avec les « chants populaires » de son recueil : la *Roussalka, Le Châle noir, Le Fiancé, la Légende du fameux Oleg, Le Noyé,* appartiennent en effet à ce type de poèmes. D'une note plus intime et souvent fantastique *Les Lutins, Le Talisman, Au lutin de ma maison, Les remarques, L'Hiver, La jeune fille ;* enfin *Le Festin de Pierre Ier* s'apparenterait plutôt à l'ode triomphale (son rythme trochaïque classe cette pièce à part). Plusieurs de ces pièces, *Le Châle noir, Le Talisman, la Roussalka* ainsi que *les Tziganes* avaient été traduites en anglais par Borrow en 1835 [26].

En 1839 le prince N. B. Golitsyne traduisit en vers l'ode célèbre *Aux détracteurs de la Russie* (1831) [27] ; on la retrouve en prose chez Dupont. Mais ce genre de poème patriotique n'était pas fait pour séduire le lecteur français des années 40 ; on préférait dans cet ordre d'idées voir en Pouchkine l'ennemi des tyrans, l'auteur de l'*Ode au poignard,* traduite dès 1826 par Ancelot [28] mais exclue du recueil de Dupont. Toujours en 1839 A. I. Tourguéniev fit éditer *Les Préludes* de Caroline Pavlova, née Jänisch, avec un avant-propos de Louis de Ronchaud [29]. Ce petit volume contient une élégante traduction en alexandrins d'une poésie de Pouchkine intitulée *Le général d'armée* (1835), où il exalte la sagesse de Barclay de Tolly prônant la retraite devant

Napoléon, malgré les critiques injurieuses des autres généraux.

Deux recueils du prince Elim Pétrovitch Mechtcherski donnèrent bientôt de la poésie lyrique de Pouchkine une idée moins vague. Le prince Elim, dont la figure a été étudiée de façon approfondie par M. André Mazon en 1937 [30], a bien servi la mémoire de Pouchkine. En 1839, dans son premier recueil *Les Boréales*, il traduisit six pièces en vers : *Les Lutins* (1830), *Novembre* (1829), *Au poète* (1830), *Chanson tscherkesse*, *A une kalmouque* (1829) et *Prière* (1836). Et au tome second du recueil posthume intitulé *Les poètes russes*, paru en 1846, cinq autres pièces trouvèrent place : *L'anniversaire de Borodino* (1831), *La Fille des eaux* (1819), *Une fête de Pierre Ier* (1835), *Une matinée d'hiver* (1829) et *Le Delibasch* (1829). Poète russe et poète français, Mechtcherski fait preuve d'une agréable agilité et rivalise parfois d'élégance avec son modèle : admirateur de Musset et de Hugo, il rend très bien, comme le sentit Sainte-Beuve, des pièces légèrement humoristiques comme *A une kalmouque* ou *Une matinée d'hiver*, ou d'un pittoresque énergique comme *Le Delibasch*. Mais les autres traductions pèchent souvent par enflure et délayage ; cependant *L'anniversaire de Borodino* atteint la verve patriotique de l'original.

L'événement majeur dans l'histoire de Pouchkine en France au milieu du siècle dernier aurait dû être la publication de deux volumes de traductions par H. Dupont, ancien professeur de littérature à l'Institut des Voies de communication de Saint-Pétersbourg. Comme le disait V. S. Schulz, cette tentative resta la seule de cette importance au XIXe siècle [31] ; aujourd'hui la publication de M. Meynieux laisse espérer que les Français disposeront enfin d'un Pouchkine reconnaissable et complet [32]. Dupont traduisit trente-huit poésies détachées dans ses *Œuvres choisies de A. S. Pouchkine* (1847). On y trouve des pièces de jeunesse (*A Licinius, La villette, Souvenirs de Tzarskoïé-Selo, Napoléon à l'île d'Elbe, Fête de Bacchus*), non traduites avant lui, des pièces du genre ballade déjà représentées chez Julvécourt et Mechtcherski (*La Naïade, Le Châle noir, le Chant sur le prédisant Oleg, le Noyé*), des poésies patriotiques (*Aux détracteurs de la Russie, Anniversaire de Borodino*), et un échantillonnage acceptable de toutes les autres manières de Pouchkine. Ce choix, sans être à l'abri de toute critique, n'a rien de scandaleux. Malheureusement Dupont traduit toutes ces pièces d'une façon médiocre : les jugements portés depuis plus d'un siècle concordent. L'auteur « n'a point paru se douter des difficultés que présentait un pareil travail (...) il a échoué pour n'avoir point compris les exigences de sa tâche », disait sévèrement Saint-Julien [33]. Plus près de nous, L. Jousserandot estimait que la traduction de Dupont, « grise et terne », substituait la lourdeur de sa prose à la vivacité de l'original, et à la franche allure de Pouchkine une fausse noblesse de convention [34]. C'est en pensant à Dupont et à ses successeurs que M. Meynieux déclarait fort justement que Pouchkine a été sauvé en France par sa prose [35]. Afin que le lecteur puisse juger sur un exemple précis des procédés propres aux principaux traducteurs dont nous venons de parler, nous citerons le début de la poésie intitulée *La Roussalka* (1819) d'après Julvécourt, Mechtcherski, Dupont et son critique Saint-Julien, soit trois traductions en prose et une en vers.

Julvécourt : *La Roussalka* [36].

Sur les bords d'un lac, au milieu d'une sombre forêt, un ermite

essayait de gagner son salut par les plus austères occupations, le jeûne, la prière et le travail. — Déjà même il en était venu, le vieillard, à se creuser humblement sa tombe avec une pioche, et la seule grâce qu'il demandait aux saints, c'était d'obtenir pour lui une sainte mort.

Remarques. Sombre rend mal *gloukhikh, vieillard* ne rend pas *starets ; lopatkoiou* n'est pas une *pioche* mais une *pelle ;* l'anaphore *saints... sainte* n'est pas dans le texte, qui dit *o smerti vojdelennoï,* une mort ardemment désirée.

Un jour d'été, ce pieux anachorète priait Dieu sur le seuil de sa cellule en ruines ; la forêt prenait sensiblement une teinte plus noire, le brouillard s'élevait en vapeur grise et comme une fumée au-dessus du lac, et la lune rougeâtre roulait doucement au ciel à travers les nuages. — Et l'ermite se prit à considérer, en priant, les eaux du lac qui venaient mourir à ses pieds.

Remarques. Un jour d'été est absurde dans ce nocturne ; *pieux* ajouté ; *en vapeur grise et* ajouté ; *en priant* ajouté ; *du lac... à ses pieds* ajouté.

Et voilà qu'involontairement il se sent saisi de peur. — Il se frotte les yeux, il ne peut rien comprendre à ce qu'il voit, il ne croit plus à lui-même. — Les vagues s'élèvent peu à peu et se mettent à bouillonner ; puis elles s'apaisent de nouveau jusqu'à un calme sinistre. — Et tout à coup... légère comme l'ombre de la nuit, blanche comme la première neige des montagnes, une femme nue sort de cette surface tranquille et vient en silence s'asseoir sur la rive.

Remarques. Gladit en tête de la strophe, qui reprend le *gladiet'* final de la précédente, est omis. *Il se frotte... ce qu'il voit* glose du traducteur ; *s'élèvent peu à peu et* ajouté ; *jusqu'à un calme sinistre* ajouté ; *de cette surface tranquille* ajouté.

Ainsi le principal défaut de Julvécourt semble d'ajouter constamment au texte de Pouchkine, qu'il a l'air de trouver trop nu ou trop obscur. En outre diverses inexactitudes de détail sont à relever dans cette prose assez élégante mais gonflée.

Elim Mechtcherski : *La Fille des Eaux* [37].

Au bord d'un lac, dans les bois sombres,
Tout remplis de silence et d'ombres,
Un vieux moine abritait ses jours.
Il travaillait sur cette terre
A son salut, et grave, austère,
Veillait, jeûnait, priait toujours.
Déjà s'armant de l'humble pelle,
Il creusait près de sa chapelle
La fosse qui le recevrait.
Ne voulant qu'une mort chrétienne
Nuit et jour, et, dans chaque antienne,
De tous les saints il l'implorait.

Remarques. Le vers 2 est une glose de *gloukhikh ; abritait ses jours* ajouté ; *sur cette terre* ajouté ; *et grave* ajouté ; *s'armant* ajouté ; *près de sa chapelle* ajouté ; *chrétienne* ajouté ; vers 11 complètement inventé.

Un soir, au seuil de l'ermitage,
— Murs lézardés, toit sans étage —
L'anachorète priait Dieu.
C'était l'été, plus épaissies,
Sortant des forêts obscurcies
Les ombres erraient en tout lieu.
Le brouillard comme une fumée
Montait du lac à la ramée ;
La lune flottait rouge aux cieux.
Or il advint que le saint homme,
— Car la légende ainsi le nomme, —
Vers l'eau du lac tourna les yeux.

Remarques. Vers 16-18 pur roman : Pouchkine dit seulement : « Les bois devinrent plus noirs. » Au vers 22 Pouchkine dit simplement « le moine » ; vers 23 atroce cheville.

Il regarde et sent qu'il se trouble,
A son insu sa peur redouble...
Il voit soudain gonfler les eaux.
Elles bouillonnent et bruissent
Puis encor les flots s'aplanissent,
Baignant, paisibles, les roseaux.
Et tout à coup, vive et légère,
Ainsi que la nuit passagère,
Blanche comme la neige aux champs,
Du lac sortit une femme nue
Qui brille aux rayons de la nue
Et s'assied sur les verts penchants.

Remarques. Vers 25-26 inexacts ; 27 et 28 *gonfler* ajouté, *et bruissent* ajouté ; vers 30 de pure invention ; 31 *vive et* ajouté ; 33 *champs* au lieu de *collines* ; vers 35 cheville assez ridicule, vers 36 très inexact : *moltcha* (en silence) omis, *les verts penchants* expression bizarre au lieu des *rives.*

Comme on le voit, le prince Mechtcherski est habile et ses vers se lisent en général avec agrément. Mais le rythme court qu'il adopte, par un louable souci de fidélité à l'original, l'oblige à des acrobaties continuelles pour trouver des rimes convenables. Le résultat est une abondance de chevilles qui gonflent jusqu'à 36 vers français les 24 vers de Pouchkine, et dénaturent souvent l'impression de simplicité laissée par la pièce russe. Jamais le « bijou d'un sou » honni par Verlaine n'a causé plus de ravages que dans les traductions.

H. Dupont : *La Naïade* [38].

Près d'un lac, dans de sombres futaies, vivait naguère un moine qui était toujours plongé dans l'austérité de ses devoirs, dans le jeûne, la prière et le travail. Une bêche modeste à la main, le vieillard avait déjà creusé sa tombe, et ne demandait autre chose au ciel que la mort qu'il désirait.

Un jour, pendant l'été, l'anachorète priait Dieu sur le seuil de sa chaumière affaissée. Les bois devenaient plus sombres ; les brouillards se mouvaient sur le lac, et la lune rougeâtre parcourait le ciel à travers

les nuages. Le moine porta ses regards sur la surface du lac.
Il regarde, saisi d'un froid involontaire ; il ne peut se comprendre lui-même... et il voit aussitôt les ondes bouillonner et se calmer de nouveau... et soudain... légère comme l'ombre de la nuit, blanche comme la neige des collines, une femme nue sortant du sein des ondes, et s'asseyant en silence sur le rivage.

Remarques. Str. 1 *spasalsja* n'est pas traduit, *vivait* ne rend pas l'idée de *salut* du verbe russe ; *starets* n'est pas *vieillard* ; le *ciel* est trop vague pour *sviatykh ougodnikov, saints protecteurs.* Str. 2 *tikhonko, doucement*, est omis.

En fait la version de Dupont est la plus exacte ; mais elle est extrêmement plate, totalement dépourvue d'élégance, et trahit plus sûrement Pouchkine que la fantaisie amusante du prince Mechtcherski.

Ch. de Saint-Julien : *La Naïade* [39].
Sur les bords d'un lac, caché dans une sombre forêt, s'était réfugié un moine, dont la vie se passait dans des pratiques austères, le travail, la prière, le jeûne. Déjà le saint vieillard creusait sa fosse avec une humble pelle, et ne s'adressait à ses divins patrons que pour leur demander la mort.
Un jour au seuil de la porte de sa chaumière affaissée, l'anachorète priait Dieu. La forêt commençait à s'assombrir, le brouillard s'élevait sur les eaux, et l'on voyait à travers les nuages la lune rouler avec lenteur dans le ciel. Le moine porta ses regards sur le lac.
Il demeura éperdu... et douta un instant de lui-même. Les ondes bouillonnent, se calment, bouillonnent encore, et soudain légère comme une ombre du soir, blanche comme la neige matinale des collines, une femme aux pieds nus en sort, silencieuse, et vient s'asseoir sur le rivage...

Remarques. Str. 1 plus exacte que chez les précédents. Str. 2 *letom* (en été) omis, *le brouillard s'élevait* rend mal *touman dymilsja*, la lune perd son adj. *rouge.* Str. 3 fallait-il changer la *femme nue* de Pouchkine en *femmes aux pieds nus* pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ?

Ainsi Saint-Julien, qui critique sévèrement Dupont, ne fait pas beaucoup mieux que lui. P. Mérimée ne savait guère de russe lui-même lorsque le 1er juin 1849 il écrivait à Charpentier qui venait de lui envoyer le *Pouchkine* de Dupont : « Je suis désolé de cette traduction, elle est faite par quelqu'un qui ne sait guère le russe et pas du tout le français. J'aurais envie de faire dans la revue un article sur Pouchkine, mais comment renvoyer le lecteur à cette abominable traduction [40] ! » Aussi s'efforça-t-il de rendre lui-même quatre des poésies détachées, *Le Hussard, l'Antchar, le Privilégié* et le *Prophète.* Les trois dernières ne furent publiées que dans l'article sur Pouchkine auquel il pensait dès 1849, dans le *Moniteur universel* du 27 janvier 1868 [41] ; *Le Hussard* parut dans le recueil *Nouvelles* dès 1852. H. Mongault pensait que toutes ces traductions remontaient au temps de la « grande ferveur russe » de Mérimée, soit entre 1849 et 1852 [42]. Dupont avait déjà traduit ces pièces, sauf *le Privilégié.* Il convient d'ajouter encore *Boudrys et ses fils,* que Dupont et Mérimée prirent pour une pièce originale de Pouchkine, alors qu'elle est une traduction fort réussie

d'un poème de Mickiewicz[43]. Mérimée la garda dans ses papiers et ne la publia que dans *Lokis* en 1868.

La traduction par Mérimée du *Hussard* est jugée par V. S. Schulz fort inférieure à celle de Dupont ; H. Mongault montre que Mérimée n'a pas su trouver le ton juste pour faire passer la couleur populaire ukrainienne du texte. Mais les trois autres traductions sont assez bonnes, notamment celle du *Prophète*.

Dans son *Histoire intellectuelle de l'empire de Russie* parue en 1854, Tardif de Mello traduisit en vers *La fête de Pierre le Grand*, de façon ridicule, un fragment du *19 octobre 1825* et *Ex ungue leonem*, assez bien ; enfin N. I. Sazonov, rendant compte du *Décaméron russe* de P. P. Douhaire, donna une version des *Trois sources*, en prose[44].

Voici un tableau schématisant les traductions des poésies détachées offertes au public français entre 1837 et 1855 : nous citons les titres en russe avec la date de composition d'après une édition moderne courante des œuvres de Pouchkine[45], les titres français variant souvent avec chaque traducteur. Les noms des traducteurs sont abrégés comme suit :

B = Baudier (Charles) in *R.d.D.M.* 1er août 1837.
D = Dupont (Henri) in *Œuvres choisies de A. S. Pouchkine*, Paris 1847.
Glts = Golitsyne prince N. B. éd. sép. Moscou Semen 1839.
Glv = Golovine Ivan *La Russie sous Nicolas Ier*, 1845, p. 427-438.
J = Julvécourt Paul de *La Balalayka*, Paris 1837.
M = Mérimée Prosper, *Nouvelles*, 1852.
— *Portraits historiques et littéraires*, Paris 1874.
— *Etudes de littérature russe* éd. H. Mongault Paris 1931, t. I.
Mb = Mechtcherski Elim Pétrovitch, *Les Boréales*, Paris 1839.
Mp = — — *Les poètes russes*, Paris 1846 t. II
P = Pavlova Caroline *Les Préludes*, Paris 1839.
R = Robert Cyprien in *R.d.D.M.*, 1er avril 1854, p. 161.
S = Sazonov N.I. in *Athenæum français*, 30 juin 1855.
St = Saint-Julien Ch. de dans *R.d.D.M.*, 1er oct. 1847, pp. 61-2.
T = Tardif de Mello A. *Histoire intellectuelle*... P. 1854.
Mi = Mickiewicz Adam *Les Slaves* p. 1849 t. IV.

Vospominania v Tsarskom Sele (1814)	D
Gorodok (1815)	D
Litsiniiou (1815)	D
Torjestvo Bakkha (1818)	D
Domovomou (1819)	J, St
Rousalka (1819)	J, M, D, St
Tchornaïa chal' (1820)	J, D
Napoléon (1821)	D
K Ovidiiou (1821)	D
Piesn' o vechtchem Olege (1822)	J, D
Ptitchka (1823)	St
Telega jizni (1823)	D
K Iazykovou (« Izdrevlie sladostny soïouz... » 1824)	(Glv)
K moriou (1824)	D
« Notchnoï zefir... » (1824)	D
Podrajannaïa Koranou (1824)	D

« Ty vianech' i moltchich'... » (1824)	J
Ex ungue leonem (1825)	D, T
Andréï Chenier (1825)	(Glv), D
19 oktiabria (1825)	T
Solovieï i koukouchka (1825)	D
Prorok (1826)	M
Zoloto i boulat (1826)	D, R
Tri klioutcha (1827)	S
Angel (1827)	D
« Kakaïa notch' ! Moroz treskoutchii... » (1827)	M
Poèt (1827)	B
Tcherep (1827)	D
Talisman (1827)	J
Outoplionnik (1828)	J,D
« Voron k voronou letit... » (1828)	D, R
Antchar (1828)	M
Poèt i tolpa (1828)	Mi
Primety (1829)	J
Kalmytchké (1829)	Mb
« Zima. Tchto diélat' nam v derevnié ? » (1829)	J
Zimnee outro (1829)	Mp
Delibach (1829)	Mp
K vel'mojé (1830)	D
Poètou (1830)	B, Mp
Biesy (1830)	J, Mb, D
« Piou za zdravie Mèri » (1830)	D
Klevetnikam Rossii (1831)	Glts, D
Borodinskaïa godovchtchina (1831)	Mp, D
Ekho (1831)	D
Gousar (1833)	M
Boudrys i ego synovia (1833)	D, M
Voevoda (1833)	D
Piesni zapadnykh slavian (1834)	D
Polkovodiets (1835)	P
Pir Pietra Pervogo (1835)	J, Mp, D, T
Skazki : Jenikh	J, D
Skazka o popé	D
Skazka o medvedikhé	D
Skazka o tsaré Saltané	D
Skazka o rybaké	D, S
Skazka o zolotom petouchké	D, T

L'ensemble des poésies ainsi traduites représente environ 20 % du total ; Dupont à lui seul a traduit environ les trois quarts des poésies représentées dans le tableau.

b) Poèmes.

Sous cette rubrique les éditions modernes de Pouchkine font figurer treize œuvres en vers ; les traducteurs du XIX[e] siècle ne s'intéressèrent qu'à douze d'entre elles, l'*Ombre de Fonvizine* leur étant restée inaccessible. Dupont, dans sa manière consciencieuse et plate, a procuré une traduction de ces douze poèmes au tome II de ses *Œuvres choisies d'A. S. Pouchkine*. Voici la répartition des versions offertes : aux sigles indiqués précédemment il convient d'ajouter[46] :

C = Chopin Jean-Marie, *Revue Indépendante*, 25 mai 1843.
Mr = Mechtcherski E.P., *Les Roses Noires*, Paris 1845.

Rousslan i Lioudmila (1817-1820)	D
Kavkazkii plennik (1820-1821)	Glv, D, T
Bratia razboïniki (1821-1822)	J, (C), D, T
Bakhtchisaraïski fontan (1821-1823)	Glts, (B), (C), D
Tsygany (1824)	(J), Mr, D, (St), M
Graf Noulin (1825)	D
Poltava (1828)	D
Galoub (1829-1830)	D
Domik v Kolomné (1830)	D
Andjelo (1833)	D
Medny vsadnik (1833)	D

A quoi s'ajoute une œuvre majeure d'un genre à part :

Evgenii Oniégin (1823-1831)	(B), (Glv), D

Faute de place nous renoncerons à comparer les différentes versions du poème le plus souvent traduit, *Les Bohémiens*. Ce poème plut spécialement à Mérimée, qui en parle fort bien dans son étude de 1868 et aime à en citer un vers dans sa correspondance[47]. Sa traduction est correcte mais sans élégance particulière. A vrai dire Mérimée n'a pas réussi à rendre les vers de Pouchkine beaucoup mieux que ses devanciers. *La Fontaine de Bakhtchisaraï* intéressa vivement les intermédiaires franco-russes du siècle dernier. Premier poème de Pouchkine à être traduit en français, il devint *La Fontaine des pleurs* dans la version fort discutable de J. M. Chopin en 1826[48] : Chopin allonge par exemple la description du harem de huit vers de son cru. Baudier traduisit les vers 297 à 424 du poème, c'est-à-dire la visite nocturne de Zaréma à Maria Potocka sa rivale, soit un cinquième environ de l'ouvrage. Il mentionne le récit de I. M. Mouraviov-Apostol, *Voyage en Tauride*, paru à Pétersbourg en 1823 et dont un extrait accompagnait les éditions russes du poème postérieures à l'originale de 1824 (éditions de 1827, 1830 et 1835). C'est une adaptation plus qu'une traduction : on ignore par exemple que Zaréma est géorgienne, les vers 316-331 où le poète s'adresse à son héroïne sont réduits à quelques mots[49].

Une traduction complète en vers du prince N. B. Golitsyne parue à Moscou en 1838, puis dans les *Essais poétiques*[50] qu'il envoya à Custine en 1839, pèche par cette emphase néo-classique qui gâte nombre de tentatives analogues de l'époque. J. M. Chopin, auteur de la première traduction en 1826, donne un fragment du même poème dans la *Revue Indépendante* en 1843 : il s'agit des vers 33-101 du poème, sous le titre *Les femmes du harem*. C'est une traduction exacte et assez plate en lignes inégales non mesurées ni rimées[51]. Celle de Dupont, complète, figure au tome I de son anthologie et présente à peu près les mêmes caractères. Ainsi aucun traducteur n'a su rendre la densité expressive du poème : tous ces essais insipides donnent plutôt envie de relire *Bajazet*. Remarquons encore que les trois poèmes les plus souvent traduits paraissent répondre au goût romantique pour l'exotisme, la couleur ou la violence : la discrétion classique d'*Eugène Onéguine* desservit certainement le poème auprès de la génération qui applaudit *Hernani*.

c) *Œuvres dramatiques.*

Aucun recueil consacré à cette partie de l'œuvre de Pouchkine ne

voit le jour avant le règne d'Alexandre II. Seuls *Boris Godounov* (1824-1825), *le Convive de Pierre* (1830) et la *Roussalka* (1832) sont traduits avant 1855, notamment par Dupont ; Louis Delatre donna un fragment intitulé *L'Hôte de pierre* dans l'Athenæum français le 7 octobre 1854[52]. *Boris Godounov* a été connu, avant la traduction de Dupont, par quelques fragments insérés dans des revues. Adolphe de Circourt, le mari d'Anastasie de Khlioustine, donna en 1837 dans la *Revue française et étrangère* une analyse du drame contenant quelques morceaux traduits assez fidèlement[53]. Cependant Circourt prend les fonctionnaires du tsar Smirnov et Iéfimiev pour des couvents ! Baudier donne la même année la traduction de deux scènes dans la *Revue des Deux Mondes*, celle de l'entretien de Pimène avec l'Imposteur, et celle de la fontaine (Dmitri et Marina). Il saute à son habitude des vers entiers (12-13, 20-21 du premier discours de Pimène), altère des expressions (o kazniakh li svirepykh Ioanna : « de la tyrannie de Jean le Terrible ») ou fait d'affreux contresens (o bournom li novogorodskom vetché : « du turbulent prophète de Novgorod ! » alors qu'il s'agit de l'assemblée de la vieille république). La version de Dupont, la seule complète à cette époque, suit l'édition posthume de 1838, c'est-à-dire qu'elle ne contient pas la scène du monastère Novodiévitchi. V. S. Schulz a relevé minutieusement les erreurs commises par Dupont, dont il donne une vingtaine d'exemples d'importance inégale. Un contresens défigure notamment les paroles méprisantes de Marina p. 272 : « Tu as si merveilleusement trompé deux peuples ? Tu es au moins digne de ton succès » au lieu de « tu dois te montrer au moins digne de ton succès ». Les noms propres sont estropiés : Varaigne, Alicha, Petivle. Même dans le passage en français, Dupont réussit à transformer « le brave Basmanoff » en « baron Basmanoff » ! On trouve encore dans l'étude de Mérimée sur Pouchkine (1868) quelques fragments de la scène de la fontaine qu'il a pu traduire vers 1849 ; version fort abrégée mais exacte, sauf « polskaïa dèva » rendu par « une coquette polonaise ». Ainsi, seul parmi les œuvres dramatiques, *Boris Godounov* a pu retenir l'attention des lecteurs français avant 1856, mais l'œuvre n'a pas été vraiment appréciée, comme nous le verrons plus loin.

c) Œuvres en prose.

Moins difficiles pour les traducteurs, les œuvres en prose de Pouchkine ont été moins maltraitées que les précédentes. Certaines ont été l'objet d'un véritable engouement, notamment dans les *Récits de Belkine*. Mérimée a droit ici à une place d'honneur, car certaines de ses traductions ont la même qualité que celles d'Edgar Poe par Baudelaire, compte tenu de quelques inexactitudes qui les gâtent par endroits.

Parmi les *Récits de feu Ivan Pétrovitch Belkine* (1830), les plus goûtés furent *Vystrel* (Le coup de feu) et *Miatel'* (La tempête de neige). La première fut traduite dès 1834 par Caroline d'Oleskiewicz dans le *Panorama littéraire de l'Europe*[54] sous le titre *Le coup de pistolet*, puis en juillet 1840 dans la *Revue Britannique* par M. A. Iermolov sous le titre *Sylvio ou le coup réservé*[55]. Cette version n'est pas fidèle, car elle délaie, surtout dans la première partie, et abrège notablement dans la seconde. Exemple de délayage : p. 131 « car, il y a de cela six ans, j'ai reçu l'insulte la plus grave, l'outrage le plus sanglant, j'ai été frappé au visage, et mon ennemi vit encore ». Pouch-

kine dit seulement : « Il y a six ans, j'ai reçu un soufflet, et mon ennemi vit encore. » Une erreur p. 134 : « Vous devinez, dit Sylvio, qu'il s'agit de recommencer » : il faut « Vous devinez, dit Sylvio, qui est *la personne en question.* » Le premier paragraphe de la seconde partie n'est qu'un abrégé de Pouchkine, ainsi que les pages 135-136. Où Iermolov a-t-il été chercher : « C'était pour lui une habitude aussi régulière que de prendre *la châle* avant de dîner » avec une note expliquant que *la châle* est « un léger repas préparatoire, composé d'eau-de-vie, de caviar, de poisson salé et fumé, etc. » usuel en Russie ? Pouchkine dit : « Cela lui était aussi habituel que de prendre un petit verre d'eau-de-vie. »

Xavier Marmier traduisit à son tour la nouvelle sous le titre *Le coup de pistolet* dans le *Correspondant* du 25 janvier 1854 : on retrouve cette version dans *les Perce-Neige*[55] *bis.* Mérimée enfin la traduisit sous le même titre dans le *Moniteur* du 21 mars 1856. H. Mongault relève les inexactitudes de Mérimée au tome I des *Etudes russes,* pp. 228-234. Il en ressort que la traduction de Marmier, peut-être moins brillante, est sensiblement plus exacte ; V. S. Schulz préférait celle de Mérimée[56]. Marmier à son habitude estropie les noms propres (Silio pour Silvio) et simplifie à l'excès l'histoire du duel. Mérimée a rendu un jeu de mots difficile (goria — gor'kim : dépit — des pires ivrognes).

Miatel', deuxième récit de Belkine, a été traduit deux fois : la première sous le titre *Le Tourbillon de neige* dans l'*Illustration* du 27 mai 1843, sans nom d'auteur[57]. Le texte est notablement abrégé, en particulier le retour de l'armée en 1814, la conversation de Bourmine et Marie. Les noms sont amputés de leurs patronymes : Marie [Gavrilovna], Wladimir [Nikolaïévitch]. On pense à Viardot, Iermolov ou Marmier parmi les auteurs possibles ; mais Viardot ignore tout de la Russie à cette date, Iermolov ne publie pas d'habitude dans l'*Illustration.* Quant à Marmier, il publia sa propre version sous le même titre dans *les Perce-Neige* en 1854 : les noms propres sont aussi mutilés, mais de manière inverse : Gabrilovitch, Pétrovna. Maria Gavrilovna devient Marie Gabrielle, Bourmine est déformé en Vourmine. Plus tard, E. de Porry et A. Dumas traduiront encore cette nouvelle, l'une des plus lues en France[58].

Doubrovski (1832), bien fait pour séduire les imaginations romantiques, a été traduit d'après le texte de 1841 par J. M. Chopin dans son *Choix de nouvelles russes* paru en 1853. Constamment Chopin abrège et déplace des éléments de phrases ou de paragraphes ; le chapitre II brille des erreurs les plus grossières. Chopin p. 209 « quelques paysans de Pakrovsky qui se sauvaient à toutes jambes » — le texte dit : « quelques paysans de Pakrovsky tranquillement occupés à lui voler son bois ; à sa vue ils se sauvèrent... » Chopin parle d'*un* paysan et de *deux* chevaux quand Pouchkine dit *deux* paysans et *trois* chevaux ; Chopin : « n'auraient jamais osé », le texte : « n'avaient jamais osé » ; Chopin p. 210 : « Je viens de la ville, Excellence », le texte : « J'allais à la ville », etc. Des détails pittoresques sont omis sans raison : Chopin p. 212 « quand Troïékourov se présenta, tous les membres du tribunal se levèrent de leur siège pour aller à sa rencontre » — le texte : « Kirila Pétrovitch arriva juste derrière lui. Les greffiers se levèrent et mirent leurs plumes sur l'oreille. Les membres du tribunal allèrent à sa rencontre. » Chopin supprime le texte de la décision du tribunal et déplace la séparation des chapitres I et II. La fin de la nouvelle est changée.

L'indulgence de V. S. Schulz pour cette traduction surprend [59].

La Fille du capitaine (1833) a été traduite par Viardot. Personne ne semble avoir relevé que sa traduction parut d'abord dans l'*Illustration* tome VII, de mai à août 1846 [60]. Elle fut réimprimée en 1853 [61] et au moins sept fois ensuite jusqu'en 1879. C'est donc un véritable succès de librairie. Viardot a certainement profité de la collaboration ou des conseils d'I. S. Tourguéniev, comme pour ses traductions de Gogol et de Lermontov. Le résultat est bon dans l'ensemble, la version proposée est en général exacte et souvent élégante. Les épigraphes comme presque toujours sont omises. Des notes éclaircissent utilement certains détails de la vie russe.

La Dame de Pique (1833) a été traduite deux fois. Paul de Julvécourt l'inséra en 1843 dans un volume portant comme titre *Le Yataghan*, qui est celui d'une nouvelle de N. F. Pavlov occupant la deuxième partie du volume. Cette version « embellit » désastreusement le texte de Pouchkine : Julvécourt appartient à l'école des traducteurs du XVIII[e] siècle qui avant tout prétendent adapter le texte au goût français. La version de Mérimée, parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1849 et recueillie dans le volume *Nouvelles* de 1852, inaugure brillamment la série des traductions mériméennes. Elle a été passée au crible par H. Mongault dans les *Etudes russes* [62]. Un compte rendu de Delaveau dans l'*Athenæum français* du 25 juin 1853 rappelait le fameux contresens sur *zatianoulsia* « resserra sa ceinture », corrigé dans le volume de 1852 par « avala une bouffée de tabac » : c'est le frère du poète, Léon Serguiévitch, qui l'avait le premier indiqué à Mérimée en août 1851 [63]. Il y a d'autres inexactitudes dans la version de Mérimée ; il ne traduit pas les épigraphes, et ajoute de-ci de-là une « touche mériméenne », comme le font remarquer L. Jousserandot et H. Mongault [64]. Plusieurs de ses erreurs sont imputables au dictionnaire de Reiff, dont il paraît avoir usé exclusivement. Mais cette traduction imparfaitement fidèle a acclimaté en France l'idée d'une parenté profonde entre le génie de Pouchkine et celui de Mérimée, alors qu'il ne s'agit somme toute que d'une rencontre accidentelle. Rien en tout cas ne justifiait la fielleuse attaque de Philarète Chasles dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg* du 10/22 mai 1852 [64] *bis*.

Une preuve de la popularité acquise en France par la *Dame de Pique* dans la version de Mérimée est la confection rapide d'un opéra-comique du même titre par Scribe, avec musique de Halévy, exécuté à la Gaîté le 28 décembre 1850. Berlioz dans les *Débats* du 1[er] janvier 1851 déclarait : « Cette pièce, dont l'idée a été suggérée par la ravissante nouvelle de Pouchkine, si élégamment traduite du russe par M. Mérimée, offre beaucoup d'intérêt. Mais il ne faut pas croire que ce soit l'œuvre du poète russe mise en scène... » En effet ! Les 3 cartes fatidiques (trois, sept, as) deviennent as, neuf... et dame de pique. En vérité l'histoire est sotte et n'a rien de commun avec celle de Pouchkine.

Parmi les œuvres inachevées, M. I. Iermolov donna une traduction de *Kirdjali* (1834) dans la *Revue Britannique* [65] en février 1846, en y joignant une fin postiche. Il ajoute dix lignes de généralités sur l'insurrection grecque p. 447, et délaie sans merci la prose si dense de l'écrivain russe. Une omission grave p. 449 « Kirdjali, blessé la veille, était allongé à la quarantaine » ; p. 450 « un ordre supérieur prescrivit sa translation immédiate dans la ville de Iassi » tandis que Pouchkine dit : « L'autorité, qui n'était pas tenue d'envisager le côté

romantique des brigands, persuadée du bien-fondé de la demande d'extradition, ordonna de transférer Kirdjali à Iassi. » Toute la nouvelle est traduite avec une extrême désinvolture.

Ainsi en une quinzaine d'années, les principales productions romanesques de Pouchkine furent portées à la connaissance du public français. Il est curieux que sur les quatre récits de Belkine deux seulement aient été traduits avant 1855, mais plusieurs fois chacun. La proportion est donc beaucoup plus forte que pour les œuvres en vers, et les réussites sont plus fréquentes. Quant à l'œuvre historique de Pouchkine, le *Faux Pierre III*, seul Tardif de Mello en donna deux fragments (chap.IV et VIII) accompagnés de commentaires ridicules. Le prince Augustin Pétrovitch Golitsyne (1823-1875) traduisit l'œuvre entière en 1858 [66].

2° Lermontov.

La fortune de Lermontov en France, étudiée par V. S. Schulz à la fin du siècle dernier, puis sous forme bibliographique, par M. A. Mazon et L. Jousserandot [67], remonte aux années qui suivirent la mort du poète. En d'autres termes il a bénéficié d'une vogue quasi immédiate, tandis que la poésie lyrique de Pouchkine et nombre de ses œuvres en prose ne furent connues qu'avec dix à quinze ans de retard. Comme dans le cas de Pouchkine, quelques Russes contribuèrent à cette diffusion : A. A. Stolypine, ami personnel du poète, le prince Mechtcherski, l'émigré politique N. I. Sazonov.

a) Poésie lyrique.

Charlotte Moreau de la Meltière, qui enseigna longtemps le français en Russie, est sans doute, comme le pensait le bibliophile G. N. Gennadi, le mystérieux M. M. dont les *Annales de la Patrie* publièrent en 1842 trois traductions, avant-goût de *Morceaux choisis de la poésie russe* qui semblent n'avoir jamais vu le jour [68]. Il s'agissait d'*Echo* de Pouchkine, qu'on retrouvera chez Dupont, de *La Mer* de Joukovski et du *Dernier domicile* de Lermontov (1841). Malgré une évidente bonne volonté, la traductrice reste fort en dessous de son texte.

Au tome second des *Poètes russes* du prince Mechtcherski figurent *Le poète d'aujourd'hui* (1838) et *Le vaisseau fantôme* (1840), les meilleures traductions de Lermontov malgré des changements dans l'ordre des vers et des strophes : elles sont signées d'un ami du prince, Emile Deschamps, qui reçut de lui sans doute un canevas très précis. Grâce à cette traduction, on peut dire que le *Vaisseau fantôme* devint la plus populaire des poésies de Lermontov, alors qu'elle n'est qu'une brillante adaptation du *Geisterseher* du poète autrichien Zedlitz [69]. Elle fut réimprimée par Saint-René Taillandier dans son article de 1855, et dans les *Œuvres complètes* d'E. Deschamps parues en 1872. La strophe terminale, présente dans cette seule édition :

> Ainsi, lorsque son corps frémit sous les barreaux
> Du sépulcre anglais qui l'enferme,
> L'âme visible du héros
> Doit errer pour un temps dont Dieu connaît le terme,
> Cherchant ses vieux soldats, son fils, ses généraux,
> Jusqu'à ce que, monté pour ne plus redescendre,
> Purifié de pleurs en pleurs, Napoléon,
> De ses aïeux, César, Charlemagne, Alexandre,
> Aille habiter en paix l'éternel Panthéon [70] !

est de l'invention du traducteur. On est étonné de voir un journaliste russe le faire remarquer dès 1852[71], puisqu'elle ne figure pas dans les *Poètes russes* (1846) ! Deschamps a dû publier dans un périodique son poème, mais nous ne savons pas où.

N. I. Sazonov proposa en 1855 dans l'*Athenæum français* une traduction de *Il y a des paroles* et du *Poète* (1838), les deux rendus sans rigueur[72]. Saint-René Taillandier cite d'après Bodenstedt quelques fragments du célèbre poème de Lermontov à la mémoire de Pouchkine, *La Mort du poète* (1837) ; comme le traducteur allemand avait incorporé une épigraphe tirée du *Venceslas* de Rotrou[73] (retouché par Marmontel) au poème de Lermontov, Saint-René Taillandier[74] faussa gravement le sens de celui-ci en supposant par deux fois que le poète réclame au tzar la vengeance du « crime » commis par d'Anthès. On peut remarquer, à la décharge du journaliste français, que la pièce ne fut imprimée en russe qu'après la mort de Nicolas Ier ; l'erreur remonte à Bodenstedt, qui dut avoir en main une copie manuscrite erronée ou mal présentée. Dans la même étude de 1855, *Les dons du Térek* (1839) sont mieux rendus, quoique de façon abrégée. La célèbre berceuse cosaque (1840) est traduite en entier, en prose, assez exactement ; mais « tu t'en iras loin de la hutte de ta mère » est de pure invention, et la 5e strophe est mal rendue. Saint-René Taillandier cite encore un fragment (vers 21-40) de *La dernière demeure* (1841), ainsi que la poésie *La patrie* (1841) en entier, avec quelques abréviations vers la fin.

Voici en résumé ce qu'on pouvait connaître des poésies de Lermontov à la fin de 1855 :

D = Deschamps Emile dans *Les poètes russes*, 1846, t.II.
M = Moreau de la Meltière Mme, *Annales de la Patrie*, 1842.
P = Perrault Jules-Joseph, *Panthéon*, 1853[75].
S = Sazonov N. I. dans *Athenæum français*, 1855.
T = Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1855.

Smert' poèta (1837)	T
Poèt (1838)	D, S
Dary Tereka (1839)	T
Kazatchia kolybel'naïa pesnia (1840)	T
« Est' retchi-znatchenie... » (1840)	S
Vozdouchny korabl' (1840)	D, P
Rodina (1841)	T
Posledneie novoselié (1841)	M, (T)

Rien de la production poétique des années 1828-1836 n'est donc connu en France. Si l'on envisage le seul recueil publié du vivant de Lermontov, en 1840, où figurent 26 poésies[76], complété après la mort du poète dans différents périodiques, on arrive à un total de 70 poésies publiées en Russie avant 1856. De ce nombre 8 seulement furent traduites : la proportion est loin d'atteindre les 20 % que nous avons relevés à propos de Pouchkine. On est surpris de ne pas trouver un poème aussi célèbre que *Borodino* (1837), ou cette expression saisissante du *tædium vitæ* romantique « i skoutchno i groustno » (1840).

b) Poèmes.

Aucune traduction d'ensemble avant Pélan d'Angers (1866)[77]. Un court fragment en prose d'*Izmaïl-Bey, conte oriental* dans l'article de Saint-René Taillandier ; le début de la première partie (vers 13-32) est rendu de façon passable, mais « tes belles filles sauvages » est une invention du

traducteur. Un fragment du *Chant sur le Tsar Ivan Vassiliévitch* (1837) est traduit par C. Robert en 1854 dans la *Revue des Deux Mondes* (vers 1-27). Le boïar Matveï Romodanovski est appelé simplement Matthieu ; « za trapezoï sidit vo zlatom ventsé », qui signifie « [le tsar] est assis à table, couronné d'or », devient : « sur la terre est assis dans son palais du Kremlin, couronné d'un diadème éblouissant. » Le vers 32 est omis (à cause des moustaches ?), « dès qu'il aperçoit l'attitude du jeune homme » est une glose inepte, les vers 42-47 sont très abrégés ainsi que tout ce qui suit. Il ne reste pas grand-chose de la verve puissante du poète dans cette prose hérissée de noms russes non traduits (med, kniazes, kalpak, gost) [78]. Heureusement la traduction intégrale du même poème proposée quelques mois plus tard par Saint-René Taillandier est très supérieure. Quelques vers sont omis (chant I, v. 51-54), d'autres sont affaiblis (75-77 ; v. 271 « mon voile moscovite », au lieu de « mon voile de Boukhara »), parfois des liaisons sont ajoutées : « mais écoute, écoute ce qui me rend triste » v. 303 ; la « Mosqua » surprend, on attend Moskva ou Moscowa, inexact mais usuel. On ne peut douter que Saint-René Taillandier n'ait rendu un grand service à la diffusion de l'œuvre de Lermontov à la fois par son étude, et par la bonne traduction qu'il y a jointe d'un des plus beaux poèmes de son auteur.

Le *Démon* n'est pas traduit avant 1858, et *Mtsyri* avant 1862 [79].

c) Œuvres en prose.

Il s'agit du célèbre roman *Un héros de notre temps.* Les *Annales de la Patrie* avaient d'abord publié en 1839-1840 comme nouvelles séparées *Bèla, Le Fataliste* et *Taman.* La première édition préparée par l'écrivain (mai 1840) joignit à ces trois textes *La Princesse Mary, Maxime Maximytch, l'Avant-propos au journal de Petchorine,* et intitula le tout *Un héros de notre temps.* La seconde édition (1841) fut munie d'un avant-propos où Lermontov répondait aux critiques parues après la première édition, notamment celle de Chevyriov dans le *Moscovite.* Voici la disposition des différentes parties dans cette édition :

Predislovie
Tchast' pervaïa I Bèla
II Maksim Maksimytch
Journal Petchorina : predislovie
Tchast' vtoraïa (okontchanie journala Petchorina)
I Taman'
II Kniajna Mèri (11-go maïa do 16-go iounia)
III Fatalist

Rarement une œuvre russe fut aussi vite diffusée en France : du 29 septembre au 4 novembre 1843 parut en effet dans la *Démocratie pacifique* une traduction sous le titre *Un héros du siècle ou les Russes dans le Caucase,* due au cousin de Lermontov et son ami intime A. A. Stolypine, dit Mongo [80]. C'est la meilleure : elle est complète, fidèle et bien tournée.

Une nouvelle traduction fut mise en vente le 15 novembre 1845 sous le titre *Une saison de bains au Caucase, extrait de Lermontoff,* par L. A. Léouzon Le Duc. Ne sachant pas le russe il déclare s'être servi d'une version suédoise de Meurman [81]. Le résultat est évidemment désastreux, et V. S. Schulz à bon droit cloue au pilori cette compilation éhontée [82]. Voici comment se présente cet « extrait » :

a) *Princesse Mary*, avec des changements dès le début. Les dates sont données en nouveau style ! (25 mai, 28 mai au lieu de 13 et 16 chez Lermontov). Après le passage du journal sous la date du 16 mai devenu 28 et terminé par « je rentrai chez moi », Léouzon Le Duc invente sous la date « 3 juillet au soir » un passage où Petchorine raconte que n'ayant pu dormir, il a relu son journal et en particulier le récit *Taman !* (pp.62-86)

b) reprise de *Princesse Mary*, pp. 87-111 ; nouvel épisode entièrement inventé et absurde, Petchorine épris de Louise et Lucia), pp. 112-124 ;

c) reprise de *Princesse Mary*, pp. 155-198 ; nouvelle soudure sous la date 9 juillet et accrochage de *Bèla*, dont la fin est omise (pp. 199-242) ;

d) reprise et fin de *Princesse Mary*, pp. 287-300, amputé de sa fin que L. L. D. remplace par une invention de son cru.

Ce qui est traduit ne l'est pas ridiculement, malgré des erreurs graves, telles que p. 23 « krasota douchevnaïa » rendu par « beauté intellectuelle », p. 24 « my sdelalis' priiateliami » rendu par « bientôt nous fûmes grands cousins, et non plus grands amis », p. 38 « moio champanskoe torjestvouiet » rendu par « la vertu de mon manoir triomphant », p. 42 « vyidiot zamouj za ouroda » devenu « elle épousera un mannequin », etc., etc.

Heureusement dès 1846 parurent sous le titre *Nouvelles russes* dans l'*Illustration*, sans nom d'auteur ni de traducteur, successivement *I Blanche, II Maxime Maximitch, III Introduction, Taman, IV La princesse Méry, V Le fataliste*. En 1849 le bibliographe russe S. D. Poltoratski attribuait cette version à Louis Viardot [83] ; il fut certainement aidé par I. S. Tourguéniev. Ce sont les noms propres qui souffrirent le plus : Stavropal, Ermalaf, Sigovsky (mais Ligovski le 21 novembre). Une sottise extraordinaire : « en russe Osset signifie âne », et diverses inexactitudes.

Le succès du roman de Lermontov s'affirma encore avec la traduction de J. M. Chopin dans son *Choix de nouvelles russes* paru en 1853. Elle n'est pas mal faite, mais la présentation est défectueuse : le titre *Bèla ou un héros de notre époque, nouvelle circassienne* ne répond pas à l'intention de Lermontov. Chopin, qui ne numérote pas les épisodes, donne l'impression qu'il s'agit de récits sans lien. D'autre part, au lieu d'un prétentieux et sot avant-propos du traducteur sur la question d'Orient, on aurait préféré avoir l'avant-propos de Lermontov, qui est placé arbitrairement avant la *Princesse Mary*, comme s'il ne s'appliquait qu'à cet épisode, dont il omet les dernières lignes depuis « I teper', zdes', v ètoï skoutchnoï kreposti... » jusqu'à la fin. Il y a aussi des erreurs : « ou nego georgievskii soldatskii krestik » rendu p. 90 par « où brille une croix de l'armée de Géorgie » ! Le traducteur ignore que la Géorgie se dit en russe Grouzia : il s'agit de la croix de Saint-Georges, décoration militaire pour faits de bravoure ; « ty priezjaï tcherez nedeliou » rendu p. 136 « pars pour une huitaine » au lieu de « dans une semaine », etc.

Enfin en 1855 Alexandre Dumas publia dans son journal *Le Mousquetaire* une nouvelle traduction par Edouard Scheffter, sous le titre *Petchorine, ou un héros d'aujourd'hui, scènes de la vie russe dans le Caucase* [84]. Sont omis *Le Fataliste* et l'avant-propos de Lermontov. Comme toujours dans les journaux, les noms propres sont estropiés : Ferek au lieu de Terek, Wara pour Véra, Lubou pour Lioubov, etc. *Bèla* est arbitrairement divisée en cinq parties. A son tour Marmier donna en 1856 dans son recueil *Au bord de la Néva* le roman, également privé de

l'avant-propos de Lermontov et du *Fataliste* [85]. Schulz, qui n'a pas eu en main la traduction de Stolypine, estime celle de Marmier la meilleure : nous estimons au contraire qu'elle est inférieure à la première.

3° Gogol.

Le nom de Gogol est familier au public cultivé français bien avant la mort de l'écrivain survenue en 1852. Dès 1838 le comte de Circourt parlait de « Gojol » [86], et Sainte-Beuve causait avec l'écrivain russe sur le bateau de Civita-Vecchia à Marseille la même année, comme il le rappelait en 1845 [87]. A la différence de Pouchkine et de Lermontov, Gogol séjourna en France où il rédigea une partie de ses *Ames Mortes*, sans d'ailleurs se montrer beaucoup dans la capitale. Les Français semblent avoir été les premiers à apprécier son talent de conteur et d'humoriste [88]. En 1843-1844, Louis Viardot, aidé à Saint-Pétersbourg par I. S. Tourguéniev, traduisit plusieurs nouvelles de Gogol qui parurent dans des périodiques, puis en recueil.

a) *Les nouvelles.*

Les 4 et 11 octobre 1845 parut, dans l'*Illustration*, *Un ménage d'autrefois*, suivi les 18 et 25 par les *Mémoires d'un Fou* ; les 25 octobre et 10 novembre paraissait encore, dans la *Revue Indépendante*, *Tarass Boulba, traduit du poète russe Nicolas Gogol par Louis Viardot.* Enfin le *Journal des Débats* publia les 16, 17 et 18 décembre *Le Roi des gnomes*, traduction de *Vii.* Le volume, annoncé sous le titre *Nouvelles russes* par la *Bibliographie de la France*, dès le 13 septembre 1845, ne semble avoir été diffusé qu'à partir de décembre. Il contenait *Tarass Boulba*, *Les Mémoires d'un Fou*, *La Calèche*, *Un ménage d'autrefois* et *Le Roi des Gnomes*, n'offrant ainsi de nouveau que *La Calèche*, plus le chapitre XII et dernier de *Tarass Boulba*, qui manquait dans la *Revue Indépendante.*

Le succès du volume fut notable, comme nous le verrons plus loin ; H. Bode le traduisit en allemand dès l'année suivante [89]. Ces traductions présentent les mêmes caractères que toutes celles de Viardot : assez élégantes, elles pèchent souvent par inexactitude et délayage. Des notes en général judicieuses éclairent les termes les plus obscurs pour le lecteur français. Gogol est en effet beaucoup plus difficile à rendre pleinement intelligible que Lermontov ou Pouchkine romanciers. Les traducteurs paraissent s'en être rendu compte, car s'ils se sont attachés plusieurs fois, comme nous l'avons vu, à rendre certains des *Récits d'I. P. Belkine*, aucun ne s'est risqué à traduire les *Soirées à la ferme près de Dikanka*, parues la même année 1831. Et si Mérimée réussit assez bien à rendre la prose de Pouchkine, il échoue devant le théâtre de Gogol. Donc Viardot a quelque mérite à affronter ces nouvelles, si pleines de véritable sève populaire, qui font alterner lyrisme et humour, et où l'observation aiguë se combine à une fantaisie qui transcende sans effort les frontières du réel.

Les *Débats* du 16 décembre annoncèrent le volume de Viardot en ces termes : « M. Nicolas Gogol a débuté, il y a quelques années, par un recueil de petits romans dans lesquels il paraît se proposer la peinture des mœurs populaires de la Russie. Ce recueil forme trois volumes in-8°, dont le traducteur français, M. Viardot, a extrait la matière d'un volume composé de cinq nouvelles... » Viardot n'a en effet pas recouru aux éditions originales séparées des recueils de 1835, *Arabesques* et *Mir-*

gorod, mais s'est servi des tomes II et III des *Œuvres* de Gogol, parus en octobre 1842 et janvier 1843 à Saint-Pétersbourg [90]. Au tome II il emprunte *Vii* (baptisé *Le Roi des Gnomes*), *Tarass Boulba* et *Un ménage d'autrefois*. Si cette dernière nouvelle n'avait pas subi de changements depuis sa publication dans *Mirgorod*, il n'en était pas de même de *Vii* et surtout de *Tarass Boulba*, complètement remanié et augmenté de près du double. Le tome III lui fournit les *Mémoires d'un Fou*, déjà parues en 1835 dans les *Arabesques*, et *La Calèche*, parue en 1835 dans le *Contemporain* de Pouchkine. Viardot délaissa *La Perspective Nevski*, *Le Portrait*, *Le Nez* et *Le Manteau*, figurant également au tome III, cette dernière nouvelle imprimée là pour la première fois. Exclusions incompréhensibles, qui privèrent le lecteur de 1845 de chefs-d'œuvre. *Le Manteau* dut attendre près de dix ans sa traduction, et les autres nouvelles plus longtemps encore. On peut regretter aussi que Viardot n'ait traduit dans une revue, sinon dans son recueil, aucun des articles si intéressants joints aux nouvelles du recueil *Arabesques*, à propos de Pouchkine, du folklore ukrainien, des beaux-arts, etc.

Viardot ne comprend pas toujours le russe de Gogol. Lorsque dans *Tarass Boulba*, il trouve au chapitre I le russisme « vsio èto bylo émou po pletchou », il traduit : « tout cela ne lui allait pas à l'épaule », ce qui ne veut rien dire (il faut quelque chose comme « tout cela était dans ses cordes » ou « à la mesure de ses talents [91] »). La définition du *kazatchestvo*, « chirokaïa, razgoul'naia zamachka rousskoï prirody » est insuffisamment rendue par « cet élan désordonné de la nature russe » (plutôt « ces larges et impétueux débordements de la nature russe [92] »). Inexplicablement, après des pages entières correctement rendues, la traduction présente d'étranges et soudaines faiblesses, comme si brusquement Viardot s'était trouvé dépourvu de son conseiller habituel et livré à ses seules ressources. Par exemple, dans le chapitre second, quand le jeune Andry se trouve en face de la belle Polonaise, Gogol écrit « ona oubirala ego », à peu près « elle le pomponnait » ou « le bichonnait » : Viardot omet ce mot amusant [93]. Plus loin « et regardant fixement les yeux de l'espiègle » ne rend pas du tout « i gliadia nepodvijno v ieio oslepitel'nyja otchi » (« et regardant fixement ses yeux éblouissants ») ; au lieu de « un bruit soudain l'effraya » il faut : « un coup frappé dans la porte à ce moment l'effraya » ; plus loin « otchen' priiatno ousmekhnoulas' » ne veut pas dire « et lui sourit malicieusement » mais « très gentiment [94] ». La description de la steppe qui suit ce passage n'est pas mieux traitée. Viardot ajoute d'abord un adjectif « sauvage » de son cru. A la phrase « les seuls chevaux libres, qui se cachaient dans ces impénétrables abris » manque la comparaison « comme dans une forêt » ; le verbe « émaillaient » trahit l'image dynamique « bryznouli » (éclaboussaient) qui suggère des gouttelettes ; un inconcevable contresens change les délicates teintes de Gogol (bleu, bleu foncé et lilas) en « nuances bleues, rouges et violettes ! » L'épi de blé ne mûrissait pas « solitaire », mais « v gouchtché » (dans l'épaisseur végétale). Autre image trahie, remplacée par une expression conventionnelle, les perdrix à l'agile corsage » (Gogol : allongeant le cou). La mouette des steppes *(tchaïka*, celle de Tchékhov) chez Gogol « virait sur l'aile », indication visuelle omise par Viardot [95] ; etc.

Cette traduction est donc loin d'être parfaite, comme les autres. Elle n'est pas aussi bonne que le disait Biélinski, pas aussi mauvaise que le prétendait Dostoïevsky [96]. *Tarass Boulba*, grâce à Viardot, fut désormais

incorporé au patrimoine littéraire français, et fixa une image pittoresque du Cosaque, qui remplaça peu à peu celle du redoutable combattant de 1812.

Des nouvelles postérieures de Gogol, seul *Le Manteau* paru au tome III des Œuvres de Gogol en janvier 1843, sera traduit par Marmier, d'abord dans *L'Ami de la Maison* (les 31 janvier, 7, 14 et 21 février 1856) sous le titre *« Le Manteau d'un pauvre homme,* nouvelle russe de Gogol », puis dans son recueil *Au bord de la Néva* (B. F. 18 octobre 1856) [97]. Cette histoire burlesque et touchante, d'où Dostoïevski disait que toute la littérature de son temps était sortie, n'a pas été très bien rendue par Marmier : L. Jousserandot estimait que sa traduction était « assez négligée et plate », et relevait de nombreux endroits affadis, « escamotés, décolorés — ou même défigurés [98] ».

b) Les Ames Mortes.

Ainsi les nouvelles de Gogol ont connu en France une diffusion assez rapide et en gros satisfaisante. Il n'en est pas de même de l'œuvre majeure de l'écrivain russe, *Les Ames Mortes* (1835-1841). Mentionné dès 1845 dans l'*Illustration* [99], l'ouvrage ne paraîtra en français qu'en 1859 dans deux traductions, l'une d'Ernest Charrière, l'autre d'Eugène Moreau [100]. Seul Mérimée, dans son étude sur Gogol parue en 1851, donne la traduction de quelques fragments des *Ames Mortes* (représentant l'entretien de Tchitchikov avec la vieille Korobotchka, ch. III de la première partie), assez heureusement rendus [101]. En revanche les Allemands pouvaient lire dès 1846 *Die todten Seelen,* traduites du russe par Ph. Löbenstein [102] ; en 1854 parut une adaptation anglaise intitulée *Home life in Russia, by a Russian Noble. Revised by editor of Revelations of Siberia* [103]. Gogol n'est pas nommé ; l' « éditeur » en question est le colonel polonais Lach Scyrma, auteur de plusieurs publications en Angleterre. M. P. Alekséiev a montré que cette version anglaise fut remarquée [104] ; on peut regretter cette lacune dans l'information française, car l'œuvre de Gogol privée des *Ames Mortes* n'était guère intelligible ; de la même façon l'absence d'une version intégrale et acceptable d'*Eugène Onéguine* a nui à la fortune de Pouchkine en France.

c) Théâtre.

Inversement la plus célèbre pièce de Gogol, le *Revizor* (1836) connut une diffusion assez grande en France. Beaucoup plus directement accessible au traducteur et au public de cette époque que les *Ames Mortes,* cette comédie intéressa Mérimée, qui en traduisit quelques fragments dans son étude de 1851, et en donna une version complète sous le titre *L'Inspecteur général* en 1853, parue dans le volume *Les deux héritages* [105]. Les fragments de 1851 sont les suivants : des passages de l'acte I, scènes I, IV et V (les avertissements du *gorodnitchi* à ses subordonnés), un morceau de l'entretien de Khlestakov avec le *gorodnitchi* (acte II, scène VIII), en entier la scène dans la famille du *gorodnitchi* (acte III, scène VI), la scène avec le recteur (IV, V), les entrevues avec les marchands et les femmes, (IV, X-XI). Tous ces extraits sont reliés par une analyse. L'étude détaillée de ces traductions ayant été menée avec le plus grand soin par H. Mongault dans son édition des *Etudes de littérature russe* (tome II), il suffit d'y renvoyer le lecteur une fois pour toutes.

Mérimée ne s'est mis à apprendre le russe, sous la direction intermit-

tente de V. I. Doubenskaïa, que depuis deux ans à peine quand il entreprend de traduire le *Revizor* : armé de cette science insuffisante, outillé du seul dictionnaire de Reiff, qu'il omet d'ailleurs souvent de consulter, il s'attaque à une pièce trop difficile et multiplie les erreurs. Il ne s'agit pas tant de négligences que d'ignorances, car dans la version complète de 1853, il s'attache souvent à des améliorations stylistiques, tout en laissant subsister la majorité des contresens commis dans les fragments publiés en 1851. Aussi son travail a-t-il toujours été sévèrement jugé, depuis le critique des *Annales de la Patrie* (1852) jusqu'à H. Mongault en passant par Louis Léger [106] : il est vrai que Mérimée connaît mal la morphologie du verbe, s'embrouille dans les aspects et cesse de comprendre son texte dès que paraît une expression idiomatique.

Le P. Douhaire donna au *Correspondant* des 25 septembre et 25 octobre 1853, sous le titre *Mœurs administratives de la Russie*, une sorte de compte rendu de la traduction de Mérimée, celle du recueil *Les deux héritages*. Il veut substituer à cette traduction « assurément très habile, mais tronquée en plusieurs endroits, notre traduction à nous, moins brillante mais plus voisine du texte russe ». A proprement parler, il ne donne pas une nouvelle version, mais une analyse assez détaillée, notamment de l'acte IV, et fréquemment observe que Mérimée a omis des traits de mœurs significatifs [106] *bis*.

On joua même la pièce de Gogol, d'après la traduction de Mérimée, à la Porte Saint-Martin sous le titre *Les Russes peints par eux-mêmes*. L'adaptateur était Eugène Moreau, le futur traducteur des *Ames Mortes*. Ch. Matharel de Fiennes, dans le *Siècle* du 24 avril 1854, regretta le médiocre succès du spectacle et estima que l'adaptateur aurait dû supprimer certains passages et réduire le tout d'un bon tiers. Jules Janin, dans les *Débats* du 1er mai, admire Nicolas Ier d'avoir autorisé « la représentation publique de cette déshonorante et humiliante comédie » ; le traducteur a eu le tort de croire « que le public s'amuserait à ces injures si loin de nous ». Le public, selon Janin, sans siffler ni approuver, préféra « se promener sur le boulevard, laissant une salle parfaitement vide et des comédiens décontenancés... »

Ainsi la diffusion de Gogol en France fut-elle assez bonne pour certaines nouvelles, presque nulle pour les *Ames Mortes* jusqu'à 1859, médiocre pour le *Revizor* ; les autres pièces de Gogol restèrent totalement ignorées, ainsi que les *Extraits de sa correspondance avec ses amis* [107]. Dans la mesure où Gogol paraissait s'inscrire dans une certaine tradition de réalisme et d'humour volontiers teintés de fantastique, représentée en Occident par Nodier, Hoffmann, Dickens et parfois Mérimée, les lecteurs français l'adoptèrent sans difficulté : mais les autres aspects, plus grinçants et plus angoissés, de son œuvre multiforme et déroutante restèrent méconnus.

4° Tourguéniev.

Si nous accordons une place spéciale à I. S. Tourguéniev dans le tableau des traductions françaises d'œuvres russes, ce n'est pas en raison de son amitié avec le plus célèbre des traducteurs français, Prosper Mérimée : il est entendu depuis longtemps que les deux écrivains ne se sont connus qu'en 1857, soit après l'époque qui nous intéresse [108]. Mais Tourguéniev nous occupe ici à deux titres : comme conseiller de Louis Viardot dans ses traductions de Gogol, Lermontov et Pouchkine, et comme auteur lui-même traduit en 1854.

Malheureusement on est mal renseigné sur la collaboration de Tourguéniev avec Viardot. Nous avons vu que Viardot fit la connaissance du Russe à l'automne de 1843 ; le couple Viardot participa à trois tournées à Pétersbourg lors des hivers 1843-1844, 1844-1845 et 1845-1846. Tourguéniev servit de juin 1843 à avril 1845 au ministère de l'Intérieur ; de mai à novembre 1845 il est en France, notamment à Courtavenel chez ses amis Viardot [109]. Les lettres conservées ne donnent aucune précision sur les travaux littéraires en question. On peut seulement se fonder sur des probabilités.

a) la préface des *Nouvelles russes* de Gogol (septembre 1845) affirme que Viardot a été aidé par « deux amis, MM. I. T., jeune écrivain déjà renommé comme poète et critique, et S. G., qui prépare, parmi des travaux plus légers, une *Histoire des races slaves* [110] ». La traduction a été faite à Saint-Pétersbourg.

b) les deux traductions suivantes, *La Fille du Capitaine* de Pouchkine et les *Nouvelles russes* de Lermontov, sont publiées aux tomes VII et VIII de l'*Illustration* (1846, mai à décembre) cette fois sans qu'apparaisse le nom de Tourguéniev (celui de Viardot manque d'ailleurs aussi dans les traductions de Lermontov). On ne pourrait rien dire de plus si un troisième élément n'intervenait pour nous éclairer :

c) l'article anonyme publié dans l'*Illustration* du 19 juillet 1845 *De la littérature russe contemporaine. Pouchkine. Lermontov. Gogol.* Plusieurs remarques s'imposent ici :

— cet article paraît lors du premier séjour de Tourguéniev en France.

— il dénote une connaissance de littérature russe *par le dedans*, inaccessible à un Français de ce temps.

— une allusion aux traductions *allemandes* de Pouchkine, jugées avec une juste sévérité, témoigne *aussi* d'une connaissance personnelle des relations littéraires russo-allemandes.

— l'article traite précisément des trois auteurs russes dont les traductions sont en cause ; mieux, il *annonce* « avec satisfaction et confiance que la traduction de ses meilleures nouvelles [de Gogol] va bientôt paraître dans la langue la plus universellement répandue » ; à propos de Pouchkine il pense qu'*Eugène Oniéguine* « ou quelques-unes de ses nouvelles (surtout l'admirable *Fille du Capitaine*) plairaient aux lecteurs français ».

— les termes dans lesquels l'auteur s'exprime sur Gogol ressemblent à ceux de Tourguéniev à la mort de l'écrivain (fragment d'une lettre à P. Viardot février 1852 [111]).

De ce faisceau d'indications on peut, nous semble-t-il, conclure, comme l'a fait par d'autres voies L. R. Lanski [112], que Tourguéniev est bien l'auteur de l'article de 1845, et qu'il a participé à l'élaboration des trois traductions de Gogol, Pouchkine et Lermontov parues en 1845-1846. Mais faut-il dire comme l'éditeur des Lettres d'I. S. Tourguéniev (tome I, 1961) : « La part prise par Tourguéniev à toutes ces traductions est extrêmement importante : il apparaît essentiellement comme le principal traducteur, et Louis Viardot simplement comme le rédacteur du texte français puisqu'il ne savait rien ou presque rien de la langue russe [113] ? » On se rangerait facilement à cette façon de voir si les traductions en question étaient toujours exactes : or nous avons vu déjà qu'il n'en est rien. Chose extraordinaire : le volume d'*Œuvres dramatiques* de Pouchkine publié en 1862 est le seul à porter la signature des deux traducteurs [114]. On peut supposer que cette fois au moins le texte offert est impeccable :

or il n'en est rien, et V. S. Schulz s'étonnait dès 1880 de l'imperfection d'un ouvrage dont on pouvait tant attendre [115] ! Ainsi on est obligé de dire selon nous : d'une part, Viardot, n'ayant jamais appris le russe, ne pouvait venir à bout de textes longs et difficiles, et avait besoin du secours d'un Russe compétent et obligeant, ce qui était le cas de Tourguéniev ; d'autre part ce secours était limité puisque tant d'erreurs subsistent, alors que Tourguéniev, comme nous le verrons, était pointilleux en matière de traduction. Deux solutions sont alors possibles : 1° Viardot établissait par ses propres moyens un canevas, et consultait Tourguéniev seulement sur les points qui lui semblaient obscurs ; 2° Tourguéniev établissait ce canevas, et Viardot arrangeait ensuite à son gré, multipliant alors les inexactitudes et les fantaisies : mais on voit mal pourquoi il introduirait tant d'erreurs, car Tourguéniev savait le russe et le français d'une manière beaucoup trop raffinée pour en commettre tant lui-même. Viardot parle bien, à propos de Gogol, d'une sorte de « dictée » suivie d'une mise au net de sa façon [116] ; mais il se peut qu'après cette première expérience, et devant des textes moins difficiles, Viardot se soit enhardi au point d'établir lui-même le premier état, et de demander des conseils de la part de Tourguéniev. On comprendrait mieux aussi pourquoi le nom de Tourguéniev disparaît totalement après Gogol. Seule la découverte d'autres lettres permettrait d'éclaircir sûrement cette question assez délicate.

On peut s'étonner que Tourguéniev lui-même n'ait pas traduit ses *Récits d'un Chasseur* en français, et qu'il n'ait pas encouragé Viardot à le faire dès leur publication en Russie : « Mes petites nouvelles [...] ne méritent pas l'honneur d'une traduction ; mais l'offre que me fait el señor Louis est trop flatteuse pour que je ne m'abonne pas, dès à présent, à en profiter plus tard, quand j'aurai fait enfin quelque chose de bon, si Apollon veut que ce bonheur m'arrive » (11 janvier 1848, de Paris à Pauline Viardot) [117]. En 1858 seulement paraîtra un recueil de *Scènes de la vie russe par M.I. Tourguéneff. Deuxième série, traduite avec la collaboration de l'auteur par Louis Viardot,* complétant la *Première série* traduite la même année « avec l'autorisation de l'auteur » par X. Marmier. Dans ces recueils figurent des œuvres en prose rédigées postérieurement aux *Récits d'un chasseur* [118].

Seuls ces *Récits* furent offerts au public français avant 1856. Parus à partir de 1847 jusqu'en 1851 dans le *Contemporain,* ils furent groupés en un volume publié en 1852 [119]. Le succès qui avait accueilli les nouvelles séparées ne se démentit pas quand parut le recueil. En France, dès 1851 Saint-Julien citait dans la *Revue des Deux Mondes,* les *Mémoires d'un Chasseur* [120]. On comprend qu'Ernest Charrière, qui connaissait assez bien la Russie puisqu'il avait été un moment précepteur chez les Sollogoub, se soit empressé de traduire l'ouvrage de Tourguéniev, beaucoup plus facile à acclimater en France que l'œuvre de Gogol. Le 15 avril 1854 la librairie Hachette mettait en vente les *Mémoires d'un seigneur russe ou tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes.*

Plusieurs savants soviétiques ont consacré des études à cette traduction et aux problèmes qu'elle soulève, notamment M. K. Kleman, M. P. Alekséiev et F. Ia Priima. Il ressort clairement de ces travaux que Tourguéniev dont nous reproduisons en appendice la lettre de protestation, parue en français dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 10/22 août 1854 puis, par les soins d'H. Delaveau, dans l'*Athenæum français* du 21 octobre,

a jugé mauvaise la traduction de Charrière à la fois parce qu'elle était infidèle et parce qu'elle était dangereuse pour lui [121].

Ernest Charrière, dont nous avons déjà cité un ouvrage historique, *La Politique de l'Histoire*, apprit passablement la langue et se donna une teinture de littérature russe. Né en 1805, il pratique la traduction selon l'esprit du XVIII[e] siècle, comme J.-M. Chopin, M. A. Iermolov, P. de Julvécourt. En 1850, dans sa préface aux *Ames Mortes* de Gogol, il déclara avoir voulu « populariser » le livre de Tourguéniev en le rapprochant « de notre manière de sentir [122] ». Et Mérimée en 1854 déclarait de confiance : « M. Charrière s'est bien tiré de cette tâche difficile », en le louant d'avoir élucidé beaucoup de détails des mœurs russes dans des notes « très courtes et substantielles [123] ». Or Tourguéniev dans sa lettre donne quelques exemples précis de contresens flagrants ; nous avons examiné trois récits de près. Il en ressort que dans *Khor et Kalinytch*, Charrière a commis au moins huit erreurs graves et vingt adjonctions ; dans *Le Comptoir*, dix erreurs graves, deux omissions, trente adjonctions ; dans *Le Cabaret*, trois lignes de Tourguéniev consacrées au *riadtchik*, sorte de sous-traitant qui passait des commandes aux *koustarniki* ou artisans ruraux, sont remplacées par un paragraphe de dix-neuf lignes totalement étrangères au texte russe et où ce personnage, appelé « entrepreneur », est décrit comme un colporteur, état inconnu en Russie comme le note Tourguéniev.

La plupart des adjonctions de Charrière reflètent son désir d'éclairer le texte de Tourguéniev et d'en souligner les effets. Exemple : « Le sujet du troisième tableau était une femme peinte *en raccourci*, remarquable par [une prodigieuse masse de tire-bouchons d'un côté de la tête, par] des genoux rouges et [surtout par] de [bons] gros pieds, [ce qui, comme on sait, est aux yeux du Russe un des premiers agréments du sexe] [124]. » Nous indiquons entre crochets droits les adjonctions. Dans ce même récit, *Le Comptoir*, Charrière dut trouver que le narrateur restait trop étranger à l'action dans le texte russe : à cinq reprises il lui prête des commentaires sur l'action dont il est témoin, dont le total se monte à vingt lignes environ [125]. Plus risibles encore les agréments stylistiques dont Charrière orne la prose de Tourguéniev : p. 181 « sans cela, l'ordre que vous voyez n'aurait pas [plus] d'effet [qu'une feuille de chêne] ». Un peu plus bas : « Eh quoi, reprit ensuite le commis avec son sourire particulier, [qui lui rendait le menton lisse comme une pomme de Crimée] » ; p. 183 : « Il farfouillait sans cesse dans sa barbe, clignotait à plaisir et s'étirait la lèvre [inférieure comme pour la mettre en cerise ou en bigarreau]. » On pourrait à l'infini multiplier les exemples. Quant aux contresens, ils sont moins fréquents, mais parfois énormes : à ceux qu'indique Tourguéniev, joignons-en quelques autres : p. 187 « en appuyant sur chaque mot » (c'est « en butant » qu'il faudrait) ; p. 189 : « Il a fallu te ramener ici les pieds garrottés » (« tu as eu bien de la peine à revenir jusqu'ici») ; p. 282 : « On ne le désignait que par le sobriquet de Dikï-Bârine, mais en lui adressant la parole directement, on l'appelait Pérévléçof » («mais son véritable nom était Pérévlessov) ; etc.

Donc Tourguéniev était parfaitement fondé à reprocher au traducteur ses trahisons littéraires. Mais, comme le montrait M. Kleman en 1934, il était à la fois indigné et inquiet. « Ce qui me tient à cœur, écrivait-il le 7/19 août, c'est de protester contre les conclusions que plusieurs d'entre eux [les critiques] ont cru pouvoir tirer de mon livre. Je proteste contre ces conclusions et contre toutes les déductions qu'on peut en

faire, comme écrivain, comme homme d'honneur et comme Russe. » Iou. G. Oksman publia après la Révolution d'octobre les rapports secrets de censure et de police relatifs aux *Récits d'un chasseur* [126] : le censeur V. V. Lvov qui avait autorisé la publication du volume fut cassé par ordre de Nicolas Ier, comme l'avait été celui qui avait laissé passer la *Lettre* de Tchaadaïev. La IIIe Section savait fort bien que Herzen, dans son *Développement des Idées révolutionnaires en Russie*, citait le livre de Tourguéniev [127] ; I. S. Aksakov écrivait de son côté à l'auteur le 4/16 octobre 1852 : « Je relis à présent les *Récits d'un chasseur*, et je ne comprends pas comment Lvov a pu les laisser passer. C'est une série bien ordonnée d'attaques, un véritable feu roulant contre les propriétaires terriens. Cela donne au livre une puissante signification, indépendamment de son mérite littéraire [128]. » Or Tourguéniev était suspect depuis son article nécrologique sur Gogol, paru six mois avant l'édition en volume des *Récits*. Autorisé à quitter sa propriété de Spasskoïé, puis à se montrer à Moscou et à Pétersbourg en 1853, Tourguéniev pouvait légitimement craindre un retour de rigueur lorsque les services de Doubelt liraient la traduction de Charrière.

En effet celui-ci appuie lourdement sur l'importance sociale du livre. Le simple titre russe, *Zapiski okhotnika* (Récits ou notes d'un chasseur) devient *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes*. Charrière entendait ainsi souligner avec ce titre « le caractère de témoignage de l'aristocratie russe sur la situation réelle du pays qu'elle domine [129] ». En outre, presque tous les titres des récits sont allongés, toujours dans la même intention. Quelques exemples suffiront :

I. Khor et Kalinytch. [Serfs russes dans les campagnes.]
II. Ermolaï et la meunière. [Serfs russes dans les villes.]
III. L'eau de framboise, [ou le velmoje russe].
IV. L'odnodvoretz. [Grande, petite noblesse et bourgeoisie en Russie.]
VII. Lgof. [Condition mobile des serfs.]
VIII. Béejine lough. [Les superstitions populaires en Russie.]
X. Le Bourmistre. [Serfs et intendants en Russie.]
XI. Le Comptoir, [ou la domesticité en Russie], etc., etc.

Certaines notes de Charrière accentuent encore ce côté « documentaire » de sa publication : celle sur les *odnodvortsy* par exemple [130]. Ces notes ne sont pas toujours dépourvues d'intérêt, surtout pour un public aussi mal informé que celui auquel s'adressait le traducteur. Mais dans l'ensemble la protestation de Tourguéniev paraît absolument justifiée, et l'approbation de Mérimée prouve simplement qu'il n'avait pas lu les *Récits* dans le texte russe.

Charrière réédita sa traduction en 1855 en tenant compte des critiques de Tourguéniev. Le titre devient : *Mémoires d'un seigneur russe par M. Ivan Tourguénief*. Les huit endroits cités par Tourguéniev comme exemples de contresens ou d'interpolations sont amendés. Mais Charrière laisse subsister dans sa deuxième édition toutes les autres fantaisies contenues dans la première. Les titres des chapitres gardent leurs adjonctions, et même le V *Mon voisin Radîlof* devient *Mon voisin Radîlof et le gentilhomme commensal*. Heureux de l'approbation de Mérimée relative aux notes de son ouvrage, Charrière en ajoute une dizaine, souvent de caractère philologique, et en complète d'autres, parfois pour discuter des critiques émises après la première édition (p. VIII, 110, 268), mais

sans jamais la moindre allusion à la lettre humiliante de Tourguéniev. En 1859 seulement, il déclara : « Il nous a toujours semblé que cette lettre où il nous désavouait était une démonstration commandée par des convenances personnelles [131]. » Nous touchons du doigt dans ce cas exceptionnel l'équivoque permanente entre auteur et traducteur. Le premier mesure la distance séparant la version étrangère de l'original, qui est à ses yeux un aboutissement, une quintessence, tandis que le second prend cet original pour point de départ, et mesure la distance qui le sépare du public étranger auquel il le destine.

Le 24 mars 1855 Léopold Favre, imprimeur à Niort, mettait en vente sous le titre *Mœurs et superstitions russes par Ivan Tourguenief* pour traduction de Khor et Kalinytch, sans titre, et une de *Biéjine Loug* intitulée *Superstitions populaires en Russie !* ce n'est pas un plagiat de Charrière, le style est assez élégant, mais les noms propres sont maltraités et le second récit amputé de sa description initiale [132].

Ni les poésies lyriques du jeune Tourguéniev, ni ses poèmes descriptifs et lyriques tels *Paracha, La conversation, Le propriétaire, André,* ne furent connus ; encore moins son théâtre, si mal accueilli en Russie même. Maillon essentiel entre la comédie de Gogol et celle de Tchékhov, la comédie de Tourguéniev n'a été révélée au public français que depuis peu d'années. Ses premiers récits en prose restèrent également ignorés.

5° Autres écrivains.

Les quatre écrivains dont nous venons d'étudier la diffusion en France sont sans discussion les meilleurs de leur époque. Mais ce qui paraît évident à présent ne l'était pas il y a cent ans : nous avons vu la place éminente accordée par Henri Mérimée dans son opuscule de 1847 à Gretch et à Boulgarine. Sainte-Beuve, induit en erreur par le choix du prince Mechtcherski, fait grand cas de Benediktov ; le public français pourra lire Sollogoub mais non *Les Pauvres gens* de Dostoïevski. Du côté des poètes en effet, les anthologies comme celles du prince Mechtcherski, notamment *Les Boréales* (1839), et surtout *Les poètes russes* (1846), réussissent bien à donner l'idée d'une certaine richesse poétique et d'une grande variété d'inspiration chez les poètes russes, mais en définitive aucun nom ne s'impose vraiment au lecteur, et les plus grands, tels Pouchkine et Lermontov, sont perdus au milieu des *minores,* les Bénédiktov, Tépliakov et comtesse Rostoptchine. Au contraire, les poètes qui auraient pu être utilement traduits et situés par rapport à Pouchkine, tels Baratynski, Iazykov, Koltsov, restent à peu près inconnus [133]. Les poètes de la période antérieure, Lomonossov, Derjavine, Dmitriev, Joukovski, etc. avaient été introduits en France par plusieurs anthologies, celle de Pappadopoulo et Gallet en 1800, celle de Dupré de Saint-Maure en 1823, celle de Héguin de Guerle en 1827, avant Julvécourt et Mechtcherski. La tentation d'H. Dupont, manquée comme on sait, reste la seule de son temps : aucun autre poète russe, Krylov mis à part, ne fait l'objet d'une tentative de traduction un peu étendue en français. Aussi l'acclimatation de la poésie russe en France restera-t-elle extrêmement précaire jusqu'à nos jours.

Le roman et le conte eurent plus de chance [133 *bis*]. De Thadée Boulgarine, Ferry de Pigny traduisit *Ivan Wyjighine, ou le Gil Blas russe* (1829), et Victor Fleury *Le Faux Démétrius ou l'imposteur, roman historique* (1832-1833). Le même intérêt pour le roman russe, surtout historique, porta Jean Cohen à traduire *Rosslawlew ou les Russes en 1812*

(1834) par M. N. Zagoskine. Il est évident que *La Fille du Capitaine* de Pouchkine, ainsi que *Les Faux Démétrius* de Mérimée bénéficièrent de l'intérêt qui s'attachait dans les années 30 et 40 à toutes les variétés du roman historique [134]. Dumas discerna bien vite de son côté l'intérêt romanesque de l'histoire russe, puisqu'il tira de la conspiration décembriste son *Maître d'armes*. Une importante anthologie de Ferry de Pigny et J. Haquin, avec une préface et des notes d'Edme Héreau, *Les conteurs russes, ou nouvelles, contes et traditions russes* (1833), réunissait en deux volumes de nombreux textes en prose de Bougarine, Karamzine, Narejny, Pogodine, Batiouchkov, Pouchkine, Bestoujev-Marlinski, etc. C'est sous le titre de *Nouvelles russes* que Viardot lança sa traduction de Gogol en 1845 ; J.-M. Chopin réunit dans son *Choix de Nouvelles russes* publié en 1853 des textes de Pouchkine et Lermontov au *Callisthène* de Fonvizine, et à *Sokhaty, nouvelle sibérienne*, de Polévoï. Le goût marqué du public français pour le récit court, conte ou nouvelle, explique la diffusion assez remarquable dont bénéficia le comte V. S. Sollogoub. Les *Nouvelles choisies*, traduites par le comte Eugène de Lonlay (1854), offraient cinq récits de lecture facile, ce qui explique leur inclusion par Hachette dans son active *Bibliothèque des Chemins de fer* ; H. Delaveau range le traducteur dans la même école que Dupré de Saint-Maure, Léouzon Le Duc et Viardot, ce qui est injuste pour ce dernier, et regrette que son choix ne comprenne pas le *Tarantas* [135]. Cet ouvrage, le meilleur de Sollogoub, fut traduit en 1855 par Eugène Moreau dans la *Revue Française* ; Marmier traduisit encore *La Pharmacienne* dans son recueil de 1856 *Au bord de la Néva*.

A H. Delaveau revient le mérite d'avoir fait connaître les premiers écrits de Herzen dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1854) : il donne notamment une bonne traduction des premières pages du *Docteur Kroupov*. Le 1er septembre, il analyse longuement *Tiour'ma i ssylka* (La prison et l'exil), et contribue ainsi à révéler un visage presque inconnu de la littérature russe. « Articles bien intentionnés mais bêtes » disait Herzen à une amie [136].

III. LES ETUDES LITTERAIRES.

Jusqu'en 1840 environ, les études consacrées à la littérature russe présentent un double caractère : elles accompagnent le plus souvent une anthologie et concernent l'ensemble ou au moins de très vastes secteurs de cette littérature. J. M. Chopin en 1822, Dupré de Saint-Maure en 1823, Héguin de Guerle en 1827, Ferry de Pigny et Haquin en 1833 avaient accompagné leurs traductions de remarques sur la littérature russe, plus ou moins heureuses selon leurs connaissances. Le plus intéressant de ces essais, qui accompagnait *Les conteurs russes* de F. de Pigny et Haquin, était signé E.H., c'est-à-dire Edme Héreau (1791-1836), le meilleur intermédiaire littéraire entre la Russie et la France avant la période qui nous occupe, collaborateur de la *Revue Encyclopédique* dirigée par M. A. Jullien de 1819 à 1831 où il multiplia notices et comptes rendus, en liaison avec S. D. Poltoratski [137]. Aucun périodique ne joua dans la suite un rôle aussi actif : seuls l'*Illustration* à partir de 1843, puis l'*Athenæum français* à partir de 1852 continuèrent partiellement la tradition de la *Revue Encyclopédique*.

Le *Mercure de France au XIXe siècle*, qui avait publié en 1824 un compte rendu très dur de l'*Anthologie russe* de Dupré de Saint-Maure signé

L. N. (identifié avec P. A. Katénine, ami de N. I. Bakhtine et du très conservateur prince A. A. Chakhovskoï) [138], publia en 1828 sans signature un essai intitulé *Littérature de la Russie* [139], non mentionné par M. Ch. Corbet dans son étude récente [140], et dû certainement à un Français. C'est une des premières études générales sur la littérature russe qui ne soit liée à la publication d'aucun volume. Il cite les traductions de John Bowring, de Van der Borg et de Dupré de Saint-Maure, mais sans s'y attacher ; soulignant le manque d'originalité, « vice capital » de la littérature russe, il cite poliment parmi les poètes Joukovski, Krylov, Pouchkine *(Le Jet d'Eau de Baktchi-Saraï, Les Bohémiens* attendus du public), mais marque une préférence pour Ryléiev dont il place le *Voïnarovski* au-dessus des *Bohémiens* de Pouchkine, et compare les *Méditations poétiques* à celles de Lamartine. Plus d'un trait rapproche ce tableau sommaire des aperçus de J. M. Chopin dans la *Revue Encyclopédique* (1829) [141] et de son étude *De la littérature des Russes* de 1843 [142]. En somme la Révolution de 1830 arrive en France alors que, malgré les efforts de certaines revues, de laborieux intermédiaires et de traducteurs nombreux mais peu compétents dans la plupart des cas, la littérature russe n'a pas encore droit de cité parmi les grandes manifestations du génie européen. En 1846 E. Mennechet publiait ses *Matinées littéraires — Etudes sur les littératures modernes,* en quatre volumes : y figuraient les littératures française, anglaise, allemande, espagnole, italienne et portugaise. Aucune mention d'une littérature polonaise ou russe. Il faudra encore une dizaine d'années pour que, la guerre aidant, l'intérêt pour la littérature russe dépasse un tout petit cercle de curieux et d'habitués des salons franco-russes.

* * *

La connaissance de Pouchkine en France reste extrêmement superficielle jusqu'à sa mort, survenue en 1837. Parallèlement à l'effort de traduction qui se manifeste à partir de cette date, on note un intérêt croissant pour l'auteur et pour son œuvre. Les faits les plus notables sont d'abord l'intervention de Mickiewicz : au n° 1 du *Globe,* le 25 mai 1837, sous la signature « Un ami de Puszkin », Mickiewicz publia un article nécrologique assez nourri. Comme le remarquait W. Lednicki [143], l'image donnée par le poète polonais était celle du Pouchkine qu'il avait connu, soit entre 1826 et 1829 : « Pouchkine était alors un enfant, sublime il est vrai, mais il n'était qu'un enfant. » Et cette sévère sentence, qui ne tient pas assez compte des difficultés rencontrées par Pouchkine dans son pays : « Il gaspilla son talent. » Cependant Mickiewicz admirait *Eugène Oniéguine,* « le plus original, le plus national de ses ouvrages », qu'il rapprochait plus ou moins consciemment de son *Pan Tadeusz,* et rappelait la puissante impression qu'il avait ressentie lors de la lecture de *Boris Godounov* par Pouchkine lui-même.

Plus décevant est l'aperçu relatif à Pouchkine inclus par Mickiewicz dans son cours *Les Slaves* (leçon du 7 juin 1842) : il ne concerne à proprement parler qu'*Eugène Oniéguine,* et insiste trop sur la dette de Pouchkine vis-à-vis de Byron et de Walter Scott. Evoquant la période qui suivit l'échec du mouvement décembriste, Mickiewicz déclare durement : « Il fallait faire un pas en avant, et Pouchkine n'en avait plus la force. Telle fut la fin de la littérature russe moderne [144]. » Le même jugement

moral est prononcé dans la leçon du 20 décembre 1842, où Mickiewicz étudie la conception pouchkinienne du rôle du poète dans trois poèmes, *Poètou* (Au poète, sonnet de 1830), *Prorok* (Le prophète 1826) et *Poèt i tolpa* (Le poète et la foule, 1828), qu'il traduit en entier [145].

Plusieurs études françaises essayèrent de faire connaître l'écrivain et de situer l'œuvre au moment même de son interruption tragique. Loève-Veimars avait précédé Mickiewicz dans les *Débats* du 2 mars 1837 par une courte note biographique peu exacte ; Charles Baudier donna à la *Revue des Deux Mondes* une étude que L. Jousserandot jugeait la meilleure de cette époque [146]. Cependant Baudier encadre son étude de propos assez dédaigneux : « D'où vient que la Russie, qui nous occupe tant sous le point de vue politique, nous occupe encore si peu sous le point de vue littéraire ? C'est que jusqu'à présent, et sauf d'honorables exceptions, elle n'a point d'écrivains originaux, c'est que la plupart d'entre eux ne sont guère que d'humbles ruisseaux qu'alimentent trois fleuves puissants, la France, l'Angleterre, l'Allemagne... [147] » Et à la dernière page de son étude, Baudier déclare sans ambages qu'on ne saurait accorder à Pouchkine « la force d'invention, la profondeur de sentiment, l'audace d'images, les vues larges et philosophiques qui distinguent le génie » : ce qui lui assure l'immortalité, c'est son style « plein, poétique, harmonieux ». Nous avons examiné les fragments assez nombreux traduits dans une prose pompeuse ; Baudier les relie par des analyses acceptables, et donne de l'œuvre une idée qui ne manque pas de justesse, malgré certains reproches qui font sourire : « Comment ne jamais lever les yeux vers le ciel, ni pour l'adorer comme Lamartine, ni pour le maudire comme Byron ? [...] Sa vie et ses œuvres semblent prouver cette triste vérité ; athée dans ses discours, il est païen dans ses poésies [148]. » Pour Baudier, Pouchkine est d'abord Chénier, puis Byron. L'idée du manque d'originalité de Pouchkine est donc bien ancrée en France, et on la retrouve un peu partout. Circourt, analysant *Boris Godounov* dans la *Revue française et étrangère*, déclare : « Rien n'était plus national que le caractère de Pouchkine, bien que son talent fût nourri d'imitations étrangères [149] » ; quant à Custine, il estimait que le vrai poète slave, c'était Mickiewicz [150].

A partir de 1843, de nouvelles vues se manifestent : J. M. Chopin, dans la *Revue Indépendante* du 25 mai 1843, fait de Pouchkine « le poète de la résistance ». Il voit en lui, au contraire de Mickiewicz, le poète « qui s'est associé le plus franchement au mouvement des idées nouvelles » et qui a su refuser « les chaînes dorées de la faveur ». D'ailleurs il ne prouve rien de ce qu'il avance ; quant au talent du poète, il en donne une singulière idée en lui refusant la largeur de la conception et la « distribution savante dans le plan » ! Pouchkine est, aux yeux de Chopin, un habile improvisateur [151].

Deux articles vont heureusement améliorer la situation. L'un est celui que nous avons déjà mentionné à propos de la question Tourguéniev-Viardot. Paru sans nom d'auteur dans *l'Illustration* du 19 juillet 1845 sous le titre « Littérature russe contemporaine », il peut, croyons-nous, être attribué sans hésitation à Tourguéniev. Faisant table rase de toute la littérature russe du passé, l'auteur écrit avec une assurance iconoclaste qui rappelle Tchaadaïev : « Le temps n'est pas loin où toute cette époque de l'histoire russe que couronnent Karamzine et Joukovski n'intéressera plus que le philosophe et l'historien ». Rejoignant l'opinion généralement jusqu'à une date récente, l'auteur estime que « la véritable litté-

rature nationale ne date que d'Alexandre Pouchkine, et ne compte après lui que deux talents supérieurs, Michel Lermontoff et Nicolas Gogol ». Tourguéniev montre brièvement mais en termes nets que toute la Russie se reconnaît à travers l'œuvre de Pouchkine, complètement dépourvue de cet amour du *moi* qui s'étale si fastidieusement dans la littérature contemporaine. Rien de singulier, de fantastique chez Pouchkine, et l'absence de couleur locale « peut le faire paraître un peu pâle aux étrangers qui ne le lisent pas dans son idiome ». Pour la première fois apparaît un Pouchkine débarrassé du manteau byronien dont on le couvrait obligatoirement. Il est seulement dommage que cette caractéristique soit si brève. Les Russes furent intrigués par cet article, qui leur parut trop judicieux pour être l'œuvre d'un Français [152].

M. A. Iermolov faisait précéder sa traduction si infidèle de *Kirdjali* d'une étude intitulée *Le poète Pouschkine* [153], moins brillante mais plus précise que l'esquisse de Tourguéniev. Iermolov retrace la vie du poète en usant d'euphémismes tels que : « Par suite de circonstances particulières, Pouschkine dut quitter Saint-Pétersbourg, et se rendre à Kichenew en Bessarabie... » Mais il donne un aperçu assez juste des poèmes, de *Boris Godounov* et des œuvres en prose dont Baudier n'avait rien dit. Le premier en France, Iermolov cite des extraits de trois lettres du poète (fin 1830 et janvier-février 1831). Iermolov essaie à son tour de défendre l'originalité de Pouchkine en indiquant ce qui le sépare de Byron, notamment la variété des types et le goût de l'analyse.

Les traductions d'H. Dupont parues en 1846 furent mal accueillies. Un compte rendu de Gachon de Molènes dans les *Débats* du 17 novembre 1846 montrait clairement combien la poésie russe trouvait de préventions dans le public français : « Non, malgré Pouchkine et ses œuvres, je ne puis croire aux poètes russes. » Sévère pour *Boris Godounov*, le critique est plus clément pour *Eugène Onéguine* qu'il résume brièvement. Il ne paraît pas se douter que personne ne pouvait découvrir Pouchkine à travers un aussi médiocre interprète que Dupont.

L'étude la plus importante concernant Pouchkine entre 1837 et 1856 est celle que Charles de Saint-Julien donna en manière de compte rendu des traductions de Dupont dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1847 sous le titre *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans.* En fait, sur les 37 pages de l'article [154], 22 seulement sont réellement consacrées à Pouchkine, le reste de l'article répondant à la deuxième partie du titre. Et de Dupont il n'est question qu'incidemment, dans les termes sévères que nous avons rapportés plus haut.

Saint-Julien prend exactement le contre-pied de la théorie de Chopin qui faisait de Pouchkine le poète de la « résistance ». Il dénonce assez justement l'erreur fort répandue sous la monarchie de Juillet qui consiste à associer l'essor du génie poétique avec la liberté politique. Sans passer sous silence la phase libérale de Pouchkine à la fin du règne d'Alexandre Ier, Saint-Julien montre bien comment le poète sut profiter de son exil pour approfondir sa culture et renouveler son inspiration. On peut regretter qu'il n'en donne pas de preuves plus solides en analysant et comparant les poésies détachées de ces différentes époques. En revanche il cite et commente assez adroitement les poèmes, *Eugène Oniéguine* et les petites tragédies, en faisant ressortir le caractère superficiel de l'inspiration antique chez Pouchkine, ce qui rend vain tout

rapprochement avec Chénier. Mais Saint-Julien émet des théories aventureuses sur les « littératures jeunes » qui ne savent peindre que « des passions simples et pour ainsi dire à l'état primitif ; ignorantes qu'elles sont des nuances, des distinctions, des analyses fines et délicates, elles les peignent à larges traits et toujours sans mélange... [155] » Ce qui est déjà absurde si l'on pense à Agamemnon, à Andromaque ou à Ulysse dans les poèmes homériques, et ce qui l'est bien davantage à propos d'une littérature qui en est déjà aux premiers *Récits d'un chasseur* de Tourguéniev, aux *Pauvres Gens* de Dostoïevsky et à la poésie de Tiouttchev. Saint-Julien est mieux inspiré lorsqu'il montre, le premier en France, l'importance du travail historique entrepris par Pouchkine sur la révolte de Pougatchov et son influence bénéfique sur le roman *La Fille du Capitaine*.

Ainsi cette étude sur Pouchkine mérite d'être retenue comme la première tentative d'appréciation globale d'une œuvre encore mal connue, médiocrement et très partiellement traduite en français. Saint-Julien eut le tort de l'alourdir de considérations tendancieuses ou oiseuses sur l'origine de la langue russe, l'excellence de l'instruction publique sous la tutelle du comte Ouvarov et la situation de la littérature russe depuis la mort de Pouchkine. Il ignore Biélinski, mais, peut-être sous l'influence de l'article de Tourguéniev, parle décemment de Gogol et de Lermontov.

Jusqu'à 1856 aucune autre étude ne fut consacrée à Pouchkine. Mérimée voulait en donner une dès 1849, mais il préféra savoir assez de russe pour lire Pouchkine dans l'original [156] : son étude ne parut qu'en 1868. Marmier donna à son tour une biographie acceptable du poète en 1859 [715]. Si l'on néglige les racontars de Gallet de Kulture [158] et les sottises de Tardif de Mello [159], il ne reste à citer pour la période 1847-1856 que quelques pages de J.G. Rohr dans son *Missionnaire républicain en Russie* (1852) [160]. Elles constituent en réalité une réfutation de l'article de Saint-Julien, à qui Rohr avait dû vouer une inimitié aussi solide qu'Hippolyte Augé. Il place ses remarques dans la bouche d'un professeur russe nommé Oumine (simple surnom signifiant l'*intelligent*), et ne désigne Saint-Julien que comme Monsieur X... La date (fictive) du passage, décembre 1847, confirme qu'il s'agit de Saint-Julien.

Cet Oumine, en qui l'on peut reconnaître quelques traits de l'historien occidentaliste T. N. Granovski, adresse de justes reproches à Saint-Julien : l'absence de toute référence aux Poésies du Lycée, l'ignorance des ouvrages qui constituaient la bibliothèque de Pouchkine, le silence inexplicable sur *Rouslan et Lioudmila*, première œuvre importante du poète. Assez verbeux, le développement essaie de présenter la carrière de Pouchkine de manière plus ordonnée que ne l'avait fait Saint-Julien, et de mieux relier ses premières productions aux œuvres des écrivains de la période précédente. Il attaque aussi à juste titre la tendance ridicule de Saint-Julien à souligner le caractère africain du poète, et lui reproche d'avoir exagéré l'attachement de Pouchkine aux idées libérales, ce qui l'entraîne à considérer l'attitude ultérieure du poète comme une apostasie, à parler « des principes trahis et sacrifiés au titre de gentilhomme de la chambre ». Enfin Saint-Julien n'a pas dit que la fin de la carrière littéraire de Pouchkine s'était déroulée dans un isolement croissant et une hostilité non déguisée de la bonne société [161].

Ainsi pouvons-nous constater que la personnalité de Pouchkine, l'appréciation de son œuvre, sa situation au sein de la littérature russe sont

des problèmes qui ont été posés par certains Français avant 1856 : ni les traductions, ni ces études ne sont d'un niveau bien élevé, et l'on ne doit pas s'en étonner. Les travaux relatifs à la Russie sont dans l'enfance, et Pouchkine, dans sa variété et par l'extrême difficulté de suivre les cheminements de son génie créateur, offrait aux critiques d'alors une tâche au-dessus de leurs forces. Reconnaissons-leur, à défaut d'une connaissance profonde des questions, une bonne volonté et une ouverture d'esprit qu'on ne constate pas toujours chez les Français devant les œuvres étrangères.

*
* *

De Lermontov il ne semble pas être question avant 1843. Custine, dans *La Russie en 1839*, ne nomme pas le poète. Mais nous avons essayé de montrer qu'on pouvait le reconnaître dans le portrait esquissé au *Résumé du voyage* ; en outre, à propos de la mort de Pouchkine, Custine donne la parole à un précepteur français de Saint-Pétersbourg qui évoque le sort d'un jeune poète « doué de beaucoup de talent », qui écrit « une ode patriotique pour remercier l'Empereur de se faire le protecteur des lettres » et « finit cette pièce remarquable en chantant les louanges du poète évanoui [162] ». Il est évident que Custine désigne ici le poème « Sur la mort de Pouchkine », connu dans la capitale deux ans avant son voyage. L'erreur d'interprétation qui fait de ce poème un chant de reconnnaissance à Nicolas Ier provient de la fameuse épigraphe tirée du *Venceslas* de Rotrou, acte IV, scène V, traduit par A. A. Gendre : « Vengeance, ô mon souverain, vengeance ! Je tombe à tes pieds ! Sois juste, punis le meurtrier, pour que son châtiment, dans les siècles futurs, fasse connaître à la postérité combien tu étais juste, et qu'il serve d'exemple aux scélérats [163] ! » Saint-René Taillandier, nous l'avons vu, amalgame cette épigraphe au texte de Lermontov. La critique crut longtemps que Lermontov avait joint ces lignes au texte primitif de son poème, qui aurait alors reçu l'approbation de Nicolas. Mais le poète, exaspéré par ceux qui prenaient la défense du meurtrier, d'Anthès, aurait ensuite ajouté les seize derniers vers flétrissant les courtisans et les assignant devant le tribunal céleste.

La critique récente n'admet pas que les choses se soient passées ainsi : on estime que le premier état du poème ne comprenait ni l'épigraphe, ni les seize derniers vers [164]. Ceux-ci furent en effet ajoutés par Lermontov pour répondre aux défenseurs de d'Anthès, notamment N. A. Stolypine, frère de son cousin et fidèle ami A. A. Stolypine, dit « Mongo ». Quant à l'épigraphe, qui ne cadre nullement avec le ton et les intentions du poème, elle ne figure pas dans la majorité des copies conservées et manque dans la version de l'*Etoile Polaire* (Londres 1856). Elle fut probablement ajoutée dans une copie circulant à la Cour, afin d'éviter les foudres impériales que les seize vers ajoutés par Lermontov ne manquèrent pas d'attirer : « appel à la révolution », écrivit Nicolas en marge. Lermontov fut aussitôt envoyé au Caucase.

Or le texte de Custine paraît prouver que d'une part la copie dont il parle contenait l'épigraphe de Rotrou, et d'autre part s'arrêtait sur l'éloge funèbre de Pouchkine : « Il finit cette pièce remarquable en chantant les louanges du poète évanoui : rien de plus... J'ai lu ces vers, et je puis vous attester les innocentes intentions de l'auteur. » Et Custine de répondre laconiquement : « Quelque chose aura choqué

[l'Empereur] dans la direction des idées de ce jeune poète. Soyez sûr qu'elles étaient européennes plutôt que nationales. » Peut-on croire que l'instituteur qui renseigne Custine n'ait pas entendu parler des seize vers qui déterminèrent l'exil de Lermontov ? Cela paraît bien douteux. On est plutôt porté à croire que ce passage si prudent est conçu de façon à ne pas réveiller l'attention de la III[e] section sur les sentiments réels de Lermontov (dont la mort n'est pas connue de Custine) et de plusieurs de ses amis. Une phrase de Custine confirme cette impression : il continue sa promenade, « rêvant tout seul à l'énergique sentiment d'opposition qui doit germer dans des âmes habituées à réfléchir dans le silence du despotisme. Les caractères qu'un tel gouvernement n'abrutit pas, se fortifient[164] *bis* » La réfutation de Gretch n'apporte aucune précision nouvelle, si ce n'est celle de la mort de Lermontov dans un duel[165].

Tourguéniev consacra quelques lignes de son article de l'*Illustration* de 1845 à Lermontov poète ; il faisait ressortir l'énergie et le dépouillement de ses vers, et attribuait la couleur sombre de son œuvre non à « la misanthropie d'un cœur blasé et découragé », mais « à l'indignation du désœuvrement forcé », rectifiant ainsi l'image que tendaient à se faire les Français de l'écrivain, qu'on ne voyait alors qu'à travers son Petchorine. En fait la personnalité de l'écrivain reste inconnue en France, malgré l'article de Tourguéniev. L'abominable compilation de Léouzon Le Duc intitulée *Une saison de bains au Caucase* provoque un compte rendu dans la *Presse* du 13 juillet 1846 où l'on peut lire : « Dans son roman sur le Caucase, il [Léouzon Le Duc] a révélé, sous l'enveloppe d'une traduction, l'œuvre la plus forte, la plus originale de la littérature russe moderne. » Le nom de Lermontov n'est pas même prononcé ! Même fâcheuse omission dans la traduction de Viardot (*Illustration* 1846). Heureusement la *Revue des Deux Mondes,* analysant le 1[er] février 1846 la production de Léouzon Le Duc, fournit quelques renseignements sur le poète, mais compare assez gratuitement son roman au *Pelham* (1828) de Bulwer-Lytton[166].

A part une page assez médiocre de Saint-Julien dans son article de 1847, où il analyse le poème *Mtsyri* en faisant un contresens sur le titre (non pas la « confrérie » en géorgien mais « le novice »)[167], et quelques lignes extrêmement romantiques de Rohr dans son livre de 1852[168], on ne trouve rien qui concerne Lermontov dans la presse française jusqu'aux articles de Delaveau et de Saint-René Taillandier.

H. Delaveau, à propos de la traduction par J. M. Chopin du *Héros de notre temps,* lui reprochait avec raison de n'avoir nullement rendu la différence entre la « forme incisive » de Lermontov et les « tours gracieux et vifs » de Pouchkine, et de prétendre offrir avec ces « scènes de la vie intime le caractère et les mœurs des Russes tracés par eux-mêmes » : à part Maxime Maximytch, les personnages de Lermontov sortent de son imagination et reflètent principalement *son* caractère[168] *bis* ! Enfin l'article de Saint-René Taillandier (*Revue des Deux Mondes* 1[er] février 1855) constitue la seule étude sérieuse sur le poète à cette époque. Des erreurs de fait la gâtent : l'insertion de l'épigraphe de Rotrou au milieu du poème *Sur la mort de Pouchkine* en altère complètement la portée, le poème *Izmaïl-Bey* ne date pas de 1837 mais de 1832, donc bien avant l'exil au Caucase ; il est inexact de dire que « Michel Lermontov appartenait à la haute société aristocratique, comme la plupart des poètes de son pays ». En revanche le critique explique bien les sentiments de Lermontov envers le Caucase et ses peuplades guerrières, en

s'appuyant avec peut-être trop de confiance sur les indications de Friedrich Bodenstedt. Plus libre dans ses jugements que Saint-Julien, qui tenait à pouvoir retourner en Russie, Saint-René Taillandier montre combien l'édition posthume du poète, due à Glazounov, laissait à désirer en raison de la vigilance impitoyable des censeurs ; en particulier aucune indication n'y renseignait le lecteur sur la personnalité du poète. De bonnes analyses et des extraits bien choisis nourrissent l'article du critique français, qui représente ce que, sans savoir le russe, on pouvait écrire de mieux en France à cette époque sur un homme et une œuvre encore mal connus en Russie même.

*
* *

La fortune littéraire de Gogol en France a été étudiée de façon succincte par M. P. Alekséiev [169]. Après Krylov, Boulgarine et Zagoskine, Nicolas Gogol est un des premiers auteurs russes à qui un traducteur ait consacré tout un volume.

Gogol, nous l'avons dit, est cité par A. de Circourt en 1838 à propos des *Literarische Bilder aus Russland* de König et Melgounov : mais, parlant de ses premières nouvelles, Circourt déclare que « la monotonie et le trivial diminuaient beaucoup du mérite de ses compositions ». Seul Xavier Marmier paraît avoir quelque idée de Gogol écrivain avant le recueil de Viardot : il l'avait connu à Pétersbourg en 1842, et mentionne le *Revizor* en juin 1843, afin, il est vrai, de louer la tolérance et le sens littéraire du gouvernement russe [170]. La *Revue Indépendante* du 10 septembre 1843 cite à son tour le *Revizor*. Une meilleure appréciation de l'importance de l'écrivain dans la Russie des années 40 est fournie dans l'*Illustration* du 19 juillet 1845 par I. S. Tourguéniev. L'influence exercée sur le jeune écrivain par la technique littéraire de Gogol, renforcée par la propagande inlassablement menée par Biélinski en faveur de l' « école naturelle » dont Gogol est le premier représentant, est un fait reconnu par tous ceux qui ont étudié le climat intellectuel où se trouvait Tourguéniev avant les premiers *Récits d'un chasseur* [171]. Cette prédilection se remarque dans l'article de l'*Illustration* : il déclare Gogol « l'écrivain le plus populaire, le plus influent, le plus imité » en Russie, et le premier auteur « complètement original » de cette littérature, admirant sa connaissance totale de la vie et de la nature russes, son humour si différent de l'ironie âpre de Lermontov, sa faculté de créer des types. Et annonçant le volume de Viardot, Tourguéniev terminait ainsi : « Nous espérons que les Français ratifieront le jugement des Russes sur le plus populaire de leurs écrivains. Outre le plaisir de l'esprit que donne une belle œuvre d'art, ils y trouveront encore les plus justes notions qu'on puisse prendre d'un peuple étranger sans sortir de chez soi. »

Le succès du livre de Viardot, brillamment annoncé, fut mieux assuré encore par l'insertion dans les *Débats* du *Roi des Gnomes*, et surtout la publication dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1845 d'un article de Sainte-Beuve. Pouchkine n'avait eu droit qu'à quelques lignes du célèbre critique en 1839, et Lermontov lui demeura étranger. Gogol au contraire lui inspira un article entier, le seul qu'il ait jamais consacré à un auteur russe. Plus qu'à une particulière admiration pour le génie de Gogol, il faut attribuer ce privilège au simple fait que Sainte-Beuve l'avait par hasard rencontré en voyage, et avait retiré de sa conversa-

tion une impression assez forte pour que le souvenir lui en revînt six ans plus tard. Ce contact aussi précieux que fortuit permit à Sainte-Beuve de discerner un aspect fondamental du tempérament de Gogol : « Le génie populaire le préoccupe, et, quelque part que son regard se porte, il se plaît à le découvrir et à l'étudier [172]. » Sensible avant tout au souci du *réel* (il souligne lui-même le mot) qu'il remarque chez Gogol, il regrette le manque d'unité du volume présenté par Viardot et concentre toute son analyse sur *Tarass Boulba,* se bornant à signaler le contraste de ton entre ce récit et la nouvelle intitulée *Un ménage d'autrefois.* Il analyse longuement *Tarass Boulba,* appréciant la couleur, la vie du récit ainsi que la fermeté dans le dessin des figures. Sans se prononcer sur la valeur historique de l'ouvrage, il relève l'intérêt de l'opposition religieuse et nationale qui donne tant d'acharnement à la lutte entre Cosaques orthodoxes et Polonais catholiques : « Cette simple nouvelle de M. Gogol, en ne faisant que peindre un coin du passé, ouvre là-dessus des jours historiques qui expliquent jusqu'à un certain point le présent [173]. »

Gogol ne parut guère satisfait de l'écho que rencontrait son œuvre en France. Il craignait que les Allemands ne vissent dans les *Ames Mortes* traduites par Löbenstein [174] un « portrait de la Russie » et ajoutait : « J'ai déjà lu quelque chose en français sur les nouvelles dans la *Revue des Deux Mondes* et dans les *Débats.* Ce n'est encore rien. Cela sombrera dans le Léthé en même temps que les réclames pour les pilules et la nouvelle pommade pour teindre les cheveux, et il n'en sera plus question. Tandis qu'en Allemagne les échos littéraires sont de plus longue durée... [175] » Jugement désobligeant et traditionnel. En Russie même, l'événement que constituait la traduction de Viardot fut mieux apprécié. A plusieurs reprises, en décembre 1845 et en janvier 1846, Biélinski salua l'ouvrage avec enthousiasme : « Traduction étonnamment fidèle et en même temps libre, légère, élégante... » Il se félicite aussi du succès et l'explique par le fait que les Français ont l'impression pour la première fois de lire un écrivain russe original, qui ne soit pas une réplique d'un des leurs [176]. Un mois plus tard, Biélinski traduisait en russe de grands morceaux de l'article de Sainte-Beuve, et citait même les quelques lignes qui précédaient dans les *Débats* la traduction de *Vii* (Le Roi des Gnomes) [177].

Si Biélinski trouvait bonne la traduction de Viardot, le clan opposé, celui de Boulgarine et de Gretch, se déchaînait dans l'*Abeille du Nord.* Boulgarine reprochait âprement à Viardot d'ignorer le russe, et surtout d'avoir cru, comme Marmier, ceux qui prétendaient que Gogol était le plus grand écrivain russe. Attaque venimeuse contre Tourguéniev, à la fois auteur de l'article de l'*Illustration* et collaborateur de Viardot. Quant à Gretch, il démolit la traduction : « On ne peut rien imaginer de plus caricatural et de plus ridicule que cette traduction. Les dons d'observation de l'auteur, son art de saisir les traits à peine perceptibles de la vie petite-russienne, sa simplicité feinte, sa naïve complexité — tout cela disparaît sous la plume assassine du traducteur vandale... » Mais Gretch montrait aussi le bout de l'oreille en reprochant à Viardot d'avoir appelé dans les *Débats* Nicolas Gogol le successeur de Pouchkine et de Lermontov dans la littérature russe [178]. Au fond la traduction de Viardot n'est que le prétexte d'un affrontement violent entre Biélinski et ses adversaires, dans lequel la littérature sert de paravent à la politique. Tourguéniev sera envoyé au poste de police pour avoir publié

une nécrologie de Gogol en 1852 : le gouvernement de Nicolas nourrissait de longues rancunes.

Saint-Julien consacra quelques lignes de son article de 1847 au *Révizor* et aux *Ames Mortes*, en faisant ressortir la tolérance du gouvernement qui permettait de pareilles satires, et revint sur l'écrivain le 1er octobre 1851 pour louer en lui « une verve et une netteté toutes réalistes », la fermeté de ses caractères, et surtout la portée nationale de son œuvre [179]. Quelques semaines plus tard, Prosper Mérimée donne la première de ses études de littérature russe à la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1851, intitulée *La Littérature en Russie — Nicolas Gogol.* Mérimée prévient dès la première ligne qu'il n'a lu que les « Nouvelles russes », c'est-à-dire le recueil de Viardot, les *Ames Mortes* et le *Révizor.* H. Mongault a analysé et commenté cet article de façon si pertinente qu'on ne peut y ajouter grand-chose : Mérimée connaît mal l'auteur dont il traite, parle de *Tarass Boulba* avec moins de compréhension que Sainte-Beuve, et ne voit dans les *Ames Mortes* qu'un roman picaresque assez répugnant et peu vraisemblable. Il fait autant de réserves sur le *Révizor* et relève trop fugitivement la « gaieté un peu triste au fond » qui anime la pièce [180]. Finalement le lecteur ne retire de l'article de Mérimée qu'une impression incertaine, due au caractère superficiel de l'information offerte, ainsi qu'à une absence manifeste de sympathie pour l'œuvre.

J. G. Rohr aurait pu compenser dans son livre de 1852 les insuffisances de l'article de Mérimée, notamment en situant Gogol dans son climat littéraire, et en analysant avec soin le développement de son œuvre. Il avait été pressenti en 1846 par la *Revue des Deux Mondes* qui lui demandait de préparer un article sur Gogol. Pour une raison inconnue cet article ne parut pas ; on peut penser que des fragments en passèrent dans le *Missionnaire.* Rohr avait demandé son concours à M. P. Pogodine, qui ne semble pas le lui avoir accordé [181]. Il ne reste que quelques pages rapides mais assez justes dans l'aperçu de littérature russe au début du tome II [182], et un écho des discussions soulevées en 1847 et 1848 par les « Passages choisis de la correspondance de Gogol avec ses amis ». A cette occasion, Rohr reprend au tome III l'esquisse précédente, et présente son analyse comme l'œuvre de son ami R[allet] [183]. Nous pensons qu'il s'agit là du compte rendu prévu pour la *Revue des Deux Mondes.* Rohr a su de façon vivante évoquer les discussions passionnées qui marquèrent la publication de la dernière œuvre de Gogol : seul en France il donne l'impression d'avoir connu et goûté l'atmosphère excitante des salons et des milieux littéraires moscovites au temps des grandes polémiques entre occidentaux et slavophiles.

Aucune étude sur Gogol ne paraît ensuite jusqu'en 1856 [184]. Marmier accompagne sa traduction du *Manteau* de quelques souvenirs personnels ; deux articles d'encyclopédies en 1857-1858 diffusent certaines notions biographiques sur Gogol ; mais la compréhension de l'œuvre reste bien limitée, car en 1859 Barbey d'Aurevilly considère Gogol comme un « Spartacus littéraire » qui veut embraser la Russie dans la guerre civile [185] !

* * *

Si l'attention se détourne de Gogol après sa mort pour plusieurs

années, elle est en revanche fixée sur Tourguéniev à partir de 1854. Il est vrai que dès octobre 1851 Saint-Julien citait deux pièces de théâtre ainsi que les « Mémoires d'un Chasseur », qu'il rapprochait des œuvres de Grigorovitch et de Boutkov[186]. Rohr, six mois plus tard, associe à son tour les noms de Tourguéniev, Grigorovitch, Gontcharov[187]. Hippolyte Delaveau, fils de l'émigré Georges Le Cointe de Laveau, auteur d'une *Description de Moscou* et de traductions de Pouchkine, avait eu l'intention de traduire les *Récits d'un Chasseur*[188], mais se trouva devancé par Charrière. Depuis 1852, écrivait-il à S. D. Poltoratski en avril 1854, il essayait de publier sa traduction, dont n'avaient voulu ni *La Presse*, ni l'*Illustration* ni l'*Athenæum français*[189]. Il obtiendra une belle revanche en 1858, puisque sa traduction paraîtra enfin avec la précieuse mention « seule édition autorisée par l'auteur ». Mais en 1854 il dut se contenter de faire connaître aux lecteurs de l'*Athenæum français* l'opinion de Tourguéniev sur la traduction de son rival Charrière. Revanche tardive : la lettre parut plus de six mois après la mise en vente de la traduction, et six comptes rendus étaient déjà parus. Aucun évidemment ne stigmatisa la version de Charrière comme elle le méritait, et l'intervention de Delaveau tomba dans l'indifférence.

MM. Kleman et Alekséiev ont collectionné et analysé ces comptes rendus de la traduction Charrière[190]. Le premier, celui de Félix Mornand, parut le 29 avril dans l'*Illustration* : il s'attache à peu près uniquement à la signification sociale du livre où il trouve « des données inestimables [...] sur cette mystérieuse vie que mène le serf russe, plus homme qu'on ne croit sous ses froids bouleaux et dans ses grises solitudes ». On observe le même point de vue chez Hippolyte Rigault dans les *Débats* des 1er et 15 juin : la Russie de Custine, « à peu près celle de tout le monde », manquait de steppes, de provinciaux, de campagnards et de paysans. Le livre de Tourguéniev comble cette lacune : les beautés pittoresques du pays contrastent avec la dégradation d'un grand nombre de ses habitants, et l'on conçoit « une idée très haute du talent de l'auteur, mais une idée fort triste de son pays ». Avec Léon de Wailly (*Athenæum français* 17 juin) l'appréciation artistique de l'ouvrage de Tourguéniev prend le pas sur les considérations politico-sociales : il raille à bon droit l'introduction prétentieuse de Charrière. Wailly reconnaît à Tourguéniev une double qualité : il sait parler, « il sait aussi se taire ». Qu'aurait-il pu dire s'il avait lu l'original ? La même tendance, encore plus marquée, s'observe dans l'article de Barbey d'Aurevilly publié dans le *Pays* (28 mai) : là aucune considération sociale, mais un éloge vigoureux du talent de Tourguéniev comme portraitiste et comme peintre de la nature nordique[191]. On n'est pas surpris de cette sympathie chez le futur auteur du *Chevalier des Touches* ; mais il est curieux que Champfleury, qui publia un impitoyable éreintement du même Barbey, se rencontre avec lui pour admirer les *Récits d'un Chasseur*, dont il salue le *réalisme*[192].

Prosper Mérimée, qui ne connaissait nullement Tourguéniev en 1854, reçut de Charrière lui-même un exemplaire de sa traduction[193]. Charrière visait une double fin : assurer le succès de son ouvrage grâce à l'appui de Mérimée, déjà connu comme traducteur de Pouchkine et de Gogol, et profiter de ses hautes relations à la Cour de Napoléon III. La France était en guerre avec la Russie depuis avril 1854 : Charrière, dans les phrases entortillées qui terminent son introduction, évoque la catastrophe qui risque d'anéantir l'Etat russe et fait ressortir l'utilité

de son livre, qui serait alors le seul témoin d'une société disparue [194] ! Et plus tard, Charrière définissait ainsi ses ambitions de traducteur : « Les travaux littéraires n'ont de prix à nos yeux qu'autant qu'ils ont à atteindre un but d'utilité tout actuelle et qu'ils répondent à un intérêt ou à une nécessité du moment [195]. »

Mérimée ne fit aucune démarche d'ordre politique pour répondre au désir de Charrière, mais rendit compte de son livre dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1854. Son article n'est pas exempt de considérations d'actualité : le titre même, à la façon de Charrière, attire l'attention sur la portée sociale de l'ouvrage de Tourguéniev : *La littérature et le servage en Russie*. Il est vrai que Mérimée rectifie le titre inventé par Charrière et appelle le livre *Mémoires d'un Chasseur russe*. L'article n'est pas long, dix pages de la *Revue*, dont la moitié environ sont proprement consacrées au livre de Tourguéniev [196]. C'est le servage qui préoccupe Mérimée, et ses origines historiques. Sa documentation, comme le disait H. Mongault [197], repose sur Haxthausen, dont il a parlé dans le *Moniteur* le 30 octobre 1852, sur Karamzine et Platon Pavlov. Mérimée cherche donc à éclairer l'actualité par l'analyse d'un livre qu'il trouve significatif à la lumière de ses propres recherches historiques. Il ne tend pas, comme certains Russes et certains Français, à présenter le servage sous un jour anodin, comme une institution patriarcale aussi acceptable que n'importe quelle autre. Mais son but paraît être, au début d'un conflit qui s'annonce redoutable, de mettre en garde l'opinion contre une erreur assez répandue. La vertu caractéristique du paysan comme du soldat russe est la patience. S'il se révolte, poussé à bout par la misère et les exactions, « sa rage s'acharne contre un homme, et non contre l'institution qui a fait de cet homme un tyran ». Autrement dit on ne doit compter sur aucune révolte généralisée.

Mérimée aime le livre de Tourguéniev, mais sans excès : « ce sont 22 petits tableaux de genre, encadrés à peu près uniformément, mais habilement variés de composition et de couleur, tous très finement travaillés, parfois avec un peu de minutie [198]. » Il rapproche son goût du détail de la manière de Gogol, et vante par contraste la sobriété de Pouchkine. Hélas, il ne sait pas que bon nombre de ces fioritures sont l'œuvre de Charrière et non de Tourguéniev ! N'importe : grâce à cet article, Tourguéniev restera l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* jusqu'à son retour en France à la fin de 1856.

* * *

Il nous reste à examiner quelques études relatives à des aspects généraux de la littérature russe : nous y joindrons les études de Saint-Julien et Delaveau sur des auteurs contemporains tels que Sollogoub, Grigorovitch et Herzen.

Les origines de la littérature russe sont rarement évoquées. La première étude un peu détaillée parut sous le titre *Poésie populaire des nations slaves* dans la *Revue Britannique* de janvier 1837 : c'était la traduction d'une étude de Mrs. Robinson, née Thérèse von Jakob, publiée dans la *North American Review* sous le pseudonyme de Talvj en 1836. Elle faisait ressortir l'instinct poétique et la douceur de l'inspiration chez l'ensemble des peuples slaves et insistait surtout sur la

poésie épique serbe. Cependant en quelques pages elle fait connaître le recueil de bylines qu'elle appelle la « compilation de Danilow » et cite la rencontre d'Ilia de Mourom avec Solovieï le brigand [199]. Dans son *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves* de 1839 Eichhoff proposa une traduction du *Slovo* d'Igor accompagnée de notes ; mais le 15 décembre 1854 H. Delaveau donnait une analyse du *Slovo* d'après l'édition de Boltz qu'il jugeait de loin supérieure à la traduction d'Eichhoff. Delaveau résumait aussi de façon intéressante la question de l'authenticité du *Slovo*, déjà fort débattue en Russie et en Allemagne [200].

Xavier Marmier, comme le notait L. Jousserandot, ne semble connaître à peu près rien des travaux relatifs à Danilov et au *Slovo* lorsqu'il traite des *Chants populaires de la Russie* en mars 1843 dans la *Revue de Paris*. Il s'appuie seulement sur le recueil de contes populaires de Tchoulkov, composé à l'époque de Catherine II et amalgamant des textes de toutes époques, des contes de fées, etc. Ses autres sources d'information sont constituées par le livre de H. König *Literarische Bilder aus Russland*, et par quelques entretiens avec Chevyriov lors de son passage à Moscou. Aussi se borne-t-il à quelques vagues assertions sur la « plaintive mélancolie », la richesse en images et comparaisons de ces chants. Peu de choses à tirer également de la brochure du baron Dmitri Ottonovitch Schöppingk qui, sous les seuls initiales de D. S...k publia un *Essai sur la philologie slave* [201]... en 1846, où quelques pages seulement sont consacrées à la poésie populaire russe. Personne en France n'était à cette époque en mesure de traduire et de commenter utilement les plus intéressants textes anciens de la littérature russe : ce sera l'œuvre d'Alfred Rambaud à l'époque suivante.

Le théâtre ancien et moderne en Russie a donné lieu à au moins deux études particulières assez intéressantes. La première en date est celle de Scipion Marin, qui s'échelonne sur plusieurs numéros du *Corsaire* de 1842 et évoque de façon vivante les théâtres de Saint-Pétersbourg, notamment les démêlés des acteurs français avec les autorités russes [202]. L'autre étude est due à l'abbé Pierre-Paul Douhaire et parut en quatre articles des *Débats* d'octobre à décembre 1853. Douhaire a lu quelques ouvrages du prince A. A. Chakhovskoï, d'A. F. Koni, d'A. P. Milioukov, etc. [203]. Son effet de synthèse est méritoire, car il n'existe pas à cette époque même en Russie d'histoire spéciale du théâtre. L'aperçu relatif aux premières représentations du XVII[e] siècle apprenait vraiment quelque chose aux Français de l'époque. Les articles suivants, plus rapides, contiennent aussi des données intéressantes et entièrement neuves pour les lecteurs des *Débats* [204].

En ce qui concerne la littérature contemporaine, trois auteurs sont spécialement étudiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Sollogoub a les honneurs d'un article entier de Saint-Julien paru le 1[er] octobre 1851. Le critique s'appuyait sur les quatre principaux ouvrages de l'auteur, *Na son griadouchtchi* (1844), *Tarantas* (1846), *Vetchéra i segodnia* (1846) et *Sotroudniki* (1851) ; il situait assez justement Sollogoub dans la littérature russe du temps, et établissait des rapprochements acceptables avec Sterne et Mérimée, sans exagérer l'importance de son auteur. Son analyse du *Tarantas* exagère cependant la valeur documentaire et la portée sociale de l'ouvrage.

Nous savons déjà que c'est H. Delaveau qui fit le premier connaître Herzen romancier et mémorialiste en 1854 ; l'année suivante il ana-

lysait l'œuvre de Grigorovitch, en particulier *Antone Gorémyka* et *Les Pêcheurs*. Delaveau indiquait la place de cet auteur encore jeune entre Tourguéniev et Herzen dans la peinture du monde paysan, et consacrait l'essentiel de son article à illustrer les difficultés de l'émancipation [205].

Si le public français n'a presque rien su des grandes controverses où se complaisait la jeunesse universitaire russe de 1830 à 1845, discutant passionnément Hegel, Schelling, Feuerbach, se divisant en slavophiles et « occidentaux », il a tout de même perçu quelques échos du changement de climat sensible à partir des années 40 : le nom de Biélinski est prononcé, associé à celui d'Iskander (Herzen), de Koltzov, de Gontcharov, mais aussi de Kavéline et de Granovski, dans la *Revue Indépendante* des 25 mai et 10 juin 1847. Qui était en mesure de parler de ces écrivains si tôt dans notre pays ? Le Polonais Charles-Edmond Chojecki [206], renseigné sur le mouvement intellectuel russe par Nicolas Alexandrovitch Spechniev (1821-1882), futur membre du groupe des Pétrachevtsy aux côtés de Dostoïevsky. Charles-Edmond, installé à Paris depuis 1844, était lié avec Bakounine depuis la fin de 1846 ; c'est sans doute celui-ci qui procura à Spechniev une collaboration dans la revue de George Sand. Spechniev vécut hors de Russie de 1842 à 1846, et rencontra peut-être Chojecki à Paris. Celui-ci l'invita par une lettre du 24 mars 1847 à lui envoyer des articles sur la Russie [207]. Quelques notices précieuses furent le résultat de cette collaboration éphémère [208]. Nous nous permettrons de renvoyer à l'introduction de notre édition des *Légendes du Nord* de Michelet en ce qui concerne la diffusion postérieure de l'œuvre de Herzen, notamment de son livre *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* (1851).

Malgré d'évidentes lacunes, surtout sensibles du côté de la poésie et du théâtre, la masse des traductions et des études littéraires est assez imposante, surtout en comparaison de la période précédente.

NOTES DU CHAPITRE DIXIEME

1. Voir P. Hazard, *La crise de la conscience européenne* et P. Van Tieghem, *Le préromantisme*, t. I.
2. P. Van Tieghem, *Le préromantisme*, t. III.
3. F. Baldensperger, *Gœthe en France...*, P. Hachette 1904, in-8°, 392 pp. et *Bibliogr. critique de Gœthe en France*, P. Hachette 1907, in-8°, IX-251 pp.
4. Raymond Naves, *Le goût de Voltaire*, P. Garnier s. d. [1938] in-8°.
5. J. Proust, *Diderot et le XVIII^e siècle français en U.R.S.S.* dans *R.H.L.F.* juill.-sept. 1954, pp. 320-31.
6. *Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe à dater de sa naissance jusqu'au règne de Catherine II*, traduits en français par L. M. Pappa do Poulo et le citoyen Gallet Paris an IX, p. XIX.
7. *Théâtre tragique d'Alexandre Soumarocow*. Tr. du russe par Manuel-Léonard Pappadopoulo..., P. Renouard an X-1801, 2 vol. in-8°.
8. *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, P. Ladvocat, t. XXIV.
9. *Fables russes tirées du recueil de M. Kriloff et imitées en vers français et italiens* par divers auteurs ; précédées d'une introduction française de M. Lémontey, et d'une préface italienne de M. Salfi. Publiées par M. le comte Orloff. Avec le texte russe. Paris Bossange 1825, 2 vol. in-8°.
10. Krylof, *Fables, traduites du russe par Hippolyte Masclet* Moscou 1828, in-8° et *Huitième livre des fables....* Pour faire suite à la traduction des sept premiers livres mise au jour à Moscou, Marseille 1831, in-8°.
10 bis. J. M. Chopin, *De la littérature des Russes considérée dans ses rapports avec leur civilisation* dans *Revue Indépendante*, 25 mai 1843, pp. 222-

23 : trois fables traduites (et abrégées), *Le Quatuor*, *Le Villageois et son valet*, *L'Eléphant gouverneur*.

11. I. A. Krylov, *Polnoïé sobranie sotchinenii*, SPb, 4 vol. in-8°. Ch. de Saint-Julien, *La littérature en Russie. Ivan Andréevitch Kryloff. R.d.D.M.*, 1er sept. 1852, pp. 866-890.

12. *Ibid.*, p. 890.

13. Louis Léger, *La chaire de littératures slaves au Collège de France* dans *Russes et Slaves*, P. 1896, pp. 233-238. Sur C. Robert, voir R. Maixner, *La disparition de Cyprien Robert en 1857* dans *R.L.C.* oct.-déc. 1957, pp. 513-528.

14. P. Pascal dans *Cent cinquantenaire de l'école des Langues orientales...*, P. 1948, in-4°, pp. 205-215.

15. Jean Sohier, *Grammaire russienne*, non publiée, en ms à la Bibl. du Roi.

16. *Eléments de la langue russe ou méthode courte et facile...*, SPb 1768, in-8° (le nom de Charpentier figure à la dédicace au comte V. Orlov). Un ex. au Fonds A. Mazon, Aix, n° 97 462.

17. Maudru J.-B., *Eléments raisonnés de la langue russe...*, P. an X, 2 vol. in-8°.

18. G. Hamonière, *Grammaire russe*, P. 1817, in-8°, VIII-404 pp.

19. L'original russe est de 1827. La grammaire de Reiff s'appelait *Grammaire russe précédée d'une introduction sur la langue slavonne*, SPb 1821, in-8°, XVI-296 pp.

20. Nous ne connaissons pas de dictionnaire de ce genre édité en France avant 1856.

21. Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, P. *NRF* 1963.

22. Vassili Karlovitch Schulz, *A. S. Pouchkin v perevode frantsouzkikh pisateleï* dans *Drevnïaïa i Novaïa Rossiia*, SPb t. XVII, mai-août 1880, pp. 17-36, 305-330, 447-497 et décembre 1880, t. XVIII, pp. 766-819. Cette revue est conservée à la Bibl. de l'Ac. des Sc. de l'U.R.S.S.

23. *Poètes et romanciers du Nord. II Pouchkin.* Le nom de Charles Baudier n'est révélé que dans la Table de la Revue. *Revue des Deux Mondes*, t. XI, 1er août 1837, pp. 345-372.

24. Paris Delloye, Desmé et C° 1837, in-8°, XXII-240 pp. Cette anthologie assez rare manque à la B. N. mais figure au fonds A. Mazon d'Aix n° 97 839 ainsi qu'à Grenoble (B.U.).

25. Cf. H. Tuzet, *Voyageurs français en Sicile*, P. 1945, pp. 138-143. Il avait dédié à Ch. Nodier son voyage d'Italie (1832).

26. Samuel H. Cross, *Pouchkine en Angleterre*, dans *R.L.C.* janvier-mars 1937, p. 166.

27. Moscou Semen 1839, in-8°, 9 pp.

28. Ancelot, *Six mois en Russie*, 2e éd., P. 1827, pp. 306-07.

29. Caroline Pavlof, *Les Préludes*, P. 1839, XII-98 pp., in-8°. Sous le nom de Caroline von Jänisch avait paru en 1833 un recueil intitulé, *Das Nordlicht*, comprenant des traductions de Pouchkine (*Boris Godounov*), Joukovski, Iazykov, Baratynski, Venevitinov et Delvig.

30. André Mazon, *Kniaz' Elim*, dans *Lit. Nasl.* 31/32 Moscou 1937, pp. 373-490 et *Deux Russes écrivains français*, P. Didier 1964, pp. 164-313, 398-424.

31. V. K. Schulz, *op. cit.*, mai 1880, p. 29.

32. Pouchkine, *Œuvres complètes*.

33. Saint-Julien, *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans*, dans *R.d.D.M.*, t. XX, 1er oct. 1847, p. 69.

34. Louis Jousserandot, *Pouchkine en France*, dans *Monde Slave*, n° 12, juin- sept. 1918, pp. 884-5.

35. A. Meynieux, *Pouchkine traduit, Pouchkine trahi*, dans *Babel*, 1955, p. 45.

36. P. de Julvécourt, *La Balalayka*, pp. 5-8.

37. Mechtcherski, *Les poètes russes*, P. 1846, t. II, p. 11.

38. H. Dupont, *Œuvres choisies de A. S. Pouchkine...*, 1847, t. I, p.

39. Saint-Julien, *op. cit.*, p. 62. A ces traductions on peut ajouter l'imita-

tion en vers sous le titre *L'Ermite, conte russe* dans le recueil, *Contes* de Mme Louise Ackermann P. Garnier 1855, in-12, pp. 81-88.

40. P. Mérimée, *Corr. générale*, t. V., nº 1479.

41. Article réimprimé dans les *Portraits historiques et littéraires*, P. Michel Lévy 1874, pp. 297-338 et *Etudes de littérature russe*, P. Champion, t. I 1931, pp. 1-34.

42. H. Mongault, *Introduction* aux *Etudes*, t. I, p. XXXIX.

43. Mickiewicz, *Trzy Budrysa*. La traduction de Pouchkine sous le titre, *Boudrys i ego synov'ia*, parut d'abord dans la *Biblioteka dlja tchteniia* de Senkovski (1834, II 3). Voir la trad. de Mérimée dans *Etudes*, t. I, pp. 107-08 et comm. pp. 227-8.

44. *Athenaeum français* du 30 juin 1855.

45. A. S. Pouchkin, *Sotchineniia v 3 tomakh*, M. 1958.

46. Nous indiquons entre parenthèses les versions partielles.

47. H. Mongault, *Etudes* (*Introduction*), t. I, pp. XXXIII-XXXVII et *Pouchkine en France*, dans *R.L.C.*, 1937, pp. 153-55.

48. J. M. Chopin, *La fontaine des pleurs, poème traduit librement du russe*. Orné de trois figures lithographiques avec une feuille de musique — chant tartare — de Mme Chopin. Paris Ponthieu 1826, in-8º, 40 pp. Les dessins étaient l'œuvre du frère de Chopin, Henri-Frédéric, né à Lubeck en 1804, élève de Gros. Cf. Edme Héreau, *Revue Encyclopédique*, t. XXX, juin 1826, pp. 819-821 et V. K. Schulz, *op. cit.*, juin 1880, pp. 310-12.

49. [Ch. Baudier] *Poètes et romanciers du Nord* II *Pouchkin*, dans *R.d.D.M.*, t. XI, 1er août 1837, pp. 366-9.

50. N. B. Golitsyne, *La fontaine de Bakhtschesserai*. Traduit en vers libres. Moscou Semen 1838, in-12, 30 pp. *Essais poétiques*, Moscou Semen 1839.

51. J. M. Chopin, *De la littérature des Russes...*, pp. 226-28. On peut s'étonner que le même Chopin traduise d'abord en vers puis en prose : mais dans le même article p. 224 il donne précisément deux versions, en prose et en vers, du même poème de Mickiewicz.

52. Ce Louis Delatre semble avoir été à l'origine des premières traductions de Pouchkine en Italie : un volume réunissant *La fontana di Bachcisaraj*, *Il Conte Nulin*, *Mazeppa* et *Eugenio Onegin* parut à Florence chez Le Monnier en 1856. Voir E. Lo Gatto, *Puskin in Italia*, dans *R.L.C.* 1937, p. 192.

53. Adolphe de Circourt, *Boris Godounoff, drame historique par Alexandre Pouchkin*, dans *Revue française et étrangère*, 1837, t. II, pp. 352-393.

54. T. I., pp. 346-360. Cf. Mongault, *Introduction*, p. XLI, et V. K. Schulz, *op. cit.*, déc. 1880 (t. XVIII), pp. 766-779.

55. *Sylvio ou le coup réservé, nouvelle russe*, t. XXVIII, pp. 125-139. Parue sans nom de traducteur, cette version est donnée comme tirée de la revue anglaise *The Extractor*. On la trouve réimprimée dans les *Mélanges et souvenirs* de M. A. Yermoloff, P. 1858, pp. 1-17.

55 bis. Xavier Marmier, *Les Perce-Neige. Nouvelles du Nord*, P. Garnier 1854, pp. 23-42.

56. La traduction de Mérimée a été réimprimée dans *Dernières nouvelles*, P. M. Lévy, 1873, pp. 258-296. V. K. Schulz, *op. cit.*, p. 769.

57. *Illustration* du sam. 27 mai 1843, pp. 201-02. Quelques indices font penser à des habitudes germaniques (emploi du w, du sch : Dschadrino, du u pour ou : Burmin).

58. V.K. Schulz, *op. cit.*, pp. 770-72. Alexandre Dumas, *Jane*, P.M. Lévy 1862. Dans ce volume, Dumas donne plusieurs traductions d'A.A. Bestoujev-Marlinski (*Jane — Leïtenant Belozor, La Boule de neige — Moulla-Nour, Sultanette — Ammalat-Bek*) et insère pp. 199-235 une assez bonne traduction de *Vystrel* sous le titre *Un coup de feu*, et une adaptation fantaisiste de *Metel'* sous le titre *Le chasse-neige*, pp. 259-291. Le *Coup de feu* était donné comme l'œuvre de Pouchkine dans *De Paris à Astrakhan*, P. 1860. Autre traduction de *Metel'* sous le titre *Le Tourbillon* dans Eug. de Porry, *Echos du Volga*, P. 1871. Cf. Mongault, *Pouchkine en France*, pp. 158-159.

59. V.K. Schulz, *op. cit.*, pp. 775-6.

60. Partout on considère que la première traduction de Viardot est celle

du volume de 1853. Il est selon nous important de faire remonter cette traduction à 1846, car c'est dans les années 1845-46 que la collaboration de Tourguéniev avec Viardot a été la plus active.

61. Paris Hachette 1853.

62. P. Mérimée, *Etudes...*, t. I, pp. 202-220. Cf. M. Parturier. *Une version inédite de « La Dame de Pique » par Mérimée* dans *R.L.C.* 1937, pp. 231-232. Il s'agit d'une copie effectuée par Cécile Delessert d'un premier état de la traduction daté de mai 1849. L. E. Kogan, *Pouchkin v perevodakh Merime* (« *Pikovaïa Dama* ») dans *Pouchkin, Vremennik Pouchkinskoï Komissi*, 4-5 M.-L. 1939, pp. 331-356.

63. *Etudes, Intr.*, p. XL et 207-08.

64. L. Jousserandot, *Pouchkine en France*, dans *Monde Slave* n° 12, juin-septembre 1918, pp. 888-90.

64 bis. *Corr. gén.*, t. VII, pp. 106-107, notes 1 et 2 : « on traduit du russe [...] des œuvres remarquables sans savoir le russe ».

65. M[ichel] Y[ermolov] *Kirdjali* dans *Revue Britannique*, février 1846, pp. 446-454, suite de l'étude *Le poète Pouschkine*. Un autre fragment de Pouchkine (Gosti siezjalis' na datchou...) extrait de Smirdine, *Sto rousskikh literatorov*, fut traduit par Louis Delatre dans l'*Athenaeum français* du 7 octobre 1854, pp. 929-32.

66. *Le faux Pierre III, par Alexandre Pouchkin, traduit du russe par le prince Augustin Galitzin*, P.1858, in-12, 192 pp.

67. V. K. Schulz, *Lermontov v perevode frantsouzskikh pisateleï 1842-1875* dans *Rousskaïa Starina*, t. 34 (avril-mai 1882), 35 (août 1882), 37 (février 1883), 39 (août 1883). André Mazon, *Lermontov ou Frantsouzov*, dans Lermontov, *Poln. sobr. sotch.* SPb 1913, t. V, pp. 116 ss. Louis Jousserandot, *Lermontov*, Paris Ren. du Livre (Cent chefs-d'œuvre étrangers) s.d. pp. 20-27.

68. G. N. Guennadi, *Bibl. zapiski*, 1859, n° 2, col. 54-55 et V. K. Schulz, *op. cit.*, avril 1882, pp. 223-240.

69. Joseph-Christian von Zedlitz (1790-1862), poète autrichien propagandiste de Metternich.

70. E. Deschamps, *Œuvres complètes*, P. Lemerre 1872.

71. *Sanktpeterbourgskie Vedomosti*, 1er nov. 1852 ; Schulz, *loc. cit.*

72. *Athenaeum français*, 30 juin 1855, p. 346 (c. r. par Sazonov du *Décaméron russe* de P. Douhaire).

73. Rotrou, *Venceslas*, « retouché par M. Marmontel » 1764, a. IV sc. 6 : Cassandre :

> Grand Roi, de l'innocence auguste protecteur,
> Et des sanglants forfaits ardent persécuteur,
> Soyez Roi, soyez père, et d'un juge inflexible
> Donnez, donnez au monde un exemple terrible.
> Vengez-moi, vengez-moi...

Texte cité par L. Jousserandot, *Lermontov*, p. 63. Cette pièce a été traduite en russe par A.A. Gendre.

74. Saint-René Taillandier, *Le poète du Caucase. La vie et les écrits de Michel Lermontof*, dans *R.d.D.M.*, 1er février 1855, pp. 502-534 et dans *Allemagne et Russie...*, P.M. Lévy 1856, pp. 269-324. Friedrich Bodenstedt, *M. Lermontoffs poetischer Nachlass*, Berlin 1852, in-8°.

75. *Panteon*, 1853, n° 3 pp. 60-62. Ce Jules-Joseph Perrault fut lecteur au Lycée Démidov de Iaroslav, puis lecteur de littérature française à l'Université de Saint-Pétersbourg. Sa traduction, selon V. K. Schulz, est plus fidèle que celle de Deschamps.

76. *Stikhotvoreniia M. Lermontova* SPb 1840. Voir le compte rendu de Biélinski (*Otetchestvennye zapiski*, 1841, t. XIV, livre II, sect. V, pp. 35-80) recueilli dans V. G. Bielinski, *Sobr. sotch. v 3 t.*, t. I, 1834-1841, M. 1948, pp. 630-696. Nous avons utilisé l'édition de Lermontov en 4 volumes publiée par I.L. Andronikov, D.D. Blagoï, Iou G. Oksman M. 1957 (t. I Stikhotvoreniia, t. II, poèmy i povesti v stikhakh, t. III, dramy, t. IV, prosa-pis' ma).

77. P. Pélan d'Angers, *Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontoff le poète du*

Caucase. Traduit du russe en vers français, P. Le Chevalier, 1866, in-8°.

78. Cyprien Robert, *La poésie slave au XIX^e siècle. Son caractère et ses sources*. Dans *R.d.D.M.*, 1^er avril 1854, pp. 140-169.

79. P. Pélan d'Angers, *Le Démon, poème*. Traduit en vers français P. Dentu, 1858. Repris avec légères variantes en 1866. Henri Richard traduit *Hadji l'Abrek* et *Mtsyri* en prose dans *Bibl. universelle et revue suisse*, 1862, t. XIII, pp. 33-52.

80. Alexis Arkadiévitch Stolypine (1816-1858). Figure assez mystérieuse, « Mongo » n'a malheureusement rien écrit sur son ami. Voir A. Achoukina-Sänger, *O vospominaniiakh V. V. Bobarykina o Lermontove*, dans *Lit. Nasl.* 45/46 M. 1948, pp. 749-754. Son portrait à la Galerie Trétiakovski (Moscou) *ibid.*, p. 703.

81. Paris Labitte, 1845, XV-300 pp. Daté : Paris 18 août 1845.

82. V.K. Schulz, *Rousskaïa Starina*, t. 37, févr. 1883, pp. 457 ss.

83. *Bibliophile belge*, 1849, t. VI, p. 25. *Illustration*, t. VIII, du 26 septembre au 26 décembre 1846.

84. A. Dumas s'intéresse beaucoup à Lermontov : voir le *Voyage en Russie* (éd. Maurois-Suffel) P. Hermann, 1960, chap. 34, 58 et 60 (pp. 319-20, 534-36 et 552-55). Cf. V.K. Schulz, *op. cit.*, avril 1882, pp. 235-40 et mai 1882, pp. 483 ss.

85. X. Marmier, *Au bord de la Néva, contes russes*, P.M. Lévy 1856, in-16, III-340 pp. *B.F.* 18 octobre 1856. Il se sert de la 3^e édition SPb 1852, et déclare p. 3 : « Comme l'a dit un écrivain russe, M.A. Herz, qui l'a connu à Pétersbourg, Lermontof traînait après lui le plus triste des fardeaux, « le boulet du scepticisme. » On reconnaît ici le nom de Herzen, qui emploie en effet cette formule dans *Du développement des idées révolutionnaires*, éd. Ac. des Sc. t. VII, p. 94.

86. *Revue française et étrangère*, 1838, t. VI, p. 317.

87. *Revue des Deux Mondes*, 1^er décembre 1845, p. 884 et *Premiers Lundis*, t. III, P. Calmann-Lévy p. 25.

88. M.P. Alekséiev, *Neizdannye i zabytye stat'i o Gogole*, dans *N.B. Gogol'. Materialy i issledovaniia*, pod redaktsieï V. V. Gippiousa. Izd. Ak. N. SSSR 1936, t. I, pp. 257-281.

89. *Russische Novellen*. Nach L. Viardot übertragen von H. Bode, Leipzig 1846, 2 vol. in-8°.

90. N.B. Gogol', *Sotchineniia*, SPb 1842, 4 vol. in-8°.

91. *Revue Indépendante*, t. XXII (25 octobre 1845), p. 439 et *Nouvelles russes*, p. 16.

92. *Ibid.*, p. 438 et p. 14.

93. *Ibid.*, p. 447 et p. 28.

94. *Ibid.*, p 447 et p. 29.

95. *Ibid.*, p. 448 et pp. 29-30.

96. *Journal d'un écrivain*, trad. J. Chuzeville, P. Gallimard 1951, pp. 357-58.

97. Marmier fait précéder sa traduction de quelques souvenirs de son voyage de 1842, cf. notre chapitre III.

98. L. Jousserandot, *Xavier Marmier et la Russie*, dans Mém. de la Société d'émulation du Jura Lons-le-Saunier 1936, pp. 24-28. Il est intéressant de remarquer que Tourguéniev propose à Viardot de traduire *Le Manteau* (lettre de Courtavenel, 20 août 1849, n° 115 dans I.S. Tourguenev, *Pis'ma*, t. I, M.-L. 1961), mais on ne peut savoir s'il s'agit d'un simple divertissement ou d'une proposition sérieuse. En tout cas cette traduction reste inconnue.

99. *Illustration* du 19 juillet 1845.

100. *Les Ames mortes par Nicolas Gogol*, traduit du russe par Ernest Charrière, P. Hachette 1859, 2 vol. in-12. *B.F.* 9 avril. Voir la lettre de Mérimée à Charrière du 20 avril, *Corr. Générale*, 1955, n° 2731. La traduction d'Eugène Moreau parut chez Havard, 1 vol. in-8°, *B.F.* 19 novembre.

101. P. Mérimée, *La littérature en Russie, Nicolas Gogol* dans *R.d.D.M.*, 15 novembre 1851, pp. 635-39, *Nouvelles*, Calmann-Lévy 1866, pp. 329-36 et *Etudes*, t. II, pp.17-26. La traduction de Mérimée a été critiquée par un anonyme dans *Otetchestv. Zapiski*, juin 1852, t. 72, p. 96.

102. *Die todten Seelen...* Leipzig, Reclam, 1846, in-8°.
103. Londres 1854, 2 vol.
104. M.P. Alekséiev, *op. cit.*
105. P. Mérimée, *Les deux héritages*, P.M. Lévy 1866, pp. 125-261 et *Etudes*, t. II, pp. 51-209, comm. pp. 494-530.
106. Louis Léger, *Nicolas Gogol*, P. Bloud 1914, (chap. IX *Gogol et Mérimée*).
106 bis. Autres recensions sans intérêt, *Athenaeum français*, 3 juillet 1852 (L. de Wailly), 30 juillet 1853 (Ed. Delessert), *R.d.D.M.*, 15 septembre 1854 (G. Planche), etc.
107. N. V. Gogol' *Vybrannye mesta iz perepiski s drouz'iami*, SPb Pletnev 1846 (septembre).
108. Henri Mongault, *Mérimée, Beyle et quelques Russes. Destruction d'une légende* dans *Mercure de France*, 1er mars 1928, t. 202, pp. 341-365.
109. Voir le précieux tableau des séjours de Tourguéniev dans l'éd. acad. des *Pis'ma*, t. I, pp. 639-40 et t. II, pp. 642-43.
110. Nicolas Gogol, *Nouvelles russes*, 1845, pp. VI-VII. On a longtemps identifié le mystérieux S.G. avec Stépan Alexandrovitch Guédéonov (1816-1878), fils du directeur des théâtres impériaux. Mais M.P. Alekséiev, *I.S. Tourguenev propagandist rousskoï literatoury na zapade*, M.-L. 1948 (*Troudy otdela novoï rousskoï literatoury*, AN SSSR) pp. 39-80 ne croyait guère à cette identification. En effet Tourguéniev donna un compte rendu sévère (*Sotch.* M.-L. 1961, t. I, p. 257) de la pièce historique du jeune Guédéonov, *Smert' Liapounova* (La mort de Liapounov) 1845. On voit mal Tourguéniev éreinter un auteur quelques semaines après avoir collaboré avec lui.
111. *Pis'ma*, M.-L. 1961, t. II, p. 47 (n° 169), en français.
112. *Gogol' v neïzdannoï perepiske sovremennikov (1833-1853)* publ. et comm. par L.R. Lanski dans *Lit. Nasl.*, t. 58, M. 1952, p. 672 n. 1 (lettre n° 119).
113. I.S. Tourguenev, *Pis'ma*, t. I, p. 655.
114. Alexandre Pouchkine, *Poèmes dramatiques traduits du russe* par Ivan Tourgueneff et Louis Viardot P. Hachette 1862.
115. V.K. Schulz, *op. cit.*, juillet 1880, p. 486.
116. « Ils [I.T. et S.G.] ont bien voulu me dicter en français le texte original. Je n'ai rien fait de plus que des retouches sur les mots et les phrases ; et, si le style est à moi en partie, le sens est à eux seuls. Je puis donc promettre au moins une parfaite exactitude. » Nicolas Gogol, *Nouvelles russes*, 1845, p. VII.
117. I.S. Tourguenev, *Pis'ma*, t. I, p. 287 (n° 76). En français.
118. *Scènes de la vie russe par M.J. Tourgueneff.* Nouvelles russes traduites avec l'autorisation de l'auteur par M.X. Marmier P. Hachette 1858 (Les deux Amis — Jacques Passinkof — Moumou — Faust — Le Ferrailleur — Les trois Portraits). Le recueil Viardot comprend L'Auberge de grand-chemin — L'Antchar — Le Pain d'autrui — Une correspondance — Deux journées dans les grands bois — Le partage.
119. *Zapiski okhotnika.* Sotchinenie Ivana Tourgeneva. Moscou 1852, 2 parties.
120. *R.d.D.M.*, 1er octobre 1851, p. 75.
121. M. K. Kleman, *Zapiski okhotnika i frantsouzskaïa poublitsistika 1854 goda.* Dans *Sbornik stateï k sorokaletiiou outchionoï deïatel'nosti akad. A. S. Orlova*, L. AN SSSR 1934, pp. 305-14. Se trouve à Aix Fonds A. Mazon n° 98 009.
M.P. Alekséiev, *Mirovoe znatchenie « Zapisok okhotnika »*, dans *Zapiski okhotnika I.S. Tourgueneva (1852-1952). Sbornik stateï i materialov* Orel 1955, pp. 36-117.
F. la Priima, *Novye dannye o « Zapiskakh okhotnika » Tourgueneva vo frantsouzskoï literatoure.* Même recueil pp. 331-356.
122. *Les Ames mortes*, trad. Charrière P. 1859, t. I.
123. P. Mérimée, *La littérature et le servage en Russie* dans *R.d.D.M.*, 1er juillet 1854, p. 193.

124. *Mémoires d'un seigneur russe...*, traduit du russe par Ernest Charrière. P. Hachette 1854, in-12, XII-404 pp., *B.F.* 15 avril. Dans le passage cité p. 178, Charrière supprime en revanche : « une femme demi-nue et allongée ».

125. Notamment pp. 186, 190, 192, 195, 196.

126. Iou. G. Oksman, *Sekretnoe sledslvie o « Zapiskakh okhotnika » v 1852 g.* dans *Ot « Kapitanskoï dotchki » A. S. Pouchkina k « Zapiskam okhotnika » I. S. Tourgueneva*, Saratov 1959, pp. 246-307.

127. A. I. Herzen, *Du développement...*, t. VII, p. 97.

128. Cité par Iou. G. Oksman, *op. cit.*, p. 280. En russe.

129. *Mémoires d'un seigneur russe*, intr.

130. *Ibid.*, pp. 69-71.

131. *Les Ames mortes*, intr. p. IV (note).

132. Ce Léopold Favre a usé du pseudonyme L. Buffières. Ce texte inconnu jusqu'à présent de la critique est à la B. N. (Mp 6253).

133. Dans la *Balalayka* de Julvécourt et *Les poètes russes* de Mechtcherski (t. II) figurent quelques traductions de Koltsov. On peut lire quelques poèmes de Khomiakov chez Mechtcherski (t. II *La Russie, Kiev*), chez X. Marmier, (*Lettres sur la Russie*, P. 1851, pp. 227-29, *Napoléon, A l'Angleterre*), dans J.-G. Rohr, *Un Missionnaire républicain en Russie*, t. I, pp. 90-91 (*A la race slave*), etc.

133 bis. Charles Louandre faisait remarquer dans sa *Statistique littéraire* (*R. d. D. M.* 15 nov. 1847, p. 682) que le plus grand nombre de romans traduits venait naturellement d'Angleterre, puis des Etats-Unis, d'Allemagne, d'Italie et de Russie. L'Espagne est au rang de la Chine avec 4 ou 5 romans en quinze ans.

134. Mérimée a lu sans enthousiasme le *Rosslavlev* de Zagoskine, *Corr. Gén.* t. VI, p. 244 à M^me^ de Lagrené 28 août 1851.

135. *Athenaeum français*, 10 juin 1854, pp. 522-24.

136. A. M. K. Reichel 4-16 oct. 1854, t. XXV, p. 203. L'abbé Douhaire dans son *Décaméron russe*, P. Douniol 1855 traduit quelques contes de V. F. Odoïevski (*L'architecte, Le dernier quatuor de Beethoven, Les joueurs, L'improvisateur*) qu'il rapproche d'E. T. A. Hoffmann (p. XI) ; un extrait de Zagoskine (*La peste de Moscou en 1771*), un de Lajetchnikov (*Le dernier des Noviks*, sous Pierre I^er^) pour le roman historique ; enfin les tendances nouvelles sont représentées par un extrait des *Pauvres Gens* de Dostoïevski (*La brodeuse*, pp. 285-316) et deux d' « Iscander » [A. I. Herzen] : *Une histoire d'esclave* (trad. de *Povrejdionny*) et *Les vieux Russes* (trad. de *Dolg prejde vsego*), tirées du recueil *Prervannye rasskazy Iskandera*, Londres 1854. N. I. Sazonov se montra plutôt sévère dans *Athenaeum français*, 30 juin 1855 : « choix fait sans goût et sans discernement ».

137. F. Ia. Priima, *S. D. Poltoratski kak propagandist tvortchestva Pouchkina vo Frantsii.* Dans *Pouchkin vo frantsouzkoï presse 1820-1840 gg. Lit. Nasl.*, t. 58, M. 1952, pp. 297-307. Voir aussi Iou I. Massanov, *V mire psevdonimov i literatournykh poddelok*, M. 1963, *Un bibliophile russe*, pp. 199-218. S. D. Poltoratski commença sa contribution à la *Revue Encyclopédique* en 1822 (Masanov, *op. cit.*, p. 217, n. 25).

138. *Mercure de France au XIX^e^ siècle*, t. VI, 1824, pp. 505-521. Une *Lettre à l'éditeur*, t. VII (1825), pp. 181-84, signée P.B.G. désignait L. N. comme étant P. A. Katénine.

139. *Mercure de France...*, t. XXII, 1828, pp. 416-423.

140. *La littérature russe en France sous la Restauration* dans *R.L.C.*, janv.-mars 1961, pp. 70-71 et 81-89.

141. *Revue Encyclopédique*, 1829.

142. *Revue Indépendante*, 25 mai 1843, t. VIII, pp. 198-230.

143. W. Lednicki, *Pouchkine et Mickiewicz*, dans *R.L.C.* 1937, p. 135.

144. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, 1849, t. III, p. 295.

145. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, 1914, pp. 17-19.

146. L. Jousserandot, *Pouchkine en France* dans *Monde Slave*, juin-sept. 1918 (n° 12), pp. 859-64.

147. [Ch. Baudier], *op. cit.*, p. 348.
148. *Ibid.*, p. 354.
149. A. de Circourt, *op. cit.*, t. II, 1837, p. 352.
150. Custine, *La Russie en 1839*, t. II, pp. 331-2 (lettre XVII).
151. J. M. Chopin, *op. cit.*, pp. 225-30.
152. M. G. Kartachevskaïa à V. S. Aksakova, 20 août 1845 (v.s.) dans *Gogol' v neïzdannoï perepiske sovremennikov, Lit. Nasl.*, t. 58, M. 1952, pp. 672-73 (n° 119).
153. *Revue Britannique*, février 1846, pp. 432-446.
154. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1847, pp. 42-79.
155. *Ibid.*, pp. 59-60.
156. Cf. *Corresp. génér.*, lettre de Mérimée à Sobolevski du 31 août 1849, t. IV, p. 500 (n° 1505).
157. X. Marmier, *Pouchkine et la littérature russe* dans *Revue Britannique*, mars 1859, pp. 111-134, reprise dans*Voyages et littérature*, P. 1862, pp. 329-363. Il fut renseigné sur le poète par S. D. Poltoratski (voir une lettre de ce dernier à Marmier en date du 31 mars 1855) comme le montre F. Ia. Priima, *S. D. Poltoratski kak propagandist...*, 1952, pp. 301-02.
158. A. Gallet de Kulture, *Le tzar Nicolas et la Sainte Russie*, P. 1855, prétendait que Miloradovitch sur l'ordre d'Alexandre Ier avait fouetté Pouchkine. Poltoratski, lié depuis longtemps au bibliographe Quérard, lui envoya une protestation le 23 mars 1855 qui parut dans *Le Quérard...*, P. 1855, n° 13, p. 92 sous le nom *Un bibliophile russe*. H. Delaveau protesta de son côté dans *Athenaeum français*, 21 avril 1855, p. 329.
159. A. Tardif de Mello, *Histoire intellectuelle de l'empire de Russie*, P. Amyot 1854.
160. [J. G. Rohr] *Un Missionnaire républicain...*, 1852, t. II, pp. 33-4 et 47-62.
161. *Ibid.*, pp. 57-58.
162. Custine, *op. cit.*, t. II, p. 328 (lettre XVII).
163. Cf. note 73.
164. L. Jousserandot, *Lermontov*, pp. 66-7.
164 bis. Custine, *op. cit.*, pp. 330-31.
165. N. I. Gretch, *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine*, pp. 102-04.
166. *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1846, pp. 565-8.
167. Ch. de Saint-Julien, *op. cit.*, p. 76.
168. [J. G. Rohr], *op. cit.*, t. II, p. 90.
168 bis. *Athenaeum français*, 25 juin 1853, p. 593.
169. Voir note 88.
170. X. Marmier, *Du mouvement littéraire en Russie* dans *Revue de Paris*, t. XVIII, juin 1843, p. 263.
171. Henri Granjard, *Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps*, P. 1954, pp. 132-33.
172. Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, t. III, p. 25.
173. *Ibid.*, p. 37.
174. Cf. note 102.
175. N. V. Gogol', *Poln. sobr. sotch.*, t. XIII, éd. Ac. des Sc. 1952, (*Pis'ma 1846-47*), lettre à N. M. Iazykov datée de Rome 8 janvier 1846 (n° 6), p. 30.
176. V. G. Belinskij, *Poln. sobr. sotch.*, t. IX, éd. Ac. des Sc, 1955, (*Stat'i i retsenzii 1845-46*), n° 84, pp. 369-70.
177. *Ibid.*, n° 92, pp. 421-29.
178. *Severnaïa ptchela*, 1846, n° 57, cité par M. P. Alekséiev *I. S. Tourguenev propagandist...*, M.-L. 1948.
179. Ch. de Saint-Julien, *R. d. D. M.*, 1er oct. 1847, p. 75 et 1er oct. 1851, pp. 70-71.
180. P. Mérimée, *R.d.D.M.*, 15 nov. 1851, pp. 634, 640. Jugement confirmé dans *R.d.D.M.*, 1er juillet 1854, p. 193 et dans la lettre de Mérimée à Charrière du 20 avril 1859. Cf. H. Mongault *Intr.* aux *Etudes*, t. I, pp. LXXIII-LXXXIV.
181. *Gogol' v neïzdannoï perepiske...*, M. 1952, p. 694 (n° 145).

182. [J. G. Rohr], *op. cit.*, t. II, pp. 77-83.
183. *Ibid.*, t. III, pp. 100-117.
184. Dans *La Russie ancienne et moderne* de Charles Romey et Alfred Jacobs P. Furne 1855, la page consacrée à Gogol (p. 550) n'est qu'un reflet de l'étude de Mérimée.
185. *Bibliographie Michaud*, P. 1857, t. XVII, pp. 84-87 (Callet) et *Nouvelle Bibliographie générale* (Hoefer) P. Didot 1858, t. XXI, pp. 73-75 (prince Augustin Pétrovitch Golitsyne). Barbey d'Aurevilly rend compte de la trad. Charrière des *Ames Mortes* dans *Le Pays*, 15 juillet 1859 (art. repris dans *Les œuvres et les hommes. Littérature étrangère*, P. 1890, pp. 217-232. Voir M. P. Alekséiev, *Neïzdannye i zabytye stat'i o Gogole*, 1936, pp. 278-81, J. Petit et Ph. John Yarrow, *Barbey d'Aurevilly, journaliste et critique. Bibliographie*. Besançon 1959, in-8°.
186. Ch. de Saint-Julien, *R.d.D.M.*, 1er octobre 1851, pp. 74-75.
187. [J. G. Rohr], *op. cit.*, t. II, p. 93.
188. C'est F. Ia. Priima qui affirme la parenté des deux traducteurs, *op. cit.*, 1952, p. 307 n. 22.
189. F. Ia. Priima, *Novye dannye o « Zapiskakh okhotnika »...*, Orel 1955, p. 340. Les lettres de Delaveau à Poltoratski sont à Léningrad, Bibl. Saltykov-Chtchédrine, fonds S. D. Poltoratski.
189. Cf. note 121.
191. Cité par M. P. Alekséiev, p. 59 note.
192. Lettre de Champfleury à Max Buchon publiée par Jules Troubat dans *La Revue*, 15 nov. 1913, non datée (automne 1854), p. 223, citée par M. K. Kleman, p. 314, cf. M. P. Alekséiev, pp. 75-76 n. 2.
193. P. Mérimée, *Corr. Gén.*, t. VII, p. 296. Lettre à Charrière du 20 mai 1854.
194. E. Charrière, *Mémoires d'un seigneur russe*.
195. E. Charrière, *Les Ames mortes*, t. I, pp. V-VI.
196. P. Mérimée, *La littérature et le servage en Russie*, *R.d.D.M.*, 1er juillet 1854, pp. 183-5 et 190-3.
197. *Etudes*, t. II, p. 539.
198. P. Mérimée, *op. cit.*, p. 184. Il est amusant de noter que G. Planche le félicitait de ne pas s'enthousiasmer pour les auteurs russes qu'il traduisait ! G. Planche, *Ecrivains modernes de la France. Prosper Mérimée*, dans *R.d.D.M.*, 15 septembre 1854, p. 1231.
199. *Revue Britannique*, janvier 1837, pp. 51-54.
200. *Revue des deux Mondes*, 15 déc. 1854, *L'épopée nationale des Russes d'après les travaux des philologues allemands*, pp. 1219-1231.
201. D. S. Schöppingk, lié avec le baron d'Eckstein, tint la rubrique « Littérature slavonne » dans la *Revue française et étrangère*, années 1836-38.
202. *Corsaire*, 30-31 août (*Les théâtres de Saint-Pétersbourg*), 8, 10, 12, 15 octobre (*Anecdotes dramatiques de Saint-Pétersbourg*).
203. *Journal des Débats*, 20 octobre, 22 novembre, 6 et 18 décembre 1853. Douhaire cite au début du premier article l'*Istoria rousskogo teatra* du prince A. A. Chakhovskoï, l'*Istoria rousskogo isskoustva* d'A. F. Koni, l'*Otcherk istorii rousskoï poèzii*, d'A. P. Milioukov (1847) et une *Istoria rousskoï slovesnosti* de Zelenetski (1852). Il déclare s'être fait aider par A. Turine, « référendaire près le ministre de la justice » à Saint-Pétersbourg.
204. Douhaire est à peu près le seul en France à tracer une évolution du théâtre russe de Griboïédov à Ostrovski. Rohr raconte, t. II, pp. 110-14 une représentation moscovite d'*Askol'dova mogila*, opéra de A. N. Verstovski sur un roman de M. N. Zagoskine, une discussion sur l'adaptation de *King Lear* par « le marchand Polévoï », t. II, pp. 190-94.
205. H. Delaveau, *Le roman de mœurs populaires en Russie. M. Grigorovitch* dans *R.d.D.M.*, 15 juillet 1855, pp. 255-95. C'est à Delaveau que revient aussi le mérite d'avoir dans la période suivante révélé aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, les œuvres de Tolstoï (15 août 1856), de S. T. Aksakov, de Gontcharov, de Nekrassov, etc. Malheureusement son talent de traducteur n'égale pas sa perspicacité littéraire.

206. Voir Z. Markiewicz, *Charles Edmond voyageur et comparatiste oublié* dans *Connaissance de l'étranger*, mélanges offerts à la mémoire de J.-M. Carré, P. Didier, 1964, pp. 292-300.

207. V. E. Evgrafov dans *Filosofskie i obchtchestvenno-polititcheskie proïzvedeniia Petrachevtsev*, Gospolitizdat 1953, intr. pp. 41-42 et comm. pp. 777-78. Cf. *Petrachevtsy*, pod. red. P. E. Chtchegoleva, t. III, 1928, pp. 53-57.

208. L. R. Lanski, *Otzyvy o Belinskom v La Revue Indépendante* dans *Lit. Nasl.* 56 (Belinski II) 1950, pp. 497-500 suppose à tort que ces échos proviennent d'I. S. Tourguéniev en raison de sa liaison avec Viardot, et peut-être de Herzen. Voir aussi F. Ia. Priima, *Belinski vo frantsouzkoï literatoure*, dans *Belinski. Stat'i materialy*, L. 1949, pp. 247-255.

Les notices sont les suivantes : 25 mai 1847, p. 317 n° 1424, *Les Poésies* de Koltsov.

1425, *A qui la faute ?* Nouvelle par Iskander.

1426, *Une histoire comme il en arrive chaque jour*, de Gontcharov.

— 10 juin 1847, p. 349 :

N° 1505, *Coup d'œil sur la législation ancienne de la Russie*, par Kavéline, avec mention finale de Biélinski et Granovski.

APPENDICE V

Lettre de Tourguéniev au *Journal de Saint-Pétersbourg* (10/22 août 1854) reproduite par *l'Athenæum français* du 21 octobre, p. 996, et par H. Delaveau (*Récits d'un chasseur* P. Dentu 1858).

Saint-Pétersbourg, 7 (19) août 1854.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de réclamer de votre complaisance l'insertion de la lettre suivante.

Il vient de me tomber entre les mains une traduction française d'un de mes ouvrages, publié il y a deux ans à Moscou. Cette traduction, intitulée, je ne sais trop pourquoi, *Mémoires d'un seigneur russe*, a donné lieu à plusieurs articles insérés dans différents journaux étrangers. — Vous comprendrez facilement, monsieur, qu'il ne peut pas me convenir d'entrer en discussion avec mes critiques, d'ailleurs beaucoup trop bienveillants pour moi ; mais ce qui me tient à cœur, c'est de protester contre les conclusions que plusieurs d'entre eux ont cru pouvoir tirer de mon livre. Je proteste contre ces conclusions et contre toutes les déductions qu'on peut en faire, comme écrivain, comme homme d'honneur et comme Russe. J'ose croire que ceux de mes compatriotes qui m'ont lu ont rendu justice à mes intentions, et je n'ai jamais ambitionné d'autres suffrages.

Quant à la traduction de M. E. Charrière, d'après laquelle on m'a jugé, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'une pareille mystification littéraire. Je ne parle pas des contresens, des erreurs dont elle fourmille. Une traduction du russe ne saurait s'en passer. Mais, en vérité, on ne peut se figurer les changements, les interpolations, les additions qui s'y rencontrent à chaque page. C'est à ne pas s'y reconnaître. J'affirme qu'il n'y a pas dans tous les *Mémoires d'un seigneur russe* quatre lignes de suite fidèlement traduites. M. Charrière a pris surtout soin d'orner mon style, qui a dû lui sembler trop mesquin

et trop maigre. Si je fais dire à quelqu'un : — Et je m'enfuis, voici de quelle façon cette phrase si simple est rendue : « Je m'enfuis d'une fuite effarée, échevelée, comme si j'eusse eu à mes trousses toute une légion de couleuvres commandée par des sorcières » [a]. Un lièvre poursuivi par un chien devient, sous la plume enjouée de mon traducteur, « un écureuil qui monte sur le sommet d'un pin, s'y place debout et se gratte le nez » [b]. Un arbre qui tombe se transforme en « un géant chevelu qui s'était ri des assauts séculaires de plusieurs milliers d'insectes, et qui tombait sous la morsure d'un fer tranchant, emmanché par l'homme d'un fragment de bois que l'arbre avait peut-être fourni lui-même » [c]. Une vieille dame « passe du chocolat au safran... avec un mouvement aussi rapide que la flèche coureuse de la pendule, qui bat soixante fois à la minute » [d], etc., etc., etc. Vous imaginez-vous mon étonnement ? Mais voici quelque chose de bien plus fort encore : dans le chapitre XVII, à la page 280, M. Charrière introduit un nouveau personnage, qu'il décrit longuement et avec complaisance, une espèce de colporteur, de marchand d'allumettes chimiques... que sais-je ? Eh bien ! il n'y a pas un mot de tout cela dans mon livre, par la bonne raison qu'un semblable personnage n'existe pas en Russie. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en parlant précisément de ce chapitre dans sa préface, M. Charrière prévient le lecteur que « les préparatifs de l'auteur peuvent paraître un peu longs à notre impatience française » [e]. Vous concevez, monsieur, qu'avec un pareil système de traduction on peut donner pleine carrière à sa fantaisie. Aussi M. Charrière ne s'en est-il pas fait faute ; il taille, il coupe, il change, il me fait pleurer et rire à volonté, il me fait ricaner, et c'est ce dont je lui en veux le plus ; il a l'horreur du mot propre, il met une queue en trompette au bout de chaque phrase, il improvise toutes sortes de réflexions, d'images, de descriptions et de comparaisons. Il est possible que toutes ces comparaisons soient charmantes et surtout pleines de goût ; mais, je le demande à M. Charrière lui-même, comment ne sent-il pas qu'en ajoutant tant de belles choses au texte de mon ouvrage, il le prive par cela même du seul mérite qui pourrait le recommander à l'attention des lecteurs français, du mérite de l'originalité ? Je remercie beaucoup M. Charrière de toutes les amabilités dont sa préface est remplie. Mais n'est-il pas un peu étrange de louer l'esprit de quelqu'un quand on vient de lui en prêter tant du sien ?

Agréez, etc.

J. Tourgueneff

P. S. Je vous demande pardon d'ajouter un *post-scriptum* à une lettre déjà si longue ; mais parmi les contresens dont j'ai parlé plus haut il y en a deux ou trois de si piquants que je ne puis me refuser le plaisir de les citer. Page 104, on trouve la phrase suivante : « Les chiens faisaient tourner leurs queues avec une rapidité incroyable, dans l'attente d'un ortolan. » D'où vient cet ortolan ? Il y a *afsianka* dans le texte, et le dictionnaire consulté par M. Charrière ne lui aura probablement pas dit qu'*afsianka* signifie aussi *pâtée pour les chiens* [f]. — Page 380, le lecteur est tout surpris d'entendre parler (la scène se passe au fin fond de la Russie) « des allées et venues continuelles des *Noirs*, occupés gravement du service ». Des *Noirs* !!! Voici l'explication du mot de l'énigme : M. Charrière a confondu les mots *arapnik*, fouet de chasse, et *arap*, nègre, et il a arrangé la phrase en consé-

quence [g]. Page 338, on voit un dignitaire donner sa main à baiser à un général (!)... Du reste, je soupçonne ici M. Charrière de s'être trompé à dessein [h]. J'en passe, et des meilleures ; mais il est temps que je m'arrête.

[a] Charrière 1854 p. 305 (XVIII *Karataëf*). Cf. Lettre de Tourguéniev à S. T. Aksakov des 7 et 14 (19 et 26) août 1854, *Pis'ma* t. II M.-L. 1961 n° 294 : le même passage est cité p. 225. Charrière est qualifié de *bessovestny frantsouz*, « Français malhonnête ». Charrière 1855 p. 298 « je m'enfuis et sortis. »

[b] Charrière 1854 p. 400 (XXII Epilogue III). Tourguéniev ne cite pas exactement Charrière : « Un écureuil s'élance, et mon chien court après lui... mais pendant qu'il aboie et tâche de l'atteindre, le rongeur, en cinq secondes, est à la cime d'un pin, et debout se gratte le museau. » Charrière 1855 p. 389 : « Un lièvre part et s'élance, et mon chien court après lui... mais pendant qu'il aboie et tâche de l'atteindre, je reste à mes réflexions, et l'animal poursuivi en profite pour s'échapper. »

[c] Charrière 1854 p. 144 (IX *la rencontre du mort et le nain Kaciane*). Charrière 1855 p. 141 : « ... en mesure, et d'heure en heure on entendait un craquement suivi de la lourde chute de quelque grand arbre. »

[d] Charrière 1854 pp. 301-302 (XVIII *Karataëf*). Tourguéniev amalgame dans sa citation deux passages situés au début et à la fin d'un paragraphe. Un peu plus loin, Charrière ajoutait à l'original « (La vieille toussa de malice [et devint café au lait]) ». Charrière 1855 pp. 295-296 supprime tous les passages incriminés, y compris le café au lait.

[e] Charrière 1854 p. 280 et *Introduction* p. X. Dans l'édition de 1855, il retouche le passage incriminé ainsi : « ... dans le pays. On l'emploie à tout, parce qu'il est humble et actif ; et s'il est un point où son amour-propre puisse paraître un moment... » (p. 275). Introduction inchangée.

[f] Charrière 1855 p. 102 : « dans l'attente de leur pâtée. »

[g] *ibid.* p. 371 : « les farces sous les claquements d'un fouet de poste qu'on lui faisait résonner aux oreilles. »

[h] Charrière 1855 p. 330 : « et fit avec l'index de sa main gauche un geste de gracieux accueil au général civilien ».

Livre sixième
La Russie et l'Occident

II.

La Pologne, la Russie et le Panslavisme

Deux événements ont plus que tous les autres influencé l'opinion française relative à la Russie dans le premier tiers du XIX[e] siècle. Le premier est le désastre subi par Napoléon, suivi de l'entrée de l'armée russe à Paris en 1814, le second est l'insurrection polonaise de 1830-1831. Nous reviendrons sur la signification du premier de ces événements dans le chapitre suivant : il s'agit à présent de mesurer la portée du phénomène polonais au moment où les Français commencent à découvrir le problème slave dans son ensemble.

I. L'ECRAN POLONAIS

Ce terme ne doit pas être pris en mauvaise part : nous voulons dire que de 1831 à 1839 aucune appréciation française de la Russie n'est possible sans référence expresse au problème polonais. Le voyage en Russie, qui jouissait d'une vogue incontestable sous la Restauration, paraît une incongruité : Loève-Veimars et le maréchal de Marmont sont amèrement raillés dans l'opinion libérale [1].

Il manque encore aujourd'hui une étude solide sur la Grande Emigration et ses rapports avec les fractions de l'opinion publique française [2]. Sans prétendre pallier cette lacune, nous essaierons ici seulement de montrer que l'émigration polonaise exerce une action de propagande dans trois domaines principaux : la religion, la diplomatie et la politique. Bien entendu ces trois actions interfèrent le plus souvent, et de façon parfois surprenante : mais cette division schématique permet de mieux saisir les caractéristiques de l'action polonaise en France. Ce qui nous intéresse n'est pas de retracer les nuances sociologiques de cette émigration polonaise, ni de scruter la diversité inépuisable de ses tendances politiques, mais de constater les effets de sa présence sur l'opinion des Français relative à la Russie et au monde slave. Or sur les cinq ou six mille Polonais [3] qui affluèrent en France après la défaite de 1831, évidemment la très grande majorité était originaire de la partie de la Pologne sous la domination russe. Comme cette émigration comprenait essentiellement des gentilshommes et parmi eux des écrivains, des artistes, des économistes, des officiers, des ingénieurs en grand nombre, le retentissement de leur infortune et de leur cou-

rage fut immense dans notre pays. Lorsqu'un La Fayette ou un Montalembert exprimaient la solidarité qui liait les deux peuples, ils rencontraient la plus large approbation dans les assemblées : libéraux et catholiques, républicains et orléanistes exprimaient en toute circonstance leur attachement à la cause polonaise. Des noms tels que ceux de Mickiewicz, Slowacki, Norwid étaient vite connus dans le monde des lettres ; Chopin illustrait à lui seul la musique polonaise et faisait de Nohant un véritable centre de culture polonaise ; moins célèbres, mais très efficaces dans leur sphère, des économistes tels que Wolowski s'assuraient aussi un nom dans la France de Louis-Philippe.

L'élément sentimental jouait naturellement un rôle prépondérant dans cette idylle franco-polonaise des années 30. Très vite des ouvrages tels que celui de Joseph Straszewicz[4] *Les Polonais et les Polonaises de la Révolution du 29 novembre 1830* ou de J.-B. Gluchowski[5] [Joseph Bem] *La Pologne dans ses anciennes limites et l'Empire des Russies en 1836* établirent solidement en France l'idée que le peuple polonais était un peuple martyr, et que la Russie de Nicolas était son bourreau. L'ouvrage le plus important en raison de la célébrité de ceux qui le publièrent est le *Livre des Pélerins polonais,* traduit et préfacé par Montalembert et suivi d'un *Hymne à la Pologne* par F. La Mennais. Ce livre de 1833 marque sans doute l'apogée de l'influence proprement littéraire exercée par la Pologne en France. Vis-à-vis de la Russie, rien n'est plus caractéristique à cette époque que l'attitude de Saint-Marc Girardin : le 4/16 octobre 1835, Nicolas Ier avait prononcé un discours fulminant à Varsovie qui contenait ces paroles : « J'ai fait élever ici une citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie ; et certes, ce n'est pas moi qui la rebâtirai[6] ! » Saint-Marc Girardin, député de Saint-Yrieix à partir de cette même année 1835, sincèrement libéral et orléaniste, s'écriait devant ce discours : « C'est la vieille Moscovie perçant l'enveloppe de politesse et de civilisation dont elle s'est tant bien que mal affublée. C'est la barbarie d'avant Pierre le Grand... » L'écho de ces articles des *Débats* en Russie fut d'autant plus grand que la *Gazette de Saint-Pétersbourg* reproduisit le premier, et que Nesselrode aussi bien que Nicolas Ier étaient persuadés qu'ils représentaient la pensée même du roi des Français[7].

Les Français étaient certes sensibles au problème de la *nationalité* polonaise sous son double aspect politique et humain. Cependant on peut penser que cet intérêt n'aurait pas été aussi considérable, et surtout aussi largement répandu dans la société française, s'il n'avait pas été doublé par une solidarité religieuse. L'action de Montalembert s'explique évidemment par-là, ainsi que l'attitude résolument hostile à la Russie de journaux ou périodiques tels que l'*Univers*, le *Correspondant*, l'*Avenir*, et l'*Ami de la Religion*.

C'est à partir de 1839 que l'opinion catholique française s'émut des mesures prises par le gouvernement russe dans les provinces ayant appartenu autrefois à la Pologne, visant à l'incorporation de l'Eglise ruthénienne catholique (Grecs-Unis) dans l'Eglise orthodoxe russe. Le 12/24 février 1839 un certain nombre d'ecclésiastiques demandèrent le retour de leur Eglise à l'orthodoxie, ce qui leur fut accordé par un oukaze du 1/13 mars. En fait les conversions plus ou moins forcées avaient commencé dès 1832, ainsi que les transferts de couvents et d'églises[8]. Barante signalait de graves sévices accompagnant la réunion

des Uniates le 6 mai 1839, et communiquait sans doute ses informations à Custine, qui s'écriait : « L'Europe occidentale ignore tout ce qu'il entre d'intolérance religieuse dans la politique russe. Le culte des Grecs réunis vient d'être aboli à la suite de longues et sourdes persécutions : l'Europe catholique sait-elle qu'il n'y a plus d'uniates chez les Russes ; sait-elle seulement, éblouie qu'elle est des lumières de sa philosophie, ce que c'est que les uniates[9] ? » Mais comme le livre de Custine ne parut qu'en 1843, il se trouva devancé par plusieurs publications.

L'affaire des Uniates n'avait guère provoqué de bruit : mais lorsque les mesures de persécution touchèrent les catholiques de rite latin dans la « Pologne du Congrès », ce fut bien autre chose. En fait on rappela à partir de 1842 le sort des Uniates à l'occasion des nouvelles mesures de russification : par exemple Miroslaw-Henryk Nakwaski dans un violent pamphlet anonyme de 1845, *Cinq millions de Polonais forcés par la czarine Catherine, les czars Paul, Alexandre et récemment Nicolas d'abjurer leur foi religieuse. Eclaircissements sur la question des Grecs-Unis sous le rapport statistique, historique et religieux*[10], où la religion a bien moins de part que la politique. Il n'en va pas de même pour les livres du comte Marie-Joseph d'Horrer, *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie* (1842)[11] et de l'Oratorien Augustin Theiner *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie* (1843)[12], tous deux munis de préfaces par Montalembert, mais publiées sans nom d'auteur. Le retentissement de ces deux ouvrages, fort bien documentés, fut d'autant plus grand que Grégoire XVI fit publier à la date du 22 juillet 1842 un manifeste *sur les malheurs qui affligent la religion catholique dans l'empire de Russie et de Pologne*[13].

Le livre du comte d'Horrer et le manifeste pontifical trouvèrent un écho immédiat dans les *Débats* des 13, 15 et 23 octobre 1842. Ces articles anonymes, dus, pensons-nous, à Saint-Marc Girardin, analysent les ouvrages en question et dégagent clairement les intentions de Nicolas Ier : « Comme aujourd'hui il ne reste plus de la Pologne que le catholicisme, c'est au catholicisme que s'en prend l'empereur Nicolas, et il veut le détruire comme le dernier et le plus fort principe de la nationalité polonaise, comme la dernière liberté et la dernière indépendance qui reste à ce malheureux peuple, comme le dernier obstacle enfin à l'établissement dans son vaste empire de l'unité de lois et de mœurs, d'idées et de culte. » Naturellement on fut fort mécontent à Saint-Pétersbourg de ces nouvelles attaques du *Journal des Débats* : F. F. Wiegel, D. N. Bloudov nommé récemment directeur du Département des Cultes envisagèrent une réfutation à la fois du livre et du compte rendu. Ces échos sont fournis comme d'habitude par A. I. Tourguéniev dans ses lettres à P. A. Viazemski et par la réponse de ce dernier (2 et 4 novembre 1842 n. s.) ; Tourguéniev notait avec amertume : « Quand il s'agissait des paysans, le *Journal des Débats* disait que ce sujet ne méritait pas l'attention de l'Europe. Mais quand il s'agit des catholiques, alors on affirme le contraire, et l'on se plaint que les journaux s'intéressent peu aux affaires religieuses...[14] » Allusion précise à la lettre de son frère Nicolas et au « chapeau » méprisant qui l'accompagnait le 23 février de la même année.

Xavier Marmier, qui revenait de Russie par la Pologne à l'automne de 1842, passa par Kowno et fut frappé de la ruine et de l'abandon

où se trouvaient les couvents catholiques [15]. Mais l'affaire qui souleva de loin la plus vive émotion dans le monde catholique fut celle des Basiliennes de Minsk. A la fin de septembre 1845 coururent en Allemagne et en France de nouveaux bruits de persécution. Le 28 septembre l'*Ami de la Religion* publia un article en provenance de Posen qui relatait brièvement les sévices subis par les religieuses Basiliennes du couvent de Minsk et ordonnés par l'évêque orthodoxe Siemaszko. La nouvelle fut reprise dans le journal rédigé par des émigrés polonais le *Trois-Mai*, et de là dans l'*Univers* [16]. Mais des erreurs se glissèrent dans le journal polonais : on parlait de Kowno au lieu de Minsk, on faisait de Siemaszko l'aumônier des religieuses. L'*Univers* publia une rectification le 27 septembre, et publia d'autres précisions le 30 : entretemps la supérieure du couvent, Mère Makrena Mieczyslawska, était arrivée à Paris munie d'une lettre de l'archevêque de Posen. Accueillie à l'*Hôtel Lambert* par les principaux représentants de l'émigration polonaise le 10 octobre, la supérieure fit de vive voix le récit des abominables traitements, véritablement dignes des camps de concentration hitlériens, dont elle et ses religieuses avaient été victimes [17]. Puis elle gagna Rome, vit Grégoire XVI et trouva enfin la paix dans la Ville Eternelle. Le Souverain Pontife fit état de sa déclaration lorsque Nicolas Ier lui rendit visite le 13 décembre. L'histoire complète des Basiliennes de Minsk fut étalée aux yeux du monde catholique dans le *Correspondant* du 10 mai 1846 [18].

Mais la diplomatie russe, vite alertée par ses agents parisiens, ne resta pas inactive. J. N. Tolstoï déclarait au gouvernement russe le 17 février/1er mars 1846 que l'affaire faisait mauvaise impression. La majorité des journaux, disait-il, avait accueilli les déclarations de cette aventurière en y ajoutant des injures à l'égard de la tyrannie russe, sans remarquer que ce récit portait la marque « d'un fanatisme si stupide que pour des yeux moins prévenus il ne pouvait s'agir que d'un faux ». On dit des messes contre la Russie ! Et Tolstoï, avec un humour involontaire, se plaint que Laurentie, le rédacteur de la *Quotidienne*, pourtant dans les meilleurs termes avec lui, n'ait cette fois rien voulu entendre. Circourt fut plus compréhensif et fit paraître une note rectificative dans *Le Semeur* du 4 février. Un député radical nommé Lherbette intervint aussi d'après les indications de Tolstoï à la séance du 5. Cependant tout cela, Tolstoï s'en rendait bien compte, était insuffisant [19].

Rayneval expliquait à Guizot le 9 décembre 1845 que l'évêque Siemaszko avait très mauvaise réputation même auprès des orthodoxes, mais trouvait difficiles à croire les excès rapportés [20]. L'envoyé de Nicolas auprès du Saint-Siège, Bouténiev, fit passer une note dans la *Presse* et la *Quotidienne* du 6 mars démentant l'existence d'un couvent de Basiliennes à Kovno. Les *Débats* firent remarquer que tout le monde parlait depuis longtemps de Minsk et non de Kowno. Rayneval s'empressait le 4 de donner son accord à la version que lui présentait Nesselrode.

En sens inverse, on n'était pas moins empressé de considérer toute l'histoire comme véridique : imagine-t-on Bakounine se ranger aux côtés de Veuillot pour défendre des religieuses ? C'est pourtant ce qu'il fit dans une lettre adressée au *Constitutionnel*, datée du 6 février, qui parut le jeudi 19 mars sous le titre *Lettre d'un réfugié russe* et signée M. Bakounine. Il se déclarait convaincu que l'histoire des religieuses

était vraie... au nom de Hegel ! « Le mal qui est possible en Russie ne manque jamais d'y devenir réel. » Bakounine ajoutait que l'évêque Siemaszko était sûrement capable d'agir de la sorte et retraçait d'autres faits analogues : « Les faits dont je viens de vous entretenir me sont particulièrement connus, parce que j'ai passé quelque temps en Lithuanie comme militaire. » Et il terminait en soulignant que le gouvernement russe tendait à la *destruction totale* de la *nationalité* polonaise : coutumes, religion, langue même. Sa lettre fut reproduite par l'*Ami de la Religion* du 26 mars [21].

L'écho de cette persécution retentit longuement chez les catholiques français : en 1852 Marguerite-Félicité Seguin publiait à Clermont-Ferrand un drame en 5 actes et en vers, *Les Orphelines polonaises,* qui retraçait avec une fantaisie échevelée la sanglante histoire des Basiliennes en faisant Siemaszko, l'évêque apostat, amoureux d'une princesse polonaise. Il attaque violemment la démocratie qui sape, dit-il.

La famille, le trône et la propriété
Cet équilibre saint de la société.

Cependant l'attention se trouve à partir de 1846 moins exclusivement portée vers les différentes formes de la russification : en effet les événements qui se déroulèrent en Galicie puis en Posnanie montrèrent que le problème polonais ne se posait pas uniquement vis-à-vis de la Russie, mais que sa solution mettait en cause également la domination de l'Autriche et de la Prusse sur les anciennes provinces polonaises. Qu'ils soient en majorité orthodoxes, protestants ou catholiques, les Etats qui s'étaient partagé le territoire polonais entendaient bien conserver chacun son lot, et l'aspect religieux de la question ne pouvait faire oublier ses autres faces, diplomatique et politique.

2. *La diplomatie : Czartoryski, Circourt et Lamartine.*

Les travaux de M. Handelsman [22] et de M. Kukiel [23] montrent clairement l'existence d'une politique étrangère polonaise de 1831 à 1855, essentiellement conçue par le prince Adam Czartoryski. Après avoir vécu dans l'intimité d'Alexandre Ier et lui être resté constamment fidèle même au temps des triomphes de Napoléon, le prince Adam joua un rôle important au Sénat du nouveau Royaume de Pologne créé en 1815, puis, se voyant impuissant à protéger ses compatriotes contre l'arbitraire et le régime policier de Constantin et de Novosiltsov, il se retira dans son magnifique château de Pulawy en 1821. Les deux frères, Constantin et Nicolas, détestaient en Czartoryski le Polonais et plus encore l'ancien favori d'Alexandre. Aussi, dès que la révolution de 1831 éclata, Nicolas exprima à Constantin sa crainte de voir les Polonais couronner Adam Czartoryski roi de Pologne. Lorsque le prince, qui ne joua qu'un rôle effacé dans les événements de 1831, s'établit à Paris, Nicolas Ier essaya de lui faire interdire l'accès des salons et des milieux politiques de Paris par son ambassadeur Pozzo di Borgo, tandis que la princesse de Lieven le dépeignait à lord Grey comme un « criminel convaincu de haute trahison contre son souverain [24] ».

Le prince Adam riposta de multiples façons. D'abord il fit passer de nombreux officiers polonais dans l'armée belge en formation à partir de 1832. Nicolas, fort mécontent, ne reconnut le nouvel Etat qu'en 1839. Une intense propagande anti-russe fut menée à partir de l'Hôtel Lambert en Angleterre et en France. Les publications

d'Urquhart[25], le fameux *Portfolio*[26], les interventions parlementaires furent autant de points marqués par la propagande anti-russe du prince Adam. Son action s'étendit partout où elle pouvait contrecarrer l'influence et les prétentions de la Russie. C'est ce qu'indiquait dès février 1848 Alexandre Thomas dans son article *L'émigration et la démocratie polonaise* : « Il est sorti de cette politique infatigable une idée neuve et sérieuse, la création d'un panslavisme polonais libéral et humain qui paralysât, chez les Slaves du Midi, les manœuvres incessantes du panslavisme barbare des Russes[27]. » En effet, Czartoryski en 1843 conseilla aux Serbes une fidélité inaltérable envers la Turquie et leur souverain Alexandre Karageorgevitch. Les Serbes ne se laissèrent pas imposer le retour du candidat austro-russe Miloch Obrenovitch, et le 7 août les *Débats* concluaient : « L'Europe a été avertie, si elle veut l'être, qu'il y a en Orient, en dehors même de la Turquie, un noyau de résistance contre les envahissements de la Russie. »

Ce « panslavisme polonais libéral » dont parle A. Thomas en 1848 a été représenté en France essentiellement par Cyprien Robert. Nous y reviendrons plus loin. Ce qui compte ici, c'est de faire remarquer que selon toute vraisemblance, comme l'a montré Ernst Birke, après M. Handelsman, Cyprien Robert était un agent de Czartoryski[29]. Son frère Louis représenta officiellement le prince Adam à Constantinople ; lui-même, parmi de nombreux voyages en pays slave, séjourna en octobre 1843 à Belgrade où il vit L. Gaj. Ce voyage semble présenter le même ordre d'intérêt que celui de Félix Colson dans les Principautés[30] ou de M. Blanqui en Bulgarie[31] : Czartoryski profite de ces voyages effectués par des Français pour tisser de façon discrète la toile de son action et de sa propagande anti-russe. Un autre argument assez solide avancé par E. Birke[32] à l'appui de cette théorie est que, sans le soutien actif du prince Adam, on n'aurait jamais eu l'idée de nommer au Collège de France en remplacement de Mickiewicz le modeste Cyprien Robert, dont le seul bagage était alors son lot d'articles de la *Revue des Deux Mondes* consacré au *Monde gréco-slave*.

Il est permis de se demander quel accueil les ministres de Louis-Philippe réservèrent à l'action diplomatique du prince et comment ils voyaient la question polonaise. Or ni Thiers ni Guizot, et encore moins Molé, n'étaient prêts à envisager une croisade pour rétablir la Pologne, au risque de remettre la France devant une coalition comme celle de 1815. En particulier en 1840, à un moment où l'Angleterre aussi était menaçante, Thiers déclarait « qu'on ferait du tort aux Polonais en parlant trop souvent d'eux et que le gouvernement ne pouvait donner des explications détaillées [à propos du statut de Cracovie][33] ». Guizot en 1843 dans une lettre au comte de Sainte-Aulaire à Londres lui dénonçait le talent des Polonais pour transformer la moindre marque de bienveillance personnelle en encouragement politique[34]. En mars 1846, Guizot refusa de donner un soutien même moral aux insurgés de Cracovie, car les Français n'aimeraient pas qu'une puissance étrangère vînt aider les Algériens révoltés[35]. Il déclara aussi que la France était devenue un repaire de conspirateurs. C'est Montalembert qui inlassablement défendit de son éloquence la cause polonaise : « L'incorporation de Cracovie ! Mais ce sont les ordonnances de Juillet de la diplomatie européenne ! » criait-il devant les Pairs le 21 janvier 1847. Mais ce n'était que de l'éloquence, comme celle de

Hugo, marquée d'un bel optimisme : « Que la presse et la tribune françaises parlent, et dans un temps donné la Pologne renaîtra [36] ! »

En fait l'action de Czartoryski va s'exercer à partir de 1846 sur un double front, à la fois contre la Russie et contre l'Autriche. La Prusse conserve des sympathies persistantes du côté polonais, car on lui prête un esprit « libéral », et on pense même qu'elle n'hésitera pas à faire la guerre à la Russie. L'échec des insurrections en Europe sera aussi l'échec de la politique du prince Adam : après la crise de 1848-1849 on constate que la Pologne n'est pas reconstituée, que l'Autriche n'est pas démembrée et que la Russie apparaît comme le protecteur invincible des Slaves contre les Hongrois et les Turcs !

Sans doute Lamartine était-il mieux disposé envers les Polonais que Guizot : mais son allusion à la « reconstruction de quelques nationalités opprimées en Europe [37] » (manifeste du 4 mars) en disait moins que le paragraphe de l'Adresse consacré à la Pologne au début de chaque année. Du reste en 1839 Lamartine parlait avec dédain de la « prétendue nationalité polonaise », aussi dérisoire à ses yeux que le *statu quo* de l'empire ottoman [38]. Ce n'est que dans la circulaire intitulée *Instructions à nos agents dans le Nord,* produite par Lamartine à la Chambre seulement le 23 mai 1848, que la question polonaise est franchement évoquée : cette cause, disait-il, « est une des causes de la France même », qu'elle est disposée à favoriser « par son concours diplomatique d'abord, et enfin [par] son concours actif » lorsque les circonstances le permettraient « raisonnablement ». Et il encourageait ses agents auprès de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie à déclarer au nom de la République française : « Restituez, émancipez, organisez de concert avec toutes les puissances intéressées au droit et à la justice [...] une Pologne qui ait sa vie propre et son droit personnel dans le monde [...]. Le repos durable du monde est à ce prix [39]. » Malheureusement on ne sait si ce texte fut vraiment envoyé à « nos agents dans le Nord ». Circourt à Berlin semble ne l'avoir pas reçu [40], et la désorganisation profonde de l'ambassade à Saint-Pétersbourg ne permet pas de supposer qu'on ait pu faire quelque usage de ce document, s'il y est parvenu.

La cause polonaise n'avait pas en Adolphe de Circourt un chaleureux avocat auprès du gouvernement prussien. On trouve dans le récit de sa mission, publié en 1908 par Georges Bourgin, des sentences accablantes pour l'ensemble des Slaves et pour les Polonais en particulier. On a dit que Circourt, époux d'une Russe, ami de Gortchakov et de nombreux Russes, était pour ces raisons hostile aux Polonais [41]. La lecture de ses *Souvenirs* le montre beaucoup plus porté à la sympathie pour les hommes d'Etat prussiens et pour le roi lui-même. En tout cas il prévenait Lamartine le 1er mai : « L'Allemagne ne fera de longtemps rien pour la Pologne. La France demeure seule, si elle y persiste, chargée de cette grande entreprise. Et l'exécuter *sans* l'Allemagne, c'est l'exécuter *contre* l'Allemagne. » Indisciplinés, divisés, les Polonais de Posnanie, ajoutait-il, « ne sont occupés qu'à s'entre-déchirer [42] ». Le 7 mai il commençait sa lettre ainsi : « J'assiste avec une douloureuse émotion au suicide de la Pologne [43]. » De toute façon « aucune nation slave ne peut arriver à une organisation régulière et durable, si elle ne se place absolument sous la direction d'un élément étranger ». Les Polonais n'avaient de chance raisonnable de résurrection que dans l'association avec les Allemands. « Grâce à la légèreté des Slaves et à la raideur

des Teutons, cette alliance projetée fait place à une haine ouverte, chaque jour plus acerbe et plus envenimée[44]. »

Le prince Adam Czartoryski quitta Paris le 25 mars 1848 en exhortant ses concitoyens à la confiance et au calme, et arriva à Berlin le 28. Agé de 78 ans, le prince Adam croyait toucher au but de tous ses efforts, la reconstitution d'une Pologne monarchique, grâce à l'appui de la France et aux dispositions favorables de la Prusse. La Pologne prussienne était déjà presque émancipée grâce à l'action continue des chefs de l'insurrection de 1846, Louis Mieroslawski, le docteur Libelt et le libraire Valentin Stefanski, condamnés le 2 décembre 1847 et délivrés par le soulèvement berlinois du 19 mars 1848. Circourt, déjà mécontent d'être obligé de servir d'intermédiaire entre le prince Adam et le roi de Prusse, ne voulut avoir aucun rapport avec « tous ces ambitieux », « moteurs avides et nullement satisfaits d'une révolution ébauchée[45] ». On est tenté, à le lire, de le soupçonner d'avoir jeté de l'huile sur le feu, attisé les méfiances du groupe Czartoryski contre les démocrates de Posnanie, et desservi plutôt qu'assisté les Polonais auprès des Prussiens.

Les dépêches qu'il envoyait à Lamartine ne suscitèrent pas de réaction particulière. Lamartine en effet n'était guère éloigné des conceptions de son agent à Berlin : le 6 avril il expliquait à N. D. Kisséliev que les sympathies polonaises des Français étaient passablement factices, et qu'à son avis une alliance franco-russe pourrait se réaliser plus tard, dans des circonstances favorables, pour le bien des deux peuples[46].

Le sentiment populaire était fort éloigné de pareilles spéculations. On avait crié à Dijon le 25 mars 1846 : « Vive la Pologne ! A bas Guizot[47] ! » Le 15 mai 1848 l'Assemblée fut envahie par une foule rassemblée au nom de la Pologne. Au début de la séance, Wolowski, beau-frère de Léon Faucher, représentant de la Seine, « mâchonnait entre ses dents je ne sais quel lieu commun sur la Pologne », déclare sans indulgence Tocqueville dans ses *Souvenirs*[48] : successivement Raspail, Blanqui, Barbès réclamèrent au nom des clubs un vote immédiat en faveur de la Pologne, et même le départ d'une armée pour libérer ce pays[49].

La question polonaise revint à l'ordre du jour de l'Assemblée le 23 mai : Wolowski reprit ses attaques contre les jugements tendancieux de Circourt dans les dépêches à Lamartine qui avaient été communiquées au Bureau de l'Assemblée dès le 12. « Il n'y a pas d'agent de la République qui ait pu tenir un pareil langage ! » s'écriait-il. Dénonçant l'hostilité des fonctionnaires prussiens de Posnanie, complices des agents russes, il proposait, et Vavin appuya ensuite ce point de vue, d'inviter le Parlement de Francfort à aider au rétablissement d'une Pologne indépendante. Sarrans et le prince Napoléon Bonaparte parlèrent même de guerre[51]. Mais Lamartine n'eut pas de peine à justifier la politique du Gouvernement provisoire auprès d'une Assemblée mécontente et inquète depuis la tumultueuse séance du 15 : « Fallait-il, comme on nous le conseillait si follement, il y a peu de jours, oublier toutes les autres relations de la France pour cette seule relation, la plus sainte, je le reconnais, parce qu'elle est la plus malheureuse, mais aussi la plus éloignée, et sous quelques points, la plus impossible[52] ? »

Ni Bastide, ni Drouyn de Lhuys, ni Tocqueville ne changèrent de politique. Sans doute Bastide remplaça Circourt par Emmanuel Arago, bien plus disposé à la sympathie envers les Polonais, et l'engagea à

protester contre le morcellement du Grand-Duché de Posen, effectué « sous le prétexte insoutenable que la partie qu'on en retranche n'est pas polonaise[53] ». Ernst Birke, après Paul Henry[54], fait remarquer à ce sujet le malentendu permanent qui sépare les Français, considérant la « nationalité » comme l'expression du droit de chaque peuple à vivre selon les institutions de son choix, et les Allemands, les Slaves, les Italiens même pour qui la nationalité se définit par l'appartenance commune à une race, à un territoire, à une langue, à une histoire. Les Français découvrent en 1848 le redoutable problème des *minorités*, qui ensanglantera l'Europe pendant un siècle.

3. *L'émigration de tendance démocratique.*

A l'action patiente et cohérente du prince Adam Czartoryski pour obtenir la reconstitution d'un royaume de Pologne par la voie de la pression diplomatique, des alliances dirigées contre la Russie et éventuellement d'une guerre européenne, s'ajoute et le plus souvent s'oppose la politique menée par la fraction « démocratique » des exilés polonais.

Alexandre Thomas, revenant le 15 février 1848 sur les origines du mouvement démocratique polonais, soulignait que l'insurrection de 1830 avait eu un caractère essentiellement nobiliaire, et que les projets d'affranchissement national n'étaient accompagnés d'aucun programme d'affranchissement social[55]. C'est dans l'exil, au contact de la société française, des mouvements tels que la *Jeune Allemagne*, la *Jeune Italie*, que la fraction la plus avancée du « mouvement » devint révolutionnaire. Le premier comité parisien comprenait une trentaine de membres sous la présidence du dernier président du gouvernement national, Bonaventure Niemojowski, bientôt remplacé par l'historien Joachim Lelewel. Adam Gurowski y côtoyait Léonard Chodzko. Rapidement ce Comité, jugé insuffisamment dynamique, fit place à la Société démocratique polonaise, constituée le 17 mars 1832, dont le programme s'inspira des idées soutenues par Maurice Mochnacki dans son *Histoire de la révolution de Pologne*[56]. La condition première pour rétablir la Pologne est sociale et non politique. Il faut non seulement affranchir les paysans, mais les rendre propriétaires du sol qu'ils travaillent. L'acte d'accusation contre les insurgés de Posnanie lu à Berlin le 2 août retrace avec précision les débuts de la Société ; il fut analysé dans les *Débats* du 8 août 1847 et utilisé par A. Thomas dans son article du 15 février 1848. Le travail préliminaire aboutit aux Statuts publiés en 1835, et à un Manifeste publié à Poitiers le 4 décembre 1836, signé par 1 135 membres[57]. Un triple objectif se manifesta dès lors : abolir le servage et faire participer les paysans à la propriété du sol — établir en Pologne une république de type américain — restaurer l'Etat polonais dans ses limites de 1772. A partir de 1837 le Comité de Centralisation, d'abord réuni à Poitiers, s'installe à Versailles. Désormais il se donne pour tâche principale de préparer l'insurrection et envoie des agents dans toutes les parties de la Pologne. Mieroslawski redoute surtout les soulèvements anarchiques et lutte à cet égard contre Lelewel, réfugié à Bruxelles, et les « communistes » de Posnanie[58].

La lutte se poursuivit aussi contre l'aristocratie et le prince Adam, contre lequel le dépôt de Poitiers prit une motion le 5 septembre 1834 recueillant 2 208 signatures : il était déclaré « ennemi de l'émigration polonaise » ! F. V. Raspail, qui retrace dès 1839 les origines et les tendances de l'émigration polonaise (*De la Pologne sur les bords de*

la Vistule et dans l'émigration), s'en prenait à l'aristocratie avec violence : « Si vous continuez à admettre que le noble a le droit de posséder des hommes, vous admettez par le fait que le tzar a droit aussi de vous posséder ; il a inscrit son titre de possession au dos des vôtres, et vos titres sont en ses mains[59] ! » Et A. Thomas donnait d'amples extraits de la brochure de Mieroslawski *Le débat entre la révolution et la contre-révolution en Pologne*, publiée à Leipzig en 1848 alors qu'il était en prison à Berlin : « En Pologne, l'émancipation du peuple est l'exact synonyme de sa participation à la propriété foncière, parce que dans un pays sans industrie, mais d'une étendue et d'une fertilité surabondantes, c'est le seul mode de salaire connu et possible. En Occident, c'est un *prolétaire* que toute révolution *déchaîne* ; en Pologne, ce serait un *propriétaire* qu'elle aurait à *former*[60]. »

Le représentant le plus typique de cette fraction de l'émigration polonaise violemment opposée au parti Czartoryski et étroitement liée aux républicains français, c'est le comte Krystyn-Josef Ostrowski, qui francisa son nom en Christien Ostrowski[61]. Né en 1810, mort à Lausanne en 1882, fils du général Antony-Jan Ostrowski, Christien se battit en 1831 et se réfugia à Paris. Médiocre traducteur de Mickiewicz, auteur de tragédies et de drames peu appréciés, Ostrowski n'en joua pas moins un rôle considérable pendant un quart de siècle. Ami de Nodier, de Béranger, de Casimir Delavigne, il fut lié ou correspondit avec Saint-Marc Girardin, Michelet, Arago, Sarrans, O. Barrot, lord Dudley Stuart, Herzen, Sazonov, avec qui il présente une curieuse ressemblance de caractère, et d'innombrables émigrés polonais. Inlassablement il lança des « appels au peuple français » à partir de 1833 et dénonça dans la presse parisienne ses deux bêtes noires, la famille Czartoryski et la Russie de Nicolas Ier. Un premier recueil d'*Ecrits et discours politiques (1841-1848)* vit le jour à Paris en 1848, et un second beaucoup plus important intitulé *Lettres slaves (1839-1853) Orient — Pologne — Russie* parut d'abord en 1853, puis, augmenté, en 1857. Le moment le plus important de sa carrière de propagandiste se situe en mai 1848, lorsque, rentré de Berlin où il avait rencontré Circourt[62], il attaqua violemment ce dernier dans un article du *Courrier français* (14 mai 1848) en forme de lettre ouverte à Lamartine, et ajouta : « Nous demandons au nom des paroles de fraternité que vous nous avez fait entendre le 26 mars dernier [...] que la France fasse une souveraine manifestation de sa volonté ; qu'elle déploie une force armée imposante pour la soutenir. Le principe de notre *Indépendance* et de notre *Unité*, dans les frontières d'avant 1772, reconnu et proclamé par la France républicaine, sera accepté sans opposition par la diète de Francfort. Les cours de Vienne et de Berlin se hâteront de suivre cette impulsion ; et alors, quand les deux provinces de Posen et de Galicie nous seront rendues en toute propriété, la présence d'un seul drapeau français sur les bords de la Vistule rejettera pour jamais la Russie hors de notre territoire[63] » On reconnaît là le thème des motions présentées à l'Assemblée le 15 mai et par Vavin le 23. Inquiet de la violence qu'il avait contribué à déchaîner, il fit apposer sur les murs de Paris une adresse au peuple, imprimée par le *Courrier français* du 15 : « Ne faites pas de la sainte cause polonaise une arme contre vous-mêmes[64] ! »

Plus tard, il saluera de nobles paroles les combattants hongrois, et réclamera sans cesse au cours de la guerre de Crimée le « rétablissement intégral de l'ancienne Pologne[65] ». C'est lui qui parla au nom de l'émigration sur la tombe de Delavigne en 1843[66], qui reçut la dernière

lettre du général Bem [67], qui remercia Michelet en 1856 en lui apportant une liste de signatures au bas d'un portrait de Kosciuszko [68], etc. Il est donc permis de considérer que Christien Ostrowski a été en maintes circonstances le véritable porte-parole de l'émigration polonaise de tendance radicale. La constance de sa propagande anti-russe a sûrement contribué à renforcer l'hostilité des démocrates français à l'égard du régime de Nicolas Ier.

II. LE « PANSLAVISME RUSSE ».

On aurait cependant tort d'imaginer que de 1839 à 1856 la propagande anti-russe, polonaise d'origine ou non, ait triomphé sans partage dans la presse, dans les livres, au Parlement. Un véritable contre-courant se manifeste vers la fin des années 30, d'aspect essentiellement politique ; puis à partir de 1848 on découvre en France l'attrait exercé par la Russie sur des populations slaves autres que les Polonais.

Sous son aspect politique, le panslavisme est évoqué pour la première fois, semble-t-il, en 1832 dans un pamphlet allemand : on accuse Nicolas Ier de vouloir réunir sous son sceptre tous les peuples slaves, de préparer la destruction de l'Autriche et de la Turquie en les minant par l'intérieur [69]. Bientôt parut sans nom d'auteur *Russland und die Civilisation* (Merseburg 1833, 1834, Leipzig 1841), traduit en français *La civilisation et la Russie*, par le comte A. Gurowski (Saint-Pétersbourg 1840) [70]. Ce livre scandalisa et inquiéta beaucoup l'opinion en Occident. Considérant d'emblée que l'Europe avait connu deux civilisations successives, l'une latine et l'autre germanique, Gurowski expliquait sans détours que la Providence tenait la Russie en réserve pour apporter la troisième civilisation au monde. Les autres peuples slaves sont en état de détérioration par rapport à la Russie, véritable foyer de la « Slavonie » : « Les autres branches qui s'en détachaient peu à peu, privées de l'attraction que possédait la Russie, erraient éparses et vagabondes, perdant leur cachet d'originalité individuelle, tâtonnant sans cesse et dépensant leurs forces physiques et intellectuelles dans des essais vagues et aussi infructueux pour leur vie politique que pour leur distinction civilisatrice. Depuis le Belt jusqu'au golfe de Cattaro, entre l'Elbe et la Dwina, on ne voit qu'une immense ruine de ces peuples ou existences [71]. » La Pologne et la Bohême ne sont que des « mulets de civilisation », un mélange de slavisme et de germanisme ; le polonais est pour Gurowski une langue en profonde décrépitude ! Et Cyprien Robert recopiait ces suprenantes paroles dans son article de 1846 *Les deux panslavismes* : « C'est au profit des destinées et de l'avenir de toute la race que le pouvoir autocratique conduit la Russie à passer sur le corps de ces nationalités stériles qui se sont séparées de la souche, et qui, par leur proximité, pourraient l'endommager ou lui communiquer la corruption qui les a rongées. Au nom de la providence de notre race, l'autocratie fond et consume peu à peu ces diverses nationalités, augmentant par cette absorption l'intensité de ses moyens, et faisant aussi par-là avancer l'œuvre de l'unité slave [72]. » Michelet en 1851 se promettait de copier ces « féroces paroles de Gurowski [73] ».

En Russie déjà la « narodnost' », officiellement considérée par Ouvarov comme une des trois bases de l'enseignement, en était venue à signifier à la fois la conservation absolue du système à l'intérieur, la protection la

plus complète contre la corruption de l'Occident et la fusion de la race slave dans l'unité russe [74]. Les Français purent lire dans l'anthologie de Dupont le fameux poème de Pouchkine « Aux calomniateurs de la Russie » (1831) :

> Qui tiendra jusqu'au bout dans l'inégal combat ?
> Le Polonais vantard ou le Russe ami du vrai ?
> Verra-t-on les ruisseaux slaves confluer dans la mer russe
> Ou cette mer se tarir ? C'est la question...

Plusieurs publications en Occident après celle de Gurowski répandirent cette idée que seule la Russie mérite d'exister politiquement parmi les peuples slaves. Armand Lefebvre dans un article de 1838 déclarait nettement que la reconstitution de la Pologne était une chose impossible ; quant aux peuples slaves d'Autriche, « qui comptent beaucoup de disciples de la religion grecque », ils manifestent « des tendances distinctes qui les placent, à leur propre insu, sous l'action de la Russie [75] ! »

De pareilles considérations ne sont pas exceptionnelles. En Angleterre, Richard Cobden s'était élevé avec vigueur en 1836 dans son pamphlet *Russia, by a Manchester manufacturer* [76] contre les préjugés anglais en faveur des Polonais et contre les Russes. On exagère la puissance russe afin d'alarmer l'opinion ; quant à la Pologne, elle a disparu parce que son état social la condamnait : le démembrement a entraîné le bien-être des populations, tandis que la guerre de 1830-1831 a été menée exclusivement à l'instigation et au profit de l'aristocratie. Les réfugiés ont donné une peinture très fausse de la situation. Il n'y a aucun sujet de conflit entre la Russie et l'Angleterre, concluait Cobden.

C'est cependant en Allemagne que le panslavisme russe a trouvé son expression la plus parfaite dans un singulier ouvrage anonyme, *Die europäische Pentarchie*, paru à Leipzig en 1839. Ce livre n'a pas été traduit en français, ou du moins aucune traduction imprimée ne vit le jour. Mais plusieurs auteurs le connaissent, E. Charrière [77], Marc Fournier [78], Schnitzler [79] et... Gérard de Nerval tout au moins. Une traduction en a peut-être été faite, sous une forme que nous ignorons, par Alexandre Weill à l'usage du gouvernement français [80]. La thèse fondamentale du livre est que le Congrès de Vienne a créé une Europe à cinq à laquelle ont été associés trois signataires de moindre importance, l'Espagne, le Portugal et la Suède. Les cinq grandes puissances sont des centres de gravitation naturels autour desquels doit s'organiser toute l'Europe ; les petits Etats ne peuvent subsister qu'entre deux puissances rivales, ou par association entre eux sous le patronage d'une grande puissance. Un tableau résume clairement les vues de Goldmann [81] :

Etats associés du Nord :	puissance de tutelle	la Prusse
Etats associés de l'Ouest :	—	l'Autriche
Etats d'Europe centrale :	—	la Russie
Etats associés du Sud :	—	l'Angleterre
Etats associés de l'Est :	—	la France

Le Nord représente dans sa pensée les Etats scandinaves, les Etats de l'Ouest la péninsule ibérique, l'Europe centrale, l'Allemagne, les Etats du Sud sont les Etats italiens, quant aux Etats de l'Est, ce sont les Principautés moldo-valaques, la Grèce, la Serbie.

Ces espèces de protectorats se justifient malgré les séparations géographiques, car « ce qui fait la grandeur, l'utilité et l'originalité de la

politique fédérative, c'est qu'elle surmonte tous les rapports de voisinage [82] ». Ce Goldmann, prénommé Karl-Eduard, reste un être mystérieux. Juif de religion, saxon de nationalité, il écrivit dans la presse allemande sur la Russie après 1830 ; le centre de ses activités paraît être Neuwied près de Coblence. Il hait les Polonais et les Français, et semble un agent caractérisé du gouvernement russe, peut-être plus spécialement de P. K. de Meyendorff, ambassadeur russe à Berlin. La Prusse, dit-il, est trop faible pour jouer le rôle de protecteur en Allemagne, et l'Autriche est un bariolage d'Allemands, de Magyars, de Slaves et d'Italiens ; « chaque feuille des annales allemandes a été tachée de sang par la France [83] » : donc seule la Russie peut efficacement protéger les Etats allemands, dans l'intérêt de l'Europe, sans aucun profit pour elle. Et voici qui nous touche davantage : « La Russie a acquis avec la Pologne une position militaire qui sépare l'Autriche et la Prusse, et serait inappréciable pour elle si elle était appelée à protéger, à sauver l'esprit et l'activité de l'Allemagne, à devenir le refuge de ces faibles Etats moyens toujours prêts à capituler [84] ! » Bien entendu, pour Goldmann la Pologne a mérité son sort. Deux mots la résument au XVIII[e] siècle, jésuitisme et féodalité, puis jacobinisme et franc-maçonnerie. La politique n'y a toujours été qu'une question de famille : jamais les conspirations n'y ont eu un but élevé, elles n'ont été que des intrigues mineures où le traître est toujours dans le complot [85].

La Russie a été conquérante sous Catherine II, mais Nicolas est revenu à la politique de Pierre le Grand, qui vise avant tout au progrès matériel et moral de son peuple. Goldmann considère que le panslavisme de Fallmerayer, Kollar, Chafarik est un rêve en politique, car ni ces peuples ni la Russie ne souhaitent l'union ; quant à la Pologne, elle a cessé d'être une « négation permanente dans le système des Etats d'Europe [86] ».

Le scandale fut grand en Allemagne. On trouvera dans l'ouvrage de Heinz Gollwitzer l'analyse de l'importante réfutation de Wolfgang Menzel *Europa im Jahre 1840* [87], et dans celui de Jacques Droz *Le libéralisme rhénan* des précisions sur l'ouvrage de Moses Hess *Die europäische Iriarchie* (Leipzig 1841) [88]. Fallmerayer estimait de son côté que la Pentarchie était une chimère, mais que le problème russo-allemand était bien le problème du siècle [89]. En France l'ouvrage de Marc Fournier *Russie, Allemagne et France* (1844) parle tardivement du livre de Goldmann, « le plus naïf, le plus maladroit des écrits ordonnés par l'amour-propre moscovite ». Marc Fournier serait d'après J. N. Tolstoï le prête-nom de V. Jablonowski, et l'ouvrage émanerait de l' « officine Czartoryski [90] ». L'auteur est en effet d'inspiration polonaise : « Un fait étrange, mais vrai, c'est qu'en ce moment, le plus grand grief des Allemands contre la France, c'est l'idée où ils sont que cette puissance tend secrètement à se rapprocher de la Russie. L'abandon de la Pologne est pour eux la preuve de cette tendance. Que les philosophes du *fait accompli* veuillent bien méditer celui-là ; peut-être en vaut-il la peine [91]... »

Le comte Wenceslas Jablonowski avait publié sous son nom un pamphlet confus intitulé *La France, la Pologne et le Slavianisme* (1843), assez hostile à la France, qui « n'a aucune idée d'avenir », et qui tend à sacrifier la Pologne pour rechercher l'alliance russe. Plusieurs analogies rapprochent ce livre du précédent : l'indication des manœuvres de la propagande russe dans les milieux parisiens, la collusion du parti bonapartiste avec le régime de Nicolas I[er], l'hostilité générale à la Russie en Allemagne sont parmi les plus frappantes. La troisième partie est

consacrée au « Slavianisme ». « Ce n'est plus seulement la Russie que vous avez à combattre, c'est le slavianisme[92] ! », et il n'y a plus de Pologne pour l'arrêter. Jablonowski représente donc une nuance intéressante de l'émigration polonaise : favorable à Czartoryski, il dénonce l'idée propagée par les agents russes d'une « union volontaire, éclairée et civilisatrice » des peuples slaves sous la tutelle russe. « Il faut que la grande idée du slavianisme ne reste pas entre les mains [...] de la bureaucratie russe et autrichienne. » Et il annonce un journal intitulé *Le Slave* en polonais, russe, bohémien et servien[93].

L'ouvrage français de loin le plus important en faveur d'un panslavisme unitaire à direction russe est celui d'Ernest Charrière *La politique de l'Histoire*. Nous connaissons déjà Charrière comme historien à travers le premier tome de son ouvrage (1841). Le second (1842), consacré à la politique, se présente comme une réponse à la *Pentarchie* de Goldmann[94]. Il envisage *deux* systèmes pentarchiques. L'un occidental, comprenant l'Angleterre, l'Allemagne unifiée, la France, l'Espagne et l'Italie unifiée ; l'autre oriental, qu'il appelle singulièrement « pentarchie slave », composé de la Russie avec la Pologne, la Hongrie, la Grèce et la Scandinavie. Il démembre avec entrain la Prusse et l'Autriche, car l'aristocratie bohémienne, hongroise et prussienne « n'hésiterait pas entre le sacrifice d'une nationalité douteuse et sa fusion avec l'aristocratie russe et polonaise[95] ». On croit rêver. Mais ce qu'il dit du monde slave est plus grave : « Désormais il n'y a plus pour la Pologne, comme pour les autres nationalités qui aspirent à naître, de prétention possible à une existence indépendante que dans le plan d'une confédération des nations slaves, sous la direction suprême de la Russie[96]. » La France, ajoute-t-il, n'a rien à gagner à soulever les peuples slaves contre la Russie, car celle-ci se retrouvera toujours en face d'eux. A la différence de Saint-Marc Girardin, Charrière est hostile à l'unité allemande : comme Gurowski, il considère que le peuple slave est fondamentalement pacifique, et le peuple allemand belliqueux. A la différence de Gurowski ou de Goldmann, Charrière n'idéalise pas à l'excès le pouvoir impérial : il regrette que Nicolas Ier se croie obligé de jouer le « pontife de l'absolutisme » en Europe. Ce livre est d'autant plus important que Charrière avait déjà en 1836 énoncé l'opposition de l'unité occidentale et de l'unité slave : il apparaît donc, ainsi que le montre Ernst Birke, comme le premier écrivain occidental à concevoir nettement l'individualité du monde slave, et à en présenter une image idéalisée[97].

L'autre aspect du panslavisme « russe » que les Français ont découvert un peu plus tard est plus malaisé à cerner : il est à la fois scientifique, plus précisément historique et philologique, et poétique. Plus ancien que le précédent, il remonte en grande partie aux conceptions de Herder exprimées dans la quatrième partie des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*[98] (1791). Les Slaves y sont dépeints de façon idyllique comme un peuple fondamentalement pacifique, sauvagement opprimé par ses voisins : mais la roue de l'histoire tourne, et un jour, « réveillés de votre long sommeil, libérés des chaînes de l'esclavage, vous jouirez en toute propriété de vos belles contrées, de l'Adriatique aux Carpathes, du Don à la Mulda[99] ». En outre à cette époque Herder condamne la tentative de Pierre le Grand, qui a fait dévier la Russie de sa véritable civilisation. Aussi déclare-t-il que le vrai centre de la Russie, c'est l'Ukraine. Si l'on se rappelle que dans le *Journal* de son voyage en 1769 Herder se montrait convaincu que l'Europe allait bientôt

entrer en sommeil, et que le grand œuvre de la civilisation serait accompli à l'Est, on imagine quel élan de pareilles vues donnèrent aux premières recherches sur les formes originales de la culture slave.

A travers des écrivains fort divers tels que de Maistre, Jung-Stilling et surtout Franz von Baader [100], le thème d'une mission providentielle de la Russie préservée de la corruption d'un Occident en pleine décadence se manifeste clairement chez des historiens tels que Stepan Pétrovitch Chevyriov. Professeur d'histoire et littérature russe, à l'Université de Moscou à partir de 1834, il peut être considéré comme l'un des chefs de file du mouvement slavophile [101]. Marmier, qui le vit en 1842, consacre une page de ses *Lettres sur la Russie* à Chevyriov et à sa revue *Le Moscovite*, définit ainsi le but de la publication : « Eveiller, propager, par des recherches historiques ou biographiques et des chants populaires, le culte des souvenirs nationaux et le sentiment de la poésie russe [102]. » Mais il ne cite pas la condamnation prononcée en 1841 contre l' « Occident pourri » [103], lieu commun des Slavophiles dès cette époque.

Sous forme poétique, la foi dans la mission providentielle de la race slave est exprimée surtout par A. S. Khomiakov, dont nous connaissons déjà la flamme orthodoxe. Marmier joint son nom à celui de Chevyriov et cite deux poèmes, *Napoléon* et *A l'Angleterre*, dont il traduit ainsi la dernière strophe :

« Et Dieu choisira une nation humble, pleine de foi et de miracles, pour lui confier les destins de l'univers, la foudre de la terre et la voix du ciel ! [104] »

Il ne s'agit ici que de la Russie considérée comme nation ; mais dans le livre de J.-G. Rohr *Un Missionnaire républicain en Russie* figure la traduction d'une ode *Aux Slaves* qui représente la meilleure illustration de ce panslavisme slavophile si important dans les années 40 :

« Race slave, nation de l'avenir, je te salue ! Les peuples s'agitent ; les peuples s'épuisent ; le monde se dessèche comme une citerne crevassée. Race slave, nation de l'avenir, ouvre tes grandes écluses ; fais couler sur le monde ta foi, ta vie, ta jeunesse, ta puissance...

« Moscou, ville sainte aux sept collines, Rome du monde slave, je te salue ! Tu es le splendide berceau des tzars. Sur ton Kremlin rayonnent les coupoles d'or de l'église orthodoxe ; dans tes murs blancs croit et prie un peuple fidèle : tu es le cœur vivant de ma Russie...

« Et toi, grand tzar, bouclier et glaive de ton empire, bouclier et glaive de la nation slave, je te salue ! Partout les Eglises et les trônes chancellent et tombent ; ton Eglise et ton trône restent inébranlables ; tu tiens d'une main puissante l'aigle à deux têtes qui regarde l'Orient et l'Occident ! L'Eternel seul est au-dessus de toi : tzar des Slaves, je te salue [105] ! »

Or ce mouvement slavophile trouve son répondant en dehors même de la Russie. Le premier écrivain français qui l'ait clairement montré, c'est Hippolyte Desprez dans la *Revue des Deux Mondes* à partir de 1847. Sans doute Mickiewicz dans son cours fit-il de nombreuses allusions à Kollar et au « slavisme » bohémien, mais c'était pour mieux asseoir sa propre conception du devenir slave [106]. Desprez au contraire rappelle le développement autonome, antérieurement à 1830, de l'idée slave en Bohême grâce aux recherches philologiques et historiques de Chafarik et de Palacki, et en « Hongrie du Nord », c'est-à-dire en Slovaquie, grâce aux poésies du « panslaviste Kollar ». Desprez, qui avait effectué un voyage à Belgrade en 1845, ne manque pas de rappeler l'importance du mouvement illyrien créé à partir de 1835 par Louis Gaj à Agram. En 1847

Desprez, étudiant *La Hongrie et le mouvement magyar*, analysa avec beaucoup d'intelligence ce que nous appellerions aujourd'hui le *mythe* du panslavisme. Kollar est assurément à l'origine du mythe : en 1827 dans un poème épique publié par morceaux il représentait la race slave comme un géant dont la Russie forme la tête, la Pologne le cœur, la Bohême le bras, l'Illyrie une jambe et la Bulgarie l'autre. Jouant sur l'étymologie poétique qui apparente « Slave » à *slava*, gloire, il fait guerroyer son géant reconstitué contre le Magyar oppresseur et contre l'Allemand « jaloux et perfide ». Les Hongrois réagirent naturellement, se sentant menacés par le réveil slovaque au Nord, et par l'agitation illyrienne au Sud. Ils n'hésitèrent pas à accuser la Russie d'avoir, dit Desprez, « soudoyé les Slovaques et les Croates par le panslavisme, et les Valaques par l'intérêt religieux, le puissant auxiliaire du panslavisme en Orient[107] ». La vérité, ajoute-t-il, est que les quelques émissaires envoyés par la Russie avaient échoué en raison des défiances que suscitait le seul nom de Russe, et de la réprobation soulevée par sa conduite envers les Polonais[107] *bis*. En 1837 Kollar défendit l'idée d'un panslavisme *linguistique* reposant sur la fusion de tous les idiomes slaves en une seule langue : il ne croyait plus possible la fusion politique dans une fédération à tête russe. Desprez concluait avec beaucoup de perspicacité à deux mois du « printemps des peuples » : « Bien que les Bohêmes, les Illyriens, les Polonais aient plus de penchant pour la Russie que pour l'Allemagne, cette inclination, qui vient du sentiment d'une origine commune merveilleusement exploité par la Russie depuis quinze ans, ne va pas pourtant jusqu'au désir d'une union politique. Kollar lui-même, éclairé par l'expérience, en est arrivé aujourd'hui à des idées plus calmes et plus pratiques, et n'oserait plus sans doute conseiller cette alliance à ses concitoyens ; mais les Polonais l'ont subie, et qui peut ignorer aujourd'hui le génie diplomatique des Russes partout victorieux, leur puissance matérielle incessamment croissante[108] ? »

On se souvient que Goldmann avait assigné comme zone de protection naturelle pour la France une Europe orientale assez mal définie, ce qui avait pour principal objet dans son esprit d'écarter la France des régions politiquement importantes. Or dix ans plus tard, le prudent Desprez, sur le point d'entamer une longue carrière diplomatique : « Ces peuples offrent à la diplomatie un moyen de contenir la Russie dans ses limites et au besoin de l'inquiéter chez elle...[109] »

III. LE « PANSLAVISME SLAVE ».

Cette expression, ainsi que celle de « panslavisme russe », est employée par Cyprien Robert dans son article de 1846. On a vu que d'autres termes se rencontrent tels que « slavisme » ou « slavianisme ». Nous entendrons sous ces mots toute combinaison tendant à l'unité slave qui refuse l'absorption dans l'empire russe. En France cette variété du panslavisme est entièrement sous la dépendance de l'élément polonais réfugié à partir de 1831. On peut, semble-t-il, distinguer deux moments essentiels : d'abord le cours de Mickiewicz au Collège de France, dont l'esprit se rattache en partie au panslavisme bohême et slovaque, puis l'action de son successeur Cyprien Robert. Ensuite apparaît un panslavisme révolutionnaire,

dont le Mickiewicz de la *Tribune des Peuples* et le Bakounine de l'*Appel aux Slaves* sont les principaux interprètes.

On a retracé maintes fois les circonstances dans lesquelles Adam Mickiewicz, professeur de latin à Lausanne, fut amené à occuper au Collège de France la chaire de « langue et littérature slaves » créée à son intention [110]. Mais il ne faut pas accorder grande confiance aux assertions de Louis Léger, extrêmement malveillant envers les Polonais, et capable d'erreurs singulières sur les faits. Il prétend entre autres que la chaire du Collège fut créée sur l'initiative de Paul Foucher, beau-frère de Hugo et époux d'une Polonaise « qui était la cousine de Mme Mickiewicz [111] ». Foucher était un abondant producteur de drames romantiques et n'avait évidemment nul crédit dans une pareille affaire. Léger a simplement confondu son nom avec celui de Léon Faucher, qui n'a rien à voir avec Hugo, mais qui effectivement avait épousé Alexandrine Wolowska, cousine de Céline Szymanowska, femme de Mickiewicz depuis 1834 [112]. Le plus amusant est que E. Birke rectifie le nom de Paul Foucher mais fait toujours de Léon Faucher le beau-frère de Victor Hugo [113] !

Léon Faucher (1803-1854), économiste de talent, avait dirigé jusqu'en 1834 le *Constitutionnel*, puis avait collaboré au *Courrier français*, journal de tendance libérale et dévoué aux intérêts polonais. Ami de Michelet, lié avec Victor Cousin, il avait eu l'appui du prince Adam Czartoryski dans la préparation nécessaire d'une partie de l'opinion. M. André Mazon a publié la correspondance de Mickiewicz et de Cousin [114] ; on trouve les lettres de Mickiewicz à Léon Faucher et au prince Adam relatives à cette affaire dans le volume français *Correspondance* (1924) [115]. On y relève que Mickiewicz a failli enseigner les *littératures comparées* à Genève, mais qu'il dut se rabattre sur la chaire de latin de Lausanne [116].

Léon Faucher, qui avait fait connaître Mickiewicz à Michelet et à Quinet en 1837 [117], mena l'affaire bon train. Il fut question du projet dès février 1840, mais Cousin se méfiait : Mickiewicz résume ainsi à l'adresse de Léon Faucher le 10 mars la teneur de la lettre du ministre : « Il craint mes instincts de Polonais et de réfugié, il a eu soin de me déclarer que cette chaire doit avoir un caractère littéraire. Je n'ai jamais eu le projet de faire de la politique en slavon [118]... »

L'exposé des motifs du projet de loi fut présenté à la Chambre par Salvandy le 21 avril 1840. Mickiewicz eut du mal à l'obtenir à Lausanne, et se montra mécontent : « Je prévoyais bien le rôle que le russe devait jouer parmi les littératures slaves. On lui a fait la part du lion [119] », se plaint-il à Faucher le 25 mai. Reproche d'une noire injustice : le paragraphe consacré à la littérature russe est absolument anodin, et le polonais est cité en tête de tous les dialectes slaves [120]. Nous serions enclin à attribuer la paternité de ce morceau de style confus et d'érudition douteuse à l'inévitable Christien Ostrowski, pour la raison qu'il le reproduit en entier dans ses *Lettres Slaves* au milieu de ses œuvres [121]. On est étonné, en lisant cette pièce, que l'intérêt politique du projet soit crûment évoqué : « Il importe au plus haut degré de pénétrer le fond homogène de ces peuples dont l'avenir est inconnu, mais qui ne peuvent rester étrangers à nos destinées [122] », alors que Cousin priait Mickiewicz de rester dans la littérature. Le poète polonais écrivit à Czartoryski pour le remercier de l'activité qu'il avait déployée en vue de la fameuse chaire, et lui dire qu'il l'accepterait surtout pour la mettre à l'abri « de la spécu-

lation des Allemands, hostiles à notre cause, et de l'assurer à l'avenir aux Polonais [123] ».

A la Chambre, le 17 juin, le député Auguis fit rire de lui en demandant quels sont les monuments littéraires de la Pologne, de la Russie, de la Lithuanie, de la Bohême, de la Hongrie, de la Damatie, etc. Non parce qu'il rangeait le hongrois dans les langues slaves, mais parce qu'il demandait des chaires de gascon, de rouergat. Il reprochait aussi à Mickiewicz de ne savoir qu'un de ces « dialectes » : « Dites donc que vous voulez fonder une chaire de polonais, et qu'il y aura un enseignement de la langue polonaise... [124] » Alphonse Denis expliqua alors les richesses littéraires des différents peuples slaves, et le projet fut adopté par 198 voix contre 41 sur 239 votants.

Dès sa leçon d'ouverture, le 22 décembre 1840, Mickiewicz s'attachait à montrer l'*unité* de la race slave en se référant explicitement aux conceptions des écrivains tchèques et slovaques : « Un long séjour dans les pays slaves, les sympathies que j'y ai rencontrées, les souvenirs qui sont gravés dans ma mémoire m'ont donné de sentir *l'unité de notre race* plus que je n'aurais pu le faire par la seule étude et le raisonnement théorique : les causes de nos divisions passées, les moyens d'arriver à notre réunion future n'ont jamais cessé de me préoccuper. » Et il citait Kollar : « Tous les peuples ont prononcé leur dernier mot ; maintenant, Slaves, c'est à votre tour de parler [125] ! » Ainsi dès le début de son cours Mickiewicz laissait entendre l'idée fondamentale de son entreprise : partant de l'idée d'une solidarité ethnique et culturelle entre les peuples slaves, il soulignait que cette idée était chez lui le produit de l'expérience et de l'intuition, mais aussi que la *réunion* de ces peuples divisés était un objectif constamment présent à son esprit. C'est donc bien d'une forme particulière de panslavisme qu'il s'agit ici : mais Mickiewicz ne tarde pas à dramatiser l'affrontement permanent des deux peuples les plus importants parmi les Slaves, et à cette occasion introduit déjà le thème napoléonien si obsédant à travers son cours. Dans les derniers temps, disait-il, une armée russe a paru sur chaque champ de bataille : partout elle était sûre « de rencontrer une autre armée slave (les légions polonaises) qui, sortant de dessous terre comme une ombre vengeresse, se dressait devant elle en Italie, la suivait du Niémen à Moscou, puis revenait lui barrer le passage à la Bérésina et sous les murs de Paris ». Partout l'aigle de Russie s'est rencontrée avec l'aigle de Pologne ; « toujours derrière le *hurra* russe s'est fait entendre le cri de guerre des Polonais [126] ». La littérature est donc le champ où les peuples slaves peuvent se rencontrer sans se haïr, elle est l' « emblème de leur réunion future sur un autre terrain ! ». Ainsi se terminait cette première leçon, prononcée devant un auditoire attentif où figuraient George Sand, Montalembert, Michelet, Quinet, des Polonais et des Russes.

Bientôt les Polonais protestèrent, comme le signale Mickiewicz dans sa 5e leçon (12 janvier 1841), lui reprochant d'avoir surestimé la part des Russes dans la lutte contre les Mongols. Alors Mickiewicz rappela la fameuse métaphore de Byron, qui faisait du général russe une sauterelle : pour Mickiewicz, la prétention des chefs mongols de représenter le « fléau de Dieu » a pour symbole l'invasion des sauterelles, insecte asiatique dont les Russes ont gardé le pouvoir dévastateur [127].

Une bonne partie des appréciations portées par Michelet dans son *Kosciuszko — Pologne et Russie* (1851) provient du cours de Mickiewicz, et les notes de Michelet montrent combien il a été frappé par les images

du poète polonais, la sauterelle, le choléra [128]. Bientôt Mickiewicz revenait sur la notion de panslavisme dans sa 9e leçon (26 janvier 1841), critiquant d'une part la conception ethnique des philologues : « Les savants invoquent toujours la communauté de race, oubliant que ce sont les institutions religieuses et politiques qui ont créé les séparations qu'ils voudraient anéantir, et qu'il est impossible de détruire tout le passé d'une nation pour le ramener à son origine physique... [129] », mais critiquant aussi la conception politique d' « autres savants » qu'il ne nomme pas ; ceux-ci « ont entrevu la possibilité de l'unité future des Slaves dans l'adoption de certaine forme gouvernementale. Cependant quel gouvernement a jamais eu assez de force pour réunir et relier ensemble des nationalités différentes ? » Ce qu'il faut, c'est donc une idée commune, « qui renferme en elle tout le passé et aussi tout l'avenir de ces peuples ».

Christien Ostrowski et Léon Faucher s'empressèrent de donner des comptes rendus du premier semestre de cours, le premier dans l'*Université catholique* [130], le second dans le *Courrier français*. Ostrowski interprétait à sa façon la pensée de Mickiewicz : « Non, ce n'est point sous les efforts du *panslavisme* russe et d'un tzar allemand que l'unité slavonne doit s'accomplir ; c'est du tombeau de la Pologne que doit sortir quelque jour la fédération des Slaves régénérés [131]. »

Lorsque Mickiewicz entama la seconde année de son cours, le 14 décembre 1841, il reprit exactement où il s'était arrêté, à la recherche de l' « idée » capable d'unir les Slaves : « Quelle sera cette idée ? La race slave sera-t-elle entraînée vers la Russie pour la conquête ? Ou bien les Polonais réussiront-ils à l'enchaîner dans leur marche aventureuse à la recherche de cet avenir que les Russes appellent un rêve, que les Bohêmes nomment une utopie, et qui n'est qu'un idéal [132] ? » Cet idéal, il crut le trouver dans l'enseignement d'André Towianski, au Cercle duquel il adhéra à la fin de 1841 [133]. Ses lettres de février 1842 à Ignace Domeyko et à l'abbé Alexandre Jelowicki attestent le bouleversement spirituel que cette rencontre produisit en lui. « Depuis le moment où je l'ai rencontré, à mes yeux l'émigration est finie, tellement je suis plein d'espoir que, bientôt et par un mode étonnant, Dieu nous relèvera [134]. » Au Collège de France cependant, Mickiewicz continuait à traiter de la Pologne au XVIIIe siècle : le messianisme n'éclate que dans les dernières leçons, du 14 juin au 1er juillet 1842. Désormais le panslavisme fait place à une espérance plus haute, une attente qui « correspond à celle de tous les peuples de l'Europe ». Il ne peut s'agir d'une doctrine, comme le croit l'Occident, mais d'un homme, incarnation du Verbe : or la Pologne a, parmi les Nations, la mission de mourir et de renaître, incarnée en un « homme-nation », un homme de génie capable de reconstruire l'avenir [135].

Towianski, en qui Mickiewicz crut sincèrement trouver cet homme providentiel, était suspect à beaucoup de Polonais. Ostrowski mettait en garde le poète en décembre 1841 contre « les entraînements personnels qui l'environnent et qui, nous le savons et nous l'en avertissons, tendraient à faire de son enseignement une prédication du *Messianisme* ; piège grossier dans lequel des hommes vendus à la Russie voudraient le faire tomber [136] ». J. N. Tolstoï, bien informé de ces choses, précise que Skrzynecki avait expulsé Towianski de Bruxelles, car il le tenait pour un agent russe [137]. Le gouvernement français partagea cette opinion et s'empressa d'expulser à son tour le Maître en août 1842. Hippolyte

Desprez dans son article du 15 août 1849 consacra quelques pages assez perspicaces à l'influence de Towianski sur le poète polonais [138], qui n'échappa à l'envoûtement qu'à la veille de la Révolution de 1848.

Le messianisme n'était du reste pas prêché par le seul Towianski et son éminent disciple. Le mathématicien Hoëné Wronski publiait à la date du 15 août 1842 ses *Prolégomènes du Messianisme* chez Firmin-Didot, dont une partie intitulée *Destin de la Russie et généralement des nations slavonnes* mérite d'être considérée avec plus d'attention qu'on ne lui en accorde généralement [139]. Wronski se livre d'abord à un dénombrement intéressant. Il évalue le nombre total des Slaves à 80 millions et les répartit en deux « systèmes » :

— un système oriental avec 51 millions de Russes, 3 millions et demi de Bulgares et 7 millions de Serbes ;

— un système occidental avec 9 millions de Polonais, 7 millions de « Bohêmes ou Czechy », enfin 5 millions de « Sud-Slavons » de Hongrie, d'Autriche, de Dalmatie, etc.

Comme Towianski, Mickiewicz et bien d'autres Polonais, Wronski est persuadé que les peuples slaves sont promis à des destinées spéciales par la Providence : déjà ils se sont illustrés en délivrant la chrétienté de deux redoutables périls, le fanatisme islamique et le jacobinisme révolutionnaire. En effet pour Wronski ce destin spécial des nations slaves, dont la Russie « est actuellement le chef apparent », consiste dans la *conservation* de tous les progrès antérieurement réalisés, notamment de la liberté politique et de la religion chrétienne. Or la Russie est accusée de vouloir anéantir la nationalité polonaise : on calomnie l'empereur, dit Wronski, en lui prêtant une pareille intention. En effet tout le monde dira avec le comte de Thun que « les nations distinctes sont autant de créatures de Dieu » : la destruction d'une nation est « un assassinat public pour lequel la justice éternelle a prescrit la peine du talion [140] ».

Malheureusement la politique russe envers la Pologne a provoqué son isolement en entraînant le ressentiment des Slaves occidentaux. Et brutalement Wronski se demande si les Russes se prennent pour un modèle parmi les nations civilisées : au nom de « quelle découverte fondamentale philosophique ou scientifique » ? On est surpris de retrouver ici le ton de Tchaadaïev. Et voici comment Wronski, avec une netteté plus grande que bien des diplomates, définit le problème du panslavisme en 1842 : « Déjà 17 millions de Slaves d'Autriche ont arboré récemment le drapeau du PANSLAVISME comme signe de leur tendance à constituer, sous le sceptre éclairé de l'Autriche, cette fédération des nations slavonnes, au protectorat de laquelle, en ayant égard à sa puissance, la Russie aurait été appelée naturellement, si elle avait respecté l'indépendance ou du moins la nationalité polonaise. Ce sont en effet les nations slaves de l'Autriche qui, dans ces derniers temps, ont les premières proclamé ce mot panslavisme, comme appel de ralliement de toutes les nations slavonnes ; et ce n'est qu'après elles que des écrivains russes, et quelques écrivains polonais, ont reproduit ce même mot magique de panslavisme, pour rétablir un lien, peut-être purement ethnologique, entre la Russie et la Pologne. » Les Russes ont jusqu'à présent décliné les offres des panslavistes qui voulaient placer leur pays, à la tête du mouvement : le résultat est que « le drapeau du PANSLAVISME que l'on vient d'arborer publiquement, et qui maintenant est un fait incontestable, est ouvertement dirigé contre la Russie [141] ».

Or la Sainte-Alliance représente selon Wronski le « pressentiment profond du destin des nations slaves » : c'est l'embryon de l'association messianique dont il rêve et qu'il appelle l'Union-Absolue des hommes. Jusqu'à présent les peuples latins, la France en tête, ont eu pour destin de forger l'association juridique des hommes sous forme d'Etat ; les peuples germaniques ont élaboré l'association éthique sous forme d'Eglise ; c'est aux peuples slaves dirigés par la Russie qu'il reviendra de fonder l'association messianique, la future Union-Absolue. Tôt ou tard la Russie, qui y répugne actuellement, devra prendre la tête d'une nouvelle confédération slavonne, qu'elle ne pourra gouverner par des *résolutions autocratiques*, mais par l'*avis commun* de toute la fédération : sinon les peuples slaves chercheraient la protection de l'Autriche et de la Prusse [142].

Telle est la singulière construction élaborée par cet homme : elle contient, comme disait Desprez, « au milieu d'une forêt de formules, quelques idées claires et simples », bien que le fonds en soit mystique [143]. Mickiewicz a connu la doctrine de Wronski [144], mais il n'accepte pas le rôle conféré par celui-ci à la Russie, même sous les réserves importantes exprimées ci-dessus.

Que l'on rapproche des vues exprimées par Wronski en 1842 la dernière leçon de Mickiewicz dans sa troisième année de cours, le 27 juin 1843 : il revient à la grande confrontation des Russes et des Polonais et retrouve, pour caractériser le régime russe, le ton de l'*Episode* des *Aïeux*. La terreur inspirée par le souverain est telle qu'il gouverne *spirituellement*, sans institutions bornant ou tempérant son pouvoir : le symbole des rapports entre empereur et sujets est tout entier dans le mot de Paul Ier : « Il n'y a en Russie d'homme puissant que celui à qui l'empereur parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend [145]. » La Pologne au contraire au temps de son indépendance était régie de manière *collégiale*, mais chaque individu restait pleinement libre de ses actes et responsable devant lui-même. La nation succomba quand la noblesse s'érigea en caste oublieuse des classes pauvres.

C'est à partir de cette vue profonde que Mickiewicz opère le plus surprenant renversement de sa dialectique historique. Les Slaves de Bohême et du Danube sont en quelque sorte neutres dans le grand débat de la Pologne et de la Russie : « Ils conservent fidèlement leurs vertus domestiques et privées, et attendent seulement un ordre de choses meilleur [146]. » Or l'*esprit* de ces peuples, Russes d'une part, Polonais et Bohêmes de l'autre, cesse d'être en opposition absolue. Une influence réciproque se fait déjà sentir : l'obéissance n'est plus si rigoureusement passive en Russie, la conscience fait son apparition. Quant à l'ancienne Pologne, elle a péri sans retour : la noblesse s'est suicidée. C'est pourquoi « la grande lutte entre ces trois frères mythiques, entre le *Russe*, le *Lech* et le *Czech* est moralement finie ; ils sont morts tous trois [147] ! » Un esprit nouveau doit naître apportant la fraternité entre les Slaves, et cet esprit, c'est la Pologne martyre qui le verra naître.

Cette page extraordinaire eut un immense retentissement. Michelet garde encore le souvenir ému de cette séance quand il rédige son *Kosciusko* en 1851 [148]. Et pourtant, bien des résistances se manifestèrent, avant même la fin de ce cours. George Sand, qui admirait profondément le poète des *Aïeux*, ne le suivait pas dans son messianisme : « Nous croyons en un mot que notre messie, c'est le peuple, et que *l'idée* s'incarnera, non dans un homme, mais dans des millions d'hommes » (10 avril 1843) [149] ; Michelet, à la lecture du volume, tient exactement le même langage [150]. Le

plus curieux compte rendu est celui du jeune Adolphe Lèbre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1843, portant sur les trois premières années du cours d'après la traduction allemande de Gustav Siegfried et sans doute des notes manuscrites [151]. Avec beaucoup de zèle, Lèbre condense en une quarantaine de pages très denses de la *Revue* la matière du Cours jusqu'à la fin de 1843. Il s'attache surtout à réunir de façon cohérente les aperçus d'histoire, de civilisation disséminés en les regroupant sur le double plan de l'histoire et de la géographie (Epoque primitive — Russie — Pologne — époque napoléonienne). Mais il supprime à peu près totalement l'inspiration messianique de son résumé, bien qu'il consacre quelques lignes à Towianski : plus grave encore, il refuse la réconciliation annoncée le 27 juin : « Nous devons quitter M. Mickiewicz. Dans ses dernières leçons, il a parlé des destinées futures des Slaves ; jamais il ne s'est élevé à une plus haute éloquence ; mais on regrettait de le voir toujours davantage entraîné vers de fallacieuses espérances auxquelles il n'avait pas fait encore de si directes allusions [152]. »

Ce fut bien pire encore l'année suivante, quand le poète s'en prit à l' « Eglise officielle » incapable de reconnaître l'esprit nouveau, fait de souffrance et de sacrifice, de la véritable Eglise militante, et qu'il fit de Waterloo « le Golgotha du monde moderne [153] » ! La dernière leçon, le 28 mai 1844, se termina dans l'exaltation indicible du poète et de son auditoire. Edgar Quinet avait dû dès le 10 mars rendre un hommage public à son collègue au Collège de France [154] ; mais la séance du 19 mars avait été marquée par des scènes d'extase qui obligèrent Villemain, alors ministre de l'Education nationale, à envisager la suspension du cours. Michelet essaya d'intervenir par Wolowski, Léon Faucher [155]. Finalement Mickiewicz demanda au ministre un congé pour achever la publication de son cours [156]. Sous le titre *L'Eglise officielle et le Messianisme* parurent en deux volumes les cours des années 1842-1843 et 1843-1844. La publication complète en cinq volumes comprenant les quatre années du Cours n'eut lieu qu'en 1849.

Du côté des catholiques, les réactions furent vives. Augustin Bonnetty dans ses *Annales de philosophie chétienne* (avril 1844) publia sous le titre *Les verbes nouveaux, M. Mickiewicz, M. Towianski, M. Quinet,* une attaque assez vive contre les deux professeurs du Collège de France. Bonnetty rappelait que la chaire de Mickiewicz avait été créée en grande partie grâce aux instances de certains catholiques (il pensait évidemment à Montalembert), et n'en était que plus scandalisé par la séance du 9 mars 1844. Pour illustrer la doctrine de Towianski, Bonnetty reproduit le texte du fameux *Banquet du 17 janvier 1841* déjà publié à Paris et rapproche son action de celle d'un autre illuminé, le Normand Pierre-Michel Vintras, dont les adeptes furent parfois les mêmes que ceux de Towianski [157].

Même Michelet prit quelque distance vis-à-vis d'un homme qu'il aimait et d'un poète qu'il admirait : le 11 mars 1845 il expliqua à Mickiewicz qu'il ne pouvait accepter la devise d'une médaille qui réunissait les trois professeurs, *Ut omnes unum sint.* « Mon dernier livre » disait Michelet (c'était *Le Prêtre),* « est rationaliste [158] ». Ainsi Mickiewicz était-il bien plus isolé à la fin de son cours qu'au début : son action ne redeviendra importante pour notre sujet qu'après la rupture avec Towianski.

Pendant cette éclipse de cinq ans, le drapeau du panslavisme slave fut porté vaillamment par le successeur de Mickiewicz au Collège, ce Cyprien Robert dont nous avons déjà parlé.

C. Robert rapporta de ses voyages dans l'Europe danubienne de nombreux matériaux qu'il exposa dans la *Revue des Deux Mondes* en une série d'articles intitulée *Le monde gréco-slave* (1844-1845). La place accordée au monde illyrien est considérable. C. Robert s'attache surtout à montrer, en analysant les institutions « naturelles » de ces peuples, qu'elles sont très semblables à la commune rurale de Russie, et en parfaite contradiction avec l' « autocratie asiatique » qui règne sur ce pays. Le système russe est « presque en tout l'opposé du génie slave, puisqu'il tire le pouvoir d'en haut, et le fait découler du trône sur tout le pays, au lieu de le faire naître comme un grand fleuve de la multitude des sources locales[159] ». Dans sa première leçon au Collège, à la fin de décembre 1845, Cyprien Robert indiquait nettement l'orientation future de son cours : « Pour éviter de nous enrôler sous le drapeau historique, soit de la Pologne, soit de la Russie, c'est-à-dire pour mieux rester dans la question slave pure, nous porterons notre principale attention sur les Slaves du Midi [...] On s'est trop habitué à ne voir de Slaves que dans le Nord... » Pour Robert, le génie slave est défiguré en Russie par les « importations asiatiques » comme il l'est en Pologne par les « importations occidentales[160] ».

Cela posé, C. Robert se décida à traiter du panslavisme dans l'article du 1er novembre 1846 que nous avons déjà cité. Malgré son titre, *Les deux panslavismes*, l'article en envisage trois : le premier, littéraire, est surtout le fait des « érudits bohêmes », et tend à une unification linguistique, à tout le moins à cette *vzaimnost'* (réciprocité) chère à Kollar et à Chafarik. « Le premier résultat du panslavisme littéraire devra être d'abattre toutes les barrières morales élevées par le despotisme pour séparer les peuples. Le panslavisme sera dans l'Orient slave ce que sont en Occident les chemins de fer[161]. » A remarquer que C. Robert ne veut pas entendre parler d'une langue ou d'une nationalité bulgare, qu'il réunit le tchèque et le slovaque, qu'il considère que le « serbo-illyrien » l'a emporté sur le croate et le « vende » (slovène), de sorte qu'il n'existe que quatre langues littéraires slaves (et dans son esprit quatre nationalités méritant l'indépendance) : polonais, russe, bohême et illyrien. Ni le « ruthénien ou malo-russe », ni le « roussniaque » (ruthénien sub-carpathique), ni le « bielo-russe » ne paraissent dignes d'intérêt à Cyprien Robert[162].

Puisque l'existence de langues et de littératures distinctes implique les nationalités correspondantes, il en résulte tout naturellement un « panslavisme politique » qui exclut toute absorption d'une nationalité par une autre, et prendra donc la forme d'une fédération. Malheureusement la Pologne, que ses sacrifices appelleraient à diriger le mouvement panslaviste, est en proie à des déchirements, qui lui interdisent de jouer ce rôle. C. Robert est encore sous le coup des massacres de propriétaires polonais en Galicie par leurs serfs encouragés plus ou moins ouvertement par les fonctionnaires autrichiens ; ce qui l'irrite davantage, c'est le profit que le tzar tira de ces événements. « Un grand nombre de propriétaires de Posen et de la Galicie envoyèrent des pétitions au tsar, l'appelant le protecteur naturel de la race slave, et le priant d'intervenir[163]. » C. Robert avait déjà retracé les massacres de Galicie le 15 mars 1846 ; mais le 15 août dans la même revue, Alexandre Thomas sous le titre *Propagande russe en Pologne* avait analysé la *Lettre d'un gentilhomme polonais sur les massacres de Galicie, adressée au prince de Metternich à l'occasion de sa dépêche circulaire du 7 mars 1846,*

œuvre anonyme communément attribuée au marquis Alexandre Wielopolski [164] : ce n'est rien d'autre, dit Thomas, « qu'une adhésion manifeste au pacte moscovite, un acte de foi et hommage déposé solennellement aux pieds du tzar ». Ce que l'auteur attend de la Russie, c'est « la restauration d'une commune société slave d'où l'on repoussera toutes les choses d'Occident ». Quel démenti aux espérances du libéral Cyprien Robert que cette menace du Galicien ! : « La noblesse polonaise préférera marcher à la tête de la civilisation slave, jeune, vigoureuse et pleine d'avenir, plutôt que de se traîner, coudoyée, méprisée, haïe, injuriée, à la queue de votre civilisation décrépite, tracassière et présomptueuse [165]. »

C'était bien la victoire du troisième panslavisme de Robert, le panslavisme russe que nous avons déjà évoqué. Aussi son article de novembre 1846 rend-il un son pessimiste : « Les mêmes passions anarchiques qui dévorent la Pologne se retrouvent dans les autres pays slaves... » Mais le remède est à côté du mal : « Dans le monde slave tout entier, ceux qui défendent le principe des nationalités n'ont plus qu'une seule chance de salut : c'est de se déclarer unanimement contre le servage, contre les privilèges nobiliaires, et d'en poursuivre énergiquement [...] une abolition radicale [166]. »

IV. LE PANSLAVISME RÉVOLUTIONNAIRE

Au moment même où Cyprien Robert paraissait désespérer de son panslavisme libéral, apparaissait en France une tendance entièrement neuve, car elle était représentée par un Russe, un homme d'une stature morale et intellectuelle comparable à celle de Mickiewicz, Michel Alexandrovitch Bakounine. En réalité, si neuf que paraisse l'appel lancé par Bakounine en 1847 en vue d'une union entre Russes et Polonais sur une base révolutionnaire, il n'en a pas moins des précédents. Tout d'abord, il ne faut pas oublier le travail de confrontation qui se fit entre Polonais et Russes dans les sociétés secrètes à la fin du règne d'Alexandre Ier : la Société des Slaves-Unis avait pour but la réconciliation entre Russes et Polonais et l'union générale des Slaves. Mickiewicz connut Ryléiev en Russie [168] ; Joachim Lelewel, lorsque les Polonais s'apprêtaient en novembre 1830 à célébrer le souvenir des cinq Décembristes exécutés en 1826, proposa la belle devise : « Pour notre liberté et la vôtre ! » Benoît-P. Hepner rappelle la brochure de Lelewel intitulée *Le Comité National Polonais au Peuple russe*, Paris, Fournier [1832] où on lisait : « La grande pensée qui s'est manifestée sur les bords de la Néva d'une fédération des peuples slaves, ne peut être réalisée que par leur commune renaissance. A bas le joug étranger, à bas le despotisme [169] ! » Or Bakounine rencontra Lelewel en 1844 lorsque celui-ci eut été expulsé de Paris et qu'il se réfugia à Bruxelles. Bientôt après, Bakounine fit la connaissance de Mickiewicz, comme le montre sa lettre du 29 mars 1845 à son frère. Naturellement il rejeta les vues messianistes du poète et refusa de croire en Towianski ; la publication de *l'Eglise officielle et le Messianisme* lui déplut fort. En outre Towianski s'adressa à Nicolas Ier pour l'exhorter au pardon général de toutes les offenses entre Slaves au nom de l'amour unique « dont n'a existé jusqu'ici ni l'idée ni la réalisation [170] ». Tout cela devait écarter Bakounine. Et pourtant, comme l'a montré en 1949 W. Weintraub, on retrouve dans l'*Appel aux Slaves* des expres-

sions caractéristiques du messianisme [171]. Il y a beaucoup d'autres traits encore plus déconcertants chez Bakounine.

La première manifestation de solidarité manifestée par Bakounine vis-à-vis des Polonais fut la fameuse lettre au *Constitutionnel* de 1846. L'année suivante, il parla devant 1 500 auditeurs à l'occasion du dix-septième anniversaire de la Révolution polonaise, le 29 novembre 1847. Son discours fut imprimé par les soins du Bureau des affaires polonaises. Attaquant violemment le régime de Nicolas Ier, Bakounine se présentait devant ces Polonais « comme Russe, non quoique Russe, mais parce que Russe [172] ». La guerre de 1831 a été un suicide politique pour les Russes : si les Polonais avaient pu devenir libres, les Russes le devenaient à leur tour. « Enfants de la même race, nos destinées sont inséparables, et notre cause doit être commune. » Il rappelait l'hommage rendu par Varsovie en 1830 aux Décembristes, la devise de Lelewel, et ajoutait : « C'est parce que vous êtes les ennemis de Nicolas, les ennemis de la Russie officielle, que vous êtes naturellement, sans même le vouloir, les amis du peuple russe ! » Et il ouvrait des perspectives résolument panslavistes : la réconciliation de la Russie et de la Pologne, « c'est l'émancipation de 60 millions d'hommes, c'est la délivrance de tous les peuples slaves qui gémissent sous un joug étranger, c'est enfin la chute définitive du despotisme en Europe [173] ! »

Le ministre Duchâtel fit à l'ambassadeur Kisséliev le plaisir d'expulser Bakounine après cette harangue [174]. A Bruxelles il tint en décembre 1847 un autre discours aux Polonais, dans lequel il prêchait et prophétisait pour l'année 1848 la destruction de l'empire d'Autriche. C'est pour éviter cette catastrophe que des Tchèques, le comte Mathias von Thun, l'historien Palacky, le poète croate Kukulevitch, le Slovaque Ludvit Stur, l'éditeur Jan-Petr Jordan, un Serbe de Lusace, le philologue slovène Miklosisch, etc. conçurent l'idée et bientôt préparèrent la réalisation d'un Congrès slave à Prague [175]. Le premier appel de Kukulevitch concernait *tous* les Slaves, et son Congrès était une réplique à celui de Francfort ; il lui ôtait en même temps toute signification politique en précisant que rien ne devait être changé « dans l'organisation particulière, dans la situation spéciale de chaque contrée [176] ». L'appel qui suivit, rédigé par Ludvit Stur, se limitait aux Slaves d'Autriche ; les autres pourraient être représentés par des hôtes sans droit de vote (31 mai 1848). Palacky ajouta bientôt que les organisateurs du Congrès entendaient rester fidèles à la monarchie des Habsbourg, qu'il ne pouvait s'agir à Prague « de séparatisme, de panslavisme, de russisme » : le but recherché était seulement d'obtenir l'égalité des droits pour les Slaves de l'Empire « par les moyens les plus sûrs et les plus pacifiques [177] ».

Le 2 juin eut lieu l'ouverture solennelle du Congrès, qui réunissait plus de 200 membres : Palacky fut élu président, le prince Lubomirski et le poète croate Stanko Vraz vice-présidents. Parmi les hôtes figuraient le docteur Libelt, de Posen, et Bakounine. Bientôt ceux-ci furent admis aux délibérations [178]. Peu avant la dispersion du Congrès, arriva aussi Cyprien Robert, appelé par la presse française un « héroïque auxiliaire de la fraternité slave » et acclamé par la *Svornost* (Concorde), sorte de garde nationale, et la *Slavia*, légion d'étudiants [179]. Bakounine se souciait peu en réalité des droits revendiqués par les Slaves à l'intérieur de l'Autriche. Il gardait les yeux fixés vers la Russie : en mars 1848

il avait déclaré dans la *Réforme :* « Personne peut-être, après le gouvernement autrichien, n'est autant menacé par la Révolution française que l'empereur Nicolas. Cette révolution, qui doit sauver tous les peuples, sauvera la Russie, j'en suis convaincu[180]. » Nous sommes loin de Palacky. Bakounine retrouvait à Prague les accents de Mickiewicz pour détourner ceux des Slaves qui pensaient à invoquer l'aide russe, de toute illusion sur une pareille politique : « A l'heure qu'il est, il n'y a pas de place pour vous au sein de l'empire russe ; vous demandez la vie, et là, il n'y a qu'un silence de mort ; vous exigez l'indépendance, le mouvement, et en Russie, il n'y a qu'une obéissance mécanique. Vous aspirez à la résurrection, au relèvement, à la lumière, à la liberté, et là-bas il n'y a que la mort, l'obscurité et le travail des esclaves. En entrant dans la Russie de l'empereur Nicolas, vous descendriez dans le tombeau de toute vie nationale et de toute liberté[181]. »

Bakounine proposait une « fédération slave » reposant sur la fraternité et l'égalité entre ses membres et sur l'arbitrage confié à un Conseil slave, chargé également des relations extérieures. B.-P. Hepner, qui rapporte en détail le projet de Bakounine, souligne à juste titre le penchant à la dictature que témoigne cette construction, à peu près contemporaine du *Manifeste communiste* de Marx[182]. Bientôt l'insurrection étudiante et la répression de Windischgrätz mirent fin au Congrès. Bakounine, calomnié par la *Nouvelle Gazette rhénane* de Marx[183], expulsé d'un Etat à l'autre, se réfugia dans la principauté d'Anhalt-Cöthen et rédigea son *Appel aux Slaves* en octobre 1848. La situation devenait dramatique : l'œuvre du Congrès, ajourné *sine die* le 28 juin, fut quelque temps poursuivie par la Société du Tilleul slave (*Lipa slovanska*)[184]. Mais les Slovaques, révoltés contre les Magyars, et les Croates de Jellachich servirent les intérêts de la monarchie et non ceux de la solidarité slave, firent le jeu de la réaction et passèrent pour traîtres aux yeux des démocrates.

L'*Appel aux Slaves par un patriote russe* fut d'abord écrit par Bakounine en français[185] puis publié à Leipzig en allemand (novembre 1848), traduit en polonais et en tchèque, et retraduit en français dans *La Réforme* de Flocon des 1, 4, 7 et 14 janvier 1849. Bakounine adjurait les Slaves de cesser de faire cause commune avec la réaction, et de rejoindre le camp des révolutionnaires allemands et magyars. Flocon avait fait précéder les extraits de l'*Appel* d'un court chapeau où il disait que Bakounine « faisait ombrage et peur à Nicolas » ; calomnié, accusé de trahison, il confondait ses détracteurs par cet Appel où il invite les Slaves à prendre les armes, à réaliser le véritable *panslavisme*. En fait Flocon se trompe : Bakounine avait dépassé le panslavisme, la révolution dont il parlait « proclamait le remaniement, le bouleversement de tout le Nord, de toute la partie orientale de l'Europe, l'émancipation de l'Italie et, comme but final : la fédération universelle des républiques européennes[185] *bis* ! »

Ce qui fait toute la beauté de l'*Appel* de Bakounine, c'est la force avec laquelle il annonce la défaite de Nicolas, « un Holstein-Gottorp sur le trône slave », et le réveil de la Russie : « Gardez-vous de croire que ce peuple-géant soit encore lié par tous ses membres dans un magique sommeil de fer ! Je vous le dis : sa léthargie n'est plus si profonde, il ne fait plus que sommeiller, il se réveille déjà...[186] » Et la prophétique vision d'une révolution russe qui embraserait le monde : « Des prodiges révolutionnaires surgiront de cet océan de

flammes. La Russie est le but de la Révolution européenne ; la force révolutionnaire se déploiera là dans sa plus terrible énergie, c'est là qu'elle terminera son œuvre[187]. » La passivité du peuple russe le servira dans sa lutte, sa force indomptable l'aidera à garder sa liberté : « C'est à Moscou que, du sein d'une mer de sang et de feu, s'élèvera au ciel l'astre resplendissant de la Révolution, l'étoile polaire qui dirigera vers son salut toute l'humanité affranchie[188]. »

F. Engels prit exactement le contre-pied de ces affirmations éloquentes dans la *Nouvelle Gazette rhénane* le 14 février 1849 : les petites nations abandonnées par l'Histoire, disait-il, sont essentiellement réactionnaires. La centralisation est un facteur de progrès. Sans doute, les Allemands ont des torts, ils sont en retard politiquement par rapport aux Anglais et aux Français, mais les Slaves le sont par rapport aux Allemands. Seuls les Polonais sont vraiment révolutionnaires et non panslavistes : chez eux « la haine des Russes prime la haine des Allemands avec juste raison ». « Aux phrases sentimentales qu'on nous offre ici au nom des nations contre-révolutionnaires de l'Europe, nous répondons : la haine des Russes a été et reste la première passion révolutionnaire des Allemands, et, depuis la révolution, s'y est ajoutée celle des Croates et des Tchèques ; ensemble, avec les Magyars et les Polonais, nous sauvegarderons la révolution par un terrorisme décidé à l'égard de ces peuples slaves. Nous savons maintenant où se trouvent les ennemis de la révolution : en Russie et dans les pays slaves d'Autriche[189]... »

En France seul Proudhon manifesta son accord avec l'*Appel* de Bakounine dans un long article du *Peuple* sur lequel nous reviendrons au chapitre suivant[190]. L'échec des mouvements de 1848 provoqua un grand désarroi, surtout chez les Polonais. Hoëné Wronski dans une *Epître à S. A. le prince Czartoryski, sur les Destinées de la Pologne, et généralement sur les destinées des Nations slaves*, parue en décembre 1848, déclarait qu'il avait pensé aller à Prague pour éclairer les Polonais et les Tchèques, les empêcher de se soulever[191]. Toute révolte des nations slaves contre leurs gouvernements respectifs doit être désormais religieusement écartée. La Russie est nécessaire sur terre pour ne pas laisser disparaître le nom et l'idée de Dieu : aussi sortirait-elle victorieuse de tout conflit général. Le panslavisme, c'est l'idéal de l'avenir moral des nations slaves. La triple protection de l'empereur de Russie, de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse est la seule voie qui mène à l'indépendance de la Pologne[191 *bis*].

Pendant ce temps Mickiewicz reprenait la plume dans la *Tribune des Peuples*, ce journal international financé par le comte Xavier Branicki, où collaboraient Proudhon, Charles-Edmond, Sazonov, Mickiewicz[192]. Celui-ci donna un certain nombre d'articles du 15 mars au 10 novembre, dans lesquels il attaquait violemment la Russie de Nicolas Ier, mais aussi dénonçait âprement les collusions et les complicités : Lamartine hostile aux Polonais, Thiers, le citoyen Dupin « qui pendant longtemps n'avait que des sympathies secrètes pour l'empereur Nicolas, ne craint plus de l'applaudir en public[193] ». Nicolas trouve des sympathies parmi la bourgeoisie, les orléanistes. Mickiewicz a parfaitement connu le rôle de Circourt et le dénonce à Michelet un peu plus tard[194]. C'est la « frénésie réactionnaire du gouvernement français » qui a laissé vaincre l'Italie. Quant à l'empereur de Russie, « il peut porter une armée de Cosaques, en moins d'une semaine, jusqu'aux bords du

Rhin ». La discorde, se mit rapidement dans l'équipe : Mickiewicz indisposa les Russes par ses sympathies napoléoniennes [195].

C'est l'intervention de Nicolas Ier contre la Hongrie qui amena les Français à se demander sérieusement quel rôle allaient désormais jouer les Slaves et parmi eux la Russie. Le marquis Prosper-Paul de Fleury publia une brochure intitulée *France et panslavisme*, datée du 29 juin 1849, remplie d'erreurs mais intéressante par l'état d'esprit qu'elle révèle. On y lit que le groupe slave, « qui occupe tout l'Orient de l'Europe, subit presque tout entier la domination du czar, et c'est à peine si quelques démembrements se rattachent politiquement à la race germanique, par l'intermédiaire de l'Autriche et de la Prusse ». La race slave est donc la première, par la « formidable unité de son gouvernement despotique ». La faute de Catherine a été le partage de la Pologne : « Pour réparer cette faute autant qu'il était en lui, [Nicolas] a arboré le drapeau du panslavisme, ou de l'unité slave. » Il n'y a rien de vrai dans tout cela, mais on voit que le mythe du panslavisme est plus vivant que jamais, revigoré à présent par l'inquiétude française. « Quand on a pu voir des hommes comme Mickiewicz, le poète polonais par excellence, se rattacher, quoique exilé, au panslavisme, on ne saurait douter que les Polonais ne soient demeurés slaves par le cœur... [196] » Tout laisse à penser que la Hongrie sera battue : mais le vent révolutionnaire heureusement soufflera un jour aussi en Russie. Le danger pour l'Occident, c'est le panslavisme : le remède, la reconstitution des nations allemandes et latines. On est frappé de saisir ici l'amalgame des thèmes que nous avons passés en revue jusqu'à présent : le marquis de Fleury, dont nous ne savons rien par ailleurs, nous aide à comprendre ce que les Français pouvaient mettre sous le terme « panslavisme » en 1849.

L'ouvrage de Mickiewicz, *Les Slaves*, qui parut en 1849 dans sa forme complète en cinq volumes, donna de nouveau à réfléchir. L'intervention russe en Hongrie avait été annoncée par un manifeste de Nicolas en date du 8/20 mai 1849, où l'on constatait avec étonnement qu'il employait lui aussi un langage mystique : « La Russie remplira sa sainte vocation... [196 *bis*] » Et Desprez, après la catastrophe hongroise, reprenait le vieux thème du panslavisme, le grand rêve de la Russie. Les démocrates européens, pensait-il, ont fait le jeu de la Russie en soutenant avec légèreté la cause magyare contre les Slaves, celle « d'un peuple qui n'a d'autre souci que la domination ». Il adjurait l'Autriche d'accorder rapidement l'autonomie à ses peuples slaves aux dépens de « l'unité hongroise » : « En présence des agrandissements de la Russie, de l'ambition du panslavisme, il ne lui est plus permis de jouer imprudemment son existence. L'intérêt vital de l'Autriche n'est pas plus en Allemagne qu'il n'est en Italie : il est sur le Danube ; il faut l'y pousser et ne pas se lasser de lui dire que sa destinée est de se consolider par le slavisme ou de périr par le panslavisme, de faire un rempart à l'Europe contre la Russie ou d'être elle-même dans un avenir qui ne saurait tarder la proie du Moscovite [197]. »

Desprez n'était pas moins sévère vis-à-vis de l'Allemagne libérale, qui eut le grand tort de ruiner les espérances polonaises : une Pologne indépendante lui servirait de barrière à l'Est. Le spectre du panslavisme reparaît, cette fois à l'usage de l'Allemagne : « Si l'indépendance polonaise n'était plus parmi les choses possibles, au lieu d'avoir la Pologne pour alliée contre les Russes, l'Allemagne pourrait bien un

jour la rencontrer tout entière sur les champs de bataille alliée aux Russes contre elle ; il se pourrait que de guerre lasse, après avoir souffert outre mesure des injustices de l'Allemagne, de l'oubli de la France, des fausses promesses des libéraux de tous les pays, la Pologne désespérée, n'ayant plus à choisir qu'entre la domination germanique et la fusion avec la Russie, en vînt un jour à se jeter dans les bras du czar pour venger la querelle antique du Teuton et du Slave [198]. »

Quant à la Russie, continuait Desprez le 15 mars 1850, sa politique conservatrice est menacée par les tensions qui naissent de « l'exagération du principe de la souveraineté absolue et de la conquête ». Cette Russie « absolutiste et conquérante a enfanté le mystique humanitaire, le messianiste qui apporte à la place de l'Evangile une nouvelle édition de l'Apocalypse, et l'émigré polonais qui est naturellement et par la force des choses un soldat préparé pour toute insurrection [199] ». Observant une savante gradation, Desprez montrait les germes d'un constitutionnalisme russe chez Nicolas Ivanovitch Tourguéniev, auquel il serait parvenu « par la double voie du panslavisme et des souvenirs aristocratiques », ce qui est une singulière idée du rôle de l'ancien conspirateur. Après une mention des Pétrachevtsy et de Golovine, Desprez poursuivait : « Si l'on souhaitait poursuivre plus loin cette étude, on arriverait à apercevoir, par-delà les conspirateurs de 1849 et les fantaisies assez peu saisissables de l'auteur de *La Russie sous Nicolas,* les germes d'un socialisme extravagant, représenté par un autre émigré russe, M. Bakounine, dans la presse radicale de Paris, sur plusieurs barricades germaniques, et notamment sur celles de Prague, à la suite du congrès slave [200]. » Cette place accordée à Bakounine fait penser au « kiosque à la pointe extrême du Kamtchatka romantique » que Sainte-Beuve appelait *la folie Baudelaire* [201]. Tous ces personnages représentaient pour Desprez des variétés de panslavistes, « dissidents, constitutionnels, démocrates et même socialistes ».

Michelet à la même époque scrutait avec angoisse l'avenir des nationalités et de la démocratie en Europe orientale dans ses leçons au Collège de France. Ses sympathies allaient naturellement à la Pologne, mais aussi au peuple russe, à la Hongrie héroïque et éprise de liberté, aux Roumains opprimés. Il est remarquable que Michelet ne s'intéresse pas aux peuples slaves d'Autriche : ni les Tchèques, ni les Slovaques, ni les Croates, ni les Slovènes ne paraissent pour ainsi dire dans ses notes. Sans doute estimait-il, comme la plupart des démocrates français à cette époque, que ces peuples avaient contribué à fortifier la monarchie des Habsbourg en luttant contre les Magyars et les Allemands révoltés à Vienne. Lui aussi se représente la Russie comme une force écrasante, mais minée de l'intérieur. Voici quelques notes inédites de la leçon du 24 janvier 1850 :

« Les pays de l'unité, le seul : la France. Les pays de diversité : voilà la Russie, une main pour écraser le Danube, une main sur Pologne et vers Allemagne augmente le danger intérieur : déjà Polonais dans ses armées... est-ce en vain que ses infortunés soldats-bourreaux verront la Hongrie, un peuple libre, héroïque, une noblesse généreuse, qui a tout donné... la Russie conduit les Russes à l'école des nations. Quelle réaction intérieure !... l'esclavage antique combien ébranlé... terreur mutuelle... l'esprit russe s'énerve. Où sont les temps de Suwarow ? Une réaction intérieure, qui fond le fer... [202] »

On reconnaît ici des échos de Mickiewicz, combinés à d'autres lec-

tures, Oginski, Niemcewicz. Bientôt Michelet subira un choc émotionnel puissant, la nouvelle de l'arrestation de Bakounine, livré par les Saxons aux Autrichiens et par ceux-ci aux Russes [203]. C'est de là que naîtront les *Légendes démocratiques du Nord*. En préparant son ouvrage, Michelet s'est heurté à la question du panslavisme, à travers la lecture des *Slaves* de Mickiewicz, des articles de Cyprien Robert, de l'ouvrage de Charrière, de la brochure de Herzen et de toute la presse de l'époque. Ce qui le frappe, c'est l'utilisation des discordes entre peuples par l'Autriche :

« Autriche bat l'un par l'autre Hongrie et Slavie »

Son hostilité pour le panslavisme « littéraire » éclate ainsi :

« Kollar et Gaï avaient fondé panslavisme — l'écho de Moscou répond. Kollar anti-polonais donc anti-slave. Au contraire Hongrois pour Pologne donc meilleurs slaves... Hongrois disent (v. Degérando lui-même, et le *National*) : « Si nous pouvons magyariser tout, nous résisterons mieux à l'Autriche et à la Russie. » Mauvais calcul : ils russifient les Slaves, les donnent à la Russie, à l'Autriche. *Nous*, pleins de tristesse et d'inquiétude [204]... »

Mais c'est le panslavisme de Charrière qui indigne le plus Michelet. Ses notes de 1851 abondent en invectives contre « la jeune école russe », spécialement contre Charrière, coupable à ses yeux de vouloir « centraliser autour de l'empire sans cœur ». Plus que jamais il considère que le Polonais, spécialement le paysan polonais, est le vrai Slave, le seul vivant [205]. Le grand fait est pour lui l'offre de réconciliation entre Russes et Polonais proposée par Mickiewicz en 1843 et acceptée par Bakounine en 1847 [206]. A la réflexion le panslavisme lui paraît une impossibilité : la Russie est anti-slave, note-t-il, elle n'est qu'un *masque* slave. Les natures sont trop opposées, « un abîme entre le Slave spartiate des îles dalmates et le moujik de Russie », ainsi commentait-il la lecture du tome premier du *Monde Slave* de Cyprien Robert [207]. Mais Michelet était indigné et angoissé par l'espèce de légèreté avec laquelle le même auteur déclarait que le génie slave était avant tout médiateur, que sa fonction était à la fois de conservation et de progrès. La Russie, disait Robert, n'est connue que sous son aspect « retardataire ». « De là la conclusion bien naturelle que tous les Slaves sont des réactionnaires, à l'exception des seuls Polonais, qu'on regarde comme des boutefeux de révolutions et les pires anarchistes. » Et C. Robert condamnait allégrement l'Autriche, « ce vieux empire vermoulu » ; reprenant à son compte un messianisme bien dépassé, il déclare que si l' « association libre et universelle des peuples » devait un jour se réaliser, ce ne pourrait être que grâce à l'esprit de solidarité des Slaves [208]. Comme Desprez, C. Robert pensait que le seul moyen de contenir la Russie était de développer les autres nationalités slaves. « Comment, avec gens qui ne lisent pas ? » ironisait Michelet : « Nicolas, pour tout journal, envoie son portrait, Metternich n'ose rien dire... » (note de 1845) [209].

A l'approche de la guerre de Crimée et au début de celle-ci, les Polonais de Paris reprirent confiance et recommencèrent à échafauder des systèmes slaves où une Pologne reconstituée occupait la première place. Christien Ostrowski en mars 1853 engageait la France assistée de l'Angleterre à asseoir l'Europe orientale sur quatre piliers formant « la tétrapole slavonne : Pologne, Bohême, Serbo-Dalmatie, et enfin Russie régénérée par le régime fédéral ». A la place de l'empire des

tzars, on verra « une imposante fédération slave, indestructible pour les siècles. Ce n'est pas la Pologne qui deviendra Russie : c'est la Russie qui sera devenue Pologne : c'est-à-dire fédérale et républicaine [210]. » On retrouve ici comme un résumé des idées de Mickiewicz, de Bakounine, de Desprez et de Michelet. En 1854 un autre Polonais, Joseph Reitzenheim, insistait sur la nécessité d'organiser les nations slaves du Sud de manière à « rompre le charme qu'exerce la Russie » sur elles [211]. Ce sont les Polonais, « frères aînés de la race des Slaves », qui devraient assurer la protection des autres peuples de leur race. On saisit une des raisons de l'échec des constructions panslavistes à base polonaise d'après tous ces ouvrages [212] : c'est le ton de supériorité un peu méprisante des Polonais vis-à-vis des autres peuples slaves, considérés par eux comme illettrés ou dépourvus de courage.

Les Français dans leur majorité avaient eu trop peur de la subversion sociale en 1848 pour pardonner aux Polonais leur présence au milieu des émeutiers. Rien de plus significatif que le rappel d'un journaliste, John Lemoinne, dans les *Débats* du 31 octobre 1850, à propos du 15 mai 1848 : « En présence de cette saturnale, je me rappelai le mot de Kosciusko mourant, et je dis avec lui : *Finis Poloniae*. Cette journée fut à mes yeux le coup de grâce de la Pologne. » Saint-Marc Girardin rendait compte poliment des *Lettres Slaves* d'Ostrowski le 6 août 1853, mais ne cachait pas qu'il trouvait ses plans parfaitement chimériques. Il terminait sur ce mot superbe : « Voilà le danger de la guerre en Europe. Elle fera fermenter toutes les théories. »

Michelet fit paraître ses *Légendes démocratiques du Nord* au début de 1854. Mickiewicz laissa son poste paisible à l'Arsenal pour aller trouver la mort à Constantinople en 1855 au service de sa patrie. Hugo célèbre à Jersey les 22e et 23e anniversaires de la révolution polonaise [213]. Herzen à Londres reprenait dans l'*Etoile Polaire* l'essentiel des idées de Bakounine sur la solidarité révolutionnaire des Russes et des Polonais. Mais au Congrès de Paris qui mit fin à la guerre de Crimée, pas une fois le nom de la Pologne ne fut évoqué. On avait vu trop de Polonais sur trop de barricades. Incorrigibles, ils aggraveront encore leur cas en combattant avec les Communards en 1871. C'est Bakounine qui avait raison : il fallut une guerre mondiale et une sanglante révolution en Russie pour que fût enfin reconstituée la nation polonaise.

NOTES DU CHAPITRE ONZIÈME

1. Loève-Veimars, *De la Russie*, dans *R.d.D.M.*, 15 juillet 1837, pp. 185-236 et *Chronique de la Quinzaine* du 1er août, pp. 383-4. Michelet s'en prend violemment à Marmont, *Légendes démocratiques du Nord*, P. 1854, pp. 176-77.
2. La meilleure synthèse en langue occidentale est le chapitre de A. P. Coleman, *The Great Emigration* dans *Cambridge History of Poland*, 1951.
3. Joseph Tanski, *Débats*, 22 juillet 1842.
4. Joseph Straszewicz, *Les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 novembre 1830...*, P. Pinard 1832, gr. in-8° L'ouvrage comprend une centaine de biographies.
5. Paris Bureau de la Société Polytechnique polonaise, 1836, in-8°.
6. Phrase citée un peu partout : cf. Marmier, *Lettres sur la Russie*, P. 1851, p. 364. C. Ostrowski, *Lettres Slaves*, P. 1857, p. 104, etc.
7. Arch. Aff. Etr. Russie, t. 190, Sercey au duc de Broglie, 5 décembre 1835.
8. Voir dans les *Annales de philosophie chrétienne*, n° 33 et 34 (sept. et

oct. 1842) les documents publiés par la Secrétairerie d'Etat pour accompagner l'allocution du pape Grégoire XVI, présentés ici sous forme résumée.

9. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV, p. 484 (Résumé du voyage).

10. « Publiés par P. B..., lithuanien » Paris-Strasbourg Salomon 1845, in-8°, XII-127 pp. L'attribution à Nakvaski est d'Estreicher. Voir P. Bovet, *Un Polonais en Suisse : M. H. P. Nakvaski (1800-1876)* dans *Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, 1948.

11. Paris Gaume 1842, in-8°, 551 pp. Marie-Joseph d'Horrer (1775-1849) appartenait à une vieille famille de magistrats de Strasbourg. Il émigra, servit dans l'armée de Condé puis en Russie, où il fut aide de camp de Koutouzov. Il fut interprète à l'ambassade française de Pétersbourg en 1815, puis secrétaire d'ambassade en Suisse jusqu'en 1828 ; on le retrouve consul général dans les Principautés. Puis, privé de ressources par la révolution de 1830, il écrivit pour faire vivre ses neuf enfants, vécut à Turin puis à Paris où il mourut du choléra. Voir F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, t. II, pp. 212 et 244.

12. Paris Debécourt, 1843, 2 vol. in-8°. L'original allemand *Die neueren Zustände der katholischen Kirche beider Ritus in Polen und Russland...* était paru à Augsbourg en 1841, moins complet. Une version italienne parut à Lugano en 1843, in-8°. Le P. Augustin Theiner, né à Breslau en 1804, Oratorien, préfet des Archives du Vatican en 1855, « un des plus grands érudits du XIX^e siècle » au jugement d'A. Fliche, *Histoire de l'Eglise*, t. XVII, p. 9 (Paris 1948). Le P. Theiner publia de nombreux documents relatifs aux Eglises de Hongrie, de Pologne et de Lithuanie (1859-1864), des Slaves du Sud (1863), etc. Il mourut à Civita-Vecchia en 1874.

13. Texte de l'allocation pontificale dans l'*Univers*.

14. *Ostafievski Arkhiv*, t. IV, SPb 1899, p. 183.

15. X. Marmier, *Lettres sur la Russie*, P. 1851, p. 357.

16. *Univers* du 26, écho dans les *Débats* du 27.

17. Ce récit parut d'abord dans le *Correspondant* du 25 janvier 1846 et fut édité en brochure séparée, P. Gaume 1846, in-16, 84 pp. Une copie identique se trouve aux Arch. Aff. Etrang. Série Mém. et Doc., t. 37, ff 267-309.

18. Henry de Riancey, *Les religieuses basiliennes de Pologne et la diplomatie russe*. L'article fut édité en brochure séparée, P. 1846, in-18, regroupant la déposition de la supérieure et les notes de Bouteniev.

19. E. V. Tarlé, *Donesenia Ia. Tolstogo iz Parija... Lit. Nasl.* 31-32, M. 1937, pp. 607-608. Le rapport de Tolstoï n'est sans doute pas le seul relatif à cette affaire. Gogol écrivit de Rome que la Mère supérieure, interrogée par une commission de prélats, aurait reconnu avoir été dirigée dans ses déclarations par les réfugiés polonais (lettre à A. P. Tolstoï du 2 janvier 1846, corr. éd. Chenrok, t. III, pp. 129-130).

20. Arch. Aff. Etrang., t. 200. Le gouverneur civil du gouvernement de Vilno au moment des faits, N. A. Jerebtzov, continua de nier la totalité des crimes imputés à l'évêque Siemaszko et traita la mère supérieure d'intrigante « soutenue par des fanatiques ou des fripons » dans son *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie*, P. Amyot 1858, t. II, pp. 230-31. Il orthographie son nom « Nicolas de Gerebtzoff ». C'est lui qui dut renseigner Bouteniev et Tolstoï. Son ouvrage est rempli d'orgueil national et de servilité vis-à-vis du pouvoir.

21. B.-P. Hepner, *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, P. 1950, p. 230 n. 26 date par erreur du 6 février le n° du *Constitutionnel*. *L'Ami de la Religion*, t. 128, pp. 727-30.

22. Marcel Handelsman, *Les éléments d'une politique étrangère de la Pologne (1831-1856)* dans *Séances de l'Acad. des Sc. Mor. et Polit.*, juillet-août 1930. *Czartoryski, Nicolas I^er et la question du Proche-Orient*, P. Pedone 1934, in-8°, 152 pp.

23. M. Kukiel, *Czartoryski and European Unity 1770-1861*, Princeton U.P. Londres 1955, XVII-354 pp.

24. Original anglais cité par Handelsman, *Czartoryski...*, p. 130.

25. David Urquhart, *Observations on European Turkey*, L. 1841, etc.

26. Publié en 1836 par Urquhart, ce recueil contenait des pièces d'archives diplomatiques saisies par les Polonais à Varsovie en 1830. Il fut traduit en français et publié en 1836-37 en 5 vol. in-8°. On peut ajouter [John Mac Neil] *Progrès et position actuelle de la Russie en Orient*, P. Truchy 1936, in-8°, souvent attribué à Urquhart. Voir John Howes Gleason, *The Genesis of Russophobia in Great Britain*, Harvard U.P. Cambridge 1950, in-8°.

27. *R.d.D.M.*, 15 février 1848, p. 669. Alexandre-Gérard Thomas, né à Paris en 1818, professeur d'histoire au collège Bourbon (puis Charlemagne), soutint en 1844 une thèse sur la Bourgogne (*Une province sous Louis XIV*), enseigna l'histoire à la Faculté des Lettres de Dijon et collabora à partir de 1845 à la *R.d.D.M.* et aux *Débats*. Après un voyage à Berlin en 1847 il fut suspendu par Salvandy, vint habiter en 1848 Clermont-Ferrand puis Versailles. En exil à Bruxelles après le 2 décembre, il passa en Angleterre et collabora à la *Revue d'Edimbourg*. Puis il revint à Bruxelles et y mourut en 1857.

28. M. Handelsman, *Czartoryski...*, p. 34.

29. Ernst Birke, *Frankreich und Ostmitteleuropa im 19. Jahrhundert*, Cologne-Graz 1960. Ouvrage extrêmement bien documenté, reposant sur de longues et anciennes recherches de M. Birke, auxquelles nous sommes très redevables dans tout ce chapitre. Sur cet aspect de l'activité de C. Robert, voir pp. 82-83. Voir la grande biographie de Czartoryski préparée par M. Handelsman et publiée d'après ses papiers par S. Kieniewicz (Varsovie, 3 vol., 1948-50).

30. Félix Colson, *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie*, P. 1839.

31. M. Blanqui (frère du républicain), *Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841*, P. 1845.

32. Ernst Birke, *op. cit.*, p. 81.

33. Séance du 10 juillet 1840. Cité par Birke, p. 114 n. 20.

34. Guizot au comte de Ste-Aulaire à Londres, le 26 mai 1843. Birke, *op. cit.*, p. 115.

35. Séance du 13 mars 1846. Cf. E. Privat, *L'Europe et l'odyssée de la Pologne au XIX^e siècle*, Lausanne 1918, p. 233 et Birke, p. 115.

36. Montalembert, Ch. des Pairs, s. du 21 janvier 1847, *Débats* du 22. Victor-Marie comte Hugo, Ch. des Pairs, s. du 19 mars 1846, *Débats* du 20 et Birke, p. 115.

37. E. Tersen, *Le gouvernement provisoire et l'Europe*, P.U.F. 1948, p. 33.

38. *La Presse*, 3 juillet 1839 (séance du 2).

39. E. Tersen, *op. cit.*, p. 56. Adolphe de Circourt, *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848*, t. I, p. 82, n. 1.

40. Circourt, *Souvenirs*, t. I, Intr. de G. Bourgin, p. LVI n. 1.

41. *Ibid.*, p. XV, Tersen, *op. cit.*, p. 57. Sur M^me^ de Circourt, voir notre chapitre II.

42. Circourt, *op. cit.*, t. II, pp. 109-110.

43. *Ibid.*, p. 152.

44. *Ibid.*, t. II, pp. 75-76.

45. *Ibid.*, t. I, p. 302.

46. M. N. Pokrovski, *Lamartine, Cavaignac und Nikolaus I.* Dans *Historische Aufsätze*, Wien-Berlin 1928, p. 107. Cité par Birke, p. 131.

47. *Débats* du 26 mars 1846.

48. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, P. 1942, p. 118.

49. *Ibid.*, pp. 120-21, E. Bourgin dans Circourt, *Introd.*, pp. LXXVI-VIII.

50. E. Bourgin, *loc. cit.*, p. LXXIX.

51. *Id.*, p. XXX.

52. *Id.*, p. LXXXI.

53. Bastide à Savoye, chargé d'affaires à Francfort, le 8 juin 1848, cité par E. Birke, p. 136.

54. Paul Henry, *La France et les Nationalités en 1848* dans *Revue Historique*, 1940, p. 253.

55. *R.d.D.M.*, 15 février 1848, pp. 666-67.

56. Publié en polonais, *Powstanie narodu polskiego w g. 1830-1831*, P., Baudouin 1834, 2 vol. in-12.
57. *Débats* du 8 août 1847 et F. V. Raspail, *De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration*, P. 1839, p. 142.
58. A. Thomas, *op. cit.*, pp. 676, 684, et *Débats* du 8 août. Le 8 juillet dans l' « énumération des accusés, il était précisé que Valentin Stefanski, libraire à Posen, âgé de 33 ans, avait organisé une association « basée sur des idées communistes », qu'il dirigeait avec un menuisier et un serrurier, tout en s'appuyant sur le catholicisme des classes inférieures. Il était présenté comme en dehors de l'émigration, qui luttait de son mieux contre ce parti communiste de Posen.
59. Raspail, *op. cit.*, p. 156.
60. A. Thomas, *op. cit.*, p. 677.
61. Comme Ostrowski est un nom courant en Pologne, les erreurs de personnes sont nombreuses. On confond parfois notre Christien avec Jozafat-Boleslas Ostrowski, employé à la Préfecture de Police selon Ladislas Mickiewicz pendant plus de vingt ans. A. Mickiewicz, *La Tribune des Peuples*, P. 1907, in-8° pp. 408-410.
62. Circourt, *Souvenirs*, t. II, pp. 168-69. Bourgin est mal renseigné sur le personnage.
63. C. Ostrowski, *Lettres Slaves*, P. 1857, pp. 142-43.
64. *Ibid.*, p. 144.
65. Voir son *Adresse aux peuples de l'Europe. Le rétablissement de la Pologne*, datée du 25 mars 1855 et insérée dans les *Lettres Slaves*, pp. 225-283. Cf. aussi, p. 218.
66. Christien Ostrowski, *Lettres Slaves*, p. 123 (décembre 1843).
67. *Ibid.*, pp. 165-67.
68. *Ibid.*, pp. 322-23.
69. Dieter Groh, *Russland und das Selbstverständnis Europas*, Neuwied 1961, p. 159, *Geschichtliche Darstellung über das höchst gefährliche Wachstum Russlands für die übrigen Staaten Europas*, Altenburg 1832, p. 23.
70. Dieter Groh ne paraît pas connaître le nom d'Adam Gurowski, *op. cit.*, p. 161. Mêmes thèses dans *La vérité sur la Russie*, 1834.
71. Adam Gurowski, *La civilisation et la Russie*, SPb 1840, p. 98.
72. Cyprien Robert, *Les deux panslavismes*, *R.d.D.M.*, 1er nov. 1846, p. 477.
73. Bibl. Hist. Ville de Paris Fonds Monod A 3875/16.
74. Alexandre Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, P. 1929, chap. VII, La *narodnost* et le nationalisme officiel. Ouvarov personnellement voulait une civilisation nationale russe qui fît sa part à la tradition et au progrès : voir pp. 197-201.
75. Armand Lefebvre, *De la politique de la France dans les affaires d'Orient*, *R.d.D.M.*, 1er août 1838, pp. 293-94.
76. [Richard Cobden], *Russia*, Edinburgh Tait 1836, pp. 17 B-21 A.
77. Ernest Charrière, *La Politique de l'Histoire*, P. 1841, t. I, introd. p. VI.
78. Marc Fournier, *Russie, Allemagne et France*, P. 1844, p. 126.
79. J.-H. Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, P. 1847, t. I, pp. 383-388.
80. Voir notre chapitre VI note 83.
81. [Karl-Eduard Goldmann], *Die europäische Pentarchie*, Leipzig O. Wigand 1839, p. 38.
82. *Ibid.*, p. 53.
83. *Ibid.*, p. 67.
84. *Ibid.*, p. 76.
85. *Ibid.*, très longue note développée sur les pp. 284-296.
86. *Ibid.*, p. 336.
87. Heinz Gollwitzer, *Europabild und Europagedanke*, Munich 1951, pp. 314-16.
88. Jacques Droz, *Le libéralisme rhénan*, pp. 405-06.
89. J. Ph. Fallmerayer, *Die deutschen Publizisten und die Europäische Pentarchie*, 1840, dans *Politische und Culturhistorische Aufsätze*, Leipzig 1861, in-8°, pp. 157-179.

90. E. V. Tarlé, *Donesenia...*, 1937, p. 604.
91. Marc Fournier, *op. cit.*, p. 131.
92. V. Jablonowski, *La France, la Pologne et le Slavianisme*, P. 1843, p. 242.
93. *Ibid.*, p. 272.
94. Charrière faisait remarquer que dès 1836 il avait conçu une unité occidentale en face de l'unité slave, *Pol. de l'Hist.*, t. I, p. V. Mais c'est apparemment Goldmann qui l'a amené à découper ces « unités » en cinq parties...
95. E. Charrière, *op. cit.*, t. II, p. 345.
96. *Ibid.*, p. 310.
97. E. Birke, *op. cit.*, p. 56.
98. *Ibid.*, p. 51 avec bibliographie sur Herder et les Slaves, note 55.
99. Herder, *Sämtl. Werke* (éd. Suphan), t. XIV, Berlin 1909, p. 279 et *Idées sur la philosophie de l'histoire...* par E. Quinet, P. 1828, t. III.
100. Sur les rapports entre Baader et Chevyriov, voir Dieter Groh, *op. cit.*, p. 122 n. 2. Une lettre de Chevyriov à Baader du 22 février 1840 fut imprimée par ce dernier à la suite de son opuscule *Uber den morgenländischen und abendländischen Katholizismus* traduction d'un opuscule français de Chevyriov (*Œuvres* t. X pp. 204-18). Voir E. Benz *Die abendländische Sendung...* pp. 266-85. Baader fut aussi en étroites relations avec Ouvarov : il croit comme lui à la mission médiatrice de la Russie qui a en elle « das abendländische und morgenländische Element », de même que l'Eglise russe, dans la décadence générale de la chrétienté occidentale, doit apparaître « als Vermittlerin », opposée aussi bien au papisme qu'au protestantisme rationaliste. Voir Eugène Susini, *Lettres inédites de Franz von Baader*, t. I, n° 221, pp. 454-56. La lettre est sans doute de mars 1841.
101. Alexander von Schelting, *Russland und Europa*, Berne 1948, pp. 99-105. Voir aussi N. V. Riasanovsky, *Russland u. der Westen. Die Lehre der Slawophilen. Studie über einer romantischen Ideologie*, Munich 1954. Très bon chapitre sur les slavophiles dans Martin Malia, *Alexander Herzen and the birth of Russian Socialism 1812-1855*, Harvard U.P. Cambridge 1961, pp. 278-312.
102. X. Marmier, *Lettres sur la Russie*, P. 1851, pp. 225-26.
103. S. P. Chevyriov, *Considérations d'un Russe sur la civilisation européenne* dans *Le Moscovite*, 1841, n° 1, p. 219 (« gniloï zapad »). Un écho tardif dans [J.-G. Rohr] *Un Missionnaire républicain en Russie*, P. 1852, t. I, pp. 324-25.
104. X. Marmier, *op. cit.*, p. 229.
105. [J.-G. Rohr], *op. cit.*, t. I, pp. 90-91.
106. Sur Mickiewicz et ses rapports avec Kollar et l' « illyrisme », voir Karel Krejci, *Mickiewicz et les littératures des Slaves de l'Ouest et des Slaves du Sud* dans *Adam Mickiewicz*, UNESCO 1955, pp. 139-156.
107. Hippolyte Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyar*, dans *R.d.D.M.*, 15 décembre 1847, pp. 1068-1089. Passage cité p. 1080. Sur H. Desprez, voir R. Maixner, *Hippolyte Desprez et le mouvement illyrien en Croatie*, dans *Annales de l'Institut français de Zagreb*, janv.-mars 1940, p. 80 ss., M. Radojkovic, *L'opinion française et le mouvement illyrien de 1840 à 1848* dans *Le Monde Slave*, juin 1935, p. 326 ss.
107 bis. L'influence du panslavisme slavophile avait déjà été évoquée dans un article anonyme *R.d.D.M.*, 15 décembre 1845, pp. 1074-77, *Les poètes officiels russes en Bulgarie*. On y citait notamment l'ode de Khomiakov, *A l'aigle russe*.
108. H. Desprez, *La Hongrie...*, pp. 1087-8.
109. H. Desprez, *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie*, P. Comon 1850, t. I, intr. p. LXXXVI. Résumé de la carrière diplomatique de Desprez dans Ernst Birke, *op. cit.*, p. 88, n. 6. Un aperçu synthétique sur le slavisme en Autriche dans Georges Weill, *L'Europe du XIX^e siècle et l'idée de nationalité*, P. 1938 (Evolution de l'Humanité), chap. IV. Plus sceptique encore que Desprez vis-à-vis du « panslavisme politique » prêté couramment au gouvernement russe se montre Paul de Bourgoing, *Les guerres d'idiome et de nationalité*, P. 1849, pp. 81-112. Le chargé d'affaires Henri Mercier faisait

remarquer le 23 octobre 1847 à Guizot que Nicolas Ier considérait « les tendances panslavistes qui se sont manifestées ces derniers temps » comme des principes d'agitation qu'il fallait combattre.

110. Louis Léger, *Russes et Slaves. Études politiques et littéraires* (2e série) P. 1896, pp. 218 ss. André Mazon, *Le Collège de France et les études slaves* dans le vol. consacré au 4e Centenaire du Collège de France, P. 1932, pp. 409 ss.

111. Louis Léger, *Le Panslavisme et l'intérêt français*, P. 1917, p. 100.

112. Voir lettre de Mickiewicz à Léon Faucher du 9 mars 1840 dans Adam Mickiewicz, *Correspondance (1820-1855)*, P. Belles-Lettres 1924, pp. 220-21.

113. Ernst Birke, *op. cit.*, pp. 76-77.

114. André Mazon, *Une correspondance : Mickiewicz, Victor Cousin, Cyprien Robert*, dans *R.L.C.* 1934 (t. 14), p. 555 ss.

115. Mickiewicz, *Correspondance*, pp. 220-22, 225-27, 230-31, 232-6.

116. *Ibid.*, pp. 187-88 (lettre à Céline Mickiewicz, 20 oct. 1838).

117. Z. L. Zaleski, *Une amitié franco-polonaise : Mickiewicz, Michelet, Quinet* dans *Séances et trav. de l'Ac. des Sc. Mor. et Pol.*, P. 1925, p. 104.

118. Mickiewicz, *Correspondance*, p. 221.

119. *Ibid.*, p. 230.

120. Mieux encore puisqu'on lit : « De tous les dialectes slaves le plus parlé est le polonais ». L. Léger, *Le panslavisme...*, 1917, s'indignait à bon droit d'une pareille sottise. Mais on peut se demander si un bourdon n'a pas fait tomber un adverbe entre *plus* et *parlé*, par exemple *anciennement*, car les phrases suivantes portent sur l'ancienneté du polonais.

121. Chr. Ostrowski, *Lettres Slaves*, P. 1857, pp. 62-65. L. Mickiewicz dans son *Introduction au Cours*, 1842-44 publié en 1914, précise p. XVI que la note rédigée pour Cousin émanait de la Société historique et littéraire présidée par Czartoryski.

122. Chr. Ostrowski, *op. cit.*, p. 63.

123. Mickiewicz, *op. cit.*, p. 233.

124. *Débats* du 19 juin 1840. Réponse à ces reproches dans la lettre de Mickiewicz à Czartoryski du 31 juillet *Corr.* p. 235.

125. Cité par L. Léger, *Le panslavisme...*, pp. 102-03

126. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1849, t. I, p. 11.

127. *Ibid.*, p. 63.

128. Voir notre intr. aux *Légendes démocratiques du Nord.*

129. Cité par L. Léger, p. 103.

130. En décembre 1841. Reproduit dans *Lettres Slaves*, pp. 66-81.

131. *Ibid.*, p. 80.

132. L. Léger, *op. cit.*, p. 105.

133. [Irena Kucharska] *Note sur la vie d'Adam Mickiewicz* dans *Adam Mickiewicz*, UNESCO 1955, p. 5. L'illumination provoquée par la rencontre de Towianski paraît dans la lettre de Mickiewicz à B. Zaleski du 15 août 1841, Corresp. pp. 249-50.

134. Mickiewicz, *Correspondance*, p. 256.

135. *Id.*, *Les Slaves*, P. 1849, t. III, pp. 340-361.

136. Chr. Ostrowski, *op. cit.*, p. 80. La date 1840 p. 81 est une faute pour 1841.

137. E. V. Tarlé, *Donesenia*, 1937, p. 600 (rapport du 1/13 octobre 1842).

138. H. Desprez, *Les Polonais dans la révolution européenne* (1re partie *L'émigration et le slavisme*) *R. d. D. M.*, 15 août 1849, pp. 553-57.

139. Rien dans E. Birke, *op. cit.* sur Wronski.

140. H. Wronski, *Prolégomènes du messianisme*, P. Didot 1842, p. 546.

141. *Ibid.*, p. 527.

142. *Ibid.*, pp. 536-544.

143. H. Desprez, *R. d. D. M.*, 15 août 1849, p. 557 n. 1.

144. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1849, t. III, p. 304 (leçon du 14 juin 1842).

145. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1914, p. 220.

146. *Ibid.*, p. 221.

147. *Ibid.*
148. J. Michelet, *Légendes*, P. 1854, p. 29.
149. G. S[and] *De la littérature slave par M. Adam Mickiewicz* dans *Revue Indépendante*, 10 avril 1843, p. 381.
150. B. H. V. P. Fonds Monod A 3841/14 à 17.
151. Adolphe Lèbre, *Mouvement des peuples slaves. Leur passé, leurs tendances nouvelles. Cours de M. Mickiewicz.* Dans *R. d. D. M.*, 15 décembre 1843, pp. 951-993. Réimprimé dans *Œuvres d'Adolphe Lèbre*, Lausanne 1856, avec notice biogr. Cf. E. Birke *op. cit.* p. 86.
152. A. Lèbre, *op. cit.*, p. 986.
153. A. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1914, p. 263 (leçon du 23 janvier 1844).
154. Edgar Quinet parla de Mickiewicz le mars, cf. compte rendu dans *Revue Indépendante*, mars 1844 et L. Mickiewicz, *Intr.* aux *Slaves*, P. 1914, p. XXIII.
155. Michelet, *Journal*, t. I (éd. Viallaneix) pp. 550 (28 et 29 mars, 8 avril 1844).
156. Mickiewicz, *Correspondance*, p. 273-74 lettre du 4 octobre 1844.
157. *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1844, pp. 276-77. On y apprend que M. et M^me^ Bournier, disciples de Vintras, « après être restés dix jours à Bruxelles, ont été faire à Waterloo un pélerinage et prier Dieu pour Napoléon, d'après les ordres d'André Towianski. »
158. Cité par Maxime Leroy, *Adam Mickiewicz en France — le professeur et le philosophe social* dans *Adam Mickiewicz* UNESCO 1955, p. 89.
159. C. Robert, *Le monde gréco-slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale* dans *R. d. D. M.* 1^er^ février 1845, p. 445.
160. C. Robert, *De l'enseignement des littératures slaves*, dans *R. d. D. M.* 15 janvier 1846, p. 371, 372.
161. C. Robert, *Les deux panslavismes*, dans *R. d. D. M.*, 1^er^ nov. 1846, p. 464.
162. *Ibid.*, pp. 458-60.
163. *Ibid.*, p. 469.
164. A. Thomas, *Propagande russe en Pologne*, dans *R. d. D. M.*, 15 août 1846, pp. 693, 695.
165. Voir W. J. Rose, *Wielopolski to Metternich* dans *Slavonic and East Europ. Review*, nov. 1947.
166. C. Robert, *Les deux panslavismes*, p. 471.
167. Voir G. Luciani, *La Société des Slaves-Unis*, P. 1963. Schnitzler, *op. cit.*, t. II, p. 111 parle de « premier essai de *panslavisme* ».
168. Cf. P. Ol'chanski, *Dekabristy i pol'skoe natsional'no-osvoboditel'noe dvijenie*, M. 1959, pp. 182-4.
169. B.-P. Hepner, *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, P. 1950, p. 226.
170. *Ibid.*, p. 223.
171. W. Weintraub, *Mickiewicz and Bakunin. Slav. and E. Eur. Review*, 1949, pp. 72-83.
172. Bakounine, *17^e^ anniversaire de la révolution polonaise*, P. 1847, p. 3.
173. *Ibid.*, pp. 13-14.
174. Voir notre chapitre II, début.
175. Louis Léger, *Le Panslavisme et l'intérêt français*, P. 1917, chap. XIII, pp. 159-201.
176. *Ibid.*, p. 163.
177. B.-P. Hepner, *op. cit.*, p. 252.
178. L. Léger, *op. cit.*, pp. 173, 188.
179. Circourt, *Souvenirs*, t. II, pp. 320-21.
180. B.-P. Hepner, *op. cit.*, p. 214.
181. *Ibid.*, p. 255. Ce texte provient de la *Confession*, P. 1932, pp. 140-41
182. B. P. Hepner, *op. cit.*, pp. 256-59.
183. Voir notre chap. I.
184. L. Léger, *op. cit.*, p. 194.
185. Josef Pfitzner, *Bakuninstudien*, Prague 1932, pp. 94-105. C'est Müller-

Strübing qui le traduisit en allemand. B.-P. Hepner, *op. cit.*, pp. 154-55. Le texte original français a été révélé par l'ouvrage de Pfitzner, cf. Hepner pp. 266-70.

185 bis. Pfitzner, *op. cit.*, p. 102, Hepner, *op. cit.*, p. 268. Citation plus complète de l'important passage concernant la question sociale supprimé à la demande des Berlinois amis de Bakounine dans H.-E. Kaminski, *Michel Bakounine — la vie d'un révolutionnaire*, P. Aubier 1938, pp. 118-9.

186. *La Réforme*, 7 janvier 1849.

187. *Ibid.*, 14 janvier 1849.

188. *Ibid.*

189. B.-P. Hepner, *op. cit*, p. 280 et Maximilien Rubel, *La Russie dans l'œuvre de Marx et d'Engels. La Nouvelle Gazette Rhénane et la Russie 1848-1850* dans *Revue Socialiste*, juillet 1951, pp. 227-29.

190. *Le Peuple*, 7 janvier 1849.

191. Paris F. Didot 1848, in-4°, p. 10.

191 bis. *Ibid.* pp. 20-25.

192. Voir *La Politique du XIX^e siècle*, P. 1870, in-18, LXXXI-505 pp. avec intr. par L. Mickiewicz, et *La Tribune des Peuples*, P. 1907, in-8°, 404 pp. Dans le premier de ces ouvrages, un écrit préparé par Armand Lévy sous le nom *Le Tzarisme, la Pologne et Napoléon* et reproduit par L. Mickiewicz est visiblement fait de morceaux du cours au Collège de France.

193. *La Russie*, 23 mars 1849, cf. art. du 3 avril.

194. Lettre de Mickiewicz à Michelet, 26 mars 1851, B. H. V. P. fonds Monod A 3841/12. A propos de Posen : « On ne connait pas assez les efforts qu'a fait [sic] votre diplomatie réactionnaire. »

195. *Le manifeste de l'empereur de Russie*, 22 mai 1849, dans le recueil *La Tribune des peuples*, 1907, pp. 250-4. Lettre de Golovine à Mickiewicz datée Paris 12 avril 1849, citée pp. 20-21 : « Le nom de Napoléon se marie mal avec la démocratie. »

196. Fleury, *France et panslavisme*, P. 1849, Senlis, pp. 3-4.

196 bis. J. N. Tolstoï, qui ne perdait jamais une occasion de manifester son zèle, publia une *Relation des opérations de l'armée russe en Hongrie*, P. Cosson 1850, in-4°, XIV-238 pp., sur beau papier, avec une typographie aérée et une grande carte. On y trouve le manifeste de Nicolas pp. 95-99. Tolstoï cite aussi une lettre fort intéressante de Czartoryski à Dembinski datée Paris 5 juin 1849, pp. 188-194. Le prince Adam exprimait nettement l'intention de laisser aussi longtemps que possible la Pologne en dehors de l'insurrection magyare, jusqu'à ce qu'elle puisse porter la guerre en Ukraine, en Lithuanie et agir au Caucase.

197. H. Desprez, *La fin de la guerre de Hongrie* dans *R. d. D. M.*, 1^er septembre 1849, pp. 863-65.

198. H. Desprez, *Les Polonais dans la révolution européenne* dans *R. d. D. M.* 15 septembre 1849, (II. *Posen, la Galicie et le germanisme*) pp. 986-87

199. H. Desprez, *La Russie et la crise européenne* dans *R. d. D. M.*, 15 mars 1850, pp. 1101-02.

200. *Ibid.*, pp. 1113-4.

201. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, P. 1878, t. I, p. 401.

202. B. H. V. P., fonds Monod A 3790/21 f. 2 v°.

203. Il a gardé dans ses papiers la coupure du *National* du 2 avril 1851 (A 3875/21) qui racontait l'arrivée de Bakounine à Schlusselbourg, « chargé de chaînes ».

204. B. H. V. P., fonds Monod A 3869/21, 3875/19 v°.

205. *Id.*, A 3877/15 à 19.

206. *Id.*, A 3877/17, 19, 20.

207. *Id.*, A 3879/13.

208. Cyprien Robert, *Le monde slave. Son passé, son présent et son avenir*, P. Passard 1852, 2 vol. En fait l'ouvrage fut mis en vente plus tôt : B. F. 25 octobre 1851. Michelet le lut les 3 et 4 novembre 1851 (*Journal* t. II). On retrouvait les articles de 1844 à 1846 publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, (2^e et 3^e tableaux), encadrés par une *Théorie générale du slavisme* (1^er tableau)

ainsi qu'une étude sur la Russie au sein du monde slave (4e tableau), qui, pensons-nous, n'avaient pas été publiés jusque-là. Quant au tome second, il était en entier consacré aux origines slaves.

Passages cités t. I, pp. 2-14.

209. B. H. V. P., fonds Monod A 3879/15.

210. Chr. Ostrowski, *Décadence de la Russie* dans *Lettres Slaves*, P. 1857, p. 205.

211. J. Reitzenheim, *La Pologne parmi les Slaves et ses rapports avec la question d'Orient*, P. Ledoyen 1854, in-8°, p. 157.

212. On trouve par exemple dans la *Réforme* du 18 janvier 1849 une proclamation de la Société démocratique polonaise aux Slaves, signée Mieroslawski, Worcell, Ordega, Darasz, Chrzystowski et datée du 29 décembre 1848. Ce n'est pas une réponse à l'Appel aux Slaves de Bakounine, mais aux motions du Congrès de Prague. Les signataires déclarent ne vouloir ni Habsbourg ni Romanov. Quand la révolution aura triomphé, « la Pologne appellera par leurs noms, une par une, ses sœurs slaves et les assoira à ses côtés au grand banquet fraternel de la sainte alliance des peuples ». Les Polonais veulent être des conciliateurs entre Allemands, Italiens, Magyars et Croates, Tchèques, Russes. « Slaves, voulez-vous être libres ? Laissez crouler votre prison. Sur ses ruines se fondera l'alliance des peuples slaves. »

213. Victor Hugo, *Œuvres complètes. Actes et paroles* II *Pendant l'exil (1852-1870)*, pp. 67-73 et 95-102.

12.

La Russie, l'Europe et la Révolution

Denis de Rougemont faisait remarquer que la menace étrangère, souvent invoquée comme un épouvantail pour mieux faire sentir aux peuples le besoin de s'unir, avait été incarnée par les Turcs jusqu'au XVIII[e] siècle, puis par les Russes, enfin par le « péril jaune[1] ». Nous verrons dans ce chapitre qu'en effet la Russie joue ce rôle au milieu du XIX[e] siècle. Cependant à plusieurs reprises des tentatives se sont produites pour persuader les Français que la Russie n'était pas une puissance redoutable, mais le plus sûr garant de l'équilibre européen. Nous serons donc amené à étudier les variations de l'opinion française en respectant cette fois la chronologie : deux événements ont en effet orienté de façon profondément nouvelle les sentiments des Français vis-à-vis de la Russie envisagée comme puissance politique. Il s'agit de la révolution de 1848 d'une part, et du déclenchement de la guerre de Crimée d'autre part.

I. AVANT LA REVOLUTION DE 1848

Un thème apparaît de bonne heure en France à partir de 1830 : en face de l'usure des pays occidentaux, France, Angleterre, Espagne, Italie, dont témoignent divers symptômes, vie politique agitée, corruption urbaine, scepticisme politique, moral et religieux, il existe dans le monde deux peuples qualifiés de *jeunes*, et auxquels on attribue volontiers la direction des affaires mondiales dans un avenir plus ou moins proche. Ces deux peuples sont les Américains du Nord et les Russes. Cette idée semble avoir été formulée du côté russe pour la première fois dans toute sa netteté par Ivan Vassiliévitch Kiréievski dans un article paru en 1830, *Revue de la littérature russe de l'année 1829*. Dans l' « engourdissement général » de « toute l'humanité civilisée », déclare Kiréievski, « deux peuples jeunes et frais respirent l'espérance : ce sont les Etats-Unis d'Amérique et notre patrie ». Mais, ajoutait-il, « l'éloignement... et bien davantage encore le caractère unilatéral de la civilisation anglaise des Etats-Unis reportent tout l'espoir de l'Europe sur la Russie[2] ». Nous avons déjà trouvé des déclarations aussi confiantes chez d'autres Slavophiles. Comme le fait remarquer A. Koyré, cet espoir dans les destinées historiques de la Russie s'accompagne iné-

vitablement d'un constat de la décrépitude, de la sénilité dont l'Occident offre le spectacle. Or l'Occident lui-même, depuis J.-J. Rousseau en particulier, admet volontiers son usure morale : les violentes attaques de Herder contre l'*Aufklärung* peuvent se comparer aux invectives de Joseph de Maistre contre le rationalisme européen. L'idée d'une régénération nécessaire s'impose toujours plus au spectacle des crises politiques et du désordre des esprits. On n'est donc pas étonné de retrouver l'antithèse de Kiréievski à la fin du livre I de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville (1835). Nous n'en rappellerons que quelques lignes :

« Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains.

Tous deux ont grandi dans l'obscurité ; et tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations, et le monde a appris presque en même temps leur naissance et leur grandeur.

Tous les autres peuples paraissent avoir atteint à peu près les limites qu'a tracées la nature, et n'avoir plus qu'à les conserver ; mais eux sont en croissance : tous les autres sont arrêtés ou n'avancent qu'avec mille efforts ; eux seuls marchent d'un pas aisé et rapide dans une carrière dont l'œil ne saurait encore apercevoir la borne [...] L'un a pour principal moyen d'action la liberté ; l'autre, la servitude.

Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde [3]. »

Dieter Groh montre fort bien dans son étude que ce fameux parallèle a été exprimé sous des formes diverses depuis Herder jusqu'à Bruno Bauer en Allemagne, par l'Américain Alexander H. Everett et par le Français de Pradt. On peut penser que ces deux derniers auteurs ont pu être à l'origine de la page fameuse de Tocqueville [4] : en effet ce dernier a connu personnellement Everett, auteur de plusieurs articles et études, notamment *America, or a General Survey of the Political Situation...* (1827), où il opposait Etats-Unis et Russie, en accordant une place intermédiaire à la fois géographique et politique à l'Angleterre [5]. Quant à l'abbé de Pradt, à plusieurs reprises il exprima des pensées analogues, notamment en 1818, 1823 et 1828 [6].

Mais, de même que nous avons admis que Custine donne une forme nouvelle qui les rend percutantes à des idées déjà maintes fois exprimées, de même Tocqueville assure à l'opposition Russie-Amérique un succès qu'elle ne pouvait connaître avant son livre. On trouve une preuve de cette diffusion du thème dans des propos tenus par Thiers en 1847 lors d'une soirée où figuraient J.-J. Ampère, Mignet, Duvergier de Hauranne et Sainte-Beuve, qui les rapporte dans ses *Cahiers* [7]. Après avoir déclaré que le vieux monde a fait son temps, que la France est en pleine décadence, il aurait ajouté : « Il n'y a plus que deux peuples jeunes, la Russie, là-bas, c'est barbare encore, mais c'est grand, et (Pologne mise à part) c'est respectable ; la vieille Europe aura tôt ou tard à compter avec cette *jeunesse*, car la Russie est une *jeunesse*, comme dit le peuple. L'autre jeunesse, c'est l'Amérique, une démocratie adolescente et enivrée, qui ne connaît aucun obstacle. L'avenir du monde est là, entre ces deux grands mondes. Ils se heurteront un

jour, et l'on verra des luttes dont le passé ne peut donner aucune idée, du moins pour la masse et le choc physique, car le temps des grandes choses morales est passé. Il n'y a plus qu'un rôle en France que j'envierais, mais je suis venu cinquante ans trop tôt. Après Alexandre, il n'y avait plus en Grèce qu'un rôle, c'était d'être Philopœmen, de mourir avec son pays en le défendant héroïquement. La France a encore ce grand moment à passer avant de finir sous les coups du Nord. Quant à l'Allemagne, elle est finie... »

L'idée d'un affrontement entre les deux grandes puissances, présente chez Thiers, est étrangère à Tocqueville : elle est au contraire déjà exprimée par de Pradt et Everett[7] *bis*. La faiblesse de la position française en Europe depuis 1815 amène un autre groupe d'écrivains à rechercher les moyens de l'améliorer. Si l'alliance anglaise compte de nombreux partisans parmi les libéraux, et constitue en fait l'axe unique de la politique étrangère suivie par Louis-Philippe malgré de nombreuses difficultés, d'autres accusent la monarchie de Juillet de sacrifier toute indépendance véritable, toute dignité nationale au nom de cette alliance invariable, et proposent ou envisagent un véritable renversement des alliances, qui nous éloignerait de l'Angleterre et nous rapprocherait de la Russie.

1. *L'alliance russe.*

Un des plus remarquables plaidoyers en faveur de cette alliance est le Mémoire envoyé par Chateaubriand de Rome en 1828 au comte de la Ferronnays, ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg, alors ministre des Affaires étrangères. Ce Mémoire est reproduit en entier dans les *Mémoires d'outre-tombe,* où il forme le chapitre 12 du livre XXX, et se trouve accompagné de commentaires sans doute écrits en 1840 : « Beaucoup de choses ont donc vieilli dans ce *Mémoire* : aujourd'hui, ma politique extérieure, sous plusieurs rapports, ne serait plus la même ; douze années ont changé les relations diplomatiques, mais le fond des vérités est demeuré[8]. » Ce « fond des vérités », Chateaubriand prend soin de le résumer en trois points relatifs à la Turquie : c'est une puissance barbare à laquelle rien ne nous lie et qui va vers sa dissolution. Quant à la Russie, son action en Orient est celle de la civilisation et du christianisme. « Deux fois les Cosaques et les Pandours sont venus camper dans la cour du Louvre ; le royaume de Henri IV a été occupé militairement pendant trois années, et nous serions tout émus de voir les Cosaques au sérail[9]... ! » La France et la Russie n'ont aucune rivalité de commerce, aucune contestation territoriale ; au contraire, « les ennemis naturels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France... L'alliance de la Russie nous mettrait à même d'obtenir des établissements dans l'Archipel et de reculer nos frontières jusqu'aux bords du Rhin[10] ». Si l'on songe que ce texte, écrit en 1828, est toujours considéré comme valable par Chateaubriand en 1840, on est en droit de le prendre pour un important exposé légitimiste qui retrouve une sorte d'actualité au moment le plus critique des relations franco-anglaises. A ce même moment, des hommes d'un horizon politique tout différent proposèrent nettement l'alliance franco-russe : le député François Mauguin, de la gauche dynastique (nuance Odilon Barrot), dont nous avons déjà parlé au chapitre V, prononça les 2 et 3 décembre 1840 à la Chambre des députés un important discours de politique étrangère, où il expliqua

qu'une fois les Russes parvenus à Constantinople, l'intérêt bien compris des Français serait de contracter alliance avec eux : « Supposez que les nations germaniques se réunissent un jour pour nous attaquer », disait-il, il faudrait les prendre à revers comme François Ier allié de Soliman le fit pour tenir en échec Charles Quint [11]. Un éditorial des *Débats* (4 décembre 1840) commentait aimablement le discours de Mauguin, tout en observant : « Le moment n'est pas venu d'apprécier les conclusions de M. Mauguin. Il a proposé un changement d'alliance. Ce sont là des questions d'avenir. » Guizot, bien entendu, maintint sa position (séance du 3) : « J'ai formé des vœux [...] pour que l'alliance de l'Angleterre et de la France fût perpétuelle. Je forme encore le même vœu parce qu'à mes yeux aujourd'hui comme alors, la paix du monde en est le prix. » Un peu plus tard, après le refroidissement entre la France et la Russie marqué par l'affaire Pahlen (décembre 1841), Thiers revint sur l'alliance russe le 20 janvier 1842 avec beaucoup de précautions oratoires qui cachent mal le flottement de sa pensée : « Quant à moi, partisan de l'alliance anglaise autrefois et la regrettant aujourd'hui, je n'ai abondé vers cette alliance que par un motif, l'impossibilité actuelle d'une alliance avec la Russie. Je reconnaissais que des intérêts sérieux étaient pour cette alliance, mais l'impossibilité naissait de la situation... » Attaquant l'immobilité de Guizot, Thiers ajoutait qu'en face de la menace russe toujours prête à Sébastopol, d'où la flotte pouvait envoyer en trois jours 20 000 hommes à Constantinople, la seule véritable riposte serait « une flotte anglo-française qui pourrait circuler librement dans la mer Noire [12] ».

Le plaidoyer de Mauguin ne manqua pas de susciter des réfutations. On pouvait lire dans une petite brochure de Destourmiz de Grangeville, mise en vente le 13 mars 1841 sous le titre *De M. Mauguin et de son alliance russe,* une peu charitable insinuation : « La pérégrination de M. Mauguin [en Russie] n'a été qu'un enchaînement de fêtes, de repas ; et à peine la Chambre des députés ouverte, M. Mauguin n'a fait qu'un bond de Saint-Pétersbourg à la tribune, où il est venu épancher le trop-plein de sa reconnaissance et de sa gratitude. » Plus sérieusement, l'auteur ajoutait : « La France pourrait, si elle n'y prend pas garde, payer aussi la carte des banquets de M. Mauguin. La bévue égyptienne n'était que ridicule, la bévue moscovite serait désastreuse [13]. » Huit jours plus tard, le même polémiste publiait *La Russie à Constantinople,* où il formulait ainsi les avantages escomptés de l'alliance russe : 1° détruire l'influence anglaise au Levant ; 2° obtenir la barrière du Rhin ; 3° acheter l'affranchissement de la Pologne au prix de Constantinople. Avec assez de bon sens, Destourmiz réfute les « billevesées du parti Mauguin », qui était en réalité plutôt le parti Molé. L'alliance anglaise, malgré les affinités de civilisation, a duré dix ans : combien de temps durerait l'alliance russe [14] ?

Mauguin n'était pas seul à défendre l'alliance russe. Un journaliste de *La Presse,* Henri Fonfrède, après un tableau poussé au noir de la situation intérieure de la Russie, concluait qu'il était chimérique de craindre une attaque russe capable d'atteindre la France : « Dans l'état normal des choses, il n'y a entre la Russie et la France que des motifs de paix et de bonne amitié, pas de guerre et de rivalité. » Il en va tout autrement avec l'Angleterre, ajoutait-il [15]. Bientôt le même journal, dont Sainte-Beuve [16] dénonçait l'orientation russe un peu plus tard, publiait une annonce et un compte rendu du livre de Félix de

Fonton *La Russie dans l'Asie Mineure*[17], et le 9 octobre 1842 annonçait la publication chez Dumont d'un ouvrage intitulé *De la Russie et de la France, par un inconnu*. Sur la foi d'une attribution douteuse du *Dictionnaire des Anonymes*, tout le monde a attribué cet ouvrage à un mystérieux Français nommé Ambeylard, dont personne n'a jamais donné la moindre caractéristique. Nous avons essayé de montrer que l'ouvrage était d'inspiration russe, et qu'il pouvait être attribué à un diplomate proche de Nesselrode, tel que Félix de Fonton[18]. Nous persistons dans cette opinion : cependant M. D. Strémooukhov, quelques jours avant sa mort, nous indiquait que Fonton n'était pas « un Balte de race allemande » comme nous l'avions dit, mais le fils d'un émigré d'origine française, Pierre Fonton. Ses sympathies pour la communauté germano-balte s'expliquent par son mariage avec une Mohrenheim, et par l'importance de cet élément ethnique dans la diplomatie russe sous Nicolas Ier. Nous ne reviendrons pas sur l'analyse que nous donnions du livre : rappelons seulement qu'il prévoit un choc d'intérêts entre l'Angleterre et la Russie en Orient, tandis que la France n'a rien à craindre de la Russie, dont la mission est purement civilisatrice. La France, dit-il encore, a cru dix ans à l'alliance anglaise, mais la crise de 1840 l'a ramenée brutalement à la situation de 1815. A une « alliance de principes », à une « politique de drapeaux », la France devrait substituer une « alliance d'intérêts bien compris[19] ».

Cet ouvrage, publié en octobre 1842, ne suscita guère d'écho. En dehors d'un compte rendu assez neutre par F. Bonnaire dans la *Revue de Paris* en octobre 1842, le développement le plus intéressant en France fut une brochure d'Eugène Quesnet et A. de Santeul parue en février 1843, *France et Russie. Avantages d'une alliance entre ces deux nations*. Les auteurs présentaient leur opuscule comme un « complément à un ouvrage sérieux, rempli de vues profondes » dont l'auteur a voulu rester inconnu. Ils citent à la fois l'Inconnu et les discours de Mauguin de 1840, et esquissent un tableau des relations franco-russes depuis Catherine II. La sympathie des Français pour la cause polonaise est « plus de sentiment que de raison[20] » ; la différence des régimes n'est nullement un obstacle à l'alliance, car le principe de non-intervention répond à tout. Il s'agit de territoires et non de principes, or les intérêts français sont opposés à ceux de l'Angleterre et liés à ceux de la Russie. Quant aux intérêts russes, ils sont liés aux grands problèmes posés par la dissolution de l'empire turc[21]. Un thème analogue est encore développé par Sosthène Chaussenot dans une brochure intitulée *La France et la Russie ou l'Empire reconstitué*. Développant une géopolitique extravagante, l'auteur écrit : « Tout notre avenir est maintenant dans une alliance avec la Russie, si pour le sacrifice des Indes elle consent à nous laisser battre les Anglais ; mais hâtons-nous de peur qu'en désespoir de cause l'Angleterre ne sacrifie l'Inde pour la Chine ou le Brésil ; la Russie y consentirait et nous serions battus et réduits à une puissance de second ordre[22]... »

On est plus étonné de voir défendre la même politique anglophobe et russophile par P.-J. Proudhon en 1847. Proudhon est en opposition totale avec l'opinion libérale française vis-à-vis de la Pologne : la Russie, estime-t-il, est utile jusqu'à nouvel ordre pour l'éducation du peuple polonais. Pourquoi le gouvernement de Louis-Philippe « empêcherait-il la chute politique de la Pologne ? Est-ce que la destruction de l'idée politique en Pologne n'est pas un progrès ? Est-ce que la race polonaise

court le moindre risque ? » demande-t-il en novembre 1847[23]. La Pologne nous ressemble, dit-il encore : or à la France il faut « ou un despote ou une révolution radicale [...] qui élève le niveau moyen de la société ». Il ne faut donc pas se montrer hostiles au gouvernement russe, mais surveiller ses démarches vers le Bosphore, Constantinople ou le Caucase, ne rien lui céder sans obtenir un équivalent, et faire cause commune avec lui contre l'Angleterre. Pays vieilli, la France doit se rapprocher de la force neuve des Russes : sinon nous serons dépassés par l'Angleterre, par l'Allemagne même qui ne nous laisseront « que notre prose, notre bel esprit et nos modes[24]... » Dialectique hardie et inquiétante, empreinte d'un masochisme national accompagné d'un culte de la race forte et jeune, dont maints exemples récents viennent inévitablement à l'esprit.

En résumé l'idée d'une alliance russe est nettement formulée sous la monarchie de Juillet, en particulier sous le choc des événements de 1840, mais elle n'est défendue par aucun homme politique de poids et reste en réserve, comme une solution de rechange possible.

2. La menace russe.

Ce thème revient beaucoup plus fréquemment que le précédent tant dans la presse qu'à la Chambre ou dans les ouvrages de politique étrangère. Il est parfaitement conventionnel depuis 1815 : nous avons cité à propos de *La Russie en 1839* des avertissements particulièrement nets de Napoléon, captif à Sainte-Hélène, et de l'abbé de Pradt, qui énonce l'idée d'une attirance invincible du Midi sur la Russie[25]. Par « Midi », de Pradt entend ce qu'on appelle ensuite « Orient » : il s'agit sans doute des Principautés moldo-valaques, mais essentiellement de Constantinople et des Détroits. Or à partir de 1839 à peu près tout le monde, partisans comme adversaires de l'alliance russe, est disposé à admettre que le ressort principal de la politique russe est précisément cette extension au Midi, au détriment de l'empire ottoman. La question qui se pose alors pour les Français est celle-ci : faut-il détourner ou non les ambitions russes de la mer Noire ? Les avis sont partagés.

Saint-Marc Girardin, auteur de la fameuse attaque contre la Russie en 1835, déclare le 6 août 1839 dans les *Débats* : « Quand je n'accuse pas la Russie, j'ai peut-être le droit d'être cru. Eh bien ! Je suis persuadé que la Russie en ce moment n'est pas pressée. Elle a pour elle, dans la question turque, le cours des événements, comme elle a pour elle aussi les courants du canal et les vents du Nord qui portent en trois jours ses vaisseaux et ses soldats à Constantinople. » Quant à Lamartine, il allait plus loin, déclarant le 2 juillet : « La pente russe est vers l'Asie... Il faut oser le dire : on n'arrêtera pas plus le cours de la Russie vers ce but qu'on n'arrêtera les courants de la mer Noire vers le Bosphore [...]. Je sais que la Russie n'est pas pressée. On n'est jamais pressé de saisir ce qui ne peut échapper, rien n'est patient comme une certitude. » Mais les *Débats* le 13 janvier 1840 refusent cette solution de facilité : « On familiarise les esprits avec des plans dont le premier article est toujours : Constantinople aux Russes. On facilite un avenir dont tous les esprits éclairés s'effraient pour l'indépendance de l'Europe [...]. La politique de partage, quelle que soit la pureté des intentions de ceux qui la soutiennent, est une politique toute russe. L'influence de cette puissance énorme glace déjà d'effroi tous ceux qu'elle avoisine. Que partagera-t-on, quand on aura partagé la Turquie ? Le premier des intérêts

européens, et, en particulier, le premier intérêt de l'Angleterre et de la France, c'est donc d'arrêter la Russie et de borner ses ambitions. Ces idées sont celles de M. Thiers comme elles sont les nôtres. » En effet sur ce plan on assiste à un rapprochement entre les doctrinaires, le parti de Guizot, dont les *Débats* reflètent généralement les vues, et le « tiers parti », qui comptait parmi ses membres Tocqueville et Thiers, contre la tendance dite « conservatrice » de Molé, président du conseil jusqu'au 22 janvier 1839 et partisan de l'alliance russe, dont *La Presse* se faisait le champion malgré les attaques indignées ou ironiques des autres journaux. Dans un langage d'une concision désinvolte, *Le Siècle* déclarait le 19 janvier : « Aux yeux des Anglais au courant des affaires, la camarilla, dont le 15 avril [1837, date du remaniement du ministère Molé] est l'instrument, représente l'alliance russe ; la coalition représente l'alliance anglaise. »

La politique de Thiers, premier ministre depuis mars 1840, aboutit comme on sait au désastre diplomatique du traité de Londres, qui tranchait douloureusement l'alternative précédente : la France n'avait à ce moment aucun allié, pas plus du côté de la Russie que du côté de l'Angleterre. Avec le ministère de Guizot, c'est la politique anglaise qui prévaut, malgré le ressentiment d'une grande partie de l'opinion envers notre voisine, de 1840 à 1848. Nous avons vu que les brochures pro-russes les plus significatives paraissent en 1842 ; mais le 13 janvier 1841 Barante déclarait à Guizot : « A propos des bruits de journaux et des possibilités d'une alliance entre la France et la Russie, voyant qu'il les prenait [Nesselrode] un peu au sérieux, je lui ai dit qu'assurément mon attitude ici suffisait à lui démontrer que je n'avais pas mission de rechercher la bonne volonté de l'Empereur [26]... »

Quant à Thiers, qui se disait le 20 janvier 1842 partisan de l'alliance anglaise uniquement par l'impossibilité qu'il voyait à changer d'alliance, il prévoyait sans déplaisir le 22 janvier 1844 un choc entre le « géant des mers » et le « géant du continent » à propos de la question d'Orient, qui permettrait à la France de jeter son épée « dans un bassin de la balance », entraînant ainsi la victoire. « Cela est loin, la force morale de la France est dans la perspective de ce fait, dans la possibilité toujours réservée de mettre son épée dans un bassin ou dans l'autre [27]. » Et le 21 janvier 1845, lors du débat sur l'Adresse, Molé, rompant un silence de quatre ans, attaquait vivement la politique étrangère de Guizot, tandis que Thiers revenait, comme fasciné, sur l'alliance russe et ses dangers : la condition première serait de livrer l'Orient à la Russie, de la laisser agir à son gré en Serbie. Quel sacrifice pour la France que de « désavouer son principe, de jouer dans le monde le rôle de Judas politique ». L'alliance anglaise ayant mauvaise presse (on est en pleine affaire Pritchard), l'alliance autrichienne défendue dès 1839 par Lamartine [28] entraînant le sacrifice de l'Italie, Thiers se découvre une inclination nouvelle pour l'alliance prussienne [29]...

En dehors de l'échiquier des combinaisons diplomatiques, dictées comme on le voit beaucoup plus par des considérations de tactique intérieure que par des vues sincères et profondes, la menace russe est un lieu commun dans l'opinion publique française à partir de 1840. Victor Hugo se fait l'interprète du sentiment le plus répandu dans la conclusion qu'il donnait à son ouvrage *Le Rhin* en juillet 1841. Empreint de sympathie pour l'Allemagne (« S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand », disait-il de lui-même), ce livre visait, comme la

Marseillaise de la Paix de Lamartine, à rétablir la confiance et l'amitié entre les deux peuples, un moment dressés l'un contre l'autre en 1840 par la question du Rhin [30]. Dans ces conditions, Victor Hugo dessinait une Europe de type carolingien, comprenant la France, l'Allemagne et l'Italie. Autrefois, explique-t-il, deux puissances pesaient de tout leur poids sur l'Europe, c'étaient l'Espagne et la Turquie. Aujourd'hui, « de même qu'il y a deux cents ans, deux immenses égoïsmes pressent l'Europe et la convoitent. L'esprit de guerre, de violence et de conquête est encore debout à l'Orient, l'esprit de commerce, de ruse et d'aventure est encore debout à l'Occident. Les deux géants se sont un peu déplacés et sont remontés vers le Nord, comme pour saisir le continent de plus haut.

A la Turquie a succédé la Russie ; à l'Espagne a succédé l'Angleterre [31] ».

Hugo poursuit son parallèle avec plus de brio que de force persuasive en faisant ressortir les points qui peuvent suggérer une ressemblance entre l'Espagne et l'Angleterre d'une part, entre la Turquie et la Russie d'autre part. « Un Etat n'en dévore un autre qu'à la condition de le reproduire [32]. » Le salut de l'Europe, c'est-à-dire de l'Allemagne qui en est le cœur, et de la France qui en est la tête, n'est possible qu'en rejetant l'Angleterre dans l'Océan, et la Russie en Asie. Une seule condition préalable : que la Prusse accepte de rendre à la France la rive gauche du Rhin !

Persuadé comme Lamartine de la décrépitude irrémédiable de la Turquie, Hugo n'hésite pas à consentir à la Russie la possession de Constantinople : « Qu'elle se tourne donc vers l'Asie, qu'elle y répande ce qu'elle a de clarté, et, l'empire ottoman écroulé, grand fait providentiel qui sauvera la civilisation, qu'elle rentre en Europe par Constantinople. La France rétablie dans sa grandeur verra avec sympathie la croix grecque remplacer le croissant sur le vieux dôme byzantin de Sainte-Sophie. Après les Turcs, les Russes ; c'est un pas [33]. »

Si l'on se tourne vers Michelet, on trouve en 1846 dans *Le Peuple* des vues fort proches : « L'Angleterre et la Russie, deux géants faibles et bouffis, font illusion à l'Europe. Grands empires, et faibles peuples !... Que la France soit une, un instant ; elle est forte comme le monde [34]. » Comme Hugo, Michelet éprouve une immense affection pour l'Allemagne des penseurs, des artistes et des écrivains : mais il envisage à son sujet une hypothèse qui ne traverse même pas l'esprit de Hugo, le cas où l'Allemagne s'associerait à une Russie conquérante : « Et l'armée de la France ? C'est la défense du monde, la réserve qu'elle lui garde, le jour où les Barbares arriveront, où l'Allemagne, cherchant toujours son unité qu'elle cherche depuis Charlemagne, sera bien obligée ou de nous mettre devant elle, ou de se faire contre la liberté l'avant-garde de la Russie [35]. » A la différence de Hugo, Michelet ne se fie pas à l'Europe, il n'a pas une confiance entière en l'Allemagne : par avance, il envisage, comme on le fera après 1848, l'affrontement de la France et de la Russie comme une terrible guerre idéologique entre deux principes inconciliables, la liberté et l'absolutisme. Les savants découpages de territoires, les compensations qu'envisagent volontiers Chateaubriand, Hugo, les hommes politiques de divers bords, tout cela le laisse indifférent. La France ne peut trouver de ressources qu'en elle-même, dans son unité nationale, dans l'énergie latente et inépuisable de son peuple.

Avant Michelet, deux auteurs ont averti en termes pathétiques l'Europe occidentale du danger de mort où elle se trouvait si elle s'offrait sans

défense au déferlement des nouveaux Barbares. Mickiewicz, frappé par l'abondance des publications relatives à la Russie et au monde slave, disait au Collège de France le vendredi 22 décembre 1843 : « Lorsque je vois ces auteurs dont je vous parlais, lorsque j'entends les publicistes de l'Occident annoncer de tous côtés les dangers qui viennent du Nord, et lorsque je compare avec la grandeur, avec l'infini de ces dangers le ton dont on en parle, je me sens parfois glacé d'effroi pour l'Occident. Comme ces publicistes ne peuvent pas s'élever au diapason d'une si grande affaire, ils vous annoncent le progrès d'une puissance formidable avec le sang-froid des médecins qui, il y a quelques années, nous annonçaient la marche de cette peste terrible qui traversait les steppes de l'Asie, en fauchant les populations et en plantant dans les villes l'étendard noir. Dans ces publications, dans ces appels, dans ces avertissements, on ne sent pas même cette chaleur que donne à la nation valeureuse le pressentiment d'une bataille future, morale ou matérielle [36]. »

Cette belle page inaugure la série des mises en garde contre le danger russe dont retentit l'Europe occidentale à partir de 1840. Mickiewicz, seul en France à cette époque, témoigne d'une expérience personnelle de la domination russe sur les peuples vaincus. Le déporté de 1824 renouvelle ici l'avertissement qu'il avait exprimé sous forme poétique en 1832 dans l'Ustep, l'Epilogue du chapitre III des *Aïeux*. La Russie n'est pas une puissance comme les autres, c'est un fléau avec lequel on ne peut transiger. En face de ce monde du silence, du froid et de l'obéissance automatique, l'Occident doit cesser de bavarder, de se quereller, de perdre sottement le peu de temps qui lui reste, et concentrer toute son énergie physique, spirituelle et morale pour résister à la dissolution et à l'invasion. Ce thème si fortement énoncé dans le cours sur les *Slaves* a produit la plus vive impression sur Michelet, comme nous le montrons ailleurs [37]. Nous savons aussi que Custine a probablement lu l'Epilogue des *Aïeux*, dans la traduction de Burgaud des Marets (1834) [38]. Premier parmi les écrivains français, Custine a présenté la Russie comme une puissance profondément différente des autres, en raison de son caractère mi-asiatique, mi-européen, des moyens despotiques employés par son gouvernement, et surtout de l'absence de traditions communes avec l'Occident. « Une ambition désordonnée, immense, une de ces ambitions qui ne peuvent germer que dans l'âme des opprimés, et ne se nourrir que du malheur que d'une nation entière, fermente au cœur du peuple russe. Cette nation, essentiellement conquérante, avide à force de privations, expie d'avance chez elle, par une soumission avilissante, l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres [39]. » Et naturellement Custine rejoint la cohorte des écrivains que les Allemands appellent « europamüde », las de l'Europe et persuadés de son déclin. « La Russie voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions ; elle fomente chez nous l'anarchie dans l'espoir de profiter d'une corruption favorisée par elle parce qu'elle est favorable à ses vues : c'est l'histoire de la Pologne recommencée en grand [40]. » Et voici le mot fatidique prononcé : les Russes sont les Barbares des temps modernes. « La civilisation russe est encore si près de sa source qu'elle ressemble à de la barbarie. La Russie n'est qu'une société conquérante, sa force n'est pas dans la pensée, elle est dans la guerre, c'est-à-dire dans la ruse et la férocité. » La modération dont les Russes font étalage n'est qu'une ruse supplémentaire, une attitude essentiellement provisoire : « En ce moment, ils parlent modération, ils protestent contre la conquête

de Constantinople, ils craignent, disent-ils, tout ce qui peut agrandir un empire où les distances sont déjà une calamité ; ils redoutent même... jugez jusqu'où va leur prudence !... ils redoutent les climats chauds !... Attendez un peu, vous verrez à quoi aboutiront toutes ces craintes [41]. » Tout cela amène Custine à ce significatif *mea culpa,* à cet abandon spectaculaire du projet caressé par tant de légitimistes et de conservateurs de la tendance Molé : « J'étais parti de Paris avec l'opinion que l'alliance intime de la France et de la Russie pouvait seule accommoder les affaires de l'Europe ; mais depuis que j'ai vu de près la nation russe et que j'ai reconnu le véritable esprit de son gouvernement, j'ai senti qu'elle est isolée du reste du monde civilisé par un puissant intérêt politique, appuyé sur le fanatisme religieux, et je suis de l'avis que la France doit chercher ses appuis parmi les nations dont les intérêts s'accordent avec les siens. On ne fonde pas des alliances sur des opinions contre des besoins [42]. » Comme Hugo, Custine estime que les deux peuples dont les intérêts s'accordent en Europe sont les Français et les Allemands : « Tout ce qui concourt à hâter le parfait accord de la politique allemande avec la politique française est bienfaisant ; tout ce qui retarde cette union, quelque spécieux que soit le motif du délai, est pernicieux [...]. La preuve que le système d'alliance auquel j'aspire est bon, c'est qu'un temps viendra où nous n'aurons pas la liberté d'en choisir un autre [43]. »

Dès lors les dés sont jetés : du moment qu'un légitimiste notoire, appartenant au groupe de Chateaubriand, condamne sans appel et avec tant d'éloquence l'alliance russe, celle-ci ne peut plus trouver de défenseurs sérieux. Nous savons que les persécutions contre les Uniates, jointes aux rigueurs persistantes contre les Polonais, ont aliéné à la Russie de 1830 à 1848 la majeure partie des conservateurs catholiques. La volte-face de Custine ne fait en réalité que consacrer une situation déjà fort claire en 1839.

Il est inutile de revenir sur la masse des publications relatives à la Russie entre 1843 et 1848 : Henningsen, Lacroix, Fournier, Schnitzler même, sans parler d'innombrables journalistes, dénoncent à qui mieux mieux la menace que fait peser la Russie sur la France, sur l'Occident et la civilisation en général. Après la signature du traité de commerce franco-russe du 16 septembre 1846, une certaine inquiétude se manifesta : le gouvernement de Louis-Philippe n'allait-il pas en fin de compte se rapprocher de la Russie ? Noblet, chef de section au ministère du Commerce, revenant sur ce traité en 1850, déclarait : « Nous ne savons si aucun autre gouvernement en France aurait eu l'idée de contracter une alliance quelconque avec cette race perverse des Romanoff... [44] » Après l'annexion de la république de Cracovie par l'Autriche, les *Débats* lui adressaient ce reproche : « L'alliance russe dût-elle nous valoir une province, nous n'oublierons jamais qu'on ne reçoit de pareils cadeaux d'une pareille puissance qu'en devenant ses feudataires. Cracovie coûtera cher à ceux qui ont accepté ce funeste présent [45] ! » Les journaux anglais répandaient de leur côté, de novembre 1846 à février 1847, des bruits relatifs à ce rapprochement franco-russe : le *Morning Chronicle* du 13 janvier 1847, déplorant dans le discours du Trône l'absence de toute allusion à l'Entente cordiale, y relevait une « velléité de système sibérien ». Les *Débats* faisaient chorus avec une vigueur inaccoutumée : « Non, la France ne veut pas d'une alliance qui serait une trahison contre la liberté, la civilisation, la révolution ; et nous en sommes plus convaincus que

jamais en voyant que parmi les représentants légaux du pays, à côté des voix qui s'élevaient en faveur de l'alliance anglaise, aucune n'a osé se faire entendre en faveur d'une alliance russe[46]. »

II. REVOLUTIONS ET REACTION.

L'année 48 mit fin brusquement aux controverses sur les alliances souhaitables pour la France. Toute l'Europe fut ébranlée par la révolution, à l'exception de l'Angleterre pourtant agitée par le mouvement chartiste, et de la Russie, où le pouvoir redoubla de vigilance pour écarter toute menace de subversion. En France, nous l'avons vu, c'est la question polonaise qui passe au premier plan jusqu'aux journées de juin. Les événements d'Autriche-Hongrie retiennent ensuite l'attention : on ne recommence à s'intéresser à la Russie qu'en 1849.

1) Le gendarme de l'Europe.

Surprise extrême ! On entend Thiers, naguère partisan de l'alliance anglaise, déclarer à la Chambre le 31 mars 1849 : « Il faut prendre une leçon du seul Etat qui n'ait pas été ébranlé dans cette désorganisation générale, le seul qui n'ait pas eu de malheur politique... » Une voix à gauche : « Voilà un bel éloge de la Russie ! » Les *Débats*, qui rapportent l'épisode, déclarent qu'ils auraient préféré entendre citer « d'autres pays plus rapprochés de nous, et chez lesquels l'ordre est fondé sur la liberté[47]. » La vieille polémique reparaît donc une fois encore, mais les termes en sont totalement modifiés. Il ne s'agit plus désormais d'avantages territoriaux, d'annexions et d'échanges, mais de choix idéologiques. Le despotisme qu'on reprochait tant à la Russie s'appelle maintenant l'ordre : c'est à l'ordre qu'aspirent de toute leur âme les bourgeois français, mal remis de leurs craintes et peu confiants dans l'avenir. Bientôt l'intervention russe en Hongrie va raviver toutes les anciennes discussions et leur conférer une gravité croissante. On se rappelle que Vavin et Sarrans avaient essayé en mai 1848 d'obtenir de l'Assemblée une aide concrète à la Pologne qu'on espérait en voie de reconstitution. Un an plus tard, le même Sarrans citait le manifeste de Nicolas Ier du 8/20 mai lors de la séance du 22, et l'appelait non sans justesse « une déclaration de guerre contre les mouvements démocratiques de l'Europe ». Et il provoquait une sensation dans l'auditoire en citant un message de Napoléon au Sénat, avant la campagne de 1807 : « Gardons-nous de nous endormir dans un lâche repos, car il nous faudrait ensuite des siècles et des torrents de sang pour sauver la civilisation de l'occident de l'Europe des mains de la barbarie russe[48]. » L'attitude de ces démocrates n'était peut-être pas raisonnable, elle avait du moins le mérite de rester cohérente. Persuadés sincèrement que la Russie menaçait l'Europe occidentale, ils proposaient à la France en chaque circonstance de lutter contre les empiètements et les interventions russes.

Au contraire d'inquiétantes palinodies commençaient à se manifester chez les conservateurs et dans l'ancien « juste-milieu » ; mais d'autres, tout aussi graves, apparaissent dans le camp adverse. Proudhon par exemple, que nous avons vu tout à l'heure si favorable à la Russie, change de langage dans son article *Le panslavisme russe et la démocratie allemande* : « La Russie, sous la domination du tzar, n'est pas une nation, c'est l'armée de l'esclavage féodal payée par les Juifs ; c'est la horde du

servage et la gendarmerie du capital. L'Attila moderne est le bras des banquiers ; et la lutte entre la démocratie allemande et le panslavisme moscovite est, avant tout, la lutte de la civilisation progressive contre la barbarie réactionnaire[49] ! » A la bonne heure. Revenant le 7 janvier 1849 sur l'*Appel aux Slaves* de Bakounine, Proudhon saluait les « généreux efforts des Hongrois pour sauver les Slaves et toute l'Europe de la conquête des Cosaques[50] ». Peu de temps après, Proudhon revient à sa position première : la Russie est à sa façon un facteur de progrès.

Pendant ce temps, tout le monde s'attend à l'invasion russe. « J'apprends le russe, dit Mérimée le 25 décembre 1848. Peut-être cela me servira-t-il un jour à parler aux Cosaques dans les Tuileries...[51] » Le 20 janvier 1849 : « Nous sommes des fous qui faisons du tapage en attendant que les Cosaques viennent nous dire *holà !* Pour moi j'espère être prêt quand ils viendront et savoir mes trois conjugaisons russes[52]. » Le 21 juillet 1849 : « Il faudra bien cependant se mettre en état de parler et d'entendre toutes ces finesses pour n'être pas knouté en 1855. Je présume qu'alors le gouverneur de Paris aura un nom en of ou ine et que la *Revue* sera censurée par un Kalmouk[53]. » Le moral n'était vraiment pas fameux. Il n'était pas meilleur chez les démocrates : le *Peuple* du 7 mai 1849 déclarait : « Les candidats de la rue de Poitiers sont les agents de Nicolas. Electeurs, souvenez-vous de 1814 et 1815 et votez en criant : *A bas les Cosaques* ! » De son côté le *Charivari* publiait le 12 mai une proclamation de « Massacroff » : « Cosaques ! Nous marchons sur Paris ! Cette grande ville est opprimée par un petit nombre de factieux et d'aventuriers dont tous les honnêtes gens n'attendent que notre présence pour se débarrasser [...]. La rue de Poitiers a promis de mettre de la cendre et de la graisse d'oignon dans les cartouches de la garde nationale, ainsi que cela a déjà été fait en 1814 et en 1815 par les honnêtes gens, lors de nos deux précédentes invasions... » Bientôt le même journal publiait une série de dessins de Cham où l'on voyait Proudhon en Cosaque (26 mars) puis un *Voyage de Proudhon en Russie* (22 mai), dont il revenait, chargé de roubles, avec le titre de prince Proudhonoff.

Saint-Marc Girardin n'était pas plus confiant à la fin de l'année : le 21 novembre il estimait que le sort de Constantinople ne se réglerait pas ailleurs qu'en Occident. « Les Russes ont pris de la civilisation occidentale, et particulièrement de la civilisation française, l'élégance, la facilité de vie, la grâce, tous les dehors ; mais ils ont exclu de leur imitation, et pouvons-nous les en blâmer ? le ferment d'inquiétude ou de liberté qui est le fond de l'esprit français. Cela a beaucoup servi à la Macédoine pour conquérir la Grèce, de n'être ni trop semblable à la Grèce, ni trop dissemblable. La Russie a le même avantage. »

Les avertissements pathétiques continuent d'alterner avec les lamentations en 1850. Sans doute on a un peu moins peur, l'invasion ne paraît pas imminente, on a appris avec étonnement et quelque plaisir qu'il y avait tout de même eu une conspiration en Russie, celle des Pétrachevtsy[54]. Cela n'empêche pas 135 députés de la Montagne de publier en vue des élections un manifeste où on lit : « Pologne, Hongrie, Italie, voilà les trois étages de la barbarie russe. Elle marche, elle avance, elle se grossit de toutes les défaites de nos alliés naturels. Aujourd'hui elle menace la Suisse ; demain, un pas de plus, et l'invasion cosaque est à vos portes. C'est de vous désormais qu'il s'agit[55]... » Les *Débats* du 2 juillet déclaraient ne rien connaître de plus ridicule dans l'éloquence des Montagnards « que leurs phrases de convention au sujet du

Cosaque et du Baskir ». Mais ils se méfient autant de ces publicistes qui « font du tzar Nicolas le parfait chevalier de l'ordre et de la civilisation ». La vérité, c'est que la suprématie russe s'étend « définitivement de la Vistule au Rhin ». La Russie joue désormais le rôle d'arbitre entre l'Autriche et la Prusse : « Que l'Allemagne nous pardonne de le dire : elle est à la veille de trouver son protecteur. »

L'inquiétude renaît en 1851 à propos de la situation politique de la France. Dès le mois de janvier, les *Débats* mettent en garde leurs lecteurs contre « la fatale échéance de 1852 ». En effet, les élections législatives devaient avoir lieu le 29 avril 1852, et les Montagnards pensaient bien à cette époque reprendre le pouvoir. Le parti de l'Ordre entre en conflit avec le Prince Président : « L'Empire, Dieu merci, n'a jamais eu de chances et n'en aura pas », disaient les *Débats* le 12 février 1851. Mais on redoute plus encore le « péril rouge », et l'on se tourne ouvertement vers la Russie : « Quand nous parlons de la Russie comme d'un péril pour l'indépendance de l'Allemagne et de l'Europe, nous n'oublions pas que la Russie est devenue en même temps pour l'Europe, depuis 1848, une des plus puissantes garanties de l'ordre social. Oui, dans l'ordre politique, la Russie est un péril ; mais dans l'ordre social elle est une force ; ainsi l'a décidé 1848. Et dans la triste complication des destinées européennes depuis 1848, sans cesse la question sociale dominera la question politique, ou la question politique gênera la question sociale[56]. » Ainsi Saint-Marc Girardin, comme Thiers, comme Montalembert, énonçait clairement la nouvelle attitude des « honnêtes gens » vis-à-vis de la Russie. Montalembert déclarait le 10 février : « Je ne suis pas un républicain de la veille ; mais je suis, je crois que je puis le dire, un *réactionnaire* de la veille », provoquant un mouvement d'hilarité[57].

Bientôt le polytechnicien Romieu, ancien préfet, auteur d'un petit livre déjà fort remarqué, *L'Ere des Césars* (1850), en publiait un second au titre percutant : *Le spectre rouge de 1852.* Mis en vente vers avril 1851, cet opuscule dépeignait sous les plus sombres couleurs les menées des « sauvages », des agitateurs de la démocratie, écrasait de son mépris les bourgeois qui pensaient lutter contre les premiers avec leurs discours, leurs codes et leur garde nationale, et appelait de ses vœux l'armée au pouvoir, seule capable de lutter contre le chaos. « Non, toutes recherches, tous calculs, toutes méditations sont sans but sous la pression croissante des temps qui accourent. Il n'y a, dans l'organisation de 1789, nul levier pour soutenir la société qui s'abat. Cette société de procureurs et de boutiquiers est à l'agonie, et si elle peut se relever heureuse, c'est qu'un soldat se sera chargé de son salut. Le canon seul peut régler les *questions* de notre siècle, et il les réglera, dût-il arriver de Russie[58]. »

Cette franchise brutale suscita des réactions. Stéphen Dacier opposait à Romieu dans *Le canon russe et le spectre rouge* « le refus d'un Français, le blâme d'un homme et la protestation d'un chrétien ». Romieu méritait aussi ce trait : « Vous avez eu peur, et vous l'avez dit si haut que vous avez effrayé les autres[59]. » Victor Hugo, s'opposant à la révision de la Constitution à la Chambre le 17 juillet 1851, déclarait que Napoléon serait indigné s'il voyait que son empire « a aujourd'hui pour théoriciens et pour reconstructeurs, qui ? des hommes qui, chaque fois que nous prononçons les mots *démocratie, liberté, humanité, progrès,* se couchent à plat ventre avec terreur, et se collent l'oreille contre terre pour écouter s'ils n'entendront pas enfin venir le canon russe...

VOIX A DROITE. — A qui appliquez-vous cela ?
M. VICTOR HUGO. — J'ai été rappelé à l'ordre pour cela !
M. DE TREVENEUC. — A quel parti vous adressez-vous ?
VOIX A GAUCHE. — A Romieu ! au *Spectre rouge* ![60] »

On n'eut pas besoin du canon russe. Le « spectre rouge de 1852 » se dissipa le 2 décembre. Hippolyte Taine, jeune professeur à Nevers, écrivait mélancoliquement le 9 à Edouard de Suckau : « Lequel vaut mieux, d'une présidence à la Russe, ou de la Jacquerie des sociétés secrètes ? » ; et, deux jours plus tard, à Prévost-Paradol : « Les commerçants et les grands propriétaires ne désirent rien tant qu'un Etat à la Russe ; et, ce qui est pis, je vois une quantité de jeunes gens qui pensent de même. » Bientôt même, il se résignait : « Dans le choix d'une forme de gouvernement, la volonté nationale est évidemment souveraine... Sinon tu vas droit à la tyrannie. L'Empereur de Russie peut dire : je suis le seul intelligent dans mes Etats (ce qui est assez vrai). Donc c'est ma volonté et non celle de mes sujets qui doit régner[61]... »

Saint-Marc Girardin rendit compte dans les *Débats* du livre de Rohr, *Un Missionnaire républicain en Russie*. Ce fut l'occasion pour lui d'exprimer le fond de sa pensée sur ce pays. Sans embarras, il admet (article du 16 avril 1852) qu'autrefois il a dit du mal de la Russie et de son gouvernement. « Ce qui m'enhardissait alors, c'est que j'avais une grande prédilection pour la monarchie constitutionnelle, que je croyais à sa durée en France et que je jugeais un peu tous les gouvernements sur leur ressemblance ou leur différence avec nos institutions monarchiques et libérales. Depuis ce temps, les points de comparaison ont changé. Aussi je me surprends de temps en temps à dire de la Russie ce qu'Horace disait à la plus puissante enchanteresse de son temps : *Jamjam efficaci do manus scientiæ*[62]. » Cet aveu s'accompagne de considérations assez pénétrantes sur les trois barrières qui séparaient avant 1848 la Russie de l'Occident libéral. La première était formée par les institutions constitutionnelles : la « révolution impraticable de 1848 » en France, les excès de la démagogie ont provoqué leur ruine. « Nous nous sommes naturellement trouvés plus disposés à admirer un bon ordre qu'il ne fallait pas reconquérir chaque jour. Si l'Angleterre n'était pas restée debout de son côté comme pour prouver que la stabilité était possible avec le libéralisme, c'en était fait de la croyance aux institutions monarchiques et libérales : la cause du despotisme était gagnée en Europe. » La deuxième barrière était l'Allemagne. Elle a voulu réaliser sans en avoir les moyens « l'unité impossible que rêvait le Parlement de Francfort », ce qui a causé également la ruine de ses aspirations. Reste la troisième barrière, constituée par l'Eglise catholique, seule restée debout : « La papauté est rentrée dans Rome et elle n'a rien perdu de la force qu'elle a pour résister à l'Eglise grecque », sa grande adversaire.

L'observateur attentif qu'était Saint-Marc Girardin analysait ensuite, d'après le livre de Rohr, les tentatives de réforme que Nicolas Ier essayait dans son empire. Serait-ce du socialisme ? « Quelques personnes le diront, grâce à la peur, utile au fond, mauvaise dans ses excès, qui nous fait prendre pour du socialisme toutes les réformes qu'essaie la société. Il faut craindre le socialisme, si ce mot veut dire la prétention de diriger la société, il faut le craindre dans les sociétés qui sont arrivées à leur maturité ; il ne faut pas le craindre dans les sociétés encore neuves et inexpérimentées qui ont besoin de guides. Dans les sociétés mûres, le socialisme est destructif, parce qu'il a la prétention de régénérer. Dans

les sociétés neuves, il sert souvent à leur progrès et à leur amélioration. A force d'exclure le socialisme, nous finirions, si nous n'y prenions pas garde, par exclure la politique et l'art du gouvernement. » Utile distinction, qui n'a rien perdu de son actualité. Rejoignant une pensée exprimée tout au long de son ouvrage par Custine, le critique ajoutait : « Les vieux peuples n'ont jamais que le gouvernement qu'ils méritent, tandis que les peuples jeunes ont souvent le privilège d'avoir un gouvernement qui vaut mieux qu'eux [63]. » Ce qui était aimable pour Nicolas Ier, mais pas spécialement pour le futur empereur des Français.

Si le vieil orléaniste qu'était Saint-Marc Girardin admettait, sous la pression des événements, qu'un régime autoritaire pouvait être salutaire quand la société était menacée, et que, dans un pays neuf, un tel régime pouvait même mettre en pratique le socialisme sans avoir à redouter ses dangers, Auguste Comte, lui, préconisait ce système pour l'humanité entière. Son « triumvirat systématique », formant le Gouvernement Préparatoire, devra à titre transitoire s'adjoindre les « meilleurs types populaires », réunir ainsi les pauvres aux riches « pour éteindre une bourgeoisie où réside essentiellement l'anarchie occidentale [64] ». Une des raisons communes de l'admiration que manifestent Proudhon, Romieu, Comte envers la Russie, est que ce pays est à peu près dépourvu de bourgeoisie, et par conséquent indemne des maux qui condamnent la société occidentale, notamment pour Comte l'empirisme et l'égoïsme.

Aussi s'explique-t-on sans peine qu'Auguste Comte ait adressé en date du 20 décembre 1852 (le 19 Bichat 64 du calendrier positiviste) une fort longue lettre « A Sa Majesté le tzar Nicolas, à Saint-Pétersbourg. » Dans cet opuscule, Comte annonçait à l'Empereur l'envoi prochain du tome III de son *Système de politique positive*, car celui-ci avait « dignement autorisé » la libre circulation de la *Philosophie positive* ; il lui demandait en outre d'accorder à son œuvre le patronage que Frédéric II et Catherine II avaient donné à une œuvre essentiellement critique et négative, celle de Voltaire. Cette lettre fut finalement insérée comme troisième morceau de l'appendice à la préface qui ouvrait le tome III de la *Politique positive*. En effet, la légation russe, à qui Comte avait recouru pour faire parvenir sa lettre, accompagnant les tomes I et II de sa *Politique* ainsi que le *Catéchisme positiviste*, lui répondit que ses règlements lui interdisaient de se charger d'une telle entremise sans une autorisation directe et spéciale. Aussi le philosophe demanda-t-il dans une nouvelle lettre du 14 avril 1853 cette autorisation à l'Empereur. Mais il ne reçut pas de réponse, apprenons-nous dans la préface proprement dite datée du 23 Dante 65 (dimanche 7 août 1853) [65].

Comte s'adresse à Nicolas comme un « vrai technicien » à un « éminent praticien ». L'incapacité des dirigeants français oblige Comte à invoquer les inférieurs, ceux qu'il appelle volontiers « les dignes prolétaires », et à donner ainsi une couleur révolutionnaire à ses conseils. Seule l'Europe orientale présente à sa tête des chefs capables de les apprécier et de les mettre en pratique. Analysant la situation désastreuse où se débat l'Occident, Comte accuse « la profonde ineptie des docteurs actuels, que l'impuissance théorique et l'ambition temporelle disposent à représenter comme politique une question essentiellement religieuse [66] ». Nous sommes très près ici des vues de Mickiewicz et de Custine, à mille lieues des pamphlétaires libéraux. Comte exprime à nouveau sa gratitude envers le gouvernement russe qui a permis l'entrée et la circulation en Russie des six volumes du *Cours de philosophie posi-*

tive, publiés de 1830 à 1842. « Quelques communications précieuses, entre autres deux entrevues personnelles avec le vieux comte Romanzof, lorsqu'il revint à Paris en 1836, m'ont bientôt prouvé que l'élite des lecteurs russes ne regarde point l'esprit français comme irrévocablement voué aux sophismes anarchiques [67]. »

La dictature du triumvirat prolétaire aura pour principal but de préparer la régénération spirituelle : « Tandis que la suppression de notre armée rassurera les chefs orientaux contre toute perturbation guerrière, notre diplomatie secondera sagement leurs dignes efforts pour l'amélioration de leurs peuples. » Mais il ne saurait être question d'introduire cette forme de république dans le reste de l'Occident sans qu'une demi-génération se soit écoulée après son avènement en France. A plus forte raison serait-il plus absurde aujourd'hui « de vouloir abolir la royauté en Russie que de prétendre la rétablir en France, quoiqu'elle doive finalement cesser partout, comme dernier vestige de la théocratie ». Mais ce sont les « dignes chefs orientaux » qui doivent eux-mêmes dès à présent préparer la transformation finale de la théocratie en sociocratie. Et Comte suggère respectueusement à Nicolas Ier qu'il ne peut compter beaucoup sur le caractère sacré de la souveraineté impériale en Russie : « Un empire où les trois monothéismes, juif, chrétien, et musulman, se mêlent à divers polythéismes et même au pur fétichisme, doit faire sentir à son chef que la religion de l'Humanité peut seule devenir universelle et procurer une consécration partout respectée. » De pareils empiètements théoriques sont du reste bien plus à craindre des « moindres lettrés occidentaux », qui n'ont pas reçu l'instruction scientifique de Nicolas Ier. C'est le successeur de Nicolas Ier qui pourra, les temps venus, transformer la royauté russe en dictature républicaine « paisiblement, sous l'inspiration positiviste, sans y perdre aucune autorité réelle » : il lui suffira de choisir son successeur dans un rang quelconque et de l'adjoindre à sa famille, à la romaine. Au siècle suivant, de même que la France sera partagée en 17 républiques indépendantes, la Russie devra connaître une « paisible décomposition ». En particulier la Pologne, « l'agrégation la plus factice, la plus violente, et la plus récente », devra être séparée de la future république russe. Mais « au lieu de remettre empiriquement l'ensemble de l'ancienne Pologne sous le joug rétrograde d'une indigne aristocratie, le positivisme conseillera de décomposer assez cette imparfaite nationalité pour que ses divers peuples ne puissent amener aucune perturbation européenne ». Le gouvernement russe a raison d'abolir le servage, mais il ne devrait pas en même temps morceler les grandes fortunes territoriales : « Cet empirisme suscite artificiellement en Russie un grave danger social, maintenant senti dans tout l'Occident, et surtout en France, où l'insuffisante concentration des richesses entravera beaucoup la réorganisation pratique. » Dernier conseil : étant donné l'état présent des populations orientales, non seulement il faut continuer à préserver la Russie d'une foule d'écrits « dont l'Occident est infesté », mais vis-à-vis des auteurs nationaux, il faut leur imposer « des conditions d'aptitude et de probité », en attendant « la discipline plus parfaite qu'instituera la religion positive [68] ».

Comte adressait donc cet étonnant programme à celui qu'il regardait « depuis longtemps comme le seul véritable homme d'Etat du XIXe siècle », comme « le chef naturel des conservateurs européens », et s'engageait à publier la lettre avec sa réponse. Faute de cette réponse, il inséra la lettre, mais en l'accompagnant d'un « blâme personnel » que méritait

« l'attitude perturbatrice adoptée par le tzar » postérieurement à son « manifeste russe[69] ». En effet le 21 mai 1853 Menchikov quittait Constantinople pour Odessa, le 2 juin les Anglais et les Français envoyaient leurs escadres vers Constantinople, le 3 juillet les troupes russes entraient dans les Principautés. La guerre semblait imminente, mais Comte gardait confiance : « Aucun chef n'est mieux placé que le tzar pour résister dignement aux vicieuses impulsions d'une population arriérée, dont il ne partage point l'aveugle entraînement, d'ailleurs plus factice que réel[70]. »

Ainsi le philosophe positiviste continuait jusqu'au bord de la guerre la série des intellectuels français qui considéraient la Russie de Nicolas Ier comme un exemple à méditer, celui d'un pays qui réussissait au milieu des agitations catastrophiques de l'Occident à concilier l'ordre et le progrès, ou, pour parler comme Comte, à subordonner le dynamique au statique. On peut sourire des conseils qu'il prodigue à l'empereur de Russie, mais la structure fédérale introduite par Lénine en 1917 répond assez à l'idée du philosophe, et la nécessité de ne pas introduire un morcellement excessif des terres cultivables s'est imposée aux Soviets comme aux tzars.

2). L'Europe républicaine ou cosaque.

Une alternative revient sans trêve dans les publications relatives à la Russie depuis la Restauration jusqu'au Second Empire : l'Europe sera-t-elle républicaine ou cosaque ? La source en est une phrase de Napoléon prononcée à Sainte-Hélène en 1816 et rapportée par Las Cases : l'Empereur pensait qu'on aurait bientôt besoin de lui contre les Russes, car « dans l'état actuel des choses, avant dix ans toute l'Europe peut être *cosaque* ou toute en *république*[71] ». Dieter Groh fait justement remarquer que dans la pensée de Napoléon, il s'agissait de protéger l'Europe autant de l'un que de l'autre destin[72]. Mais les lecteurs entendirent volontiers dans la suite que Napoléon considérait le régime républicain comme la seule protection contre un déferlement cosaque sur l'Europe. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, on prolongea aussi le délai, initialement de dix ans, bientôt porté à trente, puis cinquante ans[73]. Dieter Groh déclare que le mot a joui d'une grande popularité « dans les cercles libéraux et démocratiques » : c'est vrai, mais on le trouve cité aussi bien dans la *Gazette de France*[73] *bis* et les journaux bonapartistes.

Après l'échec révolutionnaire, au cours de l'année 1849 apparaît une singulière interprétation du dilemme napoléonien. Puisque l'Europe ne veut pas être républicaine, qu'elle devienne donc cosaque ! Ainsi pensent, avec des nuances, différents démocrates déçus par l'ampleur de la réaction européenne. Mais il ne s'agit pas que d'intellectuels : les *Débats* du 3 juillet 1849 rapportent que deux fusiliers du 27e R.I. ont été traduits devant le 1er Conseil de guerre pour cris séditieux poussés le 6 juin : « Vive la République démocratique et sociale ! On nous traite comme des chiens, mais les Cosaques arrivent, et nous aurons notre tour. » Ces propos leur valurent deux ans de prison.

Déjà le poète Heine, nous l'avons vu, déclarait ne voir le salut du monde que dans la victoire de la Russie, car son gouvernement n'avait ses racines ni dans le féodalisme ni dans le cléricalisme[74]. A partir de 1850 Herzen, au spectacle de la faillite révolutionnaire en Occident, en vient à des conceptions assez voisines. Non qu'il fasse, comme

Heine, l'apologie du pouvoir absolu de Nicolas Ier, mais Herzen prédit à l'Occident sa ruine sous les coups de la puissance russe, qui ensuite deviendra révolutionnaire. « Un Cosaque du Don viendra à son heure réveiller et chasser ces Porphyrogénètes et ces Paléologues... Si par hasard ils ne sont pas réveillés avant par le son terrible de la trompette du dernier jugement ; du jugement qui tiendra dans des assises immenses le socialisme vengeur, cette Némésis populaire. Il n'y aura pas d'appel contre la sentence, pas de refuge chez les Marrast et les Cavaignac, il n'y aura plus ni Marrast, ni Cavaignac[75]... »

Et dans une lettre en français à Herwegh du 30 juillet 1850, Herzen précisait sa pensée par rapport à d'autres écrivains : « Je vois, comme Haxthausen, l'immense possibilité du développement et la jeunesse vigoureuse de la race. Je vois, comme Fallmerayer, qu'une guerre, une lutte à mort avec la Russie est imminente et que la vieille Europe succombera. Custine en parla, Donoso Cortès en est convaincu[76]. Que la Russie crèvera comme un vampire, cela peut être, mais elle pourra aussi légèrement passer au communisme le plus illimité, comme elle s'est jetée avec Pierre le Grand dans l'européisme[77]. » Deux choses paraissent certaines, la guerre avec la Russie et la défaite de l'Occident ; une alternative s'offre ensuite, la Russie s'effondre ou devient communiste.

D'autres fragments permettent de suivre la pensée de Herzen en 1851, à la lecture du *Spectre rouge* de Romieu. Il s'en prend encore une fois aux « Byzantins », aux démocrates de la *Réforme* et du *National* : « Le conservatisme révolutionnaire en est arrivé à ce point ces derniers temps, qu'en lui le principe de conservation l'emporte sur le principe de révolution, et par un véritable paradoxe la destruction des vieilles formes sociales n'avance que grâce aux réactionnaires et aux conservateurs les plus déterminés. Au spectacle du danger imminent les réactionnaires ont transgressé les bornes établies par les lois, et raffermi les murs chancelants de leur forteresse — confirmant par-là même et hâtant le terme de leur chute ; tandis que nos vieux-croyants se préparent à fonder sur ces murs croulants leur république. C'est pourquoi la brochure de Romieu est bien plus révolutionnaire que la proclamation du Comité Central. La brochure de Romieu, c'est le cri d'effroi du noceur à qui est tout à coup apparu [...] le « spectre rouge[78]... »

Toutes ces idées, la condamnation de l'Occident, sa destruction prochaine sous les coups de Nicolas, lui-même voué à succomber devant le socialisme, se retrouvent dans les ouvrages en français de Herzen, notamment *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, et l'esquisse partiellement reprise dans cet ouvrage intitulé *La Russie* (1849) ; un lecteur au moins reprit en France ces thèmes et se les appropria totalement.

Ce lecteur passionné, c'est Jean-Charles-Ernest Cœurderoy, né le 22 janvier 1825 à Avallon, fils unique d'un médecin bien connu de Tonnerre. Républicain de la nuance *Réforme*, le docteur Cœurderoy ne s'entendait guère avec sa femme, et sa sévérité, jointe à la routine et à la parcimonie, entraîna la révolte de l'enfant. Bachelier en 1841, Ernest Cœurderoy fit ses études de médecine à Paris et fut interne de 1845 à 1849 à la Salpêtrière, aux Enfants-Malades, à Necker, à l'Hôtel-Dieu. Camarade de Broca, Cœurderoy paraissait promis à une carrière brillante : mais à partir de juin 1848 il se consacra à la révolution, en vint très vite, semble-t-il, à son idée du salut de la révolution

par les Cosaques, qu'il esquissa dans des articles violents (*Le Peuple* 3 et 7 mars 1849, *la Révolution démocratique et sociale* 2 et 7 mars). Il prépara les élections au Comité démocratique socialiste, mais fut obligé de s'exiler le 13 juin et gagna la Suisse. Il fut condamné en même temps que Ledru-Rollin, Arago, Pyat, Considérant, etc., à la déportation par contumace [79]. On le retrouve à Londres en avril 1851. C'est là qu'il écrit son premier ouvrage, *De la révolution dans l'homme et dans la société*, publié à Bruxelles dans l'été de 1852.

Max Nettlau, l'excellent connaisseur de Bakounine, est le seul à s'être intéressé à Cœurderoy : nous lui devons la plupart des renseignements figurant ici [80]. Il insiste sur la convergence de plusieurs facteurs qui ont conduit Cœurderoy à son grand thème : le choc initial de juin 1848, l'attitude de la presse en 1849 qui fait de la Russie le sauveur de l'ordre, enfin l'analogie avec l'empire romain à la fois envahi et régénéré par les Barbares. Mais Nettlau semble omettre un autre élément aussi important, la lecture des textes français de Herzen parus en 1849 et 1851.

Ce qui frappe à la lecture des livres de Cœurderoy, c'est avant tout leur étrangeté. Le premier est d'un ton assez exalté, mais après tout Lammennais, Mickiewicz, Comte et même Michelet usent aussi d'un style prophétique et passionné. Usant de l'allégorie, Cœurderoy fait parler la Science : « Place au soleil du Midi, terre dans ces contrées fertiles pour 52 000 000 de Cosaques qui se morfondent dans les glaces du pôle [81] !» Cœurderoy prévoit une guerre d'Italie victorieuse pour Napoléon III, puis une guerre franco-russe. Là il explique la force de la Russie, qui repose surtout sur la discipline de ce peuple ; puis éclate comme un coup de trompette le thème fondamental : « J'ose fixer le Nord, au lieu de détourner mes regards des nuages qui s'y condensent, de la foudre qui gronde, de cette puissance russe qui nous accable de tout son poids, et je dis : IL N'Y AURA PLUS DE REVOLUTION TANT QUE LES COSAQUES NE DESCENDRONT PAS [82]. » Voici le mécanisme qui fera de la horde conquérante l'avant-garde de la révolution : « Quand ils seront déchaînés sur les champs de bataille, quand un mot de justice et de liberté aura résonné à leurs oreilles, ces millions de paysans barbares auront plus facilement raison d'une poignée de boyards que le prolétariat français des intérêts bourgeois qui s'opposent à son émancipation. C'est alors que l'asservissement des siècles se rachètera par des représailles d'une cruauté inouïe... » Réfutant le mot de Napoléon, Cœurderoy poursuit : « Oui, j'en jure sur les progrès de tous les temps, sur la conscience de tous les peuples, l'Europe ne sera un instant cosaque que pour devenir socialiste. Napoléon se trompait quand il pensait qu'elle pourrait rester russe ; son intelligence de despote ne comprenait pas la nécessité de la REVOLUTION. » On retrouve les convictions intimes de Herzen dans ces mots : « Je n'ai pas craint d'affirmer que les nations bourgeoises étaient en pleine décadence, et que les Russes seraient appelés un jour les fils aînés du socialisme [83]. »

Ce livre est somme toute dans la ligne de Custine, de Proudhon, de Herzen. Mais en 1854, après une vive polémique avec Ribeyrolles et Talandier qui attaquent dans *L'Homme*, imprimé à Jersey, la « théorie cosaque », énoncée par Cœurderoy dans le numéro du 26 avril, celui-ci écrit à Herzen le 27 mai pour lui exprimer son accord. Herzen ne vit en lui qu'un excentrique [84]. En octobre parut à Londres, ou peut-être

à Genève [85], le livre le plus étonnant de l'époque, intitulé *Hurrah* !!! *Ou la Révolution par les Cosaques* [86]. Il n'est plus question ici de socialisme : Cœurderoy prêche délibérément l'Anarchie. Il cite ses sources : de longs extraits du *Développement* de Herzen, *La Russie et les Russes* de Nicolas Tourguéniev (1847), et du côté français, Joseph de Maistre, Custine, Romieu. C'est en effet ce qu'on attend. Mais ce qui surprend, c'est l'espèce de lyrisme auquel atteint Cœurderoy dans l'invective, la menace, la prophétie : il règle aussi durement son compte à Napoléon III que le Hugo des *Châtiments* ou de l'*Histoire d'un crime*, mais il trouve des accents de révolte qui font songer à Vallès, et surtout à Rimbaud et à Lautréamont. Il faut accorder une place à Cœurderoy dans l'expression littéraire de la révolte.

« Entre la grande pépinière d'hommes et le grand atelier de forces qui grondent à l'Est, entre l'immense cimetière de peuples et de traditions qui râlent à l'Ouest, entre l'Aurore et le Crépuscule, il faut faire un choix. Plus d'atermoiements, plus d'habileté possibles ; il faut entrer dans la ligne occidentale à la suite de la France, ou dans la ligne orientale à la suite de la Russie. J'ai prévu depuis longtemps dans quel cercle de feu la fatalité renfermerait les Européens. Bourgeois du Vieux-Monde, constitutionnels, républicains, démocrates, blancs, bleus, tricolores, roses ou rouges, vous êtes bien pris. Mais l'écu, le vieil écu, c'est votre honneur à vous. A genoux devant Napoléon III [87] ! »

Comme Michelet dans le *Peuple*, Cœurderoy voit les barbares au sein même de la société : « Parce qu'ils [les bourgeois français] appellent les Russes des *Cosaques*, ils se figurent avoir renversé la formidable puissance de la Russie ; — parce qu'ils m'appellent *Cosaque*, moi, ils s'imaginent avoir *fait justice* de mes prédictions. Quand les paysans et les prolétaires de leur pays courront au-devant de l'invasion révolutionnaire, ils les appelleront aussi des *Cosaques*, et se persuaderont avoir terrassé la Révolution !... Mais, bourgeois de France, avocats nés malins, ils sont chez vous les Cosaques, comme en Russie, par millions et dizaines de millions ! Car le Cosaque, c'est l'homme déshérité qui réclame bravement, à la pointe du fer, une place au foyer social ; c'est l'ignorant, le *partageux*, le *brigand*, le *barbare* — comme vous dites — en un mot, celui qui a faim, et celui qui a soif et à qui vous ne voulez donner ni à boire ni à manger ; le Cosaque enfin, c'est le révolutionnaire par la force des choses, pour son intérêt, pour sa vie. Comptez, statisticiens de l'Institut, combien ils sont dans la belle France [88] ! »

S'adressant ensuite au peuple « rançonné, bâtonné, bâillonné, mitraillé, famélique », il lui conseille de regarder comme ses frères « ces gueux des steppes, ces Cosaques esclaves et maigres », et de leur ouvrir les frontières, comme en 1815 « nos Cosaques *aristocrates* appelaient à la rescousse leurs frères de l'extérieur ». « Vive la Révolution, cosaque ou chinoise, monarchique ou républicaine, qui me donnera le bonheur et qui ne m'imposera pas extraordinairement de cinquante centimes [89] ! »

Cœurderoy, suffisamment renseigné sur la condition réelle du peuple russe par ses lectures, ne se fait pas d'illusions et le considère comme « plongé dans cette demi-civilisation voisine de la Barbarie dont parle Fourier ». Il espère bien aussi que le rôle qu'il prête à la Russie sera transitoire, reconnaît volontiers qu'il existe des forces révolutionnaires en Russie comme en France : mais la médiation de la force est nécessaire. Rappelant son livre de 1852, il déclare : « Depuis les Cosaques

ont paru, les beaux Slaves à tous crins. Sur le bord de l'Hellespont, les peuples ont entendu le hennissement de leurs cavales maigres ; les trônes d'Occident ont penché, et l'Europe bourgeoise a senti trembler ses comptoirs [90]. »

S'il estime que la civilisation en Russie est encore mêlée de barbarie, il partage l'opinion de Herzen qui écrivait en 1850 : « Chaque fois qu'elle [l'Europe] reprochera aux Russes *d'être esclaves*, les Russes auront le droit de demander : « *Et vous, êtes-vous libres* ? » Cœurderoy développe ainsi cette remarque : « Gens d'Occident, vous lisez bien des livres sur la Russie, vous faites bien des vaudevilles avec les Cosaques. Mais vous n'en savez guère autre chose ; vous ne pouvez pas comprendre le génie de l'homme du Nord, parce que vous êtes déchus de la liberté sainte. Le serf est plus libre que le bourgeois, vous dis-je ! L'homme qui reçoit le knout n'est atteint qu'à la surface de son corps ; celui qui se prostitue au trafic est maculé dans les profondeurs de son âme [91]. »

La violence n'est pas seulement nécessaire pour démolir les structures branlantes de l'Occident bourgeois : Cœurderoy donne aussi la clé de sa révolte familiale dans ces phrases d'une franchise exceptionnelle en ce temps : « Pendant que là-bas, sur les bords de la mer Noire, les Russes tailleront en pièces les armées françaises, moi je prendrai dans ma main la torche embrasée, et je commencerai par la maison qui m'a le plus fait souffrir, par la maison de mon père. La première jouissance qu'elle me causera de ma vie sera de la voir s'écrouler au milieu des flammes. Et le premier bien qu'elle procurera sera de réchauffer ceux de mes frères qui souffrent le Froid. — Le Froid qui tue si lentement [92] ! »

Il est juste de placer Cœurderoy à côté de Bakounine, comme un frère cadet près de son aîné : il confère une couleur originale, spécifiquement française, aux débuts de la pensée anarchiste. Nous ne savons pas si Proudhon l'a lu : il est certain que les propos les plus nets de Proudhon à l'égard de la Russie sont postérieurs aux livres de Cœurderoy. Le 25 février 1855 il écrit à Mathey : « Quel dommage que Nicolas ne soit pas un vrai barbare, une sorte d'Attila ou de Genséric, pour faire alliance avec la démocratie, tôt ou tard éclairée, et nettoyer enfin l'Europe de ses nobles, de ses bourgeois, de ses Juifs, de ses princes, de ses traîneurs de sabre et de ses jésuites [93] ! »

En Allemagne, avant la publication du livre de Cœurderoy, un hégélien avait défendu des idées semblables, Bruno Bauer, auteur de *Russland und das Germanenthum* (1853), *Deutschland und das Russenthum* (1854), *Die jetzige Stellung Russlands* (1854) et, en français, *De la dictature occidentale* (1854). Pour Bauer, dont l'information russe repose avant tout sur Haxthausen, l'antithèse révolution et réaction ne peut être surmontée que par un peuple jeune telle la Russie, qui possède un capital spirituel inconnu de l'Amérique. L'avenir des nations européennes, ce n'est pas la démocratie à l'américaine comme le pensait Tocqueville, c'est « la centralisation et le mécanisme politique, établis en Russie depuis l'invasion des Mongols [94] ». A l'équilibre pentarchique des puissances se substituera une dictature.

Dans son dernier écrit sur la Russie, *Die russische Kirche* (1855), Bauer la compare à un sphinx, visage d'homme et corps de lion, qui pose à l'Europe l'énigme de l'avenir : sa patte est levée, prête à frapper. L'Europe doit trouver la réponse juste, sinon elle sera la proie du

sphinx. La victoire russe aura pour effet de généraliser le nivellement communiste qui règne chez elle [95].

Bien entendu de pareilles vues provoquèrent l'indignation des quelques journalistes français qui en eurent connaissance : Saint-René Taillandier déclarait dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er août 1854 : « Il est bien évident que M. Bruno Bauer ne veut le triomphe du despotisme russe qu'afin de déchaîner plus sûrement les violences de la démagogie. Liberté, droits des peuples, civilisation, lançons tout à l'abîme, et puisque cette civilisation se défend si bien, implorons, comme une suprême ressource, le nivellement de l'Europe sous la verge des tsars [96] ! » Le 2 mars 1855 Philarète Chasles dans les *Débats* fait remarquer que cet « hégélien déserteur », « esprit frivole et violent », condamne à mort les nations issues de la civilisation romaine et voit l'avenir de l'humanité dans la « Russie autocratique » et la « Germanie féodale », liées par des affinités profondes. Négligeant la dialectique de Bauer qu'il ne comprend pas, Chasles s'attache à réfuter cette prétendue similitude de l'Allemagne et de la Russie : « C'est une civilisation secondaire que représente la Russie, tandis que les peuples germaniques représentent la civilisation supérieure », celle qui naît de l'autonomie de chaque individu, refusant de se laisser absorber, anéantir, etc. Relativisme aussi dangereux que le radicalisme de Bruno Bauer [96 *bis*] !

On est frappé de retrouver une pareille condamnation des valeurs occidentales, accompagnée d'une exaltation du renouveau apporté par les Barbares, chez le jeune Ernest Renan dès le 4 septembre 1849 : « Si le slavisme, par exemple, envahissait l'Europe occidentale, il est indubitable que le changement de climat, l'influence de notre civilisation, et la marche fatale de l'esprit humain les amèneraient à des idées analogues aux nôtres, qu'ils rendraient sans doute avec plus d'originalité et de vigueur. Qu'importe par qui le bien se fait ! Nous sommes maintenant pour les Barbares contre les Romains. Il n'y a pas de décadence au point de vue de l'humanité [97]. »

Beaucoup plus tard, le mythe cosaque se retrouve chez des esprits tournés vers la négation, en révolte contre leur milieu, leur classe, leur pays. Le surréalisme a groupé plusieurs esprits de cette sorte ; J.-P. Sartre, rééditant *Aden Arabie* de son ami Paul Nizan, un fils spirituel de Cœurderoy, Lautréamont et Rimbaud, évoquait avec nostalgie « la belle époque de nos refus [...], ce temps de la haine, du désir inassouvi, de la destruction [...] où André Breton souhaitait voir les Cosaques abreuver leurs chevaux dans le bassin de la Concorde [98] ». Mais de l'autre côté on entend de pareils accents, du côté des soldats déçus accusant leur patrie de lâcheté : « En plus de la défunte Algérie et de ses séquelles épouvantables, il y a l'isolement de plus en plus flagrant de la France, toute prête qu'elle est à accueillir les Tartares. Il ne faudra pas, alors, venir nous chercher, nous les Cassandres, dans nos tombes, nos fosses communes ou nos exils. Car nous refuserons de nous lever et nous ne répondrons plus présent [99]... »

3. *La Russie révolutionnaire.*

Dès les années 40, au thème de la menace russe on oppose parfois les perspectives de révolution qui se développent malgré la fermeté du régime de Nicolas Ier. Du côté des diplomates, nous avons relevé que dès 1839 Barante relevait la gravité des émeutes paysannes, la sourde opposition des sectaires, les difficultés financières, etc. Le jeune

vicomte de La Ferronnays faisait état le 29 mars 1842 du mécontentement à Moscou, où l'on blâme le système suivi contre la Pologne, où l'on se plaint « de l'état des finances et des ruineuses fantaisies de l'empereur. Un grand nombre de jeunes officiers retirés du service se trouvent à Moscou et ne dissimulent pas le mécontentement qui leur a fait quitter leur carrière [100] ».

Mais les diplomates depuis plus longtemps en poste en Russie tendent à dissiper les illusions sur les aspirations révolutionnaires de la noblesse. Cazener, qui se présente à Lamartine le 18 avril 1848 comme « le dernier débris de la partie politique de l'ambassade », considère que l'empereur Nicolas ne craint pas de mécontenter la noblesse par ses projets d'émancipation : c'est de là seulement que le danger peut surgir, car la noblesse a de nombreuses ramifications dans l'armée ; mais ses représentants sont en général mous, peu énergiques. Cazener ne croit pas au mécontentement de l'armée, à la différence de Custine par exemple. « Une révolution de palais est le seul danger auquel l'Empereur soit exposé. En résumé la Russie peut avoir des insurrections, mais des insurrections partielles, faciles à réprimer [101]. »

Quant au peuple russe, il manque par trop de points de comparaison pour souhaiter de profonds changements et prendre en main ses destinées : « Le peuple russe est en général primitif, ignorant et indolent, insouciant par-dessus tout de ce qui se passe en dehors de son pays ; son unité religieuse, son fanatisme en font des hommes soumis. La plupart croient que leur langue, leur religion, sont les mêmes sur toute la surface du globe. Il n'en est pas ainsi assurément du peuple des villes. Celui-là est rusé, nullement belliqueux. Le paysan russe n'éprouve pas encore le besoin de travailler à son bien. Il est sobre, sans ambition. Le servage ne lui pèse que par le trop de brutalité des seigneurs dont il se fait quelquefois justice lui-même ; mais autrement il est heureux à sa manière, son seigneur est tenu de le loger, de reconstruire son habitation en cas d'incendie... » Un peu idyllique, cette description a le mérite d'avertir nettement le gouvernement de la République qu'il ne faut compter sur aucune révolution en Russie dans l'immédiat.

Dans la presse, on remarque jusqu'en 1848 une abondance de nouvelles, le plus souvent de provenance allemande (*Gazette d'Augsbourg, Gazette de Cologne, Journal allemand de Francfort)*, relatives à des accès de mécontentement dans l'armée, dans la noblesse, dans l'entourage même de Nicolas, dans les anciennes provinces polonaises, au Caucase, etc. Les *Débats* aussi bien que la *Réforme*, le *National*, le *Siècle*, le *Constitutionnel*, accueillent volontiers ce genre de nouvelles, faute de renseignements plus circonstanciés [102]. Mais le 7 septembre 1849 les *Débats* font une espèce de *mea culpa :* « Les bruits de conspirations d'officiers et de guerres de paysans sont restés des bruits de nouvellistes, et la Pologne s'est trouvée si bien gardée sur son propre sol, qu'elle ne s'est pas même remuée dans ses chaînes au contrecoup des victoires de Bem et de Dembinski. »

On s'explique dans ces conditions que la nouvelle de la sentence rendue dans le complot des Pétrachevtsy ait été publiée par les *Débats* uniquement d'après un extrait du *Journal de Saint-Pétersbourg* (24 décembre/6 janvier 1850) : « Les doctrines pernicieuses qui avaient amené des troubles et des révoltes dans toute l'Europe oocidentale, et qui menaçaient d'y anéantir complètement l'ordre et la prospérité des nations,

ont malheureusement trouvé un écho, quoique faible, dans notre pays. » Ce texte et le détail de la sentence furent reproduits dans le n° du 17 janvier 1850, en première page sur deux colonnes, sans un mot de commentaire.

C'est sans doute à l'annonce de cette répression que Richard Cobden, dans un meeting contre l'emprunt russe pour la construction du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, lançait cet avertissement prophétique, avec un demi-siècle d'avance : Nicolas Ier, disait-il, s'est ruiné en Hongrie, et il faut que l'Angleterre lui vienne en aide. « Capitalistes, réfléchissez à tout cela, et n'oubliez pas que dans la famille du Czar on ne vit pas longtemps, et que son fils est un homme tout à fait incapable de lutter contre les embarras du gouvernement. Ainsi vous placerez votre argent sur un volcan, et un jour ou l'autre vos écus se trouveront perdus dans les scènes de dévastation qu'amèneront nécessairement la cruauté, le despotisme et l'oppression. » L'emprunt fut néanmoins couvert en quelques heures [103]...

En réalité jusqu'en 1851 très peu d'écrivains admettent la probabilité d'une révolution en Russie. Nous savons que Custine est attentif à divers symptômes, soulèvements de Simbirsk, mécontentement de jeunes officiers, apparition d'une classe nouvelle de fils de popes, employés misérables et mécontents. Mais il pense que le peuple russe est encore trop enfoncé dans la barbarie pour accomplir une vraie révolution libératrice : « Demain, dans une émeute, dans un massacre, à la lueur d'un incendie, on peut crier vive la liberté jusque sur les frontières de la Sibérie ; un peuple aveugle et cruel peut éventrer ses maîtres, il peut se révolter contre des tyrans obscurs, et faire rougir de sang les eaux du Volga, il n'en sera pas plus libre : la barbarie est un joug [104]. »

Quant aux émigrés, Sazonov, Golovine, Bakounine, nous savons que leur audience reste très faible jusqu'en 1848. Même les articles de Herzen, *La Russie. Lettre à G. H*[erwegh], parus dans le journal de Proudhon *La Voix du Peuple* en novembre et décembre 1849, ne furent pas beaucoup remarqués. Le compte rendu le plus intéressant est celui d'Eugène Osswald dans la *Liberté de Penser* des 15 mars et 15 juin 1851, qui s'appuie sur *Vom andern Ufer*, où figure avec des additions la lettre à Herwegh, et sur les *Russische Zustände* de Bakounine. Il nomme Herzen, « dont le nom est bien connu d'une certaine partie de la démocratie parisienne », montre bien l'influence de Haxthausen sur les idées du Russe relatives à la commune rurale, mais réfute dans le deuxième article la vision d'un Occident régénéré dans une terrible apocalypse par l'invasion des nouveaux Barbares.

La catastrophe sanglante évoquée par Bakounine dans son *Appel aux Slaves* [105] a pu infléchir un moment la pensée de Proudhon, mais les événements ont, dans cette année 1849, refusé trop nettement leur concours pour que le sens de l'opinion pût être renversé. Seul Michelet s'enflamme brusquement à ces perspectives révolutionnaires : l'impulsion lui est en partie donnée par le livre de Herzen *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, paru en juin 1851 à Nice. Seuls quelques exemplaires échappèrent à la saisie [106].

Avant de lire Herzen, Michelet avait certainement lu, quoique rien dans ses notes manuscrites ne vienne le démontrer, le singulier ouvrage enregistré à la *Bibliographie de la France* le 8 mars 1851, intitulé *Socialisme catholique. La déroute des Césars. La Gaule très chrétienne*

et le Czar orthodoxe, par Gabriel-Désiré Laverdant. Il s'agit d'un disciple convaincu de Fourier et de Victor Considérant : il se dit lui-même « catholique et phalanstérien ». Parmi ses lectures russes, on relève les noms de Tourguéniev, le décembriste, Golovine, Tiouttchev d'après Bourgoing. Deux mouvements animent son livre : en premier lieu il est vrai que l'Occident est, sinon mort, du moins très malade. Il adresse un salut emphatique et ironique à Nicolas, vers qui « tous les Turcaret et tous les Carabas tournent l'œil piteux de leur espérance dernière [107] ». Il partage l'opinion courante : « Nous admettons pour notre part que vous pourriez fort bien être à Paris d'ici trois mois. » Ces concessions faites, Laverdant fait subitement volte-face : « N'êtes-vous point malade et tortu comme nous-mêmes ? Ce redoublement de sottises, n'en êtes-vous point atteint [108] ? »

Laverdant déclare alors : l'Orient est mort. Ce qui signifie que la Russie n'appartient plus à l'Orient, synonyme de nonchalance, de barbarie et de corruption. « Il existe, en Occident, à l'usage d'un certain vulgaire, un prisme, d'où l'on fait sortir le peuple russe déguisé en Tatar bestial et féroce, d'où l'on fait surgir, Prince, votre impériale grandeur tout affublée d'une figure d'ogre fantastique. » Ce sont là des enfantillages : « avec un peu d'attention, on reconnaît en effet que la Russie a condensé en quatre siècles les évolutions de nos 1 400 ans ». Creusant cette idée d'une évolution parallèle de la France et de la Russie, Larverdant déclare : « Nous tenons le peuple russe pour bon, aimable, gai, sociable, fin, très fin, ardent, plein de ressources » et ajoute qu'à son avis Russes et Français ont peut-être quelque chose à faire ensemble. « Votre peuple pourrait bien passer en peu d'années devant nous : c'est-à-dire nous imiter dans nos conquêtes militaires, politiques et sociales, dans notre gloire extérieure et dans nos révolutions intérieures, abolir tous les droits féodaux, renverser Louis XIV, et, d'un bond, en arriver au Socialisme [109]. » Comme Heine et Cœurderoy, Laverdant pense que « Dieu fera de lui [l'empereur], malgré lui et à son insu, un agent de propagande révolutionnaire ; rien de plus ». Ce que Michelet a particulièrement retenu, ce sont les pages suivantes, où Laverdant veut faire saisir, dans son langage pittoresque, l'essence du pouvoir impérial en Russie. « C'est l'exaltation fiévreuse du *moi* humain ; c'est la folie de l'orgueil [110]. » Ou encore : « Il est Dieu, ou pour le moins, fils unique de Dieu [111] » Plus loin : Nicolas est « le dernier des Nabuchodonosor, il mangera du foin comme un bœuf [112] ».

C'est donc Laverdant qui le premier, avant Michelet, avant même Herzen et son *Développement*, du moins dans l'édition française, exprime clairement son espoir dans une révolution russe qui favoriserait les progrès de ce pays dans la civilisation, le débarrasserait de l'odieuse tyrannie qui pèse sur lui, et l'intégrerait définitivement à la communauté occidentale. En ce qui concerne les rapports assez complexes entre le *Développement* et les *Légendes* de Michelet, qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à l'édition que nous donnons de ce dernier livre : Michelet a puissamment contribué à renforcer l'écho du livre de Herzen en affirmant avec éloquence sa conviction que la Russie sortirait un jour de sa longue nuit et trouverait à son tour les voies de la liberté. Rendant, le premier en France, un hommage aux martyrs de juillet 1826, il s'adressait à Ryléiev : « Vous avez été ce jour-là, la conscience de la Russie, sa consciénce prophétique. Ce qu'elle pen-

sera, à mesure qu'elle se met à penser, fut dans le génie de Pestel et dans le cœur de Ryleieff. L'âme de la Russie, non telle qu'elle est dans ce point d'abjection misérable, mais tout entière en tous ses âges, surtout les âges à venir, elle était en vous ; vous eûtes droit d'agir et de parler pour elle ; pourquoi ? Vous étiez elle-même.

Mais quel service votre mort lui a rendu, à cette âme ! Elle était jusque-là flottante en tout un peuple et ne pouvait rien [...] Elle n'eût pas compris vos discours, mais elle comprend bien vos reliques. Vous lui avez donné de quoi mettre à jamais sur son autel[113]. » Sans s'en douter, Michelet rendait aux Décembristes un hommage voisin de celui qu'exprimait E. P. Rostoptchina dans son poème de 1826 « Messages aux martyrs[113] *bis* ».

Au début d'août 1855, un compte rendu non signé de l'*Histoire de France au XVI^e^ siècle* par Michelet parut dans la première livraison de l'*Etoile Polaire*. Quoique non signé, cet article est dû certainement à Herzen, comme l'établissent les éditeurs au tome XII de l'édition académique[114]. Il est accompagné par une lettre de Michelet, traduite en russe et datée de Paris, 1^er^ juillet 1855. L'original français a été publié par G. Monod en 1907[115]. Michelet établit dans cette belle lettre une filiation entre les Décembristes, Bakounine, Herzen et la future révolution russe, avec plus de profondeur que dans les *Légendes* écrites sous le coup de « la terreur qu'inspirait la puissance russe ». Michelet, après avoir parlé de Bakounine, poursuit : « Qu'il ait sa place au foyer, au cœur d'un Français ! qu'il habite chez celui qui de tous (après vous, cher Herzen) fit la plus âpre guerre au Czar — guerre pour la France et la Pologne, et guerre surtout pour la Russie. [...]

Les plus simples sentent trop bien que la délivrance des Russes serait celle de toute la terre.

Les esprits réfléchis comprennent que les questions qui restent obscures, insolubles, en Occident, trouveront dans la révolution orientale un éclaircissement immense. Le problème du socialisme ne se résoudra qu'en famille, dans la grande famille des nations émancipées, par l'accession de la plus jeune, qui instinctivement a rencontré des combinaisons partout ailleurs artificielles.

C'est la gloire de votre *Pestel* d'avoir compris que, dans la variété infinie des besoins des peuples et de leur vocation, votre pays représentait l'idée symétriquement opposée à celle de la société occidentale, et d'avoir puisé la révolution et l'avenir dans les entrailles mêmes de l'antique Russie — c'est la Commune qu'il a prise comme élément primitif et molécule originaire de la république « où la Russie, disait-il, est plus naturellement appelée qu'au czarisme tartare, ou au Césarisme allemand[116] ».

Croyez-le donc, cher ami, nous savons quelles révélations nouvelles le monde doit recevoir tôt ou tard de la révolution russe... »

Et de même que dans *Le Peuple* de 1846 Michelet représentait la France comme une malade autour de laquelle s'affairaient ses sœurs les nations[117], il représente neuf ans plus tard la Russie comme une femme profondément endormie, revenant peu à peu à la vie et au sentiment : « Si la terre tardait à refléter ces lueurs du ciel, si ce grand monde muet auquel vous vous adressez, s'enhardissait lentement à vous répondre, considérez qu'on ne revient pas vite d'une si longue mort. Ne vous découragez pas. La patrie silencieuse peu à peu vous entendra. A chacune de vos paroles, répondra un mouvement de sa

vie ressuscitée, un nouveau battement de son cœur. Parlez-lui, ne craignez rien. Car en vérité, vous êtes elle-même, la conscience de la Russie, sa conscience prophétique, sa vieille âme, étouffée longtemps, sa jeune âme d'avenir [118]. »

III. LA SOLUTION PAR LA GUERRE

Il nous reste une importante question à examiner. Comment les Français, qui redoutaient tant la Russie après la révolution de 1848, qui espéraient aussi quelquefois la voir à son tour emportée par le torrent révolutionnaire, ont-ils pu en 1852 envisager sérieusement la guerre, et la faire réellement en 1854 ? Nous essaierons de répondre à cette question sans nous leurrer sur le caractère partiel et provisoire de notre réponse : de nombreux travaux de dépouillement seraient indispensables pour qu'elle présente toute la solidité désirable.

En premier lieu, bien avant la tension de 1853, des avis très différents s'exprimèrent sur la force réelle de la Russie. On pourrait à peu près équilibrer les mises en garde contre la terrible puissance russe et les appréciations méprisantes dont la métaphore usée du « colosse aux pieds d'argile » offrait l'expression la plus courante.

Lamartine par exemple, dans son discours du 2 juillet 1839, développe le thème avec éloquence, estimant que la Russie s'est formée trop vite et se brisera nécessairement un jour [119]. Philarète Chasles, en pleine crise orientale, déclarait que la grande arme de la Russie était de *faire peur ;* « Si l'on y regardait de plus près et que l'on supputât la fragilité d'une partie des éléments qui composent le colosse, on verrait s'évanouir en vapeur et en fumée presque tous les épouvantements qu'elle jette à travers les peuples européens. L'éloignement dissimule ses faiblesses... [120] » Les envoyés russes, « grands instruments d'une illusion universelle », jouent fort habilement de ces craintes. Michelet dans ses *Légendes* essaie aussi de dissiper la crainte que la Russie inspire partout en faisant ressortir que sa force est surtout faite de ruse, de patience et de propagande dans tous les milieux [121]. Ph. Chasles insistait sur cet aspect de la puissance russe : « Si l'énergie teutonique ou saxonne fut bonne pour conquérir et fonder un monde nouveau, la flexibilité slave est merveilleuse pour exploiter un monde qui languit... » Opposant les insuccès de l'Angleterre aux progrès de la Russie, Chasles concluait : « La Russie, cachant son jeu, voilant ses pertes, grossissant ses victoires, élargissant son territoire, profitant de tout, même de ses faiblesses, a conquis dans l'Asie, à côté des possessions anglaises, un rang et une autorité factices qui agissent comme des réalités, puisqu'on en a peur. C'est tout ce que veut la Russie : un jour elle fera mieux... [122] »

Mauguin avait proposé de façon spectaculaire d'abandonner l'alliance anglaise au profit de l'alliance russe. Parmi les arguments qui lui furent opposés, un des plus remarquables est celui de Charles Duveyrier, ancien avocat saint-simonien et publiciste assez habile. Dans ses *Lettres politiques* publiées en 1843 on trouve une lettre adressée à Mauguin qui réfute le projet de ce dernier sur la base suivante : la Russie ne serait pas un allié solide, « son armée, suffisante pour défendre ce vaste territoire, serait impuissante hors de ses frontières. Telle est ma

conviction. Elle résulte de l'état des finances de l'Empire, de ses institutions de crédit, de son climat qui pendant la moitié de l'année annule la plus grande partie de ses forces maritimes, de l'imperfection de ses routes et de ses canaux qui rend toute circulation de vivres ou de troupes lente et coûteuse, de l'état social enfin [123]... »

Et Duveyrier, seul à cette époque, analyse avec lucidité les difficultés financières de l'Etat russe. En effet il est très coûteux de se procurer de l'argent en dehors des établissements d'Etat : dans le commerce le taux d'intérêt s'élève couramment jusqu'à 18 %, et les prêts hypothécaires se pratiquent au taux moyen de 10 %, en raison des risques courus. L'emprunteur se tourne donc normalement vers la Banque d'Emprunt et les Lombards de Saint-Pétersbourg et Moscou, qui prêtent au taux moyen de 4 %. Duveyrier estime que le total des sommes déposées dans ces institutions par les propriétaires aisés, les marchands riches, quelques fonctionnaires et industriels, s'élèvent au 1er janvier 1841 à un milliard de francs. Comme l'Etat alimente son budget en puisant largement dans ces dépôts, il suffit que les propriétaires, tenus de nourrir leurs serfs en cas de disette, demandent un peu trop de remboursements en même temps pour que la situation devienne critique. L'emprunt contracté en octobre 1840 auprès de la banque Hope n'avait nullement pour objet de préparer la guerre, mais de combler les brèches ouvertes dans les finances russes par deux mauvaises récoltes successives.

Analysant le compte rendu adressé à l'Empereur par le ministre des finances Cancrine, Duveyrier détaillait ainsi au 1er janvier 1841 le montant des dépôts effectués par les particuliers dans les établissements publics de crédits :

Dépôts à la Banque d'emprunt (chiffres en roubles-argent).	39 895 891, 18
Dépôts à la Banque du Commerce.....	127 692 690, 12
Total en roubles-argent	167 588 581, 30
Total en francs français	670 354 325, 22

Les dépôts aux Lombards, non publiés, font monter le total à environ un milliard de francs [124].

Le 28 juin 1854, Louis Jourdan dans le *Siècle* fournissait un nouveau tableau des dépôts au 1er janvier 1853 :

Dépôts à la Banque d'emprunt (chiffres en francs).....	530 653 940
Dépôts à la Banque du Commerce.....	750 680 596
Dépôts aux établissements de charité.....	276 889 868
Dépôts aux Lombards.....	1 663 373 916
Total en francs français.....	3 221 598 420
Total en roubles-argent [125].....	806 083 233

Cette dette flottante, puisque les particuliers peuvent à tout moment demander leurs fonds, a donc plus que triplé en douze ans. Léon Faucher commenta longuement ces chiffres dans un article de la *Revue des Deux Mondes* intitulé *Les finances de la guerre* (15 août 1854). « Les dettes flottantes de tous les autres Etats de l'Europe, additionnées l'une avec l'autre, n'en représentent pas la moitié [126]. » Duveyrier précisait que sur les 167 millions de roubles-argent déposés en 1840, 114 millions avaient été prêtés aux diverses administrations et au domaine de la Couronne, et 52 millions seulement aux particuliers [127].

En 1841 le montant de la circulation fiduciaire était de 595 776 310 roubles-assignations, soit 714 931 572 francs [128]. Il passait le 1er janvier 1853 à

311 375 581 roubles-argent, soit plus de 1 245 000 000 francs ; « qui représentaient une somme égale aux forces réunies de la circulation de banque en France et en Angleterre [129] ». La couverture en espèces était de 47 % au 1er janvier 1853, mais tombait à 37 % en mars 1854 au début de la guerre. Faucher tirait de ces chiffres des conclusions extrêmement pessimistes : évaluant à 500 ou 600 millions de francs les sommes nécessaires à financer la campagne de 1855, soulignant que le crédit de la Russie en Occident était épuisé, il déclarait : « Nous sommes en droit d'affirmer que, la guerre prenant de telles proportions, la Russie n'a pas les moyens de fournir deux campagnes. Si le gouvernement du tsar, au prix des plus grands sacrifices et des plus cruelles souffrances, en décrétant le cours forcé des billets et la banqueroute des établissements de crédit, parvenait à résoudre cette difficulté, ce serait un effort suprême. A la troisième campagne, l'empire russe, humilié et désorganisé, ne résisterait pas mieux à la révolte qu'à l'invasion [130]. » Il est vrai que Faucher, étudiant ensuite les finances de l'Angleterre et de la France, faisait ressortir que ce dernier pays, affecté par la disette de 1853 accompagnée d'une crise économique grave, amené par les événements à entretenir 500 000 hommes sous les armes et trois escadres en mer, ne se trouvait pas non plus dans une situation très confortable. L'emprunt de 250 millions était loin de suffire aux dépenses de guerre, et la dette flottante dépassait 750 millions en avril 1854. Mais, disait avec optimisme Léon Faucher : « Tout le monde en France est convaincu que la responsabilité de la guerre ne saurait peser sur le gouvernement, et c'est ce qui fait que l'on ne comptera pas les sacrifices pour maintenir la nation à la hauteur de ses destinées [131]. »

Voilà donc une des sources de la confiance que manifestent les Français au moment d'entrer dans une guerre avec la puissance qui avait vaincu Napoléon. La Russie, estimaient les plus clairvoyants des commentateurs, ne pourra supporter les charges de la guerre au-delà de 1855. La France et l'Angleterre sont en mesure l'une et l'autre, en raison de la solidité de leur économie et de leurs finances, malgré des crises passagères, de soutenir leur effort aussi longtemps qu'il le faudra. Les événements devaient confirmer ces vues.

Des différences sensibles se manifestent sur le sens de la guerre. L'*Univers* des 26-27 mai 1854 publiait un mandement de l'évêque d'Amiens sur six colonnes serrées, très violent contre la Russie. La civilisation est morte si elle n'arrête pas l'invasion dont le Nord nous menace. Mais les Papes ont vaincu les Césars : le Czar ne vaincra pas le Pape. « Le principe païen, vaincu dans les empereurs romains, ne triomphera pas, après dix-huit siècles, dans l'empereur de Russie. » Nous touchons avec ce mandement l'une des motivations les plus certaines de la guerre. Saint-Marc Girardin avait beau dire le 28 septembre 1854 dans les *Débats* : « La guerre actuelle n'est pas une guerre de haines et d'antinomies nationales ou religieuses. C'est une guerre essentiellement politique, et il importe de lui conserver ce caractère. » C'était faire trop bon marché des avertissements successifs qu'avait lancés la Russie à l'Occident, en particulier les deux mémoires dus à la plume de Fiodor Ivanovitch Tiouttchev. Nous connaissons déjà celui du 1er janvier 1850 intitulé *La Papauté et la question romaine ;* il avait été précédé d'un premier écrit de caractère plus politique intitulé *La Russie et la Révolution.* Cet article avait été lu en manuscrit à Nicolas Ier, qui avait exprimé le désir qu'il fût imprimé à l'étranger. M. Pigarev estime qu'il

ne fut connu en Russie que par l'Empereur et un cercle très restreint autour du poète et diplomate [132]. Tiouttchev envoya le texte à son beau-frère le baron Karl Pfeffel à Munich, et au printemps de 1849 le baron de Bourgoing, notre représentant à Munich et lié personnellement avec Tiouttchev, le fit imprimer à douze exemplaires sous le titre *Politique et moyens d'actions de la Russie, impartialement appréciés par P. de B.* En sous-titre l'opuscule portait : *Mémoire présenté à l'empereur Nicolas depuis la révolution de février, par un Russe, employé supérieur des Affaires étrangères.* Bourgoing dans son introduction présentait l'auteur comme « l'un des plus habiles et des plus instruits de cette chancellerie russe ». Il ajoutait que son intention était de combattre une opinion « très fausse et assez généralement accréditée en ce qui concerne la Russie : d'une part on croit que *cet empire a la volonté* de profiter des embarras de l'Europe pour réaliser d'anciens projets d'ambition ; de l'autre, on s'imagine *qu'il serait en état* de réaliser ces projets. Il y a là deux erreurs profondes [133]... » Malgré le petit nombre d'exemplaires, la brochure eut certainement un profond retentissement : une lettre de Pfeffel assure que celle-ci fut envoyée au président Louis-Napoléon Bonaparte, à Molé, à Thiers et quelques autres [134]. La *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1849 en fit une espèce de compte rendu dans la *Chronique de la quinzaine.* On y mettait l'accent sur le « panslavisme moscovite » qui animait l'opuscule. En fait Tiouttchev s'en prenait simultanément à deux idéologies : celle de la révolution et celle du catholicisme latin. Or elles ont en partie pactisé. Comme l'esprit de la révolution est fondamentalement anti-chrétien, le catholicisme, en pactisant avec lui, s'est renié lui-même : heureusement pour l'Europe, il existe « sur le trône de Russie un souverain en qui la pensée russe s'est incarnée, [...] la seule qui soit placée assez en dehors du milieu révolutionnaire pour pouvoir apprécier sainement les faits qui s'y produisent [135] ». Tiouttchev mettait en garde l'Allemagne contre la renaissance tchèque, qui se fonde sur la persistance de ses croyances hussites, « dans cette protestation toujours vivante de sa nationalité slave opprimée contre l'usurpation de l'église romaine aussi bien que contre la domination allemande ». Le prétendu « panslavisme » de Tiouttchev excluait les Slaves liés à Rome par leur religion, « la Pologne factieusement catholique, séide fanatique de l'Occident et toujours traître vis-à-vis des siens », les Croates, Dalmates, Illyriens [136].

Or les Serbes orthodoxes, les Bulgares, les Ruthènes sont menacés : « Il est peu probable que toutes ces secousses de tremblement de terre qui bouleversent l'Occident s'arrêtent au seuil des pays d'Orient, et comment pourrait-il se faire que dans cette guerre à outrance, dans cette croisade d'impiété que la révolution, déjà maîtresse des trois quarts de l'Europe occidentale, prépare à la Russie, comment pourrait-il se faire que l'Orient chrétien, l'Orient slave et orthodoxe, lui dont la vie est indissolublement liée à la nôtre, ne se trouvât pas entraîné dans la lutte à notre suite ? Et c'est peut-être même par lui que la guerre commencera, car il est à prévoir que toutes ces propagandes qui le travaillent déjà, propagande catholique, propagande révolutionnaire, toutes opposées entre elles, mais réunies dans un sentiment de haine commune contre la Russie, vont maintenant se mettre à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais [...] En un mot quelle ne serait pas l'horrible confusion où tomberaient ces pays d'Orient aux prises avec la révolution, si le légitime souverain, si l'empereur orthodoxe d'Orient tardait encore longtemps

à y apparaître[137] ! » Le chroniqueur de la *Revue* concluait de son côté : « Sans nous soucier beaucoup de son armée, qui n'est pas aussi redoutable que l'on aime à le dire, nous craignons l'extension de son influence, infiniment plus active et plus puissante qu'on ne le veut croire[138]. »

Voilà, nous semble-t-il, une deuxième clé du sentiment français qui permet d'entrer dans les raisons profondes de la guerre de Crimée. Les Français ne craignent pas tellement la force armée russe : ses échecs en Pologne, ses difficultés en Hongrie rassurent. L'auteur d'un pamphlet républicain de 1849 disait : « Souvenez-vous bien que le Cosaque, le vrai Cosaque, celui du Don, invincible sous vos oncles, a été battu par la République. Le charme est à jamais rompu qui le rendait formidable, rompu dans les marais hongrois[139]. » Le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes,* avant de parler de la brochure de Tiouttchev, notait : « Il n'y a peut-être que la révolution, sortant tout armée du sol, qui puisse avoir raison de la Russie chez elle, et la révolution, qui ne demanderait pas mieux sans doute que de lever la tête, a été par prévoyance entièrement désarmée. Mais que la Russie franchisse sa frontière, elle perd ses avantages[140]... » La leçon de 1812 n'est certes pas oubliée. Lorsqu'on fera la guerre à la Russie, il ne sera pas question d'une invasion terrestre. Des débarquements sous la protection de flottes puissantes, la destruction d'un port, voilà le visage de cette guerre, qui n'en sera pas moins longue et coûteuse : il n'est même pas question d'occuper l'ensemble de la Crimée. Cette guerre n'est en réalité qu'une démonstration de force, destinée non pas à abattre l'ennemi, mais à annuler les effets de sa propagande en Orient, en Europe centrale et jusqu'en Allemagne. Il fallait faire perdre la face à l'Empereur en l'obligeant à rabaisser ses prétentions, ou comme disait Saint-Marc Girardin, « faire comprendre à la Russie qu'elle doit renoncer à ses rêves d'hégémonie européenne[141] ».

La philosophie de la guerre de Crimée, nous la trouvons dans un article d'Emile Montégut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1854. Intitulé *De l'idée de monarchie universelle*[142], il se situe à la même hauteur d'inspiration que les articles de Tiouttchev[143]. Comme ce dernier, il estime que le catholicisme romain et l'idéologie révolutionnaire ont quelque chose en commun. Pour Tiouttchev, c'était leur caractère anti-chrétien ; pour Montégut, c'est l'aspiration à la domination universelle. Enfin depuis le XVIe siècle, la France, l'Espagne, l'Autriche ont caressé des rêves d'hégémonie, tandis que ni l'Angleterre, ni la Suède, ni la Hollande n'ont manifesté « cet esprit d'envahissement décoré chez nous des noms magnifiques d'unité et de monarchie européenne[144] ». D'autre part, les idées d'autorité et d'unité se retrouvent tout aussi absolues chez les Jacobins : « L'idée de domination universelle par le peuple » est en son fond identique « à l'idée de domination universelle par les rois ». A la modération, à la patience, à la sagesse pratique des pays protestants, Montégut oppose l'orgueil, la superstition, la folie des peuples qui « ont été possédés de cette diabolique ambition[145] », cause de tant de malheurs.

Aujourd'hui, au milieu du XIXe siècle, « deux nations colossales, faibles encore, mais faibles seulement parce qu'elles n'ont pas eu le temps d'assembler et de concentrer leurs forces énormes, se sentent prises à leur tour de ce vertige de domination : l'Amérique et la Russie. De ces deux ambitions, une seule est jusqu'à présent redoutable, celle de la Russie[146]. » Redoutable par l'habileté, la dissimulation, la souplesse qui sont les traits

dominants de ce peuple : plus redoutable encore à cause de l'état de l'Europe : « Pour résister efficacement à la Russie, il ne faudrait pas seulement résister à ses troupes, il faudrait aussi résister à son esprit et à ses idées[147]. » Or le principe aristocratique ayant disparu, les individus sont égaux mais perdent toute liberté individuelle : « Une démocratie trop absolue fraie les voies au despotisme. » Seuls restent en présence la masse populaire et le protecteur qu'elle se donne inévitablement. « Cet état est presque celui de l'Europe moderne. Quel beau moment pour rêver la monarchie universelle ! » Et Montégut effectue brillamment le rapprochement qui est au cœur de son raisonnement : « Et maintenant ouvrez M. de Haxthausen et les rares voyageurs qui ont su voir et pénétrer le génie de la Russie, et dites si cette idée de l'égalité par le tsar et du nivellement par la souterraine puissance ne s'y trouve point. La Russie ne paraît si dangereuse que parce que ses tendances politiques se trouvent juste au niveau des dispositions morales de l'Europe[148]. » Le parallèle exprimé par Tocqueville se trouve ici enrichi de tout ce que l'on a appris pendant vingt ans en Occident sur la Russie, à travers Custine, Haxthausen, Herzen. Non seulement la Russie est chez Montégut le symbole du despotisme, comme la démocratie absolue, qui ont en commun « la haine de l'individu et son absorption dans l'Etat », c'est-à-dire les caractéristiques de ce que nous nommons aujourd'hui l'Etat totalitaire, mais elle représente une idée plus dangereuse encore.

La Russie « est la main des peuples slaves » : mais Montégut va plus loin et lui prête « une pensée de vengeance » qu'elle partage avec tous les peuples, slaves ou non, qui jusqu'à présent ont été écrasés par les envahisseurs les plus divers, Turcs, Tatars, Allemands, et sont restés au seuil du monde moderne, sans classe moyenne, sans industrie, sans renaissance, sans réforme, sans institutions modernes. Dans une perspective à la Toynbee, Montégut estime que « les injustices accumulées finissent par devenir un germe de mort pour les oppresseurs et pour les innocents à la fois ». Bien qu'il admette, lui aussi, que la Russie sera militairement repoussée, il n'en prend pas moins plaisir à une vision de cataclysme, l'affrontement des peuples nantis et des peuples écrasés : alors apparaît « un empire redoutable, armé de pied en cap, qui vient troubler dans ses joies et dans ses plaisirs, dans ses affaires et sa poursuite de la richesse et du luxe, l'Europe heureuse et tranquille [...][149] »

NOTES DU CHAPITRE DOUZIEME

1. Denis de Rougement, *Les chances de l'Europe*, Neuchâtel 1962, p. 48.
2. Alexandre Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle*, P. 1929, pp. 171-72.
3. A. de Tocqueville, *Œuvres complètes*, éd. J. P. Mayer, P. 1951, t. I, pp. 430-32.
4. Dieter Groh, *Russland...*, p. 167.
5. *Ibid.*, p. 133 et note 1.
6. Mac Nally, *Das Russlandbild...*, p. 75.
7. Sainte-Beuve, *Cahiers*, pp. 65-68. Cité également par D. de Rougemont, *Les chances de l'Europe*, p. 73. Voir d'autres textes réunis par le même auteur dans *Vingt-huit siècles d'Europe*, P. Payot 1961, pp. 268-276. Melchior Grimm exprimait la même idée en 1790 dans une lettre à Catherine II à laquelle il offrait ses services, cf. Rougemont, *Les chances...*, pp. 72-73.

7 *bis*. Cf. Cl. Pichois *Philarète Chasles*... P. Corti 1965 t. I p. 480. Plus tard, Ph. Chasles évoque une « civilisation américaine et russe dont la sphère sera gigantesque... » *J. des Débats* 27 mars 1839.
8. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, P. La Pléiade, t. II, p. 260.
9. *Ibid.*, p. 273.
10. *Ibid.*, p. 274.
11. *Débats*, 3 décembre 1840.
12. *Débats*, 21 janvier 1842.
13. Destourmiz de Grangeville, *De M. Mauguin et de son alliance russe*, P. mars 1841, p. 4. Ce qui empêchait de prendre Mauguin au sérieux, c'était aussi son attitude antirusse, avant son voyage (voir son discours du 11 janvier 1840 dénonçant les ambitions de la Russie). En somme, il suit la démarche inverse de Custine : parti antirusse, il revient converti.
14. Destourmiz de Grangeville, *La Russie à Constantinople*, p. 10.
15. *La Presse*, 3 février 1840.
16. Sainte-Beuve, *Chroniques parisiennes*, 5 nov. 1844, p. 277.
17. *La Presse*, 23 mars et 24 avril 1840.
18. *Revue d'Hist. Mod. et contemp.*, janv.-mars 1961, pp. 61-65.
19. *De la Russie et de la France. Entretiens politiques, par un inconnu*, 1842 p. 227.
20. Quesnet et Santeul, *France et Russie*, p. 58.
21. *Ibid.*, p. 86.
22. Sosthène Chaussenot, *La France et la Russie...*, 1843, p. 7.
23. Proudhon, *Carnets, éd. P. Haubtmann*, P. 1960, t. II, p. 311.
24. *Ibid.*, p. 323.
25. Voir chap. V note 9.
26. Arch. Aff. Etrang. Russie, t. 197.
27. *Débats*, du 23 janvier 1844.
28. Discours de Lamartine, 1er juillet 1839, cf. *La Presse* du 2. Dans l'entretien LXI du *Cours familier de littérature*, Paris 1861, Lamartine exprime à nouveau son hostilité à l'alliance russe, qui serait « la trahison de l'Europe et de nous-mêmes » (tome XI, p. 15), à l'unité allemande, « la coalition en permanence contre la France » (p. 21), et son attachement à l'alliance autrichienne, seul remède contre « L'UNITE RUSSE » (p. 27).
29. *Débats*, du 22 janvier 1845. Au contraire, le marquis de Dreux-Brézé, légitimiste, avait dénoncé avec force le 21 janvier 1843 la croissance de la Prusse par le moyen du Zollverein, « ligue dirigée contre l'esprit français ».
30. Un bref aperçu dans G. Zeller, *La France et l'Allemagne depuis dix siècles*, P. Colin 1932, rééd. 1945, pp. 179-183. Voir E. Quinet, *De la Teutomanie, état politique de l'opinion allemande, sa haine contre la France* dans *R.d.D.M.*, 15 décembre 1842. Vue d'ensemble dans P. Sagnac, *La crise de l'Occident et la question du Rhin* dans *R. des ét. napoléoniennes*, 1919-1920.
31. Victo Hugo, *Le Rhin, conclusion* IV dans *Œuvres politiques complètes. — Œuvres diverses*, éd. Fr. Bouvet, P. Pauvert 1964, p. 1018.
32. *Ibid.*, VIII, p. 1023.
33. *Ibid.*, XVII, p. 1033.
34. Michelet, *Le Peuple*, 1846. A M. Edgar Quinet, P. Didier 1946, p. 27.
35. *Ibid.*, p. 243 n. 1.
36. Mickiewicz, *Les Slaves*, P. 1914, p. 229.
37. V. notre Introduction aux *Légendes* de Michelet.
38. Voir chap. V.
39. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV. Résumé du voyage, pp. 466-67.
40. *Ibid.*, p. 467.
41. *Ibid.*, pp. 476-77.
42. *Ibid.*, p. 479. Cf. Claude Roy, *Voyage en Chine*, P. 1965, « Venu en Chine éperdu d'amour et d'admiration, j'en suis reparti amer et terrorisé », dans *Le Nouvel Observateur*, 6-12 octobre 1965, p. 13.
43. Custine, *op. cit.*, p. 480. Même idée chez Tocqueville en 1851 (*Souvenirs*, p. 227).
44. Noblet, *Des alliances commerciales de la France. Ce qu'elles sont et ce*

qu'elles pourraient être. Dans *La liberté de penser,* 15 février 1850, p. 265.
45. *Débats,* du 24 décembre 1846 (leader).
46. *Débats,* du 16 janvier 1847 (leader).
47. *Débats,* du 1er avril 1849.
48. *Débats,* du 23 mai 1849.
49. *Le Peuple,* 8-15 nov. 1848, p. 6 (non signé).
50. *Le Peuple,* dim. 7 janvier 1849, p. 1 (non signé).
51. P. Mérimée, *Corresp. générale,* t. V, n° 1443, p. 420.
52. *Ibid.,* n° 1454, p. 435.
53. *Ibid.,* n° 1494, p. 484.
54. *Débats,* du 17 janvier 1850.
55. *Débats,* du 1er mars 1850.
56. *Débats,* du 18 février 1851.
57. *Débats,* du 11 février 1851.
58. A. Romieu, *Le spectre rouge de 1852,* P. Ledoyen 1851, pp. 20-21.
59. Stephen Dacier, *Le canon russe et le spectre rouge,* P. 1851, pp VIII et V.
60. V. Hugo, *Avant l'exil* dans *Œuvres politiques complètes...,* P. 1964, p. 93.
61. H. Taine, *Sa vie et sa correspondance. Correspondance de jeunesse 1847-53,* P. 1902, pp.
62. Horace, *Epodes,* XVII v. 1.
63. *Débats,* vendredi 16 avril 1852, rubr. Variétés.
64. A. Comte, *Système de politique positive,* t. IV, chap. V cité dans *Politique d'Auguste Comte,* présenté par P. Arnaud, P. Colin 1965, p. 273.
65. A. Comte, *Système de politique positive,* P. août 1853, t. III, p. XIII.
66. *Ibid.,* p. XXX.
67. *Ibid.,* p. XXXI.
68. *Ibid.,* p. XLII-XLVII.
69. *Ibid.,* p. XIV.
70. *Ibid.,* p. XIV. Comte blâmait le Tzar parce qu'il entrait en conflit avec la Turquie, en laquelle le philosophe plaçait autant d'espoirs qu'en la Russie : cf. la lettre à S.E. Reschid-Pacha, ancien grand vizir de l'Empire Ottoman, datée du 7 Homère 65 (4 février 1853), *ibid.,* p. XLVII.
71. Las Cases, *Mémorial de Ste-Hélène,* P. Garnier, t. I, p. 298 (18 avril 1816).
72. D. Groh, *op. cit.,* p. 125 n. 1.
73. Par ex. Laverdant, *La déroute des Césars...,* P. 1851, p. 175.
73 bis. *Gazette de France,* 22 juillet, 29 sept. 1843. Ces légitimistes-là sont anti-russes, mais plus encore anti-autrichiens. Voir aussi A. Tudesq, *La légende napoléonienne en France en 1848* dans *Rev. Hist.,* juill.-sept. 1957, pp. 64-85.
74. Cf. notre chapitre VI.
75. Herzen, *Lettres d'un Russe de l'Italie. Réminiscences de 1850-52.* Première lettre, Nice 30 juin 1850, traduction de Herzen datée Lugano 2 juillet 1852, publiée pour la première fois au t. V de l'éd. Ac. des Sc. M. 1955, p. 385.
76. Donoso Cortés, marquis de Valdegamas (1809-1853) prononça un discours aux Cortes le 30 janvier 1850 qui suscita une émotion considérable en Europe. Inspiré de Bonald et J. de Maistre, ce discours annonçait que l'Europe, pour avoir ruiné l'autorité divine comme l'autorité humaine, allait au-devant d'un cataclysme inouï. Les nouveaux Barbares sont les Russes, qui ne tarderont pas à succomber à leur tour aux mêmes poisons que l'Occident. Cf. D. Groh, *op. cit.,* pp. 279-283. Herzen lui répondit par un article brillant dans la *Voix du Peuple,* du 18 mars 1850, réimprimé dans le t. VI de l'éd. Ac. des Sc., pp. 351 ss.
77. Herzen, Corresp. éd. Ac. des Sc., t. XXIV, M. 1961, p. 127.
78. Herzen, *Lettres...,* Lettre 13e, Nice 1er juin 1851, t. V, p. 3.
79. « Jean-Charles-Ernest Cœur-de-Roy, âgé de 24 ans, né à Avallon (Yonne), étudiant en médecine, ayant demeuré à Paris, à l'Hôpital du Midi, place des Capucins, et rue Saint-Laurent, 28. Absent. » N° 13 de l'acte d'ac-

cusation dans l'affaire du 13 juin 1849, Haute Cour de Justice de Versailles, supplément aux *Débats* du 13 octobre 1849.

80. *Œuvres d'Ernest Cœurderoy*, P. Stock 1910, 3 vol. in-18 éd. par Max Nettlau, notices en tête de chacun des trois vol. Il ne s'agit que d'une réimpression de l'autobiographie de Cœurderoy, *Jours d'Exil*, parue d'abord à Londres, 1re partie 1854, 2e partie 1855.

81. E. Cœurderoy, *La Révolution dans l'Homme et dans la Société*, Bruxelles Tarride 1852, p. 141.

82. *Ibid.*, p. 213.

83. *Ibid.*, pp. 217-18.

84. La lettre de Cœurderoy à Herzen est reproduite par celui-ci dans *Byloe i doumy*, éd. Ac. des Sc., t. XI, pp. 60-65. Herzen lui répondit assez cordialement mais sans farder leur désaccord le 7 juin 1854, de Londres, éd. Ac. des Sc., t. XXV, pp. 182-4.

85. Max Nettlau fait remarquer que l'aspect de l'édition n'a rien d'anglais.

86. E. Cœurderoy, *Hurrah! ! ! Ou la Révolution par les Cosaques*, Londres octobre 1854, in-12, 437 pp.

87. *Op. cit.*, pp. 18-19.

88. *Ibid.*, p. 24.

89. *Ibid.*, p. 26. Augmentation des contributions de 45 centimes par franc le 18 mars 1848 par Garnier-Pagès. Cf. Flaubert *Education Sentimentale* P. A. Colin 1957 p. 317.

90. *Ibid.* p. 39.

91. *Ibid.*, p. 179.

92. *Ibid.*, p. 231.

93. Proudhon, *Correspondance*, P. Lacroix 1875, t. VI, p. 125.

94. Bruno Bauer, *De la dictature occidentale*, Berlin 1854, p. 36. Voir Dieter Groh, *op. cit.*, pp. 263-274.

95. Bruno Bauer, *Die russische Kirche*, 1855, p. 4.

96. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1854, pp. 690-91.

96 bis. L'argumentation de Ph. Chasles contre B. Bauer ressemble ici à celle d'Arnold Ruge contre Herzen, dans une lettre qu'il lui envoya en 1854. A. Ruge *Briefwechsel-Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880*, Berlin 1866, t. II, p. 147 ss. cité par D. Groh, *Russland...*, pp. 251-52.

97. Ernest Renan, *Correspondance*, éd. C.-Lévy, pp. 38-39.

98. P. Nizan, *Aden Arabie*, rééd. par J.-P. Sartre, P. Maspéro 1960, cité par P.-H. Simon, *Le Monde*, 27 juillet 1960.

99. Bougrenet de la Tocnaye au procès du Petit-Clamart, séance du 2 février 1963. On est un peu surpris de trouver Buffon parmi ceux qui ont invoqué une descente des Moscovites du Nord vers le Midi pour accomplir « la réhabilitation de cette partie croupissante de l'Europe », Buffon, *Correspondance*, publiée par Nadault de Buffon, P. 1860, t. II lettre à Catherine II. Mais Buffon pensait sans doute à la Turquie.

100. Arch. Aff. Etr. Mémoires et Documents, 1831 à 1852, Russie, t. 37, La Ferronnays à Périer, Moscou 29 mars 1842, f° 221.

101. Arch. Aff. Etr. Russie, t. 202, Cazener à Lamartine.

102. Les Polonais du groupe de la *Tribune des Peuples* répandent évidemment à plaisir ce genre d'informations. Voir par exemple [Charles-] Edmond Choieçki [sic] *La paix et la guerre. Lettre à M. Paul de Bourgoing...*, P. Garnier 1849, in-8°, 60 pp. (*B.F.* 16 juin). « On s'abuse sur la puissance de la Russie », p. 49 (soldats démoralisés, officiers médiocres), et « quoi qu'en disent MM. Thiers, Molé et de Falloux, cet immense empire qu'on appelle la Russie n'a de condition de durée que dans son isolement et dans son immobilité ».

103. D'après *The Sun*, dans les *Débats*, du 20 janvier 1850.

104. Custine, *La Russie en 1839*, t. IV. Résumé du voyage, p. 447.

105. Voir chapitre XI.

106. Voir l'Introd. aux Légendes de Michelet.

107. Désiré Laverdant, *La déroute des Césars...*, P. 1851, p. 4.

108. *Ibid.*, p. 133.

109. *Ibid.*, pp. 135-36.
110. *Ibid.* p. 336.
111. *Ibid.*, p. 332 n. 1.
112. *Ibid.*, p. 375 et 398. C'est une citation de Daniel IV, 29.
113. Michelet, *Légendes*, P. 1854, p. 230.
113 bis. *Poslanie k stradal'tsam*, écrit en 1826 par la comtesse âgée de quinze ans, et publié pour la première fois dans le recueil *Dekabristy*, Léningrad Priboï 1926, pp. 7-8.
114. Herzen, *Sobr. Sotch.*, éd. Ac. des Sc., t. XII, pp. 289-90.
115. G. Monod, dans *La Revue*, 1907, n° 11, pp. 308-310, et une copie de la main de Michelet avec quelques ratures à B.H.V.P. fonds Monod A 4815 ter/3. Ce texte n'est pas inédit comme le pensait P. Viallaneix, *La Voie Royale*, P. 1959, p. 286.
116. Même développement sur Pestel dans *Légendes*, P. 1854, p. 212 ; cf. B.H.V.P. fonds Monod A 3841/37 v°. Sur ce projet politique de Pestel, voir M. V. Netchkina, *Dvijenie Dekabristov*, M. 1955, t. I, pp. 294-95.
117. Michelet, *Le Peuple*, 1846, éd. Refort, pp. 242-43.
118. Lettre à Herzen du 1er juillet 1855. Réponse de Herzen le 8-9 juillet (*Sobr. Sotch.*, t. XXV, pp. 275-277).
119. *La Presse*, 3 juillet 1839.
120. *Les Débats*, 11 octobre 1840.
121. Michelet, *Légendes*, P. 1854, pp. 126-27.
122. *Débats*, 20 octobre 1840.
123. [Ch. Duveyrier] *Lettres politiques*, P. Beck, t. I, 1843, p. 204.
124. *Ibid.*, pp. 205-07.
125. Barante envoyait à Thiers le 31 août 1840 une longue lettre sur les finances russes, mais il ne disposait que de chiffres très partiels (A.A.E. Russie, t. 196).
126. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1854, p. 753.
127. *Lettres politiques*, p. 212.
128. Le 1er juillet 1843 un manifeste annonça l'émission progressive de billets de crédit destinés à remplacer les assignations, dont le total s'élevait à environ 596 millions de roubles, jusqu'à concurrence de 170 millions de roubles-argent (rapport de 1/3,5 environ). Cette somme devait être couverte au sixième par une encaisse métallique déposée à la forteresse de Saint-Pétersbourg ; mais Nicolas Ier réussit à constituer une réserve équivalente à 146 millions de roubles au 1er janvier 1853. Cette encaisse diminua au cours de la guerre, tandis que le volume des billets de crédit s'enflait sans arrêt : il atteignit 478 millions de roubles-argent en 1859. Voir M. K. Rojkova, *Gosoudarstvenny bioudjet* dans *Otcherki èkonomitcheskoï istorii Rossii pervoï poloviny XIX veka*, M. 1959, pp. 366-68.
129. *R.d.D.M.*, 15 août 1854, p. 756.
130. *Ibid.*, p. 759.
131. Léon Faucher, *Les Finances de la guerre*, *R.d.D.M.*, 1er sept. 1854, p. 959.
132. Cet article avait été écrit par Tiouttchev en avril 1848. Voir K. Pigarev, *Jizn' i tvortchestvo Tiouttcheva*, P. 1962, pp. 120-123.
133. P. de B[ourgoing], *Politique et moyens d'action de la Russie*, P. 1849, Intr. p. III.
134. Lettre du 28 mai 1849. Pigarev, *op. cit.*, p. 123 et n. 32.
135. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1849, p. 1054.
136. *Ibid.*
137. *Ibid.*, p. 1055.
138. *Ibid.*, p. 1056.
139. Louis Labarre, *Républicaine ou cosaque ? Au citoyen Bonaparte, président de la République française*, Bruxelles 1849, p. 29.
140. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1849, p. 1052.
141. Saint-Marc Girardin, *Débats*, 28 sept. 1854.
142. A la table de la *Revue* (7e vol.) le titre est différent : *Simples essais sur le temps présent. — De l'esprit d'envahissement et de domination.* L'ar-

ticle lui-même est précédé d'un grand titre : *Perspectives sur le temps présent.*

143. Article réimprimé par Montégut dans ses *Libres opinions*, P. 1858. Sur Montégut, A. Laborde Milaâ, *Un essayiste : Emile Montégut*, P. Escoffier 1922, in-8°, 346 pp. et P.-A. Muenier, *Un grand critique du XIX° siècle, Emile Montégut*, P. Garnier s.d. [1925]. Ce critique, p. 340 n. 123, veut que cet article soit « plein d'allusions détournées aux défauts de l'Empire et au caractère funeste pour la civilisation de cette forme du gouvernement démocratique ». Il nous semble au contraire que Montégut entend dire son fait, comme tant d'autres, au despotisme russe, aussi *niveleur* que les socialistes.

144. E. Montégut, *op. cit.*, p. 196.

145. *Ibid.* p. 199.

146. *Ibid.*, pp. 202-03.

147. *Ibid.*, p. 205.

148. *Ibid.*, p. 206.

149. *Ibid.*, pp. 207-08.

Conclusion

Arrivé au terme de notre enquête, nous essaierons d'en faire ressortir les principaux résultats. Une première constatation : à partir de 1790, nombre d'opposants à la Révolution et à l'Empire ont émigré jusqu'au fond de la Russie, alors que cinquante ans plus tard ce sont des Russes qui quittent leur pays pour des raisons politiques. Le fait est nouveau et considérable, car il inaugure un mouvement qui durera sans interruption jusqu'à nos jours. On commence en effet à partir de 1840 à entendre parler de Russes qui refusent de rentrer chez eux malgré les sommations de leur gouvernement. Ils font plus, ils écrivent dans des journaux français les raisons de leur attitude, composent des pamphlets, dénoncent les tares du régime politique et social de leur pays. Bientôt même ils s'associent aux éléments les plus avancés des milieux révolutionnaires européens qu'ils retrouvent à Paris, à Bruxelles, à Genève, à Nice, à Genève, à Londres. Entre Bakounine et Marx, entre Herzen et Proudhon se nouent pour un temps des liens intellectuels et politiques bien connus : mais nous avons essayé de montrer qu'il s'en est formé beaucoup d'autres, non moins intéressants pour qui veut saisir la naissance d'une appréciation nouvelle du problème russe par les Français. Sans doute l'attention portée à ces Russes protestataires est-elle sporadique et intermittente : il n'en reste pas moins que la France a la première servi de lieu de rencontre permanent, au moins jusqu'en 1849, et la première aussi perçu l'importance du phénomène : à partir de 1848 la solidarité des aspirations démocratiques s'étend à la Russie.

Les Français ont aussi le curieux spectacle de deux espèces de Russes qui vivent à Paris en même temps, mais s'ignorent ostensiblement, s'ils se surveillent en secret. Le prince russe n'a pas chassé le milord anglais, mais il lui fait une sérieuse concurrence sur les champs de courses, auprès des lorettes et dans l'estime des traiteurs. Son image va s'imposer en France jusqu'en 1917 : souvent même on ne verra la Russie qu'à travers ce type caricatural, les autres classes sociales russes restant connues de quelques rares voyageurs. On est frappé par la liberté des manières, par la conduite insolente et le faste désinvolte de ces aristocrates peu semblables aux nôtres, mais si désireux d'adopter le ton parisien qu'ils réussissent à s'intégrer plus facilement que n'importe quels autres étrangers à la société française du temps de Louis-Philippe. Cependant les Français prennent peu à peu conscience de l'étroite surveillance à laquelle sont soumis même hors de leur pays ces Russes en apparence si indépen-

dants. D'une part les émigrés politiques dénoncent un agent tel que Jacques Tolstoï, d'autre part les réfutations maladroites et trop concertées du livre de Custine discréditent un personnage aussi connu que Nicolas Gretch. La méfiance va plus loin : on accuse certains Russes de se livrer à des formes inédites d'espionnage industriel et commercial. Malgré tout les soupçons s'arrêtent aux portes de quelques demeures. Non seulement les dames russes sont reçues dans le meilleur monde, mais elles ouvrent elles-mêmes des salons où se pressent hommes d'Etat, écrivains, artistes, aristocrates et même gens d'Eglise. Il est vrai que dans plusieurs cas ces dames ont rompu avec leur patrie pour des motifs personnels : la conversion au catholicisme suffit en particulier à leur valoir la disgrâce impériale.

Ainsi, sans passer les frontières de leur pays, les Français disposent-ils de quelques éléments de jugement bien définis en ce qui concerne les Russes. Comme la situation sociale de la Russie n'évoluera pas de façon décisive jusqu'en 1917, on s'explique la permanence de ces représentations sommaires, qui peuvent se ramener à deux types principaux : *l'émigré politique*, bientôt nihiliste, puis anarchiste, et enfin bolchevik, dont Bakounine est le premier et inoubliable spécimen, et l'*aristocrate russe*, qui considère la Russie comme la source de ses revenus, et Paris comme l'endroit du monde où il est le plus agréable de les dépenser.

Cette vision simpliste n'est heureusement pas la seule, si elle est la plus banale. Divers voyageurs ont ramené de Russie une image plus nuancée, faite il est vrai de traits mal superposables et souvent contradictoires. Nous avons étudié ailleurs les conditions de transport et de travail des « anonymes » qui vont chercher un emploi en Russie. Dans ce livre ne figurent que les voyageurs « intellectuels », ceux qui ont laissé un récit suivi de leurs impressions et de leurs expériences. Personnalités très variées, ils ont en général de la Russie une vue limitée, et ceci pour plusieurs raisons. Très peu d'entre eux savent le russe, beaucoup restreignent leur séjour à quelques semaines ou quelques mois, enfin plusieurs ne voient que deux ou trois grandes villes, et dans chacune d'elles ne fréquentent que l'aristocratie. Compte tenu de ces insuffisances communes au plus grand nombre des voyageurs français, on constate qu'une majorité de témoignages rend un son favorable au pays considéré comme un tout. La signification de ce fait est claire : se dirigent plutôt vers la Russie des voyageurs bien disposés envers ses institutions. En particulier Haxthausen et Le Play, les seuls qui fournissent à cette époque des données précises sur le monde rural, idéalisent sensiblement les conditions de vie et tendent à proposer en exemple aux sociétés d'Occident un cadre patriarcal où, pensent-ils, l'individu est à l'abri de la démoralisation et de la prolétarisation qui menacent l'Europe de catastrophes. Numériquement peu nombreux, ces voyageurs aux préoccupations scientifiques ont exercé une influence durable jusqu'aux travaux de Mackensie Wallace et de Leroy-Baulieu.

L'espèce la plus répandue parmi les voyageurs est le touriste. Elle se caractérise pour nous plutôt par un certain mode de vision que par une appartenance sociologique définie. Par exemple Balzac, fasciné par la vie de château qu'il pense goûter en Ukraine et par les perspectives du bonheur conjugal auquel il aspire, entre dans la catégorie des touristes à cause de sa *Lettre sur Kiew*, comparable pour son caractère superficiel et sa peinture exclusivement pittoresque des régions parcourues aux récits de Marmier, du vicomte d'Arlincourt ou de Saint-

Julien. D'autres vont chercher en Russie un succès que la France ne leur accorde pas suffisamment à leur gré. Cette attitude est intéressante, parce qu'elle rejoint celle des ouvriers et techniciens dont nous avons parlé : tout se passe comme si la propagande libérale et catholique contre la Russie de Nicolas Ier, malgré son caractère bruyant et insistant, ne touchait finalement pas l'ensemble de l'opinion française. La Russie garde aux yeux de ces Français l'attrait d'un pays neuf, à la fois rude et hospitalier, où la valeur individuelle est mieux appréciée, en dépit du système politique, que dans notre société bourgeoise aux classes compartimentées. Artistes et écrivains paraissent trouver dans l'aristocratie russe plus d'ouverture d'esprit et de goût que dans la France de Louis-Philippe. La vie au sein de cette société raffinée reposant économiquement sur le servage présente un peu le charme de celle qu'on mène à la même époque dans les Etats sudistes d'Amérique.

Il est vrai que certains voyageurs reviennent de Russie dans des dispositions beaucoup moins bienveillantes. Si le légitimiste ferme habituellement les yeux sur les conditions sociales autres que l'aristocratie, et trouve admirable l'efficacité politique du régime, le libéral juge inacceptable *a priori* un système où le culte aveugle du souverain tient lieu de vie politique. Autre fait notable : les témoignages les plus critiques émanent de voyageurs qui ont séjourné longuement dans le pays. Ils ont de la Russie une expérience complexe, très différente de celle des touristes ordinaires. Un cas spécial est celui de la princesse Mathilde, que sa situation conjugale ne pouvait rendre indulgente vis-à-vis du pays de son mari. Barante et d'André sont des diplomates, le dernier en poste pendant treize ans, le couple Hommaire de Hell a longuement parcouru la Russie méridionale dans des conditions sportives, le pasteur Rohr comme l'Anglais Henningsen ont tous deux une connaissance irremplaçable, par le dedans, de la vie russe à cette époque. Il est regrettable que le livre de ce dernier, comme celui de Lacroix qui renferme le témoignage d'André, paraissent après *La Russie en 1839*, dans son sillage en quelque sorte : bien qu'éclipsés par ce livre, ils conservent cependant une valeur propre. Plus suspects encore, trop visiblement entreprises de librairie et de propagande, les ouvrages de G. de Lagny et de Léouzon Le Duc manifestent une russophobie de circonstance dont les mobiles ne paraissent rien moins que désintéressés.

Tous ces livres sur la Russie ne servent finalement qu'à mieux faire ressortir l'importance de celui de Custine, où Saint-Marc Girardin voyait « presque un événement ». On a rapproché *La Russie en 1839* de *La Démocratie en Amérique*, et assurément Custine chercha en suscitant le rapprochement à obtenir le crédit intellectuel dont jouissait Tocqueville. Mais la singularité de *La Russie en 1839* est qu'il constitue surtout une volte-face imprévisible. Si Tocqueville prévoit, comme Chateaubriand, dans la démocratie, le nivellement à l'américaine, le destin inévitable de notre civilisation qui n'a pas su ni voulu conserver son aristocratie, Custine part convaincu de l'excellence des régimes absolus, comme Balzac, et revient converti aux systèmes constitutionnels. Tocqueville se résigne à la démocratie, Custine revient réconcilié avec le gouvernement de Louis-Philippe. A un siècle de distance, c'est évidemment Tocqueville qui paraît aborder les véritables problèmes, tandis que Custine semble se complaire dans un dilemme déjà dépassé de son temps. Cependant son livre a provoqué un choc dans l'opinion plus sensible à court terme que celui de *La Démocratie en Amérique*.

Nous avons essayé d'abord de pénétrer dans la genèse du livre plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, parce que sa signification réelle nous semblait avoir été volontairement cachée par l'auteur. Le résultat de ces recherches tient en quelques mots. Custine a dissimulé avec soin ses véritables informateurs parce qu'il ne se souciait en aucune façon de les compromettre. Il a bouleversé à dessein la chronologie de son séjour en Allemagne, et laissé reconnaître aux plus avertis de ses lecteurs le prince Kozlovski, parce qu'il était mort depuis trois ans en 1843, lors de la publication de l'ouvrage. Mais nous tenons A. I. Tourguéniev pour le principal informateur de Custine : en particulier il a recommandé l'écrivain à ceux qui en Russie pouvaient le mieux l'aider à « deviner » : Viazemski, Sverbéiev, Boulgakov, Tchaadaïev, d'autres encore. En ajoutant les indications recueillies auprès de ces Russes réduits au silence à celles que les diplomates français, La Ferronnays, d'André, Barante, tenus eux aussi à la réserve d'usage, ne manquèrent pas de lui fournir, Custine donna à ses lecteurs l'impression qu'ils découvraient la Russie pour la première fois, qu'un silence enchanté venait d'être rompu.

De même que nous ne nous étions pas interdit de faire une place à des écrivains étrangers, quand leur témoignage avait été largement diffusé en France, les réactions anglaises, allemandes ou russes nous ont paru dignes d'être examinées en détail, au même titre que l'accueil français au livre du marquis. Hostilité et louanges se balançant à peu près, ici encore un principe de classement simple était trouvé. Du côté des détracteurs de *La Russie en 1839*, on trouve naturellement dans chaque pays des conservateurs qui n'apprécient pas la volte-face de l'écrivain. La *Quotidienne*, la *Quarterly Review*, la *Gazette d'Ausbourg* jugent sévèrement le livre et surtout l'auteur. D'autres voix se mêlent en France à ce concert, mais le timbre ne nous en a pas paru très pur. Bien entendu, c'est la Russie qui réagit le plus vigoureusement. Le gouvernement russe eut seulement le tort de susciter au début, plus ou moins directement, des réfutations maladroites, dont le nombre détruisit l'effet au lieu de l'accroître. Tardivement un ordre de se taire fut signifié à tous : Augé comme Viazemski, Balzac comme Mechtcherski durent s'abstenir de toute nouvelle publication à ce sujet. Mais il était trop tard. Saint-Marc Girardin avait déjà cloué au pilori des *Débats* le « grand espion de Sa Majesté », N. I. Gretch, et l'opinion allemande tendait à applaudir l'ouvrage suscitant de pareilles colères chez ceux qui se posaient volontiers en protecteurs des Etats germaniques. En Russie même, l'effet fut considérable. Herzen l'assimilait au « coup de pistolet dans les ténèbres » tiré en 1836 par Tchaadaïev, et nombre de Russes reconnaissaient en privé que *La Russie en 1839* n'était pas le tissu de mensonges et d'inexactitudes qu'on affectait hautement d'y voir. Bref, personne ne put continuer d'écrire sur la Russie en Europe occidentale après 1843 comme on le faisait auparavant. Custine a proclamé qu'elle était un « royaume des façades », tout le monde jusqu'en 1854 va se demander ce qui se cache au juste derrière ce décor.

* * *

La deuxième partie de ce livre essaie de présenter un tableau de la civilisation russe telle que le Français pouvait se la représenter au milieu du siècle dernier. Une telle synthèse a ceci d'arbitraire qu'elle réunit en

un tout à peu près cohérent des informations, jugements et interprétations émanant de personnes ou de groupes fort divers. Cependant son intérêt est de permettre un examen détaillé, secteur par secteur, des faits connus et des opinions émises en un temps déterminé. Ici, nous l'avons dit, les fruits de l'imagination ont autant de valeur que les données positives, les mythes importent autant que l'information. C'est ainsi que nous avons dû joindre, à la suite de la mise au point sur les connaissances et opinions relatives à la terre russe, villes et paysages, une esquisse relative au thème de la Sibérie, qui de Xavier de Maistre à Vigny en passant par Dumas et Custine, inspire à lui seul toute une littérature. De même, en analysant les données concernant l'armée russe, nous avons à maintes reprises rencontré la silhouette redoutable du Cosaque sur son cheval maigre, qui apparaît chez Béranger, Hugo, Michelet, Cœurderoy. Le servage est lui aussi en même temps objet de polémiques et prétexte à de discutables affabulations : mais c'est en réfléchissant sur cette anomalie dans un siècle de progrès que Michelet, évoquant des souvenirs personnels, se penche sur ce qu'il appelle le « mystère de l'âme russe ». On oppose couramment la condition du prolétaire occidental à celle du serf russe, que certains estiment préférable à la première.

Les Français sont à peu près unanimes à condamner l'administration de l'empire russe : on lui reproche sa lourdeur, son manque d'efficacité et surtout sa vénalité déjà proverbiale. L'institution du *tchin* excite la curiosité : plusieurs y voient un nom et un trait de mœurs chinois. On s'étonne des rigoureuses équivalences d'emplois, qui permettent par exemple au directeur des théâtres de Saint-Pétersbourg d'avoir même rang hiérarchique, même traitement et mêmes prérogatives qu'un général-lieutenant, un vice-amiral, un sénateur, un conseiller intime ou un archevêque. Les « grilles » de la Fonction Publique nous ont aujourd'hui rendu ces assimilations moins surprenantes. Plusieurs, à la suite de Custine, voient dans la prolifération des petits fonctionnaires mal payés et aigris un danger menaçant pour l'ordre social russe.

Ni les ministres, ni la famille impériale ne retiennent beaucoup l'attention des voyageurs ou des journalistes. Les ministres ne sortent guère de Russie et paraissent surtout appliqués à exécuter scrupuleusement les volontés impériales. Stendhal, Custine, Hugo esquissent quelques portraits du grand-duc héritier, de l'Impératrice, du frère de l'Empereur. Naturellement la personne du souverain qui tient fermement en main pendant trente ans la barre de l'empire russe provoque une quantité d'appréciations contradictoires, allant de l'admiration passionnée d'un Balzac au dénigrement le plus violent chez Michelet ; selon les auteurs, des comparaisons s'établissent avec Louis XIV, Napoléon, Pierre le Grand, et parfois même Paul Ier qui fut étranglé pour avoir trop tyrannisé ses sujets. On admire souvent la belle prestance de l'homme, sa fermeté inébranlable, son sens du devoir, mais on reproche au souverain sa dureté, son obstination, et une étroitesse d'esprit qui se manifeste par le goût démesuré des parades, des uniformes et des règlements militaires. Finalement, on est assez disposé à louer la belle apparence de la monarchie russe, surtout en la comparant avec la mesquinerie bourgeoise qu'on reproche volontiers à la nôtre, mais ses faiblesses réelles ou supposées sont rapportées avec un empressement qui dénote la crainte et quelquefois l'envie.

Nous avons été frappé en dépouillant les publications relatives à la

Russie de cette époque par le faible intérêt qu'éveilla la religion russe chez les Français jusqu'aux approches de la guerre de Crimée. Envisagée sous le rapport de la puissance temporelle, la Russie est rarement considérée comme un milieu profondément religieux. On constate, on note de la superstition, une dévotion mécanique, on dépeint un clergé inférieur à sa tâche, on ne sent presque jamais la flamme mystique, l'aspiration à la pureté, le besoin de charité qui animent le peuple et une partie du clergé russe. La polémique qui s'instaure à partir de 1852 révèle surtout une incompréhension complète de la vie religieuse orthodoxe chez les catholiques occidentaux. Les manifestations aberrantes de la foi russe ne sont guère qu'entrevues à travers des témoignages allemands. C'est sans doute dans le domaine religieux que les révélations les plus neuves interviendront, longtemps après, quand l'Occident découvrira les formes si diverses de la spiritualité russe à travers Tolstoï, Dostoïevski, Vladimir Soloviov, en attendant Mérejkovski et Berdiaïev.

La même déception attend le lecteur qui cherchera une vision cohérente de l'histoire russe à travers les pages que nous consacrons à ce sujet. La méconnaissance totale du passé lointain de la Russie n'est pas surprenante à une époque où nos propres études médiévales sont encore dans l'enfance ; l'incompréhension de phénomènes mi-religieux mi-sociaux tels que le Raskol entraîne de lourdes conséquences. Aucune synthèse ne vient du reste remplacer celle du consciencieux Levesque, rééditée avec quelques notes en 1812, et l'on se borne à lire Karamzine ou de petits ouvrages rudimentaires et purement annalistiques. D'informes tentatives telles que celle de Charrière ne font que plus clairement apparaître le vide de l'information française dans ce domaine. Les travaux de slavistique tchèque sont ignorés jusqu'en 1856, malgré les aperçus trop succincts de Mickiewicz au Collège de France. Les choses ne vont pas mieux quand on aborde l'époque moderne. Les grands souverains qui forgent la puissance russe, le plus souvent à contre-courant des tendances de leurs peuples, servent surtout à inspirer d'innombrables et absurdes productions, vaudevilles, romans, poèmes, tragédies, voire épopées, qui témoignent en général de la frivolité et de l'ignorance de leurs auteurs.

Le plus long de nos chapitres est consacré à la littérature. Ici encore le bilan est loin d'être satisfaisant, car l'examen des méthodes employées par les traducteurs révèle de singulières pratiques. Russes ou français, la fidélité est leur moindre souci : on serait porté à l'indulgence, vu la difficulté de l'entreprise, si les victimes de ces traitements indignes ne s'appelaient Pouchkine, Lermontov, Gogol et Tourguéniev. Ce sont en effet les quatre auteurs dont les Français découvrent lentement le génie à travers ces miroirs déformants. Ceux de la génération précédente pouvaient lire Krylov, et des fragments épars d'autres écrivains. La génération suivante connaîtra surtout les écrivains de combat, Herzen, déjà entrevu à partir de 1850, Tchernychevski, Kropotkine, puis progressivement Tolstoï, le Tourguéniev des romans, Dostoïevski, quelques-uns même Gontcharov, Saltykov-Chtchédrine, Ostrovski. La période 1837-1855 (nous avons reculé de deux ans le point de départ afin de le situer à la mort de Pouchkine) est donc extrêmement importante dans cette progressive reconnaissance de la littérature russe, car elle coïncide avec un moment très brillant de sa production, et marque chez les Français le début d'un intérêt croissant pour elle, dont le symbole est l'activité de Prosper Mérimée, vrai prospecteur de trésors pendant vingt années. Quels que soient les défauts de ses traductions, il a puissamment contribué

à rendre possible la diffusion ultérieure des grandes œuvres russes en France, par le prestige qui s'attachait à son nom comme par la qualité qui distinguait en général son travail. Nous avons aussi attaché beaucoup d'importance à la collaboration de Louis Viardot et d'I. S. Tourguéniev, car elle aboutit à rendre populaire pour la première fois en France une œuvre littéraire russe, le *Tarass Boulba* de Gogol.

Quel que soit l'intérêt porté aux plus importantes manifestations de la littérature russe au milieu du siècle dernier, il n'en reste pas moins évident que la Russie occupe dans la pensée des Français une place avant tout politique. Aussi avons-nous été amené à consacrer le dernier livre de cet ouvrage à l'ensemble de ce problème. Mais avant d'examiner le rôle assigné à la Russie proprement dite vis-à-vis de l'Europe, il était nécessaire de montrer l'importance du fait polonais dans l'appréciation du fait russe. La question se révélait encore plus complexe : on commençait en effet à entrevoir d'autres nationalités slaves que les Polonais, et à discuter de leurs rapports présents et futurs avec la Russie. Bien entendu c'est à la Pologne que revenait la place d'honneur dans cette étude. Il nous a semblé que l'élément religieux jouait à partir de 1839 un rôle plus important que dans les années qui suivirent immédiatement la guerre russo-polonaise. Dans ces années, en effet, la cause de la Pologne s'identifiait pour ainsi dire avec celle des vainqueurs de Juillet : La Fayette représentait le symbole de cette union. Mais bientôt il devint clair que la monarchie de Juillet ne ferait rien de décisif pour la cause polonaise : celle-ci ne fut plus défendue que par des républicains tels que François Raspail, Emmanuel Arago, etc., et quelques grands orateurs catholiques tels que Montalembert. Il fallut la nouvelle vague de persécutions contre les Uniates de Russie Blanche pour susciter un large mouvement d'indignation contre la Russie et de sympathie pour les Polonais, qui risquaient de perdre leur religion après avoir perdu leur nationalité. Ce mouvement, amorcé dès 1839, s'amplifia jusqu'en 1848. Ici, un nouvel examen de la situation s'imposait, car la présence de Lamartine au gouvernement, la mission officieuse de Circourt à Berlin et la journée du 15 mai provoquèrent des changements radicaux dans la position française : pas plus qu'en 1830-1831 il ne fut question d'assister réellement les Polonais dans leurs projets contre la Russie, et les efforts diplomatiques du prince Czartoryski n'eurent aucun résultat concret. Du point de vue qui nous intéresse, la présence à Paris de nombreux émigrés polonais de tendance démocratique eut pour double effet d'associer leur cause à celle des républicains les plus convaincus, et de susciter une méfiance grandissante de la part des éléments modérés ou réactionnaires à partir du 15 mai.

On se tromperait au surplus en imaginant que la Russie n'a trouvé que des détracteurs dans toute cette période. Sous le nom de *panslavisme russe*, on prit l'habitude de désigner un courant représenté principalement par Adam Gurowski, Goldmann et Charrière, qui déclaraient sans ambages que la Pologne était définitivement morte et que la direction du centre de l'Europe appartenait de droit à la Russie. Cette forme de pensée eut plus de succès qu'il ne semblerait *a priori* : un Cobden en Angleterre, un Armand Lefebvre dans la *Revue des Deux Mondes* y adhèrent pleinement, sans provoquer tellement de protestations. A partir de 1846, le problème des rapports entre la Russie et le reste du monde slave est posé avec plus de nuances, d'abord par Cyprien Robert en 1846, puis par Hippolyte Desprez dans une longue série d'études : c'est ce dernier qui le premier montra aux Français la naissance du mythe slave chez

Kollar, tandis que C. Robert, modeste successeur de Mickiewicz au Collège de France, opposait un « panslavisme slave » au « panslavisme russe » dont nous venons de parler. Mickiewicz, de 1840 à 1844, avait déjà préparé l'opinion française à enrichir sa vision du monde slave en faisant ressortir à la fois l'unité de la race et la diversité de sa culture. Mais le messianisme de Towianski et de Wronski causèrent beaucoup de tort à l'idée slave dans le public français. Cependant Mickiewicz lança en 1843 une parole de réconciliation aux Russes qui connut un profond retentissement. Quatre ans plus tard elle obtint une réponse : celle de Bakounine, qui le 29 novembre 1847 appelait à la réconciliation et à l'émancipation Russes, Polonais, tous les peuples slaves. Après le Congrès de Prague, Bakounine renouvela son message dans l'*Appel aux Slaves*, tandis que Mickiewicz menait le combat démocratique en même temps que Proudhon, Herzen, Sazonov, Golovine, etc. Finalement l'échec des révolutions mit fin à tous les espoirs panslavistes. Desprez faisait le bilan en termes désenchantés, tandis que Michelet essayait encore de ranimer la flamme démocratique du monde slave à quelques jours du 2 Décembre.

Il restait à étudier, pour achever cette enquête dans les perspectives que nous nous étions fixées, le rôle que l'opinion intellectuelle française assignait à la Russie, non plus vis-à-vis des autres peuples slaves, mais en face des autres nations d'Europe. Sans doute courions-nous ici le risque de fouler des sentiers déjà bien battus et de pécher par présomption en prétendant en indiquer d'autres. Aussi avons-nous pris le parti d'éliminer de ce chapitre toute discussion des causes qui entraînèrent la guerre de Crimée sur le plan des faits diplomatiques ou militaires. Ce qui nous intéresse ici plus que jamais, c'est l'état des esprits, ce sont les positions prises par des Français de conditions diverses mais sans fonctions officielles. Nous avons préféré étudier ces réactions selon la chronologie, et non selon les groupements politiques ou les affinités spirituelles : il aurait fallu constituer trop de divisions, et certains personnages auraient refusé obstinément de se laisser enfermer dans aucune d'entre elles.

Les dix années qui précèdent la révolution de 1848 voient à plusieurs reprises revenir la question du rôle futur de la Russie dans le monde, à la suite des prévisions de Tocqueville, et l'on insiste sur l'opposition de la jeune Russie, des jeunes Etats-Unis et de la vieille Europe. Un même pessimisme réunit Tocqueville, Custine et Thiers : le grand moment de la civilisation occidentale est passé, la démocratie niveleuse incarnée par les Etats-Unis et l'absolutisme conquérant sous sa forme russe lui porteront les derniers coups, avant peut-être de s'affronter dans une lutte gigantesque. Dans un pareil climat, rien d'étonnant que deux thèmes dominent les controverses relatives à la Russie dans l'opinion française : avantages d'une entente pour les uns, péril menaçant pour les autres. La première attitude, favorable à l'alliance russe, encore patronnée par d'illustres répondants comme Chateaubriand en 1840, ne trouve à vrai dire jusqu'en 1848 que des défenseurs anonymes, insignifiants ou suspects. Proudhon en est partisan en 1847, mais garde ses pensées dans ses carnets. Le thème de la menace russe en revanche est abondamment illustré : Hugo, Mickiewicz, Custine dominent un chœur d'articles de journaux et de revues, de pamphlets et de caricatures.

La période suivante entraîne de grands changements. Si la politique contre-révolutionnaire de Nicolas entraîne de véhémentes protestations et de pathétiques mises en garde du côté des libéraux et des démocrates,

Mérimée, Saint-Marc Girardin, Romieu et Auguste Comte laissent paraître un mélange de crainte, d'admiration et même de gratitude envers l'empereur Nicolas, seul défenseur de l'ordre au milieu du chaos européen. Du côté opposé apparaissent aussi des positions nouvelles : l'échec révolutionnaire entraîne certains comme Herzen, Cœurderoy et Bruno Bauer à souhaiter l'anéantissement de l'ordre bourgeois en Europe occidentale par l'invasion russe, qui apparaît objectivement comme le seul élément révolutionnaire capable d'opérer par le fer et par le feu l'indispensable destruction des valeurs périmées d'un Occident décrépit. Evidemment des protestations s'élevèrent aussi bien chez les démocrates que dans la *Revue des Deux Mondes :* Marx se sépare avec violence de Herzen à ce sujet, comme Ribeyrolles réfutait Cœurderoy, et comme Philarète Chasles ou Saint-René Taillandier dénoncent les sophismes de Bauer. Mais ce sombre désespoir du révolutionnaire à qui l'événement inflige un démenti cinglant parce qu'il a mal évalué les forces en présence trouve de singulières résonances jusqu'à notre époque où l'on a vu semblable passion armer la main de patriotes qui s'estimaient trahis.

On doit observer cependant que de plusieurs côtés on se montre attentif aux symptômes révolutionnaires qui apparaissent en Russie même. Le plus souvent rumeurs vagues, indices isolés, ils empêchent toutefois l'opinion française de concevoir la force russe comme en mesure de résister à n'importe quelle épreuve. Laverdant, Herzen, Michelet sont ceux qui entre 1850 et 1852 font le plus fortement ressortir les faiblesses internes du géant et prédisent avec conviction une révolution russe qui fera triompher dans ce pays la civilisation et la démocratie.

On voit peut-être plus clairement comment l'opinion française a pu accepter sans murmurer la perspective d'une guerre avec la Russie. Un journaliste influent tel que Léon Faucher montrait en 1854 chiffres en main que la Russie était en réalité incapable de supporter plus de deux campagnes militaires, vu le mauvais état de ses finances. Ainsi le désir inavoué mais violent d'une revanche à prendre sur le vainqueur de 1812 se combinait avec la certitude que ce même vainqueur ne pourrait résister indéfiniment aux assauts de deux puissances complémentaires sur le plan tactique et en possession de ressources économiques et financières bien supérieures. Napoléon III eut l'habileté de choisir comme premier ennemi celui contre qui s'accumulait la haine des démocrates, le ressentiment des catholiques, l'ingratitude spontanée des bien-pensants et le désir de revanche de la plupart des Français. En ce sens on peut admettre avec E. V. Tarlé que cette guerre a été populaire. Guerre absurde en son fond, insignifiante dans ses résultats concrets, elle a rassemblé un moment l'opinion autour de l'empereur des Français, et agi finalement à la façon d'un exorcisme. La France se trouve en 1856, après avoir essuyé beaucoup plus de résistance qu'il n'était prévu, quitte de la peur grandissante que lui avait inspirée la Russie depuis 1831 jusqu'en 1851. Désormais la voie paraît libre pour une nouvelle attitude en face de la Russie : les contacts intellectuels vont se multiplier, et sans la malheureuse affaire polonaise de 1863, Napoléon III aurait pu avancer d'un quart de siècle l'alliance la plus précieuse pour les Français sur le continent.

Sur un autre plan, est-il possible de considérer que les Français ont à cette époque commencé d'envisager la culture russe d'un œil plus averti ? Une réponse globale est naturellement d'autant plus difficile à donner que le concept de culture est peu défini, et que de toute façon

aucun Français ne disposait de la somme des éléments dont nous avons fait état. Cependant, avec le recul du temps, certains traits prennent du relief. Si du côté des contacts personnels, des impressions de voyage, des institutions et des classes sociales le bilan apparaît en gros positif, malgré des erreurs et des lacunes sans nombre, il n'en va pas de même en ce qui concerne la vie de l'esprit. Religion et histoire sont particulièrement méconnues et travesties, ce qui est extrêmement grave lorsqu'il s'agit d'un pays aux traditions spirituelles et au passé national si différents des nôtres. La littérature en apparence est moins sacrifiée, mais on s'aperçoit que les Français ne cultivent que les œuvres et les genres capables de leur procurer le dépaysement le plus superficiel. L'engouement prolongé pour Krylov, le succès des récits relatifs à la Sibérie, au Caucase, aux Cosaques en sont la preuve. La lacune la plus considérable se situe au niveau des problèmes qui précisément passionnaient l'*intelligentsia* : la critique de Biélinski, les controverses autour des sciences de la nature, l'interprétation du passé russe qui met aux prises Occidentaux et Slavophiles, l'ardeur orthodoxe et nationale de Khomiakov et de Samarine, bref tout ce qui constitue le fond idéologique de la vie russe dans les années 40 est presque complètement ignoré. On s'explique dans ces conditions les malentendus, les irritations réciproques : Herzen s'indigne en 1847 des spéculations étroitement politiques où se complaisent les républicains français et tels de ses amis, Sazonov, Bakounine, tandis que Michelet balaye dédaigneusement la « prétendue littérature russe » où il ne voit qu'imitation stérile de l'Occident. Pourtant des intuitions éclairent ces ténèbres. S'il est impossible de prétendre que les Français ont vraiment reconnu et apprécié le génie russe dans sa vérité et sa plénitude, ce qu'ils n'ont sans doute jamais fait, peut-être sera-t-il plus exact de dire qu'ils l'ont partiellement entrevu, et que quelques-uns même ont trouvé savoureux ce fruit nouveau.

Bibliographie

La présente bibliographie ne prétend être ni exhaustive ni critique. Un grand nombre d'ouvrages consultés n'y figurent pas, soit qu'ils n'aient fourni qu'un détail, soit au contraire en raison de leur caractère général : c'est notamment le cas pour les dictionnaires (Larousse, Vapereau, etc.), pour les ouvrages historiques appartenant à des collections bien connues (Halphen-Sagnac, *Clio*, etc.), pour les manuels français ou russes d'histoire de la littérature, etc.

I. SOURCES MANUSCRITES

Bibliothèque Nationale
  Fonds Grouchy-Circourt FR. N. Acq. 10 771-772
  Fonds Récamier FR. N. Acq. 14 100
Affaires étrangères
  Russie 1835-1854 vol. 190-211
  Mémoires et documents t. 37 Russie 1831-1852
  Bavière t. 214-218 (1839-1843)
  Dossier personnel Barante
  Dossier personnel d'André
Service historique du ministère de la Marine
  Dossier personnel Gallet de Kulture
Archives Nationales
  F 7 12 338-340
    12 341-343
    12 180 A et B
Bibliothèque historique de la Ville de Paris
  Fonds Monod (papiers de Michelet)
    A 3841 (Pologne)
    A 3867-69 (Hongrie, Roumanie et fragments sur la Russie)
    A 3870-79 (Russie)
    A 3789-91 (*Cours* 1849-51 *au Collège de France*)
Bibliothèque Slave (Paris)
  Ikonnikov *Dictionnaire de la noblesse russe*
  I. S. Gagarine *Lettres à A. N. Bakhmeteva*
TsGALI (Tsentral'ny gosoudarstvenny arkhiv literatoury i isskoustva SSSR Moscou)

f. 195 ed. khr. 1036 P. A. Viazemski, manuscrit français relatif à *La Russie en 1839* de Custine.
Coll. part. Mme Zimmermann, petite-fille de J.-G. Rohr
Notes de lecture de J.-G. Rohr en Russie.
Archives et bibliothèque de la Ville de Strasbourg
Catalog der Stadtbibliothek von Strassburg. Schnitzler'sche Bibliothek. Rossiaca. 2 vol. ms. Strasbourg 1879. Ce catalogue comprend un millier de titres.
Bibliothèque Universitaire d'Aix-en-Provence.
Catalogue ms. du fonds André Mazon.

II. SOURCES IMPRIMEES

Pour ne pas enfler démesurément cette bibliographie, nous renonçons à mentionner ici toutes les références à la presse quotidienne qu'on trouve dans le corps de l'ouvrage. Ont été dépouillés intégralement ou par sondages étendus (plusieurs années) les journaux suivants, parmi les quotidiens :

Journal des Débats
La Presse
Le Siècle
Le Commerce
Le National
La Gazette de France
Le Peuple
L'Evénement — L'Avènement du Peuple
L'Univers
Le Corsaire puis *Corsaire-Satan*

parmi les non-quotidiens (journaux, magazines et revues) :

L'Illustration
La Revue de Paris
Le Magasin Pittoresque
La Liberté de penser
Le Semeur
Le Correspondant
La Revue Britannique
La Revue des Deux Mondes
Bibliothèque universelle de Genève
L'Athenæum français
La Revue Indépendante
Les Guêpes
L'Ami de la Religion, etc.

Nous rangeons les indications bibliographiques sous deux rubriques, XIX^{e} siècle et XX^{e} siècle. La première comprend les sources de notre travail, y compris les articles de périodiques d'un intérêt spécial (articles de fond, comptes rendus, traductions, études littéraires), les Mémoires dé contemporains même s'ils n'ont été édités qu'au XX^{e} siècle. En revanche figurent sous la rubrique XX^{e} siècle les travaux et études reposant sur les sources indiquées dans l'autre rubrique. Les noms des auteurs d'ouvrages anonymes sont indiqués entre crochets droits quand l'attribution est à peu près sûre ; sinon l'ouvrage est mentionné par son titre à sa place alphabétique.

Les principales abréviations suivantes seront utilisées :

P.	Paris
L.	Léningrad
M.	Moscou
NY	New York
SPb	Saint-Pétersbourg
AN SSSR	Académie des Sciences de l'U.R.S.S.
ASEER	*American Slavic and East European Review*
CMRS	*Cahiers du Monde russe et soviétique*
FzOG	*Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*
Lit. Nasl.	*Literatournoe Nasledstvo*
MdF	*Mercure de France*
MS	*Monde Slave*
R. Ar.	*Rousski Arkhiv*
R. Br	*Revue Britannique*
RdDM	*Revue des Deux Mondes*
RdP	*Revue de Paris*
RES	*Revue des Etudes Slaves*
RHLF	*Revue d'Histoire Littéraire de la France*
RLC	*Revue de Littérature Comparée*
RSH	*Revue des Sciences Humaines*
R. St.	*Rousskaïa Starina*
SR	*Slavonic Review*

A. DIX-NEUVIEME SIECLE.

A

ACARIE-BARON

— *Panorama de Moscou et de ses environs. Texte explicatif.* P. 1850 et SPb 1850, in-4° pièce.

ACKERMANN Louise

— *L'Ermite, conte tiré du russe.* Dans *Contes,* P. Garnier 1855, in-12, pp. 81-88.

ADAM-BOISGONTIER Elisa

— *Mœurs russes. Quelques pages d'un séjour en Russie de 1848 à 1852.* Dans *Le Siècle* 5 et 22 avril, 20 et 30 mai 1854.

ALBERT A.-F. et DE LUSTIERES

— *La Guerre d'Orient, drame militaire en 20 tableaux.* P. 1854, in-18, 119 pp.

ALBOIZE et MAQUET A.

— *Les prisons de l'Europe,* t. VII, *Les mines de Sibérie* pp. 1-39, P. 1845, in-8°.

[AMBEYLARD] voir FONTON Félix de

ANCELOT François

— *Six mois en Russie. Lettres écrites à M. X. B. Saintine en 1826 à l'époque du couronnement de S. M. l'Empereur.* P. Dondey-Dupré 1827, in-8°, IV-426 pp.

— *Olga ou l'Orpheline moscovite, trag. en 5 actes et en vers,* P. Bréauté 1838, in-8°.

ANCELOT Mme

— *Les Salons de Paris. Foyers éteints.* P. Tardieu 1858, in-12, 247 pp.

ANNENKOV Pavel Vassiliévitch

— *Literatournye vospominania.* L. Akademia 1928, in-8°, XXIII-661 pp.

ANTIER Benjamin
— *Le masque de poix, drame en 5 actes et 8 tableaux.* P. Michel Lévy 1855, in-18.
ARCHIER Adolphe
— *Les captifs du Czar en Pologne. Nouvelle historique.* Rouen 1854, in-12.
ARLINCOURT Vte d'
— *L'Etoile Polaire.* P. Dumont 1843, 2 vol. in-8°.
ARNAULT Alphonse et JUDICIS L.
— *Les Cosaques, drame en 5 actes et 9 tableaux.* P. Michel Lévy 1853, in-18.
ARNIM C. O. L von
— *Reise ins russische Reich im Sommer 1846.* Berlin Duncker 1850, 3 vol. in-12.
ARNOUL Honoré
— *Réponse à un député sur le voyage à Londres de S. M. l'Empereur Nicolas.* P. 1844, in-8° pièce.
— *La vérité sur l'Empereur Nicolas et les journaux français.* P. 1847, in-8°.
AUGER Hippolyte
— *Iz zapisok Ippolita Oje 1814-1817, s neizdannogo frantsouzskago podlinnika,* dans *R. Ar.* 1877 I, pp. 51-75, 240-261, 519-541 et II, pp. 55-68.
— *Mémoires (1810-1859), avec intr. par Paul Cottin.* D'abord dans *Revue rétrospective* t. XIII, XIV et XV (nlle série, 2e sem. 1890, 1er et 2e sem. 1891), puis P. 1891, in-16, XXVII-689 pp. Erratum et index.
[AUGER H.] sous le ps. H. GERAU et DESNOYER Ch.
— *Pierre le Grand, drame en 5 actes.* P. Barba 1836, in-8°, 64 pp.
AUGER Hippolyte
— *Avdotia, roman russe.* P. Pétion 1846, 2 vol. in-8°.
— *Pétroucha, mœurs russes.* SPb 1845, 3 vol. in-12. *Ausserordentliche Schicksale eines Kriegsgefangenen in Russland. Aus dem Fr. Uebersetzt von J. Leser.* Strasbourg Vve Levrault 1841, in-18, 116 pp.

B
BABOU Hippolyte
— *Profils littéraires. Un Français de Russie. Le prince Elim Mestcherski.* Dans *Revue Nouvelle* XIII, févr.-mars 1847, pp. 284-294.
— *Les Revenants littéraires : I E. Deschamps* dans *Revue de Paris* t. XXVI (févr. 1844), pp. 273-86. *III. Le vte d'Arlincourt ibid.* 18 mai 1844, in-4°, pp.78 83.
BAGREIEV-SPERANSKI Mme E.
— *Xenia Damianowna — scènes de la vie russe.* Dans *RdDM* 15 oct.1853, pp. 263-92.
— *Les pèlerins russes de Jérusalem.* Bruxelles-Leipzig 1854, 2 vol. in-18.
t. 1 *Une nuit au Golgotha — Le moine du Mont Athos.*
t. 2 *Le moine du Mont Athos* (fin).
[BAKOUNINE M. A.] sous le ps. Jules ELYSARD
— *L'esprit actuel de la réaction en Allemagne* dans *Deutsche Jahrbücher für Wissenschaft u. Kunst* Dresde, 17-21 oct. 1842.
BAKOUNINE M. A.
— Lettres ouvertes : *Réforme* 27 janvier 1845, *Constitutionnel* 19 mars 1846, *Réforme* 13 mars 1848.

— *17e anniversaire de la révolution polonaise. Discours prononcé à la réunion tenue à Paris, pour célébrer cet anniversaire, le 29 novembre 1847 par M. Bakounine, réfugié russe.* P. Bureau des affaires polonaises 1847, in-8°, 14 pp.
— *Die russischen Zustände. Ein Bild aus der Jetztzeit.* Leipzig Matthes 1849, in-8°, 24 pp.
— *Appel aux Slaves* dans *Réforme* 1, 4, 7, 14 janvier 1849.

BALABINE Victor Pétrovitch
— *Paris de 1842 à 1852 : la cour, la société, les mœurs. Journal de Victor de Balabine, publié par Ernest Daudet.* P. Emile-Paul 1914, in-8°, XII-318 pp. (Tome I seul paru.)

BALZAC Honoré de
— *Lettres à l'Etrangère.* P. Calmann-Lévy 4 vol., in-8°.
— *Lettres sur Kiew* dans *Cahiers balzaciens* n° 7 1927 (publ. Marcel Bouteron).
— *Œuvres diverses III (1836-1848),* tome XL des *Œuvres complètes* P. Conard 1940.

BARANTE baron Guillaume-Prosper de
— *Notes sur la Russie 1835-1840 éd. par le baron G. de Nervo.* P. Michel Lévy 1875, in-8°, 464 pp.
— *Souvenirs.* Publiés par Claude de Barante. P. Calmann-Lévy 1890-1901, 8 vol., in-8°.

BARAULT-ROULLON Ch.
— *Dangers pour l'Europe. Origine, progrès et état actuel de la puissance russe...* P. Corréard 1854, in-8°, XVI-519 pp.

BARBE Philibert
— *Ode sur la guerre d'Orient.* Toulouse Gibrac 1854, in-16, 16 pp.
— *Aux soldats français. Poésies sur la guerre d'Orient.* Carcassonne Labau 1855, in-12, 23 pp.
— *Mort de Nicolas, empereur de Russie, ode.* Carcassonne Labau 1855, in-16, 4 pp.

BARBEY d'AUREVILLY Jules
— *De l'alliance russe en 1850.* Dans *La Mode,* 15 mars 1850, pp. 415-421.
— C.r. des *Mémoires d'un Chasseur* de Tourguéniev (trad. Charrière) dans *Le Pays* 28 mai 1854 et *Les œuvres et les hommes. Littérature étrangère* P. 1890, pp. 141-152.

BARSE Louis
— *Vive l'Empereur ! Stances lues le 10 octobre 1854 dans un banquet pour célébrer la bataille de l'Alma.* P. Amyot 1854, in-8°, 16 pp.

BARTHELEMY Auguste-Marseille
— *Le triomphe d'Osten-Sacken, ou le bombardement de la flotte anglo-française par les batteries d'Odessa. Drame militaire en un acte.* P. Plon 1854, gr. 8°, 15 pp.
— *La Tauride, ou la prise de Sébastopol, poème militaire.* P. 1855, in-8°, 23 pp.

BASSANVILLE Anaïs comtesse de
— *Les salons d'autrefois. Souvenirs intimes.* P. Brunet 1863-65, 4 vol. in-18.

BAUDELAIRE Charles
— *Correspondance générale.* P. Conard 1947, t. II.

[BAUDIER Charles]
— *Poètes et romanciers du Nord II. Pouchkin.* Dans *RdDM* 1er août 1837, pp. 345-372.

BAUER Bruno
— *Russland und das Germanenthum.* Charlottenbourg 1853, in-8°.
— *La Russie et l'Angleterre.* Ch. 1854, in-8°, 88 pp.
— *De la dictature occidentale.* Ch. 1854, in-8°.
— *Die jetzige Stellung Russlands.* Ch. 1854, in-8°, 23 pp.
— *Die russische Kirche.* Ch. 1855, in-8°.
BAUGE Théodore-Charles
— *Chant de victoire. Ode : prise de Bomarsund, et romance : départ de Toulon.* Saumur Godfroy 1855, in-12, 4 pp.
— *Les Français en Orient, ou la civilisation conquérante, drame historique et militaire.* Saumur 1855, in-8°, 182 pp.
BAZANCOURT César, baron de
— *Cinq mois au camp devant Sébastopol.* P. Amyot 1855, in-18, 288 pp.
— *L'Expédition de Crimée jusqu'à la prise de Sébastopol. Chroniques de la guerre d'Orient.* P. Amyot 1856, 2 vol. in-8°.
BAZARD Albert
— *Une aventure en Russie. Mœurs des paysans.* P. Vve Comon 1854, in-18, 248 pp.
BEAUMONT-VASSY Vte de
— *Histoire des Etats européens depuis le Congrès de Vienne,* t. VI *Empire russe.* P. Amyot 1853, in-8°, 408 pp.
— *Les salons de Paris et la société parisienne sous Louis-Philippe Ier.* P. Sartorius 1866, in-18, IV-384 pp.
BEAUVOIR Roger de
— *Aventurières et courtisanes.* P. Michel Lévy 1857, in-12, VIII-316 pp. (Histoire de Désirée R[ondeau] pp. 27-48.)
BELL James-Stanislas
— *Journal d'une résidence en Circassie pendant les années 1837, 38 et 39...* trad. de l'anglais par Louis Vivien. P. A. Bertrand 1841, 2 vol., in-8°, grav. Carte.
BELLEMARE v. FERRY
BELMONTET Louis
— *La campagne de Crimée. Ode.* P. 1854, gr. 8°, 13 p.
— *Sébastopol. Ode dédiée au maréchal Canrobert.* Batignolles 1855, in-8°, 4 pp.
— *La constance des soldats français. Ode.* P. Libr. Nouvelle 1855, in-8°, 10 pp.
BERLIOZ Hector
— *Michel de Glinka* dans *Débats* 16 avr. 1845.
— *Mémoires comprenant ses voyages en Italie, en Allemagne, en Russie et en Angleterre 1803-1865.* P. Michel Lévy 1870, gr. 8°, 509 pp.
— *Le musicien errant 1842-1852. Correspondance publiée par Julien Tiersot.* P. Calmann-Lévy 1919, in-18, XX-381 pp.
BERTON C. F.
— *Note sur le Théâtre Français Impérial de Saint-Pétersbourg.* P. 1859, in-4°, 19 pp.
BIELINSKI V. G.
— *Polnoe sobranie sotchinenii izd. Vengerova.* SPb 1914, t. X.
BIGNAN Anne
— *Napoléon en Russie, poème en 6 chants.* P. Delaunay 1839, in-8°, VIII-246 pp.
BISMARCK cte Fr.-Wilh.
— *Des forces militaires de l'Empire russe en 1835 ou mon voyage à*

Saint-Pétersbourg. P. 1837, in-8°. (Tr. par le cte A. de Durfort.)
BLANC Auguste
— *Histoire des conspirations et des exécutions politiques...* T. 3 *Russie* P. Gonet 1846, in-8°, 399 pp.
BLASIUS J. H.
— *Reise im europäischen Russland in den Jahren 1840-41.* Brunswick Westermann 1844, 2 t. en un vol. in-8°.
BODENSTEDT Friedrich
— *Die poetische Ukraine...* Stuttgart Cotta 1845, in-16.
— *Die Völker des Kaukasus u. ihre Freiheitskämpfe gegen die Russen.* Francfort Kessler 1848, in-8°, XVI-572 pp.
— *M. Lermontoffs poetischer Nachlass.* Berlin 1852, in-8°.
BOISSIER F. L César
— *Un Toste à la Sainte-Alliance.* Strasbourg-Paris 1854, in-8°, 11 pp.
BORELY E.
— *Notice historique sur les croyances religieuses dans l'Empire de Russie.* Le Havre 1855, in-8°, 34 pp.
BOUCHE DE CLUNY J.-B.
— *Les Français en Crimée, poème national en 5 chants.* P. Libr. napoléonienne d'Eug. Pick 1856, in-8°, VI-192 pp.
BOUE DE VILLIERS Amaury-Louis
— *A Sa Majesté l'Empereur Napoléon III. Haro sur Nicolas !* P. Nolet 1854, in-8°, 15 pp.
BOUGEAULT Alfred
— *Kryloff, ou le La Fontaine russe. Sa vie et ses fables.* P. Garnier 1852, in-12, 107 pp.
B[OURGOING] de P[aul]
— *Politique et moyens d'actions de la Russie, impartialement appréciés par P. de B.* Paris Gerdès avril 1849, in-8°, 27 pp.
BOURGOING baron Paul de
— *Les guerres d'idiome et de nationalité...* P. Gerdès 1849, in-8°.
BOUVET Alexandre
— *L'Empereur Napoléon et les Polonais. Poème épique...* P. 1851, in-8°, 46 pp.
— *Sébastopol, ou les camps des Alliés en Crimée, poème.* P. Ledoyen 1856, in-8°, 78 pp.
BRAME Dr H. CH.
— *Hurrah ! Chant européen de départ pour la Russie.* Tours mai 1854, in-8°, 2 ff.
— *La Garde Impériale.* Tours juin 1854, in-8°.
— *Le départ de Calais.* Tours juill. 1854, in-8°.
— *Chants de la guerre de Russie. Aux Grecs.* Tours juill.1845, in-8°, 2 pp.
— *A l'alliance anglo-française. Chants de la guerre de Russie.* P. oct. 1854, in-12.
BREMNER Robert
— *Excursions in the interior of Russia...* Londres H. Colburn 1839, 2 vol. in-8°.
BREZA Eugène de
— *M. le marquis de Custine en 1844. Lettres adressées à Mme la comtesse Joséphine Radolinska.* Leipzig 1845, in-16, 104 pp.
BRINKEN Johannes von den
— *Ansichten über die Bewaldung der Steppen des europäischen Russlands.* Brunswick 1833.

BROSSET Marie-Félicité
— *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie exécuté en 1847-48.* SPb Ac. des Sc. 1849-51, 3 vol. in-8°, et atlas in-4°.
— *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e siècle.* SPb Eggers 1849-58, 5 vol. in-4°.
BUDDEUS Aurelio
— *Zur Kenntniss von St Petersburg im kranken Leben.* Stuttgart Cotta 1846, 2 vol. in-8°.
— *Halbrussisches.* Leipzig Wigand 1847, in-8°, VIII-716 pp. 2^e éd. 1849, 3^e éd. 1854, 2 vol.
[BUDDEUS Aurelio]
— *Russland und die Gegenwart.* Leipzig Weidmann 1851, 2 vol. in-8°.
BURIER Fernand
— *Les deniers jours de Sébastopol.* St-Quentin 1855, in-8°, 4 pp.
BUSSIERRE Léon baron de
— *Voyage en Russie. Lettres écrites en 1829.* P. Levrault 1831, in-8°, II-316 pp.

C
CASTELLANE maréchal de
— *Journal 1804-1862.* P. Plon 1895-97, 5 vol. in-8°.
CASTREN Mathias-Alexander
— *Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838-1844.* Ed. A. Schiefner SPb 1853, in-8°.
— *Reiseerinnerungen aus den Jahren 1845-49* SPb 1856, in-8°.
CHAHO J. Augustin
— *La propagande russe à Paris...* P. Mme Goulet s.d. [1838] gr. 8°, 96 pp. (Attaque le baron d'Eckstein.)
CHARON Gustave-D.
— *Hommage à l'armée d'Orient. Les échos de la Crimée. Poésies.* St-Quentin sept. 1855, in-8°.
CHARRIERE Ernest
— *La chute de l'Empire, drame-épopée, précédé d'une introduction historique ou considérations sur l'avenir de l'Europe.* P. Paulin 1836, in-8°, LVI-191 pp.
— *La politique de l'histoire.* P. 1841-42, 2 vol. 1^re partie *Histoire*, 2^e partie *Politique.*
— *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes. Traduit du russe par —.* P. Hachette 1854, in-12 XII-404 pp.
— *Mémoires d'un seigneur russe par M. Ivan Tourguénief. Traduit par —. Nouvelle édition revue et complétée.* P. Hachette 1855, in-12, XV-393 pp. (Bibl. des chemins de fer).
CHASLES Philarète
— C.r. de BELANGER Ch. *Voyage aux Indes-Orientales...* P. 1834-38 dans *Débats* 17 sept. 1839.
— C.r. de BAUER *Russland u. das Germanenthum* dans *Débats* 2 mars 1855.
— *Mémoires* P. 1876, in-8° (Portrait de Custine t. I).
CHATELET C.
— *La vérité sur la Russie, ou Histoire abrégée de l'empire russe depuis son origine jusqu'à nos jours...* Lyon 1854, in-8°, XII-103 pp.

CHAUDES-AIGUES J.
— C.r. de *l'Etoile polaire* d'ARLINCOURT dans *Revue de Paris* t. XIX juillet 1843, pp. 127-136.
— C.r. de *La Russie en 1839* de CUSTINE *ibid.* t. XXIV décembre 1843, pp. 328-352.
CHAUSSENOT Sosthène
— *La France et la Russie.* P. 1843, in-8°, 16 pp.
CHEVYRIOV S. P.
— *Vizit k Bal'zakou. Parijskie èskizy.* Dans *Moskvitianin* M. 1841, t. I, n° 2, pp. 357-383.
SCHEVIREFF S.
— *Ein Gespräch mit Balzac. Erinnerung an Paris.* Dans *Deutsche Blätter für Literatur u. Leben* févr. 1840.
SCHEVYREV S.
— *Une visite chez Balzac en 1839.* Dans *RLC* avril-juin 1933.
CHOPIN [Jean-]M.
— *Russie.* P. Firmin Didot 1838, 2 vol. in-8°. Coll. *L'Univers ou histoire et description de tous les peuples.*
— *Révolutions des peuples du Nord.* P. Coquebert 1841-42, 4 vol. in-8°.
— J.M. *De la littérature des Russes considérée dans ses rapports avec leur civilisation.* Dans *Revue Indépendante* 25 mai 1843, t. VIII, pp. 198-230.
— J.N. *Choix de nouvelles russes de Lermontof, Pouchkine, Von Wiesen, etc.* P. Reinwald 1853, in-18, III-339 pp.
CIRCOURT Adolphe de
— *Boris Godounoff. Drame historique, par Alexandre Pouschkin.* Dans *Revue française et étrangère* 1837, t. II pp. 352-393.
— C.r. des *Tableaux de la littérature russe* de KONIG *ibid.* 1838, t. VI, pp. 293-328.
[le même] *Lettre sur un voyage en Prusse et en Russie* dans *Bibl. Univ. de Genève* t. LIV, déc. 1844, pp. 245-266.
[le même] *Voyage en Russie.* Dans *Opinion publique* janv.-août 1851.
— *Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848.* Publ. par G. Bourgin. P. Picard 1908, 2 vol. in-8°.
[COBDEN Richard]
— *Russia, by a Manchester manufacturer, author of England, Ireland and America.* Edimbourg Tait 1836, gr. 8°, 52 pp.
CŒURDEROY Ernest
— *La révolution dans l'homme et dans la société.* Bruxelles Tarride 1852, in-8°, 240 pp.
— *Jours d'exil* 1re partie Londres Thomas 1854, in-8, 301 pp.
— *Jours d'exil* 2e partie Londres [Genève ?] 1855, in-8°, 574 pp.
— *Hurrah ! ! ! ou la révolution par les Cosaques.* Londres [Genève ?] oct. 1854, in-12, 437 pp.
— *Trois lettres au journal « L'Homme », organe de la démagogie française à l'étranger.* Londres 1854, in-8°, 28 pp.
— *Œuvres d'Ernest Cœurderoy* éd. Max Nettlau P. Stock 1910, 3 vol. in-18.
COGNIARD les frères
— *Ivan le moujick, comédie-vaudeville en 2 actes.* P. Juteau et Michaut 1844, in-4°.
— et BOURDOIS A. *La bataille de l'Alma, pièce militaire en 7 tableaux.* P. 1854, in-4°, 16 pp.

COLET Louise
— *L'Empereur de Russie près de sa fille mourante. Précédé de l'Emigration polonaise.* P. Plon 1845, in-8°, 4 pp.
— *Réveil de la Pologne.* P. 1846, in-8°, 4 pp.
COLSON Félix
— *L'Empereur Nicolas. Le Temps* 5 juillet 1840.
— *De la Pologne et des cabinets du Nord.* P. Paulin 1841, 3 vol. in-8°.
COMBES François
— *La Russie en face de Constantinople et de l'Europe...* P. Dentu 1853, in-8°, XII-536 pp.
COMTE Auguste
— *Système de politique positive. Préface,* t. III P. chez l'auteur 1853, in-8°. Rééd. conforme 1895.
CORNEILLE Auguste
— *Les Byzantines, poésies.* P. Chaix 1855, in-8°, 48 pp. *I. Le réveil de Byzance. II. Les voix de l'Occident.*
COTTIN Mme née Sophie Restaud
— *Elisabeth ou les exilés de Sibérie* P. 1806, 2 vol. in-8°. Rééd. P. 1840, Limoges 1841.
— *Œuvres de Mme Cottin 1re partie. Mathilde. Claire d'Albe. Elisabeth.* P. Ledentu 1844, in-12.
— Trad. voir RUSSICA de Saint-Pétersbourg.
COTTRELL Charles-Herbert
— *Recollections of Siberia in the years 1840 and 1841.* Londres 1842, in-8°, XII-410 pp.
— *Sibirien. Nach seiner Naturbeschaffenheit...* trad. M. B. Lindau Dresde-Leipzig 1846, 2 vol. in-8°.
CUSSY chevalier de
— *Souvenirs 1795-1866 avec intr. par le comte Marc de Germiny.* P. Plon 1909, 2 vol. in-8°.
CUSTINE Astolphe de
— *La Russie en 1839.* P. Amyot 1843, 4 vol. in-8°.
— *La Russie en 1839.* P. Amyot 1843, 4 vol. in-18
— *id.* 3e éd. 1846, 4 vol. in-12.
— *id.* 4e éd. 1846, 4 vol. in-18.
— *id.* 5e éd. 1854, in-4° à 2 col. avec un avertissement inédit de Custine.
— *id.* 6e éd. 1855, fol. 196 pp.
— *La Russie en 1839.* Bruxelles 1843, 4 vol. in-12
— *id.* 1843, 4 vol. in-8°.
— *id.* 1843, 8 vol. in-16
— *id.* 1844, t. I in-12 (dénommée 2e éd.)
— *id.* 1844, 4 vol. in-8° (dénommée 5e éd.)
— *id.* Grimma 1844, 8 vol. in-12.
— *Russland im Jahre 1839. Aus dem Fr. von A. Diezmann.* Leipzig 1843, 3 vol. in-8° (2e éd.)
id. 1847, 4 vol. in-8° (3e éd.)
— *The Empire of the Czar by marquis de Custine...* Londres 1843, 3 vol. in-12 et 1844, 3 vol. in-8°.
— *Russia.* Londres 1844, 3 vol. in-8°.
id. New York 1854, in-8°(éd. abrégée)
id. Londres 1856, in-8° (id) au t. V de *Traveller's Library.*

— *Russland i aaret 1839. Oversat af P. B. Blicher.* Copenhague 1844-45, 2 vol. in-8°
— *Lettres de Russie avec une intr. de l'éditeur* [Henri Massis]. P. Ed. de la Nouvelle France 1946, in-12, 347 pp. (Ed. abrégée.)
— *Journey for our time. The Journals of the Marquis de Custine. Translated by Phyllis Penn Kohler. Intr. by General W. Bedell Smith.* New York Pellegrini and Cudahy 1951, in-8°, 338 pp.
— *Souvenirs et portraits. Textes choisis et présentés par Pierre de Lacretelle.* Monaco éd. du Rocher 1956.
— *Voyage en Russie. Lettres présentées par Jacques Brenner.* Club français du Livre 1957.
— *Lettres de Russie. Texte établi et présenté par H. Massis.* Club du Libraire 1960, in-16.
— *Lettres à Varnhagen d'Ense et Rahel Varnhagen d'Ense,* éd. L. Assing, Bruxelles 1870, in-12.

CZYNSKI Jean
— *La Russie pittoresque.* P. 1837.
— *Le choix d'une czarine, comédie-vaudeville en 2 actes.* P. 1842, in-8°, 16 pp.

D

DACIER Stephen
— *Le canon russe et le spectre rouge.* P. Garnier 1851, in-12, 68 pp.

[DAL' V. I.]
— *Bikey et Maolina, ou les Kirghiz Kaïssaks par M. de F***.* P. Labitte 1845, in-8°. (Cette initiale cache le nom du traducteur, M.A. Iermolov.)

DALLAS George Mifflin
— *Diary.* Philadelphie Lippincott 1892, in-12, VII-214 pp.

DAVYDOV D. V.
— *Essai sur la guerre de partisans. Trad. par le comte H. de Polignac.* P. Corréard 1841, in-8°.

DELACROIX Eugène
— *Journal. Intr. et notes par André Joubin.* P. Plon 1950, 3 vol. in-8°.

DELATRE Louis
— *Yélaguine, mœurs russes.* P. Dubuisson 1853, in-8°, 14 pp.

DELAVEAU Hippolyte
— *Les années de prison et d'exil d'un écrivain russe.* Dans *RdDM* 1er sept. 1854, pp. 857-899.
— *L'épopée nationale des Russes d'après les travaux des philologues allemands.* Dans RdDM 15 déc. 1854, pp. 1219-1231.
— *Le roman de mœurs populaires en Russie. M. Grigorovitch.* Dans *RdDM* 15 juillet 1855, pp. 255-295.
— *Récits d'un chasseur par Ivan Tourguénef. Traduits par H. Delaveau. Seule édition autorisée par l'auteur.* P. Dentu 1858, in-18.

DELORD T., CARRAGUEL Cl. et HUART L.
— *Messieurs les Cosaques. Relation charivarique, comique et surtout véridique des hauts faits des Russes en Orient. 100 vignettes par Cham.* P. Lecou 1855, 2 vol. in-18, 2e éd. 2 vol. in-12.

DEMIDOV Anatole Nicolaïévitch
— *Esquisse d'un voyage dans la Russie méridionale et la Crimée en 1837.* P. Rousseau 1838, in-8°, 102 pp.

[sous le ps. NI-TAG] Quatorze lettres au rédacteur des *Débats* en 1838-40 (la XIVe est publiée le 27 février 1840) sur la Russie.

— *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée...* P. Bourdin 1840, gr. 8°, portr. de Nicolas Ier, 23 pl. hors texte et 40 vignettes gravées sur bois d'après Raffet.
— *Voyage dans la Russie méridionale...* P. 1841-42, 4 gr. 8° et 2 atlas. Pl. et fig. par Raffet.
— *Voyage*, etc. P. Bourdin 1854, gr. 8°, 510 pp. 2e éd. revue et augmentée 10 pl. couleur et 2 cartes.
— *La Crimée par le prince Anatole de Démidoff.* Illustrée par Raffet. P. Bourdin 1855, in-12 carré, 267 pp.

DEMIDOV Nicolas Pétrovitch
— *Des Slaves et des Russes.* Strasbourg Vve Levrault 1844, in-8°, 36 pp.

DESCHAMPS Emile
— *Œuvres complètes* P. Lemerre 1872.

DESPREZ Hippolyte
— *La Hongrie et le mouvement magyar. RdDM* 15 déc. 1847, pp. 1068-1089.
— *Les Polonais dans la révolution européenne. RdDM* 15 août et 15 sept. 1849, pp. 537-58 et 962-69.
— *Les généraux polonais et la guerre de Hongrie. RdDM* 15 déc. 1849, pp. 1024-1051.
— *La Russie et la crise européenne. RdDM* 15 mars 1850, pp. 1100-1123.
— *La Russie et le slavisme. RdDM* 1er mai 1850, pp. 520-542.
— *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie...* P. Comon 1850, 2 vol. in-8°.
— *L'Eglise d'Orient. RdDM* 1er déc. 1853, pp. 841-864.

DESROZIERS Alfred sous le ps. de LERIS et DUTERTRE
— *Un mariage russe, vaudeville en 2 actes.* P. Gallet 1840, gr. 8e, 11 pp.

DESTOURMIZ DE GRANGEVILLE
— *De M. Mauguin et de son alliance russe.* P. Grimbert et Dorez 1841, in-8°, 15 pp.
— *La Russie à Constantinople.* P. 1841, in-8°, 16 pp.

DESVEAUX SAINT-FELIX F. M.
— *La Nicolaïde ou le Tsar et la Russie, poème en 4 chants.* P. Avril 1839, in-8°, 31 pp.
— *Russie et Pologne. Mosaïque historique, politique, littéraire et anecdotique.* P. Appert sept. 1847, in-8°, VIII-371 pp.

DINO Dorothée duchesse de
— *Chronique de 1831 à 1862, publiée avec des annot. et un index par la princesse Radziwill, née Castellane.* P. Plon 1909-10, 4 vol. in-8°.

DINOCOURT Théophile
— *Conte tiré d'un auteur russe très distingué... S. E. J. J. Dmitrieff.* S. L. [Amsterdam] 1853, in-8°, 16 pp.

[DOLGOROUKOV prince Pierre Vladimirovitch (sous le ps. de comte d'Almagro)]
— *Notice sur les principales familles de Russie.* P. Didot 1843, in-8°, 100 pp.
— *Notice etc. par le prince Pierre Dolgorouky.* Bruxelles 1843, in-12, 206 pp.
— *Quelques mots au sujet d'un ouvrage intitulé « Notice », etc.* P. Didot 1843, in-8°, 9 pp. (Attribué au même par Barbier.)

DOMINICIS chevalier de
— *Relations historiques, politiques et familières...* SPb 1824-25, 2 t. en 1 vol., in-8°.

DORÉ Gustave
— *Histoire dramatique, pittoresque et caricaturale de la Sainte Russie d'après les chroniqueurs et historiens Nestor, Nikan, Sylvestre, etc. commentée et illustrée de 500 magnifiques gravures par G. Doré...* P. Bry aîné 1854, in-4°, 207 pp.
DOSTOÏEVSKI F. M.
— *Journal d'un Ecrivain* trad. J. Chuzeville. P. Gallimard 1951, in-8°, 645 pp.
DOUHAIRE abbé Pierre-Paul
— C.r. des *Faux Démétrius* de MERIMEE dans l'*Univers* 16 janvier 1853.
— *Mœurs administratives de la Russie, Correspondant* 25 sept. et 25 oct. 1853.
— *Le théâtre en Russie* dans *Débats* 20 oct. 1853, 22 nov., 6 et 18 déc. 1853.
— *Le Décaméron russe, histoires et nouvelles.* P. Douniol 1855, in-12, XV-317 pp.
[DOURIJINE Nicolas Nicolaïévitch sous le ps. de CRISTIAN]
— *Ma lyre, ou les Mémoires d'un enfant russe.* P. Lacroix-Comon 1855, in-8°, 232 pp.
— *Mémoires d'un enfant russe.* P. Plon 1855, in-8° (même ouvrage).
DUBOIS DE MONTPEREUX Frédéric
— *Voyage autour du Caucase...* P. Gide 1838-1843, 6 vol., in-8°.
DU CASSE Albert baron
— *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1812 en Russie.* P. 1852, in-8°.
DUCHIRON J.
— *Histoire de Russie depuis Rurik jusqu'à nos jours.* P. Hivert 1838, in-16, 388 pp.
— et BOREAU V.
— *Histoire,* etc. 2e éd. Bruxelles 1846.
DUEZ Charles
— *Critique des « Mystères de la Russie » et de l'ouvrage de M. de Custine « La Russie en 1839 ».* P. 1844, in-8°, 124 pp.
DUFLOT DE MOFRAS Eugène
— *L'exploration du territoire de l'Oregon, des Californies et de la mer Vermeille, exécutée en 1840, 41 et 42...* Paris A. Bertrand 1844, 2 vol. in-8° et atlas.
— *L'Amérique russe.* Dans *Débats* 8 janvier 1845.
DUMANOIR Ph. et DE BIEVILLE
— *Le dessous des cartes, comédie en 3 actes mêlée de couplets.* P. 1855, in-8°, 64 pp.
— et LE ROUX H.
— *La dragonne, com. en 2 actes mêlée de chants.* P. 1842, in-8°.
DUMAS Alexandre
— *Le maître d'armes.* Dans *Revue de Paris* t. 19, 20 et 21, 26 juillet, 2, 9, 23, 30 août, 6, 13 et 20 sept. 1840.
— *id.* P. Dumont 3 vol. in-8°, 1840.
— *id.* Bruxelles Jamar, 3 vol. in-12.
— *id.* P. 1848, 53, 59, M. Lévy 16, etc.
— *Mes Mémoires. Texte prés. et annoté par P. Josserand.* P. *NRF* 1954 et suiv. Notamment t. II (1957) chap. CI, CII, CIII relatifs à la Russie.

— *Voyage en Russie. Préface par André Maurois. Notes et intr. par Jacques Suffel.* P. Hermann 1960, in-8°, 671 pp.

DUMAS Alexandre (fils)
— *La dame aux perles, roman. Scènes et portraits russes.* P. Libr. Nouvelle 1853, 4 vol., in-8°. Rééd. 1853, 54, 55, 57, 59, 63, 65, etc.

DUPONT H.
— *Œuvres choisies de A. S. Pouchkine, poète national de la Russie, traduites pour la première fois en français.* SPb Bélizard et P. Impr. réunis 1847, 2 vol., in-8°, XII-400 et VII-387 pp.

DUPONT Pierre
— *Chants et chansons.* P. s. d. 10 fasc. in-8° dont *La Sibérienne* (1847).
— *Chants guerriers.* P. 1855, 4 vol., in-16.

DUPRE DE SAINT-MAURE Emile
— *Anthologie russe, suivie de poésies originales.* P. Trouvé 1823, in-8°.
— *L'Hermite en Russie, ou observations sur les mœurs et les usages russes au commencement du XIX^e siècle.* P. Pillet aîné 1829, 3 vol., in-12.
— *Pétersbourg, Moscou et les provinces, ou observations...* P. Pillet 1830, 3 vol. in-8°.

[DUVEYRIER Charles]
— *Lettre à M. Mauguin.* Dans *Lettres politiques.* P. Beck-Amyot 1843, t. I, pp. 197-243.

E

Echos de la France. Recueil de chansons patriotiques en l'honneur de la prise de Sébastopol. P. 1855, in-12 pièce.

EICHHOFF F. G.
— *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohêmes, Polonais et Lettons...* P.-Genève Cherbuliez 1839, in-8°, IV-360 pp.
— *Essai sur l'origine des Slaves.* Lyon Boitel 1845, in-8°, 112 pp.

ENFANTIN Barthélemy-Prosper
— *Correspondance philosophique et religieuse 1843-45.* P. 1847, in-8°, 217 pp.
— *Correspondance politique 1835-40.* P. 1849, in-8°, VIII-206 pp.

ENNES Louis
— *Origine et histoire de la secte des Doukhobortsy.* Strasbourg Silbermann 1842, in-4°, 16 p. (Th. Fac. Théol. protest. Strasbourg).

ERMAN Adolph
— *Reise um die Erde durch Nord-Asien und die beiden Oceane.* Berlin 1833-48, 3 vol. in-8°.
— *Travels in Siberia...* Londres 2 vol., in-8°. Voir MARMIER X.
*Expédition des armées des quatre puissances alliées contre l'empire de Russie jusqu'à la prise de Sébastopol. Par M*** (poésies).* Pontoise 1855, in-12.

F

FALLMERAYER Jakob Philipp
— *Gesammelte Werke. Hrsgben von G. M. Thomas.* Leipzig 1861, 3 vol., in-8°. (Sur Custine, Goldmann, Herzen, voir le t. II.)

FALLOUX comte Alfred de
— *Madame Swetchine — sa vie et ses œuvres.* P. Vaton et Didier 1860, 2 vol. in-8°.

— *Lettres de Mme Swetchine, publiées par le comte de Falloux.* P. Vaton et Didier 1861, 2 vol., in-8°.

FATH Georges

— *La prison de Schlusselbourg, roman.* Dans *Le Messager du Midi* 1854-55 et Montpellier Dumas 1855, in-4° à 2 col., 66 pp.

FAUCHER Léon

— *Les finances de la guerre. I. Les finances de la Russie.* Dans *RdDM* 15 août 1854, pp. 733-759.

FAURE Eugène

— *Les Kamtschadales.* Dans le recueil an. *Simples histoires.* P. Louis Janet 1838, in-12, pp. 229-243.

FAVRE L[éopold]

— *La Russie et la Turquie anciennes et modernes...* P. Allouard et Kaeppelin 1854, in-8°, 368 pp., pl.

FAVRE Léopold sous le ps. L. BUFFIERES

— *Mœurs et superstitions russes.* Niort L. Favre 1855, fol. pièce.

[FELINSKA Ewa]

— *Revelations of Siberia. By a banished lady. Edited by the colonel Lach Scyrma.* London 1853, 2 vol., in-8°.

FERRAND Nicolas-Alexandre

— *De l'origine de la nation russe...* P. 1842, in-8°, 47 pp.

— *Histoire de Russie depuis le VI^e^ siècle jusqu'à 1840.* P. Pagnerre 1845, in-8°, 23 pp. (tome I, avant-propos seul).

FERRY Gabriel ps. de BELLEMARE Gabriel

— *La chasse aux Cosaques, roman.* Feuilleton du journal *La Patrie* 1853.

— *Id.* P. Schiller 1853, gr. 8°.

— *Id.* P. Potter 1854, 5 vol. in-8°.

— trad. allemande et danoise.

FERRY DE PIGNY et HAQUIN J.

— *Les conteurs russes, ou nouvelles, contes et traditions russes par Boulgarine, Karamsine, etc.* P. Gosselin 1823, 2 vol. in-8°, X-374 et 476 pp.

FEVAL Paul

— *La Fée des grèves. Les Rasoumofski. Roman.* P. A. Cadot 1851, 3 vol. in-8°. (Les *Rasoumobski* occupent les pp. 255-292 du tome III.)

FEVRIER A.

— *La Russie géographique et statistique.* Bruxelles 1841, in-12.

FICQUELMONT C.L. comte de

— *Le côté religieux de la question d'Orient.* P. Amyot 1854, in-8°, IV-164 pp.

FLEURY Prosper-Paul, marquis de

— *France et panslavisme.* Senlis Régnier [1849], in-8°, 16 pp.

— *Europe et Russie, coup d'œil sur le côté maritime de la question d'Orient.* P. Schiller aîné 1854, in-8°, 56 pp.

FLEURY Victor

— *Le Faux Démétrius ou l'Imposteur, roman historique traduit de Boulgarine.* SPb-Paris 1832-33, 4 vol. in-12.

FONTON Félix de

— *La Russie dans l'Asie Mineure, ou campagnes du Maréchal Paskevitch en 1828 et 1829, précédées d'un tableau du Caucase.* P. Leneveu 1840, in-8°, VI-568 pp. portr. atlas.

(anonyme)
— *De la Russie et de la France, entretiens politiques, par un inconnu.* P. Dumont 1842, in-8°, 313 pp.
FORCADE Eugène
— *L'Autriche et la politique du cabinet de Vienne dans la question d'Orient.* Dans *RdDM* 1er juin 1854, pp. 849-893. (Comprend des citations de Tiouttchev.)
— *Histoire des causes de la question d'Orient d'après des documents français et anglais.* P. Michel Lévy 1854, in-12, XI-293 pp.
FOUCHER Paul-Henri et GOMBAUD
— *L'héritier du Czar, drame historique en 5 actes, en prose.* P. Beck 1849, gr. 8°, 33 pp. Trad. allemande 1851.
FOUCHER Victor-Adrien
— *Code civil de l'Empire de Russie...* Rennes-Paris 1841, in-8°.
FOURGEAUD Alexandre
— *Aux armées alliées. La Russie, poème en 2 chants. Le Rêve et le Réveil.* P. Armant 1854, in-8°, 16 pp.
FOURNIER Marc
— *Russie, Allemagne et France. Révélations sur la politique russe d'après les notes d'un vieux diplomate.* P. Tresse mars 1844, in-8°, 144 pp.
— *Les Mystères de la Russie. Russie, Allemagne et France. Révélations,* etc. Bruxelles, Libr. étrangère 1844, in-16, 190 pp.
— *Les Mystères,* etc. P. Bureau central de l'Allemagne 1844, in-12, 191 pp.
— trad. all. suéd. holl.
FREDERICKS baronne Marie Pétrovna née Gurowska
— *Vospominania.* Dans *Istoritcheski vestnik* t. LXXI janv.-février 1898, pp. 52-87 et 454-484.

G

GAGARINE prince Grégoire Grigorovitch
— *Le Caucase pittoresque dessiné d'après nature. Avec une intr. et un texte explicatif par le comte Ernest Stackelberg.* P. Plon 1847-49, fol. 22 pp. et 80 pl. Paru à partir du 8 mai 1847 en vingt livraisons.
[GAGARINE prince I. S., S. J.]
— *La question religieuse en Orient, réfutation d'un écrit intitulé « Parole de l'orthodoxie catholique au catholicisme romain ».* Extrait de la *Civiltà cattolica.* P. Julien, Lanier et C° 1854, in-8°, VI-231 pp.
le même sous son nom
— *Tendances catholiques dans la société russe.* Dans le *Correspondant* juin 1860, t. 50, pp. 286-318. (Contient la *Lettre philosophique* de Tchaadaïev.)
GAIRAUD Alphonse
— *Les Nicolaïades, ou la Russie devant l'Europe.* Marseille Clappier 1854, in-8°, 16 pp.
GALLET DE KULTURE Achille
— *Le Tsar Nicolas et la Sainte Russie.* P. Lecou 1855, in-12, XI-306 pp.
— *La Sainte Russie.* P. 1857 in-18 VIII-329 pp. (N'est pas comme le dit le Cat. B. N. une simple reproduction du précédent.)
[GAY Horace]
— *Deux années d'excursions d'un Parisien devenu Moscovite.* M.-SPb 1847, gr. 8°, III-II-204 pp. vignettes.

[GILLE Florent-A]
— *Antiquités du Bosphore Cimmérien conservées au Musée Impérial de l'Ermitage.* SPb 1854, 2 fol. et atlas de planches.
— *Id.* Réimprimé par S. Reinach dans *Bibl. des Monuments figurés.* P. 1892.
— *Lettres sur le Caucase et la Crimée.* P. Gide 1859, in-8°, IV-551 pp. fig. pl. carte.
[GIRARDIN Mme Emile de] sous le ps. Vicomte de LAUNAY
— *Lettres parisiennes 1840-1848.* Dans *Œuvres complètes.* P. Plon 1860 t. V.
GIRARDIN Emile de
— *Solutions de la question d'Orient.* P. Libr. Nouvelle 1853, in-8°, 159 pp.
GOGOL' N. V.
— *Polnoe sobranie sotchinenii* M. AN SSSR 1937-1952, 14 vol. in-8°.
GOLITSYNE prince Augustin Pétrovitch
— *M. de Lamartine historien de l'empire russe.* Angers [1855], in-8°.
GOLITSYNE prince Emmanuel Mikhaïlovitch
— *Ivan Nikitenko le conteur russe. Fables, historiettes et légendes.* P. Amyot 1842, in-12, XIV-262 pp.
— *Le conteur russe. Fables et légendes. Nouvelle édition augmentée d'une notice biographique sur les principaux fabulistes russes.* P. Amyot 1846, in-8°.
— *La Russie du XVII^e siècle dans ses rapports avec l'Europe occidentale.* P. Gide-Boudry 1855, in-8°, XXXII-445 pp.
GOLITSYNE prince Michel Alexandrovitch
— *Le commandeur, nouvelle.* P. Comon 1850, in-8°, 224 pp.
GOLITSYNE prince Nicolas Borissovitch
— *La fontaine de Bakhtschesserai. Traduit en vers libres.* M. Semen 1838, in-12, 30 pp.
— *Aux détracteurs de la Russie.* M. Semen 1839, in-8°, 9 pp.
— *Essais poétiques* M. Semen 1839, in-8°.
— *Souvenirs et impressions d'un officier russe pendant les campagnes de 1812-13-14 avec la relation de la bataille de Borodino.* SPb Impr. française 1849, in-8°, VI-126 pp.
[GOLDMANN Karl-Eduard von]
— *Die europäische Pentarchie.* Leipzig Wigant 1839, in-8°, VI-442 pp.
GOLOVINE Ivan Gavrilovitch
— *Discours sur Pierre le Grand prononcé à l'Athénée le 20 mai 1844. Réfutation du livre de M. le marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839 ».* P. Capelle 1844, in-8°, 24 pp.
— *La Russie sous Nicolas I^er.* P. Capelle 1845, in-8°, VII-492 pp. Trad. all. ang. suéd.
— *L'Europe révolutionnaire.* P. Capelle 1849, in-18, XVI-376 pp.
le même, anon.
— *Le catéchisme du peuple russe.* SPb [en fait P. Dondey-Dupré] 1849, in-8°, 34 pp.
— *Mémoires d'un prêtre russe ou la Russie religieuse.* P. Reinwald 1849, in-8°, VIII-337 pp.
— Trad. all. 1850.
— *Der russische Nihilismus, meine Beziehungen zu Herzen und zu Bakunin...* Leipzig Senf 1880, in-16, VIII-111 pp.

GONDRECOURT H.-A.-A. de
— *La Tour de Dagö.* P. A. Cadot 1851, 5 vol. in-8°. Trad. all. 1852.
GRETCH Nicolas Ivanovitch
— *Grammaire raisonnée de la langue russe. Tr. du russe par Ch. Ph. Reiff.* SPb 1828-29, 2 vol. in-8°.
— *Uber das Werk La Russie en 1839 par le marquis de Custine. Aus dem Russ. übersetzt von W. von Kotzebue.* Heildelberg Groos 1843, in-8°, 93 pp.
— *id.* 2e éd. 1844, gr. 8°, XVI-102 pp.
— *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé La Russie en 1839. Tr. du russe par Alexandre Kouznetzoff.* P. 1844, in-8°, VII-107 pp.
— *Id.* Bruxelles Soc. Belge de Librairie 1844, in-18, 160 pp.
— *Réponse à un article de M. Saint-Marc Girardin.* Carlsruhe 1844, in-8°.
— C.r. des *Nouvelles russes* de N. GOGOL trad. par Louis Viardot dans *Severnaïa ptchela* 1846, n° 57.
GRIMM Wilhelm von
— *Marquis von Custine u. sein Werk Russland im Jahre 1839. Eine critische Beleuchtung...* Leipzig Theodor Thomas 1844, in-16, 266 pp.
GRISEL Gustave sous le ps. L. D'ESTRAMBERG
— *La Russie et ses accusateurs dans la question d'Orient.* Neuchâtel Wolfrath 1854, in-8°, Vi-48 pp. Trad. all.
GUINOT Eugène
— *Les Russes à Paris.* Dans *Les Etrangers à Paris* par Méry, J. Janin etc. P. Ch. Warée 1844, 4°, pp. 505-525.
GUROWSKI Adam comte
— *La vérité sur la Russie et sur les révoltes des provinces polonaises.* P. Delaunay 1834, in-8°, 96 pp.
— *La civilisation et la Russie.* SPb Bélizard 1840, in-8°, IV-222 pp.
— *Russland und die Civilisation.* Merseburg in-8° et Leipzig 1841, 2 t. en un vol. in-8°.
— *Le Panslavisme, son histoire, ses véritables éléments : religieux, sociaux, philosophiques et politiques.* Florence 1848, in-8° (tome I seul paru).
— *Impressions et souvenirs. Promenades en Suisse en 1845.* Lausanne 1846, in-12, 308 pp.
— *Russia as it is.* NY-L. 1854, in-8°, XVI-312 pp.
— *America and Europe.* NY Appleton 1857, in-8°, VIII-411 pp.

H
HAMONIERE G.
— *Grammaire russe. Avec un appendice contenant des remarques sur la langue slavonne.* P. 1817, in-8°, VIII-404 pp. 2e éd. P. 1844, in-8°.
HANSTEEN Kristoffer
— *Reise-Erinnerungen aus Sibirien. Deutsch von Dr H. Sebald.* Leipzig 1854, in-8°, VIII-215 pp.
— *Souvenirs d'un voyage en Sibérie, par Christophe Hansteen. Traduits du norvégien par Mme Colban et revus par MM. Sédillot et de la Roquette.* P. Perrottin 1857, in-8°, XIV-429 pp. carte.
HARRING Harro- Paul
— *Mémoires sur la Pologne sous la domination russe, rédigés après*

un séjour de deux années à Varsovie. Tr. de l'all. par Ehrenfried Stöber. Strasbourg Schuler 1833, in-8°, XV-254 pp.

HAUREAU Jean-Barthélemy

— *Histoire de la Pologne depuis son origine jusqu'en 1846.* P. Pagnerre 1847, in-18, 254 pp.

HAXTHAUSEN Freiherr August von

— *Studien über die innern Zustände, das Volksleben u. insbesondere die ländlichen Einrichtungen Russlands.* Hanovre Hahn 1847, 2 vol. in-8°, et Berlin Behr 1852, t. 3, in-8°, VIII-640 pp.

— *Etudes sur la situation intérieure...* Hanovre Hahn 1847, 2 vol. Berlin 1853, in-8°, 240 pp.

HEGEWALD Leonhard Linold

— *De l'origine de la nation russe.* SPb Hinze 1850, in-8°, 192 pp.

HEGUIN DE GUERLE Charles

— *Les veillées russes.* P. Féret 1827, in-8°, 247 pp.

— *id.* P. 1830, VIII-250 pp. (Avec un *Coup d'œil sur la littérature russe* pp. 1-39.)

HEINE Heinrich

— *Sämtliche Werke.* Hambourg Hoffman et Campe 1876, 12 vol. in-12.

HEINE Maximilian

— *Medicinisch = topographische Skizze von S. Petersburg, ein Beitrag.* SPb Karth 1844, in-8°, VIII-72 pp.

[HENNINGSEN Charles-Frederick]

— *Revelations of Russia, or the Emperor Nicholas and his Empire in 1844, by one who has seen and describes.* Londres Colburn 1844, 2 vol. in-8°, pl.

— *Révélations sur la Russie ou l'Empereur Nicolas et son empire en 1844, par une résident anglais. Tr. de l'anglais par Noblet, et annoté par Cyprien Robert.* P. Labitte 1845, 3 vol. in-8°.

— *Das enthüllte Russland oder Kaiser Nikolaus und sein Reich. Nach dem englischen Originalwerk Revelations of Russia bearbeitet von A. Heller.* Grimma Verlags = Comptoir 1845, 2 vol. in-8°.

— *Russland im Jahre 1844. Ein Nachtrag zu dem enthüllten Russland oder Kaiser Nikolaus u. sein Reich bearbeitet von Ad. Heller.* Grimma Verlags = Comptoir 1845, in-8°.

— *The white slave, and the Russian prince. By the author of Revelations of Russia.* Londres 1845, 3 vol. in-12, 2e éd. 1846.

— *Die weisse Sklaverei, oder die Leibeigenchaft in Russland. Von dem Verfasser des enthüllten Russland.* Grimma Verlags = Comptoir 1845-46, 3 vol. in-12.

— *L'esclave blanc, par l'auteur des Révélations sur la Russie. Ouvrage traduit de l'anglais.* P. Labitte 1846-47, 3 vol. in-8°.

— (Une trad. danoise Copenhague 1846, 2 vol.)

— *Eastern Europe and the Emperor Nicholas.* L. Newby 1846, 3 vol. in-8°.

— *Das östliche Europa u. Kaiser Nikolaus I. Aus dem Engl. von Kretzschmar.* Grimma 1846, 2 vol. in-8°. (Un 3e vol. en 1846 intitulé :

— *Kaiser Nikolaus u. seine Rathgeber. Nebst Skizzen...* in-8°.

HERWEGH Georg

— *Briefe von und an Georg Herwegh 1848.* Munich 1898 (*2 te Auflage*).

— *Au printemps des dieux. Correspondance inédite de la comtesse Marie d'Agoult et du poète Georges Herwegh, présentée par Marcel Herwegh (1843-1867). P.NRF* 1929, 240 pp.

HERZEN Alexandre Ivanovitch
— *Sobranie sotchinenii v tridtsati tomakh* M. AN SSSR 1954-1965.
— *Pis'ma iz Avenue Marigny dans Sovremennik* 1847, nos 9 et 11.
an.
— *Briefe aus Italien u. Frankreich (1848-1849) von einem Russen, Verfasser des « Vom anderen Ufer »* (lettres V-XI. Original russe inconnu. Trad. Friedrich Kapp). Hambourg Hoffman et Campe 1850, in-8°.
— *Lettres de France et d'Italie (1847-1852). Tr. du russe par Mme N. H[erzen].* Genève 1871, XVI-311 pp.
an.
— *La Russie. Lettre à G. H[erwegh].* Signé : Un Russe. Dans *La Voix du Peuple* 19 et 26 nov. et 10 déc. 1949. Figure dans *Vom anderen Ufer.* Hambourg 1850, avec adj. signée : Un Barbare.
— *Vom anderen Ufer.* Hambourg Hoffmann et Campe, in-8°, 191 pp.
(ps. ISCANDER)
— *Von der Entwicklung der revolutionären Ideen in Russland.* Dans *Deutsche Monatsschrift für Politik, Wissenschaft, Kunst u. Leben. Hggben von A. Kolatschek.* Brême, janvier-mai 1851.
— *Du développement des idées révolutionnaires en Russie, par A. Iscander.* P. Franck 1851, XV-176 pp. (Imprimé à Nice, Canis fr. juin 1851).
— *Du développement,* etc. par Alexandre Herzen. 2e éd. Londres Jeffs 1853, in-16, XXIII-144 pp.
— *Du développement,* etc. 3e éd. Londres 1858.
— *Russlands sociale Zustände...* Hambourg 1854.
(ps. ISCANDER)
— *Le peuple russe et le socialisme. Lettre à M. J. Michelet, par Iscander.* Dans l'*Avènement du Peuple* 19 nov. 1851 et P. Franck 1852, in-8°, 52 pp. (Ed. saisie à Marseille). 2e éd. Jersey 1855, in-12.
— *The Russian people and their socialism. A letter to M. J. Michelet* Londres 1855, in-12. (Trad. par W. Linton.)
— *La Russie et le vieux monde, lettres à W. Linton... par Al. Hertzen.* Jersey 1854, in-16, 47 pl.
— *Michel Bakounine.* Dans *Revue Bleue* 17 oct. 1908, n° 16, publ. par Gabriel Monod. Réimpr. *Sobr sotch.* t. VII, M. 1956 et complément t. XXX (2) M. 1965.
HILL S. S.
— *Travels in Siberia.* Londres Longman 1854, 2 vol. in-8°.
HOMMAIRE DE HELL Adèle
— *Souvenirs d'un voyage dans la Russie méridionale.* Dans *Revue Indépendante* t. IX 25 août 1843, pp. 569-594.
— *Princesses tartares.* Dans *Annuaire des voyages et de la géographie pour l'année 1844,* publ. sous la dir. de Frédéric Lacroix.
— Xavier [et Adèle] *Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, historique et scientifique.* P. Bertrand 1843-44, 3 vol. in-8°, atlas 2 fol.
— Xavier *Situation des Russes dans le Caucase.* Dans *Revue de l'Orient* et p. 1844, in-8°, 44 pp.
— Adèle *Rêveries d'un voyageur. Poésies par Mme —. Orient, Russie et Moldavie.* P. Amyot-Dentu 1846, in-12, 239 pp.
— Adèle *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale, par Mme —.* P. Hachette 1860, in-12, VIII-411 pp.

(L'intr. reproduit des art. de Saint-Marc Girardin des 5 déc. et 6 janv. 1845 et 1846).
— Adèle *Mémoires d'une aventurière.* Voir VIAZEMSKI prince Paul Pétrovitch.
[HORRER Marie-Joseph comte d']
— *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie...* P. Gaume 1842, in-8°, 551 pp.
— *id. Précédé d'un avant-propos de M. le comte de Montalembert* Louvain 1844, in-8°.
non. an.
— C.r. de CUSTINE *La Russie en 1839* dans *Correspondant,* 15 août 1843, pp. 247-263.
HUBMANN J.
— *Ein Blick auf Russland, das wirkliche, und Russland des Marquis Custine im Jahre 1839.* Dresde-Leipzig Arnold, gr. 8°, 32 pp.
HUGO Jules-Abel
— *La Guerre d'Orient, illustrée de cartes...* Partie I : *Histoire des agrandissements de la Russie depuis Pierre Ier jusqu'à nos jours.* Leipzig-Gand-Bruxelles 1854, gr. 8°, fig.
HUGO Victor-Marie
— *Le Rhin.* P. Delloye 1842, (t. II *Conclusion).*
— *Œuvres poétiques complètes, réunies et présentées par Francis Bouvet* P. Pauvert 1961, in-4°, LX-1730 pp. sur 2 col.
— *Œuvres politiques complètes. Œuvres diverses. Ibid.* 1964, in-4°, XVI-1667 pp.

I-J
IERMOLOV Michel Alexandrovitch
— *Sylvio ou le coup réservé.* (Trad. de *Vystrel* de POUCHKINE) dans *R. Br.* juillet 1840 (t. 28), pp. 125-139.
— *Esquisses sibériennes.* Dans *R. Br.,* janv.-févr. 1842, pp. 95-122.
(an.)
— *Encore quelques mots sur l'ouvrage de M. de Custine La Russie en 1839, par* ***. P. Ferra 1843, in-8°, 40 pp.
(an.)
— *Bikey et Maolina, ou les Kirghiz Kaïssaks, par M. de F***.* P. Labitte 1845, in-8°. (L'avant-propos est signé de Folomrey, anagramme de Yermolof.) Ce texte est traduit de V. I. DAL'.
— *Le poète Pouchkine.* Suivi de *Kirdjali.* Dans *R. Br.,* pp. 432-446 et 446-454.
— *L'Amérique russe.* Dans *R. Br.,* août 1846, pp. 295-323.
(YERMOLOFF Michel de)
— *Mélanges et souvenirs d'histoire, de voyages et de littérature.* P. Hennuyer 1858, in-8°. (Tous les articles cités ci-dessus figurent dans ce recueil.)
JABLONOWSKI comte Waclaw
— *La France et la Pologne, le slavianisme et la dynastie polonaise.* P. Renouard 1843, in-8°, 279 pp.
JÄNISCH Karoline von (voir PAVLOVA K.K.)
[JAKOB Therese Albertine von (Mrs ROBINSON), sous le ps. de TALVJ]
— *Poésie populaire des nations slaves.* Trad. d'un article de la *North American Review* (signé Talvj) dans *R. Br.,* janvier 1837, pp. 51-54.

[JARCKE K. E. ?]
— *Russland im Jahre 1839 nach dem Marquis de Custine.*
— *Literatur : Custine u. seine russichen Kritiker.* Dans *Historisch = politische Blätter für das Katholische Deutschland.* Münich t. XII, 1843, (II), pp. 486-504 (XLIX), et t .XIII 1844 (I), pp. 746-771 (LI).

JESSE Captain William
— *Notes of half-pay in search of health ; or Russia, Circassia and the Crimea in 1839-40.* Londres 1841, 2 vol. in-8°. Extraits et analyse d'après *Quart. Review* dans *R. Br.* 1842 t. XII, nov.-déc. 1842, pp. 225-255.

JOANNE Adolphe-Laurent
— *Voyage en Norvège, en Laponie et en Russie.* Ixelles-les-Bruxelles, 1849, 2 vol. in-12.

JORDAN Jan Petr
— *Geschichte der russischen Literatur, nach russischen Quellen bearbeit von Dr —.* Leipzig Keil 1846, in-8°, 190 pp.
— Ed. *Jahrbücher für slawische Literatur, Kunst u. Wissenschaft* Leipzig 1843-48, 6 vol. in-8°.

JOUBERT Léo et MORNAND Félix
— *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie.* P. 1854, fol. 177 pp. fig. carte.

JOUVE Eugène
— *Guerre d'Orient. Voyage à la suite des armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée.* P. Delhomme 1855, 2 vol. in-8°.

JULVECOURT P. de et SAINT-FELIX B. de
— *Autour du monde.* P. Hivert 1834, in-8°.
— (seul) *La Balalayka. Chants populaires russes et autres morceaux de poésies traduits en vers et en prose par —.* P. Delloye, Desmé et C° 1837, in-8°, XXII-240 pp.
— *Nastasie ou le Faubourg Saint-Germain moscovite.* P. H. Souverain 1842, 2 vol. in-8°.
— *Les Russes à Paris.* P. H. Souverain 1843, 2 vol. in-8°.
— *Le Yataghan.* P. Baudry 1843, in-8°, XIII-305 pp. (Contient *La Dame de Pique* de POUCHKINE, pp. 13-106, et le *Yataghan* de N. F. PAVLOV, pp. 107-305.)

K

KANKRIN Georg Frantzevitch comte
— *Aus den Reisetagebüchern des Grafen Kankrin... aus den Jahren 1840-45.* Brunswick Leibrock 1865, 2 vol. in-12.

KARAMZINE A. N.
— *Le Paris d'il y a cent ans. Documents inédits présentés par Z. Lvovsky.* Dans *Revue Hebdomadaire* 31 juillet 1937, pp. 531-565.

KARATYGUINE P. A.
— *Zapiski.* L. Akademia 1929, in-16, XVI-455 pp.

KAUFFMANN A. Sébastien
— *La Russie et l'Europe. Histoire de la guerre d'Orient.* P. Barba 1854, gr. 4, 84 pp.

KHOMIAKOV A. S.
— *Polnoe sobranie sotchinenii.* M. Lébédev 1878.
— (an.) *Mnenie inostrantsev o Rossii.* Dans *Moskvitianin* 1845, n° 4 et *Polnoe...* t. I pp. 1-28.

— (an.) *Quelques mots par un chrétien orthodoxe sur les communions occidentales à l'occasion d'une brochure de M. Laurentie.* P. Meyrueis et C° 1853, in-8°, 63 pp.
— *L'Eglise latine et le protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient.* Lausanne-Vevey Benda 1872, in-8°. (Contient l'article précédent.)

[KOCH Jean-Baptiste-Frédéric général]
— *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé La Russie dans l'Asie Mineure* [par Félix de FONTON], *par un officier français.* P. Leneveu 1840, in-8°.

KŒNIG Heinrich [et MELGOUNOV N. A.]
— *Literarische Bilder aus Russland.* Stuttgart-Tübigen Cotta, 1837 in-8°.

KOEPPEN Peter von
— *Uber einige Landesverhältnisse zwischen dem untern Dnjepr und dem asowschen Meere.* SPb 1845, in-8°.
— *Statistische Reise im Jahre 1850...* SPb Eggers et C° 1852 et Leipzig Voss 1852, 2 vol, XV-255 et 107 pp. in-8°.

KOHL Johann-Georg
— *Reisen im Inneren von Russland und Polen.* Dresde-Leipzig Arnold 1841, 3 vol. in-12. I. *Moskau* II. *Die Ukraine* III. *Die Bukowina, Galizien, Krakau u. Mähren.*
— *Reisen in Südrussland.* Leipzig-Dresde Arnold 1841 et 1846-47, 3 gr. in-12.
I. *Neurussland. Odessa. Ausflüge in die Steppe.* II. *Die Krim. Bessarabien.* III. *Zur Charakteristik der pontischen Steppen. Bemerkungen über die russischen Leibeigenen u. ihre Herren.*
(Extraits trad. de *Asiatic Review* dans *R. Br.* sept-.oct. 1842 et mai-juin 1843 sous le titre *Les Steppes de l'Asie méridionale.)*
— *Petersburg in Bildern und Skizzen. Mit einem Grundriss von Petersburg.* Leipzig Arnold 1841, 2 t. en 1 vol. in-8, et SPb 3 t. en 1 vol. in-12 1846. (Une analyse d'extraits publiés dans la *Quart. Review* sous le titre *Russia and the Russians in 1842 dans R. Br.* t. XII 1842, nov.-déc., pp. 254-266.)

[KOLBE Eduard]
— *Russlands inneres Leben, 33 jährige Erfahrungen eines Deutschen in Russland.* Brunswick Westermann 1846, 3 vol. in-8°. 2e éd. 1855.
— *Recollection of Russia during 33 years' residence. By a German nobleman.*

KOVALEVSKI O. M.
— *Précis de l'introduction et des progrès de l'enseignement des langues orientales à l'Université de Casan. Trad. par A. de Plagny.* Kazan 1842, in-8°. Trad. all. Kazan 1842, in-8°.
— *Dictionnaire mongol-russe-français.* Kazan 1844-1849, 3 vol. in-4°.

KRASINSKI comte Valérien
— *Lectures on the religious history of the Slavian nations.* Londres 1849, in-8° XXVIII-487 pp. (Le Cat. B. N. porte par erreur 1869).
— *Histoire religieuse des peuples slaves. Avec une introd. par Merle d'Aubigné.* P. Cherbuliez 1853, in-8° XXXI-315 pp.
— *Essai sur l'histoire religieuse des nations slaves. Trad. de l'anglais.* P. Garnier 1853, in-8° XIII-459 pp.

KRUSENSTERN A. I.
— *Précis du système, des progrès et de l'état de l'instruction publique*

en Russie. Varsovie 1837, in-8° III-433 pp. Trad. pol. 1838, all. 1841.
KRYLOV I. A.
— *Fables russes tirées du recueil de M. Kriloff et imitées en vers français par divers auteurs... Publiées par M. le comte Orloff. Avec le texte russe.* P. Bossange 1825, 2 vol. in-8°.
— *Fables, traduites du russe par Hippolyte Masclet.* Moscou 1828, in-8°.
— *Huitième livre des fables...* Marseille 1831 in-8°
— (Voir aussi GOLITSYNE pr. Emmanuel Mikhaïlovitch)
KUBALSKI N.A.
— *Aperçus historiques et littéraires sur les peuples d'origine slave.* P. 1844, in-8° 16 pp.
— *Voyages en Sibérie, recueillis par —.* Tours Mame 1853, in-12 188 pp. (Coll. *Bibli. des Ecoles Chrétiennes.* Rééd. 1856, 57, 59, 61, 63)
— *Voyages entre la Baltique et la Mer Noire.* Tours Mame 1854, in-12 188 pp. (Rééd. 1856, 59, 61, 63).
KYITKA G. F. (OSNOVIANENKO)
— *Oksana ou l'Orgueil villageois et ses ravages, ou l'histoire grave et véridique de 35 kopecks. Tr. libre du russe par Mme Ch. Moreau de la Meltière.* P. Bossange et M. Urbain 1854, in-12 311 pp.

L
LABAR Louis dit Louis LABARRE
— *Républicaine ou Cosaque? Au citoyen Bonaparte, président de la République Française.* Bruxelles 1849, in-8° 32 pp.
LABAUME F.
— *Des relations commerciales entre la France et la Russie, Ukase du 19 juin 1845. Ses effets par rapport à notre navigation. Considérations générales sur la marine marchande des deux pays.* P. F. Didot 1846, in-8° 36 pp.
[LABINSKI Fr. Xaw.]
— *Un mot sur l'ouvrage de M. le Marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839 », par un Russe.* P. Didot 1843, in-8° 96 pp. 2e éd. Dauvin et Fontaine 1845, in-8° 99 pp.
— *Ein Wort über Marquis de Custine's « Russland im Jahre 1839 », von einem Russen.* Berlin Schrœder 1844, in-8° 50 pp.
— *A Russian reply to the Marquis de Custine's Russia in 1839.* Londres 1844, in-8°.
LAROUSSE F. et ALBERT Aug.
— *Pougatscheff, épisode de l'histoire de Russie. Mélodrame en 3 actes 14 tableaux.* P. 1853, gr. 8° 32 pp.
LACROIX Frédéric
— *Les Mystères de la Russie, tableau politique et moral de l'empire russe.* P. Pagnerre 1845, gr. 8° 576 pp. pl. (Paru par livraisons hebd. à partir de juin 1844).
— *Les Mystères,* etc. 2e éd. entièrement refondue P. 1854, in-18 324 pp.
— *Les Mystères de la Russie.* Bruxelles 1844, 5 vol. in-16.
— *Geheimnisse von Russland. Ein politisches Sittengemälde des russischen Reiches.* Regensburg 1844, 2 vol. in-8°. 2e éd. 1848, 2 vol. in-8°.
— Trad. esp. Séville 1845, 3 vol. in-8°.
— Trad. ital. 1863, in-8°.
— édite : *Annuaire des voyages et de la géographie.* P. Guillaumin in-18, (années 1844-1847).

LADIMIR Jules
— *Les Russes et les Turcs. Histoire complète de leurs différends, de leurs guerres et notamment de la campagne de 1853...* P. Ruel 1854, in-8° 207 pp. carte.
— et ARNOUL Honoré *La Guerre. Histoire complète des opérations en Orient et dans la Baltique... Précédée d'un aperçu historique sur les Russes.* Librairie populaire 1855, 2 t. en un vol. in-8° 221 pp.
LAFONT Charles
— *Ivan de Russie, tragédie en 3 actes.* P. Marchant 1842, in-8° 64 pp.
— et BAYARD *Un changement de main. Vaudeville en 2 actes.* Bruxelles Lelong 1845, in-16 96 pp.
— et PARFAIT N. *Un Français en Sibérie, drame en 3 époques. Musique de M. Artus.* P. Marchant gr. 8° 26 pp. Trad. ital. Milan 1844, in-8°.
LAGARDE-CHAMBONAS A. comte de
— *Voyage de Moscou à Vienne par Kiew, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermannstadt ou Lettres adressées à Jules Griffith.* P. Treuttel et Würtz 1824, in-8°, VII-440 pp. portr.
LAGNY Germain de
— *Le knout et les Russes. Mœurs et organisations de la Russie.* P. D. Giraud 1853, in-8°, 324 pp.
— *Die Knute und die Russen...* Stuttgart 1854.
— *The knout and the Russians...* Londres 1854, 8°.
— *Ryssarne och knutpiskan.* Stockholm 1854, in-12.
[LAMOTHE-LANGON baron de]
— *L'Espion russe, ou la société parisienne...* P. Lachapelle 1838, 2 vol. in-8°.
LAMARTINE Alphonse de
— *Histoire de la Russie.* P. Perrottin 1855, 2 vol. in-8°.
[LAUTZ Mme E. sous le ps. SIMEON Ch.]
— *Une coutume russe, ou le meuble inutile. Vaudeville en 1 acte, de M. Ch. Siméon, musique de M. S.-J. Lautz.* P. 1855, gr. 8°, 9 pp.
LAURENTIE Pierre-Sébastien
— *La Papauté. Réponse à M. de Tutcheff conseiller de S. M. l'Empereur de Russie.* P. Lagny fr. 1852, in-8°, 196 pp.
LAVERGNE Alexandre de
— *La Circassienne.* P. Pétion 1847, 3 vol. 8°.
LAVERDANT Gabriel-Désiré
— *Socialisme catholique. La déroute des Césars. La Gaule très chrétienne et le Czar orthodoxe.* P. Libr. sociétaire 1851, in-18, XXVIII-424 pp.
LEBRE Adolphe
— *Mouvement des peuples slaves. Leur passé, leurs tendances nouvelles. Cours de Mickiewicz.* Dans *RdDM* 15 déc. 1843, pp. 951-93.
— *Œuvres.* Lausanne 1856.
LEBZELTERN Louis de
— *Mémoires et papiers, publiés par E. de Lévis-Mirepoix, prince de Robech.* P. Plon 1949, in-8°.
LE COINTE DE LAVEAU G.
— *Guide du voyageur à Moscou.* Moscou Semen 1824, in-8°, pl.
— *Description de Moscou...* 2e éd. augm. M. Semen 1835, 2 vol. in-8°, pl.

LEFEBVRE Armand
— *De la politique de la France dans les affaires d'Orient.* Dans *RdDM* 1er août 1838, pp. 285-317.
LEFRANÇOIS A. J. L.
— *La Russie, Khiva, l'Angleterre et la Pologne.* Nantes 1840, in-8°, 51 pp.
— *De l'alliance franco-russe considérée comme résultat des affaires d'Orient.* Nantes Mellinet 1841, in-8°, 15 pp.
LEGROS
— *La Russie des gens du monde et la vraie Russie.* Dans *Moniteur de l'Armée* 27 mars 1854.
[LAURENÇOT Ch. sous le ps. LEONCE]
— *Le Cri de la Russie.* Marseille Clappier 1854, in-8°, 14 pp.
LELEWEL Joachim
— *Le Comité National Polonais au peuple russe.* P. Fournier [1832], 2 pp.
— *Histoire de Pologne publiée par les soins des Polonais.* P. Libr. polonaise et Lille Vanackère 1844, 2 vol. in-8°.
LEOUZON LE DUC Louis-Antoine
— *Une saison de bains au Caucase. Extrait de Lermontoff.* P. Labitte 1845, XV-300 pp.
— *La question russe.*
I. *Le prince Menschikoff.*
II. *L'Eglise gréco-russe.*
III. *La Russie devant l'Europe.*
P. Hachette 1853, in-16, 219 pp. (Bibl. des Ch. de fer.)
— *The Russian question ; or the crisis in the East. Transl. from the French by J. H. Urquhart.* Londres 1853, in-8°.
— *Etudes sur la Russie et le nord de l'Europe. Récits et souvenirs.* P. Amyot 1853, in-18, 472 pp.
— *La Russie contemporaine.* P. Hachette 1853, in-16, XII-416 pp. 2e éd. 1854, in-16, XIV-440 pp.
— *La Russie et la civilisation européenne.* P. Lecou 1854, in-12, XI-346 pp.
— *Le sarcophage de Napoléon.* P. 1873, in-8°, 39 pp.
LE PLAY Frédéric
— *Voyages en Europe 1829-1854 extraits de sa correspondance, publiés par Albert Le Play.* P. Plon 1899, in-12, 345 pp.
(Voyage en Russie (1844) pp. 165-230.
Voyage en Russie (1853) pp. 325-343.)
— *Les Ouvriers européens. Etudes sur les travaux...* P. Imprimerie Impériale 1855, fol. 301 pp.
LERMONTOV Mikhaïl Iouriévitch
— *Sobranie sotchinenii v 4 tom.* M. Gos izd. khoud. Lit. 1957, 4 vol. in-8°.
LEROY Gustave
— *La Guerre d'Orient. Conseils à Nicolas...* P. Durand [1854] fol.
— *La Guerre d'Orient, pot-pourri.* P. Durand 1854, en 2 parties.
— *La Guerre d'Orient, ou la chasse aux Cosaques...* P. Durand 1854, in-8°, 14 pp. fig.
LESTRELIN Achille
— *Les Moscovites. Olessia. Histoire volhynienne.* P. Laisné 1837, in-8°, XXVII-271 pp.

— *Le Prince de Kiof, tragédie historique en 3 actes.* P. N. Tresse 1850, in-8°, 61 pp.

LEUVEN comte A. de et BRUNSWICK
— *Elisabeth, ou la fille du proscrit. Drame lyrique en 3 actes.* P. Giraud 1854, in-18, 59 pp.

LEVCHINE Alexis Ir.
— *Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks ou Kirghiz-Kaïssaks. Trad. du russe par Ferry de Pigny, revue et publiée par E. Charrière.* P. 1840, in-8°, 515 pp.

LEVY Armand
— *La Russie sur le Danube, avec la protestation des Roumains contre l'invasion de leur patrie.* P. 1853, in-8°, 45 pp.

LOEVE-VEIMARS Fr.-Aug. baron
— *De la Russie.* Dans *RdDM* 15 juillet 1837, pp. 185-236.

LONDONDERREY Ch. Will. STEWARD marquis of
— *Recollections of a tour in the North of Europe 1836-37.* Londres 1838, 2 vol. in-8°.
— Fragm. traduits dans *R. Br.*, oct. 1838, t. 17, pp. 342-367.

LONLAY Eugène comte de tr. SOLLOGOUB
— *Le grand monde russe.* P. 1854, in-12.
— *Nouvelles choisies.* P. Hachette 1854, in-16.

LURINE Louis
— *Le mannequin russe. Pamphlet.* P. 1854, in-12, 69 p.

LUTTEROTH Henri
— *La Russie et les Jésuites de 1772 à 1820.* P. Delay 1845, in-8°, 112 pp. Trad. all. angl.

M

MAC NEILL John sir
— *The progress and present position of Russia in the East...* Londres 1836, in-8°. 2e éd. 1838, 3e éd. 1854, in-8°, XIV-170 pp.

anon.
— *Progrès et position actuelle de la Russie en Orient.* Tr. de l'anglais. P. 1836, in-8°.

MAISTRE Joseph comte de
— *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.* P. 1850, t. I.
— *Lettres et opuscules inédits. Précédés d'une notice biographique par son fils le comte Rodolphe.* P. Vaton 1851, 2 vol. in-8°.
— *Quatre chapitres inédits sur la Russie publiés par R. de Maistre.* P. Vaton 1859, in-8°, VII-196 pp.

MAISTRE Xavier comte de
— *La Jeune Sibérienne.* P. 1825.
— *Œuvres complètes. Nlle édition.* P. Charpentier 1844, in-12, 389 pp.

MANDT Martin Professor
— *Ein deutscher Artzt am Hofe Kaiser Nikolaus' I. von Russland. Lebenserinnerungen. Einführung von Th. Schiemann.* Munich Duncker 1917, in-16, XV-544 pp.

MARANDON DE MONTYEL Evariste
— *De l'esclavage dans les deux mondes.* P. Guiraudet et Jouaust 1844, in-8°, 30 pp.

MARIN Scipion
— *Lettres russes. De la Régence et des troubles préparés par la Russie.* P. Kugelmann 1842, in-8°, 36 p.

— *Les théâtres de Saint-Pétersbourg.* Dans *Le Corsaire,* 30 et 31 août 1842.
— *Anecdotes dramatiques de Saint-Pétersbourg, ibid.* 8, 10, 12, 15, 19 oct. 1842.
— *Anecdotes dramatiques et autres des Cours du Nord, ibid.* 28 et 29 juillet 1843.
— *Pierre le Grand empereur de Russie, poème épique en douze chants.* P. 1842, in-8°, XVI-255 pp.

MARLES J. Lacroix de
— *Histoire de Russie depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours.* P. Bibl. des Ecoles chrétiennes 1840, in-16, III-281-XVI pp. (six réimpr.)
— *Histoire de Pologne.* Tours Mame 1846, in-16, 240 pp. (11 réimpr.)

MARMIER Xavier
— trad. des extraits des voyages d'ERMAN dans *R. Br.* t. XVI, juillet-août 1848, pp. 351-373.
— *La Russie en 1842.* Dans *RdDM* 1er déc. 1842, 1er janv. 1843, 15 févr. et 1er avril 1843.
— *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne.* P. Delloye 1843, 2 vol. in-12.
— *Lettres,* etc. 2e éd. Garnier 1851, in-16, VIII-419 pp.
— *Russland, Finland u. Polen.* Regensburg 1844, 2 vol. in-8° et 1845 *id.*
— *En Russie (Poème)* dans *Revue de Paris* 1842, t. XII, pp. 127-128.

anon. *Poésies d'un voyageur.* P. Locquin 1844, in-18, 108 pp.
— *Lettres sur l'Islande. (En Russie* pp. 439-40) P. Delloye-Garnier 1844, in-12.
— *Les voyageurs nouveaux.* P. A. Bertrand 1851-52, 3 vol. in-18.
— *Le coup de pistolet* de POUCHKINE dans le *Correspondant* 25 janvier 1854.
— *Les Perce-Neige. Nouvelles du Nord.* P. Garnier 1854, in-12.
— *Du Danube au Caucase, voyages et littérature.* P. Garnier 1854, in-16, III-387 pp.
— *Le Manteau d'un pauvre homme, nouvelle russe de Gogol.* Dans l'*Ami de la Maison* 31 janvier, 7, 14 et 21 février 1856 (t. I).
— *Au bord de la Néva. Contes russes.* P. Michel Lévy 1856, in-16, III-340 pp.
— *Pouchkine et la littérature russe.* Dans *R. Br.* mars 1859, pp. 111-134.
— *Voyages et littérature.* P. 1862 (contient le précédent pp. 329-363).
— *Michel Lermontov* dans *R. Br.,* sept. 1861.

MARMONT maréchal de, duc de RAGUSE
— *Voyage en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale,* etc. P. Ladvocat 1837, 4 vol. in-8° et atlas in-4°.
— *id.* Bruxelles 1837-39, 5 vol. in-12.
— tr. all. Stuttgart 1837, 4 vol. in-8°.
— tr. ital. Milan 1841.

MARTEAU Amédée
— *Poésies de la guerre.* P. 1854, in-12, 71 pp.

[MASSON C. F. P. major]
— *Mémoires secrets sur la Russie...* P. Pougens an VIII (1800), 3 vol. in-8°.
— *Id. ou Lettres en réponse à M. de Kotzebue...* t. IV, in-8°, Amsterdam 1803.

MASSON Etienne
— *Compte rendu d'un voyage horticole fait en Russie, Poméranie... pendant l'année 1849.* P. Vve Bouchard-Huzard, in-8°, VI-66 pp.
[MATHIEU-DAIRNVAELL G.-M.]
— *Les Moscoviennes. Satires politiques.* Marseille 1838, in-8°, 8 pp.
MATHILDE princesse
— *Souvenirs des années d'exil.* Dans *RdDM* 15 déc. 1927, 1er et 15 janvier 1928.
MAUDRU J.-B.
— *Eléments raisonnés de la langue russe...* P. 1802, 2 t. en 1 vol. in-8°, XXXII-CXX-626 pp.
MAUGUIN François
— *Discours sur la situation extérieure de la France (11 janvier 1840)...* P. 1840, in-8°, 30 pp. carte.
— *Question d'Orient (2 et 3 déc. 1840).* P. [s.d.], in-8°, 40 pp.
MAY Jean-Baptiste
— *Saint-Pétersbourg et la Russie en 1829.* P. Levavasseur 1830, 2 vol. in-8°.
MAYNARD Dr Félix
— *Précis de la guerre d'Orient, suivi de la Prise de Sébastopol, racontée par un sous-officier de zouaves.* P. Penaud 1855, in-8°, 48 pp.
— *Impressions de voyage. De Paris à Sébastopol. Publié par Alexandre Dumas.* P. 1855, in-16, VIII-308 pp.
MECHTCHERSKI prince Elim Pétrovitch
— *Les Boréales, par B. de G. et le prince Mestcherski.* P. Bellizard, Dufour et C° 1839, in-8°, XVI-376 pp.
— *Artemon Matvéief, tableau-scène.* Cusset Jourdain 1843, in-4°, IV-8 pp.
— *Les Roses Noires.* P. Amyot 1845, in-8°, IV-428 pp. (Avec une lettre de V. Hugo à la princesse Mechtcherski).
— *Les poètes russes traduits en français.* P. Amyot 1846, 2 vol. in-8°, XCVI-287 et 399 pp.
MELGOUNOV Nicolas Alexandrovitch voir KOENIG Heinrich
Mémoire sur l'état de la Russie depuis Pierre le Grand jusqu'à l'époque actuelle et sur les causes principales de sa puissance, de sa prépondérance politique et de sa prospérité. Bayeux Nicolle 1839, in-8°, 70 pp.
MENZEL Wolfgang
— *Europa im Jahre 1840.* Stuttgart 1839.
MERIMEE Henri
— *Une année en Russie. Lettres à M. Saint-Marc Girardin.* P. Amyot 1847, in-8°, XVI-190 pp. (Paru en extrait ou en totalité dès 1844 dans la presse, *cf. Débats* 16 avr. 1845.)
MERIMEE Prosper
— Tr. POUCHKINE *La Dame de Pique* dans *RdDM* 15 juillet 1849, pp. 185-206.
— *Nicolas Gogol.* Dans *RdDM* 15 nov. 1851, pp. 627-650.
— *Nouvelles.* P. Michel Lévy 1852, in-18, 359 pp. Rééd. 1866, etc. (Puis réimp. sous le titre *Carmen.* Contient les deux précédents.)
— C.r. des *Etudes* de HAXTHAUSEN dans *Moniteur Universel* 30 octobre 1852.
— *Scènes historiques.* Dans *RdDM* 15 déc. 1852. (Extrait du suivant.)
— *Episode de l'histoire de Russie. Les faux Démétrius.* P. Michel Lévy 1853, in-18, 452 pp.

— Rééd. 1854, etc.
— trad. GOGOL *L'Inspecteur général* dans *Les deux héritages.* P. M. Lévy 1853, pp. 125-261, rééd. 1866, etc.
— *Les débuts d'un aventurier.* Même vol. pp. 263-369.
— *Les Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers atamans.* Dans *Mon. univ.* 21, 22, 23 juin 1854 et *Mélanges historiques et littéraires.* P. Michel Lévy 1855, rééd. 1867, pp. 59-89.
— *La littérature et le servage en Russie. RdDM* 1er juillet 1854, pp. 183-93. (C.r. de CHARRIERE trad. de TOURGUENIEV).
— *Etudes de littérature russe. Texte établi et annoté avec une intr. par Henri Mongault.* P. Champion 1931, 2 vol. in-12.
— *Histoire du règne de Pierre le Grand.* Ed. Mongault-Parturier P. Conard 1947, in-16.
— *Correspondance générale.* Ed. M. Parturier, P. Josserand, J. Mallion. P. Le Divan 1941-1965, 18 vol. in-8°.

MEUNIER J. N.
— *Voyage en Russie, poème satirique à l'occasion de la fête de l'Empereur Nicolas.* Carpentras Devillario 1845, in-8°, 32 pp.
— *Voyage en Orient au théâtre de la guerre.* Bruxelles 1854, in-8°.

MEURICE Paul
— *Schamyl, drame en 5 actes et 9 tableaux. Musique de Gondois.* P. Michel Lévy 1854, in-18, 90 pp.

MEYSENBUG Malwida de
— *Mémoires d'une idéaliste.* Préface de G. Monod. P. Fischbacher 1900, 2 vol. in-8°.

MICHELET Jules
— *Lettre à la Direction du Collège de France* contre la suspension du cours de Mickiewicz et du sien. Dans *National* 4 janvier 1848.
— *Le Peuple.* Ed. originale, publiée avec notes et variantes par L. Refort, P. Didier 1946.
— *Légendes de la Démocratie. (Pologne)* dans *L'Evénement* du 28 août au 17 sept. 1851.
— *Les Martyrs de la Russie.* Dans l'*Avènement du Peuple* 27 sept. au 22 octobre 1851.
— *Pologne et Russie. Légende de Kosciusko.* P. Libr. Nouvelle 1852, in-16, 144 pp.
— *Madame Rosetti. Révolution valaque de 1848.* Dans *Siècle* 12, 13 et 14 juillet 1853.
— *Principautés danubiennes. Madame Rosetti.* (1848). P. Libr. Nouvelle 1853.
— *Légendes démocratiques du Nord.* P. Garnier 1854, in-12, 368 pp. Rééd. 1863, 77, 95, 99. Ed. crit. par M. Cadot (en préparation).
— *Ecrits de jeunesse.* Ed. P. Viallaneix P. Gallimard 1959, in-8°.
— *Journal.* Ed. P. Viallaneix. P. Gallimard t. I (1828-1848) 1959, et t. II (1849-1860) 1962.

MICHELSEN Edward H.
— *Histoire de l'Empereur Nicolas Ier. Sa vie privée. Mort de Paul Ier, mort d'Alexandre Ier. Tr. de l'anglais.* P. Giraud 1854, in-12, VIII-133 pp.

MICKIEWICZ Adam
— *La « Comédie Infernale » examinée par M. — dans ses leçons du Collège de France.* Dans *Revue Indépendante* t. VIII, 10 mai 1843, pp. 36-71.

— *Œuvres. Trad. nouvelle par Christien Ostrowski d'après l'éd. originale de 1844.* P. Charpentier 1845, 2 vol. in-18.
— *L'Eglise officielle et le Messianisme.* P. 1845, 2 vol. in-8°.
— *Les Slaves. Histoire et littérature des nations polonaise, bohême, serbe et russe. Cours professé au Collège de France (1840-42).* P. Comptoir des Impr. réunis 1849, 3 vol. in-8°.
— Id. Libr. du Luxembourg 1866, 3 vol. in-8°.
— *Les Slaves. Cours professé au Collège de France (1842-44).* P. Comptoir des Impr. réunis 1849, 2 vol. in-8°.
— *Id.* P. Musée Adam Mickiewicz 1914, in-8°.
— *La Politique du XIX^e siècle.* P. 1870, in-18, LXXXI-505 pp.
— *La Tribune des Peuples.* P. Flammarion 1907, in-8°, 414 pp.
— *Correspondance (1820-1855).* P. Belles-Lettres 1924, in-8°, 369 pp.

MIECZYSLAWSKA Makrena (mère)
— *Récit de — abbesse des Basiliennes de Minsk ou Histoire d'une persécution de sept ans soufferte pour la foi par elle et ses religieuses...* dans *Correspondant* 25 janvier 1846, et P. Gaume 1846, in-16, 84 pp.

MIKHAILOVSKI-DANILEVSKI A. I. général
— *Le passage de la Bérésina... précédé d'un avant-propos par le traducteur, M. Jacques Tolstoï.* P. Cosson 1842, gr. 8°, 258 pp. pl.

[MILNES Richard Monckton]
— C.r. de *La Russie en 1839* dans *Edinburgh Review* janv.-avril 1844, t. 79, pp. 351-396.
— *Die Briefe Richard Monckton Milnes' ersten Barons Houghton an Varnhagen von Ense 1844-54. Mit... Einl. von Dr W Fischer.* Heidelberg 1922, *Anglistische Forschungen* Heft 57.

MONNIER Marc
— *Les guerres du Caucase : Schamyl.* Dans *Revue de Paris* 15 mai, 1^er^ et 15 juin 1854.

MONTANDON C. H.
— *Guide du voyageur en Crimée.* Odessa 1834, in-8°.

MONTEGUT Emile
— *De l'idée de monarchie universelle.* Dans *RdDM* 1^er^ juillet 1854, pp. 194-210, et dans *Essais sur l'époque actuelle. Libres opinions morales et historiques.* P. Poulet-Malassis 1858.

MONTESQUIOU-FEZENSAC duc de
— *Journal de la campagne de Russie en 1812.* Tours Mame 1849, in-8°, 204 pp.
— *Id.* 2^e^ éd. P. Galliot 1850, in-8°, 200 pp.
— Trad. angl. Londres 1852, in-8°.

MONTET Alexandrine de la Boutetière, baronne du
— *Souvenirs 1785-1866.* P. Plon 1904, in-8°, VIII-511 pp. portr.

MONTULE Edouard de
— *Voyages en Angleterre et en Russie en 1821, 1822 et 1823.* P. A. Bertrand 1825, 2 vol., in-8° et atlas. (La Russie est au t. II.)

MORNAND Félix
— C.r. des *Mémoires d'un seigneur russe* dans *Illustration,* 29 avril 1854, pp. 262-63.

MOUKHANOV V. A.
— *Iz dnevnykh zapisok V. A. Moukhanova 1836-1855.* Dans *R. Ar.* 1897, n° 2, pp. 267-301.

MOURAVIOV André Nicolaïévitch
— *A history of the Church of Russia, transl. by the Rev. R. W. Blackmore.* Oxford J.H. Parker 1842, in-8°, XX-448 pp.
— *Lettres à un ami sur l'office divin de l'Eglise Catholique Orthodoxe d'Orient par A. Mouravieff. Tr. du russe par le prince Nicolas [B.] Galitzine.* SPb 1850, in-8°, 166 pp.
an. *Question religieuse d'Orient et d'Occident. Parole de l'orthodoxie catholique au catholicisme romain. Tr. du russe par A. Popovitzki.* P. Franck 1853, in-8°, 63 pp.
[MURCHISON Roderick Impey sir]
— *Les voyageurs anglais en Russie.* Trad. de la *Foreign Quart. Review* dans R.Br., nov.-déc. 1841, pp. 257-292.
an. C.r. de *La Russie en 1839* dans *Foreign Quarterly Review* 1844, t. 73, nos 145-46, pp. 324-374.
— *Id.* trad. dans *Bibl. Univ. de Genève* 1844, t. 52, juin, pp. 104-120, et juillet, pp. 255-298.
non an. *On the geological structure of the Central and Southern regions of Russia in Europe and of the Ural Mountains. By Rod. Impey —, E. de Verneuil and count A. von Keyserling.* Londres 1842, in-8°.
— *The geology of Russia in Europe and the Ural Mountains, or géological researches...* Londres Murray 1845, 3 vol. in-4°.
— *Géologie de la Russie d'Europe et des montagnes de l'Oural.* Londres-Paris 1845, in-4° (t. II).
— *Geologie des europäischen Russlands...* Stuttgart 1848, in-8°.

N
[NAKVASKI Miroslaw-Henryk]
— *Cinq millions de Polonais forcés par la czarine Catherine, les czars Paul, Alexandre et récemment Nicolas, d'abjurer leur foi religieuse...* P. Strasbourg Salomon 1845, in-8°, XII-127 pp.
NAPOLEON Ier
— *Mémorial de Sainte-Hélène* par Las Cases. P. Garnier 2 vol. 8°.
NESSELRODE Charles-Robert chancelier comte
— *Lettres et papiers 1760-1856. Publ. et annotés avec une intr. par le comte A. de Nesselrode.* P. Lahure 1908-1912, 11 vol. in-8°.
NIBOYET Eugénie
— *Catherine II et ses filles d'honneur (roman).* P. Dentu 1847, in-8°, VIII-480 pp.
NIBOYET Paulin
— *Elim, histoire d'un poète russe. Intr. par la comtesse Dash.* P. Michel Lévy 1852, in-12, VI-356 pp.
— *Les amours d'un poète. Nlle éd. précédée d'une intr. par la comtesse Dash.* P. Pagnerre 1859.
— *Le roman d'un prince russe.* P. Dentu 1877.
[NIERITZ Carl-Gustav]
— *Alexandre Menzikoff, ou le danger des richesses.* Strasbourg-Paris 1845, in-12.
non an. *Les petits pâtés de Menzikoff, ou les dangers de la richesse. Imité de l'allemand de Gustave Nieritz par Alfred d'Aveline.* Tours Mame 1880, in-12, 159 pp.
— *Le siège de Magdebourg.* P. Meyrueis 1853, in-18 107 pp.

NIKITENKO Alex. Vassiliévitch
— *Zapiski i dnevnik 1804-1877.* SPb 1904-05, 2 vol. in-8°.
— *Dnevnik.* M. Goslitizdat 1955, 3 vol. in-16.
NOBLET
— Trad. [HENNINGSEN] *Revelations of Russia.*
— *Des alliances commerciales de la France. Ce qu'elles sont et ce qu'elles pourraient être.* Dans *La Liberté de penser* t. V, 15 février 1850, pp. 251-286.

O
OGARIOVA N. A. voir TOUTCHKOVA
OLDEKOP August von
— *Nouveau dictionnaire de poche français-russe et russe-français.* SPb Bellizard 1830-31, 2 vol. in-16. 2e éd. *Ibid.* 1837-38, 2 vol. 16.
OLESKIEWICZ Caroline d'
— C.r. de *La Russie en 1839* dans la *Quotidienne.*
— *Les Jeunes Russes, tableau de mœurs.* P.-Limoges Ardant 1852, in-16, 107 pp.
OLIPHANT Laurence
— *The Russian shores of the Black Sea in the autumn of 1852, with a voyage down the Volga, and a tour through the country of Don Cossacks.* Edinburgh Blackwood 1853, in-12, XVI-380 pp.
— *Saint-Pétersbourg et Moscou. Traduit de l'anglais (par E. B.).* P. Libr. Nouvelle 1854, in-8°, VII-310 pp.
— *Id.* sous le titre : *Voyage pittoresque en Russie et sur le littoral de la mer Noire et de la mer d'Azof.* P. 1855, in-12.
[OLIZAR Gustaw]
— *Un Slave indépendant. La politique du cabinet russe.* P. 1847, in-8° pièce.
OSSWALD Eugène
— *Etudes sur la Russie : la commune rurale, avenir de la Russie.* Dans *La Liberté de penser* t. VII, 15 mars 1851, pp. 417-425 et t. VIII, 15 juin, pp. 80-87.
OSTROWSKY Antony-Jan
— *Sur le panslavisme moscovite, par le palatin A. Ostrowsky. Le 29 novembre 1842, jour anniversaire de la révolution polonaise.* P. Garnier [1842], in-8°, 36 pp.
OSTROWSKY J[ozafat]-B[oleslaw]
— *Adam-George prince Czartoryski. Fragment de l'histoire de Pologne au XIXe siècle.* P. Au bureau de la Pologne pittoresque 1845, in-8°, 73 pp.
— an. *La Russie considérée au point de vue européen. Opuscule traduit de la Revue de Posen.* P. Migne 1851, in-8°, 72 pp.
OSTROWSKY Krystyn-Jozef
— *Lettres slaves (1839-1853). Orient, Pologne, Russie.* P. Giraud 1853, in-8°, VIII-232 pp.
— *Id.* P. Amyot 1857, XIX-385 pp. Rééd. 1864, 65.
[OUBRIL Serge Pétrovitch]
— *A propos de la Russie en 1839 par M. de Custine.* Dans *Démocratie pacifique,* 17 et 18 déc. 1843.
— *Quelques idées à propos du conflit entre l'Etat et le clergé.* P. Renouard 1844, in-8°, 16 p.

— non an. *Une pensée religieuse.* P. Impr. réunis 1844, in-8°, VII-58 pp.
OUSTRIALOV Nic. Guérassimovitch
— *Revue historique du règne de l'Empereur Nicolas Ier. Tr. du russe par E. Babouchkine.* SPb 1851, in-8°.
OUVAROV Serge Sémionovitch
— *Etudes de philosophie et de critique.* P. 1845, in-8°.
— *Esquisses politiques et littéraires. Avec un essai biographique et critique par M. L. Léouzon Le Duc.* P. Gide 1848, in-8°, 295 pp. portr.
— *Mélanges historiques et littéraires.* P. 1856.
OUVAROV Alexis Serguéiévitch
— *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes la mer Noire.* P. V. Didron 1851-53.

P
PANAIEV I. I.
— *Parijskie nravy.* Dans *Peterbourgski sbornik* izd. N. Nekrasovym. SPb 1846.
PANAIEVA A. Ia.
— *Vospominania.* Ed. K. I. Tchoukovski. M. GIKhL 1956, in-8°.
PASSEK T. P.
— *Iz dal'nykh let. Vospominania.* Goslitizdat 1963, 2 vol. in-8°.
PASSENANS P. Ducret de
— *La Russie et l'esclavage dans leurs rapports avec la civilisation européenne.* P. Blanchard 1822, 2 vol. in-8°, 246 et 202 pp.
PAVLOVA Caroline née JAENISCH
— *Das Nordlicht. Proben der neueren russischen Litteratur.* Dresde-Leipzig 1833, in-8°
— *Les Préludes. Avant-propos de L. de Ronchaud.* (Edité par A. I. Tourguéniev). P. 1839, in-8°, XII-98 pp.
PECQUET F. E. et REMY A.
— *La gaudriole française.* [Lyon] 1854, 2 livraisons in-8.
PELADAN Adrien
— *La Russie au ban de l'univers et du catholicisme.* Lyon S. Blanc 1854, in-8°, 315 p.
[PELLETAN Eugène]
— C.r. de *La Russie en 1839* dans *La Presse* du 12 déc. 1843.
PELTCHINSKI V. S.
— *De l'état des forces industrielles de la Russie jusqu'en 1832.* SPb Schultz et Bénézé 1834, in-8°, 104 pp.
— an. *La Russie en 1844. Système de législation, d'administration et politique de la Russie en 1844, par un homme d'Etat russe.* P. Comptoir des Impr. réunis 1845, in-8°, 142, PP.
— *Système de législation... de la Russie en 1844* (même ouvrage). P. *ibid.* 1845, VII-136 p.
— *Russland im Jahre 1844. Ein Nachtrag zu dem Enthüllten Russland, bearb. von Adolph Heller.* Grimma 1845, in-8°.
PHILARETE Mgr (Basile DROZDOV)
— *Oraisons funèbres, homélies et discours. Tr. Alexandre de Stourdza.* P. Cherbuliez 1849, in-8°, XII-380 pp.
PICARD Augustin
— *Le gouvernement des Tsars et la société russe.* Dans *RdDM* 15 nov. et 1er déc. 1855, pp. 865-894 et 1035-1064.

PIDOLL ZU QUINTENBACH Carl Freiherr von
— *Des colonies militaires de la Russie. Tr. de l'all. par L. Unger.* P. Corréard 1847, in-8°, 100 pp.
PIEL DE TROISMONTS Charles
— *La France et la Russie. Napoléon III et le Czar.* P. Michel Lévy 1854, in-12, 24 p.
PIOTROWSKI Rufin
— *Souvenirs d'un Sibérien* dans *RdDM* 15 avril, 1er et 15 mai 1862.
— *Id.* Paris Hachette 1870, in-12 ,VIII-255 p. Rééd. 1880, etc. Avant-propos de J. Klaczko.
PLEE Léon
— *La Russie.* Dans *Le Siècle* 21, 22, 24, 26, 30 juin, 9 et 6 juillet 1853.
POMMIER Amédée
— *Les Russes.* P. Garnier 1854, in-32, 31 pp.
[PONINSKA Hélène comtesse]
— *Vanda, ou la superstition. Roman historique.* P. Bossange 1834, 2 vol. in-8°.
POUCHKINE A. S.
— *Le Tourbillon de neige, nouvelle russe.* Dans *Illustration,* 27 mai 1843, pp. 201-02. (Traducteur inconnu.)
— *Sotchineniia v 3 tomakh* M. 1958.
POUJOULAT J.-J.
— *La France et la Russie à Constantinople. La question des Lieux Saints.* P. Amyot 1853, in-8°, 160 p.
PRADT Dominique, abbé de
— *Parallèle de la puissance anglaise et russe relativement à l'Europe, suivi d'un aperçu sur la Grèce.* P. 1823, in-8°, 2e éd. Pichon et Didier 1828, in-8°.
— Tr. all. Smalkalde 1824.
— *L'Europe et l'Amérique en 1822 et 1823.* P. 1824.
— *Du système permanent de l'Europe à l'égard de la Russie.* P. 1828.
[PRIEUR DE SOMBREUIL D.]
— *Beautés et merveilles des Russies d'Europe et d'Asie.* P. 1846, in-12.
— *Id.* Limoges 1851, in-8°, 232 pp. Rééd. 1860, 62, 64, 68.
[PROUDHON P.-J.]
— *Le Panslavisme russe et la démocratie allemande.* Dans *Le Peuple* n° 4, 8-15 nov. 1848.
— *Le Panslavisme.* Dans *Le Peuple,* 7 janvier 1849.
non.an. *Œuvres complètes,* éd. Bouglé-Moysset. P. Rivière 19.
— *Correspondance.* P. Lacroix, t. IV-VI, 1875.
— *Carnets.* Ed. Pierre Haubtmann P. M. Rivière 1960, 2 vol. in-8°.
PUCHMAYER A. J.
— *Lehrgebaüde der russischen Sprache.* Prague 1843, XII-288 pp. Préf. de Dobrowsky.
QUESNET Eugène et SANTEUL A. de
— *France et Russie. Avantages d'une alliance entre ces deux nations.* P. Delloye 1843, in-8°, IV-133 pp.
an. *Question austro-hongroise et intervention russe.* P. Aymot 1849, in-8°.
QUINET Edgar
— 1815 et 1840. *Avertissement au pays. L'Enseignement du peuple.* P. 1849, in-8°.

R
RABBE Alphonse
— *La Russie et l'Europe.* Dans *Mercure de France au XIX^e siècle* t. 13, 1826, pp. 431-37.
— *Résumé de l'histoire de Russie.* P. 1825, in-16.
— *Histoire d'Alexandre I^er empereur de toutes les Russies.* P. Treuttel et Wurtz 1826, 2 vol. in-8°.
RAMBAUD Alfred
— *La Russie épique. Etudes sur les chansons héroïques de la Russie traduites et analysées pour la première fois.* P. Maisonneuve 1876, in-12.
RASPAIL François-Victor
— *De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration.* P. 1839, in-8°, III-175 pp.
RAVERGIE Aug.-Léonce
— *Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés...* P. Krabbe 1850, gr. 8°, VIII-424 pp. pl. portr.
— *Histoire,* etc. *précédée d'un tableau exact de la Russie en 1854...* P. 1855.
REBOUL Jules
— *Russo é francès, bon camarado.* (Poème provençal dédié à Mme la comtesse de Circourt). Dans *Nlle Revue rétrospective* janv.-juin 1896, t. IV, pp. 407-08.
REIFF Charles-Philippe
— *Grammaire russe précédée d'une introduction sur la langue slavonne.* SPb 1821, in-8°, XVI-296 pp.
— *Id.* SPb-Paris 1851, in-8°, XVI-255 pp.
— *Dictionnaire russe-français...* SPb 1835-36, 2 vol. in-8°.
REISET Gustave comte de
— *Mes souvenirs.* P. Plon 1901-03, 3 vol. 8°.
REITZENHEIM Joseph
— *La Pologne parmi les Slaves et ses rapports avec la question d'Orient.* P. Ledoyen 1854, in-8°, 176 pp.
— *La Pologne et la Russie devant le nouveau Congrès.* P. Dentu 1856, in-8°, 32 pp.
RIANCEY Henry de
— *Les religieuses Basiliennes de Pologne et la diplomatie russe.* Dans *Correspondant,* 10 mai 1846.
— *Id.* P. 1846, in-18.
RIGAULT Hippolyte
— C.r. des *Mémoires d'un seigneur russe.* Dans *Débats,* 1^er et 15 juin 1854.
[RIGBY Miss Elizabeth]
— *Letters from the shores of the Baltic.* 2 éd. Londres Murray 1842, 2 vol. in-12.
— Extraits trad. dans *R. Br.* oct. 1841 et janv.-févr. 1843, et *Bibl. Univ. de Genève* t. 37, février 1842.
— *Baltische Briefe.* Leipzig 1846, 2 vol. 8°.
— *Glace et neige. Episodes de la vie du Nord.* Bruxelles 1856, in-12.
ROBERT Clémence
— *Serfs et boyards ou l'esclavage en Russie, roman historique et inédit par — précédé d'un précis géographique sur la Russie.* P. Havard 1854, gr. 8°, 128 pp. à 2 col.

— Trad. ital. Milan 1857, 2 vol. in-16.

ROBERT Cyprien

— *Le monde gréco-slave.* Série d'art. dans *RdDM* 1844-45.

— *De l'enseignement des littératures slaves* (leçon inaugurale au Coll. de France). Dans *RdDM* 15 janvier 1846, pp. 365-75.

— *La conjuration du panslavisme et l'insurrection polonaise.* Dans *RdDM* 15 mars 1846, pp. 1110-1127.

— *Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie.* Dans *RdDM* 1er nov. 1846, pp. 452-483.

— *Id.* Paris-Leipzig 1847, in-8°, 64 pp.

— *Der zweifache Panslawismus... Mit Anm. von Dr J. P. Jordan.* Leipzig Slawische Buchhandlung 1847, in-8°, 83 pp.

— (Dirige) *La Pologne. Journal des Slaves confédérés.* P. 1848-1850, 4 fol.

— *Le Monde slave. Son passé, son présent et son avenir.* P. Passard 1852, 2 vol. in-8°. (Regroupe la plupart des précédents).

— *La poésie slave au XIXe siècle. Son caractère et ses sources.* Dans *RdDM* 1er avril 1854, pp. 140-169.

ROBERT Eugène Dr

— *Lettres sur la Russie. A Son Exc. M. de Struve.* P. A. Bertrand 1840, in-8°, 110 pp.

— *Briefe aus dem hohen Norden und dem Innern von Russland...* Hambourg Perthes 1840, in-8°.

ROBINET Edmond

— *L'Europe, histoire des nations européennes.* T. III *Russie, Pologne, Suède et Norvège* 1847, in-12, XII-352 pp.

[ROHR Jean-Geoffroy]

— *Un Missionnaire républicain en Russie.* P. Amyot 1852, 3 vol. in-8°.

— Deux lettres à Pogodine (1846) dans *Lit. Nasl.* 58 (M. 1952) pp. 694-96.

— *Lettre à M. le Secrétaire perpétuel de l'Ac. des Sc. mor. et polit. par l'auteur du livre intitulé : Un Missionnaire...* dans *Séances et travaux de l'Ac. des Sc. mor. et polit.* t. XXII P. 1852, pp. 323-25.

ROLLAND Auguste

— *Histoire politique et anecdotique du Czar Nicolas Ier, empereur des Russies.* P. E. Caen 1855, in-8°, VIII-305 pp.

ROMAND Hippolyte

— *Catherine II, tragédie en 5 actes et en vers.* P. Tresse 1844, in-4°, 29 pp.

ROMEY Ch. et JACOBS Alfr.

— *La Russie ancienne et moderne...* P. Furne 1855, in-8°, VII-573 pp. fig.

[ROSEN André Evgeniévitch baron]

— *Zapiski Dekabrista.* Leipzig Duncker et Humblot 1870, in-8°, XII-636 pp.

ROUSSEL Auguste

— *Cadet-Roussel embêtant l'Empereur Nicolas.* P. Nolet in-8° 1854, 16 pp.

[ROY Just-Jean-Etienne]

— *Histoire de Russie par l'auteur de l'Histoire d'Angleterre.* Lille Lefort 1845, in-16, XXIV-275 pp.

— *Id.* 2e éd. in-12, XVIII-261 pp. (Même texte.)

— *Illustration de l'Histoire de Russie.* Limoges-Paris Ardant s.d. in-12, 306 pp.

[RUDOLPHI Eduard]
— *Noch etwas über Russland in Bezug auf Cüstine u. dessen Widerleger.* Leipzig Brockhaus 1844, 8°.
non an. *Dreissig Jahre in Russland, von* —. Zurich Orell et Füssli 1845, 2 vol. in-8°, XLVI-267 et 303 p.
an. *Unterhaltungen über Russland. Vom Verfasser des Noch etwas über Russland, der 30 Jahre...* Altenburg Pierre 1853, 2 vol. in-8°, XVI-296 et 136 pp.

S
SABATIER Pierre-Justin
— *Souvenirs de Kertsch et chronologie du royaume de Bosphore.* SPb 1849, fol. I-129-II pp.
SAINT-ANGE F. de
— *Le Danube, la mer Noire et la Baltique.* P. H. Lebrun 1854, in-4°, 48 pp. fig. cartes.
SAINT-HILAIRE E. Marco de
— *Histoire de la campagne de Russie pendant l'année 1812 et de la captivité des prisonniers français en Sibérie...* P. Penaud 1846-48, 2 vol. in-4°, fig.
[SAINT-JULIEN Charles de]
— *Guide du voyageur à Saint-Pétersbourg...* SPb Bellizard 1840, in-18, IV-350 pp. avec 10 vues et un plan.
non an. *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans.* Dans *RdDM*, 1er oct. 1847, pp. 42-79.
— *La littérature en Russie. Le comte W. Sollohoupe.* Dans *RdDM*, 1er octobre 1851, pp. 67-100.
— *La littérature en Russie. Ivan Andréevitch Kriloff. Polnoë Sobranié Sotchinénii...* Dans *RdDM*, 1er sept. 1852, pp. 866-890.
— *Voyage pittoresque en Russie, suivi d'un Voyage en Sibérie par R. Bourdier.* P. Belin-Leprieur et Morizot 1853, gr. 8°, 540 pp. et 21 pl.
— *Souvenirs du Caucase* dans *Revue de Paris* t. II, 15 mai et 15 juin 1866, pp.149-165 et 286-307.
SAINT-MARC GIRARDIN
— *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne.* P. 1834, in-8°, XXX-370 pp.
— *Discours de l'Empereur de Russie au Corps Municipal de Varsovie, le 16 octobre 1835. Réflexions à ce sujet.* P. Le Normant 1835, in-8°, 16 pp.
— *La Question d'Orient.* Dans *Débats*, du 17 mai au 17 août 1839.
— C.r. de *La Russie en 1839* dans *Débats* des 4 janvier et 24 mars 1844.
— C.r. des *Steppes* de HOMMAIRE DE HELL *Débats*, 5 déc. 1845 et 6 janv. 1846.
— C.r. de PIDOLL DE QUINTENBACH *Débats*, 26 sept. 1847.
— C.r. du *Missionnaire républicain* de [J. G. ROHR] *Débats*, 21 mars, 3, 16 avril et 5 mai 1852.
— C.r. des *Lettres Slaves* d'OSTROWSKI *Débats*, 6 août 1853.
— *Souvenirs de voyages et d'études.* P. Amyot 1853, 2 vol. in-8°.
— C.r. de FICQUELMONT *Le côté religieux... Débats*, 28 sept. 1854.
SAINT-MAURICE Charles de
— *Pahlen, ou Une nuit de Saint-Pétersbourg, roman historique.* P. Thomine 1841, 2 vol. in-8°, 2e éd. 1844.

SAINT-PROSPER Ant.-J. Cassé de
— *Histoires de Russie, de Pologne, de Suède et de Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1840.* P. Duménil 1840, in-8°, 490 pp. pl. *(Le Monde, hist. de tous les peuples* t. VIII.)
SAINT-RAMBERT
— *Aniéla, ou le prisonnier en Russie, épisode historique, dialogué et mêlé de chants, en 3 époques, de la guerre de 1812.* P. Tresse 1840, in-4°, 22 pp.
SAINT-RENE TAILLANDIER
— *Les Allemands en Russie et les Russes en Allemagne.* Dans *RdDM,* 1er août 1854, pp. 633-691.
— *La guerre du Caucase. Le prince Woronzoff et le prophète Schamyl.* Dans *RdDM,* 1er nov. 1853.
— *Le poète du Caucase. La vie et les écrits de Michel Lermontof.* Dans *RdDM,* 1er févr. 1855, pp. 502-534.
— *Allemagne et Russie. Etudes historiques et littéraires.* P. Michel Lévy 1856, XIII-391 pp. (Contient les art. précédents.)
— *La Sibérie au XIXe siècle.* Dans *RdDM,* 1er août et 1er sept. 1855, pp. 602-642 et 943-986.
SAINT-THOMAS
— *Histoire de l'Empire de Russie par M. Karamsin, traduite par MM. Saint-Thomas et Jauffret.* P. Belin 1819-1826, 9 vol. in-8°.
— éd. *Le Miroir. Journal de littérature et des théâtres.* SPb 1831-33, 3 vol. in-4°.
SAINT-VALRY Gaston de
— C.r. des *Mémoires d'un seigneur russe* dans *Le Mousquetaire,* 16-18 août 1854.
SAINTE-BEUVE C. A.
— *Poésie II. Les Boréales, par le prince Elim Mestscherski.* Dans *RdDM,* 15 fév. 1839, et *Premiers Lundis* t. II, pp. 379-384.
— (Jugement en dix lignes sur *La Russie en 1839)* dans *Revue Suisse* de Lausanne et *Chroniques parisiennes* (sam. 3 juin 1843) P. 1876, p. 62.
— *Nicolas Gogol. Nouvelles russes, traduites par M. Louis Viardot.* Dans *RdDM,* 1er déc. 1845, et *Premiers Lundis* t. III pp. 24-38.
— *Les Faux Démétrius, épisode de l'histoire de Russie par M. Mérimée.* Dans *Moniteur universel,* 7 février 1853, et *Lundis* t. VII pp. 371-380.
— *Horace Vernet.* Dans *Moniteur universel* 18 et 25 mai, 1er et 8 juin 1853, et *Nouveaux Lundis* t. V pp. 42-119.
— *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres, publiées par M. de Falloux. Ses lettres, publiées par le même.* Dans *Constitutionnel,* 25 nov. 1861 et 2 déc. 1861, et *Nouveaux Lundis* t.I pp. 209-254.
— *Correspondance générale* éd. J. Bonnerot. P. Stock 1935 ss.
SAND George
— *Essai sur le drame fantastique. Gœthe, Byron, Mickiewicz.* Dans *RdDM,* 1er déc. 1839.
— *De la littérature slave par M. Adam Mickiewicz.* Dans *Revue Indépendante* t. VII, 10 avril 1843, pp. 378-401. (Citations et commentaires de G. Sand.)
— *Lettres inédites de G. Sand et de P. Viardot 1839-1849* publiées par Th. Marix-Spire. P. 1949, in-8°.
[SAZONOV Nicolas Ivanovitch]
— *La vérité sur l'empereur Nicolas. Histoire intime de sa vie et de*

son règne, par un Russe. P. Libr. Nouvelle 1854 in-8°, 319 pp.

non an. C.r. du *Décaméron russe* de DOUHAIRE dans *Athenæum français* 30 juin 1855, p. 546. (Contient la trad. de 2 poésies de LERMONTOV.)

SCHAFFARICK P.J.

— *Slawische Alterthümer.* Leipzig Engelmann 1843-44, 2 vol. in-8°.

SCHEFFTER Edouard

— *Petchorine, ou un héros d'aujourd'hui, scènes de la vie russe dans le Caucase, par Michel Lermontoff.* Dans *Le Mousquetaire.* P. 1855, n° 23 à 49.

SCHMIDT Johann

— *Nouveau dictionnaire portatif russe-français et français-russe. Edition stéréotype.* Leipzig Tauchnitz [1842], in-16, IV-736 pp.

SCHNITZLER Jean-Henri

— *Essai d'une statistique générale de l'Empire de Russie, accompagnée d'aperçus historiques.* P. 1829, gr. in-12.

— *Moscou. Tableau statistique, géographique, topographique et historique de la ville et du gouvernement de ce nom.* SPb 1834, in-8°, IV-71 pp. plan.

— *La Russie, la Pologne et la Finlande. Tableau statistique, géographique.* P. Renouard 1835, in-8°, XII-744 pp. plans.

— *L'Empereur Nicolas.* Dans *Encyclopédie des Gens du Monde* t. 18. P. 1842, pp. 490-98.

— *Aperçu géographique et statistique de l'Empire de Russie.* Dans *Encyclopédie des Gens du Monde* t. 20. P. 1844, pp. 677-701.

— *Etudes sur l'Empire des Tsars. Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas, et particulièrement pendant la crise de 1825.* P. Renouard 1847, 2 vol. in-8°.

— *Id.* Bruxelles 1847, 4 vol. in-12.

— *Id.* La Haye 1847, 4 vol. in-12.

— *Id.* Paris 1848, 2 vol. in-12.

— *Id.* P. Garnier 1854, 2 vol. in-18, XIV-518 et 527 pp. errata à chaque vol.

— Trad. all. par R. Binder Leipzig 1847, 4 vol. in-8°.

— Trad. angl. Londres 1847, 1854, 2 vol. in-8°.

— *La Russie et son agrandissement territorial depuis quatre siècles.* Dans *Revue d'Alsace* et Colmar Decker 1854, in-8°, 42 pp.

— *La Russie ancienne et moderne. Histoire, description, mœurs. Avec illustrations.* P. Lebrun 1854, in-8°, IV-199 pp. Rééd. 1855.

[SCHOEPPINGK Dmitri Ottonovitch baron]

— *Essai sur la philologie slave et sur l'influence politique et religieuse qui l'a dirigée.* P. Franck 1846, in-8°, XV-98 pp.

SCRIBE Eugène

— *La Dame de Pique. Opéra-comique en 3 actes. Musique de Halévy.* P. Brandus 1851, gr. 8°, 42 pp.

— *L'Etoile du Nord. Opéra-comique en 3 actes. Musique de G. Meyerbeer.* P. Brandus [1854], in-18, 81 pp. Trad. all. angl. ital.

— *La Czarine. Drame en 5 actes et en prose.* P. Michel Lévy 1855, in-8°, 117 pp.

SEGUIN Marguerite-Félicité

— *Les Orphelines polonaises. Drame en 5 actes et en vers.* Clermont-Ferrand Pérol 1852, in-8°, 96 pp.

SEGUR Louis-Philippe comte de
— *Mémoires, souvenirs et anecdotes.* P. 1826, 2 vol. in-8°.
SEGUR Philippe-Paul comte de
— *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812.* P. 1824, 2 vol. in-8°. 10 réimpr. en 1825, etc. 13e éd. 1839, 14e 1843, 16e 1852, etc. Trad. dans toutes les langues de l'Europe.
— *Histoire de Russie et de Pierre le Grand.* P. Baudouin et Houdaille 1829, in-8°, VIII-584 pp. carte.
SIBUET Joseph-Prosper baron
— *Baltique. Cronstadt.* Dans *Le Pays,* 29 mai 1854 et P. 1854, in-8°, 16 pp.
— *Baltique. Les îles d'Aland.* Dans *Le Pays,* 21 juin 1854 et *ibid.*
SIRTEMA DE GROVESTINS Ch.-Fréd. baron
— *La Pologne, la Russie et l'Europe occidentale, ou de la nécessité de résoudre la question russo-polonaise dans une conférence des grandes puissances.* P. Amyot 1847, in-8°, IV-224 pp. Rééd. 1864.
— *Tableau politique et moral de la Russie aux XVIe et XIXe siècles.* P. Amyot 1854, in-8°, VIII-168 pp.
— *Le réveil de l'Europe occidentale, ou la Russie ne peut être contenue et refoulée que par des nationalités.* P. Amyot 1855, in-8°, 27 pp.
SLOWACKI Jules
— *Anhelli, ou les exilés polonais en Sibérie.* Tr. Constantin Gaszynski. Dans *Revue Indépendante,* 25 avril 1847, pp. 401-435.
SOL-BOISSELLE Ed.
— *La dernière nuit d'Iwan, épisode de l'histoire de Russie en 1762, drame-soliloque en 1 acte et en vers.* P. Pesrou et Nantes Guéraud [1845], in-8° 14 pp.
SOLLOGOUB Vladimir Alex. comte
— *Le Caucase dans la question d'Orient. Réponse aux biographes parisiens de Schamyl.* SPb 1855, in-8°.
SOUVESTRE Emile
— *Pendant la moisson. Les bannis. David le trappeur, etc.* P. Giraud et Dagneau 1852, in-18 IV-279 pp. (L'action des *Bannis* se déroule en Sibérie).
SPENCER Edmund Captain
— *Travels in Circassia, Crimea, etc.* Londres 1837, in-8°, rééd. 1838, 39, etc.
— *Turkey, Russia, the Black Sea and Circassia.* Londres Routledge 1854, in-8° XI-VIII-404 pp. pl. carte.
STAËL Germaine baronne de
— *Dix années d'exil.* Dans *Mémoires de Mme de Staël, ouvr. posthume publié par le duc de Broglie et le baron de Staël.* P. Charpentier 1845, in-12 483 pp.
STOLYPINE Alexis Arkadiévitch, dit MONGO
— *Un héros du siècle, ou les Russes dans le Caucase. Traduit du russe par M. Stolipine.* Dans *Démocratie Pacifique,* 29 sept. au 4 nov. 1843.
SUZANNET comte de
— *Les provinces du Caucase sous la domination russe.* Dans *RdDM,* 1er avril 1841.
— *Souvenirs de voyages. Les provinces du Caucase, l'empire du Brésil.* P. Dentu 1846, in-8° IV-462 pp.

SWETCHINE Sophie
— *Lettres. Publiées par le comte de Falloux.* P. Didier 1862, 2 vol. in-8°.
— *Nouvelles lettres, publiées par le marquis de La Grange.* P. Amyot 1875, in-8°.

T
TALVJ = Therese-Albertine-Luise von JAKOB (Mrs. Robinson)
TARDIF DE MELLO Achille
— *Histoire intellectuelle de l'empire de Russie.* P. Amyot 1854, in-4° III-374 pp.
— *L'armée russe.* P. 1854, in-8° 63 pp.
[TASCHER DE LA PAGERIE Louis comte]
— *L'Empereur Nicolas. Son voyage. Politique russe. But secret du voyage. Par un député.* Bruxelles-Leipzig 1844, et P. Schneider et Langrand, in-12 96 pp.
TCHIKHATCHEV Pierre Alex.
— *Voyage scientifique dans l'Altaï Oriental et les parties adjacentes de la frontière de la Chine, fait par ordre de S. M. l'Empereur de Russie.* P. Gide 1845, 2 fol. atlas.
TCHITCHERINE Boris Nicolaïévitch
— *Vospominania. Moskva sorokovykh godov.* M. 1929, in-8° XVII-294 pp.
TENGOBORSKI Louis de
— *Etudes sur les forces productives de la Russie.* P. Renouard 1852-55, 4 vol. in-8°. *Sur les finances de la Russie, lettre au directeur de la Revue des Deux Mondes, en réponse à l'article de M. Léon Faucher.* Bruxelles, 1854 in-8°.
TELEKI Ladislas comte
— *De l'intervention russe en Hongrie.* P. 1849, in-8° 44 pp. Trad. all. suéd.
[THEINER Augustin P.]
— *Die neueren Zustände der katholischen Kirche beider Ritus in Polen u. Russland seit Katharina II. bis auf unsere Tage. Von einem Priester aus der Kongregation des Oratoriums des heiligen Philippus Neri* Augsbourg 1841, in-8°.
— *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie... Précédé d'un avant-propos par le cte de Montalembert.* P. Debécourt 1843, 2 vol. in-8°.
— *Die Staatskirche Russlands. Nach den neuesten Synodalberichten dargestellt von einem Priester aus der Kongregation des Oratoriums. Mit Beilagen.* Schaffhouse Hurter 1844, in-8°.
— *La chiesa scismatica russa...* Lugano Veladini 1846, in-8°.
— *L'église schismatique russe, d'après les relations récentes du prétendu Saint-Synode. Ouvr. tr. de l'italien par Mgr Luquet.* P. Gaume 1846, in-8° CLII-424 pp. errata.
THOMAS Alexandre
— *L'émigration et la démocratie polonaises. RdDM* 15 février et 1er avril 1848, pp. 662-687 et 90-114.
— *Propagande russe en Pologne. Lettre d'un gentilhomme polonais sur les massacres de la Galicie.* Dans *RdDM* 15 août 1846, pp. 681-695.
— *Tableau des affaires extérieures : les révolutions et les nationalités européennes.* Dans *RdDM,* 1er juin 1848.

THOMAS Charles-Auguste-Prosper
— *Souvenirs de Russie.* Epinal Gley 1844, in-8° 105 pp.
TIBERT de Pierrelatte
— *La Russie et la Turquie devant l'Europe. Aperçu historique sur ces deux Etats. Gouvernement, religion, mœurs et coutumes.* P. Morel 1854, in-12.
[TIOUTTCHEV Fiodor Ivanovitch]
— *Lettre d'un Russe à M. Gustave Kolb, rédacteur de la Gazette Universelle d'Augsbourg (à propos du livre de Mr de Custine).* Munich Franz 1844, in-8°.
— Repr. et traduit en russe dans *R.Ar.* 1873 t. II pp. 1993-2019 et dans *Polnoe Sobranie sotchinenii F. I. Tiouttcheva* SPb 1913, pp. 333-343.
— *Mémoires présenté à l'empereur Nicolas depuis la révolution de février, par un Russe, employé supérieur des Affaires étrangères.* (Le titre de l'opuscule était *La Russie et la révolution).* Dans P. de B[ourgoing] *Politique et moyens d'action de la Russie.* P. 1849, in-8° pp. Repr. et tr. dans *R.Ar.* 1873, t. I, col. 895-911.
— *La Papauté et la Question romaine au point de vue de Saint-Pétersbourg.* Dans *RdDM,* 1er janvier 1850, pp. 117-133.
— *Polnoe Sobranie sotchinenii.* Izd. A. F. Marx SPb 1913, in-8°.
TOCQUEVILLE Alexis comte de
— *La démocratie en Amérique.* Dans *Œuvres complètes* éd. J.-P. Mayer, P. 1951, t. I.
— *Souvenirs.* P. Gallimard 1942, in-8°.
[TOLSTOÏ Jacques Nicolaïévitch]
— *Six mois suffisent-ils à connaître un pays? Observations sur l'ouvrage de M. Ancelot intitulé Six mois en Russie.* P. Ledoyen 1827, in-8° pièce.
non an. *Coup d'œil sur la législation russe, suivi d'un léger aperçu sur l'administration de ce pays, par J. Tolstoï.* P. Jaubert 1839, in-8°.
— Traduit et préface MIKHAILOVSKI-DANILEVSKI *Le passage de la Bérésina.* P. Cosson 1842, gr. 8°, 258 pp. (L'avant-propos de Tolstoï est une réfutation de la relation de l'amiral Tchitchagov parue dans *Quarterly Rev.* avril 1841.)
sous le ps. de Jacques YAKOVLEF
— *La Russie en 1839 rêvée par M. de Custine, ou lettres sur cet ouvrage écrites de Francfort.* P. 1844, in-8°, 112 pp. Tr. all. Leipzig 1844, in-8°.
an. *Lettre d'un Russe à un journaliste français sur les diatribes de la presse anti-russe.* P. Cosson 1844, in-8°, 31 pp.
non an. *Relation des opérations de l'armée russe en Hongrie, précédée d'un aperçu historique sur la Hongrie, par J. Tolstoy.* P. Cosson 1850, gr. 8°, XIV-239 pp.
non an. *Donesenia Iakkva Tolstogo iz Parija v III otdelenie...* dans *Lit. Nasl.* 31/32, 1937, pp. 563-662 (présenté par E. V. TARLE).
TOURGUENIEV Ivan Serguéiévitch
— *Sobranie sotchinenii i pisem.* AN SSSR 1961 ss.
[TOURGUENIEV Nicolas Ivanovitch]
— Lettre aux *Débats,* 23 mai 1842.
non an. *La Russie et les Russes.* P. Ledoyen 1847, 3 vol. in-8°.
— Bruxelles *id.* La Haye *id.,* 3 vol. 8°.
— *Russland und die Russen.* Grimma 1847, 3 vol. 8°.
— *La Russie en présence de la crise européenne par N. T.* P. Comptoir

des Impr. réunis 1848, in-8°.
TOUTCHKOVA-OGARIOVA N. A.
— *Vospominania.* M. 1959, in-12.
TURNERELLI Edward P. Tracy
— *Kazan et ses habitants, esquisses historiques, pittoresques et descriptives.* SPb 1841, in-8°, t. I, seul paru.

U
UBICINI J.-H.
— *La question d'Orient devant l'Europe.* P. Dentu 1854, in-18.
[URQUHART David]
— *Le Port-Folio ou collection de documents politiques relatifs à l'histoire contemporaine. Traduit de l'anglais.* P. 1836-37, 41 livr. brochées en 5 vol. in-8°.
— *La Crise, ou la France devant les quatre puissances.* P. 1840.
non an. *Progress of Russia in the West, North and South.* Londres Trübner 1853, in-8°. Tr. all.

V
VARNHAGEN VON ENSE
— *Tagebücher,* éd. Ludmilla Assing. Leipzig 1861-1870, 14 vol. in-8°.
— *Id. Register bearbeitet von Dr H. Houben,* t. XV, Berlin 1905.
VERNET Horace
— *Lettres intimes de M. Horace Vernet pendant son voyage en Russie 1842-1843, écrites de Saint-Pétersbourg. Fragments inédits d'une « Histoire des artistes vivants » par Théophile Silvestre.* P. 1856, in-8°.
— *Russland. Vertrauliche Briefe. Aus dem Fr. von Paul S...* Berlin 1856, in-8°.
VIARDOT Louis
— *Les musées d'Allemagne et de Russie.* P. 1844, in-12.
— *Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande et de Russie.* 2e éd. P. Paulin et Lechevalier 1852, in-18.
— *Les musées d'Europe. IV Musées d'Angleterre et de Russie.* P. Hachette 1860, in-12.
— *Quelques chasses en Russie.* Dans *Illustration* t. III, 24 et 31 août, t. IV, 7 sept. 1844.
— *Id.* P. Schneider et Langrand 1845, in-8° pièce.
— *Encore des chasses en Russie.* Dans *Illustration* t. VI, 6 sept. 1845, et P. 1845, in-8° pièce.
— *Souvenirs de chasse en Espagne, Angleterre, Hongrie et Russie.* P. Hachette 1853, in-12.
— *Id.* 7e éd. comprenant 3 nouveaux chapitres. P. Hachette 1859, in-12.
— *Une visite à Kronstadt.* Dans *Illustration,* t. III, 10 août 1844.
— *Une nuit de Pâques au Kremlin de Moscou.* Dans *Illustration,* t. VII, 11 et 18 avril 1846.
— *Tarass Boulba, traduit du poète russe Nicolas Gogol.* Dans *Revue Indépendante,* 25 oct. et 10 nov. 1845, t. 22, pp. 433-469, et 23, pp. 5-72.
— *Un ménage d'autrefois.* Dans *Illustr.,* 4 et 11 octobre 1845.
— *Mémoires d'un Fou.* Dans *Illustr.,* 18 et 25 octobre 1845.
— *Le roi des gnomes.* Dans *Débats,* 16, 17 et 18 décembre 1845.
— *Nicolas Gogol. Nouvelles russes. Traduction française publiée par*

Louis Viardot. (Contient les 4 précédents plus *La Calèche.*) P. Paulin 1845, in-12, VII-325 pp.
— *Russische Novellen. Nach L. Viardot übertragen von H. Bode.* Leipzig 1846, 2 vol. in-8°.
— *De l'affranchissement des serfs en Russie.* Dans *Revue Indépendante,* 25 mai 1846, t. III, pp. 153-169.
— *La Fille du Capitaine.* Dans *Illustration,* t. VII, 23 et 30 mai, 20 et 27 juin, 4, 11 et 25 juillet, 1er août 1846.
— *Id.* P. Hachette 1853, in-12. Nombreuses rééd.
— *Nouvelles russes* [de Lermontov]. Dans *Illustration,* t. VIII, du 26 septembre au 5 décembre 1846.

VIAZEMSKI Pierre Andréiévitch prince
— *Incendie du Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg.* P. Dentu 1838, in-8°.
an. *Trente lettres d'un vétéran russe sur la question d'Orient. Publiées par P. d'Ostafievo.* Lausanne Martinier 1855, in-8°, 450 pp.. Trad. all. Breslau 1856, 2 vol. in-8°.
non an. *Staraïa zapisnaï knijka.* L. 1929, in-16, 347 pp.

VIAZEMSKI P. A. et TOURGUENIEV A. I.
— *Ostafievski Arkhiv kniazeï Viazemskikh. Izd. grafa S. D. Cheremeteva i s primetchaniami V. I. Saïtova.* SPb Stasioulévitch 1899-1908, 4 vol. in-8°.

[VIAZEMSKI Paul Pétrovitch]
— auteur d'une falsification imprimée sous le titre OMMER DE GELL' *Pis'ma i zapiski. Red., vstoupitel'naïa stati,a i primetch. M. M. Tchistiakovoï.* M. Akademia 1933, in-16, 463 p.

HOMMAIRE DE HELL Adèle
— *Mémoires d'une aventurière (1833-1852). Préface, notes et traduction de Marc Slonim.* P. Plon 1934, in-16, XXIV-263 pp.

VIEL-CASTEL Horace comte de
— *Mémoires sur le règne de Napoléon III (1851-1864), avec une préface par L. Léouzon Le Duc.* P. 1883, 5 vol. in-12.

VIGNY Alfred comte de
— *Les Destinées.* Ed. V.-L. Saulnier Genève-Lille Droz-Giard 1946, 2e tir. 1955.
— *Journal d'un Poète.* Ed. Baldensperger. P. Conard 1935, in-8° (t. I seul paru.)

VIVIEN DE SAINT-MARTIN
— *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase.* P. 1847, in-8°.

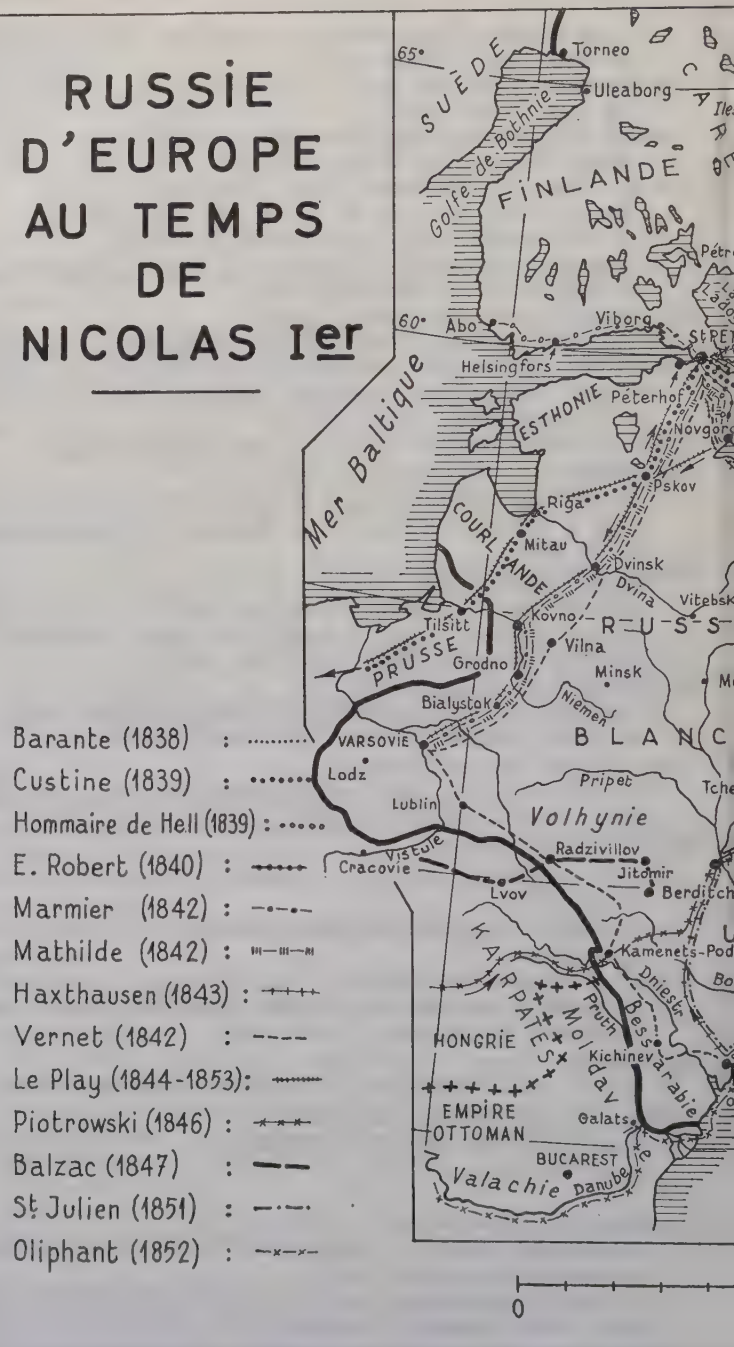
VOGT Karl
— *Ocean und Mittelmeer. Reisebriefe.* Francfort 1848, 2 vol. in-8°.

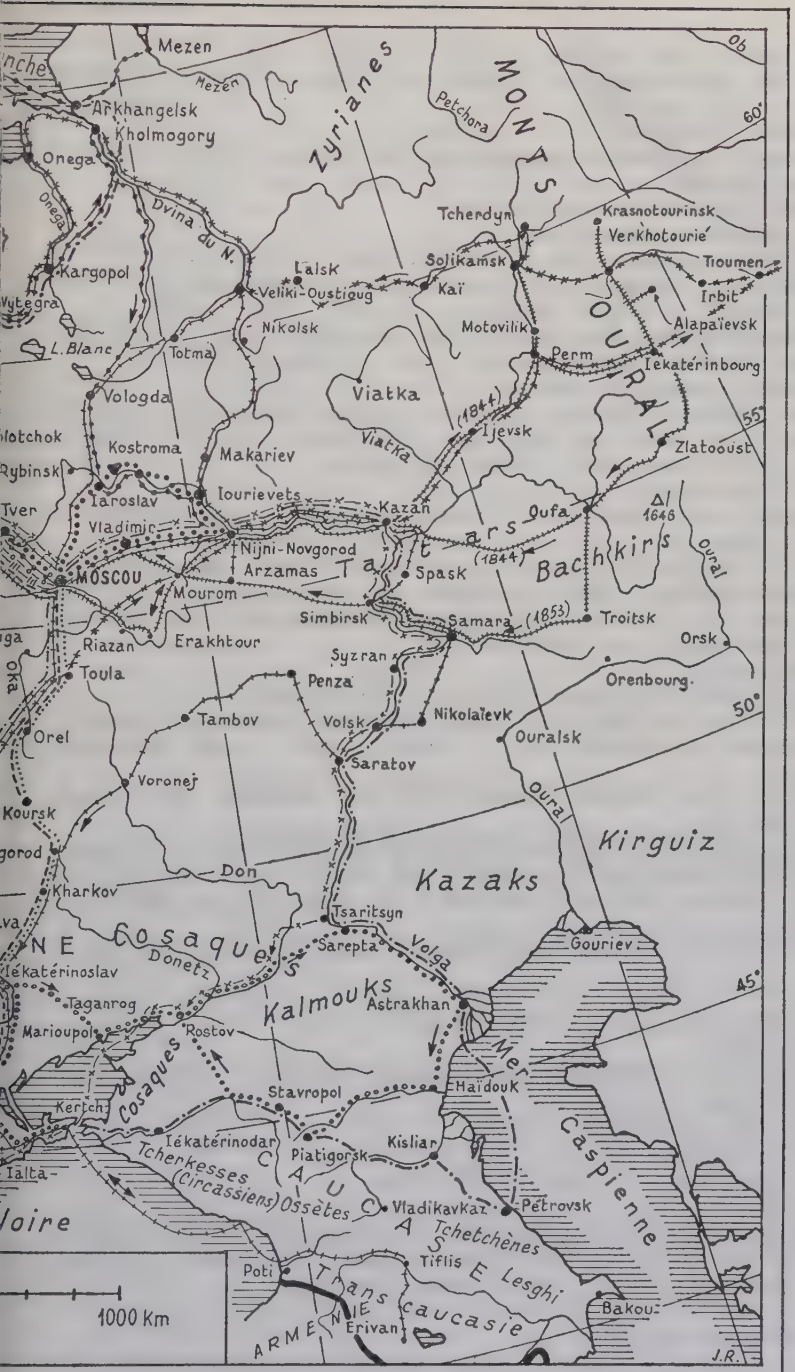
VOLKONSKAIA Marie N. princesse
— *Zapiski.* Tchita 1960, in-32, 160 pp.

W

WAGNER Friedrich major
— *Schamyl als Feldherr, Sultan und Prophet, und der Kaukasus.* Leipzig Rimmelmann 1854, in-8°.
— *Schamyl : the sultan, warrior and prophet of the Caucasus. Tr. from the German by Lascelles Wraxall.* Londres 1854, in-8°.
— *Schamyl : le prophète du Caucase.* P. Librairie nouvelle 1854, in-8°.
— Extr. dans *Athenæum français,* 22 avril 1854, pp. 370-72.

RUSSIE D'EUROPE AU TEMPS DE NICOLAS Ier




Mezen
Mezen
Arkhangelsk
Kholmogory
Onega
Onega
Dvina du N.
Zyriane
MONTS
Petchora
Ob
60°
Tcherdyn
Krasnotourinsk
Verkhotourié
Kargopol
Lalsk
Solikamsk
Tioumen
Vytegra
Veliki-Oustioug
Kaï
Irbit
Nikolsk
Motovilik
Alapaïevsk
L. Blanc
Totma
Perm
Iekatérinbourg
Vologda
Viatka
(1844)
Ijevsk
Zlatooust
55°
Kostroma
Makariev
Viatka
Rybinsk
Iaroslav
Iourievets
Kazan
Oufa
Tver
Vladimir
Nijni-Novgorod
Arzamas
Spask
(1844)
Bachkirs
Oural
MOSCOU
Mourom
Simbirsk
Samara
(1853)
Troitsk
Orsk
Riazan
Erakhtour
Syzran
Toula
Penza
Orenbourg
Tambov
Volsk
Nikolaïevk
50°
Orel
Ouralsk
Saratov
Voronej
Oura
Kirguiz
Kharkov
Don
Kazaks
Tsaritsyn
Volga
Gouriev
Donetz
Sarepta
Iékatérinoslav
Taganrog
Kalmouks
Astrakhan
45°
Marioupol
Rostov
Mer
Caspienne
Haïdouk
Stavropol
Kertch
Iékatérinodar
Piatigorsk
Kislian
Tcherkesses (Circassiens)
Ossètes
Vladikavkaz
Petrovsk
Tchetchènes
Tiflis
Lesghi
Poti
Trans caucasie
Bakou
Erivan
ARMENIE
1000 Km
J.R.

WAILLY Léon de
— C.r. des *Mémoires d'un seigneur russe* dans *Athenæum français*, 17 juin 1854, pp. 545-47.
[WENDELL-HIPPLER Dr]
— *La Russie et l'équilibre européen, par un homme d'Etat.* P. Ledoyen 1854, in-8°, 168 p.
— *Id.* P. Ledoyen 1854, in-8°, 215 pp.
[WIEGEL Philippe Philippovitch]
— *La Russie envahie par les Allemands. Notes recueillies par un vieux soldat, qui n'est ni pair de France, ni diplomate, ni député.* P. Renouard et Leipzig Michelsen 1844, in-18, XIV-138 pp.
non an. *Vospominania.* Moscou Typ. de l'Université 1846-65, 3 vol. in-8°.
— *Zapiski. Red. i vstoupit. stat'ia S. Ia. Streicha* M. 1928, in-8°.
[WIELOPOLSKI Alexandre marquis]
— *Lettre d'un gentilhomme polonais sur les massacres de Galicie, adressée au prince de Metternich à l'occasion de sa dépêche circulaire du 7 mars 1846.* P. 1846, in-8° pièce.
WOILLEZ Mme Nathalie
— *L'Orpheline de Moscou, ou la jeune institutrice.* Tours Mame 1841, in-12, 312 pp.
— Rééd. innombrables (10e en 1852, 23e en 1875). Trad. ital. Milan 1842.
WRANGELL Ferdinand Pétrovitch baron
— *Le Nord de la Sibérie... Trad. du russe par le prince E. Galitzine.* P. Amyot 1843, 2 vol. in-8° grav.
WRONSKI Hoëne
— *A Sa Majesté l'Empereur Nicolas.* P. juin 1831, in-4° pièce.
— *Le destin de la France, de l'Allemagne et de la Russie, comme Prolégomènes du Messianisme.* P. Firmin Didot, 15 août 1842, in-8°, 584 pp.
— *Adresse aux Nations Slaves, sur les destinées du monde.* P. août 1847.
— *Epître à S. A. le prince Czartoryski, sur les Destinées de la Pologne, et généralement sur les destinées des Nations slaves, comme suite de la Réforme du savoir humain.* P. F. Didot, 1er nov. 1848, in-4°, 32 pp.
— *Epître à S. M. l'empereur de Russie...* Metz févr. 1851, in-4°, 68 pp.

X Y Z
YERMOLOFF Michel de, voir IERMOLOV
ZACCONE Pierre
— *Schamyl ou le Libérateur du Caucase. Roman.* P. Walder [1854], in-8°, 32 pp. à 2 col.
— Trad. ital. Milan 1857.
ZAMOYSKI Ladislas
— *Correspondance.* Poznan 1910-1930, 6 vol. 8°.
ZANDO Adolph
— *Russische Zustände im Jahre 1850.* Hambourg 1851, in-12, XII-340 pp.
— *La Russie en 1850. Tr. de l'all. par l'auteur.* P. Bossange, 1853, in-8°.
— *La Russia nel 1850. V. dal francese.* Zara 1856.

B. VINGTIEME SIECLE.

NB. Il s'agit de ce qu'on appelle en Allemagne « Sekundarliteratur ».

Par exception y figurent quelques travaux comme ceux de V. K. Schulz publiés avant 1900.

ALEKSEIEV M. P.
— *Nemetskaïa poèma o Dekabristakh.* Dans *Bount Dekabristov* L. Byloe 1926, pp. 372-382.
— *Neizdannye i zabytye stat'i o Gogole.* Dans *N. V. Gogol'. Materialy i issledovaniia, pod red. V. V. Gippiousa.* AN SSSR 1936, t. I, pp. 257-281.
— *I. S. Tourgenev — propagandist rousskoï literatoury na zapade.* Dans *Troudy otdela novoï rousskoï literatoury.* AN SSSR 1948, in-8°, pp. 39-80.

et MEILAKH B. S. *Dekabristy i ikh vremia. Materialy i soobchtchenia.* AN SSSR 1951, in-8°.
— *Mirovoe znatchenie « Zapisok okhotnika »* dans *Zapiski okhotnika I. S. Tourgeneva (1852-1952). Sbornik statei i materialov.* Orel 1955, in-12, pp. 36-117.

AMOUDRUZ M.
— *Proudhon et l'Europe.* P. 1945, in-8°, 160 pp.

ANGRAND Pierre
— *Otgoloski vosstaniia Dekabristov vo Frantsii.* Dans *Voprosy istorii* 1952, n° 12.
— *Echos du soulèvement décembriste en France.* Dans *Recueil d'histoire de la Révolution de 1848.* P. 1953.

BABEY Anna-Mary
— *Americans in Russia 1776-1917 ; a study of the American travellers in Russia from the American revolution to the Russian revolution.* N.-Y. 1938, in-8°, XIV-176 pp. (th. Columbia).

BAEDEKER Karl
— *La Russie. Manuel du voyageur.* P. Leipzig 2e éd. 1897, in-18.

BAKALOV G.
— *Pervaïa revolioutsionnaïa brochioura rousskoï èmigratsii. Kathekhizis rousskogo naroda I. G. Golovina.* Dans *Zveniia* I 1932, pp. 195-217.

BALDENSPERGER Fernand
— *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.* P. Champion 1927, in-4°, XVIII-274 pp.
— *Alfred de Vigny. Nouvelle Contribution à sa biographie intellectuelle.* P. Belles-Lettres [1933], 8°.

BAPST Edmond
— *L'Empereur Nicolas Ier et la Deuxième République française.* P. Lahure 1898, in-8°, 251 pp.
— *Les origines de la Guerre de Crimée. La France et la Russie de 1848 à 1854.* P. Delagrave 1912, in-8°, 514 pp.

BARON Pierre abbé
— *Un théologien laïc orthodoxe russe au XIXe siècle. Alexis Stépanovitch Khomiakov (1804-1860). Son ecclésiologie. Exposé et critique.* Rome 1940, in-8°, 293 pp. *(Orientalia christiana analecta* n° 127.)

BENZ Ernst
— *Die abendländische Sendung der östlich-orthodoxen Kirche.* Wiesbaden 1950, in-8°, 294 pp.

BERTHIER Alfred
— *Xavier de Maistre.* Grenoble 1920, in-8°. (Th. Un.)

BILLY André
— *Vie de Balzac.* P. Flammarion 1944, 2 vol. in-8°.
BIRKE Ernst
— *Frankreich und Ostmitteleuropa im 19. Jahrhundert.* Böhlau-Verlag Köln-Graz 1960, in-8°, XV-527 pp.
BONNEROT Jean
— *Un article inédit de Sainte-Beuve.* Dans *Bull. du Bibliophile* 1957, n° 2, pp. 72-77.
— *Sainte-Beuve et le marquis de Custine.* Dans *Mercure de France* sept. 1958.
BOUDOU Adrien S. J.
— *Le Saint-Siège et la Russie au XIX^e siècle.* P. 1922.
BOULANOVA O. K.
— *Roman Dekabrista.* M. 1929 (Il s'agit d'Ivachev).
BOULENGER Jacques
— *Candidature au Stendhal-Club.* P. Le Divan 1926, in-12, 161 pp. (Stendhal et Custine pp. 59-101).
BOURGUET Alfred
— *La France et la Russie de 1848 à 1854.* Dans *Rev. d'Hist. Dipl.* P. 1914.
BOUTCHIK Vladimir
— *La littérature russe en France.* P. Champion 1947, in-18, 117 pp.
BOVET P.
— *Un Polonais en Suisse : M. H. P. Nakvaski (1800-1876).* Dans *Zeitschrift für schweizer. Gesch.* 1948, t. I.
BREAL Michel
— *La politique étrangère de Michelet.* Dans *RdP* 15 nov. 1898, pp. 319-330.
CADOT Michel
— *Un Missionnaire républicain en Russie.* Dans *RLC* avr.-juin 1956, pp. 219-231.
— *Documents sur la Russie. De Herzen à Michelet* dans *RLC* oct.-déc. 1960, pp. 585-595.
— *Qui est l'auteur des « Entretiens sur la France et la Russie » ?* Dans *Rev. d'Hist. mod. et cont.* janv.-mars 1961, pp. 61-65.
— *Les débuts de la navigation à vapeur et l'émigration française en Russie.* Dans CMRS IV-4, oct.-déc. 1963, pp. 382-399.
— *Gertsen — tchitatel' knigi Rora « Respoublikanski missioner ».* Dans *Problemy izoutcheniia Gertsena* M. 1963, AN SSSR, pp. 501-03.
CAHEN Gaston
— *Prosper Mérimée et la Russie.* Dans *RHLF* juill. et sept. 1921.
CARR Edward Hallett
— *The Romantic Exiles — a nineteenth century portrait gallery.* Londres 1933, rééd. 1949, in-16.
CASTILLON DU PERRON M.
— *La Princesse Mathilde — un règne féminin sous le Second Empire.* P. Amiot-Dumont 1953, in-8°, 311 pp.
CHAKHOVSKOÏ D.
— *P. Ia Tchaadaev. Neopoublikovannaia stat'ia.* Dans *Zveniia* III-IV, 1934, pp. 365-390.
CHEBOUNINE A. N.
— *Dvijenie Dekabristov v osvechtchenii inostrannoï poublitsistiki.* Dans *Bount Dekabristov* L. Byloe 1926, pp. 284-310.

— *Brat'ia Tourgenevy i dvorianskoe obchtchestvo aleksandrovskoï èpokhi.* Dans *Dekabrist N. I. Tourgenev. Pis'ma S. I. Tourgenevou.* AN SSSR 1936, in-8°, 588 pp.

CHEVALLEY Sylvie

— *La tournée de Rachel en Russie (1853-1854)* Dans *R. de la soc. d'Hist. du théâtre* IV, oct.-déc. 1958, pp. 327-355.

CHLEBOWSKI Bronislas

— *La littérature polonaise au XIX^e siècle.* P. 1933, in-8°.

CHTCHEGOLEV P. E.

— *Pouchkin i Tardif. Neizdannoe i neizvestnoe.* Dans *Zvezda* 1930, n° 7, pp. 232-240.

CITRONE Abraham

— *La Russie jugée par les Français au XIX^e siècle.* Montpellier juin 1961 (D.U. polycopié).

COPPLE A. L.

— *Mérimée the Russophile, a reevaluation of his contribution to the publicity of Russia in France.* Ann. Arbour Mich. t. 17 1957, 353/354 (Th. Northwestern. Diss. Abstracts).

CORBET Charles

— *La littérature russe en France. Tentatives de diffusion sous la Restauration.* Dans *RLC* janv.-mars 1961, pp. 61-90.

CORNU Auguste

— *La jeunesse de Karl Marx.* P. *PUF* 1934, in-8°.

— *Karl Marx et Friedrich Engels.* P. *PUF* 1955, 3 vol. in-8°.

COX Edward Godfrey

— *A reference Guide to the literature of travel.* Washington 1935-38, 2 vol. in-4°.

DAUDET Ernest

— *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier — la princesse de Lieven.* P. Plon 1904, in-8°, 397 pp.

— *Soixante années de règne des Romanoff. Notes et souvenirs (1821-1881.)* Dans *RdDM* 1918, n° 43-45.

Dekabristy. Sbornik materialov. L. Priboï 1926, in-8°.

Delo Petrachevtsev. M.-L. 1937, 3 vol.

DESMETTRE H. abbé

— *Towianski et le messianisme polonais.* P. 1947, 1 vol. in-4°, VI-423 pp. (Th. Lille dact.)

DOLLEANS Edouard

— *Proudhon.* P. *NRF* 2^e éd. 1948, in-8°, 528 pp.

DOURYLINE S. N. et NETCHAEVA V.

— *P. A. Viazemski i Frantsiia.* Dans *L. Nasl.*, 31/32 1937, pp. 77-148.

— seul. *Aleksandr Diouma-otets i Rossiia. Ibid.* pp. 491-562.

DROUJININE N. M.

— *Otvet krestianstva na reformou P. D. Kiseleva.* Dans *Sbornik statei v pamiat' ak. E. V. Tarle* AN SSSR 1957, in-8°, pp. 405-436.

DROZ Jacques

— *Le libéralisme rhénan (1815-1848).* P. 1940, in-8°.

DUCHESNE E.

— *Michel Iouriévitch Lermontov. Sa vie et ses œuvres.* P. Plon 1910, in-8°, III-378 pp.

DUCKMEYER F.

— *Die Einführung Lermontow's in Deutschland. Uber Varnhagen von Ense's Beziehungen zur russischen Literatur.* Berlin 1925, in-8°, 68 pp.

DUMAINE Alfred
— *Le Marquis de Custine et la Russie.* Dans *RdP* 1er fév. 1922, pp. 476-502.
EICHENBAUM B. M.
— *Stat'i o Lermontove.* AN SSSR 1961, in-8°, 372 pp.
FALK Heinrich S. J.
— *Das Weltbild Peter J. Tschaadaew's nach seinen acht Philosophischen Briefen.* Munich *Veröffentlichungen des Osteuropa-Instituts* t. IX, 1954, in-8°.
FEDOROV A.V.
— *Rousskaïa armiia v 50-70 gg. XIX veka.* L. 1959, in-8°, 291 pp.
FELDMAN W.
— *Geschichte der politischen Ideen in Polen seit dessen Theilungen.* Berlin 1917, in-8°.
— *Filosofskie i obchestvenno-polititcheskie proïzvedeniia Petrachevtsev.* Goslitizdat 1953, in-12.
FLEISCHMANN Hector
— *Rachel intime.* P. Charpentier 1910, in-8°.
FLEURY Victor
— *Le poète Georges Herwegh (1817-1875).* P. 1910, XII-397 pp. (Th. Paris.)
FORSTETTER Michel
— *Voyageurs en Russie. Textes choisis du Xe au XXe siècle.* Lausanne 1947, in-8°, XVI-223 pp.
FRIDIEFF Michel
— *France et Russie devant l'opinion publique française (1842-1847).* Dans *MS* oct. 1937, pp. 102-134. (Repose sur une analyse du livre attr. à Ambeylard.)
— *Le parlement et l'opinion publique française devant la question de l'intervention russe en Hongrie en 1849.* Dans *Rev. d'Hist. pol. et const.*, P. 1938.
— *L'opinion publique française devant l'insurrection polonaise de 1830-31.* Dans *Rev. intern. d'Hist. pol. et const.*, 1952, nos 6 et 8, pp. 111-21, 205-14 et 280-304.
— *L'Empire russe vu par les hommes de la Restauration. Ibid.* n° 22 avr.-juin 1956, pp. 108-124.
GARDNER Monica
— *The Great Emigration and Polish Romanticism.* Dans *Cambridge History of Poland (1697-1935)* 1951, in-4°.
GENNADI G. N.
— *Spravotchny slovar' o rousskikh pisateliakh i outchionykh, oumerchikh v XVIII i XIX stoletiiakh.* Berlin 1876-1880, 2 vol. in-8° (t. I A.-E, II J.-M).
— *Les écrivains franco-russes: bibliographie des ouvrages français écrits par des Russes.* Dresde 1874, in-8°, IV-89 pp.
— *Spisok rousskikh anonimnykh knig, s imenami ikh avtorov i perevodtchikov.* SPb 1974, in-8°, 47 pp.
GENNADI Igoumène
— *Zakon tvorenija. Otcherk filosofskoï sistemy I. M. Goéné-Vronskogo.* Buenos-Aires 1956, in-8°, 318 pp.
GERCHENSOHN M. O.
— *Epokha Nikolaja I.* M. Obrazovanie 1910, in-8°.
— *Istoria molodoï Rossii.* M. Sytin 1908, in-8°.

GERCHTEIN Emma
— *Diouèl' Lermontova s Barantom.* Dans *Lit. Nasl.* 45/46 M. 1948, pp. 389-432.
— *Lermontov i kroujok chestnadtsati* dans *Jizn' i tvortchestvo M. Iou. Lermontova* M. 1941, t. I, pp. 77-125.
GERNET M. N.
— *Istoria rousskoï tiour'my.* M. 3e éd. 1961, t. II.
GERTLER J.
— *Die deutsche Russlandpublizistik der Jahre 1853-1870.* Dans *FzOG* t. VII, Berlin 1959, pp. 72-195.
GESSEN S. Ia. et KOGAN M. S.
— *Dekabrist Lounin i ego vremia.* L. 1926, in-16, 312 pp.
GILLE Geneviève
— *Au temps de la guerre de Crimée. Corresp. inéd. du comte de Morny et de la princesse de Lieven.* Dans *RdDM* 1er et 15 févr. 1966, pp. 328-45 et 545-59.
GILLIEL'SON M. I.
— *N. V. Gogol' v dnevnikakh A. I. Tourgeneva.* Dans *Rousskaïa Literatura.* L. 1963/2, pp. 138-143.
GIRARD Henri
— *Emile Deschamps 1791-1871. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique.* P. Champion 1921, 2 vol. in-8°.
GIRAUD Victor
— *Toujours les sources de Vigny.* Dans *RHLF,* janvier-mars 1914, pp. 1-40 (sur *Wanda* pp. 24-40).
GLEASON J.H.
— *The Genesis of Russophobia in Great Britain.* Cambridge (Mass.) 1950 in-8°.
GOLITSYNE N.V.
— *P. Ia. Tchaadaev i E. A. Sverbeeva.* Dans *Vestnik Evropy* t. 53, janv.-avril 1918, pp. 233-254.
GOLLWITZER Heinz
— *Europabild und Europagedanke. Beiträge zur deutschen Geistesgeschichte des 18. und 19 Jahrhunderts.* Munich Beck 1951, in-8°.
GOUTZWILLER Ch.
— *Xavier Hommaire de Hell, étude biographique.* Dans *Revue d'Alsace* 1860 (août à déc.) et 1861 (janv.-févr.).
GRANJARD Henri
— *Ivan Tourguéniev et les courants politiques et sociaux de son temps.* P. Lavergne 1954, in-8°, 507 pp. (Th. Paris).
— *Herzen à la croisée des chemins (1842-1846)* dans *RES* 35, 1958, pp. 57-76.
GRATIEUX A. abbé
— *A. S. Khomiakov (1804-1860).* P. Ed. du Cerf 1939, 2 vol. in-8°.
GROH Dieter
— *Russland u. das Selbstverständnis Europas. Ein Beitrag zur europäischen Geistesgeschichte.* Neuwied 1961, in-8°, 366 pp.
GROSSMAN L. P.
— *Vtornik ou Karoliny Pavlovoï, stesny iz jizni moskovskikh literatournykh salonov 40-kh godov.* 2e éd. M. 1922, in-8°, 52 pp.
— *Bal'zak v Rossii.* Dans *Lit. Nasl.* 31/32 M. 1937, pp. 149-372.
— *Balzac en Russie.* P. Zeluck 1946, in-16, 206 pp.

GRÜNWALD Constantin de
— *Trois siècles de diplomatie russe.* P. Calmann-Lévy 1945, gr. 8°, 275 pp.
— *La vie de Nicolas Ier.* P. C. Lévy 1946, in-8°, X-311 pp.
GUICHEN Vte de
— *La Crise d'Orient de 1839 à 1841 et l'Europe.* P. E. Paul 1922, in-8°, 600 pp.
— *Les grandes questions européennes et la diplomatie des puissances sous la Seconde République française.* P. V. Attinger 1925-29, 2 vol. in-8°.
— *La Guerre de Crimée (1854-1856) et l'attitude des puissances européennes. Etude d'histoire diplomatique.* P. Pedone 1936, in-8°, 382 pp.
GURVITCH Georges
— *La philosophie russe du premier quart du XIXe siècle.* Dans *MS* 1926, 8.
HAMMEN Oscar J.
— *Free Europe versus Russia 1830-1854.* Dans *ASEER* 1952, t. XI, pp. 27-41.
HANDELSMAN Marcel
— *Les idées françaises et la mentalité politique en Pologne.* P. Alcan 1927, in-16, VII-215 pp.
— *Les éléments d'une politique étrangère de la Pologne (1831-1856).* Dans *Séances et travaux de l'Ac. des Ec. M. et Pol.* juill.-août 1930.
— *Czartoryski, Nicolas Ier et la question du Proche-Orient.* P. Pedone 1934, in-8°, 152 pp.
HARE Richard
— *Pioneers of russian social thought...* Oxford UP 1951, in-8°, VI-307 pp.
HASTIER Louis
— *Le prince et la princesse Bagration.* Dans *RdDM* 15 sept. 1962, pp. 186-202 et 1er oct., pp. 412-26.
HAUMANT Emile
— *L'Empereur Nicolas Ier et la France.* Dans *RdP* 15 avril 1902, pp. 835-857.
— *La culture française en Russie (1700-1900).* P. 1910, in-8° 571 pp. 2e éd. P. 1913.
HAZARD Paul
— *Michelet, Quinet, Mickiewicz et la vie intérieure du Collège de France de 1838 à 1852.* P. 1932. (Livre jubilaire composé à l'occasion du 4e centenaire du Collège de France).
HEPNER Benoît-P.
— *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire. Cinq essais sur l'histoire des idées en Russie et en Europe.* P. M. Rivière 1950, in-8°, 320 pp.
— *Karl Marx : la Russie et l'Europe. Première éd. intégrale présentée avec une intr. Marx et la puissance russe.* P. *NRF* 1954, in-16, 259 pp.
HOPPER Bruce
— *Custine and Russia — a Century after. A Review essay.* Dans *American Historical Review* NY t. 57, janv. 1952, pp. 384-392.
Istoria rousskoï literatoury. AN SSSR 1958, 1963, 1964, 3 vol. in-8°.
ISWOLSKY Hélène
— *Un révolutionnaire russe à Paris en 1844 : Michel Bakounine.* Dans *Revue de France* 1er janv. 1930, pp. 105-122.

JARBLUM Irène
— *Balzac et la femme étrangère.* P. Boccard 1930, in-8° 290 pp. (D. U. Paris)
JOURDA Pierre
— *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand.* t. I *le romantisme.* P. Boivin 1938, in-8°, 211 pp. (chap. VII : la Russie).
JOUSSERANDOT Louis
— *Pouchkine en France.* Dans *MS* n° 7 et 12, janvier et juin 1918, pp. 34-56 et 859-909.
— *Lermontov (1814-1841).* P. Ren. du Livre s. d., in-18, 204 pp.
— *Xavier Marmier et la Russie.* Dans *Mém. de la Soc. d'émulation du Jura* Lons-le-Saunier 1936, 12e série, t. V, in-8°, pp. 1-29.
KAMINSKI H. E.
— *Bakounine — la vie d'un révolutionnaire.* P. Aubier 1938, in-12.
KAPLAN Léonid
— *P. P. Viazemski — avtor « Pisem i zapisok » Omer de Gell'.* Dans *Lit. Nasl.* 45/46, M. 1948, pp. 761-6.
KARENINE Wladimir (ps. de KOMAROVA Varvara Dmitrievna, née STASSOVA)
— *George Sand. Sa vie et ses œuvres.* P. Plon 1926, 4 vol. in-8°.
KAZANOVITCH E. P.
— *Iz miounkhenskikh vstretch F. I. Tiouttcheva* dans *Ouranija* 1928, pp. 125-171.
KERNER R. J.
— *Slavic Europe, a selected bibliography in the western european languages.* Londres 1918, in-8°.
KLEMAN M. K.
— *Zapiski okhotnika i frantsouzskaïa poublitsistika 1854 goda.* Dans *Sbornik stateï k 4Oletijou outchionoï deiatel'nosti ak. A. S. Orlova* L. AN SSSR 1934, pp. 305-14.
— *Tourgenev i Mérimée.* Dans *Lit. Nasl.* 31/32 1937, pp. 707-752.
KLIOUTCHEVSKI V. O.
— *Pierre le Grand et son œuvre.* P. Payot 1930, in-8°, réimpr. 1953.
KOGAN L. E.
— *Pouchkin v perevodakh Mérimée (« Pikovaïa Dama »).* Dans *Pouchkin. Vremennik Pouchkinskoï komissii* 4-5. M.-L. AN SSSR 1939, pp. 331-356.
KOHN Hans
— *Le Panslavisme.* P. Payot 1963, in-8° 263 pp.
KORNILOV A. A.
— *Gody stranstvii M. A. Bakounina.* L. 1925 in-8°.
KORWIN-PIOTROWSKA S. de
— *Balzac et le monde slave.* P. Champion 1934, in-8° (Th. Paris).
— *L'Etrangère. Eveline Hanska de Balzac.* Préf. M. Bouteron. P. Colin 1938, in-8° VIII-212 pp.
KOUCHEVA E. N.
— *Sredneaziatski vopros i rousskaïa bourjouazia v 40-e gody XIX veka.* Dans *Istor. sbornik* AN SSSR n° 3 1934, pp. 133-162.
KOULECHOV V. I.
— *Literatournye sviazy Rossii i zapadnoï Evropy v XIX veke (pervaïa polovina).* M. 1965, in-8° 461 pp.

KOULIKOV S. N.
— *O. Bal'zak. Neopoublikovannye pis'ma.* Dans *Zvenija* III-IV 1934, pp. 289-324. (Lettres de Balzac et d'Eva à Orlov 1848 et 1851).
KOYRE Alexandre
— *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle.* P. 1929, in-8° 213 pp.
KOZLOWSKI W. M.
— *La philosophie historique de Hoëne-Wronski.* Dans *Revue de Pologne* 1923, pp. 92-117 et 227-261.
KOZMINE B. P.
— *Iz literatournogo nasledstva N. I. Sazonova.* Dans *Lit. Nasl.* 41/42, Moscou 1941, pp. 178-252.
KOZMINE N. K.
— *Pis'mo neizvestnogo k Leve-Veimarou. Iz frankorousskikh otnochenii 30-ikh godov prochlogo veka.* Dans *Sbornik... A. S. Orlova* AN SSSR 1934, pp. 487-88.
KRAKOWSKI Edouard
— *La Pologne et la Russie.* P. Laffont 1946, in-8°.
— *L'Europe romantique. Trois destins tragiques, Slowacki, Krasinski, Norwid.* P. Didot, 1931.
— *La société parisienne cosmopolite au XIX^e siècle et C. K. Norwid.* Paris *MdF* 1939, in-16 223 pp.
KREJCI Karel
— *Mickiewicz et les littératures des Slaves de l'Ouest et des Slaves du Sud.* Dans *Adam Mickiewicz* UNESCO 1955, pp. 139-156.
KRESTOVA L. V.
— *Dvijenie Dekabristov v osvechtchenii inostrannoï poublitsistiki.* Dans *Istor. zapiski* M. 1942 t. 13.
KUHN Joachim
— *La princesse Mathilde.* P. Plon 1935, in-16 V-420 pp. (Tr. de l'all. par J.-G. Guidau.)
KUKIEL M.
— *Czartoryski and European Unity 1770-1861.* Princeton UP Londres 1955, in-8° XVII-354 pp.
LABRIOLLE F. de
— *Krylov et La Fontaine.* Dans *RLC* janv.-mars 1966, pp. 91-109.
LABRY Raoul
— *Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870). Essai sur le développement et la formation de ses idées.* P. 1928, in-8° 431 pp. (Th. Paris).
— *Herzen et Proudhon.* P. 1928, in-8° 250 pp. (Th. Paris).
LANGNER Gerhart
— *Zur Entwicklung des Russlandbildes in Frankreich von Diderot bis Mérimée.* Dans *Wiss. Zeitschrift der Univ. Rostock.* (Gesell. u. sprachwissentschaftl. Reihe t. VI, 1956-57, in-4° pp. 251-294.
LANSKI L. R.
— *Otzyvy o Belinskom v La Revue Indépendante.* Dans *Lit. Nasl.* t. 56 (Bielinski II), 1950, pp. 497-500.
— *Gogol' v neizdannoï perepiske sovremennikov (1833-1853).* Dans *Lit Nasl.* t. 58, M. 1952, pp. 533-772.
LEDNICKI Waclaw
— *Russia, Poland and the West. Essays in literary and cultural history.* NY-L. 1954, in-8° 419 pp.

LEGER Louis
— *Les voyageurs russes en France.* Dans *Russes et Slaves, ét. politi. et littéraires 3e série.* P. Hachette 1899, in-16 pp. 27-73. (Il s'agit de Fonvizine, Karamzine et Batiouchkov.)
— *Le Panslavisme et l'intérêt français.* P. Flammarion 1917, in-16.
LEGRAS Jules
— *« La Russie en 1839 » du marquis de Custine.* Dans *MS* mai 1932, pp. 187-200.
LEMKE M. K.
— *Kniaz P. V. Dolgoroukov v Rossii.* Dans *Byloe* févr. 1907, pp. 144-167.
— *Kniaz P. V. Dolgoroukov èmigrant. Ibid.* mars 1907, pp. 153-199.
— *Nikolaevskie jandarmy i literatoura (1826-1855 gg).* M. Bounin 1909, in-8°.
LEROY Maxime
— *Adam Mickiewicz en France. Le professeur et le philosophe social.* Dans *Adam Mickiewicz,* UNESCO 1955, pp. 85-110.
LEVINE Ch. M
— *Gertsen i krymskaia voïna.* Dans *Istor. zapiski* AN SSSR 1949, n° 29, pp. 164-199.
Litchnye arkhivnye fondy v gosoudarstvennykh khranilichtchakh SSSR. Arkhiv AN SSSR M. 1962, 2 vol. in-8° (A-M et N-Ia).
LORTHOLARY Albert
— *Les « Philosophes » du XVIIIe siècle et la Russie. Le mirage russe en France au XVIIIe siècle.* P. Boivin 1948, in-8° 411 pp. (Th. Paris).
LUCIANI Georges
— *La Société des Slaves-Unis (1823-1825)* Bordeaux 1963, in-8° 286 pp.
LUPPE A. marquis de
— *Astolphe de Custine.* Monaco Rocher 1957, in-16 carré 331 pp.
— *Vigny et les Circourt. Lettres inédites.* Dans *RdDM* 1er nov. 1962, pp. 68-81.
MAC NALLY R. Th.
— *Das Russlandbild in der Publizistik Frankreich zwischen 1814 und 1843. FzOG* 1958, t. VI, in-8° pp. 82-169.
MALIA Martin
— *Alexander Herzen and the Birth of Russian Socialism 1812-1855.* Harvard UP 1961, in-8°.
MANOUILOV V. A., GILLIEL'SON M. I. et VATSOURO V. E.
— *M. Iou. Lermontov. Seminarii.* L. 1960, in-8° 460 pp.
MARKIEWICZ Z.
— *Balzac, polonophile ou admirateur du Tzar ? RIHPC* juill.-déc. 1955, pp. 281-293.
— *Trois exilés politiques : Mickiewicz, Mazzini, Tourguéniev. Leur influence sur les idées libérales en France (1833-1883).* Lyon 1957, th. dactyl., in-4° 550 pp.
— *La Pologne dans l'œuvre et la vie de Mérimée.* Dans *RLC,* avr.-juin 1953, pp. 148-59.
— *Charles Edmond [Chojecki] voyageur et comparatiste oublié.* Dans *Connaissance de l'étranger. Mélanges J.-M. Carré* P. Didier 1964, pp. 292-300.
MARKOVITCH A.
— *Jozef de Mestr i Sent-Bev v pis'makh k R. Stourdza-Edling.* Dans *Lit. Nasl.* 33/34, 1939, pp. 379-456.

MARLIN Roger
— *L'opinion franc-comtoise devant la guerre de Crimée. Ann. litt. de l'Univ. de Besançon* 1957, in-12 72 pp.
MARTEL René
— *Xavier Marmier ; un précurseur ignoré des études slaves en France.* Dans *Mélanges Boyer* P. Champion 1925, pp. 289-296.
MARTENS de
— *Louis-Philippe et Nicolas Ier.* Dans *RdDM,* 15 oct. et 1er nov. 1908.
MARTINEAU Henri
— *Stendhal et le salon de Mme Ancelot.* P. Au Divan *Etudes stendhaliennes* 1932, in-16 207 pp.
MARIX-SPIRE Thérèse
— *Lettres inédites de G. Sand et de P. Viardot 1839-1849.* P. 1959, in-8°.
MAUROIS André
— *Dumas fils et George Sand.* Dans *RdP,* 1er déc. 1956 et 1er janv. 1957.
— *Les Trois Dumas.* P. Hachette 1957, in-12 500 pp.
MAZON André
— *Lermontov ou Frantsouzov.* Dans *Polnoe sobr. sotch. Lermontova* SPb 1913, t. V p. 116 ss.
— Publ. un des rapports de Ia. N. Tolstoï sur l'instruction publique en France dans *Feuilles d'histoire* t. 12 1914, n° 8 pp. 65-73.
— *Kniaz Elim [Mechtcherski]* dans *Lit. Nasl.* 31/32 M. 1937, pp. 373-490.
— *Deux Russes écrivains français.* P. Didier 1964, in-8° (contient le précédent trad. avec des compléments).
— *Pierre-Charles Levesque humaniste, historien et moraliste* dans *RES* 1963, t. 42, pp. 7-66.
MAZOUR A. G.
— *Petr Jakovlevic Caadaev (1796-1856).* Dans *MS* nov. 1937, pp. 243-266.
MEJOV V. I.
— *Sibirskaïa bibliografia.* SPb 1891-92, 4 vol. in-4°.
MEYNIEUX André
— *Pouchkine. Œuvres complètes. I. Drames. Romans. Nouvelles.* Intr. H. Troyat, P. Bonne 1953.
— *Pouchkine traduit, Pouchkine trahi.* Dans *Babel* n° 2 déc. 1955, pp. 45-50.
MICKIEWICZ Ladislas
— *Introd.* à la rééd. *Les Slaves 1842-44 d'Adam Mickiewicz.* P. Musée Adam Mickiewicz 1914, in-8° pp. XV-XXX.
MILIOUKOV P., SEIGNOBOS Ch. et EISENMANN L.
— *Histoire de Russie* P. 1932, 3 vol. in-8°.
— seul *Le mouvement intellectuel russe.* Tr. par J. W. Bienstock, P. Bossard 1918, in-8° 450 pp.
MINTSLOV S. R.
— *Obzor zapisok, dnevnikov, vospominanii, pisem i poutechestvii otnosiachtchikhsia k istorii Rossii...* Novgorod 1911-12, 3 vol. in-4°.
t. 1 Du XIIe s. à Paul Ier.
t. 2 D'Alexandre Ier à Nicolas Ier
t. 3 D'Alexandre II à Nicolas II.
MODZALEVSKI B. L.
— *Iakov Nikolaïévitch Tolstoï — biografitcheski otcherk.* Dans *R.St.* 1899, t. 99 (sept.), pp. 587-614 et t. 100 (oct.), pp. 175-199.

MONAS Sidney
— *The Third Section. Police and Society under Nicholas I.* Harvard U.P. 1963.
MONGAULT Henri
— *Mérimée, Beyle et quelques Russes. Destruction d'une légende.* Dans *MdF* 1er mars 1928, t. 202, pp. 341-365.
— *Etudes de littérature russe* de MERIMEE. *Texte établi et annoté avec une intr. par — P. Champion 1931, 2 vol. in-12.*
— *Mérimée et l'histoire russe.* Dans *MS* 1932 (août-sept-oct.), n° VIII, IX, X pp. 192-216, 349-373 et 59-75.
— *Pouchkine en France.* Dans *RLC* janv.-mars 1937, pp. 145-162.
MONOD Gabriel
— *Jules Michelet et Alexandre Herzen d'après leur correspondance intime (1851-1869).* Dans *La Revue* 1907, n° 10 pp. 145-164, et n° 11 pp. 307-321.
— *La vie et la pensée de Jules Michelet 1798-1852.* P. Champion 1923, 2 vol. in-8°.
MORGULIS Grégoire
— *Un chantre russe de l'Empereur : Michel Lermontoff 1814-1841.* Dans *Rev. des Et. napoléoniennes* t. 46, janv.-févr. 1940.
NEKRASSOVA E. S.
— *Gogol' pered soudom inostrannoï literatoury.* Dans *R.St.* 1887 n° 9 (sept.), pp. 558 et ss.
NETCHAIEVA V. v. DOURYLINE S. N.
— *P. A. Viazemski kak propagandist tvortchestva Pouchkina vo Frantsii.* Dans *Lit. Nasl.* 58, M. 1952, pp. 308-326.
— *Polemika vokroug imeni Pouchkina vo frantsouzskoï petchati pervoï poloviny XIX veka. Ibid.* pp. 327-332.
NETCHKINA M. V.
— *Dvijenie Dekabristov.* M. AN SSSR 1955, 2 vol. in-8°.
NETTLAU Max
— *The life of Michael Bakunin.* Londres 1896-1900 2 vol.
— *Ed. Œuvres complètes* d'E. CŒURDEROY.
NIFONTOV A. S.
— *Russland im Jahre 1848.* Berlin 1954, in-8°.
NOLDE Borris E. baron
— *Iouri Samarin i ego vremia.* P. 1926, gr. 8° 245 pp.
— *Iz rousskogo prochlago Parija. Gospoja de Sirkour.* Dans *Vozrojdenie* 28 déc. 1928.
OKSMAN Iou. G. et CHTCHEGOLEV P. E.
— *Bount Dekabristov. Ioubileïny sbornik 1825-1925.* L. Byloe 1926, in-8°.
— seul *Ot « Kapitanskoï Dotchki » A. S. Pouchkina k « Zapiskam okhotnika » I. S. Tourgeneva.* Saratov 1959, in-12, 316 pp.
OL'CHANSKI P.
— *Dekabristy i pol'skoe natsional'no-osvoboditel'noe dvijenie.* M. 1959, in-12 226 pp.
Otcherki èkonomitcheskoï istorii Rossii pervoï poloviny XIX veka. Sbornik stateï pod red. M. K. Rojkovoï M. 1959, in-8° 403 pp.
PARTRIDGE Monica
— *The Young Herzen : a contribution to the Russian period of the biography of Alexander Herzen* dans *Renaissance and Modern Studies* Univ. of Nottingham 1957, t. I, pp. 154-179.

PARTURIER Maurice
— *Une amitié littéraire : Prosper Mérimée et Ivan Tourguéniev.* P. Hachette 1952, in-16 225 pp.
POPOV Pavel
— *Otkliki inostrannoï petchati na poublikatsiiou « Pisem i zapisok » Omer de Gell'.* Dans *Lit. Nasl.* 45/46, M. 1948, pp. 767-775.
PORTAL Roger
— *Das Problem einer industriellen Revolution in Russland im 19ten Jahrundert.* Dans *FzOG* t. I 1954.
— *L'Oural au XVIII[e] siècle.* P. 1950, in-8°.
— *Quelques problèmes d'histoire russe et slave.* Dans *Rev. Histor.* janv.-mars 1948.
— *Pierre le Grand.* P. Club fr. du Livre 1961, in-16 314 pp. portr. fig.
— *Aux origines d'une bourgeoisie industrielle en Russie.* Dans *RHMC* janv.-mars 1961, pp. 35-60.
— *Industriels moscovites : le secteur cotonnier.* Dans *CMRS* t. IV 1-2, jan.-juin 1963.
Pouchkine 1799-1837. N° spécial de la *RLC* janv.-mars 1937, in-8°.
Pouchkin. Vremennik Pouchkinskoï kommissii. M.-L. 1939, 4-5, in-8°.
Pouchkin. Issledovania i materialy. AN SSSR 1960, 3 vol. in-8°.
Pouchkin i ego vremia. Sbornik statei. L. 1962 in-8°.
POUTINTSEV V. A.
— *N.Ogariov.* M. GIKhL 1959 in-8° 175 pp.
POLONSKI V.
— *Materialy dlia biografii M. Bakounina.* M.-L. 1923, t. I. (Texte russe de la *Confession* de Bakounine).
PRIIMA F. Ia.
— *Bielinski vo frantzouzskoï literatoure.* Dans *Bielinski. Stat'i i materialy.* L. 1949, pp. 247-255.
— *S. D. Poltoratski kak propagandist tvortchestva Pouchkina vo Frantsii.* Dans *Lit. Nasl.* 58, M. 1952, pp. 297-307.
— *Novye dannye o « Zapiskakh okhotnika » Tourgeneva vo frantsouzskoï literatoure.* Dans *« Zapiski okhotnika » I. S. Tourgeneva. Stat'i i materialy.* Orel 1955, pp. 331-356.
— *Xavier Marmier i rousskaïa literatoura.* Dans *Voprosy izoutcheniia rousskoï literatoury XI-XX vekov.* M.-L. AN SSSR 1958, pp. 141-155.
Problemy izoutcheniia Gertsena. M. AN SSSR 1963, 8°.
PYPIN A. N.
— *Die geistigen Bewegungen in Russland in der ersten Hälfte des XIXten Jahrhunderts. Ub. der 2ten Aufl. von Boris Minzes.* Berlin 1894, in-8°.
QUENET Charles
— *Tchaadaïev et les Lettres Philosophiques. Contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie.* P. Champion 1931, in-8° LXIX-410 pp. (Th. Paris).
QUENTIN-BAUCHART
— *Lamartine et la politique étrangère.* P. 1908, in-8°.
RAUCH Georg von
— *J. Ph. Fallmerayer und der russische Reichsgedanke bei F. I. Tiuttchev.* Dans *JfGO* Munich t. I fasc. 1 1953.
REAU Louis
— *L'art russe des origines à Pierre le Grand.* P. Laurens 1921, in-8° XI-387 pp., 104 pl.

— *L'art russe de Pierre le Grand à nos jours.* P. Laurens 1922, in-8° XI-291 pp., 72 pl.

REBOUL Pierre

— *Le Mythe anglais dans la Littérature française sous la Restauration.* Lille Bibl. Univ. 1962, in-4° polyc.

REGARD Maurice

— *Balzac et la politique étrangère.* Dans *Europe* n° 429-430 janv.-févr. 1965, pp. 110-120.

RIAZANOV D. B.

— *Karl Marx über den Ursprung der Vorherrschaft Russlands in Europa. Kritische Untersuchungen. Deutsch von A. Stein.* Dans *Neue Zeit* Stuttgart t. XXVII 1er Band Ergänzungshefte 1908-09, 64 pp.

— *Marx und seine russischen Bekannten in den vierziger Jahren.* Dans *Neue Zeit* t. XXXI I 1913, n° 20-21, pp. 715-21 et 757-66.

— *Karl Marx i rousskie lioudi sorokovykh godov.* Pétrograd Soviet des Députés des ouvriers et soldats 1918, in-8° 100 pp.

— *Nouveaux faits sur les amis russes de Marx et d'Engels.* Dans *Letopisi Marxisma* 1928 (6). (Cité par Hepner, *Bakounine*, p. 213 n° 27.)

— Introd. et notes des *Œuvres complètes* de Karl MARX, trad. fr. par J. Molitor. P. Costes, t. I 1929 ss.

RIASANOVSKI N. V.

— *Russland und der Westen. Die Lehre der Slawophilen. Studie über einer romantischen Ideologie.* Munich Isar-Verlag 1954, in-8° 244 pp.

ROUËT DE JOURNEL M.-J.

— *Madame Swetchine et les conversions russes.* Dans *Etudes* t. 191, 20 avril et 5 mai 1927, pp. 183-204 et 321-332.

— *Une Russe catholique. La vie de Madame Swetchine.* P. Desclée de Brouwer 1953, in-16 400 pp.

RUBEL Maximilien

— *La Nouvelle Gazette Rhénane et la Russie 1848-1850.* Dans *Revue Socialiste* juill. 1951, pp. 219-235.

— *Bibliographie des œuvres de Karl Marx.* P. 1956.

— *Supplément à la bibliographie de Karl Marx.* P. 1960.

Russie (la) *géographique, ethnologique, historique, administrative, économique, religieuse, littéraire, artistique, scientifique, pittoresque, etc.* P. Larousse s. d. [1901], in-8° 490 pp.

SABOUROV A. A.

— *Pis'ma Aleksandra Tourgeneva Boulgakovym. Vstoup. stat'ia, komm.i primetch.* — M. 1939, in-8° 376 pp.

SCHEIBERT Peter

— *Von Bakunin zu Lenin t. I (1840-1855).* Leide Brill 1956, in-8°.

SCHELTING Alex. von

— *Russland und Europa im russischen Geschichtsdenken.* Berne Francke 1948, in-8° 404 pp.

SCHIEMANN Theodor

— *Geschichte Russlands unter Kaiser Nikolaus I.* Berlin Reimer 1904, 1908, 1913 et 1919, 4 vol. in-8°.

SCHULZ V. K.

— *A. S. Pouchkin v perevode frantsouzskikh pisateleï.* Dans *Drevniaia i Novaïa Rossiia* SPb t. XVII, mai-août 1880, pp. 17-36, 305-330, 447-497, et t. XVIII, déc. 1880, pp. 766-819.

— *Lermontov v perevode frantsouzskikh pisateleï 1842-1875.* Dans *R.St.* t. 34 avril 1882, pp. 223-240, et mai 1882, pp. 483-498, t. 35 août 1882,

pp. 297-322, t. 37 févr. 1883, pp. 457-472, et t. 39 août 1883, pp. 273-298.
SEMENOV P.
— *Geografitchesko-statistitcheski slovar' rossiiskoï imperii.* SPb 1873, 5 vol. in-8°.
SEMEVSKI V. I.
— *Polititcheskie i obchtchestvennye idei Dekabristov.* SPb 1909, in-8° XII-698 pp.
SMIRNOVA-ROSSETTI A. O.
— *Zapiski. Dnevnik. Vospominania.* M. Federatsia 1929, in-12.
SIMOND Charles
— *Les exploratrices au XIX^e siècle.* P. Lecène et Oudin 1886, in-8° 230 pp. (Le ch. est consacré à Mme Hommaire de Hell).
SOLNZEV N.
— *Rachel, vue par les artistes et les écrivains russes.* Dans *Rev. d'Hist. du théâtre* 1958, oct.-déc., pp. 356-363.
STAEHLIN Karl
— *Geschichte Russlands von den Anfängen bis zur Gegenwart.* Königsberg-Berlin 1935. (t. III consacré au règne de Nicolas I^er).
[STASSOV V. V.]
— *Bibliothèque impériale publique de St Pétersbourg. Catalogue de la section des Russica ou écrits sur la Russie en langues étrangères.* SPb 1873, 2 vol. in-8°. (Contient 28 481 articles).
STEKLOV I.
— *M. A. Bakunin.* L. 1927, 3 vol. in-8°.
STRAKHOVSKI L. I.
— *L'Empereur Nicolas I^er et l'esprit national russe.* Louvain Libr. Univ. 1928, in-8° XVI-132 pp.
— *A Handbook of Slavic Studies, edited by* — Harvard U.P. 1949, in-8° XXI-753 pp.
STREIKH S. Ia.
— *Sotchineniia i pis'ma M. S. Lounina. Red. i prim.* SPb 1923, in-8° 152 pp.
STREMOOUKHOFF D.
— *La Poésie et l'idéologie de Tiouttchev.* Strasbourg 1937, in-8° 183 pp. (Th. compl.)
STRUVE Gleb
— *Rousski Evropeets.* San Francisco Delo 1950, in-8° 164 pp.
— *Un Russe européen : le prince Pierre Kozlovski.* Dans *RLC* 1950, t. 24, pp. 521-546.
— *Who was Pushkin's Polonophil?* Dans *ASEER* juin 1951.
SUSINI Eugène
— *Lettres inédites de Franz von Baader* t. I P. Vrin 1942, t. II et III Vienne Herder 1951.
TARLE E. V.
— *Samoderjavie Nikolaïa I i frantsouzskoe obchtchestvennoe mnenie.* Dans *Byloe* SPb n° 9 (sept. 1906), pp. 12-42, et n° 10 (oct.), pp. 138-159.
— *Zapad i Rossija. Stat'i i dokoumenty po istorii XVIII-XIX vv.* SPb 1918, in-8° 221 pp. (Contient le précédent pp. 28-78).
— *Imperator Nikolaï I i krestiianski vopros v Rossii po neizdannym doneseniam frantsouzskikh diplomatov 1842-1847 gg. Ibid.* pp. 7-27.
— *Donesenia Iakova Tolstogo iz Parija v III otdelenie. Iioul'skaïa monarkhia, vtoraïa respoublika, natchalo vtoroï imperii.* Dans *Lit. Nasl.*, 31/32 1937, pp. 563-662.

— *Krymskaïa voïna. 2-oe ispravlennoe i dopolnennoe izdanie.* M.-L. AN SSSR 1950, 2 vol. in-8° cartes.

TATICHTCHEV S. S.

— *Imperator Nikolaï i inostrannye dvory, istoritcheskie otcherki.* SPb Skorokhodov 1889, in-8° XXV-459 pp.

TEMPERLEY H.

— *England and the Near East : the Crimea.* Londres 1936, in-8°.

TERNOIS Roger

— *Voyageurs français en Russie.* Dans l'*Education nationale,* 15-22 avril 1948.

THOUVENEL Louis

— *Nicolas Ier et Napoléon III, les préliminaires de la guerre de Crimée 1852-1854, d'après les papiers inédits d'Edouard Thouvenel.* P. C.-Lévy 1891, in-8°.

TISSOT Louis

— *Custine et la Russie.* Dans *La Pensée française* nov. 1957.

TOTH Ladislas

— *Voyageurs hongrois en Russie au XIXe siècle.* Dans *Nlle Revue de Hongrie,* août 1942, pp. 25-35.

TOURNEUX M.

— *Diderot et Catherine II.* P. Calmann-Lévy 1899, 8°.

TRENARD L.

— *Les représentations collectives des peuples.* Dans *Bull. de la Sect. d'Hist. Mod. et cont.* Fasc. IV, P. 1962, pp. 9-23.

TROYAT Henri

— *Les Dames de Sibérie. Roman.* P. Flammarion 1962, 8°

Tsentral'ny Gosoudarstvenny Arkhiv Literatoury i Iskousstva SSSR. Poutevoditel' (literatoura). M. 1963, in-8°.

TUZET Hélène

— *Voyageurs français en Sicile au temps du romantisme (1802-1848).* P. Boivin 1946 (Th. Paris).

TYNIANOV Iou. N.

— *Frantsouzskie otnochenia V. K. Kioukhel'bekera.* Dans *Lit. Nasl.* 33/34 1939, pp. 331-378.

VENTURI Franco

— *Il populismo russo.* Turin 1952, 2 vol. in-8°.

VERMEIL Edmond

— *Henri Heine.* Dans *Europe* n° 125-6, mai-juin 1956.

VESELOVSKI A. N.

— *Zapadnoe vliianie v novoï rousskoï literatoure. Istoriko-sravnitel'nye otcherki.* M. 1896 (2e éd.), in-8° VI-256 pp.

Id. 5e éd. augm. M. 1916, in-8°.

VIALLANEIX Paul

— *La Voie Royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet.* P. Delagrave 1959, in-8°.

VICHNITSER M.

— *Die Universität Göttingen und die Entwicklung der liberalen Ideen in Russland im ersten Viertel des 19. Jahrhunderts.* Berlin 1907, in-8° 221 pp.

VINOGRADOV A. K.

— *Trois rencontres russes de Stendhal.* Tr. H. Mongault dans *MdF,* 1er mai 1928, pp. 601-615.

— *Mérimée v pis'makh Sobolevskomou.* M. 1928, in-4° 275 pp.

— *Mérimée v pis'makh k Doubenskoï. Pis'ma semie Lagrené.* M. AN SSSR 1937, in-4° 247 pp. illustr.

VOGUE Eug.-Melchior, vte de

— *Le roman russe* P. Plon 1886, in-12.

— *Regards historiques et littéraires.* P. Colin 1892, in-8°.

Vzaïmosviazy i vzaïmodeïstvie natsional'nykh literatour. Bibliografia (1945-1960) M. AN SSSR 1962, 3 vol. 8°.

WAKAR N. P.

— *Les rapports de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg sur la conjuration des Décabristes.* Dans *MS* n° 12, 1925, pp. 447-472.

WARRAIN François

— *L'œuvre philosophique de Hoëne-Wronski. Textes, commentaires et critique. Préface de Z. L. Zaleski.* P. Véga 1933, in-8° XXIV-276 pp. (t. I seul paru).

WEILL George

— *L'Europe du XIX^e siècle et l'idée de nationalité.* P. A. Michel 1938, in-12 XVI-480 pp., pl. cartes.

WEINTRAUB V.

— *Mickiewicz and Bakunin.* Dans *SR* Londres nov. 1949, t. 28, pp. 72-83.

ZALESKI Z.-L.

— *La légende de Kosciuszko : Michelet et Mickiewicz.* Dans *RES* 1926, pp. 99-105.

— *Une amitié franco-polonaise : Mickiewicz, Michelet, Quinet.* Dans *Trav. et séances de l'Ac. des Sc. mor. et polit.* 1925, pp. 97-114.

— *Michelet, Mickiewicz et la Pologne. Ibid.* juill.-août 1928.

« Zapiski okhotnika » I. S. Tourgeneva (1852-1952). Sbornik statei i materialov. Orel 1955, in-8°.

ZENKOVSKI Basile Père

— *Histoire de la philosophie russe.* P. Gallimard 1952-53, 2 vol. in-8°.

ZVIGUILSKI A.

— *Tourguéniev et l'Espagne.* Dans *RLC,* janv.-mars 1959, pp. 50-79. (Quelques détails sur les Viardot.)

Index des noms de personnes.

Les chiffres en *italique* renvoient aux notes.

A

ABD EL-KADER, 12, *258*, 345-6.
ABOUT (Edmond), *362*.
ABRAHAM (Pierre), *131*.
ACHOUKINA-SANGER (A.), *450*.
AGOULT (comtesse d'), 29, 32, 37, 39, *43*, *46*, 80, *91*.
AKSAKOV (C.S.), 32, 102, *215*.
AKSAKOV (I.S.), *261*, 431.
AKSAKOV (S.T.), *133*, *454*.
AKSAKOVA (V.S.), *453*.
ALEKSEIEV (M.P.), 15, *126*, *130-2*, 426, 429, 440, 443, *450-1*, *453*.
ALEXANDRA Fiodorovna (impératrice), 119, 144, *163*, 178, 192-3, 223, 244, 349, 351, 376.
ALEXANDRA Pavlovna, 395.
ALEXANDRE de Macédoine, 374, 502.
ALEXANDRE Ier Pavlovitch, 24, 26, 72, 75, *88*, 120-1, 173-4, 175, 196, *211*, *217*, 225, 293, 301, 305, 375-6, 382, 390-1, 436, *453*, 465, 484.
ALEXANDRE II Nicolaïévitch, 23, 26, *44*, 103, 119, 122, 145, *167-8*, 306, 308, 322, 349, 351, 386, 391, *403*, 417.
ALEXIS Mikhaïlovitch, père de Pierre Ier, 392.
ALEXIS Pétrovitch, fils de Pierre Ier, 384, 394.
ALFIERI (Vittorio), 197, 276.
ALGAROTTI (comte), 188, *213*.
ALLAN (L.-P.), acteur, 122.
ALLAN-DESPRÉAUX (Mme), actrice, 122-3.
ALMAGRO (comte d'), pseudonyme de DOLGOROUKOV (P.V.).
ALOPEUS (Alexandrine d'), v. LA FERRONNAYS (comtesse de).
AMBEYLARD, v. FONTON (Félix de).
AMPERE (J.-J.), 501.
AMYOT (P.-F.), libraire, *262*.
ANCELOT (Jacques), 24, *45*, *85*, 150, 189, 191, *213-4*, 225, *257*, 286, 305, 309, *315*, *319*, 331, 409, *447*.
ANCELOT (Marguerite), 64, *85*, *130*.
ANDRE (J.-M.-A.) baron d', 14, 142-3, 151, *163*, *166*, 229-30, 345, 539-40.
ANDREIEV-KRIVITCH (S.), *163*.
ANDRONIKOV (I.L.), *163*, *449*.
ANGLESEY lord of, 205.
ANGRAND (P.), *45*.
ANGUEL (G.-F.), sous-officier, *361*.
ANNE Léopoldovna, impératrice, 396.
ANNENKOV (I.A.), décembriste, 304-6, 313, *318*.
ANNENKOV (P.V.), écrivain, 21-3, 28, *43-4*, *46-7*, *49-50*, 66, 106, *129*.
ANNENKOVA (Pauline), comtesse, 306, 310, *319*.
ANSKI (S.), *43*.
ANTIER (Benjamin), 323, *357*.
APPONYI (Rodolphe), comte, 56, 58-9, 68, 74, *82-83*, *86-7*, *90*.
APPONYI (Thérèse), comtesse, 74.
ARAGO (Emmanuel), 468, 470, 518, 543.
ARLINCOURT (Ch.), vte d', 103, 105-6, 108, *128*, 146, 186, 191-193, 204, *214*, *217*, 223-4, 241, 538.
ARNAULT (A.-V.), *168*, *210*.
ARNAULT (Alphonse), aut. dram., 348.
ARNDT (Moritz von), 250.
ARNIM (Achim von), *125*, *258*.
ARNIM (C.-O.-L. von), 228, *258*.
ARSENIEV, général, *82*.

ASCOLI (Georges), 9.
ASSE (Eugène), *259*.
ASSING (Ludmilla), *211-12*.
AUBERNON, 10, 207, *210*.
AUGE (Hippolyte), orth. en général AUGER, 53, *81*, *82*, *87*, 96, 109, 115, 120-24, *130*, *133*, *134-36*, *165-6*, 178, 204, *212*, *216*, 227, 233, 237-8, *258*, *260*, 324, *357*, 393, *404*, 437, 540.
AUGUIS, député. 478.
AUMALE (Henri), duc d', 229, *258*.
AVVAKOUM, archiprêtre, 373.

B

BAADER (Franz von), 475, *495*.
BABEUF (Gracchus), 35.
BABEY (Anna-Mary), *166*.
BABOU (Hippolyte), *129*.
BACCIOCHI (Félix), comte, *82*, 146, *163*.
BACCIOCHI (Félix), prince de Lucques, *163*.
BACHERACHT (Thérèse), v. STRUVE (Frau von).
BAEDEKER (Karl), *163*.
BAER (C.E. von), *314*.
BAGRATION (Pierre), prince, 68, 206, 228.
BAGRATION (Catherine), princesse, 61, 67, 68-9, 71, 79, *80*, 111.
BAGREIEV-SPERANSKI (Elisabeth), 371-2, *398*.
BAKALOV (G.), *47*.
BAKHTINE (N.I.), 433.
BAKOUNINE (M.A.), 10, 21, 23, 29-32, 34-40, 42-3, *43-4*, *47-50*, 51, 62-3, 66, *80*, *84*, 106, 147, 148, 157-8, 160, *167*, 179, *212*, 251, 253, *263*, 313, 331, 349, *360*, 446, 465, 485-87, 489-91, *497-99*, 511, 518, 520, 523, 525, 537, 538, 544, 546.
BALABINA (V.O.) née Paris, 57.
BALABINE (E.P.), S.J., 58.
BALABINE (P.I.), 57.
BALABINE (V.P.), diplomate, 52, 56, 57-9, 67, 69, 74, 77, *80*, *83-4*, *86-7*, *164*, 227, 231, 239, 254, 259, 264.
BALDENSPERGER Fernand, *44*, *257*, 309, *446*, *492*.
BALLANCHE (P.-S.), 56, 76, 199.
BALLION comte, *128*.
BALZAC (Honoré de), 15, 56, 61, 69, 80, *83-4*, *86*, *90*, 95-6, 103, 109, 110-15, 116, 118, 119, *125*, *130-2*, *134*, 176, 227, 239, 248, 254, *258-9*, 290, 292, *314-16*, 331, 340, *358*, 393, 538, 540-1.
BANTYCH-KAMENSKI, *318*.
BANVILLE (Théodore de), 34, *47*.
BARANTE (Ernest de), 143, *163*.
BARANTE (Prosper de), ambassadeur, 12, 14, 52, 54, *86*, 96, 115-6, 122, *132*, 138, 141-44, 145-6, 149, 150-1, *162-4*, 193, 206 *214*, *217*, 246-47, 289, 293, 303, *315*, 321, 327, 333, 337, 339, 342, 349, 353, *357*, *359-61*, *364*, 374, 376, *399*, 462, 521, *535*, 539-40.
BARBES (Armand), 468.
BARBEY D'AUREVILLY (Jules), 176, 442-3, *454*.
BARBIER (H.-A.), poète, 32.
BARBIER et BRUNET, *81*, *135*, *166*, *259*.
BARCLAY DE TOLLY, général, 410.
BARON (P.), *399*.
BARRES (M.), *359*.
BARRIERE (J.-Fr.), journaliste, *46*, *213*, 284, *317*.
BARROT (Odilon), 470, 502.
BARSE (Louis), poète, *364*.
BARTENIEV (P.), *88*, *135*, *217*.
BARTHELEMY-SAINT-HILAIRE (J.), 78.
BARTHOLMESS (J.-Chr.-G.), 147-8, *164*.
BASSANVILLE (Anaïs de), comtesse, 69, 78, *86*, *89*, *131*, 246, *262*.
BASTIDE (Jules), 353, 468, *493*.
BATIOUCHKOV (K.N.), poète, 433.
BAUDELAIRE (Charles), 34, *47*, *132*, 176, 417, 489.
BAUDIER (Charles), 409, 414, 416, 417, 435-36, *447-8*, *452*.
BAUER (Bruno), *49*, 501, 520-21, *534*, 545.
BAUTAIN, abbé, 59.
BAYARD, auteur comique, 395.
BEAUHARNAIS (Eugène), prince de, 75, 145, 192.
BEAUMONT-VASSY (Ed.-F.), vte de, *131*.
BECCARIA, 25.
BECKER (Johann-Philipp), *47*.
BECKER (Nicolas), 103, *128*.
BEETHOVEN (Ludwig van), 117, *217*.
BEGUIN (Albert), *261*.
BEISOV (P.), *46*.
BELGIOJOSO (Catherine), princesse, 80, *90*.
BELL (James-Stanislas), 285, *314*.
BELLIZARD, libraire, 123.
BEM (Joseph), général, 462, 471.
BENEDIKTOV (B.G.), poète, 432.
BENIOWSKI (M.A.), 295, 301, *317*.
BENKENDORF (Alexandre Khristoforovitch), comte, 28, 30, 63-5, 72,

87, 97, 122, 124, 143, 147, 151, 159, *163-4*, 210, 236, 350, *363*.
BENKENDORF (Christophe), comte, 71.
BENKENDORF (Constantin Khristoforovitch), 72.
BENKENDORF (Daria Khristoforovna), v. LIEVEN princesse de.
BENKENDORF (Marie Alexandrovna), v. VOLKONSKAIA (M.A.).
BENKENDORF (Marie Constantinovna, 73.
BENKENDORF (Marie Khristoforovna), 72.
BENZ (Ernst), *495*.
BERANGER (P.-J.), 82, 271, 347, *363*, 470, 541.
BERDIAIEV (Nicolas), 542.
BERGMANN, ami de Proudhon, 37.
BERLIOZ (Hector), 96, 108, 113, 115, 117-9, *133-4*, *215*, 285, 301, 393, 419.
BERNAYS, socialiste, 36-7.
BERRYER (Nicolas), 56, 73, 79, 271.
BERSOT (Ernest), 78.
BERTHIER (Alfred), *318*.
BERTIN (Armand), *118*.
BERTRAND (H.-G.), comte, 174, *211*.
BESANÇON (Alain), 49.
BESSON, voyageur, 104.
BESTERMAN (Th.), 156.
BESTOUJEV (Alexandre Alexandrovitch), dit MARLINSKI, 105, *211*, 433, *448*.
BESTOUJEV (André Alexandrovitch), 105.
BESTOUJEV (Nicolas Alexandrovitch), ami de Ryléiev, 300.
BESTOUJEV-RIOUMINE (M.P., 305.
BEYLE (Henri), voir STENDHAL.
BIBIKOV (D.G.), gouverneur d'Ukraine, 102, *127*.
BIELINSKI (V.G.), 15, 32, 35, 38, *48*, *50*, 108, 123, 149, 156, 158, *165*, *216*, 425, 437, 440-41, 446, *449*, *453*, 546.
BIELOSELSKI (A.M.), prince, *218*, 376.
BIELOZERSKAIA (N.A.), 87.
BIENSTOCK (J.W.), *258*.
BIEVILLE (de), v. DESNOYERS (Edmond).
BILLY (André), *131*.
BIRKE (Ernst), 15, 466, 469, 474, 477, *493*, *495-97*.
BIRON (Ernest-Jean), duc de Courlande, *262*.
BIRON (Pierre), duc de Courlande, 247, *262*.
BISMARCK (Otto), prince de, 103.
BLACAS (Pierre), duc de, *90*.
BLAGOI (D.D.), *449*.
BLANC (Louis), 36, *48*.
BLANQUI (J.-A.), économiste, 58.
BLANQUI (L.-Aug.), républicain, *468*.
BLANQUI (M.), 466, *493*.
BLOUDOV (D.M.), ministre, 120, 122, *136*, 463.
BLUNTSCHLI (J.-K.), juriste suisse, 36.
BOCQUET (J.-B.), 41.
BODÉ (H.), traducteur, 424, *450*.
BODENSTEDT (Friedrich), 346, *362*, 421, 439, *449*.
BODIANSKI (I.M.), 102.
BŒHME (Jakob), 32, 374.
BOERNE (Ludwig), 248, *263*.
BOERNSTEIN (H.), 48.
BOIGNE, comtesse de, 57.
BOITEAU, socialiste, *47*.
BOLTZ, philologue, 445.
BONALD, vicomte de, *533*.
BONNAIRE (F.), 504.
BONNEROT (Jean), 15, 69, *86*, *88*.
BONNETTY (Augustin), 482.
BORATYNSKAIA (A.D.), princesse, 101, *126*.
BORATYNSKI (E.A.), poète, 28, 432, *447*.
BORATYNSKI (I.A., sénateur, 101, *126*.
BORCH (A.-M.), comte de, *218*.
BORCH (Sophie), comtesse de, née LAVAL, *218*.
BORDEAUX (Henri), duc de, 75, 185.
BORE (Eugène), *401*.
BOREAU (V.), 382.
BORELY (E.), 375, *399*.
BORITCHEVSKI (I.), *218*.
BORROW (G.), 409.
BORTNIANSKI, compositeur, 119.
BOSCHOT (Adolphe), *133-4*.
BOSSUET (J.-B.), 75.
BOTKINE (V.P.), 22, 29, 31, 41, *44*, *47*.
BOUE DE VILLIERS, poète, 33, 356, *364*.
BOUGEAULT (Alfred), 407.
BOULANOVA (O.K.), *320*.
BOULENGER (J.), 140, *162*.
BOULGAKOV (A.Ia), directeur des postes, *129*, 180, 183, 199, 206, *212*, *215*, 233, 540.
BOULGAKOVA (O.A.), v. DOLGOROUKOVA.
BOULGARINE (F.B.), *44*, 157, *216*, 233, 432-33, 440-1.
BOURBIER Mlle, actrice, 123, *136*.
BOURDIER (Raoul), voyageur, 109, 297-98, *317*.
BOURDIN (Ernest), libraire, 53.
BOURGIN (Georges), 467, *493*.

BOURGOING (Paul), baron de, *261*, *495*, 524, 529, *535*.
BOURRILLY (Jean), *320*.
BOUTENIEV, diplomate, 464, *492*.
BOUTERON (Marcel), *84*, *110*, 112, *131*.
BOUTKOV (Ia. P.), 443.
BOUTOURLINE (M.D.), comte, *128*, 203, *216*.
BOUTOURLINE (M.P.), gouverneur de Nijni-Novgorod, 101, 183, 193, 205, 288.
BOVET (P.), *492*.
BOWRING (John), 434.
BRADT abbé, précepteur, 53.
BRANICKI (Xavier KORCZAK-), 209, *218*.
BRECHT (Bertolt), 101.
BREMNER (Robert), 153, *258*.
BRENIER, consul à Varsovie, 193.
BRENNER (Jacques), *212*.
BRENTANO (Clemens von), *125*.
BRESLAU (Harry), *403*.
BRESSANT (J.-B.), acteur, 123.
BRESSON, diplomate, *132*.
BRETON (André), 521.
BRIANTCHANINOV (Ignace), archimandrite, 142.
BRIFAUT (Charles), académicien, 76.
BROGLIE (Achille), duc de, ministre des aff. étrangères, 141, *162-3*, *491*.
BROGLIE (Albert), prince de, *90*.
BROGLIE (Jacques), prince de, *80*, *162*.
BROSSET (Marie-Félicité), orientaliste, 387, *402*.
BROUSSON (J.-J.), 140, *162*.
BRULLOV (K.P.), peintre, 206.
BRUNEAU (Charles), 347, *363*.
BRUNNOW (E. Ph.), baron de, diplomate, 146.
BRUPBACHER (F.), *49*.
BUCHEZ (Philippe), 121, *135*.
BUCHON (Max), poète, *454*.
BUDDEUS (Aurelio), médecin, 251, *261*, *263-4*.
BUDE (Guillaume), *264*.
BUFFIERES L., v. FAVRE (Léopold).
BUFFON (G.-L.) de, *534*.
BULOZ (François), éditeur, *83*, 104, *128*, 378.
BULWER-LYTTON (Edward, 439.
BURGAUD DES MARETS, traducteur, 508.
BUSSI, décorateur, *90*.
BUSSIERES (Léon), baron de, voyageur, 305.
BYKOV (P.V.), *261*.
BYRON (G.), lord, 157, 328, 435-6, 478.

C

CADOT (Michel), *164*, *264*.
CAHEN (Gaston), *129*.
CANCRINE (G.F.), ministre, 27, *46*, 230, *259*, 293, 527.
CANNING (G.), sir, 252.
CANOVA (Antonio), sculpteur, 122.
CAPO D'ISTRIA (Jean-Ant.), comte, *88*, 349.
CARDONNE (Louis) de, journaliste, *84*.
CARLYLE (Thomas), 22.
CARRAGUEL (Clément), journaliste, 348, *363*.
CARRE (Jean-Marie), 11, 16, 115, *455*.
CASTELLANE (Louis), comte de, *214*.
CASTELLANE, comtesse de, 59, 74.
CASTELLANE (Victor), maréchal de, 70, 73, *84*, *87*, *89*, 349, *363-4*.
CASTELNAU (Gabriel), marquis de, *211*.
CASTERA (Jean), historien, 387, *402*.
CASTIL-BLAZE, *358*.
CASTILLON DU PERRON (Mme), 54, 59, *81*.
CASTREN (M.-A.), ethnologue, 285, 300, *314*.
CATHERINE Ire, impératrice, 383, 393-4.
CATHERINE II, impératrice, 24, 64, 158, *163*, *213*, *238*, 294, 295, 313, 329, 330, 369, 382-4, 386-7, 390, 395-7, 405, 445, 473, 488, 504, 514, *531*.
CATYA, serve russe, 333.
CAUMONT, Mme E. de, 220.
CAVAIGNAC (Eugène), général, 354, *364*.
CAVAIGNAC (Godefroy), républicain, 517.
CAVOUR (Camille), comte de, 77, *89*.
CAZENER, diplomate, 522, *534*.
CESAR (Jules), 389.
CHAFARIK (Paul), 388, *402*, 473, 475, 483.
CHAKHOVSKOI (A.A., prince, 433, 445, *454*.
CHAKHOVSKOI (F.P.), prince, 24.
CHALLAYE, consul, 290.
CHAM (Amédée de Noé, dit), caricaturiste, 348, 511.
CHAMISSO (Adalbert de), 52.
CHAMPFLEURY (Jules Fleury, dit), 443, *454*.
CHAPPE D'AUTEROCHE, abbé, 177.
CHARLEMAGNE, 378, 391, 507.

CHARLES QUINT, 503.
CHARLES X, 145, 175.
CHARLES XII, roi de Suède, 382, 394.
CHARPENTIER, grammairien, 407, *447*.
CHARPENTIER, républicain, 33.
CHARRIERE (Ernest), 284, 388, 407, 426, 429-32, 442-4, *450-4*, 455-7, 472, 474, 490, *494-5*, 542-3.
CHASLES (Philarète), 226, *263*, 284, 419, 521, 531, *531*, 545.
CHATEAUBRIAND (F.-R.), vicomte de, 53, 56-7, 64, 72-3, 79, *85*, *87*, *88*, *90*, 106, 174-5, 176, 180, 181, 183-4, 188, 195, 199, *211*, 221 225 379, 502, 507, 509, *532*, 539, 544.
CHATELET (C.), 383, *400*.
CHAUDES-AIGUES (J.), poète, *129*, 183, 226.
CHAUSSENOT (Sosthène), 504, *532*.
CHEBOUNINE (A.N.), *45*.
CHENIER (André), 415, 435.
CHENNECHOT, 24, *45*, 305.
CHENU (Adolphe), *47*.
CHEREMETIEV, comte, 337.
CHERI (Rose), actrice, 395.
CHERNVAL (A.K.), v. DEMIDOVA.
CHERNVAL (E.K.), *81*.
CHEVYRIOV (S.P.), 66, 102, 104, 149, *165*, 422, 445, 475, *495*.
CHMELNICKI (Bogdan), 387.
CHODKEWICZ, émigré, 32.
CHODZKO (Léonard), 469.
CHOISEUL-GOUFFIER (Ed. de), 120, *135*.
CHOJECKI (Charles-Edmond), 33, 38, 446, 487, *534*.
CHOPIN (Frédéric), 36, *49*, 79, 384, 462.
CHOPIN (Henri-Frédéric), peintre, 384, *401*, *448*.
CHOPIN (Jean-Marie), traducteur, 226, *258*, *316*, *318*, 384-86, *401*, 407-8, 416, 418, 423, 430, 433-36, 439, *446*, *448*, *453*.
CHOPIN (M^me^ J.-M.), musicienne, *401*, *448*.
CHOPIN (Ivan Ivanovitch), *401*.
CHOUVALOV (A.P.), 209.
CHOUVALOV (P.P.), 71, 209.
CHOUVALOVA (S.L.), comtesse, 54.
CHTCHEGOLEV (P.E.), *45*, *167*, *455*.
CHTCHERBATOV (A.G.), prince, 123.
CHTCHERBATOVA (E.D.), princesse, 199.
CHTCHERBATOVA (M.A.), princesse, 143.
CHUZEVILLE (Jean), *262* *450*.
CIRCOURT (Adolphe), comte de, 56, 76-8, *89*, 199, *215*, *218*, *260*, 284, 389, 407, 417, 424, 435, 440, *448*, *453*, 464, 465-68, 487, *493-4*, *497*, 543.
CIRCOURT (Anastasie), comtesse de, 68, 76-8, *89*, 199, 417.
CITOLEUX (Marc), 309.
CLOOTS (Anarcharsis), 472, *494*, 523.
COEURDEROY (Ernest), 226, 248, 517-21, 524, *533-4*, 541, 545.
COHEN (Jean), traducteur, 432.
COLEMAN (A.P.), *491*.
COLET (Louise), 346, 356, *365*. 466, *493*.
COLSON (Félix), colonel, *86*, 349, 466, *493*.
COMTE (Auguste), 16, 514-16, 518, *533*, 545.
CONSIDERANT (Victor), 524.
CONSTANT (Benjamin), *45*, 52, 71, *82*.
CONSTANTIN Pavlovitch, grand-duc, 72, 190, *213*, 305, 350, 465.
CORBERON, diplomate, *357*.
CORBET (Charles), *400*, 434, *452*.
CORNU (Aug.), *43*, *48*.
CORTES (Donoso), marquis de Valdegamas, 517, *533*.
COTTIN (Marie Risteau, dame), 301.
COTTREL (Ch.-H.), voyageur, 102, *127*, 285, *318*.
COULON, aubergiste, 193.
COURBONNE (M^me^ de), 59.
COUSIN (Victor), 477, *496*.
CRAVEN (Augustus), v. LA FERRONNAYS (Pauline de).
CROSS (Samuel-H.), *447*.
CROUY-CHANEL DE HONGRIE (Fr.), prince, *164*.
CUSSY (F.), chevalier de, 70, *84*, *87*, *135*, *214*, *217*, *260*, 302, *318*.
CUSTINE (Astolphe), marquis de, 10, 11-2, 15, 16, 30, 52, 59, 64, 67, *83*, *85*, 96, 100, 102, 105, 107, 108, 111-14, 122, 124, *124-5*, *127-8*, *136*, 138, 140-1, 150-2, 155, 158-9, *162*, *166*, 173, *218*, 219-22, 223-278, 338, 340, 342, 349, 351-3, 354, *357*, *359*, *360-1*, *363-4*, 370-73, 376-7, 390, *398-9*, 401, 416, 435, 438-9, 443, *453*, 463, *492*, 501, 508-9, 514, 517, 518-9, 522-23, 531, *531-2*, *534*, 538, 539-41, 544.
CUSTINE (Delphine de), *217*.
CZARTORYSKA, princesse, 310.
CZARTORYSKI (Adam), prince, 465-68, 469-70, 474, 477, *493*, *496*, *498*, 543.
CZYNSKI (Jean), 384, 392.

D

DACIER (Stéphen), 512, *533*.
DAL' (V.I.), 106.
DALLAS (G.M.), diplomate, 210, *219*, 286, 291, *315*, 342, *360-1*.
DAMAZE DE RAYMOND (M.), *316*, 331, *358*.
DANILOV, intendant, 99.
D'ANTHES (G.-Ch.), plus tard baron de HEECKEREN, 105, 143, 438.
DAUDET (Ernest), 57, 72, *38*, *86-7*.
DAVYDOV (D.V.), 25.
DAVYDOV (V.D.), *89*.
DECAZES (Elie), duc, 26.
DE FAILLY (Gustave), *128*.
DELACROIX (Eugène), 53, 79, *81*, 115, 246, *262*.
DELAROCHE-VERNET (Horace et Philippe), *133*.
DE LA RUE, major, 343, *357*.
DELATRE (Louis), 286, *315*, 417, *448-9*.
DELAVEAU (Hippolyte), 110, 407, 419, 429, 433, 439 443-5 *453-4*.
DE LAVEAU (G. Lecointe), 197-8, *215*, 226, 287, 443.
DELAVIGNE Casimir), 470-1.
DELESSERT Cécile), *449*.
DELESSERT (G.), préfet de police, 61.
DELLOYE, libraire, 104.
DELMAR, banquier, *82*.
DELORD (Taxile), historien, *164*, 348, *363*.
DELRIEU (André), journaliste, 210.
DELVIG (A.A.), poète, *447*.
DEMBINSKI (H.), général, *498*.
DEMETRIUS, imposteurs, 387, 389-90, *403*.
DEMIDOV (Anatole), prince de San-Donato, 53-55, 65, 67, *81-2*, *84*, 97-9, *125*, *135*, 144, 146, 158, *163*, *168*, 284, 293, 325, *360-1*.
DEMIDOV (N.N.), 53.
DEMIDOV (P.N.), 53, 56, *81*, 120.
DEMIDOV (P.P.), prince de San-Donato, 53, 56, *81*.
DEMIDOVA (A.K.), née CHERNVAL, 53, 56, *81*, *83*.
DEMIDOVA (E.A.), née STROGONOVA, 53.
DEMOLIERE (H.), auteur comique, 392.
DENIS (Alphonse), député, 478.
DENIS (Ferdinand), voyageur, *161*.
DEPPING, géographe, *257*, *400*.
DERJAVINE (G.R.), poète, 432.
DESCHAMPS (Emile), poète, 420-1, *449*.
DESNOYERS (Charles), auteur dram., 393, *404*.
DESNOYERS (Edmond), pseud. DE BIEVILLE, vaudevilliste, 395, *404*.
DESNOYERS (Louis), journaliste, 61, *80*.
DESPREZ (Hippolyte), *399*, 475-6, 480-1, 488-90, *495-6*, *498*, 544.
DESTOURMIZ DE GRANDEVILLE, 503, *532*.
DESVEAUX - SAINT - FELIX (F.-M.), 227, *258*.
DEZOS DE LA ROQUETTE, géographe, *160-1*.
DICKENS (Charles), 427.
DIDEROT (Denis), 15, 216, 330, *357*, 405.
DIEBITSCH, général, 84, *319*, 350.
DINO (Dorothée), duchesse de, 56, 62, 73, *82-3*, *84*, *87*, *90*, 112, *133*, 230, 247, *259*, *262*.
DISRAELI (Benjamin), lord BEACONSFIELD, *166*, 323.
DIVOV (Z.S.), *129*.
DMITRIEV (I.I.), poète, 407, 432.
DMITRIEV-MAMONOV (M.A.), décembriste, 25.
DOBROLIOUBOV (N.A.), 391.
DOBROVSKY (Joseph), abbé, 388, *402*.
DOLGOROUKOV (A.N.), prince, ami de Lermontov, 209.
DOLGOROUKOV (A.S.), prince, *129*.
DOLGOROUKOV (I.A.), décembriste, 24.
DOLGOROUKOV (P.V.), prince, dit « le bancal », 15, 28, *46*, 63-4, *84*, 181, 225, 252, *257*, 310, 322.
DOLGOROUKOV (V.A.), chef des gendarmes, 123.
DOLGOROUKOV (S.V.), membre du « Cercle des Seize », 209.
DOLGOROUKOVA (O.A.), princesse, née BOULGAKOVA, 106, *129*.
DOLLEANS (Edouard), 37, *49-50*.
DOMEYKO (Ignace), 479.
DOMINICIS, chevalier de, 9.
DONDOUKOV - KORSAKOV (M.A.), prince, 57, *83*.
DONIZETTI (G.), 301, 328.
DOSTOIEVSKI (F.M.), 42, *130*, 156, *167*, 241-2, *262*, 313, *315*, 333, 375, 405, 426, 432, 437, 446, *452*, 542.
DOSTOIEVSKI (M.M.), *262*.
DOUBELT (L.V.), 122, 124, 159, 350, *363*.
DOUBENSKAIA (V.I.), v. LAGRENE (M^me^ de).

DOUHAIRE (P.-P.), abbé, 157, *259*, 340, *360*, 379, 414, 427, 445, *449*, *452*, *454*.
DOURIJINE (N.N.), 327-29, *358*.
DOURYLINE (S.N.), *80*, *82*, *132*, *164*, *211*, *318*, *404*.
DREUX-BREZE (E.-J.-M.), marquis de, *532*.
DROUYN DE LHUYS (Edouard), ministre, 468.
DROZ (Jacques), 16, 473, *494*.
DRUC, « nègre » de A.N. Démidov, *81*.
DRUMMOND (William), sir, 122, *135*.
DUBOIS, restaurateur, 203.
DUBOIS D6 MONTPEREUX (Frédéric), *46*, 285, 294-5, *314*, *316*, 387, *402*.
DUBRUX (Paul), archéologue, 387.
DU CAMP (Maxime), *82*.
DUCHATEL (Ch.-Marie Tanneguy), ministre, 51, 62, *162*, 485.
DUCHESNE (E.), *160*.
DUCHIRON (J.), 382-3, *400*.
DUCRET DE PASSENANS v. PASSENANS.
DUEZ (Charles), avocat, 227, *258*.
DUFLOS DE MOFRAS (E.), diplomate, 299.
DUFOUR, libraire, 123.
DUMANOIR (Ph.), vaudevilliste, 395, *404*.
DUMAS (Alexandre, père), 13, 105, 112, *128*, 139, 241, 300, 304-07, 313, *318*, 398, 418, 423, 433, *448*, *450*, 541.
DUMAS (Alexandre, fils), 79, *89*, 325.
DUPIN (Charles), baron, 58, 487.
DUPONCHEL (Edm.), directeur de l'Opéra, *82*.
DUPONT (Henri), traducteur, *130*, 407, 410, 413-17, 420, 432, 436, *447*, 472.
DUPONT (Pierre), chansonnier, 304, 346, *363*.
DUPRE DE SAINT-MAURE (J.-P.-E.), 150, *210*, 305, 432-34.
DUPREZ (G.-L.), chanteur, 186.
DURAND (André), peintre, 53, *81*.
DURAND (Charles), journaliste, 146, *164*.
DURAND (M^me^), actrice, 52.
DURANDE (Amédée), *133*, *359*.
DURAS (Claire), duchesse de, 180.
DURAS (Clara), v. RAUZAN, duchesse de.
DURET (Victor), *398*.
DURRY (Marie-Jeanne), 53, *81*.
DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper), 501.
DUVEYRIER (Charles), 526-7, *535*.

E

EATON, négociant, 205.
ECKSTEIN (F.-F.), baron d', 76-7, 199, *454*.
EDLING, comte, *88*.
EDLING (Roxandre), comtesse, née STOURDZA, 75-6, *88*, *136*.
EICHENBAUM (B.M.), 15, *43*, *162*, *314*.
EICHHOFF (F.-G.), 388, 445.
EISMANN (M^me^ d'), 61.
ELISABETH Alexeïevna, impératrice, *88*.
ELISABETH Pétrovna, impératrice, 395-6.
ELSBERG (Ia.E.), *49*.
ENFANTIN (B.P.), le Père, 59, 379.
ENGELS (Friedrich), 38, *43*, *49-50*, 66, 487.
ENNES (Louis), 372, 374-5, *398*.
ENTALTSEV (A.V.), *319*.
ENTALTSEVA (A.V.), *319*.
ERMAN (Adolph), *127*, 299-300, *318*.
ERN (Marie), v. REICHEL (M.K.).
ESCHOLIER (R.), *167*.
ESCUDIER (Léon), ami de Berlioz, *134*.
ESNEAUX, 24, *45*, 305.
ESPRONCEDA, poète, *363*.
ESTEVE (E.), 309.
ESTREICHER, *492*.
EUGENIE, impératrice, née de MONTIJO, 62.
EVERETT (A.H.), 501-02.
EVGRAFOV (V.E.), *167*, *264*, *455*.
EWERBECK (Hermann), 36, 38, *49*, 66.
EYRIES (J.-B.), *317*.

F

FABRE (Jean), 16, *212*.
FALLMERAYER (Ph.-J.), 473, *494*, 517.
FALLOUX (Fr.), comte de, 74, 76, *88*, *534*.
FAMIN (César), *401*.
FARCY (Georges), 70-1.
FARGEAUD (Madeleine), *131*.
FATH (Georges), romancier, *398*.
FAUCHER (Léon), ministre, 468, 477, 479, 482, 527-8, *535*.
FAVRE (Léopold), imprimeur, 432, *452*.
FAZY (James), 29.
FEDOROV (A.V.), *361*.
FELINSKA (Eve), 313, *320*.
FERDINAND VII, roi d'Espagne, 177, 223.
FERRAND (H.), ami de Berlioz, *134*.

FERRAND (N.-A.), *401*.
FERRY (Cl.-J.), ingénieur, *125*.
FERRY DE PIGNY, traducteur, 284, 432-33.
FEUERBACH (A.), *48-9*, 446.
FEVAL (Paul), romancier, 150, 395, 397, *404*.
FISCHER VON WALDHEIM, naturaliste, 96.
FLAHAUT (Joseph), comte de, 68.
FLAUBERT (Gustave), 356, *534*.
FLEMMING, comte, 187.
FLEURIOT DE LANGLE (P.), *211*.
FLEURY (Prosper-Paul), marquis de, 488, *498*.
FLEURY (Serge), 219.
FLEURY (Victor), 33, *47*, *49*.
FLEURY (Victor), traducteur, 432.
FLICHE (A.), *492*.
FLOCON (Ferdinand), 36, 486.
FLOTTES (Pierre), 309, *320*.
FONFREDE (Henri), journaliste, 503.
FONTANE (Théodor), *125*.
FONTON (Felix de), diplomate, 504.
FONVIZINE (D.I.), 40, 406, 433.
FORCADE (Eugène), journaliste, *261*.
FORGUES (E.-D.), journaliste, ps. OLD-NICK, *130*.
FOUCHER (Paul), 394, 477.
FOUDRAS (Auguste), marquis de, 178.
FOUQUE (O), *134*.
FOURIER (Charles), 379, 524.
FOURNIER (J.-M.-L.), *165*, *257*, 472-3, *494-5*, 509.
FRANÇOIS 1er, roi de France, 503.
FRANKLIN (Benjamin), 42.
FRAPOLLI, républicain, 33, *47*.
FREDERIC II, roi de Prusse, 383, 514.
FREDERIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, *163*, 187.
FREDERICKS, baronne, née GUROWSKA, 177, 192-3, *218*.
FREDERICKS (D.P.), ofifcier au Caucase, 209, *218*.
FREDERICKS (P.A.), baron, grand-écuyer, 177, 193, *211*, *214*.
FRIDIEFF (Michel), *403*.
FROLOV (N.G.), 29.
FUCHS (Dr von), 101, *127*, *289*.
FUSS (Paul-Henri), 96.

G

GADON (Lubomir), *87*.
GAGARINA (E.P.), princesse, 74.
GAGARINA (Hélène), princesse, 297.
GAGARINA (V.F.), voir VIAZEMSKAIA.
GAGARINE (E.G.), prince, *88*.
GAGARINE (F.F.), prince, 55.
GAGARINE (G.G.), dessinateur, *218*.
GAGARINE (G.I.), prince, 74.
GAGARINE (I.S.), jésuite, 57-8, *88*, *126*, *135*, 209, *215-6*, 377, 381.
GAGARINE (Nicolas), prince, *167*.
GAILLARDET (Félix), *403*.
GAJ (Louis), médecin, 466, 475.
GAIRAUD (Alphonse), poète, *365*.
GALLET (Pierre), diplomate, 158, *168*, 406, 432, *446*.
GALLET DE KULTURE (A.-M.-A.), 14, 53, *81*, 138, 155, 158-60, *167-8*, 177, 349, 352, *364*, 372, 437, *453*.
GALLET DE KULTURE (Bénédict), diplomate, 158.
GAMBA (J.-B.), *258*, 295.
GANS, juriste, 28.
GARIBALDI (Joseph), 36.
GARNIER, libraire, 104.
GARNIER-PAGES (L.-A.), *534*.
GARRY, baron de, *128*
GASZYNSKI (Constantin), 309.
GAUTIER (Théophile), 79, *83*, 110, 176, 192, 224, 256, *264*, 286, 304, 397.
GAY (Horace), 297, 299, *317*.
GENGIS-KHAN, 174.
GENLIS, Mme de, 220.
GENDRE (A.A.), 438, *449*.
GEORGE (Mlle), actrice, 52, 113, *132*.
GEORGEL, abbé, 10.
GERBET, abbé, 64.
GEREBTZOFF (Nic. de) v. JEREBTZOV.
GERNET (M.N.), *47*, *319*.
GERVAIS (N.A.), membre du Cercle des Seize, 209.
GIDE (André), 176, *359*.
GILLE (F.A.), 387, *402*.
GIPPIUS (V.V.), *450*.
GIRARDIN (Delphine de), 52 59, 61, *81*, *90*, *214*, 223, 227.
GIRARDIN (Emile de), 59, 112 176, 177, 227, 245.
GIRAUD (Victor), 309.
GIRODET-TRIOSON (A.-L.), peintre, *132*.
GLAVONE (Sophie), voir POTOCKA princesse.
GLAZOUNOV, éditeur, 440.
GLEASON (John-H.), *493*.
GLINKA (F.N.), décembriste, 24.
GLINKA (M.I.), compositeur, 108, 117-8, *130*, *134*.
GNEDITCH (N.I.), poète, *218*.
GOBINEAU (Arthur), comte de, 154, 345.
GODOUNOV (Boris), 383, 389,

GOERRES (G.), 250, *263*.
GOETHE (J.W.), 25, 405.
GOGOL (N.V.), 15, 35, 39, 56, *83*, 104, 106, *133*, 159, 231, *315*, 328-9, 347, *360*, 405, 407-8, 419, 424-30, 431-2, 435, 437, 440-443, *451*, *453-4*, *492*, 542-3.
GOLDMANN (K.E.), 16, *83*, 229, 240, 242, 250, *261*, 472-3, 474, 476, *494*, 543.
GOLITSYNA (A.S.), princesse, née VSEVOLOJSKAIA, *161*.
GOLITSYNA (S.B.), princesse, 204-5, 219.
GOLITSYNE (A.N.), prince, dit « Cosa rara », *86*.
GOLITSYNE (A.P.), 307, *319*, 420, *454*.
GOLITSYNE (E.M.), prince, 284, 406.
GOLITSYNE (Grégoire), prince, *135*.
GOLITSYNE (Iou.N.), prince, *217*.
GOLITSYNE (M.A.), prince, 58.
GOLITSYNE (N.B.), prince, 105, 183, 205, *217*.
GOLITSYNE (N.V.), *128*.
GOLITSYNE (P.A.), dit « Pétroucha », 123, 203-4, 242.
GOLLWITZER (Heinz), 15, 473, *494*.
GOLOVINE (I.A.), 15, 23, 27-31, 36-7, *46-8*, 56, 62-3, 66, *86*, 123, 157, *167*, 230, 236, 239, 252, *257-8*, 322, 341, 349, *357*, *360*, *363-4*, 369, *398*, 414, 489, 523-4, 544.
GOLOVINE (E.A.), général, 210.
GOLOVINE (F.G.), 30, 66.
GOLOVINSKI (V.A.), ami de Prétrachevski, *167*.
GOMBAUD, aut. dram., 394.
GONCOURT (E. et J.), *89*, *91*.
GONDRECOURT (H. de), romancier, *213*.
GONTCHAROV (I.A.), 443, 446, *454*, 542.
GORKI (Maxime), 333.
GORTCHAKOV (A.M.), diplomate, 467.
GOUTZWILLER (Ch.), 140, *160-2*.
GOZLAN (Léon), 54.
GRABBE, général, 345.
GRANJARD (Henri), 15, 16, *44*, *48*, *212*, *263*, *453*.
GRANOVSKI (T.N.), 35, 41, 102, 123, 149, 43, 446, *455*.
GRASSINI, prisonnier en Sibérie, 302.
GRATIEUX (A.), abbé, 15, *165*, *399*.
GREGOIRE XVI, 75, 463-4, *492*.
GRETCH (A.N.), 122.
GRETCH (N.I.), *63*, 66, *86*, 106, 108, 117-8, 122, 124, *129*, 157, 178, *212*, *213*, 227, 230-1, 233-6, 239, 241, 245, 249-50, 251, 255-6, *259-60*, *622-3*, 307, 319, 408, 432, 439, 441, *453*, 538, 540.
GREY (Charles), lord, 72, 465.
GRIBOÏEDOV (A.S.), 24, *454*.
GRIGOROVITCH (D.V.), 443-45.
GRIMM (Melchior), *531*.
GRIMM (Wilhelm von), *213*, *263*.
GRIMM (Aug. et Wilhelm von), *125*.
GRISIER (Aug.), maître d'armes, 304-5, *319*.
GROH (Dieter), 15, *263-4*, *494-5*, 501, 516, *531*, *533-4*.
GROSSMAN (L.P.), 15, *87*, 110, *130-2*, *165*, *258-9*, *316*, *360*, *403*.
GROUCHY (vicomtesse de), 77, *89*.
GRUN (Karl), 36-8, *48-9*.
GRUNWALD (Constantin de), *87*, 350, *363*.
GUASCHER, comtesse de, *161*.
GUDIN (Théodore), peintre, 116, *132*, *212*.
GUEDEONOV (A.M.), directeur des théâtres, 119, 123, *451*.
GUEDEONOV (S.A.), *129*, *451*.
GUENNADI (G.N.), bibliographe, *217*, 420, *449*.
GUERCHENSON (M.O.), *215*.
GUERCHTEIN (Emma), 143, *163-4*, *218*.
GUERIOT (Paul), *81*.
GUIBAL, précepteur, 147.
GUILLAUME (James), *47-8*.
GUINOT (Eugène), journaliste, 52, 55, 67, *80*, *82*, *86*.
GUIZOT (François), 51, 54, 57, 70, 73-74, *82*, *84*, 139, 142-3, *162-3*, 182, 200, 229, 246-7, *262*, 323, *357*, *359-60*, *363*, 464, 466-7, 468, *493*, *495*, 503, 506.
GUROWSKI (Adam), 33, 177, *211*, 469, 471, 474, *494*, 543.
GUROWSKI (Ignace), 177-9, 192-3, 223-4, 233.
GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède, 394.
GUTZKOW (Karl), 250.
GUYARD (M.-Fr.), 9.

H

HAAG (Luise), mère de Herzen, 39.
HACKEL von, 114.
HAHN, baron, *362*.
HALEVY (J.-E.-F.), compositeur, 419.
HAMONIERE, grammairien, 383, 408, *447*.
HANDELSMAN (M.), 465-6, *492-3*.

HANSKA (Eveline), née RZEWUSKA, 90, 110-4, 118, *130-2*.
HANSKI (Wenceslas), comte, 110-1.
HANSTEEN (Kristoffer), 299-300, *317*.
HAQUIN (J.), traducteur, 433.
HARE (Richard), *50*.
HAREL (F.-A.), directeur de l'Odéon, 113, *132*.
HARRO-HARRING (Paul), *319*.
HASTINGS (W.-S.), *131*.
HAUBTMANN (P.), *49*.
HAUMANT (Emile), 156.
HAUSSMANN (G.-E.), baron, 286.
HAUSSONVILLE Mme d', *90*.
HAXTHAUSEN (August), baron de, 96, 100-3, 109, 114, *125-8*, 140, 149, 155, 157, *166*, 183, 194, *215*, 228, 285, 287-91, 292, 294, *314*, *316*, *318*, 321, 324, 327, 330, 332-4, 337, 344, 348, *357*, *361-3*, 372-3, 374-5, *398-99*, 444, 517, 523, 531, 538.
HAYNAU (J.-J.), baron de, feld-maréchal, 159.
HAZARD (Paul), *446*.
HEECKEREN (Louis), baron, 105.
HEGEL (G.-W.-Fr.), 37-8, *48*, 240, 446.
HEGUIN DE GUERLE, professeur et traducteur, 432-3.
HEHN (Victor), 153.
HEINE (H.), 40, 79, *82*, *126*, 176, *211*, *214*, 248, 252-3, *264*, 516, 524.
HELENE, grande-duchesse, née Charlotte de Würtemberg, 54, 119, 144, 188, *213*, 251, 351.
HENNINGSEN (Ch.-Fr.), 15, 138, 150, 152-54, *166-7*, 206, 224, *257*, 288, *315*, *319*, 323-4, 326-7, 338-9, 341, 345, 348, 350, 352, *357-8*, *360-4*, 374-5, 379, *399*, 509, 539.
HENRI IV, 502.
HENRY (Paul), 469, *493*.
HEPNER (Benoît-P.), 38, 42, *45*, *48-50*, *360*, 484, 486, *492*, *497*.
HEQUET (Gustave), journaliste, 232, 244.
HERDER (J.-G.), 474, *495*, 501.
HEREAU (Edme), *316*, *401*, 433, *448*.
HERWEGH (Georg), poète, 29-30, 33, 36-7, 40, *46-7*, 517, 523.
HERWEGH (Marcel), *46-49*.
HERZEN (A.I.), 10-1, 14-5, 22-5, 26-8, 29-35, 38-43, *44-50*, 51, 63, *80-1*, *84-6*, *88*, 102-3, 108, 121, *128*, 147, 149-50, 157-8, 159-60, *164*, *167-8*, 195, *213*, *215*, *217*, 226, 231, 233, 235, 239-40, 248, 253-4, 255-6, *259-60*, *264*, 308, 312-3 *320*, 331, 333, *359-60*, 372, 391, *398*, *403*, 408, 431, 433, 444-5, *450*, *452*, *455*, 470, 490-1, 516-25, 531, *533-35*, 537, 540, 542, 544-46.
HERZEN (N.A.), née ZAKHARINA, 39-40.
HERZEN (enfants), 39.
HESS (Moses), 47, 473.
HESSE (Wilhelm), ami de Custine, 187.
HILDRETH (Richard), romancier, *166*.
HILL (S.-S.), voyageur, 299, *318*.
HOFFMANN (E.-T.-A.), *82*, 427, *452*.
HOLZMANN ET BOHATTA, *263*.
HOMMAIRE DE HELL (Adèle), 138-41, *160-2*, 183, 290, 292-5, *315-6*, 539.
HOMMAIRE DE HELL (enfants), 138-9, *160*.
HOMMAIRE DE HELL (Xavier), 27, 101, 109, 138-41, *160-2*, 183, 228, 290, 293-5, 300, *315-6*, 327, 330, 345, 348, *357-8*, *362-3*, 539.
HOPPER (Bruce), *260*, *262*.
HORACE, poète latin, 513, *533*.
HORRER (M.-J.), comte d', *124*, *213*, 243, *262*, 310, 463, *492*.
HOUBEN (H.), *212*.
HOUSSAYE (Arsène), 54.
HOWARD (Mme), hôtelière, 196-7.
HOWDEN (J.H. Caradoc), lord, 68.
HUART (Louis), journaliste, 348, *363*.
HUBER-SALADIN, colonel, 77, *89*.
HUBMANN (J.), 228-9, *258*.
HUEBNER (Alexandre), baron de, 68.
HUGO (Adèle), née FOUCHER, 59.
HUGO (Victor-Marie), comte, 10, 42, *48*, 56-7, 59, 73, 80, *87*, *91*, 109, 157, 224, 226, 256, *260*, *264*, 287, 304, 313, *315*, *318*, 347, *363*, 394, 409-10, 467, 477, 491, *493*, *499*, 506-7, 509, 512-3, 519, *533*, 541, 544.
HUMANN, tailleur, 61.
HUMBOLDT A. von), *126*, *161*, 187.

I-J

IAKOUBOVITCH (A.I.), décembriste, 307, 392.
IAKOVLEV (I.A.), père de Herzen, 39.
IAKOVLEV Mme, née KISSELIEV, 62.
IAZYKOV (N.M.), poète, 432, *447*, *453*.
IERMAK, Cosaque, 299.
IERMOLOV (A.P.), général, *259*.
IERMOLOV (M.A.), traducteur, 230, 232, 248, *259*, 298-9, *317*, 407-8, 417-8, 419, 430, 436, *448-9*.
IERMOLOV (P.A.), 232, *259*.

IERMOLOVA (J.-Ch.), née de LASSALLE, 232.
ISABELLE, infante d'Espagne, 178, 223.
ISCANDER, ps. de HERZEN, (A.I.).
IVACHEV (V.P.), décembriste, 313, *320*.
IVAN IV Vassiliévitch, dit le Terrible, 102, 186, 190, 197, *213*, *257*, 382-3, 384, 388.
IVAN VI, 395-97.
IVANOV, ténor, 117.
JABLONOWSKI (Wenceslas), comte, 473, *495*.
JACOBS (Alfred), 384, 386, *402*, *454*.
JANIN (Jules), *48*, 53-4, 56, *81*, 110, 112, 118, *132*, *136*, 349, 394, 397, *404*, 427.
JARBLUM (Irène), *86*.
JAUFFRET, traducteur, 197, *400*.
JAY (Ant.), *168*, *210*.
JELLACHICH (Joseph), baron de, 486.
JELOWICKI (Alexandre), abbé, 479.
JEROME BONAPARTE, 145.
JEROME BONAPARTE, Napoléon, 46, 53, 468.
JESUS-CHRIST, 373-5, 377, 380-1.
JEUNE (Simon), 9.
JOANNE (Adolphe), *136*.
JOMINI (Henri), baron de, 116.
JORDAN (Jan-Petr), 709.
JOSEPH, palatin de Hongrie, 395.
JOUBIN (André), *81*, 246, *262*.
JOUKOVSKI (V.A.), poète, 23, 25, 66, 120, 236-7, 420, 432, 434-5, *447*.
JOURDAN, pension, 28, 328.
JOURDAN (Louis), journaliste, 527.
JOUSSERANDOT (Louis), 163, 384, *401*, 408, 410, 419-20, 426, 435, 445, *447*, *449-50*, *452-3*.
JOUY (V.-J.-E.), 65, *135*, *168*, *210*.
JUDICIS (Louis), aut. dram., 348.
JULLIEN (M.-Ant.), 55, 433.
JULVECOURT, républicain, 33.
JULVECOURT (Paul), vicomte de, 52, 60-1, 80, *84*, *91*, 157, *129*, 186, 241, 289, 322, 332, *357-8*, 407-11, 414, 419, 430, 432, *447*, *452*.
JUNG-STILLING, *88*, *374*, 475.

K

KALENBERG, baron de, *125*.
KALERGIS (Jean), diplomate, 79.
KALERGIS (Marie), née NESSELRODE, 62, 79, *83*, *89-90*, 325.
KALMYKOV (Larion), doukhoborets, 375.
KAMINSKI (H.-E.), *48*, *498*.
KANKRIN (G.-F.), comte, v. CANCRINE.
KAPLAN (Léonide) *162*.
KAPOUSTINE, doukhoborets, 375.
KARAGEORGEVITCH (Alexandre), 466.
KARAMZINA (A.K.), née CHERNVAL, v. DEMIDOVA.
KARAMZINE (A.N.), 53, 56-7, 64, 68, 70, *81*, *83*, *89*, 209.
KARAMZINE (N.M.), historien, 40, 56, 120, 186, 190, 197, *213*, *257*, 373, 382-3, 384-5, 387, 389, 393, *400*, *433*, *435*, 444, 542.
KARENINE (Wladimir), ps. de KOMAROVA (V.D.), 37, *49-50*.
KARTACHEVSKAIA (M.G.), *453*.
KATENINE (P.A.), 433, *452*.
KATENINE I, colonel, 210.
KAVELINE (C.D.), 149, *165*, 446, *455*.
KAYSER, lexicographe, *263*.
KERMAINGANT (M.-F.), ingénieur, 138.
KETCHER (N.K.), 31-2.
KEYSERLING (Alexander von), comte, 82, *259*, 284, *314*.
KHANYKOV (A.V.), ami de Pétrachevski, *167*.
KHEMNITZER (I.I.), poète, 407.
KHLIOUSTINA (A.S.), voir CIRCOURT Mme de.
KHLIOUSTINA (V.I.), née TOLSTOI, comtesse, 76.
KHLIOUSTINE (S.A.), 76.
KHOMIAKOV (A.S.), 15, 102, 104, *128*, 149, *165*, *216*, 229-30, 240-2, *261-2*, 374, 377, 380-1, *399-400*, *452*, 475, *495*, 546.
KHRAPOVITZKI, général, 120.
KHREBTOVICH (E.K.), comtesse, née NESSELRODE, 79, *89*, 230.
KHREBTOVITCH (Michel), comte, diplomate, *89*, 230.
KINGLAKE (A.-W.), romancier, *261*.
KIREIEVSKI (I.V.), 42, 102, 500-1.
KIRPITCHNIKOV (A.I.), *260*.
KISSELIEV (N.D.), comte, diplomate, 30, 54, 58, 62, *85*, 247, *258*, 349, 356, 468, 485.
KISSELIEV (P.D.), ministre des Domaines, 71, *87*, 354, *360*.
KISSELIEVA (Sophie), comtesse, née POTOCKA, 71, 114.
KLACZKO (Julian), *320*.
KLEINMICHEL (P.A.), comte, 30.
KLEMAN (M.K.), 15, 429-30, 443, *451*, *454*.
KLIOUTCHOVSKI (V.O.), 44, *215*, *399*.

KOCHELEV (A.I.), 102.
KOENIG (Heinrich), 250, 440, 445.
KOEPPEN (P. von), statisticien, 285, *314*.
KOHL (J.-G.), voyageur, 153, 285, *314*.
KOLB (Gustav), 239.
KOLBE (Eduard), 178, *212*, 250, *263*.
KOLLAR, poète slovaque, 473, 475-6, 478, 483, *495*, 544.
KOLTSOV (A.V.), poète, 432, 446, *452*, *455*.
KONI (A.F.), 445, *454*.
KOPEC, général, 301, 309, 313.
KOREFF, docteur, 64.
KORFF (M.), baron, *44*, 63, 72.
KONARSKI (Simon), 210, 229, 313.
KORNIES (Johann), 101, 374.
KORNILOV (A.A.), *47-8*.
KORSAKOV (Alexandre), capitaine, 120.
KORSAKOV (Pierre), *135*.
KORWIN-KOSSAKOWSKA (Alexandra), comtesse, née LAVAL, *218*, 310.
KORWIN-KOSSAKOWSKI (Stanislas), comte, *218*, 310.
KORWIN-PIOTROWSKA (Sophie de), 110-1, *130-2*.
KOSCIUSZKO (Tadeusz), 309, 471, 481, 491.
KOSEGARTEN (J.-G.-L.), 100-2, *127*, 289.
KOSSUTH (Louis), 152.
KOTZEBUE (W. von), *259*.
KOTZEBUE (A.-F.-F.), écrivain, 301.
KOUCHELEV-BEZBORODKO, comte, 105.
KOURAKINE (A.B.), prince, 385, *401*.
KOUSKOV, officier russe, 299.
KOUTOUZOV, maréchal, 407, *492*.
KOVALEVSKI, orientaliste, 289.
KOYRE (Alexandre), 15, *48*, *494*, 500, *531*.
KOZICKA (Anna G.), princesse BIELOSELSKAIA, *218*.
KOZLOV (I.I.), poète.
KOZLOVSKAIA (Sophie Pétrovna), 111, *131*.
KOZLOVSKI (P.B.), prince, 111, *131*, 186-90, 199, 208-9, *212-3*, 227, 236, 239, 248, 250, 255, *260*, 354, 540.
KOZMINE, officier de marine, 284.
KOZMINE (B.P.), *47*.
KOZMINE (N.K.), *81*.
KRAKOWSKI (Edouard), *89-90*.
KRASINSKI (Valérien), comte, 372, *398*.
KRASNY (S.), *85*.
KREJCI (Karel), *495*.
KROPOTKINE, prince, 542.
KRUDENER (Juliana de), 76, *88*, *161*.
KRYLOV (I.A.), poète, 120, *218*, 406-7, 432, 434, 440, *447*, 542, 546.
KRZYZANOWSKI (Seweryn), colonel, 313.
KUCHARSKA (Irena), *496*.
KUCHELBECKER (W.K.), poète, 24, 26, *46*.
KUGELMANN Dr, 21.
KUHN (Joachim), *81*.
KUKIEL (M.), 465, *492*.
KUKULEVITCH, poète croate, 485.
KUNITZ ET HAYCRAFT, 152, *166*.

L

LABARRE (Louis), *535*.
LABINSKI (C.X.), diplomate, 75, *216*, 227, 230-1 235-6, 239, 247-8, 250, *259-60*.
LABORDE-MILAA (A.), *535*.
LABROUSSE (Fabrice), aut. dram., 395.
LABRY (Raoul), 14-15, 39, 41, *45*, *49-50*, *128*, 255.
LACORDAIRE (J.-B.-H.), 75-6.
LACROIX (Frédéric), 138, 150-2, 155, 157, *161*, *165-6*, *257*, 310, 331, 339, 344, 349-52, *357-64*, 369, 372, *398*, 509, 539.
LACROIX DE MARLES (J.), 382-3, *400*.
LA FAYETTE (M.-J.), marquis de, 10, 462, 543.
LA FERRONNAYS (Alexandrine), comtesse de, *90*.
LA FERRONNAYS (A.-P.-M.), comte de, 79, *90*, 225, *257*.
LA FERRONNAYS (Pauline de), *90*.
LA FERRONNAYS, vicomte de, 342, 345, *361*, 522, *534*.
LAFONT (Ch.), aut. dram., 303, 394-5, 397.
LA FONTAINE (Jean de), 265, 406-7.
LAGARDE (A.-L.-C.), comte de, 9.
LAGNY (Germain de), 138, 155-6, 157, *167-8*, 210, 329, 331, 334, 344, 349, *359*, *361*, 539.
LAGRENE (Théodose Torchon de), diplomate, 79, *89*.
LAGRENE (Varvara Ivanovna de), née DOUBENSKAIA, 57, 64, *83*, *89*, *403*, 426, *452*.
LAJETCHNIKOV (I.I.), romancier, *452*.
LAMARTINE (Alphonse de), 56, 59, 64, 77-8 109, 176-77, 182, 195, 224, *257*, 274, 383-4, *401*, 434-5, 467-8, 470, 487, 505-7, 522, *532*, *534*, 543.

LAMENNAIS (F. de), 10, 35, 182, 199, 224, 462, 518.
LAMI (Eug.), dessinateur, 54.
LAMORICIÈRE (Louis de), général, 66.
LANDA (S.S.), *45*.
LANGERON, comte de, 290.
LANGNER (G.), 15, *216*, *357*, *401*.
LANSKI (L.R.), 428, *451*, *455*.
LA ROCHEFOUCAULD (F.), duc de, 254.
LAPRADE (Victor de), poète, 345.
LAS CASES (Emm.), comte de, 516, *533*.
LASSALLE, général, 232.
LASSALLE (F.), socialiste, 21.
LA TOUR (G. de), *399*.
LAUBE (H.), écrivain, 176, *211*.
LAURENS (Jules), peintre, 139, *161*.
LAURENTIE (P.-S.), journaliste, 378-9, 380, *400*, 464.
LAUTH-SAND (M^me^), *49*.
LAUTREAMONT (Is. Ducasse), 519, 521.
LAVAL (J.-Et. de la Loubrerie), comte, 206, *218*, 225, 311.
LAVALLEE (Th.), 343.
LAVATER (J.-G.), 25.
LAVERDANT (G.-D.), fouriériste, 379, *399-400*, 523-4, *533-4*, 545.
LAZAREV, amiral, 343.
LEBRE (Ad.), 482, *497*.
LEBZELTERN (L.), comte, diplomate, 206, *218*.
LEBZELTERN (Z.), comtesse, née LAVAL, *218*.
LE CLERC (Nic.), historien, 226, *257*, 387.
LECOINTE DE LAVEAU (G.), v. DE LAVEAU.
LE DENTU (Camille), 313, *320*.
LEDNICKI (W.), 178, 189, *212-3*, *218*, 434, *452*.
LEDRU-ROLLIN (A.-A.), 30, 36, 271, 518.
LEFEBVRE (Armand), 472, *494*, 543.
LE FLO (A.-E.-C.), général, 353.
LEGER (Louis), slavisant, 427, *447*, *451*, 477, *496-7*.
LEHON, comtesse, née MOSSELMANN, *162*.
LELEWEL (Joachim), historien, 36, *48*, 189, 469, 484-5.
LEMKE (M.K.), 15, *44*, *46*, 63, *84-5*, *135*, *260*.
LEMOINNE (John), journaliste, 491.
LENINE (V.I.), 23, 516.
LENORMANT, *80*.
LENORMANT (Marie-Anne), cartomancienne, 265.
LENZ von, musicologue, 111, *131*.
LENZ (Th.-Ed.), 372, 374.
LEOUZON LE DUC (L.-A.), 106, 138, 155, 157-8, *167-8*, 285-6, 288, *314-5*, 324, 331, 339-40, 344, 350-3, *357-8*, *360-1*, *364*, 369, 372, 376, *399-400*, 422-3, 433, 439, 539.
LEPARSKI (S.R.), général, 307.
LEPINE, 236.
LE PLAY (Frédéric), ingénieur, 53, 96, 97-100, *125*, 140, 183, 194, 228, 283-4, 292, 321, 330, 334-6, *359*, 538.
LERMINIER (J.-L.-E.), professeur, 122.
LERMONTOV (M. Iou.), 7, 15, *81*, 108, 143, 145, 159, *160*, *162-3*, 179, 208-9, *212*, *218*, 232, 234, 344-5, 405, 407-8, 419, 420-4, 428, 432-3, 435, 437-40, 441, *449-50*, 542.
LERNER (N.S.), 140, *162*.
LE ROUX (H.), aut. dram., 395.
LEROY (Maxime), *497*.
LEROY-BEAULIEU (An.), 7, 326, *357*, 372, *398*, 538.
LESKOV (N.S.), *362*.
LESSEPS (M.-A.) de), 295, *317*.
LESTRELIN (Ach.), 338, 392, *403*.
LESUR (Ch.-L.), 24, *45*, 225, 305, *401*, *403*.
LETELLIER, 66.
LEUCHTENBERG (Maximilien), duc de, 75, 145, 192, *364*.
LEUVEN (A. de), aut. dram., 301.
LEVACHOV (V.V.), comte, 290.
LEVACHOVA (E.G.), 35.
LEVAILLANT (Maurice), *87*, *90*, *211*, *532*.
LEVCHINE (A.I.), 284, *314*, 375.
LEVESQUE (P.-Ch.), 226, *257*, 382-4, 387, 390, 392-3, *400*, *403*, 542.
LEVINE (Ch.M.), *50*.
LEVY (Armand), *498*.
LHERBETTE (A.-J.), député, 464.
LIBELT (Charles), patriote polonais, 468, 485.
LIEVEN (Ch.A.), comte de, 72.
LIEVEN (Chr.A.), comte puis prince de, 72-3.
LIEVEN (P., C. etA., fils du précédent), 72.
LIEVEN (Dorothée), princesse de, née BENKENDORF, 56, 62, 67-9, 71-4, *82*, *84*, *86-7*, *90*, 349, 465.
LIPRANDI (I.P.), 159.
LISZT (Frédéric), 79, 117-8, *127*, *134*, *215*.
LITTA, comtesse, née SKAVRONSKA, 79.
LOBANOV-ROSTOVSKI (M.B.), prince, *164*.

LOBATCHEVSKI (Nic.), mathématicien, 289.
LOEBENSTEIN (Ph.), traducteur, 426, 441.
LOENNROT (Elias), historien, *167*.
LOEVE-VEIMARS (F.-Aug.), baron, 56, *81-2*, 115, *132*, 435, 461, *491*.
LOEVE-VEIMARS (O.V.), baronne, née GOLYNSKAIA, *82*.
LO GATTO (Ettore), *448*.
LOMONOSSOV (M.V.), 405, 432.
LONDONDERRY (Ch.-W. Steward), lord, *258*, *261*, *363*.
LONGNON (H.), *84*, *130*.
LONLAY (Eug.), comte de, 433.
LOPOULOVA (Prascovie), 299-301, *318*.
LORAIN (P.), *161*.
LORTHOLARY (A.), 9.
LOUIS Ier, roi de Bavière, *163*, *261*.
LOUIS XIV, 145, 175, 524, 541.
LOUIS XV, *168*.
LOUIS XVI, *45*, *168*.
LOUIS XVIII, 145, 206.
LOUIS-NAPOLEON, v. NAPOLEON III.
LOUIS-PHILIPPE Ier, 23, *46*, 52, 68, 73-4, 116, 141, 145-6, 177, 193, 227, 238, 303, 351, 353, *359*, 462, 466, 502, 504, 509, 537, 539.
LOUNINE (M.S.), décembriste, 24, *44*, 120-2, *135*, 256, 308.
LUBOMIRSKI, prince, 485.
LUCAS (A.), *47*.
LUCIANI (G.), *497*.
LUPPE (A.), marquis de, 12, 176-8, 181, 184, *211-3*, 223, 225, *256-7*.
LUTTEROTH (H.), 243, *262*.
LVOV (A.F.), musicien, 119, *134*.
LVOV (F.N.), ami de Pétrachevski, *167*.
LVOV (V.V.), censeur, 430-1.
LVOVSKY (Z.), *83*.

M

MAC CARTHY (C.J.), *263*.
MACKAU (A.-R.-A.), baron de, *162*.
MAC-NALLY (R.-Th.), 10, 15, 207, *210*, *218*, *258*, *400*, *403*, *531*.
MAC-NEILL (John), *493*.
MAIKOV (A.N.), poète, 406.
MAILLE, duc de, 193, 205, *214*, 288.
MAISON (N.-J.), maréchal, 303, 343.
MAISTRE (Joseph), comte de, 75, *88*, 157, 174, 183, 188, 193, 195, 200, *211-2*, 240, *262*, 529, 377-8, 379, *398*, 475, 501, 519, *533*.
MAISTRE (Xavier), comte de, 105, 192, 299, 301, 541.
MAIXNER (R.), *166*, *447*, *495*.
MALIA (Martin), 39, *49-50*, *495*.
MALIBRAN (Marie), née GARCIA, 106.
MALINVAUD, ingénieur, *99*.
MALLAC (J.), *261*.
MALTE-BRUN, géographe, *257*, *400*.
MANARA (Mme de), 80.
MARESTE, ami de Stendhal, 301, *318*.
MARGERET, capitaine, 389.
MARIE ALEXANDROVNA, impératrice, 144.
MARIE FIODOROVNA, impératrice, 71-2.
MARIE NICOLAIEVNA, gde-duchesse, 75, *136*, 145, 156, 192, 224, 353, *364*.
MARIE PAVLOVNA, gde-duchesse, 180.
MARIN (Scipion), 394, *404*, 445.
MARIX-SPIRE (Th.), 15, *129*.
MARKIEWICZ (Z), 16, *257*, *403*, *454-5*.
MARKOVITCH (A.), *88-9*.
MARMIER (Xavier), 103-5, 113, *124*, *128*, 148, 157, 182-3, 209, *215*, 254, 285-7, 292, 310, *314-6*, 321, 323, 329, 331, 334, 340, 350, *357-60*, *362*, *364*, 369-72, 388, *398*, 407, 418, 424, 426, 429, 433, 437, 440-2, 445, *448*, *450-3*, 463, 475, *491-2*, *495*, 538.
MARMONT (A.-F.-L. de), duc de Raguse, 461, *491*.
MARMONTEL (J.-Fr.), 421.
MARRAST (Armand), 33, 517.
MARTIGNAC (J.-B.), vicomte de, 26.
MARX (Karl), 21-22, 29, 33, 36-8, *43-4*, *48-9*, *50*, 66, *86*, 147, *211*, *360*, 486, 537, 545.
MASANOV (Iou.I.), *452*.
MASCLET (Hipp.), consul, 406.
MASSON (Ch.-Fr.-Ph.), major, 153, *166*, 177, 188-9, *213*, 226, 251, 310, 331, *358*.
MATHAREL DE FIENNES (Ch.), 427.
MATHEY (Ch.), 520.
MATIOUCHKINE, officier de marine, 284.
MATHILDE BONAPARTE, princesse, 53-5, 62, 70, 80, *81-2*, 96, 138, 141, 144-6, 149, 158, *163*, 321, 349-50, 353, 539.
MATTER (J.), *164*.
MATVEIEV (Artemon), boïar, 392.
MAUDRU, grammairien, 383, 408, *447*.
MAUGUIN (François), député, 146, *164*, *216*, 246, 249, 302-3, 502-04, 526.
MAUROIS (André), *89*, *128*, *318*.

MAY (J.-B.), voyageur, *258*, 305.
MAZEPPA, hetman, 394.
MAZON (André), 13, 15, 16, *85*, *162*, *218*, *258*, *260-1*, *400*, *403*, 410, 420, *447*, *449*, 477, *496*.
MAZOUR (A.G.), *44*, 199, *215*.
MECHTCHERSKAIA, princesse, née JIKHAREVA, 56-7.
MECHTCHERSKI (Elim Pétrovitch), prince, 15, 56-7, 64-5, *85*, *258*, *260*, 392, *403*, 407-8, 410-2, 414, 416, 420, 432, *447*, *452*, 540.
MECKLEMBOURG (Gustave), duc de, 180, 187.
MEDEM (Paul), comte de, diplomate, *262*.
MEHEMET-ALI, pacha d'Egypte, 141, 177, 236, 394.
MEJOV (V.I.), bibliographe, *318*.
MELBOURNE (William Lamb), lord, 146.
MELGOUNOV (N.A.), 29, 102, 107, 440.
MENCHIKOV (A.S.), prince, 26, 104, 156, 159, 355, 516.
MENNECHET (Éd.), 434.
MENZEL (W.), 473.
MERCIER (Henri), diplomate, 323, *495*.
MEREJKOVSKI (D.), 542.
MERIMEE (Henri), 103, 107-8, 113, *129-30*, *215*, 332, 334, 358, 432.
MERIMEE (Prosper), 13, 15, 29, 56, 59, 64, *83-5*, *89*, 106-7, *126*, *130*, *161*, *167*, 178, *211*, *215*, *262*, 338, 347, *360*, *363*, 372, 384, 386-7, 389-90, 391, *401-3*, 405, 407-8, 413-4, 416-9, 424, 426-7, 430-2, 437, 442-5, *447-54*, 542, 545.
METTERNICH (Cl.-W.), prince de, 72, *449*, 483, 490.
METTERNICH (R. de), 68.
MEURICE (Paul), aut. dram., 346.
MEURMAN, auteur suédois, 422.
MEYENDORFF (A.K.) 68, *82*, 102.
MEYENDORFF (P.K.), diplomate, *84*, *126*, 182, 247, *261*, *364*, 473.
MEYENDORFF (E.V.), baronne de, née d'HOGUERES, 56, 82, *90*.
MEYENDORFF, baronne Pierre de, née STACKELBERG, 247.
MEYER (J.), voltigeur, 302.
MEYERBEER (G.), compositeur, 393.
MEYNIEUX (André), 410, *447*.
MEYRUEIS, éditeur, 380.
MEZENTSEV (P.), *48*.
MICHEL NICOLAIEVITCH, grand-duc, 123, *136*.
MICHEL PAVLOVITCH, grand-duc, *136*, 144, 188, 342, 349-50.
MICHELET (Jules), 11, 13, 38, 42-3, 64, 157, *164*, *167*, 195, 224, 226, 253, *264*, 300, 304, 309, 312-3, *318*, *320*, 331, 333, 344, 348, 353-4, *359*, *361*, *363*, 377-9, 382, 385, *399-400*, 446, 470-1, 477-8, 481-2, 487, 489-91, *497-8*, 507-8, 518-9, 523-26, *532*, *534*, *535*, 541, 544-46.
MICKIEWICZ (Adam), 10, 40, 59, 71, 77, *89*, 159-60, *166*, 179, 190, *212-3*, 224-5, 253-4, *257*, *264*, 309-10, 313, *320*, 407, 414, 434-5, *448*, *452*, 462, 466, 475-82, 484, 486, 487-8, 489-91, *496-8*, 508, 518, 542, 544.
MICKIEWICZ (Céline), née SZYMANOWSKA, 477, *496*.
MICKIEWICZ (Ladislas), *89*, *494*, *496-8*.
MIECZYSLAWSKA (Makrena), Mère, 225, 464, *492*.
MIEROSLAWSKI (Louis), 468-9, *499*.
MIGNET (F.-A.-M.), historien, 80, *90*, 148, 501.
MIGUEL (Don), roi de Portugal, 185.
MIKLOSISCH, philologue slovène, 485.
MILATCHITCH (L.), *403*.
MILIOUKOV (A.P.), 445, *454*.
MILIOUTINE (D.A.), ministre, *361*.
MILNES (R.M.), 231, 248-49, *262-3*.
MILORADOVITCH, général, *453*.
MILTON (John), *85*, *211*.
MININE ET POJARSKI, 208.
MINNS, archéologue, *402*.
MOCHNACKI (Maurice), 469.
MODZALEVSKI (B.L.), 15, 66, *85-6*.
MOENS DE LA CROIX, 383, 393.
MOHRENSCHILD (D.), *357*.
MOLE (L.-M.), comte, 59, 73, 79, *84*, *89*, 142, *163*, 176, 246, 466, 503, 506, 509, 529, *534*.
MOLEMBAIX, baron de, 193.
MOLENES (P. Gachon de), 436.
MOLITOR (J.), 211.
MOMBELLI (N.A.), ami de Pétrachevski, *167*.
MONCHOUX (André), 9.
MONGAULT (Henri), 15, *83*, *85*, 108-9, *126*, *130*, *259*, 384, 389, 401, 403, 408, 414, 418-9, 426-7, 442, 444, *448*, *451*, *453*.
MONOD (Gabriel), 39, *164*, 525, *535*.
MONTALEMBERT (Ch. de), 10, 58, 75, *87*, 139, 225, 462-3, 466, 478, 482, *493*, 512, 543.
MONTEGUT (Emile), 530-1, *535-6*.
MONTES (Lola), 240, *261*.
MONTESQUIEU, *46*, *48*, *215*, *237*, 265.
MONTESQUIOU-FEZENSAC, duc de, 287, *315*.
MONTIJO, comtesse de, 178, *363*.

MONTULE (Ed. de), 9, 286, 305, *315*.
MOREAU (Eugène), traducteur, 426-7, 433, *450*.
MOREAU (Pierre), *161*, *260*.
MOREAU DE LA MELTIERE (Ch.), 420-1.
MORGULIS (Grégoire), 143, *163*.
MORNAND (Félix), 443.
MORNAY, comte de, 80.
MORNY (Ch.), duc de, 62.
MOSTOWSKI (Thaddée), 62, *84*.
MOTELLI (Gaetano), *91*.
MOUKHANOV (N.A.), *83*.
MOUKHANOV (P.A.), 62, *84*.
MOUKHANOV (Serge), colonel, 79.
MOUKHANOV (V.A.), 58, 66, 69, 76, *83-4*, *86*, *89*, 111.
MOULINIER (G.), *87*, *90*, *211*.
MOUNIN (G.), 408, *447*.
MOURAVIOV (Al.M.), décembriste, 308.
MOURAVIOV (Al.N.), décembriste, 300, 379.
MOURAVIOV (André N.), 142, 205, 379, 381, *400*.
MOURAVIOV (Artamon), décembriste, 392.
MOURAVIOV (M.N.), dit « le pendeur », 142-379.
MOURAVIOV (Nic. Nic.), 379.
MOURAVIOV (Nikita M.), décembriste, 26, 121, 308, 310.
MOURAVIOV (A.G.), 310.
MOURAVIOVA (Prascovie), née CHAKHOVSKAIA, 300.
MOURAVIOV-APOSTOL (I.M.), 416.
MOURAVIOV-APOSTOL (M.I.) 24, *45*, 210, 309.
MOURAVIOV-APOSTOL (S.I.), 24, 309.
MOUSSINE-POUCHKINE (V.A.), comte, *81*, 289.
MOUTTET (Al.), 120.
MULLER (Jakob), 302.
MULLER-STRUBING (H.), ami de G. Sand, *49-50*, *497*.
MURCHISON (sir Roderick Impey), *82*, 228, 237, 249, *258*, 284, 292, *314*.
MURGER (Henri), 65, *86*.
MUSSET (A. de), 56, 59, 79, 410.

N

NADEJDINE (N.I.), 202.
NAKWASKI (M.H.), 463, *492*.
NALECZ-GORSKA (Thekla), 79.
NAPOLEON Ier, 10, 24, 75, 113, *132*, 145, 156, *164*, 241, 303, 306, 339, 351-3, 382, 385, 410, 461, 465, 505, 510, 512, 516, 528, 541.
NAPOLEON III, 38, 53, 78, *90*, 117, 146, 157, *164*, 225, 303, 356-7, 443, 512, 514, 518-9, 529, 545.
NAREJNY (V.T.), romancier, 433.
NARYCHKINA (A.K.), comtesse VORONTSOV-DACHKOV, 70.
NARYCHKINA (M.A.), née TCHETVERTINSKAIA, 70-1.
NARYCHKINA (M. Ia.), née LOBANOVA-ROSTOVSKAIA, 62, 69-71, 73.
NARYCHKINA (Natalie), mère de Pierre Ier, 392.
NARYCHKINA (O.St.), née POTOCKA, princesse, 71, 114, 123.
NARYCHKINA (S.L.), comtesse CHOUVALOVA, 71.
NARYCHKINE (Al.L.), 70, *87*.
NARYCHKINE (K.Al.), 70.
NARYCHKINE (D.L.), 70, *87*.
NARYCHKINE (L.Al.), général, 71, *87*, 123, 293.
NAVES (R.), *446*.
NEFFTZER (A.), 148.
NEIDHART, général, 345.
NEKRASSOV (N.A.), poète, 21, *44*, 156, 307, *319*, *454*.
NELIDOV, Mlle, 30.
NERNST, directeur des Postes à Tilsitt, 118.
NERVAL (Gérard de), 224, 256, *261*, *264*, 305, 472.
NERVO (J.-B.), baron de, 141, 374.
NESSELRODE (Ch.-R.), comte, chancelier, 28, 57, 63, 72, *84*, *88-9*, *126*, 141, *163-4*, *258*, *621-2*, 349-50, 354, *364*, 462, 464, 504, 506.
NESSELRODE (Frédéric), 78-9.
NESSELRODE (Dmitri), 29, 57, 79, *84*, *90*, 112, 143.
NESSELRODE (Lydie A.), comtesse, née ZAKREVSKAIA, 79, *89*, 325.
NESSELRODE (M.D.), comtesse, née GOURIEV, 29, 73, 75, *84-5*, *90*, 105, 112, 143, 349.
NESTOR, chroniqueur, 385, 387.
NETCHAIEV (S.G.), 375.
NETCHAIEVA (V.), *82*, *132*, *211*.
NETCHKINA (M.V.), *44-5*, *85*, *135*, *166*, *362*, *403*, *535*.
NETTLAU (Max), *47*, 49, 518, *533-4*.
NEVZOROV (M.I.), 25.
NIBOYET (Eugénie), 396.
NICOLAS NICOLAIEVITCH, grand-duc, 123, *136*.
NICOLAS Ier PAVLOVITCH, empereur, *passim*, et notamment 23, 115-7, *129*, *168*, *217*, 229-30, 238,

252, 306-7, 311-2, 340, 349-57, *363-5*, 513-6, 521-4, 526-31, 539, 541, 544-5.
NIELLON-GILBERT, 10, 207.
NIEMCEWICZ (J.-U.), 490.
NIEMOJOWSKI (B.), 469.
NIGRA, comte, *89*.
NIKITENKO (A.V.), 209, *218*.
NIKON, patriarche, 372-3.
NIZAN (Paul), 521, *534*.
NOAILLES (Paul), duc de, 57.
NOBLET, traducteur, 152, *166-7*, 509, *532*.
NODIER (Charles), 56, *82*, 108, 427, *447*, 470.
NOLDE (Boris), baron, *89*.
NORVINS (J.), baron de, *168*, *210*.
NORWID (C.-K.), 79, *90*, 462.
NOVIKOV (N.I.), 24-5, 122, 406.
NOVITZKI (Oreste), 374.
NOVOSILTSOV (N.N.), gouverneur de Moscou, 123, 465.

O

OBOLENSKI (E.P.), décembriste, 307.
OBRENOVITCH (Miloch), 466.
OBRESKOV (A.M.), diplomate, *90*.
OBRESKOV (Dmitri), *90*.
OBRESKOVA née CHEREMETIEV, *90*.
OBRESKOVA (Natalie), née SOLLOGOUB, *90*.
ODOIEVSKI (V.F.), prince, 104, 122, 149, 180, 208, *452*.
OGARIOV (N.P.), poète, 29, 32, 36-7, 40, *44*, *164*.
OGINSKI (Michel), *320*, 490.
OKSMAN (Iou.G.), 15-6, *45*, 430-1, *449*, *452*.
OLDEKOP (A. von), 408.
OLESKIEWICZ (C. d'), *258*, 417.
OLIPHANT (Laurence), 291, 293, *316*.
OLIVIER (Juste), 243.
OLCHANSKI (P.), *497*.
ORLEANS (F.-Ph.), duc d', 58, 116, 141, *162*.
ORLOV (A. F.), comte, chef des gendarmes, 65, 124, 146, 159, 329, 340, 350.
ORLOV (G.M.), comte, 406-7, *446*.
ORLOV (M.F.), comte, décembriste, 25, 35.
ORLOV (Grégoire), favori de Catherine II, 395.
ORLOVA (A.A.), comtesse, 329.
OSMOND, marquise d', 247.
OSSIAN, 295.
OSSWALD (Eug.), *360*, 523.
OSTERMAN-TOLSTOI (A.I.), comte, 23.
OSTROVSKI (A.N.), dramaturge, *454*, 542.
OSTROWSKI (Antony-Jan), général, 470.
OSTROWSKI (Jozafat-Boleslas), *494*.
OSTROWSKI (Krystyn-Jozef), 23, 30, *44*, *167*, 253, *264*, 470-1, 477, 479, 490-1, *494*, *496*, *499*.
OTZOUPE (N.), *261*.
OUBRIL (P.P.), diplomate, 232.
OUBRIL (S.P.), 230, 232, *259*.
OUSTRIALOV (N.G.), historien, 385-6, 389, *401*.
OUVAROV (A.S.), comte, 387, *402*.
OUVAROV (F.S.), comte, 120.
OUVAROV (S.S.), comte, ministre, 55, 65-6, 72, 104-5, 111, 120-2, 290, 340, 350, 376, 437, 471, *494*.
OUVAROVA (E.S.), comtesse, née LOUNINA, 121.
OVIDE, poète latin, *132*.

P

PAGNERRE, éditeur, 151, *165*.
PAHLEN (Peter-Ludwig), général, 72, 79.
PAHLEN (Pierre Pétrovitch), ambassadeur, 54, 79, 111, 141, 151, 246, 503.
PAILLERON (M.-L.), *83*, 103, *128*.
PAJOL, capitaine, 342, *361*.
PALACKY (Fr.), historien, 475, 485-6.
PALLAS (M.-P.-S.), voyageur, 295, *317*.
PALMER (W.), pasteur, 377, 381, *400*.
PALMERSTON (Henry Temple), lord, 72.
PANAIEV (I.I.), 21-22.
PANAIEVA (A. Ia.), 21-22, 32, *43-4*, *47*.
PAPPADOPOULO, traducteur, 158, *168*, 406, 432, *446*.
PARIS (Louis), 384, 387-8, *401-2*.
PARIS (Paulin), 387.
PARTRIDGE (Monica), *49*.
PARTURIER (Maurice), 15, *83*, *126*, *401*, *403*, *4 49*.
PASCAL (Pierre), *399*, *447*.
PASKIEVITCH (I.F.), maréchal, *65*, *84-5*, 100, 159, 178, 188, *217*.
PASSENANS (Ducret de), 10, 331.
PATKOULE (J.-R.), 394.
PAUL Ier, empereur, 24, 52, 62, 71-2, *84*, *216*, 305, 327, 353, 382, 390, 481, 541.
PAVLOV (N.F.), écrivain, 102, 123, 419.
PAVLOV (Platon), historien, 389, *403*, 444.

PAVLOVA (Caroline), née JANISCH, 102, 123, *128*, *165*, *216*, 409, 414, *447*.
PELAN D'ANGERS, traducteur, 421, *450*.
PELLETAN (Eug.), journaliste, 227, 245, *258*.
PELTCHINSKI (V. St.), 27, *46*, 252, *257*, 322, 341, *357*, *360*.
PERETZ (A.), ingénieur, 99.
PERIER (Casimir), fils du ministre, *129*, 151, 341-2, 345, 354, 360-1.
PERNET (Louis), 96-7, 143, 147, 186, 206, 234, 255, *360*.
PEROVSKI (L.A.), comte, ministre, 63, 336.
PERRAULT (J.-J.), traducteur, 421, *449*.
PERRY (P.-Ant.), 80, *91*.
PERSIANI (Fany), cantatrice, 328.
PERSIGNY (J.-G.-V. Fialin), comte de, *90*.
PESTEL (P.I.), décembriste, 24-5, *45*, *135*, *159*, 305, 525, *535*.
PETCHORINE (V.S.), *50*.
PETIT (Ed.), *90*.
PETOUKHOV (E.V.), *83*.
PETRACHEVSKI (M.V.), 156-7, 159, *167*, 256.
PETROUCHA, v. GOLITSYNE (P.A.), prince.
PEYSSARD (Félix), 109, 123.
PFEFFEL (Karl), baron, 378, 529.
PFITZNER (Josef), *497*.
PHILARETE (DROZDOV), métropolite, 75, 123, *136*, *262*.
PHILIPPOV (P.N.), ami de Pétrachevski, *167*.
PHILLIPS (G.), éditeur, 250, *263*.
PHOTIADES (C.), *89*.
PHOTIUS, patriarche, 377.
PICARD (Aug.), journaliste, 388, 391.
PICHOIS (Cl.), 16, *47*, 251, *257*, *263*, *531*.
PICHOT (Amédée), éditeur, 107.
PIDOLL ZU QUINTENBACH (K.), baron de, *127*.
PIE IX, 379.
PIERRE (André), *131*, *162*.
PIERRE Ier, empereur, 9, 53, 145, 159, 174, 190-1, 201-3, 207, 228, 231, 235, 238, 241, 286, 311, 329, 339, 372-3, 382-395, *403-4*, 462, 473-4, 517, 541.
PIERRE III, empereur, 390.
PIERROT (Roger), 15.
PIGAREV (K.V.), *219*, *261*, 377-8, *399*, 528-9, *535*.
PIGON (St.), *257*.
PIOTROWSKI (Rufin), *127*, 313, *320*, *361*.
PIRCH von, propriétaire, 101, 127.
PLANCHE (Gustave), critique, 389, *454*.
PLEE (Léon), journaliste, 343.
PLESSY (J.-S.), actrice, 118.
POE (Edgar), 417.
POGGIO (A.V.), décembriste, 308.
POGODINE (M.P.), historien, *49*, 66, 102, 149, *165*, 433, 442.
POKROVSKI (M.N.), historien, *44*, *493*.
POLEJAIEV (A.I.), 328.
POLEVOI (N.A.), 159, 234, *318*, 433, *454*.
POLONSKI (V.), *49*.
POLTORATSKI (B. K.), sous-lieutenant, *216*.
POLTORATSKI (K.M.), général, 204, *216*.
POLTORATSKI (M.F.), maître de chapelle, *216*.
POLTORATSKI (S.D.), bibliographe, *135*, *164*, *168*, *259*, 423, 433, 443, *452-4*.
PONSARD (Fr.), aut. dram., 396.
PONSON DU TERRAIL (P.-A.), romancier, 397.
POPOV (P.), *162*.
PORRY (Eug. de), traducteur, 418, *448*.
PORTAL (Roger), 16, *218*, 391, *401*, *403*.
POTEMKINE (Grégoire), ministre de Catherine II, 244, 395.
POTEMKINE, diplomate, 54.
POTIER, général, 138-9.
POTOCKA (Sophie), princesse, née GLAVONE, *87*.
POTOCKI (F. St.), prince, 71, *87*.
POTOCKI (Léon), prince, 75.
POTOCKI (Mieczyslaw), prince, 71.
POUCHKINE (A.S.), 13, 15, 24, *47*, 56, 64-6, 71, *82*, *85*, *126*, *130*, *134*, 140, 143, 157, 159, *168*, 175, 182, 188-9, 209, *211*, *213*, *217-8*, 220, 232, 234, 236, 256, 294, 298, *316*, 344-5, 389, 391, 396, *403*, 405, 407-21, 424-28, 432-41, 443-4, *447-9*, *451*, *453*, 472, 542.
POUCHKINE (L.S.), 419.
POUCHTCHINE (M.I.), décembriste, *362*.
POUGATCHOV (E.I.), 174, 395-6, *404*, 437.
POZZO DI BORGO (Ch.-A.), diplomate, 65, 141, 465.
PRADT (Dominique), abbé de, 10, 174-5, 207, *210-1*, 501-2, 505.

PREVOST (M.), *135*.
PREVOST-PARADOL (L.-Ant.), 513.
PRIEUR DE SOMBREUIL (D.), 296-7, *317*.
PRIMA (Ph. Ia.), 15, *128*, 429, *451-5*.
PRINET (Jacques), 65, *85*.
PRIVAT (E.), *493*.
PRODHOMME (J.-G.), *90*.
PROTASSOV, général, 376.
PROUDHON (P.-J.), 37-9, 41-3, *48-9*, 255, 355, *364*, 487, 504, 510-1, 514, 518, 520, 523, *532*, *534*, 537, 544.
PROUST (J.), *446*.
PUCHMAYER, grammairien, 383.
PYAT (Félix), socialiste, *47*, 518.
PYPINE (A.N.), *44*.

Q

QUATREFAGES (A. de), 284.
QUENET (Charles), abbé, 14, *89*, *135*, 198-9, 208, *215-6*, *218*, *260*.
QUERARD (J.-M.), bibliographe, *164*, *453*.
QUESNET (Eug.), 504, *532*.
QUINET (Edgar), 157, 224-5, 313, 379, *399*, 477-8, 482, *497*, *532*.

R

RABBE (Alphonse), 10, *210*.
RACHEL (Elisa FELIX), actrice, 59, 178, 186, 393, 397.
RACINE (Jean), 41, 59.
RADICHTCHEV (A.N.), 24-5, 122, 330, 391, 406.
RADOJKOVITCH (M.), *495*.
RAFFET (D.-A.-M.), peintre, 53.
RALLET (Eug.), 377, 442.
RAMAZANOV, sculpteur, *314*.
RAMBAUD (Alfred), historien, 388, *402*, 445.
RANKE (Leopold von), historien, 28.
RASPAIL (Fr.-V.), 10, 65, 468-9, *494*, 543.
RAUMER (F.-L.-G. von), historien, 28.
RAUZAN (Clara), duchesse de, née de DURAS, 56, 77, *89*, 180.
RAVERGIE (Aug.-L.), journaliste, 390.
RAYNEVAL (Alphonse), comte de, diplomate, 151, 246, *262*, 325-6, 334, 342, 350, 354, *357*, *359*, *369*, 376, *399*, 464.
RAZOUMOVSKAIA (M.G.), comtesse, 58, 69.
RAZOUMOVSKI (Al. K.), ministre, *211*.
RAZOUMOVSKI (André et Léon K.), comtes, 69.
REBOUL (Pierre), 9, *258*.
RECAMIER (Pauline), 52, 56-7, 64, 72, 75-6, *80*, 180-2, 219-22, *256*.
RECHID-PACHA, *533*.
RECIO (M.-G. MARTIN, dite Marie), cantatrice, 117-8, *134*.
REICHEL (Adolf), musicien, 36, *48*.
REICHEL (M.K.), née ERN, *48*, *164*.
REID (T.-W.), *263*.
REIFF (Ch. Ph.), lexicologue, 408, 419. 427, *447*.
REIFFERSCHEID (Al.), *126*.
REIMANN, garde-forestier, *167*.
REITZENHEIM (Joseph), 491, *499*.
RENAN (Ernest), 139, 521, *534*.
REPNINA (E.P.), née BALABINA, 57.
REPNINE (V.N.), 57.
RESTIF DE LA BRETONNE (N.-E.), 176.
REUILLY (J.), 294, *316*.
REYER (E.), compositeur, 304.
RIANCEY (H. de), *492*.
RIASANOVSKY (N.V.), *495*.
RIAZANOV (D.B.), 15, 33, *43-4*, *47*, *86*, *164*.
RIBEYROLLES, républicain, 33, 518, 545.
RICATTE (R.), 16, *89*.
RICHARD (H.), traducteur, *450*.
RICHELIEU (A.-Emm.), duc de, 290.
RICHER (Jean), *261*.
RICOF (Michel), 327-9.
RIGAULT (Hipp.), journaliste, 443.
RIGNY (H.-D.), amiral de, 343.
RIMBAUD (Arthur), 519, 521.
RIPPMANN (I. et P.), *263*.
RITTER (H.), philosophe, 28.
RIVA, banquier, 334.
ROBERT (Clémence), 338.
ROBERT (Cyprien), 113, 152, *166-7*, 177, 407, 414, 422, *447*, *449*, 466, 471, 476, 482-3, 484-5, 490, *493-4*, *497-8*, 543.
ROBERT (Eug.), docteur, 96-7, *124*, 157, 193, 206, *214*, *217*, 228, 288.
ROBERT (Louis), 466.
ROBESPIERRE (M.), 160.
ROBINET (Edm.), 384, *401*.
ROBINSON (Th.), née v. JAKOB, 444.
ROCKEL (Aug.), musicien), *48*.
ROHR (J.-G.), pasteur, 110, *130*, 138, 14-9, 157, *164-5*, *167*, 168-70, 204, *216*, *260*, 287, *315*, 322-4, 326-7, 337, 341-2, 344, *357*, *359-60*, *362*, 369, 371-2, 374, 377, *398-9*, 437, 439, 442-3, *452-4*, 475, *495*, 513, 539.
ROJKOVA (M.K.), *535*.
ROLLAND (Romain), *217*.
ROMAND (Hipp.), aut. dram., 396-7.
ROMANOV (Serge), 203.
ROMANS, vicomte de, *128*.

ROMEY (Ch.), 385-6, *402*, *454*.
ROMIEU (Aug.), préfet, *83*, *132*, 512-4, 517, 519, *533*, 545.
RONCHAUD (Louis de), 409.
ROSE (W.J.), *497*.
ROSEM (A.E.), décembriste, *135*, *319*.
ROSS, naturaliste, 37.
ROSSI (P.), juriste, 58.
ROSSINI (J.), 80, 106, 115, 328.
ROSTOPTCHINA (E.P.), née SOUCHKOVA, poétesse, 432, *535*.
ROTHSCHILD (James de), 73.
ROTROU (Jean de), 421, 438, *449*.
ROUET DE JOURNEL (M.J.), S.J., 74-5, *88*.
ROUGEMONT (Denis de), 500, *531*.
ROUILLARD (Armance), 22.
ROURIK, 52, 236, 386.
ROUSSEAU (J.-J.), 25, *48*, 501.
ROY (Claude), *532*.
ROY(J.-J.-Et.), 382-3, *400*.
ROYER-COLLARD (P.-P.), 176.
ROZAVEN (le P.), 75.
RUBEL (M.), *360*, *498*.
RUCKERT (F.), poète, *126*.
RUDOLPHI (Ed.), *263*.
RUGE (Arnold), 35-7, *48-9*.
RULHIERE (Cl.-C. de), historien, *216*, 226, *258*, *357*, 382, 387, 390, *400*, *402*.
RYLEIEV (K.F.), décembriste, 26, 159, 300, 392, 434, 484, 524-5.
RYNDZIOUNSKI (P.G.), *360*.
RZEWUSKI (Henri), comte, *90*, 112.

S

SABATIER (P.-J.), 387.
SABOUROV (A.), *212*, *215*.
SABRAN (L.-M. Elzéar de), 52, 205, *217*, 220.
SACY (S. de), orientaliste, 100.
SADE (D.-A.-F.), marquis de, 186, 325.
SAGNAC (P.), *532*.
SAINT-JULIEN (Ch. de), 103, 108-10, 122, *130*, *218*, 289, 291, *317*, 406-7, 410, 413-4, 429, 436-7, 439, 442, 444, *447*, *453-4*, 538-9.
SAINT-MARC GIRARDIN, 27, 107, *124*, 139, 147-8, *160*, *163*, 233-37, 244-5, 247, *259-60*, *262*, 264-76, 336, 349, 355, 462-3, 470, 474, 491, 505, 511-14, 528, 530, *535*, 539-40, 545.
SAINT-MAURICE (Ch. de), 398.
SAINT-PRIEST (A.), comte de, 59.
SAINT-PRIX (A.), comte de, 64, *257*.
SAINT-RAMBERT, aut. dram., *318*.
SAINT-RENE TAILLANDIER, 299-300, 345-6, *362*, *398*, 420-2, 438-40, *449*, 521, 545.
SAINT-SIMON (Cl.-H.), comte de, 121, *135*, 379.
SAINT-THOMAS, traducteur, 197, *400*.
SAINTE-AULAIRE (Louis), comte de, 466, *493*.
SAINTE-BARBE, ami de Custine, *136*.
SAINTE-BEUVE (Ch.-Aug.), 15, *49*, 56, 59, 64, 74, 76, 78, *84*, *87-9*, 103, *133*, 150, *162*, 176, 243, 246, *257*, *259*, *262*, *315*, 389, 410, 424, 432, 440-42, *453*, 489, *498*, 501, 503, *531-2*.
SAITOV (V.I.), *85*, *401*.
SALOMON (Ch.), *261*.
SALTYKOV-CHTCHEDRINE (M.E.), 542.
SALVANDY (Ach.), comte de, 66, 77, *162*, 176, 477, *493*.
SAMARINE (Iou.F.), 102, 149, *165*, *216*, 546.
SAMOILOV (N.Al.), comte, 79.
SAMOILOVA (J.P.), comtesse, née PAHLEN, 71, 79-80, *87*, *90-1*.
SANCE, comte de, 123.
SAND (George), 10, 15, 22, 36-8, 43, *44*, *48-50*, 107, *129*, 446, 478, 481, *497*.
SANTEUL (A. de), 504, *531*.
SARRANS (Bernard), député, 468, 470, 510.
SARTRE (J.-P.), 521, *534*.
SATINE (N.M.), 22, 29, 31-2, *44*, *164*.
SAULNIER (V.-L.), 309, *362*.
SAULTY (de), diplomate, *314*.
SAVANT (Jean), *363*.
SAVINOV (A.), *218*.
SAXE-WEIMAR (Ch.-Fréd.), grand-duc de, 180.
SAZONOV (N.I.), 15, 22-3, 27, 29-34, 36-40, *47*, 147, *164*, 331, 349, 352, *364*, 407, 414, 420-1, *449*, *452*, 470, 487, 523, 544, 546.
SCHAMYL, imam, 12, 345-6, *362*.
SCHARNHORST, général, 180.
SCHEFFTER (Ed.), trad., 423.
SCHELLING (Fr.-W.-J. von), 446.
SCHELTING (Alex. von), 15, *215*, *495*.
SCHERER (Edm.), 148.
SCHIEMANN (Th.), 15.
SCHILLER (Friedrich), 32, *126*, 197, 405.
SCHLOEZER (Aug. von), 387, *402*.
SCHMIDT (J.A.E.), lexicologue, 408.
SCHNITZLER (J.-H.), 25, 27, *45-6*, 147, 150, 153, 158, *164*, *166*, *211*, *214*, *218*, 225-6, *257*, 305, 308, 310, *314*, *318-20*, 333, 350, *363*, 384,

386-88, 391, *402-4*, 472, *494*, *497*, 509.
SCHŒPPINGK (D.O.), baron, 445, *454*.
SCHOPENHAUER (A.), 22.
SCHULZ (V.S.), *401*, 408, 410, 417-20, 422-3, 428, *447-50*.
SCHWARZ (J.-G.), Rose-Croix, *45*.
SCHWARZ (P.-R.), *162*.
SCOTT (Walter), 26.
SCRIBE (Eug.), 40, 115, 393, 419.
SEDGWICK (C.-M.), romancière, *260*.
SEEBACH (Léon), diplomate, 79, *89*.
SEEBACH (M.K.), comtesse, née NESSELRODE, 79, *89-90*, 325.
SEGUIN (M.-Fél.), 465.
SEGUR (Ph.-P.), comte de, historien, 226, *258*, *404*.
SEGUR (L.-Ph.), comte de, ambassadeur, 244, 384, 390, *400*.
SEMENOV (P.), *318*.
SEMEVSKI (V.I.), *44*.
SENANCOUR (Et. de), 328.
SERCEY, diplomate, 142, *491*.
SEYMOUR (Henry), lord, 204.
SHAKESPEARE (W.), 405-6.
SIBOUR (Mgr.), archev. de Paris, 381, *400*.
SIEMASZKO, évêque, 464-5, *492*.
SIEROCINSKI, abbé, 313, *320*, *361*.
SIEYES (E.-J.), abbé, *45*.
SILVESTRE (Th.), *133*.
SIMON (Jules), 139.
SIMOND (Ch.), *161*.
SISMONDI (S. de), économiste, 77.
SKAVRONSKA (E.V.), comtesse, née ENGELHARDT, 68.
SKAVRONSKI (P.M.), comte, 68.
SLONIM (Marc), 140, *162*.
SLOWACKI (J.), 309, 462.
SLUZALSKI, émigré, 32.
SMIRNOVA-ROSSETTI (O.), *83*.
SOBOLEVSKI (S.A.), 56, 64, 107, *126*, *130*, 389, *453*.
SOHIER (Jean), grammairien, 407, *447*.
SOIMONOV (A.N.), sénateur, 123, *130*.
SOIMONOV (Pierre), 74.
SOL-BOISSELLE, caporal, 397.
SOLIMAN II, 503.
SOLLOGOUB (V.A.), comte, romancier, 408, 429, 432-3, 444-5.
SOLOVIOV (S.M.), historien, 389.
SOLOVIOV (V.S.), philosophe, 389, 542.
SOULIE (Fréd.), romancier, 59, *86*, 186.
SOULT (Nic.), maréchal, duc de Dalmatie, *163*, *217*, *359*, 374.
SOUMAROKOV (A.P.), 406-7.
SOUVESTRE (E.), romancier, *317*.
SOUVOROV (A.V.), prince, feld-maréchal, 9, 72, 149, 153, 302, 353.
SPACH (Louis), *164*.
SPECHNIEV (N.A.), ami de Pétrachevski, *167*, 446.
SPERANSKI (M.M.), comte, 25-6, 341, 371.
STACKELBERG, dpilomate, *399*.
STAEL (G. de), née NECKER, 52, *80*, *87*, 141, 173, 237, 276, 331, *358*, 405.
STAEHLIN, 392.
STANKEVITCH (N.V.), 35, *136*.
STEFANSKI (V.), libraire, 468.
STEIN (H.), baron de, 25.
STEKLOV (Iou.), *47*.
STENDHAL (Henri Beyle), 56, 64, *83*, 176, 184-5, *212*, 301, *318*, 361, 390, 541.
STEPANOV (M.), *88*.
STERNE (L.), romancier, 445.
STOLYPINE (A.A., dit *Mongos*, 29, 209, 232, 407, 420, 422, 438, *450*.
STOLYPINE (N.A.), 438.
STOURDZA (A.S.), 75, *88*, *136*.
STRASZEWICZ (J.), 462, *491*.
STREICH (S.Ia.), *135*.
STREMOOUKHOFF (D.), 16, *83*, 504.
STROGONOV (A.G.), comte, 144.
STROGONOV (G.A.), comte, 75, *81*, 98.
STROGONOV (N.G.), comte, 120, *135*.
STROGONOV (S.G.), comte, 123, *135*.
STROGONOVA (N.P.), comtesse, née STROGONOVA, 105.
STRUVE (Gleb), 188, 189, *213*.
STRUVE (H.A., von), consul, 105, *124*, 143.
STRUVE (Thérèse von), née BACHERACHT, 143.
STUART (lord Dudley), 30, 470.
STUR (Ludvit), 485.
SUARD (J.-B.), critique, *216*.
SUCKAU (Ed. de), ami de Taine, *362*, 513.
SUE (Eugène), romancier, *48*, 150, 186, 237, 265.
SUETONE, 389.
SUMNER (Ch., *263*.
SURVILLE (L. de), sœur de Balzac, *131*, *316*.
SUSINI (Eug.) *495*.
SUZANNET, comte de, 344-5.
SVERBEIEV (D.N.), 26, *45*, 102, 183, 199, 202, 206, *215*, 540.
SVERBEIEVA (E.A.), née CHTCHERBATOVA, 180, 199.
SVETCHINA (S.P.), née SOIMONOVA, 56, 58, 64, 68, 74-6, 77-8, *82*, *84*,

88-9, *91*, 111, 122-3, *126*, 199.
SVETCHINE (N.S.), 74-6, *83*, 111.
SVISTOUNOV (P.N.), décembriste, *136*.

T

TACCHINARDI, ténor, 328.
TACITE, 191, 237, 265.
TAINE (Hipp.), *362*, 513, *533*.
TAITBOUT DE MARIGNY, hydrographe, 290.
TAJAN-ROGE, violoncelliste, 119, *234*.
TALANDIER, journaliste, 518.
TALLEYRAND (Ch.-M. de), 73, *83*.
TALLEYRAND (Augustin), marquis de, *128*.
TANSKI (J.), 344, *491*.
TARDIF DE MELLO (Ach.), 37, 414, 420, 437, *453*.
TARLE (E.V.), historien, 15, *45*, *47*, *85*, 154, 156, *166-8*, *360*, *492*, *495-6*, 545.
TATU (M.), journaliste, *218*.
TCHAADAIEV (P.Ia), 15, 32, 35, *47*, 77, *88-9*, 102, 104, 123, *128*, *135*, 159, 179-80, 182, 187-9, 198-203, 206-9, *212*, *215-6*, 234, 243, 260, *360*, 431, 435, 480, 540.
TCHEKHOV (A.P.), 51, 292, *316*, 333, 369, 432.
TCHERNYCHEV (A.I.), ministre, 210.
TCHERNYCHEVSKI (N.G.), 156, 542.
TCHIKHATCHEV (P.A.), voyageur, 77, 116, 210, 284.
TCHISTIAKOVA (M.M.), 140.
TCHITCHAGOV (P.V.), amiral, 23.
TCHITCHERINE (B.N.), *129*, *165*.
TCHOUKOVSKI (K.I.), *43-4*.
TCHOULKOV (M.D.), 445.
TCHOUMIKOV (A.A.), *264*.
TENGOBORSKI (L.V.), *316*.
TEPLIAKOV (V.G.), poète, 432.
TERSEN (E.), *493*.
THEINER (Augustin), le P., 225, *257*, 310, 463, *492*.
THIEBAULT (M.), *211*.
THIERRY (Ed.), *363*.
THIERS (Adolphe), 42, 54, 56-7, 70, 73, 80, *82-3*, *90*, 115, *132*, 143, 246, *262*, 274, 375, *400*, 466, 487, 501-3, 506, 510, 512, 529, *534-5*, 544.
THIRY (A.-Fr.), ps. ALBERT, 395.
THOMAS (Alexandre), 466, 469-70, 483, *493-4*, *497*.
THOMAS (Prosper), voyageur, 289, 290-1, *315*.
THUN (Mathias), comte de, 480, 485.
TIERSOT (J.), *134*.
TIOUMENE, prince kirghiz, 139, *161*, 300.
TIOUTTCHEV (F.I.), poète et diplomate, 57, *83*, *126*, 210, 230, 239-40, *261*, 377-9, 380-1, 437, 524, 528-30, *535*.
TITE-LIVE, 389.
TOBLER (G.-Chr.), 25.
TOCQUEVILLE (A.), comte de, 42, 77, 338-9, 468, *493*, 501-2, 506, 520, 531, *532*, 539, 544.
TOLSTOI (A.P.), *492*.
TOLSTOI (G.M.), 21-2, *43-4*, *49*, 66.
TOLSTOI (J.N.), décembriste, 14-5, 28, *43-4*, *46*, 63-7, *81*, *85-6*, 106, 122, 124, *163*, *166*, 190, *213*, *216*, 227, 230, 236, 241, 245, 250-1, 255, *258*, *260*, *263*, 340, 354, *364*, 390, 464, 473, 479, *492*, *498*, 538.
TOLSTOI (L.N.), 149, 333, 405, *454*, 542.
TOLSTOI (N.N.), 66.
TOMACHEVSKI (B.V.), *46*, *316*.
TOUFIAIEV, gouv. de Viatka, *49*.
TOUFIAKINE (P.I.), prince, 52, 55, 61, 67, *80*, *131*, *162*.
TOURGUENIEV (A.I), 15, 25-7, 29, 32, 55, 61, 63-4, 75-7, *83*, *85*, 103-6, *127-30*, *132*, 180-3, 187-9, 199, 202-3, 204, 206, 208-9, *212*, *215* *218*, 224, 232-4, 236-7, 239-41, 243, 254, *259*, *320*, 337, *360*, *409*, 463, 540.
TOURGUENIEV (André I.), 25.
TOURGUENIEV (I.P.), 25.
TOURGUENIEV (I.S.), romancier, 15, 22, 35, 39, *44*, *47*, 77, 79, 106-7, *129*, 158, 328, 333, 338, 405, 407-8, 419, 423-4, 427-32, 435-7, 439-44, 446, *448*, *450-2*, *455-57*, 542-3.
TOURGUENIEV (N.I.), décembriste, 29-30, 36, *45*, 55, 64, 75, 147, 157, 207, 252, 308, 310, 322, 324, 330-1, 333, 336, *357-8*, 379, 489, 519, 524.
TOURGUENIEV (S.I.), 25-6.
TOURNEUX (M.), *216*, *358*.
TOWIANSKI (André), 33, 479-80, 482, 484, *497*, 544.
TOYNBEE (Arnold), 531.
TREHOUARD, off. de marine, 96.
TRETIAKOV (Ivan), marchand, 297-8.
TREVISE, duc de, v. MORTIER, maréchal.
TROUBAT (Jules), *454*.
TROUBETZKAIA (E.I.), princesse, née LAVAL, 159, 192, 206, *214*, *218*, 225-6, 234, 306-12, 352.
TROUBETZKOI (N.I.), gouv. de Moscou, 102.
TROUBETZKOI (S.P.), décembriste,

24, 26, 206, 226, 234, 307-8, 311, 313.
TROYAT (H.), 307, *319*.
TSAKNI (N.), 399.
TURGAN, ami de Mérimée, *126*.
TURNERELLI (E.P. Tracy), 289, *315*.
TUZET (H.), *447*.
TYNIANOV (Iou.), *46*.

U

UNGERN-STERNBERG, baron, 190, *213*.
URQUHART (David), 466, *493*.

V

VALLES (Jules), 519.
VALOUIEV (P.A.), ministre, 209.
VAN TIEGHEM (P.), *446*.
VAPEREAU (G.), biographe, *129*, *258*, *262*.
VARENNES, marquis de, *362*.
VARNHAGEN VON ENSE (K.-A.), 35, *48*, 179-80, 187-8, 210, *211-3*, *218*, 230, 251, *262-3*.
VARNHAGEN VON ENSE (Rahel), née LEVINE, 177, 179-80, 187, *211*, *257*.
VASSILTCHIKOV (A.I.), *86-7*.
VASSILTCHIKOV (I.V., prince, 268.
VAUCHER, précepteur, 307.
VAVIN (A.), député, 10, 51, 468, 470, 510.
VENABLES, voyageur, *258*.
VENEVITINOV (A.V.), 117.
VENEVITINOV (D.V.), poète, 117, *447*.
VENEVITINOVA (A.M.), née WIELHORSKA, 117.
VENGUEROV, (S.A.).
VERLAINE (Paul), 412.
VERMEIL (Edm.), 252, *264*.
VERNET (Horace), peintre, 115-7, 118, *133*, 145, 148, 276, 337, 349, 353, *359*.
VERNEUIL (Ph.-Ed. Poulletier de), *82*, 284, *314*.
VERON (L.-D.) Dr, *80*, *82*.
VERSTOVSKI (A.N.), compositeur, *454*.
VEUILLOT (Louis), 464.
VIALLANEIX (P.), 16, *497*, *535*.
VIARDOT (Louis), 103, 106-7, 110, *129*, 148, 292, *316*, 337, *359*, 370, 376, 396, *398-9*, 407, 418-9, 423-25, 427-9, 433, 435, 439-42, *448*, *450-1*, *455*, 543.
VIARDOT (Pauline), née GARCIA, 106-7, 118, *129*, 429.
VIARIS, général, 26.
VIAZEMSKAIA (V.F.), princesse, née GAGARINA, *82*, 180.
VIAZEMSKI (P.A.), prince, 26-7, 29, *45*, 55-6, 57, 63-4, 68, 71, 74, *81-2*, *85*, 103-6, 115, 122, *129*, *132-3*, 140, 180-1, 187-9, 192, 206, 208, *211-3*. *215*, 236-7, 239-40, *259-60*, *262*, 264-78, *320*, 463, 540.
VIAZEMSKI (P.P.), prince, 140, *162*, 277.
VICHNITSER (M.), *45*.
VIEL-CASTEL (H. de), 55, 62, 80, *81-2*, *84*, *89*, *91*, 325, *357*.
VIGNY (Alfred de), *44-5*, 58, 77, *84*, 159, 177, *218*, 224, 226, *257*, 284, 304, 307, 309-12, 313, *320*, 345, 351-2, 392, 541.
VIGNY (Lydia de), née BUNBURY, 59.
VILLEBOIS, général, 384, 393.
VILLEMAIN (Fr.), ministre, 482.
VILLEMESSANT (H. de), journaliste, 54.
VINET (Alexandre), 380.
VINOGRADOV (A.K.), *83*, *130*.
VINTRAS (P.-M.), 482, *497*.
VIRGUINSKI (V.S.), *125*.
VIVIEN DE SAINT-MARTIN (L.), *314*.
VOGEL (M.), ps. Al. KOUZNETZOFF, *259*.
VOGT (Karl), naturaliste, 37.
VOGUE (E.-M. de), *359*, *401*.
VOLKONSKAIA (M.A.), née BENKENDORF, princesse, *81*.
VOLKONSKAIA (M.N.), princesse, née RAIEVSKAIA, 307-9, *319*.
VOLKONSKAIA (Z.A.), princesse, née BIELOSELSKAIA, 376.
VOLKONSKI (G.P.), prince, *44*, 53, *81*, 105.
VOLKONSKI (S.G.), décembriste, 307-8, *319*.
VOLKONSKI (S.M.), 308.
VOLTAIRE, *48*, 156, 379, 382, *400*, 405, 514.
VOROBIOV, peintre, 206.
VORONTZOV (M.S.), prince, 26, 29, *82*, 142, 149, *163*, *165*, 290, 293, 344-6, 354, 375.
VORONTZOV (S.R.), *88*.
VORONTZOV-DACHKOV (I.I.), comte, 105.
VORONTZOVA (E.), comtesse, née BRANICKA, 71, *163*, 290.
VRAZ (Stanko), poète, 485.

W

WAGNER (A.L.), 57.
WAGNER (M.P.), née BALABINA, 57.

WAGNER (Moritz), 345, *362*.
WAGNER (Paule de), 57.
WAGNER (Richard), *48*, 79, *90*.
WAILLY (Léon de), 334, *359*, 443, *451*.
WAKAR (N.), *257*.
WASHINGTON (G.), 42.
WEILL (Alexandre), *261*, 472.
WEILL (Georges), *495*.
WEINTRAUB (W.), 484, *497*.
WEITLING (W.), socialiste, 36, 38.
WELLINGTON, duc de, 72.
WEYER, consul à Moscou, 206.
WIEGEL (F.F.), *82*, 120, 122-3, *135*, *166*, 188, 204, *216*, 230, 238, *260*, 463.
WIELHORSKA (L.K.), comtesse, née BIREN, 117, *133*.
WIELHORSKI (M.Iou.), comte, 117-8, 122, *134*, *136*.
WIELHORSKI (M.M.), comte, 117-8.
WIELOPOLSKI (Al.), marquis, 483-4.
WITTGENSTEIN (L.-A.-P.), maréchal, 228.
WITTGENSTEIN, diplomate, 67.
WOLOWSKA (Alexandrine), 477.
WOLOWSKI (L.-F.-M.-R.), économiste, 462, 468, 482.
WORCELL (St.), *499*.
WRANGELL (F.P.), amiral, 284, 295, 297-99, *314*, *317*.
WRANGELL, baronne de, 297.
WRONSKI (Hoëne), 480-1, 487, *496*, 544.
WURTEMBERG (Paul de), 54, *82*.
WYSOCKI, 38.

XY

XENOPHON, 389.
YAKOVLEF (Jacques), v. TOLSTOI (J.N.).
YERMOLOFF, v. IERMOLOV.
YVON (Adolphe), peintre, 386, *402*.

Z

ZABOLOTSKI-DESSIATOVSKY (A.), *87*.
ZACCONE (Pierre), 346.
ZAGOSKINE (M. N.), romancier, 123, 340, 432, *452*, *454*.
ZAIDEL (G.), *85*.
ZALESKY (Z.-L.), *496*.
ZAVADOVSKY (V.P.), comte, 61.
ZEDLITZ, poète, 420, *449*.
ZELLER (G.), *532*.
ZERNIN (A.P.), *403*.
ZIMMERMANN (Mme), *165*.
ZINOVIEV (P.V.), *129*.
ZOLKIEWSKI, capitaine, 389.
ZOLOTARIOV (I. Ia.), 29.
ZUMALACARREGUI, général, 152.

Index sommaire des thèmes et des mots russes.

A

ALLEMAGNE (Russie et), 187, 229, 240, 249-52, 254, 487, 507, 512, 521.
ALLIANCE FRANCO-RUSSE, 183, 216 n. 139, 227, 240, 246, 252, 383, 468, 473, 502-5, 545.
AME RUSSE, 13, 333, 525-6.
ANGLETERRE (Russie et), 502-07.
ARMEE, 142, 154-5, 208-10, 342-5, 348, 526, 530, *534* n. 102.
ARTEL, 385-6.
ASIATIQUE (Russie est), 174-5, 189-90, 198, 220-1, 288, 385, 392, 508.
ASIE (Russie en), 99, 142, 175, 207 227, 295-313, 346, 348, 383, 391, 507, 526.
AUTOCRATIE, 121, 145, 158, 188, 328, 349-56, 376, 388, 471, 521, 524.
AUTRICHE (et Russie), 467, 472-4, 480, 483-91, *782* n. 28, *533* n.73 bis.

B

BONAPARTISTES, 145-6, 238 n. 52-4, 302-3, 353, 512-3.
BOUDOTCHNIK, 344.
BOURGEOISIE (française), 24, 39-42, 326, 329, 510, 512, 518-20.
BOURGEOISIE (russe), 22, 325-6, 329, 531.
BOYARDS, 156, 197, 202, 236, 518.
BYLINES, 444-5.
BYZANCE, 138, 190, 220, 232, 370, 381, 385, 507.

C

CATHOLICISME, 10, 74-7, *88-9*, 189-90, 243, 250, 354, 370, 374, 375-81, *399-400*, 461-5, 482, 491-2, 509, 524.
CAUCASE (guerre au), 294-5, 345-6.
CHAMANE, 296, 309.

CHANT RUSSE, 119, 371, 445.
CHEMIN DE FER, 190, 291, 483, 523.
CHINE (et Russie), 220, 288, 300, *318* n. 94 bis, 541.
COLONIES MILITAIRES, 102, 116, 127 n.39, 210, 336, 347-8.
COLONISATOIN INTÉRIEURE, 101-2.
COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE, 526.
COMMERCE, v. MARCHANDS.
COMMUNE RURALE, v. MIR.
COMMUNISME (Russie et), 101, 337, 517, 521.
COMMUNISTES, 36, 469.
CORRUPTION, 323, 329-30, 339-40, 343-4, 354.
COSAQUES, 10, 101, 309, 346-9, 356, *363*, 389-90, 425-6, 502, 511-2, 516-21, 541, 546.
COURONNE (serfs de la), 323, 331, 334.
CRÉDIT, 323, 527-8.

D

DÉCADENCE (de l'Occident), 39, 41-2, *50* n. 147, 150, 149, 471, 475, 484, 508, 517-20.
DÉCEMBRISTES, 10, 24-7, 35-6, 63-5, 102, 121-2, 159, 207, 225, 234, 295, 299-300, 304-13, 323, 344, 391-2, 484, 489, 524-6.
DÉPORTATION, v. DÉCEMBRISTES, PETRACHEVTSY POLONAIS, SIBÉRIE.
DOUKH, 350.
DOUKHOBORTSY, 101, 374-5.
DROJKI, 225, 286.

E

EAU-DE-VIE, 334-5, 369, 372.
ÉCOLE NATURELLE, 149, 440.
EMANCIPATION (des serfs), 158, 336-7, 354, 368, 446, 522.
ÉMEUTES PAYSANNES, 37, 142, 156, 181, 210, 337-8, 376, 521-3.
ESPIONNAGE INDUSTRIEL, 68.
ÉTATS-UNIS (et Russie), 42, 64 n. 147, 102, 234, 338-9, 500-2, 520, 530.

F

FAÇADES (royaumes des), 256, 324.
FELDJAGER, 63, 194, 283, 295.
FORÊT, 99-100, 102, 107, 114, 228, 292, 294-5.

H

HÉGÉLIANISME, 35-8, 43, 256, 446, 521.
HISTOIRE (falsifications de l'), 207-8.

I

INDUSTRIE RUSSE, 27, 97-99, 101, 154, 323-4, 332, 336, 339.
INTELLECTUELS RUSSES, 21, 24, 31-2, 35, 38-9, 190, 204, 256, 546.
INTENDANTS, 331, 334, 344.
IOURODIVY, 372, 392.
ISPRAVNIK, 337.
IZBA, 195.

J

JEUNESSE (du peuple russe), 42, 355, 475, 500-2, 505, 514, 517-8, 520.

K

KATORJNIKI, 299.
KAZATCHESTVO, 425.
KIBITKA, 114.
KNOUT, VERGES, 122, 155, *167* n.103, 235, 252-3, 305, 313, 332, 348, 355, 374, 511, 520.
KOUMYS, 335.
KOUSTARNIKI, 336, 430.

L

LÉGITIMISTES, 75, 77, *90*, n. 191, 111, 113, *128-9* n. 67, 145, 175-7, 184, 193-4, 227, 238, 243-4, 332, 379, 464, 509, 511.

M

MARCHANDS, COMMERCE, 290, 298-9, 325-8, 341, 374, 391.
MECHTNANINE, 326.
MESSIANISME, 479-82, 484, 487-8, 490.
MIR, COMMUNE RURALE, 101-2, 104, 324, 332-3, 336, 523, 525.
MONARCHIE UNIVERSELLE, 391, 530-1.
MONGOLS, 174, 189-90, 201, 375, 384-6, 388, 478, 520.
MOUJIK, 68, 225, 303, 337, 371, 490.

N

NARODNOST', 121, 350, 471-2.
NOUVEAUX BARBARES, 13, 507-8, 518-21, 523, 533 n. 76.

O

OBROK, 326, 335-6.
OCCIDENTAUX, 42, 149, 235, 437, 442, 446.
ODNODVORTSY, 290, 325, 431.
ORTHODOXIE, *88* n. 165, 102, 156, 188, 198, 205, 207, 221, 350, 372-4, 375-81, 462-5, 472, 475, 507, 509, 513, 529-30.
OUKAZE, 73, 116, 142, 293, 312, 336, 354-5, 375-6.
OUTCHITEL', v. PRECEPTEUR.

P

PANSLAVISME, 159, 177, 471-91, 529.
PENTARCHIE, 250, *261*, n. 96, 472-4, 520.
PETRACHEVTSY, 156-7, 159, 242 n. 108, 256, 446, 522.
PODOROJNY, 114.
POLICE POLITIUE, v. TROISIEME SECTION.
POLICE URBAINE, 191, 339-40.
POLONISME, 189, 376.
PRECEPTEURS, 101, 146-9,438-9.
PRISONNIERS DE GUERRE, 113, 301-4.
PROSTITUTION, 151.

R

RABOTNIK, 336.
RASKOLNIKI (Starovertsy, vieux-croyants), *127* n. 33, 327, 372-4.
RAZNOTCHINTSY, 156.
REALITE RUSSE, 22, 26, 35.
REVOLUTION DE 1848, 11, 30, 33-4, 41-3, 57, 66, *85* n. 102, 112, 115, 148, 155-6, *165* n. 66, 169, 312, 340, 350-1, 353, *364* n. 190, 467-69, 470, 485-91, *493-94*, *495-9*, 500, 510-4, 516-20, 530, *533-4*.
REVOLUTIONS DE PALAIS, 150, 160, 522.
REVOLUTION RUSSE, 43, 156, 159, *168* n. 131, 173-4, 486-8, 522-5, 528-9.
RIADCHIK, 336, 430.
RUSSIFICATION, 142, 289, 376.

S

SAINT-SIMONISME, 121, 122, *135* n. 201, 379, 391, 526.
SLAVIANISME, SLAVISME, 159, 471, 474-6, 521.
SLAVONIE, UNITE SLAVONNE, 471, 479-81.
SLAVOPHILES, 102, 159-60, 207, 255, 475.
SOCIALISME (et Russie), 489, 517-8, 525.
STAROSTE, 331-3, 338.
STEPPE, 138-40, 201, 228, 292, 355, 425, 443, 519.

T

TALAR, 370.
TARANTASS, 98.
TCHIN, 156, 326, 329-30.
TCHINOVNIKI, 326, 329-30.
TELEGUE, 298.
TESTAMENT (de Pierre le Grand), 386-7, 390, *403* n. 133.
TIAGLO, 334-5.
TRAKTIR, 327.
TROISIEME SECTION, 62-7, 71, 121-4, 147, 159, 187, 205, 209, 340, 350.

V

VIN RUSSE, 142, 293.

Table des matières

Introduction. 9

LIVRE PREMIER. *LES RUSSES A PARIS.*

Chapitre premier. *Les émigrés politiques russes.* 21

I. *Annenkov et l'émigration russe.* 21
II. *L'émigration libérale.* 24
1. Faible retentissement du soulèvement décembriste 24
2. Le doyen des émigrés russes, N. I. Tourguéniev. 25
3. L'économiste V. S. Peltchinski. 27
III. *L'émigration radicale.* 27
1. I. G. Golovine. 28
2. N. I. Sazonov. 31
IV. *L'émigration révolutionnaire.* 34
1. Bakounine à Paris. 34
2. Herzen à Paris. 39
Notes du chapitre premier. 43

Chapitre second. *La Russie des gens du monde.* 51

I. *Les aristocrates russes dans la vie parisienne.* 51
1. Le viveur aimable : le prince Toufiakine. 52
2. Le parvenu insolent : A. N. Démidov. 53
3. L'admirateur de Guizot : P. A. Viazemski. 55
4. L'admirateur de Thiers : A. N. Karamzine. 56
5. Le diplomate caustique : V. P. Balabine. 57
6. Les « oiseaux de passage ». 60
II. *Espionnage et littérature.* 61
1. La surveillance à l'égard des Russes à Paris. 61
2. Le « bancal » Dolgoroukov et A. I. Tourguéniev. 62
3. L'espion du siècle : J. N. Tolstoï. 64
4. Deux mises en garde contre l'espionnage russe. 67
III. *Les salons russes de Paris.* 68
A. *Politique et diplomatie.* 68
1. La princesse Bagration. 68
2. La comtesse Razoumovski ou la Providence des Russes à Paris. 69
3. Les dames Narychkine. 69
4. La princesse de Lieven ou la haute diplomatie. 71
B. *Religion, lettres et arts.* 74
1. Madame Svetchine ou la Russie ultra-montaine. 74

2. Une amie des lettres : la comtesse de Circourt 76
3. Marie Kalergis et les artistes. 78
C. *L'excentricité russe ou la comtesse Samoïlov.* 79
Notes du chapitre second. 80

LIVRE SECOND. *LES VOYAGEURS EN RUSSIE*

Chapitre troisième. *Les bienveillants et les prudents.* 95

I. *Voyageurs scientifiques.* 96
1. L' « homme de bronze » : le docteur Eugène Robert. 96
2. L'ingénieur F. Le Play. 97
3. Le baron de Haxthausen. 100
II. *Les touristes français en Russie.* 103
1. Marmier le polyglotte. 103
2. Le vicomte d'Arlincourt. 105
3. Viardot le chasseur. 106
4. Henri Mérimée le dilettante. 107
5. Saint-Julien, sujet dévoué de l'Empereur de Russie. 108
6. Balzac ou le mirage ukrainien. 110
III. *A la conquête du succès.* 115
1. Le peintre Horace Vernet. 115
2. Le musicien Hector Berlioz. 117
3. Un littérateur besogneux : Hippolyte Augé. 120
Notes du chapitre troisième. 124

Chapitre quatrième. *Les malveillants et les indiscrets.* 137

I. *Témoignages personnels et indépendants des circonstances* 138
1. Le couple Hommaire de Hell. 138
2. L'ambassadeur Prosper de Barante. 141
3. La princesse Mathilde, comtesse Démidov. 144
4. Le pasteur Rohr. 146
II. *Ouvrages influencés par « La Russie en 1839 ».* 150
1. « Les Mystères de la Russie » de F. Lacroix. 150
2. « Les Révélations sur la Russie » de C.-F. Henningsen. 152
III. *Ouvrages influencés par la guerre de Crimée.* 154
1. « Le Knout et les Russes » de F. Germain de Lagny. 155
2. « La Russie contemporaine » de Léouzon Le Duc. 156
3. « Le Tzar Nicolas et la Sainte Russie » de Gallet de Kulture. 158
Notes du chapitre quatrième. 160
Appendice I : une lettre de J.-G. Rohr. 168

LIVRE TROISIEME *« LA RUSSIE EN 1839 » DE CUSTINE.*

Chapitre cinquième. *Le voyage de Custine en Russie.* 173

I. *Considérations préliminaires.* 173
1. De Napoléon à Custine : qu'est-ce que la Russie ? 173
2. Les difficultés mondaines et littéraires de Custine. 176
II. *Les informateurs de Custine.* 178
1. La halte de Kissingen : Varnhagen von Ense. 179

2. La rencontre de Troïtza : A. I. Tourguéniev. 180
3. Ems et Francfort : le prince Kozlovski. 184
III. *Saint-Pétersbourg et Moscou.* 191
1. La Néva. Mariage impérial. Péterhof. 191
2. De Pétersbourg à Moscou. 194
3. Un « monument satanique », le Kremlin. 196
4. Custine et Tchaadaïev. 198
5. « Le Lovelace du Kremlin » : Pétroucha. 203
IV. *La fin du voyage.* 204
1. Iaroslav et Nijni. L'affaire Pernet. 204
2. Retour à Pétersbourg et conclusions de Custine. 206
3. Custine, le « Cercle des Seize » et Lermontov. 208
Notes du chapitre cinquième. 210
Appendice II : lettre de Custine à Mme Récamier. 219

Chapitre sixième. *Le retentissement européen de « la Russie en 1839 ».* 223

I. *La publication.* 223
II. *Echos hostiles à « La Russie en 1839 ».* 226
1. En France. 226
2. En Angleterre. 227
3. En Allemagne. 228
4. En Russie. 229
III. *Les réfutations russes.* 230
A. La première vague de réfutations. 230
B. La réplique de Saint-Marc Girardin et la deuxième vague. 234
C. Tiouttchev, Khomiakov et Dostoïevski. 239
IV. *Echos favorables à « La Russie en 1839 ».* 242
1. En France. 242
2. En Angleterre. 247
3. En Allemagne. 249
4. Echos polonais et russes. 253
Notes du chapitre sixième. 256
Appendice III : la réfutation de P. A. Viazemski. 264

LIVRE QUATRIEME. *LA RUSSIE TEMPORELLE.*

Chapitre septième. *La Terre Russe.* 283

I. *Connaissance générale de la Russie.* 283
II. *La Russie d'Europe.* 285
1. Les villes. 285
2. Les paysages. 291
III. *La Sibérie.* 295
1. Voyages et esquisses sibériennes. 295
2. L' « enfer glacé ». 300
Notes du chapitre septième. 314

Chapitre huitième. *La société et le pouvoir.* 321

I. *Les classes sociales.* 321
1. L'aristocratie. 321

2. Les « classes moyennes ». 325
3. Les paysans. 330
II. *Le pouvoir.* 338
1. L'administration. 339
a) vénalité générale. 339
b) la police. 339
c) la justice. 341
2. L'armée. 342
a) son importance. 342
b) la marine. 343
c) l'armée de terre. 344
d) la guerre au Caucase. 345
e) les Cosaques. 346
3. L'empereur et son entourage. 349
a) les ministres. 349
b) la famille impériale. 350
c) le souverain. 351
Notes du chapitre huitième. 357
Appendice : tableau du tchin. 360

LIVRE CINQUIEME. *LA RUSSIE SPIRITUELLE.*

Chapitre neuvième. *Religion et histoire.* 366

I. *Questions religieuses.* 366
1. Les popes. 366
2. Les moines. 368
3. La piété populaire et les sectes. 369
4. Rôle du pouvoir dans la vie religieuse russe. 373
5. L'orthodoxie au sein du christianisme 374
II. *Questions historiques.* 381
1. Histoires générales de la Russie. 382
a) livres éducatifs. 382
b) essais de vulgarisation. 383
2. Travaux spécialisés. 387
a) archéologie, linguistique, Russie ancienne. 387
b) les travaux de Mérimée. 389
c) la Russie moderne. 390
3. Histoire et littérature. 392
Notes du chapitre neuvième. 398

Chapitre dixième. *La vie littéraire.* 405

I. *L'approche de la littérature russe.* 405
1. A la fin du dix-huitième siècle. 405
2. Un auteur privilégié : Krylov. 406
3. Les outils de travail. 407
II. *Les traductions.* 408
1. Pouchkine. 408
a) poésies détachées. 409
b) poèmes. 415
c) œuvres dramatiques. 416
d) œuvres en prose. 417

2. Lermontov. 420
a) poésie lyrique. 420
b) poèmes. 421
c) œuvres en prose. 422
3. Gogol. 424
a) nouvelles. 424
b) Les Ames Mortes. 426
c) théâtre. 426
4. Tourguéniev. 427
a) la collaboration avec Viardot.
b) les Récits d'un Chasseur.
5. Autres écrivains. 432
III. *Les études littéraires.* 433
Notes du chapitre dixième. 446
Appendice : lettre de Tourguéniev. 455

LIVRE SIXIEME. *LA RUSSIE ET L'OCCIDENT.*

Chapitre onzième. *La Pologne, la Russie et le panslavisme.* 461

I. *L'écran polonais.* 461
1. Les persécutions religieuses.
2. La diplomatie : Czartoryski, Circourt, Lamartine. 465
3. L'émigration de tendance démocratique. 469
II. *Le « panslavisme russe ».* 471
III. *Le « panslavisme slave ».* 476
IV. *Le panslavisme révolutionnaire.* 484
Notes du chapitre onzième. 491

Chapitre douzième. *La Russie, l'Europe et la révolution.* 500

I. *Avant la révolution de 1848.* 500
1. L'alliance russe. 502
2. La menace russe. 505
II. *Révolutions et réaction.* 510
1. Le « gendarme de l'Europe ». 510
2. L'Europe républicaine ou cosaque ? 516
3. La Russie révolutionnaire. 521
III. *La solution par la guerre.* 526
Notes du chapitre douxième. 531
Conclusion. 537
Bibliographie. 547
I. Sources manuscrites. 547
II. Sources imprimées. 548
A. Dix-neuvième siècle. 549
B. Vingtième siècle. 594
Index. 611
Table des matières. 637

Vu, le 16 février 1966

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Marcel DURRY

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR
DE L'ACADÉMIE DE PARIS

Jean ROCHE

Achevé d'imprimer le 5 mars 1967
dans les ateliers de l'Imprimerie de Lagny
Emmanuel Grevin et fils
pour le compte de la Librairie Arthème Fayard
18, rue du Saint-Gothard - Paris 14e.

Dépôt légal : 1er trimestre 1967.
No d'Édition : 3741. No d'Impression : 8855.

IMP. DE LAGNY